NOSOLOGIE NATURELLE,

OU

LES MALADIES DU CORPS HUMAIN

DISTRIBUÉES PAR FAMILLES.

TOME I.

NOSOLOGIE NATURELLE,

OU

LES MALADIES DU CORPS HUMAIN

DISTRIBUÉES PAR FAMILLES;

PAR J. L. ALIBERT,

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES, MÉDECIN CONSULTANT DU ROI, MÉDECIN DE L'HÔPITAL SAINT-LOUIS ET DU COLLÉGE D'HENRI IV, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE ET DE CELLE DE MÉDECINE DE PARIS, ASSOCIÉ CORRESPONDANT DES ACADÉMIES DE VIENNE, DE MADRID, DE SAINT-PÉTERSBOURG, etc.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

CHEZ CAILLE ET RAVIER, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 17.

M DCCC XVII.

AU ROI.

Sire,

L'ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir à VOTRE MAJESTÉ a été écrit dans un Hôpital à jamais célèbre, dont Henri IV posa la première pierre. Cet asile, spécialement consacré au traitement des maladies les plus déplorables qui puissent affliger l'espèce humaine, fut édifié sous les auspices de Saint-Louis, le plus pieux et le plus vénéré de nos Rois. C'est sous l'égide

tutélaire de ces deux noms si chers à tous les cœurs françois, que l'indigence se réfugie, que la douleur espère, et que le malheur se console.

J'ai dû penser, SIRE, que des observations recueillies au milieu de tant d'infortunés qui vous aiment, pourroient intéresser votre âme sensible, et que vous me permettriez d'associer en quelque sorte la mémoire de vos vertus à celle de vos augustes aïeux, qui ont si bien mérité de nos pères.

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-obéissant et fidèle sujet,
ALIBERT.

AVERTISSEMENT.

Le but que je me propose est de décrire les maladies du corps humain, telles qu'elles se sont présentées à moi dans un des hôpitaux les plus vastes et les plus intéressans qui puissent exister en Europe. C'est dans l'intérieur de ce même établissement que j'ai puisé les matériaux qui ont servi et servent encore à l'exécution du travail que j'ai entrepris sur les affections particulières de la peau. A la vérité, j'embrasse aujourd'hui un cadre plus étendu, puisque toutes les altérations de l'économie animale s'y trouveront comprises et rangées d'après la recherche de leurs rapports naturels. Je me sers de la méthode des botanistes déjà proposée par Sydenham dans la Préface de son immortel ouvrage: méthode qui consiste à rapprocher les objets qui ont de l'affinité, et à séparer ceux qui n'ont aucune analogie. Pour arriver à ce classement philosophique, pour lui donner des bases fixes et invariables, j'ai groupé les maladies d'après les organes qui en sont le siége spécial. On verra que c'étoit l'unique moyen de trouver les caractères qui ont le plus de valeur pour le médecin clinique.

Tous les bons esprits s'accordent aujourd'hui pour disposer les maladies d'après une méthode naturelle, et non d'après des distributions artificielles. Les Classes ne doivent renfermer que des Familles qui se joignent et s'appartiennent par une multitude de points de contact et par les traits caractéristiques d'une ressemblance incontestable. Les Familles se composent de Genres dont l'affinité est manifeste. Quoique les espèces, en nosologie, ne puissent être exactement comparées aux espèces de la zoologie et de la botanique, on ne peut néanmoins s'empêcher de convenir qu'elles sont toutes fondées sur le rapprochement de certains symptômes qui seront toujours les mêmes, tant que les écarts du régime et les erreurs de la civilisation susciteront des maux physiques parmi les individus dont se composent les générations humaines.

Il n'y a en conséquence rien d'arbitraire dans la méthode que je propose. Ceux, par exemple, qui cultivent avec succès l'anatomie pathologique, me sauront gré d'avoir établi mes Familles sur les organes qui servent de siége spécial aux maladies. Les caractères que l'on tire de la situation des instrumens de la vie sont certainement inamovibles. Une telle méthode nous montre non-seulement tout ce que les symptômes ont de commun, mais elle a surtout le grand avantage de ne rassembler que des affections remarquables par des phénomènes analogues. C'est ainsi que la Famille des Angioses réunit toutes les hémorrhagies, celle des Leucoses toutes les hydropisies, celle des Blennoses tous les catarrhes, etc. Le nosologiste trouvera certainement dans ces différens désordres qui sont l'objet de ses études, autant de parité que le botaniste entre les végétaux qui constituent l'ordre des ombellifères ou celui des rubiacées, etc.

Je n'ai, je pense, aucun besoin de disserter ici sur les faits primitifs qui doivent servir de base à la pathologie et à la médecine-pratique. La vérité première de l'art de guérir est incontestablement celle qui consiste à regarder les forces vitales comme régulatrices de toutes les fonctions de l'économie animale. Cette vérité n'est point établie sur de vaines spéculations, mais sur une étude approfondie de la marche de la nature. Qui oseroit substituer à la doctrine physiologique de ces forces ces théories étrangères, introduites par les physiciens et les chimistes, et qui n'ont pas même le mérite d'être spécieuses pour quiconque juge sainement des choses!

On ne doit pas plus nier l'existence de la sensibilité et de l'irritabilité, qu'on ne sauroit s'empêcher de reconnoître les forces d'attraction pour expliquer les lois harmoniques qui régissent ce vaste univers. Pour peu qu'on étudie ces deux facultés suprêmes de l'animalité, on s'aperçoit même que la nature les a départies en sens inverse l'une de l'autre. C'est ainsi que dans l'échelle de l'organisation la sensibilité a été distribuée dans une proportion toujours ascendante jusqu'à l'homme, tandis que l'irritabilité s'accroît au contraire à mesure qu'elle descend de l'homme jusqu'aux dernières classes des êtres vivans.

Ajoutons que le monde animé se conserve, se meut et se reproduit par l'immense pouvoir de trois sortes de phénomènes, qui établissent d'abord trois sections principales dans la distribution nosologique que j'ai adoptée. Les premiers de ces phénomènes sont relatifs à la transformation merveilleuse des alimens en matière nutritive; les seconds concernent l'homme raisonnable et pensant, qui jouit de tous les résultats d'un mouvement volontaire, qui conçoit, juge, apprécie toutes les opérations de son intelligence, qui toutefois s'abuse et croit en être le propriétaire ou l'arbitre absolu; les derniers enfin tiennent aux fonctions de cette puissance génératrice, qui doit être regardée comme l'attribut caractéristique de la nature vivante, de cette puissance qui s'exerce d'une manière si universelle, qui imprime des formes si variées, et qui a été répandue avec tant de profusion dans le grand système de la création des mondes.

Cette division avoit déjà été suivie dans nos écoles pour le classement des phénomènes physiologiques : il étoit convenable de l'adopter pour celui des phénomènes pathologiques; mais, afin de mieux faire ressortir les faits nombreux qui ont été le sujet de mes descriptions, j'ai emprunté le pinceau des meilleurs peintres. C'est par le secours de leur art que j'éclaire mes lecteurs sur des symptômes inconnus, et que je fais reparoître en quelque sorte devant eux des individus affligés par des maladies extraordinaires, et qui ne se rencontrent que de loin en loin à travers l'expérience des siècles. Je dois surtout des éloges à la mémoire de feu M. Tresca, graveur sicilien, que les arts viennent de perdre, et qui m'a si bien secondé dans ma pénible entreprise. Rien n'égale la vigueur de ses touches dans tout ce qui tient à l'expression; les ouvrages de cet habile artiste sont la nature même, affranchie de ses dégoûts et de son horrible puanteur.

J'ai déjà dit que j'avois tracé ce cadre nosologique au sein de l'hôpital Saint-Louis. Si j'ai émis quelques idées purement théoriques, elles ne sont qu'accessoires à l'immense travail dont je m'occupe. Je n'ignore pas que le temps se joue de la frivolité des doctrines humaines. Je n'ai d'autre ambition que celle d'être fidèle dans mes récits : je veux me signaler dans la science par mon mépris pour les hypothèses, et par mon respect pour

la vérité. J'ai puisé ce goût pour la médecine descriptive dans les leçons précieuses du savant professeur Pinel. J'estime que ce seroit une grande injustice que de ne pas le reconnoître comme l'un des principaux promoteurs des bonnes méthodes qui, depuis quelques années, ont tant accéléré les progrès de l'enseignement dans la célèbre École de Paris.

La doctrine des fièvres agite dans ce moment les esprits, et déjà on a énoncé sur cet objet des idées qui méritent un sérieux examen. Pour ce qui concerne la nosologie, j'avoue que je ne conçois pas que les maladies désignées sous ce nom puissent former un ordre distinct dans une distribution méthodique. La fièvre est le résultat de cette faculté de conservation dont tous les êtres vivans sont animés; c'est, comme disoient les anciens, un feu réacteur qui n'a point de siége fixe dans l'économie animale, qui peut s'allumer dans tous les organes, qui ne réside ni dans le cerveau, ni dans la moelle épinière, ni dans les nerfs, ni dans le cœur, ni dans les autres vaisseaux, mais dans toutes les parties du corps où la nature est attaquée. Chaque système de notre économie a donc son mouvement de défense; mais tous n'ont pas les forces nécessaires pour le faire triompher. Pourquoi rassembleroit-on dans un même ordre des phénomènes qui ont des effets si divers? Chacun d'eux, ce me semble, trouve mieux sa place dans le système d'organes où son énergie s'excite et se déploie. L'angiopyrie ou fièvre inflammatoire, appartient manifestement à la Famille des Angioses; la cholépyrie ou fièvre bilieuse, à la Famille des Choloses; la blennopyrie ou fièvre muqueuse, à la Famille des Blennoses, etc. Cette assertion ne doit pas surprendre : mon collègue Richerand, qui est un de nos chirurgiens les plus renommés, a souvent enseigné que les fièvres ne pouvoient constituer ni un ordre ni un genre à part dans les classifications nosographiques, à cause de la dissemblance extraordinaire qui s'observe à chaque instant dans leurs symptômes.

Je le répète donc : l'homme est un être qui se défend et qui réagit sans cesse contre les causes destructrices qui l'environnent. Les divers systèmes de l'économie animale se prêtent un mutuel secours, et c'est pour cette opération finale que la nature les a liés par les sympathies les plus intimes.

La fièvre préside à toutes les crises et à tous les événemens salutaires dans l'intérieur du corps humain. Mais lorsqu'une cause quelconque s'oppose à ses actes tutélaires et conservateurs, elle n'agit que par des secousses irrégulières ou superflues; elle tombe dans l'abattement et se livre à des actes tumultueux et désordonnés. Les ulcérations, les dégénérescences organiques, les mortifications partielles, que nos yeux observent après la mort, ne sont parfois que le résultat de cette lutte incompréhensible, qui, pour me servir du langage d'Hippocrate, s'établit sans cesse entre la nature particulière et la nature universelle. Les dissections anatomiques ne suffisent donc pas à celui qui veut acquérir des données positives pour l'explication véritable des phénomènes pathologiques; et c'est moins au cadavre muet qu'au malade lui-même qu'il faut demander le secret de la vie et de la santé.

La théorie de l'inflammation a été très-bien entendue chez les Grecs. Ils regardoient ce phénomène comme une sorte de combustion vitale qui s'opère tantôt avec célérité, tantôt avec lenteur, et qui tend à faire dégénérer le corps humain en détruisant son mode de composition : c'est l'épine, dont parle l'ingénieux Van-Helmont. Tout s'arrange pour déterminer son expulsion: les mouvemens du sang s'accélèrent, et ce liquide afflue de toutes parts vers le siége de la douleur; l'influence nerveuse se dirige pareillement vers la partie irritée; les suppurations, les indurations, les transformations, la gangrène, sont une suite souvent inévitable du travail précipité de la force assimilatrice. D'après cette considération, j'ai cru devoir classer les phlegmasies, comme les fièvres, dans ma distribution nosologique, parce que ces modes d'altération dans l'économie animale sont aussi variés que les organes qu'ils affectent. Cependant on pourra se convaincre, en lisant cet ouvrage, que je n'ai pas trop forcé ces séparations : c'est ainsi que j'ai placé la péritonite à côté de l'entérite, la péricardite à côté de la cardite, la pleurite à côté de la pneumonite, etc. Les maladies qui atteignent les viscères et leurs enveloppes, sont nécessairement conformes par des caractères spéciaux, et se trouvent naturellement dans la même Famille. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit de calculer le nombre des rapports et des analogies.

Le Livre que je donne au Public n'est d'ailleurs que l'extrait des leçons cliniques que je fais à mes élèves au retour de chaque printemps. Platon pratiquoit jadis son enseignement dans un jardin du faubourg d'Athènes; c'étoit sous des arbres chargés de fleurs et de fruits qu'il convoquoit ses disciples chéris et électrisoit leurs jeunes âmes ; il les haranguoit tantôt dans une vaste plaine, tantôt sur le penchant d'une colline : il sembloit qu'il voulût se rapprocher davantage de la nature, comme pour mieux deviner ses merveilles. Je n'ai ni la riche imagination ni l'éloquence entraînante du philosophe de la Grèce; mais je suis tout plein du zèle qui l'animoit. Dans l'enceinte des cours spacieuses dont se compose l'hôpital Saint-Louis, près d'un pavillon solitaire, est une charmille où il semble qu'on respire un air plus salubre que dans les autres parties de ce vaste édifice : c'est sous ces tilleuls, dont la verdure est destinée à adoucir la tristesse d'un lieu consacré à l'infortune, que se rendent les malades préalablement choisis dans les salles, et qui sont l'objet de l'entretien du jour. Ces malheureux, en proie pour la plupart à cette multitude d'infirmités chroniques qui sèment tant d'amertume sur la vie, se trouvent déjà rassurés, en songeant qu'on va disserter sur leurs maux et sur les remèdes appropriés à leurs longues douleurs. Ils s'avancent vers nous avec espérance, guidés par la main secourable de ces religieuses hospitalières, sagement instituées pour adoucir les peines de l'existence, de ces vierges incomparables dont la voix est si consolante, et dont les soins sont si généreux ! Ils ne craignent pas d'exhaler leurs plaintes, et de raconter l'histoire de leurs souffrances. Cette méthode de représentation est sans contredit la plus instructive. Elle a déjà été fort utile à une foule de médecins qui habitent les provinces, et qui, tous les ans, viennent s'initier dans les secrets d'une clinique rare et merveilleuse, qu'on chercheroit vainement ailleurs. Puissent les faits nombreux qu'ils ont observés, puissent les paroles qu'ils ont entendues de moi, fructifier dans leur souvenir, pour ma satisfaction particulière et pour la conservation de leurs semblables !

CONSIDÉRATIONS

PRÉLIMINAIRES

SUR LES PROGRÈS DE LA MÉDECINE,

DEPUIS HIPPOCRATE JUSQU'À NOS JOURS.

L'Histoire des sciences a un attrait inépuisable pour l'esprit humain. On y voit à la fois les progrès merveilleux et les vacillations perpétuelles de la pensée. Les erreurs commises par nos prédécesseurs concourent même à affermir nos pas dans les vraies routes de l'expérience. Sans la tradition qui perpétue le souvenir de leurs fautes et de leurs succès, comment éviter les écarts et les obstacles qu'ils ont rencontrés ! comment égaler les efforts qui ont assuré leurs découvertes et immortalisé leurs travaux ! L'histoire des sciences a d'ailleurs je ne sais quoi de noble et de touchant, qui révèle et fait sentir à l'homme toute la puissance et toute la dignité de sa raison. C'est dans cette histoire que l'intelligence se perfectionne, que le goût s'épure, que l'imagination s'aggrandit, que le génie se développe, que la passion de la gloire s'allume et s'entretient. L'étude des faits nombreux dont elle se compose, augmente les forces de la méditation, féconde les recherches, signale des vérités précieuses au sein même des plus épaisses ténèbres. La meilleure introduction que je pouvois placer à la tête d'un ouvrage composé pour l'instruction des élèves, étoit donc le tableau rapide des plus nobles événemens de notre art.

ARTICLE PREMIER.

COUP-D'OEIL SUR LA MÉDECINE D'HIPPOCRATE.

La Médecine paroît avoir commencé d'une manière plus glorieuse que les autres sciences : la plupart n'offrent à leur aurore que des efforts vagues et

souvent superflus, des tâtonnemens incertains, quelques faits épars au milieu de beaucoup d'erreurs. Leurs acquisitions sont lentes et successives : il faut souvent le concours de plusieurs siècles pour parvenir à des résultats utiles, et leur donner des bases inébranlables. La Médecine, au contraire, fut portée soudainement au plus haut degré d'éclat et de perfection. Il semble que son fondateur n'ait payé aucun tribut aux foiblesses de l'humanité. Hippocrate a été, est encore le premier comme le plus grand des médecins; personne n'a eu, après lui, une réputation plus étendue, et n'a joui d'une estime plus générale; il a toujours été regardé comme le père de l'art, et ses préceptes ont été aussi vénérés que ceux de l'oracle de Delphes. Quel a été son empire chez les Grecs, et quels hommages n'a-t-il pas reçus chez les Arabes! Il faut en convenir, Hippocrate mérita toute cette gloire; car, quoiqu'il eût puisé chez ses aïeux la plupart de ses divins adages, il a seul néanmoins réuni avec le plus heureux succès la médecine empirique à la médecine dogmatique. Négligeant les fausses spéculations des philosophes, il commença par tracer des observations exactes et rigoureuses. C'est de la juste comparaison des phénomènes avec les causes qui les enfantent, qu'il fit jaillir cette méthode lumineuse qui lui servit autant à guérir les maladies qu'à les tempérer par les remèdes les plus simples et les moins nombreux.

Les ouvrages d'Hippocrate allument l'amour de l'art dans toutes les âmes. Ils sont placés sur l'océan des âges, comme le type d'une perfection qu'on veut vainement égaler. Ses conceptions portent l'empreinte d'une intelligence presque divine; elles semblent être le résultat d'une sorte d'inspiration sacrée qui dirige avec certitude vers la guérison. La candeur de ses discours, l'infaillibilité de ses prédictions, la haute sagesse de ses conseils, tout respire le charme de cette nature antique et primitive qu'on aime tant à retrouver dans les écrits des anciens : l'esprit s'élève et s'épure à proportion qu'il s'en nourrit. Hippocrate a su, comme tous les grands hommes, parfaitement généraliser ses idées; il a su coordonner ses observations après avoir sondé toutes les profondeurs de son art. « De quel côté que je le considère, disoit Boerhaave, je reconnois en lui une élévation supérieure à l'envie, un bonheur extraordinaire, un génie qui l'égale aux dieux ». Avant Hippocrate, la Médecine, fondée sur un

aveugle empirisme, étoit indigne du nom de science. Il jugea d'abord qu'il falloit connoître la structure et les fonctions des organes du corps humain, observer l'invasion, la marche et la terminaison de ses maladies, adapter soigneusement les remèdes aux symptômes dominans, étudier surtout la séméiotique, et tirer des documens qu'elle fournit des règles plus ou moins positives pour des circonstances analogues. Il combina le premier les signes qui pouvoient lui faire présager la vie ou la mort des malades. Quelle série de méditations ne falloit-il pas pour arriver à des points de vue aussi difficiles !

Hippocrate a donné des preuves de son talent inimitable pour la médecine descriptive, par les tableaux qu'il a rassemblés dans son admirable ouvrage des Coaques. Mais s'il a été habile dans l'art de retracer les affections morbifiques, il ne l'a pas été moins dans celui de les guérir, en sorte qu'il est vraiment le modèle de la perfection du médecin. Sa première étude fut celle des mouvemens de la nature dans la formation des symptômes; il suivoit sans cesse ses opérations, afin de mieux établir ses procédés curatifs. Ce génie de la Grèce doit être regardé comme l'inventeur de la médecine diététique : il est le premier qui l'a cultivée et qui l'a assujettie à des règles positives; ses ouvrages sont pleins de préceptes qui consistent à prévenir les maladies par l'observation du régime. Rien n'a échappé à son esprit pénétrant et observateur. Qui a mieux dévoilé que lui les sources de toutes les épidémies meurtrières ? qui a mieux signalé les effets des saisons, de la chaleur, du froid, de la pluie, de la sécheresse et des vents ? qui a mieux estimé les qualités du sol, l'exposition des lieux, les influences du voisinage des eaux, des effluves marécageux ? etc. C'est par des connoissances aussi précieuses qu'il a sauvé, pour ainsi dire, les hommes en masse, et que des peuples entiers lui doivent leur salut. N'est-ce pas être le génie tutélaire de l'univers ? Hippocrate voyoit la source des maladies propres à chaque nation dans le genre de vie, dans les alimens, les boissons, les travaux, les habitudes, etc. Il n'est donc pas vrai, comme l'a prétendu Celse, qu'il ait séparé la philosophie de la médecine; il n'en a retranché que le sophisme : aussi les écrivains qui se sont acquis le plus de gloire, ont puisé toujours de l'instruction dans ses ouvrages immortels.

Hippocrate fut le père de la médecine, comme Homère fut celui de la poésie : tous deux furent l'orgueil de la Grèce. Bordeu les compare, et trouve un rapport manifeste entre ces deux grands hommes. Il est vrai que la gloire du premier, pendant sa vie, fut aussi brillante qu'après sa mort. Sa réputation parut principalement s'accroître lorsque, après de nombreux voyages, il fut de retour à l'île de Cos sa patrie, lorsqu'il y eut fondé une école, ou du moins lorsqu'il eut rendu plus célèbre celle qui s'y trouvoit : il éclipsa bientôt celle de Gnide. On sait que Platon le qualifie du nom de médecin très-illustre et très-habile dans l'art d'enseigner.

La réputation des mœurs d'Hippocrate est absolument sans tache. Ne diroit-on pas qu'il s'est peint lui-même dans le récit qu'il nous donne des qualités extraordinaires qui doivent constituer le vrai médecin? Ses ouvrages déposent en faveur de sa véracité, de sa franchise, de sa modestie; il ne craint pas même de confesser ses erreurs. Hippocrate a donné au monde savant le spectacle d'un homme rare et prodigieux, aussi grand par ses étonnantes lumières que par ses éminentes vertus. Ses paroles ont quelque chose d'auguste et de religieux, qui attire les hommages universels. Tous ceux qui, depuis l'époque où il a paru, ont osé lever l'étendard du schisme et de l'imposture, ont vu s'évanouir leurs chimériques projets.

ARTICLE II.

MÉDECINE DOGMATIQUE.

Lorsqu'une science est arrivée au plus haut point de sa gloire, sa destinée funeste est de vieillir et de marcher vers un déclin qui est inévitable. L'édifice des connoissances humaines est presque toujours ébranlé par quelque révolution imprévue. La mobilité naturelle à tous les esprits fait qu'ils ne tardent pas à se dégoûter de leur situation. C'est ainsi qu'au temps dont nous parlons, l'école dogmatique prit naissance par Thessalus, Dracon et Polybe. Le but de cette école étoit d'introduire dans la médecine les systèmes qui dominoient alors dans la philosophie. On abandonna bientôt la vraie route de l'observation, et on ne s'appliqua dès-lors qu'à argumenter et à discourir. Anaxagore et Héraclite influèrent par leurs opinions sur les doctrines médicales; Platon surtout exerça un

empire extraordinaire sur les esprits de son temps : son langage figuré, rempli d'images, s'emparoit de toutes les âmes par une séduction irrésistible. On sait qu'il avoit pris le septicisme pour base de son système. La vérité se cachoit, pour ainsi dire, dans les expressions poétiques de cet éloquent interprète. Il introduisit le premier dans l'histoire naturelle des corps animés la considération des causes finales. Mais son imagination pleine de prestiges étoit trop prompte à s'enflammer pour qu'elle pût concourir aux progrès de l'art. Sa physiologie n'étoit qu'un assemblage de rêves ingénieux. C'est alors que les médecins prirent le goût des hypothèses. Comment leur science se seroit-elle maintenue sans tache quand la Grèce étoit peuplée de sophistes !

Eudoxe de Gnide voulut adapter le système de Pythagore à la théorie de la médecine. Cet Eudoxe étoit un astronome qui avoit puisé beaucoup de notions dans ses nombreux voyages. Il est de fait que plusieurs de ses disciples abusèrent de ce système, en ayant recours à la propriété chimérique de certains nombres, pour rendre compte des phénomènes de la nature, comme quelques auteurs en ont fait la remarque. Mais ce n'est pas de cette influence que l'histoire doit faire mention, et j'ai lieu d'être surpris qu'on n'ait pas insisté davantage sur la doctrine d'un homme si mal connu et si mal apprécié jusqu'à ce jour. Pythagore est, sans contredit, le philosophe de l'antiquité qui a possédé les notions les plus étendues dans la science que nous cultivons, et qui s'est le mieux appliqué à l'étude des phénomènes physiques du corps humain. Les médecins qui pratiquoient l'art de son temps, étoient infiniment plus estimés lorsqu'ils s'attachoient aux sages maximes qu'il a professées. On connoît ses idées sur les rapports des maladies avec les jours impairs et les périodes septenaires. Sa théorie de la santé, qu'il fonde sur l'harmonie des forces et du mouvement, est belle et très-physiologique. Pythagore préféroit la douce influence d'un régime exact à tous les remèdes. Il abhorroit la polypharmacie et ses abus ; il regardoit la plupart des appétits de l'homme comme pernicieux ; il vouloit qu'on les réprimât sans cesse par la tempérance ; et son but constant étoit d'écarter les maladies par un bon choix d'alimens et par la sobriété. Personne n'a porté aussi loin que lui la générosité et l'humanité. Il est le philosophe par excellence, puisqu'il est le plus sensible et le plus aimant.

ARTICLE III.

ALEXANDRE ET ARISTOTE. — ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Je passe maintenant à une des plus grandes époques qu'il soit important de rappeler : c'est celle où Alexandre et Aristote changèrent à la fois la face du monde et celle de la science. Les Grecs furent en quelque sorte retrempés par cette révolution immortelle. Aristote fit dans les idées ce qu'Alexandre fit dans le corps politique. On eût dit que ces deux génies extraordinaires s'étoient ligués pour étonner leur siècle et la postérité. A mesure que l'un étendoit son empire par ses conquêtes, l'autre multiplioit ses découvertes dans le vaste champ des connoissances humaines. On peut même ajouter que ce dernier s'acquit une gloire plus solide que celle d'Alexandre, qui ne tint qu'un instant le sceptre de l'univers. Il y a, du reste, entre ces deux grands hommes une analogie frappante qu'il est facile de déterminer. Tous deux ont été subjugués par le vif désir d'étendre leur domination dans le cercle et les circonstances où la nature les avoit placés. Tous deux étoient en proie à cette inquiétude dévorante de l'âme qui nous porte sans cesse au-delà de la sphère de notre existence, et qui ne laisse aucun repos. Aristote avoit été le précepteur d'Alexandre; le nom du maître et du disciple ne seront jamais séparés dans l'histoire impérissable de l'esprit humain.

Qu'on ne s'étonne point du long empire qu'exerça Aristote dans les écoles : la réputation dont il a joui étoit appuyée sur les progrès que lui devoit la philosophie expérimentale. Aristote a certainement déployé dans les sciences une puissance, une sorte d'universalité de génie qu'admireront toujours nos descendans. Personne n'a embrassé avec plus de facultés intellectuelles le système entier de l'univers. Ce qu'il y a de fort remarquable dans sa destinée, c'est qu'il dut tous ses succès à la médecine. On assure que les premières études qu'il fit de cet art lui inspirèrent le goût de l'histoire naturelle, dans laquelle il s'est immortalisé. Élève de Platon, il prit une route plus sûre que lui : il fonda ses dogmes sur l'expérience, et personne ne douta de la justesse de ses principes.

Alexandre cessa de vivre au milieu de sa gloire et de ses triomphes; mais les sciences trouvèrent un refuge dans la ville qui porte son nom. Ce temps est à

jamais célèbre par l'établissement des bibliothèques publiques. Un bienfait inappréciable des gouvernemens est sans contredit d'avoir mis ainsi à la disposition de tous les esprits les plus riches trésors de la pensée humaine. C'est à l'infatigable Aristote que fut confié l'honorable emploi de rassembler et de coordonner dans le même lieu les livres et les manuscrits qui affluoient de toutes parts par la voie d'un commerce actif et continuel. C'est à lui que fut réservé l'avantage de pouvoir contempler le premier cette quantité innombrable d'animaux vivans qui arrivoient des diverses contrées du monde, et dont l'étude devoit jeter les fondemens de la science la plus accréditée de nos jours, je veux dire l'anatomie comparée. Les plantes, les aromates, les minéraux, tous les produits précieux de l'Inde et de l'Arabie, furent transportés à grands frais dans cette cité fameuse qui devoit être désormais l'école de la philosophie et de la sagesse. Peut-être abusa-t-on de la faculté d'écrire. C'est lorsque les sciences sont parvenues à leur plus haut degré de splendeur qu'elles sont le plus souvent menacées d'une décadence fatale. Le luxe des richesses bibliographiques ne fut pas plus tôt introduit à Alexandrie, que le goût perdit son indépendance et sa pureté. Ce fut précisément cette multitude immense d'ouvrages qui engagea les savans à traduire et à commenter : seuls et dépourvus de livres, ils eussent volé de leurs propres ailes, et travaillé plus utilement pour l'observation.

Cependant Érasistrate et Hérophile prirent une route plus directe pour atteindre le perfectionnement de leur art : ils bravèrent tous les dégoûts, et disséquèrent des cadavres humains ; ils firent part de leurs découvertes à des disciples nombreux. Leurs documens physiologiques eurent dès-lors une base plus positive. Tous deux enseignèrent avec une renommée dont les siècles n'ont point altéré l'éclat. Érasistrate surtout se montra grand et habile dans la doctrine des signes : il fut regardé comme le plus profond théoricien de son temps ; sa probité étoit austère et son humanité compatissante ; il avoit reçu de la nature ce tact exquis, ce coup-d'œil pénétrant qui constitue le médecin clinique ; il trouva l'origine des nerfs, et cette découverte lui révéla les rapports intimes du physique et du moral de l'homme. Les poètes ont célébré sa science presque divine. Il professa un respect inviolable pour Hippocrate ; il combattit les empiriques, et se livra beaucoup à la recherche des causes. Mais Hérophile porta dans la mé-

decine un esprit d'exaltation souvent incompatible avec les progrès de cette sublime science. Trop fier de ses longues études, il s'imaginoit avoir surpris le secret de la vie, et publia, dit-on, les paradoxes les plus étranges sur l'action physiologique du pouls. Toutefois son éloquence étoit si entraînante, qu'il n'en fut pas moins déifié par ses contemporains et par les disciples innombrables qui assistèrent à ses leçons. Qu'on se représente le triomphe d'un homme qui, pour la première fois, dans les écoles, démontroit la structure et expliquoit les opérations miraculeuses des organes humains.

Pendant qu'Érasistrate et Hérophile se partageoient ainsi le domaine de la science, on vit s'élever, au sein-même d'Alexandrie, une secte nouvelle, à la tête de laquelle se trouvoit Sérapion : cette secte se proposoit de réprimer les écarts d'une imagination trop fougueuse dans la recherche de la vérité. On cite communément parmi les empiriques les plus recommandables, Glaucias, Apollonius, Héraclide de Tarente, etc., qui furent néanmoins très-fidèles au culte d'Hippocrate. Ils se bornoient à recueillir des histoires exactes au lit des malades; ils dénombroient, pour ainsi dire, les vérités pour les mieux séparer des erreurs; ils faisoient une étude très-particulière des symptômes, et quand les faits venoient à manquer, ils se dirigeoient d'après des cas analogues : c'étoit la méthode analytique, tant préconisée de nos jours par les métaphysiciens du dix-huitième siècle. Mais cette école ôtoit à la médecine le plus précieux instrument dont elle puisse se servir pour arriver à sa perfection, je veux dire la philosophie. La médecine offre trop d'attrait à la pensée et à la méditation; elle suggère des aperçus qui sont d'un ordre trop noble et trop élevé; elle est trop inspirante, s'il est permis de le dire, pour qu'on puisse se borner à la simple considération des faits, pour qu'on puisse s'abstenir d'expliquer les résultats, de juger les causes et d'analyser les phénomènes. Aussi les empiriques ne purent conserver long-temps une grande influence sur l'imagination de leurs nouveaux prosélytes : c'est la philosophie qui doit donner l'essor à nos facultés intellectuelles, et qui peut seule échauffer l'enthousiasme, lorsqu'il s'agit d'une science qui s'applique aux plus chers et aux plus précieux intérêts de la vie.

ARTICLE IV.

PROGRÈS DE LA MÉDECINE CHEZ LES ROMAINS.

Je viens de tracer l'esquisse des plus beaux jours de la Médecine grecque; nous allons la suivre chez les Romains. Personne n'ignore quel est l'empire des révolutions politiques sur la destinée des connoissances humaines. La plus utile des sciences se réfugia dans la ville immortelle qui devoit conquérir l'univers. Elle fit en quelque sorte partie des dépouilles qui appartenoient aux vaincus. Ce peuple triomphant cessa dès-lors d'avoir pour elle cette indifférence dédaigneuse qui avoit tant retardé ses progrès. Pour mieux subjuguer ses concitoyens, Asclépiade fit à la théorie de son art une application brillante de la philosophie de Démocrite et d'Épicure. On sait combien cette doctrine étoit en vogue sur la fin de la république. Il citoit sans cesse les noms de ces deux grands hommes dans ses savantes dissertations sur les mystères de l'organisation animale. Peu de médecins ont eu un génie plus universel et plus pénétrant; il joignit aux notions les plus étendues sur tous les sujets, le talent si précieux de revêtir ses pensées des couleurs les plus vives et les plus énergiques. L'importance de ses maximes, la sublimité de ses idées, la richesse de son imagination, l'entraînement de ses paroles, le bonheur de ses expressions, dûrent exercer une grande influence dans un temps où la langue de Cicéron se montroit déjà dans tout son éclat.

L'éloquence s'empare des esprits les plus incultes et les plus barbares; rien ne résiste à son pouvoir magique et dominateur: Asclépiade para de toute la sienne la doctrine du vide et des atomes, qui avoit alors un grand succès dans les écoles. D'après ses fictions ingénieuses, c'est le mouvement rapide de ces corps éternels et primitifs au sein de l'espace qui est le principe animateur de l'univers et de tout ce qui respire; c'est de leur attraction que résulte le feu de la vie; c'est de leur séparation que résulte le froid de la mort. Tout le système d'Asclépiade repose sur la perméabilité des pores et la circulation des corpuscules nutritifs. Il persuada par ses écrits cette théorie mensongère. Mais rendons à cet illustre médecin les hommages qui lui sont dus: tous les témoignages du

temps déposent en faveur du mérite de ses ouvrages. Il avoit écrit sur les sujets les plus intéressans et les plus divers : ses voyages l'avoient profondément instruit dans toutes les sciences. Il dicta des lois sanitaires au genre humain ; il fonda la première école d'enseignement qui ait existé dans Rome. C'est lui qui abattit le colosse d'une monstrueuse polypharmacie, et qui ramena la thérapeutique à sa première simplicité ; c'est lui qui découvrit la chaîne qui lie les effets avec les causes, et qui sut révéler tout ce qu'il y a de sublime dans le premier des arts. C'est lui qui fut un des premiers à considérer la fièvre comme un acte protecteur d'une nature réagissante. Asclépiade n'étoit pas moins remarquable par l'élévation de son caractère : il pensoit qu'un sacerdoce aussi sacré que celui qu'il exerçoit étoit inséparable de la pratique des plus hautes vertus ; il disoit que la science n'est jamais plus utile sur la terre qu'autant qu'elle sert les malheureux. Moins sévère qu'Archagatus, qui l'avoit devancé dans Rome, il bannit néanmoins les privations, et permit un grand nombre de jouissances. Il fit de la médecine un art tutélaire et consolateur ; il eut le double talent de guérir et de charmer ses malades. L'histoire raconte même que par ses soins éclairés il rappela à la vie un homme dont on préparoit les funérailles. Qu'on juge combien ce succès inattendu dut accroître sa réputation ! On lui décerna les honneurs d'une statue ; on le prit pour un envoyé des cieux, qui venoit relever le temple d'Esculape.

Les disciples d'Asclépiade se multiplièrent à l'infini, et firent retentir sa gloire dans tout l'univers. Son successeur le plus distingué fut Thémison de Laodicée, qui chercha à perfectionner la méthode de son illustre maître ; il la simplifia pour la rendre plus lumineuse ; il fit dériver les causes des maladies de deux états opposés de l'économie animale : l'astriction et le relâchement ; il fixa leurs rapports d'affinité ; il observa leur commencement, leur marche et leur terminaison. Il purgea l'art de beaucoup d'erreurs ; mais il l'appauvrit en négligeant une multitude de connoissances accessoires ; il n'avoit d'ailleurs ni cette étonnante perspicacité ni cette éloquence enchanteresse qui avoient concilié tous les suffrages à son immortel prédécesseur.

Thémison eut un disciple nommé Thessalus, qui corrompit sa méthode par le déréglement de ses conceptions, et qui fatiguoit ses malades par la multitude

incroyable des remèdes qu'il employoit. Vil adulateur de Néron, il se soutint quelque temps malgré l'infériorité de ses talens et le ridicule de sa jactance. C'est ce même Thessalus que Galien se plaît à démasquer dans ses ouvrages, pour le livrer nu au mépris et à la risée des vrais savans. Ce grand homme ne peut contenir son indignation lorsqu'il parle de ce charlatan mercenaire, qui, profanant la plus honorable des professions, consacroit à des démarches basses et humiliantes un temps qui devoit être réservé pour l'étude ou pour le soulagement de l'humanité. Rien n'égale son ressentiment légitime lorsqu'il tonne contre ce médecin médiocre et rampant, qui s'étoit mis au niveau des histrions, pour acquérir de la réputation et de la fortune. « L'ignorant Thes- » salus, s'écrie-t-il, ose accuser Hippocrate d'avoir donné des préceptes faux et » dangereux. Qu'il meure de sa honte ! Ses attaques ressemblent à celles de » l'impudent Zoïle ou de l'insensé Salmonus ».

Cependant quelques médecins grecs, malgré leur attachement pour diverses sectes, conservoient encore religieusement les préceptes et la doctrine d'Hippocrate. On trouvoit encore d'excellens observateurs parmi les dogmatiques empiriques, les méthodistes et les pneumatiques. Tels furent, par exemple, Rufus, Soranus et Arétée, partisans d'une médecine clinique et purement expérimentale; ils furent suivis de Cœlius-Aurélianus, qui s'est immortalisé en les imitant. Leurs noms sont restés célèbres au milieu de tous ces jongleurs qui infestoient la ville de Rome. Arétée de Cappadoce surtout fut le plus grand peintre de maladies, et, sous le rapport de l'observation, il prend sa place après Hippocrate : on a eu tort de lui reprocher son style métaphorique, ses images et ses comparaisons; ses tableaux n'en sont que plus énergiques et plus frappans. Quelle noble simplicité dans ses descriptions ! quelle puissance dans ses moyens curatifs ! Rufus d'Éphèse tient aussi son rang parmi les princes de notre art. Si tous les ouvrages de ce grand médecin étoient parvenus jusqu'à nous, on y puiseroit beaucoup d'instruction ; il avoit fait une longue étude de l'anatomie sur les animaux qui ressemblent le plus à l'homme ; il avoit singulièrement approfondi l'action physiologique des nerfs ; il n'étoit pas moins habile dans l'art de retracer les phénomènes des maladies. Il commentoit avec une sagacité extrême les œuvres du vieillard de Cos, et l'avoit pris en tout pour modèle. C'est lui qui avoit

célébré en vers les plus précieux objets de la matière médicale; il discouroit comme Platon et dissertoit comme Aristote. Soranus, digne enfant de l'école d'Alexandrie, se rendit aussi recommandable par son attachement à la méthode que par son goût pour l'expérience. On assure qu'il avoit disséqué des cadavres humains. Ses contemporains l'ont beaucoup loué pour l'exactitude de ses recherches et la pureté de sa doctrine. Cœlius-Aurélianus étoit Numidien; son style se ressent du sol qui l'a vu naître; il est barbare et peu soigné : on diroit que ses erreurs font en quelque sorte ressortir son génie; il a surtout excellé dans la peinture des signes : la vérité brille dans ses expressions sauvages et africaines.

Celse étoit l'ami d'Horace, d'Ovide, de Musa, de Maxime, etc.; son urbanité respire dans son style; il a su instruire et captiver d'innombrables lecteurs; une noble raison est empreinte dans tous ses écrits; il fut un des auteurs les plus remarquables de cette Rome antique, qui a été tant illustrée par le siècle d'Auguste; il fut moins entraînant qu'Asclépiade; mais il fut plus modeste et plus respectueux pour Hippocrate. Celse appartenoit à la secte méthodique; ses ouvrages ont beaucoup servi à ses successeurs.

Claude Galien de Pergame avoit une âme fière et énergique, une éloquence qui fut mise en jeu par la haine du charlatanisme et par la passion de la gloire. Aucun homme n'acquit autant de renommée depuis Hippocrate; il étonna le monde savant par l'immense variété de ses connoissances, et par la force inconcevable de son génie; il s'étoit formé par les écrits du vieillard de Cos, ainsi que par ceux de Platon et d'Aristote; il fut au-dessus de son siècle et idolâtré par ses contemporains. L'étude des sciences géométriques avoit imprimé à son esprit autant de rectitude que de puissance; il voyagea, prit des leçons à Alexandrie, fut très-habile dans le pronostic, secoua l'empire de toutes les sectes, embellit l'art et le rendit sublime par la philosophie. Il fut toujours plein de respect pour la Divinité; il adoroit Dieu dans la contemplation des parties qui constituent l'édifice admirable du corps humain; il rechercha les rapports des organes avec leurs fonctions; il expliqua le jeu et la haute destination de tous les viscères; il voulut débrouiller les causes des maladies, mais il négligea trop de les décrire; il recommanda l'étude des indications. Galien fut grand même après Hippocrate;

il est un des génies les plus extraordinaires que puisse nous offrir l'histoire des temps antiques.

Malgré les qualités suprêmes de cet homme devenu si célèbre, quelle témérité présomptueuse de la part de ses élèves d'avoir voulu le comparer à Hippocrate! et combien le parallèle n'est-il pas à l'avantage du divin vieillard! Galien est entré dans la science comme un conquérant audacieux; Hippocrate, au contraire, n'est devenu le maître de la nature que parce qu'il en avoit été le disciple. Il brille par sa modération, qui est toujours l'apanage de la supériorité, et jamais il ne lui échappe aucune expression offensante pour personne; mais le philosophe de Pergame combat avec une véhémence condamnable ses émules et tous ceux qui sont d'une secte opposée à la sienne; il traite avec humeur les disciples d'Érasistrate et d'Asclépiade, et lance contre eux les satires les plus amères. Hippocrate est d'une modestie rare; il rapporte tout aux dieux; il est admirable par la manière dont il avoue ses revers: s'il parle de ses succès, c'est pour l'instruction de la postérité; jamais il n'exagère ses récits; Galien ne cesse de remplir ses ouvrages des éloges qu'il se prodigue à lui-même; il va jusqu'à dire qu'il a montré le premier la vraie méthode de guérir, et qu'il est à la médecine ce que Trajan est à l'empire romain. Hippocrate est grave et austère; son style est toujours au niveau de ses pensées; laconisme, clarté, précision, simplicité, élégance, force, grandeur, tels sont les attributs de ce langage, digne des plus beaux siècles d'Athènes, et dont la perfection désespérante n'a jamais été égalée par personne; Galien est prolixe dans ses discours, diffus dans ses explications; il cherche à s'emparer de ses lecteurs par les ornemens d'une éloquence ambitieuse. Hippocrate fonde son empire sur l'observation, et Galien sur le raisonnement: le premier possède la philosophie de l'expérience; le second la philosophie des systèmes. La médecine d'Hippocrate est éternelle comme les lois de la nature qu'il a su découvrir; celle de Galien s'évanouira, parce que ses bases sont mouvantes et hypothétiques.

Galien eut des successeurs; mais aucun d'eux ne put approcher comme lui d'une renommée aussi éclatante. L'histoire néanmoins a distingué Oribase, esprit fécond, méthodique, et par conséquent lumineux, qui traça le tableau

de plusieurs maladies inconnues, qui préconisa l'emploi des scarifications dans le traitement de quelques symptômes chroniques, etc.; elle a aussi conservé le nom d'Aëtius de Mésopotamie, qui éclaira la médecine par la chirurgie, et la chirurgie par la médecine; qui devint savant dans les affections de la peau; qui fut célèbre par ses cures; qui se montra à la fois sage et hardi dans ses moyens de thérapeutique, mais qui eut la foiblesse de croire aux amulettes et aux enchantemens. Il faut surtont rappeler la gloire de l'illustre Alexandre de Tralles, écrivain resté classique, et que ses voyages avoient rendu si expérimenté, qui fut l'oracle de Rome, qui ne raisonnoit que d'après les faits, qui fixa le vrai siége des phénomènes morbifiques dont il traça l'histoire, qui les étudia au flambeau d'une analyse sévère. Nous nommerons aussi Paul d'Ægine, qui avoit tout appris dans les ouvrages de ce dernier, ainsi que dans ceux de Galien; il étoit doué d'un esprit sagace et pénétrant; il indiqua des procédés d'opération très-ingénieux. Que n'auroit-il pas ajouté à ses travaux, si l'anatomie eût éclairé sa route et donné plus de certitude à ses inventions!

Tels étoient les hommes produits par la fameuse École d'Alexandrie; aucune ne présente un aspect si imposant dans les annales du monde. C'étoit compter des succès, que d'avoir assisté aux leçons de tous les grands maîtres qu'elle possédoit. Aucune n'a obtenu tant d'années de gloire, et n'a manifesté plus de mouvement et plus d'éclat; elle eut quatre siècles de prospérité: on y apprenoit toutes les théories des sciences humaines; on y répétoit toutes les expériences: c'est le plus grand foyer de lumières qu'on ait allumé dans l'antiquité.

ARTICLE V.

DES ARABES ET DE LEURS SECTATEURS.

ALEXANDRIE dominoit sur l'Europe entière, lorsque les Arabes vinrent la conquérir. On connoît l'affreuse catastrophe de sa bibliothèque célèbre; on sait qu'elle devint la proie des flammes par les ordres du farouche Omar. Toutefois est-il vrai de dire que les livres relatifs aux matières dont se compose notre art furent préservés de la destruction générale. Mahomet d'ailleurs chérissoit la science de la médecine, et accordoit une haute estime à ceux qui la cultivoient avec succès: on continua donc de l'enseigner, et ces barbares eux-mêmes,

aussi ardens que le climat qu'ils habitoient, puisèrent les connoissances les plus utiles dans les ouvrages des anciens Grecs ; ils portèrent dans leurs études une exaltation qui concourut singulièrement à leurs progrès, et tous les esprits furent exaltés par une fermentation nouvelle.

On se souviendra toujours de l'école de Cordoue ; elle nous retrace la plus glorieuse époque des arts et des sciences : elle dut son établissement à Abdérame III, calife ommiade, homme d'une instruction rare et d'une valeur à toute épreuve. On rapporte que ce héros, si terrible au champ de la guerre, se délassoit de ses fatigues en écoutant avec avidité les discours des philosophes. La ville étoit peuplée d'Européens, d'Asiatiques et d'Africains, qui venoient chercher des remèdes contre les maux sans nombre qui les accabloient ; c'étoit un spectacle intéressant que de voir la médecine prospérer au milieu d'un peuple qui ne respiroit que les combats. Les Arabes ne cessoient de fréquenter les savans que des circonstances politiques avoient conduits en Orient, et qui répandoient partout le bienfait de l'instruction. Naturellement portés à l'admiration et à l'enthousiasme, les vastes solitudes qu'ils parcouroient en tribus errantes allumoient sans cesse leur imagination, et donnoient à leur caractère une empreinte mélancolique. La plupart se montroient à la fois poètes, orateurs et guerriers; malheureusement les dogmes de leur religion comprimoient à chaque instant les élans de leur génie : des connoissances trop approfondies étoient criminelles chez les Musulmans.

La science qui prévalut chez eux fut la médecine, par le besoin qu'ils avoient de maintenir cette vie délicieuse et sensuelle que leurs lois leur permettoient. On sait que les califes s'attachoient surtout à faire édifier de grands hôpitaux ; de là vient que l'observation clinique fut très-cultivée chez les Arabes ; mais l'astrologie gâta leur pronostic et égara leur jugement. Le ton prophétique qui règne dans les ouvrages de la plupart d'entre eux ressemble à l'imposture du charlatanisme ; ils étoient d'ailleurs crédules et dominés par l'amour du merveilleux ; ils croyoient aux songes, ainsi qu'à la puissance des talismans; ils rapportoient tout à des causes occultes, et comme ils étoient en général discoureurs, ils dissertoient plutôt sur les maladies qu'ils n'apprenoient à les guérir : de là vient qu'ils ont écrit avec tant de diffusion ; de là vient surtout que Galien étoit leur auteur favori, et qu'ils le préféroient même à Hippocrate. Il s'éleva néan-

moins parmi eux des médecins qui se signalèrent par la sagesse de leurs opinions, et par une aptitude singulière aux recherches exactes. On cite le célèbre Aaron d'Alexandrie, qui décrivit le premier les phénomènes de la petite-vérole, qui observa les maladies épidémiques, l'affection hypocondriaque et la fièvre lente, nerveuse; Jean Mesué, qui ne nous a pas légué lui-même ses écrits, mais qui, très-savant dans les langues sut s'environner de tant de disciples; Honain, dont les traductions augmentèrent les richesses de la littérature arabe, etc. Mais l'homme le plus vénéré est sans contredit Rhasès, illustre professeur de Bagdad, dont la longue carrière fut marquée par les plus éclatans succès. Il dirigea spécialement ses regards sur les affections qui attaquent la première enfance, et traça un tableau fidèle de quelques exanthêmes. Celui qu'il nous a laissé sur la petite-vérole seroit un monument de médecine descriptive, s'il avoit moins négligé les détails; mais il n'a représenté que des masses. Rhasès fut aveugle dans ses vieux jours; il expia ses longs et pénibles travaux par l'infirmité la plus triste qui puisse arriver à celui dont la profession journalière est d'observer la nature. Les penseurs, les poètes et autres écrivains, qui, à l'exemple de Milton, puisent tout dans leurs souvenirs, supportent plutôt cette calamité, parce qu'ils ne sont jamais oisifs; leur imagination est leur trésor; ils y puisent sans cesse les matériaux de leurs compositions immortelles; mais ceux qui servent par état l'humanité, et que leur art met sans cesse en rapport avec leurs semblables, ne sauroient être séparés du spectacle de l'univers sans éprouver la plus déchirante des privations, et un tel accident donne des regrets inconsolables.

Après Rhasès, il faut citer Avicenne; peu d'hommes ont eu autant de savoir: à l'âge de seize ans, il étoit déjà célèbre. C'est l'auteur le plus fécond de cette époque si renommée; ses ouvrages, commentés par ses successeurs, furent longtemps en vogue dans les écoles; c'est sans doute aux talens dont il étoit doué qu'il faut attribuer son élévation à la dignité de grand-visir. Cette circonstance de sa vie ne fit que le rendre le plus infortuné des hommes; il fut privé de son emploi et précipité dans une prison obscure; c'est dans la solitude des cachots qu'il termina ses productions. Avicenne n'est pas le seul que l'étude et la culture des sciences ont consolé au milieu des malheurs et des tourmentes politiques. On peut enchaîner le corps, l'environner de murs et de bastions impénétrables,

on n'empêchera pas le grand homme malheureux de se livrer aux élans de son génie, et de s'élancer dans les vastes régions de la méditation et de la pensée; lui seul a le privilége d'échapper en quelque sorte à la vigilance de ses gardes et de ses bourreaux. Les spéculations d'une haute philosophie viennent charmer l'horreur de sa solitude; elles diminuent ses craintes, lui donnent des espérances, illustrent même les fers dont il est chargé; et quand la haine de ses contemporains le poursuit, il se complait encore dans cette lumière intérieure, qui lui découvre des vérités sans cesse inconnues aux vulgaires humains.

Dans le douzième siècle vécut l'Espagnol Albucasis, qui le premier familiarisa ses contemporains avec les instrumens de la chirurgie. Avenzoar fut partisan de l'expérience; il écrivit avec la fierté et l'indépendance d'un Sarrazin. On lui attribue d'avoir fait connoître le premier plusieurs maladies nouvelles; d'avoir signalé les abcès qui se forment dans le médiastin et le péricarde, ainsi que la paralysie des muscles de l'œsophage; d'avoir proposé la bronchotomie dans les cas d'esquinancie désespérée. Avenzoar étoit aussi très-versé dans l'étude des préparations pharmaceutiques et dans celle des plantes vénéneuses. Il étoit tellement avide des connoissances les plus positives, qu'il seroit devenu l'anatomiste le plus remarquable, sans la loi de Mahomet qui interdisoit l'ouverture des corps, et envisageoit une semblable recherche comme une profanation des tombeaux. Averrhoës livra son esprit à tous les arts et à toutes les sciences. Jeune, il eut la passion de la poésie; dans l'âge mûr, il approfondit la législation, et exerça la fonction de juge; vieux, il se dévoua à la médecine et à la philosophie. On l'appeloit *le commentateur,* parce qu'il avoit écrit sur Aristote, dont il aimoit les ouvrages avec passion. Il avoit voulu adapter le péripatétisme à l'antique doctrine des Grecs. Dans sa conduite privée, Averrhoës manqua de prudence; il osa, dit-on, lancer le ridicule sur des dogmes qui intéressoient la croyance de ses contemporains; il sema des principes dangereux, et fronda les coutumes populaires. On frémit au souvenir de la punition qu'on lui infligea, et des outrages qu'il reçut aux portes de la mosquée.

Tels furent les hommes les plus illustres qui gouvernèrent pendant près de sept siècles le vaste empire des arts et de la littérature. On pourroit maintenant demander ce qu'ils ont fait de véritablement utile pour les progrès de la médecine.

Quoiqu'ils aient beaucoup puisé chez les Grecs, nul doute qu'ils n'aient introduit dans l'art une chimie plus universelle, qu'on a su appliquer à des opérations infiniment avantageuses pour les progrès de la thérapeutique. On leur doit la distinction des eaux minérales, et une multitude de préparations médicamenteuses, dont leurs prédécesseurs n'avoient aucune connoissance. La botanique ne s'est pas moins accrue par leurs travaux. Ils sont les inventeurs d'une foule de moyens et de procédés curatifs auparavant ignorés. Ce furent les Arabes qui mirent en vigueur l'application de l'eau froide pour la curation de la peste et de plusieurs autres maladies. Enfin, je pourrois ajouter qu'ils ont décrit en peintres fidèles la lèpre, l'éléphantiasis, le feu persique, la variole, et une multitude d'accidens morbifiques dont on n'avoit encore acquis que des idées confuses et imparfaites.

Au surplus, si nous lisons avec intérêt les Arabes originaux, il n'en est pas de même de leurs sectateurs; ceux-ci n'ont conservé que le jargon barbare et souvent inintelligible de leurs modèles ; leurs ouvrages sont pleins de questions oiseuses et frivoles, de sophismes absurdes, de recherches superflues, qu'on ne peut lire sans un mortel ennui. Je passe également sous silence une époque absolument nulle pour les progrès de l'esprit humain; telle est, par exemple, celle où l'amour d'une futile dialectique égara tous les esprits, où la superstition et le fanatisme étouffèrent tout-à-coup les connoissances qui avoient tant prospéré sous le califat des Abassides, où l'on ne conjuroit la maladie que par des prières et des exorcismes, et où l'on substituoit de vaines cérémonies aux précieux remèdes qu'on avoit trouvés par des recherches non interrompues. Rien n'est plus funeste que ce mélange continuel de l'imposture avec la vérité ; c'est ainsi que les sciences ont comme les empires leurs périodes de langueur et de décadence. Le monde intellectuel, comme le monde physique, a ses temps d'obscurité et de décrépitude, et la raison se cache par intervalles sous les ténèbres, comme le soleil sous des nuages.

ARTICLE VI.

ÉCOLE DE SALERNE.

Heureusement toutes les lumières n'étoient pas éteintes, et l'Italie conservoit encore quelques étincelles de ce feu créateur qui devoit reparoître dans tout

son éclat. C'est au sein de cette nation devenue si célèbre que la médecine grecque recouvra son heureuse influence : c'est l'Italie qui ralluma le flambeau des lettres, et rattacha tous les esprits aux grands modèles de l'antiquité. La ville de Salerne, surnommée à juste titre la ville hippocratique, *civitas hippocratica*, acquit une grande illustration. La naissance de son école remonte jusqu'au neuvième siècle; elle ne doit point son origine aux Arabes, comme on l'a prétendu. Ce qui contribua surtout à la rendre fameuse, c'est l'affluence d'une quantité innombrable de pèlerins et de guerriers, qui, du temps des croisades, y venoient chercher des remèdes contre les maladies et les blessures dont ils étoient atteints. Qui croiroit qu'un simple monastère, tel que celui de Mont-Cassin, fut le foyer de la renaissance de l'art! Les vénérables religieux qui l'habitoient pensèrent avec raison que l'œuvre la plus agréable au Dieu qu'ils servoient, étoit le soulagement des malheureux; ils cultivèrent la science, non pour eux-mêmes; mais ils la communiquèrent à des hommes qui, libres des devoirs ecclésiastiques, purent se livrer à son étude avec plus de suite et d'application.

Ce fut d'ailleurs dans les cloîtres solitaires de leur couvent que le savant Constantin de Carthage, après avoir voyagé long-temps en Orient, à l'exemple des anciens Grecs, vint chercher un asile contre des persécutions injustes qu'il éprouvoit dans sa propre patrie; il sollicita l'habit de leur ordre, et coopéra plus qu'eux encore à l'accroissement des connoissances médicales. C'est à cette époque mémorable que l'école publia ses préceptes diététiques en vers léonins, parce que les paroles transmises avec une sorte de mesure et d'harmonie se maintiennent davantage dans la mémoire des hommes. La maison de ces pieux et éclairés cénobites, devint dès-lors l'espoir de tous les infortunés; les malades épuisés, au bord de la tombe, recueilloient encore un reste de forces, pour se traîner jusque dans ce monastère si renommé, dont les avenues étoient jonchées de plantes salutaires. Ils se sentoient déjà mieux, dès qu'ils respiroient cette atmosphère parfumée; ils se croyoient presque rétablis, dès qu'ils avoient pénétré dans ces cellules vénérées, où les baumes, les résines, les herbes dépurantes, les breuvages fortifians, étoient distribués et prodigués selon les circonstances, les périodes et la nature des maladies. Ceux qui connoissent l'heureuse influence que le moral exerce sur le physique peuvent se figurer quel soulagement on

retiroit de ces voyages, et quel attrait ils devoient avoir pour des individus en proie à des maux aussi graves que désespérés.

On a trop décrié, je pense, cette médecine du moyen âge, et ces utiles établissemens dans lesquels les croyances saintes, l'enchantement religieux, suppléoient parfois à l'impuissance de l'art. Ces estimables solitaires trouvèrent d'ailleurs une occasion favorable de s'instruire, par la contemplation de ce concours affreux de maladies qui se manifestèrent de toutes parts et exercèrent de si terribles ravages. Les asiles de la charité se multiplièrent à l'infini, et couvroient en quelque sorte l'Italie et la France. On ne peut s'empêcher d'applaudir à la sublime institution des chevaliers de Saint-Jean et de Saint-Lazare, à celle de l'ordre des Templiers et de Saint-Antoine, etc.; ces soldats hospitaliers obtenoient souvent un grand succès, quoique leurs traitemens fussent empiriques. Dans un temps où la lèpre fit tant de victimes, les rois eux-même briguoient l'honneur de panser les ulcères des malheureux, convaincus que c'étoit l'unique moyen de se concilier la protection et la bienveillance du Tout-Puissant : semblables à ces souverains de l'ancienne Égypte, qui, profondément initiés dans les mystères de notre science, unissoient à l'art de gouverner les hommes l'art non moins précieux de les conserver.

ARTICLE VII.

DE L'ÉTAT DE LA MÉDECINE AU TREIZIÈME SIÈCLE. — FONDATION DE QUELQUES UNIVERSITÉS.

Au treizième siècle l'arabisme règne encore; les subtilités scolastiques se trouvent à la place des faits; les préjugés dominent avec une entière puissance. L'idée générale est d'apprécier l'influence des constellations sur le corps vivant; il n'est aucune maladie dont on ne veuille lier la marche aux révolutions des astres : des charlatans audacieux spéculent sur la crédulité générale, et distribuent d'après leur intérêt particulier l'espérance ou la crainte. Toutefois, au milieu d'un siècle aussi ténébreux, des hommes cherchoient les routes qui devoient conduire à la véritable lumière; les élans de leur pensée se dirigeoient vers des vérités importantes. Dans ce siècle désert, on voyoit çà et là quelques esprits qui vouloient reprendre l'étude des Anciens, et qui opposoient aux erreurs

du temps une grande et glorieuse résistance. Un empereur d'Allemagne, Frédéric II, petit-fils de Barberousse, qui avoit étudié les arts, et qui possédoit les connoissances les plus étendues dans l'histoire naturelle, favorisa beaucoup le progrès des sciences. Plein d'amour pour le beau ciel de l'Italie, où il avoit reçu le jour, malgré les troubles qui agitèrent sa vie et son empire, il fonda les universités de Naples et de Messine. D'autres écoles s'élevèrent à Bologne, à Ferrare, à Padoue, à Pavie, à Milan, ainsi qu'à Plaisance; celles de Paris et de Montpellier brillèrent également par les soins de Philippe-Auguste.

Roger Bacon parut en Angleterre. Il manifesta des lumières extraordinaires: il sut apprécier le premier l'utilité des sciences mathématiques; il fut l'apôtre de la philosophie expérimentale; il recommanda l'étude des Grecs; il eût été au premier rang, dans les temps même les plus éclairés; il marcha en quelque sorte sur les traces d'Archimède. Pourquoi faut-il qu'un jargon barbare obscurcisse néanmoins les plus belles vérités qu'il a énoncées! *C'étoit,* dit le plus illustre de nos philosophes modernes, *de l'or encroûté de toutes les ordures de son siècle.* Roger Bacon fut à la fois grand chimiste, grand physicien et grand astronome: toutes les langues lui étoient familières; il avoit des connoissances très-étendues en médecine, et il composa un ouvrage sur les moyens de prévenir les infirmités de la vieillesse. Ce n'est pas du reste ici le lieu d'énumérer ses longs travaux; c'étoit un génie universel; aussi passa-t-il pour magicien, et fut-il vivement persécuté par les moines de son ordre.

L'histoire médicale du treizième siècle a conservé les noms de quelques hommes célèbres qui parurent dans la science avec une sorte d'éclat. Pierre d'Abano et Gilbert d'Angleterre jouirent d'une grande renommée; mais ils furent les serviles sectateurs de la doctrine des Arabes, et infectèrent leurs écrits des idées chimériques de l'astrologie. Taddée de Florence fit des efforts plus utiles et mieux dirigés; il commenta Hippocrate et Galien; il traduisit en langue italienne la logique d'Aristote; il composa un ouvrage sur l'art de conserver la santé, et plusieurs de ses manuscrits se trouvent encore dans la bibliothèque du Vatican; il attiroit tout le monde dans son école par le pouvoir irrésistible de la plus vive éloquence; aucun fait n'étoit stérile pour lui. Malheureusement il appliqua l'obscure et barbare philosophie de son âge aux belles et simples

observations des fondateurs de la médecine. Toutefois il se rendit si recommandable par le nombre de ses cures et par les succès constans d'une pratique étendue, que ses contemporains le comblèrent d'honneurs, et lui accordèrent, ainsi qu'à ses héritiers, le privilége de ne pas payer d'impôts. Lorsque Taddée mourut, son école se continua par Bartholomée de Varignana, qui fut presque le rival de son maître, par son disciple chéri Dino-del-Garbo, qui professa successivement à Bologne, à Sienne, à Padoue. Il faut aussi nommer Torregia, qui n'acquit pas moins de célébrité.

D'autres hommes méritent d'être honorablement mentionnés : tels furent, par exemple, le Génois Simon de Cordo, qui voyagea en Grèce et en Orient pour les progrès de la botanique, et le pape Jean XXII, qui avoit été grand médecin avant de parvenir au pontificat. Parmi les chirurgiens, il faut distinguer Guillaume de Salicet, profond théoricien, qui avoit vu des cas très-rares pour l'observation; Lanfranc de Milan, qui, chassé jusque dans nos murs par les troubles de son pays natal, y pratiqua son art avec gloire; mais il faut surtout désigner le vertueux Pitard, qui partagea les périls de son roi dans le pèlerinage de la Terre-Sainte, et qui, par ses utiles fondations, mérita la reconnoissance publique. Roger de Parme montra une heureuse hardiesse dans l'exercice de sa profession. Son élève Roland commença à exécuter des opérations, et procéda surtout avec assez de succès à l'extirpation des ulcères chancreux. N'eut-il pas un courage digne des bénédictions de tous les peuples, celui qui le premier arma sa main d'un fer salutaire pour délivrer son semblable d'un mal cruel et dévorateur; celui qui, par un effort sublime autant que hardi, sépara l'homme d'une chair corrompue, et éteignit en lui le germe d'une mort prochaine?

Dans ce même siècle vécut Albert, auquel ses contemporains donnèrent le nom de Grand, à cause de la multitude de ses connoissances et de la force prodigieuse de son génie. La retraite du cloître avoit enflammé son imagination. Il avoit un goût particulier pour les expériences merveilleuses, ce qui lui procura une vogue singulière dans un temps de superstition et d'ignorance. On le trouva si étonnant, et il s'attira tant d'admiration, qu'on crut qu'il ne pouvoit agir que par l'intervention de Dieu ou des esprits célestes : de là vient sans doute que son nom se mêle toujours à toutes les rêveries de la divination et de la magie. Albert, du

reste, eut en France les mêmes succès que Roger Bacon en Angleterre. Je trouve que l'histoire n'a point assez marqué les rapports observés entre ces deux hommes rares, qui déployèrent en même temps des forces presque surnaturelles pour la recherche de la vérité. Tous deux, enchaînés par des vœux monastiques, rencontrèrent des obstacles dont ils surent triompher. Tous deux prirent la physique pour l'objet constant de leurs méditations et de leurs travaux. Tous deux eurent le même goût pour l'étude de la médecine; tous deux interrogèrent la nature par la voie de l'expérience; tous deux néanmoins, dominés par l'esprit de leur siècle, n'arrivèrent à des résultats utiles que par des sentiers ténébreux, ou par des méthodes imparfaites.

ARTICLE VIII.

RENAISSANCE DE L'ANATOMIE AU QUATORZIÈME SIÈCLE. — GUI DE CHAULIAC RESTAURE LA CHIRURGIE.

Au quatorzième siècle les routes sont mieux tracées; on entrevoit déjà quelques rayons de l'aurore des sciences : ce temps est surtout remarquable par la renaissance des études anatomiques, base essentielle et fondamentale de la médecine. Mundini, professeur à l'université de Bologne, publia la dissection de deux cadavres féminins. Pour mieux fixer les observations dans la mémoire de ses élèves, il fit exécuter des dessins, qui furent ensuite gravés sur le bois; d'autres médecins, à son exemple, se livrèrent à des recherches intéressantes sur l'organisation du corps humain. Nicolas Bertrucci fut un des ornemens de cette école, dont le zèle pour les progrès de l'anatomie s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Vers le commencement du quatorzième siècle, mourut accidentellement, et par un naufrage, un alchimiste voyageur, qui avoit rempli de sa folle renommée le siècle précédent : je parle d'Arnaud de Villeneuve, homme de peu de culture et d'une crédulité grossière; il eut pour disciple Raymond-Lulle de Majorque, qui comme son maître fut trompeur et trompé : il y a dans la vie vagabonde de ces deux enthousiastes quelque chose de romanesque et d'aventureux, qui tient à la manie de ce temps pour la recherche des causes occultes; leurs paradoxes, leurs prédictions, leur goût pour les opérations magiques, leur amour

pour une vaine et futile dialectique, leur effronterie, leur ignorante vanité, etc., les rapprochent dans l'histoire de l'art. On ne peut s'empêcher de déplorer la fragilité de l'esprit humain, quand on songe à cette malheureuse époque où le monde entier se laissoit séduire par l'imposture ou par la superstition des astrologues. Un seul homme privilégié de la nature, l'immortel François Pétrarque, aussi célèbre par la force de son génie que par la richesse et la fécondité de son imagination, lança les sarcasmes les plus amers contre cette multitude de faux savans, qui s'initioient dans un art aussi sublime que celui de la médecine, et dont ils ne connoissoient pas même les premières bases. Que trouve-t-on en effet dans des temps si malheureux pour les progrès d'une si belle science ? Des hommes qui s'égarent parmi les astres et les constellations, qui enchérissent sur les subtilités des Arabes, et qui commentent avec une prolixité fastidieuse des chimères scolastiques dont il eût fallu perdre la mémoire. Jamais on ne se laissa entraîner par des erreurs plus absurdes; jamais on ne déploya une forfanterie plus grossière. Des charlatans adroits et des empiriques, bassement intéressés, ne parloient que d'arcanes, de secrets, de miracles, de transmutations magiques : cependant n'oublions pas de dire que le quatorzième siècle fut singulièrement illustré par Gui de Chauliac, que l'histoire regarde avec raison comme le restaurateur de la chirurgie. Son enseignement fut très-remarquable; il abandonna la route commune, et n'agissoit d'ailleurs dans sa pratique que d'après des données raisonnables et positives; ainsi quelques lumières jaillissoient parfois au milieu de ce temps de folie et de déraison : on a beau dire, l'ignorance n'est point l'état naturel de l'homme; il s'agite sans cesse pour en sortir, et la lenteur de ses progrès n'assure que davantage la certitude et la durée de ses acquisitions intellectuelles.

ARTICLE IX.

CAUSES QUI INFLUENT SUR LES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN. — INVENTION DE L'IMPRIMERIE. — ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE GRECQUE. — CONQUÊTE DU NOUVEAU MONDE. — APPARITION DES MALADIES NOUVELLES.

Nous sortons enfin de cette épaisse nuit qui s'étoit accidentellement établie sur la raison humaine. L'homme secoue les chaînes d'une superstition avilissante; les talens utiles germent de toutes parts; la plus étonnante des décou-

vertes est sur le point de vivifier l'empire des sciences, et de délivrer le genre humain des entraves qui le captivent. Rien n'est plus propre à étendre le domaine de la pensée que l'art extraordinaire de l'imprimerie, qui signala principalement le quinzième siècle: par le secours de cet art, mille fois plus puissant que la tradition orale, les idées conçues à de grandes distances et dans toutes les contrées du globe se fécondèrent par la communication; elles bravèrent la faux du Temps, et se conservèrent à jamais dans la mémoire des peuples; un noble commerce s'établit dès-lors entre tous les esprits. Certes, c'est un beau privilége que celui de pouvoir transmettre à ceux qui nous survivent les impressions que nous avons reçues, les émotions qui ont agité notre âme, les combinaisons intellectuelles que nous avons formées; de laisser en quelque sorte sur un frêle papier toute la mesure des forces de notre esprit, tous les résultats de nos longues méditations, et toute l'énergie de notre caractère moral.

Le quinzième siècle est en outre mémorable par le zèle que l'on apporta dans l'enseignement de la langue grecque. L'illustre Laurent de Médicis ne contribua pas peu à la propager : cet homme extraordinaire commença véritablement la grandeur et l'illustration de son pays; il ne fut pas uniquement recommandable comme littérateur et comme savant, il fut encore un profond politique, et sut donner la direction la plus avantageuse aux esprits éclairés : on abandonna les commentateurs pour retourner aux originaux. Hippocrate et Platon reprirent leur empire dans les écoles; cependant les tentatives que l'on fit à cette époque pour les progrès de la raison, ne purent réussir à éteindre le goût qui dominoit alors pour l'astrologie. Cette chimère, qui n'est qu'une superstition renouvelée des peuples les plus anciens, semble avoir pris des racines indestructibles dans les pays chauds; elle s'est surtout montrée chez les Arabes, parce que la nature de nos idées est toujours en accord avec le climat où l'on respire la vie. Lorsqu'on vit des ouragans terribles ravager les moissons et se reproduire à certaines époques, les hommes dûrent se croire influencés par les phénomènes célestes; il n'est pas étonnant qu'ils aient lié le retour de certains phénomènes de l'atmosphère au retour de certaines calamités morbifiques.

Enfin, quel événement plus fameux dans le siècle dont nous parlons, que celui de la conquête du Nouveau-Monde! Jusque-là l'esprit humain marchoit partout

d'un pas uniforme; toutes les idées étoient, pour ainsi dire, de niveau; mais tout changea de face à l'époque dont il s'agit : nouveaux hommes, nouveaux rapports, nouvelles productions, nouveaux besoins, nouvelles maladies, nouveaux remèdes. Ce qui contribua surtout à diriger vers la saine observation les médecins du quinzième siècle, ce fut l'apparition de quelques maladies nouvelles, dont ils n'auroient pu retrouver le tableau dans les ouvrages de leurs prédécesseurs. C'est alors que se montra le scorbut, né des privations qu'imposent les voyages lointains de la navigation et du commerce. C'est surtout de cette époque que datent les premières descriptions qu'on a publiées de cette contagion terrible qui infecta les sources de la population et de la prospérité publique, qui vint porter la crainte au sein du plaisir, et désenchanter les plus doux rapports de l'existence animée; la syphilis enfin ! Si ces deux fléaux avoient paru auparavant, du moins personne n'avoit encore décrit leurs ravages avec des circonstances assez détaillées; et c'est certainement à l'amour de la guerre et aux spéculations du négoce qu'il faut attribuer leur propagation rapide dans tout l'univers. Ainsi le mouvement qu'impriment aux peuples les événemens politiques sont presque toujours favorables au génie de l'observation. Ce fut sans contredit une des époques les plus intéressantes de notre art que celle où les modernes s'élevèrent de leurs propres ailes, et devinrent les rivaux des anciens par la description des maladies nouvelles.

ARTICLE X.

SEIZIÈME SIÈCLE. — LES MÉDECINS REVIENNENT A LA DOCTRINE D'HIPPOCRATE. — PROGRÈS DE L'ANATOMIE ET DE LA MÉDECINE D'OBSERVATION.

Nous venons de représenter la Médecine avec tous les attributs de son antique grandeur; nous venons de retracer les époques qui ont marqué son illustre origine. Nous avons vu cet art, porté d'abord par Hippocrate au plus haut degré de prospérité et de splendeur, tomber ensuite par les subtilités et les idées systématiques des philosophes, se relever dans Alexandrie, offrir enfin chez les Romains des périodes d'éclat et de décadence. Nous avons vu l'influence du climat chez les Arabes exalter les idées, fomenter la superstition, et néanmoins cette belle science s'agrandir au sein du luxe et des mœurs amollies de l'Orient. Nous avons tâché de

rehausser à tous les yeux cette médecine du moyen âge, qui, dans la nuit même des préjugés, offre à la fois les vertus les plus sublimes et les talens les plus extraordinaires. Je reprends cette mémorable histoire au temps où la plus vive clarté se répandit tout-à-coup dans l'empire des sciences, et où l'immortelle doctrine des Grecs reparut avec un éclat digne de son premier fondateur. Il est vrai qu'à cette époque si glorieuse pour les progrès de l'esprit humain, l'Europe entière étoit gouvernée par des hommes doués du génie le plus éminent. Les lumières renaissoient en France par la protection souveraine de François I[er], le père de notre littérature; Charles-Quint régnoit en Espagne et en Autriche; Henri VIII en Angleterre; et Léon X étoit sur la chaire de Saint-Pierre. C'est par les soins de cet illustre pontife, qu'on vit se former dans Rome une imprimerie grecque, qui, par les éditions les plus magnifiques, mit en honneur les plus beaux ouvrages de l'antiquité.

Rien sans contredit n'est plus intéressant à considérer pour un observateur philosophe, que cette prodigieuse quantité de lumières et de talens, qui concourent à la fois et de concert à l'avancement des connoissances humaines. Les uns inventent ou découvrent; les autres étendent ou perfectionnent : certains esprits, au contraire, rétrogradant sans cesse dans le passé pour l'instruction du présent et de l'avenir, se contentent d'assembler laborieusement ce qui fut écrit par nos devanciers et à l'aide du burin de l'histoire, marquent ses périodes avec précision; ils commercent avec les anciens, et sauvent ainsi d'un éternel oubli des vérités éparses mais précieuses, que fécondent souvent les générations suivantes, et qui, sans leur secours, échapperoient à la tradition dans la vaste étendue des siècles. Tel fut, par exemple, le célèbre Thomas Linacre de Cantorbéry, médecin de Henri VIII et de la princesse Marie; ce grand homme devint à la fois le bienfaiteur de son art et celui de l'humanité. Profondément instruit dans toutes les langues, écrivain élégant et poli, il traduisit plusieurs ouvrages anciens, et remit surtout en grande vogue les œuvres d'Hippocrate et de Galien; il s'exprimoit en latin avec un charme digne du siècle d'Auguste : on sait qu'il créa des établissemens utiles pour les sciences dans Oxford et dans Cambridge, et qu'il présida le premier le collége des médecins de Londres qu'il avoit fondé.

Dans l'heureux siècle que nous allons parcourir, Hippocrate renaît en quelque

sorte par ses interprètes et ses commentateurs ; c'étoit certainement régénérer la médecine que de revenir ainsi à ses bonnes et véritables sources. Sans autre guide que son ardeur, Calvus de Ravenne traduit en latin les ouvrages du vieillard de Cos sur les manuscrits de la fameuse bibliothèque du Vatican. Ses critiques ont dit que son style sentoit le grec ; n'est-ce donc rien d'être entré le premier dans la carrière et d'avoir débrouillé le chaos ! Vint ensuite Jean Cornarius, mal à propos censuré par quelques auteurs allemands, et pourtant fort estimé de nos meilleurs hellénistes. Mais c'est surtout Foez, qui a obtenu sur tous ses rivaux une supériorité incontestable, parce qu'il a fixé le vrai sens de cette précieuse doctrine, et dissipé les ambiguités de tant de mauvais copistes ; s'il eût été moins timide et moins modeste, il n'eût rien laissé à faire pour ses successeurs. Il faut compter vers le même temps, parmi les plus fidèles interprètes d'Hippocrate, Mercuriali, qui appartient à la fois aux écoles de Padoue et de Bologne. On connoît ses commentaires si érudits sur les pronostics, sur les prorrhétiques, sur le régime dans les maladies aiguës, sur le deuxième livre des épidémies. Mercuriali avoit demeuré sept années à Rome, et ce fut pendant ce temps qu'il composa son immortel ouvrage sur la gymnastique médicinale ; religieux et charitable, doué d'un extérieur aussi imposant que majestueux, il fit des fondations si utiles, et dispensa si bien les immenses richesses qu'il possédoit, que ses contemporains le prirent pour une divinité bienfaisante : on l'avoit surnommé l'Esculape de l'Italie. Prosper Martian ne mérite pas moins d'éloges ; il sut déployer dans ses écrits les faisceaux de lumière trop concentrés dans les livres du divin vieillard. Pour seconder l'intelligence de ses lecteurs, il ajouta souvent des vérités accessoires, et fit dériver les dogmes les plus importans de cette doctrine inépuisable. Mais quels hommes sûrent le mieux apprécier les plus grands chef-d'œuvres de l'antiquité, et venger leur texte admirable des outrages du temps et de l'ignorance, que Jacques Houlier d'Étampes, dont les leçons furent si fécondes, et son élève Louis Duret, qui nous a laissé un commentaire si digne de l'auguste monument des Coaques ? On sait que dans leurs écoles respectives, Hoffmann et Boerhaave ne parloient jamais de ces deux maîtres si célèbres sans exprimer la plus haute vénération. Vallésius fut l'oracle de l'université d'Alcala ; les Espagnols le comparent encore à Sydenham ; il étoit enthousiaste des Grecs. Les vrais connoisseurs mettent au premier rang ses anno-

tations sur les maladies populaires d'Hippocrate ; il y a consigné les plus précieux préceptes de la pratique de l'art.

Tandis que le culte d'Hippocrate étoit en vénération dans toute l'Europe, la révolution la plus heureuse s'opéroit dans l'enseignement. Le divin Fernel s'étoit élevé tout-à-coup comme un astre au milieu de cette épaisse nuit qui couvroit encore les écoles de l'Arabisme. Rival de Celse, il se montra si clair et si lumineux, que son autorité devint irrécusable. Il expliqua publiquement les ouvrages des Grecs, et présenta leur doctrine avec tous les charmes de la latinité la plus pure, aussi le concours de ses auditeurs fut-il immense : on couroit à lui comme à l'oracle de Cos ; rien n'étoit plus attrayant que sa méthode. Il abjura les arguties des sophistes, et détruisit l'emploi de cette argumentation scolastique qui étoit une source de querelles interminables. Il sut pareillement se dégager de toutes les erreurs de l'astrologie ; il pensoit à la vérité qu'il pouvoit être utile pour un médecin d'étudier la naissance, le cours et le coucher des planètes ; mais il dédaignoit cette divination superstitieuse, qui, d'après des signes et des caractères imposteurs, consiste à lire dans le ciel les phénomènes de la santé ou de la maladie. Fernel étoit d'un intérêt inexprimable, lorsqu'il exposoit à ses disciples la structure et l'organisation du corps humain ; il fut surtout remarquable par la simplicité qu'il introduisit dans la matière médicale et dans la pharmacologie. Nous allons reproduire ici des expressions qui lui appartiennent : *summo in errore illos versari, qui non nisi peregrina et longè petita adque idcircò cara medicamenta et commendant et omnibus prescribunt.* Qu'on songe à quelle époque il a formé ce vœu, et l'on jugera combien il étoit au-dessus de son siècle. Fernel fut si laborieux, qu'il composa, comme objet de délassement, un ouvrage dans lequel il avoit pour but d'éclaircir tous les théorèmes douteux qu'on trouve dans les livres des anciens. Cet ouvrage est écrit avec les couleurs les plus animées. Il vouloit mettre à la portée des médecins la philosophie des Grecs si souvent remplie de mystères et enveloppée de voiles allégoriques. Un génie aussi éminent ne fut point à l'abri des persécutions : les plus vils ennemis osèrent l'attaquer par des moyens honteux et détournés. Il triompha d'eux par un calme inaltérable et par ce silence imposant qui désespère l'envie.

Il en est du monde moral comme du monde physique : les dissensions de la

pensée y déterminent souvent les guerres les plus cruelles ; on n'y voit que des opinions qui se heurtent, et les savans, sur le trône de la gloire, sont aussi malheureux que les rois. Pouvoit-on penser que cette belle doctrine, qui avoit conquis le suffrage de l'Europe entière, seroit mise en opposition avec les idées fantastiques du plus insensé des hommes : on a déjà pressenti que je veux parler de son contemporain Paracelse, alchimiste ignorant et paradoxal, né dans un bourg de la Suisse, près de Zurich. Dans les premières années de sa jeunesse, il avoit beaucoup voyagé en France, en Angleterre, en Espagne, en Pologne, en Lithuanie. Il dut ses succès à son audace, et sa réputation à son délire. Il professa quelque temps à Bâle ; il se croyoit magicien, et s'arrogeoit le sceptre de la science. C'est du haut de ses trétaux qu'il osa vomir l'injure et le blasphême contre ce qu'il y avoit de plus grand dans la Grèce et dans l'Arabie. Il vouloit, disoit-il, avec ses fourneaux, réduire en cendres Hippocrate, Galien, Rhasès et Avicenne. L'imagination de ce visionnaire ne connut aucun frein : les vérités les plus précieuses se déformoient dans son cerveau déréglé, et personne ne prouva mieux que lui que l'expérience elle-même peut avoir son imposture et ses me[illegible]

Dans ce même siècle, l'école de Paris vit briller un homme plus digne d'être le concurrent de Fernel : c'étoit Jacques Sylvius, esprit vif et pénétrant, qui s'étoit fortement attaché à la doctrine de Galien, et qui sembloit avoir hérité de sa fougue et de son emportement. Son éloquence, toujours vive, toujours entraînante, avoit subjugué tous les esprits ; on se portoit en foule à ses précieuses leçons. Rien n'est plus puissant, pour se concilier les suffrages, que ces entretiens philosophiques sur la plus utile des sciences, que ces discours passionnés qui portent la conviction dans toutes les âmes, qui électrisent toutes les facultés intellectuelles d'une jeunesse avide de faits et d'instruction ; qui reproduisent aux yeux d'un auditoire nombreux les chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui apprennent à apprécier les travaux des grands hommes, à juger leurs efforts, à comparer leur renommée. Ainsi dominoit ce Sylvius, doué d'une âme expansive qui s'exhaloit toujours avec chaleur. Son langage étoit fier, noble, élevé comme celui des anciens dont il rappeloit les prodiges. Après le bonheur d'atteindre les faits de la science, est-il un triomphe plus doux que celui de les communiquer à une multitude d'élèves attentifs et recueillis ; de rectifier leur jugement, de leur assigner des règles, d'agiter leur âme par l'attrait

des souvenirs antiques, et de régner à chaque instant sur eux par la surprise et par l'admiration !

Il seroit trop long, du reste, de rapporter, dans une esquisse aussi rapide, les titres de tous les hommes qui concoururent à la restauration de l'art, et qui lui rendirent son premier lustre. C'est dans ce siècle que parurent Michel Servet, qui, par ses conceptions hardies, indiqua le phénomène de la circulation du sang, et son illustre maître Gauthier d'Andernac, médecin ordinaire de François Ier, qui avoit puisé la plus pure doctrine chez les anciens; Charles Le Pois, qui, par un seul ouvrage, a mérité l'immortalité, parce que la saine expérience y respire; Lommius, qui a su devenir classique par la vérité de ses tableaux, aussi bien que par l'élégance et la pureté de sa diction; Prosper Alpin, que ses observations lointaines ont rendu si célèbre; Léonard Fuchs, homme très-érudit, intrépide adversaire de la doctrine des Arabes; Forestus et Félix Plater; mais surtout Ambroise Paré, grand opérateur, et le prince des chirurgiens françois. Ce même siècle vit fleurir Louis Mercatus de Valladolid, archiatre illustre, qui enseigna avec tant d'éclat et de réputation, et qui écrivit sur les fièvres pernicieuses; Roderic à Castro, qui traita principalement des maladies des femmes; Lémosius, si vanté dans le pronostic, qui commenta Aristote et Galien; Hérédia, fameux par cinquante ans de succès dans la pratique de l'art; et Petrus Salius Diversus, savant médecin de Faenza. Fracastor surtout est un des phénomènes du seizième siècle : il se montra à la fois médecin, poète, astronome et philosophe; il expliqua, dans toutes les sciences, des problèmes qui étoient inconnus avant lui; il avoit cultivé les diverses branches de l'histoire naturelle, et dès sa plus tendre jeunesse il faisoit ses délices de la lecture des Grecs. Il fut très-aimé et très-recherché des grands, reçu avec pompe par le sénat de Venise; il fut médecin du concile de Trente, et donna les conseils les plus utiles pour prévenir les maladies contagieuses. Fracastor est auteur du poëme si connu sur la syphilis; et l'on s'étonne qu'il ait pu répandre autant d'agrément sur des détails qui semblent ôter à l'imagination tous ses charmes et tous ses prestiges.

Mais ce temps si favorable à la médecine d'observation, ne le fut pas moins aux progrès de l'anatomie. Quelle est noble et louable cette curiosité qui porte l'homme à s'étudier, à se chercher en quelque sorte lui-même dans les restes

inanimés de son semblable; cette curiosité qui surmonte mille dégoûts, qui aguerrit notre âme contre les impressions les plus tristes et les plus douloureuses; cette curiosité qui fait que nous contemplons sans effroi le corps glacé de celui que nous avons vu respirer et vivre, afin de mieux découvrir les ressorts et le mystérieux mécanisme de notre existence! L'immortel Eustache brille à la tête de cette science sublime qui nous ouvre les portes du sanctuaire de notre art; il est véritablement le chef des anatomistes. C'est lui qui a révélé le plus de faits; c'est lui qui introduisit le premier, dans les hôpitaux de Rome, l'usage de procéder à l'ouverture des cadavres de tous les individus qui avoient succombé à de graves maladies, usage qui fut une source féconde d'instruction. Falloppe parloit des organes avec une éloquence merveilleuse; une adresse savante présidoit à ses dissections; toutes les parties de la machine humaine se séparoient avec une promptitude extrême sous ses doigts habiles et expérimentés; et lorsqu'il avoit détaché les muscles, signalé les vaisseaux, isolé les viscères, indiqué leurs formes et leurs positions respectives, ce n'étoit plus des détails arides qu'il exposoit à ses élèves; il réunissoit par la pensée les membres et les lambeaux épars; il reconstruisoit, pour ainsi dire, le corps qu'il avoit décomposé, et par la chaleur de ses discours lui prêtoit une sorte de vie pour en expliquer les fonctions admirables. Fabrice d'Aquapendente hérita des talens et de la gloire de Falloppe. Il remplaça son illustre maître dans la chaire de Padoue; et c'est par son influence qu'on édifia dans cette ville un amphithéâtre spécialement destiné à l'euseignement de l'anatomie. Avant lui, les leçons n'étoient données que dans des chambres particulières, peu commodes pour ce genre de démonstration. Comme son prédécesseur, Fabrice fit de cette science l'application la plus brillante à l'intelligence des phénomènes physiologiques et pathologiques. La république de Venise lui décerna une statue. Je pourrois encore nommer Varole de Bologne, qui mourut à la fleur de l'âge, et qui fut un prodige d'ardeur et de sagacité. Mais quelle gloire peut se comparer à celle de Vésale, aussi recommandable par ses longs travaux que par sa persévérance dans les revers! quel déplorable tribut paya ce grand homme à la superstition de son siècle! On exigea qu'il expiât une faute involontaire par une profonde douleur et par un repentir solennel. Il fut traîné devant un tribunal, et fut victime de l'accusation la plus fausse. Le fanatisme le condamna au pélerinage de la Terre-Sainte. On conçoit que la philosophie ait ses martyrs, parce qu'elle porte parfois

ses regards curieux jusque dans les opérations les plus secrètes de l'ordre social; mais persécuter un homme qui, à l'exemple de Galien, n'adore son Dieu que dans le spectacle de l'organisation corporelle, ou qui, comme Démocrite, n'est mu que par le sentiment de cette harmonie divine dont brillent les œuvres de la création, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement humain?

Malgré les obstacles qui s'opposoient parfois aux élans du génie, quelques auteurs s'occupèrent des problèmes les plus intéressans de la physiologie humaine, et il est utile de faire remarquer à nos lecteurs que l'Espagne peut s'applaudir d'avoir été en quelque sorte le berceau de la médecine philosophique. L'histoire de notre art ne doit pas perdre de vue Oliva Sabuco, femme incomparable par l'étendue et la variété de ses connoissances. Elle avoit principalement médité sur les ouvrages de Platon, et avoit composé un système fort intéressant sur la théorie des fonctions animales de l'organisme. C'est elle qui compara le cerveau et ses prolongemens nerveux à un arbre renversé, et qui approfondit particulièrement les effets des passions sur le corps vivant. Il faut encore citer Gomez Péreyra, l'un des plus ardens apôtres de la raison; mais surtout Huarte, médecin observateur, penseur ingénieux, qui rechercha, d'après les principes de la philosophie naturelle, les talens variés qui se trouvent dans les hommes, et quel étoit le genre de science dans lequel ils peuvent se promettre le plus de progrès.

Enfin, quel homme fut plus digne de terminer un siècle aussi glorieux que l'immortel Baillou, l'un des plus grands propagateurs de la médecine d'Hippocrate. C'est dans les leçons de Fernel, d'Houlier, de Duret, qu'il avoit puisé ce penchant heureux qui l'entraîna toujours vers la sublime étude de ce divin modèle: aussi le vit-on, dans tous les temps, défendre cette doctrine admirable contre la hardiesse et les calomnies des novateurs. On dit même qu'il s'étoit tellement exercé à orner ses discours et à perfectionner son langage, que personne ne pouvoit le vaincre dans la dissertation et la dispute. *In palæstrâ medicâ, tùm strenuus pugil, disputator tùm vehemens, tùm acutus syllogismorum artifex et subtilis argumentatorum architectus.* Ce sont ses études solitaires qui l'avoient rendu si puissant dans l'argumentation. Mais ce professeur, si terrible à l'école, étoit soudainement métamorphosé dans la vie civile, et l'on voyoit, pour mieux

dire, deux hommes en lui : ses manières étoient aussi obligeantes qu'affectueuses ; non-seulement il donnoit des conseils aux malades; mais il les combloit de bienfaits, et le son de sa voix étoit aussi doux que ses consolations. Il fut infiniment préconisé pour les cures innombrables qu'il opéra. On assure qu'il eut une connoissance parfaite de cette irritation nerveuse du larynx, que l'on désigne de nos jours sous le nom vulgaire de *croup*. A la vérité, presque dans le même temps, Alphonse Fontecha, Christophe Perez de Herrera, et plusieurs autres médecins espagnols, écrivirent avec succès sur cette maladie, qui mérite toute l'attention des gens de l'art. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il fut le premier en Europe qui rechercha les causes des épidémies, qui fit une étude particulière du génie des saisons, qui dévoila les vrais rapports des maladies avec les constitutions aériennes. C'est à tort que Bordeu l'accuse d'avoir trop resserré ses observations : son style se distingue par sa concision et sa clarté. Ses ouvrages néanmoins offrent trop d'érudition et de critique ; ils se ressentent un peu des labeurs et des méditations du cabinet. Peut-être aussi a-t-il trop sacrifié à des préjugés qui régnoient encore à l'époque où il a écrit. Mais quel homme peut s'affranchir entièrement de l'empire des idées dominantes? Le grand Kepler lui-même qui, dans l'astronomie, nous a véritablement séparé des anciens, et qui a fondé nos titres les plus solides à la restauration de cette science, n'étoit-il pas un peu astrologue ?

Ainsi finit ce siècle brillant, où les esprits ne devinrent tout-à-coup si grands que parce qu'ils étoient retournés aux idées simples ; ce siècle que je surnommerai volontiers *le siècle hippocratique*. Jamais, en effet, la doctrine du divin vieillard n'avoit été exposée dans les écoles avec un éclat aussi imposant ; jamais l'admiration qu'inspire partout un si parfait modèle ne s'étoit manifestée avec plus d'enthousiasme. Ce concert universel de louanges, ces acclamations du monde entier, cette foule d'interprètes et de commentateurs qui l'environnent dans sa gloire, et qui ressemblent aux prêtres du Dieu qui règne; cet amour universel pour la vérité, ce dédain philosophique que l'on témoignoit alors pour les erreurs des sectes et pour leurs frivoles hypothèses, tout concourt à faire de l'époque dont nous parlons l'une des plus intéressantes de notre art. Comment la marche de l'esprit humain n'auroit-elle pas été rapide? les lumières partoient du trône; les encouragemens que des souverains amis des lettres prodiguoient au génie, changeoient de simples étincelles en feux les plus ardens.

ARTICLE XI.

DÉCOUVERTES QUI ONT ILLUSTRÉ LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — PROGRÈS DE LA MÉDECINE D'OBSERVATION.

Le dix-septième siècle est celui qui honore le plus l'esprit humain, et qui fait rivaliser les modernes avec les anciens. Il n'appartient exclusivement à aucune nation. Des hommes de génie brillent de toutes parts pour concourir à sa gloire, et marchent à grands pas dans le domaine des inventions et des découvertes. C'est le siècle de Galilée, de Bacon et de Descartes. On diroit que la nature y dispense et y prodigue en quelque sorte les talens. L'Europe entière se lève, et paroît enchantée par tous les miracles de l'industrie et de la science. Tous les arts vivent et prospèrent de la plus étonnante énergie; jamais les esprits ne s'étoient élevés à une philosophie aussi sublime et aussi transcendante; jamais les idées n'avoient été aussi lumineuses et aussi fécondes. Mais une réflexion triste se présente quand on songe à cette activité générale et, pour ainsi dire, spontanée qui se dirigeoit vers les progrès des lumières. J'ai déjà nommé les trois écrivains qui ont imprimé le mouvement philosophique à toute l'Europe. Il est digne de remarque que leur vie a été agitée par de grandes infortunes. Galilée fut précipité dans les cachots de l'inquisition; Bacon fut disgracié de sa souveraine, et Descartes mourut exilé. Le malheur est comme l'envie : il poursuit souvent les grands hommes sur les ailes même de la plus brillante renommée, et ne leur fait grâce que sur leur tombeau.

Jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur les progrès de notre art dans un siècle si mémorable et si révéré. L'anatomie se continue, et la physiologie commence; la nature est interrogée dans ses plus mystérieuses fonctions. Sanctorius, dont les ouvrages sont devenus classiques, passe trente ans de sa vie à calculer les effets de la transpiration insensible. Guillaume Harvée s'immortalise par la découverte de la circulation du sang; il voit l'action du cœur et celle des vaisseaux qui lui correspondent; il suit partout la marche de ce liquide vivant, que le grand Hippocrate comparoit à un fleuve tortueux et rapide, qui reçoit et met en œuvre les matériaux de l'existence animée. Il apprécie la force incompréhensible qui le

conduit du centre à la périphérie, et qui le ramène de la périphérie au centre. Il donne ainsi la clef d'une multitude de phénomènes physiologiques. Pecquet découvre à ses contemporains le réservoir du chyle. Asellius et les deux Bartholin se livrent à l'étude des vaisseaux lactés. Ce même temps voit fleurir Casserius, qui éclaire l'organisation de la rate; son successeur Spigel, qui porte ses regards sur la structure du foie; Virsung, qui s'est rendu fameux par sa démonstration du conduit pancréatique; Bellini, par celle des reins; Thomas Willis et Raymond Vieussens, qui travaillèrent à l'histoire du système nerveux; Regner de Graef, qui découvrit le premier le siphon anatomique, et qui produisit un traité sur les parties de la génération; Nuck et Warton, qui s'étoient livrés à la recherche des glandes, et Schneider, qui dévoila les fonctions de la membrane pituitaire.

C'est dans ce siècle qu'abondent les observateurs de tous les genres, à la tête desquels il convient de placer le grand Malpighi, surnommé le prince de la physiologie expérimentale, et décoré par Boerhaave de l'épithète d'*immortel.* Pour mieux éclairer sa marche, il comparoit sans cesse l'organisation des animaux avec celle des plantes. C'est à côté de cet homme infatigable qu'il faut placer Redi, auteur des Recherches sur le venin de la Vipère, l'un des premiers ornemens de l'Académie del Cimento. Il a écrit des consultations qui sont d'une simplicité admirable, et il est un de ceux qui ont le plus contribué au perfectionnement de la langue qu'il a parlée. Vallisnieri a marché sur les traces de ces deux illustres observateurs. Ses travaux sont immenses, et portent sur une foule d'objets parmi lesquels il y en a peut-être de trop frivoles et de trop disparates. Ajoutons à ces noms glorieux ceux de Duverney, de Blasius, de Sténon, de Pechlin, de Bidloo, de Cowper, et de tant d'autres qui pénétrèrent par leurs recherches des organes encore peu connus, et qui fournirent des données précieuses pour l'explication des phénomènes du corps vivant. C'est alors surtout qu'on vit l'ingénieux et profond Borelli se rendre à jamais célèbre par son admirable ouvrage sur la mécanique des mouvemens de l'homme et des animaux. Les recherches microscopiques datent pareillement de ce siècle. Malgré ses erreurs, Antoine Leeuwenhoek s'acquit une grande renommée par sa perspicacité et sa patience. C'est dans ce même temps que l'inimitable Ruysch perfectionna d'une manière si merveilleuse le secret des injections de Swammerdam. Il avoit mis

tant d'adresse dans ses étonnantes préparations, qu'il faisoit, pour ainsi dire, garder à la mort les couleurs riantes de la vie. On assure qu'il couvroit sans cesse d'emblêmes et de guirlandes de fleurs ces tristes dépouilles du tombeau, qu'il les ranimoit, pour ainsi dire, par des inscriptions puisées dans les meilleurs poètes latins, et qu'il jetoit ainsi sur des squelettes desséchés une sorte d'enchantement qui attiroit la multitude dans son vaste et curieux cabinet.

Malgré le goût dominant du siècle pour l'expérience et l'observation, l'attrait pour les hypothèses et les systèmes dominoit encore sur quelques esprits. Dans quelle école n'a point retenti le nom de Jean-Baptiste Van Helmont de Bruxelles, homme bizarre et singulier, auteur de plusieurs ouvrages, dont les titres seuls sont des paradoxes, doué toutefois d'une imagination forte et d'un esprit sagace autant que pénétrant! Cet ambitieux novateur combattit avec une énergie extraordinaire les dogmes de Galien, et condamna comme illusoires toutes les assertions de ses prédécesseurs. La routine fut déconcertée, et trembla en quelque sorte devant lui. Personne, avant son apparition, n'avoit donné une idée plus séduisante des lois de la vie. Auteur de l'hypothèse d'un principe intérieur, sous le nom d'*archée*, lui seul apprécia l'influence puissante de l'estomac et du diaphragme sur tous les actes de l'organisation animale. Il parla des gaz long-temps avant les modernes. Il eut la prétention d'assigner les vraies sources des maladies. Il aspira à donner une théorie nouvelle de l'apoplexie, de la lèpre, de l'asthme, de l'ascite, de la goutte, et de la formation des calculs, etc. Toutefois il mit une exagération trop emportée dans ses discussions scientifiques. Quand on juge avec impartialité Van Helmont, on trouve qu'il n'a su donner aucune forme convenable à ses ingénieuses pensées; il ne tient rien de ce qu'il annonce; son imagination marche au hasard comme le char de Phaéton. Il traverse le vrai, et n'y demeure presque jamais. Il n'a rien de ces réformateurs antiques qui savoient du moins embellir leurs rêves et leurs fictions. Dans l'excès de son orgueil il s'étoit intitulé *le philosophe par le feu*; mais à coup sûr ce n'étoit pas le feu du ciel qu'il avoit dérobé. Il se disoit possesseur d'un remède infaillible et universel, et pourtant sa femme, sa fille et deux de ses fils, ne purent garantir leur existence par ses conseils, et succombèrent, sous ses propres yeux, d'une mort douloureuse et prématurée.

Après Van Helmont, le médecin le plus fameux de cette époque fut sans contredit François Sylvius Deleboé, qui enseigna dans la célèbre école de Leyde. Personne n'ignore qu'il fut le chef d'une secte dont l'empire fut d'une assez longue durée. Il faisoit dériver la plupart des affections morbifiques qui tourmentent le corps humain, de la prédominance d'un acide, qu'il combattoit à l'aide des absorbans et des diaphorétiques. Il prescrivoit un régime très-chaud. Son nom est resté dans les fastes de l'anatomie, relativement à quelques parties de l'organe encéphalique, qu'il avoit la prétention d'avoir découvertes. Son plus grand titre à la gloire est d'avoir conduit le premier les élèves de l'art dans les hôpitaux et au lit des malades. Ces demeures publiques de l'affliction humaine, où se trouvent rassemblées tant d'infirmités et de douleurs, offrent l'instruction la plus solide et la plus profitable. Les études que l'on y fait restent profondément empreintes dans la mémoire. Les livres qui encombrent nos bibliothèques parlent bien moins à l'imagination que ces institutions sublimes et généreuses, que ces asiles fondés par la charité, où les maladies parcourent librement leurs périodes. C'est ce goût universel pour l'observation qui fit alors fleurir la médecine clinique dans toutes les villes de l'Europe. Je pourrois nommer maintenant Sennert de Wittemberg, qui, trop crédule peut-être, voulut allier les préceptes les plus sains de la secte chimique avec les dogmes de Galien; Lazare Rivière, dont le nom est en si grande vénération dans la savante école de Montpellier; Tulpius, citoyen d'Amsterdam, recommandable par sa véracité, et qui mérita aussi bien de la médecine que de son pays; Diemerbroeck, qui peignit avec tant de fidélité les maladies de Nimègue; Charles Drelincourt, qui fut le maître de Boerhaave; et Citoïs, médecin du cardinal de Richelieu, qui écrivit sur la colique du Poitou. J'aurois peut-être déjà dû nommer le savant et laborieux Marc-Aurèle Severini, qui a tant éclairé la médecine sur les dégénérescences organiques. Ses recherches relatives au développement des abcès furent aussi neuves qu'intéressantes. Il surprit en quelque sorte la nature dans la formation de toutes les anomalies pathologiques. Il composa pareillement un ouvrage qui lui assigne le premier rang parmi les fondateurs de l'anatomie comparée.

Mais toute mon admiration se reporte vers Thomas Sydenham, que la nature forma, comme Hippocrate, pour acquérir les plus hautes perfections de son art.

Tout le monde a été frappé de l'analogie qui existe entre ce grand homme et le vieillard de Cos. Il semble avoir tracé sa propre histoire dans la préface de son ouvrage, lorsqu'il assure que celui qui applique ses yeux et son esprit à la contemplation des phénomènes des maladies, doit plus sûrement arriver à la science des indications véritables; il savoit qu'il est des lois générales desquelles il n'est pas possible que la nature s'écarte; et c'est sur l'étude de ces lois qu'il établissoit son diagnostic, comme sur des fondemens inébranlables. Je dirai plus : l'infaillibilité des méthodes d'Hippocrate est en quelque sorte cimentée par l'apparition de Sydenham. Celui-ci n'a fait que suivre les routes indiquées par ce grand homme, et c'est ainsi qu'il est devenu l'un des observateurs les plus extraordinaires qui puissent paroître dans tous les siècles. C'est Sydenham qui a donné le premier l'idée de classer les maladies, et de les réduire en espèces précises et bien déterminées, en suivant la méthode rigoureuse des botanistes. C'est lui qui a proposé l'établissement des nosologies, qui furent tant en vogue dans le dix-huitième siècle. C'est lui surtout qui a insisté sur la nécessité qu'il y a de séparer les symptômes caractéristiques des maladies des symptômes purement accidentels, doctrine découverte par le génie d'Hippocrate, et sur laquelle sont fondés ses pronostics et ses aphorismes. Avant Sydenham, on avoit beaucoup commenté cette doctrine; mais cet homme à jamais célèbre en a fait une juste application, et c'est par la pratique qu'il en a prouvé l'excellence et la souveraine utilité.

Non-seulement Sydenham tient un compte fidèle des symptômes essentiels d'une maladie; mais il veut qu'on observe scrupuleusement jusqu'à ses moindres nuances, parce que de semblables données concourent à former d'une manière positive le diagnostic. Sydenham eût été un excellent interprète d'Hippocrate; disons plutôt que les ouvrages et la pratique de Sydenham sont le meilleur commentaire qu'on ait pu donner des dogmes sacrés de cet homme presque divin. Non-seulement il est le meilleur observateur parmi les modernes, mais il est celui qui a le mieux connu les bases sur lesquelles il falloit fonder la méthode curative, et qui a su même approprier cette méthode aux innombrables circonstances qui se présentent. Or, il est tellement difficile d'établir des règles positives et infaillibles pour guérir les maladies, que Sydenham faisoit le vœu que, dans chaque siècle, Dieu donnât au genre humain un médecin qui pût concourir

au perfectionnement de la thérapeutique. Cet immortel praticien a excellé dans l'art d'exposer les symptômes dont il épuise en quelque sorte la description. Ses tableaux de la petite-vérole et de la rougeole sont admirables par leur vérité. Il observa surtout avec sagacité la peste qui régna en 1672, et traça, à la manière des grands peintres, son horrible développement, sa léthargie funeste, et son épouvantable délire; l'aspect hideux de ses éruptions, le supplice des céphalalgies, la fétidité insupportable des sueurs visqueuses et débilitantes, l'embarras universel des viscères, la stagnation sinistre des humeurs, enfin le bouleversement général de toutes les fonctions de la vie assimilatrice, etc.

Aucun médecin avant lui et depuis Hippocrate n'avoit mieux saisi les périodes des maladies chroniques, et leur analogie complète avec les maladies aiguës; aucun n'avoit mieux déterminé le moment de leur crudité et de leur coction; c'est constamment dans la nature qu'il puise la science des indications à suivre pour leur traitement. Ce qui fortifie ses sages préceptes, c'est la manière énergique dont il explique les phénomènes de l'hystérie et de l'hypocondrie. On relira toujours l'histoire qu'il a donnée du rhumatisme et surtout de la goutte dont il avoit souvent éprouvé lui-même les douloureux et inconcevables effets. J'ajoute que Sydenham a émis sur l'art de guérir des règles qui sont d'une infaillibilité éternelle. On voit qu'il étoit l'ami de Locke, et qu'il avoit formé son esprit dans de sages et lumineux entretiens avec cet illustre philosophe. Il ne veut pas que l'on s'égare dans la recherche des causes premières et cachées; il préfère que l'on saisisse d'une manière exacte et rigoureuse toutes celles qui sont en rapport avec nos sens, et que l'on renonce à toute vaine spéculation. Il fait des vœux pour la découverte des spécifiques. Il désire surtout que les plantes soient mieux connues. Il pense judicieusement que les substances végétales sont particulièrement appropriées à la guérison de nos maux, et qu'elles doivent posséder des vertus qui sont encore loin d'être approfondies. Il présume que la sagesse infinie de la nature a généralement pourvu à la guérison des maladies terribles qui affligent l'espèce humaine, en plaçant, pour ainsi dire, les remèdes à côté de chaque individu et dans les lieux mêmes qui l'ont vu naître. Tel est le langage de ce grand maître, que les malveillans avoient accusé d'empirisme. Personne pourtant n'avoit mieux réfléchi sa conduite et ses moyens de guérison;

personne n'avoit mieux associé le raisonnement à l'expérience. Qui peut ne pas savoir qu'il tiroit constamment ses procédés curatifs du degré de la maladie, de l'âge, du sexe, du tempérament des individus! Il disoit que la médecine consistoit plutôt à trouver des indications sûres et salutaires, qu'à inventer des remèdes qui, mal appliqués, retardent la marche de la nature au lieu de la seconder. Je pourrois ajouter que Sydenham ressemble d'autant plus à Hippocrate, que les plus grandes vertus le décorent, et qu'il a pratiqué sa profession avec tous les dons du cœur et du génie. Il est une pensée que l'on peut émettre, pour achever l'éloge dont il est digne, c'est que, si les dogmes fondamentaux de la médecine eussent été effacés de la mémoire des hommes, si Hippocrate lui-même et ses ouvrages par quelque catastrophe du globe, eussent été plongés dans un profond oubli, Sydenham eût été l'homme le plus propre à créer l'art une seconde fois, et à le reproduire dans toute sa pureté.

Ainsi donc, j'ai eu raison de dire que le dix-septième siècle est le plus étonnant tableau que l'on puisse offrir de la marche progressive de l'esprit humain. Je ne crains pas d'avancer aussi que ce même siècle a produit des hommes qu'on peut mettre en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus grand et de plus illustre dans les fastes de la Médecine antique. Sydenham remporte la palme sur ses contemporains; mais sa gloire eût été peut-être balancée par celle de George Baglivi, si ce dernier n'eût été ravi à la science par une mort rapide et prématurée : son aurore fut un prodige; nourri de la pure doctrine des Grecs, doué d'une perspicacité rare pour l'observation, il signala dans son enseignement les véritables routes qui conduisent à la pratique de l'art. Ceux qui l'écoutoient dans la savante école de Rome crurent voir en lui le Bacon-Verulam de la médecine moderne. Mais son esprit vaste et pénétrant rappeloit plutôt celui de Galilée, dont il étoit l'admirateur et le disciple. Quel respect il professa pour le pouvoir des forces médicatrices de la nature! Rien de plus sage que ce qu'il énonce sur la nécessité qu'il y a de reprendre en sous-œuvre l'histoire générale des maladies, pour en déduire ensuite des aphorismes pratiques. Malheureusement l'enthousiasme extraordinaire qu'il excita parmi ses élèves, le fit sortir un instant du sentier de l'expérience. Pour mieux anéantir les idées chimiques qui dominoient de son temps, et qui donnoient une grande prépondérance aux fluides dans

l'économie animale, il exagéra l'influence des solides. On crut un instant qu'il vouloit faire revivre la secte de Thémison et des méthodistes. Mais il ne faut pas le juger trop sévèrement sous ce point de vue, parce que le système qu'il embrassa n'a point influé sur sa pratique médicinale. La perte de Baglivi fut donc une catastrophe pour l'art : c'étoit un astre éclipsé dans ses plus beaux momens et dans son plus grand éclat.

Ce qu'il y a surtout d'important à recueillir dans l'histoire des temps que je retrace, c'est que la Médecine y est, pour ainsi dire, cultivée sous toutes les formes. Toutes les branches de cette sublime science s'élèvent comme de concert. Richard Morton s'immortalise par sa fidèle description des fièvres larvées. Bennet, en proie aux symptômes affreux de la phthisie pulmonaire, fait une étude très-particulière de la maladie qui le tourmente; il contemple d'un œil curieux, sur lui-même, les progrès d'une destruction inévitable, et veut rendre utile à ses descendans une vie tourmentée par tant de souffrances. Quelle idée plus neuve que celle de Ramazzini ! Il entreprend de nombreux voyages pour aller visiter les ateliers, et pour approfondir les maladies inséparables des professionset des métiers attachés à l'ordre civil. Il possédoit de rares connoissances dans la physique; il s'en servit utilement pour mieux connoître les épidémies et les constitutions annuelles. Il s'appliqua surtout à étudier les causes matérielles des maladies. Une idée non moins féconde est celle de Théophile Bonet, qui jeta les premiers fondemens de l'anatomie pathologique. Sa précieuse collection mérite certainement le nom de *trésor* qu'il lui a donné, par la vaste érudition et par les faits importans qui y abondent. Enfin, n'oublions pas que l'époque dont nous parlons vit paroître Paul Zachias, qui examina les rapports de l'homme avec la législation, et fut le créateur de la médecine légale. S'il est doux d'arracher des victimes à la maladie et à la mort, il ne l'est pas moins de soustraire l'innocent à l'arrêt injuste qui le menace : un pareil triomphe est le comble de la félicité humaine.

Je n'ai pas tout dit en faveur de ce siècle, que je surnomme avec raison *le siècle européen*, de ce siècle qui appartient à l'Allemagne par l'invention de la machine pneumatique et par la découverte de l'électricité; à l'Italie, par la confection du télescope, du baromètre et du thermomètre; à la Hollande, par le

perfectionnement des lunettes et des microscopes; à la France, par l'application de l'algèbre et de la géométrie aux sciences physiques; à l'Espagne, par les progrès de l'histoire naturelle et l'importation du quinquina, etc. J'ajouterai que l'époque dont il s'agit est celle qui a vu naître les académies, sublimes associations pour la recherche des vérités nouvelles. Ce rapprochement des esprits, cette communication assidue des idées, ne pouvoient qu'être d'une utilité incontestable pour l'émulation des savans et pour l'accroissement des lumières : l'antiquité n'offre rien de semblable. C'est pareillement à cette époque qu'il faut rapporter la création des journaux scientifiques, et c'est encore par cette voie qu'il y a eu plus d'unité et d'ensemble dans les pensées et les travaux littéraires des hommes. Enfin, le siècle qui a produit Sydenham n'est-il pas aussi celui qui a vu naître Newton, le plus grand des modernes, Newton, qui a révélé les véritables lois de l'univers, qui a prodigué la lumière la plus pure, et qui s'est rendu aussi illustre par l'étendue immense de ses vues que par la hauteur infinie de ses conceptions? Est-il un génie plus puissant et plus extraordinaire que celui qui doit influer sur tous les progrès futurs de l'esprit humain?

ARTICLE XII.

ÉCOLES QUI ONT ILLUSTRÉ LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — ADMINISTRATION DU QUINQUINA DANS LE TRAITEMENT DES FIÈVRES PERNICIEUSES. — PROGRÈS DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE, DE LA PHYSIOLOGIE ET DE L'HISTOIRE NATURELLE.

Le dix-huitième siècle est en quelque sorte enfanté par celui qui le précède. Les plus belles vérités des sciences avoient été constatées et recueillies. On les rassemble de toutes parts pour en former un corps de doctrine. On met en œuvre leurs nombreux matériaux. L'homme examine la propre marche de ses idées, fait le dénombrement de ses conquêtes, se rend un compte exact de ses progrès, en mesure toute l'étendue. L'arbre généalogique des connoissances humaines s'élève et s'agrandit. Le monument de l'Encyclopédie se prépare; en un mot, le dix-septième siècle avoit été le siècle de l'observation et de l'expérience; le dix-huitième est celui de la raison et de la philosophie. Ajoutons néanmoins que la méthode analytique, que l'analogie, l'induction, le hasard même concourent encore à faire les découvertes les plus utiles pour l'humanité. Dans quels lieux

n'ont point retenti les merveilles de l'électricité et du galvanisme ! Qui ne sait point les résultats utiles qu'obtint la recherche des vaisseaux lymphatiques ! Quelle époque plus glorieuse que celle qui a vu régénérer la chimie ! Quel plus heureux siècle que celui qui commence par le bienfait de l'inoculation et se termine par celui de la vaccine !

Mais ce sont les écoles du commencement de ce siècle qui brillent surtout d'un éclat immortel ; elles nous rappellent tous les prodiges de la Grèce et de l'Arabie. Trois grands hommes rivalisent de gloire, et semblent se disputer le sceptre de la médecine dogmatique. Une jeunesse ardente accourt de tous les lieux pour se pénétrer de leur instruction, et s'abandonne sans réserve à tout l'enthousiasme qu'ils inspirent. Le plus éloquent de ces triumvirs est sans contredit Boerhaave. Il est le premier qui a rédigé un cours d'enseignement universel, et qui professa avec un égal succès les diverses parties de la plus belle et de la plus utile des sciences. Armé d'une méthode rigoureuse, doué d'une érudition immense et d'une élocution brillante, il parut dans l'arène comme un athlète qui a long-temps essayé ses forces, et avec des ressources infinies, pour fonder une gloire solide. Il fit des leçons admirables que toute l'Europe voulut entendre. Personne ne savoit analyser les faits avec plus de sagacité, et ne les exposoit avec plus d'élégance. La nature lui avoit donné, plus qu'à tout autre, le talent de séduire et de persuader. Il étoit à la fois si précis et si entraînant, que ses auditeurs restoient convaincus. Cependant cet homme extraordinaire excelloit plutôt par un esprit de rapprochement et de combinaison que par un génie créateur et inventif. Ce fut peut-être un malheur pour la durée de sa réputation qu'avant d'entrer dans l'art il eût tant approfondi les principes des mathématiques et de la physique : il voulut mêler les forces vitales d'Hippocrate avec les idées chimiques de Sylvius et le mécanisme de Bellini ; et dans la pratique de son art, il fut souvent en opposition avec ses propres dogmes. L'influence générale qu'il exerça pendant toute sa vie tenoit beaucoup à l'attention qu'il avoit eue de se concilier les sectes régnantes. Peut-être que le soin particulier qu'ont pris ses élèves de commenter sa doctrine avec un luxe de citations grecques inconnu jusqu'à ce jour, n'a pas peu contribué à l'accréditer. Toutefois son plan de médecine captive encore bien des lecteurs, parce qu'il est aussi vaste que régulier, et

qu'il est soutenu et embelli par une multitude de connoissances accessoires. Il est peu de systèmes dont toutes les parties s'adaptent mieux les unes aux autres, et se coordonnent avec plus d'harmonie et de convenance. Pourquoi faut-il que les lois fondamentales de l'économie animale y soient à chaque instant méconnues !

Boerhaave néanmoins fut grand partisan de l'observation. Ses aphorismes prouveront à tous les siècles combien il chérissoit l'expérience. Il a été le vrai fondateur de la médecine clinique. On diroit parfois qu'Hippocrate l'inspire lorsqu'il dicte ses préceptes de traitement. Il est surtout une circonstance par laquelle il se distingue de tous ceux qui l'ont précédé. Il a été préconisé et porté, pour ainsi dire, en triomphe par ses disciples, qui eux-mêmes ont pris place parmi les grands hommes du dix-huitième siècle. C'est par eux qu'il s'est reproduit et en quelque sorte multiplié dans toutes les écoles savantes. Mais, je dois le redire, on ne lui doit aucune description, aucune découverte nouvelle. Il fut seulement l'homme le plus éloquent et le critique le plus judicieux. Le temps a vu s'évanouir le prestige des théories brillantes qu'il avoit établies sur la révulsion, sur la dérivation; ses hypothèses futiles sur l'inflammation et sur l'obstruction; ses assertions imaginaires sur les qualités acides, alcalines, muriatiques des humeurs, etc. La chute rapide de cet échafaudage systématique est une leçon pour l'esprit humain. On y voit que, quelque enchaînement que l'on donne à des idées mensongères, avec quelque talent qu'on les préconise, le règne de l'erreur n'est que passager dans les sciences, et que la vérité y reprend tôt ou tard son empire. Boerhaave d'ailleurs s'est distingué par les plus rares vertus qui puissent honorer notre profession. « Les pauvres, disoit-il, sont mes meilleurs malades ; car c'est » Dieu qui doit me payer pour eux ». Paroles admirables, qui peignent à la fois l'homme vertueux et l'homme sensible. Lorsqu'on prononça son oraison funèbre, tout l'auditoire fondit en larmes. Sa mort plongea dans la consternation la ville de Leyde, dont il avoit été si long-temps la gloire et l'orgueil.

Le célèbre Stahl est le médecin du dix-huitième siècle qui a publié le plus de vérités utiles et fondamentales. Sa concision trop énergique a rebuté le commun des lecteurs, et sa gloire n'a pas été populaire comme celle de Boerhaave. Si

pourtant on médite avec profondeur les ouvrages qui sont émanés de lui, on verra que personne n'avoit mieux étudié la marche et les mouvemens de la nature. Sa doctrine de l'expectation est une des idées les plus sublimes de notre art. Stahl est le philosophe par excellence; toute sa médecine est en observation. A l'exemple d'Hippocrate, il étudie sans cesse l'influence des tempéramens, des saisons et des âges. Sa physiologie est la seule qu'on puisse véritablement appliquer à l'intelligence des vrais dogmes de la médecine pratique, puisqu'elle nous démontre la prédominance ou l'affoiblissement relatif de tous les viscères à certaines époques de la vie. Stahl est en outre l'auteur dc la plus belle théorie qui existe sur les hémorrhagies. C'est un point de doctrine qui lui appartient : nul n'a mieux déterminé que lui le but suprême et salutaire de ces divers flux de l'économie animale; nul n'a mieux vu les mouvemens irréguliers et tumultueux du sang, ainsi que les désordres qui en dérivent; nul n'a mieux apprécié les effets funestes de la stagnation et du retard de ce liquide dans le système de la veine-porte. Veut-on savoir quel est le secret de sa théorie curative? c'est celui d'écouter et de suivre religieusement la nature, de ne jamais troubler ni son ordre, ni ses lois, de modérer son énergie lorsqu'elle est trop forte, de la soutenir lorsqu'elle est trop foible. N'est-ce pas faire revivre dans son entier l'immortelle doctrine d'Hippocrate? Stahl n'est-il pas lui-même le rival de Sydenham dans son histoire du rhumatisme et de la goutte, dont il avoit tant approfondi tous les phénomènes?

C'est à tort que les détracteurs des théories de ce grand homme ont avancé que le rôle particulier qu'il fait jouer à l'âme pouvoit nuire aux progrès de la médecine-pratique. S'il étoit permis de faire ici l'apologie des systèmes, je dirois au contraire que celui de Stahl obtient la prééminence sur tous ceux qui ont été proposés depuis l'origine de notre art. En effet, il embrasse la science de l'homme dans tous ses rapports physiques et moraux. Tout s'y rattache à un fait unique, qui est l'autocratie ou la prévoyance infinie d'une substance immatérielle et souverainement intelligente, qui surveille et régit toutes les opérations de notre existence. Ce système nous rappelle les idées sublimes et presque divines des philosophes de l'ancienne Grèce. Il n'a pu déplaire qu'à ces esprits vulgaires pour qui la méditation est aussi stérile qu'infructueuse, et qui s'obstinent à

repousser tout ce qui ne sauroit entrer dans le cercle étroit de leurs conceptions. Ajoutons, pour achever l'éloge de Stahl, qu'il purgea la médecine de ce qui lui est étranger, et qu'il la délivra des entraves d'une polypharmacie surannée. On doit remarquer encore qu'il fut le réformateur de la chimie, et que, par un double triomphe, il a tenu le sceptre dans les deux sciences qu'il a cultivées.

Au surplus, si Stahl et Boerhaave diffèrent par leur manière d'envisager les dogmes de la médecine-pratique, il se ressemblent tous deux par le culte qu'ils ont constamment professé pour la doctrine d'Hippocrate. Ils se ressemblent par cette active pénétration de l'esprit et par cette hauteur de génie qui généralise les résultats. Ils se ressemblent encore par leurs grandes lumières, par leur vigilante philanthropie, leur infatigable zèle et leur inébranlable vertu. Le nom de tous deux commande l'admiration et le respect; leur mémoire sera toujours en vénération sur la terre, tant qu'il y aura des hommes sensibles à l'éclat du mérite et à la supériorité des talens extraordinaires. Stahl a écrit pour des maîtres consommés, Boerhaave pour des disciples. Stahl peut-être l'emporte sur Boerhaave lorsqu'on les juge tous deux dans le silence des passions particulières et avec la justice d'une raison éclairée. Ses préceptes paroissent être des inspirations de la nature. Les instructions de Boerhaave ne sont que l'effort prodigieux d'un génie puissant, qui a su rassembler et coordonner toutes les richesses de l'art.

Frederik Hoffmann, doué d'un génie inférieur à celui des deux grands maîtres que je viens de nommer, n'eut ni l'éloquente concision de Boerhaave, ni ce style plein de force et de profondeur qui caractérise les ouvrages de Stahl. Sa doctrine est saine et précieuse; mais elle est noyée dans une diffusion qui la discrédite et la fait paroître sans attrait. Il a établi la doctrine du spasme, que Cullen a fait revivre dans la savante école d'Édimbourg. On peut dire qu'il est en général plus complet que ses rivaux; son caractère est la fécondité. L'instruction abonde dans ses écrits; il y donne le tableau de toutes les connoissances des anciens. Hoffmann avoit un esprit net, exact, et ne donnoit, pour ainsi dire, rien à la spéculation : c'est là ce qui le distingue de Stahl et de Boerhaave. Il avoit reçu une éducation digne de ses grands talens, et bien propre à les faire fructifier. Les sciences mathématiques avoient surtout influé sur la rectitude de son esprit. C'est

cette étude qui le préserva du penchant pour les frivoles hypothèses, et qui fit qu'il ne s'attacha qu'aux choses utiles et susceptibles de preuves rigoureuses. On dit même qu'il citoit souvent à ses élèves la fameuse lettre d'Hippocrate à Thessalus. « Appliquez-vous, mon cher fils, à l'étude de la géométrie; non-seulement » elle vous procurera un nom illustre, mais elle donnera à votre esprit plus de » pénétration et de sagacité; elle vous apprendra surtout à ne voir dans la méde- » cine que ce qui est véritablement utile et profitable : car la géométrie, qui est, » à proprement parler, une science de démonstration, est la seule qui puisse » bien diriger sur la route pénible de l'expérience ».

Mais ce qui rend Frederik Hoffmann infiniment recommandable auprès de la postérité, c'est d'avoir recherché le premier les principes médicamenteux des eaux minérales. Sous ce point de vue, il a véritablement enrichi la matière médicale, en cherchant à les approprier aux divers cas qui les réclament. Il se distingua particulièrement, dans ses voyages en Bohême, par le zèle qu'il mit à bien apprécier les effets des sources salutaires qui s'y rencontrent. On accouroit en foule de toutes les contrées de l'Allemagne pour lui demander des conseils sur la manière de les appliquer avec fruit au traitement des maladies longues et rebelles. C'est lui qui indiqua le moyen d'adapter à l'âge, au tempérament, aux idiosyncrasies, un remède précieux, qui jusqu'à ce jour avoit été livré à la superstition et à l'empirisme.

Dans son enseignement, Frederik Hoffmann donnoit une grande importance à l'étude de l'anatomie; il vouloit aussi qu'on se livrât avec un soin particulier à la considération des lois éternelles qui animent et font agir le corps vivant : mais, pour arriver à cette connoissance, il avoit sans cesse recours aux expériences de la chimie et de la physique. Il avoit particulièrement étudié cette partie de la médecine qui s'occupe de l'état de l'air, des saisons, des climats, des eaux, des alimens, des boissons, du genre de vie, etc. Il pensoit que ces nombreuses considérations étoient nécessaires pour combattre avec quelque succès les maladies régnantes. Hoffmann ouvrit son premier cours dans l'université de Hall par cette dissertation mémorable : *De atheo ex artificiosissimâ corporis humani fabricâ convincendo.* Ce discours fit les délices de ceux qui l'écoutoient, et porta la conviction dans toutes les âmes. Ainsi commença la gloire de son école.

Tandis que les trois grands hommes que je viens de signaler se partageoient l'empire des écoles, par l'éclat et la pompe d'une doctrine brillante; tandis que tout cédoit au pouvoir irrésistible de leur enseignement; tandis que Boerhaave perfectionnoit le diagnostic, Stahl la science des indications, Hoffmann la thérapeutique, l'art s'enrichissoit de toutes parts par des travaux non moins glorieux. L'une des productions les plus mémorables de cette époque est la Monographie des fièvres pernicieuses, par François Torti, de Modène, que l'Europe place depuis long-temps parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Ce grand homme avoit d'abord étudié la jurisprudence; mais il la quitta pour la médecine. Sans maître et sans guide, ce n'est d'abord que dans les livres qu'il puisa la théorie d'une science qui avoit pour lui tant de charmes et tant d'attraits. Il avoit reçu de la nature une mémoire si étendue, un jugement si exquis, qu'il fit bientôt les progrès les plus rapides dans l'observation. Jeune encore, il avoit composé une très-bonne dissertation sur le mouvement du mercure dans le baromètre. Son génie s'enflamma de zèle à l'aspect de ces fièvres meurtrières dont sa ville natale étoit le théâtre. Après avoir découvert leur caractère insidieux, il imagina qu'il réussiroit peut-être à arrêter leurs ravages, s'il proportionnoit la quantité de quinquina à la violence du mal; et c'est par ce moyen unique qu'il arracha à la mort une quantité inappréciable de victimes. L'ouvrage qu'il publia sur cet important objet le rendit tellement célèbre, que toutes les universités de l'Italie l'adoptèrent bientôt pour règle et pou modèle. Depuis cet heureux temps, aucun médecin sans doute n'a conserve la vie à plus d'hommes que l'incomparable Torti. Qu'on calcule dans tous les lieux de la terre le nombre des malades qui, sans l'infaillibili. sa méthode, succomberoient tous les ans aux atteintes de la fièvre pernicieuse, et que l'on juge de l'influence heureuse qu'il exerce sur la population dans tous les pays civilisés! Je le demande maintenant, quelles paroles, quel concert de louanges peuvent exprimer la reconnoissance due à un homme qui, par ses études, ses recherches, ses combinaisons, ses lumières fécondes, sauve tous les jours ses semblables, même après sa propre mort!

En général, ce qui caractérise particulièrement les écoles médicales de l'Italie, c'est qu'elles n'ont jamais été dominées ni par l'esprit de secte, ni par l'ascendant de l'imitation. On citoit jadis Naples pour les maladies chroniques; Modène, pour

les épidémies; Bologne, pour les sciences physiques; Padoue, pour l'anatomie et l'histoire naturelle; Pavie, pour les expériences de physiologie; Rome, pour la pratique de l'art et la doctrine des anciens. J'ajouterai qu'on ne voit guère un savant de cette heureuse contrée se traîner sur les traces d'un autre : ils suivent chacun leur route d'une manière libre et indépendante; il en est même qui ne se ressemblent en aucune manière, quoiqu'ils soient instruits par les mêmes maîtres, quoiqu'ils habitent la même ville. Torti différoit beaucoup de Ramazzini, son prédécesseur : tous deux ont eu leur cachet, leur physionomie, etc.

Cependant je ne puis résister au désir de rapprocher deux hommes qui furent réunis par les mêmes goûts et le même genre de célébrité. Je parle de Valsalva et de son disciple Morgagni, qui se partagent tous deux l'insigne honneur d'avoir fondé l'enseignement de l'anatomie pathologique. Le premier de ces deux immortels anatomistes vécut si long-temps au milieu des exhalaisons infectes des cadavres, qu'il en perdit le goût et l'odorat. Dans sa jeunesse, il portoit des lambeaux de chair humaine jusque dans les poches de ses vêtemens, pour les étudier plus commodément et à son gré. Dans l'ardeur qui le dévoroit, cet intrépide observateur poursuivoit la nature jusque dans les tombeaux. Au point du jour, aux approches de la nuit, il se glissoit furtivement dans les cimetières, pour y étudier et contempler à loisir les progrès de la maladie et de la destruction. On connoît d'ailleurs ses travaux importans sur la structure de l'appareil auditif et sur une multitude de points d'anatomie humaine.

Morgagni avoit puisé dans les leçons de Valsalva ce zèle incompréhensible qui n'est rebuté par aucun obstacle. On le vit, à l'exemple de son illustre maître, fouiller la tombe des morts, et plonger le scalpel dans des cadavres dérobés au cercueil, pour y chercher les traces physiques des longues souffrances, et y étudier le secret de la dégénération des organes. Qu'elles sont utiles et précieuses ces recherches ultérieures qui dissipent les incertitudes de la science, qui nous montrent, quoique trop tard, nos négligences ou nos erreurs! C'est surtout à Padoue que Morgagni professa avec une renommée extraordinaire. Personne ne passoit dans cette ville sans aller rendre hommage au plus savant des maîtres. Morgagni mérite dans l'histoire de l'art un rang plus élevé qu'il ne l'a obtenu jusqu'à ce jour.

Il tient le sceptre de l'anatomie pathologique. Lui seul a su imprimer à cette science une direction véritablement philosophique; lui seul enfin a su découvrir dans la considération des phénomènes pathologiques la marche constante et invariable de la nature. Il a lié des faits d'un nouvel ordre, pour en faire l'application la plus utile à la médecine-pratique. On suit encore les routes qu'il a ouvertes, et tous les progrès que fait de nos jours cette branche mystérieuse de notre art doivent lui être rapportés. On assure que dans les dernières années de sa vie, ce maître à jamais illustre rallioit encore autour de lui une foule immense d'auditeurs. On accouroit de toutes les villes voisines pour recueillir les dernières étincelles de ce feu mourant. Pénétrés de respect pour ses cheveux blancs, les élèves s'inclinoient devant ce vieillard vénérable toutes les fois qu'il arrivoit à l'école. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ce front sillonné par tant de veilles, et où régnoient à la fois la majesté de la science et la sévérité des temps antiques. Debout devant le cadavre qu'on venoit d'ouvrir, Morgagni s'exprimoit alors avec une dignité et une élégance de langage qui enlevoit les suffrages de tout l'auditoire. Il ressembloit à l'un de ces prêtres de l'ancienne Grèce, qui lisoient leurs augures dans les entrailles humaines. Mais plus sagement inspiré, ce grand homme, instruit par une longue expérience, ne proféroit que des oracles infaillibles : chacune de ses paroles étoit une vérité fondamentale.

Que n'aurois-je point à raconter, si je voulois maintenant passer en revue tous les hommes qui ont diversement éclairé notre profession, si je voulois surtout dénombrer leurs titres à la gloire et à la gratitude de la postérité ! Il faudroit rassembler et confondre, pour ainsi dire, dans un même tableau, une multitude de noms vénérés qui appartiennent à diverses nations; car, aux yeux de l'historien philosophe, tous ceux qui se livrent à la culture des sciences ne forment qu'une seule famille, et il n'y a pour eux aucune limite sur le vaste et incommensurable territoire de la nature. Je devrois surtout parler de Lancisi, qui le premier étudia les exhalaisons du méphitisme marécageux, qui fit l'histoire des anévrismes et des morts subites, etc. Je devrois rappeler les travaux de Werlhoff, qui a suivi si glorieusement les traces de Torti; et ceux d'Albinus, qui a marché sur celles d'Eustache. Il faudroit payer un grand tribut de louanges à Gorter, commentateur et continuateur de Sanctorius, médecin hippocratique, qui a tant illustré l'école de

Groningue ; à Gaubius, qui a brillé par son goût pour la méthode et par son mépris pour les systèmes, qui a purgé la matière médicale des formules monstrueuses qui l'encombroient ; à son successeur Pierre Camper, anatomiste, physiologiste et physicien, qui avoit si bien étudié les formes extérieures de l'homme et des animaux, qui vouloit éclairer la médecine par l'art vétérinaire. Parmi tant de personnages célèbres, comment ne pas distinguer Huxham, observateur si fidèle ; le généreux Richard Méad, si recommandable par l'élévation de son caractère, et dont la mémoire s'unit par la reconnoissance à celle du malheureux Freind, qu'il avoit fait sortir de sa prison ; le savant et spirituel Pringle, qui cultiva avec tant de succès la médecine militaire, et devint le dieu tutélaire des armées ; Douglass, Monro, Fothergill, Jean Hunter, et son frère Guillaume qui continua les premières découvertes de Nouguez sur l'origine et les usages des vaisseaux lymphatiques ; Ribeiro-Sanchez, Portugais, qui courut observer les crises des maladies dans les climats froids, homme doué des plus rares vertus, qui vécut exempt d'ambition au milieu des cours, et qui y conserva toute l'intégrité de ses mœurs ; André Piquer, profondément nourri de la doctrine des Grecs, qui enseigna avec tant d'éclat à Valence, et qui entretint le feu sacré de la philosophie au milieu des institutions les plus fanatiques et les plus barbares ; l'immortel Bernard de Jussieu, qui perfectionna l'enseignement des plantes, en les disposant d'après la brillante et sublime méthode des rapports naturels ; le vénérable Astruc, l'aimable Sylva, Quesnay, l'un des plus éloquens interprètes de l'Académie royale de Chirurgie ; l'habile anatomiste Ferrein, et plus tard son élève Geoffroy, dont les talens variés comme ceux de Fracastor, surent unir le culte de la médecine à celui de la poésie et de l'histoire naturelle ; le modeste Lieutaud, et surtout le laborieux Senac, qui a écrit un traité si remarquable sur la structure et les maladies du cœur ! Peu avant ce temps florissoit Jean-Louis Petit, élève de Littre et de Mareschal, qu'on pourroit appeler *le Sydenham des chirurgiens*, parce qu'il a montré, dans l'exercice de son art, la bonne foi, la candeur et le génie de ce grand modèle. Le nom que porte cet homme célèbre est devenu du reste, chez les modernes, ce qu'étoit celui d'Asclépiade chez les anciens. Il s'applique à un certain nombre d'individus, qui sont devenus également chers à notre profession par l'étendue de leurs lumières et la prééminence de leurs talens.

Comment surtout passer sous silence Antoine Cocchi, ce grand amateur des sources antiques, qui joignoit à l'érudition la plus étendue l'urbanité et les grâces d'un Athénien? On sait avec quel talent les souvenirs de l'ancien âge ont été retracés par cet intéressant philologue. Les détails les plus arides s'embellissoient sous son heureuse main, et jamais homme ne fut plus éloquent aux rentrées solennelles des écoles : il électrisoit une assemblée. Son esprit fin, vif, brillant, poétique, l'a fait comparer à Fontenelle. Jean-George Zimmermann a pareillement les titres les plus solides à une renommée durable. Il fut un des élèves les plus illustres de l'immortel Haller. On connoît la thèse savante qu'il soutint à Gottingue, pour démontrer la force de l'irritabilité. Son ouvrage sur l'expérience est un monument pour la médecine d'observation. C'est encore lui qui a révélé les meilleures méthodes pour combattre avec succès le redoutable fléau de la dysenterie. Mais il excelloit surtout dans l'art de traiter les matières philosophiques. Son livre de la Solitude est empreint d'une douce mélancolie, qui fait le charme de tous les cœurs sensibles. Les ouvrages qu'il a composés sur l'orgueil national, ainsi que sur divers sujets de morale et de politique, annoncent un écrivain noble, indépendant, qui pense avec force et trempe ses pinceaux dans son âme. Zimmermann fut l'ami de Tissot, médecin philanthrope, dont le nom est cher aux gens du monde, qui essaya de délivrer l'humanité du vice affreux de l'onanisme, et qui nous a laissé des travaux intéressans sur les maladies nerveuses, sur la fièvre épidémique de Lausanne, etc. François Serrao fut doué d'une science profonde, et détruisit les croyances fabuleuses sur la tarentule, croyances autorisées par le témoignage de Baglivi. Il combattit également les erreurs de Chicoyneau et de Chirac, qui s'imaginoient que la peste n'étoit pas contagieuse. Naples possédoit encore deux hommes non moins recommandables par les services sans nombre qu'ils ont rendus à la science et à l'humanité. Je veux parler de Nicolas Cirillo et de son infortuné neveu Dominique. On sait quelle a été la fin déplorable de ce dernier. Je m'abstiens de contrister l'âme de mes lecteurs par le récit tragique de son trépas : les querelles politiques sont étrangères au sanctuaire des sciences. Dominique Cirillo n'est plus : rendons hommage au mérite éminent et à la vertu incorruptible. Ce savant médecin naquit dans l'une des plus fertiles campagnes des environs du Vésuve. Le climat où l'on a reçu le jour influe le plus ordinairement sur la trempe du génie et du caractère.

Le tableau imposant d'une vaste mer et de ses rivages enchanteurs, l'aspect d'une terre toujours féconde au sein même de la destruction et des fureurs déchirantes des volcans, tout semble communiquer des impressions fortes et agrandir l'imagination dans la fameuse patrie de cet homme célèbre. Les premiers pas de Cirillo furent dirigés vers l'étude de la morale, des mathématiques et de la physique. Il embrassa ensuite la médecine; mais, pour se mettre à même de mieux approfondir cette science si importante, il crut devoir acquérir toutes les connoissances qui ont des rapports plus ou moins directs avec elle. Parmi ces connoissances, l'histoire naturelle tient sans contredit un très-haut rang. Deux grands exemples invitoient d'ailleurs Cirillo à s'y livrer avec ardeur: Buffon entraînoit alors tous les esprits par la pompe de son éloquence et l'éclat immortel de ses tableaux; et Linnæus, non moins digne de gloire, brilloit à Upsal par cet esprit de méthode qui a éternisé son nom. Dominique Cirillo a écrit sur une multitude de sujets; il s'étoit particulièrement occupé des fondemens de la nosologie et de la thérapeutique. Il est l'auteur d'un nouveau mode d'administration du mercure pour le traitement des affections syphilitiques. Ce qu'on lit de lui avec le plus d'intérêt, ce sont des discours particuliers qu'il a rédigés dans le peu de loisir que lui laissoit une pratique étendue, et qu'il se plaisoit à lire dans la société de ses amis intimes. Comme Zimmermann, il a célébré les délices de la solitude; comme lui aussi, il a écrit sur les causes de la vie, sur les phénomènes de l'irritabilité et de la sensibilité morale et physique. Dans ses recherches sur les sensations qu'éprouvent les mourans à leur dernière heure, il démontre que la machine humaine ne se détruit jamais dans les tourmens, comme le croit le commun des hommes. Par des harangues remplies de la plus vive éloquence, Cirillo appelle enfin la sollicitude des gouvernans sur le sort des personnes qui vivent dans les prisons ou dans les hôpitaux, etc. En général, tout ce qu'a publié ce philosophe tendre et sensible annonce qu'il fut toujours l'ami des pauvres et des malheureux.

Mais je me hâte de placer ici le nom d'un homme dont les immenses travaux marquent une des époques les plus glorieuses de l'histoire de notre science. C'est de Haller que je vais parler. La poésie eut, comme l'on sait, les prémices de ses talens. Ce qui le distingue surtout, c'est la variété, la multipli-

cité et l'étendue de ses connoissances. Langues anciennes et modernes, chimie, géologie, minéralogie, botanique, zoologie, anatomie, physiologie, pathologie, thérapeutique, tout lui étoit familier. Il passoit avec une rapidité inconcevable d'un objet à un autre, et se trouvoit constamment au niveau de la matière qui l'occupoit. Cette érudition prodigieuse, qu'il a déployée dans des genres si difficiles et si divers, a été grandement utile à ses contemporains. Par les éditions nombreuses qu'il a publiées, il a surtout contribué à faire revivre et à raffermir parmi nous la saine doctrine d'Hippocrate, d'Arétée, et de tous les maîtres les plus renommés de notre art. Toutefois son plus beau titre de gloire est d'avoir déterminé d'une manière précise et par les procédés des expériences les plus rigoureuses, les forces premières et fondamentales qui meuvent et régissent les corps vivans. Avant Haller, les bases de la physiologie étoient frêles et absolument hypothétiques. Les vérités n'avoient été qu'énoncées ou pressenties ; mais ce grand homme a exposé dans le jour le plus favorable les phénomènes qui s'y rattachent. Il a indiqué la chaîne qui lie et coordonne tous leurs rapports. Génie vaste, esprit fécond, courage inébranlable, patience invincible, tels sont les attributs qu'il manifeste dans l'immense travail qu'il a entrepris et exécuté.

On doit à Haller des recherches précieuses sur le mode de circulation du sang dans la propre substance du cœur, sur les mouvemens que l'acte de la respiration imprime à l'organe encéphalique, et sur mille autres faits que personne n'a vus avec plus de perspicacité que lui. On a surtout admiré ses travaux sur la structure des os et du périoste. Il n'est aucune fonction de l'économie animale vers laquelle son œil scrutateur ne se soit dirigé ; souvent même il se délassoit de l'étude de l'homme par celle des autres animaux. On n'ignore point avec quel zèle il avoit suivi le développement du poulet dans l'intérieur de l'œil, et combien il a ajouté, sur ce point d'histoire naturelle, aux découvertes antérieures d'Aristote, d'Aldrovande, d'Harvée, de Sténon et de Malpighi. C'est enfin après avoir signalé les lois d'où dérivent les plus importans phénomènes de la vie, c'est après avoir porté ses regards sur tous les actes de l'organisation, qu'il jeta les fondemens du grand ouvrage, ou pour mieux dire, du beau monument élevé par ses mains à la physiologie. Rien n'a été oublié dans cette admirable production ; les faits s'y pressent ; aucune vaine spéculation ne s'y rencontre. On s'étonne comment la carrière d'un

seul homme a pu suffire pour rassembler et ordonner tant de matériaux; et pourtant les nombreux volumes qu'il a publiés ne sont encore que des élémens très-succincts de la science qu'il a voulu nous apprendre. Quelle leçon pour notre ignorance ! L'homme meurt sans jamais se connoître entièrement !

C'est à côté de Haller que marchent naturellement les physiologistes expérimentateurs dans l'histoire de la science. Les plus célèbres sont Spallanzani, Félix Fontana et Galvani. Le premier est l'observateur le plus utile : on lui doit une grande masse de faits les plus curieux sur la digestion, la respiration, la circulation et la génération; il a surtout étonné son siècle par ses essais sur les reproductions animales, par ses découvertes sur les animalcules infusoires, sur les vers spermatiques, les rotifères, les tardigrades, les anguilles du sable des tuiles, etc. Naturaliste passionné, scrutateur actif, infatigable, il cherchoit toujours à pénétrer les sujets les plus obscurs et les plus difficiles. Il tourmentoit jusqu'à ses propres organes pour conquérir des vérités nouvelles. Fontana a surtout agrandi la sphère des notions acquises sur l'irritabilité, dont Haller, comme je l'ai déjà dit, avoit donné les premiers documens. Jeune encore, il se fit connoître par ses observations sur les mouvemens volontaires de l'iris et sur les globules rouges du sang. Son ouvrage sur le venin de la vipère est plein de vues ingénieuses. Ses travaux microscopiques jouissent de beaucoup d'estime. Mais ce qui lui a procuré surtout une grande réputation, c'est la fameuse collection en cire du cabinet de Florence, qu'il dirigea jusqu'à sa mort : toute l'Europe a admiré la beauté, la vérité et la précision de ce travail magnifique. « J'y trouvai, dit Scarpa, mes dernières dé-» couvertes sur l'odorat, exécutées avec tant d'adresse et d'habileté, que je crus » avoir sous les yeux le cadavre même qui avoit servi à mes recherches ». Fontana s'occupoit, dans les dernières années de sa vie, à construire en bois une statue anatomique, qui étoit décomposable par morceaux. Louis Galvani est devenu immortel, pour avoir trouvé ce qu'il ne cherchoit pas. Le hasard lui fit faire une découverte; mais il sut en étendre les conséquences par les recherches les plus ingénieuses. Il appartient à Bologne, ville célèbre d'Italie, surnommée avec raison la *mère des études,* parce qu'elle a vu naître dans son sein les plus grands hommes dans tous les genres. Il s'étoit d'abord occupé avec succès de l'anatomie comparée. Il fit un travail fort intéressant sur l'appareil urinaire des volatiles : il étudia le

sens de l'ouie dans ces animaux singuliers avec une patience attentive, qui décéloit déjà en lui une aptitude singulière pour l'observation. Enfin, pendant qu'il s'amusoit un jour à faire des expériences dans son laboratoire, où se trouvoit une machine électrique et des grenouilles nouvellement écorchées qu'on destinoit à des usages domestiques, il fut témoin d'un phénomène qui paroissoit se rallier aux plus profonds mystères de la physique animale. Par l'influence presque magique d'un conducteur, il vit des membres détachés du corps d'un de ces animaux s'agiter, et offrir le spectacle incompréhensible de plusieurs contractions convulsives. Ivre de joie, et frappé de surprise, il crut avoir trompé la mort, et qu'il alloit trouver le principe de tous les mouvemens volontaires. Galvani passa le reste de sa vie à continuer ses premiers essais. On en fit de toutes parts des applications heureuses au traitement des maladies chroniques, et spécialement de la paralysie.

Tandis que la physiologie se signaloit dans tous les lieux par les progrès les plus rapides, Linnæus et Buffon réduisoient en corps de science le système entier de la nature. Le premier est sans contredit le plus grand observateur du dix-huitième siècle ; il est celui qui a embrassé le plus d'objets, et personne n'a exécuté avec plus de talent une plus vaste entreprise : c'est la méthode qui a fait la puissance et la sublimité de son génie; ses écrits sont pleins de lumière. Cet auteur est tellement concis, qu'il n'est pas une seule de ses paroles, si sagement mesurées, qui ne soit une importante leçon. Sa philosophie botanique surtout est un prodige d'ordre et de clarté : ce livre est gros de vérités ; c'est la *logique concrète*, pour me servir du langage d'un contemporain. Linnæus voyoit ainsi d'un coup d'œil toutes les routes à parcourir, et savoit abréger la science, parce qu'il la possédoit toute entière. Poète de la nature, il a répandu un grand charme sur l'aridité des détails, par ses expressions figurées et ses métaphores ingénieuses. Les titres mêmes de ses ouvrages inspirent de l'attrait pour la science. Ce qui le distingue de tant de nomenclateurs stériles, c'est qu'il détermine toujours, dans les règnes qu'il a si bien décrits, ce qui est profitable et commode à l'homme; il signale les plantes malsaines, et rien de ce qui tient à l'économie domestique ne lui est étranger ; il veut même que l'on sache quels végétaux contiennent des principes colorans et utiles pour les arts. Quels services n'a-t-il pas rendus à la matière médicale ? Non-seulement il a délivré la pharmacie

de toutes les substances équivoques, indiqué toutes les substitutions arbitraires; mais il a assigné les caractères spécifiques des plantes médicamenteuses, révélé l'origine véritable des baumes, des résines, etc. Au surplus, ce grand homme n'a pas seulement reconstruit l'édifice entier des sciences naturelles, il est en outre l'unique auteur de cette langue admirable qui devoit les étendre et les propager.

Tous les jardins de l'Europe ont adopté la langue de Linnæus; tous les naturalistes se sont rangés sous ses étendards, et n'ont fait qu'agrandir le cercle qu'il a tracé. Il a inspiré le goût des monographies; c'est le fil de sa méthode qui a guidé les voyageurs dans toutes les contrées du globe, et qui a déterminé d'innombrables découvertes. C'est de son école que sont sortis Fabricius, Artédi, Murray, Schreber, Smith, Forskaol, Bannister, Sparmann, Thunberg, etc., et tant d'autres disciples aussi ardens qu'infatigables. C'est encore sous sa direction suprême, et sous l'heureuse influence de sa méthode, que les flots de la mer transportent des colonies d'observateurs qui vont braver les glaces du nord ou les sables de l'Afrique embrasée : ce grand homme est à la fois créateur, ordonnateur et législateur.

Buffon est une des grandes lumières des siècles modernes; il rivalise avec ce que les temps anciens ont produit de plus étonnant et de plus extraordinaire. Son génie a un éclat, une majesté qui ne se retrouvent dans aucun de ses contemporains. Linnæus sépare et classe les objets; Buffon assemble, enchaîne et généralise les résultats. Toujours fécond et souvent sublime, c'est dans les moindres sujets qu'il déploie toute la pompe de ses richesses; on diroit qu'il veut les élever à sa hauteur. Ses systèmes brillans, ses suppositions hardies, on applaudit tout en lui; tout, jusqu'aux illusions mensongères dans lesquelles il berce ses lecteurs. Buffon donne une vie nouvelle à toutes les vérités : il veut dissiper l'aridité des abstractions et la sécheresse des détails, et les plus belles images d'une poésie enchanteresse président sans cesse à ses descriptions.

Les travaux de Buffon ont influé sur les progrès de notre art, parce qu'il s'est occupé des problèmes les plus importans de la physiologie humaine. Ses profondes recherches sur la nature de l'homme, et sa belle théorie des sens, dont il

étudie la prééminence dans les diverses classes d'animaux ; ses observations sur la mort et ses calculs sur la durée de la vie ; ses grands tableaux de l'espèce humaine, qui voyage et se porte impunément dans tous les lieux, qui résiste à tous les agens, à toutes les températures ; les idées morales qu'il déduit à chaque instant des vérités physiques, etc., appartiennent à la philosophie médicale. Buffon s'est montré savant physiologiste, lorsqu'il a décrit les révolutions de la puberté, de l'âge viril et de la vieillesse ; il a été enfin le peintre des sentimens et des passions. Lorsqu'il retrace et assigne les époques de la formation du monde, lorsqu'il passe en revue les plus étonnans phénomènes de l'univers, il rappelle à la fois Platon, Aristote et Pline : son style est magnifique et imposant, comme le spectacle de la nature.

ARTICLE XIII.

NOUVELLES ÉCOLES QUI DOMINENT DANS LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE. — VOGUE ÉPHÉMÈRE DE QUELQUES CHARLATANS. — RÉVOLUTION DE FRANCE. — LA MÉDECINE RÉSISTE AUX TROUBLES POLITIQUES, ET CONTINUE SES PROGRÈS JUSQU'À NOS JOURS.

Nous voici parvenus à la seconde moitié de ce siècle philosophique dont une petite portion s'est écoulée devant nous. Les esprits n'ont point changé de physionomie : ce sont toujours les mêmes goûts, les mêmes tendances. Trois nouvelles écoles enseignent avec une renommée digne des précédentes : celle d'Édimbourg, celle de Montpellier et celle de Vienne. Cullen est à la tête de la première. Il la rendit fameuse par l'attention qu'il eut de diriger ses élèves vers l'étude du système nerveux. C'est ainsi qu'il porta la lumière sur une multitude de maladies encore obscures pour les gens de l'art. Sa théorie physiologique est d'un grand charme, quoiqu'elle soit trop laconiquement présentée. Elle dévoile l'étonnante liaison des facultés physiques avec les facultés intellectuelles, et fait marcher toutes les fonctions par le ministère des nerfs. Ces merveilleux organes reçoivent les impressions d'où dérivent tous les mouvemens ; ils contiennent et répandent avec profusion le principe animateur de toute la trame de nos solides ; ils sont le centre et le moyen de toutes les communications et correspondances sympathiques. C'est par leur intervention que l'homme résiste aux causes délétères qui l'assiégent. La santé résulte de l'harmonie de leur action,

et toutes les maladies viennent des troubles, des ébranlemens dont ils sont le siége ou l'objet. C'est en eux que résident les forces médicatrices de la nature vivante : c'est donc vers ce système merveilleux que le praticien philosophe doit diriger toute la puissance de ses méthodes de thérapeutique, toutes les combinaisons de ses moyens curatifs. Cullen représente surtout le cerveau comme le foyer, le centre unique d'où émanent les plus nobles et les plus intéressantes facultés de notre être. Il le peint comme l'organe matériel et immédiat des sensations, de l'entendement, de l'imagination, des volontés, des appétits, des passions et de toutes les merveilles de la pensée. Je m'abstiens du reste de reproduire ici les développemens de cette doctrine séduisante, que les philosophes de tous les ordres devroient apprendre et méditer : ils y puiseroient des documens solides pour résoudre les problèmes dont ils s'occupent infructueusement; ils y apprendroient à mieux observer la marche de notre esprit. La métaphysique n'est que mensonge, lorsqu'elle s'isole de la considération du système nerveux. L'étude de la médecine peut seule ranimer une science qui, jusqu'à ce jour, manque de base, et qui est en quelque sorte glacée par les abstractions.

Le système de Cullen auroit eu un succès plus durable, si ce professeur estimable avoit eu, comme Boerhaave, la faculté et l'occasion de le propager par ses élèves. On sait que ceux de l'école de Leyde, plus ardens et plus enthousiastes, se rendoient en quelque sorte les missionnaires de la doctrine de leur maître, et qu'ils la transportoient dans toutes les villes de l'Europe. Cullen parloit au contraire devant des esprits sages et réfléchis, qui l'écoutoient, l'admiroient avec calme, et qui se bornoient ensuite à mettre en pratique les préceptes qu'ils en avoient reçus. Il n'a eu ni commentateurs ni interprètes dignes de lui. Cependant ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre assurent qu'il développoit ses idées avec autant d'éloquence que de méthode; ils attestent qu'il se fit constamment remarquer dans son école par la promptitude, la sagacité et la lumière de son discernement, par la profondeur de ses vues, par la vigueur de ses conceptions, par la justesse de ses jugemens. Il étoit plus concis et plus serré qu'Hoffmann, dans les ouvrages duquel il avoit puisé la plupart de ses dogmes. Il mérite des éloges par le septicisme qu'il a introduit dans la matière médicale. La crédulité retarde si souvent les progrès de l'art!

Cullen eut pour adversaire Jean Brown, qui avoit été son élève, mais qui brisa à son égard les liens sacrés de la reconnoissance, et montra l'alliance bizarre d'un esprit vaste et pénétrant, avec un cœur froid et dépravé. Ce dernier s'enivra d'un fol orgueil, et, dans l'excès de son arrogance, osa défier son bienfaiteur. Doué d'un physique robuste et vigoureux, cet homme, que l'histoire raconte avoir été un des plus forts boxeurs de l'Angleterre dans sa première jeunesse, avoit conservé toute la rudesse des individus qui se livrent à de pareils jeux. Il fut indécent dans la dispute, et entra dans la science comme un gladiateur. Il proposa un nouveau système, qui séduisit d'abord les esprits par une simplicité apparente. Il représentoit le corps animé comme pourvu d'une faculté inhérente à sa conservation, et qu'il nommoit *excitabilité*. La vie de ce corps est comme une flamme divine qui brille aux dépens de l'air, de la nourriture, et de tous les stimulans qui l'entretiennent. Brown ne reconnoissoit que deux sortes de maladies, selon qu'elles naissent d'une surabondance ou d'un défaut de forces. C'est avec ces premiers aperçus, ingénieusement développés dans des leçons particulières, qu'il électrisoit l'imagination de la multitude; il l'échauffoit par des discours séditieux; mais, au milieu du grand nombre d'élèves qu'entraînoit sa fougue et sa turbulence, il avoit plutôt l'air d'un révolté que d'un maître, et son triomphe ne dura pas. Chassé d'Édimbourg, il se rendit à Londres, où il continua de ternir l'éclat de ses talens par les désordres de sa vie privée. Renfermé pour dettes, on assure qu'il cherchoit encore à persuader ses hypothèses à ses compagnons d'infortune. On ajoute même qu'il harangua avec l'éloquence la plus énergique, au travers des grilles de sa prison, quelques jeunes adeptes qui étoient venus pour le visiter. Cullen d'ailleurs, dans la lutte qu'il eut à soutenir contre ce redoutable antagoniste, conserva toute la dignité de son caractère, et n'opposa à l'injustice de ses prétentions que les idées calmes d'une raison philosophique.

Nous voici conduits à parler d'une école dont la gloire avoit commencé, pour ainsi dire, avec celle de la nation; mais qui, à l'époque dont nous traçons l'histoire, acquit dans tout l'univers une suprématie que ses rivales même ne pouvoient lui contester; n'est-ce pas avoir nommé l'école de Montpellier? C'est dans son sein que Barthez déploya toute la puissance de son talent, et qu'il porta les

premiers coups au système de Boerhaave. Il opposa aux idées mécaniques qui régnoient alors dans l'enseignement, l'hypothèse ingénieuse du principe vital, qui eût trouvé des partisans dans les plus beaux siècles de l'antiquité, et il la développa avec une éloquence persuasive qui lui concilia tous les suffrages. Ce grand médecin, que d'Alembert avoit surnommé le *puits de science*, fit son apprentissage de la médecine-pratique dans les armées, où il se lia d'une manière intime avec le célèbre Werlhoff. Dans sa jeunesse, il fut un des rédacteurs du Journal des Savans, et il pouvoit s'acquitter dignement de cet emploi, parce qu'aucune branche des connoissances humaines ne lui étoit étrangère. Il coopéra au Dictionnaire encyclopédique de Diderot. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui doit des travaux intéressans sur les peuples anciens. Barthez savoit toutes les langues; c'étoit à la fois un philologue profond, un physiologiste ingénieux, un observateur exact, un thérapeutiste sagace, un praticien rempli de ressources dans les cas les plus difficiles. Si on le considère comme professeur, les sciences médicales ne pouvoient avoir un meilleur interprète. Peut-être mit-il une trop grande importance à des suppositions systématiques, qui n'avoient aucune utilité pour l'exercice de l'art. C'est ainsi, par exemple, qu'indépendamment du principe vital, il adapta un certain nombre de faits à une prétendue force de *situation fixe* qu'il avoit imaginée, et dont l'existence est chimérique, parce qu'elle rentre essentiellement dans d'autres modes de l'organisation. Stahl a été plus heureux, ce me semble, dans sa théorie de la force tonique. Il semble avoir pressenti toutes les découvertes qui devoient immortaliser le dix-huitième siècle. Toutefois il falloit que Barthez fût doué d'un génie peu ordinaire, puisqu'il a été si loin, après avoir pris des routes défectueuses.

Barthez avoit une tête forte et énergique. Il aima singulièrement la discussion et la controverse; il déploya dans ses écrits une extrême sagacité. Son Essai sur la Mort, sa harangue sur le principe vital, sa nouvelle doctrine des fonctions humaines, etc., obtinrent les plus vifs applaudissemens dans son école. Tous les savans ont médité ses Nouveaux Élémens de la Science de l'Homme. Rival de Borelli, il calcula tous les effets du mouvement dans les êtres animés. Il enseigna la botanique et la matière médicale; il s'occupa avec succès des maladies arthri-

tiques, etc. En général, on peut dire qu'il embrassa l'art dans tous ses rapports et dans toute son étendue; il avoit beaucoup médité les œuvres d'Hippocrate, et savoit admirablement les interpréter. Le discours qu'il prononça en dernier lieu, pour l'inauguration du buste de ce fondateur révéré, annonce un homme profondément initié dans la doctrine de Cos : on y retrouve tout le talent d'un maître longuement exercé. Il mourut parmi nous, au moment où il s'occupoit encore des progrès de la science. J'ai souvent joui de sa société intime pendant les dernières années de sa vie; j'avoue même que je ne puis songer à la perte d'un ami qui me chérissoit, sans éprouver l'émotion la plus douloureuse. Je supplie mes lecteurs de me pardonner cette digression. « L'homme » n'est point né d'un rocher, ainsi que l'a dit le plus illustre des orateurs » romains : il y a dans son cœur je ne sais quoi de tendre et de sensible, qui » est sujet à être ébranlé par l'affliction comme par une espèce d'orage ». *Non enim silice nati sumus : sed est naturale in animis tenerum quiddam atque molle, quod ægritudine, quasi tempestate quatiatur.*

Si j'avois suivi l'ordre chronologique des travaux, j'aurois d'abord parlé de Sauvages, qui le premier, en France, introduisit la nosologie dans l'enseignement. Cet auteur doit certainement être cité avec honneur pour avoir frayé une des routes qui pouvoient conduire à l'accroissement rapide des lumières dans le dix-huitième siècle. Il faut néanmoins l'avouer : c'est dans les œuvres de Sydenham qu'il paroît avoir puisé l'idée d'entreprendre un pareil travail. Sauvages professoit une admiration extraordinaire pour les ouvrages de Stahl et de Boerhaave. Il voulut en conséquence concilier l'animisme avec le mécanisme; ou, pour dire mieux, en combattant ce dernier système, il tomba dans une erreur encore plus grande, puisqu'il essaya d'appliquer les sciences mathématiques à l'étude de la médecine. Il voulut toutefois remettre en vogue les idées de Stahl. Mais n'étoit-ce pas ternir et désenchanter en quelque sorte cette belle théorie, que de vouloir la soumettre à des formules algébriques et aux lois rigoureuses du calcul ? Qu'eût dit Stahl lui-même, s'il eût été le témoin de cet amalgame bizarre, lui qui a expressément énoncé qu'il falloit purger la science de la médecine de tout ce qui lui étoit étranger ?

A la gloire de l'école de Montpellier doit également se rattacher le nom de Lamure, qui excella autant dans la théorie que dans la pratique de l'art. Ses recherches sur les pulsations des artères et sur les mouvemens du cerveau lui firent un grand nom parmi les physiologistes. Il doit être loué comme expérimentateur et comme observateur. Charles Leroy fut aussi un professeur très-recommandable : il se montra profondément instruit dans les sciences physiques ; mais tout ce qu'il étudia dans ces sciences accessoires pouvoit s'appliquer utilement à la guérison des maladies. C'est ainsi qu'il dirigea particulièrement ses recherches vers les températures atmosphériques. Il avoit surtout étudié les rapports qui existent entre les saisons et le génie particulier des affections morbifiques. Il insistoit toujours sur la nécessité qu'il y a de tracer le tableau de toutes les épidémies. Charles Leroy avoit singulièrement médité sur la doctrine des anciens. Venel s'illustra par ses progrès dans la chimie philosophique. Rouelle l'avoit enflammé, et l'appeloit le *démon du midi*, à cause de sa vive pénétration. Il marcha sur les traces d'Hoffmann dans l'étude des eaux minérales. Quoique Bordeu exerçât la médecine à Paris, il appartient à la même école. Cet habile praticien tira un grand parti des vues ingénieuses de Van-Helmont; il démontra les divers degrés de sensibilité départis aux différens organes; il disserta sur la formation du chyle. Son ouvrage sur la vitalité et le mécanisme de l'action des glandes est véritablement lumineux. Ses considérations sur les écrouelles sont remplies d'intérêt. Les titres de ses thèses sont toujours ingénieux; il recherche dans l'une d'elles si toutes les parties du corps concourent à la digestion, et se décide pour l'affirmative. Il écrivit sur les phénomènes du pouls, donna plus d'extension aux travaux de Solano de Lucques sur cette matière; il fit connoître la nature et l'organisation du tissu muqueux ou cellulaire; il combattit les préjugés qui s'opposoient aux progrès de l'inoculation; il étudia les vraies causes des maladies chroniques, indiqua la source des moyens curatifs, révéla le premier les vertus des eaux thermales de l'Aquitaine, et présenta une foule d'idées neuves dans son analyse médicinale du sang. Malgré sa modestie et l'aménité de ses mœurs, il irrita les serpens de l'envie. Le malheur termina ses jours. Doublet avoit surnommé Bordeu le *Baillou moderne*, et sa pensée étoit juste. Qu'on lise le livre *de Convulsionibus*, de ce dernier, on verra qu'il a émis sur la vitalité des organes plusieurs idées que Bordeu a redites et même éclaircies après son prédécesseur.

Baillou et Bordeu avoient de l'analogie par leur amour pour l'observation, par leur ardeur pour la recherche et l'interprétation des pensées des anciens. Tous deux ont eu des pressentimens sur les progrès que les sciences physiques pouvoient faire un jour; tous deux ont eu un goût particulier pour les discussions scientifiques; tous deux enfin se sont signalés par des aperçus ingénieux qui combattoient les préjugés dominans.

Auprès de Bordeu, vient se placer Fouquet, comme lui médecin hippocratique, et qui coopéra au Dictionnaire encyclopédique des Sciences : c'est là qu'il consigna son article intéressant sur la sensibilité. Nourris des mêmes leçons, ils avoient tous deux une sorte de prédilection pour les mêmes sujets. Fouquet écrivit aussi sur le corps cribleux, et en dévoila tous les phénomènes. Son ami n'avoit considéré le pouls que par rapport aux crises. Il voulut l'envisager par rapport aux affections des principaux organes. Il disserta sur la nature, les forces et les maladies de la fibre du corps vivant; c'étoient autant de thèses qu'il faisoit soutenir par ses élèves. Fouquet retraça, à la manière des grands peintres, les phénomènes de la petite-vérole; il s'occupa des fièvres et de la contagion. Il avoit singulièrement étudié la situation des climats, les influences atmosphériques, les vents, les saisons, tout ce qui influe sur la santé et la maladie; il brilla dans l'art de faire servir les plantes vénéneuses aux applications de la thérapeutique. Sa longue carrière fut très-utile aux malades. Grimaud et Dumas, enlevés tous deux à la fleur de l'âge, doivent être enfin rapprochés. Le premier avoit puisé l'amour et la pratique de la sagesse dans les écrits des anciens; la vertu embellit sa jeunesse, et ses talens l'illustrèrent. La sensibilité de son âme fit en quelque sorte son génie. L'amour et la reconnoissance de ses disciples l'accompagnèrent au tombeau. Dumas n'eut point cette originalité piquante qui donne tant d'attrait aux productions de son maître; mais il n'en fut pas moins un penseur ingénieux, un écrivain élégant et un professeur habile.

L'école de Vienne a eu pour fondateur le laborieux Van Swieten, auquel nous devons le traité le plus complet que nous possédions sur la pathologie raisonnée. Ce savant et laborieux écrivain a voulu remettre en honneur les anciens : tous les classiques grecs et latins se trouvent dans ses commentaires. Stork avoit pris

d'abord une très-bonne route : il introduisit l'emploi des poisons dans la matière médicale. C'est surtout par cette tentative qu'il se rendit infiniment recommandable ; mais ses essais ne sont pas très-positifs, et ses élèves en ont exagéré les avantages. De Haen avoit un esprit plus étendu, mais moins sage que celui de ce dernier. Partisan outré de la saignée, il ne rêvoit qu'aux affections inflammatoires. Quarin fit des études intéressantes sur les phlegmasies et sur les maladies chroniques. Mais c'est particulièrement Stoll qui a immortalisé l'école de Vienne. La nature l'avoit créé, comme Sydenham, pour exceller dans l'art de l'observation. On sait du reste que l'ouvrage de l'auteur anglois étoit sa lecture de prédilection. Il n'est pas étonnant qu'il se soit placé aussi près de ce parfait modèle. Il peignit admirablement les fièvres de la Hongrie. C'est dans ce climat rigoureux, où chaque saison couve et prépare de nouveaux dangers, qu'il observa la marche de leurs symptômes terribles, et qu'il apprit à les prévoir autant qu'à les guérir. Ses tableaux sont d'autant plus vrais, qu'il avoit été atteint lui-même par de pareils maux.

Avant Stoll, il n'y avoit ni vérité ni exactitude dans les faits qu'on avoit publiés relativement aux dégénérations que peuvent subir les humeurs animales dans l'état de maladie. Ce grand observateur nous a fait voir que les saisons peuvent imprimer, s'il est permis de le dire, une sorte d'exaltation à la bile. Il a démontré que cette humeur absorbée par les lymphatiques, devient en quelque sorte une matière ennemie, et qu'elle tourmente ensuite les organes par les qualités pernicieuses qui résultent de sa dépravation. Stoll, quoi qu'en disent les solidistes outrés, a décrit tous ces phénomènes en narrateur fidèle et sans exagération. Il en est de même des rétrocessions subites de la transpiration insensible, source féconde des catarrhes et des affections rhumatismales. Que de faits utiles ne lui doit-on pas sur cet important objet !

A l'exemple de Sydenham, Stoll ne s'est pas seulement rendu recommandable par l'observation des maladies ; il a singulièrement perfectionné la thérapeutique. Nul doute qu'il n'ait mieux déterminé que ses prédécesseurs le traitement des pleurésies rhumatismales et des péripneumonies bilieuses ; qu'il n'ait mieux indiqué les circonstances qui réclament la prompte application des emplâtres vésicans et des sinapismes ; qu'il n'ait mieux fixé les cas qui réclament l'adminis-

tration des émétiques, qu'il n'ait enfin, par des essais prudens autant qu'ingénieux, signalé les vertus de quelques substances héroïques, pour la curation des maladies les plus graves. Quelle gloire Stoll s'est acquise dans l'exposition des méthodes à suivre pour reconnoître ou pour guérir les fièvres annuelles et les fièvres stationnaires! C'est surtout par cette noble et philosophique considération, c'est par cette étude savante autant que sublime, qu'il s'est montré le digne émule de Sydenham, et qu'il s'est placé dans un rang presque aussi élevé que cet immortel observateur.

Stoll a fait voir, ce me semble, que la médecine est la science des combinaisons et des calculs les plus difficiles; sous ce point de vue, cette science est certainement supérieure à toutes les sciences physiques et naturelles, parce que d'ailleurs elle s'occupe d'objets plus utiles et plus importans pour la prospérité du genre humain. Stoll manifesta un talent tout particulier dans la description de la fièvre lente nerveuse qui régna en 1777; il s'aperçut que sa marche étoit différente chez les hommes et chez les femmes. Ce fait devoit être considéré comme intéressant pour la physiologie des sexes. Il dévoila le caractère larvé, pernicieux et rémittent de l'apoplexie. Je ne crains pas de le répéter : aucun homme ne ressemble d'une manière plus frappante à Sydenham. Ils se sont tous deux occupés des mêmes sujets; tous deux ont suivi l'exemple d'Hippocrate, et ont profondément étudié les rapports des maladies avec les constitutions annuelles; tous deux ont abjuré le faste de l'érudition pour suivre la marche de la nature. L'un et l'autre ont excellé dans la connoissance des affections aiguës et dans celle des affections chroniques.

N'est-ce pas le cas de rappeler ici une singularité fort remarquable pour les fastes de notre art? c'est que la fin des trois derniers siècles a été couronnée par l'apparition de trois hommes que la nature avoit en quelque sorte formés sur le même type : Baillou, Sydenham et Stoll. L'histoire ne doit pas laisser perdre ces traits d'analogie et de ressemblance. En effet, tous trois ont mis en action la doctrine du divin vieillard, par leurs préceptes et par leur conduite; tous trois ont pratiqué dans de vastes cités, et ont particulièrement approfondi les maladies populaires; tous trois sont les meilleurs modèles à proposer aux élèves, parce

qu'ils ont excellé par les plus beaux dons de l'esprit et du cœur. Baillou possède mieux la concision antique des Grecs; Sydenham insiste davantage sur la description; Stoll épie mieux les nuances et les traits inconnus. Il eût fallu entendre le premier à l'école, le second auprès des malades des villes, le troisième faisant la médecine des pauvres, et professant à l'hôpital de Vienne tous les secrets de son intéressante clinique. L'un a paru après les Arabes; l'autre après les chimistes ou sectateurs de Paracelse; le dernier est venu au milieu des mécaniciens. Baillou a montré plus de science, Sydenham plus de candeur, Stoll plus de pénétration.

A l'époque dont nous parlons, Paris n'avoit aucune école qui fût remarquable par un système particulier d'enseignement; mais cette grande cité dominoit, comme autrefois la superbe Athènes, par ses académies et ses établissemens littéraires. Elle étoit devenue, pour ainsi dire, l'entrepôt de toutes les connoissances humaines, et sembloit être le dernier asile du génie et de la science; elle renfermoit les meilleurs modèles dans tous les genres: aussi voyoit-on affluer dans son sein, de toutes les contrées du monde, les littérateurs, les philosophes, les chimistes, les physiciens, les astronomes, les géographes, les antiquaires, les botanistes, les zoologistes, etc., qui venoient y chercher le complément de leur instruction et le perfectionnement de leurs méthodes. Paris avoit la suprématie des jugemens, encourageoit les efforts, distribuoit en quelque sorte la renommée; elle étoit l'arbitre du goût, de la politesse, et de tout ce qui achève la culture de l'esprit et de la raison.

Au sein de cette vaste métropole, s'éleva la Société royale de Médecine, qui embrassa la science dans tous ses rapports, et dont l'existence passagère fut néanmoins marquée par les plus étonnans succès. Cette société, qui se dévouoit ainsi à la recherche de toutes les vérités médicales, ne pouvoit avoir de meilleur organe que l'éloquent Vicq-d'Azyr: aussi ce célèbre écrivain déploya-t-il dans cet honorable emploi le talent le plus flexible et l'activité la plus soutenue. Par les travaux sans nombre qu'il entreprit, il fonda une époque à jamais mémorable pour les progrès de l'art. Il détruisit l'empire de la routine, provoqua une fermentation salutaire dans tous les esprits, et imprima une direction nouvelle à tous les travaux.

Vicq-d'Azyr acquit d'ailleurs, pour son propre compte, les plus grands droits à une célébrité durable. Avant le dix-huitième siècle, personne n'avoit considéré l'anatomie sous un point de vue aussi lumineux et aussi philosophique. Malheureusement les désastres révolutionnaires ne lui permirent point de mettre à exécution les projets immenses qu'il avoit conçus, et il n'a pu laisser après lui que des esquisses ou des fragmens. Mais ce qui nous reste de lui annonce qu'il étoit à la fois doué d'un esprit étendu, d'une imagination brillante et d'une logique sévère. C'est à la manière d'Aristote qu'il a dévoilé le mécanisme admirable de tous les moyens de la vie; toutes ses recherches tendoient d'ailleurs à un but utile. C'est ainsi, par exemple, que, dans ses études du cerveau, il aspiroit à découvrir les causes des altérations qui peuvent survenir dans l'exercice des facultés intellectuelles. C'étoit aussi pour mieux éclairer toutes les parties de l'organisation de l'homme, qu'il s'occupoit sans relâche de la structure des autres animaux, ainsi que de leurs maladies. Vicq-d'Azyr avoit lié trois sciences qui ne doivent pas être séparées, l'anatomie, la physiologie et l'histoire naturelle. Avec quelle sagacité n'assignoit-il pas les rapports des êtres entre eux et les limites qui les séparent! On lui doit des considérations importantes sur la fonction de l'ouïe, sur celle de la voix, sur le mécanisme du vol chez les oiseaux, sur la nature des poissons, sur l'économie particulière des plantes, etc. N'oublions pas de dire qu'il étudia la pathologie dans les cadavres, et qu'on lui doit d'avoir présenté des éclaircissemens précieux sur les dégénérescences et les transformations des organes. Il fut également très-utile par les mémoires qu'il donna sur l'hygiène publique, et sur la police à exercer pour la salubrité des villes et des campagnes. Vicq-d'Azyr, considéré comme écrivain, joint l'éloquence à la profondeur. On trouve dans tous ses ouvrages des aperçus philosophiques, embellis par une diction pleine de charme. Les longs travaux des amphithéâtres n'avoient glacé ni son âme ni sa plume : tout servoit d'aliment à son imagination active et infatigable.

Parmi les hommes académiques qui concoururent par leurs travaux au lustre de cette savante compagnie, nous distinguerons principalement Lasaone, archiatre estimable, juste appréciateur de tous les genres d'esprit et de talent; mais surtout le célèbre Lorry, observateur exact, profondément nourri de la lecture d'Hippocrate et des anciens. On relira toujours avec intérêt les mémoires de cet-

auteur sur la nature de la graisse dans le corps humain, ainsi que sur les effets de la compression du cervelet, et de la piqûre de la moelle épinière entre la seconde et la troisième vertèbre cervicale. On parlera toujours avec une haute estime de ses ouvrages sur la mélancolie et sur les affections cutanées; de son Traité des Alimens et des Conversions des Maladies : tout ce qui est sorti de sa plume a été généralement utile à la science. J'ai fait mention plus haut de Geoffroy, doublement cher à Apollon par son talent pour la médecine et la poésie. La compagnie ne posséda que pour un temps Bouvard, philosophe au sein d'un monde frivole, homme fier et austère, qui mit la médecine en grand crédit, et qui joignoit aux connoissances les plus approfondies de son art, les sentimens les plus nobles et les plus élevés. Mais elle comptoit parmi ses membres d'autres hommes plus zélés, et dont la mémoire est encore récente. Tels étoient, par exemple, Fourcroy, interprète éloquent d'une science qui étoit alors à son aurore; Thouret, dont le talent pur et flexible s'appliquoit à tous les objets; Brieude, qui s'est rendu recommandable par une excellente topographie de l'Auvergne; il ne faut pas oublier Doublet, longuement exercé dans la pratique paisible des hôpitaux, qui étudia si bien les maladies des femmes et de la première enfance.

Par un admirable concert, à l'époque dont je fais mention, les progrès de la Chirurgie s'unissoient à ceux de la Médecine : l'illustre Sabatier excelloit par la clarté et la précision de sa doctrine; ses ouvrages devenoient classiques. L'école de l'immortel Desault dictoit des préceptes à toute l'Europe. J'ai entendu moi-même les dernières leçons de ce démonstrateur incomparable, que le zèle de sa profession dévoroit, et qui n'en parloit jamais qu'avec l'accent de la passion. Personne ne savoit mieux que lui prouver à son auditoire que l'art qui répare tant de désordres n'est point un art mécanique et grossier, et qu'il devoit nécessairement sortir de l'espèce d'avilissement où l'avoient plongé des temps barbares. Toute son éloquence étoit en action, et sa dextérité tenoit du prodige. Rien en lui ne sentoit ni l'imitation ni la routine. Ses procédés varioient sans cesse comme les individus et les circonstances, et ses doigts sembloient ne se mouvoir que pour répondre aux combinaisons bienfaisantes de son génie. Il n'a point écrit; mais sa doctrine se retrouve entière dans les ouvrages de ses nombreux élèves. Ceux qui

entrent dans la science sont en admiration devant les inventions brillantes de ce grand chirurgien. Que seroit-ce si, comme nous, ils avoient pu le contempler lui-même sur le théâtre de ses succès! Les malades les plus alarmés reprenoient leur sécurité dès qu'il arrivoit au point du jour dans les salles de l'Hôtel-Dieu; aucun fait, aucun accident n'étoit stérile pour ceux qui l'accompagnoient dans ses visites. Desault ne fut pas moins digne d'éloges par sa philanthropie et son désintéressement: les riches avoient beau le réclamer, il se tournoit toujours du côté des pauvres.

Au surplus, tandis que de pareils maîtres répandoient au loin l'ardeur communicative qui les enflammoit, tandis que toutes les branches de notre art se vivifioient d'une chaleur nouvelle, à côté même du foyer qu'on venoit d'allumer pour l'accroissement de leurs progrès, on vit se renouveler des scènes dignes de l'ignorance du treizième siècle. De toutes parts, les esprits parurent se fatiguer des idées positives, et semblèrent vouloir se replonger dans le vague des suppositions ténébreuses ou fantastiques. Les grands surtout, lassés d'un excès de civilisation, favorisoient ce mouvement étrange, et ne cessoient d'opposer aux talens véritables dont la capitale abondoit, les impostures de Mesmer et de Cagliostro. Ces deux hommes obtinrent un succès extraordinaire dans une ville où tant de riches oisifs et passionnés pour tout ce qui égare les sens, aiment à se bercer dans les rêves d'une imagination mensongère. Les charlatans agissent sur les nerfs à la manière des spectacles. Il faut des impressions fortes et inusitées quand la vie est trop monotone: de là les grandes fortunes que font dans tous les temps les novateurs. Toutefois combien d'hommes s'abusent sur les moyens d'acquérir une célébrité durable, et comment arrive-t-il que le triste sort de Paracelse n'ait point encore corrigé ceux qui aspirent à faire du bruit par de vaines et chimériques hypothèses? Mesmer s'exprimoit comme un arabiste; son obscurité même le servoit, sous le prétexte que sa science étoit trop profonde. Les assemblées qui se tenoient chez lui rappeloient les mystères d'Éleusis. Il falloit se soumettre à un noviciat pour en obtenir l'entrée: on n'arrivoit jamais sans préliminaire, et on ne passoit le portique qu'après avoir été longuement préparé. On repoussoit les profanes; plusieurs même en étoient exclus pour toujours. Il y avoit les grands et les petits secrets. Quand une fois on étoit digne d'être admis, la cérémonie de l'initiation se

pratiquoit avec un certain prestige. Mesmer troubloit au hasard le système nerveux, et l'agitoit dans les sens les plus contraires : on est toujours sûr de captiver les hommes quand on leur procure de l'étonnement. Ses adeptes se disoient convaincus : ils n'étoient que trompés. On a vainement tenté de réchauffer cette ridicule jonglerie dans un temps où la société qui venoit d'être en proie aux convulsions politiques les plus alarmantes, n'étoit guère propre à la propager ; mais des illusions de cette nature peuvent difficilement se reproduire. Mesmer avoit senti la vérité de cette assertion ; car il a passé ses derniers jours dans une solitude absolue, répondant peu aux questions qu'on lui adressoit ; dépourvu d'enthousiasme, il étoit, pour ainsi dire, désenchanté de lui-même. Il ressembloit à ces vieux acteurs de théâtre dont le temps a affoibli les moyens : on s'étonne de l'illusion qu'ils ont pu produire. Je dirai peu de chose de Cagliostro : c'étoit un médicastre de Palerme, qui avoit séduit les Parisiens par ses habits dorés, son char éclatant, ses gestes bizarres et sa vivacité italienne. Il avoit près de lui un laquais qui jouoit absolument le même rôle que Crollius auprès de Paracelse. Il disoit que son maître étoit le contemporain de Jésus-Christ, et qu'il avoit le pouvoir de se rajeunir tous les quarante ans. Les charlatans ne s'adressent jamais à la raison : c'est toujours l'imagination qui est leur complice ; et les hommes que subjugue cette faculté de l'intelligence sont constamment crédules, parce qu'ils ne se repaissent que d'illusions et de chimères. Un personnage de la plus haute distinction succomba dans les tourmens d'une maladie chronique, s'imaginant toujours qu'il n'avoit rien de sinistre à redouter, et que l'élixir vital de Cagliostro l'avoit rendu immortel.

Malgré ces triomphes momentanés de l'erreur, malgré ces égaremens partiels de certains esprits, l'amour de la vérité captivoit tous les talens supérieurs, et les lumières croissoient avec la gloire de notre art, lorsqu'une révolution éclata dans le corps politique. L'état fut consumé par les feux trop ardens de cette même philosophie dont on avoit tant préconisé les bienfaits. Tout fut anéanti par le bouleversement universel des lois et des principes. La Médecine toutefois resta debout au milieu des ruines. J'observe à ce sujet que cette science est la seule qui n'a jamais été altérée par les troubles de l'ordre social. Jamais son flambeau n'a pu s'éteindre ; s'il pâlit dans un lieu, il ne tarde pas à se ranimer dans un autre.

C'est ainsi qu'après la chute de l'empire romain elle se conserva chez les Arabes. Semblable à ces arbres superbes et majestueux dont rien n'arrête la séve vigoureuse, et qui se fortifient au sein des tempêtes, la belle science que nous cultivons n'est devenue que plus florissante au milieu même des discordes civiles qui nous ont causé tant de peines et de revers. Je ne ferai point l'histoire de la nouvelle école; elle est encore vivante devant moi, et la postérité n'a point commencé pour elle. Qu'il me soit néanmoins permis de consigner ici les noms de quelques hommes dont la gloire couronne en quelque sorte la fin du dix-huitième siècle. Bichat fut élève de Desault; il hérita de ses talens et de son zèle infatigable. Ses découvertes furent un résultat subit de la puissance de son génie observateur. Il est rare qu'on obtienne des succès aussi rapides; on peut même dire que, depuis Haller, aucun physiologiste ne s'étoit montré avec autant d'éclat dans le monde des sciences. Il se fit principalement connoître par ses recherches sur la structure et la disposition particulière des membranes, sujet presque neuf en anatomie. Son plus beau titre est dans la manière dont il a étudié la forme, l'organisation, les propriétés vitales, les fonctions, les sympathies de ces enveloppes. Ses recherches sur le système nerveux seront à jamais citées et appréciées. On admire la rare sagacité qu'il a déployée en dévoilant la liaison naturelle qui existe entre les fonctions du cerveau, du cœur et du poumon. Il s'est surtout rendu recommandable par ses belles et ingénieuses expériences sur les connexions de la vie avec la respiration. Bichat étudia l'organisation jusque dans ses élémens primitifs, en considérant isolément tous les systèmes de l'économie animale. Il a parfaitement tracé la ligne de démarcation qui existe entre les sciences physiques et les sciences physiologiques. Ajoutons qu'il a fait de ces dernières l'application la plus heureuse à la pathologie, à la thérapeutique et à la matière médicale. Il ouvrit une multitude de cadavres pour découvrir et décrire les maladies organiques. Par son activité prodigieuse, il avoit coordonné l'enseignement le plus régulier et le plus méthodique : aussi avoit-il excité dans l'école de Paris une émulation générale, qui ne laissoit aucun repos à ceux qui s'étoient engagés dans la même carrière que lui.

Vers la fin du dix-huitième siècle, vivoit un philosophe solitaire, qui avoit reçu en partage les plus douces qualités de l'esprit et du cœur. Doué d'un génie élevé,

mais constamment retenu par une timidité excessive, il mit son bonheur à se cacher. Il avoit dans le style un charme particulier qui lui avoit concilié les suffrages d'une foule de lecteurs. Roussel, à la vérité, avoit pris pour matière de ses méditations le sujet le plus attrayant. Avant lui, on ne possédoit aucun corps de doctrine, aucun système lié sur les phénomènes physiques et moraux que présente l'organisation de la femme. Cet aimable écrivain a su réunir dans un ouvrage les plus beaux faits de son histoire, et en faire, pour me servir de ses propres expressions, une statue vivante et animée. Tous ses tableaux sont gracieux; rien n'est conjectural dans ce qu'il avance. Il a surtout dévoilé les plus fines nuances qui distinguent la femme, indépendamment des fonctions particulières départies à son sexe; nuances qui n'avoient été saisies par aucun des auteurs qui ont écrit sur la nature humaine. Roussel fut un penseur ingénieux et un publiciste habile; il fit marcher de front la science de l'homme avec celle des gouvernemens. C'est par les lumières de la physiologie qu'il croyoit pouvoir découvrir les bases sur lesquelles il importe de faire reposer le bonheur et la législation des peuples. Il répétoit souvent cette profonde pensée de Descartes, que les moyens de rendre les hommes meilleurs, plus éclairés et plus heureux, devoient être infailliblement puisés dans la médecine. La riche et féconde imagination de Roussel prêtoit un agrément infini aux sujets les plus graves et les plus sérieux. Cet aimable homme sembloit repousser les faveurs de la fortune : aussi étoit-il d'une insouciance singulière relativement à ses productions; et il ne publioit ses pensées qu'autant que ses amis l'y contraignoient. Il en est de la modestie comme de la nature : il faut presque toujours lui arracher ses secrets. Roussel ne s'inquiétoit pas davantage de sa réputation et de sa gloire. Il me redisoit quelquefois ce mot d'un ancien : « Je souhaite que l'on m'aime pendant ma vie; on me louera, si l'on veut, après ma mort ».

Je ne veux point terminer cette esquisse, sans offrir pareillement à l'admiration des savans, Cabanis, l'un des philosophes les plus recommandables du dix-huitième siècle, qui cultiva la médecine par goût et par délassement. Littérateur profond et très-versé dans les langues anciennes et modernes, il eut une âme forte, active et passionnée. Cette âme s'agrandit par les conversations de Turgot, de d'Alembert, surtout de Franklin, dont il fut tendrement chéri, et dont il imita

l'admirable sagesse. Aussi ne respira-t-il dans la suite que pour le bonheur public, et ne s'occupa-t-il que des plus chers intérêts de l'organisation sociale. Il étoit doux, compatissant, généreux. Ses écrits, publiés au milieu d'une vie trop occupée des choses les plus diverses, se ressentent un peu de la précipitation avec laquelle ils ont été composés; mais le style en est clair, pur, correct, et paré des ornemens d'une saine littérature. Il fit une étude particulière des passions, qu'il considéra comme causes et souvent comme effets des maladies physiques. Dans un siècle où l'on doutoit de tout, Cabanis prouva la certitude de notre art par des argumens irrésistibles. Nourri des principes de Locke et de Condillac, c'est par le flambeau d'une analyse sévère qu'il procéda à la recherche des rapports du physique et du moral de l'homme. Il suivit les relations de ces deux ordres de phénomènes, selon les âges, les sexes, les tempéramens, les climats, etc. Il prononça peut-être avec trop de hardiesse sur des mystères profonds de l'économie animale, qu'il n'est pas donné à notre foible intelligence de pouvoir jamais pénétrer; mais ses intentions furent toujours pures. Mille vertus embellirent son noble caractère, et il n'eut d'autre but que le perfectionnement de la raison et la prospérité du genre humain.

Cabanis devoit son éducation médicale à Jean-Baptiste-Léon Dubreuil, dont le nom a été en quelque sorte déifié dans la petite ville de Saint-Germain-en-Laye. Ce modeste praticien mérite une place dans l'histoire de la médecine. Il n'appartenoit à aucune secte, ni à aucun corps académique : il vivoit à l'écart comme un sage. Un homme de lettres, qui fut son ami le plus tendre jusqu'à la mort, disoit de lui, qu'il avoit oublié son art pour le créer de nouveau. Dubreuil, en effet, étoit né avec cet instinct précieux qui consiste à deviner les idiosyncrasies; il découvroit avec promptitude l'organe qui, dans chaque individu, jouit de la sensibilité la plus éminente. Aussi personne ne savoit mieux approprier les remèdes. Aucune circonstance n'échappoit à sa prompte et singulière sagacité; il se conduisoit d'ailleurs d'après des règles infaillibles puisées dans une connoissance profonde du cœur humain. Cet habile médecin se signala par de nombreuses cures. Il portoit sur sa physionomie toute la grandeur de son âme. Il attiroit le respect des grands par l'autorité de la science, et se concilioit l'attachement des pauvres par les bienfaits dont il les combloit. Son

désintéressement étoit extrême. Un jour il renvoya une somme considérable d'argent à un lord anglois qu'il venoit de guérir d'une maladie très-grave, parce que ce dernier, disoit-il, avoit exagéré sa gratitude par une récompense trop magnifique.

Ici se termine cette époque si mémorable, dont aucun orage politique n'a pu altérer la splendeur; elle est surtout digne de l'admiration de tous les âges, parce qu'elle nous représente les médecins comme les sauveurs de l'humanité entière. Le dix-huitième siècle est en effet celui dans lequel la fièvre pernicieuse a suspendu tout-à-coup ses ravages par l'administration méthodique du quinquina, et par les sages combinaisons d'un seul homme; il est celui où le procédé de l'inoculation, rapidement transmis dans tout l'univers, a été si favorable à la population de nos villes et de nos campagnes; celui qui, pour parler comme Bordeu, a vu greffer en quelque sorte sur l'économie animale le plus redoutable des exanthêmes, afin d'en rendre les hasards moins dangereux et les résultats non moins salutaires. Le dix-huitième siècle enfin a donné naissance à Édouard Jenner, que toutes les nations proclament comme le conservateur des générations humaines. Ce célèbre observateur n'a pas seulement mis une persévérance particulière dans ses recherches; il a su vaincre tous les obstacles pour en perfectionner l'application : aussi a-t-il eu la satisfaction de voir une multitude de sociétés s'élever, s'unir par les liens de la confraternité, et propager d'un pole à l'autre son immortelle découverte. Tous les médecins de l'Europe ont conspiré spontanément afin de diminuer la somme et la gravité des maux qui accablent notre espèce. Ce trait seul répond aux calomnies de quelques écrivains modernes, qui, pour la plupart, n'ont fondé leur réputation que sur des paradoxes, et qui n'ont pas craint néanmoins de décrier une science dont les philosophes de l'ancienne Grèce ne parloient jamais qu'avec vénération et enthousiasme. Et quelle science est plus utile que celle qui lutte sans cesse contre le malheur universel de la destruction! N'est-ce pas d'ailleurs de son sein que sont sortis les meilleurs modèles dans plusieurs genres; et n'est-elle pas toujours la première par la sublimité de sa destination, par la fécondité de ses moyens, par la richesse de sa littérature? On conçoit maintenant quel est le but de ces Considérations, que j'ai cru devoir placer à la tête de cet ouvrage. La connoissance des progrès de notre art est absolument nécessaire à ceux qui

entrent dans la carrière. Pour les apprécier avec fruit et les juger avec impartialité, il importe de les suivre sous toutes leurs formes, de les considérer surtout dans les divers lieux et chez les différens peuples; il faut étudier les sources antiques avec les Espagnols, observer et faire des expériences avec les Italiens, recueillir, commenter et traduire avec les Allemands, généraliser et combiner des systèmes avec les Anglois, indiquer des règles et les pratiquer avec les François. En rassemblant ces matériaux épars, en décrivant toutes les circonstances qui ont dirigé en divers sens les mouvemens de la pensée chez des hommes qui ont consacré leur vie à adoucir les souffrances de leurs semblables, en offrant cette multitude de tableaux individuels et cet ensemble de faits historiques, en imprimant une sorte de vie à cette grande masse d'événemens et de travaux scientifiques, j'ai voulu jeter dans l'âme de mes élèves les germes d'une ambition louable et d'une émulation généreuse; j'ai voulu qu'encouragés par tant de nobles exemples, ils pussent, à leur tour, exercer avec gloire une profession qui est la plus digne d'être honorée, parce qu'elle est la plus bienfaisante.

FIN DES CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

TABLE

DES FAMILLES ET DES GENRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

La vie humaine, considérée dans son ensemble, offre, comme l'on sait, à l'observation, trois classes distinctes de phénomènes, qui se dirigent de concert vers le but sublime de l'existence animée. Les uns coopèrent essentiellement à la conservation de l'individu, ainsi qu'à l'assimilation plus ou moins complète des substances destinées à le nourrir. D'autres forment le cercle de ses relations, entretiennent ses rapports nombreux avec les objets qui l'environnent, perçoivent et reportent hors de lui les impressions qui l'agitent. Il en est enfin qui, pour des vues non moins importantes, servent à la reproduction de l'espèce, et la rendent, pour ainsi dire, immuable dans ce vaste univers. C'est d'après cette division connue des anciens, que je me propose de disposer les maladies dont je dois parler dans cet Ouvrage. Elle m'a paru propre à jeter un grand intérêt sur les détails arides de la science. Elle est d'ailleurs en accord avec les classifications physiologiques que l'on admet de nos jours. Un des principaux avantages de cette division sera, sans doute, d'offrir à mes lecteurs les maladies rangées d'après le nombre et la valeur de leurs rapports naturels, dont l'étude est si attrayante pour les médecins philosophes. Rien n'est plus utile pour l'intelligence et pour la mémoire, que de distribuer ainsi par familles toutes les altérations dont le corps vivant est susceptible, et de les enchaîner dans le même ordre que les fonctions qu'elles attaquent. On aime à voir, par exemple, les affections de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, des reins, de la vessie, etc., se suivre et se toucher en quelque sorte dans un cadre nosologique. C'est alors surtout que l'exposition des règles de l'art est plus profitable, parce que l'analogie des faits méthodiquement présentés est plus manifeste et plus frappante.

Les classifications nosologiques sont tellement accréditées dans l'enseignement de la médecine, qu'il est, je pense, superflu d'insister sur la nécessité de leur emploi. On ne conçoit guère pourquoi tant de médecins ont prétendu que les espèces de maladies n'étant pour l'étude que des notions abstraites, il n'existoit véritablement dans la nature que des affections individuelles. Les tableaux antiques tracés par la main de l'immortel Arétée ne se retrouvent-ils pas encore au sein de nos hôpitaux? Que l'on compare les descriptions de Sydenham, de Torti, de Werlhoff, avec les maladies analogues qu'on a occasion d'observer aujourd'hui, on sera frappé des similitudes qu'elles nous

présentent. Or, s'il est vrai que les divers symptômes des fièvres, des phlegmasies et de toutes les infirmités qui affligent l'espèce humaine, se reproduisent toujours avec les mêmes caractères, rien sans doute n'est plus facile que de les coordonner d'après une méthode nosologique qui les compare sans cesse, et qui en explique, pour ainsi dire, la liaison et l'affinité.

Pour atteindre ce but désirable, je disposerai dans trois classes les faits nombreux que j'ai recueillis. La première comprendra les affections morbifiques qui attaquent les fonctions des organes auxquels la faculté assimilatrice est particulièrement départie; la seconde traitera de celles qui attaquent les organes sensitifs ou de relation ; et la troisième, enfin, comprendra les altérations qui peuvent survenir dans les organes générateurs. Je le répète : j'ai fait choix de cette distribution, parce qu'elle est en harmonie avec celles que l'on met en usage pour l'étude des phénomènes physiologiques. Or, les sciences qui ont des relations aussi intimes, doivent procéder d'une manière analogue dans la recherche des vérités dont elles s'occupent. Elles ne font des progrès, qu'autant qu'elles correspondent par l'uniformité des méthodes.

CLASSE PREMIÈRE.

DES TROPHOPATHIES,

OU DES MALADIES QUI ATTAQUENT LES FONCTIONS D'ASSIMILATION.

L'ASSIMILATION, pour être complète, doit recevoir l'influence de plusieurs fonctions réunies qui se prêtent un appui commun et mutuel. La digestion et la nutrition, la respiration et la circulation, etc., contribuent, par une dépendance réciproque et nécessaire, à seconder cette faculté merveilleuse, qui, semblable au feu céleste que déroba Prométhée, anime la matière brute, et lui imprime tous les attributs de l'organisation et de la vie. Leurs actes s'enchaînent d'une manière si intime, que le moindre désordre survenu dans l'une d'entre elles, entrave presque toujours la marche des autres. Mais cette puissance conservatrice, à l'aide de laquelle le corps se pénètre de l'aliment réparateur, suppose aussi le rejet de toutes les substances qui ne peuvent subir la même transformation. Or, ce rejet s'accomplit par des organes sujets à des dérangemens plus ou moins graves. L'histoire de ces dérangemens tient donc naturellement une place dans la première des trois classes que nous venons d'établir.

Les maladies des fonctions d'assimilation doivent, sans contredit, occuper le premier rang dans un système de nosologie; car c'est aux troubles qui arrivent dans ces fonctions, qu'il faut rapporter presque tous les maux qui affligent l'humanité. Elles sont le premier siége de nos souffrances. L'homme voit à peine le jour, qu'il abuse déjà du bienfait de la vie et des organes qui la conservent. En vain, il croît et se fortifie; en vain, il s'arme contre les accidens sans nombre qui le menacent dès le berceau: la douleur l'assiége à toutes les époques de son existence, et l'on est effrayé des formes horribles qu'elle revêt, pour opérer sa triste et inévitable destruction.

PREMIÈRE FAMILLE.

LES GASTROSES.

Les gastroses sont ainsi désignées, parce que leur siége spécial est dans l'estomac, qu'il faut considérer comme le premier et le plus énergique instrument du travail digestif. On a déjà tout dit sur la situation, la structure et la configuration de cet organe. Il seroit difficile d'ajouter sur ce point aux laborieuses recherches des physiologistes; mais on peut intéresser la curiosité par une histoire plus détaillée des maladies qui l'affectent.

Quand les fonctions d'un organe sont importantes, quand ses relations sont nombreuses et étendues, il devient une source féconde de maladies. Or, personne n'ignore que c'est dans l'estomac que commence à s'établir le phénomène de l'assimilation qui préside à tous les actes intérieurs de l'organisme. Il est le centre principal où se déploie la force digestive qui puise et s'approprie les sucs nourriciers de tous les corps. Les anciens étoient tellement imbus de cette idée, qu'ils regardoient ce viscère comme l'arbitre suprême de l'économie entière. *Stomachum ut regem totius corporis salutabant.*

L'estomac exerce en effet une sorte de suprématie sur tous les systèmes organiques dont la vie se compose. Il propage dans tous les membres son énergie ou sa foiblesse. Aucune partie du corps ne sauroit être soustraite à son influence, sans tomber dans un état de dépérissement ou de langueur. Il est le grand réparateur de l'économie. C'est dans le siége qu'il occupe, que Vanhelmont avoit placé le trône de son archée.

Dans tous les temps, les physiologistes ont représenté la région de l'estomac comme un centre de sensibilité où viennent retentir les impressions de la peine, les angoisses de la crainte, les agitations du désespoir, etc. Il est certain que cette région paroît accessible à la terreur, qu'elle se serre par la tristesse, et se dilate par la joie. Des exemples nombreux attestent d'ailleurs la susceptibilité nerveuse de l'estomac. Bartholin à vu la mort survenir par des coups violens dirigés sur le cardia. Au dernier siége de Paris, une femme effrayée traversoit les boulevards avec une extrême vitesse : un militaire la frappa, par inadvertance, à l'épigastre. Dès-lors, tuméfaction du ventricule : la respiration fut interceptée. On la transporta à l'hôpital Saint-Louis, où elle expira après quelques heures.

Arétée avoit déjà écrit que l'estomac supporte difficilement la douleur, et que ses fonctions sont en quelque sorte subordonnées à l'empire des passions qui nous agitent. Quand l'âme est remplie d'allégresse, dit cet immortel observateur, l'assimilation est

parfaite, et la nutrition qui en est la suite s'exerce dans sa plénitude; le corps prend du eoloris et de l'embonpoint. Lorsqu'au contraire l'âme est péniblement affectée, les fonctions digestives se troublent, et nous tombons dans un véritable état de maladie.

On remarque en outre que l'estomae est doué d'une sorte d'intelligenee, laquelle se dévoile à chaque instant par les antipathies insurmontables qui l'éloignent de eertaines substances alimentaires, et par les vives appétenees qu'il témoigne pour d'autres. Dans quelques eas, s'il est permis de le dire, il fait éclater des volontés aussi énergiques que eelles de l'utérus. Combien de fois ne voit-on pas cet organe, lorsqu'il est sympathiquement affeeté ehez les femmes grosses, être atteint, pour ainsi parler, d'une espèee de délire, qui le force à désirer les objets les plus bizarres, qui lui inspire les fantaisies les plus nuisibles, etc.!

L'estomac est surtout remarquable par les connexions sympathiques qui l'attaehent aux différens systèmes de l'économie vivante. Or, ees connexions ne se manifestent jamais mieux que quand nous sommes en butte à la sensation douloureuse de la faim. Toute la région préeordiale est tourmentée par un poids ineommode : la respiration est laborieuse : on éprouve des bâillemens fréquens; les lèvres sont pâles, et la tête est vacillante; les membres sont en proie à des convulsions auxquelles suceèdent par intervalles des défaillanees, ete. A-t-on satisfait un besoin aussi pressant, les symptômes que nous venons de déerire s'évanouissent; l'ordre se rétablit dans les fonctions; le corps reprend sa foree et son agilité; la vigueur renaît. Il semble qu'on jouisse d'une existenee nouvelle.

Ce que nous avons dit de la faim peut aussi s'appliquer à la soif, quoiqu'il faille plutôt rapporter le siége de cette sensation si impérieuse à l'arrière-bouehe qu'à l'estomac. Elle joue un rôle si essentiel dans la fonction digestive, que, lorsqu'elle est provoquée par de longues privations, elle porte une irritation extraordinaire dans l'universalité du système nerveux, dessèche et embrase les organes, tarit la souree des exerétions habituelles, précipite la marche du sang, fatigue à l'exeès le diaphragme et les lobes pulmonaires, frappe l'encéphale de tous les accidens de la frénésie. Qu'on se représente le voyageur altéré sur les sables brûlans de la zone torride! La fièvre qui le dévore, se rallume sans cesse au milieu des anxiétés les plus déehirantes. Mais ce même individu pour lequel la soif étoit naguère un horrible supplice, retrouve soudainement le calme dans l'eau pure qui le désaltère; quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse suffisent souvent pour rendre une vigueur ineompréhensible à ses membres inanimés ou languissans.

Rien peut-être ne prouve davantage les rapports sympathiques de l'estomac, que l'acte même par lequel la digestion s'effectue. Toutes les parties coopèrent au grand effort dont il est le centre, pour soumettre les alimens à l'empire de l'organisation. Tout le corps est ébranlé par un sentiment de froid, auquel succèdent des torrens de chaleur ; les artères battent avec fréquence ; le thorax se resserre ; le cerveau s'affaisse ; les sens deviennent obtus, et la vie de relation semble s'affoiblir ou se suspendre. Ceux dont la digestion est très-pénible, comme, par exemple, les mélancoliques et les hypocondriaques, éprouvent quelquefois un tremblement universel. Arétée les compare à des roseaux agités par les vents. On en voit dont les mains et les jambes sont affectées d'une sorte d'engourdissement ou de stupeur.

On n'ignore pas les effets divers que produit l'introduction des substances vénéneuses dans l'intérieur de l'estomac. Il se manifeste aussitôt des vertiges et un froid véhément; un nuage se répand sur la vue ; souvent la peau est frappée d'une couleur jaune, et les malades deviennent ictériques ; quelquefois même la simple irritation du ventricule par une substance délétère, suffit pour provoquer des convulsions générales, pour intercepter la respiration et donner lieu à la syncope. Il n'est pas rare de voir aussi survenir le grincement des dents, la distorsion des yeux, et le hoquet, sinistre précurseur de la mort.

Les vomissemens continuels qui se déclarent comme symptôme dans un grand nombre de maladies, sont une des preuves irrécusables que l'estomac correspond avec les points les plus éloignés du système. Certaines phlegmasies du foie, de la rate, des reins et de tous les viscères, situés dans la cavité abdominale, suscitent les contractions les plus violentes du ventricule, etc. Les femmes, pendant la grossesse ou aux approches de l'enfantement, les jeunes filles qui préludent à la puberté, sont en butte à des désirs ou à des appétits dépravés pour des substances impropres à l'assimilation. *Undè quidquid delirat uterus, sentit stomachus.*

Quoi de plus merveilleux que les changemens rapides opérés par certains remèdes, lorsqu'à peine ces derniers touchent la surface interne de l'estomac? N'est-ce pas de ce centre de sympathie que leurs vertus médicamenteuses se dirigent spontanément contre des maladies graves et opiniâtres ? N'est-il pas ordinaire d'observer que les effets d'un simple émétique amènent un soulagement général dans l'économie entière? Une dose déterminée de quinquina est assez constamment suivie d'un résultat salutaire. On pourroit citer mille exemples d'un genre analogue.

Les gastroses n'ont pas été convenablement étudiées. Cependant elles sont aujourd'hui très-communes parmi les hommes. Lorsqu'on considère toutes les maladies dont

l'estomac est susceptible, on s'étonne de leur nombre et de leur diversité. Des causes sans nombre peuvent augmenter, affoiblir, dépraver ou détruire ses facultés primitives. De là naissent une multitude d'affections qui résistent souvent aux méthodes curatives les mieux combinées. La polyorexie, l'hétérorexie, la dysorexie, l'adipsie, la polydipsie, la dyspepsie, la lienterie, l'autémésie, la gastéralgie, la squirrhocardie, la gastrobrosie, etc., figurent à peine dans les cadres nosologiques publiés jusqu'à cette époque de la science. Il est du reste très-difficile d'expliquer la théorie de tous ces phénomènes pathologiques, quoique plusieurs physiologistes en aient eu la prétention.

Les gastroses se multiplient, parce que l'homme excède sans cesse la juste mesure des alimens nécessaires à la réparation de ses forces, ainsi qu'à sa nutrition et à son accroissement. Il franchit toutes les règles, et se méprend presque toujours sur ses vrais besoins. Ses organes digestifs s'accommodent aux excès les plus désordonnés, et l'intempérance même finit par lui devenir nécessaire.

En vain, la sensibilité naturelle de l'estomac est mise en éveil par l'emploi des épiceries et des liqueurs spiritueuses les plus agaçantes : ce viscère, surchargé du poids des nourritures les plus hétérogènes, finit par ne plus réagir sur la masse alimentaire; les glandes qui tapissent sa membrane interne perdent leur mouvement et leur action. Il ne peut s'opérer par conséquent aucun renouvellement dans le système des forces. De là ces fermentations nidoreuses que l'on éprouve dans l'intérieur de l'estomac, et cette maladie si tourmentante, que l'on désigne sous le nom de *soda* ou *fer chaud*, laquelle n'est qu'un résultat de l'inertie de l'organe qui préside à la digestion.

Toutes les maladies de l'estomac sont une suite de notre corruption sociale. Il est peu d'hommes qui sachent s'astreindre à certaines règles diététiques dans l'usage habituel de leur nourriture. Aussi ceux qui mangent à tous les instans et sans aucun ordre, sont-ils fréquemment sujets aux altérations des voies digestives. Les enfans surtout en sont spécialement atteints, parce que leurs habitudes se pervertissent, et parce qu'ils n'ont point le juste sentiment de leurs besoins corporels.

Un profond physiologiste a très-bien fait observer que l'usage communément établi, de ne prendre des alimens qu'à certaines heures de la journée, nous a été en quelque sorte suggéré par la nature. Cet usage est certainement salutaire, pourvu toutefois que la quantité de nourriture que l'on prend ne surpasse pas la proportion des forces nécessaires pour accomplir cette digestion. Il est vrai que de tels préceptes ne sauroient convenir aux enfans dont l'estomac a plus de ressort que dans aucun autre âge de la vie, et que ceux-ci peuvent par conséquent vaquer à des repas plus nombreux et plus rapprochés.

On trouve néanmoins beaucoup d'adultes dont la constitution physique semble, sous ce point de vue, se rapprocher de celle des enfans, et qui ne sauroient subsister sans une copieuse et fréquente alimentation. On observe que ce besoin se fait surtout sentir chez les hommes doués d'un tempérament sanguin. Il est en outre des circonstances qui peuvent mettre l'estomac dans une disposition telle, qu'il soit en état de digérer une plus grande quantité d'alimens. C'est ainsi, par exemple, que des individus assujettis à des travaux pénibles, et qui exercent davantage le système musculaire, doivent être plus nourris que ceux qui mènent une vie inactive et sédentaire, que ceux dont le cerveau est habituellement absorbé par des méditations abstraites, etc.

Pour assigner, du reste, à chacun le régime qui convient à ses dispositions physiques, il est d'expérience médicinale, qu'il ne faut pas seulement avoir égard à la quantité des substances alimentaires, mais que celles-ci agissent par leur poids et leur volume sur les parois du viscère destiné à les recevoir. Plus un aliment fait masse dans l'intérieur de cet organe sensible, plus il s'applique à tout l'ensemble de sa superficie, et mieux il provoque sa réaction. Il est donc nécessaire que l'estomac puisse rencontrer une certaine résistance dans les matières qu'il doit soumettre et assimiler au corps vivant, afin de s'appliquer à elles par toutes ses forces et par tous ses mouvemens. Sans doute le diaphragme, par ses balancemens alternatifs, contribue singulièrement à seconder l'énergie de son action.

La physiologie nous dicte un autre précepte qui paroît dériver des lois de notre propre organisation. Comme nos sens ne sont jamais si bien excités que lorsqu'ils sont soumis à des impressions nouvelles, il est avantageux de varier les nourritures. Il importe néanmoins que cette diversité ne soit pas portée trop loin, parce qu'on finiroit par anéantir le ressort des organes de la digestion en excitant leur sensibilité trop souvent et par trop de moyens. C'est sous ce point de vue que les assaisonnemens dont on abuse deviennent à la longue si funestes. Cependant, il est des complexions particulières qui semblent les réclamer, et la nature nous inspire souvent des appétences qu'il faut se garder de contrarier. Elle a donné à tous les hommes un instinct qui les avertit bien mieux que toutes nos règles de pratique, lorsque cet instinct n'a été ni gâté ni perverti par l'habitude de l'intempérance.

Au surplus, je n'offre ici de semblables remarques, que d'après la conviction où je suis, que les maladies dont il s'agit tiennent, en grande partie, à la violation des lois d'une sage hygiène. De là vient que, dans leur traitement, les médecins insistent sur la nécessité de la diète, et qu'en plusieurs cas, l'abstinence est le souverain remède. La nature, en effet, est totalement dirigée vers les symptômes qui la tourmentent. Comment suffiroit-elle en même temps au travail digestif et au travail morbifique?

Je terminerai ces considérations générales sur la famille des gastroses, par une réflexion qui a un rapport manifeste avec le sujet qui nous occupe. A mesure que l'homme avance dans la carrière de la vie, il ne conserve absolument que les formes primitives qui lui ont été départies; il est composé d'organes dont les élémens se renouvellent sans cesse par l'acte merveilleux d'une nutrition constante. Les physiologistes le comparent, avec raison, au vaisseau des Argonautes, qui, parvenu au terme de son voyage, n'avoit pas une seule des planches qui le constituoient en partant. Qu'on juge d'après cet emblème de quelle importance est le choix des substances destinées à pénétrer l'intérieur de nos vaisseaux, pour s'y convertir en *chair coulante*, et réparer nos déperditions journalières!

GENRE PREMIER.

POLYOREXIE. Polyorexia.

Il faut définir la polyorexie un état maladif de l'estomac, qui fait qu'on mange avec excès, sans qu'on se trouve jamais rassasié. Comme la proportion de nourriture avalée dépasse constamment le pouvoir des forces digestives, il y a presque toujours un état de lipothymie et de langueur, douleur du ventricule, défaut de nutrition, amaigrissement, etc. Ce genre comprend trois espèces bien distinctes :

1ère *Espèce.* La Polyorexie bovine. *Polyorexia bovina.* On désigne ainsi cette espèce, parce que les alimens copieux que dévorent les malades, sont, pour ainsi dire, engloutis, sans être soudainement rejetés ni par le vomissement, ni par les selles, comme dans les espèces suivantes.

2ème *Esp.* La Polyorexie canine. *Polyorexia canina.* Dans cette espèce, l'estomac est tellement tourmenté par la quantité prodigieuse de nourriture, qu'il la rejette par le vomissement.

3ème *Esp.* La Polyorexie lupine. *Polyorexia lupina.* Ce qui constitue cette troisième espèce, c'est que les substances alimentaires ne sont pas plutôt avalées, qu'elles ne tardent pas à être rendues par les déjections alvines.

Tableau de la Polyorexie. L'estomac est le siége où se font sentir les premiers accidens de cette triste et déplorable maladie. Celui qui en est atteint, éprouve dans cet organe une sensation vive qui a beaucoup d'analogie avec celle d'une faim pressante. Il a beau se gorger d'une quantité prodigieuse d'alimens, le besoin qui le tourmente se reproduit; souvent même il n'a pas plutôt avalé sa nourriture, qu'il la rejette par le vomissement à la manière des chiens voraces. Dans quelques cas, cette nourriture est soudainement rendue par les selles, et donne lieu à la diarrhée ou au flux lientérique, comme on l'observe quelquefois chez les loups qui ont été long-temps

affamés. J'ai vu ce phénomène chez un Espagnol que rien ne pouvoit assouvir, et qui ne cessoit de remplir son estomac, quoiqu'il vomît le sang à flots, lorsqu'il s'étoit livré à un pareil excès. Son visage étoit have et excavé : il fut enlevé par la dysenterie.

Au milieu de ces désordres, la digestion s'opère avec tant d'irrégularité, que les malades tombent dans la maigreur et l'atrophie. Plusieurs d'entre eux éprouvent un dégoût subit pour les substances alimentaires qu'ils ont d'abord très-vivement désirées. J'ai donné des soins à une jeune demoiselle qui étoit en proie à une cynorexie extraordinaire. Elle vouloit manger à tous les instans; et lorsqu'on la privoit de nourriture, elle tomboit en syncope. Il y avoit ceci de particulier, que sa faim canine augmentoit graduellement durant le printemps, pour diminuer ensuite dans la même proportion; en sorte que, dans l'hiver, la malade n'avoit plus d'appétit. Dans le temps des paroxysmes, lorsqu'on résistoit à ses désirs, ses fonctions intellectuelles étoient troublées, au point qu'elle commettoit les actions les plus bizarres et les plus insensées. Lui donnoit-on quelque aliment, sa tête se rétablissoit. Il est vrai de dire que le soulagement qu'on lui procuroit n'étoit pas durable. La nourriture finissoit par être d'un poids énorme pour son estomac, et la jetoit dans un engourdissement très-laborieux. Elle étoit affectée d'une mélancolie habituelle. On remarquoit aussi qu'à l'époque des accès, elle ne pouvoit chanter, quoiqu'elle fût musicienne, et qu'elle fût douée d'une voix fort agréable. Son visage étoit pâle, et son teint n'avoit plus d'éclat.

Il n'est pas rare de voir, ainsi que je l'ai déjà dit, que les malades sont continuellement stimulés par un grand appétit, tandis qu'il ne faut qu'une très-petite quantité de nourriture pour rassasier l'estomac. Aussi certains pathologistes ont-ils appelé cette singulière maladie *la faim des membres.* Ses principaux phénomènes sont la lipothymie, des lassitudes générales et la douleur du ventricule : il y a quelquefois une irritation considérable dans les glandes salivaires. Je me souviens d'une vieille femme chez laquelle une voracité remarquable étoit remplacée par un dégoût subit, alors même qu'on lui servoit les mets les plus exquis. Aussitôt qu'elle avoit mangé, elle étoit saisie d'un violent frisson, et se plaignoit d'un serrement de cœur qui lui étoit insupportable; elle avoit horreur des boissons, et ne désiroit que des alimens solides; elle se levoit toutes les nuits pour dévorer de la viande et du pain, qu'elle vomissoit le matin avec des flots de matière écumeuse. Il y avoit de longues interruptions entre les accès qu'elle éprouvoit; et c'est là un des caractères de la polyorexie, qui n'a pas toujours une marche continue; c'est par crises qu'elle se manifeste dans beaucoup de cas.

Causes organiques. Pour déterminer le traitement de la polyorexie, il est essentiel de rechercher les causes organiques qui ont pu la provoquer. Morgagni observe judicieusement qu'il existe certaines conformations vicieuses de l'estomac propres à

la déterminer : telles sont, par exemple, l'absence du pylore, le tube intestinal plus large et beaucoup plus court que dans l'état naturel. On a voulu alléguer la grande capacité du ventricule comme cause organique de la polyorexie; mais cette grande capacité n'est-elle pas plutôt l'effet de l'ingurgitation habituelle d'une trop abondante quantité d'alimens? C'est ainsi que ce même viscère, chez ceux qui se soumettent à une abstinence volontaire diminue de volume, se contracte et se rapetisse. Diemerbroek a vu d'ailleurs l'estomac très-rétréci, dans le cadavre d'un homme très-vorace; mais ses parois avoient en revanche une épaisseur considérable. Triller rapporte l'histoire déplorable d'un individu tourmenté d'une faim qui fut mortelle, et qui provenoit de l'étroitesse calleuse de l'orifice supérieur de l'estomac. Plusieurs auteurs ont rangé les qualités physiques du suc gastrique, de la bile, etc., parmi les causes organiques de la polyorexie. J'avoue que je ne saurois rien décider à ce sujet. « Il est, dit M. Percy, » difficile de se rendre compte de cette édacité monstrueuse, qui fait rougir l'homme » de son semblable, qui dégrade celui qui en est affecté, et le fait descendre au rang » des animaux ».

Causes extérieures. Il faut compter parmi les causes extérieures de la polyorexie les longs voyages dans des lieux couverts de neige. Du moins, est-il reconnu que les hommes et les autres animaux, non-seulement pendant les rigueurs de l'hiver, mais dans les contrées froides et boréales, désirent plus ardemment les alimens solides, en prennent une plus grande quantité, et les digèrent plus promptement. La présence des vers dans le tube intestinal est une cause fréquente de la polyorexie. On pourroit accuser l'application de certaines substances acides, âcres et stimulantes, à la tunique nerveuse de l'estomac; l'emploi du pain fait avec des grains avariés ou altérés, et des exercices violens, peuvent également contribuer à accroître le mouvement péristaltique de cet organe. Une longue abstinence produit le même effet.

Traitement curatif. Il importe d'abord de combattre les causes qu'on croit avoir influé sur le développement de cette affection. On a souvent conseillé les antispasmodiques, tels que l'opium, le castoréum, les infusions aromatiques de feuilles de mélisse et d'oranger, etc. Je n'ai jamais éprouvé que la polyorexie fût apaisée par de tels remèdes. Souvent, c'est d'elle-même que la maladie s'évanouit. Il m'a paru que le quinquina, la gentiane, etc., devoient obtenir la préférence sur les substances précédentes. On a donné avec succès les émétiques; quelquefois aussi ils n'ont fait qu'accroître le sentiment de la faim. Je suis parvenu à rassasier avec du lard un homme que la polyorexie bovine tourmentoit. Il faut recourir aux vermifuges, quand le tænia provoque la maladie. Si la maladie est décidément d'une nature nerveuse, on fait usage de la glace et des bains froids.

GENRE II.

HÉTÉROREXIE. Heterorexia.

On désigne ainsi une dépravation de l'appétit, qui fait que les malades désirent des choses inusitées, et quelquefois absolument étrangères au goût humain. Cet état est beaucoup moins dangereux que le précédent. Quelquefois pourtant ces sortes d'appétits sont si ardens, qu'on a vu des individus tomber en syncope quand on refusoit de les satisfaire. Ce genre comprend deux espèces :

1ère *Espèce.* L'Hétérorexie picacée. *Heterorexia picacea.* C'est l'espèce la plus grave, parce que les malades appètent des substances absolument incapables de les nourrir, et qui ne sauroient être rangées dans la classe des comestibles. Tels sont les polyphages, dont on nous raconte des histoires si surprenantes. Telles sont les personnes qui mangent du charbon, de la chaux, de la craie, de la poix, du lard rance et gâté, etc.

2ème *Esp.* L'Hétérorexie malacée. *Heterorexia malacea.* C'est celle qui prend le nom de *malacia.* On signale plus particulièrement ainsi une disposition atonique de l'estomac, qui fait que nous souhaitons des choses bonnes en elles-mêmes, mais qu'on n'emploie communément qu'en très-petite quantité, et dont l'abus est nuisible. Telles sont les salaisons, le poivre, les ognons, le vinaigre, les sauces, et autres substances stimulantes.

Tableau de l'Hétérorexie. L'appétit dépravé offre deux ordres de symptômes très-distincts, mais qui pourtant peuvent se rencontrer chez les mêmes sujets. Dans le pica, par exemple, l'individu appète des substances qu'on ne sauroit ranger dans la classe des comestibles. Il souhaite même avec une ardeur extrême ce qui ne sauroit être avalé sans péril. On ne peut du reste mieux décrire cette affection si étrange que par des exemples. Quoi de plus extraordinaire que le fait consigné par M. Silvy dans les Mémoires de la Société médicale d'Émulation ! Il s'agit d'une fille de Grenoble, qui, à la suite des plus cuisans chagrins, tomba dans un égarement d'esprit qui la portoit à rechercher sans cesse et à avaler avec rapidité des aiguilles ou des épingles. Cette infortunée traîna pendant fort long-temps sa déplorable existence, et quand elle mourut, elle avoit déjà fait passer dans son estomac près de quatorze ou quinze cents de ces corps étrangers qui se frayoient une route et cheminoient au travers du tissu cellulaire. Durant sa vie, il ne se passoit guère de jour, sans qu'on observât quelques-unes de ces aiguilles ou épingles qui venoient s'offrir et faire saillie aux bras, aux avant-bras, aux cuisses, aux jambes, etc. On remarquoit même que l'intérieur du vagin en étoit tout hérissé. Celles qui avoient pénétré dans l'intérieur de la vessie se trouvoient enduites

d'une légère couche de phosphate de chaux. Une pièce anatomique extraite du cadavre de cette fille fut envoyée à Paris, et je fus à même de l'examiner avec un soin particulier.

Vogel fils nous a tracé l'histoire non moins surprenante d'un individu prodigieusement glouton, quoiqu'il fût privé entièrement de la perception des saveurs. Il étoit vorace à un tel point, que, dans l'espace de sept heures, il mangea vingt-cinq livres de bœuf. Mais la nourriture ne pouvoit le rassasier, qu'autant qu'elle étoit mêlée avec des corps très-durs : aussi avaloit-il les substances les plus hétérogènes : souvent c'étoient des corps métalliques. Il lui falloit un temps infini pour vider le conduit intestinal; et c'est alors que de grosses pierres passoient avec ses excrémens. La soif le dominoit aussi-bien que la faim. Il aimoit avec intempérance les spiritueux, particulièrement l'eau-de-vie. Ses sueurs et ses urines étoient copieuses. Il mourut frappé d'apoplexie. Lorsqu'on procéda à la dissection de son cadavre, on trouva que son estomac étoit d'une amplitude prodigieuse, et que les parois de cet organe étoient d'une grande épaisseur. Il contenoit seize cailloux, quelques morceaux d'étain et deux boutons de laiton. On assure que l'individu dont il s'agit, étoit fils d'une mère dont l'appétit étoit pareillement perverti, et qu'il avoit un frère qui lui ressembloit.

On a vu du reste, dans tous les temps, des jongleurs qui, pour de l'argent, avaloient publiquement les corps les plus extraordinaires. M. Percy a raconté, d'une manière fort piquante et avec beaucoup d'intérêt pour ses lecteurs, l'observation d'un polyphage, nommé Tarare, qui dévoroit sans choix toutes les nourritures qu'on lui présentoit, de quelque nature qu'elles fussent. On dit qu'il aimoit à se repaître du sang et de la chair crue de toutes les espèces d'animaux. Lorsqu'on ne lui donnoit point d'alimens, cet insigne mangeur avaloit des bouchons de bouteille, des cailloux, d'où résultoient fréquemment des coliques atroces. Dans son avidité famélique, on le voyoit se précipiter sur ce qu'il y avoit de plus immonde. Les animaux mêmes paroissoient fuir et éviter sa rencontre. Un jour, il saisit un chat par les griffes et par le cou, suça son sang, et le réduisit à l'état de squelette. Le ventre de Tarare avoit une disposition remarquable : lorsqu'il n'étoit pas plein d'alimens, il étoit flasque et présentoit une multitude de rides; mais après un repas excessif, il étoit distendu comme un ballon. Toutes les fois que cet homme insatiable s'étoit gorgé d'une immense provision de pâture, il alloit se coucher dans un lieu écarté, et s'abandonnoit à une sorte de somnolence, pendant laquelle la chaleur se concentroit et concouroit à l'activité de cette dégoûtante digestion. Les chirurgiens s'amusoient beaucoup de la facilité avec laquelle Tarare exécutoit le mouvement de la déglutition. Ils lui faisoient avaler des couteaux, des lancettiers, des étuis et autres objets semblables. Ils voulurent, dans la suite, le sou-

mettre à un traitement pour le guérir d'une faim aussi impérieuse et aussi dépravée. Mais il redoutoit lui-même cette guérison, tant il trouvoit de plaisir à manger, à dévorer tout ce qui s'offroît à ses regards. C'étoit un vrai gouffre de destruction, aussi redoutable que le loup dans les bergeries. Tarare devint malheureux et vagabond. Il mourut exténué par une diarrhée purulente, et parvenu au plus haut degré de consomption. On procéda à l'ouverture de son cadavre. Son foie étoit mou, flasque et très-volumineux; la vésicule du fiel étoit énorme; le ventricule prodigieusement distendu et dilaté, étoit ulcéré dans toute son étendue: il étoit si vaste qu'il couvroit, pour ainsi dire, tout le bas-ventre. Rien de plus infect que les entrailles qui étoient dans un putrilage universel. Au surplus, ce Tarare me rappelle un garçon de la ménagerie du jardin des Plantes, qui mangeoit avec volupté la chair des animaux morts; et surtout ce brigand qui se cachoit dans les forêts du Vivarais, où il assassinoit les femmes pour leur manger le sein dont il faisoit ses délices.

Il est une autre espèce d'hétérorexie qui n'entraîne communément aucun danger, et qui offre des images moins repoussantes. C'est la *malacia* des Grecs, qui affecte si souvent les jeunes filles chlorotiques, ainsi que les femmes qui se trouvent dans l'état de grossesse, etc. Elle indique une certaine mollesse ou relâchement des fibres du ventricule, qui fait désirer avec excès des substances d'un très-haut goût, tels que le poivre, les harengs salés, les ragoûts assaisonnés de vinaigre, etc., comme étant propres à relever le ton de cet organe. Malgré l'absurdité apparente de ces appétits, l'expérience a fait voir qu'il ne faut pas s'y montrer trop rebelle. Un imprudent refus causa chez une dame enceinte une sorte de pyrose qui fut suivie de l'avortement; tant il est vrai que les écarts mêmes de la nature doivent être souvent respectés! Ces prétendues dépravations indiquent quelquefois au médecin une marche dont il ne doit pas s'écarter. L'enfant dont les premières voies sont surchargées d'une mucosité acescente, se jette avec avidité sur les corps absorbans.

Causes organiques. La grandeur démesurée de l'appareil gastrique peut dans beaucoup de cas, être considérée comme une des causes organiques les plus fréquentes de ces appétits voraces et dépravés. Les anatomistes citent plusieurs exemples de conformation analogue qui étoit toujours accompagnée d'hétérorexie et de polyorexie. Nous avons déjà parlé de la grandeur du ventricule chez le fameux Tarare. M. Percy fit l'ouverture d'un polyphage idiot qui avoit été tué d'un coup de pied de cheval. L'estomac de cet infortuné étoit si vaste, qu'il contenoit un seau d'alimens. Mais si l'amplitude extrême de l'organe digestif explique assez bien la boulimie, la situation particulière des nerfs dans ce même organe rend quelquefois compte de la perversion et de la bizarrerie de ses facultés appétitives. Les auteurs ont fait mention

d'un individu disséqué par Réal-Colomb, et qui ne jouissoit point pendant sa vie de la perception des saveurs. Aussi le voyoit-on avaler du cuir, du plâtre, de la terre, avec la même facilité que le pain, et sans en apercevoir les différences. Lorsqu'il mourut, on constata que les nerfs gustatifs, bien loin de se porter vers la bouche et la langue, se dirigeoient vers l'occiput. C'est à cette disposition physique qu'étoit dû le phénomène dont nous venons de parler. L'homme que nous avons vu à la ménagerie du jardin royal des Plantes, qui ne mangeoit que de la chair crue, et qui abhorroit les substances végétales, avoit l'estomac petit et assez semblable à ceux des animaux purement carnassiers. Quant à l'espèce d'appétit dépravé qu'on nomme *malacie*, et qui porte à rechercher les substances alimentaires d'un goût piquant et épicé, etc., cette affection tient sans doute à un état de flaccidité de l'estomac, et à une perte de ton qui a besoin d'être réparée, etc.

Causes extérieures. L'on a vu survenir l'hétérorexie après de longs chagrins qui ont amené la folie. La chlorose, déterminée par la rétention des menstrues, produit le même effet. La malacie accompagne souvent la grossesse, etc. Cette affection peut aussi être causée par des habitudes pernicieuses.

Traitement curatif. Ce genre de maladie réclame à peu près les mêmes moyens curatifs que le précédent. Il convient d'abord de chercher à guérir les maladies primitives qui ont donné naissance aux appétits immodérés et dépravés. L'hétérorexie des femmes enceintes disparoît d'ordinaire après l'accouchement; celle des jeunes filles chlorotiques après le mariage. Lorsqu'elle est le résultat d'une foiblesse particulière du système nerveux, les bains froids peuvent opérer sa guérison.

GENRE III.

DYSOREXIE. Dysorexia.

Quelques auteurs ont consacré ce mot pour exprimer un symptôme commun à plusieurs maladies. Je m'en suis servi dans cet ouvrage, pour désigner une affection essentielle. Cette affection est produite par un état d'inappétence de l'estomac pour les alimens solides. Il faut rapporter à ce genre les espèces suivantes :

1ère *Espèce.* La Dysorexie saburrale. *Dysorexia saburralis.* Cette espèce tient à la surcharge des crudités et des matières saburrales qui ont affoibli la contractilité naturelle de l'estomac. Les malades éprouvent communément des nausées, ainsi qu'un sentiment de satiété et de réplétion.

2ème *Esp.* La Dysorexie antipathique. *Dysorexia peculiaris.* C'est le dégoût et même la répugnance invincible que nous inspirent certains alimens. Il est rare de trouver un individu

qui n'ait une aversion particulière pour des choses saines en elles-mêmes. Combien n'y a-t-il pas de personnes qui ne sauroient supporter le lait, le beurre, les huîtres, et autres mets analogues !

3ème *Esp.* La Dysorexie nerveuse. *Dysorexia spasmodica.* Cette espèce attaque parfois les femmes sujettes à des mouvemens spasmodiques et convulsifs. Les cataleptiques, les aliénés, les mélancoliques, y sont particulièrement sujets. Il y a pendant très-long-temps abstinence complète de nourriture. La dysorexie présente des phénomènes qui tiennent du merveilleux : c'est pourquoi certains auteurs la nomment *anorexia mirabilis.*

Tableau de la Dysorexie. La dysorexie se manifeste par la diminution ou l'abolition de l'appétit, par des rapports acides ou nidoreux, lesquels ont lieu principalement lorsqu'on a pris de la nourriture. Il survient des nausées, des flatulences, une amertume extrême dans la bouche. Le ventre est paresseux, et il y a un sentiment d'oppression à l'épigastre. Quand la maladie est invétérée et qu'elle se prolonge, le corps maigrit et tombe dans une extrême foiblesse. La dysorexie saburrale est la plus fréquente ; elle est devenue presque habituelle dans les grandes villes, par l'effet de l'intempérance et par l'abus des substances alimentaires.

Chaque espèce de dysorexie semble avoir des symptômes qui lui sont propres et qui la séparent absolument des autres. Aucun des phénomènes que nous venons d'énumérer ne se remarque dans la dysorexie antipathique. Dans celle-ci, l'estomac se révolte, pour ainsi dire, contre l'aliment qu'il a pris en véritable aversion. Les livres de l'art sont pleins de faits qui constatent ces répugnances particulières. J'ai vu à Paris une jeune demoiselle qui ne pouvoit manger des fraises sans être agitée par des convulsions violentes, et sans éprouver une éruption prurigineuse sur toute la périphérie des tégumens. Les framboises ne produisoient jamais le même effet. Le seul aspect d'un aliment suffit quelquefois pour faire éclater ces dégoûts insurmontables qui émanent de l'idiosyncrasie. J'ai connu une dame qui éprouvoit une sorte d'effroi à la vue des crabes, des écrevisses, des anguilles, et autres mets analogues que l'on sert journellement sur nos tables. Combien de personnes prennent journellement en horreur les huîtres, le lait, le beurre et le fromage, etc. ! Souvent même l'expérience nous démontre qu'il est des substances qui flattent singulièrement l'organe du goût, mais que l'estomac ne peut recevoir sans les repousser.

Au surplus, aucune espèce de dysorexie n'étonne autant l'imagination que celle qu'on voit être le simple résultat d'un trouble survenu dans les facultés intellectuelles de l'organe cérébral et dans les fonctions du système nerveux. M. le baron Desgenettes a publié l'histoire d'un jeune homme atteint d'une mélancolie superstitieuse, et qui finit par être la victime de son obstination à ne vouloir prendre aucune nourriture.

Cette observation intéressante mérite d'être rappelée succinctement dans ce tableau. L'individu dont il s'agit présentoit d'ailleurs tous les caractères de l'exaltation mentale qui le dominoit. Il avoit la peau sèche et brune, les veines saillantes, les yeux brillans et le regard fixe, l'haleine fétide, etc. On remarquoit une suite admirable dans le récit qu'il faisoit de son aventure, et dont voici les principaux détails : Il étoit devenu tout à coup, sans cause connue, triste et rêveur. Il passoit tout son temps dans les lieux écartés et solitaires pour lire et méditer les livres saints, particulièrement la Bible. Un jour (fête de la Saint-Jean), après avoir vaqué à ses pieux exercices, il se coucha pour prendre un peu de repos. Il s'étoit à peine livré au sommeil, qu'un ange lui apparut en songe et lui annonça que Dieu avoit fait choix de lui pour donner au monde un grand exemple de sa puissance. Il lui prescrivoit en outre de jeûner pendant quarante jours et quarante nuits. Ce fut donc pour obéir à la Divinité et se rendre digne de sa protection que notre malade se soumit aussitôt à l'abstinence la plus austère, ce qui lui ôta ses forces et le maigrit considérablement. Ses proches le supplioient en vain de prendre quelque nourriture pour se soutenir; il se refusoit constamment à leurs prières. On avoit conçu les plus vives alarmes sur son état. Enfin, le terme des privations qui lui avoient été ordonnées arriva ; mais au bout de quarante jours, nouvelle vision d'un ange qui le loua de sa persévérance, et lui annonça qu'après une telle épreuve, *il étoit mort désormais à la chair et au sang.* Le messager céleste lui présenta en même temps un vase rempli d'une liqueur rouge et parfumée, qui devoit à jamais suffire aux besoins physiques de son corps. Notre jeune homme, pénétré de respect et de reconnoissance, tenoit encore sur ses lèvres le breuvage divin, lorsque l'ange disparut. Rien n'étoit plus propre que cette aventure chimérique à exalter sa tête foible et à le raffermir dans son projet d'abstinence. Lorsque, par complaisance pour ses parens, il consentoit à avaler quelque substance alimentaire, il ne tardoit pas à la rejeter par le vomissement. D'ailleurs il ne souffroit en aucune manière du jeûne qu'il s'étoit imposé. Content d'avoir fixé le choix de Dieu, il étoit ivre de béatitude. C'est à cette époque qu'on crut partout que sa maladie étoit simulée, et qu'il vouloit se soustraire à la réquisition militaire. Aussi fut-il incorporé dans un bataillon et contraint de venir à Paris; mais cette violence ne changea rien à sa manière d'être. On l'envoya à l'hôpital du Val-de-Grâce, et c'est là qu'il fut soigneusement observé par plusieurs médecins et chirurgiens. Je supprime une partie des détails relatifs à son nouveau séjour. Même égarement dans son esprit, et par conséquent dans sa conduite; même obstination à refuser tout ce qu'on lui présentoit. On avoit beau l'exhorter, il se défendoit aussitôt par une fermeté inébranlable. Un jour, il se laissa persuader et consentit à avaler un peu d'eau vineuse, qu'il rejeta un instant après avec un peu de mucosité. On réitéra les essais avec du petit-lait sucré, de l'eau de riz, etc. ; mais les vomissemens

se reproduisoient et le fatiguoient à l'excès. Il fallut dès-lors renoncer à lui faire d'autres propositions. L'ennui le gagna ; il demanda et obtint la permission d'aller respirer l'air natal. On le croyoit déjà rendu dans son pays, lorsque, huit ou dix jours après, on le rapporta à l'hôpital dans un état complet de délire. Une terreur religieuse s'étoit emparée de lui : il croyoit avoir encouru la colère de Dieu, et s'imaginoit voir à chaque instant le démon qui le menaçoit. Dans son désespoir, il demandoit en grâce qu'on le délivrât de la vie. Lorsqu'on vouloit restaurer ses forces par quelque bouillon, ses dents se serroient, et les muscles de son pharynx entroient en contraction. Comment auroit-il pu résister à des accidens aussi extraordinaires ? Il mourut enfin après la plus triste des agonies. M. le chirurgien Ballin procéda à l'ouverture du cadavre. L'estomac, qui étoit l'organe essentiel à visiter, n'avoit que le quart de son volume naturel ; mais ses tuniques avoient acquis tant d'épaisseur, qu'elles approchoient, pour ainsi dire, de la consistance des cartilages ; le duodénum, l'iléon et le jéjunum participoient légèrement à cette disposition.

Je ne puis m'empêcher de rapprocher de ce fait une observation non moins surprenante, qui a été publiée par les auteurs de la Bibliothèque britannique. Il s'agit d'une jeune fille qui habitoit un village de la Suisse, et qui existoit pareillement sans prendre aucune nourriture solide ni liquide. Voici les traits principaux qui la concernent. Une frayeur subite avoit supprimé ses menstrues. Pendant environ deux années, la nature suppléa à cet écoulement par des hémorrhagies nasales. Elle éprouva aussi des exanthêmes à la peau, des défaillances, et une sorte de trouble dans les facultés intellectuelles. Plus tard, elle eut une fièvre adynamique qui se jugea par un abcès à la gorge : cet abcès se vida, mais reparut plusieurs fois, et ne fut jamais complètement guéri. L'année suivante, les mêmes accidens se renouvelèrent avec plus d'intensité qu'auparavant. Enfin, un jour ses mâchoires se serrèrent hermétiquement, sans qu'il fût possible de les entr'ouvrir pour lui faire avaler le moindre aliment; son gosier éprouvoit la même constriction. Ce qui est vraiment miraculeux chez cette fille, c'est que, malgré son abstinence et quoiqu'elle fût demeurée long-temps au lit et dans la même attitude, son corps n'avoit point maigri ; son visage avoit conservé sa couleur ordinaire. Cette infortunée, qui se nommoit Louise-Joséphine Durand, avoit un médecin très-habile qui recueilloit avec un soin particulier tous les faits que nous racontons, et rien ne sauroit être plus authentique. Elle fut en outre observée par des témoins très-éclairés, auxquels on est redevable de l'histoire dont on ne trace ici qu'un précis abrégé. Ces témoins assurent que tous ses sens s'étoient maintenus dans une intégrité parfaite ; l'organe du goût même ne s'étoit point affoibli, quoiqu'elle n'en fît point usage depuis long-temps. Comme ses dents demeuroient toujours serrées, et qu'il y avoit une grande difficulté à les séparer l'une de l'autre, on avoit pris le parti de lui arracher une dent incisive, et c'est par

cette ouverture qu'on avoit voulu tenter l'introduction de quelque liquide nutritif, qu'elle rejetoit le plus souvent : mais elle en distinguoit très-bien la saveur. L'esprit de la malade n'étoit d'ailleurs altéré en aucune manière : elle avoit une sensibilité exquise et la mémoire la plus fidèle. « Le caractère moral de cette créature malheureuse, disent » les auteurs de la Bibliothèque britannique, inspire un vif intérêt et une véritable » admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été. » Gisant depuis quatre ans, couchée sur le dos, dans la même attitude, tourmentée de » douleurs, et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent » souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte en sa personne l'abrégé de » toutes les misères humaines, elle ne vouloit point que nous la plaignissions. Elle » cherchoit à nous prouver qu'il y avoit beaucoup de gens peut-être encore plus » malheureux qu'elle. Elle détournoit la conversation ; elle essayoit même de nous » égayer par quelques plaisanteries qui n'étoient pas sans délicatesse, et l'on voyoit le » sourire errer sur ses lèvres flétries par l'habitude de la douleur ». Les parens de la jeune malade furent interrogés. C'étoient des personnes simples et incapables d'aucun artifice. Ils affirmèrent que leur fille existoit sans prendre aucune nourriture, et que, depuis long-temps, elle étoit immobile dans son lit, sans avoir eu l'évacuation la plus légère. Lorsque la soif se faisoit sentir, elle essayoit de prendre une gorgée d'eau, qu'elle rendoit soudainement, et dont elle n'éprouvoit que le contact passager. Mais il s'écouloit souvent plusieurs mois sans qu'un tel besoin se manifestât. Ce fait extraordinaire que nous venons de raconter a la plus grande analogie avec une observation de Mackensie, qui est reproduite et citée par les auteurs de la Bibliothèque britannique, et qui se trouve consignée dans les Transactions philosophiques de Londres.

Au surplus, les exemples de cette espèce de dysorexie ne sont pas rares chez les maniaques, chez les cataleptiques, et autres individus atteints d'affections analogues. L'épouse d'un chirurgien d'Auteuil, devenue aliénée par l'effroi que lui inspirèrent des cosaques, passa six semaines sans prendre aucune nourriture. J'ai donné des soins à une jeune dame que de longs chagrins avoient rendue très-sujette aux convulsions. Elle ne pouvoit avaler le moindre aliment sans éprouver le plus violent accès : aussi s'étoit-elle condamnée à une abstinence si sévère, qu'on eût dit qu'elle ne vivoit en quelque sorte que de l'air qu'elle respiroit. Depuis un temps infini, trois cuillerées d'un bouillon léger qu'elle prenoit tous les jours avec douleur, suffisoient à sa subsistance. Cependant son teint conservoit toujours le même éclat et la même fraîcheur. Dans une circonstance, elle passa trois jours sans prendre autre chose que deux pastilles de menthe.

Dans ce tableau de la dysorexie, on voit aisément ressortir toutes les différences qui constituent les trois espèces que nous avons établies. Le symptôme capital de la première espèce est une répugnance générale pour tous les alimens. L'estomac est communément surchargé de crudités, en sorte que l'appétit se trouve diminué ou détruit. Dans la seconde espèce, c'est une substance particulière qui inspire une sorte d'antipathie, et même d'horreur. La troisième enfin tient à un état nerveux; elle est presque toujours le résultat d'une exaltation religieuse, ou de quelque affection triste de l'âme.

Causes organiques. Ces causes dérivent pour l'ordinaire d'une atonie particulière de l'estomac, qui fait que les alimens introduits dans son intérieur, au lieu d'être convertis en une bouillie nutritive, forment une masse visqueuse qui n'est susceptible d'aucune assimilation. Cette atonie existe quelquefois dans tout le trajet du tube intestinal. La dysorexie antipathique provient assez souvent d'une impression forte et désagréable produite sur le système nerveux par quelque substance mal digérée, impression qui se reproduit par un effet des lois primordiales de notre économie, quand la même substance se représente. Enfin, on a vu que les facultés appétitives de l'estomac sont également susceptibles d'être affoiblies ou suspendues par des exaltations particulières du cerveau, ou par des dérangemens physiques survenus dans d'autres organes importans, etc.

Causes extérieures. Les causes extérieures de la dysorexie sont très-nombreuses. Il faut compter d'abord parmi ces causes l'accumulation des matières bilieuses, putrides, etc., dans l'estomac, qui fatiguent cet organe par leur masse ou par des excitations variées; l'usage trop fréquent et trop abondant des substances grasses, fermentées, ou huileuses; l'emploi du lard, des salaisons et autres substances rancies; la chair de certains animaux; certaines plantes légumineuses et farineuses; l'abus des boissons chaudes, telles que le thé, le café, etc : les liqueurs spiritueuses produisent constamment le même résultat. On voit au Muséum du Jardin des Plantes de Paris, un estomac singulièrement rapetissé par l'usage inconsidéré de l'esprit-de-vin. On sait avec quelle avidité les Européens boivent le vin, la bière, les liqueurs, etc.; les Asiatiques trouvent des propriétés analogues dans l'opium; les Américains, dans l'alcool de maïs, etc. Il est d'expérience journalière que les buveurs de profession ne mangent qu'une très-petite quantité d'alimens solides. Le repos et l'oisiveté détruisent manifestement l'appétit. Les longues peines, les anxiétés morales, la terreur, la colère, les méditations profondes, surtout après le repas, le libertinage, les hémorrhagies excessives, la lactation trop long-témps continuée, l'abus des émétiques, troublent la digestion et inspirent une inappétence marquée. Tout ce qui débilite le système nerveux altère nécessairement les propriétés vitales de l'estomac.

Traitement curatif. On procède au traitement de la dysorexie idiopathique par les émétiques et les purgatifs, dont néanmoins il ne faut jamais abuser. Mais les remèdes qui réussissent le mieux sont toujours ceux qui sont analogues à la cause productrice de la maladie. Les nourritures qui ont été vivement désirées, sont souvent très-propres à faire disparoître les symptômes de cette affection, parce qu'elles raniment le ton affoibli de l'estomac. La dysorexie qui est le produit d'une aversion particulière, tient à l'idiosyncrasie de l'individu, et doit être respectée. La dysorexie nerveuse disparoît souvent par des distractions agréables, par un exercice modéré, soit à pied, soit à cheval, par l'emploi des bains froids, etc.; dans d'autres cas, il faut s'assujettir à une vie sobre, et savoir s'imposer des privations.

GENRE IV.

POLYDIPSIE. Polydipsia.

La polydipsie est le désir immodéré des liquides, qui tourne presque toujours au détriment de la santé. Elle se déclare communément comme symptôme d'une autre affection; mais elle est quelquefois idiopathique, et c'est sous cet unique point de vue que nous la considérons ici. On en distingue deux espèces qui offrent des différences tranchées, et qu'il importe de ne pas confondre :

1ère *Espèce.* La Polydipsie aqueuse. *Polydipsia hydropota.* Les malades qui sont atteints de cette espèce de polydipsie ne souhaitent avidement que les boissons aqueuses, acides ou mucilagineuses; en un mot, celles qui sont le plus propres à apaiser le besoin naturel de la soif.

2ème *Esp.* La Polydipsie vineuse. *Polydipsia vinosa.* Cette espèce porte ceux qui s'y livrent à se gorger de vin, ou d'autres boissons spiritueuses, jusqu'à opérer le trouble des fonctions intellectuelles.

Tableau de la Polydipsie. Le supplice de Tantale est l'emblème des souffrances qu'endurent les individus sujets aux atteintes de la polydipsie. J'ai observé plusieurs fois la marche de cette affection dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Aucun besoin n'est plus tourmentant et plus impérieux. J'ai donné mes soins à une pauvre femme qui étoit perpétuellement altérée, et qui buvoit avec une avidité inexprimable tous les liquides qu'on lui présentoit; elle en prenoit quelquefois une quantité si prodigieuse, que son estomac en étoit distendu, et qu'elle ne tardoit pas à les rendre par le vomissement. Souvent, pour apaiser la chaleur brûlante qu'elle ressentoit à l'arrière-bouche, elle tâchoit de conserver des gorgées d'eau froide, qui ne lui procuroient qu'un soulagement passager. La soif redoubloit et n'en devenoit que plus

dévorante aussitôt que le liquide étoit avalé. Cette femme d'ailleurs n'étoit atteinte d'aucune maladie dont cette soif excessive fût le symptôme ; elle n'aimoit guère les alimens solides, préféroit les bouillons, et surtout les limonades ou l'eau d'orge. Elle nous disoit souvent qu'elle souhaiteroit être précipitée dans un fleuve, pour y boire sans cesse et tout à son aise ; elle ne pouvoit souffrir les liqueurs spiritueuses.

J'ai vu se développer la même maladie chez un jeune homme âgé de dix-neuf ans ; elle commença d'abord par une grande sécheresse de la bouche. L'individu buvoit plus souvent que de coutume ; mais sa soif alla toujours en croissant, et devint si véhémente, qu'elle finit par troubler son sommeil. Il s'affoiblit à un point extrême, et la fièvre s'empara de lui. Il avaloit quelquefois instantanément deux bouteilles d'eau fraîche sans être désaltéré ; il ne cessoit de boire que lorsque le liquide pesoit sur son estomac ; alors il éprouvoit une douleur vive qui duroit un quart d'heure, et il sentoit de nouveau le besoin d'étancher sa soif renaissante. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ses urines étoient peu copieuses ; mais son ventre avoit acquis un volume considérable. On observe dans ce moment, au village de Saint-Amand, à deux lieues de Mende, département de la Lozère, un fait extraordinaire qu'il est intéressant de consigner ici : un petit garçon, qui peut avoir environ quinze ans, éprouva une vive frayeur dans son bas-âge ; il tomba aussitôt dans une foiblesse extraordinaire. Dès-lors, il éprouva une soif si vive, qu'il a bu pendant plusieurs années deux cents livres d'eau par jour. Depuis dix-huit mois, il n'en boit plus que soixante ; il sort à chaque instant de la maison pour aller boire dans un jardin. Pendant les chaleurs de l'été, lorsqu'il est en route d'un village àun autre, s'il ne trouve pas d'eau sous sa main, il étanche sa soif avec son urine. Lorsque cette ressource lui manque, ses forces l'abandonnent entièrement ; ses genoux fléchissent, et il tombe dans un état d'anéantissement. Si l'on vient à son secours, et si on le fait boire, il se ranime au même instant ; aussi porte-t-il toujours un gros cruchon avec lui, lorsqu'on l'envoie aux champs ; la nuit, on en place un second au chevet de son lit, et le matin il est vide. Cette singulière indisposition ne l'empêche pas d'être actif et laborieux ; mais il ne prend aucun accroissement. J'ai dit qu'il avoit quinze ans, et il paroît n'en avoir que dix.

Il n'est personne qui n'ait eu devant les yeux le tableau repoussant de la polydipsie vineuse. C'est celle qui est devenue la plus générale parmi les hommes. Il est d'observation que tous les peuples plus ou moins civilisés ont un attrait insurmontable pour les liqueurs spiritueuses et fermentées. Un chaudronnier de la place Maubert étoit tellement dominé par cette passion honteuse, qu'il passoit tous les instans du jour à la satisfaire. Lorsqu'il sortoit dans les rues pour vaquer à ses affaires, il avoit

l'habitude de s'arrêter chez tous les marchands de vin qui se rencontroient sur sa route. Ces derniers le voyant arriver de loin, s'empressoient de lui préparer un verre de ce doux nectar, qu'il buvoit avec une avidité inconcevable; sa soif, continuellement stimulée par la variété des vins, étoit devenue inextinguible. Les facultés de sa raison n'en éprouvoient d'ailleurs aucun dérangement, et tel étoit le motif qu'il alléguoit sans cesse pour faire excuser son intempérance. Il étoit d'un embonpoint démesuré; mais, dans la suite, il finit par maigrir considérablement, et par tomber dans le marasme le plus complet. La fièvre hectique le consuma dans ses derniers instans. A l'ouverture du cadavre, nulle altération dans son estomac, si ce n'est un rétrécissement manifeste et une épaisseur considérable dans ses parois.

Causes organiques. On connoît l'ingénieuse théorie de la soif, établie par un physiologiste moderne: on sait qu'il n'a vu dans ce phénomène, si diversement expliqué jusqu'à ce jour, que le résultat d'une activité prédominante du système vasculaire, mise en jeu par l'exubérance momentanée du sang et du calorique. L'irritation inflammatoire qui en dérive, se communique avec rapidité au système nerveux, qui reproduit alors cette sensation aussi incommode qu'impérieuse, à laquelle se lie le besoin des liquides. Les signes qui marquent ce pressant besoin, tels que la rougeur de la langue, la sécheresse du palais, l'ardeur brûlante de l'arrière-bouche, la chaleur fébrile et véhémente qui s'établit dans tout le corps, etc., semblent venir à l'appui de cette assertion. Or, sans doute, dans la polydipsie qui nous occupe, il est des causes morbifiques et inhérentes au système vivant, qu'il n'est guère facile de déterminer, mais qui tendent sans cesse à phlogoser le système vasculaire, à accélérer le cours du sang, et à accroître son affinité pour le calorique; mais ces idées, purement hypothétiques, ont besoin d'être confirmées par des observations plus étendues, et surtout plus décisives.

Causes extérieures. La polydipsie se contracte souvent par habitude; elle est souvent l'effet du caprice et de la ridicule observation de l'étiquette. Rien n'est plus ordinaire que de voir des individus qui boivent continuellement, et qui se gorgent de vin et de bière par amitié pour leurs semblables. Et combien d'oisifs n'aperçoit-on pas réunis autour d'une table ronde pour vider sans besoin de larges coupes de liqueurs spiritueuses! Cette soif ardente est souvent entretenue par un climat chaud et par des vents secs, par des alimens échauffans, tels, entre autres, que du biscuit, des viandes frites, salées ou fumées; par l'usage inconsidéré du jambon, des harengs, des fromages forts; les veilles, les exercices fatigans et prolongés de la chasse, etc., sont capables de produire la soif excessive. On peut en dire de même de certains moyens médicamenteux : tels sont les vomitifs, les purgatifs, les sudorifiques, l'usage continuel des

bains chauds, etc. On sait que diverses maladies ont le même résultat; telles sont les hydropisies, l'angiopyrie, la leucopyrie, etc.; les grandes hémorrhagies, la polyurie, le scorbut.

Traitement curatif. Dumas avoit tenté des expériences d'après lesquelles il conste que les boissons nitrées, qui exercent une action débilitante sur le système vasculaire, sont en même temps celles qui apaisent la soif avec le plus de promptitude. Il faut, du reste, diriger le traitement de la polydipsie d'après la nature des causes qui l'ont suscitée. Le plus souvent, il faut combattre les maladies primitives dont elle est le symptôme. Les remèdes les plus efficaces doivent être pris dans la classe des délayans, des adoucissans, etc., parmi lesquels il faut citer l'eau pure, les acides agréables, le petit-lait clarifié, les décoctions d'orge et d'avoine, les fruits doux de toutes les classes, etc. Observons, au surplus, que la quantité de liquide nécessaire pour apaiser les symptômes de la polydipsie, doit varier selon l'habitude, le climat, le genre de vie, le tempérament. Il est des bornes que, dans aucun cas, il n'est permis de franchir impunément. L'eau, prise en trop grande abondance, distend l'estomac outre mesure, et en paralyse, pour ainsi dire, les fibres musculaires. J'ai vu un cas de polydipsie qui avoit été efficacement combattu par l'emploi réitéré des bains tièdes.

GENRE V.

ADIPSIE. Adipsia.

L'Adipsie est le défaut absolu de soif ou la diminution morbifique du désir des liquides. Ce genre de maladie est infiniment plus rare que le précédent. Les auteurs en parlent peu, et je n'ai eu l'occasion de l'observer que sur un très-petit nombre d'individus. Je crois qu'on peut admettre les deux espèces suivantes :

1ère *Espèce*. L'Adipsie idiosyncrasique. *Adipsia primaria*. Cette espèce a été signalée par Sauvages. Elle est le résultat de l'idiosyncrasie de l'individu qui en est atteint. Je l'ai observée chez quelques personnes, particulièrement chez deux femmes qui, dans leurs repas, prenoient une quantité considérable d'alimens solides, et buvoient à peine une seule fois.

2ème *Esp*. L'Adipsie spasmodique. *Adipsia nervosa*. Celle-ci est purement accidentelle. Elle dépend d'un spasme particulier de l'arrière-bouche, ou d'un trouble extraordinaire survenu dans le système nerveux par l'effet de quelque passion de l'âme. Certains cataleptiques ont présenté ce phénomène.

Tableau de l'Adipsie. Il est d'observation que cette maladie se manifeste plus souvent chez les femmes que chez les hommes. On l'a remarquée néanmoins chez des individus

du sexe masculin, qui avoient été frappés d'une dépravation accidentelle dans l'organe du goût. J'ai déjà eu occasion de parler d'un homme remarquable par la singularité de ses appétits. Il n'aimoit à se nourrir que de chair crue; aussi étoit-il fort rare qu'on le vît boire. Le sang dont cette chair étoit naturellement imbibée servoit sans doute à étancher sa soif. Il est certain que les personnes qui font usage d'alimens aqueux peuvent s'abstenir long-temps de boisson. Quant à l'adipsie idiosyncrasique, Sauvages prétend l'avoir observée chez un académicien de Toulouse, qui, dans le fort même de la saison de l'été, passoit des mois entiers sans éprouver le besoin de boire. Le même auteur fait mention d'une femme qui, malgré la vivacité naturelle de son caractère, n'introduisoit aucun liquide dans son estomac pendant les quarante jours que dure le carême. M. Gastellier voyoit dans la petite ville de Montargis une servante, âgée d'environ trente ans, qui mangeoit beaucoup sans jamais boire. Ce phénomène faisoit un grand bruit par sa singularité. Il n'y avoit pourtant ici ni dissimulation ni supercherie; et depuis très-long-temps aucune goutte d'eau n'étoit entrée dans sa bouche. La santé de cette fille n'éprouvoit d'ailleurs aucun dérangement : elle étoit d'un embonpoint ordinaire; son teint étoit un peu jaune; mais ses dents étoient d'une grande beauté. J'ai observé un cas d'adipsie fort intéressant dans l'intérieur de l'Hôpital qui m'est confié. Une jeune fille avoit éprouvé des chagrins très-graves, à la suite desquels il se manifesta une sorte de stupeur dans ses facultés cérébrales. Elle demeura plusieurs mois immobile et dans un état de mutisme complet. Elle éprouvoit un spasme douloureux à l'œsophage, qui l'empêchoit d'avaler aucun liquide; elle ne gardoit que les alimens solides.

Causes organiques. Les causes organiques qui influent sur le développement de l'adipsie sont un tempérament froid et humide, un état de mollesse dans les fibres musculaires, un spasme nerveux ou un délire plus ou moins prolongé, etc.

Causes extérieures. On ne sauroit assigner d'autres causes extérieures de l'adipsie que l'habitation d'un pays constamment humide et marécageux, ainsi que l'usage habituel des fruits acides, aqueux ou mucilagineux. L'adipsie est un symptôme de plusieurs maladies : elle est ordinairement funeste dans cette circonstance, parce qu'elle suppose une altération profonde du système nerveux et de l'organe encéphalique.

Traitement curatif. La soif diminuée ou abolie suppose un grand relâchement dans les glandes salivaires et une grande abondance de sucs lymphatiques; il faut en conséquence donner aux malades des viandes grillées ou rôties, des alimens secs, etc. Comme l'adipsie tient fréquemment à une habitude défectueuse, il importe de la rectifier, en accoutumant peu à peu l'individu aux boissons. J'ai vu un enfant qu'on avoit guéri par cet unique moyen.

GENRE VI.

DYSPEPSIE. Dyspepsia.

Ce mot, chez les nosologistes, signifie digestion difficile et laborieuse. Une pareille affection est devenue très-fréquente, surtout depuis que l'intempérance est si généralement répandue. Les auteurs ont singulièrement multiplié ses espèces, dont la plupart ne sont que symptomatiques. Je pense qu'il suffit d'admettre les suivantes, et que toutes les autres s'y rapportent :

1ère *Espèce.* La Dyspepsie bilieuse. *Dyspepsia biliosa.* Cette espèce est facile à reconnoître. L'haleine est fétide et la langue constamment recouverte d'un enduit jaunâtre. Les malades éprouvent à l'estomac la sensation d'une barre. Il y a ardeur brûlante au cardia, douleur pesante à la tête. La surcharge gastrique n'est point accompagnée de fièvre.

2ème *Esp.* La Dyspepsie muqueuse. *Dyspepsia mucosa.* Cette espèce est caractérisée par des vomissemens d'une matière glaireuse. L'estomac des malades est plein de crudités insipides, visqueuses et collantes. Ils éprouvent dans cet organe une sensation de tiraillement plutôt que de la pesanteur. C'est la dyspepsie des vieillards cacochymes, et des enfans qui mangent avec excès. Les femmes y sont sujettes, à cause de la prédominance lymphatique qui distingue leur tempérament. Ceux qui souffrent de cette dyspepsie ont de la propension à la somnolence.

3ème *Esp.* La Dyspepsie nidoreuse. *Dyspepsia nidorosa.* Dans cette espèce, le malade mange avec son appétit ordinaire ; mais, une heure après avoir pris ses alimens, il éprouve des rapports aigres ou d'œufs couvis. L'estomac ne rejette aucune matière ; il est comme gonflé et tourmenté d'ailleurs par un feu brûlant. La nuit, le sommeil est interrompu par des troubles digestifs. La bouche est pâteuse ; elle exhale une odeur acescente, qui est le résultat des végétaux mal digérés. Ces sortes de malades sont un objet de rebut pour leurs voisins.

4ème *Esp.* La Dyspepsie flatulente. *Dyspepsia flatulenta.* La dyspepsie flatulente est très-commune chez les personnes nerveuses et délicates. Elle se manifeste par une sensation de gonflement, ou plutôt de flatulence qui distend le ventricule et tout le canal alimentaire. Il y a fréquemment tumeur globuleuse à l'épigastre, et d'autres fois douleur pongitive au-dessous du cœur. Rien n'égale les anxiétés que donne cette espèce de dyspepsie. Les malades ne peuvent se mouvoir ni fléchir leur corps sans une vive douleur. Je connois un homme qui est obligé de quitter la table, et qui va dans les appartemens se rouler sur un lit avec des mouvemens convulsifs.

Tableau de la Dyspepsie. Ceux qui sont atteints de la dyspepsie éprouvent une sorte de poids dans l'intérieur de l'estomac aussitôt qu'ils ont mangé. Long - temps après, cet organe est fatigué par une sensation de plénitude très - incommode. La digestion

s'effectue avec une telle peine, que, le lendemain encore, la plupart se trouvent tourmentés par des nausées, des gastrodynies, des tensions, des gonflemens pénibles à l'épigastre, et souvent par l'éructation d'une matière qui prend des qualités diverses, selon l'idiosyncrasie des individus, la nature des alimens et la gravité de l'affection. Les malades sont inquiets, languissans et moroses; ils ne peuvent vaquer au moindre travail; une constipation rebelle est pour eux un supplice continuel. Les phénomènes de la dyspepsie n'offrent pas toujours des caractères identiques. Ils varient nécessairement d'après le genre de lésion qui a pu être produit sur les organes destinés au travail de l'assimilation. Toutes les fois que l'estomac est sans énergie, et que les substances nutritives, par leur nature vicieuse, résistent à l'action de la faculté digestive, elles se trouvent nécessairement livrées à un mouvement de fermentation, presque semblable à celui qui auroit lieu, si ces substances étoient hors du domaine de la vie. Ce n'est plus qu'un mouvement de décomposition chimique ordinaire; la matière des alimens se corrompt et se putréfie. Or, cet accident ne sauroit survenir dans un organe aussi sensible que l'estomac sans le fatiguer à l'excès par le sentiment de gêne et de réplétion qu'il occasionne.

Les symptômes les plus manifestes et les plus ordinaires sont une tension douloureuse du ventricule, et surtout un sentiment d'ardeur brûlante, fréquemment accompagné de renvois aigres ou acides, etc. Les malades exhalent fréquemment l'odeur repoussante d'œufs couvis, d'empyreume ou d'huile rancie. Il est d'autres odeurs mal définies, ou qu'on ne peut définir, et qui expriment la foiblesse relative des organes digestifs : telle est celle du fromage de Parmezan qu'éprouvent beaucoup d'individus atteints de dyspepsie. L'odeur alcaline de la bile n'est pas moins insupportable pour ceux qui approchent ces sortes de malades. Il est des cas où les organes de la digestion sont, pour ainsi dire, encombrés par une pâte visqueuse et gluante, ou par des alimens aigris et putrescens. De là naît une sorte de malaise qui se répand dans l'économie animale. Les symptômes fâcheux augmentent de toutes parts; les malades se plaignent principalement d'une douleur insupportable dans la région épigastrique; ils éprouvent une céphalalgie parfois très-grave et continuelle, souvent accompagnée d'un vertige tel que celui qui fait chanceler un homme ivre. Il y a cardialgie, salivation, soif ardente, etc.; leur estomac se contracte pour se délivrer du poids importun qui le surcharge; ils vomissent, ou sont tourmentés par des nausées quelques heures après leurs repas.

La tuméfaction flatulente de l'estomac et des intestins donne lieu aux spasmes et à l'angoisse. Quelquefois les forces médicatrices de la nature provoquent une diarrhée salutaire; plus communément, il y a constipation et colique. La circulation est si lente, que le cœur lance à peine le sang jusqu'à la surface cutanée; ce liquide s'arrête

et s'engorge dans les vaisseaux capillaires; en sorte que le visage, gonflé, bouffi, livide, offre une altération ou un aspect tout-à-fait insolite. C'est encore à la même cause qu'il faut attribuer la diminution de la transpiration; la peau est sèche et contractée, la caloricité affoiblie; le malade se plaint d'un froid de tout le corps, surtout des extrémités. Les forces du système musculaire sont frappées d'un état de langueur et d'anéantissement. La marche, l'équitation, tous les mouvemens sont accompagnés d'un sentiment de pesanteur et de lassitude. Malgré ses fatigues, le malade ne goûte jamais les douceurs du repos; s'il s'endort, son sommeil est troublé, interrompu, agité par des songes affreux ou par des réveils en sursaut. Le moral n'est pas moins affecté que le physique; les idées n'ont aucune suite; aucune coordination; la faculté de réfléchir est presque interdite; le caractère est morose et irascible. Certains individus s'attristent et se désespèrent avec une facilité extrême; les moindres secousses, la frayeur et autres affections analogues déterminent en eux des tremblemens universels: d'autres tombent dans une apathie profonde. Enfin, la dyspepsie devient une maladie très-fâcheuse. Le pouls se serre et se concentre; la poitrine est continuellement oppressée, et en proie à une gêne suffocante; les intestins sont déchirés par des douleurs renaissantes; une sueur froide baigne le corps. Quelques-uns succombent en éprouvant les phénomènes d'une apoplexie véritable; chez d'autres, on voit survenir les symptômes d'une fièvre hectique qui consume lentement les organes; le tissu cellulaire devient le siége d'infiltrations, et d'épanchemens séreux; l'hydropisie se déclare, et la mort ne tarde pas à terminer ces scènes réitérées de souffrance et de désespoir. Quelquefois cette mort est précédée d'un phénomène sinistre, que rien ne sauroit détourner. Divers gaz se dégagent avec abondance de la pâte alimentaire qui se trouve accumulée dans l'intérieur de l'estomac : cet organe foible, languissant et inerte, se trouvant alors prodigieusement distendu, ses deux orifices se ferment et subissent un resserrement total. Qu'on se représente les douleurs qui doivent résulter d'un accident de ce genre! En vain les malades tentent des efforts multipliés pour se délivrer par le vomissement des matières qui obstruent les voies digestives : ils expirent dans les plus affreux tourmens. Un soldat atteint de dyspepsie, et qui manifestoit par intervalles un appétit bizarre autant que vorace, mangea avec excès du pain frais et qui sortoit du four; cet aliment se gonfla comme une éponge dans le ventricule : il mourut presque subitement.

Il est plusieurs maladies qui ont des symptômes analogues à ceux de la dyspepsie. Il importe beaucoup de ne pas les confondre. Il est une multitude de causes qui jettent l'estomac dans un état de langueur ou qui viennent intervertir les mouvemens directs et naturels du cardia au pylore, ce qui donne lieu à des vomissemens ou à des nausées. Les affections désagréables de l'âme peuvent également influer sur ces vomissemens et sur ces nausées. C'est ainsi que les organes digestifs sont bouleversés et troublés dans

leurs fonctions, toutes les fois qu'on entend raconter des faits qui inspirent le dégoût, ou lorsque l'odorat reçoit l'impression de quelque substance fétide. Il ne faut pas être moins attentif à distinguer la dyspepsie de l'apepsie rebelle des filles hystériques et de quelques femmes grosses qui rejettent leurs alimens aussitôt après leurs repas. Le même accident peut survenir après la retrocession d'un exanthème. Souvent il succède à la gastrite, lorsqu'elle est devenue chronique. Des boissons froides l'ont souvent causée, en produisant une légère phlogose de l'estomac. Ajoutons qu'on a souvent pris les phénomènes du squirrhe au pylore pour ceux de la dyspepsie; mais il est aisé de se garantir de cette erreur, parce que le malade est tourmenté par une douleur fixe et continuelle, et parce que, le plus souvent, il suffit de palper la tumeur pour la reconnoître. Au surplus, rien n'est plus constant, rien n'est plus uniforme que la marche de la maladie que nous décrivons. De là vient que l'on s'étonne de voir qu'elle a été trop brièvement exposée dans les ouvrages des pathologistes. Cullen toutefois l'a représentée avec les vrais caractères qui la distinguent. Je n'ai voulu offrir dans ce tableau que les phénomènes de la digestion viciée ou corrompue. Ce qu'on nomme digestion empêchée ou indigestion ordinaire n'est point de mon sujet, parce qu'elle ne doit être considérée que comme un accident fortuit ou passager. Il importe du reste, dans l'histoire de la dyspepsie, de bien assigner les causes diverses qui la produisent. C'est la recherche de ces causes qui peut servir de point de départ pour le juste emploi des moyens qui conviennent à sa curation.

Causes organiques. La dyspepsie ou digestion viciée tient communément à une débilité particulière des nerfs qui se distribuent au ventricule et à tout l'appareil gastrique. D'autres ont fait dériver la source de cette maladie d'une altération plus ou moins grave du suc qu'on croit naturellement destiné à opérer la solution des substances alimentaires qui sont introduites dans l'estomac. Mais ce mode d'altération dont le suc digestif est susceptible dans l'état de maladie est absolument inconnu, et les pathologistes ne se sont guère occupés de ce point de doctrine, qu'ils ont regardé comme oiseux et frivole. Enfin, il est des auteurs qui placent la cause organique de la dyspepsie dans la surcharge des premières voies, par une mucosité intérieure qui filtre avec trop d'abondance. Je pense qu'il est superflu de s'engager dans une semblable recherche.

Causes extérieures. Il faut souvent attribuer la dyspepsie à la nature des alimens et des boissons dont on fait usage. Il est des individus qui se plaisent dans les excès de la table, qui distendent leur estomac par des nourritures lourdes et indigestes. Ceux qui font abus des sauces, des ragoûts, des viandes épicées, etc., se préparent tous les accidens de la dyspepsie. Dans beaucoup de pays on use fréquemment, et avec une sorte de volupté, de boissons chaudes. Le thé, le café, etc., font les délices des

Européens et des Américains. Les Orientaux s'abreuvent continuellement de liqueurs opiacées. Presque partout on se passionne pour le vin, et pour les sucs fermentés de différens fruits. Toutes ces habitudes peuvent devenir funestes. J'ai donné des soins à un indigent qui étoit atteint de dyspepsie parce qu'il fumoit et s'épuisoit de salive pendant tout le jour. Les oisifs qui ne se livrent à aucune profession ou qui n'exercent leurs mains à aucun travail; par opposition, ceux qui s'occupent d'affaires ou d'entreprises, ou qui ont toujours l'esprit tendu et appliqué; ceux qui s'abandonnent au commerce des femmes; enfin aux excès de tous les genres, s'exposent à cette maladie. Les habitudes de la masturbation et du libertinage altèrent surtout les forces des organes digestifs, et troublent l'assimilation.

Traitement curatif. On ne sauroit entreprendre avec sûreté la cure de la dyspepsie, sans une surveillance exacte du régime des malades. La diète doit être rigoureuse, autant pour la qualité que pour la quantité des nourritures; si on néglige cette règle importante, on manque le but essentiel de l'alimentation, qui est la réparation des forces. Un médecin habile et clairvoyant ne cherche à satisfaire que le vrai besoin, et non ce besoin factice que nous prenons si souvent pour une inspiration naturelle, depuis que l'homme a tant abusé des plaisirs attachés à l'exercice de ses sens; depuis surtout qu'il a appelé au secours de l'organe du goût les épices, les assaisonnemens, les liqueurs spiritueuses et fortes, qui violentent la force digestive. Le premier moyen curatif est donc de prescrire un bon choix d'alimens, et de les faire prendre à une certaine distance les uns des autres, pour en faciliter la coction. Non-seulement il faut en user avec sobriété et réserve, mais les soumettre à une mastication préalable pendant un temps déterminé. Un homme célèbre que j'ai connu, avoit éprouvé une dyspepsie, parce qu'il mangeoit gloutonnement, et qu'il avaloit les morceaux sans les mâcher. Il convient aussi de boire d'une manière proportionnelle aux substances solides que l'on prend. Ce sont les habitudes défectueuses qu'il nous importe surtout de corriger.

Si l'estomac est foible, il faut l'aider doucement par l'emploi des toniques et des amers. Le quinquina est surtout conseillé. Adoptez les vins stomachiques; celui de Madère est très-renommé pour remplir ce but. Quand les premières voies sont surchargées de bile ou de mucosités, quand le malade est frappé d'anorexie, on a recours à l'émétique, qui n'agit pas uniquement par sa propriété évacuante, mais en modérant les vomissemens nerveux qui sont un des symptômes de la dyspepsie. L'exercice est, en général, très-salutaire pour remédier à la lenteur digestive de l'estomac, qui se rencontre fréquemment après des maladies longues, après un travail forcé dans une vie appliquée et sédentaire. Quelquefois les digestions ont un vice essentiel, qui se contracte à la longue par l'usage de mauvais alimens, mais qui cesse de se mani-

fester aussitôt que le régime est devenu meilleur. Il est d'autres dyspepsies qui résistent davantage aux moyens de la médecine; ce sont celles qui tiennent à des maladies chroniques répercutées, à la goutte, par exemple. On ne sauroit les combattre que par des moyens appropriés à ce genre d'affection. La dyspepsie accompagne souvent la leucorrhée. Ne faut-il pas s'imposer alors le même plan de conduite? Parfois elle n'est que le résultat d'une disposition spasmodique du ventricule, qui se déclare après de vifs chagrins. On sent aisément combien toutes ces causes doivent faire varier les moyens curatifs. La dyspepsie des vieillards est due à la fréquence de leurs catarrhes. Le célèbre naturaliste Daubenton avoit composé un mémoire sur celle qui survient à l'âge du retour, et qui est due à l'affoiblissement des organes digestifs. Il proposoit l'ipécacuanha comme un remède héroïque : il vouloit qu'on l'administrât par doses fractionnées.

Il est des dyspepsies dont le phénomène spécial est une série intolérable de rapports acides, et qui est caractérisée par une soif ardente. Elle attaque ceux qui abusent des substances grasses et huileuses, des bouillies, etc. Les individus qui ne se nourrissent que des mauvaises fritures que l'on vend pour les indigens au coin des rues y sont particulièrement enclins. La présence des vers dans le canal alimentaire a pu quelquefois l'occasionner. Il faut recourir alors à tous les toniques qui empêchent la prédominance des crudités. D'après des théories vicieuses, on a vivement recommandé les terres dites *absorbantes;* on a surtout abusé de la magnésie, des yeux d'écrevisse, etc.; mais ces substances, loin de guérir la maladie, l'ont fréquemment occasionnée. Il faut égalcment rejeter les savons, les alcalis, les sels neutres, dont on a vainement attendu quelque soulagement. Nous avons déjà dit que la dyspepsie nidoreuse étoit caractérissée par une odeur infecte qui s'exhaloit de la bouche, et qui a la plus grande analogie avec celle d'œufs couvis ou pourris. On a pareillement observé que le genre de nourriture influoit beaucoup sur son développement. Les personnes qui font des excès dans le boire et le manger, qui se gorgent de substances lourdes et indigestes, y sont exposées. On a soin de changer la manière de vivre de ces malades : on les tient à la diète; on leur administre le tartre stibié, qu'il faut étendre dans une quantité considérable d'eau pure, pour exciter à la fois l'estomac et le tube intestinal. Les alimens d'excellente qualité, les bouillons rafraîchissans et laxatifs doivent être principalement adoptés.

Les gaz se dégagent quelquefois avec une telle facilité dans l'estomac et le canal intestinal, que la dyspepsie et le dégoût absolu des alimens doivent en résulter. On a beaucoup fait de recherches sur les causes qui peuvent plus ou moins disposer à cette affection; mais il est évident que, dans tous les cas, la digestion a besoin d'être dirigée

et régularisée par l'action nerveuse; et qu'ici il y a trouble, foiblesse, anomalie de la puissance assimilatrice des alimens. De là vient que les toniques ont un succès fréquent dans la dyspepsie flatulente. Lorsque vous voudrez combattre cette maladie, ayez soin d'interdire l'emploi des fruits crus, des légumes, des alimens fermentés, des salaisons, du beurre, du lait, des graisses, etc. Au surplus, tout le monde a connoissance du régime qui convient dans un tel cas. Quand il est manifeste que la dyspepsie est le résultat de l'ataxie nerveuse, les médecins combinent les toniques avec les antispasmodiques. Ils insistent particulièrement sur les infusions aromatiques, particulièrement celles d'absinthe et de camomille romaine. En Angleterre, où la dyspepsie est commune, on administre journellement la menthe poivrée : on a aussi recours à l'écorce du Pérou, à la gentiane, à la cannelle, à la poudre de Colombo, etc. Un habile pharmacien de Paris vendoit des gobelets de quassia-simaruba, dans lesquels il suffisoit de laisser un liquide quelconque pendant cinq ou six minutes pour se procurer une boisson amère. Les vins généreux sont pareillement invoqués dans une semblable circonstance. J'ai vu une femme qui s'étoit guérie d'une foiblesse d'estomac en prenant tous les matins un verre d'eau froide. La glace a été certainement favorable en plusieurs occasions. A Paris, beaucoup d'individus atteints de dyspepsie ont recours aux aloétiques, aux grains de santé, aux pilules dites *gourmandes,* aux poudres diverses débitées par les empiriques, en un mot, à tout ce qui purge; c'est ainsi qu'ils abusent à l'excès des facultés digestives, et qu'ils tombent dans des maladies incurables; c'est ainsi qu'ils entretiennent l'atonie de l'estomac et des intestins, et qu'ils empêchent le résidu de la nutrition de prendre le vrai caractère excrémentitiel. On ne sauroit assez signaler de pareils désordres. Certains médecins conseillent, avec plus de raison, l'emploi des eaux minérales ferrugineuses prises sur les lieux. D'ailleurs, l'exercice est d'une utilité incontestable dans les affections caractérisées par la dyspepsie. Il doit être pris avec modération, et ne point faire éprouver de fatigue. L'équitation surtout réunit les plus grands avantages.

M. Bouchet, qui a écrit une dissertation fort intéressante sur la dyspepsie et sur les remèdes qui conviennent à son traitement, fait aussi mention d'un état particulier de l'économie animale, qu'il est important de rappeler ici. J'entends parler de l'indigestion accidentelle et des secours qu'elle réclame. Les pathologistes distinguent trois circonstances particulières, qui font varier les moyens de thérapeutique. Dans la première, l'estomac se trouve simplement distendu par une nourriture trop abondante, ou par des alimens contraires à l'idiosyncrasie; l'individu est tourmenté par de fréquentes nausées, etc. Les médecins doivent alors seconder cette tendance de la nature. Si le malade ne vomit point d'une manière spontanée, il convient de l'aider par des émétiques appropriés ou par des boissons tièdes. On lui ôte les vêtemens ainsi que les liens qui

pourroient le serrer et le contraindre, etc. Dans la deuxième circonstance, l'indigestion se trouve accompagnée d'accidens qui alarment: les individus éprouvent un sentiment de gastéralgie qui les déchire; ils sont en proie à des anxiétés, à des spasmes, dont il faut craindre d'accroître l'intensité. On ne sauroit donc recourir sans danger au tartrate antimonié de potasse, à l'ipécacuanha ou à d'autres substances émétisées. Il importe moins de provoquer le vomissement que d'apaiser l'irritation. Le vulgaire même connoît le plan de conduite qu'il faut tenir en pareil cas. On administre tous les jours avec succès des infusions de thé ou de camomille. Pour dissiper la flatulence qui accompagne si souvent l'indigestion, certains font usage de la glace ou de l'eau froide: d'autres mettent en usage le vin pur, le café, le rhum ou quelques boissons analogues. On lit dans l'excellente thèse de M. Bouchet la formule suivante, dont on peut se servir pour apaiser le sentiment de la douleur vive qui s'établit dans l'estomac: on fait incorporer quatre onces d'eau distillée de laitue dans une once de sirop de guimauve; on ajoute quarante gouttes d'éther sulfurique. M. Bouchet donne pareillement de grands éloges au julep antiémétique de Rivière, préparation si connue dans nos pharmacies. Il l'a employé dans une occasion particulière où les vomissemens étoient formidables, et communiquoient une vive crainte à tous les assistans.

On n'ignore pas que fréquemment l'indigestion se complique d'apoplexie. Il s'établit alors des congestions sanguines dans la tête; l'individu risque d'être suffoqué. Que faire en semblable cas? Beaucoup de praticiens sont d'avis que, malgré le préjugé commun, la saignée est nécessaire. Au surplus, il est des indications pressantes, d'après lesquelles il est urgent d'ôter une certaine quantité de sang. Est-il, en effet, un accident plus funeste que celui de la réplétion totale des vaisseaux et des sinus de l'organe encéphalique? Dans ces circonstances, si vous cherchez à provoquer le vomissement, ne risquez-vous pas d'augmenter la congestion? J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme très-vorace, et qui avoit du penchant à s'enivrer. Un jour qu'il étoit gorgé d'alimens et de boisson, il se prit de querelle avec un de ses camarades. Ce dernier lui donna des coups si violens sur la face, qu'il en résulta une hémorrhagie nasale, qui, loin de lui nuire, lui devint très-salutaire. M. Gauthier-Claubry a présenté dans le temps, à la Société de Médecine de Paris, un Mémoire dont le but étoit d'établir l'utilité de la saignée dans certains cas d'indigestion. Ce Mémoire contenoit des faits irrécusables, qui prouvent que cette opération a complètement réussi, qu'elle est même absolument nécessaire après des chutes graves, ou lorsqu'il s'agit de remédier à une apoplexie survenue chez des individus qui avoient pris une trop grande quantité d'alimens, etc.

GENRE VII.

LIENTERIE. Lienteria.

Cette maladie, qui a son siége spécial dans l'estomac, a été mal à propos confondue avec d'autres flux, tels que le flux cœliaque et le flux hépatique : elle consiste dans l'excrétion par l'anus de quelques substances alimentaires qui n'ont subi qu'un foible degré d'élaboration. La lienterie est rare ; mais elle est presque toujours accompagnée d'un grand danger. J'ai observé à l'hôpital Saint-Louis les deux espèces suivantes :

1ère *Espèce.* La Lienterie atonique. *Lienteria atonica.* C'est la plus commune et la plus pernicieuse. Elle dépend manifestement d'un état de foiblesse de l'estomac, qui fait que cet organe, semblable à un vase inerte, n'a plus de pouvoir sur les alimens. Ceux-ci sont rejetés hors du corps d'une manière très-prompte, et sans avoir presque rien perdu de leur forme ni de leur odeur.

2ème *Esp.* La Lienterie vermineuse. *Lienteria verminosa.* Dans cette espèce, les alimens sont mal digérés, parce que les vers lombrics tourmentent la tunique interne de l'estomac. Cette maladie se montre quelquefois chez les femmes, et plus ordinairement chez les petits enfans : elle donne lieu à des excrémens qui sont d'une apparence chyleuse.

Tableau de la Lienterie. La lienterie est une affection qui offre les caractères les plus graves et les symptômes les plus dangereux. Quoi de plus alarmant, en effet, qu'un flux de matières nutritives, qui n'ont reçu en aucune manière l'action des organes assimilateurs, et qui s'échappent hors du corps avec tous les attributs physiques qui les distinguent ! Ici, l'estomac est absolument passif, et ne remplit qu'imparfaitement sa fonction.

Les symptômes de la lienterie sont très-variables. Quand elle se déclare avec intensité, une chaleur brûlante occupe les hypocondres. Quelquefois l'anorexie est complète, et, pour ainsi dire, invincible. Dans d'autres cas, c'est une faim canine que rien ne sauroit assouvir. Les malades éprouvent des souffrances vagues dans tous les membres ; ils sont en proie à une fièvre continue et à une soif qu'on ne peut éteindre. Si cet état se prolonge, ils sont entraînés par tous les accidens de la dysenterie qui lui succède.

Le gosier, l'œsophage, l'estomac et les intestins, se recouvrent d'aphthes rebelles. Ces aphthes précèdent quelquefois le développement de la gangrène ; quelquefois ce sont des ulcérations qui se forment sur toute la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur du conduit digestif. Un des symptômes les plus effrayans de la lienterie, lorsqu'elle a duré

long-temps, c'est le marasme. Comme les fonctions digestives sônt suspendues, la nutrition cesse de s'opérer; et c'est alors que l'atrophie ou l'hydropisie préparent la fin funeste du malade.

Ce sont principalement ces derniers symptômes que nous avons eu occasion de remarquer chez un lientérique qui a reçu nos soins à l'hôpital Saint-Louis. C'étoit un infortuné voyageur, qui, par un attrait irrésistible pour l'étude de l'histoire naturelle, disoit avoir successivement parcouru les forêts du Pérou et celles de l'Amérique méridionale. Personne n'avoit plus souffert que lui, parce que sa maladie avoit été fort longue. L'excavation de ses traits avoit rendu son visage méconnoissable; son corps étoit parsemé de taches bleuâtres et livides; sa peau étoit rugueuse et desséchée comme le parchemin; son cœur et son pouls battoient encore, mais ses membres flétris, et totalement décharnés, sembloient appartenir au tombeau.

Il n'est pas rare d'observer des lienteries purement accidentelles, uniquement causées par des alimens de nature indigeste, et qui résistent aux forces assimilatrices de l'estomac. Ce phénomène a lieu chez les individus voraces et intempérans; mais chez les femmes et les enfans qui vivent dans la classe indigente, cette affection résulte souvent de la présence des vers dans les premières voies. Ces animalcules si fréquens stimulent et irritent parfois les organes avec une telle énergie, que le mouvement péristaltique est singulièrement accéléré; la fonction digestive s'arrête en quelque sorte, et les alimens sont poussés au-dehors avant d'avoir subi l'élaboration convenable. Il est digne de l'attention des pathologistes, que les personnes sujettes à la lienterie ne ressentent le plus souvent ni douleurs vives, ni tranchées dans l'intérieur des intestins. Les nourritures solides, aussi-bien que les boissons, sortent dans leur état de crudité, sans être mêlées ni de sang ni de bile, et d'une manière si prompte, qu'elles ne perdent rien de leur forme. De tels caractères sont plus que suffisans pour distinguer la maladie dont il s'agit, de l'entérorrhée et de la dyssenterie.

Causes organiques. Les auteurs varient beaucoup sur les causes organiques de la lienterie. Les uns font consister cette affection dans un état de langueur des forces digestives, ou dans un trop grand relâchement des fibres du pylore. Le seul acte de la respiration suffit alors pour chasser les alimens, sans qu'ils aient subi la moindre coction. D'autres affirment, au contraire, qu'il y a véritablement augmentation d'irritabilité dans la tunique musculeuse du ventricule, ce qui fait passer trop vite la nourriture, et avant qu'elle ait été suffisamment élaborée. Cette augmentation d'irritabilité fait que les lientériques éprouvent souvent des symptômes de cynorexie. Enfin, selon l'opinion de quelques autres, la lienterie peut provenir *à levitate intestinorum;* c'est-à-dire que, dans ce genre de maladie, les parois des intestins n'offrant qu'une surface

lisse aux alimens, ceux-ci glissent en quelque sorte dans leur cavité sans éprouver le moindre obstacle ni le moindre retard. Il est des physiologistes qui pensent que la lienterie doit se manifester lorsque les substances qui servent à notre nutrition ne reçoivent pas les modifications vitales que l'humeur de la bile doit leur imprimer d'après les lois de l'économie animale. D'une autre part, les humoristes sont convaincus que souvent c'est l'âcreté seule de cette même bile qui suffit pour provoquer la sortie des matières qui n'ont subi aucun travail de la digestion, en communiquant une activité morbifique au mouvement contractile de l'estomac. Au surplus, toutes ces causes que nous venons d'exposer peuvent agir chacune à leur manière, et donner lieu aux phénomènes de la déjection lientérique.

Causes extérieures. Les causes extérieures de la lienterie sont tous les alimens d'une digestion pénible et difficile : tels sont, par exemple, certains fruits rouges lorsqu'ils sont encore dans un état de crudité. Les substances âcres ou trop dures produisent un effet semblable. Non-seulement les alimens de mauvaise qualité affoiblissent les organes assimilateurs, mais une trop grande quantité de nourriture, d'ailleurs très-saine, est suivie du même résultat, et donne lieu tantôt à l'entérorrhée, tantôt à la lienterie. Il faut aussi regarder comme étrangers à la nature de notre corps les vers qui se développent accidentellement dans le canal alimentaire, et qui interrompent le travail des forces digestives, en accélérant le mouvement péristaltique de l'estomac et des intestins. D'après l'observation de Fernel, certaines constitutions atmosphériques sont propres à développer épidémiquement tous les accidens de la lienterie.

Traitement curatif. Dans la lienterie, l'indication la plus urgente est de rétablir les forces de l'estomac. On parvient souvent à ce but par un heureux choix de substances toniques; on peut administrer l'ipécacuanha au malade, et le réitérer au besoin. Certains praticiens ont recours à la rhubarbe et aux teintures amères. Les vins médicinaux composés avec le quinquina, la racine de gentiane, les sommités de petite centaurée, l'absinthe, ou avec les écorces d'oranges amères, les eaux minérales ferrugineuses, etc., sont infiniment salutaires en pareil cas. La nourriture doit être simple, saine et succulente. Il ne faut ni trop varier ni trop multiplier les mets. Le vin de Bordeaux, coupé avec l'eau de Vichy ou avec l'eau de Spa, forme une boisson stomachique excellente. Le mouvement et l'exercice sont d'une grande utilité. Les malades doivent respirer un air sec et d'une température modérée : lorsque les forces seront complètement rétablies, on emploiera le bain froid en qualité de moyen prophylactique; mais il ne faut y recourir que lorsque les fonctions s'exécutent avec ordre et régularité.

GENRE VIII.

AUTÉMÉSIE. Autemesia.

L'Autémésie est le vomissement *per se*, qui n'est point symptôme d'une autre maladie, et qui survient sans cause apparente. Cette disposition de l'estomac à se contracter est souvent une affection très-opiniâtre, et qui résiste à tous les moyens curatifs. Elle peut avoir une issue fâcheuse : elle mérite donc d'occuper une place dans notre cadre nosologique. Elle renferme trois espèces, qu'il faut séparer par les caractères tranchans qui les distinguent :

1ère *Espèce*. L'Autémésie bilieuse. *Autemesia biliosa*. Rien n'est plus fréquent que cet embarras gastrique sans fièvre qui peut exister isolément, et comme affection essentielle. La langue est très-sale et de couleur jaunâtre. On éprouve dans la bouche une sensation amère, et des éructations réitérées d'une matière bilieuse. Ces éructations s'opèrent sans le moindre effort, et il semble que la bile déborde dans les organes qu'elle remplit. Cette espèce d'autémésie se manifeste chez les individus qui sont dans la vigueur de l'âge.

2ème *Esp*. L'Autémésie muqueuse. *Autemesia mucosa*. C'est l'autémésie des personnes vieilles et valétudinaires. Il me semble que les nosologistes ne l'ont ni bien observée ni bien décrite. Je me suis attaché à en recueillir plusieurs exemples. Les malades rendent, à des époques plus ou moins éloignées, une matière muqueuse très-abondante. Cette expectoration s'opère le plus communément sans violence et sans quintes de toux ; ils éprouvent néanmoins une sensation brûlante très-incommode, qui parcourt la gorge, l'estomac et le trajet du canal intestinal. Je connois une dame qui est extraordinairement tourmentée par cette évacuation, dont le besoin se déclare au moment où elle y songe le moins. Un mucus filant et écumeux sort par flots de sa bouche ; mais alors elle se trouve délivrée d'un écoulement particulier du vagin, dont elle est affligée depuis long-temps, et qui lui cause les anxiétés les plus fatigantes. Cette affection singulière n'avoit pas été sans intérêt pour quelques hommes de l'art. On connoît l'anecdote du médecin qui fut saisi d'un transport de joie à la vue d'un de ses cliens sujet à la blennémésie, et qui rendoit par la bouche une matière muqueuse, filante et diaphane. *Que vous êtes heureux !* s'écria-t-il ; *je retrouve en vous la pituite vitrée des anciens. On croyoit cette maladie perdue.*

3ème *Esp*. L'Autémésie spasmodique. *Autemesia spasmodica*. Cette espèce d'autémésie est due à l'excès d'irritabilité de l'estomac ; elle est communément précédée par des vertiges, par un obscurcissement de la vue, par le tremblement des membres, par la pâleur de la face, par la limpidité des urines et autres symptômes nerveux. On l'observe chez les femmes grosses et chez les personnes éprouvées par la navigation ou par l'exercice de la voiture. Les jeunes filles qui ont un embonpoint surabondant, y sont spécialement sujettes. Elle est quelquefois suscitée par de vives affec-

tions de l'âme; elle est souvent une crise de la colère. L'autémésie spasmodique est, dans certains cas, précédée par des convulsions; elle est souvent périodique. Les malades ne rejettent leurs alimens qu'autant qu'ils les prennent aux heures où ils ont coutume de vomir.

Tableau de l'Autémésie. L'autémésie essentielle de l'estomac ressemble à ces contractions involontaires du poumon qu'il est difficile de modérer, et que le moindre accident rappelle. On est communément averti de son invasion par l'affoiblissement de l'appétit et de toutes les forces digestives; souvent même le désir des alimens est vague et irrégulier. Les malades éprouvent de la gêne et de la pesanteur dans la région épigastrique. Chez quelques-uns, c'est une douleur vive et poignante. Certains individus vomissent à tous les instans. Chez d'autres, ce phénomène n'a lieu qu'à des époques plus ou moins éloignées. La marche de la maladie est tantôt lente et tantôt précipitée. Une jeune demoiselle avoit eu des vomissemens pendant plusieurs années consécutives; elle se maria, et ses premières couches firent disparoître l'autémésie. L'estomac peut donc être tourmenté pendant fort long-temps, sans qu'il survienne dans le tissu de cet organe aucune altération physique, ni aucun autre inconvénient grave pour la santé. Au surplus, l'autémésie causée par un état d'indisposition ou de maladie n'est point communément aussi fatigante que le vomissement causé par l'action stimulante des émétiques. On n'y observe pas ces convulsions déchirantes qui accompagnent la contraction sympathique de l'estomac dans les phlegmasies des reins et de l'utérus, dans le squirrhe au pylore, etc. Les muscles abdominaux agissent d'une manière plus foible; le diaphragme est moins vivement agité. Aussitôt qu'ils ont vomi, les malades se trouvent dans un calme parfait. Il paroît que les organes finissent par s'accoutumer à l'autémésie, et qu'elle finit quelquefois par avoir lieu sans être précédée d'aucun sentiment douloureux ou pénible.

Nous avons observé, ainsi que je l'ai énoncé plus haut, plusieurs espèces d'autémésie. Celle qui se déclare par plénitude bilieuse s'annonce d'abord par des frissons dans toute l'habitude du corps, par des lassitudes dans les tendons et dans les muscles des membres, par des sueurs partielles, par des nausées et par des dégoûts. La langue est âpre et recouverte d'un enduit jaunâtre; la bouche est pleine d'amertume; le ventricule souffre des tiraillemens douloureux, et n'éprouve de soulagement que par l'éructation d'une bile verdâtre et porracée. J'ai traité à l'hôpital Saint-Louis une ouvrière en linge qui étoit en proie à un pareil vomissement; elle rejetoit les alimens solides presque aussitôt qu'elle les avoit pris. Les liquides séjournoient plus long-temps dans son estomac; elle les gardoit près d'une heure : mais cette maladie la fatiguoit à un tel point, qu'elle en perdoit le sommeil. Elle étoit agitée par des rêves inquiétans, et accablée d'une mélancolie profonde.

L'autémésie muqueuse est très-fréquente, et cependant elle n'a point été décrite par les auteurs. J'ai cherché à réparer cette lacune. Cette espèce est d'autant plus fâcheuse, que la matière muqueuse expectorée est plus abondante. Les malades éprouvent un épuisement qui fait qu'ils ne se trouvent jamais soulagés par ce genre d'évacuation; ils se plaignent d'une douleur vive et de tiraillemens entre les épaules. Les mucosités rendues par le vomissement sont parfois d'une telle abondance, que les spectateurs en sont effrayés. M. de la B*** en rejetoit dans ses accès une quantité si prodigieuse, qu'un grand sceau s'en trouvoit rempli. Ce malade se nuisoit beaucoup à lui-même, en prenant sans cesse des émétiques et des purgatifs qui ne faisoient qu'irriter la membrane interne des premières voies, et la disposer à une sécrétion plus copieuse. L'espèce d'autémésie dont il s'agit a des caractères qui lui sont propres, et qui doivent la faire distinguer du catarrhe pulmonaire, avec lequel on pourroit la confondre. En effet, les malades ne toussent aucunement ni avant, ni durant les accès, qui ont lieu le matin aux mêmes heures, souvent à plusieurs jours d'intervalle. Ils rendent le mucus en abondance, et souvent sans presque aucun effort. Il y a d'ailleurs cette différence entre la matière rejetée dans l'autémésie, et celle qui résulte de l'expectoration catarrhale. La première est blanche, filante et purement composée de mucus. La seconde, au contraire, s'échappe par crachats détachés; elle contient un mucus plus ou moins mélangé, plus ou moins épaissi, et plus ou moins jaune, parce qu'il a plus ou moins séjourné à la surface des poumons, etc. Un caractère non moins important de cette matière, c'est qu'elle provient uniquement de l'estomac et du conduit alimentaire. Il me semble, me disoit une vieille femme, qu'on a raclé toute la surface de mes intestins. Je ne saurois donner la description de l'autémésie muqueuse, sans raconter l'histoire d'un malheureux portier, âgé de cinquante-neuf ans, lequel étoit doué d'une constitution très-frêle. Placé dans la maison d'un pharmacien, il étoit spécialement chargé de la préparation des médicamens. On l'occupoit surtout à pulvériser le tartrate antimonié de potasse, et il ne remplissoit jamais un pareil office sans être fortement incommodé. Bientôt après, ses digestions devinrent laborieuses, et il se trouva sujet à des vomissemens de matières muqueuses, claires, filantes et d'un goût fade, qui avoient lieu régulièrement tous les jours, vers les quatre heures du soir. Cette évacuation, précédée de malaise, d'une douleur plus ou moins vive à la région épigastrique, de nausées, d'un abattement général, etc., étoit suivie d'une sorte de soulagement dans tous les membres.

Mais c'est surtout l'autémésie spasmodique qui a de la tendance à s'établir d'une manière périodique, ainsi que la plupart des maladies nerveuses. Je l'ai observée chez une femme, et elle avoit constamment lieu deux heures après le repas. Il peut néanmoins se faire qu'elle arrive plusieurs fois le jour, et toutes les fois que les malades

prennent de la nourriture. On voit aussi des personnes qui vomissent toutes les fois qu'elles éprouvent de violens chagrins. La température de l'atmosphère peut produire le même effet chez certains individus. Souvent cette affection se reproduit par une sorte d'assuétude. J'ai donné des soins à un gastronome qui rejetoit à volonté toutes les nourritures qu'il avoit avalées avec immodération, lorsqu'il avoit assisté à un grand festin. Aussi profitoit-il de cette faculté pour contracter son estomac sans le secours d'aucun émétique, toutes les fois qu'il avoit besoin de nettoyer ce viscère, et de le délivrer de toutes les matières saburrales accumulées dans son intérieur.

L'autémésie peut entraîner de grands maux à sa suite; elle peut déterminer à la longue une affection organique du cardia, du pylore ou de l'estomac. Lorsqu'elle se prolonge long-temps au point d'interdire toute nourriture, les malades tombent dans un état d'atrophie qui les conduit à la mort. L'autémésie est fâcheuse toutes les fois qu'elle est ancienne, opiniâtre, et qu'elle se réunit à d'autres maladies. On regarde généralement comme très-pernicieux un vomissement extraordinaire et continuel d'alimens ou de matières de mauvaise qualité. Lorsque celui qui vomit éprouve une douleur vive et lancinante à l'estomac, on doit certainement redouter la formation prochaine d'un squirrhe ou d'un cancer. Très-souvent, il est difficile de s'apercevoir de ce changement funeste; le malade y est conduit par des degrés insensibles. Cependant on en est averti lorsque, par une exploration exacte, on s'aperçoit d'une sensibilité plus vive dans un point de la région qu'occupe le ventricule, et lorsqu'on y distingue une dureté, etc., ou une tumeur particulière.

Je le répète, l'autémésie, proprement dite, ne doit pas être confondue avec le vomissement qui est produit par l'effet d'une lésion organique. En effet, chez les malades atteints de la première affection, la face conserve l'aspect d'une santé florissante, tandis que chez les autres elle tombe par degrés dans l'amaigrissement et le marasme. Rien ne prouve davantage que le vomissement est nerveux que lorsqu'il se déclare à des époques fixes de la journée, et lorsqu'il a lieu surtout par la cause la plus légère. Dans l'autémésie proprement dite, les douleurs ne sont pas très-vives; au lieu que dans le vomissement symptomatique, elles sont quelquefois déchirantes. On ne peut appuyer la main sur la région épigastrique sans produire un malaise insupportable. Madame R*** éprouvoit une tranquillité parfaite aussitôt qu'elle avoit vomi; elle conservoit sa fraîcheur, son embonpoint et sa beauté. Mais M. P***, qui étoit atteint d'un squirrhe au pylore, étoit tourmenté par des nausées, des rapports fétides, qui étoient très-incommodes à ceux qui l'approchoient. Sa bouche étoit aride, et totalement desséchée par une acrimonie dévorante. On le voyoit languir et se détruire par une émaciation progressive, etc.

Causes organiques. L'autémésie reconnoît plusieurs causes organiques. Lorsqu'elle n'a lieu que long-temps après le repas, on doit présumer que cette cause réside dans le duodénum ou dans les autres intestins, et que c'est le travail de la digestion qui la réveille. Lorsqu'elle se déclare spontanément, elle est d'ordinaire le résultat d'une susceptibilité nerveuse fixée à l'estomac ou à l'entrée du pylore. J'ai sous les yeux une jeune fille, d'ailleurs robuste et bien portante, qui rejette involontairement et sans effort tous les alimens qu'elle prend. Elle n'éprouve d'ailleurs aucun amaigrissement, et dit ne ressentir d'autre incommodité qu'une sorte de gêne dans le trajet de l'œsophage. L'autémésie est souvent suscitée par l'état de grossesse, par quelques affections nerveuses, particulièrement par l'hystérie, par des répercussions exanthématiques. On a vu dans certaines circonstances la transpiration habituelle se supprimer, et ce phénomène produire le vomissement. Enfin, ne faut-il pas compter parmi les causes organiques de l'autémésie, les différentes espèces de hernies, surtout celle de l'estomac, heureusement fort rare; celle des intestins, quand elle est étranglée; la présence des calculs dans les voies urinaires, plus souvent de ceux qui obstruent ou qui engorgent le système biliaire? Mais la plus funeste de ces causes est, sans contredit, le rétrécissement des ouvertures du ventricule, ou l'induration squirrheuse de cet organe, dont nous parlerons bientôt. Il ne faut pas moins redouter les phlegmasies chroniques des reins, de la vessie et de l'utérus, qui irritent sympathiquement les organes gastriques, et troublent les actes de la faculté digestive.

Causes extérieures. Les gros mangeurs qui se donnent des indigestions fréquentes doivent nécessairement être atteints de cette maladie. Des individus qui ont long-temps enduré la famine se précipitent avec ardeur sur tous les alimens qu'on leur présente; ils finissent alors par anéantir les forces de leur estomac, qui, frappé d'une atonie radicale, contracte l'habitude du vomissement. Tout le monde sait que les personnes qui se livrent à l'ivrognerie, ou qui boivent avec excès des liqueurs spiritueuses, ont beaucoup à souffrir de l'autémésie. L'impression vive de certains poisons avalés à dessein ou par inadvertance doit faire craindre les mêmes suites. Les chagrins, les peines de l'âme, jettent les organes digestifs dans une état d'atonie ou de foiblesse, et disposent au vomissement. Les passions vives ont pu produire un effet semblable. On voit tous les jours que des artisans dans les ateliers, où ils se tiennent constamment dans une position vicieuse, peuvent à la longue acquérir une grande disposition à l'autémésie. On remarque, par exemple, que ceux qui exercent le métier de tourneur fatiguent singulièrement leur estomac, et peuvent encourir les plus graves accidens. Les gens de lettres ont aussi des vomissemens qu'il faut attribuer à leur vie sédentaire et appliquée.

TRAITEMENT CURATIF. L'indication première à remplir dans le traitement de l'autémésie, est d'éliminer les matières bilieuses et les mucosités qui obstruent les premières voies. Le tartre stibié et l'ipécacuanha ont un succès incontestable dans un grand nombre de cas. Les émétiques ne sont pas moins convenables, quand l'autémésie résulte de la présence de substances âcres et vénéneuses. Dans le vomissement produit par les affections morales, afin d'apaiser l'exaltation des propriétés vitales de l'estomac, les médecins ont recours aux calmans, puisés de préférence dans la classe des antispasmodiques. Il est d'abord des moyens généraux qu'il ne faut jamais négliger. J'ai vu la saignée avoir un succès complet dans une autémésie très-opiniâtre: les bains ne sont pas moins avantageux. Lorsque cette maladie dépend d'une attitude habituelle qui est vicieuse, il importe de la corriger. De là vient que l'exercice, la promenade, les distractions, produisent un changement heureux et inappréciable. Il en est de l'autémésie comme de toutes les maladies nerveuses; les distractions en opèrent merveilleusement la guérison.

Au moment où le vomissement se manifeste, on a recours au sel essentiel d'absinthe et au suc de citron. On connoît la formule usitée du julep antiémétique de Rivière. Dans l'autémésie produite par la navigation ou la voiture, on cherche à apaiser le spasme par les infusions de tilleul, de menthe, de mélisse et de feuilles d'oranger: on a employé avec succès le café. J'ai communément recours à l'eau aromatique de fleurs de stécas. Je me sers aussi des eaux gazeuses de Seldz, de Vichy ou de Spa, qu'on peut mêler avec du vin blanc de Champagne, ou édulcorer avec le sirop de capillaire. J'ai prescrit quelquefois le quinquina infusé et macéré dans le vin de Madère. On a souvent appliqué sur la région épigastrique des emplâtres d'opium et de thériaque. J'ai fait l'essai du vésicatoire, ainsi que d'une pommade nouvelle, que l'on compose avec le tartrate antimonié de potasse, et dont l'effet est de produire sur la peau l'éruption d'une grande quantité de boutons vésiculeux. Les lavemens peuvent dériver ou affoiblir l'irritation de l'estomac.

N'espérez rien de vos moyens, si le vomissement tient à un vice organique du cœur. Loin de se calmer, le mal fait tous les jours des progrès nouveaux. Comment réparer des altérations aussi graves? Les remèdes doux sont inefficaces; les remèdes énergiques sont dangereux: c'est uniquement par des palliatifs que l'on peut prolonger des jours dont le malade désire souvent lui-même voir arriver le terme.

GENRE IX.

GASTÉRALGIE. Gasteralgia.

Nous emprunterons cette dénomination à un nosologiste moderne pour exprimer l'affection qu'on a désignée jusqu'à ce jour sous le nom de *cardialgie*. Nous ne parlerons ici que de celle qui est idiopathique, renvoyant l'histoire des autres aux maladies dont elles sont le symptôme. J'ai eu occasion d'observer les trois espèces suivantes :

1ère *Espèce*. La Gastéralgie syncopale. *Gasteralgia syncopalis*. C'est proprement la cardialgie des auteurs. Dans cette espèce, il y a une sensation douloureuse qu'on rapporte à l'estomac et à l'épigastre, et qui tend à la lipothymie. Les malades éprouvent une sorte de constriction au scrobicule du cœur, et une vive anxiété dans la région précordiale.

2ème *Esp*. La Gastéralgie mordicante. *Gasteralgia mordicans*. Celle-ci se manifeste par un sentiment de mordication ou d'érosion à l'orifice de l'estomac. Les poisons produisent souvent ce genre de douleur. C'est le *cardiogmus* des anciens, qui l'attribuoient à la présence d'une humeur acrimonieuse.

3ème *Esp*. La Gastéralgie pyrétique. *Gasteralgia pyretica*. On la nomme communément *pyrosis* ou fer-chaud. C'est une sensation d'ardeur brûlante, comme si la flamme parcouroit l'œsophage et se fixoit à l'estomac. La région épigastrique est affectée de serrement ou de constriction. Les malades vomissent quelquefois une matière acide et visqueuse.

Tableau de la Gastéralgie. Si la douleur a mille formes, c'est surtout lorsqu'elle se fait sentir à l'estomac. Les expressions ne manquent pas aux auteurs pour peindre les sensations variées que fait éprouver cette cruelle maladie. On n'a qu'à consulter leurs descriptions. La gastéralgie est tantôt aiguë ou pongitive, tantôt obtuse ou gravative. Elle est tour à tour brûlante, mordicante, lancinante, déchirante ou perforante. La douleur a plus ou moins d'étendue : souvent elle se borne au cardia ou à l'estomac; d'autres fois elle s'étend jusqu'à l'œsophage ou au palais. Les paroxysmes se déclarent, tantôt avant, tantôt après le repas. Il n'est pas rare de les voir se dissiper lorsqu'on a pris de la nourriture. Dans certains cas, le plus léger aliment suffit pour les provoquer.

Quelquefois la gastéralgie est continue; quelquefois aussi elle est intermittente, et sujette à des retours plus ou moins variables. Aux symptômes déjà décrits viennent se joindre d'autres accidens plus graves encore. Certains malades sont sujets au hoquet et au gonflement du ventricule; d'autres éprouvent des suffocations, des syncopes, des céphalalgies, du délire, des sueurs froides, des tremblemens, des convulsions, un refroidissement dans les extrémités, des douleurs aux articulations, etc.

Nous avons observé tous les phénomènes de la gastéralgie chez une jeune couturière de Vincennes, atteinte depuis long-temps d'une dartre furfuracée qui occupoit les deux joues. Cette fille avoit, dans plusieurs circonstances, cherché à faire disparoître cette éruption par des compresses réitérées de vinaigre très-concentré, et par d'autres applications non moins imprudentes. Après plusieurs mois de tentatives, elle parvint enfin à s'en délivrer; mais elle fut aussitôt sujette à des douleurs vives d'estomac, qui n'avoient que des rémissions très-légères. Ces douleurs n'étoient point circonscrites; elles s'étendoient depuis la région hypocondriaque gauche jusqu'à la région hypocondriaque droite. C'étoit tour à tour un sentiment d'anxiété, de resserrement et de défaillance. Parfois elle croyoit avoir un charbon brûlant à l'épigastre; elle ne pouvoit se coucher sur le ventre; toute nourriture étoit rejetée par le vomissement. A cet acte succédoit un froid véhément dans les extrémités, et une constipation opiniâtre. La malade guérit dans la suite par le retour de l'affection herpétique qui s'étoit manifestée chez elle dès sa plus tendre enfance.

Causes organiques. On peut assurer que le tempérament et l'idiosyncrasie disposent beaucoup aux atteintes de la gastéralgie. J'ai vu plusieurs jeunes personnes qui en avoient été attaquées dans leur première jeunesse. Il n'est pas rare de l'observer chez les hypocondriaques, les mélancoliques, les hystériques et les convulsionnaires; enfin, chez tous les individus qui sont d'une susceptibilité nerveuse très-irritable. Les phénomènes de l'affection que nous venons de décrire sont quelquefois le résultat d'un vice de conformation. On a observé que les individus dont l'appendice sternale étoit déprimée ou enfoncée, éprouvoient par intervalles de vives douleurs à la région de l'estomac. Les gastronomes chez lesquels cet organe a acquis une amplitude extraordinaire par l'abus réitéré des alimens, et ceux au contraire chez lesquels il a contracté un rapetissement accidentel par l'abus des liqueurs spiritueuses, ont souvent à craindre les accidens de la gastéralgie. Forestus parle d'un cas particulier où l'étroitesse du ventricule étoit absolument naturelle. L'individu ne pouvoit se livrer au moindre excès sans être gravement malade. Il est des causes organiques qui peuvent agir par contiguité : tels sont les squirrhes, les cancers, les tumeurs de tout genre qui peuvent se trouver dans les organes voisins. On a cru pouvoir accuser, dans quelques circonstances, les indurations survenues dans le pancréas; mais il est probable que les altérations organiques du foie et de la rate agissent d'une manière plus directe. Il n'est pas rare de voir la gastéralgie accompagnée d'un vomissement de bile très-amère, etc. Enfin, il faut certainement ajouter aux causes que nous venons d'énumérer la suppression d'un écoulement habituel, ou la rétrocession d'un exanthême. J'ai vu une jeune fille qui étoit tourmentée par une gastéralgie intolérable, quand ses règles se supprimoient.

Causes extérieures. Il faut admettre parmi les causes extérieures de la gastéralgie l'abus journalier que l'on fait des substances alimentaires, et surtout l'usage des nourritures indigestes et de mauvaise qualité. Les viandes salées, fumées ou assaisonnées avec des huiles rances, avec un beurre gâté, avec des graisses vieillies et dégénérées, peuvent procurer une gastéralgie momentanée ou chronique. Les buveurs d'eau-de-vie ou d'autres liqueurs spiritueuses s'exposent pareillement à contracter cette affection. Le *soda* ou *fer chaud* est fréquent chez les gens de cabinet, qui, pour se stimuler, abusent continuellement des boissons chaudes, telles que le thé et le café. Les vieilles femmes ont recours aux élixirs et aux infusions aromatiques, qui à la longue produisent le même effet. Un aliment fraîchement recueilli, mais mal choisi, mal cuit ou mal préparé, a souvent donné lieu à une gastéralgie de plusieurs jours. Les chirurgiens de la campagne, aussi-bien que ceux de la ville, sont souvent appelés pour apaiser les douleurs pongitives qui surviennent à l'estomac, après une indigestion de champignons. Un insecte pris par mégarde dans une boisson dont on fait usage a pu produire des accidens dont on ne savoit pas se rendre compte. Quelques soldats de l'armée d'Égypte avalèrent de très-petites sangsues en se désaltérant la nuit au bord d'un ruisseau. Pendant plusieurs jours ils ressentirent d'affreuses douleurs à la région épigastrique. Je pourrois citer deux cas où la gastéralgie s'est manifestée par la présence des lombrics dans les premières voies. Enfin on a vu la gastéralgie produite par les chagrins, la terreur, la crainte, et autres passions de l'âme; en un mot, par tout ce qui peut communiquer une impression violente au système nerveux.

Traitement curatif. C'est surtout dans le traitement de cette affection qu'il faut indiquer des remèdes relatifs à la nature des causes qui ont agi. J'ai vu la gastéralgie syncopale efficacement combattue par l'administration de l'ipécacuanha. Il est vrai que l'estomac étoit surchargé de matières glaireuses. En pareil cas, les laxatifs ne sont pas sans avantage. La gastéralgie mordicante doit céder à l'emploi des mucilages, de l'eau de gruau, du petit-lait, etc. Comme cette espèce est souvent produite par les poisons, on peut avoir recours à quelques réactifs, dont la chimie aura constaté les bons effets. Mais on est loin encore d'avoir acquis toutes les données nécessaires sur un pareil sujet. Le *soda* ou *fer chaud* cède particulièrement à l'emploi des anti-spasmodiques. On donne avec succès l'éther sulfurique, les gouttes anodynes d'Hoffmann, et le sirop de fleur d'orange. Dans une circonstance, j'ai fait administrer l'eau froide en boisson, et appliquer avec succès la glace sur la région épigastrique. Lorsqu'il y a foiblesse et débilité du ventricule, il importe de recourir au vin de quinquina, à celui de gentiane, etc. Il est bien absurde d'avoir prodigué tant d'éloges à la benoite et à d'autres plantes non moins insignifiantes en pareille occasion. Les anthelmintiques

réussissent, lorsqu'on soupçonne avec raison la présence des vers. Dans la gastéralgie nerveuse, les topiques calmans, tels que les emplâtres d'opium ou de thériaque, etc., ont apporté quelque soulagement. Les pédiluves révulsifs et sinapisés, les bains, les douches, ont eu du succès dans un grand nombre de cas.

GENRE X.

GASTRITE. Gastritis.

La phlegmasie de l'estomac est une des maladies les plus redoutables. Les difficultés de son diagnostic et les dangers qui accompagnent son invasion rendent son étude très-importante. On l'a souvent confondue avec la gastéralgie, avec la péripneumonie, avec le catarrhe pulmonaire, et quelquefois avec l'inflammation du foie. Ces sortes de méprises ne peuvent que faire errer le pathologiste dans le choix particulier des vrais moyens curatifs. L'affection dont il s'agit est spécialement caractérisée par une douleur aiguë, qui est constamment fixée à l'épigastre. L'estomac est si irrité, que la moindre pression exercée sur cet organe paroît insupportable. Le moindre aliment, surtout introduit dans les voies digestives, ne tarde pas à exaspérer les souffrances du malade.

1ère *Espèce.* La Gastrite aiguë. *Gastritis acuta.* Elle s'annonce, comme toutes les autres phlegmasies, par un violent frisson, suivi d'une chaleur très-intense, avec soif et grande anxiété. Il y a surtout une grande tension à la région précordiale. La moindre compression suffit pour éveiller la plus véhémente douleur. Le simple contact du linge ou des couvertures devient quelquefois intolérable. Les malades éprouvent des nausées, des vomissemens, des éructations; le pouls est vif et accéléré. La marche de cette phlegmasie est communément très-rapide, si on n'y apporte les plus prompts remèdes.

2ème *Esp.* La Gastrite chronique. *Gastritis chronica.* Cette espèce s'annonce par une constriction douloureuse de toute la région épigastrique, par un dégoût insupportable pour tous les alimens, par des renvois nauséabonds. Souvent le malade, après avoir vomi pendant long-temps ce qu'il avale, tombe dans la mélancolie et le marasme; il dépérit et se dessèche; sa face prend un aspect terreux; les yeux se cavent d'une manière effrayante; le pouls est lent, foible, mais pourtant serré. Certains individus s'imaginent qu'on leur a donné du poison.

Tableau de la Gastrite. La maladie commence par un sentiment de froid glacial et d'horripilation, quelquefois par une soif brûlante. Dès le début, le pouls est petit, dur, fréquent, et souvent intermittent. La région de l'estomac est dure, gonflée, tendue; les balancemens désordonnés du diaphragme rendent la respiration laborieuse et précipitée; il survient des nausées très-incommodes, qui sont bientôt suivies du vomissement. Dans d'autres cas, il se manifeste un hoquet suffocant, et une suppression d'urine

plus ou moins prolongée. Les malades éprouvent à l'épigastre une douleur lancinante, qui peut s'étendre vers les deux hypocondres. On ne sauroit toucher ces deux régions sans provoquer leurs plaintes. J'ai vu plusieurs individus atteints de la gastrite. La plupart s'agitoient et se retournoient sans cesse dans leur lit; ils sembloient trouver une sorte de soulagement à se coucher sur l'abdomen. C'est surtout lorsqu'ils avoient avalé quelque substance solide ou liquide qu'ils étoient tourmentés par les secousses d'une toux qu'on pourroit appeler *stomacale*, et qui simuloit parfois la toux du catarrhe pulmonaire. L'horrible anxiété où ils se trouvoient donnoit à tous leurs traits l'expression de la plus vive souffrance.

Aucune phlegmasie ne porte une atteinte aussi profonde aux fonctions de l'économie animale. J'ai déjà dit que la soif étoit extrême. Si pour l'apaiser on a recours à des boissons adoucissantes, elles n'apportent qu'un calme trompeur et passager. Quelques momens après, ces mêmes boissons sont rejetées et font place à un malaise inexprimable. On observe que les forces s'abattent plus promptement et d'une manière plus marquée que dans les autres inflammations; les syncopes et les angoisses y sont plus fréquentes. Le malade est menacé d'une mort prochaine, lorsqu'il éprouve du délire, lorsqu'il tombe en défaillance, lorsqu'il est frappé de convulsions, lorsque les extrémités sont froides, et lorsque tout son corps ou quelques membres seulement sont recouverts d'une sueur visqueuse.

La gastrite a des terminaisons diverses. Si la cause excitante n'a pas été très-énergique, si les moyens curatifs ont diminué les accidens pendant le premier septénaire; si, par exemple, la douleur s'est calmée; si la respiration est devenue plus facile; si le pouls a acquis plus de mollesse et de plénitude, alors on peut espérer que la phlegmasie se terminera par résolution. On doit, au contraire, redouter la suppuration, si les symptômes persistent pendant la première semaine, si le malade éprouve des frissons, si la douleur diminue, tandis que le sentiment de pesanteur reste le même, etc. Il convient, du reste, d'observer que ce mode de terminaison est fort rare. La texture particulière de l'estomac en donne facilement la raison. Au lieu d'une masse parenchymateuse et d'un tissu cellulaire épais et lâche, qui convient au travail suppuratoire, on ne trouve ici qu'une membrane, qu'une toile mince et serrée. Cependant, quand ces sortes d'abcès se déclarent, ils font courir un danger imminent au malade. Une issue plus fâcheuse encore menace ceux qui sont atteints de la gastrite. Il n'est peut-être aucun organe qui soit aussi souvent et aussi promptement frappé de gangrène que l'estomac. Elle s'annonce par divers phénomènes. La pyrexie augmente malgré l'emploi des remèdes les plus énergiques et les mieux indiqués. La douleur et la chaleur sont excessives. La sensibilité de l'estomac s'est tellement accrue, qu'il ne peut sup-

porter aucun aliment solide ni liquide, pas même la plus légère boisson : tels sont les signes précurseurs; mais bientôt la gangrène signale sa présence par un calme affreux. La douleur et la chaleur cessent tout à coup. L'épigastre, naguère tuméfié et distendu, devient flasque et insensible; le pouls augmente de fréquence, mais diminue de force; ses battemens, petits et irréguliers, attestent de plus en plus que la prostration des forces est à son comble : la face hippocratique vient ôter toute espérance. L'examen cadavérique fait toujours voir les ravages du mal sur la membrane muqueuse du ventricule. Cet organe se fronce, se resserre et acquiert plus d'épaisseur par les progrès de l'inflammation; sa face interne offre des taches rouges, livides ou noirâtres. Les traces de la phlegmasie gastrique s'observent souvent le long des intestins qui ont été plus ou moins rétrécis.

Causes organiques. Les causes organiques qui disposent aux atteintes de la gastrite sont toutes celles qui donnent lieu aux autres inflammations. Il faut compter parmi ces causes le tempérament caractérisé par la prédominance du système sanguin. Cette affection est souvent un des résultats de la polyorexie dont nous avons déjà donné l'histoire, de la rétrocession de la goutte ou d'un accès véhément de rhumatisme. La suppression d'une hémorrhagie ou d'une autre évacuation habituelle peut également faire naître tous les accidens de la gastrite. Il est des observateurs qui prétendent que la régurgitation d'une bile acrimonieuse dans l'estomac a phlogosé dans quelques cas la membrane muqueuse de ce viscère.

Causes extérieures. L'action d'un froid très-intense sur l'estomac est d'autant plus pernicieuse, que cet organe, naturellement très-irritable, se trouve encore échauffé par les exercices violens auxquels se livrent plusieurs individus. On connoît les suites funestes d'un appétit trop vorace. Le ventricule subit quelquefois une distension si prodigieuse, que les deux orifices de ce sac membraneux se resserrent au point de ne plus permettre la sortie des alimens. C'est ainsi que mourut un homme qui avoit mangé une quantité considérable de pain tendre. C'est ainsi qu'on a vu crever la panse de quelques quadrupèdes ruminans qu'on avoit laissé paître à discrétion dans de gras pâturages. Certains hommes ne sont guère plus modérés que ces brutes. Un auteur fait mention de deux personnages fameux qui ne songeoient qu'à assouvir leur insatiable appétit. Le premier faisoit préparer, par son cuisinier, des mets si succulens, qu'il en dévoroit jusqu'à six livres dans un seul repas. Une gastrite véhémente fut le résultat de cette gloutonnerie. Le second étoit le célèbre épicurien Lamettrie, qui mourut de cette maladie pour avoir mangé une provision énorme de pâté. Les buveurs de vin sont exposés aux mêmes accidens, comme nous l'avons constaté plusieurs fois à l'hôpital Saint-Louis. Des substances piquantes, déchirantes, caustiques

ou corrosives, peuvent enflammer l'estomac; tels sont le verre, les aiguilles, les acides minéraux, les cantharides et autres poisons. De trop fortes épices sont susceptibles de produire le même effet; tels sont le poivre, la moutarde, le piment, etc. On prétend que la colère a aussi produit la gastrite; mais, peut-être n'agissoit-elle pas seule, et n'étoit-elle que cause coïncidente. Enfin, on a cité comme pouvant déterminer cette maladie les coups dirigés sur la région épigastrique, les blessures de l'estomac ou des parties voisines, la compression, le déplacement ou même la fracture du cartilage xiphoïde, ou tout autre agent capable d'influer avec violence sur les propriétés vitales de cet organe important.

Traitement curatif. La saignée est employée dans la gastrite comme dans toutes les autres inflammations; elle convient surtout quand le pouls est plein et vigoureux. Il faut la pratiquer promptement, et la réitérer plusieurs fois; mais il faut être plus circonspect quand le pouls est petit, foible, inégal; elle est surtout funeste quand il y a des mouvemens convulsifs, des syncopes et une déglutition sonore, etc. C'est alors qu'une méthode tonique est plus avantageuse; on ne doit pas perdre de vue que cette phlegmasie introduit un grand abattement dans le système des forces, et qu'elle conduit souvent au typhus.

Les boissons réfrigérantes et émulsionnées tiennent un des premiers rangs dans le traitement de la gastrite. Nous avons employé avec beaucoup de succès l'eau de gruau, de poulet, de veau, les mucilages, le lait d'amandes : certains donnent la préférence aux acides végétaux; tels que celui de limon, le sirop de vinaigre, etc. Le nitrate de potasse, dissous en très-petite proportion dans les tisanes, a obtenu quelques avantages.

La gastrite a des symptômes nerveux qu'il importe de calmer. Tels sont, par exemple, le hoquet, le vomissement et autres accidens spasmodiques. Quelques potions légèrement opiacées peuvent réussir dans ce cas. On a conseillé l'eau distillée de laitue avec le sirop diacode. Je me suis fort bien trouvé d'une très-légère décoction de chiendent, à laquelle j'ajoutois quelques gouttes de la liqueur anodyne d'Hoffmann ou d'éther sulfurique. Les purgatifs et les cathartiques ne sont guère indiqués : ils ne doivent être mis en usage qu'autant qu'ils pourroient chasser une matière vénéneuse introduite dans l'estomac ou dans les intestins. Ayez recours aux lavemens laxatifs pour évacuer les excrémens endurcis.

A l'extérieur, les vésicatoires volans sont avantageux; ils déplacent l'irritation inflammatoire. On peut aussi faire usage des ventouses sèches. Les fomentations, les épithêmes, sont merveilleusement efficaces : ces moyens tempèrent la chaleur morbifique. On peut approprier les bains chauds à certains cas de gastrite. Tous les antiphlogistiques doivent être employés.

GENRE XI.

SQUIRRHOGASTRIE. Squirrhogastria.

Je désigne sous ce nom la dégénération squirrheuse de l'estomac. Cette maladie est devenue fort commune de nos jours. Il est d'expérience qu'en général les hommes y sont plus sujets que les femmes, phénomène qui provient sans doute de ce que celles-ci ont des organes particuliers plus irritables et plus susceptibles d'être attaqués par ce même genre d'affection : tels sont l'utérus et les mamelles. Nous distinguons dans les hôpitaux deux espèces de squirrhogastrie, qu'on peut assez bien reconnoître par des signes caractéristiques :

1ère *Espèce.* La Squirrhogastrie essentielle. *Squirrhogastria essentialis.* J'appelle ainsi le squirrhe qui n'attaque que le corps de l'estomac, et qui épargne les deux orifices. Un caractère important de cette espèce est l'absence totale de vomissemens. Le malade est pris communément de l'entérorrhée, tandis qu'il y a constipation dans la squirrhogastrie cardiaque et la squirrhogastrie pylorique. Lorsque l'estomac seul est squirrheux, la digestion doit être constamment troublée et pervertie. De là provient le flux de ventre que l'on observe. Le patient est fatigué par des rapports acides et aigres; il peut à peine se coucher sur le dos.

2ème *Esp.* La Squirrhogastrie cardiaque. *Squirrhogastria cardiaca.* Les malades avalent avec beaucoup de difficulté les alimens solides et les boissons. Ces alimens sont communément rejetés aussitôt qu'ils sont pris, attendu qu'ils n'ont pu pénétrer dans l'intérieur de l'estomac. Les malades rendent par petits flots une matière visqueuse; ils ont beaucoup de nausées, etc.

3ème *Esp.* La Squirrhogastrie pylorique. *Squirrhogastria pylorica.* Cette espèce n'empêche pas les alimens de s'accumuler dans l'estomac, et d'y subir un premier degré d'élaboration. C'est même à cette accumulation qu'il faut attribuer le volume plus considérable qu'acquiert cet organe en pareil cas. Mais il y a constipation et vomissement, comme dans l'espèce précédente.

Tableau de la Squirrhogastrie. Cette redoutable affection s'annonce communément par un resserrement spasmodique de l'œsophage, par une sorte de constriction de la gorge, et par une difficulté extrême dans l'acte de la déglutition ; par une douleur fixe, constante, gravative dans la région de l'estomac, par une constipation opiniâtre qui va toujours croissant, par un dégoût général et insurmontable pour les alimens, par des vomissemens muqueux, ou par l'éructation d'une salive tenace et visqueuse, par des rapports aigres, des flatuosités, etc. C'est surtout lorsque les malades ont pris quelque nourriture qu'ils éprouvent de la souffrance. La digestion se trouble au point qu'ils rejettent bientôt ce qu'il ont avalé. Certains d'entre eux ne se plaignent d'aucun

des symptômes que nous venons d'énumérer, et conservent leur bien-être jusqu'à l'instant où ils mangent. La plupart ne gardent le bol alimentaire que quelques instans; ils sont contraints de le rejeter un quart-d'heure après. Plusieurs ne savent pas définir l'espèce de malaise qui se fait sentir à la région épigastrique. Ils ont la bouche amère et comme pâteuse, quoique d'ailleurs la langue ne soit pas chargée de saburre ; il leur semble que toutes les substances dont ils se nourrissent ont une saveur acide : leur haleine est fétide et insupportable à eux-mêmes. Les médecins, séduits par de fausses apparences, administrent alors des vomitifs ou des purgatifs, qui, loin d'apporter du soulagement, déterminent les plus violentes entéralgies.

Il se joint à ces premiers symptômes des accidens qui masquent la maladie principale. Le ventre se météorise et devient douloureux, au point qu'on croiroit que le siége de l'affection y réside. Il survient des selles qui sont noires et poisseuses. La matière des vomissemens n'a pas un meilleur aspect; elle ressemble quelquefois à de la suie : on diroit qu'elle s'échappe d'une bouche empoisonnée, sans effort et comme par une sorte de regorgement.

Ce qu'il y a de plus funeste dans cette affection déplorable, c'est une diminution graduelle dans le système des forces, une lenteur et un travail si pénible dans les digestions, qu'on redoute même de prendre les alimens les plus légers et qui offrent le moins de consistance. Lorsqu'on interroge les malades sur la nature de leurs douleurs, ils les rapportent constamment aux parties situées au-dessous de l'appendice sternale. En exerçant une pression graduée sur cette région, on y sent manifestement ou obscurément une tumeur dure, inégale, tantôt sphérique, tantôt oblongue, qui s'étend des cartilages des fausses côtes jusqu'à l'ombilic.

La foiblesse va toujours croissant; le dévoiement se manifeste, ainsi que le marasme, qui est le symptôme capital de la squirrhogastrie. A mesure que la maladie fait des progrès, l'individu se dessèche et s'exténue de plus en plus; le pouls est petit et serré, la peau aride et brûlante; il survient quelquefois du délire; le visage s'enflamme; les traits de la physionomie s'altèrent et s'affaissent. On voit survenir quelques mouvemens convulsifs, et le malade succombe. La plupart expirent sans éprouver les angoisses et les déchiremens de l'agonie : une sorte d'évanouissement les conduit à la mort.

Il y a quelques signes particuliers et caractéristiques qui peuvent indiquer d'une manière positive le lieu occupé par la dégénération squirrheuse. Le vomissement et la constipation sont loin d'être des signes infaillibles. Lorsque la maladie est au pylore, l'estomac acquiert un très-grand volume, parce qu'il est continuellement distendu par le long séjour du bol alimentaire. Je conserve depuis deux années, à l'hôpital Saint-Louis, une jeune fille qui est manifestement frappée de la squirrhogastrie

pylorique. Cette infortunée a conservé assez long-temps son embonpoint, parce que l'estomac fait toujours participer le corps à la nutrition. A l'instant où j'écris son histoire, elle dit éprouver des douleurs aiguës qui se portent au pharynx, et qui se propagent dans tout le canal intestinal. Elle est agitée par des convulsions à certaines heures de la journée, et elle se plaint de battemens extraordinaires dans la région épigastrique. Deux heures après l'introduction des alimens, elle les revomit sous forme d'une pâte liquide, jaunâtre ou d'un gris transparent, avec une éructation de gaz plus ou moins acides, et quelquefois avec des crachats plus ou moins sanguinolens. La malade ne peut rejeter cette matière sans se livrer à des efforts incompréhensibles, qui provoquent des palpitations et des défaillances. Cette femme ne peut parler sans éprouver une fatigue extrême au sternum et au dos, vers la dixième vertèbre. Les parties malades sont très-sensibles à la pression, et la malade souffre alors même que les plus légers mouvemens sont imprimés aux membres supérieurs. Il y a un gonflement presque habituel de l'estomac. La constipation est opiniâtre, ou est remplacée par une diarrhée séreuse; l'haleine est fétide; la plupart des dents incisives et canines tombent; la malade est minée par une fièvre qui a des exacerbations pendant la nuit. Elle se plaint le plus ordinairement d'un froid vif, qui envahit tout le corps malgré la quantité des couvertures; l'odorat est nul. J'ai surtout observé chez elle des contractions réitérées de l'estomac, qui s'établissent par intervalles, et qui rendent un bruit rauque et sourd, comme si la malade étoit tourmentée par des rapports: ce bruit a beaucoup d'analogie avec le grognement du pourceau. La squirrhosité du cardia est plus facile à reconnoître. Le malade avale avec une difficulté extrême, et les alimens sont rejetés aussitôt qu'ils sont pris, parce qu'ils n'ont pu pénétrer jusque dans la cavité du ventricule. Je dois ajouter ici le résultat d'une observation que j'ai faite quelquefois dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis; c'est que les individus qui souffrent du cardia tombent plus vite et plus rapidement dans l'émaciation que ceux qui sont malades du pylore, parce qu'il s'opère dans ce dernier cas un commencement de nutrition qui retarde le dépérissement du corps.

Causes organiques. Il est des causes organiques qui semblent préparer particulièrement la dégénérescence squirrheuse de l'estomac: telle est, par exemple, la constitution physique caractérisée par la foiblesse relative du système lymphatique. Ceux qui ont été long-temps affoiblis par des maladies chroniques courent le même risque. On s'imagine assez communément qu'un levain morbifique peut se transporter sur l'estomac; que, par suite de cette métastase funeste, les diverses parties du ventricule peuvent être affectées d'une dégénérescence cancéreuse. Mais ce phénomène est rarement observé. Je n'ai jamais vu à l'hôpital Saint-Louis qu'il fût la suite des douleurs qui succèdent à

la rétrocession des maladies de la peau. C'est pour arriver à la connoissance des causes organiques de la squirrhogastrie que les anatomistes modernes ont singulièrement multiplié leurs recherches sur la nature des dégénérations propres aux divers tissus dont se compose l'estomac. Quelquefois c'est un simple état tuberculeux des glandes épiploïques qui avoisinent cet organe, et qui dès-lors se confondent avec une portion plus ou moins considérable des tuniques altérées; quelquefois c'est de la lymphe épanchée dans l'épaisseur de ces mêmes tuniques, et dont la coupe a un aspect analogue à celui du blanc d'œuf durci par l'approche du feu; enfin, souvent la maladie dont il s'agit ne consiste que dans des végétations tantôt dures, tantôt mollasses, de la membrane muqueuse. Ces divers genres d'altération doivent nécessairement donner lieu à des symptômes divers. Ne seroit-il pas important de noter scrupuleusement le genre de douleurs qu'endurent ceux qui sont atteints de la squirrhogastrie, et de les comparer ensuite avec le résultat des autopsies cadavériques ?

Causes extérieures. Les observations des pathologistes prouvent que les individus qui, pendant long-temps, ont été soumis à l'usage immodéré des substances irritantes et corrosives, peuvent à la longue être atteints d'un engorgement chronique du cardia, du pylore, ou du corps même de l'estomac. Nous avons vu survenir cet accident chez un militaire qui avoit pris long-temps le muriate de mercure suroxydé. Mais rien n'influe plus directement sur les dégénérescences squirrheuses de ce viscère que l'emploi journalier des liqueurs spiritueuses. Ces cas sont très-fréquens. Il y avoit à Paris un armurier qui étoit d'une corpulence extraordinaire : il contracta une telle passion pour l'eau-de-vie, qu'il passoit rarement une demi-heure sans en boire; il tomba dans un marasme qui le rendit absolument méconnoissable. Il succomba après une longue agonie. L'examen du cadavre montra l'estomac racorni et comme desséché ; l'orifice cardiaque étoit squirrheux. On croit avoir remarqué que les pressions mécaniques sur la région épigastrique contribuent à engendrer les squirrhes de l'estomac; on cite les serrurriers, les chapeliers, etc., à cause des attitudes habituelles qu'ils prennent en travaillant. Les gens de lettres et de cabinet ont le même sort. Cependant, il ne faut pas trop accuser les métiers et les professions, d'après la remarque de M. Chardel, qui a écrit une excellente monographie sur cette matière. Il est positif que les muscles abdominaux défendent, jusqu'à un certain point, l'estomac du contact des corps extérieurs. D'ailleurs, les parties de cet organe qui sont susceptibles de dégénérescence ne sont pas celles qui sont le plus exposées à la pression, puisque les squirrhes attaquent le plus fréquemment le cardia, la grande et la petite courbures, ainsi que le pylore. Il faut compter les passions, les peines de l'âme, comme des causes graves qui peuvent déterminer la dégénérescence des divers tissus de l'estomac.

Traitement curatif. Le traitement de la squirrhogastrie est un écueil pour la thérapeutique médicinale. Cette affection tient à des causes contre lesquelles toutes les ressources de l'art sont vaines et impuissantes. On cherche communément à opérer une diversion salutaire en établissant des points d'irritation à la surface du corps. On met en usage les vésicatoires et les cautères; on cherche ensuite à modérer les vomissemens, qui sont le symptôme le plus incommode, par les antispasmodiques les plus sédatifs. A l'hôpital Saint-Louis, le lait m'a merveilleusement réussi. Les eaux acidules et gazeuses, les préparations antiémétiques sont méthodiquement administrées. L'opium donne souvent un espoir trompeur. J'ai vu des malades qui se trouvoient singulièrement soulagés par ce remède. Mais il importe surtout que les lois du régime soient sévèrement observées, et de n'introduire dans l'estomac que des alimens doux et mucilagineux : les viandes épicées, les nourritures lourdes et indigestes ne font que provoquer les mouvemens contractiles de cet organe, et accélérer sa dégénérescence.

GENRE XII.

GASTROBROSIE. Gastrobrosis.

Dans ces derniers temps, on a rendu un vrai service à la science, en fixant et en déterminant d'une manière plus positive les symptômes qui servent à faire connoître cette épouvantable maladie. Elle n'est pas aussi rare qu'on le présume communément. M. Chaussier est le premier qui a sollicité l'attention sur ce phénomène pathologique. M. Gérard en a fait l'objet d'un Mémoire fort intéressant, et M. Morin a soutenu une thèse sur ce même sujet. Il faut reconnoître deux espèces de gastrobrosie :

1ère *Espèce*. La Gastrobrosie spontanée. *Gastrobrosis spontanea*. Une douleur soudaine, vive, atroce et déchirante, se fait particulièrement sentir à l'épigastre. Il survient un abattement instantané de tout le système des forces, et une effrayante décomposition des traits de la face; le pouls est petit, dur, foible et misérable; l'estomac se contracte avec violence, et le plus souvent ne rejette aucune sorte de matières; le ventre est resserré dans les premiers momens de l'invasion; il se gonfle toujours après la mort. On observe que les malades sont tourmentés par le pressentiment d'une destruction prochaine. Le célèbre chimiste Darcet succomba à ce genre d'affection.

2ème *Esp*. La Gastrobrosie vénéneuse. *Gastrobosis venenata*. On nomme ainsi celle qui est le résultat d'un empoisonnement par une substance caustique. Les malades s'agitent et sont en proie aux plus énormes douleurs; déchiremens dans la gorge, dans l'œsophage, dans l'estomac et dans les entrailles; horripilations universelles; rigidité froide des extrémités; pouls serré et inter-

mittent. Si on ouvre les cadavres, on remarque des taches noires et livides sur les parois intestinales, des fragmens de la membrane muqueuse exfoliés, etc. Cette membrane, boursoufflée ou épaissie dans certains endroits, est singulièrement amincie ou même déchirée dans d'autres. Au milieu des angoisses que cause l'introduction du poison, le pylore se rétrécit souvent d'une manière extraordinaire. Les malades ne meurent pas toujours comme dans la perforation spontanée; souvent ils traînent une vie longue, mais malheureuse et languissante. Il en est qui tombent dans un amaigrissement extrême.

Tableau de la Gastrobrosie. La gastrobosie s'annonce par les symptômes suivans : douleur gastrique prodigieuse, qui se manifeste subitement et sans cause prévue; les malades se serrent et se compriment le ventre pour soulager leurs incroyables souffrances; les muscles qui forment l'enceinte de l'abdomen se contractent avec violence; la masse entière des entrailles se déprime et s'enfonce en quelque sorte vers la colonne épinière; les traits de la face s'altèrent et se décomposent; céphalalgies intolérables, oppressions, anorexies, nausées, vomissemens, flatulences dans l'intérieur de l'estomac et dans le canal intestinal; contorsions des membres, convulsions universelles, etc. Les malades sont souvent dévorés par une soif ardente; mais l'eau qu'ils boivent à longs traits traverse l'estomac perforé, et s'épanche dans la cavité abdominale. On voit plusieurs de ces infortunés dont l'épigastre est si sensible, qu'il ne peut supporter le contact de la main, ni même celui des vêtemens.

Aucun remède ne soulage dans des tourmens aussi affreux; la mort est rapide et arrive parfois en quelques heures. L'autopsie cadavérique laisse voir sur les parois de l'estomac des perforations plus ou moins régulièrement arrondies, souvent denticulées et frangées à leurs bords. M. Gastellier a publié l'histoire d'une demoiselle, jadis pensionnaire dans un couvent de religieuses à Montargis. Cette jeune personne fut réveillée au milieu d'une nuit par des douleurs gastriques si énormes, qu'on la crut d'abord victime de l'action délétère de quelque poison. Cependant un pareil soupçon étoit sans fondement, puisqu'elle mangeoit à la même table que ses compagnes, et qu'elle seule se trouvoit malade. Elle expira dans la matinée. Une mort si prompte fit qu'on sollicita de M. le lieutenant-général de police la permission de procéder à l'ouverture du corps. On aperçut, à la partie moyenne et antérieure de la grande courbure du ventricule, deux ouvertures de forme orbiculaire, absolument semblables à celles qu'auroit pu former le passage d'une balle de plomb. Quelquefois la maladie dont il s'agit ne se manifeste point d'une manière subite et instantanée. Elle est précédée d'une sorte de malaise dans la région épigastrique, d'une lassitude générale des membres, d'une lenteur extraordinaire dans les mouvemens, et d'une difficulté continuelle dans les digestions, etc.; mais tout à coup les douleurs deviennent vives et intolérables; le ventre se resserre avec déchirement, et l'individu succombe. Le fait suivant vient d'être observé : c'est M. Rullier qui

m'en a donné communication. Un négociant de Paris se plaignoit depuis plusieurs années d'avoir des digestions lentes et pénibles; mais c'étoit par accès qu'il souffroit, et il avoit de longs intervalles durant lesquels il se trouvoit bien. Depuis trois semaines, il éprouvoit des accidens plus graves. Il étoit tourmenté par des éructations fréquentes, par des vomissemens glaireux et par une douleur vive à l'épigastre; le ventre étoit resserré. Il survenoit un mouvement de fièvre toutes les fois que le malade étoit moins sobre que de coutume. M. Rullier imagina que cette dyspepsie tenoit à une lésion organique de l'estomac; mais il ne put découvrir cette lésion par le toucher. Le malade fut mis à l'usage des légers antispasmodiques, qui apportèrent beaucoup de soulagement. En somme, le malade observé dans l'ensemble de ses fonctions n'étoit pas mal; il montoit à cheval, s'exerçoit avec facilité, prenoit à Tivoli les eaux factices de Plombières. C'est dans cet état qu'après s'être écarté un peu des lois de son régime ordinaire, il fut pris, à dix heures du soir, d'une douleur subite et atroce à l'épigastre. Efforts continuels, mais inutiles pour vomir; constriction extrême du ventre; effacement presque complet de cette cavité; violent frisson; étouffement, cris, plaintes, anxiétés. Il survint un peu de calme vers une heure du matin : le malade s'assoupit; mais bientôt les accidens se renouvelèrent; la douleur vive et brûlante, qui d'abord avoit été concentrée à l'épigastre, s'étendit sur le reste du ventre; le hoquet survint : tout à coup ces symptômes s'apaisèrent, la face se décomposa, et les phénomènes de l'agonie commencèrent; la mort n'eut cependant lieu que le soir, c'est-à-dire, dix-neuf heures après l'invasion de cet accident extraordinaire. L'ouverture du corps montra que le malade avoit succombé à une violente gastrobrosie. Une grande quantité de gaz et plusieurs pintes de sérosité purulente remplissoient la cavité du ventre; le péritoine étoit phlogosé, recouvert de concrétions albumineuses, faciles à détacher; la membrane interne de la totalité du canal alimentaire étoit parfaitement saine; le foie adhérent au diaphragme par un lien celluleux ancien et très-intense; la partie intéressante de cette ouverture offroit enfin une perforation de l'estomac, par laquelle les liquides que renfermoit encore ce viscère s'écouloient dans le ventre, lorsqu'on venoit à le comprimer, etc.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans la maladie que nous décrivons, les douleurs n'augmentent pas d'une manière progressive, que tout à coup elles se déploient avec la plus effrayante intensité. Aussi, dans ces cas extrêmes, les malades sont-ils agités par le pressentiment d'une mort prochaine. Rappelons aussi que les vomissemens qui se déclarent dans la gastrobrosie ne sont jamais suivis d'une évacuation considérable; que le plus souvent même ils ne produisent pas le moindre résultat. M. Gérard, qui a écrit un fort bon Mémoire sur les perforations spontanées de l'estomac, prétend judicieusement que ce signe est important à retenir, parce qu'il indique une différence positive entre l'affection qui nous occupe et les empoisonnemens ordinaires, ainsi qu'avec le

choléra-morbus. Le pouls est petit, précipité, misérable; le ventre, qui est resserré et aplati tant que le malade existe, se ballonne et se tuméfie considérablement après la mort.

Causes organiques. Rien certainement n'est plus difficile à découvrir que les causes organiques qui peuvent influer sur le développement de la gastrobrosie. Les médecins de la vieille école l'attribuent à la causticité du prétendu suc gastrique. D'autres accusent l'action vicieusement augmentée des suçoirs des absorbans, qui se dirige contre les parois du ventricule. Certains estiment qu'un semblable effet peut résulter de la présence d'un pus âcre et sanieux; plusieurs allèguent un levain siphilitique, scrophuleux ou herpétique. Les abcès gangreneux sont très-souvent suivis de perforation. M. Rullier trouva, dans le cadavre de l'individu dont il a été question plus haut, un petit cancer très-circonscrit, situé près de la petite courbure de l'estomac, sur la face antérieure du viscère, à trois pouces du pylore. Ce cancer étoit arrondi, ulcéré à sa partie moyenne, et creusé en biseau dans l'épaisseur des parois de l'organe; l'ouverture de ce petit ulcère dans le ventre étoit ronde et très-mince, brunâtre à sa circonférence, et formée par le péritoine : elle étoit aussi régulière que si elle eût été faite avec un emporte-pièce.

Causes extérieures. Je ne connois point de causes extérieures qui puissent influer sur le développement de la gastrobrosie spontanée. L'origine de cette affection sera longtemps obscure et énigmatique. Ses symptômes se manifestent, comme l'on sait, d'une manière soudaine, quelquefois au milieu du sommeil, sans que l'individu qui en est la victime ait commis aucun excès ni dans le boire ni dans le manger, sans s'être exposé à aucune intempérie de l'atmosphère. Il faut donc consentir à ignorer encore ce qui est couvert d'un voile aussi épais; et je ne pense pas qu'il soit jamais facile de pénétrer aucune des circonstances qui peuvent favoriser la marche plus ou moins rapide d'un accident aussi étrange. Quant à la gastrobrosie vénéneuse, il faudroit énumérer ici tous les poisons chimiques dont les effets sont si redoutables : tels sont l'acide arsénieux, les acides nitrique, sulfurique, etc. Les effets de ces substances sont en raison directe de leur concentration, et en raison inverse de la résistance vitale des individus qui en supportent les atteintes.

Traitement curatif. La gastrobrosie spontanée est incurable. L'indication la plus importante seroit de la prévenir; mais comment atteindre un semblable but? Comment repousser un agent délétère dont on ignore la nature? Le mal commence à peine, que tout espoir est déjà perdu. La méthode adoucissante est donc la seule à laquelle il soit raisonnable de recourir.

Lorsque la perforation résulte de l'introduction d'un caustique dans les premières voies, ce sont toujours les émolliens et les antiphlogistiques qu'il faut invoquer. Il n'y a que les chimistes qui aient pu croire aux heureux effets des substances alcalines et neutralisantes : leurs combinaisons ne s'opèrent qu'avec une difficulté extrême dans l'intérieur des parties vivantes. Comment croire aux absorbans tant préconisés dans nos écoles? On affoiblit peut-être l'action des acides concentrés, en faisant avaler aux malades une grande quantité de boissons aqueuses; mais comment trouver des moyens curatifs contre la désorganisation totale du tissu des viscères?

GENRE XIII.

GASTROCÉLIE. Gastrocele.

Il importe de ne pas confondre la gastrocélie avec l'entérocélie épigastrique, qui est communément formée par le colon, et qui appartient par conséquent à la famille des entéroses. Quelques auteurs ont cru pouvoir nier l'existence de la maladie que nous décrivons; mais elle a été manifestement constatée sur le cadavre d'une vieille femme que nous avions observée long-temps à l'hôpital Saint-Louis. Elle avoit eu lieu par la dilacération accidentelle de la partie supérieure de la ligne médiane. J'adopte donc, pour la gastrocélie, la division admise par certains pathologistes, et j'en admets deux espèces, d'après des faits bien recueillis et bien avérés :

1ère *Espèce.* La Gastrocélie externe. *Gastrocele externa.* Cette espèce est rare. Par sa position naturelle, le ventricule n'est guère exposé à ce genre de déplacement. Cependant il est des circonstances où elle s'est déclarée immédiatement au-dessous de l'appendice sternale. Les femmes lymphatiques, qui ont eu plusieurs couches successives, y sont particulièrement exposées.

2ème *Esp.* La Gastrocélie interne. *Gastrocele interna.* Il seroit difficile de croire à la réalité de cette espèce, si l'examen des cadavres ne l'avoit démontrée. L'estomac peut donc faire hernie dans la cavité du thorax, en passant par l'ouverture naturelle du diaphragme. Mais les auteurs rapportent des exemples qui prouvent que cet accident a pu être le résultat d'une blessure dirigée dans l'intérieur de la poitrine. Le célèbre Laumonier, chirurgien en chef du grand hospice de Rouen, a vu un cas subit de rupture du diaphragme qui donna lieu à l'entrée de l'estomac, de l'arc du colon et de l'épiploon gastro-colique dans la cavité gauche de la poitrine. Cet accident survint chez un individu âgé d'environ seize ans, qui avoit été renversé sous un mur dont un ouragan avoit déterminé la chute. Les symptômes les plus sinistres s'étoient manifestés : on croyoit à un épanchement dans le thorax. M. le docteur Godefroy recueillit avec soin cette observation intéressante. La gastrocélie interne a pu aussi être produite par un vice particulier de conformation. On l'a rencontrée quelquefois chez les animaux.

Tableau de la Gastrocélie. Madame D***, atteinte d'une gastrocélie, éprouvoit un malaise continuel, et surtout la sensation d'une sorte de *pincement* à la partie antérieure du ventricule. Ce dernier symptôme sembloit s'accroître après chaque repas. On la voyoit alors presser avec sa main le siége spécial de ses souffrances, comme pour retenir l'organe dont il s'agit dans ses limites naturelles. Les moindres mouvemens réveilloient ses douleurs. La fonction digestive étoit toujours troublée; il survenoit par intervalles des vomissemens. Elle ne se trouvoit jamais mieux que lorsqu'elle étoit horizontalement couchée sur son canapé. Je ne dois pas oublier de dire que madame D*** étoit née avec tous les germes d'une maladie scrophuleuse. Sa poitrine étoit surtout très-mal conformée, et se trouvoit dépourvue de l'appendice xiphoïde. Malgré ces inconvéniens, elle s'étoit mariée et avoit eu trois enfans. C'est au milieu d'un bal qu'il s'opéra chez elle une rupture à la partie supérieure de la ligne médiane. L'estomac ne fut qu'engagé dans cette fente; la tumeur n'étoit pas considérable : elle fut aisément contenue par une ceinture de l'habile mécanicien Lacroix; elle ressembloit, pour la forme, à une noix aplatie. Madame D*** mourut des suites de la phthisie pulmonaire. Deux de mes élèves procédèrent à l'examen du cadavre, et s'assurèrent de l'existence d'une gastrocélie externe. Le colon n'étoit pour rien dans le sac qui constituoit ce genre de déplacement.

Rien n'est plus équivoque que les symptômes par lesquels la gastrocélie interne se déclare. On assure que les accidens de cette singulière hernie se font particulièrement sentir quand les alimens descendent dans l'intérieur de l'estomac. On dit que les malades ont des lipothymies, des défaillances, des entéralgies, des tranchées, des hoquets, des vomituritions, souvent même des vomissemens considérables. Mais comment deviner que de tels symptômes peuvent provenir d'une telle cause? Comme le diaphragme ne jouit pas de sa liberté ordinaire, il doit nécessairement survenir des désordres dans l'exercice de la respiration qui dans ce cas est anheleuse et difficile. On allègue néanmoins des exemples qui prouvent que cette fonction peut très-bien ne pas être troublée. On a même rencontré des individus affectés de la gastrocélie diaphragmatique, qui mouroient d'une autre affection, et qui avoient passé toute leur vie sans que le moindre symptôme eût pu faire soupçonner un phénomène pathologique aussi étrange.

Causes organiques. Les causes qui disposent le plus à la gastrocélie sont une foiblesse congéniale des muscles abdominaux, et une rupture accidentelle de la portion supérieure de la ligne blanche, etc. Des caries sternales ont le même résultat. Les vomissemens spasmodiques réitérés, des éternuemens extraordinaires ont pu contribuer à déplacer l'estomac dans quelques circonstances, etc. Quant à la hernie interne, il faut souvent l'attribuer à un vice de conformation dont il est difficile de se rendre compte, quelquefois à des maladies imprévues, etc. Ce dernier cas ne s'est point offert à notre observation dans les ouvertures cadavériques pratiquées à l'hôpital Saint-Louis.

Causes extérieures. Les causes extérieures qui produisent la gastrocélie, sont des actes de violence, des contusions, des blessures, des efforts extraordinaires pour soulever des fardeaux, etc. Nous avons vu à Paris une jeune dame qui avoit rompu la presque totalité de la ligne blanche en écartant ses bras continuellement et en jouant de la harpe avec excès. Cette dame, à la vérité, avoit eu plusieurs couches très-fatigantes; elle dansoit avec immodération, montoit à cheval, et menoit la vie dissipée d'un homme. De violens émétiques administrés à des personnes douées d'une extrême susceptibilité nerveuse ont pu opérer la hernie du ventricule. Les plaies d'armes à feu dirigées vers la poitrine, des coups d'épée, etc., ont également pu produire des gastrocélies internes. On cite l'exemple d'une jeune fille dont le diaphragme avoit été percé par la lame d'un couteau. L'ouverture de son cadavre fit découvrir un déplacement de ce genre.

Traitement curatif. Si la gastrocélie externe est récente, et si elle est constatée par tous les signes qui l'accompagnent, il est probable qu'on pourra obtenir quelquefois sa guérison. Mais si elle est ancienne, il faut se contenter de recourir à quelques palliatifs. Lorsque l'estomac se contracte, on cherche à modérer ou à arrêter les vomissemens par l'administration des antispasmodiques. On place le malade sur un lit, la tête inclinée, ainsi que la poitrine; on profite de cette situation pour faire rentrer habilement la tumeur avec les doigts ; on applique plusieurs compresses trempées dans l'eau de Saturne ou dans du vin aromatique sur le lieu de la sortie du viscère, et on les assujettit par une bande. On fabrique à Paris des ceintures parfaitement appropriées à un semblable usage. Les malades doivent adopter un régime doux, mais restaurant; quant à la gastrocélie diaphragmatique, son traitement est aussi douteux que son diagnostic. Comment, en effet, remédier à des accidens qu'on ignore, et dont aucun signe positif ne sauroit révéler l'existence? La hernie externe de l'estomac est une maladie fort grave, quand on ne vient pas à bout de la comprimer par des moyens mécaniques. J'ai vu un malheureux individu auquel deux chirurgiens célèbres de la capitale avoient inutilement prodigué des conseils. La tumeur étoit à peu près du volume d'une grosse noix, et faisoit saillie au-dessous de l'appendice xiphoïde du sternum. Le malade étoit exténué par une toux continuelle; ses digestions étoient irrégulières, et il étoit tourmenté d'un flux de ventre habituel; il ne pouvoit surtout se coucher sur le dos sans être tenté d'aller à la garde-robe. Il paroît que cette gastrocélie étoit adhérente. Le malade n'a jamais pu supporter aucun bandage.

DEUXIÈME FAMILLE.

LES ENTÉROSES.

Quoique les intestins coopèrent de la manière la plus immédiate à l'acte important de l'assimilation, quoique leurs fonctions aient la plus grande analogie avec celles de l'estomac, ils diffèrent néanmoins de ce dernier organe par leur forme, par leur étendue et par leur situation. On peut donc ranger dans une famille particulière les maladies nombreuses qui les affectent.

Le vulgaire n'envisage communément les intestins que comme les parties les plus ignobles de l'économie animale; mais il n'en est pas ainsi du physiologiste éclairé, qui considère en eux les agens des fonctions les plus nécessaires au maintien de la vie. Aucune goutte de sang ne circule dans nos vaisseaux qu'elle n'ait été préalablement extraite des alimens par le ministère de ces merveilleux organes. Quand ils ne remplissent point leur destination naturelle, quand ils ne fournissent que des sucs viciés, tout le corps languit; les humeurs prennent une qualité pernicieuse, et les médicamens ne sont suivis d'aucun effet salutaire.

Je ne chercherai point à retracer ici les rapports sympathiques qu'entretient le canal alimentaire avec tous les systèmes dont l'organisation vivante se compose. Je m'abstiendrai de reproduire tous les phénomènes que l'étude de la physiologie nous révèle sur ses relations directes avec le cerveau, avec le cœur, avec les poumons, avec les viscères parenchymateux qui siégent dans la cavité abdominale, avec l'utérus, avec l'universalité de l'appareil tégumentaire. Pourquoi insisterions-nous sur des faits si connus et généralement adoptés? Continuateurs de l'estomac, les intestins partagent son influence comme ils partagent ses opérations. Leur sensibilité exquise n'est que trop prouvée par les infirmités longues, variées et souvent incurables qui s'y développent. Tout semble favoriser le séjour et l'intensité des symptômes dans ces tubes animés par tant de nerfs, couverts de tant de glandes, traversés par tant de vaisseaux artériels, veineux ou lymphatiques. Ils ne sont pas moins enclins aux maladies aiguës; les spasmes les plus déchirans, les convulsions les plus véhémentes, toute l'ardeur des phlegmasies et tous les feux d'une fièvre qui dévore, y éclatent parfois avec une rapidité funeste. Dans l'état de santé, qui n'a pas été à même de reconnoître les effets des impressions tristes sur la masse intestinale? N'est-ce pas dans ce foyer de sensibilité, dans cet amas de viscères collectivement désignés sous le nom d'*entrailles*, qu'on a placé dans tous les temps le siége de la commisération et de la pitié qu'on veut émouvoir, celui de la bienfaisance et des affections nobles et généreuses qui distinguent la nature humaine?

Pour bien pénétrer la théorie des maladies de ces organes, il convient d'approfondir la théorie de leurs fonctions individuelles. Les intestins ont des attributs qui leur sont communs; mais leur masse doit plutôt être considérée comme une agrégation d'instrumens distincts, qui concourent, chacun selon sa structure, à la plus importante fonction de notre économie physique. Chacun d'eux diffère des autres par le rôle qu'il joue dans la digestion; chacun a son type d'action : de là vient que les anatomistes sont frappés de la variété de leur configuration et de leur texture, de la disposition physique de leurs valvules, de leurs adhérences, de leurs directions et de leurs courbures. Aucune de ces remarques ne doit échapper aux médecins cliniques.

Par ses connexions intimes avec le pancréas et le foie, le duodénum, que certains auteurs considèrent comme un *petit estomac*, exerce la plus puissante influence sur les phénomènes assimilateurs; il est le mobile essentiel de la chylification; mais la bile peut se concentrer plus ou moins long-temps dans sa cavité, y dégénérer et y contracter des qualités plus ou moins nuisibles. Malgré la petitesse de son calibre, il se distend quelquefois à un tel point, que les autres viscères en sont comprimés; d'où dérivent l'hypocondrie et autres maux analogues. L'intestin grêle, où tant de vaisseaux pompent la matière nutritive, vivifie ce que le duodénum a préparé. Mais si ces vaisseaux sont affectés d'impuissance, la nutrition est suspendue, le marasme survient, et la fièvre hectique consume le corps. Chez certains individus, le colon et le cœcum qui le précède ne sont-ils pas voués à des constrictions intolérables? Le rectum, source du flux hémorrhoïdal, ne donne-t-il pas lieu à une foule de maux, pour les hommes affoiblis par une vie oisive et sédentaire?

On voit, d'après cet aperçu, combien les entéroses doivent être nombreuses et diversifiées dans les phénomènes qu'elles nous présentent. Pour mettre plus de clarté dans l'histoire de ces maladies, on peut les envisager sous trois points de vue principaux. Les unes dépendent d'un dérangement dans les fonctions que remplissent les intestins; les autres résultent d'un vice de conformation de ces mêmes organes; il en est enfin qui tiennent à un changement survenu dans leur situation respective. Telle est la marche qui me semble la plus méthodique dans l'étude de ces affections importantes.

Deux fonctions spéciales sont départies aux intestins, pour le but final de l'assimilation. L'une consiste à retenir dans leur cavité les substances alibiles, pour en extraire les sucs nourriciers; l'autre doit éliminer hors du corps toutes les matières qui n'ont pu recevoir l'impression vitale des puissances digestives. Les accidens qui troublent l'ordre de cette double fonction doivent être l'objet de nos recherches.

La susceptibilité nerveuse de ces organes oppose souvent des obstacles à l'exercice libre de leurs fonctions. C'est à cette susceptibilité qu'il faut rapporter les diverses

maladies comprises sous le titre vague de *coliques*, du nom de l'intestin auquel les malades attribuent le plus ordinairement la sensation douloureuse dont ils sont atteints. Ces sortes d'affections s'étendent quelquefois sur la totalité du canal alimentaire; plus communément elles règnent vers l'ombilic, se propagent aussi sur les côtés de l'abdomen, comme s'il étoit serré par une forte bande. Toutes les coliques sont caractérisées par de fortes douleurs, que les anatomistes font dériver de la grande quantité de nerfs qui vont se distribuer dans les intestins.

Les affections du conduit digestif dérivent toujours d'une augmentation, d'une diminution ou d'une dépravation des mouvemens de cet organe. C'est ainsi que sa contraction trop fréquente donne lieu au ténesme et aux flux de ventre. Les entérorrhées qui se manifestent par cette fréquente contraction doivent être considérées comme critiques lorsque l'action des forces vitales conduit les matières dans la cavité intestinale, pour en débarrasser le corps par la voie des déjections alvines; elles sont symptomatiques, si la nature les précipite par l'effet d'une simple irritation, ou d'un accident encore plus irrégulier.

La sécrétion augmentée de la membrane muqueuse des intestins constitue les divers catarrhes qu'on voit quelquefois régner épidémiquement, et les dysenteries qui en sont le dernier degré. Dans les premiers temps de ces affections, il se déclare des tranchées spasmodiques qui sont aux gros intestins ce que les nausées sont à l'estomac. Un produit de ces flux violens, dont les auteurs ont fait mention, ce sont les fausses membranes qui se mêlent souvent aux matières excrémentitielles, et dont on ne connoît encore qu'imparfaitement la nature et l'organisation. Mais je parlerai avec plus de détail de ces phénomènes, lorsque je traiterai de la famille des blennoses, à laquelle toutes ces maladies se rapportent d'une manière plus spéciale.

Il peut se manifester un accident plus grave, comme, par exemple, lorsque les alimens suivent le trajet du tube intestinal, sans éprouver aucune transmutation vitale, ce qui constitue le symptôme spécial de la lienterie, dont nous avons remarqué quelques exemples à l'hôpital Saint-Louis, et dont j'ai déjà tracé le tableau dans mon histoire des gastroses. Dans quelques circonstances, le chyle non absorbé par les vaisseaux lactés se mêle avec les excrémens, ce qui fait naître le flux cœliaque, etc. On voit déjà de combien de changemens et de modifications une maladie est susceptible. Il est vrai que de semblables désordres dépendent plutôt d'une diminution d'intensité dans les mouvemens naturels des intestins. Combien d'autres maux peuvent dériver de la même cause! Le développement des vers dans le corps de l'homme n'est-il pas un des résultats inévitables de l'atonie du tube alimentaire? Il est peu d'individus qui soient à l'abri de ces hôtes malfaisans. Ils attaquent néanmoins avec plus de fréquence

les tempéramens muqueux et à fibre lâche, les femmes et les enfans après le sevrage. De là vient que ceux qui sont en proie à la diathèse vermineuse tombent dans la maigreur ; leur pupille est dilatée , leur haleine fétide , leur visage pâle , leur sommeil agité; ils ont des tranchées dont ils ignorent la cause, et qui sont bien plus fréquentes lorsque l'estomac est vide, etc. Les flatuosités se forment pour l'ordinaire dans le conduit de la digestion, et rarement dans la cavité du ventre. Les douleurs qu'elles causent sont moins l'effet de la distension des intestins que de la réaction qu'ils exercent sur elles. Les personnes sensibles aux variations de l'atmosphère; les femmes qui perdent leurs règles, qui prennent sans circonspection des alimens lourds et propres à fermenter; enfin les hommes hypocondriaques ou hémorrhoïdaires sont le plus souvent atteints de cette affection. On distingue des flatuosités fixes, et qui pour cela n'en sont pas moins opiniâtres, et des flatuosités vagues que la moindre cause réveille et rend douloureuses. La première espèce est propre au tempérament phlegmatique, et la seconde au tempérament sanguin combiné avec le mélancolique. On a rapporté leur formation à l'accumulation d'une saburre muqueuse dans l'intérieur des premières voies. Mais cette saburre ne sauroit agir, en semblable circonstance, qu'en affoiblissant la contractilité des intestins. Aussitôt que ces organes perdent le degré de force tonique dont ils sont doués, les flatuosités prennent le dessus et les distendent outre mesure. Elles ne tardent pas au contraire à se dissiper aussitôt qu'ils reprennent leur résistance naturelle.

Il est une autre affection très-commune chez les peuples civilisés, et qui dérive également d'une foiblesse introduite à la longue dans le mouvement péristaltique des intestins; je veux parler de la coprostasie, affection très-connue sous le nom vulgaire de *constipation*, qui occupe le premier rang dans la famille des entéroses. Elle reconnoît diverses causes qui se décèlent par des signes particuliers. Combien de fois ne la voit-on pas se manifester pendant une saison froide et sèche, après l'usage et même après l'abus des liqueurs alcooliques, ou bien à la suite d'un exercice violent, d'un manque de boisson, etc. Il n'est pas rare de la voir résulter d'un défaut du mucus qui humecte naturellement la surface interne des intestins; souvent c'est la bile qui manque ou qui dégénère.

Les intestins peuvent souffrir des altérations dans leur texture et leur composition; ils peuvent être le siége de petits tubercules qui se forment spontanément, et qui se terminent souvent par ulcération ou par gangrène. La consistance naturelle de ces organes change pareillement dans le cas des tumeurs produites par une congestion ou par une stase d'humeurs. La plupart de ces tumeurs deviennent squirrheuses ou cancéreuses; je n'en ferai ici qu'une mention très-succincte, parce que leur diagnostic est difficile, et parce qu'elles n'offrent aucun signe qui soit véritablement

pathognomonique : elles affectent le plus souvent les gros intestins, surtout le rectum. On observe que la totalité de l'intestin est rarement altérée, en sorte que l'extensibilité s'opère toujours sur le point qui est intact.

Les borborygmes, lorsqu'ils se perpétuent dans tout le trajet du tube alimentaire, deviennent quelquefois une maladie, sinon douloureuse, du moins très-difficile à combattre avec quelque succès. Cette maladie paroît tenir à l'inversion ou à la rétrocession partielle du mouvement péristaltique, inversion qui fait courir l'air avec plus de vitesse dans l'intérieur du canal. Un pareil phénomène annonce une grande foiblesse intestinale. Darwin a donné des soins à une jeune fille de seize ans, d'ailleurs très-débile, dont les intestins faisoient entendre d'assez loin un bruit considérable. Ce bruit duroit plusieurs heures de suite, sans cesser une seule minute : ce qui prouve qu'il devoit nécessairement dépendre d'un mouvement rétrograde d'une portion des intestins qui déplaçoit continuellement l'eau et l'air contenus dans leur cavité.

Un simple dérangement dans l'état physique des intestins est quelquefois une source d'affections plus ou moins douloureuses. Telle est, par exemple, l'entérélésie, plus communément appelée *volvulus*, qui a son siége ordinaire dans les intestins grêles, quoiqu'on l'ait quelquefois rencontrée dans les gros intestins. Ces invaginations sont dangereuses, surtout quand la membrane séreuse s'irrite et s'enflamme. Si la maladie dure long-temps, la surface muqueuse se tuméfie et forme une espèce de boursoufflement qui ressemble beaucoup à celui qui se manifeste dans les chutes du rectum.

Les intestins sont sujets au rétrécissement et à la dilatation. Le rétrécissement est souvent le résultat d'une abstinence prolongée; il est quelquefois tel, qu'on les croiroit, pour ainsi dire, oblitérés. Leur dilatation n'est pas moins fréquente : ils peuvent être distendus par l'accumulation d'une grande quantité de matières fécales. Les vieillards sont surtout enclins à ce triste accident; et comme, dans ce cas, le rectum se paralyse, on est forcé de recourir à des instrumens pour extraire les matières excrémentitielles.

Nous aurons pareillement à traiter des maladies qui dépendent d'un dérangement plus ou moins grave dans la situation des intestins. Les déplacemens intérieurs sont communément le résultat d'une aberration de la nature, comme, par exemple, lorsque le ventricule se trouve placé au-dessus du diaphragme dans la cavité thorachique, ou lorsque le colon occupe le milieu de l'abdomen, dans un cas rapporté par Sylvius. Charles Frederik Rehfeld fit graver, dans une thèse inaugurale, un cas très-rare de l'intestin rectum qui s'inséroit dans la vessie urinaire. L'enfant mourut huit jours après sa naissance. *Apparebat intestinum in vesicam supra ejus collum immissum exiguâ tamen aperturâ, ita ut stylum saltem crassiorem immittere in vesicam possem. Aderant in vesicâ dilutæ fœces, quarum portio etiam cum urinâ ante aliquot dies rejecta fuerat, ut conjecturam hujus rei facere possemus, etc.*

Il est, au reste, des vices de situation dans les intestins qui ne sont en aucune manière préjudiciables à la santé : tels sont ceux qui s'établissent avec lenteur, et auxquels nos organes résistent sans inconvénient par le pouvoir de l'habitude. C'est ce qu'on observe souvent chez des individus qui, par des causes non encore bien appréciées arrivent à un degré d'embonpoint extraordinaire. J'ai eu l'occasion de voir à l'hôpital Saint-Louis un cas d'éventration monstrueuse chez une femme indigente qui avoit près de quatre-vingts ans : les intestins se trouvoient totalement déplacés par l'écartement accidentel des muscles qui forment et contiennent l'enceinte abdominale; cependant les facultés digestives n'en étoient ni retardées, ni troublées, ni interrompues. Il n'arrive que trop souvent qu'après plusieurs couches successives, certaines femmes se trouvent exposées à des infirmités de ce genre qui ne portent néanmoins aucun obstacle à l'exercice des fonctions de la vie.

On doit croire que, dans un hôpital spécialement réservé au traitement des maladies chroniques, et qui a servi d'asile à tant de vieillards malheureux, j'ai dû remarquer un grand nombre de ces déplacemens des intestins, accidens presque toujours fâcheux chez les personnes affoiblies par la misère et le chagrin, et que notre art ne peut que pallier. Nous avons rencontré beaucoup de hernies ventrales chez les femmes, beaucoup de hernies inguinales chez les hommes. Je me souviens d'une bonne vieille qui demandoit l'aumône aux étudians à l'instant où ils sortoient de leur école, et qui, pour une rétribution très-modique, amusoit leur curiosité en comprimant les parties latérales de son abdomen; ce qui faisoit sortir par l'ombilic un paquet intestinal d'un volume énorme. Je me propose de raconter dans cet ouvrage l'histoire d'un ancien militaire atteint d'une entérocélie scrotale si considérable, qu'elle étoit au niveau de ses genoux. Le membre viril étoit caché, et, pour ainsi dire, retiré dans la tumeur : on n'en apercevoit aucun vestige; le prépuce seul étoit froncé, et formoit une sorte d'ombilic au milieu du scrotum, qui étoit hideux à considérer.

Tel est, ce me semble, le meilleur point de vue sous lequel on puisse présenter les affections de ce conduit alimentaire, où la puissance digestive déploie toute sa sphère d'activité. Je le répète, en terminant ces réflexions générales sur la famille des entéroses; ce seroit avoir une fausse idée de la noble destination des intestins, que de ne les envisager que comme des organes excréteurs des résidus impurs de la nutrition ; leur ministère ne se borne point à ce vil emploi : la nature les a réservés pour élaborer le chyle, qui est le principe conservateur de la vie; leur sublime office est d'opérer la séparation de ce qui doit faire partie du corps animé. La santé humaine dépend donc, à toutes les heures de notre existence, de la régularité des fonctions départies à ces précieux organes, et rien n'est plus important que d'approfondir l'étude de leurs maladies.

GENRE PREMIER.

COPROSTASIE. Coprostasis.

A l'exemple des anciens, nous désignerons, sous le nom de *coprostasie*, le séjour trop long-temps prolongé des matières excrémentitielles dans la cavité des intestins, par l'effet d'une altération particulière de la force expultrice de ces organes, ou par une sorte de torpeur survenue dans leur mouvement péristaltique. On nomme ordinairement *constipation*, cette maladie qui consiste dans la rareté et la difficulté des déjections alvines. Elle est très-commune dans les villes, très-rare dans les campagnes. Des voyageurs attestent qu'elle ne s'observe point chez les peuples sauvages. On ne peut indiquer que deux espèces de coprostasie, qui indiquent deux états divers dans les propriétés vitales du tube alimentaire:

1ère *Espèce.* La Coprostasie sthénique. *Coprostasis sthenica.* Cette espèce n'attaque que les jeunes personnes et les individus robustes et vigoureux. C'est un resserrement du ventre (*adstrictio alvi*), ou plutôt des fibres intestinales qui concourent à l'expulsion des matières fécales.

2ème *Esp.* La Coprostasie asthénique. *Coprostasis asthenica.* Cette espèce de constipation s'observe chez les vieillards et chez les individus qui languissent dans un état de dépérissement et de marasme. Nous l'avons souvent observée chez les scorbutiques de l'hôpital Saint-Louis. Elle dépend de l'atonie des intestins et de la foiblesse des muscles abdominaux.

Tableau de la Coprostasie. La coprostasie commence par une très-grande irrégularité dans les selles, par des dégoûts ou par de faux appétits, par une bouche pâteuse et aussi amère que le fiel. Les malades éprouvent la sensation d'une barre au-dessous de leur estomac; leur ventre est dur et tendu; la peau des mains et des pieds est sèche et brûlante. A mesure que la maladie fait des progrès, le corps devient lourd : il est, pour ainsi dire, énervé par des sueurs qui se renouvellent; la tête est douloureuse et sujette aux vertiges; la vue est troublée; il s'allume une chaleur fébrile; la digestion est interrompue ou s'opère irrégulièrement; les flatuosités tourmentent les anfractuosités intestinales; la masse des entrailles est en proie à des torminations indicibles. Cette affection ne peut avoir lieu sans un grand détriment pour la santé; elle présente une multitude de phénomènes divers : tantôt les déjections se trouvent absolument supprimées; tantôt elles sont en petite quantité et rares; tantôt enfin elles s'effectuent avec de grandes douleurs; et les efforts sont si violens, qu'ils occasionnent des flux hémorrhoïdaux ou des hernies. De tels accidens sont souvent occasionnés par la siccité de la surface interne des intestins, et par la dureté des excrémens. J'ai observé un cas

très-singulier de constipation rebelle chez une jeune femme, d'ailleurs saine et bien constituée, mais dont les affections spasmodiques avoient été portées au plus haut degré. Elle éprouvoit depuis fort long-temps une gêne constante dans les deux hypocondres, et une telle constriction dans les intestins, que les selles n'arrivoient jamais qu'avec des douleurs intolérables. A ces épreintes venoit se joindre une chaleur dévorante à l'orifice du vagin, qui se propageoit jusqu'à l'anus. Ce qu'il y avoit de bizarre dans cette indisposition, c'est que, dans le fort des crises, la même cuisson se faisoit sympathiquement ressentir à la bouche. Cette infortunée avoit inutilement fait l'essai de plusieurs remèdes; mais elle ne trouvoit de soulagement que dans l'usage des lotions froides et par l'habitude qu'elle avoit de s'asseoir à nu sur le carreau. J'ai donné des soins à une autre femme, qui étoit vieille et accablée sous le poids d'un embonpoint excessif. Celle-ci alloit à la garde-robe avec une telle difficulté, que, dans plusieurs circonstances, elle étoit obligée d'appeler des chirurgiens pour la délivrer de ses excrémens desséchés, qui s'arrêtoient dans l'intérieur du rectum.

Pour bien apprécier les effets sinistres qui peuvent résulter d'une constipation opiniâtre, il suffit de rappeler d'où viennent les forces qui déterminent le mouvement et la sortie du bol fécal, et de considérer leurs directions. Chacun sait que le ténesme commence par une légère irritation de l'intestin rectum, et qui constitue le besoin d'aller à la selle. Les contractions volontaires des muscles abdominaux et du diaphragme exercent un travail énergique sur tout le canal alimentaire ; et de l'action commune de ces différens organes résulte l'excrétion parfaite et terminée. Il y a donc à considérer l'action des muscles et celle du viscère : toutes deux tendent à diminuer l'espace; mais elles ont chacune un effet différent et particulier. Parmi les intestins qui ont le plus à souffrir des accidens de la coprostasie, il faut surtout distinguer le cœcum, dont l'astriction et le resserrement ont souvent occasionné la mort. Cet intestin, qui semble n'être qu'une appendice du colon, conserve quelquefois pendant très-long-temps dans ses cellules des excrémens desséchés et très-endurcis : on y a trouvé souvent des noyaux de fruits rouges, qui y avoient séjourné pendant plus de quatre mois. Dans l'ouverture cadavérique d'un vieillard constipé, il nous arriva d'y recueillir deux corps durs de la grosseur d'un œuf de perdrix, et qui se brisoient comme du plâtre. Mais c'est surtout dans le colon, qui est le plus dilatable des intestins, que les matières fécales se rassemblent et s'accumulent. Comme il est le plus exposé à l'action auxiliaire des muscles abdominaux, il est nécessairement le siége de tous les efforts douloureux que font les individus dont la constipation est le supplice. La coprostasie n'est souvent qu'un effet sympathique; elle est le symptôme de beaucoup d'autres maladies; elle peut se prolonger non-seulement pendant plusieurs mois, mais même pendant plusieurs années, etc.

Causes organiques. La coprostasie est souvent due au défaut de mucus, et à l'exsiccation de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur du conduit alimentaire. Une altération physique de la propre substance des intestins produit le même résultat. Nous traitions à l'hôpital Saint-Louis une pauvre femme qui étoit en proie à des tourmens affreux, par la difficulté qu'elle éprouvoit d'aller à la selle. Elle mourut, et nous constatâmes la présence d'une callosité considérable dans le colon. Une conformation particulière du tube alimentaire dispose quelquefois un individu dès son enfance à tous les accidens de la même affection. On trouve, dans le Recueil des Mémoires de l'Académie de Sienne, l'histoire d'une constipation rare et extraordinaire observée par le docteur Dominique Battini. L'ouverture du cadavre fit voir qu'elle dépendoit de la longueur prodigieuse et de l'énorme dilatation du rectum, qui offroit des courbures et des plicatures inusitées. L'entortillement, l'intus-susception, la compression, la coarctation des intestins, la chute de ces mêmes organes dans le scrotum, le relâchement de l'anus, influent journellement comme causes organiques. J'ai vu, dans beaucoup de cas, la foiblesse particulière des muscles abdominaux qui contribuent tant pour leur part à l'excrétion des matières fécales, perpétuer la coprostasie. J'ai surtout observé ce phénomène dans le marasme qui décide l'issue fâcheuse du scorbut chronique à l'hôpital Saint-Louis. Il est beaucoup de cas où les intestins se trouvent frappés d'une sorte de torpeur dans leur mouvement péristaltique, et où leur faculté expultrice est, pour ainsi dire, anéantie. Chez les jeunes demoiselles, ce phénomène est souvent lié à celui de l'aménorrhée. L'âge avancé, un tempérament sec et chaud, la suppression d'un écoulement habituel, etc., disposent pareillement à la constipation.

Causes extérieures. On ne sauroit constester que les qualités de l'air influent singulièrement sur la liberté des fonctions du canal intestinal, et personne n'ignore combien cet organe est en rapport avec les constitutions atmosphériques. Les alimens durs et secs, la privation des boissons, sont suivis d'un résultat analogue. Le sommeil et le repos rendent également le ventre paresseux. Il est des individus qui n'éprouvent aucun besoin d'aller à la selle pendant tout le temps qu'ils sont couchés dans leur lit, mais chez lesquels ce besoin devient impérieux aussitôt qu'ils se lèvent pour marcher. Le trop grand mouvement produit de même la constipation, parce qu'il suscite une transpiration excessive. C'est ainsi que la plupart des personnes se trouvent constipées après un long voyage. Toutes les habitudes de la vie civile, la coutume qu'ont certaines femmes de se serrer le ventre, les travaux de la méditation, les veilles opiniâtres, le chagrin, la tristesse, le coucher sur des lits de plume, affoiblissent le mouvement péristaltique. Parmi les causes que nous énumérons, il ne faut pas perdre de vue la suppression subite d'un flux morbifique par l'emploi d'un médicament chaud et astringent. Fernel fait mention d'une petite fille de sept ans qui souffroit beaucoup d'une diarrhée,

On arrêta ce flux en donnant à la jeune malade des coings bouillis en abondance; mais il survint des douleurs déchirantes dans l'abdomen, des lipothymies, des vomissemens et la mort. L'examen du cadavre fit voir que le cœcum étoit tellement frappé de constriction, qu'il n'étoit perméable à aucune substance alimentaire.

Traitement curatif. Pour appliquer un traitement fructueux, il convient d'abord d'éloigner les malades de toutes les circonstances qui peuvent favoriser ou entretenir une semblable affection; il convient surtout d'éviter l'air sec et boréal, ainsi que les nourritures qui sont d'une digestion difficile; il convient enfin de faire un exercice modéré, et de renoncer à toute vie oiseuse et sédentaire. Il faut recourir aux substances liquides, émollientes et laxatives : la chair de veau et de poulet, les jus de pruneaux, tous les fruits doux et aqueux, le beurre très-récent, l'eau d'orge, le petit-lait, l'eau de miel, les électuaires lénitifs, la pulpe de tamarins, la manne, etc., ont une réputation méritée pour la cure de la constipation. Les pilules écossoises sont en grande vogue à Paris. Afin de rétablir le mouvement péristaltique des gros intestins, il importe d'éliminer toutes les matières adhérentes à leur surface interne ou reléguées dans leurs cellules. Les lavemens remplissent à merveille une semblable indication. Pour parvenir au même but, on a proposé les moyens les plus absurdes. Vanhelmont vouloit faire prendre de petites balles de plomb, qui devoient chasser les excrémens par leur poids; d'autres indiquoient le régule d'antimoine ou le vif-argent. Il n'est pas étonnant que, dans une affection aussi désespérante, le vif désir de procurer du soulagement ait fait inventer les procédés les plus extraordinaires.

GENRE II.

ENTÉRORRHÉE. Enterorrhea.

L'entérorrhée, que l'on désigne plus communément sous le nom de *diarrhée*, est un des accidens les plus communs qu'on puisse rencontrer dans l'espèce humaine. On l'observe journellement chez toutes les personnes qui se font une habitude des excès de la table, et qui ignorent l'art de s'assujettir aux règles d'une sage hygiène. Elle se montre souvent comme symptôme dans une multitude d'autres maladies ; mais ici je ne dois en traiter que comme affection purement essentielle ou idiopathique. J'estime qu'on peut proposer aux nosologistes l'adoption des espèces suivantes :

1ère *Espèce.* L'Entérorrhée stercorale. *Enterorrhea stercoraria.* Cette espèce se manifeste ordinairement après les indigestions. Pour qu'elle se déclare, il suffit quelquefois d'avoir pris un aliment contraire à l'économie animale, ou une plus grande quantité de nourriture qu'on ne

peut en digérer. On la regarde généralement comme salutaire, parce qu'elle n'a jamais de suites fâcheuses, et qu'elle n'affecte les individus que passagèrement. C'est un effort critique de la nature qui délivre les organes digestifs d'un poids fatigant.

2ème *Esp.* L'Entérorrhée bilieuse. *Enterorrhea biliosa.* Cette espèce n'est pas toujours le symptôme des fièvres gastriques : elle peut se déclarer par le seul effet de l'intempérie du foie; elle tourmente surtout les hypocondriaques et les mélancoliques. Elle est très-fréquente dans les pays chauds; elle s'annonce par des douleurs vives qui se propagent dans toute la région abdominale. Les malades éprouvent, dans l'intérieur de la bouche, une grande sensation d'amertume: cette amertume revient toujours malgré les boissons acides auxquelles on a recours pour la combattre. Les selles sont poisseuses et verdâtres; la langue est sale, jaune et fuligineuse; l'haleine est repoussante par sa fétidité; la face est jaune, mais d'autres fois elle est plombée. L'entérorrhée bilieuse est accompagnée d'une grande douleur de tête, qui persiste même après les évacuations.

3ème *Esp.* L'Entérorrhée muqueuse. *Enterorrhea mucosa.* Cette entérorrhée s'observe chez les individus doués d'une constitution lymphatique et délicate. Les enfans y sont très-sujets; il est des vieillards qui la provoquent par l'emploi des purgatifs ou des drastiques. Le charlatanisme fait débiter à Paris une poudre dont la propriété est d'expulser ce que le vulgaire désigne sous le nom de *glaires.* Les personnes catarrheuses en font une grande consommation, et en abusent autant que de l'ipécacuanha. L'entérorrhée muqueuse dure très-long-temps, quelquefois pendant plusieurs années.

4ème *Esp.* L'Entérorrhée séreuse. *Enterorrhea serosa.* L'entérorrhée que les auteurs font dériver *à serosâ colluvie,* s'est montrée à plusieurs reprises dans l'armée d'Espagne et ailleurs. Elle consiste dans l'éjection continuelle de matières d'une telle ténuité, qu'on diroit que ce n'est absolument que de l'eau trouble, ou de l'eau qui auroit croupi long-temps dans un marais. Elle est souvent accompagnée d'une érosion interne de la membrane des intestins. Charles Le Pois parle d'une diarrhée séreuse bien moins grave, et qui ne dure guère au-delà de quatre ou sept jours. Elle attaque principalement les personnes qui se livrent avec ardeur à l'étude, et qui n'ont pas eu la précaution de se garantir des intempéries atmosphériques. C'est vers le milieu de l'automne, lorsque les arbres commencent à se dépouiller de leurs feuilles, qu'on voit ordinairement les déjections séreuses se manifester. Ces sortes d'entérorrhées, quoique de la classe des écoulemens aqueux, sont pourtant quelquefois limoneuses et teintes d'un peu de sang.

5ème *Esp.* L'Entérorrhée coeliaque. *Enterorrhea cœliaca.* Cette espèce annonce une altération très-grave dans les organes de l'assimilation. On la nomme ainsi, parce que les matières des déjections présentent absolument l'aspect du chyle. Les alimens ont résisté à l'élaboration qu'ils doivent subir dans les intestins; l'entérorrhée cœliaque diffère de la lientérique en ce qu'elle est le résultat d'une altération survenue dans le second temps de la digestion, tandis que l'autre tient à l'action désordonnée de l'estomac, et trouve naturellement sa place dans la famille des gastroses, ainsi que nous l'avons exposé plus haut.

6ème *Esp.* L'Entérorrhée laiteuse. *Enterorrhea lactea.* On reconnoît facilement cette espèce par la nature de la cause qui la produit. Nous l'avons observée un grand nombre de fois dans la péritonite puerpérale ; mais elle peut aussi se manifester sans que cette membrane soit enflammée ; et c'est pour cela que j'en fais mention. Rien de plus facile que de reconnoître ce flux alvin à l'odeur fade et acescente qui le distingue. Les matières rendues par les malades sont caséeuses et d'un blanc de lait ; parfois elles se trouvent mêlées de flocons d'une bile qui est d'un jaune verdâtre. Cette entérorrhée est tantôt dangereuse, tantôt salutaire, selon la manière dont elle s'établit.

Tableau de l'Entérorrhée. L'entérorrhée s'annonce communément par la diminution de l'appétit ; les déjections deviennent plus fréquentes, sans offrir du reste d'autre altération qu'une consistance plus molle. Bientôt, il se manifeste des borborygmes, qui successivement se compliquent d'éructations d'une odeur putride. D'autres symptômes viennent se joindre aux précédens, selon la gravité de la maladie, le tempérament, l'idiosyncrasie du sujet. Les plus ordinaires sont l'abattement des forces, l'augmentation de la soif, la pâleur du visage, l'aspect terne des yeux, et souvent l'intermittence du pouls. Les matières fécales deviennent bilieuses, muqueuses, séreuses, etc., et leur évacuation est parfois accompagnée de vives tranchées. Souvent le malade est fatigué par un ténesme insupportable, et rend une petite quantité de sang. Ce sang est ordinairement pur et très-distinct de la sanie qui s'écoule dans le flux dysentérique.

L'entérorrhée n'est pas toujours exempte de mouvemens fébriles : sa longue durée est quelquefois fatale, parce qu'elle épuise les forces physiques ; tantôt elle donne lieu à d'autres affections plus ou moins funestes ; tantôt elle diminue graduellement d'intensité, et les déjections alvines reprennent leur forme et leur consistance ordinaires. Il est des flux qui ont persisté des années entières, et qui se sont ensuite spontanément dissipés, sans laisser aucune trace de lésion dans le trajet du tube alimentaire. Les selles des entérorrhées sont communément plus fétides que les selles ordinaires ; particulièrement les matières qui se manifestent durant le cours des fièvres gastriques ou des fièvres adynamiques. Telles sont aussi les déjections qui succèdent à l'inflammation des intestins ou à divers empoisonnemens.

Les entérorrhées que nous observons le plus fréquemment à l'hôpital Saint-Louis accompagnent des maladies chroniques : elles ne terminent que trop communément l'hydropisie, le scorbut, la consomption pulmonaire, le cancer, la gangrène, les tumeurs blanches, etc. Très-souvent, elles sont fomentées par une altération organique de la membrane muqueuse des intestins. Celle-ci a été mortelle pour beaucoup de militaires. Nous avons eu surtout l'occasion de vérifier ce que dit Charles Le Pois, touchant les diarrhées bilieuses. Souvent, dit cet auteur, au début des fièvres continues, le foie devient le siége d'une irritation qui se manifeste par la tension et la rénitence de ce viscère. Il n'est pas rare de voir dans cette circonstance survenir un flux

aquoso-bilieux, qui dure sept, quatorze et jusqu'à quarante jours. Charles Le Pois rapporte un cas de cette espèce, où ce flux alvin n'empêcha pas la phlogose de l'organe hépatique qui contracta une dégénération squirrheuse. Dans une autre affection de ce genre, qui se prolongea beaucoup et se termina par la mort, on trouva la surface du foie lâche et flasque, tandis que l'intérieur de ce viscère avoit la dureté et la sécheresse du bois. Il est néanmoins d'autres fièvres où il s'établit des déjections liquides, mais moins bilieuses que dans le cas que nous venons de citer. Quoiqu'elles aient lieu au début de la maladie, et par conséquent dans l'état de crudité, on peut cependant les envisager comme utiles. Il semble qu'elles diminuent la masse de la matière morbifique, qui devoit être éliminée par la voie des urines ou par celle des sueurs; mais il faut les considérer comme dangereuses, quand elles sont compliquées d'une phlegmasie viscérale.

L'entérorrhée muqueuse est plus opiniâtre que l'entérorrhée bilieuse. Il est quelquefois impossible de s'en rendre maître; elle est souvent liée de la manière la plus intime à d'autres affections. J'ai dans ce moment sous les yeux une femme âgée de soixante ans, qui est atteinte d'un flux de cette nature depuis plus de quinze mois. Ce flux lui est survenu à la suite de longs chagrins; il est accompagné d'épreintes et d'entéralgies: il y a tantôt anorexie, tantôt une faim dévorante. Cette entérorrhée est d'autant plus abondante, que la malade mange plus ou moins à ses repas; elle est souvent tourmentée par des nausées; elle est sujette à la blennémésie, c'est-à-dire, qu'elle rejette par la bouche une matière muqueuse et filante, qui s'échappe sans effort, même pendant son sommeil, et qui baigne la couverture de son lit. Aucune digestion ne s'effectue régulièrement chez elle. Cette infortunée est en outre sujette à un prurigo pédiculaire, qui semble alterner par intervalles avec le flux entérorrhéique et en suspendre les accès. La malade éprouve constamment un froid excessif, particulièrement aux pieds et aux mains.

Les entérorrhées que nous avons eu occasion d'observer chez les militaires si nombreux de nos armées, étoient survenues à la suite des fatigues et des longues privations qu'ils avoient éprouvées; elles se montroient très-opiniâtres. Les malades ressentoient des douleurs contondantes dans tous les membres. La moindre marche dans l'intérieur même de l'hôpital redoubloit les accidens. Ce n'est que lorsqu'ils avoient pris un repos de plusieurs jours que les matières devenoient plus consistantes et plus liées. Leur estomac, qui n'avoit reçu depuis long-temps qu'une nourriture mal préparée ou mal cuite, étoit tiraillé en divers sens; leur poitrine étoit oppressée; la nuit ils étoient agités par des rêves et par un sommeil inquiet. Le traitement de ces flux ne donnoit qu'une sécurité presque toujours trompeuse. L'entérorrhée ne s'apaisoit que pour un temps: le visage des malades étoit pâle, terreux et absolument décomposé; leur pouls étoit petit et fréquent, surtout vers le soir; les mains et les bras étoient

tuméfiés : on y apercevoit des maculations scorbutiques. La plupart de ces dévoiemens que l'on remarquoit dans les hôpitaux de Paris tenoient à des phlogoses chroniques de la membrane muqueuse intestinale. D'après l'autopsie de plusieurs cadavres, c'étoit toujours dans le colon que les traces de ces phlogoses étoient les plus apparentes. Sa surface intérieure étoit d'un rouge très-foncé, alors même que l'inflammation régnoit dans tout le trajet du conduit alimentaire. Nous examinâmes surtout avec soin le corps d'un officier mort à la suite d'un flux *colliquatif.* La tunique première du colon s'étoit singulièrement épaissie; elle étoit comme lacérée dans plusieurs points de son étendue.

Mais on observe des flux de ventre qui ne sont pas moins dignes de la considération des pathologistes: tels sont ceux qui se manifestent chez les femmes en couche; c'est ainsi que nous avons recueilli les principaux traits qui caractérisent les entérorrhées laiteuses. Les matières de ces entérorrhées offroient quelquefois l'aspect et l'odeur du fromage liquide, la langue des malades étoit recouverte par un enduit d'un blanc mat et comme caseux; elle ressembloit à celle des enfans qui viennent de téter. Il se manifestoit des douleurs de tête et de cou très-considérables, une sorte de torture dans les petits intestins et dans toute la longueur du colon, des nausées continuelles, des défaillances, etc. Ces flux dégénéroient souvent en habitude et se prolongeoient. La plupart de ces femmes étoient en proie à des frissons et à de grandes chaleurs d'entrailles; plusieurs éprouvoient de fausses sensations, comme si le lait remontoit dans les seins, etc.

Tel est le tableau des principaux flux alvins qui se manifestent dans l'économie animale; ils prennent souvent un caractère périodique : on les voit paroître et disparoître avec certaines saisons; d'autres fois, ils sont continus, opiniâtres, et ne laissent aux malades aucun instant de repos. L'entérorrhée n'est pas toujours une maladie; elle est dans quelques cas le résultat d'un soin prévoyant de la nature; elle met fin aux troubles de nos fonctions; elle débarrasse les organes digestifs des turgescences humorales; elle opère le dénoûment des affections adynamiques. Il est vrai que, dans d'autres occasions, elle n'est que le signal fâcheux de l'épuisement du corps et de la chute totale du système des forces.

L'entérorrhée est un des phénomènes pathologiques qui ont le plus attiré l'attention d'Hippocrate. Les vérités nombreuses qu'il a énoncées sur les cas où elle est nuisible ou salutaire ressemblent à des oracles infaillibles. Personne n'a mieux présagé que lui l'issue des maladies d'après la nature et la considération de ces excrétions extraordinaires. Personne n'a surtout mieux expliqué le rapport de ces excrétions avec les symptômes concomitans. Dans ces derniers temps de calamités et de guerre, cette maladie s'est montrée avec tant de fréquence à l'hôpital Saint-Louis, que nous avons

pu constater et commenter en quelque sorte les sentences du vieillard de Cos. C'est ainsi que l'entérorrhée persévérante du typhus étoit toujours mortelle pour les malades, lorsqu'elle étoit accompagnée de la somnolence, de la stupéfaction des forces vitales, et d'une douleur atroce dans l'organe encéphalique. Plus les matières qui composent les déjections alvines étoient altérées dans leur consistance, dans leur odeur et dans leur couleur, plus elles annonçoient que la vie d'assimilation étoit profondément menacée.

Causes organiques. Il est beaucoup d'entérorrhées qui sont déterminées par des commotions purement sympathiques, lesquelles produisent une augmentation accidentelle du mouvement péristaltique. J'ai donné des soins à un écolier qui étoit saisi d'un flux de ventre véhément, lorsqu'il s'abandonnoit à des pollutions voluptueuses. La foiblesse des intestins est encore une des sources les plus fécondes et les plus générales de l'entérorrhée. De là vient sans doute qu'elle est moins commune chez les sujets vigoureux, tandis qu'elle attaque souvent les personnes les plus débiles et les plus délicates. J'ai remarqué souvent que lorsque les jeunes garçons n'avoient point été dépurés dans leur enfance par les humeurs muqueuses du cuir chevelu, plus tard, il s'établissoit chez eux une atonie relative des puissances assimilatrices, qui les condamnoit à des flux de ventre rebelles, d'autant que ces flux étoient quelquefois fomentés par la diathèse vermineuse. Rien n'égale la fétidité de ces sortes d'évacuations. Les enfans ainsi affectés sont toujours foibles et hors d'haleine ; ils ne peuvent digérer les fruits ni les crudités, etc.

Il est des circonstances où les malades sont plus ou moins fortement purgés par leurs propres humeurs qui ont dégénéré. Les mucosités épaissies et accumulées en trop grand nombre dans les premières voies, acquièrent une propriété drastique, à peu près comme la bile devient un puissant émétique, lorsqu'elle a reflué accidentellement dans l'estomac. On regarde comme critiques une foule d'entérorrhées qui sont plutôt le résultat d'un accroissement d'action des organes sécrétoires, tels que le foie, le pancréas, et toutes les glandes muqueuses qui tapissent l'intérieur du tube alimentaire. Enfin, ne faut-il pas considérer comme des causes organiques, la suppression des menstrues, des hémorrhoïdes, de la transpiration, des sueurs, la rétropulsion de quelque exanthême cutané ? J'ai vu dernièrement un garçon âgé de quatorze ans, sujet à une dartre squammeuse qui s'étendoit par plaques sur plusieurs parties de son corps. Lorsqu'on essayoit de la guérir, l'entérorrhée se déclaroit chez lui avec un pincement d'entrailles considérable.

Causes extérieures. Parmi les causes les plus puissantes qui peuvent agir sur les intestins, et susciter les phénomènes de l'entérorrhée, il faut d'abord classer les substances vénéneuses, que l'on avale imprudemment et à dessein. Dans un collége d'édu-

cation, des enfans mêlèrent par plaisanterie une petite quantité d'extrait de coloquinte avec la soupe d'un de leurs camarades. Les suites en furent très-fâcheuses, puisqu'il survint un dévoiement qui dura près de quarante jours. Tous les remèdes pris dans la classe des drastiques produisent les mêmes résultats. De là vient qu'il faut être fort circonspect dans leur emploi. Les alimens venteux, gélatineux, huileux, gras, pesans, tels que la chair de porc, les melons, les concombres, les noix vertes, les pois, les lentilles, les ognons, le pain chaud seul ou enduit de beurre, disposent le corps à l'entérorrhée, comme nous l'avons remarqué sur une foule de militaires confiés à nos soins dans l'hôpital Saint-Louis. Pendant le régime de la terreur qu'inspirèrent les révolutionnaires, l'ineptie des individus qui se placèrent à la tête du gouvernement fit déclarer la famine dans plusieurs cantons de la France. A Paris et dans les grandes villes, les boulangers manquoient de pain. Les indigens ne mangeoient alors qu'une viande gâtée et corrompue, que les traiteurs prenoient furtivement sur des animaux morts de diverses maladies. Les poissons putréfiés, et surtout les harengs secs, étoient la nourriture la plus usitée, etc. Un chirurgien fort célèbre, qui vivoit alors, Desault, observa que l'entérorrhée régnoit dans toutes les salles de l'Hôtel-Dieu. Encore de nos jours, les entérorrhées séreuses sont presque toujours le résultat des mauvaises nourritures dévorées avec le sentiment de la faim. Ce que nous disons des alimens solides, nous pouvons l'appliquer aux boissons qui sont d'une qualité défectueuse. Telles sont, par exemple, l'eau trop froide ou trop séléniteuse des puits, l'eau de la Seine, qui n'a pas été convenablement épurée, la bière trop récente et trop acide, le moût du raisin, le vin qu'on altère avec le souffre ou avec la litharge, le cidre qui a été mal conservé, etc.

Le passage subit d'une nourriture à une autre n'est pas moins funeste pour les forces digestives. Une pauvre femme n'avoit mangé depuis quinze jours que du mauvais pain de munition pour se nourrir. Elle vint à l'hôpital Saint-Louis pour se faire traiter de la gale : elle se disoit tourmentée par une faim dévorante. La première soupe que je lui fis administrer lui causa une entérorrhée muqueuse, accompagnée de vives coliques. Il est vrai qu'elle avoit aussi pris du lard, qu'elle avoit avidement dévoré. Au surplus, pareil phénomène s'observe sur les animaux domestiques. Dans les campagnes, on remarque très-bien que, toutes les fois qu'on fait passer rapidement les chevaux du foin sec à des herbages frais, le dévoiement se déclare. C'est par défaut d'habitude que, dans ce cas, le tube alimentaire exerce avec moins d'énergie la faculté d'assimilation. L'état de l'atmosphère, en influant sur la fonction des exhalans cutanés, peut déterminer des flux intestinaux. De là vient qu'aux changemens des saisons et à l'apparition du froid, on voit les diarrhées se manifester. Cette remarque est trop commune pour qu'il soit nécessaire de l'appuyer par des exemples. Il suffit, pour quelques individus, de respirer pendant quelque temps un air chargé de particules putrides ou de vapeurs marécageuses.

Je suis témoin d'un fait intéressant relativement à l'action du chagrin, de la terreur, de la crainte et autres passions, pour la production de l'entérorrhée. Je connois une famille dont les individus ont presque tous une susceptibilité particulière du conduit intestinal qui les dispose au dévoiement; en sorte qu'une impression désagréable, une contrariété, une mauvaise nouvelle, etc., suffisent pour provoquer un tel phénomène. Au surplus, personne n'ignore que tel est quelquefois le résultat d'une grande peur; et l'observation est si positive, que le peuple la reproduit souvent dans ses conversations, lorsqu'il veut retracer avec force les effets d'une telle affection.

Traitement curatif. Pour appliquer à l'entérorrhée le plan de curation qui lui convient, rien n'est plus avantageux que d'avoir égard à l'état des forces motrices et contractiles des intestins. Il importe surtout d'examiner quel est le caractère particulier du dévoiement qu'il s'agit d'arrêter. Si ce dévoiement provient d'une irritation vive des entrailles ou d'une augmentation extraordinaire du mouvement péristaltique, on a recours à des boissons mucilagineuses et adoucissantes, dont on seconde les bons effets par quelques heures ou par quelques jours d'abstinence. Le petit-lait, l'eau d'orge, l'eau de gruau et autres tisanes analogues, produisent souvent la prompte cessation de tous les symptômes. Les lavemens avec la décoction de graine de lin ou de fraise de veau ajoutent au calme qui se rétablit insensiblement dans le canal de la digestion.

On observe que, dans une multitude d'entérorrhées, les émétiques sont les moyens les plus efficaces pour rétablir le mouvement péristaltique dans son état naturel, et pour empêcher surtout qu'il ne se détermine avec trop de violence vers les voies inférieures. L'ipécacuanha obtient d'ordinaire la préférence sur le tartre stibié, à moins que la turgescence intestinale ne soit tout-à-fait bilieuse. Les pathologistes d'autrefois abusoient des purgatifs; ils s'imaginoient que cette affection étoit entretenue par une acrimonie particulière, qu'il falloit expulser. Mais il est prouvé aujourd'hui qu'une semblable doctrine est absolument surannée, et que de tels remèdes, imprudemment administrés, peuvent altérer la force digestive, et perpétuer le flux diarrhéique. Un individu fut pris de lienterie pour avoir pris indiscrètement du jalap.

Lorsqu'il y a un affoiblissement manifeste des propriétés vitales des intestins, les toniques ont toujours du succès. On a coutume d'administrer les décoctions de cachou, de simarouba, de bistorte, et autres substances analogues. C'est aussi le cas de recourir au quinquina, à la quassie amère, etc. Toutefois il ne faut point abuser des astringens dans les diarrhées, selon la remarque de Stahl; car ces remèdes agissent toujours, en troublant la succession des mouvemens vitaux, en dérangeant l'ordre des sécrétions et des excrétions destinées à dépurer le sang, etc. Lorsque l'entérorrhée a duré longtemps, lorsqu'elle est entretenue par un vice organique de quelque viscère abdominal,

les toniques ne sont pas toujours d'un usage certain. Ils ne suspendent que pour quelques instans le flux, qui se remontre ensuite avec plus de véhémence que jamais. Ce flux tient quelquefois à une sorte d'amaigrissement ou de consomption, provenant d'une puberté laborieuse et difficile. Je donne en ce moment mes soins à une demoiselle âgée de quatorze ans, laquelle est devenue tout à coup d'une maigreur extrême et d'une stature démesurée; ses règles n'arrivent point; mais tous les soirs elle est atteinte d'un accès de fièvre, suivi d'un dévoiement extraordinaire qui trouble le sommeil de la nuit et fatigue à l'excès la jeune malade. J'ai traité cette affection d'après toutes les méthodes, et rien ne lui a été aussi salutaire qu'un voyage fait aux eaux de Barèges. On ne sauroit croire quel triomphe obtiennent les ressources de l'hygiène en semblable cas.

Les lavemens sont d'une utilité incontestable dans le traitement de l'entérorrhée. Il faut les composer d'après la nature des causes. Les médecins se servent souvent de cette voie pour introduire dans le canal intestinal de l'opium et autres narcotiques; mais cet organe s'habitue tellement à ces substances, qu'elles finissent par ne procurer aucun soulagement. Cependant j'ai vu les lavemens de laudanum liquide de Sydenham produire des résultats fort utiles à l'hôpital Saint-Louis pour les flux séreux qui dépendoient d'un accroissement d'irritabilité intestinale. Dans les circonstances contraires, nous avons recours aux toniques les plus efficaces, tels que le quinquina en décoction, la camomille infusée et autres remèdes analogues.

GENRE III.

ENTÉRALGIE. Enteralgia.

Le nom de *colique*, auquel on a vulgairement recours pour désigner cette maladie, inspire une sorte d'effroi. On en use communément comme d'un terme de comparaison pour exprimer un fléau très-redoutable. On la désigne ainsi, parce qu'elle a le plus souvent son siége dans le colon; mais nous avons cru devoir nous servir d'un terme plus général pour indiquer toute douleur vive qui s'établit dans une ou dans plusieurs parties du canal alimentaire. Cette affection est commune aux deux sexes, et propre à tous les âges. On diroit que la douleur se réfugie en quelque sorte dans les nombreuses cellules de cet intestin, dont la grandeur, la sensibilité, les courbures et les inflexions arquées favorisent d'ailleurs d'une manière éminente la constriction spasmodique de tout l'abdomen d'un hypocondre à l'autre. Il importe de considérer d'abord l'entéralgie d'après les especes diverses qu'elle nous présente :

1ère *Espèce.* L'ENTÉRALGIE STERCORALE. *Enteralgia stercoraria.* C'est la colique des individus constipés, et une des plus tourmentantes. Elle est presque toujours le résultat de la torpeur et de la paresse des intestins. Le ventre est prodigieusement distendu. Quand le sujet est maigre, on s'aperçoit, par le toucher, de la forme bosselée que prennent les excrémens endurcis; les gens de lettres, les hommes de cabinet, les ouvriers sédentaires, y sont particulièrement sujets. Elle fait le tourment habituel des hypocondriaques. Les femmes grosses en souffrent beaucoup. C'est surtout à la région lombaire que les épreintes douloureuses se font sentir. Il faut rapporter à l'entéralgie stercorale la colique des enfans nouveau-nés, qui commence presque aussitôt après qu'ils sont venus au monde, lorsqu'on néglige d'évacuer le méconium par les moyens convenables, et lorsqu'on ne donne pas le lait séreux qui convient dans ces circonstances. Cette maladie s'annonce par des pleurs dont on ne peut souvent deviner la cause, par des vomissemens, des hoquets, des terreurs pendant le sommeil. A mesure que le mal augmente, les excrémens deviennent verts, en sorte qu'ils teignent le linge d'une couleur herbacée.

2ème *Esp.* L'ENTÉRALGIE BILIEUSE. *Enteralgia biliosa.* Le duodénum paroît être le siége principal de cette maladie. Il se manifeste parfois des vomissemens d'une bile âcre, rance et verdâtre, avec un sentiment vif de gastéralgie. L'appétit est nul, mais la soif augmente. La digestion est accompagnée de rapports alcalescens, et la bouche est toujours amère. C'est surtout dans la saison brûlante de l'été que l'entéralgie bilieuse se déclare. Le tempérament mélancolique y dispose singulièrement. Les individus qui l'éprouvent rendent des urines rouges et enflammées.

3ème *Esp.* L'ENTÉRALGIE MUQUEUSE. *Enteralgia mucosa.* Cette espèce est une des plus opiniâtres, parce qu'elle est en quelque sorte inhérente au tempérament des individus. Nous la remarquons quelquefois chez les vieilles femmes de l'hôpital Saint-Louis, qui la conservent depuis un grand nombre d'années. Les accès se terminent communément par une évacuation alvine de matières muqueuses qui ne procure qu'un soulagement passager. Les douleurs de cette entéralgie paroissent appartenir à l'arc gauche du colon. Les jeunes femmes qui, après leurs couches, négligent de prendre les purgations convenables, sont très-souvent attaquées par de semblables coliques *glaireuses,* qu'on guérit pourtant avec facilité par l'emploi modéré des laxatifs et des lavemens.

4ème *Esp.* L'ENTÉRALGIE FLATULENTE. *Enteralgia flatulenta.* Cette espèce dépend d'une atonie particulière des intestins, qui permet l'accumulation des gaz dans leur cavité. C'est dans les paroxysmes de cette entéralgie que l'abdomen se gonfle et se distend d'une manière prodigieuse. J'ai vu un homme qui en étoit tellement tourmenté, qu'il se rouloit pendant près d'une heure sur le tapis de sa chambre. Il n'étoit soulagé que lorsqu'il avoit rendu une quantité abondante de vents par la bouche. Ces sortes de malades digèrent mal; ils ne peuvent manger ni des fruits ni des légumes : les alimens subissent une fermentation acide dans leur estomac. La prompte distension du canal alimentaire est la cause de ces douleurs inattendues. Le diaphragme refoulé comprime la poitrine, et produit une gêne suffocante.

5ème *Esp.* L'ENTÉRALGIE SPASMODIQUE. *Enteralgia spasmodica.* Les femmes sont très-sujettes à cette espèce d'entéralgie, dont Barthez a très-bien décrit les symptômes. Elle est spécialement

caractérisée par des irritations et des douleurs nerveuses, dont la violence est telle, qu'elles permettent à peine un seul instant de repos. Toute la masse intestinale est comme frappée d'un état convulsif; les muscles abdominaux se contractent involontairement. Le hoquet et les nausées ne tardent pas à se manifester, et c'est à ces phénomènes que succède parfois un vomissement spasmodique qui entraîne des restes d'alimens mal digérés, ou les boissons dont on a fait usage. Les douleurs de l'entéralgie dont il s'agit partent communément de l'épigastre pour se rendre à l'hypocondre gauche, et se prolongent jusqu'à la région des reins. Aucune situation ne peut adoucir leur intensité; quelquefois pourtant de fortes compressions les suspendent ou les modèrent. Cette maladie peut se reproduire pendant plusieurs années; si elle dure plusieurs mois, elle finit par troubler toutes les digestions, et traîne après elle la consomption et le marasme.

6ème *Esp.* L'Entéralgie rhumatique. *Enteralgia rhumatica.* Cette entéralgie, qui tient à des causes atmosphériques, est très-fréquente dans certains pays, particulièrement dans ceux où des nuits très-froides succèdent à des jours très-chauds. Elle est très-commune en Espagne, et frappe surtout les étrangers qui ne font pas usage du manteau, ou qui s'exposent imprudemment aux brusques vicissitudes de l'air. Quand on a éprouvé cette affection si terrible, elle est sujette à des retours, quel que soit ensuite le climat où l'on se trouve. C'est ainsi que j'ai pu observer et traiter à Paris les récidives de la colique de Madrid. Nous apprenons par les gazettes qu'un fameux homme de guerre s'est vu poursuivi par ces mêmes symptômes au sein même de la température de Naples. Dans les contrées où elle est endémique, cette affection débute souvent d'une manière subite; mais d'autres fois, elle n'arrive et ne s'accroît que par des degrés insensibles. Ses symptômes ont le plus grand rapport avec ceux de la colique minérale, dont nous parlerons ci-après. Les malades poussent des cris lamentables; ils s'imaginent avoir les intestins tiraillés et tordus à la manière d'un linge mouillé. Il y a un retirement affreux de l'abdomen vers l'épine; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est la paralysie des extrémités qui survit à la maladie elle-même, et qui condamne les hommes les plus actifs à une désolante immobilité pour le reste de leur vie.

7ème *Esp.* L'Entéralgie cataméniale. *Enteralgia catamenialis.* Elle se manifeste d'ordinaire quelques jours avant l'apparition des règles. J'ai donné des soins à plusieurs femmes qui n'approchoient jamais de cette époque sans éprouver des tourmens affreux. La douleur commençoit au-dessus de l'ombilic, et parcouroit ensuite tout l'abdomen pour s'étendre jusque dans la région utérine; le ventre se gonfle et ne supporte guère la pression de la main; souvent même le simple contact du plus léger vêtement est à charge; les urines sont incandescentes et presque aussi rouges que le sang. J'ai observé qu'en pareil cas les souffrances font en quelque sorte le tour du corps, et s'établissent surtout dans la région des lombes; quelquefois même elles remontent jusque dans la poitrine. L'une de mes malades m'assuroit un jour qu'elle croyoit sentir deux mains qui lui déchiroient les deux seins. L'entéralgie dont il est question prélude parfois à la puberté d'une manière fatale, et plusieurs jeunes filles meurent victimes des vains efforts que fait la nature pour déterminer la menstruation.

8ème *Esp.* L'Entéralgie hémorrhoïdale. *Enteralgia hémorrhoïdalis.* Elle est produite par la rétention du flux salutaire des hémorrhoïdes, et fait surtout le tourment des hypocondriaques. La

plupart sont contraints de garder une position horizontale pour s'épargner mille douleurs. Aussitôt qu'ils sont debout, ils éprouvent un déchirement d'entrailles et la sensation d'un brûlement extraordinaire dans les gros intestins. Les paroxysmes réitérés de cette entéralgie finissent toujours par être funestes, lorsque les tumeurs hémorrhoïdales ulcérées ont déterminé un rétrécissement du rectum, et mettent un obstacle continuel à l'expulsion des matières alvines.

9ème *Esp.* L'Entéralgie minérale. *Enteralgia mineralis.* Elle a reçu une multitude d'autres dénominations : on la nomme encore *colique métallique*, *colique de plomb*, *colique des peintres*, *colique des fondeurs*, etc. Elle se fait particulièrement sentir autour du nombril, lequel se trouve rétracté en dedans : ce sont des douleurs intestinales si violentes, que souvent elles produisent du délire, des syncopes, et même des convulsions épileptiques : elles sont précédées et accompagnées d'une constipation invincible; les déjections qui ont lieu naturellement, ou qui sont sollicitées par l'art, sont grisâtres ou noires, visqueuses ou sèches et comme brûlées, globuleuses ainsi que la fiente des brebis et des chèvres. J'ai donné des soins à des malades dont le ventre étoit tellement serré et comprimé, qu'ils se croyoient entourés d'une ceinture de fer; ils éprouvoient des vertiges, des nausées, des palpitations; ils vomissoient une matière verdâtre; et quand ils résistoient à l'entéralgie minérale, ils restoient atteints de divers maux chroniques, tels que la cécité, l'ictère, l'hydropisie, et surtout la paralysie des membres, etc.

10ème *Esp.* L'Entéralgie végétale. *Enteralgia vegetabilis.* Cette espèce porte communément le nom de *colique de Poitou.* Elle est produite par l'abus des boissons aigres, acides et fermentées. Les personnes qui vivent dans un pays où l'on fait une abondante récolte de cidre y sont très-sujettes. Les malades éprouvent un sentiment de pesanteur et de serrement à l'épigastre; le ventre se soulève par l'effet des gaz qui le distendent, en sorte qu'il ne peut supporter le contact ou la pression de la main; des nausées et des rapports se manifestent; les genoux tremblent et fléchissent à tous les instans; les jambes sont comme frappées d'engourdissement et de stupeur; le pouls est petit, foible et irrégulier; la face est pâle et crispée; le hoquet survient, ainsi que les convulsions; quelquefois la constipation est permanente. C'est à cette même espèce qu'il convient de rapporter l'empoisonnement par les champignons, par la ciguë et autres plantes vénéneuses.

Tableau de l'Entéralgie. L'entéralgie débute communément par une constipation soudaine et par des douleurs intestinales qui croissent de jour en jour. Les malades ont du penchant à vomir. Leur ventre se resserre et se rétracte vers l'ombilic. Quoique la plupart soient dépourvus de fièvre, leurs souffrances sont si aiguës, qu'ils abandonnent tout travail. Quelquefois l'attaque est lente et successive; d'autres fois elle est prompte comme la foudre. Ceux qui sont tourmentés de cette affreuse maladie se compriment sans cesse le ventre pour se soulager; leurs membres sont brisés par une douleur insupportable. Cette douleur véhémente et extraordinaire occupe tantôt toute la région abdominale, tantôt elle n'éclate que dans un seul point des intestins; quelquefois elle n'a point de siége fixe, et se promène dans les diverses régions; mais alors le supplice n'en

est que plus douloureux. Les sensations les plus diverses viennent assaillir les malades; il leur semble qu'on entoure et qu'on serre fortement leur ventre avec une corde; d'autres fois c'est une tuméfaction inconcevable et une distension prodigieuse du tube alimentaire; l'urine se supprime ainsi que les déjections alvines.

De ces désordres primitifs naissent une multitude de désordres secondaires. On voit survenir des frissonnemens extrêmes, auxquels succède la fièvre la plus ardente. Les malades sont accablés de chaleur et dévorés par la soif; ils éprouvent des anorexies, une sensation d'amertume extraordinaire, ou une saveur métallique dans l'intérieur de la bouche. Ce qu'il y a surtout à craindre en semblable circonstance, ce sont les spasmes et les soubresauts des tendons; le corps se recouvre d'une sueur visqueuse. Certains malades ont les membres agités par les convulsions les plus douloureuses : la plupart restent dans une sorte d'évanouissement. Autres symptômes non moins affreux : le ventre se déprime et se rapproche en quelque sorte de la colonne épinière; le nombril est, pour ainsi dire, enfoncé dans l'intérieur de l'abdomen : dans d'autres circonstances, il proémine sous forme de tumeur. S'il survient des déjections, elles sont verdâtres, jaunes ou érugineuses, et n'apportent pas le moindre soulagement. L'entéralgie, du reste, est une maladie si terrible, qu'elle entraîne après elle les phénomènes qui appartiennent aux affections les plus dangereuses : tels sont le marasme, la consomption et l'hydropisie, etc.

Au surplus, pour abréger ce tableau, nous dirons que les souffrances sont si variées, qu'on trouve à peine trois individus chez lesquels elles se déclarent d'une manière absolument analogue; et les malades rendent d'ordinaire par les expressions les plus pittoresques et les plus énergiques tous les tourmens dont ils sont les victimes. Tantôt c'est la sensation d'un feu brûlant qui roule dans les entrailles; tantôt c'est un froid glacial qui frappe de constriction tout le trajet de la cavité intestinale; quelquefois ce sont des pulsations pénibles, résultat des troubles survenus dans la circulation intérieure; souvent c'est un poids énorme que les malades peuvent à peine supporter. Il semble à plusieurs d'entre eux qu'on leur perce les intestins avec une tarière; d'autres croient avoir les membranes du tube alimentaire dardées par un instrument pointu ou traversées par une barre de fer : enfin, on en trouve qui sont en proie aux angoisses les plus déchirantes, comme si leurs viscères étoient rongés par des vautours ou mordus par des chiens affamés. Toutes ces douleurs que nous venons d'énumérer ont été expliquées par divers auteurs d'après des hypothèses mécaniques qu'il n'est pas possible d'adopter dans l'état actuel de la science. Les malades ressentent quelquefois dans l'intérieur de l'abdomen des ardeurs qui proviennent des qualités acrimonieuses qu'acquiert la bile en séjournant plus ou moins long-temps dans le canal intestinal, sans se mêler aux

alimens. Ces ardeurs ont principalement lieu dans le duodénum, voisin de la vésicule du fiel, où vient s'insérer le conduit cholédoque. Les désordres de l'appareil hépatique amènent successivement tous les phénomènes de l'ictéritie; ils causent en outre dans la bouche la sensation d'une amertume insupportable; l'estomac surtout se trouve en proie à des rapports nidoreux et à des vomissemens qui sont d'une violence extrême. C'est au milieu de ces efforts que le battement des artères cœliaques est si violent et si rapide, qu'on peut l'apercevoir au travers des muscles.

Le célèbre professeur Barthez s'étoit spécialement occupé de ces sortes d'entéralgies qui se manifestent par des nausées et des vomissemens réitérés, et que l'on nomme *coliques iliaques.* Il fait remarquer que le mouvement d'irritation qui prédomine dans les entrailles se dirige constamment des intestins vers l'estomac, tandis qu'il paroît, dans d'autres cas, se diriger de l'estomac vers les intestins. Il cite, pour exemple, les coliques vermineuses. Dans l'état ordinaire, et d'après les lois communes de l'économie animale, le mouvement péristaltique du conduit alimentaire doit l'emporter sur son mouvement antipéristaltique; mais il n'en est pas de même dans l'affection dont il s'agit; il s'y passe un phénomène absolument contraire : et les physiologistes ont prouvé que cette interversion suscite parfois les contractions fréquentes du ventricule. C'est, dit Barthez, cette prédominance vicieuse et accidentelle du mouvement antipéristaltique sur le mouvement péristaltique qui, dans la passion iliaque, produit l'effet si extraordinaire de faire rejeter par le vomissement des matières qu'on n'avoit administrées que par la voie des lavemens. J'ai observé un semblable fait dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Une jeune cuisinière s'étoit livrée à des travaux immodérés, et avoit abusé des liqueurs alkooliques. Un jour, ayant respiré plus long-temps qu'à son ordinaire l'air embrasé des fourneaux, elle chercha à étancher sa soif en prenant une grande quantité de liquides : dès-lors elle fut assaillie par les plus violentes crises de colique : d'abord malaise, sécheresse de la peau, léger mal de tête, foiblesse dans les extrémités inférieures; enfin douleurs dans le ventre qui augmentoient graduellement, sentiment d'une boule qui parcouroit les diverses régions de l'abdomen, etc. Un jour la malade se trouva singulièrement soulagée après avoir rendu par la bouche un lavement de pavot, qu'on lui avoit administré pour apaiser ses tranchées; elle se trouvoit aussi très-bien de l'infusion de fleurs de tilleul, de l'eau de fleurs d'oranger, de la liqueur anodyne d'Hoffmann, de l'éther sulfurique, etc., qui lui procuroient quelques momens de repos. Les accès que je viens de décrire se répétoient toujours d'une manière analogue; mais, dans certaines circonstances, les symptômes croissoient d'intensité; les douleurs sembloient s'étendre jusque dans la région du foie; il survenoit une sensation de pesanteur assez grave dans l'intérieur de ce viscère. L'utérus étoit pareil-

lement atteint d'une sorte de tuméfaction; les menstrues étoient supprimées; il se manifestoit des mouvemens convulsifs et des pulsations insupportables dans l'épigastre.

Les suites de l'entéralgie sont quelquefois bien tristes et bien déplorables. Ceux, par exemple, qui ont éprouvé les effets terribles de la colique des peintres ou de celle de Poitou, demeurent en proie aux accidens les plus fâcheux de la paralysie. Cette dernière maladie attaque plus souvent les extrémités supérieures que les inférieures, et s'annonce par un tremblement plus ou moins fort dans les mains et les avant-bras. On la distingue de celle qui s'observe dans l'apoplexie, en ce que la foiblesse qu'elle occasionne vient par degrés, et en ce qu'il n'y a pas privation absolue de mouvement; elle a son siége spécial dans les muscles fléchisseurs, et entraîne communément l'atrophie. Certains individus sont contraints de rester plusieurs mois ou même plusieurs années dans leur lit ou sur des chaises: on les expose vainement au soleil dans les cours ou dans les jardins de nos hôpitaux; aucun soin ne les ranime. Il est des temps et des circonstances atmosphériques où leur voix est basse et presque éteinte; ils respirent avec peine: il en est qui sont plongés dans un état comateux. J'en ai vu d'autres qui étoient réveillés instantanément de leur long assoupissement par des maux d'entrailles, et qui poussoient des cris lamentables. Quelques-uns de ces individus que j'ai observés à l'hôpital Saint-Louis étoient des militaires qui avoient éprouvé la fameuse colique de Madrid, à l'époque désastreuse de la guerre d'Espagne, et qui sont restés infirmes depuis ce temps.

Causes organiques. Rien n'est plus varié que les causes organiques qui favorisent le développement de l'entéralgie. De là proviennent sans doute cette multitude de noms qui lui ont été donnés, soit par les gens de l'art, soit par le vulgaire. On a publié un grand nombre d'hypothèses sur le siége autant que sur l'origine des coliques. Quelques-uns les rapportent à l'irritation des nerfs qui se distribuent au péritoine ou au mésentère, etc.; d'autres à une dégénération squirrheuse du pancréas. Je ne sais quel auteur fait mention de l'ulcération cancéreuse des capsules surrénales, et rappelle l'histoire d'un empereur des Turcs qui mourut, dit-on, de cette maladie, après avoir souffert les tourmens les plus affreux. On sait que la rate est affectée, dans quelques cas, d'une tuméfaction si prodigieuse, qu'elle occupe en grande partie la capacité du ventre. Les intestins doivent souffrir de cette compression; le foie est encore plus sujet que la rate à devenir l'objet des plus vives douleurs; les nombreuses altérations dont il est susceptible annoncent l'extrême importance de ses fonctions; son augmentation de volume, son adhérence au diaphragme, les concrétions qui s'engendrent dans sa substance ou dans l'intérieur de sa vésicule, etc., sont autant de causes qui peuvent déterminer les accidens de l'entéralgie; mais les causes que nous recherchons ont leur principal siége

dans le canal intestinal. Cet organe, qui jouit d'une susceptibilité nerveuse si exquise, et qui joue un rôle si essentiel dans presque tous les actes de l'économie animale, est aussi le siége des souffrances les plus variées et les plus extraordinaires. Le moindre trouble dans ses fonctions suffit pour les déterminer.

On observe fréquemment des entéralgies qui ne dépendent que d'une position défectueuse des viscères dans l'intérieur du ventre. Cette position est accidentelle, ou quelquefois elle existe depuis la naissance : elle doit nécessairement empêcher l'évacuation libre et naturelle des matières excrémentitielles. C'est ainsi que des squirrhes, des cancers, des tumeurs intérieures, et particulièrement des hernies, sont des causes trop fréquentes de la maladie que nous décrivons. Aux bains de Tivoli, j'ai donné mes soins à un homme qui depuis plusieurs années est en proie aux plus douloureuses coliques. Or, ces coliques ne se déclarent que dans les instans où le tube intestinal est pressé de se délivrer du fardeau des déjections fécales. Une exploration attentive a fait reconnoître un boursoufflement considérable dans la membrane muqueuse du rectum.

Les borborygmes, les rapports nidoreux, les vomissemens, annoncent que l'entéralgie est due aux crudités ou matières saburrales dégénérées qui stagnent et séjournent dans les cellules des voies intestinales. Les excrémens peuvent s'y rassembler, s'y endurcir et torturer les organes par leur présence; la bile, sortie de ses réservoirs ordinaires et épanchée dans les intestins, y contracte les qualités les plus irritantes. Lorsque les malades sont doués d'une constitution nerveuse très-irritable, ils sont tourmentés par des vents et des flatuosités. Souvent l'entéralgie est produite par la rétrocession de la matière arthritique ou rhumatismale; c'est alors qu'il se manifeste un gonflement dans les articulations; gonflement qui s'évanouit d'une manière brusque et inopinée.

On sait que le développement des vers dans le corps de l'homme constitue une des maladies les plus fréquentes de l'espèce humaine. C'est surtout dans nos hôpitaux que nous avons à combattre cette cause organique de l'entéralgie. Les femmes et les enfans y sont particulièrement exposés. La colique vermineuse présente quelquefois tous les phénomènes du volvulus.

La suppression des évacuations habituelles est une des causes que nous avons le plus fréquemment à combattre. L'entéralgie se déclare surtout chez les jeunes filles aux approches de la puberté. J'en ai vu succomber une, âgée de quatorze ans, qui, à l'époque de chaque menstruation, ressentoit une douleur vive et fixe, dont le siége étoit à la ligne qui sépare l'épigastre de l'ombilic, c'est-à-dire, le long du trajet de la portion transversale du colon. Cette douleur diminuoit et disparoissoit, mais pour se reproduire de mois en mois avec plus d'intensité qu'auparavant. La malade tomba dans un état de marasme qui causa sa mort. De pareils exemples sont nombreux.

Causes extérieures. Les alimens doivent être considérés comme une des causes spéciales de l'entéralgie. Les substances visqueuses, la chair de cochon, les viandes fumées, les melons, les concombres, les pois, les lentilles, produisent souvent les symptômes les plus alarmans. Un vin aigre et détérioré par la litharge, une bière récente et trop acide, des eaux trop froides ou trop chargées de sélénite, etc., produisent des résultats aussi fâcheux. Il est sans doute superflu de décrire ici les douleurs intestinales qui suivent l'introduction des divers poisons dans l'intérieur des voies digestives. Qui n'a pas entendu parler des effets redoutables de l'arsenic, du muriate mercuriel corrosif, et autres sels malfaisans qui ont été l'instrument de tant de crimes! Que de méprises journalières, relativement à la ciguë, aux champignons des bois et à d'autres végétaux qui se mêlent accidentellement avec nos comestibles les plus utiles et les plus salutaires. L'entéralgie causée par le vert-de-gris est très-commune: lorsqu'on laisse séjourner long-temps des sauces, des ragoûts, dans des vases de cuivre mal nettoyés, on s'expose à des accidens funestes.

Les professions et les métiers divers que l'on exerce dans les villes sont des causes déterminantes des douleurs intestinales. Les individus qui par état font usage des préparations de plomb, tels que les peintres en bâtimens et les peintres de portraits, ceux qui broient les couleurs, ou qui s'occupent de la préparation des vernis, les potiers, les vitriers, les chapeliers, les imprimeurs, les ferblantiers, les serruriers, les armuriers, les fondeurs, les chaudronniers, etc., viennent fréquemment réclamer nos secours à l'hôpital Saint-Louis. J'ai vu néanmoins des ouvriers si bien accoutumés à ces émanations minérales, qu'ils n'en étoient aucunement incommodés. Enfin, il faut placer dans la même liste, tous les individus qui manient la chaux ou le plâtre, qui hument la poussière des carrières, les molécules de certains minéraux, etc.

Les causes extérieures les plus communes sont celles qui dérivent de l'influence malfaisante de l'atmosphère. On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de la fameuse colique qui règne à Madrid: on connoît l'opinion de M. Luzuriaga, qui fait provenir cette affection du fréquent usage des pots vernissés dont on use dans les cuisines des personnes peu aisées. On est, dit-il, dans l'habitude de renfermer dans ces vases du poisson mariné, des viandes avec des condimens plus ou moins actifs, etc. Toutes ces substances doivent nécessairement s'imprégner des particules métalliques, qui entrent dans la composition du vernis, et exercer ensuite une action délétère sur diverses parties du tube alimentaire. Mais les médecins qui ont voyagé dernièrement en Espagne pendant la guerre de ce malheureux royaume estiment que la colique dont il s'agit est plutôt due à des localités et à des circonstances purement atmosphériques. La ville de Madrid se trouve située au milieu des montagnes,

qui se recouvrent nécessairement des neiges les plus froides, en sorte que les vents y changent tout à coup et souvent la disposition de l'air. Il est donc à présumer que la cause de la colique de Madrid est de nature rhumatique, et qu'elle dérive de la rétrocession subite de la transpiration. Ce phénomène s'explique aisément par la correspondance prompte et si bien prouvée de la peau avec le canal intestinal. Le vulgaire se sert avec raison du mot de *coup-d'air*, pour désigner son mode d'action. C'est pour s'en garantir qu'on fait en Espagne un si fréquent usage de la *mantille*. Nos médecins firent la remarque que cette colique attaquoit principalement les individus qui, après avoir bravé les chaleurs excessives de la journée, s'exposoient soudainement au froid de la nuit. De là vient qu'elle peut atteindre les gens riches comme les pauvres. Notre dernier ambassadeur en Espagne paya ce tribut à l'inconstance du climat, et un général célèbre fut en proie aux plus affreux symptômes de ce fléau endémique, dont il éprouva souvent des récidives en d'autres lieux. Il est des militaires qui, quoique guéris, conservent encore une extrême susceptibilité dans les entrailles, et qui, au moindre changement de température, sentent renouveler la plupart des symptômes de cet ancien mal.

Traitement curatif. Pour déterminer le traitement qui convient à l'entéralgie, il faut connoître parfaitement ses diverses espèces. La première indication est de calmer les douleurs déchirantes qui s'établissent dans les intestins : on évite ensuite leur retour en combattant avec énergie la cause qui a pu les produire. L'irritation des entrailles est souvent apaisée par l'opération salutaire de la saignée; on la réitère selon la nature des accidens. Les lavemens sont encore un moyen très-efficace auquel on a recours pour rétablir le calme dans le tube alimentaire. Les décoctions de racine de guimauve et de graine de lin, l'eau de fraise de veau, etc., sont les substances les plus usitées en semblable cas ; mais il faut bannir tous les prétendus *spécifiques* que l'on introduit par une semblable voie, particulièrement ces aromates chauds, qui, sous prétexte de chasser les vents, ne font qu'ajouter au spasme intérieur. Il suffit quelquefois de mettre une quarantaine de gouttes du laudanum liquide de Sydenham dans un véhicule mucilagineux pour faire cesser les plus vives souffrances. On peut du reste recourir à plusieurs moyens à la fois; on peut placer le malade dans le bain, pratiquer des fomentations huileuses sur le ventre, appliquer même au besoin des ventouses ou des vésicatoires, etc.

Rien n'est plus susceptible d'être varié ou modifié que le traitement de l'entéralgie. C'est ainsi, par exemple, que dans les coliques appelées *stercorales*, l'eau purgative de Sedlitz, l'huile fraîche de ricin, la décoction de pruneaux ou de tamarins, les infusions de follicules de séné, la dissolution de crème de tartre, etc., déterminent peu à

peu la sortie des matières qui sont en stagnation dans les premières voies. Dans l'entéralgie bilieuse, on humecte l'estomac par des bouillons d'oseille, par de l'eau d'orange ou de citron, par le suc exprimé d'autres fruits légèrement acides, etc. Les secousses imprimées à l'estomac par le tartre stibié sont surtout très-propres à éliminer le foyer gastrique qui entretient cette affection. Les coliques vermineuses cèdent à l'heureux emploi des anthelmintiques; les coliques menstruelles ou hémorrhoïdales sont puissamment combattues par l'application des sangsues, qui procurent un dégorgement local. Enfin, lorsque l'irritation intestinale est purement spasmodique, on oppose avec succès l'opium, si nuisible d'ailleurs dans les entéralgies qui réclament la méthode évacuante; il importe d'affoiblir promptement la constriction spasmodique qui occupe certaines parties du conduit intestinal. Barthez pense que les remèdes qui peuvent être adoptés en pareil cas doivent être pris dans la classe des antispasmodiques, et qu'il faut choisir de préférence ceux qui jouissent d'une vertu éminemment pénétrante et diffusible. Parmi ces sortes de remèdes, il indique particulièrement le camphre et l'assa-fœtida. Barthez prétend en avoir obtenu des effets très-prompts et très-remarquables. J'ajouterai que les vésicatoires ou les sinapismes triomphent singulièrement des entéralgies, qu'il faut attribuer à la rétrocession du rhumatisme, de la goutte ou de quelques exanthêmes.

On a inventé bien des traitemens pour les coliques métalliques. La première règle est d'administrer dans les premiers temps des tisanes mucilagineuses, et d'adoucir ainsi l'irritation extraordinaire survenue dans les intestins. J'ai vu, dans une occasion, le lait coupé avec l'eau d'orge obtenir du succès : les garde-malades prodiguent beaucoup, en semblable cas, l'huile d'olive, qui n'a pas toujours le résultat qu'on en espère. Il est des praticiens qui cherchent à calmer les premières voies par des préparations variées d'opium, et qui chassent ensuite les matières vénéneuses par l'heureux emploi de quelques purgatifs; enfin, lorsqu'ils présument que l'élimination de ces matières est complètement opérée, ils administrent quelques boissons toniques, telles que les décoctions de racine de gentiane, ou les infusions de sommités de petite centaurée, etc. Stoll a été fort heureux en suivant une pareille méthode.

Au surplus, si l'on consulte les divers écrits qui ont été publiés sur les entéralgies métalliques, on est frappé de la variété extrême des procédés curatifs; ces procédés changent comme les lieux où ils sont employés. On s'étonne, par exemple, des succès constans d'un traitement aussi empirique que celui de la Charité de Paris; mais on doit concevoir que, dans la plupart des coliques de plomb, le canal alimentaire est frappé d'une sorte de stupeur; on doit présumer que son action contractile tend à s'anéantir, et que cet amas informe de recettes plus ou moins drastiques opèrent en pareil cas

par une action perturbatrice, action qui a été si heureusement employée par les praticiens éclairés contre l'opiniâtreté de certaines affections chroniques. J'ai vu, du reste, plusieurs peintres atteints de cette maladie, qui s'étoient merveilleusement trouvés de cet ébranlement extraordinaire, et qui, dans une convalescence longue autant que laborieuse, revenoient souvent à l'emploi de forts purgatifs dont ils n'avoient qu'à se louer; mais les symptômes de l'entéralgie métallique ont beau céder à l'action des plus puissans remèdes, cette affection terrible laisse souvent des accidens qui lui survivent, et qui reclament un second traitement; telle est, par exemple, la paralysie de membres, que nous avons efficacement combattue par l'emploi des douches sulfureuses de Tivoli. Il en est qui invoquent le secours de l'électricité et du galvanisme. Cependant l'efficacité de ces deux moyens auroit besoin d'être constatée par des preuves plus authentiques. J'en conseille souvent l'emploi. Il faut du reste varier infiniment les secours, et les proportionner toujours à l'intensité autant qu'à la résistance du mal.

GENRE IV.

ENTÉRÉLÉSIE. Enterelesia.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec les douleurs iliaques, dont il a été question dans le genre précédent. Celle-ci est le résultat de l'inversion du mouvement péristaltique des intestins, inversion qui détermine l'invagination de ces organes et le vomissement des matières stercorales. Pour exprimer les tourmens qu'elle cause, on la désigne ordinairement sous le nom de *miserere*. Les malades souffrent à un tel point, que souvent ils invoquent la mort. Les phénomènes dont nous allons traiter tiennent donc à un changement dans l'état physique et dans l'action physiologique du tube alimentaire. Je ne distingue que deux espèces d'entérélésie :

1ère *Espèce.* L'Entérélésie invaginée. *Enterelesia invaginata.* Le jéjunum et l'iléon sont très-sujets à l'invagination. Des ouvertures cadavériques ont aussi constaté que le cœcum pouvoit s'insinuer dans l'iléon, de manière à intercepter le passage des substances alimentaires. On a vu quelquefois jusqu'à trois intus-susceptions dans le canal intestinal du même individu. Cette maladie ne sauroit avoir lieu sans causer les accidens les plus fâcheux. Elle est presque toujours mortelle. Dans beaucoup de circonstances, elle se complique avec d'autres maladies. Telle est cette fièvre muqueuse observée par M. Pensens, médecin de l'hôpital de Briançon, sur un jeune soldat qui succomba le septième jour. L'examen du cadavre fit voir six volvulus dans la portion grêle du canal intestinal.

2ème *Esp.* L'Entérélésie étranglée. *Enterelesia strangulata.* La plus commune est celle qui est produite par l'étranglement de l'intestin dans certains cas d'entérocèle. Elle cause le hoquet, les

nausées, le vomissement, et des angoisses inexprimables. Souvent les intestins, à l'aide des fibres spirales dont ils sont doués, peuvent rétrécir excessivement leur diamètre et demeurer long-temps dans cet état de spasme et de constriction. Ces resserremens ne s'opèrent que dans certaines portions du tube alimentaire, et sont suivis d'incroyables douleurs. L'accumulation et l'endurcissement des matières fécales produisent quelquefois un pareil phénomène. On assure que l'entérélésie a été endémique à l'île de la Jamaïque. L'ouverture des cadavres faisoit voir à chaque instant que les intestins étoient étranglés et entortillés, ce qui justifie singulièrement la dénomination nouvelle que nous adoptons.

Tableau de l'Entérélésie. L'entérélésie, communément appelée *volvulus*, débute par des nausées et des vomissemens précédés d'angoisses intolérables. Dans la violence de leurs douleurs, les malades rejettent non-seulement les matières nutritives contenues dans le tube alimentaire, mais jusqu'aux substances médicamenteuses introduites par la voie des lavemens. Nous reçûmes à l'hôpital Saint-Louis un malheureux militaire qui vomissoit même ses excrémens : il succomba à la véhémence des symptômes; son haleine étoit si fétide, que les personnes chargées de le servir pouvoient à peine supporter son approche. Le ventre est distendu par des flatuosités qui se dissipent avec des efforts incroyables et sans procurer le moindre soulagement; l'urine est enflammée et rougeâtre, la constipation continuelle, la respiration laborieuse et embarrassée. Les malades sont en proie au tourment d'une soif dévorante; ils s'empressent de satisfaire ce besoin impérieux, dans l'espoir d'obtenir quelque adoucissement à leurs maux; mais à peine ont-ils bu, que les contractions de l'estomac se renouvellent. La plupart sont étendus dans leur lit, avec tous les signes d'une prostration extrême dans le système des forces; il en est qui ne peuvent se permettre un seul mouvement, qui ne soit soudainement expié par les souffrances les plus aiguës; leur sommeil n'est que momentané et interrompu par des agitations continuelles. A ces accidens vient se joindre un délire frénétique, qui pourtant est rare; le pouls a le plus souvent de la fréquence et de la dureté, quelquefois de l'inégalité et de l'intermittence.

Les symptômes n'ont pas toujours la même violence. J'ai donné des soins à un malade qui passoit plusieurs heures dans un calme extraordinaire : on croyoit alors à un commencement de guérison; mais l'espérance étoit bientôt déçue, et les accidens racontés reparoissoient avec plus d'intensité qu'auparavant. Les extrémités se refroidissoient; il survenoit un hoquet qui étoit d'un augure funeste, et un long affaissement qui conduisoit à une mort certaine. Tous les malades qu'on voit attaqués de l'entérélésie, se plaignent d'une douleur déchirante autour de l'ombilic. Il paroît que cette maladie affecte spécialement l'intestin iléon, ou plutôt la partie inférieure de cet intestin. Les matières excrémentitielles peuvent y séjourner plus ou moins long-temps et donner lieu à un état de météorisme, qui distend à un point extraordinaire la cavité abdominale.

L'issue de l'entérélésie est souvent très-fâcheuse : elle peut se terminer par la gangrène. Cette dégénération fatale a été observée sur un grand nombre de cadavres ; on a vu même des malades qui rendoient par les selles des portions d'intestin au milieu des syncopes les plus alarmantes. Des auteurs dignes de foi en rapportent des exemples qui effraient l'imagination et la pensée, et ces sortes de faits ont été constatés dans les amphithéâtres anatomiques de l'École de Paris.

Causes organiques. On observe que les enfans sont beaucoup plus sujets à l'entérélésie que les adultes, sans doute parce que, dans la première période de la vie, la sensibilité du conduit intestinal est beaucoup plus active et plus accessible aux impressions morbifiques. On a vu souvent l'entérélésie résulter d'une hernie étranglée, et déterminer la mort en quelques heures. On peut la rapporter pareillement à la présence d'une matière âcre et saburrale dans les premières voies, ou à des humeurs bilieuses dégénérées : mais, parmi les causes qui peuvent favoriser le développement de cette affreuse maladie, il faut particulièrement compter les répercussions des exanthêmes ou des maladies cutanées. Personne n'ignore que la rétrocession d'une rougeole ou d'une scarlatine peut donner lieu au volvulus. Cette affection succède fréquemment à la suppression des règles ou des hémorrhoïdes, à la rétention des lochies, à l'endurcissement des matières fécales.

Causes extérieures. Une liqueur acide, un aliment malsain et pernicieux de sa nature, l'abus des liqueurs fermentées, telles que la bière, le cidre, etc., certaines substances vénéneuses, produisent les phénomènes du volvulus. Les passions de l'âme, les chagrins, les commotions, les emportemens de la colère, etc., présentent un danger imminent sous le même point de vue. J'ai traité une entérélésie très-véhémente, causée par l'excès des plaisirs vénériens avec plusieurs femmes. On craignit pour les jours de ce jeune homme, qui ne fut sauvé que par les antiphlogistiques réitérés. Il est des invaginations dont il est souvent bien difficile d'assigner les causes. Kuhn rapporte l'observation d'une jeune fille maigre et souffrante depuis long-temps, affaiblie sans doute par le mauvais régime auquel l'avoit obligée son indigence. Elle éprouvoit des douleurs atroces dans l'abdomen, et un prurit continuel dans les narines ; son haleine étoit fétide, et sa soif dévorante ; son pouls étoit foible et fréquent ; les vomissemens se succédoient ; les médicamens que l'on administra n'eurent aucun succès ; elle succomba le troisième jour ; on ouvrit le cadavre ; l'estomac ne contenoit point d'alimens ; mais il étoit distendu et rempli d'un liquide visqueux ; l'iléon étoit atteint de volvulus, c'est-à-dire, qu'il y avoit intus-susception de la partie supérieure de cet intestin dans l'inférieure, etc. On eût ici vainement cherché la cause extérieure de cette inversion du mouvement péristaltique des intestins, qui avoit été suivie d'une issue funeste. Les variations

subites de l'atmosphère, le froid excessif, peuvent certainement donner lieu aux phénomènes de l'entérélésie, comme il est arrivé à un malheureux porteur d'eau qui s'étoit laissé choir dans la rivière en plein hiver, et qu'on avoit rapporté mourant.

Traitement curatif. La méthode curative doit varier selon la nature des causes qui ont produit la maladie. Est-elle déterminée par la présence d'une grande quantité de saburre ou d'alimens non digérés, on a recours aux purgatifs ou aux laxatifs. Pour détruire le spasme et l'inflammation des intestins, il faut employer les saignées, qui seront prodiguées au malade, selon l'âge et le tempérament. Il est manifeste qu'on doit tirer plus de sang chez les personnes douées d'une force extraordinaire. Il convient d'insister sur les bains doux et mucilagineux; les fomentations émollientes sont constamment pratiquées avec succès. Il est des circonstances ou d'autres moyens sont plus avantageux. Lorsque la goutte, par exemple, se porte sur les entrailles, et y décide tous les phénomènes du volvulus, il convient alors de mettre à profit les pédiluves révulsifs, composés avec l'eau de moutarde ou avec l'eau salée. Vous pouvez appliquer un vésicatoire avec un grand avantage, si vous soupçonnez la rétrocession d'un vice herpétique. C'est par une opération chirurgicale que l'on remédie au volvulus qui provient d'une hernie qui est étranglée, ou l'effet de l'imperforation de l'anus. Dans ces deux cas, il faut certainement faire rentrer la tumeur avec les précautions et les procédés convenables, et pratiquer une ouverture artificielle pour rétablir les fonctions intestinales. On administre intérieurement les potions émulsionnées et délayantes; en un mot, on tâche de dissiper par les boissons rafraîchissantes les accidens inflammatoires qui se manifestent.

La présence des vers dans le canal alimentaire peut bien, dans certains cas, faire développer tous les phénomènes de l'entérélésie invaginée. Les climats humides présentent ces sortes d'exemples: alors on emploie de préférence les substances anthelmintiques. On a proposé en pareille conjoncture le mercure doux, le semen-contra, la zédoaire, la tanaisie, etc. Lorsqu'il faut détruire l'intus-susception, on a proposé de faire avaler du mercure coulant; d'autres ont été jusqu'à vouloir administrer des balles de plomb ou des boules d'or. Il n'est pas besoin de dire que des procédés de ce genre sont d'une application fort dangereuse. Il seroit difficile de citer une observation où le succès ait couronné pareille tentative. Vanhelmont croyoit que rien n'étoit plus propre à forcer les obstacles qui pouvoient exister dans l'intérieur des intestins. Lorsque l'inflammation a subsisté long-temps dans la masse intestinale, elle laisse après elle une constipation si rebelle, qu'il est très-difficile d'y remédier. On emploie les lavemens laxatifs pour obvier à cet accident fâcheux. Ces moyens sont d'un grand avantage, surtout lorsqu'il y a endurcissement des matières excrémentitielles. On a conseillé fort mal à propos les insufflations de la fumée de tabac dans l'intérieur du rectum, et des injections composées avec tout l'attirail d'une polypharmacie surannée. Je m'abstiens d'en faire mention.

GENRE V.

ENTÉRITE. *Enteritis.*

L'entérite, ou inflammation des intestins, s'est rarement présentée à mon observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Je n'ai eu l'occasion de la remarquer que sur des individus qui succomboient à des hernies étranglées, et sur d'autres personnes qui avoient avalé des poisons pour se donner la mort. Je suivrai pour cette phlegmasie la division classique communément adoptée, et je la distinguerai en entérite aiguë et en entérite chronique :

1ère *Espèce.* L'Entérite aiguë. *Enteritis acuta.* Douleur aiguë; fièvre violente; vomissement et constipation. Le ventre est tuméfié et supporte difficilement la pression. Cette espèce est sujette à des retours comme les autres phlegmasies.

2ème *Esp.* L'Entérite chronique. *Enteritis chronica.* La douleur et la fièvre sont moins vives; il y a une chaleur sourde dans les entrailles. Morgagni a vu des exemples dans lesquels cette phlegmasie ne se manifestoit que par les symptômes les plus modérés; le pouls est foible et irrégulier; l'abdomen est dur et tendu; le visage offre quelque chose d'insolite; les yeux sont en quelque sorte hagards; les lèvres sont livides; la langue est plus ou moins sèche; la soif est plus ou moins vive, etc.

Tableau de l'Entérite. Les individus atteints de l'entérite que j'ai observés, se plaignoient d'une douleur brûlante, pongitive et fixée vers la région ombilicale; leur ventre étoit gonflé, rénitent, et tellement douloureux, qu'il ne pouvoit supporter le plus léger attouchement; les déjections alvines étoient, pour l'ordinaire, arrêtées; mais quelquefois il survenoit un flux diarrhéique. Lorsque l'entérite se déclaroit à la suite des poisons, le mouvement antipéristaltique des intestins faisoit remonter les matières fécales dans l'estomac, qui les rejetoit par des contractions réitérées. Quand l'inflammation dont il s'agit prenoit un caractère très-aigu, le pouls étoit dur, fréquent et contracté; la soif étoit inextinguible, et les organes intérieurs sembloient en proie à un feu dévorant; la bouche étoit entr'ouverte; la langue noirâtre et gercée; l'urine couloit en très-petite quantité ou se supprimoit entièrement; les douleurs abdominales étoient déchirantes : tantôt le malade conservoit ses facultés intellectuelles, et tantôt il en perdoit l'usage.

Toutes les fois que la phlegmasie doit avoir une issue funeste, on voit d'abord tous les symptômes s'aggraver; mais bientôt il survient un calme subit et inattendu : les douleurs naguère si cruelles cessent tout à coup; les forces sont anéanties; la prostration est à son comble; la face devient hippocratique; les lèvres prennent une teinte

livide; les extrémités sont froides, et tout le corps se couvre d'une sueur glaciale; le pouls est foible, intermittent; les membres sont agités par des mouvemens convulsifs. A la constipation succède l'excrétion involontaire et spontanée des selles; enfin, la scène se termine par une mort tranquille. L'inflammation des intestins peut, comme toutes les autres phlegmasies, se terminer par suppuration ou par induration squirrheuse; mais l'expérience démontre que de pareils accidens sont rares. Quand on n'a pas le bonheur d'opérer sa résolution, elle dégénère promptement en gangrène. On doit surtout craindre cette terminaison, lorsque les symptômes persistent avec violence; nonobstant les moyens qu'on leur oppose, elle se manifeste d'ordinaire par un pouls intermittent, par des sueurs froides et visqueuses qui couvrent tout le corps; par des selles ichoreuses, livides ou noires, toujours involontaires; par le hoquet, par la perte de la vue, par des syncopes réitérées, etc.

Les sections cadavériques font découvrir diverses altérations; l'abdomen est à peine ouvert, qu'il s'en exhale communément l'odeur la plus fétide; les viscères contenus dans cette cavité sont fréquemment enduits d'une croûte gélatineuse, et semblable à du mucus concrété. Une portion plus ou moins étendue du tube intestinal présente des traces d'inflammation ou de gangrène; le reste de ce canal est ordinairement distendu par des flatuosités; les membranes de l'intestin enflammé sont considérablement épaissies, et parsemées çà et là de taches noirâtres; leurs plus petits vaisseaux sont tellement gorgés de sang, qu'on les croiroit remplis d'une injection colorée; les intestins grêles sont contractés, resserrés, repliés sur eux-mêmes : on y trouve parfois des invaginations.

Il n'est pas toujours facile de distinguer l'entérite de l'inflammation des autres viscères abdominaux. Dans l'un et l'autre cas, l'inflammation s'étend sur les parties voisines; et alors il est presque impossible d'avoir des notions positives sur le siége de la maladie. La partie supérieure du colon est-elle affectée, les symptômes ont une sorte d'analogie avec ceux de la pleurésie ou ceux de l'hépatite. L'inflammation siége-t-elle au rectum, les ténesmes, la constriction de l'anus et les autres phénomènes propres aux hémorrhoïdes, peuvent se montrer, et rendre la méprise facile. Toutefois, les difficultés dont le diagnostic est environné mènent rarement à des erreurs. L'entérite diffère de la gastrite, en ce que celle-ci est caractérisée par une douleur brûlante de l'épigastre, un hoquet continuel, etc. Dans l'hépatite, la douleur part de l'hypocondre droit, et se propage aux épaules; la face est pâle ou jaune; la respiration difficile, la toux sèche, le pouls mou; le malade ne peut sans douleur se coucher sur le côté gauche. Dans la néphrite, une douleur aiguë occupe les reins; l'envie d'uriner est fréquente, et l'excrétion de ce liquide est douloureuse. Si la néphrite est calculeuse, le malade éprouve une

douleur quelquefois erratique des lombes, qui s'exaspère par le mouvement du corps; la cuisse est saisie d'engourdissement, et le testicule rétracté; l'urine est sablonneuse et sanguinolente. Dans la pleurésie, une vive douleur au côté de la poitrine s'accroît par l'inspiration; le pouls est plein, la toux incommode. Dans la colique proprement dite, la douleur occupe tout l'abdomen; elle n'est ni fixe ni continue; il n'y a pas de pyrexie; l'altération du pouls est nulle ou à peine sensible, le ventre inégalement gonflé; il n'est point douloureux au toucher. Quelques médecins confondent, mais bien à tort, l'entérélésie avec l'entérite. Dans la première de ces affections, le mouvement péristaltique des intestins est complètement interverti; on n'y remarque pour l'ordinaire aucun signe d'inflammation.

Causes organiques. Il est d'observation que le canal intestinal a une disposition plus marquée pour la phlegmasie que l'estomac. Les intestins grêles sont également plus enclins à s'enflammer que les gros intestins, ceux-ci étant en quelque sorte familiarisés, par les matières qu'ils contiennent, avec l'impression des causes irritantes. On sait que les excrémens peuvent se durcir et s'arrêter long-temps dans les circonvolutions du tube alimentaire; la bile peut également y séjourner, et y passer à un état de concrétion. Le volvulus, les hernies étranglées sont encore des causes fréquentes qui peuvent conduire à l'entérite. Il est des auteurs qui ont prétendu que l'absence de la graisse dans l'épiploon rendoit le canal alimentaire plus susceptible de recevoir les impressions extérieures, et disposoit par conséquent à l'inflammation : je ne le crois point.

Causes extérieures. L'inflammation des intestins est quelquefois le résultat d'une substance étrangère et incapable d'être digérée : elle est souvent causée par une nourriture malsaine ou par des fruits nuisibles. Les noix, les noisettes, les cerises, les groseilles, les pommes et les poires vertes, que les enfans mangent indiscrètement lorsqu'ils parcourent les campagnes, peuvent causer les accidens les plus graves, si le vomissement ne vient au secours des malades. Il convient pareillement de ranger parmi les causes fréquentes de l'entérite les divers empoisonnemens. Les acides concentrés, les oxides métalliques, les divers caustiques, même les végétaux malfaisans, suscitent des convulsions intestinales, qui finissent par déterminer les inflammations les plus vives. Il est une autre cause qui agit plus fréquemment sur les intestins : c'est le froid appliqué à l'improviste sur l'abdomen ou aux extrémités. Un homme qui passe rapidement d'un endroit chaud à un endroit froid, s'expose certainement à ce genre d'inflammation, ainsi que ceux qui se baignent imprudemment après avoir fait de longues courses, et qui déterminent ainsi la répercussion subite de la transpiration, etc. Les coups, les contusions, les blessures, les chutes, etc., agissent dans le même sens.

Traitement curatif. La saignée est ici le remède par excellence. Les auteurs recommandent avec raison de la pratiquer au bras, de faire une large ouverture, et de laisser couler le sang jusqu'à la syncope. Il ne faut point être arrêté par la petitesse du pouls; car, si on l'examine avec soin, on le trouvera en même temps dur et tendu comme une corde. Une saignée abondante produit un soulagement subit; les douleurs diminuent; les forces renaissent; le pouls devient plus souple; mais il ne faut pas différer ce précieux secours: pratiquée trop tard, elle peut devenir inutile, dangereuse et mortelle. Il convient de réitérer cette opération pendant le traitement. Certaines circonstances exigent qu'on ne se borne point aux saignées générales. Lorsque l'inflammation a son siége dans le rectum; lorsque les hémorrhoïdes s'enflamment et se tuméfient, on a expérimenté que les sangsues appliquées sur les parties voisines produisent d'excellens effets. On applique parfois, avec beaucoup d'avantage, des ventouses scarifiées à la région ombilicale. Les vésicatoires sont aussi très-efficaces; il faut les appliquer sur le ventre; ils doivent avoir une étendue très-considérable. Quelques praticiens conseillent de les appliquer aux membres; mais on n'en obtient que peu d'avantage. Les rubéfians ne sont pas moins utiles. C'est ainsi qu'on produit du soulagement en appliquant sur l'abdomen des flanelles imbibées d'eau-de-vie camphrée. Certains se servent du vinaigre, dans lequel ils mettent du poivre pulvérisé. Divers topiques émolliens ont été recommandés: tels sont les fomentations avec l'eau de guimauve, les cataplasmes de mie de pain et de lait, les vessies pleines d'un liquide doux et mucilagineux, les linimens huileux, etc. On a conseillé aussi de couvrir la partie souffrante avec l'épiploon d'un animal récemment égorgé. Peut-être ce moyen vulgaire ne doit-il pas être rejeté sans examen. Boërhaave ne le dédaignoit pas. Au surplus, les partisans des fomentations dans l'entérite insistent particulièrement sur les précautions qu'il faut employer, pour que leur poids n'augmente point la douleur et ne cause aucune incommodité: quelquefois l'abdomen est si tendu et si sensible, qu'il ne peut endurer le contact des choses les plus légères. Le bain tiède mérite sans doute la préférence sur tous les topiques; par sa propriété relâchante, il fait cesser les constrictions spasmodiques des intestins, et calme les tranchées: employé après la saignée, il est presque toujours couronné du succès: il ne doit pas néanmoins être trop prolongé, et sa température ne doit pas surpasser celle du corps; car alors il agiroit comme stimulant, et seroit plus nuisible qu'avantageux.

Le régime antiphlogistique doit être mis en usage dans cette vive phlegmasie. On fera boire au malade de l'eau de poulet, de l'eau de gruau, de l'eau d'orge, du petit-lait clarifié. Il ne se nourrira qu'avec des bouillons légers pendant la première époque de la convalescence, afin de prévenir les rechutes, plus dangereuses encore que la maladie primitive. L'un des besoins les plus urgens est de prévenir la constipation; mais il faut se garder des purgatifs violens: on doit se borner à l'emploi des doux minoratifs,

tels que les sels neutres, la manne, etc. Les lavemens émolliens sont infiniment utiles; c'est une sorte de bain intérieur qui produit une détente favorable. Il faut les réitérer souvent, et les garder le plus long-temps possible; mais ils doivent être introduits avec une grande circonspection, pour ne pas produire une distension subite. L'opium joue ici le même rôle que dans les autres phlegmasies.

GENRE VI.

PÉRITONITE. Peritonitis.

On entend par *péritonite*, la phlegmasie bien caractérisée, partielle ou universelle, de toute la membrane qui recouvre les viscères contenus dans l'abdomen. Il faut en conséquence prendre cette dénomination dans un sens plus étendu qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour : elle exprimera pareillement l'inflammation de l'épiploon et du mésentère. Toutefois, puisque la membrane dont il s'agit, peut s'affecter indépendamment des organes auxquels elle sert d'enveloppe, nos lecteurs demanderont peut-être pourquoi je n'ai pas renvoyé la péritonite à la famille des leucoses, qui est spécialement destinée aux affections du système séreux; mais des considérations plus importantes doivent guider les classifications du nosologiste. Il ne doit avoir pour but que de rapprocher et de mettre sous les yeux des élèves de l'art les troubles plus ou moins analogues qui surviennent dans les fonctions de l'économie animale. Or, comment concevoir qu'une altération quelconque puisse s'établir sur une membrane séreuse, sans que le viscère sous-jacent n'y participe tôt ou tard d'une manière active? La phlegmasie du péritoine rentre donc essentiellement dans la famille des entéroses, et cette membrane n'est considérée dans les points de vue du médecin clinique que comme une dépendance des intestins.

1ère *Espèce.* La Péritonite aiguë. *Peritonis acuta.* Nausées, hoquet, contractions de l'estomac, douleurs abdominales, sensibilité des entrailles, météorisme, tension, ballonnement des intestins, constipation, tristesse particulière, morosité sombre, altération des traits, et sorte de *grippement* de la face, anxiétés et angoisses continuelles, langue blanche, soif ardente, dureté et accélération du pouls : tel est le tableau raccourci de la péritonite aiguë. La marche de ces symptômes est d'une rapidité extrême. La section des cadavres fait voir la membrane péritonéale singulièrement rouge et épaissie dans son tissu. Mais ce qu'on y trouve de plus remarquable, c'est une couche albumineuse, d'un blanc jaunâtre et quelquefois verdâtre, qui enduit des surfaces intestinales, et qui est le résultat de l'inflammation.

2ème *Esp.* La Péritonite chronique. *Peritonitis chronica.* Les malades ressentent une douleur qui s'étend à toute la surface de l'abdomen. Cette douleur est tantôt sourde et obtuse, tantôt vive et déchirante, selon que le patient observe ou viole les règles du régime. La constipation est

opiniâtre, parce que le canal intestinal est tombé dans une sorte de torpeur. Le pouls est petit, foible, parfois naturel; mais il s'élève des mouvemens fébriles dans certains instans de la journée; le ventre est dur et rénitent; une chaleur âcre s'établit dans les entrailles, et y donne la sensation d'un brasier à demi éteint. Cette péritonite détermine un marasme progressif qui conduit à la mort. Séraphine Libant, âgée de vingt ans, est morte de cette affection à l'hôpital Saint-Louis. Cette jeune fille étoit plongée dans une mélancolie profonde, et fuyoit tous les moyens de distraction; elle se plaignoit d'une douleur légère dans la région ombilicale et dans l'hypogastre : douleur qui devenoit plus vive quand on lui palpoit l'abdomen. Le pouls étoit petit, foible; les urines étoient peu abondantes. Elle étoit dans une somnolence continuelle; elle mourut. Nous trouvâmes le poumon droit adhérent aux côtes; le gauche dans l'état naturel; le péritoine étoit totalement phlogosé; les intestins étoient singulièrement dilatés par la présence des gaz; le foie avoit contracté la dégénération graisseuse; les autres parties du corps n'offroient aucun genre d'altération.

3ème *Esp.* La Péritonite larvée. *Peritonitis larvata.* C'est une distinction fort utile pour la pratique de l'art. M. Broussais, profond observateur, fait mention d'une péritonite absolument déguisée par les symptômes nerveux propres à la fièvre ataxique. Lorsque ces symptômes disparoissoient pour quelques instans, la phlegmasie se montroit à nu avec ses véritables caractères. Quelquefois les douleurs ont l'air de venir des intestins, et pourtant c'est le péritoine qui est le siége du mal. On pourroit en citer plusieurs exemples. Dans certains cas, lorsque les fièvres intermittentes se prolongent, l'irritation se dirige souvent vers cette membrane, et y détermine tous les phénomènes d'une phlegmasie très-intense. Les péritonites peuvent en outre être masquées par la présence d'un épanchement séreux. La matière sécrétée avec trop d'abondance et d'activité, et brusquement déposée dans des parties qui ne sont point destinées à la contenir, peut suffire pour les provoquer. C'est ce que M. Broussais explique de la manière la plus ingénieuse dans son ouvrage sur les phlegmasies chroniques. Dans les paroxysmes fébriles, la circulation intestinale trop précipitée par les frissons et par les mouvemens convulsifs des muscles abdominaux, tout ce qui exalte la sensibilité des entrailles et imprime trop d'énergie aux propriétés vitales, etc., devient une cause plus ou moins directe de l'inflammation du péritoine.

4ème *Esp.* La Péritonite puerpérale. *Peritonitis puerperalis.* Cette péritonite est ainsi nommée, parce qu'elle se manifeste après l'accouchement par des douleurs vives et déchirantes à l'abdomen, par des nausées et des vomissemens spasmodiques, et par une fièvre qui a des redoublemens vagues et irréguliers; le pouls est petit et concentré; la respiration s'embarrasse; la face est abattue, et tous les traits en sont retirés; l'haleine devient fétide; les malades finissent par rejeter par la bouche une bile verdâtre et porracée; elles rendent par les selles des glaires blanchâtres qu'on croiroit composées d'une matière absolument caseuse; la peau est molle, flasque, et d'un blanc de lait; dans le même temps, le ventre se distend, s'élève, et, dans sa tuméfaction, forme une sorte de cône tronqué. Cette rénitence abdominale persiste même après la mort.

Tableau de la Péritonite. Il est rare que la péritonite se manifeste sans appareil fébrile. Elle est communément accompagnée d'une fièvre continue, qui a plusieurs redoublemens pendant le jour: elle s'annonce par une extrême sensibilité de l'abdomen qui s'accroît au moindre contact; l'estomac se contracte, et le malade vomit après avoir été fatigué par de fréquentes nausées; les intestins sont tantôt frappés de diarrhée, tantôt constipés; il y a boursoufflement, tuméfaction et rénitence du ventre, difficulté extrême dans l'exercice de la respiration, petitesse, inégalité, concentration, irrégularité dans le pouls; les urines sont claires et limpides. Lorsque la maladie est peu grave, elle se résout du quatrième au cinquième jour. Dans le cas contraire, si la phlegmasie péritonéale se termine par suppuration, si elle prend un caractère chronique, les malades sont en proie à des frissons qui se répètent après des intervalles plus ou moins éloignés; mais il est une issue plus fâcheuse que des observateurs inattentifs peuvent méconnaître; c'est celle qui se déclare tout à coup par une cessation absolue de tous les symptômes. Durant ce calme trompeur, la gangrène se développe et se propage avec une rapidité sinistre dans tout le trajet de la cavité intestinale. La péritonite offre souvent d'autres phénomènes que ceux dont nous venons de parler. Lorsque le diaphragme participe de la phlegmasie, le hoquet se déclare, et ce signe est presque toujours fâcheux. Le patient est dévoré d'une soif ardente; il y a rétraction de tous les nerfs de la face; pesanteur considérable à la tête : quand la péritonite se complique de cholépyrie, les selles sont fétides, bilieuses et poisseuses.

Voici l'exemple d'une péritonite chronique que j'ai observée à l'hôpital Saint-Louis, chez la nommée Charlotte Bachemont, d'une constitution frêle et délicate, très-sensible à l'impression du froid, n'ayant jamais été réglée. Elle habitoit un petit village des environs d'Arras, et n'avoit pour subsister que la pitié de personnes charitables qui venoient dans un lieu très-malsain lui apporter de grossiers alimens qui suffisoient à peine à sa subsistance. Elle avoit éprouvé de violens chagrins par la mort presque subite de sa pauvre mère. On la transporta dès-lors à Paris pour la faire traiter d'une teigne faveuse qui recouvroit le cuir chevelu. Elle arriva à l'hôpital Saint-Louis fort malade; elle nous présenta les symptômes suivans : face décolorée, yeux saillans, luisans et continuellement recouverts de larmes, douleurs de tête avec pesanteur, désir de la mort, tendance singulière à rechercher l'obscurité, syncopes légères, mais fréquentes; dégoût, perte absolue d'appétit, vomissemens, langue sèche et blanchâtre, soif intarissable, sensation au col d'une espèce de boule, qui gênoit la déglutition, douleurs dans la région épigastrique, sensibilité extrême de l'abdomen, dévoiement considérable, urine abondante, ne présentant d'ailleurs aucun phénomène particulier; respiration laborieuse, pouls petit, fréquent, chaleur âcre et brûlante de la peau, desquamation totale de l'épiderme, et chaleur considérable à la paume des mains; marasme effrayant

de tout le corps, insomnies continuelles; accès fébrile tous les jours, commençant à trois heures de l'après-midi par un frisson qui s'emparoit des reins et des épaules, et qui se propageoit ensuite dans tout le corps. Pendant son séjour à l'hôpital, augmentation des symptômes, et enfin mort environ un mois après son entrée. L'examen du cadavre fit voir le péritoine épaissi, d'une couleur rouge, parsemée de taches livides; l'épiploon rassemblé en paquets arrondis, bordant la grande courbure de l'estomac; les glandes mésaraïques engorgées et semblables à du suif, une sérosité abondante mêlée d'un pus verdâtre sans odeur désagréable, épanchée dans la cavité du péritoine, le foie gras; les viscères de la tête et de la poitrine étoient dans l'état sain.



La péritonite des nouvelles accouchées constitue une espèce à part, dont je ne sais pourquoi certains médecins font une fièvre particulière, dite puerpérale. Le bas-ventre se gonfle; la tumeur qui se prononce a absolument l'aspect d'un cône tronqué, dont la tête seroit en haut et la base en bas. On observe alors sur la physionomie des malades l'impression d'une tristesse profonde. On dit qu'elles ont la face *grippée;* les pommettes sont animées d'un feu ardent; le reste du visage est pâle et décoloré, le pouls petit; les urines sont pleines de sédiment, les déjections muqueuses. Il peut survenir des convulsions et du délire dans les paroxysmes : c'est dans ce cas que la maladie est presque toujours mortelle. Je citerai l'observation suivante. Une très-jeune femme, née à Paris, de parens sains qui vivoient alors et se portoient à merveille, d'une stature élevée et d'un tempérament bilioso-sanguin, n'ayant essuyé aucune affection remarquable dans le cours de sa vie, entra à l'hôpital Saint-Louis avec une grossesse fort avancée, qui lui faisoit éprouver des maux de tête avec tournoiement, des nausées, des vomissemens, des anorexies, des entéralgies plus ou moins vives, des pertes utérines, etc. Quelques jours après, à sept heures du matin, les douleurs pour l'accouchement se firent sentir; elles cessèrent pendant quelques heures, et reprirent ensuite avec plus d'intensité; la nuit suivante se passa dans les anxiétés les plus déchirantes. La malade étoit si foible, elle se trouvoit dans un état si alarmant, qu'il fut convenu qu'on procéderoit à l'accouchement forcé. Cette opération douloureuse fut exécutée à neuf heures du matin. L'enfant vint au monde dans un état de mort, et la mère, qui avoit supporté avec le plus grand courage les maux atroces que détermina cette délivrance, n'encourut aucun accident; elle fut mise dans son lit; on lui donna un demi-verre de vin de Malaga en plusieurs fois pour soutenir ses forces. On l'abandonna ensuite pour quelques instans, pendant lesquels elle sembla s'assoupir; enfin, on lui administra une infusion légère de fleurs de tilleul, et on la laissa dans un repos parfait jusqu'au soir, où les symptômes suivans se manifestèrent : sensibilité à l'épigastre, mal de tête, bouche amère, langue sèche et enduite d'une couche roussâtre, chaleur vive de la peau avec un pouls fort élevé et plein, la face colorée. Tous ces symptômes s'exaspérèrent pendant la nuit, qui fut

très-mauvaise; le lendemain la soif étoit grande, et les envies de vomir très-marquées. On lui fit prendre l'eau de laitue, le sirop diacode, et on continua sa boisson, qui parut un peu modérer cette série de phénomènes durant le premier jour. Pourtant la nuit, il y eut un grand trouble. *Deuxième jour,* mêmes accidens portés à un plus haut degré, avec douleur très-vive dans l'abdomen; dès-lors fomentations, limonade sulfurique; car la malade vomissoit toutes les autres boissons : la nuit se passa d'une manière plus favorable. *Troisième jour,* les seins, qui étoient gonflés et douloureux, s'affaissèrent. Douleurs sus-orbitaires très-vives, ainsi que celles de la région épigastrique. On eut recours à un grain de tartre stibié; léger vomissement d'une matière brûnâtre, dont l'odeur étoit nauséeuse; selle peu abondante, urine rougeâtre avec sédiment. *Quatrième jour,* soif vive, redoublement des douleurs abdominales; ce qui fit recourir de nouveau aux fomentations sur le ventre, et à l'usage de l'eau de veau avec le sulfate de potasse, mais à petite dose. On alternoit avec la limonade. Paroxysme de la nuit plus violent. *Cinquième jour,* peau toujours brûlante, face rouge et animée, bouche sèche, céphalalgie; les yeux sont étincelans; l'abdomen est tendu et excessivement douloureux, le pouls roide et précipité; les carotides battent avec violence; suppression des lochies. On insiste sur la boisson; on augmente la dose de sulfate de potasse; on rend les fomentations plus émollientes : la nuit fut moins orageuse. *Sixième jour,* le ventre se détend; évacuation d'une urine moins rouge; déjections fécales; les lochies commencent à couler : le soir, léger paroxysme. On administre pour boisson une infusion légère de fleurs de tilleul. *Le huitième jour,* la malade se sent accablée; elle est pâle; ses yeux sont cernés d'un cercle noirâtre; elle ne veut boire que de la limonade ou de l'eau vineuse; le ventre est toujours un peu douloureux; la bouche est moins sèche; la nuit se passe bien. *Neuvième jour,* on fonda quelque espoir sur sa guérison; la malade alloit mieux, et commençoit à manger. Cet état dura jusqu'au *quinzième jour,* temps où elle fut exposée à un air froid et humide. Aussitôt douleurs de rhumatisme qui parcouroient diverses régions du corps, et qui finirent par se fixer sur le genou gauche. On exposa le membre souffrant aux fumigations faites avec le benjoin et le genièvre; les douleurs disparurent, mais bientôt le ventre se gonfla et devint douloureux. Plusieurs jours néanmoins se passèrent, durant lesquels la malade sembloit cheminer vers une heureuse convalescence, quand tout à coup elle éprouva une vive frayeur, par la mort d'une de ses voisines. Dès-lors rechute complète et exaspération de tous les premiers symptômes. La malade mourut le 19, après la suppression prolongée de toutes les évacuations et un long assoupissement. Le cadavre fut soumis à notre examen. Il étoit d'une maigreur extrême; la peau étoit aride et sèche; les grandes lèvres étoient infiltrées; les extrémités inférieures œdématiées. On trouva dans l'intérieur l'épiploon gastro-colique adhérent aux intestins; tout le péritoine phlogosé; le rectum noirâtre et excorié à sa surface;

l'ovaire gros et rempli de pus; le droit dans un état d'hydropisie; les glandes du mésentère très-engorgées, ainsi que le pancréas; les muscles dans un état de mollesse et de flaccidité extrême.

Causes organiques. La péritonite ordinaire attaque le plus souvent les individus doués d'une constitution sanguine et vigoureuse. On observe néanmoins que les femmes y sont plus sujettes que les hommes, sans doute parce que chez elles le foyer de la sensibilité réside spécialement dans le système abdominal. La fonction particulière de l'accouchement, lorsqu'elle est mal dirigée, est d'ailleurs une des causes déterminantes de l'espèce que nous avons désignée sous le nom de *péritonite puerpérale*. Il y a eu de grands débats dans les écoles, relativement aux métastases laiteuses, considérées comme une des causes de la phlegmasie dont il s'agit; mais l'état actuel de nos connoissances physiologiques prouve seulement que, lorsqu'un accident imprévu vient à suspendre soudainement la sécrétion du lait et des lochies, on doit présumer que la nature a été distraite de ce travail important par une irritation plus vive, qui s'est fixée dans quelque partie voisine. C'est ce qui arrive spécialement dans l'inflammation du péritoine.

Causes extérieures. Les causes les plus fréquentes de la péritonite, sont les intempéries de l'atmosphère, qui troublent les lois de la transpiration, une compression trop forte exercée par un corset, comme nous l'avons vu dans une circonstance; des substances vénéneuses imprudemment avalées, des alimens d'un mauvais choix, l'abus des liqueurs spiritueuses, des travaux excessifs, des veilles fréquentes, l'usage immodéré de la danse ou de tout autre exercice violent, etc. : les passions de l'âme ne sont pas moins à craindre. Une femme très-cholérique eut une péritonite, pour s'être vivement emportée contre sa garde. Une jeune fille, séduite par un libertin, vint accoucher à l'hôpital Saint-Louis, et se trouva atteinte de la même affection, par suite des chagrins que lui avoit causés ce jeune homme, et par le désespoir d'avoir été abandonnée. J'ai été consulté par une jeune dame, chez laquelle le même accident se manifesta par l'effet de la terreur que lui causa l'entrée des alliés dans le sein de Paris.

Traitement curatif. C'est la méthode antiphlogistique qui apaise communément les symptômes de l'entérite : on a d'ordinaire recours à la saignée qui s'exécute au bras ou au pied. Il faut se hâter de pratiquer cette opération et se conduire ici comme dans les autres phlegmasies. L'on sait d'ailleurs la difficulté qu'il y a d'arrêter celles qui s'établissent avec intensité dans le système séreux. Quelquefois on préfère avec raison appliquer les sangsues à l'anus ou à la surface de l'abdomen ; moyen qui réussit souvent, même quand la péritonite ne seroit ici qu'un symptôme d'une affection putride ou ataxique. C'est surtout quand l'inflammation se concentre qu'il importe

de dégorger les vaisseaux hémorrhoïdaux, et qu'il faut prendre des mesures pour que le sang s'échappe avec une certaine abondance. On a recours aux fomentations émollientes sur la région de l'abdomen : on invoque le secours des bains tièdes. Il est des garde-malades dont l'habitude est de pratiquer des frictions qui m'ont paru imprudentes dans un grand nombre de cas. Il ne faut mettre en usage ce procédé que dans les derniers temps de la maladie. C'est pareillement à cette époque qu'on cherche à dériver l'irritation des entrailles, en appliquant des substances rubéfiantes ou vésicantes à la furface de la peau. De semblables topiques doivent être apposés de préférence aux extrémités inférieures. Les sinapismes à la plante des pieds sont d'un fréquent usage. Il faut assujettir les malades au régime intérieur le plus sévère, abstinence complète de nourriture. Nous donnons pour boisson, à l'hôpital Saint-Louis, du petit-lait clarifié, de l'eau de veau ou de l'eau d'orge; nous insistons particulièrement sur les boissons qui sont de nature mucilagineuse. Lorsque le corps tend à la diaphorèse, on favorise ce mouvement salutaire par une infusion de feuilles de bourrache, de fleurs de tilleul, ou d'autres plantes sudorifiques. Il en est une qui a obtenu un grand succès, c'est l'ipécacuanha. On en fait surtout usage dans le traitement de la péritonite puerpérale, et on le donne par doses fractionnées. Les avantages que l'on en retire proviennent de ce que ce médicament jouit d'une vertu particulière, qui est d'agir d'une manière spéciale sur le système muqueux. D'ailleurs, la phlegmasie dont il s'agit est presque toujours compliquée d'un embarras gastrique. Au déclin de la maladie, on met en usage des minoratifs doux, comme, par exemple, une décoction fort légère de pulpe de tamarins, dans laquelle on fait préalablement dissoudre deux gros de sulfate de potasse et autres sels analogues : la crème de tartre est surtout employée aussitôt que le ventre se resserre; on seconde son effet par des lavemens composés avec les substances les plus douces, telles que les décoctions de fraise de veau ou de graine de lin. Pour le succès des remèdes, il faut que les personnes atteintes de la péritonite gardent un repos absolu; que le silence règne surtout dans l'appartement des nouvelles accouchées, etc. Tous ces préceptes sont connus.

GENRE VII.

ENTÉROPYRIE. Enteropyria.

Rien ne prouve mieux la nécessité qu'il y a de séparer les fièvres dans un cadre nosologique, en les décrivant d'après le siége spécial qu'elles occupent, que la maladie dont il s'agit, et dont Baglivi et Sydenham nous ont donné les meilleures notions. Il faut lire et méditer aussi la dissertation de Christophe Riedel, qui étoit de l'école

de Stoll. M. Petit et son digne collaborateur M. Serres ont observé récemment à l'Hôtel-Dieu de Paris, une espèce particulière de fièvre appartenant au genre que nous établissons, et dont ils ont fixé les premiers le vrai caractère. Cette espèce est aussi commune qu'elle est grave. Les auteurs que je viens de citer prétendent que c'est par inadvertance ou par erreur qu'on l'a confondue jusqu'à ce jour avec les fièvres adynamiques ou ataxiques. Au surplus, la découverte de cette affection si fréquente, et pourtant encore inaperçue, devoit être un des résultats des progrès que vient de faire de nos jours l'anatomie pathologique. Il ne s'agissoit que de la fixer :

1ère *Espèce.* L'Entéropyrie saburrale. *Enteropyria saburralis.* C'est la fièvre mésentérique de Baglivi. Elle a des paroxysmes journaliers, et durant lesquels la réaction de la nature est lente et peu énergique, comme dans toutes les fièvres intestinales. Elle se juge par des crises partielles et successives. La tête est douloureuse, quoique le foyer de l'irritation soit dans l'abdomen. Cette affection a-t-elle dans tous les lieux la même physionomie? c'est ce qu'il importe de bien observer. *Romæ scribo, in aëre romano*, dit Baglivi.

2ème *Esp.* L'Entéropyrie adynamique. *Enteropyria adynamica.* C'est une fièvre sporadique, que MM. Petit et Serres viennent de décrire, avec autant d'exactitude que de sagacité, sous le nom de *fièvre entéro-mésentérique*, parce que les intestins et le mésentère y jouent le principal rôle, comme dans l'espèce précédente. Il y a néanmoins cette différence bien importante, que celle-ci réclame un traitement tonique, et spécialement l'administration du quinquina, tandis que l'autre n'est efficacement combattue que par la méthode évacuante. La fièvre de MM. Petit et Serres n'est pas toujours simple : elle est susceptible d'un grand nombre de complications. La phlogose muqueuse s'étend quelquefois dans toute l'étendue du péritoine; dans d'autres cas, on a trouvé le poumon adhérent aux côtes, et son tissu absolument hépatisé, etc.

Tableau de l'Entéropyrie. Nous avons eu l'occasion d'observer quelquefois à Paris cette fièvre intestinale, dont Baglivi avoit fait à Rome l'une de ses principales études, et qui doit son origine à un amas de crudités rassemblées et accumulées dans les premières voies de la digestion, pour y former un levain corrupteur. Sa marche est tantôt aiguë, tantôt chronique, mais souvent trompeuse, comme celle de toutes les affections abdominales. Ses paroxysmes ont communément le type quotidien ; la réaction est peu prononcée; les obstacles doivent se multiplier sans cesse dans des organes aussi tortueux et aussi délicats que les intestins. Le ventre est sensible, à cause de la grande quantité de nerfs qui s'y distribuent. Une sombre mélancolie est le résultat de la sympathie des entrailles avec le cerveau ; la langue est sale et annonce la réplétion ; les anorexies surviennent; les digestions sont continuellement interrompues ; la tête est lourde : cette maladie n'a que des crises partielles ou successives. Le nommé Lapostel, rubanier de profession, fut apporté de la rue Saint-Martin à l'hôpital Saint-Louis; il étoit atteint d'un flux de ventre qui l'affoiblissoit singulièrement; son nez

et son visage étoient maculés de taches livides; il avoit l'air égaré et la raison aliénée. Il paroissoit éprouver par intervalles dans l'abdomen une douleur tensive et déchirante ; son pouls battoit irrégulièrement : il avoit eu des mouvemens convulsifs, et avoit fini par tomber dans un état de somnolence. Il mourut le cinquième jour : les élèves ouvrirent le cadavre ; il y avoit une phlogose très-prononcée dans tout le trajet de l'intestin grêle : on y remarqua quelques taches gangréneuses ; les glandes mésentériques étoient dures, volumineuses, et commençoient à dégénérer dans leur tissu, etc.

Dans l'entéropyrie adynamique, les forces tombent dans un état manifeste de prostration. Les malades éprouvent une sorte de torpeur ; leurs conceptions sont lentes ; ils ne répondent qu'avec une difficulté extrême aux questions qu'on leur adresse ; ils sont agités par des frissons irréguliers. La plupart sont comme épuisés par un flux entérorrhéique ; ils ont la plus grande peine à se mouvoir dans leur lit; une douleur constante se fait sentir à la partie inférieure du ventre, surtout quand on la comprime entre l'ombilic et l'os des isles. On remarque chez eux ce que l'on voit chez tous les individus dont l'abdomen est la partie souffrante : leur visage offre l'empreinte d'une tristesse profonde; les yeux sont abattus et ont perdu leur expression ordinaire; les joues sont décolorées. MM. Petit et Serres prétendent même qu'un des caractères de la physionomie propre à cette affection, est une sorte de rétraction spasmodique, qu'on aperçoit aux lèvres et aux ailes du nez. Ils ajoutent que ce signe est un des plus importans à recueillir.

Pendant le jour, le pouls est presque naturel; le soir, il manifeste de l'élévation. Dans le temps de la chaleur, il y a quelquefois de la propension au délire ; la bouche se dessèche, ainsi que les gencives ; les urines sont rares, et les malades en proie à une ardeur siticuleuse, qui souvent devient inextinguible. On reconnoît en outre la fièvre dont il s'agit, lorsqu'elle a déjà fait beaucoup de progrès, à la face terreuse et plombée des malades, à la couleur violacée des pommettes, à la saburre grise ou noirâtre qui recouvre la langue, à la qualité des matières séreuses rendues par les selles, lesquelles sont fétides à l'excès, etc.

Causes organiques. MM. Petit et Serres se sont livrés aux recherches les plus exactes, pour s'assurer si l'altération organique que l'on trouve communément à l'iléon et au mésentère étoit cause ou effet de l'entéropyrie. Ils citent des faits relatifs à des individus morts accidentellement vers le commencement de cette fièvre, et chez lesquels on observoit les glandes mésentériques engorgées et l'iléon ulcéré, ce qui sembleroit prouver qu'elle n'est que le simple résultat de ces lésions intestinales. Au surplus, on verra plus bas que la cause organique est en harmonie avec la cause extérieure, en

songeant que chez la plupart des personnes qui sont atteintes de l'entéropyrie, la faculté assimilatrice a été arrêtée, comprimée et pervertie par l'emploi d'une nourriture trop fréquente ou peu convenable à la digestion. Les médecins doivent donc diriger leur examen vers l'irritation abdominale, aussitôt qu'une semblable maladie se déclare. Guérir cette irritation, c'est guérir la fièvre elle-même, puisque l'une engendre l'autre, etc. L'âge et le sexe auroient-ils quelque influence sur la production de pareils symptômes? Baglivi fait remarquer qu'à Rome la fièvre mésentérique attaquoit les jeunes gens qui se livroient à la bonne chère. Quant à la fièvre de ce genre observée à l'Hôtel-Dieu de Paris, MM. Petit et Serres ont cru constater que les adolescens et les hommes parvenus à l'âge mûr y étoient plus fréquemment exposés que les vieillards, et même que les femmes.

Causes extérieures. Il est assez difficile d'assigner les causes extérieures de l'entéropyrie. Faut-il toujours accuser l'excès ou le genre de nourriture? Mais on a vu des personnes chez lesquelles une semblable cause n'avoit point agi, et qui pourtant n'ont pu se garantir des atteintes de cette redoutable affection. Faut-il la rapporter à l'action particulière du froid sur les intestins? Mais plusieurs médecins ont observé qu'elle se montroit dans toutes les circonstances et dans toutes les températures; en sorte que les changemens atmosphériques n'ont point influé sur l'intensité de ses symptômes, etc.

Traitement curatif. Le traitement de l'entéropyrie doit varier comme ses espèces. Lorsque cette maladie s'annonce avec un caractère bilieux, l'indication consiste à faire disparoître les causes qui entretiennent le levain fébrile. Le mode d'action des émétiques est favorable à la guérison: on peut user avec avantage du tartre stibié ou de l'ipécacuanha, pour éliminer ce foyer de saburre visqueuse, si l'on présume qu'il est dans l'estomac; si la matière est très-adhérente aux intestins, il convient de préférer les laxatifs ou les purgatifs. La nature est plus vigoureuse quand on lui a ôté le poids qui l'accabloit; mais si l'entéropyrie éclate avec des symptômes adynamiques, les remèdes dont on fait usage sont ordinairement pris et choisis dans la classe des toniques: on peut administrer une infusion de quinquina, édulcorée avec le sirop de fleur d'orange. Les antiseptiques, tels que le suc de citron ou autres acides analogues, se trouvent parfaitement adaptés à la nature du mal. On ne s'occupe en un mot qu'à relever les forces. Si pourtant l'abdomen étoit excessivement douloureux, si le malade ne cessoit d'y éprouver des élancemens, s'il y avoit une ulcération très-vive dans les intestins, on s'abstiendroit de toute substance médicamenteuse, qui pourroit accroître l'irritation; on ne donneroit qu'avec une réserve prudente le camphre et l'écorce du Pérou, etc.; mais en général, la fièvre mésentérique de M. Petit réclame un traitement fortifiant: les purgatifs seroient nuisibles. Il importe aussi de dériver

l'irritation des entrailles vers les extrémités inférieures, par l'application éclairée des vésicatoires. La phlogose qui s'établit, soit aux intestins, soit au mésentère, a souvent nécessité l'apposition de quelques sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux: moyen qui a produit un soulagement remarquable.

GENRE VIII.

HELMINTHIASIE. Helminthiasis.

Cette maladie offre les considérations les plus tristes au médecin philosophe. L'homme n'est pas seulement destiné à être la pâture des vers après sa mort: pendant même qu'il jouit de toute la plénitude de ses fonctions, il n'est, pour ainsi dire, aucune partie de son corps qui ne soit le repaire de quelqu'un de ces hôtes malfaisans. C'est surtout dans le canal intestinal qu'ils s'engendrent avec une facilité extrême. J'ai cru devoir établir les quatre espèces suivantes d'helminthiasie :

1ère *Espèce.* L'Helminthiasie téniacée. *Helminthiasis téniacea.* On peut trouver dans les livres des naturalistes modernes les détails les plus précis sur l'organisation physique des ténia, dont le corps aplati présente l'aspect d'un ruban, et se compose d'une série de chaînons membraneux et articulés, etc. Un sentiment de succion très-incommode sur les organes gastriques; une douleur gravative qui se dirige vers ces mêmes organes, de quelque côté que l'on se couche, quelquefois un froid glacial dans l'intérieur des viscères abdominaux; un appétit vorace; une maigreur extraordinaire; tels sont les principaux symptômes de cette espèce d'helminthiasie, qui est très-commune dans certains climats, particulièrement en Suisse, en Hollande, en Allemagne, en Russie, etc.

2ème *Esp.* L'Helminthiasie lombricée. *Helminthiasis lumbricea.* Douleurs rongeantes dans l'intérieur du corps, principalement autour de l'ombilic; ondulations dans tous les sens, soubresauts, commotions spasmodiques, etc. Ces vers remontent, dans certaines circonstances, jusqu'à l'orifice de l'estomac: ce qui donne lieu à des nausées, à des vomissemens, à des mouvemens convulsifs.

3ème *Esp.* L'Helminthiasie ascaridée. *Helminthiasis ascaridea.* Les symptômes de la présence des ascarides sont le prurit véhément de l'anus, le ténesme fréquent, la morosité, la mélancolie, etc. C'est surtout lorsque ces vers sont en grand nombre qu'ils causent une démangeaison intolérable. Les malades éprouvent par intervalles une sensation analogue à celle de l'eau froide que l'on verseroit dans le rectum.

4ème *Esp.* L'Helminthiasie tricocéphalée. *Helminthiasis tricocephalea.* Il est difficile de signaler cette espèce par les symptômes extérieurs. On les a observés dans les épidémies de quelques fièvres muqueuses. Le tricocéphale ou trichuride habite ordinairement le cœcum, quelquefois les intestins grêles. Est-ce une queue, est-ce une trompe que l'on observe à l'une des extrémités de l'animal?

Tableau de l'Helminthiasie. Il est des symptômes de l'helminthiasie qu'on peut aisément confondre avec ceux qui sont propres à d'autres affections. Tels sont, par exemple, le gonflement du ventre et ses douleurs variées. Ces douleurs sont tantôt vagues, tantôt fixes : tels sont encore la céphalalgie, l'insomnie, l'augmentation ou la diminution de l'appétit, le trouble des urines, le froid des extrémités, le grincement des dents, le tintement des oreilles, l'amaurose, l'aphonie, les convulsions anomales, la paralysie, etc. Mais il est des phénomènes qui semblent indiquer d'une manière plus particulière la présence des vers : tels sont le prurit constant du nez, l'afflux d'une grande quantité de salive, les nausées, la fétidité de l'haleine, la soif nocturne, les frissons intérieurs, un sentiment de gêne et de pesanteur dans les viscères, etc. Après les repas, les symptômes s'apaisent ; mais, aussitôt que la digestion est finie, ils recommencent avec plus d'intensité qu'auparavant. Les individus tourmentés par les vers se couchent habituellement sur le ventre ; et c'est dans cette position qu'on les trouve lorsqu'ils s'éveillent.

A mesure que la maladie fait des progrès, d'autres accidens se manifestent. Des vomissemens réitérés mettent le corps en convulsion ; on voit survenir le hoquet, des quintes de toux réitérées, des défaillances, des flux entérorrhéiques, des fièvres irrégulières et anomales ; les lèvres et les paupières sont livides, les gencives sont fongueuses. Les souffrances abdominales sont quelquefois si vives, qu'elles déterminent des instans de délire. Les malades éprouvent des angoisses et des serremens de cœur, qui ôtent jusqu'à la faculté de la parole. Il n'est pas rare d'avoir vu les vers causer et accélérer la mort par leur affluence prodigieuse. On a souvent rappelé, d'après l'illustre Haller, l'exemple d'une jeune fille dont la bouche et le pharynx étoient accidentellement obstrués par des lombrics. Deux de ces animalcules, s'étant introduits dans la trachée-artère et le poumon, produisirent une suffocation soudaine.

Les symptômes dont nous venons de faire mention sont toujours en raison du nombre des vers qui peuvent s'engendrer dans l'intérieur du tube alimentaire. Plus ces animaux y prolongent leur séjour, plus ils contribuent à priver le corps de la nourriture qui lui convient. De là l'extrême voracité des individus qui donnent asile à ces hôtes malfaisans. S'ils ne se hâtent d'assouvir la faim qui les tourmente, ils éprouvent un malaise qu'on ne peut définir, souvent même des lipothymies et autres accidens plus ou moins graves. La plupart de ces phénomènes, si bizarres pour l'observation, proviennent en outre de la manière dont les vers se nichent dans l'intérieur des premières voies. On les trouve souvent roulés en vrais pelotons, et enveloppés d'une quantité extraordinaire de mucus intestinal : phénomène qui oppose un véritable obstacle au cours des matières. C'est ce même phénomène qui donne lieu à des flatuosités, à des vomissemens, à des entéralgies, à des entérorrhées, etc. Quelquefois les vers meurent et se décomposent par la putréfaction

au sein même de nos organes; ils exhalent alors une odeur, pour ainsi dire, cadavéreuse. Qui sait si les débris impurs de cette destruction, souvent rapide et comme spontanée, ne se mêle point ensuite au torrent des humeurs vivantes par la voie des vaisseaux absorbans?

Au surplus, lorsque le ventricule et les intestins jouissent d'une sensibilité excessive, et sympathisent énergiquement avec les autres organes, les symptômes vermineux se prononcent avec une grande force. Il n'est donc pas surprenant de voir l'irritation qu'ils produisent se propager dans toute l'économie; ce qui a fait dire qu'il n'est point d'affection maladive, quelque grave qu'elle paroisse, qui ne puisse être occasionnée par la présence des vers. On a prétendu que les vers pouvoient perforer les intestins, et passer ensuite dans la cavité abdominale. Ce fait n'est pas vrai, d'après les observations de M. Rudolphi. L'auteur estimable que nous citons a, du reste, adopté un singulier système dans l'intéressant ouvrage qu'il a publié. On diroit qu'il a pris pour tâche de plaider sans cesse la cause des vers. Il affirme qu'aucun accident ne peut résulter de leur présence; il prétend qu'ils ne peuvent jamais troubler la digestion et empêcher la libre circulation du chyle et du bol alimentaire : il est dans l'erreur à ce sujet, et en contradiction avec la saine expérience des praticiens.

Causes organiques. La principale cause organique qui favorise le développement de l'helminthiasie est une foiblesse radicale de tout le système vivant, et surtout des premières voies. Le tempérament lymphatique est très-enclin à cette affection. De là vient qu'on la rencontre si fréquemment dans les femmes et dans les enfans. La diathèse muqueuse est aussi la plus convenable pour la production des vers dans l'intérieur du tube intestinal. Les vers étant de nature ovipare, il paroît en outre que leurs œufs s'introduisent dans le corps par diverses routes; qu'ils arrivent surtout attirés par l'inspiration dans la bouche ou dans le pharynx, d'où ils se glissent dans le ventricule et le reste du tube alimentaire; qu'ils se mêlent peut-être avec diverses substances nutritives, et qu'ils éclosent ensuite par l'influence d'un certain degré de température, qui n'a pas été encore rigoureusement déterminé par nos observations. L'étiologie des affections vermineuses a été fondée du reste sur d'autres hypothèses moins vraisemblables, que je crois inutile de rapporter. Telle est, par exemple, celle de la génération spontanée dont M. Rudolphi, après tant d'autres, s'est montré le zélé partisan. Nous avons dit plus haut que l'âge et le sexe des individus étoient des circonstances organiques propres à fomenter la diathèse dont il s'agit. On remarque en effet que l'enfance est particulièrement sujette aux ascarides vermiculaires, et l'adolescence aux ascarides lombricoïdes; mais on voit fréquemment l'une et l'autre espèce se représenter à d'autres époques de la vie : et les anatomistes les ont rencontrées plusieurs fois dans les cadavres des vieil-

lards. Les ténia ne sont pas moins fréquens dans l'âge de la virilité que dans la jeunesse. J'en dirai de même du tricocéphale ou trichuride. On a trouvé des vers dans les fœtus. Quant à l'influence du sexe, considérée comme cause organique de l'helminthiasie, il est constant que le ténia est beaucoup plus commun chez les femmes que chez les hommes. Toutes les remarques viennent à l'appui de ce fait.

Causes extérieures. Un air humide et chaud contribue singulièrement à relâcher les fibres dans l'économie animale. Sous ce point de vue, il est très-propre à favoriser le développement des vers dans les voies intestinales. D'ailleurs, l'air qui jouit de ces qualités est très-propre à débiliter le système muqueux. Aussi observe-t-on que les habitans des lieux maritimes, tels que la Hollande, la Finlande, la Russie, la Livonie, etc., sont très-sujets au ténia ; on remarque en outre que ces peuples se nourrissent de salaisons, de viandes fumées, de poissons et autres alimens visqueux et huileux. Il est des nourritures qui contiennent les germes de beaucoup d'animalcules que l'air y dépose. Il en est pareillement qui sont très-susceptibles de fermentation et de putréfaction : tels sont les fruits desséchés au soleil, le vieux fromage, les farinacés, etc. L'abus des substances douces et sucrées peut également énerver à la longue les organes de la digestion et les disposer aux symptômes vermineux. Ces mêmes symptômes se présentent fréquemment dans certaines constitutions épidémiques.

Traitement curatif. Nous allons maintenant nous occuper des moyens curatifs que l'on peut diriger contre l'helminthiasie. La première indication consiste à éliminer des premières voies toutes les matières muqueuses ou saburrales qui peuvent favoriser la diathèse dont il s'agit ; la seconde, à détruire les vers et le foyer qu'ils occupent, et à les expulser de l'intérieur du corps. Pour rendre la cure parfaite et permanente, il importe ensuite de corroborer les intestins par des remèdes convenables. Les remèdes que l'on emploie en pareil cas sont ceux que l'on comprend communément sous le titre d'*anthelminthiques :* dénomination qui exprime très-bien le but qu'ils doivent remplir. Si les circonstances ne permettent pas de procéder de suite à la guérison, il faut tout faire pour adoucir ou pallier les symptômes.

Lorsqu'on a des raisons pour soupçonner que les vers adhèrent fortement aux organes digestifs, on cherche d'abord à imprimer une vive secousse à ces organes par l'administration d'un vomitif. C'est ainsi que l'on donne une légère infusion d'ipécacuanha aux enfans et aux individus doués d'une santé foible et délicate. Lorsqu'il s'agit de porter du secours à des adultes, d'ailleurs vigoureux et robustes, on peut agir avec plus d'énergie, et se servir du tartre stibié en lavage. Sous ce même rapport, les purgatifs divers obtiennent quelque succès : tels sont les sulfates de soude, de potasse ou de magnésie, ou autres substances salines d'une action analogue.

Les anthelminthiques proprement dits sont ceux qui font périr les vers par une propriété en quelque sorte spéciale, qui empoisonne ces animaux; car il convient d'observer que telle substance qui est vénéneuse pour un être vivant n'est point nuisible pour un autre. Il me faudroit un grand nombre de pages pour énumérer ici tous les médicamens que la thérapeutique a pu diriger contre les affections vermineuses. Dans le règne végétal, ce sont les toniques et les amers qui sont placés en première ligne. On a vu souvent réussir les préparations de quinquina, de gentiane, de petite-centaurée, de camomille, de fougère mâle, d'absinthe, de coloquinte, etc. Certains médecins préfèrent les sucs propres des plantes fétides et nauséabondes. La gomme ammoniaque, l'assa-fœtida, ont obtenu des avantages à l'hôpital Saint-Louis; le suc du papayer, très-vanté par les médecins américains, n'a point réussi en France; mais on emploie bien plus fréquemment les infusions alliacées, les semences de l'*artemisia judaïca,* celles de cevadille, tant recommandées par les Allemands, et qu'il faut pourtant donner avec précaution; la mousse de Corse, qui est d'un usage plus étendu, parce qu'elle est plus généralement efficace, etc. Le camphre jouit réellement d'une propriété anthelminthique. Il est peu de potions vermifuges dans lesquelles on ne fasse entrer l'huile de ricin. On peut mêler l'huile de térébenthine pour en former une sorte d'émulsion. Certains l'associent au pétrole pour lui communiquer plus d'énergie. On fait entrer le musc et le castoréum dans beaucoup de recettes.

A l'hôpital Saint-Louis, il se présente souvent des personnes foibles et valétudinaires qui luttent depuis long-temps contre la diathèse vermineuse. La pauvreté, le chagrin, la vieillesse, semblent avoir radicalement affoibli les membranes des organes digestifs. J'ai vu un grand nombre de ces individus qui luttoient contre les attaques du ténia depuis plusieurs années; j'ai fait l'essai comparatif des divers remèdes qu'on a tant préconisés dans les livres; j'ai successivement mis à contribution les martiaux, et particulièrement le sulfate de fer, les oxides de mercure, l'étain granulé, dont M. Rudolphi s'est montré le zélé partisan. Je suis loin de regarder ces substances comme infaillibles en pareil cas. Je pourrois rappeler des circonstances où elles ont complètement échoué. D'après ma pratique particulière, l'éther sulfurique est le plus puissant téniacide que l'on connoisse. A l'imitation de plusieurs médecins modernes, je l'administre à la dose d'un gros dans une décoction de racine de fougère. Le lendemain, je purge les premières voies avec la poudre de jalap ou avec quelque sel neutre. Je pourrois, du reste, grossir cet article d'une quantité prodigieuse de formules; mais pourquoi reproduire ce qui est consigné dans tous les ouvrages consacrés à la matière médicale? Les méthodes de Nouffer, de Rosen, de Meyer, de Bourdier, etc., obtiennent de nos jours une préférence marquée sur toutes les autres.

GENRE IX.

ENTÉROCÉLIE. Enterocele.

Ce genre comprend plusieurs tumeurs formées par le déplacement de certaines portions du tube alimentaire, qui, par l'effet de leur disposition libre et flottante dans l'intérieur du ventre, tendent à s'échapper au travers des parties qui leur offrent accidentellement moins de résistance. Ces tumeurs, qui font saillie à la surface de l'abdomen, et qui cèdent sous la main qui les comprime, seroient sans doute moins fréquentes, si les intestins avoient été fortement assujettis dans la cavité qui les recèle. Mais qui ne sait pas que cette mobilité même est d'un grand avantage pour se prêter aux besoins journaliers et si variés de la fonction assimilatrice? Toutefois, est-il vrai de dire que, lorsqu'on examine avec quelque attention la structure et la composition de certaines hernies, on est frappé d'étonnement d'y trouver des viscères dont la transposition paroissoit d'abord impossible. Il ne m'appartient pas du reste d'approfondir une matière devenue si vaste pour l'observation, depuis les progrès de l'anatomie pathologique, et qui doit d'ailleurs une partie de son lustre aux recherches infatigables de M. le professeur Scarpa. A l'exemple de mes prédécesseurs, je distinguerai les différentes espèces d'entérocélie d'après les issues que suivent les intestins:

1ère *Espèce.* L'Entérocélie sus-pubienne. *Enterocele supra-pubiana.* C'est ainsi que l'on désigne de nos jours la hernie qui a lieu par le trou ou canal sus-pubien. Elle est vulgairement appelée *inguinale;* mais M. Chaussier fait remarquer que ce nom est très-impropre, puisqu'elle ne se trouve jamais à l'aine. Le titre de *bubonocèle* qu'on lui donne aussi quelquefois ne convient pas mieux: les intestins et leur enveloppe peuvent descendre jusque dans le scrotum chez les hommes, et jusque dans les grandes lèvres chez les femmes. L'entérocélie sus-pubienne s'observe surtout au côté droit, qui est le centre des principaux efforts auxquels se livre habituellement le corps humain: elle est spécialement formée par l'iléon, le jéjunum, l'épiploon, etc.; lorsqu'elle arrive au côté gauche, c'est principalement le colon, le cœcum et son appendice qui la constituent: dans les deux cas, lorsqu'elle est récente, on peut aisément faire rentrer dans la cavité abdominale la portion d'intestin qui se trouve déplacée; mais lorsqu'elle est ancienne et adhérente, elle entraîne des accidens fâcheux.

2ème *Esp.* L'Entérocélie fémorale. *Enterocele femoralis.* C'est la hernie que l'on avoit si mal à propos désignée sous le nom de *crurale;* elle est appelée par d'autres *hernie inguinale externe* ou *mérocèle;* elle a lieu sous l'arcade formée par le ligament de Poupart; lorsqu'elle fait des progrès très-considérables, elle se glisse quelquefois sous l'aponévrose, et s'étend jusqu'à la face rotulienne de la cuisse. (*Chaussier.*) Je l'ai rencontrée quelquefois chez les hommes à l'hôpital Saint-Louis;

cependant elle est bien plus commune chez les femmes. Il est des praticiens qui la méconnoissent, et qui tombent dans des méprises funestes. M. Chaussier rencontra un jour trois hommes qui se disoient chirurgiens, et qui traitoient depuis six semaines une petite hernie fémorale comme si c'eût été un bubon; *et vice versâ,* on a vu des personnes assez inexpérimentées pour appliquer des bandages sur des engorgemens glanduleux, les prenant pour des entérocélies.

3ème *Esp.* L'Entérocélie ombilicale. *Enterecele ombilicalis.* On nomme encore cette hernie *exomphale, omphalocèle, entéro-épiplomphale,* etc. Cette tumeur produit quelquefois à l'ombilic une tumeur très-considérable, qui ressemble à une moitié de globe ou à un hémisphère. Les femmes qui ont eu beaucoup d'accouchemens y sont particulièrement sujettes. Elle n'est pas moins fréquente chez les enfans. Les cris aigus que poussent la plupart d'entre eux, aussitôt qu'ils ont vu le jour, ne contribuent pas peu à diriger les viscères vers la partie la plus foible de l'abdomen. On trouve dans les auteurs un grand nombre d'exemples de ces sortes de hernies qui avoient acquis un volume prodigieux, et qui contenoient non-seulement tout le tube intestinal, mais encore la rate, une partie de l'estomac et du foie, le pancréas, etc. Celle que j'ai fait peindre et graver dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis mérite toute l'attention des gens de l'art. Nous en donnerons plus bas l'observation.

4ème *Esp.* L'Entérocélie sous-pubienne ou ovalaire. *Enterocele infra-pubiana.* Cette hernie, qui est assez rare, et qui est plus commune chez la femme que chez l'homme, est ainsi nommée, parce qu'elle pénètre par le trou ovale ou sous-pubien de l'os ischion. On la voit paroître à la partie supérieure et interne de la cuisse auprès du périnée. Elle contient d'ordinaire une portion plus ou moins étendue de l'intestin grêle. Camper avoit particulièrement étudié cette hernie. Quelquefois elle est double, et Vogel en cite un exemple. Elle est le résultat d'une grossesse fatigante, d'une chute, etc.

5ème *Esp.* L'Entérocélie ischiatique. *Enterocele ischiatica.* Une hernie formée par le jéjunum et l'iléon, ainsi que par une portion plus ou moins étendue des gros intestins, peut venir faire saillie par l'échancrure sacro-ischiatique du bassin. C'est d'ordinaire au pli de la fesse qu'elle se manifeste; elle est sujette à acquérir plus ou moins de volume; elle est molle, indolente : on la prendroit pour un lipome; lorsqu'elle existe, elle est d'un grand embarras toutes les fois que le malade va à la selle, et il est obligé de la contenir avec sa main. Les auteurs citent une tumeur monstrueuse de ce genre, et qui se prolongeoit jusqu'à moitié jambe.

6ème *Esp.* L'Entérocélie épigastrique. *Enterocele epigastrica.* Elle a été mal à propos confondue par quelques auteurs avec la gastrocélie, dont nous avons déjà fait mention. Elle a lieu entre l'appendice sternale et l'ombilic; c'est communément une portion du colon qui se fait jour au travers des fibres de la ligne médiane. Des efforts extraordinaires peuvent la faire naître; elle cause un tiraillement particulier de l'estomac, quand le malade est debout; mais la position horizontale lui procure un prompt soulagement.

7ème *Esp.* L'Entérocélie hypogastrique ou sous-ombilicale. *Enterocele hypogastrica* vel *infra-umbilicalis.* Ainsi nommée de sa situation qui est au-dessous de l'ombilic. Elle est produite par

l'écartement fortuit des fibres de la ligne médiane, entre les muscles sterno-pubiens; elle survient à la suite des trop grandes distensions occasionnées par la grossesse, etc.

8ème *Esp.* L'Entérocélie dorsale. *Enterocele dorsalis.* Il faut rapporter au célèbre J. L. Petit les premières notions que nous ayons pu acquérir sur cette singulière hernie. Celle qu'il a eu occasion d'observer étoit située entre l'os des îles et la partie inférieure du thorax. Elle étoit très-volumineuse. La femme qui étoit l'objet de cette observation éprouvoit d'ailleurs une grande partie des symptômes qu'on remarque dans les autres entérocélies : elle avoit des lipothymies, des nausées, des vomissemens, etc. Il est du reste fort rare de rencontrer un dérangement aussi extraordinaire.

9ème *Esp.* L'Entérocélie anomale. *Enterocele notha* vel *anomalis.* J'emprunte cette dénomination à M. Chaussier. Elle est bien plus convenable que le terme vague de ventrale, dont on se sert ordinairement. Cette entérocélie n'a pas de siége déterminé; elle est le plus souvent le résultat des violences externes, des plaies pénétrantes, des chutes, etc. La plus commune est celle qui a lieu par l'écartement des fibres qui constituent la ligne blanche.

10ème *Esp.* Entérocélie périnéale. *Enterocele perinealis.* On nomme ainsi celle qui est communément située à l'une des parties latérales du périnée, et qui se fait une issue au travers du muscle releveur de l'anus ou releveur de Chaussier. Comme elle n'est produite que par une très-petite portion d'intestin, elle est à peine sensible à l'extérieur. Elle se manifeste par la sensation d'un poids, ou par une sorte de tiraillement très-incommode; il survient d'autres fois des entéralgies, des constipations, etc. On attribue à Chardenon d'avoir remarqué le premier la hernie périnéale.

11ème *Esp.* L'Entérocélie vaginale. *Enterocele vaginalis.* Nous avons vu à l'hôpital Saint-Louis une de ces petites tumeurs dont Garengeot a fait mention dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie. L'intestin déplacé distendoit à un point extrême les tuniques relâchées du vagin. On observe que les hernies de cette sorte sont communément formées par l'iléon et par une portion du colon, etc. C'est d'ordinaire sur les parties latérales qu'elles se manifestent; mais, à mesure qu'elles croissent, elles se prononcent davantage vers le centre.

Tableau de l'Entérocélie. Le tableau général de l'entérocélie doit comprendre tous les déplacemens dont les intestins sont susceptibles. Parmi ces déplacemens que nous allons offrir à nos lecteurs sous le même point de vue, les uns sont fréquens, les autres sont rares; mais on observe que ce sont les mêmes causes qui les produisent, dans les climats où ils sont endémiques : c'est ainsi, par exemple, que les habitans de la Suisse sont sujets, tantôt à la hernie sus-pubienne, tantôt à la hernie fémorale, tantôt à la hernie ombilicale, etc. Chez certains individus, quoique plus rarement, les intestins tendent à s'échapper par le trou ovalaire ou par l'ouverture ischiatique, etc. Les entérocélies ne sont pas seulement des infirmités propres à l'espèce humaine : on les rencontre parfois chez les quadrupèdes ou dans quelques volatiles domestiques, qui participent aux inconvéniens de notre civilisation. Plusieurs observateurs en

citent des exemples ; il semble même que la nature ait prévu dans les animaux ce changement de situation des intestins. L'anatomie nous démontre le soin particulier qu'elle a pris d'affermir par des aponévroses les parties les plus foibles de l'enceinte abdominale, de cimenter par le secours du tissu cellulaire les ouvertures qui donnent passage aux nerfs et aux vaisseaux, et d'établir enfin un juste équilibre de forces entre les parties contenantes et les parties contenues.

Mais des circonstances nombreuses peuvent déranger cette disposition admirable de nos organes. Les muscles et les tégumens communs qui servent de barrière peuvent s'affoiblir, et n'opposer qu'une résistance inférieure à celle qui est exercée sur eux. Dès-lors le péritoine, dont la fonction spéciale est d'envelopper lès parties molles, et de les maintenir dans leur situation respective, ne tarde pas à se relâcher. Cette membrane se montre même parfois d'une extensibilité prodigieuse, phénomène auquel les anciens n'avoient pu croire, et dont l'observation exacte appartient aux modernes. Aussi voit-on les intestins ballottés dans tous les sens, s'engager au travers de ces dilatations partielles, d'où résulte communément ce que l'on nomme le *sac herniaire,* et se frayer le plus souvent une issue par l'anneau abdominal ou sous l'arc particulier qui constitue le ligament de Fallope. Ces sortes d'accidens sont d'une fréquence extraordinaire chez les vieillards scorbutiques qui viennent réclamer des secours à l'hôpital Saint-Louis. Tant que leurs viscères déplacés n'éprouvent pas une compression trop forte, ils vivent exempts de toute souffrance ; ils ne sont guère incommodés que par le poids et le volume de ces tumeurs. J'ai vu même beaucoup de ces malheureux qui, pour exciter la curiosité de mes élèves, faisoient sortir ou rentrer à volonté des hernies énormes qui contenoient presque tous les viscères de l'abdomen, etc. La surprise est extrême, quand on songe que la fonction digestive se maintient dans toute sa plénitude au milieu de pareils désordres.

Cependant est-il vrai de dire que les parties contenues dans le sac herniaire peuvent à la longue subir des altérations graves et qui méritent d'être connues. D'après les observations exactes et judicieuses de M. Laennec, la liqueur graisseuse augmente en proportion plus ou moins considérable dans la portion du mésentère qui soutient l'anse déplacée de l'intestin. Les vaisseaux irrités se tuméfient et éprouvent une dilatation extraordinaire. L'épiploon surtout dégénère et acquiert une consistance presque fibreuse. La stagnation forcée des excrémens accumulés dans l'intérieur des petits intestins détermine parfois un accroissement d'action dans la tunique musculaire intestinale ; ce qui donne lieu, selon la remarque du même auteur, à un véritable excès de nutrition locale. Le danger est grave, si la fonction assimilatrice ne peut s'accomplir comme de coutume, et si le résidu de la nutrition n'a point un cours libre et non inter-

rompu, etc. Dès-lors les parties qui entrent dans la composition de la hernie s'irritent et se tuméfient. Les pathologistes désignent cet état sous le nom vulgaire d'*engouement:* ce n'est d'abord qu'un simple embarras, dont l'habileté du chirurgien peut aisément triompher; mais il n'arrive que trop souvent que les matières excrémentitielles croupissent dans les cellulosités intestinales, et forment un obstacle invincible à la rentrée de la hernie dans la cavité abdominale. Elle subit aussitôt une véritable *incarcération*, expression énergique qui peint très-bien la gêne extrême des parties engagées, et l'arrêt des fluides qui circulent dans leur intérieur. Aussi la tumeur herniaire devient-elle soudain le centre de la plus vive douleur. Toute la masse intestinale est en souffrance; une fièvre brûlante s'allume; les matières fécales rétrogradent, et les malades se trouvent condamnés à des vomissemens violens et réitérés. Souvent la portion de l'intestin qui fait saillie hors de l'abdomen s'étrangle elle-même spasmodiquement, parce qu'elle participe à l'irritation de tout le tube alimentaire. L'accumulation de la bile, des mucosités, la formation des vents, la présence des vers, suffisent quelquefois pour produire un pareil phénomène. Des accidens plus funestes peuvent se manifester : l'invagination et la gangrène sont à craindre.

L'entérocélie sus-pubienne est celle qui s'offre le plus communément dans l'espèce humaine. Lorsqu'elle est formée par l'intestin grêle, elle se déclare du côté droit, au lieu que le gros intestin tend presque toujours à sortir par le côté gauche : quoique plus commune chez l'homme, on la rencontre aussi chez la femme. Malgré la diversité de structure, le ligament rond tient ici la place du cordon spermatique; il n'y a guère d'autre différence que l'absence du muscle crémaster. Cette hernie a lieu ordinairement d'une manière imprévue; mais son volume fait ensuite des progrès incompréhensibles. (*Voyez* pl. A.) Il n'est pas rare de voir la peau du scrotum énormément distendue attirer à elle-même la peau des parties voisines, de manière que la verge se trouve en quelque sorte effacée, et ne forme plus qu'une saillie semblable à un ombilic. Le même changement s'observe dans la peau qui sert à la texture des grandes lèvres; elle peut s'allonger à un point extrême par le seul poids des parties déplacées. Les individus atteints de la hernie sus-pubienne n'éprouvent quelquefois aucun dérangement dans leur santé. Il en est néanmoins qui se plaignent d'anorexies, d'une sécheresse incommode dans l'intérieur de la bouche, d'une lassitude générale dans tous les membres : la plupart ressentent des douleurs dans la région du pubis et de l'aine affectée; mais ils ne tardent pas à être soulagés, lorsqu'ils se couchent horizontalement dans leur lit. Consignons dans ce tableau l'histoire de François Isard, paveur de profession, ancien militaire, robuste, d'une taille moyenne, âgé d'environ cinquante ans. Cet individu, dont j'ai fait graver le portrait en pied dans cet ouvrage, portoit depuis

l'âge de vingt ans une tumeur aux bourses d'un volume si considérable, qu'elle se prolongeoit jusqu'au genou. Cette hernie s'étoit manifestée à la suite des violens efforts qu'il avoit tentés pour soulever un poids extraordinaire qu'il falloit placer sur un chariot. Il se manifesta aussitôt au côté droit une sensation de déchirement qui se propageoit jusqu'à l'abdomen, et l'on vit paroître au même instant une hernie de la grosseur d'une noix, formée par une portion d'intestin échappée au travers du canal sus-pubien. Les douleurs peu intenses qui furent le résultat de cet accident firent que le malade ne s'en inquiéta pas. Cependant, comme cette entérocélie augmentoit tous les jours de volume, il la montra à un chirurgien. Celui ci chercha vainement à la réduire. Les adhérences des parties entre elles ne permirent pas sa rentrée totale. L'opération seule eût pu procurer la guérison; elle ne fut point pratiquée; l'individu eut recours au brayer; mais la pression de la pelote causoit des souffrances continuelles, sans s'opposer à l'accroissement de la tumeur. Isard, découragé, renonça à son bandage, abandonna sa hernie à la nature, et continua de vaquer à ses travaux pénibles. Toutefois, cette hernie s'accrut insensiblement, sans jamais causer d'autre incommodité que celle de son poids et de sa présence. Vingt ans après, Isard fut renversé de dessus un chariot. Sans doute, au moment de sa chute, il contracta violemment les muscles abdominaux pour la prévenir, ce qui détermina la formation d'une seconde hernie du côté gauche. On l'apporta aussitôt à l'hôpital Saint-Louis. Lorsque nous en fîmes l'examen, les deux tumeurs réunies avoient bien le volume d'une grosse tête. Elles représentoient un cône cylindrique, aplati d'avant en arrière, dont le sommet mousse et tourné en bas, atteignoit les deux genoux; la base tournée en haut s'étendoit d'une aine à l'autre; la peau étoit tendue et rénitente; la tumeur, par son accroissement successif, avoit tiré à elle la peau de la verge, en sorte que cet organe paroissoit totalement absorbé; on n'apercevoit plus à la partie antérieure de la hernie qu'un bourrelet circulaire semblable à un ombilic. C'est par cette ouverture que les urines s'échappoient. Les vaisseaux qui rampoient à sa superficie étoient singulièrement apparens et dilatés. Les signes qui se manifestoient chez le malade démontroient que la hernie étoit à la fois formée par les intestins et par l'épiploon. Une circonstance malheureuse vint confirmer notre diagnostic. Isard mourut d'une péripneumonie. Nous procédâmes à la dissection des deux sacs herniaires. Leur forme étoit ovoïde; le sac droit étoit un peu plus long, et avoit une capacité plus considérable que le gauche : cependant, considérés au premier aspect, ils paroissoient presque symétriquement disposés; ils étoient, comme dans presque toutes les hernies, composés par le péritoine, qui n'avoit souffert aucune altération. Leur ouverture nous fit voir une collection abondante de sérosité, toutes les circonvolutions de l'intestin iléon et une grande partie d'épiploon chargée d'une énorme quantité de graisse; les deux anneaux étoient singulièrement dilatés sur

leur diamètre en largeur, disposition physique, qui empêchoit sans doute la stagnation des matières fécales, d'où résulte l'engouement ou l'étranglement, accidens presque toujours inséparables des entérocélies volumineuses.

Les accidens de l'entérocélie se manifestent avec plus de gravité toutes les fois que l'estomac est entraîné avec une portion plus ou moins étendue des intestins au travers du trou inguinal. Ces sortes de cas sont rares. Je me plais néanmoins à consigner ici une observation intéressante recueillie par M. Lallement, professeur à l'École de Médecine de Paris, dont le rare mérite égale l'exactitude et la véracité. Il s'agit d'un imprimeur atteint depuis son bas-âge d'une hernie inguinale, qu'il porta jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Cette hernie avoit son siége au côté gauche. Il survint des accidens qui le forcèrent à prendre un bandage; mais il ne put le supporter long-temps. Bientôt après on vit se former au côté droit une tumeur nouvelle, qui acquit plus de volume que la première. Celle-ci s'annonçoit par des tiraillemens douloureux dans l'épigastre, par des nausées et des vomissemens muqueux, lesquels se répétoient par intervalles. Le malade faisoit toujours diminuer sa tumeur, lorsqu'il se tenoit dans une position horizontale; mais le moindre effort et la moindre toux suffisoient pour la faire augmenter; les digestions étoient très-laborieuses; il survenoit des flatuosités, des oppressions et autres accidens, qui parurent s'aggraver peu à peu jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, époque à laquelle le malade ne marchoit plus qu'avec une difficulté extrême; il ne pouvoit faire quelques pas sans être contraint de s'arrêter; monter un escalier étoit un supplice pour lui; la direction verticale lui étoit surtout pénible : pour se soulager, il portoit son corps en avant; il disoit sentir une grande chaleur dans le ventre. Ayant été transporté à l'Hôtel-Dieu pour une entorse qu'il s'étoit donnée au genou gauche, on tenta inutilement la réduction de la hernie. Depuis ce temps, son état empiroit de jour en jour; il respiroit avec difficulté, digéroit mal. Un phénomène singulier, c'est que toutes les fois qu'il mangeoit, il sentoit le bol alimentaire tomber dans sa hernie, ce qui la rendoit plus lourde et plus volumineuse. Il falloit alors qu'il se déboutonnât, dit M. le professeur Lallement, pour soutenir le poids de la tumeur avec ses mains. Cet infortuné se plaignoit d'un tiraillement insupportable qui se propageoit depuis la tumeur jusqu'à la région épigastrique, et même jusqu'au gosier; ce qui le forçoit à se tenir toujours courbé en avant : quelques heures après, il avoit envie d'aller à la selle; mais ses efforts étoient vains et sa constipation invincible; il éprouvoit une soif qu'il n'osoit satisfaire, parce que le poids des liquides incommodoit beaucoup son estomac; il étoit tourmenté d'un prurit insupportable à la peau, qui se couvroit d'une sueur huileuse et gluante; enfin il tomba dans le marasme; l'anorexie se déclara; l'haleine devint fétide; il se manifesta des nausées, des vomissemens, des hoquets, des ténesmes; le délire survint; il expira. A l'ouverture du cadavre, on trouva que la hernie gauche, dont le volume

étoit médiocre, étoit formée par une anse de l'intestin iléon. Quant à la hernie droite, qui étoit énorme et cachoit la verge, le sac étoit divisé en deux loges, dont l'une, interne, renfermoit les circonvolutions de l'iléon; l'externe contenoit le cœcum, toute la portion lombaire du colon, et une partie de son arc. Au-devant et au-dessus de ces parties, on observoit le grand épiploon, et une portion de l'estomac, qui étoit très-épaissie dans son passage au travers de l'ouverture inguinale, et très-dilatée au-dessus de cette même ouverture, etc. Un habile praticien d'Angers a pareillement publié l'histoire d'un individu parvenu à l'âge de soixante-cinq ans, habituellement livré à l'intempérance et à la débauche. Cet individu contracta une hernie inguinale droite, à la suite d'un coup de pied de cheval. Comme il étoit militaire de profession, il fit usage d'un bandage contentif, et continua ses exercices habituels. Il fut néanmoins contraint d'y renoncer, parce que la hernie s'accrut considérablement. Il passa trois années sans éprouver d'autre accident que des troubles dans les digestions. On cherchoit alors à condenser l'air enfermé dans la hernie, en appliquant de la glace sur la tumeur; mais tout à coup ses forces diminuèrent; il éprouvoit des douleurs vagues aussitôt qu'il avoit mangé; il souffroit beaucoup après ses repas, comme l'individu observé par M. Lallement. Quelques jours avant sa mort, il se voûta singulièrement; enfin une indigestion le fit périr d'une manière presque soudaine. On procéda avec soin à l'ouverture de la tumeur, et on trouva les deux tiers de l'estomac engagés au travers du trou inguinal. Ce viscère tomboit perpendiculairement dans cette singulière hernie, sa petite courbure ayant pris un allongement considérable; mais la tumeur n'étoit pas seulement formée par l'estomac, elle contenoit en outre, d'après le rapport du savant médecin dont je parle, tout le paquet intestinal. Les deux tiers du colon et le rectum étoient seuls restés dans la cavité abdominale.

J'ai dit plus haut que l'entérocélie sus-pubienne étoit plus fréquente du côté droit que du côté gauche; et ce n'est pas un objet peu digne de fixer l'attention, que cette tendance qu'ont les viscères abdominaux à s'échapper plutôt de ce côté que de l'autre. Faut-il en chercher la cause dans la pression générale qu'exerce le foie sur les viscères situés au-dessous de cet organe, ou dans les mouvemens musculaires, plus forts dans les membres droits que dans les membres gauches? Ne peut-on pas ajouter à ces considérations la disposition anatomique du mésentère? Le repli péritonéal qui fixe et soutient le paquet intestinal grêle est, comme le dit Bichat, obliquement dirigé de haut en bas et de gauche à droite, ce qui explique encore la plus fréquente déviation de cette portion du tube alimentaire du côté droit que du côté gauche.

Il est une seconde espèce d'entérocélie moins commune à la vérité que la précédente, mais dont j'ai recueilli néanmoins plusieurs exemples dans l'hôpital confié à

mes soins; c'est celle qui s'effectue sous le ligament de Poupart. Nous l'avons surtout rencontrée chez les femmes et sur une grande quantité de vieillards. Elle devient parfois si volumineuse, qu'elle se rapproche à un point extrême du pubis, en s'élevant en haut et en avant. Aussi, au premier coup-d'œil, la prendroit-on pour une hernie sus-pubienne, ainsi que M. Scarpa en a très-sagement fait la remarque. Les auteurs de chirurgie citent des méprises fréquentes, et rien n'est d'ailleurs plus voisin de l'anneau inguinal que l'issue particulière par laquelle s'échappe l'entérocélie fémorale. Cette hernie diffère toutefois de la hernie sus-pubienne, en ce qu'elle est d'une forme absolument ovale, tandis que celle-ci est constamment allongée et pyramidale : l'une ressemble à une vessie de cochon distendue par l'insufflation de l'air; l'autre a été justement comparée à une calebasse. M. Chaussier dit néanmoins que l'entérocélie fémorale, dans ses progrès, peut se glisser sous l'aponévrose, s'étendre successivement sur la face rotulienne de la cuisse, et parvenir jusqu'au genou. Je n'ai jamais observé un pareil cas. Cette espèce résultant du déplacement des mêmes organes, les symptômes doivent être analogues à ceux que nous avons décrits plus haut. Elle est sujette aux accidens ordinaires de l'étranglement. On peut ajouter que, lorsque la tumeur est très-considérable, la compression exercée sur les vaisseaux fémoraux détermine une sorte de stupeur et d'insensibilité sur les parties environnantes, et souvent même un gonflement très-incommode au malade.

Comme rien ne me paroît plus propre à compléter la description des maladies que la narration exacte des faits qui s'offrent à l'observation, les deux suivans m'ont paru dignes d'être recueillis. Ambroise Coffet, terrassier, âgé de vingt-cinq ans, d'une constitution qui me parut assez vigoureuse, se livroit aux travaux de son état, lorsqu'il vit se former, vers la région de l'arcade crurale, une tumeur dont l'apparition avait été déterminée par un effort plus violent que ceux accoutumés. (*Voyez pl.* B.) Cette tumeur, d'abord petite, s'accrut graduellement. Les seules incommodités qu'elle causoit se bornoient à des entéralgies plus ou moins véhémentes, mais de peu de durée. Elle acquit enfin une grosseur prodigieuse; ce qui n'empêcha pas le malade de continuer ses pénibles travaux. Parfois il la faisoit rentrer avec plus ou moins de difficulté, et l'on entendoit le bruit ordinaire que produisent les déplacemens intestinaux. Lorsqu'elle ressortoit, elle représentoit assez bien, quant à son volume et à sa figure, un cerveau de grandeur ordinaire. Elle s'étendoit depuis deux pouces au-dessous de l'épine antérieure et supérieure de l'os des îles jusqu'à la racine de la verge et des bourses, sans envahir nullement la peau qui les recouvre. Sa surface, légèrement bosselée, offroit des lignes bleuâtres qui parcouroient diverses directions, et qui étoient comme les indices des veines sous-cutanées. Elle étoit molle et fluctuante dans tous ses points. Lorsqu'on par-



Maurice, pinx. *Tresca sculp.*

Entéro-oschéocèle.



Hernie fémorale.

Valoile pinx.t *Tresca sculp.t*

venoit à la faire rentrer par un taxis convenablement exercé, la peau qui en formoit la poche restoit lâche, flasque, plissée sur elle-même, et extrêmement amincie. On sentoit l'arcade fémorale extraordinairement dilatée, de manière qu'on pouvoit au moins y loger amplement deux doigts. Lorsqu'on cessoit de comprimer la tumeur, elle reparoissoit avec un mouvement d'ondulation déterminé par la sortie de portions nouvelles d'intestins, etc. A ce cas on peut en joindre un autre que j'ai vu naguère, et que je ne songerai point à détailler, parce qu'il est absolument analogue à celui que je viens d'énoncer. C'étoit un menuisier âgé d'environ quarante-cinq ans, qui portoit à l'aine droite une tumeur herniaire aussi volumineuse que la plus grosse tête d'un adulte. Cette tumeur s'étoit formée presque subitement chez cet individu, parce qu'il avoit voulu soulever un fardeau très-lourd. Pendant long-temps, cet homme n'a pas laissé de se livrer à des travaux relatifs à son métier; lorsqu'il manquoit d'ouvrage, il venoit dans les cours de l'hôpital Saint-Louis, se montroit aux élèves curieux, qui lui donnoient quelque argent, avec lequel il pourvoyoit pour plusieurs jours à sa subsistance. C'est alors qu'il faisoit sortir et rentrer sa hernie à volonté, sans se plaindre de la moindre souffrance. Mais ensuite il se livra avec excès à la boisson : on le trouvoit ivre à tous les coins des rues. Comme il étoit tombé dans un état d'atrophie et de langueur, on le transporta à l'hôpital Saint-Louis. Il en est sorti depuis cette époque, mais c'est pour aller dans un hospice d'incurables, étant hors d'état de vaquer à aucune occupation.

J'ai vu, dans une occasion, une double entérocélie fémorale qui avoit pris un grand accroissement. Une danseuse de corde, qui, quoique enceinte depuis cinq mois, amusoit tout le monde par ses tours périlleux dans le jardin de Tivoli, se présenta à nous, dix-huit mois après, avec tous les symptômes de la phthisie pulmonaire; mais, indépendamment de cette maladie, elle avoit deux hernies fémorales très-volumineuses, et qui ressembloient pour la forme à deux vessies de cochon : elle disoit, en plaisantant, qu'elle portoit aux aines deux globes aérostatiques. Ces deux tumeurs paroissoient contenir l'épiploon et une grande portion d'intestin. Celle surtout qui étoit au côté gauche étoit plus pâteuse et plus rénitente. La malade se plaignoit d'un engourdissement le long des cuisses, qui étoient gonflées et œdémateuses. Cette femme nous dit que ces deux tumeurs s'étoient formées avec beaucoup de promptitude, et qu'elles avoient acquis presque soudainement un volume très-considérable : c'étoit après un exercice violent. Depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, cette femme avoit été tourmentée par des quintes réitérées d'une toux déchirante et convulsive, qui contribua singulièrement à grossir les deux hernies. Elle se plaignoit d'une constipation rebelle, qui n'est pas un symptôme ordinaire de la pulmonie. Les circonstances ne permirent point au chirurgien qui constata son décès de procéder à son autopsie cadavérique; elle eût été intéressante pour l'art.

Les hernies ombilicales sont très-communes à l'hôpital Saint-Louis; on les rencontre surtout chez les femmes du peuple qui ont eu un grand nombre d'accouchemens. On en voit de congéniales. Celles-ci causent souvent la mort des enfans qui naissent avec cette fâcheuse infirmité. Lorsqu'elles prennent un accroissement considérable, elles s'allongent, et offrent par intervalles des renflemens comme les gourdes des pèlerins. Il en est qui couvrent absolument les parties sexuelles, et descendent jusqu'aux deux tiers des deux cuisses. Leur poids est quelquefois difficile à supporter. J'ai fait dessiner une hernie de cette sorte chez Magdeleine Maqucré, vieille femme des environs de Paris (*Voyez pl.* C). La surface de cette énorme tumeur étoit bosselée; elle présentoit plusieurs lobes, dont le plus volumineux se trouvoit à sa partie inférieure. Derrière, il en existoit un autre non moins considérable, caché par la masse de la hernie; en haut et à gauche, on en voyoit un de moyenne étendue; enfin, à droite, il en existoit deux plus petits. Cette vaste entérocélie ne ressembloit pas mal à une grande citrouille, que la malade soutenoit avec peine par des serviettes. Cette malheureuse femme ne pouvoit faire rentrer sa hernie depuis quelques années. Il étoit aisé de voir qu'il y avoit un écartement des fibres de la ligne médiane, lequel avoit pris sa première origine à l'ombilic. Cette pauvre femme n'éprouvoit d'ailleurs aucune gêne dans ses fonctions.

Toutes les autres entérocélies doivent être considérées comme des cas rares et extraordinaires. Je ne pourrois tracer leur description que d'après quelques faits épars et isolés. Soit que l'intestin se glisse sous les ligamens sacro-ischiatiques, soit qu'il suive la route des vaisseaux obturateurs par le trou ovalaire, soit qu'il vienne se prononcer au périnée ou au vagin, etc., ces accidens offrent à l'observation peu de phénomènes dignes de figurer dans ce tableau, et réclament encore de nouvelles recherches. On connoît la grande variété des hernies abdominales; on sait que ce n'est pas toujours le même point du ventre qui leur fournit une issue, et qu'elles changent à tous les instans par leur étendue et par leur volume. M. Chaussier communiqua une observation fort intéressante à la Société de Médecine de Paris. Il s'agissoit d'une vieille femme douée d'un embonpoint prodigieux, et qui portoit sur la région latérale du ventre une tumeur aplatie et oblongue, dont les deux extrémités étoient arrondies. « Elle commençoit, dit ce célèbre » professeur, un peu au-dessous du milieu de la crête de l'os ilion, s'étendoit obliquement en devant et en bas vers les parties génitales, et se terminoit un peu au-dessus » de l'arcade inguinale ou de l'anneau sus-pubien. Cette tumeur soulevoit, distendoit » les tégumens, mais n'en altéroit ni la couleur ni le tissu. Elle étoit molle, souple, » sans fluctuation; seulement on distinguoit dans son milieu un certain degré d'élasticité et de mollesse que l'on ne remarquoit pas également à ses extrémités ». Il importoit de connoître la nature aussi-bien que le siége de cette tumeur. Après qu'on eut



Entéro-épiplomphale.

Valvile pinx.t   Tresca sculp.t

enlevé la peau et le tissu cellulaire environnant, on fit un examen attentif du sac herniaire, lequel se constituoit d'un prolongement du péritoine, du cœcum et d'une portion de son appendice. Ce sac étoit revêtu, dans tout son pourtour, d'une couche de graisse, molle vers le milieu, compacte, et rassemblée par pelotons aux extrémités. On ne pouvoit donc le toucher au travers des tégumens sans éprouver divers degrés d'élasticité ou de résistance. M. Chaussier attribuoit cette singulière hernie à quelque effort, ou mieux encore à quelque percussion qui avoit opéré la rupture de quelques-unes des fibres du muscle *ilio-abdominal*. Il pensoit qu'elle étoit ancienne, et qu'elle s'étoit formée avec beaucoup de lenteur. L'ouverture étoit si grande, que l'étranglement n'étoit point à redouter.

L'histoire particulière des entérocélies congéniales serviroit sans doute de complément à ce tableau; mais ces sortes de faits sont peu fréquens dans l'hôpital qui a été le théâtre de mes observations. Dans ces entérocélies, on n'observe plus ce sac péritonéal sur lequel les pathologistes ont tant disserté. J'ai vu disséquer les cadavres de trois adultes atteints de la hernie congéniale sus-pubienne. La peau, incisée profondément, laissa voir le testicule dans un contact immédiat avec les intestins déplacés et sortis de la cavité abdominale depuis la plus tendre enfance de ces individus. Ces sortes de hernies présentent quelquefois des adhérences très-remarquables, comme on peut s'en convaincre en consultant les recherches de plusieurs chirurgiens célèbres.

Je ne chercherai pas, du reste, à expliquer les faits de cet ordre, parce qu'ils sont trop connus des pathologistes modernes. Pour les concevoir, il suffit de rappeler la situation particulière des testicules dans l'abdomen du fœtus, et le mécanisme de leur descente dans le scrotum. Il est, au surplus, très-digne d'observation que les enfans du sexe féminin sont aussi très-sujets aux entérocélies congéniales, spécialement à la sus-pubienne, tandis que, dans l'âge adulte, ils sont plus particulièrement enclins à l'entérocélie fémorale. Les anatomistes parlent même d'un canal membraneux qui est formé par le péritoine, et dont Nuck s'attribue la découverte.

Parmi les hernies congéniales, celle de l'ombilic est sans contredit d'un sinistre présage, et les enfans qui viennent au monde avec une pareille infirmité ne vivent d'ordinaire que fort peu de jours. En effet, selon la juste remarque de M. Scarpa, cette infirmité est communément accompagnée d'autres vices accidentels de conformation, que les moyens de l'art ne sauroient réparer. La plupart ont les viscères abdominaux engagés; leurs os n'ont point acquis le développement convenable; leurs muscles sont frappés d'une débilité radicale : les parties déplacées ont d'ailleurs contracté des adhérences qui rendent ces sortes de hernies absolument irréductibles.

Je reviens à l'entérocélie accidentelle, qui peut avoir aussi une terminaison fâcheuse par l'effet de la négligence des médecins ou des malades. Cette terminaison résulte souvent de la maladresse de celui qui opère le taxis, et qui fait rentrer la tumeur sans méthode et sans ménagement. Il est assez commun de voir, à la suite des étranglemens du sac herniaire, toute circulation et toute vitalité cesser dans les intestins. Ceux-ci se couvrent d'ecchymoses livides ou noirâtres, et il n'y a plus aucun doute sur l'existence de la gangrène. Cet horrible accident s'annonce d'ordinaire par la petitesse et l'irrégularité du pouls, par une odeur cadavéreuse, par une sueur froide et visqueuse qui se répand sur tous les membres; par le délire, par la décomposition des traits de la face, etc. Les malades cessent de souffrir; mais leur mort n'en est que plus prochaine.

Telle est quelquefois la terminaison d'une maladie si commune, et qui n'épargne aucune classe de la société. Toutefois est-il vrai de dire que les puissances médicatrices du corps vivant peuvent se déployer d'une manière frappante dans les cas même les plus désespérés. C'est ainsi que M. Cayol a observé qu'une portion considérable d'intestin, frappée de gangrène, s'étoit séparée et avoit été entraînée avec les matières excrémentitielles, tandis que les deux extrémités du canal divisé s'étoient réunies en contractant des adhérences intimes avec le sac herniaire. Ce fait miraculeux nous prouve que la nature se montre aussi prévoyante pour réparer les maux de cette espèce que pour opérer la solution des autres maladies.

Causes organiques. Il faut certainement regarder comme une des causes organiques des entérocélies, la foiblesse des muscles qui concourent à former l'enceinte du bas-ventre. Cette cause se rencontre surtout chez les femmes dont l'abdomen a été souvent et long-temps distendu par des grossesses laborieuses. Nous avons observé cette disposition dans les cadavres de plusieurs individus affectés de hernies. La peau voisine des deux anneaux étoit tellement amincie, qu'elle n'avoit tout au plus que trois lignes d'épaisseur. Dans le nombre de ces causes, il faut aussi signaler l'embonpoint trop considérable qu'on acquiert avec l'âge, l'accumulation de la graisse dans l'épiploon, le relâchement du péritoine, le peu de résistance des fibres musculaires, la dilatation accidentelle du canal sus-pubien, etc.

Souvent il faut accuser un vice de conformation héréditaire, et l'on a vu des familles entières affectées de diverses entérocélies. Un pathologiste rapporte que, dans une autre circonstance, l'accroissement extraordinaire des viscères intérieurs fit développer une hernie sus-pubienne chez une personne infirme qui étoit habituellement couchée dans son lit. Les contractions violentes du poumon dans les catarrhes chroniques peuvent pareillement déterminer le déplacement des intestins. J'ai vu, dans une pension de Paris,

une petite fille chez laquelle une hernie fémorale s'étoit développée à la suite d'un fort accès de coqueluche.

M. Scarpa allègue, comme cause de l'exomphale chez les enfans nouveau-nés, la foiblesse native des muscles abdominaux, qui n'ont point assez d'énergie pour contenir dans des bornes convenables les viscères énormément tuméfiés. L'anneau ombilical est la partie la plus foible de la paroi abdominale : de là l'extrême facilité que trouvent les intestins à s'engager dans cette ouverture. Il faut encore regarder comme une cause organique de l'entérocélie ombilicale, dit M. Scarpa, l'entortillement du cordon autour du cou ou de toute autre partie du corps. Ce tiraillement doit former un godet ou petit sac à l'endroit même de l'insertion du cordon où les viscères se portent comme dans l'endroit qui offre le moins de résistance. De pareils faits ne sauroient être révoqués en doute.

Causes extérieures. On range parmi les causes extérieures des entérocélies, tous les genres d'efforts qui tendent à presser les intestins vers les parties intérieures de l'abdomen : les travaux pénibles et extraordinaires, les émétiques imprudemment administrés, les poisons qui provoquent des vomissemens réitérés, etc. Les cavaliers qui montent leurs chevaux avec précipitation, et qui entreprennent des voyages longs et fatigans, sont très-exposés à contracter des hernies. Les médecins ont pareillement observé que ces affections étoient fréquentes chez les joueurs de flûte, chez les danseurs, chez les sauteurs de corde, etc.

Il est des habitudes dans la société qui peuvent contribuer singulièrement à la fréquence des hernies. De ce nombre sont l'emploi habituel des vêtemens trop serrés, l'usage des corsets et des corps à baleine, etc. Depuis que les femmes ont cessé d'y avoir recours, on remarque en effet qu'elles sont moins sujettes aux entérocélies. De là vient qu'on prescrit aux nourrices d'emmailloter avec prudence les enfans pendant tout le cours de l'allaitement. Dans certains cas, les entérocélies sont le résultat d'une commotion violente et imprévue. J'ai lu quelque part l'histoire d'un bûcheron qui se trouva frappé d'une hernie sus-pubienne double après avoir été renversé par un fort coup de tonnerre. Une chute d'un endroit très-élevé a souvent été suivie d'un accident de ce genre. Enfin, il faut considérer comme des causes extérieures de l'entérocélie, les alimens gras et huileux, l'air humide et marécageux; ce qui explique la fréquence de cette affection dans certains pays, etc. La violence d'un poison peut quelquefois non-seulement déterminer une entérocélie, mais encore influer sur son étranglement par les vomissemens qu'il procure. M. le comte de D**, lieutenant des gardes-du-corps, mourut d'un accident analogue : il avoit pris des alimens pernicieux qui lui causèrent la plus violente indigestion, laquelle fut suivie de la mort.

Traitement curatif. Lorsque l'entérocélie est simple, lorsqu'elle n'est compliquée d'aucun des accidens fâcheux dont nous avons déjà fait mention, le plan de traitement est facile à déterminer. C'est une simple réduction que tous les chirurgiens exécutent avec une facilité extrême. Souvent même les malades n'ont besoin d'aucun secours étranger pour faire rentrer des hernies énormes dans la cavité abdominale. Au moment où l'intestin repasse par l'ouverture pour reprendre sa position naturelle, on entend un bruit particulier produit par le déplacement de l'air qui distend le tube alimentaire.

Mais il est des circonstances où l'entérocélie réclame des soins plus attentifs et plus éclairés. Pott observe que les hernies les plus difficiles à réduire par la simple opération de la main sont celles qui se trouvent formées par le cœcum et son appendice, ainsi que par une portion du colon. Les obstacles que l'on éprouve en pareil cas proviennent, selon cet auteur, de la forme très-irrégulière et surtout de l'amplitude de cette partie du tube intestinal. L'embarras augmente pour l'opérateur, toutes les fois que de semblables déplacemens sont anciens et invétérés. De là vient que dans nos hôpitaux on ne s'occupe guère du soin de remédier aux entérocélies, lorsqu'elles existent depuis long-temps, et lorsqu'elles n'incommodent les vieillards que par leur volume et par leur poids. On craindroit, au contraire, de nuire à ces frêles individus par des manipulations imprudentes. Combien d'entre eux auroient eu une longue carrière, et sont morts néanmoins victimes de l'ignorance et du charlatanisme!

Les gens de l'art doivent savoir du reste que les hernies les plus volumineuses ne sont pas celles qui offrent le plus de danger; et la constriction qui s'exerce sur une très-petite anse d'intestin entraîne souvent les accidens les plus graves. Pott, ce me semble, nous donne une raison très-plausible de ce phénomène : il remarque qu'une portion très-considérable du tube alimentaire ne sauroit s'échapper par le canal sus-pubien, ou sous l'arcade crurale, sans entraîner avec elle une portion du mésentère, dont la densité naturelle résiste davantage à la compression.

Au surplus, lorsque la hernie est nouvelle, il est assez facile de replacer les intestins dans leur siége véritable. Il suffit souvent pour cela que le malade soit dans une situation commode et tout-à-fait horizontale. La tête et la poitrine sont soutenues par des coussins; le bassin est plus élevé que le reste du corps. Le but de cet artifice du chirurgien est de mettre les muscles abdominaux dans un état complet de relâchement; car rien ne contribue davantage à rétrécir la capacité du ventre que la contraction de ces mêmes muscles. Le mode d'opération communément désigné sous le nom de *taxis* est consigné dans tous les livres élémentaires. Il s'effectue en saisissant la base de la tumeur avec la paume d'une main, et en la pressant adroitement contre l'anneau sus-pubien de bas en haut : cette pression doit être légère, graduée; quelquefois même

elle doit être tentée dans plusieurs directions. Si la présence des matières excrémentitielles, si l'inflammation, etc., s'opposent au succès, il convient de recourir à l'emploi des laxatifs, des lavemens, des fomentations émollientes, de la saignée, etc.

Les accidens qui suivent l'étranglement des intestins déplacés sont infinis. Les anxiétés et les angoisses qui surviennent dans ces malheureuses circonstances réclament toutes les sollicitudes et toute l'attention des gens de l'art. Malgré les contractions convulsives de l'estomac, malgré le hoquet et autres symptômes de ce genre, il est utile de ne pas trop précipiter l'opération : il faut chercher à détendre, à assouplir la tumeur par des fomentations anodynes et relâchantes. Les bains tièdes et une diète austère contribuent d'une manière efficace à préparer la réduction. Que le chirurgien s'arme d'une patience extrême ! Lorsqu'il n'a point à redouter la dégénération gangréneuse des parties, il ne doit pas craindre de passer plusieurs jours en tentatives souvent infructueuses. Il est du reste une multitude de moyens qu'on ne sauroit décrire ici, et qui tiennent à l'adresse individuelle de l'opérateur. C'est ainsi que Desault, dont j'ai suivi les précieuses leçons, n'étoit jamais le même dans des circonstances qui paroissoient néanmoins analogues aux yeux d'un observateur vulgaire : son génie se montroit toujours nouveau dans ses procédés, et se multiplioit comme les obstacles : tout sembloit obéir à la main savante de cet homme incomparable. Il n'ignoroit pas que la rentrée subite d'une hernie tient souvent à la mutation soudaine d'une simple bulle d'air, qui distend plus ou moins la cavité intestinale. Il n'ignoroit pas non plus que de longs efforts ne sont souvent d'aucun avantage, tandis qu'un simple mouvement suffit pour faire glisser la hernie dans l'abdomen. Les malades eux-mêmes trouvent quelquefois des moyens de réduction, dont les chirurgiens n'avoient pas la moindre idée. Je ne sais où j'ai lu qu'un homme, porteur d'une entérocélie sus-pubienne très-ancienne, et qui s'échappoit malgré le secours du bandage, avoit coutume de la faire rentrer quand il le jugeoit à propos, en exécutant un double mouvement de rotation et de flexion de sa cuisse sur le bas-ventre, toujours du côté de la hernie, qu'il embrassoit avec la paume de sa main, et à laquelle il faisoit ainsi franchir le canal inguinal.

La cure des hernies a souvent été un objet de spéculation pour les charlatans. Je renvoie mes lecteurs aux ouvrages écrits sur la médecine opératoire, pour qu'ils y prennent connoissance d'une multitude de procédés curatifs, tombés de nos jours en désuétude. Tels sont les traitemens absurdes de la suture, de la cautérisation, de la castration, etc. L'histoire des topiques divers qu'on a inventés seroit trop longue à exposer. Ces topiques se composent ordinairement d'une réunion de substances astringentes. Un chirurgien de Passy avoit jadis opéré des cures par des moyens de ce genre. A Paris, il est des bonnes femmes qui vendent des sachets remplis de fleurs de tan,

lesquels se trempent dans le vin rouge ou dans le vinaigre. Mais aucun procédé n'équivaut à l'action méthodique et sagement exécutée du brayer. Toutes les règles relatives à l'emploi d'un pareil moyen forment aujourd'hui un article fort étendu dans la pathologie. Toutefois, il est bon d'ajouter qu'on n'en fait guère usage pour les hernies congéniales des petits enfans : le corps est encore trop débile et trop délicat; on l'exposcroit à des accidens fâcheux. On a seulement donné le conseil d'appliquer sur ces entérocélies de naissance des compresses trempées dans une dissolution astringente.

Mais le brayer est un moyen absolument illusoire, toutes les fois que les hernies ne sont point réductibles; or, il en est un grand nombre qui sont dans ce cas. Souvent les intestins contractent des adhérences qu'il importe de détruire pour arriver à la guérison. Ce qu'il y a surtout de plus funeste, c'est l'accroissement de nutrition qui s'opère dans les parties que renferme le sac herniaire. Il est donc d'une nécessité absolue de rompre tous les liens qui les retiennent. Il n'est pas rare de voir que cet état de maladie cause parfois des tourmens indicibles. Le développement des flatuosités, le poids des excrémens, suffisent, dans certaines circonstances, pour troubler le mouvement péristaltique des premières voies, pour déterminer le hoquet, des vomissemens, et donner lieu à tous les accidens terribles de l'entérélésie. L'inflammation la plus vive peut se convertir en gangrène, et le patient peut mourir en très-peu de temps, si on ne lui prête un prompt secours. Que fait alors le chirurgien? il a recours à l'instrument tranchant; et par des incisions aussi adroites que méthodiquement agrandies, il pénètre jusque dans le sac herniaire, débarrasse les viscères et les replace dans la cavité de l'abdomen. M. Scarpa a récemment donné des préceptes qu'il faut étudier dans son propre ouvrage. Ses recherches anatomiques sont surtout d'un intérêt majeur pour remplir l'indication finale que se propose l'homme de l'art. Desault et son ami Choppart, Bertrandi, Mauchard, Sabatier, Pott, Richter et le célèbre M. Scarpa, donnent aussi des conseils qu'une saine expérience sait apprécier.

Lorsque l'opération de la hernie a été exécutée avec autant de bonheur que de succès, il est une multitude de soins qui sont du domaine de la médecine interne. Il convient de tout faire pour apaiser les accidens inflammatoires, et prévenir l'affreux développement de la gangrène; il importe enfin de seconder avec habileté les efforts conservateurs de la nature, qui est rarement dans l'inaction, et qui effectue souvent par elle seule des guérisons aussi merveilleuses qu'inattendues.

GENRE X.

ÉPIPLOCÉLIE. Epiplocelia.

L'Épiplocélie appartient manifestement à la famille des entéroses, puisque l'épiploon est une dépendance des intestins. Cette espèce de hernie est surtout remarquable par son poids et par l'énorme volume qu'elle est susceptible d'acquérir. Elle est familière aux polysarques. On pourroit en établir deux espèces :

1ère *Espèce.* L'Épiplocélie vulgaire. *Epiplocelia vulgaris.* Cette espèce, qui se développe le plus souvent au côté gauche, forme une tumeur molle, pâteuse et compressible. Il semble que l'on touche un paquet de graisse. J'ai vu à l'hôpital Saint-Louis plusieurs de ces hernies qui avoient fini par devenir monstrueuses, sans doute à cause du degré d'extension que l'épiploon peut atteindre. Les lames de cette membrane sont si celluleuses, qu'il n'est pas étonnant qu'il s'y opère des accroissemens de nutrition très-considérables.

2ème *Esp.* L'Épiplocélie intestinale. *Epiplocelia intestinalis.* C'est ainsi que je nomme la hernie où l'épiploon forme la plus grande partie du sac, mais où elle entraîne pourtant avec elle une portion du canal alimentaire. Celle-ci peut déterminer des accidens plus fâcheux. On la distingue aux crépitations, aux borborygmes qu'elle fait entendre. Quelquefois elle embarrasse le travail de la digestion et gêne l'expulsion des matières excrémentitielles. Elle est plus susceptible de s'enflammer que la précédente.

Tableau de l'Épiplocélie. C'est mal à propos que certains pathologistes ont représenté l'épiplocélie comme étant d'une réduction facile et comme exempte de tout danger. Une pareille assertion est une erreur. Nous avons vu assez souvent cette hernie traîner après elle des accidens graves; il survenoit même de telles douleurs, que le malade trouvoit toutes les positions insupportables. Lorsqu'une semblable hernie est négligée, lorsque le bandage comprime avec trop de force l'épiploon, le cordon spermatique et le scrotum peuvent être frappés d'inflammation; la portion de la membrane qui fournit la tumeur contenue dans le sac peut contracter la dégénération squirrheuse ou cancéreuse. On sait surtout combien les adhérences sont fréquentes. Qu'on juge maintenant s'il importe de la réduire sans aucun délai!

Combien de fois n'a-t-on pas cru que le canal intestinal étoit pour quelque chose dans des hernies funestes qui avoient causé la perte des malades!... On procédoit à l'ouverture des cadavres, et l'on trouvoit uniquement l'épiploon dans le sac herniaire. Les intestins étoient dans un état d'intégrité et avoient conservé leur position naturelle dans la cavité abdominale. La tumeur qui résulte de l'épiplocélie est communément inégale, noueuse et bosselée sur tous les points de sa surface. Lorsqu'on la touche légèrement, on y sent comme des tubercules; lorsqu'on la comprime avec la main, il

semble que l'on manie de la pâte ou de la graisse, etc. Comme il n'y a point d'air dans cette hernie, on n'y entend ni crépitation ni borborygmes. Tous les pathologistes ont d'ailleurs parlé de sa forme, qui est cylindracée. Scarpa nous représente la sus-pubienne épiploïque comme un triangle dont le sommet se trouve dans le scrotum, et dont la base tient au colon transverse et à la grande courbure du ventricule.

L'épiplocélie est sujette à un accident particulier dont il est nécessaire que je fasse mention. Avec le temps, cette tumeur peut perdre sa consistance pâteuse, et acquérir une dureté très-remarquable. Un auteur moderne avoit donné le nom d'*ostéocèle* à une semblable dégénération. Il peut arriver aussi que, par la pression continuelle qu'exerce le bandage, une portion de l'épiploon se détache et forme ensuite une masse isolée. Je viens d'observer ce phénomène chez une femme qui avoit porté pendant toute sa jeunesse une épiplocélie considérable dont on négligea la réduction. Un fragment de la membrane dont il s'agit s'est absolument séparé de l'épiploon, et constitue maintenant un lobe très-volumineux qui n'incommode plus la malade que par son poids.

Les épiplocélies qui se manifestent chez les enfans ont un aspect diaphane, qui fait quelquefois commettre des erreurs. On parle de je ne sais quel chirurgien qui ouvrit une tumeur de ce genre par inadvertance. Il est assez ordinaire de voir que les sacs des hernies épiploïques se remplissent d'une collection de sérosité. Il peut s'y former des hydatides. Tout le monde sait aussi que ces sortes de tumeurs augmentent selon le degré d'humidité de l'atmosphère, qu'au contraire elles diminuent par l'action du froid, etc. Il ne faut pas oublier ce signe, parce qu'il sert à les faire distinguer des entérocélies, qui leur ressemblent.

Comme l'épiploon tient plus ou moins aux viscères de l'abdomen, il ne sauroit guère se déplacer sans opérer quelque changement dans la situation respective de ces derniers; comme il concourt à la dilatation constante de l'anneau sus-pubien, il peut finir par entraîner les intestins dans sa chute, et par produire des tiraillemens insupportables. Des nausées, des vomissemens se déclarent; le canal intestinal se remplit de flatuosités; la digestion se trouble : de ces désordres dérivent bientôt l'entéralgie, la constipation, etc. Il est survenu quelquefois des dyspepsies auxquelles on étoit fort embarrassé de remédier. On administroit vainement des amers, des stomachiques. C'étoit tout bonnement l'épiploon qu'il falloit réduire. Pareil fait a été observé à l'hôpital Saint-Louis. Un des grands périls que nous présente la hernie de l'épiploon provient de la promptitude avec laquelle cette membrane contracte les plus fortes adhérences. Telle étoit la hernie du célèbre Zimmermann, laquelle tenoit au testicule par un filament. Cette disposition lui rendoit l'existence fort douloureuse. On fut obligé de recourir à l'opération.

On doit aux progrès que l'anatomie pathologique a faits de nos jours les résultats les plus importans sur les transformations qui surviennent dans les parties constituantes du sac herniaire, soit dans l'épiplocélie simple, soit dans l'épiplocélie intestinale. Ces transformations se montrent non-seulement dans les parties contenantes, mais encore dans les parties contenues. Le tissu cellulaire environnant se convertit parfois en plusieurs paquets adipeux, qui s'engagent dans les ouvertures naturelles et qui contrarient singulièrement les opérations des chirurgiens. Ce même tissu végète sans ordre et prend quelquefois les dégénérescences les plus bizarres. Les fibres des muscles reçoivent un surcroît de nutrition qui les rend presque méconnoissables. Ces lipomes, fortuitement développés par un écart de la nature qui fait un faux emploi du ciment universel de l'organisation, ont dû étonner singulièrement les premiers observateurs. La plupart ont pu les prendre pour des hernies épiploïques, à cause de leur consistance plus ou moins pâteuse. On sait maintenant comment se rendre compte des hernies dites *graisseuses* qui avoient été d'abord bien vues par l'illustre Morgagni, et dont plusieurs pathologistes parlent encore dans leur enseignement. Les entérocélies qui s'effectuent par la ligne médiane présentent souvent de pareilles masses adipeuses, lorsqu'elles sont compliquées d'étranglement.

Causes organiques. Ces causes ne diffèrent guère de celles que nous avons considérées comme pouvant influer sur le développement de l'entérocélie. Il faut donc énumérer parmi ces causes la trop grande laxité des fibres musculaires et la dilatation du canal sus-pubien, l'augmentation accidentelle de l'épiploon, la débilité des parois abdominales, etc. Ces causes existent surtout chez les individus qui ont acquis un embonpoint excessif.

Causes extérieures. Je renvoie pareillement au genre de l'entérocélie ceux de mes lecteurs qui veulent s'instruire des causes extérieures de la hernie épiploïque. Dans ce nombre, il faut pareillement compter toutes les violences et compressions physiques, les chutes, les marches forcées, etc. Une femme se donna une hernie épiploïque par les difficultés qu'elle éprouva pour aller à la selle. Les vomissemens suscités par l'administration du tartre stibié donnèrent lieu au même accident chez une autre femme qui avoit été fatiguée par plusieurs couches successives. L'humidité du climat peut influer sur la formation des épiplocélies. Elles sont fréquentes en Suisse et en Allemagne.

Traitement curatif. Il est d'expérience qu'on trouve journellement beaucoup de difficulté pour contenir cette hernie; que, quand elle est une fois rentrée, elle s'échappe de nouveau, parce qu'elle glisse fort aisément au travers de l'anneau sus-pubien; aussi est-il avantageux de recourir à un bandage très-élastique pour la contenir. Prenez garde toutefois de ne pas meurtrir l'épiploon par une compression trop forte; car cette membrane est très-prompte à s'enflammer, et un semblable accident seroit

suivi d'incroyables douleurs. Mais souvent l'épiplocélie se trouve compliquée de certaines adhérences que les chirurgiens ne peuvent surmonter. On se contente alors d'arrêter la hernie par un suspensoir convenable. Au moyen de cet expédient, on s'oppose, jusqu'à un certain point, à l'accroissement extraordinaire que peut prendre l'épiploon, phénomène qui est très-commun. Lorsque l'épiplocélie est adhérente, on cherche à vaincre cet obstacle et à faire rentrer la tumeur dans la cavité abdominale par divers procédés. Les malades renoncent à tout exercice; ils gardent la position horizontale; ils sollicitent le canal intestinal par l'administration de quelques purgatifs fort doux, tels que la crême de tartre, la rhubarbe, et autres substances analogues. Il ne faut pas négliger les lavemens. On a proposé en outre les émétiques pour surmonter de légères adhérences, et on a allégué un cas de guérison. Il faut d'ailleurs soumettre les malades à une diète régulière. Pendant toute la durée de ce traitement, on exerce des pressions méthodiques sur la tumeur. On pourroit citer un grand nombre de circonstances où des hernies épiploïques ont été complètement guéries par ce procédé.

Il est des règles à observer touchant l'étranglement de la hernie épiploïque. Cet étranglement, du reste, n'a jamais des suites aussi graves que dans l'entérocélie simple, parce que les matières excrémentitielles conservent un libre passage. D'ailleurs, l'inflammation de la membrane dont il s'agit est bien plus facile à apaiser. Au surplus, employez les moyens usités dans l'entérocélie incarcérée; remédiez à l'irritation qui se déclare, par la saignée, par les bains et par tous les antiphlogistiques : les fomentations vous seront utiles. On s'est servi avec succès de l'application de la glace. J'ai vu une personne qui avoit été guérie par des affusions d'eau froide. On a préconisé des emplâtres dont la réussite est bien équivoque. Les Allemands ont conseillé des embrocations avec une dissolution de muriate ammoniacal. Il en est qui ont mis à contribution le liniment volatil, l'onguent mercuriel, etc. Enfin, il est des cas où l'on se voit contraint de recourir à l'opération, dont le procédé se trouve décrit dans tous les livres de chirurgie. On se sert alors, pour détruire les adhérences, du bistouri ou du doigt, en prenant cependant les précautions convenables pour ne déchirer aucun organe important. Souvent aussi, quand la hernie est très-ancienne, il est plus prudent de la livrer à elle-même, et de la supporter ainsi pendant toute la vie comme un poids incommode, mais peu dangereux.

TROISIÈME FAMILLE.

LES CHOLOSES.

Après la fonction de l'estomac et des intestins, il n'en est pas de plus importante pour le complément de l'assimilation que celle du foie. Les usages de ce volumineux viscère influent d'une manière frappante sur l'harmonie de la santé humaine. Ses maladies sont nombreuses, presque toujours graves, et quelquefois incurables. Le diagnostic en est difficile et souvent incertain. Les distinguer par une analyse exacte, et les ranger méthodiquement dans un système de classification, c'est donc jeter plus d'intérêt et plus de clarté sur l'étude de leurs phénomènes.

Quoique l'action de la rate ne soit pas encore rigoureusement connue et déterminée, on est néanmoins fondé à soupçonner qu'elle est intimement liée à l'action de l'appareil hépatique. En effet, les recherches de la physiologie nous démontrent que la sécrétion de la bile subit des altérations remarquables, lorsque cet organe a été arraché des entrailles d'un animal vivant. L'exploration anatomique nous fait voir en outre que les deux viscères éprouvent des maladies qui leur sont, pour ainsi dire, communes. Il n'est pas rare de les trouver simultanément affectés et flétris chez les ictériques et les hypocondriaques. Combien de fois n'a-t-on pas constaté, par un examen ultérieur et mieux approfondi, que des lésions physiques, dont on avoit mal à propos soupçonné le siége dans la substance du foie pendant toute la durée de l'existence d'un individu, appartenoient manifestement au parenchyme de la rate! On peut donc sans inconvénient rattacher à la même famille les maladies de deux organes qui semblent concourir vers un but analogue dans l'économie animale.

Il est vrai que, d'après l'opinion de certains auteurs, les affections de la rate devroient plutôt appartenir à la famille des gastroses. Sa position particulière, les vaisseaux sanguins qu'elle envoie directement à l'estomac, semblent faire présumer qu'elle prend une part active aux opérations de ce viscère. Moreschi, physiologiste d'une grande sagacité, avoit fait la remarque d'un phénomène qui sembloit donner un certain degré de vraisemblance à cette théorie; c'est que dans les animaux qui ont la rate éloignée du ventricule, et chez lesquels les vaisseaux spléniques aboutissent à une portion du tube intestinal, cette portion a une faculté digestive très-supérieure à celle de l'estomac même et du reste du conduit alimentaire. Rien ne seroit plus ingénieux que cet aperçu, s'il étoit véritable; mais d'autres pensent, avec plus de fondement, que la rate est un organe

intermédiaire entre l'estomac et le foie, et qu'elle est destinée à préparer le sang pour la confection de la bile.

On ne peut effectivement contester que les phénomènes qui se passent dans l'intérieur du foie n'offrent une analogie évidente avec ceux de la rate. Le sang circule avec une égale lenteur dans le parenchyme des deux viscères : ils reçoivent l'un et l'autre un grand nombre de vaisseaux lymphatiques placés parallèlement à la même hauteur, et dans deux côtés qui se correspondent; leurs sympathies sont intimes et continuelles. La rate, dit le profond Stahl, participe à presque toutes les maladies qui attaquent le foie, et surtout à tous les troubles qui surviennent dans la circulation de la veine des portes. C'est alors qu'on la voit éprouver ces gonflemens temporaires, ces tensions spasmodiques dont tous les pathologistes font mention, et qu'on remarque si souvent dans les fièvres quartes, dans la suppression des menstrues et des hémorrhoïdes, accidens auxquels sa propre structure paroît la disposer, etc.

Poursuivons les traits de similitude que nous présentent ces deux organes si importants, et mettons, pour ainsi dire, en regard quelques-uns des symptômes qui décèlent leurs affections réciproques. Dans les engorgemens du foie, par exemple, on sent une douleur gravative et tensive, quelquefois une dureté dans l'hypocondre droit: l'urine est blanche et semblable à du cristal; les malades sont tourmentés par la soif; ils respirent avec difficulté, surtout quand ils dirigent leur marche vers des lieux élevés; la couleur de leur teint est jaunâtre. Dans les tuméfactions de la rate, la pesanteur est autour de l'hypocondre gauche, qui offre pareillement une rénitence sensible; l'urine est claire et diaphane; il y a beaucoup de sécheresse dans la bouche; la moindre fatigue procure un état d'essoufflement et d'anhélation; la face est d'un noir verdâtre, et offre en quelque manière l'aspect du sang, que la rate est destinée à élaborer. La terminaison des maladies des deux viscères n'a pas moins de rapport. Quand on néglige de recourir à des remèdes puissans, elles finissent les unes et les autres par le marasme et l'hydropisie, etc. Hippocrate a dit : *Autumnus lienosis est malus*. Cet aphorisme convient aussi aux affections hépatiques. Galien a ajouté que le corps est dans un état de santé lorsque la rate est d'un petit volume; mais que, lorsque la masse de ce viscère augmente, le corps dépérit et se pénètre d'humeurs dépravées. La même vérité peut s'appliquer au foie, dont l'accroissement est parfois si funeste.

Si l'histoire des cas rares pouvoit éclaircir le mystère répandu sur l'action physiologique de certains organes, il faudroit rappeler ici une observation anatomique, consignée dans une thèse inaugurale du célèbre J.-F. Hufeland. Procédant un jour à l'examen particulier d'un cadavre, il trouva que le foie étoit absolument réuni à la rate, et ne formoit qu'une même masse dans l'hypocondre gauche; on n'apercevoit les limites qui

les séparoient que par une scissure d'environ deux lignes de profondeur. Ce qu'il y avoit de curieux pour l'observation, c'est que, malgré l'amalgame intime des deux viscères, on distinguoit parfaitement la couleur propre à chacun d'eux. On voyoit à la partie supérieure de la rate une multitude de vaisseaux veineux qui se propageoient à la substance du foie, et s'anastomosoient avec les nombreuses ramifications de la veine-porte. Il étoit facile de voir que cette disposition admirable des parties n'étoit le résultat d'aucun accident, mais celui d'une formation primitive et sagement ordonnée pour la conservation particulière de cet individu extraordinaire.

Au surplus, je n'ai jamais mieux observé les rapports sympathiques qui existent entre les deux organes dont il s'agit, que dans les maladies chroniques qui abondent à l'hôpital Saint-Louis. C'est là que j'ai eu l'occasion fréquente de donner mes soins à une multitude de vieux militaires, victimes des fièvres intermittentes qu'ils avoient éprouvées à la suite de leurs longues fatigues dans les combats. La plupart manifestoient des engorgemens dans les viscères abdominaux : presque tous étoient anéantis par une débilité excessive, et se plaignoient de tiraillemens douloureux à l'épigastre, particulièrement à l'hypocondre gauche; ils ne pouvoient se coucher horizontalement sans accroître leurs souffrances, parce que leur ventre étoit constamment soulevé et dur; ils étoient agités par des frissons et par une toux fréquente et suffocative : quelques-uns étoient en proie à une céphalalgie atroce; la constipation les tourmentoit, ou leurs selles étoient rares et sans couleur. D'autres néanmoins me parurent soulagés par des évacuations blanches, visqueuses et verdâtres. La prostration des forces croissoit pourtant de jour en jour, et les malades s'éteignoient dans le plus triste marasme. L'ouverture des cadavres démontroit alors les dégénérescences de la rate qui coexistoient avec celles du foie. Nous rencontrâmes néanmoins plusieurs cas où l'un des viscères étoit gravement affecté, indépendamment de l'autre, *et vice versâ.*

Le foie a été représenté par les anciens comme étant en quelque sorte le régulateur suprême de tous les viscères abdominaux, et le prototype de toutes les sécrétions corporelles. Ils le regardoient comme le laboratoire spécial du sang veineux, comme le réceptacle des sucs nutritifs, etc.; mais les recherches des modernes ont détruit ces assertions vagues et peu fondées. On doit aux anatomistes qui ont paru dans les derniers siècles, les plus utiles documens sur la situation, la masse, la figure, les connexions, l'étendue, et sur tous les phénomènes qui tiennent à la constitution physique du foie : des injections admirables ont dévoilé la marche et la distribution de ses vaisseaux, et ses vraies fonctions sont aujourd'hui connues et justement appréciées.

On ne peut néanmoins s'empêcher de lire avec intérêt ce que nos prédécesseurs ont écrit sur l'action physiologique de l'organe hépatique, et particulièrement sur ses rap-

ports avec la veine-porte, ce vaisseau si remarquable, qui s'implante et se ramifie dans sa substance par tant de racines, et que son aspect, aussi-bien que ses formes, ont fait justement comparer à un arbre vivifiant et réparateur. Ils la désignoient ainsi, parce qu'ils supposoient qu'elle donnoit un libre passage au chyle qui y abordoit de toutes parts pour revêtir les caractères spécifiques de la sanguification. On sait avec quelle superstition scrupuleuse les prêtres de l'antiquité recherchoient les éminences portes du foie dans les entrailles des animaux, pour y lire les destinées futures des mortels. (Stahl.)

Au surplus, ce que les anciens ont publié sur les fonctions de la veine des portes tenoit plutôt à l'opinion qu'à l'expérience. Comme ils n'avoient aucune idée positive sur le mouvement progressif et sur la circulation du sang; comme ils ignoroient l'existence du réservoir thorachique et des vaisseaux lactés, il leur étoit difficile d'imaginer d'autres routes par lesquelles la portion nutritive des alimens pût se distribuer à tout le corps. Ils avoient été sans doute abusés par la manière dont ce grand vaisseau épanouit et dissémine ses rameaux sur tant de viscères, et surtout par le mode d'insertion de la veine ombilicale dans l'appareil hépatique chez les fœtus, etc. Ils en concluoient que le chyle y étoit charrié par les mesaraïques, pour y être élaboré, pour s'y *spiritualiser* en quelque sorte, et y prendre les attributs de l'hématose. (Stahl.)

Mais c'est plutôt sous le rapport des maladies nombreuses qui l'affectent que le foie doit être considéré dans cet ouvrage. En butte à toutes les causes morbifiques, il est la source des maux les plus graves pour l'économie entière. En effet, l'une des sécrétions les plus importantes pour le maintien de la santé humaine, est sans contredit celle de la bile. L'on sait aussi de combien de troubles les vices de cette sécrétion peuvent être suivis. Quand ce liquide est trop abondant, par exemple, et qu'il fatigue les intestins de sa présence, mille symptômes fâcheux se déclarent, tels que les nausées, les sputations fréquentes, les vomissemens, les cardialgies, les vertiges, les céphalalgies, les douleurs lancinantes, etc. Parmi les maladies qui dérivent des intempéries du foie, la cholerrhagie est le plus redoutable. Au milieu des accidens extraordinaires qui la signalent, on voit la bile s'échapper à grands flots et avec une sorte d'impétuosité de ses réservoirs; elle inonde toutes les angulosités du tube digestif, et la vive irritation qu'elle y porte contribue singulièrement à l'issue si souvent fâcheuse de ces terribles phénomènes.

La sécrétion de la bile ne pèche pas seulement par abondance; il peut arriver aussi qu'elle ne soit point préparée dans des quantités convenables; c'est ce qui arrive surtout lorsque le foie est physiquement altéré dans son parenchyme. Il conviendroit, je pense, de rechercher quel est l'état particulier de ce liquide dans l'hypocondrie, dans la chlorose et dans d'autres affections de ce genre. Il est aussi des circonstances où la sécrétion

biliaire se trouve totalement suspendue. Plusieurs observateurs affirment avoir ouvert des cadavres dans lesquels la vésicule du fiel, les conduits hépatiques et les intestins, étoient entièrement vides de ce liquide. Lorsqu'un pareil accident arrive, le chyle ne sauroit subir aucune élaboration ultérieure; il ne se mêle point avec le suc savonneux qui doit lui imprimer les modifications nécessaires; il devient en quelque sorte une matière étrangère, et, pour mieux dire, excrémentitielle. Il suit de ce désordre les plus funestes symptômes : les malades sont en proie aux angoisses, à la suffocation, à la léthargie, etc.

Souvent les maladies qui tourmentent l'espèce humaine sont le résultat des dépravations diverses dont le liquide biliaire est susceptible. C'est même une étude nouvelle que d'examiner avec un esprit dégagé de toute prévention et de toute hypothèse qu'elles sont les dégénérations que cette humeur peut contracter. Il seroit utile de déterminer d'une manière précise par quelles propriétés physiques elle s'applique avec succès aux produits de la digestion. Combien d'expériences ont été trompeuses à ce sujet, parce qu'elles portoient l'empreinte des opinions de l'ancienne pathologie humorale! Toutefois, est-il vrai de dire que la bile contracte des altérations qui se laissent aisément apercevoir par nos organes. On ne peut nier qu'elle n'imprime quelquefois, soit à la bouche, soit à l'estomac, soit aux intestins, un sentiment d'ardeur inaccoutumée. C'est lorsqu'elle manifeste de tels caractères qu'elle peut susciter une douleur mordicante à l'orifice de l'estomac, des entéralgies et des entérorrhées, enfin le délire, les convulsions et la fièvre ardente, surtout dans la saison de l'été.

La couleur de la bile éprouve pareillement des altérations fréquentes, qu'il n'est pas inutile de considérer. Chez les personnes douées d'une constitution frêle et délicate, chez les jeunes filles chlorotiques, par exemple, cette humeur est d'un vert pâle et peu prononcé; elle est d'un vert foncé ou noirâtre chez les mélancoliques. C'est surtout dans les fièvres méningo-gastriques qu'il faut observer ses teintes érugineuses ou porracées, si bien décrites par le célèbre Stoll. Rien n'est plus variable que la bile, sous le rapport même de sa consistance ou de sa ténuité; tantôt elle est claire et fluide, tantôt elle est épaisse et comme poisseuse. C'est cette bile dégénérée et corrompue, qui est particulièrement annoncée par une langue jaune et saburrale, par une haleine rance et fétide, par une amertume extrême de la bouche, par une soif inextinguible, par des anxiétés nauséabondes, par des défaillances, par des douleurs de ventre, par des flatuosités, des borborygmes, etc.

Le flux hépatique émane sans doute des désordres qui peuvent survenir dans la sécrétion de la bile. La rareté de cette maladie a fait qu'on l'a regardée long-temps comme imaginaire. La plupart des médecins n'ont vu dans ce phénomène qu'une simple aberration de l'écoulement hémorrhoïdal, ou qu'un phénomène particulier de la dysen-

terie ordinaire; mais plusieurs observateurs de nos jours paroissent avoir mieux entrevu son siége et son essence par l'inspection attentive de quelques cadavres. Il semble qu'il faille en revenir à l'idée des anciens, qui montroient tant de sagacité dans l'art de recueillir les signes caractéristiques des maladies, et qui considéroient le flux hépatique comme le résultat d'une affection catarrhale du foie.

La bile peut sortir des réservoirs qui lui sont propres, pour se transporter dans d'autres systèmes de l'économie animale : on la voit souvent refluer vers les conduits salivaires. C'est ainsi que sa présence est facilement constatée dans les crachats verdâtres, collans et visqueux que rendent certains malades. Combien de fois n'a-t-on pas recours à l'emploi réitéré des gargarismes, pour adoucir la forte sensation d'amertume que cette humeur occasionne dans l'intérieur de la bouche ! Il n'est pas moins fréquent de la voir s'échapper par les voies urinaires, dans diverses maladies du foie, ou dans des maladies qui affectent d'autres organes. L'urine présente, dans ces circonstances, une couleur vive de safran, qui s'attache au linge et y laisse son empreinte; elle pénètre et s'introduit jusque dans les petites glandes de la peau, et se mêle avec la sueur qui émane des pores exhalans; elle s'épanche même sous l'épiderme, pour y former ces taches vulgaires que l'on connoît sous le nom d'*éphélides, de taches hépatiques.* Enfin, il est peu de parties qu'elle ne puisse envahir, pour y causer les plus grands ravages.

L'ictéritie, qui se manifeste sur une multitude d'individus, doit son origine aux obstacles que la bile trouve dans son cours. C'est alors que cette humeur dévie vers d'autres parties, spécialement vers le système cutané. Il est manifestement prouvé qu'elle ne suit pas comme de coutume le trajet des intestins, puisque les excrémens sont d'une blancheur extraordinaire, et que l'urine présente au contraire une couleur jaune très-prononcée. D'après les recherches anatomiques, on peut assigner plusieurs sources à cette affection. La première existe lorsqu'une cause particulière obstrue la propre substance du foie et ferme les routes de la bile; lorsque, par exemple, cette humeur est trop épaisse, et qu'elle acquiert une consistance pierreuse ou crétacée; lorsque enfin elle ne subit point toutes les conditions nécessaires pour son entière et complète sécrétion. Il est une autre sorte d'ictère qui résulte uniquement des embarras survenus dans les canaux hépatiques. Les organes sécréteurs de la bile peuvent se trouver libres; mais il peut y avoir compression par un calcul dans le conduit cholédoque : il peut arriver que la bile déjà formée reflue dans le système vasculaire. Cet effet résulte parfois de l'abus immodéré des boissons spiritueuses, de l'action d'un soleil ardent, des passions ardentes, telles que la colère, etc. Certains poisons agissent ainsi; tels sont, l'aconit, l'arsenic, le venin de quelques serpens, etc.

On ne sauroit traiter des affections essentielles du foie sans donner l'histoire de l'hépatite, dont le diagnostic est souvent obscur, et dont les auteurs ont beaucoup trop multiplié les espèces. En effet, comme ce viscère n'a point d'enveloppe qui lui soit propre, et qu'il est de toute part environné par le péritoine, il peut très-bien arriver que cette membrane soit uniquement affectée. Les autopsies cadavériques le prouvent journellement. Nous ne devons en conséquence considérer comme vraie *hépatite* que la phlegmasie qui attaque la substance même du foie. C'est ainsi qu'on ne donne le nom de *pneumonite* qu'à l'inflammation qui se manifeste dans le parenchyme du poumon.

Les inflammations chroniques du foie, les abcès qui se forment dans l'intérieur de sa substance, rentrent nécessairement dans l'histoire des choloses. L'hépatisie ou la phthisie hépatique s'est quelquefois présentée à notre observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, et nous en donnerons une description complète. Les auteurs rapportent plusieurs exemples des vomiques du foie; malheureusement ces vomiques sont presque toujours de mauvais augure, comme Hippocrate l'a énoncé dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Fernel observe aussi que le parenchyme du foie n'est pas plus réparable que celui des poumons. Cet organe dégénère lentement : *lentè depascitur*, et son ulcération est particulièrement décélée par des déjections purulentes et continuellement liquides.

Le foie, observé après la mort, présente à l'étude des anatomistes une grande variété d'altérations accidentelles, qui se rapportent à sa masse, ou à la nature même de sa texture physique. Par un accroissement de nutrition locale, il acquiert quelquefois un volume très-considérable; dans d'autres circonstances, on le trouve d'une petitesse extrême. Il est d'autres modes de dégénération qui ont été mal à propos confondus par les auteurs sous les noms vagues d'*empâtement*, d'*engorgement*, d'*obstruction*, etc. Le foie peut passer à l'état graisseux; on y rencontre des stéatômes, des squirrhes, des indurations, des granulations, des hydatides, et beaucoup d'autres vices organiques, que nous aurons occasion de faire connoître.

Les maladies de la rate ne sauroient avoir aux yeux du nosologiste le même degré d'importance que celles du foie : on peut d'ailleurs ajouter que ces maladies sont peu fréquentes, ainsi que les recherches anatomiques en font foi. On sait, par exemple, que ce viscère passe rarement à l'état inflammatoire. Comme on ignore ses fonctions, on n'a point de signes carastéristiques qui puissent marquer d'une manière précise l'état de maladie dont il s'agit. Les symptômes décrits par les auteurs, tels que la douleur à l'hypocondre gauche et à la région lombaire, la fièvre, etc., sont obscurs et communs à d'autres affections. Il n'en est pas de même du péritoine qui recouvre la rate; cette membrane contracte parfois des adhérences.

La plus fréquente maladie de la rate est son engorgement, qui survient d'ordinaire à la suite des affections connues sous le nom de *fièvres quartes,* et qui ont été trop promptement supprimées par l'administration de l'écorce de quinquina. Le même phénomène arrive quelquefois dans les fièvres tierces, mais plus rarement. Les ouvertures cadavériques nous prouvent aussi que ce viscère peut acquérir le double, le triple ou le quadruple de son volume, sans que sa forme soit changée. La rate d'ailleurs ne présente ni rugosités, ni bosselures à sa surface. Si on la fend, on trouve son tissu dans son état presque naturel, mais plus dense, plus serré, offrant, pour ainsi dire, l'aspect du foie. Les vaisseaux sont dilatés à proportion, et si on vient à les inciser, leurs ouvertures restent béantes.

On se demande souvent pourquoi la rate est sujette à des gonflemens si extraordinaires. Cet accident tient sans doute à sa structure particulière et aux vaisseaux innombrables qui la parcourent. Ce viscère a la faculté de s'imbiber de sang comme une éponge ; mais lorsque ce liquide s'est copieusement accumulé dans ses vaisseaux, il parvient à les rompre, et se répand alors dans le tissu fibreux de ce même organe; ce qui le distend d'une manière prodigieuse et constitue de semblables tumeurs.

Le squirrhe de la rate doit encore être compté parmi les faits pathologiques que nous avons eu occasion de rassembler à l'hôpital Saint-Louis. Cette maladie nous a paru s'établir d'une manière progressive, et il est rare que toute la substance du viscère devienne dure ou cartilagineuse au même instant. Cette dégénérescence arrive plus communément chez les phlegmatiques que chez les individus doués d'un tempérament sanguin ; elle se développe très-souvent après de longues maladies ou après de longs chagrins. Quand le squirrhe de la rate est indolent, il n'est pas susceptible de guérison; mais il n'entraîne aucun péril. Combien de personnes n'ont pas laissé de fournir une longue carrière, quoiqu'elles fussent atteintes d'une pareille infirmité ! Une dame chez laquelle cet organe avoit acquis la consistance d'un stéatôme, n'en étoit incommodée que par son poids, et ne laissa pas d'avoir plusieurs enfans.

Au surplus, la rate est généralement moins sujette aux maladies que le foie; ce qui s'explique aisément d'après la nature particulière des fonctions qui sont départies à ces deux viscères. En effet, l'appareil spécialement réservé pour la sécrétion de la bile doit avoir un surcroît de sensibilité et d'énergie qui le dispose plus souvent aux souffrances. La rate, au contraire, qui n'est qu'un organe auxiliaire et préparateur, est moins accessible aux douleurs aiguës; mais elle a une singulière aptitude aux affections lentes et aux altérations les plus étranges dans son tissu : ses maladies s'isolent en quelque sorte du reste de l'économie animale, et réagissent à peine sur les autres systèmes.

Les choloses forment une famille peu nombreuse dans le cadre nosologique que nous nous sommes tracé; mais la plupart sont des affections chroniques qui répandent une

amertume extrême sur tous les momens de notre existence, et qui la rendent le plus insupportable des fardeaux. Rien ne peut adoucir les maux douloureux qu'elles occasionnent; elles traînent à leur suite mille chagrins cuisans, les anxiétés de la crainte, les angoisses du désespoir, le dégoût absolu de la vie; elles impriment les commotions les plus profondes à tout le système sensible. L'homme que les dieux de la Fable condamnèrent à avoir le foie éternellement dévoré par un vautour, retrace avec fidélité les supplices dont cet organe peut devenir le siége et l'objet.

GENRE PREMIER.

ICTÉRITIE. Icteritia.

Cette maladie s'observe très-fréquemment dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Les auteurs lui donnent une multitude de dénominations; mais les Latins la désignent plus familièrement sous le titre de *morbus regius*, parce que, d'après les expressions exagérées de Celse, il faut déployer un appareil pharmaceutique, pour ainsi dire royal, pour parvenir à en opérer la guérison. Le phénomène le plus saillant qu'elle présente est la couleur jaune ou noirâtre de l'universalité des tégumens, et particulièrement de la tunique albuginée. L'urine est épaisse, rouge, fauve ou noirâtre; elle imprime au papier ou au linge une teinte safranée, et dépose un sédiment copieux et briqueté. Les selles sont cendrées, grises ou blanchâtres; il y a souvent tumeur, tension et pesanteur à l'hypocondre droit. On distingue avec raison plusieurs espèces d'ictéritie :

1ère *Espèce.* L'Ictéritie pyrexique. *Icteritia pyrexica.* Les signes particuliers qui annoncent cette espèce d'ictéritie, sont une douleur fixe, pongitive, à la région du foie, qui s'exaspère par des inspirations profondes, ou qui augmente considérablement par la pression; elle est accompagnée d'un pouls plein et dur; il y a une toux sèche et rauque; la langue est couverte d'une croûte sèche et jaunâtre; l'urine est rare et enflammée; les déjections alvines sont difficiles, peu abondantes, et quelquefois sont supprimées. Cette espèce d'ictéritie a été décrite par Hippocrate, qui l'a considérée avec fondement comme très-grave et souvent mortelle. C'est à cette espèce qu'il faut rapporter l'ictéritie inflammatoire, que certains pathologistes désignent sous le nom d'*ictère chaud*, ainsi que l'ictéritie pléthorique qui survient à la suite d'une redondance sanguine ou de la suppression des menstrues.

2ème *Esp.* L'Ictéritie apyrexique. *Icteritia apyrexica.* On nomme ainsi l'ictère froid ou chronique. Cette maladie se déclare avec lenteur chez les individus doués d'une constitution lymphatique. Elle succède communément aux engorgemens du foie, ou à un embarras qui s'établit dans la circulation du sang de la veine des portes. L'organe hépatique est dur, rénitent, agité par des douleurs sourdes; l'altération du pouls est à peine remarquable.

3ème *Esp.* L'Ictéritie gastrique. *Icteritia gastrica.* L'ictéritie gastrique survient très-fréquemment dans les fièvres intermittentes, principalement dans les fièvres quartes négligées ou traitées par le quinquina, avant d'avoir préalablement nettoyé les premières voies par l'administration des émétiques. Elle se manifeste principalement en été ou en automne. La face offre une teinte jaune ou verdâtre, qui épargne l'albuginée de l'œil : celle-ci devient plutôt rouge ou rougeâtre, les excrémens, au lieu d'être gris et presque inodores comme dans les autres ictérities, sont très-fétides et teints de bile; le ventre, au lieu d'être paresseux et constipé, est non-seulement libre, mais diarrhéique. J'ai vu quelquefois cette affection se déclarer spontanément à l'hôpital Saint-Louis. Les individus étoient pris subitement de tous les phénomènes d'un embarras gastrique; on apercevoit bientôt sur la peau une couleur jaunâtre qui alloit tous les jours en augmentant : cette couleur s'étendoit successivement et gagnoit plus de surface; les malades éprouvoient des frissons, un mal de dos, des céphalalgies, des nausées, et avoient la bouche amère. Je me souviens surtout d'une jeune fille qui fut frappée d'ictère après une indigestion; ses yeux étoient de la même couleur que sa peau, et voyoient tout en jaune; ils étoient fixes et comme attachés à un objet particulier; les pupilles étoient plus dilatées que dans l'état ordinaire, etc.

4ème *Esp.* L'Ictéritie calculeuse. *Icteritia calculosa.* Cette espèce dépend des calculs formés par l'épaississement ou la concrétion de la bile. Ses principaux symptômes sont un sentiment de pesanteur et de douleur obtuse dans la région du foie, une tumeur ou un gonflement à l'hypocondre droit, une contraction spasmodique à l'épigastre, des nausées, des vomissemens, etc.; les souffrances et les anxiétés, qui se dirigent vers le cartilage xiphoïde, se raniment par intervalles; les malades éprouvent quelquefois de la fièvre, des cardialgies, des coliques; ils rendent par les selles des calculs biliaires : parfois ces calculs s'accumulent dans la vésicule du fiel, et déterminent des mouvemens convulsifs; dans d'autres cas, leur présence occasionne l'hydropisie; plusieurs individus tombent dans un amaigrissement extrême et dans des évanouissemens qui finissent par devenir funestes; leur corps est baigné par des sueurs froides auxquelles succède la mort.

5ème *Esp.* L'Ictéritie méconiale ou des nouveau-nés. *Icteritia infantilis, Icteritia meconialis, aurigo neophytorum, etc.* On observe souvent cette maladie chez les enfans qui appartiennent à des mères irascibles, parce que la sympathie la plus intime existe entre la mère et le fœtus. Morgagni croit qu'après la naissance, l'ictère provient en grande partie de l'abscision et de la ligature du cordon ombilical, et en partie du manque de sang maternel, qui, passant de l'organe utérin au fœtus, contribue à dissoudre et à entraîner la matière visqueuse, formatrice de cette maladie. Cette hypothèse d'un homme célèbre s'écroule d'elle-même, tant elle répugne à la saine raison et à l'expérience. Il faut se borner à regarder comme cause de l'icrtéitie tout ce qui peut s'opposer au passage de la bile : tels sont principalement le méconium, une humeur muqueuse et épaisse qui obstrue les canaux hépatiques, l'acidité des premières voies qui détermine la coagulation du lait, des alimens trop difficiles à digérer pour des enfans qu'on vient de sevrer, la présence des vers, etc. M. Baumes a publié sur cette espèce d'ictéritie une dissertation où la plus saine doctrine est appuyée par les faits les plus instructifs.

6ème *Esp.* L'Ictéritie spasmodique. *Icteritia spasmodica.* Cette espèce est due à la constriction spasmodique des canaux biliaires, hépatique ou cystique; elle attaque communément les hommes hypocondriaques, les femmes sujettes à l'hystérie. Les personnes facilement irritables et susceptibles d'affections vives et soudaines, portent, pour ainsi dire avec elles la cause permanente de l'ictéritie. Une colique violente peut la produire : l'urine est limpide et coule en plus grande abondance; le pouls est irrégulier; l'entérorrhée qui arrive spontanément est très-salutaire dans ce cas.

7ème *Esp.* L'Ictéritie vénéneuse. *Icteritia venenosa.* C'est l'espèce d'ictéritie qui résulte de la morsure des animaux venimeux, tels que les serpens, les vipères, les scorpions, les araignées, les chiens atteints de la rage, les émanations du plomb, de l'arsenic et autres substances délétères, peuvent également la déterminer.

8ème *Esp.* L'Ictéritie épidémique. *Icteritia epidemica.* Je sais que feu M. Batt, savant médecin de Gênes, a eu occasion d'observer cette espèce d'ictéritie, dont Hyllary avoit déjà fait une mention particulière; mais elle ne s'est jamais présentée sous cette forme à notre observation. Il seroit bien important de déterminer, je pense, quelles sont les influences atmosphériques qui influent d'une manière plus ou moins directe sur la sécrétion de la bile et sur son passage dans les intestins, etc.

Tableau de l'Ictéritie. J'ai sous les yeux le tableau le plus frappant et le plus pittoresque que l'on puisse offrir de l'ictéritie. C'est une femme âgée d'environ soixante ans, qui traîne depuis long-temps une vie douloureuse. Son corps est frappé de foiblesse et de langueur; elle est tourmentée par des syncopes fréquentes; sa vue est obscurcie, et tous les objets lui semblent être d'une couleur jaune. Cette malade éprouve des anorexies, des rapports aigres et même putrides, une sensation si amère dans l'intérieur de la bouche, qu'on la croiroit pleine de fiel; la langue est recouverte d'un enduit saburral et jaunâtre, etc. ; toute sa peau est aride, dure et racornie comme le cuir desséché; nulle sueur, nulle transpiration ne s'effectue; les douleurs et les anxiétés épigastriques sont continuelles; la région hépatique est fortement distendue, et la constriction est telle, que cette infortunée se croit constamment serrée par une corde. La fonction digestive est dans un désordre extrême, l'urine trouble et épaisse; elle teint chaque jour d'un jaune plus foncé le papier et le linge : quelquefois elle est brune, et dépose un sédiment briqueté; les déjections alvines sont rares, difficiles, sèches, d'une couleur blanchâtre.

Le pouls est petit, tantôt fébrile, tantôt naturel; à mesure que la maladie prend de l'accroissement, la couleur safranée s'empare de toutes les parties, d'abord de l'albuginée de l'œil, puis de la face, du cou, de la poitrine et de la surface entière du corps; elle s'étend jusqu'au cuir chevelu, aux muscles, aux os, aux cartilages, etc. Enfin, la malade est victime de démangeaisons si dévorantes, qu'elle passe les nuits à se déchirer

la peau avec ses ongles. Les derniers momens de l'ictérique sont quelquefois très-douloureux. Un agonisant me disoit avec énergie : *J'ai la soif de Tantale, et les vautours me rongent le foie.* Le fait suivant vient encore d'être recueilli à l'hôpital Saint-Louis. Jean-François Talmet avoit long-temps exercé l'état de peintre en bâtimens; il avoit éprouvé, à trois reprises, l'entéralgie métallique. Depuis long-temps, il souffroit des douleurs dans le ventre, et notamment à la région du foie; les digestions s'exécutoient péniblement, et tous les mois il éprouvoit les redoublemens d'une jaunisse qui ne s'effaçoit jamais entièrement. Les facultés intellectuelles n'avoient subi aucune altération; mais la nuit, il y avoit peu de sommeil. Le malade étoit agité par des rêves sinistres; il croyoit tomber dans des précipices, être assassiné, ou lutter contre des bêtes féroces. L'organe de la vue étoit singulièrement affecté chez lui; il croyoit que toutes les personnes qui l'assistoient, ainsi que le médecin, avoient une affection analogue à la sienne. Sa bouche étoit pâteuse et singulièrement amère; il éprouvoit une anorexie rebelle et une inertie dans le canal intestinal qui duroit depuis plus d'un an. Son urine étoit d'un jaune très-foncé; il se plaignoit toujours de prurit à la peau et de frissons suivis de bouffées de chaleur.

J'ai examiné à l'hôpital Saint-Louis les cadavres de plusieurs individus qui avoient succombé à l'ictéritie. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'étoit la couleur jaune et terreuse de tout l'appareil tégumentaire. L'intérieur de l'abdomen étoit rempli d'une sérosité de couleur dorée, mais limpide; les intestins étoient parfaitement sains; la rate et la plupart des autres viscères se trouvoient dans leur état naturel. Le foie seul étoit altéré; il étoit tuberculeux, sillonné, adhérent à la face inférieure du diaphragme dans le fond de l'hypocondre droit. Cet organe étoit extraordinairement dur, et présentoit, dans quelques portions de son parenchyme, plusieurs dégénérations d'une apparence lardacée. Dans un grand nombre de cas, nous avons rencontré des calculs biliaires. Ces corps remplissoient quelquefois la vésicule du fiel.

Nous avons eu souvent occasion d'observer l'ictéritie chez les nouveau-nés. J'ai même vu une femme qui avoit perdu cinq enfans par les effets de cette maladie. Douze heures après l'accouchement, ils devenoient d'une couleur orangée. Cet état duroit quelques jours; ils mouroient ensuite dans les convulsions. Nous avons procédé à l'examen de plusieurs cadavres, à l'effet de découvrir les causes particulières de cette espèce d'ictéritie qui est si fréquente dans les hôpitaux de Paris, et sur laquelle M. Baumes a parfaitement disserté. La couleur jaune s'étendoit à tous les membres du corps, à la poitrine, au ventre, au dos; elle existoit dans la sérosité des ventricules du cerveau, sur la cornée transparente, sur la langue et sur les gencives, dans toutes les parties qui concourent à la structure de la peau, dans les membranes séreuses et fibro-séreuses.

Les aponévroses, les tendons, les muscles, les ligamens, les capsules articulaires, la synovie, les paquets graisseux synoviaux, étoient aussi d'un jaune très-intense. Le foie étoit d'un rouge noir, bien moins ferme que dans les sujets ordinaires. La vésicule du fiel étoit distendue et pleine d'une bile épaisse, d'un brun noir, presque pultacée.

Causes organiques. L'ictéritie est attribuée, par plusieurs praticiens, aux divers obstacles que rencontre la bile dans les vaisseaux capillaires du foie. Les matériaux qui entrent dans la composition de cette liqueur passent de la veine-porte dans la veine-cave. Quelques auteurs pensent qu'une tuméfaction considérable survenue dans la partie concave du foie, peut donner lieu à une compression des canaux hépatiques et empêcher le passage de la bile dans le duodénum. Il est néanmoins une multitude d'individus chez lesquels ce viscère a été trouvé totalement squirrheux après la mort, et qui cependant n'avoient éprouvé aucune attaque d'ictéritie. On a publié jadis, dans le Recueil des Essais et Observations de Médecine d'Édimbourg, un écrit anonyme qui tend à faire regarder comme la cause la plus générale de la jaunisse, la stagnation de la bile dans son passage au travers du canal cholédoque, du canal cystique et du canal hépatique. Ce qui donne lieu à cette stagnation, ce sont les concrétions diverses qui se forment le plus communément dans la vésicule du fiel, et qui sont charriées avec l'humeur biliaire : les dissections anatomiques prouvent souvent ce que nous avançons.

La couleur particulière des ictériques provient manifestement de la bile, qui, après avoir été séparée du sang dans le foie, rentre dans le système de la circulation. Quelquefois elle est réabsorbée par les lymphatiques avant d'arriver dans le duodénum. Dans d'autres cas enfin, elle regorge par les veines hépatiques, et cette régurgitation est plus fréquente que ne le croient la plupart des médecins. M. Batt eut occasion de s'assurer de cette disposition, pour la première fois, sur un Espagnol mort de la jaunisse dans le printemps de 1771. Il y avoit dans l'estomac une affection cancéreuse qui s'étendoit jusqu'aux parties voisines du foie et du pancréas. Divers rameaux des veines hépatiques étoient fortement distendus, et dépassoient leur calibre ordinaire. Ces vaisseaux étoient remplis d'une bile épaisse, verdâtre, et absolument analogue à celle qui se rassemble dans la vésicule du fiel. Il paroît, du reste, que ce mouvement rétrograde de l'humeur biliaire déjà formée a été pareillement observée et démontrée par Saunders, dans son Traité sur la structure du foie.

Au surplus, les opinions ont beaucoup varié sur la cause directe de la couleur des ictériques; mais la plupart des hypothèses qu'on a émises reposent sur des inductions vagues, et aucun fait positif ne vient à leur appui. M. Batt estime que presque toujours il y a un empêchement plus ou moins considérable au passage de la bile dans le conduit cholédoque. Or, ce passage est intercepté par une multitude de causes différentes.

Quelquefois c'est une simple concrétion qui bouche le conduit excrétoire; mais il suffit qu'il survienne un état de spasme qui resserre ce même conduit et le rende plus étroit. Il peut arriver d'ailleurs que les parois du canal cholédoque se tuméfient et acquièrent une épaisseur insolite. Il n'est pas rare d'ailleurs que ce même canal soit comprimé par une tumeur voisine, etc. Darwin a décrit une espèce d'ictère provenant de la paralysie ou de la torpeur du conduit commun de la bile. Il affirme que cette affection fut guérie par une vingtaine de secousses électriques communiquées avec une bouteille de Leyde de la grandeur d'un bocal. Par l'effet de ce moyen, les excrémens devinrent jaunes, et la couleur de la peau se rétablit insensiblement.

Causes extérieures. Des causes qui viennent du dehors, comme, par exemple, des vapeurs méphitiques, des poisons avalés, peuvent provoquer un spasme violent dans le duodénum ou dans les canaux conducteurs de la bile, et susciter tous les phénomènes de l'ictéritie. Ces mêmes phénomènes peuvent arriver après un violent accès de colère, après des courses excessives, soit à pied, soit à cheval, etc. On s'imagine aisément que tous les mouvemens forcés et irréguliers peuvent déplacer des calculs qui, jusqu'à cette époque, avoient flotté dans la vésicule du fiel. Personne n'ignore que les alimens âcres, et surtout les liqueurs spiritueuses, agissent singulièrement sur le foie, et doivent compter parmi les causes les plus actives qui disposent à l'ictéritie.

Les émotions soudaines produites par l'annonce d'une triste nouvelle, les longs chagrins qui dévorent l'existence après des pertes de fortune, sont suivis d'un résultat aussi fâcheux. Une excellente mère de famille apprit un jour que sa ruine étoit consommée par une banqueroute frauduleuse : on vit aussitôt se déclarer chez elle les symptômes de l'ictéritie la plus intense; couleur jaune et citrine de toute la périphérie du corps, spécialement du cou, des épaules et de tous les membres; langue chargée d'un enduit bilieux; perte totale de l'appétit; pression douloureuse de la région épigastrique et des hypocondres; déjections nulles; urines jaunes et bourbeuses déposant un sédiment de même couleur très-abondant; céphalalgie gravative et continuelle; affaissement des forces; pouls lent et peu fébrile. A cette ictéritie se joignit une affection scorbutique, caractérisée par une hémorrhagie nasale très-abondante et par des syncopes réitérées; par des taches livides sur les bras, les avant-bras, les cuisses et les jambes. La malade fut mise à l'usage d'une limonade minérale édulcorée avec le sirop tartareux : on administra des gargarismes astringens; le vin antiscorbutique et des infusions de plantes tirées de la famille des crucifères, etc., lui furent également prodigués avec une entière réussite.

Traitement curatif. L'ictéritie est une des affections dont il importe le mieux de connoître les causes, quand on aspire à la guérir. L'indication la plus pressante est sans

doute de supprimer tous les obstacles qui s'opposent au cours de la bile et de détruire, dans certains cas, l'irritation spasmodique des canaux qui la transportent. Lorsque les premières voies sont surchargées, on a recours à de légers émétiques, auxquels on fait succéder quelques tisanes laxatives, surtout lorsqu'il y a constipation. On doit néanmoins redouter l'action des drastiques, qui pourroient susciter un trop grand tumulte dans l'économie animale, et confirmer la maladie au lieu de contribuer à sa guérison. On choisit de préférence les sels neutres, qui, administrés à petite dose, sollicitent doucement le mouvement péristaltique des intestins. On doit attendre les mêmes résultats de l'emploi des savons médicinaux, que l'on marie avec succès avec les extraits amers.

M. Baumes a parfaitement exposé dans sa lumineuse dissertation le traitement qui convient à l'ictéritie méconiale. Il fait remarquer judicieusement que rien n'est plus salutaire que le lait séreux de la nouvelle accouchée. Ce lait jouit d'une faculté laxative qui prouve la prévoyance de la nature. Lorsque cette ressource vient à manquer, les accoucheurs mettent en usage d'autres substances pour stimuler et débarrasser les premières voies. Le sirop solutif de roses, celui de chicorée où l'on fait entrer la rhubarbe, celui de fleurs de pêcher, etc., sont très-usités dans nos hôpitaux. Je prescris ordinairement une petite quantité de manne en larmes dans de l'eau sucrée. J'ai cru remarquer que la décoction de carotte étoit efficace. Dans une circonstance, je n'ai fait usage que de l'eau de miel. Quand la maladie se prolonge, on a recours à des préparations d'ipécacuanha, de kermès minéral, d'éthiops martial, etc. On pourroit faire prendre les sucs de pissenlit, de pariétaire et de bourrache, si l'on se trouvoit dans la saison convenable. On tempère les douleurs par une décoction de pavot ou par une dissolution aqueuse d'opium.

Dans quelques cas, l'ictéritie est précédée de tous les signes inflammatoires; la plus vive douleur se fait sentir dans les hypocondres; la chaleur est excessive dans tous les membres; le pouls est d'une dureté remarquable; il convient alors de tirer un peu de sang de la veine du bras; l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux est salutaire dans une infinité de circonstances. Lorsque l'abdomen est tourmenté, lorsqu'il est gonflé ou tuméfié, on use des fomentations émollientes; on pratique des embrocations sur la région du foie avec l'huile de camomille et le laudanum liquide de Sydenham; on plonge le malade dans un bain tiède. Plusieurs praticiens recouvrent la région des fausses côtes par des épispastiques; ils ont cru remarquer que les obstacles de la bile pouvoient être surmontés par un semblable moyen, et qu'on favorisoit ainsi la sortie des calculs biliaires. Une telle assertion est bien douteuse. Les infusions de plantes nitrées, les sucs des fruits acides, les bouillons rafraîchissans et apéritifs, les décoctions d'orge, le petit-lait, etc., sont d'un grand avantage dans le traitement de l'ictéritie calculeuse. Un fait semble confirmer leur efficacité. On a observé que les veaux et les

bœufs, ainsi que les autres quadrupèdes, n'ont jamais de calculs dans la vésicule du fiel, lorsqu'ils se nourrissent d'herbes fraîches. Ces concrétions ne se forment que pendant l'hiver. Il n'y a point d'ailleurs de remèdes spécifiques contre une semblable affection, ainsi qu'on l'a prétendu. Ceux que l'on qualifie de ce nom n'agissent jamais que de concert avec les forces de la nature. On connoît les essais du célèbre Darwin sur la propriété dissolvante des calculs biliaires par l'éther sulfurique. On mêle souvent cette substance dans la proportion de trois gros avec deux gros d'huile de térébenthine, qu'on donne en diverses doses. On peut aussi le combiner avec du miel ou avec un jaune d'œuf; l'huile d'amandes douces n'a pas été sans avantage. Au surplus, je le répète, il faut toujours fonder le traitement sur la cause productrice de la maladie; il faut avoir égard aux complications. N'adoptons point les théories modernes. Les phénomènes de l'ictéritie ont été mal expliqués par les chimistes de nos jours: l'expérience seule doit nous diriger.

GENRE II.

HÉPATIRRHÉE. Hepatirrhea.

Il paroît que l'hépatirrhée n'a pas été très-connue des anciens, ou du moins qu'ils l'ont confondue avec d'autres affections; ils lui avoient néanmoins imposé très-ingénieusement le nom de *dysenterie hépatique*, parce qu'ils avoient observé que le foie étoit toujours malade et douloureux. Dans les dernières guerres, nous avons reçu à l'hôpital Saint-Louis plusieurs soldats qui étoient atteints de cette maladie. Il importe de ne pas la confondre avec des flux qui lui ressemblent, et qui ne tirent pas leur source de l'organe hépatique. Je ne puis indiquer que les espèces suivantes :

1ère *Espèce*. L'Hépatirrhée idiopathique. *Hepatirrhea vera*. On nomme ainsi un flux particulier que nous allons décrire, et qui est constamment lié à une altération physique du foie, ou à un trouble extraordinaire survenu dans ses fonctions.

2ème *Esp*. L'Hépatirrhée traumatique. *Hepatirrhea traumatica*. Cette espèce est accidentelle; elle est le résultat des contusions, des blessures. On l'a remarquée chez un homme qui s'étoit battu en duel et qui avoit reçu un fort coup d'épée dans la région du foie. Des ulcères, des abcès dans la substance hépatique ont un résultat semblable.

Tableau de l'Hépatirrhée. Il est des maladies qui ont des rapports d'analogie si frappans dans la plupart de leurs phénomènes, que rien n'est plus aisé que de les confondre. C'est ce qui est arrivé pour la maladie que beaucoup d'auteurs désignent sous le nom de *flux hépatique* ou d'*hépatirrhée*. Cette affection est caractérisée par des déjections semblables à de la lavure de chair. Il y a communément intumescence des pieds, des cuisses, de la face et des paupières. Le visage est pâle ou plombé.

Elle se montre assez fréquemment chez ceux dont le foie est radicalement affoibli ou détérioré. On a comparé la matière de leurs déjections à de l'eau dans laquelle on auroit fait macérer les chairs d'un animal récemment immolé. Cette matière est rendue sans douleur, sans colique et sans aucun sentiment de mordication. Le corps est frappé d'un état de langueur et d'inertie; la foiblesse est à son comble; il ne se manifeste aucun appétit; le sommeil est interrompu par les plus cruelles agitations; si on veut faire lever le malade, ses jambes vacillent, comme si on y avoit suspendu un poids énorme. Les pieds sont affectés de tumeurs œdémateuses; il y a une douleur constante dans l'hypocondre droit.

Dans quelques cas, les excrémens que rend le malade sont très-variables; quelquefois ils se présentent sous la forme d'une matière homogène, limoneuse, et quelquefois sous forme de grumeaux de diverses couleurs; ils sont tantôt fétides et tantôt inodores; ils sont rendus d'ordinaire sans travail et sans douleur. Il n'est pas rare de voir le sang s'échapper par les narines ou par la bouche, par l'utérus ou par les voies hémorrhoïdales. Les déjections sont presque nulles, quand le corps est baigné de sueur; au contraire, si la sueur est comprimée, les déjections recommencent. La fièvre est tantôt modérée, tantôt vive. Le pouls est rapide, mais foible. Pendant même la rémission, il y a de la soif et de l'anorexie : l'urine est rouge; elle offre un sédiment bilieux et briqueté. Quand l'hépatirrhée a duré long-temps et qu'elle a épuisé toutes les forces, elle se change en hydropisie, et sa terminaison est toujours funeste.

D'après le tableau que je viens d'offrir, on peut aisément déterminer les différences qui existent entre le flux hépatique et les autres déjections sanguinolentes. Dans la dysenterie, par exemple, le sang s'échappe par stries, avec un sentiment de ténesme, de douleur ou d'érosion; son expulsion n'a pas lieu sans un sentiment d'ardeur brûlante à l'anus. Le malade rend surtout de la bile et des mucosités; mais dans le flux hépatique, le sang est délayé. Il ressemble, comme je l'ai déjà dit, à de l'eau qui auroit servi à laver des chairs; il s'échappe sans mélange d'aucune autre matière et sans aucun sentiment d'érosion; il est évacué après des intervalles plus longs. Le rectum n'éprouve d'ailleurs aucune douleur, ni aucune constriction spasmodique pour aller à la selle, etc. La déjection hépatique se distingue également avec la plus grande facilité du flux hémorrhoïdal. En effet, dans cette dernière évacuation, le sang dérive d'une ou de plusieurs tumeurs douloureuses et très-apparentes. Ce sang est pur et rutilant; son excrétion s'opère au milieu d'un travail particulier des forces vitales. Séparons enfin de l'hépatirrhée ces déjections purulentes qui proviennent de l'ulcération ou de l'irritation vive de la membrane muqueuse des intestins, lorsqu'on a pris des substances âcres et corrosives, etc.

Causes organiques. Les anciens croyoient que l'hépatirrhée étoit le résultat d'une mauvaise conversion du chyle en sang, et que ce chyle mal élaboré étoit chassé par la voie des intestins. Les plus célèbres d'entre eux prétendoient que, dans cette funeste maladie, le parenchyme du foie étoit profondément altéré. L'anatomie pathologique; a confirmé ce diagnostic établi par Galien, qui pourtant n'avoit pu être éclairé par le flambeau de cette science si utile. Bianchi cite à ce propos Bontius, Baillou, Drelincourt, qui ont vu cet organe corrodé, atteint de putrilage, laissant écouler un liquide pareil à de la lavure de chair, et conséquemment le même que rendoient les malades avant de succomber. Forestus, observateur estimé, assure même avoir vu rejeter la substance propre du foie. Il y a cependant plusieurs auteurs qui vont chercher ailleurs que dans cet organe la source de l'hépatirrhée. Sylvius, par exemple, l'attribue à une grande quantité de sérosité mêlée au sang, qui porte le relâchement et l'atonie dans les solides. Il est des pathologistes qui la font provenir des artères ou des veines mésentériques. Bianchi réfute ces théories, et place de nouveau dans le foie le flux appelé avec raison *hépatique*. Parmi les argumens qui viennent à l'appui de son opinion, il cite les déjections bilieuses, l'intumescence de l'hypocondre droit, les nausées, l'amertume de la bouche et l'enduit jaune de la langue; les urines safranées, la dyspnée suffocante, la toux sèche et douloureuse, la cardialgie, les flatuosités, la fièvre qui s'exaspère vers le soir, la prostration des forces, etc.

Causes extérieures. L'hépatirrhée attaque principalement les individus qui se livrent à des travaux forcés ou à des exercices violens. Combien de fois n'a-t-on pas vu des personnes qui paroissoient jouir d'une santé parfaite, dans l'ensemble de leurs fonctions, et qui, victimes d'un violent excès, ont été saisies inopinément de cette maladie! On l'a pareillement remarquée chez ceux qui se nourrissent d'alimens trop chauds ou trop réfrigérans, qui mangent des crudités; chez ceux qui font usage des viandes salées ou trop fumées, qui recherchent avec trop d'avidité les substances aromatiques, âcres, poivrées, fermentées; qui s'enivrent avec des vins spiritueux, qui se blasent par des liqueurs alkooliques, etc. Les purgatifs violens, les fièvres ardentes et pestilentielles ont fait naître souvent cette affection redoutable.

Traitement curatif. L'hépatirrhée est quelquefois critique et sert à juger favorablement une maladie; d'autres fois elle s'annonce d'une manière effrayante et peut produire la mort. Dans le premier cas, il faut l'abandonner à elle-même; si elle est au contraire symptomatique, on doit rechercher la cause et la combattre par des médicamens appropriés. Ce flux, par exemple, est-il produit ou entretenu par l'engorgement du foie ou de quelque autre viscère, on administre des médicamens d'une faculté légèrement apéritive, et dont l'action se dirige spécialement sur les propriétés

vitales des voies urinaires. Lorsque l'atonie générale des solides se manifeste, on a recours aux toniques, aux astringens légers, tels que le safran de Mars et autres ferrugineux, à l'eau de bistorte, de petite centaurée, de chardon-bénit, etc. Si l'hépatirrhée est entretenue par des matières stagnantes dans l'intérieur du conduit intestinal, il importe de mettre à profit les doux évacuans. On peut administrer les sels neutres, même l'ipécacuanha dans quelques circonstances. C'est ici que les lavemens sont utiles; il s'agit de débarrasser le ventre d'une saburre impure, qui jette les forces dans un état de prostration : on peut joindre à ces lavemens quelques fomentations que l'on pratique sur l'abdomen, pour adoucir toute irritation extérieure. Dans la convalescence, les eaux ferrugineuses sont avantageuses, parce qu'elles rétablissent le ton des entrailles; les alimens ont aussi des qualités médicamenteuses : on emploie les toniques substantiels, les consommés et les bouillons de chair de tortue ou de poulet, les émulsions d'amandes, le lait d'ânesse, les pâtes d'orge, les confitures stomachiques de coing, etc.

GENRE III.

HÉPATALGIE. Hepatalgia.

Qu'on ne dise pas que le foie est un organe inerte; il manifeste parfois une sensibilité aussi vive que celle de l'estomac et des intestins. Cette sensibilité se déclare par des douleurs qui sont tantôt continues, tantôt intermittentes; elles ont leur véritable siége dans les nerfs qui se distribuent au parenchyme de ce viscère. Les demangeaisons insupportables que l'on éprouve à la périphérie de la peau sont un signe irrécusable que ces douleurs ont pour cause une altération quelconque du système nerveux; elles résident souvent dans la vésicule du fiel. Nous distinguons quatre espèces d'hépatalgie:

1ère *Espèce.* L'Hépatalgie spasmodique. *Hepatalgia spasmodica.* Cette espèce d'hépatalgie est commune; elle est très-fréquemment le symptôme de la phlegmasie du foie; mais souvent elle se déclare sans affection primitive; elle n'est jamais précédée d'aucune altération organique; elle devance quelquefois les maladies les plus graves de cet important viscère. Il est donc utile d'y remédier aussitôt qu'elle se fait sentir. On a occasion de la remarquer chez les personnes qui ont éprouvé de grands chagrins, etc.

2ème *Esp.* L'Hépatalgie adipeuse. *Hepatalgia adiposa.* Cette dégénération a une analogie parfaite avec celle que l'art vient à bout de développer dans les oies que l'on engraisse pour le service des tables. Je l'ai observée chez une dame qui avoit fait un grand usage des liqueurs fer-

mentées. Elle disoit éprouver un embarras énorme dans l'hypocondre droit; elle ressentoit une douleur obscure et tensive dans l'épigastre; elle respiroit difficilement, et se trouvait fatiguée sans cesse par une toux sèche et profonde; son urine déposoit un sédiment jaunâtre et copieux.

3ème *Esp.* L'Hépatalgie squirrheuse. *Hepatalgia squirrhosa.* Tumeur et dureté extrême dans l'hypocondre droit; douleur obtuse et gravative; le malade ne peut se coucher sur le côté gauche sans éprouver un malaise insupportable. La face est pâle et verdâtre; les pieds sont œdémateux; la leucopyrie ou fièvre hectique est continuelle.

4ème *Esp.* L'Hépatalgie calculeuse. *Hepatalgia calculosa.* C'est le long du conduit cholédoque et près de son insertion dans le duodénum que siége communément la douleur. Il y a ictère; les urines sont rouges et safranées; les selles sont desséchées et d'une couleur blanchâtre, parce qu'elles ne contiennent point de bile : aussi les malades ont-ils la plus grande peine à se délivrer du supplice de la constipation; la plupart vomissent, et leurs forces sont dans un abattement extrême. J'ai été consulté par une dame qui avoit des calculs dans la vésicule du fiel; elle éprouvoit un tiraillement d'estomac insupportable et ne faisait aucune digestion; son visage étoit pâle et bouffi; ses jambes étoient œdémateuses; les selles étoient grises, poisseuses et collantes; le foie ainsi que la rate se tuméfioient simultanément et par intervalles; les urines étoient d'un jaune très-foncé; le corps maigrissoit de jour en jour.

Tableau de l'Hépatalgie. Cette maladie se manifeste communément sans être précédée ni accompagnée d'aucune sorte de fièvre. La douleur que le malade éprouve ressemble parfois à une entéralgie : cette sorte d'entéralgie est assez ordinairement flatulente; le foie et la région épigastrique se gonflent. Certains individus éprouvent des nausées, des vomissemens, des hoquets et des spasmes particuliers du ventricule. On ne sauroit palper les parties affectées sans réveiller leur sensibilité et sans provoquer de la souffrance. Il survient des dégoûts insurmontables pour toute espèce de nourriture; le corps du malade maigrit d'une manière sensible; le poumon est fatigué par une toux convulsive et continuelle. Tout semble dans quelques cas faire redouter l'invasion prochaine d'une phthisie pulmonaire. Lorsque le foie a long-temps souffert, il n'est pas rare de voir que ce viscère augmente singulièrement de volume et qu'il devient d'un poids insupportable; mais il arrive aussi que les douleurs sont plus obscures et que le malade s'y habitue. Les auteurs, parmi lesquels il convient de citer particulièrement M. Portal, ont judicieusement remarqué que les douleurs du foie ont leur siége spécial au-dessus du ventricule, sous l'appendice sternale; c'est de là qu'elles se propagent dans l'hypocondre droit sur le rein du même côté; mais ces mêmes auteurs font observer que les douleurs se portent aussi dans le côté opposé; car le mal existe souvent à la portion horizontale ou gauche du foie. Quelquefois elles occupent l'ensemble de ce viscère. Enfin, dans beaucoup de circonstances, la vésicule du fiel se trouve vivement affectée par les calculs qui la distendent et la déchirent.

Dans l'hépatalgie, le diaphragme participe souvent à l'irritation, et c'est alors qu'on observe chez les malades le rire sardonique, qu'il faut considérer comme un des symptômes les plus fâcheux de cette affection. Les douleurs finissent par engourdir les bras, les avant-bras, les jambes et les cuisses. J'ai vu certains individus qui croyoient avoir les membres brisés et comme fracturés. J'en ai vu d'autres qui se trouvoient dans un état bien moins alarmant; ils n'avoient que des douleurs sourdes et obscures, qu'on ne parvenoit à réveiller qu'à l'instant où l'on palpoit la région épigastrique. Pour bien apprécier les douleurs du foie, il ne faut pas perdre de vue la contiguité de ce viscère avec l'estomac. Ces douleurs se portent et se concentrent parfois dans ce dernier organe. Nous voyons aussi des personnes dont le système hépatique est profondément altéré et qui ne se plaignent pourtant que du cœur ou du poumon; il en est même qui croient souffrir à la rate ou dans les reins. Personne n'ignore qu'une sensation douloureuse ne réside pas toujours dans les parties où on l'éprouve, et la théorie des sympathies physiques donne la clef de cet important phénomène. Combien de fois des calculs biliaires, retenus dans les canaux hépatiques, suscitent des douleurs déchirantes le long du conduit intestinal!

Causes organiques. La plupart des hépatalgies sont dues à la formation ainsi qu'au séjour des calculs biliaires dans les canaux excréteurs du foie ou dans la vésicule du fiel. On connoît les recherches intéressantes de Fourcroy et de son estimable collaborateur M. Vauquelin, sur ces concrétions singulières, dont la plupart sont formées, du moins en grande partie, par la cristallisation de la matière adipocireuse de la bile. Presque toutes les maladies qui affectent le bas-ventre finissent par déterminer des douleurs plus ou moins vives dans l'intérieur du foie. Les squirrhes, les suppurations cachées peuvent les produire; elles dépendent quelquefois des altérations qui arrivent dans le tissu des organes voisins; elles sont le résultat inévitable des indurations et des dégénérations sarcomateuses, qui succèdent à de longues fièvres quartes ou à d'autres fièvres d'un type plus ou moins irrégulier.

Causes extérieures. Les causes extérieures de l'hépatalgie sont de plusieurs ordres: les chutes, les blessures, les contusions peuvent occasionner des douleurs qui durent toute la vie. Ces douleurs étoient plus fréquentes autrefois qu'elles ne le sont de nos jours, par l'habitude pernicieuse qu'avoient les femmes de se serrer la taille avec des corsets. L'hépatalgie se déclare par l'effet des poisons, particulièrement par l'usage des substances métalliques, telles que les oxides de cuivre ou de plomb, etc.; les peintres, les potiers, etc., y sont fort sujets. J'ai vu un homme sujet à des douleurs chroniques du foie pour avoir été empoisonné dans son enfance par des champignons. Il est assez commun que le cidre et autres boissons fermentées portent leur impression délétère sur

le système hépatique. Enfin, il convient d'énumérer parmi les causes extérieures de la maladie dont il s'agit toutes les impressions fâcheuses que nous recevons du dehors, toutes les souffrances de l'âme, etc. Qui ne sait pas que le chagrin est une des causes les plus ordinaires des maladies du foie ?

Traitement curatif. Il est difficile d'assigner un traitement pour les douleurs du foie, avant d'avoir préalablement bien déterminé l'état pathologique de ce viscère. Lorsqu'on a obtenu les renseignemens désirables, on soumet d'ordinaire le malade au régime le plus doux : les décoctions de gruau, de carotte, les bouillons de tortue, de veau, de poulet, sont des boissons très-convenables. On prend communément, dans l'hépatalgie chronique, les eaux gazeuses de Spa, de Vichy, etc. J'ai moi-même constaté les vertus des eaux de Forges. Il est même avantageux de se rendre sur les lieux où se trouvent les sources de ces eaux médicinales ; le voyage est une distraction qui assure leur efficacité. Les charlatans distribuent à Paris des pilules savonneuses auxquelles on ne doit qu'une médiocre confiance ; c'est sous cette forme qu'un médicastre a long-temps préconisé le fiel de bœuf ; les résineux laxatifs ne sont pas sans réussite. Quant aux moyens curatifs extérieurs, si l'irritation est vive et très-prononcée, on peut prescrire les sangsues. Ce remède est surtout indiqué, lorsque l'hépatalgie s'établit après la suppression du flux hémorrhoïdal : le cautère, le vésicatoire, le moxa, sont, dans d'autres cas, d'une utilité incontestable. Lorsqu'on soupçonne la dégénération squirrheuse ou stéatomateuse du foie, à l'imitation des Anglais, nous employons le mercure par la voie des frictions ; les bains soulagent les personnes dont la susceptibilité nerveuse est très-excitable. En semblable occasion, j'ai prescrit des lavemens de pavot, qui ont parfaitement répondu à mon attente.

GENRE IV.

HÉPATITE. Hepatitis.

Cette affection est une de celles dont les anciens ont le mieux parlé : il paroît néanmoins qu'ils ont compris sous le nom d'*hépatite* une multitude de maladies différentes. Pour l'établissement des espèces, j'adopte la distinction qui est la plus conforme aux lois de la saine physiologie et aux vrais principes de la thérapeutique médicinale :

1ère *Espèce.* L'Hépatite aiguë. *Hepatitis acuta.* Elle se manifeste par une fièvre continue, par une soif ardente, par une toux sèche, par une respiration difficile, par des urines rouges et enflammées, par une tension douloureuse et quelquefois pulsatile de l'hypocondre droit. Dans certains cas, il y a un gonflement manifeste dans les parties malades.

2ème *Esp.* L'Hépatite chronique. *Hepatitis chronica.* Cette espèce, qui a été observée par beaucoup de praticiens, se déclare communément par une douleur sourde et obtuse dans les hypocondres; cette douleur se propage d'ordinaire le long de la clavicule et de l'épaule; elle se fait particulièrement sentir, lorsqu'avec la main on presse la région du foie : toute cette région est comme pleine et tendue; on y remarque presque toujours de l'engorgement et de la rénitence. Les membres thorachiques et abdominaux sont brisés et dans un état continuel de lassitude; les voies digestives sont en proie aux flatulences et aux rapports acides. Les malades ont du penchant à la mélancolie et recherchent la solitude.

Tableau de l'Hépatite. L'hépatite est une affection assez fréquente : elle se déclare quelquefois d'une manière spontanée; quelquefois aussi elle se forme avec lenteur, et succède à d'autres maladies. Elle s'annonce par une fièvre brûlante. Son premier symptôme est une tension tantôt vive et superficielle, tantôt obtuse et profonde, accompagnée de douleur à l'hypocondre droit. Cette douleur réside dans les membranes ou dans le propre parenchyme du foie. Elle occupe tantôt la partie convexe, tantôt la partie concave de ce viscère. Elle s'étend et se propage le long de l'épaule droite, et souvent même sur toute la poitrine. C'est surtout pendant l'inspiration qu'elle augmente, au point de rendre ce mouvement très-pénible. Certains malades sont singulièrement tourmentés par des quintes de toux. Il est des médecins qui s'égarent alors sur le caractère des symptômes, et qui les regardent comme le résultat d'une phlegmasie du poumon. Les individus atteints de l'hépatite éprouvent, dans d'autres circonstances, des nausées, des vomissemens, ou même des hoquets qu'il est impossible de réprimer. Ces accidens sont l'effet d'une sympathie de contiguité. On juge alors que c'est la face concave du foie qui se trouve spécialement atteinte d'inflammation, tandis que les accès de dypsnée et les anhélations décèlent plutôt que c'est la partie convexe. Il survient parfois, dans ce dernier cas, un état d'anxiété et d'oppression dont il est difficile de s'affranchir.

Le passage de la bile est souvent intercepté dans l'intérieur des intestins par la constriction subite de ses conduits excréteurs. On voit dès-lors se manifester la plupart des phénomènes qui constituent l'ictéritie. La peau, la conjonctive, l'urine, etc., prennent soudainement une couleur jaune; le pouls est petit, serré, toujours dur; la bouche est aride et desséchée; la soif est vive, et la langue est recouverte d'un enduit croûteux, de couleur brunâtre ou flavescente; les forces tombent dans une prostration qui s'accroît avec une rapidité alarmante: le délire et l'insomnie fatiguent sans cesse le malade. L'un de ses plus grands supplices est une constipation si opiniâtre, qu'aucun moyen ne peut en triompher. D'autres fois il se trouve dans une situation absolument contraire : il est énervé par des entérorrhées bilieuses ou par des flux sanguinolens qu'on croiroit être des

flux dysentériques. Les matières fécales ont une couleur cendrée; elles sont excessivement fétides : le ventre est en même temps dur et tendu.

L'hépatite prend fréquemment le caractère chronique; alors les malades sont peu tourmentés par la fièvre; mais le malaise des hypocondres est continuel. Le côté droit surtout est dans un état d'engorgement et de rénitence; la région épigastrique est sans cesse en proie à un sentiment de pesanteur et de plénitude; il y a une propension constante vers le sommeil; mais ce sommeil est agité et interrompu. Lorsque l'ictéritie vient se joindre à l'hépatite chronique, une fièvre lente se manifeste. Cette fièvre, qui s'exaspère vers le soir, est accompagnée de sueurs nocturnes, d'émaciation et d'une extrême foiblesse; au total, c'est la fièvre hectique, bien caractérisée, qui résulte de la formation d'un ou de plusieurs abcès dans la propre substance du foie. Les syncopes sont plus ou moins fréquentes dans le cours de cette maladie : tel étoit le symptôme principal qu'éprouvoit une femme célèbre qui mourut il y a peu d'années. Pour prévenir ces défaillances qui se répétoient souvent, elle abusoit des potions toniques, buvoit avec excès des vins généreux, qui effectivement lui procuroient une force momentanée; elle finit par ne pouvoir plus prendre aucun aliment solide, et termina douloureusement son existence. Nous procédâmes à l'ouverture de son cadavre; son foie étoit dégénéré et avoit pris un accroissement prodigieux.

La terminaison de l'hépatite est analogue à celle de toutes les phlegmasies; quelquefois son entière solution est opérée par des sueurs qui laissent des taches jaunes sur le linge; quelquefois c'est une hémorrhagie que suit une détente salutaire : dans d'autres cas, le malade est délivré par un flux abondant d'urine qui dépose un sédiment épais et d'une rougeur très-intense. L'issue n'est pas moins favorable, si la matière morbifique est éliminée du corps d'une manière insensible, et sans qu'on aperçoive la moindre altération dans les fonctions. Enfin, il peut arriver que l'inflammation change de siége et se dirige sur un autre organe; c'est ainsi qu'on a vu l'hépatite se convertir en gastrite, en entérite, en néphrite, etc. Lorsque la maladie se prolonge, c'est un signe que le parenchyme du foie entre dans une fonte suppurative. Cette terminaison s'annonce et se confirme par une rémission marquée de la fièvre, par des pesanteurs et des pulsations dans la région hépatique. On ne sauroit se coucher sur le côté gauche sans éprouver un poids énorme qui fatigue à l'excès. Viennent enfin des frissons vagues et irréguliers, qui annoncent le travail d'une destruction intérieure. Quand un pathologiste habile et expérimenté reconnoît une tumeur fluctuante qui fait une sorte de saillie vers la surface du corps, il est facile et peu dangereux d'y pratiquer une incision pour éliminer le pus et le chasser du foyer de l'abcès; mais cette opération n'est guère possible, si la tumeur n'existe que dans l'intérieur du foie. M. le docteur Hébréard a consigné dans

les Mémoires de la Société médicale d'émulation deux faits intéressans qui prouvent, d'une manière irrécusable, que des abcès formés dans le parenchyme du foie peuvent se vider par la voie des bronches et par l'expectoration, au moyen des adhérences qui s'établissent entre le foie, le diaphragme et le poumon. Il existoit déjà des observations qui démontrent que la matière de la suppuration peut également être transportée par un semblable mécanisme dans l'estomac ou dans l'intestin colon, et chassée hors du corps avec les déjections alvines.

Malheureusement, il n'est pas rare de voir l'hépatite dégénérer en squirrhe, surtout quand cette maladie a gardé long-temps une marche chronique; cette terminaison est toujours funeste : j'en ai vu plusieurs exemples dans les hôpitaux; il est un autre cas non moins dangereux. Si l'inflammation parcourt ses périodes avec une rapidité extraordinaire, si le pouls est foible et tremblant, si le corps se couvre d'une sueur froide et visqueuse, si le hoquet se déclare, si le malade tombe dans des syncopes prolongées, s'il éprouve des frissonnemens convulsifs, si ses yeux se ternissent, si sa face devient hippocratique, si l'estomac se contracte et ne conserve aucun aliment ni aucune boisson dans sa cavité, si la matière du vomissement est noirâtre, si les selles sont fétides, etc.; il n'y a plus d'espoir, la gangrène est inévitable et la mort est certaine.

Causes organiques. Les vaisseaux innombrables qui se distribuent dans la substance du foie, sa proximité de l'organe du cœur, les impressions journalières que reçoit ce viscère des balancemens du diaphragme et de l'action des muscles abdominaux, l'irritabilité des canaux excréteurs de la bile, etc., sont des causes qui le disposent plus ou moins au développement de l'inflammation. On observe que cette maladie attaque principalement les individus qui sont doués d'un tempérament bilieux et mélancolique; les adultes plutôt que ceux qui sont au-dessous de l'âge de la puberté. Les auteurs anglais ont remarqué que, dans les régimens nombreux exposés aux mêmes causes, les très-jeunes gens n'étoient jamais atteints de l'hépatite, tandis que les soldats plus âgés s'y trouvoient fréquemment exposés.

Causes extérieures. Il faut énumérer d'abord parmi les causes extérieures de l'hépatite l'influence du climat et des chaleurs atmosphériques, l'action perpendiculaire et long-temps continuée d'un soleil ardent, etc. C'est sous les tropiques qu'on observe le plus communément cette affection. Il faut aussi ranger parmi les causes de l'hépatite tous les événemens qui peuvent susciter des chagrins ou mettre en jeu les passions de l'âme et porter à la colère, les fatigues de la guerre, les exercices violens, les veilles longues et forcées. Ceux qui abusent des vins généreux, des liqueurs fortes et spiritueuses, des viandes grasses, des épiceries, qui sont privés des végétaux pendant un temps plus ou moins long, etc., doivent s'attendre à de pareils accidens. Les jeûnes

prolongés, une soif violente éprouvée dans les déserts de l'Afrique, ou l'emploi d'une eau sale et corrompue, ont souvent été funestes aux voyageurs. On dit même qu'à la suite des privations de toute espèce, on a vu l'hépatite se déclarer épidémiquement dans certaines contrées. Enfin, l'affection qui nous occupe est fréquemment la suite des fièvres intermittentes, du choléra-morbus, etc.

Traitement curatif. Le traitement de l'hépatite est plus difficile à diriger que celui des autres phlegmasies; il exige des soins plus éclairés. Si le pouls est dur, si la face est vivement colorée, je ne connois pas de remède plus urgent que la saignée. Il est des auteurs qui préfèrent qu'on applique les sangsues à l'anus; ils allèguent qu'il faut avoir égard à la circulation particulière qui s'effectue dans l'intérieur du foie. On peut du reste abattre en quelque sorte l'orgasme inflammatoire et détourner l'irritation qui seroit concentrée dans ce viscère, en administrant des cathartiques, dont l'effet est de mettre en jeu la contractilité musculaire du conduit intestinal. On purge les entrailles avec les pilules de calomélas; si on ne parvient pas à guérir, on imprime du moins à la maladie un caractère chronique, qui rend les symptômes moins dangereux. Enfin, pour prévenir toute terminaison fâcheuse dans une inflammation aussi grave, il est des médecins qui font recouvrir l'hypocondre droit par des vésicatoires dont on réitère l'application un certain nombre de fois. On fomente cette même région avec une décoction de plantes émollientes: on ne donne au malade que des boissons douces et mucilagineuses. Plusieurs individus atteints des symptômes de l'hépatite m'ont avoué qu'ils souffroient moins quand leurs urines étoient plus copieuses: il importe donc de donner quelque préférence aux diurétiques. Dans le second temps de la maladie, on a recours à des toniques légers pour prévenir la prostration des forces ou pour empêcher les progrès de la foiblesse.

Le traitement de l'hépatite chronique réclame des moyens plus énergiques: on connoît les succès obtenus par le mercure, qui agit, comme par enchantement, lorsqu'on l'administre avant le travail de la fonte suppurative, ou avant la tendance de cet organe à l'induration. C'est une règle généralement observée par les praticiens que les frictions doivent être opérées sur la région hépatique. Il convient du reste de s'abstenir d'un pareil remède, toutes les fois que l'hépatite s'unit aux phénomènes sinistres de la myopyrie, plus ordinairement connue sous le nom de *fièvre adynamique*. Il faut pareillement suspendre son emploi, lorsqu'il agit avec trop de force sur les organes, lorsqu'il provoque une salivation excessive, lorsqu'il porte le trouble dans la respiration et dans la digestion. Il arrive parfois que les remèdes administrés sont absolument impuissans, et qu'il se forme un ou plusieurs abcès dans le parenchyme du foie: or, un pareil cas n'est pas toujours désespéré. Nous avons déjà dit qu'en semblable occasion, le pus pouvoit être

chassé au-dehors, au moyen des adhérences contractées par le foyer de cette suppuration et les parties contiguës. C'est ainsi qu'un abcès situé à la face concave du foie se dégorge dans le ventricule ou dans l'intestin colon, et s'échappe par la route des matières excrémentitielles. Si l'abcès réside au contraire sur la surface convexe du foie, les adhérences s'établissent avec le diaphragme ou avec les parois de l'abdomen; la première de ces circonstances exige, comme on le conçoit très-bien, l'opération de l'empyème pour délivrer la cavité thorachique. Mais nous avons déjà remarqué que le pus peut se vider par le secours de l'expectoration pulmonaire. M. Hébréard prétend en conséquence que, comme l'inflammation des parties est une condition indispensable pour l'établissement des adhérences propres à l'élimination de l'abcès, il est essentiel de la favoriser par l'heureux emploi de quelques stimulans; il veut qu'on use des frictions, du moxa, du vésicatoire, etc. Il prétend que, si la nature résiste, on peut avec une sage hardiesse procéder à l'incision des parois abdominales, pour donner passage à la matière de l'épanchement. Il ajoute même que la paracentèse, dans ce cas, offre des chances plus certaines que l'opération de l'empyème et celle du trépan, qu'on pratique toutes les fois que l'on veut extraire le pus amassé dans le thorax ou dans le crâne. Il ne sagit que de bien étudier les signes qui annoncent l'existence de l'épanchement, et le lieu précis qu'il occupe. Au surplus, il faut opérer une ouverture convenable; et pour atteindre le but qu'on se propose, l'incision est constamment préférable à la ponction.

GENRE V.

CHOLÉPYRIE. Cholepyria.

C'est l'affection que l'on désigne communément sous le nom de *fièvre bilieuse*. C'est la fièvre méningo-gastrique des écoles modernes; elle est la plus fréquente de toutes celles qu'éprouve l'espèce humaine; elle est la plus essentielle à bien connoître. Qu'on consulte les écrits de la plupart des auteurs qui traitent de cette maladie, on ne trouve chez eux que des explications arbitraires et erronées des phénomènes qui la constituent! D'autres la décrivent avec des complications qui en font disparoître les caractères essentiels. Celui qui veut prendre une connoissance exacte de la cholépyrie doit donc l'examiner dans son état de simplicité, et il ne parviendra à ce but qu'en analysant sévèrement et avec un jugement solide les faits généralement observés. M. Pinel a fort bien démontré que son siége spécial est dans le conduit alimentaire, mais surtout dans l'estomac et le duodénum, aussi-bien que dans les viscères sécréteurs de la bile et du suc pancréatique. De là proviennent sans doute la sensibilité vive de l'épigastre, l'ardeur de l'abdomen, la constipation, et quelquefois l'entérorrhée, etc., que l'on remarque pendant

sa marche et son développement. Voici, du reste, les principales espèces de cholépyrie qu'il me paroît essentiel d'établir, pour mieux déterminer ensuite le meilleur mode de curation. Ces espèces ont été décrites par beaucoup d'observateurs :

1ère *Espèce.* La Cholépyrie simple. *Cholepyria simplex.* Cette espèce se manifeste par des frissons fugaces et par une grande lassitude de tous les membres; il y a douleur gravative de la tête, pesanteur à l'épigastre, perte absolue de l'appétit, amertume extrême de la bouche, des nausées, des vomissemens, etc.; la langue est couverte d'un limon jaunâtre. Cette espèce de cholépyrie est courte et de peu de durée; elle n'exige pas de grands remèdes.

2ème *Esp.* La Cholépyrie ardente. *Cholepyria ardens.* C'est le *causus* des anciens. Quelques princes de l'art l'indiquent aussi sous le nom de *febris ustoria.* Deux symptômes capitaux la distinguent : une soif dévorante et inextinguible qui consume les malades, et une chaleur incendiaire dans l'intérieur du corps. Souvent il s'établit un froid insupportable aux extrémités et à la surface de la peau, tandis que le malade croit avoir des torrens de feu dans ses entrailles; les yeux sont étincelans; la face est toute rouge et toute enflammée; le délire est féroce; la céphalalgie est atroce; elle est accompagnée d'un tintement des oreilles et d'un battement extraordinaire des artères temporales. On observe d'ailleurs dans cette espèce tous les phénomènes de la cholépyrie simple; la langue est saburrale, et exhale l'odeur fétide d'une bile dégénérée.

3ème *Esp.* La Cholépyrie adynamique. *Cholepyria adynamica.* C'est certainement à cette espèce qu'il faut rapporter la fameuse épidémie de Lausanne, dont Tissot nous a retracé une description si fidèle. Cette épidémie présentoit effectivement tous les signes de l'abattement et de la prostration; les malades pouvoient à peine se mouvoir. Dans la cholépyrie adynamique, la bile est tenace et noirâtre; elle s'attache aux gencives et aux dents; la salive est glutineuse; le patient est horriblement fatigué par des nausées opiniâtres; il y a délire et taciturnité; le ventre est dur et météorisé; les selles sont écumeuses et poisseuses, d'une excessive puanteur; le corps se couvre de maculations et de pétéchies; il survient souvent des hémorrhagies nasales qui n'apportent aucun soulagement; la foiblesse universelle fait trembler tous les membres, etc.

4ème *Esp.* La Cholépyrie catarrhale. *Cholepyria catarrhalis.* Cette espèce est très-fréquente, surtout dans le climat de Paris, où la température est très-variable; elle se déclare principalement sur le déclin de l'automne et aux approches de l'hiver; elle règne quelquefois épidémiquement; elle attaque d'ordinaire les enfans, les femmes et les vieillards. Il y a céphalalgie et engorgement des sinus frontaux; les redoublemens se montrent constamment sous la forme d'une toux violente qui s'apaise avec eux et qui est remplacée par des sueurs fétides; on y voit en un mot tous les phénomènes de l'affection catarrhale; il y a irritation simultanée du système muqueux et du système biliaire, etc.

5ème *Esp.* La Cholépyrie traumatique. *Cholepyria traumatica.* Les coups à la tête, les contusions, les chutes, etc., sont très-propres à développer tous les accidens de la cholépyrie. C'est ce qui s'observe à tout instant dans les armées, et c'est ce que nous avons vu fréquemment à l'hôpital

Saint-Louis. Lorsque la blessure a été grave, cette espèce de cholépyrie prend d'ordinaire le caractère adynamique. Les forces des malades tombent dans la prostration; leur pouls est petit, peu accéléré; la chaleur de la peau est mordicante; la langue se couvre tout à coup d'un enduit très-sale; la face se gonfle et prend une teinte d'un jaune livide. A ces symptômes vient se joindre un délire presque continuel, et quelquefois un état soporeux.

Tableau de la Cholépyrie. La cholépyrie s'annonce communément par des lassitudes dans tous les membres, par un sentiment de formication dans tous les muscles, par des douleurs aux jointures, par des pandiculations, par une sorte de pesanteur dans la région épigastrique, etc. La tête est lourde et brûlante; les malades sont tourmentés par la soif; la langue blanchit; le corps se couvre de sueur; il y a un accablement général; l'appétit manque, et l'estomac est comme surchargé de nourriture; le sommeil est inquiet et ne rétablit pas les forces; les malades sont surtout très-sensibles aux variations atmosphériques.

Enfin, l'invasion de la cholépyrie s'effectue; il survient un frisson et un mouvement universel d'horripilation; le malade est fatigué par des nausées, par des anxiétés et des pulsations à l'épigastre; la céphalalgie s'accroît; il y a tension et élévation des hypocondres; le visage se couvre d'une teinte jaune et comme verdâtre autour du nez et des lèvres; les yeux sont rouges, quelquefois flavescens; la langue est sordide et souillée d'un enduit limoneux; le goût est dépravé; la bouche se remplit d'amertume; à des rapports nidoreux, succèdent parfois des vomissemens d'une bile érugineuse qui brûle la gorge, et laisse dans le gosier des impressions pénibles. Le ventre est constipé ou dévoyé; les déjections sont d'une fétidité insupportable; les urines sont rares, safranées, écumeuses, épaisses, bourbeuses, sédimenteuses. Finke, qui a si bien décrit l'épidémie de Mecklembourg, a vu néanmoins les urines très-claires, lorsque la maladie se compliquoit de symptômes nerveux. Quand cette excrétion est momentanément suspendue, il se manifeste de légères sueurs symptomatiques, qui apportent quelque soulagement aux malades; ceux-ci appètent singulièrement les boissons froides. Le pouls est plein, inégal; le sang que l'on obtient alors par la phlébotomie est rouge et forme une croûte verdâtre.

Les redoublemens de la cholépyrie ont lieu principalement le matin. Pendant le cours des guerres qui viennent de dévaster l'Europe, nous l'avons vue souvent nous présenter tous les phénomènes de l'adynamie la plus prononcée. La céphalalgie étoit atroce; la physionomie décomposée; les yeux étoient ternes et couverts de chassie; la langue étoit sèche, brûlée, noire, tremblante; les dents étoient comme enchâssées dans un sédiment glutineux; la salive étoit collante. Les malades en délire se montroient tantôt taciturnes, tantôt loquaces. La chaleur qu'ils éprouvoient étoit dévorante; mais la carpologie étoit le symptôme le plus funeste. Certains jours sembloient marqués

par des signes effrayans. La peau se couvroit d'éruptions pétéchiales ; un sang fétide s'écouloit des narines ; le ventre étoit météorisé et résonnoit comme un ballon. On étoit épouvanté d'une pulsation extraordinaire qui avoit lieu dans les carotides.

Quand la cholépyrie se complique de l'affection catarrhale, les phénomènes ont moins de gravité ; mais la céphalalgie sus-orbitaire n'en est pas moins intolérable. La toux, qui éclate à chaque redoublement, n'a pas un seul instant d'interruption ; elle résiste à tous les narcotiques usités. Le thorax et l'abdomen sont déchirés par les efforts convulsifs des muscles qui coopèrent à l'expectoration. Il n'y a que les selles bilieuses qui procurent un peu de calme. Lorsque cette fièvre est épidémique, et qu'elle a été le résultat d'une nourriture dépravée, il est assez commun de voir rejeter aux malades des mucosités blanchâtres ou verdâtres, après quelques entéralgies et de vives tranchées. La toux est d'abord sèche et spasmodique ; sur la fin de la maladie, elle est plus grasse et plus humide.

J'ai déjà rangé la fièvre ardente parmi les espèces de cholépyrie. J'ai déjà fait mention de cette soif inextinguible qui n'abandonne pas les malades, au point de devenir leur plus cruel tourment ; j'ai parlé de cette effervescence intérieure et centrale qui ressemble à un vaste incendie ; de ce froid glacial qui règne aux extrémités ; de cette haleine embrasée qui s'échappe de la bouche des fébricitans, etc. Je pourrois aussi fortifier ce tableau par la description de ces paroxysmes sans relâche, de ces insomnies délirantes qui laissent dans l'âme une profonde consternation, de cette exaltation prodigieuse du cerveau, qui fait concevoir des idées sublimes au sein des désordres physiques les plus alarmans, et qui a fait dire à quelques anciens que les malades pouvoient prophétiser l'avenir, etc.

Les symptômes de la cholépyrie varient singulièrement d'intensité, suivant beaucoup de circonstances, et surtout selon l'état des forces vitales. C'est ainsi, par exemple, que le frisson peut s'accroître jusqu'au tremblement et jusqu'aux secousses les plus violentes. C'est ainsi que le sentiment intérieur de chaleur et la soif se portent souvent jusqu'à un degré qui les rend insupportables. Il en est de même pour la constipation qui se déclare avec tant d'opiniâtreté, qu'il en résulte d'horribles anxiétés. D'autres fois c'est une entérorrhée qui est portée au point de devenir colliquative. Les climats chauds semblent en général imprimer une grande exaspération à tous ces accidens. La cholépyrie se termine communément vers le septième, quatorzième ou vingt-unième jour par des crises très-apparentes, par des hémorrhagies, des sueurs, des urines sédimenteuses, plus souvent encore par des déjections alvines, mais rarement par une solution insensible. On doit cependant observer que sa marche ne paroît pas si exactement soumise à l'influence des jours critiques que l'angiopyrie ou fièvre inflammatoire.

Causes organiques. Stoll est sans contredit le plus grand peintre de la maladie dont nous traitons. Mais sa doctrine sur la fièvre bilieuse, est-elle admissible d'après les connoissances actuelles sur l'économie animale? Cette polycholie dont il parle tant, et qu'il représente tantôt mobile et s'évacuant par les seuls efforts de la nature, tantôt turgescente et fixe comme un ferment corrupteur, pénétrant dans le sang, pour y servir de germe à une foule de maladies diverses; cette polycholie, dis-je, n'est-elle pas un être purement fictif et imaginaire? Une semblable théorie, ne peut-elle pas donner lieu à des vacillations sur le traitement de la maladie? Sans m'appuyer ici des analyses du sang entreprises par nos chimistes modernes, analyses qui sont encore futiles et de peu de valeur, n'est-il pas plus convenable de remonter à l'influence primitive des forces vitales sur les sécrétions? Cette influence n'est-elle pas la cause première de toutes les altérations vicieuses que reçoivent les humeurs sécrétées, et particulièrement la bile? D'ailleurs, ces divers degrés d'intensité que l'on observe tous les jours dans les symptômes de la cholépyrie, suivant l'état de la sensibilité individuelle, n'indique-t-elle pas que cette affection est due à l'irritation des organes gastriques? Qu'on réfléchisse un instant à l'importance de ces organes, à leurs connexions sympathiques, on ne sera plus étonné de cette multitude de fièvres bilieuses qui se développent dans l'espèce humaine! Ces fièvres sont autant d'efforts salutaires, à l'aide desquels la nature cherche à dissiper les embarras des premières voies. C'est ainsi qu'elle parvient à se délivrer de l'*épine de Vanhelmont*, et qu'elle excite, dans les parties où cette épine est enfoncée, l'inflammation et la suppuration qui l'entraîne.

Causes extérieures. Des écarts habituels dans le régime, des excès de table, des nourritures grasses, huileuses, indigestes, des boissons trop fermentées, etc., favorisent singulièrement la dégénération bilieuse, ainsi que l'a remarqué l'illustre professeur Grimaud. Une vie trop sédentaire, l'habitation des lieux humides et peu aérés, les études et les travaux prolongés, etc., donnent lieu au même accident. Tout ce qui supprime les évacuations accoutumées, telles que la transpiration et les menstrues, n'est pas moins nuisible aux sécrétions les plus importantes de l'économie animale. Il est des qualités encore occultes de l'atmosphère qui paroissent faire prédominer les fièvres gastriques. On sait par l'expérience qu'une constitution trop chaude ou trop sèche de l'air est très-propre à les faire naître. On les voit surtout régner sur la fin d'un été brûlant. Les causes morales doivent être comptées; les chagrins profonds, toutes les passions fortes, particulièrement la colère, disposent le corps aux atteintes de la cholépyrie.

Traitement curatif. C'est peu d'avoir tracé la marche de la cholépyrie, d'avoir procédé à l'investigation de ses causes, il importe de combattre cette affection par

les moyens les plus convenables. Souvent, à la vérité, les plus foibles secours lui suffisent; il ne s'agit que de suivre les directions heureuses de la nature et d'écarter tout ce qui peut lui nuire. Il faut, selon le précepte d'Hippocrate, favoriser d'abord la coction de ce qu'on nomme la *matière morbifique*, afin d'opérer ensuite son évacuation. A l'exemple des plus grands maîtres, nous opérons cette coction des humeurs par l'emploi des remèdes qui sont constamment en rapport avec les agens qui ont déterminé le développement de la fièvre, et avec ses phénomènes les plus graves. Nous administrons des boissons délayantes, mucilagineuses, et presque toujours légèrement acidulées; c'est ainsi que nous nous servons des bouillons de poulet ou de l'eau de veau, qu'on peut édulcorer avec le sirop de capillaire ou celui de violette; les sucs du citron, de l'orange ou de la groseille, sont certainement très-convenables. Stoll se servoit de l'eau pure avec l'oxymel dès le début de la maladie. A l'hôpital Saint-Louis, ce sont de simples infusions d'oseille ou de chicorée sauvage, ou du tartre acidule de potasse dans une limonade ordinaire. Si c'est le principe catarrhal qui prédomine, on emploie la tisane composée avec les quatre fleurs pectorales et le sirop de guimauve ou de gomme arabique. Si le caractère adynamique est prononcé, on aiguise la seconde eau de chiendent avec l'acide sulfurique, qui est un antiseptique des plus efficaces, etc.

Les émétiques sont indiqués dans presque toutes les cholépyries. Ils sont administrés dans le début de ces affections, lorsque la matière turge, pour me servir de l'expression de l'école : on dit qu'elle turge, lorsqu'elle tourmente et agite toutes les parties du corps malade. C'est à l'aide du tartre stibié qu'on provoque d'ordinaire le vomissement, surtout chez les individus robustes et jeunes. Pour les constitutions foibles, c'est l'ipécacuanha, qui est préférable. La dose du premier de ces remèdes est de deux grains dans dix onces d'eau commune, en y ajoutant un tiers de sirop de capillaire, qu'on boit en trois prises; si la première et la seconde suffisent, on renonce à la troisième, ou on la donne en lavement. La poudre de la racine du Brésil est un médicament moins actif que le tartre stibié : on la fait avaler à la quantité de dix-huit ou vingt grains dans deux verres de véhicule; elle convient mieux dans les cholépyries des femmes et des enfans. Au surplus, on aide l'action des émétiques par divers procédés qu'il est inutile de détailler ici, parce qu'ils ne sont pas même ignorés des infirmiers et des garde-malades. C'est ainsi, par exemple, qu'on administre quelques doses d'eau tiède, qui a toujours des résultats avantageux. On a dit pourtant qu'il falloit s'abstenir de pareils remèdes chez les individus affoiblis par des causes énervantes. Mais ne confondons jamais cette dissolution du système des forces avec l'oppression générale qui résulte de la présence du foyer bilieux, et qui trompe souvent les médecins inexpérimentés.

On fait un grand usage des purgatifs dans le traitement des cholépyries, selon la diversité des tempéramens et des climats; mais on a la prudence d'attendre que la coc-

tion des humeurs soit totalement opérée. On s'aperçoit de l'utilité de ces remèdes, parce que, de jour en jour, on voit la langue des malades se nettoyer de l'enduit saburral qui la recouvre. A Paris, on a souvent recours à la manne, au sulfate et au phosphate de soude, aux follicules de séné, etc. Dans les temps chauds, on préfère la pulpe des tamarins, le tartrate acidule de potasse, beaucoup d'autres sels analogues. Je n'ai pas besoin de redire ici qu'il ne faut pas, à l'exemple de certains médecins que Molière tournoit en ridicule, tourmenter de deux jours l'un les intestins par des évacuans, sous le vain prétexte de poursuivre cette prétendue *matière morbifique*. Il n'y a que les secours modérés qui aident favorablement la nature surchargée. Boire et s'abstenir de toute alimentation animale, tel est le plan de conduite qui convient aux malades.

Malgré les assertions exagérées des solidistes, on ne sauroit disconvenir que la bile ne contracte, dans le cours de la fièvre, une dégénération particulière qui constitue un état grave et qui réclame un traitement particulier. Les acides végétaux ou minéraux qui résistent à la dissolution des humeurs, obtiennent ici la préférence. On emploie les sucs d'orange et de citron; la tisane de pulpe de tamarins est très-usitée dans nos hôpitaux; on fait bouillir les feuilles d'oseille dans les campagnes. Une décoction de chiendent, aiguisée avec l'acide sulfurique, obtient aussi des avantages. Lorsqu'il y avoit tendance à la prostration, nous donnions, à l'hôpital Saint-Louis, une infusion de fleurs de camomille romaine ou de sommités de petite centaurée rougie par le vin. Dans des cas graves, c'est l'infusion de contrayerva ou de serpentaire de Virginie, une décoction de quinquina, etc.; on associe à ces boissons l'emploi des vésicatoires, ou autres topiques stimulans dont l'industrie des pharmaciens de Paris sait varier la composition avec une sagacité particulière. Comme la cause matérielle de la cholépyrie est dans les premières voies, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, les évacuations réitérées, auxquelles il faut recourir, doivent nécessairement affoiblir l'estomac, et cette débilitation entraîne souvent des rechutes. Il importe donc de fortifier l'estomac par l'administration méthodique et graduée des bouillons restaurans ou de quelques vins stomachiques, tels que ceux de Bordeaux, de Porto ou de Malaga; c'est par ces moyens simples qu'on procure aux malades une heureuse et bonne convalescence.

Les cas où la saignée peut convenir dans le traitement de la cholépyrie sont infiniment rares : cette opération est en général plus nuisible qu'utile. Cependant, dans les pays chauds, lorsque la maladie a été causée par l'action d'un soleil ardent, ou qu'elle survient à la suite des chutes et blessures graves, on peut la pratiquer avec succès dans les premiers jours : employée plus tard, elle peut troubler les mouvemens salutaires de la nature, causer le délire, et produire un agacement extraordinaire dans le système nerveux. La pratique des plus grands maîtres de l'art a constamment confirmé cette opinion.

GENRE VI.

CHOLERRHAGIE. CHOLERRHAGIA.

On nomme ainsi une affection caractérisée par un vomissement extraordinaire et par des déjections fréquentes d'une bile âcre, jaune, verte et porracée. Cette affection est accompagnée de spasmes, d'anxiétés et d'une extrême prostration dans le système des forces; le pouls est vif et singulièrement accéléré. La cholerrhagie ou *choléra morbus,* est une maladie grave et dangereuse; elle est effrayante par la rapidité de sa marche et par sa terminaison qui est presque toujours funeste.

1ère *Espèce.* La Cholerrhagie essentielle. *Cholerrhagia primaria.* C'est l'espèce qui arrive spontanément et par des causes qu'on ne peut souvent bien découvrir. Elle est fréquente vers la fin de l'été, au mois d'août, par exemple; quelquefois pourtant elle paroît en automne et dans le printemps.

2ème *Esp.* La Cholerrhagie symptomatique. *Cholerrhagia symptomatica.* Il faut ainsi désigner la cholerrhagie qui se développe par l'introduction des substances vénéneuses dans l'intérieur de l'estomac, particulièrement des champignons vénéneux; on voit aussi cette affection se développer par l'emploi de certaines crudités ou nourritures indigestes. Un paysan mourut presque subitement pour avoir avalé une copieuse salade de concombres. Une trop grande dose de mercure administrée intérieurement produit quelquefois un résultat aussi triste.

Tableau de la Cholerrhagie. Hippocrate a donné un tableau véritable et pittoresque du *choléra morbus,* dans son Traité des Épidémies; il a peint avec autant de force que de concision les vomissemens, les déjections alvines, les douleurs, les agitations, l'aphonie, le hoquet, les mouvemens convulsifs, la prostration et l'immobilité des malades, la rigidité spasmodique et le froid glacial des extrémités inférieures, etc. La bile, qui est le résultat des vomissemens et des déjections, contracte une dégénération extraordinaire : elle est porracée et érugineuse; elle communique aux organes une sensation brûlante.

Lorsque la cholerrhagie est sur le point de se déclarer, elle est communément précédée par des dégoûts insurmontables, par l'aridité de la bouche et par une soif ardente, par des souffrances, des anxiétés et des feux dans l'épigastre, par un sentiment de contusion et de brisement dans tous les membres, par des urines jaunes et enflammées, par l'impuissance de dormir un seul instant. La céphalalgie qui prédomine annonce le désordre et l'intempérie du système hépatique. Il me semble, me disoit un de ces malheureux, qu'on perfore mon front avec une tarière. Enfin la maladie commence et

les vomissemens s'établissent. Après les efforts les plus douloureux et les plus convulsifs, le patient rend des flots de bile verte, et quelquefois des amas de matière glaireuse; viennent plus tard des selles noires, poisseuses et d'une fétidité repoussante. Les tranchées, les entéralgies, etc., sont si violentes, que les entrailles en sont, pour ainsi dire, déchirées. Souvent une chaleur brûlante se développe dans l'intérieur du corps, tandis que l'extérieur est froid ou dans un degré naturel de température. Les extrémités sont, dans certains cas, recouvertes d'une sueur glacée et visqueuse.

Le pouls, dans cette maladie, est en général foible et concentré; la langue est tapissée d'un enduit limoneux; les malades ont des syncopes fréquentes, et ne respirent qu'avec la plus grande peine; ils tombent enfin dans le délire et le coma; les forces s'affoiblissent de moment en moment; le visage devient livide et cadavéreux; les convulsions se succèdent; tous les membres se contractent, et la mort survient : ce fatal dénoûment arrive quelquefois dans l'espace de vingt-quatre heures; quelquefois la maladie se prolonge jusqu'au troisième jour, rarement plus tard: jamais elle ne passe le septième, à moins qu'elle ne dégénère en une autre affection.

Sydenham, qui a écrit une épidémie de choléra morbus, arrivée en 1669, fait remarquer que cette effroyable maladie arrive constamment à la fin de l'été. Voici les symptômes qu'il a observés : vomissemens excessifs et en même temps déjections alvines, difficiles et douloureuses, souffrances et tension déchirantes de l'abdomen, gastéralgies, pouls vif, fréquent, petit, inégal, angoisses inexprimables, sueurs, quelquefois contractions des muscles, défaillances, froid des extrémités et autres symptômes, qui font souvent périr le malade en vingt-quatre heures. Voici maintenant une observation que j'ai recueillie à l'hôpital Saint-Louis. Un homme fut inopinément saisi, dans la nuit du 17 au 18 août en 1814, par des coliques extraordinaires, auxquelles succédèrent des vomissemens et des déjections d'une bile jaune et filante. Le ventre étoit rénitent sans être ballonné, le pouls dur sans fréquence, douleur frontale aiguë, nul désir pour les alimens, soif dévorante, etc. : on apaisa ces premiers symptômes par des boissons délayantes. Le malade dormit un peu de temps ; mais il fut réveillé par de nouvelles souffrances : la face étoit profondément altérée, et les vomissemens redoubloient aussi-bien que les déjections. Le 20 , les douleurs furent plus vives; les envies d'aller à la garde-robe devinrent plus fréquentes. On pratiqua des fomentations : on appliqua les sangsues sur l'abdomen, et on réitéra ce moyen. Inutiles efforts ! les tranchées persistèrent; les vomissemens se supprimèrent ; l'accablement devint général, et le malade rendit le dernier soupir. A l'ouverture du cadavre, le premier phénomène qui attira notre attention, fut une quantité considérable de sérosité purulente, qui s'étoit amassée dans le péritoine, dont toute la surface étoit enflammée et couverte d'une matière albumi-

neuse-concrète ; le foie étoit d'un bleu violacé à son extérieur et d'un rouge très-vif dans son centre ; la rate étoit petite ; l'estomac revenu sur lui-même et presque entièrement rempli d'une matière jaune, filante, analogue à celle des vomissemens, mais moins délayée ; du reste, cette matière remplissoit en partie le duodénum et les intestins grêles. La membrane muqueuse en étoit fortement colorée.

Causes organiques. Les auteurs placent les causes organiques de la cholerrhagie dans dans une surabondance et dans une acrimonie de la bile, due à la suppression de la transpiration. Pour appuyer cette hypothèse, ils accumulent de longs et nombreux argumens ; ils admettent une fermentation purement imaginaire, etc. Ce qu'il y a de positif, c'est que la cholerrhagie attaque de préférence les personnes douées d'un tempérament bilieux, surtout lorsqu'elles sont constamment exposées à l'action de la chaleur. Voilà pourquoi cette affection est très-commune et presque endémique en Grèce, en Italie, en Espagne, en Mauritanie, en Arabie et dans l'Amérique méridionale. C'est sans doute l'influence d'une atmosphère enflammée qui frappe d'une si prompte dégénération la masse entière des humeurs, et gorge les premières voies d'un levain impur. Il s'établit aussitôt des contractions spasmodiques, qui ébranlent tous les organes du corps, qui rendent la face hippocratique, et tous les traits semblables à ceux d'un vieillard décrépit ou à ceux d'un fébricitant saisi d'un froid glacial, etc. Les phénomènes convulsifs ont lieu aussi dans les cuisses et les jambes, surtout dans les mollets, etc.

Causes extérieures. Parmi les causes extérieures qui sont propres à déterminer la cholerrhagie, il faut ranger les alimens pris en trop grande quantité ou doués de qualités nuisibles ; telles sont les substances flatulentes, âcres et irritantes. Le malheureux dont nous avons donné l'histoire, avoit mangé une grande quantité d'ognons crus. On a vu les mêmes accidens résulter des champignons, des melons, des concombres, de l'eau glacée, d'une simple limonade, etc. Rien n'est plus propre à développer ces phénomènes de la cholerrhagie, que l'action du froid de la soirée ou de la nuit sur un corps déjà échauffé par les rayons brûlans du soleil. Sydenham fait aussi mention d'une certaine constitution de l'air susceptible de développer la cholerrhagie épidémique, etc.

Traitement curatif. On peut sans doute rejeter la doctrine théorique de Sydenham ; mais on ne peut se dispenser d'admettre sa méthode curative. Ce grand homme rejette les cathartiques, même les plus doux, parce qu'ils exaspèrent horriblement les symptômes. Les narcotiques employés dès le début de la maladie ne sont pas mieux indiqués, parce qu'ils arrêtent les efforts de la nature. Il s'agit donc de prendre un terme moyen et de marcher entre ces deux écueils. Il faut donc recourir sans délai à des boissons douces et délayantes, telles que l'eau de poulet, l'eau de veau, le petit-lait clarifié,

l'eau d'orge, l'eau de gruau, etc. Ces boissons se mêlent en quelque sorte à la matière des vomissemens, et en neutralisent les qualités pernicieuses; elles apaisent d'ailleurs la soif brûlante dont le malade est dévoré. Arétée conseille les boissons d'eau froide. Le célèbre Frédérik Hoffmann a donné les plus grands éloges à l'huile d'olive; il faut adopter les substances mucilagineuses. J'ai vu le sirop d'orgeat avoir un succès complet: les narcotiques pourroient nuire, s'ils étoient donnés dans le moment des évacuations bilieuses; mais il est pourtant des cas où ils peuvent alléger d'horribles souffrances; ils peuvent en outre procurer à la fois la diaphorèse et le sommeil. On a vanté fort mal à propos le musc et le castoréum. La meilleure préparation est le laudanum liquide de Sydenham, dans une infusion de véronique ou dans un peu d'eau de fenouil. Un praticien a présenté à la Société de Médecine de Paris des observations qui prouvent que rien n'est plus efficace pour combattre les accidens tragiques du choléra-morbus que l'association de quelque vomitif aux narcotiques. Voici la formule d'une potion qu'il fait prendre en pareil cas : infusion de fleurs de coquelicot, cinq onces; eau de fleurs d'orange, une once; ipécacuanha, dix-huit grains; sirop diacode, quatre gros; éther sulfurique, dix gouttes. Il la prescrit par cuillerées de demi-heure en demi-heure : il y joint une boisson apéritive, comme, par exemple, la décoction de chiendent édulcorée avec le sirop de vinaigre. Que les pathologistes adoptent un traitement simple, et qu'ils renoncent à ce *farrago* de substances inertes ou ridicules, qui ne font qu'appauvrir le domaine de la matière médicale!

GENRE VII.

HÉPATOPHRAXIE. Hepatophraxia.

On se sert de cette dénomination pour exprimer l'engorgement, l'induration, le ramollissement et les autres altérations qui peuvent survenir dans la propre substance du foie. Ces altérations sont nombreuses et variées, si on en juge par les ouvertures cadavériques. Voici les espèces principales :

1ère *Espèce*. L'Hépatophraxie sanguine. *Hepatophraxia sanguinea*. C'est un gonflement manifeste du foie, provenant d'ordinaire de la stagnation du sang dans le système de la veine-porte. Cette affection arrive souvent après la suppression des hémorrhoïdes. Les individus qui en sont attaqués sont communément hypocondriaques et disposés à la mélancolie. Il y a constipation habituelle; le ventre est distendu par des flatuosités; les digestions sont pénibles; il survient de la chaleur à la tête, aux joues, à la paume des mains; la face est colorée, la respiration anhéleuse, etc.

2ème *Esp*. L'Hépatophraxie graisseuse. *Hepatophraxia adiposa*. Cette espèce d'altération est fréquente; elle est commune à tous les âges, mais particulièrement chez les enfans : ils sont infiltrés

d'une graisse qui donne au foie une couleur jaunâtre, de rougeâtre qu'elle étoit auparavant; le volume de ce viscère augmente prodigieusement; sa surface est d'ailleurs intacte; mais elle est singulièrement onctueuse; les vaisseaux sanguins y sont en même nombre; mais ils contiennent moins de sang. L'état graisseux du foie est-il une maladie essentielle ou symptomatique? Nous avons peu d'observations précises pour décider la question. Cet état graisseux se rencontre quelquefois dans la phthisie pulmonaire, dans le cancer de l'utérus, dans les hydropisies, etc.

3ème *Esp.* L'Hépatophraxia squirrheuse. *Hepatophraxia squirrhosa.* L'induration du foie est fréquente, sans doute parce que ce viscère est celui dont la substance est la plus compacte. On la reconnoît à la saillie rénitente que présente ce viscère sur le bord des côtes abdominales. La région épigastrique est affectée d'une douleur qui se réveille au moindre contact; le foie endurci refoule le diaphragme et entrave la respiration qui devient courte. Le teint est jaune, le visage bouffi; les urines sont rouges et bourbeuses, les jambes œdémateuses; les malades éprouvent des dégoûts perpétuels. Chez les femmes, les menstrues se suppriment; la plupart d'entre elles ont le teint très-couperosé, etc.

4ème *Esp.* L'Hépatophraxie hydatigénée. *Hepatophraxia hydatigena.* Les hydatides du foie sont contenues dans un kyste: ce kyste est ordinairement situé à la partie convexe de ce viscère; il est tantôt arrondi, tantôt allongé transversalement; il présente une étendue et un volume plus ou moins considérables; l'intérieur offre des aspérités et des rugosités; quelquefois on y trouve de petits tubercules osseux. La portion du foie qui se trouve au-dessous des kystes hydatidaires est généralement plus dure que de coutume; ces kystes n'ont point d'extensibilité: ils se rompent facilement, et lorsqu'on les ouvre, les hydatides jaillissent plus ou moins loin; les kystes varient d'épaisseur: tantôt ils sont minces, et même transparens; d'autres fois ils sont épais, denses, mais faciles à déchirer; ils contiennent un fluide qui est le plus souvent diaphane, mais bourbeux dans certaines circonstances: sa nature n'est point albumineuse: on peut s'en assurer en le traitant par des réactifs convenables.

5ème *Esp.* L'Hépatophraxie abcédée. *Hepatophraxia suppurata.* Les abcès succèdent souvent à la phlegmasie du foie, et il est rare qu'ils ne soient pas mortels. L'ouverture des cadavres fait voir souvent des foyers purulens renfermés dans des kystes particuliers, etc. Quand la suppuration a lieu dans l'appareil hépatique, les malades éprouvent des frissons irréguliers, une douleur obtuse, un poids énorme et des pulsations plus ou moins profondes dans cette région; il se manifeste une chaleur ardente à la paume des mains et à la plante des pieds, des sueurs visqueuses à la surface de la peau. On n'ignore pas que la matière des abcès se fraie quelquefois différentes routes, qu'elle peut se porter dans la poitrine et souvent entre les muscles du bas-ventre, etc.

6ème *Esp.* L'Hépatophraxie vésiculaire. *Hepatophraxia vesicularis.* La vésicule est une des parties constituantes du système hépatique. Les affections qui peuvent l'atteindre méritent une attention particulière. Ces affections ont lieu, soit par l'engorgement du conduit cholédoque, soit par la formation des calculs biliaires. Le pancréas engorgé est souvent la cause de cette rétention. Les concrétions de la vésicule sont plus ou moins nombreuses; leurs couleurs varient: elles sont tantôt

jaunâtres, tantôt noirâtres, d'autres fois grisâtres ; leur forme n'est pas moins irrégulière ; leur composition est, dans certains cas, purement bilieuse, et dans d'autres cas elle ressemble à du blanc de baleine. Il n'est pas rare de les trouver avec beaucoup de bile dans l'intérieur de la vésicule ; mais, lorsqu'elles sont très-grosses, la vésicule les embrasse comme un kyste, sans mélange d'humeur biliaire.

Tableau de l'Hépatophraxie. C'est à l'épigastre que se font sentir les premières douleurs de l'hépatophraxie : quelquefois ce n'est qu'un malaise qui se répand dans toute la région du foie ; ce malaise s'accroît durant le travail de la digestion ; il est constant et n'abandonne pas un seul moment le malade. La respiration est gênée, surtout lorsqu'on marche long-temps et qu'on s'expose à de grandes fatigues ; les inspirations de l'air atmosphérique sont pénibles et courtes. J'ai donné des soins à une dame qui étoit venue prendre des douches savonneuses dans l'établissement de Tivoli. Elle ne pouvoit rester assise ; elle se tenoit constamment debout ou couchée. La moindre pression que l'on vouloit exercer sur son abdomen devenoit intolérable ; sa face étoit d'un jaune verdâtre ; ses urines étoient safranées et sédimenteuses. La transpiration étoit moins abondante que de coutume ; mais il y avoit des endroits du corps, tels que le dessous des aisselles et la paume des mains, etc., qui étoient baignés d'une sueur visqueuse ; elle prétendoit que son canal intestinal étoit torturé et distendu par des flatuosités sans cesse renaissantes. Une autre dame, venue cette année à Tivoli pour le même objet, éprouve dans le côté droit une gêne qu'elle ne peut définir. Ce sont tour à tour des pincemens, des tiraillemens et une barre qui se fait sentir le long du mésentère. Après les repas surtout, l'abdomen se gonfle et se tuméfie ; il lui survient une sueur visqueuse sur toute la peau pendant le travail de la digestion. La malade, excédée par ses souffrances, cherche le sommeil ; mais elle ne trouve qu'un assoupissement qui n'apporte aucune réparation dans ses forces : son amaigrissement devient tous les jours plus sensible ; elle exprime avec les couleurs les plus énergiques le penchant qui la porte vers le découragement et la tristesse. Le diaphragme paroît singulièrement refoulé par l'engorgement des viscères abdominaux, et quoiqu'elle se plaigne sans cesse, la parole est aussi pénible que l'acte de la respiration.

Dans l'hépatophraxie, la peau se couvre d'éphélides ; cette enveloppe est plus ou moins en proie à des démangeaisons superficielles. Il n'est pas vrai pourtant que la jaunisse soit un symptôme habituel et capital de cette affection. Ce symptôme n'a guère lieu que lorsqu'il y a spasme, resserrement ou embarras des conduits hépatiques ; la bile peut suivre son cours ordinaire, et le foie être altéré dans son parenchyme. L'hépatophraxie provoque une toux sèche et opiniâtre, qui se déclare principalement après les repas. J'ai vu un Italien qui en étoit tellement tourmenté, pendant la durée de ses digestions, qu'il ne pouvoit faire un pas sans ressentir une gêne suffocante ; il étoit hors

d'état de monter un escalier ; il prenoit alors le parti de se coucher sur le côté droit pour faire sa méridienne : il maigrit successivement de tous ses membres; ses pieds et ses malléoles se tuméfièrent; sa face étoit bouffie. Cet individu qui étoit graveur de profession, ne pouvant plus vivre de son travail, vint mourir à l'hôpital Saint-Louis. Nous trouvâmes, dans l'examen de son cadavre, que son foie étoit gras et volumineux comme celui des oies artificiellement engraissées. J'avois naguère été consulté pour madame la marquise de L***, dont le foie avoit subi la transformation adipeuse. Je lui avois donné des soins pendant quatre ans; jamais pourtant elle ne s'étoit plainte d'aucune souffrance dans cet organe : je remarque seulement qu'elle aimoit avec passion les liqueurs spiritueuses, et qu'elle en buvoit à tout moment. Elle avoit une aversion particulière pour les alimens solides. Lorsqu'elle mourut, on s'assura, par la dissection, que son foie étoit d'un rouge jaunâtre, comme celui d'une oie grasse. En général, la bile, dans ces sortes de cas, a très-peu d'amertume.

La formation des hydatides à la surface ou dans l'épaisseur du foie est encore un des mystères les plus intéressans que puisse nous offrir l'ouverture des cadavres, et nous en avons rencontré plusieurs exemples à l'hôpital Saint-Louis : on connoît aujourd'hui mieux qu'autrefois la secrète organisation des kystes merveilleux qui contiennent ces animalcules; ils s'annoncent par une tumeur dure, indolente. Lorsqu'on ouvre la tumeur, on y trouve souvent une grande poche remplie de pus et d'une multitude d'hydatides, réunies comme les grains d'une grappe de raisin, ou même isolées les unes des autres. En général, on connoît le danger qu'il y a de pénétrer dans ces sortes de kystes, et cette opération est presque toujours suivie de la mort. Ces dégénérations extraordinaires, qui surviennent dans la propre substance des organes, annoncent en quelque sorte que la force *plastique* de la nature manque d'ordre, d'énergie et de régularité.

Causes organiques. La structure particulière et naturelle du foie dispose singulièrement cet organe à contracter diverses dégénérations. En effet, il est traversé et parcouru par une immense quantité de vaisseaux artériels et veineux ; le sang y abonde et y circule dans toutes les directions; le parenchyme viscéral est totalement glanduleux ; la lymphe le pénètre par d'innombrables canaux ; les conduits biliaires s'y contournent en divers sens ; tous les interstices sont remplis de tissu muqueux : est-il étonnant que les humeurs s'y arrêtent et y stagnent plus ou moins long-temps ? Il est plusieurs maladies qui disposent à l'hépatophraxie ; telles sont l'ictéritie, l'affection scrophuleuse, la syphilis; telles sont la goutte et le rhumatisme, surtout les phlegmasies diverses et les longues fièvres intermittentes qui se manifestent pendant le cours de l'automne.

Causes extérieures. Nous avons des exemples qui prouvent que les veilles forcées, les longs travaux qui agitent l'esprit, etc., déterminent souvent les phénomènes de l'hépatophraxie. Un joueur de profession, qui avoit eu des revers extraordinaires, fut atteint d'un engorgement considérable du foie, qui s'étoit formé avec beaucoup de lenteur, et qui ne causa sa mort que douze ans après. Les personnes qui viennent à l'hôpital Saint-Louis pour y réclamer des secours contre un accident si fâcheux ont en général éprouvé beaucoup de chagrins. J'en ai vu plusieurs qui devoient leur ruine aux événemens sinistres des diverses époques de notre révolution politique. L'intempérance et l'abus des boissons fermentées sont encore une des causes fréquentes des dégénérescences hépatiques.

Traitement curatif. Pour bien assigner le traitement de l'hépatophraxie, ayez égard à la cause qui l'a produite. Les saignées générales ou locales ont du succès, lorsque la maladie dépend de la suppression d'un flux habituel, tel que celui des menstrues ou des hémorrhoïdes. Les bains sont avantageux; les fomentations soulagent les douleurs. Les douches sulfureuses ou alcalines de l'établissement de Tivoli ont été préconisées avec raison par les praticiens de nos jours. Je n'ai pas trop de foi aux emplâtres fondans; qu'espérer des vésicatoires? Les vomitifs impriment d'heureuses secousses; les purgatifs peuvent changer le point d'irritation qui se manifeste à l'hypocondre droit. On compose des bouillons avec des viandes blanches et des herbes diurétiques; on y fait entrer la laitue, le pourpier, le cresson, la bourrache, le cerfeuil, le trèfle d'eau, et le plus souvent la carotte. Craignez les substances irritantes et indigestes.

Tout le monde se rend aux eaux de Spa, à celles de Plombières, de Forges ou de Vichy, pour arrêter les progrès rapides que fait souvent l'hépatophraxie. On mêle fréquemment les martiaux avec les extraits amers et le savon médicinal. Un charlatan, qui se disoit natif de Bamberg, avoit spéculé sur l'éthiops martial, et le faisoit entrer dans la confection de certaines pilules qui ont eu à Paris une vogue momentanée. L'extrait de ciguë est fort vanté par quelques personnes de l'art; d'autres ne voient de refuge que dans les préparations mercurielles. Qui n'a pas entendu parler de la scille, de la rhubarbe et de l'aloës? Je n'ai jamais cru que la bile, administrée comme médicament, eût le succès qu'on lui attribue. Les sels neutres doivent être fondus dans les bouillons rafraîchissans, qu'on fait prendre le matin, et qui ne sont pas sans avantage. A Paris, quelques personnes ont éprouvé un soulagement manifeste après avoir fait usage des douches sulfureuses à l'arrosoir, dans l'établissement de Tivoli. D'autres aiment mieux se rendre aux eaux minérales des Pyrénées; les voyages procurent des distractions salutaires, et sont une des plus puissantes ressources de la médecine curative.

GENRE VIII.

HÉPATISIE. Hepatisis.

Nous nous servons de ce mot pour exprimer l'état de marasme dans lequel tombe quelquefois l'organe du foie. Cette affection est du nombre de celles que l'on rencontre quelquefois à l'hôpital Saint-Louis; elle est pourtant moins fréquente que la pulmonie, parce que le parenchyme de l'appareil hépatique est moins susceptible de ce genre d'altération; peut-être parce que son action est d'ailleurs plus cachée et moins énergique. Je n'ai pu remarquer que les deux espèces dont les auteurs ont tracé l'histoire :

1ère *Espèce.* L'Hépatisie tuberculeuse. *Hepatisis tuberculosa.* Les malades éprouvent une douleur tantôt sourde, tantôt vive et déchirante dans la substance du foie. Ce viscère devient d'ordinaire plus volumineux; il s'y développe de toutes parts une multitude de petits tubercules qui s'ulcèrent et qui déterminent tous les jours de nouvelles souffrances. Cette maladie est fort longue dans son développement.

2ème *Esp.* L'Hépatisie abcédée. *Hepatisis suppurata.* Cette espèce se déclare par des abcès ou des foyers purulens plus ou moins considérables; elle est caractérisée par un malaise général, par des frissons universels et irréguliers, par une toux sèche, mais très-fatigante, qu'on croiroit être spasmodique; par une respiration anhélante, etc.; la cuisse et la jambe droites se trouvent frappées d'engourdissement ou de stupeur; la peau surtout présente souvent une couleur ictérique. Les pathologistes remarquent que la matière de l'hépatisie abcédée peut se frayer une issue, soit à l'extérieur du corps, soit dans le tube intestinal, soit dans la cavité péritonéale, soit dans la cavité thorachique. Lorsque la matière vient proéminer au côté droit, un chirurgien habile peut ouvrir la tumeur avec beaucoup de succès à l'aide d'un trois-quarts, et, par des pansemens réguliers autant que méthodiques, donner à cet accident une terminaison favorable. Mais, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, la nature a d'autres procédés qui sont dignes d'une sérieuse attention. A la suite d'un violent état de phlegmasie, l'organe du foie peut contracter des adhérences avec le colon transverse, et le pus s'échapper à la longue au travers de l'usure perforée de cet intestin : c'est ce qui a été démontré par des examens cadavériques. Le pus peut également prendre la route de l'estomac et être rejeté par le vomissement. Les canaux biliaires le reçoivent dans certains cas, le transportent dans le conduit cholédoque, d'où il est admis dans le duodénum, etc. On imagine aisément que ces épanchemens divers ne sauroient avoir lieu sans susciter des symptômes plus ou moins graves. La matière qui s'écoule ainsi par ces différentes voies est putrescente, sanieuse, couleur de lie de vin, etc. Mais il seroit funeste qu'une vomique du foie se vidât entre le péritoine et les intestins : c'est alors qu'on auroit à redouter l'inflammation soudaine de cette membrane, la fièvre de consomption, les nausées, les vomissemens, les entérorrhées, l'ischurie, les sueurs colliquatives et une mort inévitable.

Tableau de l'Hépatisie. Une semblable affection doit nécessairement débuter par une douleur plus ou moins considérable dans la région du foie : cette douleur se propage souvent jusqu'à l'omoplate. Les malades ne peuvent se coucher sur le côté gauche sans être désagréablement situés ; ils se placent de préférence sur le côté droit. Toutes les digestions se troublent; les urines rougissent et s'enflamment. J'ai vu mourir M. le docteur G*** de l'hépatisie ; il maigrissoit et se consumoit tous les jours; il avoit une telle difficulté de respirer, qu'on le croyoit malade de la poitrine; les palpitations l'étouffoient; sa jambe et sa cuisse droites étoient singulièrement gonflées ; il avoit une aversion insurmontable pour les alimens autant que pour les remèdes ; il succomba au bout de quatre mois de souffrances. On assure que plusieurs individus meurent de cette maladie sans éprouver aucun dépérissement préalable dans les membres ou dans le corps, et que souvent même la peau conserve sa couleur naturelle; ces cas sont rares. J'ai toujours vu les muscles frappés d'une émaciation cadavéreuse , et l'altération la plus profonde se manifester dans les traits de la face : lorsqu'il y a induration complète de l'organe hépatique , les yeux sont cernés d'un cercle plombé ; les pommettes se colorent d'un rouge très-vif, surtout lorsque le malade a mangé ; la peau est d'un jaune safrané.

Toutes les fois que l'hépatisie est abcédée, il y a une tumeur très-sensible et très-rénitente que l'on peut toucher. Dans les premiers temps , le malade éprouve un sentiment de pulsation dans la région qu'occupe le foyer de la suppuration; mais cette douleur se tempère à mesure que celle-ci avance vers la maturité : il y a beaucoup de pesanteur dans le foie , surtout si l'abcès est considérable ; le ventre se tuméfie , particulièrement dans la partie latérale droite. Lorsque la phthisie hépatique doit avoir une issue fâcheuse , les malades se plaignent d'une douleur si vive , qu'il leur semble qu'on leur déchire la propre substance du foie. Ce sentiment de lacération est un supplice indicible ; il a lieu surtout lorsque de nombreux tubercules se sont manifestés à la partie concave du foie ; c'est alors aussi qu'il se déclare des nausées, des vomissemens , etc. Quand l'ulcération , au contraire , n'existe qu'à la surface convexe de l'organe hépatique , on est exposé à des méprises pour le diagnostic de cette affection , et on s'imagine souvent que son siége est dans le poumon. En effet , la respiration est très-laborieuse, et le malade subit des crises qui donnent lieu de craindre la suffocation ; cependant , quand on a quelque habitude de l'observation , on sait très-bien distinguer la toux, qui est sèche , fréquente, convulsive, et qui réveille toutes les douleurs de l'hypocondre droit.

Les individus morts de l'hépatisie à l'hôpital Saint-Louis, ne cessoient de manifester leur aversion pour toute sorte de nourriture. Dans la salle Sainte-Marthe étoit une vieille femme qui vomissoit sans cesse le bouillon gras , et qui ne pouvoit supporter

que l'eau fraîche ou tout au plus une très-légère décoction de chiendent. Sa langue étoit desséchée, recouverte d'un limon verdâtre ; sa bouche surtout étoit en proie à une sensation qui avoit toute l'amertume du fiel, et répandoit au loin l'odeur la plus fétide. Elle passa vingt jours sans vaquer à aucune déjection alvine ; ses urines étoient bourbeuses et noirâtres ; elles avoient l'aspect de cette huile, vulgairement connue sous le nom d'*huile animale* de Dippell; elle étoit consumée par une fièvre lente qui redoubloit tous les soirs. Dès-lors la paume des mains et celle de pieds étoient en feu, et il survenoit des frissonnemens vagues et irréguliers qui agitoient tous les membres, ainsi que le tronc de la malade. Cette infortunée avoit tellement dépéri, qu'elle ressembloit à un squelette, ou plutôt à un cadavre desséché, qu'on auroit jauni avec une teinture de safran ; son pouls étoit d'une lenteur qui permettoit à peine de le sentir ; il avoit été dur, rapide et serré, dans le début de l'affection. Elle expira après avoir demandé qu'on la fît boire, à cause de la soif ardente qui la dévoroit.

Il n'est pas rare de voir que le foie soit le siége d'une suppuration continuelle qui s'épanche dans la cavité intestinale, et donne lieu aux désordres les plus extraordinaires. Dans ce triste état, on a tout à craindre : le corps est affaissé, et la face prend une couleur terreuse ; l'abdomen se gonfle, les jambes et les mains se tuméfient : le marasme s'accroît de jour en jour ; les frissons, les nausées, les vomissemens, la fièvre colliquative et ses sueurs ; les tranchées, les spasmes, les hémorrhagies intérieures, la gangrène, viennent terminer une existence dont les malades eux-mêmes implorent la fin.

Causes organiques. Les personnes qui sont les plus disposées à cette consomption, sont celles qui sont douées d'un tempérament mélancolique. La formation réitérée des calculs dans les conduits biliaires est une cause très-fréquente de l'hépatisie dans les grandes villes. J'en pourrois alléguer plusieurs exemples : j'ai assisté à la dissection d'un cadavre dans lequel on trouva une multitude de ces concrétions. Le sujet étoit un homme de cabinet, singulièrement amaigri, qui digéroit fort mal depuis quelques mois, et dont les déjections étoient poisseuses et blanchâtres. Il étoit âgé de quarante-cinq ans : il est rare que l'hépatisie attaque l'homme avant l'âge mur.

Causes extérieures. L'influence d'un climat ardent peut favoriser le développement de la consomption hépatique : un naturaliste de ma connoissance mourut, à Paris, de cette maladie, après avoir fait de longs voyages en Afrique. Les chagrins, les passions tristes, sont encore des causes fréquentes de cette affection. L'habitude qu'avoient les dames de l'ancienne cour de France de serrer leur corps à l'aide des corsets et des baleines détermina plusieurs fois des altérations chroniques du foie, qui réduisoient ce viscère à un état complet de marasme. Une très-vieille dame mourut, à Paris, victime de cette toilette meurtrière, qu'elle mit en pratique jusqu'à ses derniers jours.

Traitement curatif. L'hépatisie est une affection qu'il faudroit prévenir ; car l'expérience ne nous a que trop convaincus combien il étoit difficile d'arrêter sa marche et ses progrès. Les malades que j'ai eu occasion de traiter à l'hôpital Saint-Louis prenoient des bouillons de carotte et de la limonade. Quelques-uns s'en trouvoient soulagés. Une boisson assez agréable en pareil cas, est l'eau gazeuse de Seldz, qu'on peut édulcorer avec le sirop de capillaire ; certains malades la mêlent avec du bon vin blanc de Champagne : je donne aussi l'eau de Spa, ainsi que celle de Vichy. D'après les divers essais que j'ai pu tenter dans ma pratique, rien n'est plus difficile que d'établir des règles générales de traitement dans l'hépatisie. On diroit qu'il faut une méthode particulière pour chaque individu ; on doit avoir égard à l'ancienneté de la maladie, à ses périodes et à tous les symptômes qui ont eu lieu. Un officier très-recommandable de nos armées succomba sous mes yeux à cette affection ; aucun remède ne le soulageoit : on avoit recours à l'opium, qui lui faisoit passer quelques bonnes nuits. L'eau d'orange, l'eau de citron, etc., étoient les seules boissons qu'il pouvoit supporter.

Lorsque la consomption hépatique est consécutive à la dégénération adipeuse, squirrheuse ou cancéreuse de ce viscère, les médecins emploient d'ordinaire les pilules composées avec l'extrait de ciguë ou de belladone ; mais il est rare qu'on en obtienne le succès désiré. Les élixirs, les teintures martiales, dont on use aussi en pareil cas, ne font qu'exaspérer les symptômes. L'art n'offre que des ressources impuissantes ; l'exercice, les voyages, les distractions, etc. secondent quelquefois les forces de la nature, et retardent du moins l'issue funeste d'un mal si cruel et si douloureux.

GENRE IX.

SPLÉNALGIE. Splenalgia.

La splénalgie est une douleur de la rate, tantôt aiguë, tantôt obtuse et gravative, qui se fait sentir dans l'hypocondre gauche, spécialement le long du dos ; elle augmente par la pression. Voici les trois espèces que nous présente ce genre d'affection :

1[ère] *Espèce.* La Splénalgie spasmodique. *Splenalgia spasmodica.* Cette espèce attaque souvent ceux qui font des courses forcées. J'ai vu une femme qui tous les soirs ressentoit une douleur vive à la région de la rate. L'application de la glace la soulageoit. La splénalgie est parfois périodique. Dans certains cas, la rate se gonfle pendant le paroxysme et reprend ensuite son volume ordinaire.

2[ème] *Esp.* La Splénalgie intumescente. *Splenalgia intumescens.* Nous nommons ainsi la douleur vive qui tient à un engorgement ou à une tuméfaction de la rate. Elle se joint d'ordinaire à un état de flatulence et de dyspnée insupportables. Les anciens désignoient sous le nom de *lienosi* les

individus qui éprouvoient de semblables accidens. On a rapporté dans les livres de l'art l'histoire d'une femme qui avoit au côté gauche une tumeur qu'on prit long-temps pour une grossesse. Cette tumeur n'étoit autre chose qu'une rate dont la grandeur étoit démesurée : elle occupoit tout le flanc gauche et tout l'hypogastre; elle étoit d'une pesanteur et d'une mobilité singulières. On pourroit citer beaucoup d'exemples analogues.

3ème *Esp.* La Splénalgie squirrheuse. *Splenalgia squirrhosa.* Le squirrhe de la rate s'établit d'une manière progressive, et la totalité du viscère ne dégénère point en même temps. Il est rare que les rates tuméfiées soient dures et cartilagineuses. Cette espèce d'altération se manifeste plutôt chez les phlegmatiques que chez les individus doués d'un tempérament sanguin, car presque toutes les tumeurs squirrheuses dépendent de la stagnation de la lymphe dans les parties membraneuses et fibreuses.

Tableau de la Splénalgie. Nous entendons par le mot *splénalgie*, une sensation pénible et singulièrement incommode de l'hypocondre gauche, qui a lieu spécialement sous les fausses côtes. Il ne faut pas confondre cette affection avec ces douleurs qui se manifestent après le repas ou après un violent exercice de cheval, et sont occasionnées par la présence des flatuosités où par des humeurs séreuses; elle ne diffère pas moins des douleurs pleurétiques, parce que celles-ci occupent ordinairement l'un et l'autre côté du corps, et qu'elles sont beaucoup plus intenses. On ne sauroit non plus la comparer à la passion iliaque, que des tensions abdominales et des tremblemens de tous les membres accompagnent toujours, etc.

La splénalgie est quelquefois accompagnée des plus vives anxiétés dans la région précordiale; ceux qui en sont atteints éprouvent un mouvement pulsatile dans l'intérieur de la rate, des terreurs pendant le sommeil, des lipothymies et des mouvemens convulsifs du diaphragme. A ces phénomènes, se joignent souvent la fièvre ardente, la soif, la sécheresse de la bouche, la céphalalgie, le délire; il y a des palpitations qui proviennent de la correspondance sympathique de la paire vague avec le cœur; les urines sont colorées par la bile; la bouche est amère. La splénalgie imprime une grande tristesse à l'âme : les malades répandent des larmes; ils soupirent, et si cette affection devient chronique, leur mélancolie est telle, qu'ils désirent sans cesse la mort.

J'ai donné des soins à une dame de Paris, qui depuis cinq ans étoit tourmentée d'une splénalgie intermittente. Cette douleur se faisoit d'abord sentir à la partie latérale et un peu postérieure de la région qu'occupe la rate; elle se propageoit ensuite jusqu'à l'estomac, et causoit plusieurs vomissemens d'une matière glaireuse et verdâtre. La malade disoit éprouver des élancemens qui augmentoient pendant la marche, et qui se calmoient néanmoins, quand on comprimoit le flanc gauche avec la main ou avec une serviette. Chaque accès duroit quarante-huit heures, et survenoit à des époques indéterminées;

l'application de la glace la soulageoit; la saignée étoit efficace; les bains pris au courant d'une rivière furent utiles. J'ai pareillement dirigé le traitement d'un jeune homme mélancolique qui se plaignoit d'une douleur constante dans la région de la rate. Il me disoit que cette douleur lui donnoit la sensation de plusieurs gouttes de pluie qui tomboient constamment sur ce viscère. La tumeur, qui se manifestoit à son hypocondre gauche, augmentoit après les longues courses et les repas abondans. Un léger chagrin suffisoit quelquefois pour réveiller toutes ses souffrances. Il ne pouvoit dès-lors se livrer à aucun exercice, ni se permettre le moindre travail. Ses intestins étoient distendus par des flatuosités, et il ressentoit un excitement très-remarquable dans les organes de la génération. Il étoit dévoré par la soif, parfois vorace, et presque toujours constipé. Sa peau étoit recouverte de taches fauves et bleuâtres; des hémorrhagies considérables et passives se manifestoient par les fosses nasales et par les voies inférieures.

Causes organiques. Il seroit difficile d'assigner les causes organiques de la splénalgie. Le tempérament mélancolique est le plus sujet à cette affection. Elle attaque plus fréquemment les hommes que les femmes; elle se manifeste surtout dans l'âge mûr et dans la vieillesse.

Causes extérieures. Parmi les causes de la splénalgie, on peut particulièrement indiquer les boissons et les nourritures dépravées. Les viandes salées et conservées dans le vinaigre, le pain fermenté, les fruits anciens ou acides, un trop long sommeil ou des veilles trop prolôngées, peuvent pareillement la déterminer.

Traitement curatif. La Splénalgie est souvent jugée par une crise hémorrhagique des fosses nasales. Quelquefois un flux de ventre produit un résultat analogue. Les bains, les demi-bains, les topiques adoucissans ne doivent pas être négligés. On administre l'opium avec avantage; on donne le suc de taraxacum dans le petit-lait clarifié. Il faut livrer le corps à un repos habituel, et l'esprit à des distractions agréables.

GENRE X.

SPLÉNITE. Splenitis.

La rate n'est pas aussi sujette à l'inflammation que les autres viscères. On en donnera plus bas les raisons. Voici toutefois les deux espèces de splénite qu'on a pu remarquer, et dont les anciens citent quelques exemples :

1ère *Espèce.* La Splénite aiguë. *Splenitis acuta.* Cette espèce se manifeste par une fièvre vive, ardente et continue, et par une douleur poignante, qui a son siége déterminé dans la région qu'occupe la rate. Les souffrances du malade augmentent surtout, si l'on veut comprimer ce viscère avec la main. On doit redouter que cette inflammation ne se termine par un abcès.

2ème *Esp.* La Splénite chronique. *Splenitis chronica.* Il y a communément une douleur sourde dans la même région; quelquefois du gonflement; le pouls est fréquent, mais il est d'une extrême foiblesse. Cette phlegmasie se développe avec lenteur et d'une manière, pour ainsi dire, insensible; elle succède aux longues fièvres d'automne.

Tableau de la Splénite. La rate est moins sujette à l'inflammation que les autres viscères; les anciens en font eux-mêmes la remarque : elle se manifeste par une fièvre primitive ou secondaire, par la chaleur et la tuméfaction de l'hypocondre gauche, par une douleur qui est le plus souvent sourde et obtuse, mais qui s'accroît singulièrement par la pression. Quatre individus qui ont succombé à la splénite avoient éprouvé de la tension et de la rénitence dans tout le côté gauche de l'abdomen, un sentiment de pesanteur et de douleur profonde dans cette région, de la chaleur, de la fièvre, des vomissemens, de la dyspnée, le hoquet, etc. J'ai lu dans un recueil d'observations celle d'un homme fort adonné au vin, qui fut pris d'une inflammation de la rate. Aux symptômes ordinaires de cette maladie vint se joindre un phénomène extérieur très-remarquable: c'étoit une zone vésiculaire, qui s'étendoit depuis les vertèbres dorsales jusqu'à l'ombilic.

La splénite présente des accidens moins graves que les autres inflammations, surtout quand elle est bornée au parenchyme de la rate; mais il n'est pas rare qu'elle s'étende jusque sur les parties voisines, ce qui rend son diagnostic difficile à saisir. On pourroit quelquefois la confondre avec l'inflammation du rein gauche. On la reconnoît néanmoins par une pulsation manifeste qui n'existe pas dans la néphrite, par une douleur moins vive, par une fièvre moins forte, etc. La splénite se juge quelquefois très-heureusement par des saignemens de nez, par un flux hémorrhoïdal, par des urines ou par des selles abondantes.

Causes organiques. Il n'est pas étonnant que la rate soit peu susceptible d'inflammation. D'après les expériences tentées sur les animaux vivans, aucun organe n'a une sensibilité plus obtuse. On croiroit, dans certains cas, qu'elle est hors du domaine du système nerveux: on déchire son parenchyme, et on l'irrite par divers stimulans sans provoquer la moindre douleur. Aussi les physiologistes remarquent très-bien que l'énergie vitale de la rate est très-inférieure à celle du foie, et M. Assolant a très-ingénieusement confirmé par de nouvelles recherches les assertions de ses devanciers.

Causes extérieures. Les causes extérieures qui influent sur l'inflammation de la rate sont du même genre que celles qui concourent à la production de l'hépatite. Les plus fréquentes, sont les coups violens dirigés sur l'hypocondre gauche, les chutes, les contusions, etc. On a cité l'exemple d'une splénite qui fut occasionnée par l'abus excessif des boissons glacées.

TRAITEMENT CURATIF. La saignée est un des remèdes les plus utiles dans l'inflammation de la rate ; les sangsues sont préférables lorsqu'il y a suppression des hémorrhoïdes ou des menstrues. Il faut pratiquer sur l'hypocondre gauche des fomentations émollientes : on peut administrer des demi-bains tièdes, prescrire les boissons acides ou mucilagineuses, et tout ce qui réussit dans les phlegmasies ordinaires. Les emplâtres vésicans sont très-préconisés.

GENRE XI.

SPLÉNOPHRAXIE. SPLÉNOPHRAXIA.

LA rate est d'une texture si molle, qu'elle résiste peu à l'abord des fluides qui la pénètrent. Aussi remarque-t-on que c'est celui des viscères qui est le plus sujet à s'engorger et à se tuméfier. Elle se distend quelquefois d'une manière étonnante ; et dans d'autres cas, il suffit de la comprimer pour lui faire perdre la moitié de son volume. On peut constater l'existence des espèces que je vais indiquer:

1ère *Espèce.* LA SPLÉNOPHRAXIE SANGUINE. *Splenophraxia sanguinea.* Il est prouvé que la rate peut admettre une grande quantité de sang et l'expulser ensuite par un seul jet. Or, comme le dit fort bien M. Assolant, ce que nous produisons par nos expériences, la nature le produit aussi par des moyens différens. Lorsqu'on lie ou qu'on comprime les veines de la rate, on fait tuméfier cet organe avec une facilité extrême ; mais sitôt que la compression cesse, la rate revient avec promptitude à son état naturel. Cet organe est donc un véritable magasin de sang : aucun tissu organique n'en répand davantage lorsqu'on vient à le blesser; mais ce sang éprouve soudainement de la difficulté dans son cours, lorsque l'individu marche avec une rapidité extrême. On sait que la rate devient subitement gonflée et douloureuse chez les coureurs.

2ème *Esp.* LA SPLÉNOPHRAXIE SQUIRRHEUSE. *Splenophraxia squirrhosa.* La dégénérescence squirrheuse de la rate s'effectue avec beaucoup de lenteur selon la remarque des anciens maîtres de l'art. Galien fait mention de cette maladie, qui détermine communément l'hydropisie, le flux colliquatif, le marasme, et enfin la mort. La maladie noire résulte fréquemment de ce désordre. Il est des indurations de la rate d'un caractère moins grave, qu'on parvient facilement à dissiper par des moyens fort simples. Ces indurations sont très-communes en Hollande et dans les pays humides. Ce viscère prend quelquefois un accroissement extraordinaire par excès de nutrition. On rapporte l'histoire d'une rate squirrheuse qui pesoit trente livres et qui remplissoit tout l'abdomen. Un homme, au contraire, avoit une rate tellement rapetissée, qu'elle ne pesoit qu'une once et demie. Morgagni parle d'une rate caverneuse du poids de dix dragmes. Un autre auteur parle d'une rate pétrifiée qui, frappée à l'aide d'un fort maillet, se brisoit comme un morceau de plâtre.

3ème *Esp.* LA SPLÉNOPHRAXIE CANCÉREUSE. *Splenophraxia cancerosa.* La rate est susceptible de la dégénérescence cancéreuse. Le malade éprouve alors des douleurs intolérables ; s'il ne meurt pas

d'une hémorrhagie soudaine, il tombe dans la prostration et s'éteint dans la consomption de la fièvre hectique. C'est souvent le squirrhe de ce viscère qui se convertit en cancer.

4[ème] *Esp.* La Splénophraxie abcédée. *Splenophraxia suppurata.* On a trouvé quelquefois dans l'intérieur de la rate un amas de pus qui a fini par entraîner la mort du malade. Cette espèce de splénophraxie est annoncée par des douleurs accompagnées d'un frissonnement extraordinaire dans le côté gauche; la fièvre, qui est précédée par ce frissonnement, s'apaise par intervalles. Lorsque la suppuration de la rate est tout-à-fait formée, il reste dans le côté gauche une douleur obtuse avec un sentiment de pesanteur. Les terminaisons de cette espèce de splénophraxie sont communément fâcheuses : l'abcès peut se rompre et se répandre dans l'abdomen, pour y devenir un foyer d'irritation; lorsque le pus n'est pas très-copieux, il peut suivre la route de l'absorption, etc.

Tableau de la Splénophraxie. L'une des maladies les plus fréquentes de la rate est l'accroissement extraordinaire de son volume. Nous rencontrons souvent dans nos hôpitaux des individus qui sont atteints de cette singulière affection. Une femme avoit à son côté gauche une tumeur qu'on prit long-temps pour une grossesse; cette tumeur étoit d'une pesanteur et d'une mobilité singulières. La malade mourut au bout d'un certain nombre d'années : l'examen de son cadavre fit voir une rate monstrueuse par sa grosseur, qui remplissoit tout l'intérieur de l'hypogastre et suivoit tous les mouvemens du corps. Les vaisseaux spléniques étoient singulièrement accrus en capacité. On a cité pareillement, dans quelques ouvrages, la dissection cadavérique d'un homme chez lequel le viscère dont il s'agit égaloit le volume d'une tête humaine. D'illustres anatomistes, tels que Vésale et Columbus, ont vu des cas analogues.

La dégénération squirrheuse de la rate est celle que l'on rencontre le plus fréquemment à l'hôpital Saint-Louis; cette funeste maladie s'établit d'une manière progressive. Nous avons souvent constaté que cet organe n'étoit point altéré dans la totalité de son parenchyme ; quelquefois aussi toute sa substance prend absolument la consistance et la dureté du cartilage. C'est d'une semblable dégénération que mourut un homme de lettres fort pauvre, et qui avoit lutté contre de longs chagrins. Cet individu étoit maigre, d'un esprit inquiet, très-porté pour s'étourdir à faire abus des liqueurs alcooliques; à la suite d'une longue fièvre intermittente d'automne, il sentit à l'hypocondre gauche une douleur obtuse qui devint plus intense de jour en jour. Cet accident ne l'empêcha point de se livrer comme de coutume à son intempérance et à ses excès ; mais l'abattement de ses forces devint extrême : il maigrit d'une manière alarmante; il finit par ne pouvoir digérer aucune nourriture ; son teint devint pâle et livide ; il étoit tourmenté par des renvois acides , et vomissoit continuellement des matières muqueuses. Il termina ses jours par les progrès d'une leucopyrie ou fièvre hectique qui redoubloit aux approches de la nuit, et qui finit par lui ôter toutes ses facultés.

En général, les signes de la splénophraxie sont assez manifestes : on aperçoit une

tumeur plus ou moins proéminente, qui a son siége dans le côté gauche. Les malades s'agitent dans leur lit, et y luttent contre l'insomnie. Il en est qui peuvent à peine supporter le poids des couvertures; ils éprouvent une douleur fixe à la rate. J'ai vu une jeune demoiselle qui disoit avoir la sensation d'une pointe fichée dans la propre substance de ce viscère : une course extraordinaire, un repas copieux, un vif chagrin, etc., suffisoient pour susciter chez elle une énorme tuméfaction. Le voisinage des courbures du colon produit quelquefois des souffrances vives, qui se prolongent dans tout le trajet du tube alimentaire; ces souffrances sont accompagnées de flatuosités et de borborygmes qui ne cèdent à aucun moyen. Les anhélations sont encore un symptôme très-familier dans la splénophraxie. Les jeunes garçons ne peuvent se livrer à aucun jeu, ni se permettre le moindre mouvement si naturel à leur âge; il y a souvent constipation, soif inextinguible et appétit vorace. La peau a un caractère particulier chez tous les individus atteints de splénophraxie; elle est verdâtre, souvent parsemée de taches noires ou d'un bleu violacé, etc.

Causes organiques. Les individus qui sont particulièrement sujets à la splénophraxie sont doués communément d'une constitution mélancolique. Une femme, qui en est morte à l'hôpital Saint-Louis, avoit eu, dans le cours de sa vie, plusieurs atteintes de mélœna. Cette maladie est-elle susceptible de se transmettre par voie héréditaire? Je vois en ce moment une famille dans laquelle la mère, issue d'un père qui en étoit affecté, a deux filles qui se trouvent dans le même état.

Causes extérieures. La splénophraxie se déclare communément après de longues fièvres intermittentes, qu'entretient un air humide et marécageux. Une actrice de la capitale prit une telle quantité de quinquina, par le conseil d'un médicastre, que sa rate en devint prodigieusement tuméfiée. Cet accident est parfois survenu après un abus des liqueurs spiritueuses, après de nombreux excès de table, après de grands chagrins, etc.

Traitement curatif. Lorsqu'on veut apaiser ces douleurs sourdes et sans cesse errantes dans l'hypocondre gauche; lorsqu'on veut suspendre ou corriger ces dégénérescences qui se préparent dans le tissu spongieux de la rate : il faut que les malades suivent un régimé doux; qu'ils se rendent à la campagne, pour y respirer un air pur et salutaire. Un voyage aux eaux minérales est tout ce qu'on pourroit conseiller de mieux. L'exercice du cheval a opéré des guérisons, ou du moins a tempéré singulièrement les progrès de la maladie. On prescrit l'emploi des acides et les sucs épurés des plantes diurétiques. La saignée a pu être utile dans la splénophraxie sanguine; on préfère l'application des sangsues à l'anus, s'il y a suppression des règles ou des hémorrhoïdes. Les obstrués se guérissoient jadis par le spectacle des jeux olympiques. J'ai connu un homme de lettres qui disoit avoir été rétabli par l'usage du suc de pissenlit, du petit-lait, et par la gaîté.

QUATRIÈME FAMILLE.

LES UROSES.

Il est difficile d'avoir égard à l'importance des fonctions que remplit l'appareil urinaire, sans porter en même temps notre attention sur cette série nombreuse d'affections dont il peut devenir le siége dans l'espèce humaine. Ces affections cruelles ne furent pas très-bien connues des anciens maîtres de l'art; cependant ils ne dédaignèrent pas de s'en occuper, et les efforts qu'ils firent pour les combattre ne furent pas toujours infructueux. Les modernes surtout ont agrandi singulièrement le cercle des connoissances qu'on avoit recueillies sur cette partie encore obscure de la science; ils ont mis plus de précision dans l'emploi des remèdes, et plus d'habileté dans les procédés curatifs.

Quand on considère la structure délicate et compliquée des organes qui concourent à la sécrétion urinaire, quand on contemple l'action rapide de ce double corps glanduleux, qui sépare avec tant de rapidité le fluide le plus excrémentitiel de l'économie; quand on suit ce fluide dans ses canaux membraneux, et qu'on songe aux dégénérations qu'il peut contracter, dans un réservoir à la fois si sensible et si irritable; quand on connoît enfin les rapports nombreux de contiguité qui unissent cet appareil avec les parties de la génération, devenues sujettes à mille maux depuis que les accidens de la maladie vénérienne se sont tant multipliés en Europe, on frémit des dangers auxquels nous expose le besoin impérieux et réitéré d'une semblable évacuation.

Les voies urinaires, étudiées en détail, présentent donc une multitude de maladies à notre observation. Les reins peuvent s'irriter, acquérir une activité nuisible, appeler des principes hétérogènes; ils peuvent tomber dans l'inertie, et donner passage à des substances destinées à la nutrition. Les uretères, qui éconduisent le liquide sécrété, sont sujets à s'obstruer. La vessie, qui sert de réservoir à ce liquide, n'est point un organe purement passif: elle peut s'enflammer; elle peut en outre perdre son élasticité et tout son ressort; lorsqu'elle est frappée d'ulcération, le fluide urinaire peut s'égarer dans son cours et donner lieu à des infiltrations funestes. Quoi de plus douloureux que le supplice auquel nous condamnent les concrétions lapidiformes! L'homme naît si malheureux, qu'il porte et nourrit dans son sang l'élément de la plus terrible de sa destruction.

Ce sont les professions et les métiers de l'ordre civil, qui ont multiplié singulièrement parmi nous les maladies des reins et de la vessie. On remarque même que ces

sortes de maladies atteignent fréquemment les hommes les plus précieux à la société, et qu'elles ont moissonné dans tous les temps une foule d'individus qui se livroient avec succès à des méditations utiles, ainsi qu'à la culture des sciences et de la littérature. Tycho-Brahé, Voltaire, Rousseau, Buffon, d'Alembert, Haller, Spallanzani, Barthez, etc., n'ont-ils pas succombé à de pareils maux? C'est surtout à Paris qu'on voit ce genre de mort abréger les jours des tabellions, des jurisconsultes, et de ceux qui s'appliquent aux travaux administratifs ou aux occupations sédentaires du cabinet.

Les organes urinaires doivent être considérés comme organes sécréteurs et comme organes excréteurs. C'est sous ces deux points de vue qu'ils sont sujets à des maladies, et ce sont ces maladies qui composent la nombreuse famille des uroses. Les reins possèdent au plus haut degré la puissance de la sécrétion; ils séparent à tous les instans une très-abondante quantité de liquide excrémentitiel. On est surpris de la rapidité avec laquelle ce liquide a parcouru les routes de la circulation pour arriver dans l'intérieur de la vessie: à peine a-t-il séjourné dans ce réceptacle, qu'il est déjà absolument étranger à l'économie animale.

Pour suivre un plan méthodique dans la description que nous devons donner des uroses, j'estime qu'il convient de les disposer d'abord selon qu'elles dérangent les fonctions des organes urinaires, et en second lieu, selon qu'elles attaquent la structure et la forme de ces mêmes organes. La polyurie ou le diabète, tient sans doute le premier rang dans la division que nous venons d'établir; aussi est-ce la première maladie dont nous parlerons avec quelque détail. Cette maladie est très-ancienne, puisque le célèbre Arétée en a tracé le tableau fidèle; elle n'est pas très-commune en France. Toutefois j'ai eu plusieurs occasions d'observer à l'hôpital Saint-Louis ces sortes d'intempéries rénales, et ces fusions exubérantes d'une urine mal élaborée: on les voit se manifester assez fréquemment dans les départemens de ce royaume où l'on fait un grand usage du cidre et des autres boissons fermentées. Les distinctions qu'on a faites de nos jours, relativement aux diverses espèces de diabète, prouvent le zèle qu'on a porté dans l'étude des phénomènes propres à cette maladie dont la curation est si difficile.

Les reins sont sujets à l'inflammation; et cet accident peut avoir des suites fâcheuses pour l'existence; il peut supprimer spontanément l'excrétion salutaire des urines. Si les urines ne sont point absolument arrêtées, elles sont du moins fréquemment diminuées avec danger pour toute l'économie animale; d'autres affections donnent également lieu à des ischuries funestes. Dans les affections hypocondriaques et hystériques, il n'est pas rare de voir les reins frappés d'un état spasmodique qui se perpétue ou qui se manifeste à chaque paroxysme. Une affection morale, une terreur subite, etc., produisent un effet semblable.

L'urine est interceptée dans son cours par une multitude d'autres causes non déterminées; pour que sa sécrétion s'accomplisse d'une manière parfaite, il importe que le sang n'éprouve aucun embarras lorsqu'il circule dans le tissu parenchymateux des deux reins; il importe surtout que les conduits uretères soient absolument dégagés de tout obstacle. Nuck a fait des observations intéressantes, qui peuvent nous éclairer sur certains phénomènes pathologiques; il a observé que ces conduits n'étoient jamais absolument égaux, tant chez le sexe masculin que chez le sexe féminin; ils sont quelquefois resserrés dans trois, quatre, et souvent dans cinq endroits, spécialement au lieu où ils s'implantent dans la vessie. On explique par-là pourquoi les calculs des néphrétiques s'attachent souvent dans leur passage à la surface interne des uretères, et y forment à chaque instant des incrustations nouvelles : on se rend compte par ce moyen des douleurs aiguës qui tourmentent ces malades.

Chez les vieillards, usés par les boissons et par les plaisirs de la table, un autre inconvénient se manifeste. Les reins cessent leurs fonctions par atonie : dès lors les urines manquent de tous les caractères qui les distinguent; elles sont claires, limpides et reçoivent à peine quelque attribut de l'animalité. Nous avons vu à l'hôpital Saint-Louis un mendiant chez lequel l'urine de la boisson n'éprouvoit pas le moindre changement; elle s'échappoit avec une rapidité si peu commune, qu'un pareil phénomène se refusoit aux explications des physiologistes.

Nous avons observé du reste une multitude de dégénérations dans les urines des malades, et ces dégénérations nous ont pareillement présenté des problèmes insolubles. Telle étoit, par exemple, l'urine d'une jeune femme dont nous aurons occasion de parler dans notre histoire de la polyurie. Cette urine avoit absolument l'aspect et la blancheur de la crème: soumise à l'examen des chimistes, elle donna des principes absolument analogues à ceux qui résultent de la décomposition du fromage. Nous avons eu aussi sous les yeux une petite fille foible, nerveuse et convulsionnaire, dont les urines, d'abord de couleur naturelle, devenoient d'un beau rouge comme le vin de Bourgogne, aussitôt qu'elles étoient exposées au contact de l'air; mais ces accidens singuliers et tant d'autres, liés pour la plupart à des états maladifs, ne nous ont pourtant suggéré aucune vue curative qui pût nous satisfaire. La science de l'uroscopie est si incertaine! Quelques individus arrivés de l'Égypte ou d'autres pays chauds nous ont mis à même de considérer une hématurie qui survenoit sans qu'il y eût aucune altération ou déchirement dans le système vasculaire. Dans d'autres cas, nous avons vu de pareils flux qui étoient manifestement le résultat d'une affection variqueuse de l'organe vésical. Nous traiterons avec étendue de ces divers flux hémorrhagiques, lorsque nous serons parvenus à la famille des angioses.

L'incontinence des urines est une des maladies les plus fâcheuses : cette maladie dégoûtante, qui séquestre l'homme de la société de ses semblables, tient souvent à un état de spasme ou à une trop grande énergie de la force expulsive de la vessie, qui s'exerce souvent sans le concours ou sans aucun acte formel de la volonté. C'est ce qu'on voit chez les enfans et même chez les jeunes garçons, qui quelquefois rendent leurs urines pendant qu'ils dorment, sans qu'on puisse jamais les corriger d'une incommodité si désagréable. Mais chez les malheureux vieillards que nous avons occasion de traiter à l'hôpital Saint-Louis, l'incontinence a lieu par une cause absolument contraire; l'urine s'accumule à un point extraordinaire dans ce réceptacle affoibli, et s'échappe ensuite, sans que les malades en aient seulement la conscience.

La force contractile de la vessie est souvent détruite par l'effet d'une paralysie complète. Les muscles qui servent à l'occlusion de cet organe tombent dans une funeste inertie, d'où résultent des ischuries mortelles. Ce genre affreux de maladie a été décrit par Cælius-Aurélien, Hercules-Saxonia et Plater. L'appareil urinaire, considéré dans son ensemble, est atteint par d'autres affections non moins redoutables; il est sujet au squirrhe, à la gangrène, au sphacèle, etc. Le parenchyme des reins peut devenir la proie d'une phthisie analogue à celle qui détruit les autres viscères; et il est des exemples qui prouvent que la vessie a pu être consumée par des ulcérations ou par des abcès. Le czar Pierre-le-Grand mourut d'un apostème qui s'étoit formé dans cet organe.

Une des affections que l'on observe plus fréquemment encore dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, est le catarrhe vésical, si tourmentant pour les malheureux vieillards. Nous l'avons vu se terminer quelquefois par une fièvre pernicieuse qui entraînoit le malade. Les auteurs nous ont laissé des observations mémorables sur cette infirmité presque toujours fâcheuse; mais les faits dont nous avons été les témoins n'en sont pas moins dignes d'une attention particulière. Nous pensons toutefois que l'exposition de ces faits trouve plus naturellement sa place dans la famille des blennoses. Les maladies de la prostate avoient été négligées jusqu'à ces derniers temps. L'inflammation de cette glande est pourtant assez commune; il y a ardeur et chaleur au périnée, douleur dans l'émission des urines, qui tantôt sont abondantes, et tantôt cessent de couler; il y a des ténesmes et des envies fréquentes d'aller à la selle : très-souvent la résolution s'opère; mais lorsque la suppuration a lieu, elle offre un phénomène qui lui est propre. Non-seulement elle ne diminue pas de volume comme le rein, mais elle augmente d'épaisseur; elle s'infiltre, se pénètre d'une matière purulente, et son mode d'altération a souvent quelque analogie avec celui du poumon, etc.

Mais l'affection la plus désolante qui appartienne à la famille des uroses, est sans contredit la lithiasie. Cette affection n'est pas seulement la plus cruelle; elle est encore

la plus fréquente: en sorte que toutes les douleurs des reins ou de la vessie font, pour ainsi dire, soupçonner la présence du calcul. Les urines de l'homme et de quelques animaux ont donc la propriété fatale de s'agglutiner, de se concréter, et de former des corps étrangers qui troublent les lois de l'économie entière. Un auteur ancien a décrit avec une énergie remarquable les tourmens qu'endurent les malheureux qui sont victimes d'un pareil accident. Le liquide excrémentitiel, dit-il, est rendu par petites gouttes et avec un sentiment de cuisson intolérable; quelquefois il s'échappe indépendamment de la volonté : ce liquide est épais et sablonneux; il est souvent accompagné de stries sanguinolentes ou purulentes. Pour adoucir leurs souffrances, les malades prennent toutes les situations, lorsqu'ils vaquent à cette évacuation si pénible; tantôt ils se tiennent debout, tantôt ils s'inclinent, tantôt ils se couchent, etc.; ils ressentent un poids énorme dans la vessie, qui augmente par la moindre course, et qui redouble au moindre mouvement. Certains individus, pendant la durée de leur supplice, croisent leurs pieds et leurs jambes. Les femmes sont forcées d'apaiser à chaque instant le prurit qui s'excite aux grandes lèvres; il suffit parfois de presser le col de la vessie pour sentir la présence du fardeau qui la gêne. Nous connoissons les divers moyens auxquels les chirurgiens ont recours pour s'assurer de son existence, et l'emploi de ces moyens est encore déchirant pour des organes aussi irritables.

On est redevable à Fourcroy et à Vauquelin de quelques recherches importantes sur les calculs contenus dans la vessie de l'homme. C'est à ces deux chimistes, que l'on doit d'avoir constaté la nature des matériaux qui se trouvent en proportions diverses dans leur composition. Le noble but de ces savans, en examinant ainsi et en étudiant avec une attention sérieuse la structure intime des différens calculs, étoit de parvenir à trouver des dissolvans appropriés à chacune de ces concrétions fatales. C'est par la voie de l'injection qu'ils avoient proposé d'introduire ces dissolvans; mais comment, à l'aide de tels procédés, agir sans inconvénient sur des surfaces vivantes et animées? N'est-il pas à craindre que de tels essais ne soient long-temps stériles et infructueux?

Enfin, après avoir fidèlement exposé l'histoire pathologique de la vessie, nous devrons aussi nous occuper des cas nombreux où les urines s'embarrassent dans le dernier conduit destiné à leur livrer passage. Qui peut ignorer, par exemple, les maux qu'attire sur le canal de l'urèthre le flux muqueux vénérien? Malgré les grands avantages des sondes et des bougies, qui attestent le génie créateur de la chirurgie moderne, et qui sont une de ses plus précieuses ressources, le tissu spongieux de ce canal offre une variété incompréhensible d'accidens auxquels ne sauroient s'adapter des préceptes généraux; ces accidens réclament des inventions particulières, ou sont quelquefois difficiles à connoître et impossibles à réparer.

GENRE PREMIER.

POLYURIE. Polyuria.

Cette affection est un écoulement extraordinaire d'urine diversement dégénérée. Son nom le plus vulgaire est celui de *diabète*, mot qui dérive du grec, et qui exprime la célérité avec laquelle l'humeur excrémentitielle passe au travers de ses organes sécréteurs. Elle est appelée *phthisurie* par MM. Nicolas et Gueudeville, sans doute à cause des rapports qu'ils ont cru entrevoir entre cette maladie et la consomption pulmonaire. J'ai observé la polyurie sous trois aspects divers, qui constituent trois espèces distinctes:

1ère *Espèce*. La Polyurie sucrée. *Polyuria mellita*. Cette espèce est distincte des autres par la saveur sucrée que manifestent les urines: elles exhalent une odeur douce et suave comme celle du miel. Par les procédés de la chimie, on peut retirer de ces urines une substance qui a toutes les propriétés du sucre ordinaire; on peut en obtenir de l'alcool et du vinaigre très-concentré. La matière soumise aux expériences fournit l'acide oxalique en abondance, etc.

2ème *Esp*. La Polyurie insipide. *Polyuria insipida*. On désigne ainsi cette maladie, parce que les urines sont insipides, transparentes et inodores; elles offrent l'aspect véritable du petit-lait, lorsqu'il a été parfaitement clarifié. Je viens d'avoir l'occasion d'observer la polyurie insipide, depuis son développement jusqu'à la mort. L'altération du liquide urinaire a constamment été la même. On ne peut donc pas considérer les deux espèces que nous venons de faire connoître comme des degrés de la même affection.

3ème *Esp*. La Polyurie caséeuse. *Polyuria caseosa*. Cette espèce est rare. Je l'ai pourtant observée deux fois. Ici les urines sont médiocrement abondantes; mais elles ressemblent à du lait écumeux comme de la crème. J'en ai envoyé dans le temps une quantité considérable au célèbre chimiste M. Vauquelin, qui a bien voulu le soumettre à une analyse exacte et rigoureuse. Il y a trouvé des principes analogues à ceux qu'on rencontre dans le fromage frais. Ce phénomène ne tenoit point à des couches récentes; car les deux dames qui ont fourni de semblables urines à différentes époques étoient avancées en âge, et l'une d'elles n'avoit jamais eu d'enfant.

Tableau de la Polyurie. Si nous n'avions pas eu fréquemment la polyurie sous les yeux, nous aurions pu, pour former ce tableau, emprunter les principaux traits à la description d'Arétée; car, dans l'antiquité, personne n'a retracé avec des couleurs plus vraies et plus énergiques cette dégénérescence colliquative des urines qui s'opère continuellement et sans interruption. On reconnoît facilement cette maladie, lorsqu'elle est complètement formée, dit ce grand observateur; mais il n'est pas également aisé de la prévoir, d'en saisir et d'en discerner, pour ainsi dire, les premières menaees. On

peut regarder toutefois comme des signes avant-coureurs de la polyurie, une sorte d'anxiété que l'on éprouve à la région précordiale, une chaleur mordicante dans les entrailles, dont les progrès sont lents et successifs, la sensation d'un liquide froid qui se porte des reins à la vessie, l'accroissement inusité de l'excrétion de l'urine, la soif qui se déclare par des degrés insensibles, etc. Bientôt tous ces symptômes augmentent: les urines s'échappent avec autant de célérité que d'abondance; elles traversent les reins aussi rapidement que si elles passoient par un siphon. C'est surtout après la boisson que cette sorte de déluge se déclare. Nous avions à l'hôpital Saint-Louis une femme qui rendoit tous les jours une quarantaine de livres de liquide excrémentitiel; elle inondoit le lit où on l'avoit placée; mais elle ne communiquoit aucune infection à ses voisines, parce que ce flux extraordinaire étoit absolument inodore. Tous les membres étoient atteints d'une foiblesse générale; il y avoit un abattement extrême et un penchant invincible à la somnolence. La soif devenoit continuelle et inextinguible; il se développoit un appétit vorace. J'ai vu pourtant une jeune diabétique qui avoit de l'aversion pour les alimens solides.

Les malades ressentent dans l'intérieur de leur bouche, qui est toujours aride et desséchée, une saveur étrange et indéfinissable; leurs gencives sont douloureuses: le canal intestinal est à la fois tourmenté par la constipation et par des épreintes: certains se plaignent d'une sensation pongitive dans la région lombaire; la face est bouffie, parfois livide; les sueurs et la transpiration se suppriment; la peau est ardente, sèche, rugueuse, squammeuse ou furfuracée; elle offre dans quelques cas la dureté et la résistance du cuir; la paume des mains est brûlante; l'haleine est fétide; la langue est quelquefois recouverte d'une couche d'aphthes; la voix est rauque comme dans la consomption pulmonaire: les malades sont très-enclins à la mélancolie. Un médecin de Caen a même observé un individu qui, parvenu au plus haut degré de cette affection, éprouvoit une sorte de fureur et se portoit à des actes de violence; mais au délire furieux succédoit une immobilité froide et un délire triste et plaintif.

Le sommeil est interdit aux diabétiques; la fièvre qui les consume les tient dans un malaise insupportable. Lorsque la soif les dévore, en vain essaieroit-on de leur refuser la boisson si avidement désirée: ce refus d'ailleurs auroit les plus funestes résultats. Cette phrase énergique d'Arétée donne une idée juste de leur état: *Os siccatur, corpus arescit, viscera ipsi sua conflagrare opinantur, omnia fastidiunt, de omnibus dubitant: haud multò post mortem obeunt; ardentissima sitis adest. Mictum verò quæ ratio suppresserit, aut quæ verecundia dolore potentior?* Quelle que soit la raison qui suspende le flux immodéré et perpétuel de l'urine, cette suspension, même pendant un temps assez court, détermine l'intumescence des lombes, des testicules, qui se désenflent lorsque l'écoulement se renouvelle.

Les urines que l'on rend dans les différentes espèces de polyurie ont des aspects très-divers; elles sont tantôt blanchâtres et d'une saveur miellée; tantôt transparentes et insipides; quelquefois elles sont laiteuses et écumantes comme de la crème. Le célèbre Pierre Frank parle d'un vieillard qui étoit dans ce cas; mais j'ai observé deux fois ce genre singulier d'affection, qu'il ne faut pas confondre avec le diabète sucré ordinaire; car, d'après l'examen attentif de plusieurs chimistes, les urines contiennent véritablement des principes qui ont de l'analogie avec ceux que l'on trouve dans le lait ou dans le fromage récent.

C'est lorsque la maladie est parvenue à son plus haut point d'accroissement que l'on voit l'urine s'échapper et fluer sans aucune sorte d'interruption. Quoique l'on boive avec excès, on observe que la quantité de l'humeur qu'on excrète surpasse encore celle des liquides avalés. Loin qu'une portion du liquide soit absorbée, assimilée pour la nourriture ou l'entretien de l'économie, il semble au contraire, dit Arétée, que les solides, les chairs, etc., se liquéfient et se changent en eau. L'œdème gagne les pieds, les jambes et le ventre; la mort seule succède à tous ces désordres. Nous avons vu à Paris un diabétique qui l'étoit devenu par les effets funestes de la masturbation. La maladie débuta chez lui par un état de chaleur et d'altération considérables; il disoit éprouver un sentiment de malaise et de pesanteur dans les régions iliaque et lombaire; les urines couloient avec profusion. A la même époque, il se manifesta une inflammation vive entre le prépuce et le gland. Cet homme disoit ne se sentir aucun attrait pour les femmes et avoir perdu la faculté du coït. Son appétit étoit tel, ainsi que sa soif, que six livres de pain et quatorze pintes de boisson pouvoient à peine tous les jours contenter ses désirs. N'ayant plus de quoi se satisfaire, il se mit à demander l'aumône, et entroit souvent dans les hôpitaux. Les symptômes alloient croissant : nous l'observâmes avec attention lorsqu'il se présenta à nous : sa face étoit fortement altérée dans ses traits; ses membres étoient brisés de lassitude; sa respiration étoit difficile; son estomac douloureux à la pression : mais, ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est une sorte de fourmillement très-incommode, que le malade éprouvoit dans l'urèthre, lorsqu'il rendoit ses dernières urines; il ne pouvoit soutenir long-temps sa marche. Tous les mouvemens qu'il exécutoit étoient accompagnés d'un fort craquement, qui provenoit du bruit opéré par les surfaces articulaires pendant leur frottement. M. Cabal, chimiste fort exercé, élève de M. Vauquelin, parvint à extraire des urines de ce malade une assez grande quantité de matière saccharine que j'ai conservée long-temps, et que je donnais à déguster aux élèves qui suivoient mes cours.

On trouve de grands rapports pour les symptômes entre la polyurie sucrée et la polyurie insipide. J'ai observé cette deuxième espèce chez une jeune fille âgée d'environ vingt-six ans; elle m'a présenté les phénomènes suivans: le pouls étoit petit, fréquent

et serré, la peau sèche et la face livide, la langue blanche. Il y avoit un sentiment d'ardeur dans l'arrière-bouche; la soif étoit prodigieuse, l'appétit insatiable; les digestions étoient flatueuses et pénibles, les selles sèches et blanchâtres, les urines limpides, sans odeur ni saveur: sa vue étoit émoussée au point, qu'elle distinguoit à peine les objets; elle étoit tourmentée d'un sentiment de froid dans la région rénale: elle mourut de consomption. Ces mêmes phénomènes se sont présentés en dernier lieu chez la nommée Etiennette Cottard, couturière; celle-ci se plaignoit d'une soif inextinguible depuis vingt mois: elle buvoit soixante-douze litres d'eau en vingt-quatre heures, et ne pouvoit jamais manger; elle avoit surtout l'aversion la plus décidée pour la viande et les substances grasses: elle détestoit en outre le bouillon et tous les potages chauds; elle avoit maigri considérablement depuis l'origine de sa maladie: la nuit surtout une fièvre lente la consumoit; le jour, elle étoit agitée par des frissonnemens irréguliers; ses gencives étoient fongueuses et très-sensibles; elle avoit des oppressions de poitrine qui l'empêchoient de respirer; elle se plaignoit aussi d'une douleur vive dans les reins; elle étoit fatiguée par un dévoiement opiniâtre; son sommeil étoit presque nul; les boissons froides lui causoient un plaisir extrême: la malade buvoit une pinte d'eau commune d'un seul trait; sa bouche se desséchoit promptement aussitôt qu'elle avoit bu; la quantité d'urine qu'elle rendoit surpassoit toujours celle des liquides qu'elle avaloit. Cette affection s'étoit développée chez cette fille sans cause qui lui fût connue. Enfin, j'ai recueilli à l'hôpital Saint-Louis l'histoire intéressante d'Amélie Collier, âgée de quarante-neuf ans. Cette infortunée venoit de perdre ses règles par l'effet du chagrin que lui avoit causé la mort de son mari. Le supplice de Tantale n'a jamais été mieux retracé que chez cette femme, qui depuis douze mois étoit en proie à une soif inextinguible et dévorante; elle avoit à peine bu, qu'il s'opéroit chez elle une effusion prodigieuse d'urines incolores, lesquelles avoient néanmoins dans certains cas la teinte exacte de la tisane qu'on administroit à la malade. Nous comptâmes qu'elle en rendoit environ huit ou neuf pintes pendant le jour, et cinq ou six pendant la nuit. Il arrivoit du reste à Amélie Collier ce qui survient à toutes les personnes qui sont tourmentées de la faim canine. Toutes les fois qu'elle avaloit les liquides très-vite et avec immodération, elle vomissoit avec violence, et inondoit, pour ainsi dire, la salle de l'hôpital où elle se trouvoit; elle étoit d'une impatience difficile à rendre: son avidité pour apaiser sa soif se peignoit dans ses regards, lorsqu'elle entendoit le simple cliquetis des vases qui contenoient de l'eau. Elle éprouvoit alors un tressaillement qu'elle n'étoit pas la maîtresse de contenir, et quoiqu'elle fût accidentellement privée de la vue, elle se précipitoit souvent de son lit vers la personne qui lui apportoit de quoi se désaltérer. Le symptôme le plus insupportable dont elle se plaignoit, étoit une chaleur interne et excessive dans la région épigastrique, tandis qu'elle éprouvoit le froid

le plus vif à sa surface : on eût dit qu'elle se trouvoit dans un accès de fièvre lipyrienne. Qu'on m'explique pourquoi cette femme, depuis la première invasion de sa maladie, avoit acquis un embonpoint considérable ! Elle dormoit peu, et son sommeil étoit toujours troublé par des rêves inquiets et relatifs au besoin impérieux qui la tourmentoit. Dans ces mêmes instans, si on la considéroit, on la voyoit exécuter avec les lèvres un mouvement automatique, comme si elle vouloit boire. La malade ne pouvoit manger ; elle n'aimoit que les choses légères, telles que les biscuits, les gâteaux, etc. ; mais elle buvoit d'un seul trait une bouteille de bière, et n'étoit pas désaltérée; son urine étoit semblable à de l'eau pure ; elle étoit absolument insipide. Je fis donner à Amélie Collier de l'eau vivement colorée en rouge avec de la cochenille et parfumée à la rose. L'urine qu'elle rendit étoit transparente et inodore; ce qui prouve que la boisson avoit subi une sorte d'élaboration. Cette femme disoit éprouver des oppressions, causées par des douleurs intestinales très-vives ; elle n'avoit pas une seule minute de calme ; elle passoit tout son temps à solliciter les personnes qui l'entouroient, pour qu'elles voulussent bien étancher sa soif. *J'aimerois mieux mourir que de ne pas boire*, s'écrioit-elle avec fureur. Dans d'autres momens, elle se désespéroit, versoit des larmes, et retraçoit par les expressions les plus énergiques le supplice qu'elle enduroit. *L'eau que j'avale*, ajoutoit-elle, *ressemble à celle qu'on jette sur un vaste brasier, et qui ne fait qu'alimenter davantage la vivacité des flammes.* Cette femme finit par tomber dans un état de délire, et par se livrer à de violens transports de colère. Dans l'excès de ses souffrances, elle avoit mille caprices, mille volontés bizarres; elle désiroit aller se précipiter dans un fleuve pour s'y désaltérer à son aise ; d'ailleurs, son embonpoint restoit toujours le même, et elle n'éprouvoit aucun amaigrissement. Mais tout-à-coup les choses changèrent de face : la malade commença à se dessécher et à tomber dans le marasme ; elle éprouvoit des picotemens à la langue, qui devenoient de plus en plus insupportables; son pouls étoit imperceptible, et ses joues étoient toujours vivement colorées : on fit une certaine provision de son urine, et on la soumit à l'examen de M. Vauquelin, qui en fit une analyse fort exacte. Cette urine différoit principalement de celles des individus en santé, par la présence d'une très-grande quantité d'albumine, et par l'absence presque absolue de l'acide phosphorique et des phosphates. Ces deux circonstances assez extraordinaires annonçoient une sorte d'altération dans l'exercice des fonctions des reins. Cette urine différoit aussi de celle des diabétiques ordinaires, en ce que celles-ci ne contiennent pas sensiblement d'albumine, d'urée et d'acide urique ; et sous ces deux derniers rapports, elle se rapprochoit davantage de l'urine des gens en santé. Cet état, du reste, ne pouvoit-il pas provenir d'une foiblesse des organes de la digestion ? Seguin a observé que, quand cette fonction est languissante, les urines des personnes contiennent une grande proportion d'albumine. Ce qu'il y a de positif, c'est que notre malade

ne pouvoit pas même supporter les bouillons gras, et que, dans une occasion, le quinquina avoit paru lui procurer quelque soulagement.

Causes organiques. On sait que Darwin, d'après une hypothèse très-hardie, cherchoit les causes organiques de la polyurie dans le mouvement inverse ou rétrograde du chyle; en sorte que ce liquide, au lieu de se rendre au conduit thorachique, se dirigeoit continuellement vers les reins. Que d'opinions diverses n'a-t-on pas publiées sur l'origine primitive de cette singulière affection!.. Peut-on la faire dériver d'un affoiblissement survenu dans les facultés assimilatrices du ventricule? Les reins, selon Rollo, ne se trouvent altérés que par l'effet d'une correspondance sympathique. Cet auteur attribue la matière sucrée et constatée dans les urines des diabétiques à la décomposition des substances végétales qui s'effectue dans l'estomac, etc. Il paroît, ce me semble, bien mieux prouvé que la polyurie provient d'une exaltation et d'une perversion des propriétés vitales du système rénal. Le grand développement qu'acquiert l'appareil urinaire en semblable circonstance confirme ce que nous avançons. C'est sans doute en vertu de ce surcroît d'activité morbifique qu'il dépense et fait un emploi vicieux des matériaux qui servent à l'assimilation. Ce qu'il y a de positif, c'est que les organes digestifs prennent, dans certaines circonstances, un accroissement peu commun. L'ouverture du cadavre du nommé Johannis, faite par MM. Dupuytren et Thenard, fit voir l'estomac, le duodénum et le commencement du jéjunum, singulièrement développés; les reins surtout avoient un tiers de volume de plus qu'à l'ordinaire.

D'une autre part, il nous paroît manifeste que la polyurie insipide tient au contraire à un état d'atonie, de paralysie, ou de débilité du parenchyme des organes sécréteurs de l'urine. Cette affection est idiopathique, dépendante immédiatement et seulement d'un vice inhérent à ces mêmes organes; ou bien elle est sympathique, et dans ce cas, il faut presque toujours en chercher l'origine dans l'estomac, viscère important, sujet à mille lésions, et qui correspond avec les reins de la manière la plus intime. Il est, du reste, bien difficile de déterminer d'une manière exacte les troubles qui peuvent survenir dans la fonction sécrétoire de ces derniers viscères. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans deux autopsies cadavériques pratiquées à l'hôpital Saint-Louis sur deux personnes mortes de la polyurie insipide, nous avons trouvé le tissu rénal plus lâche et moins dense que de coutume. Quant aux polyuries laiteuses que j'ai observées, elles m'ont paru être le résultat d'une constitution hystérique et très-irritable. On sait que pareil phénomène a été remarqué chez des individus hypocondriaques.

Les recherches qu'on a faites par l'ouverture des corps n'éclairent en aucune manière sur les causes organiques de la polyurie. Nous venons de dire que la substance des reins chez certains diabétiques nous avoit paru plus molle, plus flasque et plus

facile à déchirer : d'autres anatomistes ont constaté que ces organes étoient d'un volume plus considérable; plusieurs auteurs enfin parlent de la dureté et de la consistance des glandes du mésentère et du mésocolon, etc. Mais comment assurer que ces divers genres d'altération ont du rapport avec le développement du diabète? Un aperçu remarquable, et qu'on ne peut pas taxer uniquement d'ingénieux, c'est que, lorsque les fonctions ont un but analogue dans l'économie animale, elles éprouvent des maladies qui se ressemblent par des caractères frappans. C'est ainsi, comme on l'a déjà dit, qu'il existe un grand rapport entre la lienterie de l'estomac et le flux urinaire des reins; car l'une et l'autre de ces affections sont le résultat d'un vice d'assimilation. Une faim dévorante est un des symptômes de la lienterie; et la polyurie est caractérisée par une soif inextinguible. La fièvre qui règne dans ces deux maladies présente absolument le même caractère; c'est la leucopyrie, ou la fièvre du système absorbant.

Causes extérieures. Parmi les causes extérieures qui paroissent influer communément sur la production de la polyurie, les pathologistes comptent principalement celles qui tendent à débiliter le système digestif : les boissons spiritueuses sont de ce nombre. J'ai déjà dit plus haut que cette maladie est beaucoup plus fréquente dans les pays où l'on boit beaucoup de cidre ou beaucoup de bière. C'est donc dans la Normandie ou dans la Flandre que l'on rencontre le plus de diabétiques. Il faut ajouter que toutes les causes affoiblissantes peuvent également concourir au développement de la polyurie : telles sont les impressions physiques d'une profonde tristesse ou d'un chagrin brusque et inattendu. On transporta l'an dernier, à l'hôpital Saint-Louis, une pauvre teinturière, dont la maison avoit été dévastée par des militaires ennemis; elle fut soudainement atteinte d'un diabète insipide, qui lui faisoit rendre plusieurs fois le jour des pintes entières d'un liquide incolore, et qui n'avoit pas la moindre saveur. Il falloit de grands vases pour la recueillir, et c'étoit là l'occupation continuelle des personnes qui étoient employées à lui donner des soins. J'observai avec beaucoup d'attention cette malade, qui demandoit toujours à boire, et refusoit toute nourriture solide. Jusqu'au jour de sa mort, elle ne perdit rien de son embonpoint; son pouls étoit petit, misérable, sa face rouge et animée; elle étoit parfois tourmentée par des céphalalgies cruelles et par un état comateux, d'où elle ne sortoit que pour appeler les filles de service, le plus souvent mal à propos et sans nécessité. A mesure qu'elle approcha de sa fin, l'assoupissement devint plus profond; la respiration s'embarrassa; la chaleur s'éteignit progressivement, et tous les membres furent frappés d'une rigidité extraordinaire; lorsque sa mort arriva, tout son corps se couvrit de taches scorbutiques. Nous voulumes procéder à l'ouverture de son cadavre; rien ne nous parut remarquable dans aucune partie du corps. Nous trouvâmes seulement

que les reins étoient excessivement rapetissés et singulièrement décolorés ; leur parenchyme avoit une flaccidité prodigieuse, et on le déchiroit avec la plus grande facilité ; il existoit une hydropisie de l'ovaire gauche ; la membrane muqueuse de l'estomac présentoit, surtout dans son grand cul-de-sac, des traces extrêmement évidentes d'une inflammation chronique. Les personnes qui ont à souffrir de l'indigence et de la famine, qui se nourrissent habituellement d'alimens dépravés ou corrompus, sont très-sujettes à contracter cette funeste maladie. L'illustre chirurgien Desault observa qu'elle fut très-fréquente à l'Hôtel-Dieu de Paris pendant l'affreux régime de la terreur révolutionnaire ; elle se manifesta chez un individu qui, après un long jeûne, mangea avec trop d'abondance dans un seul repas.

Traitement curatif. La polyurie est une affection si obscure dans ses causes et dans ses phénomènes, qu'il n'est pas aisé de présenter avec quelque certitude le traitement qui lui convient le mieux. On lit, dans les *Mélanges des Curieux de la nature,* l'histoire d'un individu atteint d'une polyurie opiniâtre. Il rendoit trente livres d'urine par jour, et avaloit toutes les nuits une quantité prodigieuse de liquide; il fut guéri par l'eau ferrée : ce fut son unique remède, attendu que son extrême pauvreté ne lui permit pas de recourir à d'autres moyens. Il paroît, du reste, certain que l'amaigrissement qui a lieu dans le cours de cette singulière maladie tient à ce que le principe nutritif n'est point assimilé à l'économie animale, par la foiblesse ou la trop grande flaccidité des reins, et qu'il s'échappe alors avec les urines, etc.

Quelques praticiens ont cru que, pour guérir la polyurie, l'indication la plus importante étoit d'empêcher la formation de la matière sucrée dans l'intérieur de l'estomac ; qu'il étoit surtout avantageux d'affoiblir les propriétés vitales de cet organe : on s'est servi, pour atteindre ce but, d'une nourriture très-animale. Le professeur Duncan assure qu'on a procuré du soulagement à un diabétique par beaucoup de viande, beaucoup de beurre et autres substances huileuses : l'expérience étoit à recommencer. MM. Dupuytren et Thenard ont lu à l'Institut de France un Mémoire détaillé sur cet objet. Ce Mémoire, publié depuis cette époque dans le *Journal de Médecine,* renferme l'histoire d'un diabétique qui a été le sujet d'une multitude d'expériences intéressantes. Le malade étoit âgé de cinquante-deux ans. Il est digne de remarque que ses cheveux et ses poils étoient rouges : sa peau avoit beaucoup de finesse et de blancheur ; il étoit actif, très-livré à l'amour du vin et à celui des femmes. Il y avoit déjà dix-huit mois qu'il éprouvoit les symptômes de la polyurie, lorsqu'il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Paris. Sa soif étoit inextinguible, son appétit insatiable ; il se plaignoit d'un sentiment de gêne, et comme d'étranglement à la gorge ; il éprouvoit de vives souffrances à l'épigastre ; sa bouche, intérieurement examinée, étoit sèche, rouge

et phlogosée; il s'échappoit sans cesse du sang de ses gencives fongueuses et ramollies. On s'empressa de tenir un compte exact des alimens et des boissons qu'il consommoit. On calcula qu'il prenoit dix livres de substances solides et le double de liquide. Lorsqu'il digéroit, il éprouvoit une ardeur brûlante dans la cavité intestinale, tandis que la surface du corps et ses extrémités étoient saisies d'un froid glacial; son pouls avoit beaucoup de mollesse et de lenteur; il respiroit avec une sorte de difficulté, non par l'effet de la maladie dont nous parlons, mais par l'effet d'un catarrhe pulmonaire chronique dont il étoit atteint depuis long-temps. Sa peau étoit sèche, exhaloit peu, etc., comme celle de tous les individus amaigris et consumés de marasme. Les sources de la salive étoient, pour ainsi dire, taries dans sa bouche; mais en revanche, nuit et jour, émission involontaire et extraordinaire d'une urine légère, transparente et sensiblement sucrée. Les digestions étoient pénibles, et une fièvre considérable s'allumoit toutes les fois qu'il venoit de prendre quelque nourriture. On soumit ce malade à un régime purement animal. Lorsque ce régime eut été continué pendant un certain nombre de jours, on s'aperçut que les urines perdoient insensiblement la saveur douceâtre qu'on y avoit remarquée; la soif et l'appétit n'avoient plus la même activité; le sommeil étoit meilleur. Malheureusement cette amélioration ne fut pas de longue durée : le malade, fatigué du régime de l'hôpital, voulut en sortir; mais il ne tarda pas à faire une rechute. Après avoir langui de nouveau pendant trois mois, il fut saisi d'une pleuro-pneumonite. On dit que les efforts suscités par un émétique le firent périr.

Dans la polyurie insipide, qui paroît plutôt dépendre de l'atonie du système rénal que d'une perversion des propriétés vitales de ce même système, on a présumé que l'administration des toniques les plus puissans devoit produire d'excellens effets. Le quinquina a été administré par onces; mais ses succès ont été équivoques. Ce puissant remède a pu convenir toutefois dans les cas où la foiblesse des reins n'étoit que sympathique de celle de l'estomac. On a recommandé les substances analogues à la bile, ou du moins celles qui lui rendent l'énergie, l'activité, les propriétés qu'elle a perdues en totalité ou en partie. Pour produire un semblable effet, un médecin allemand préconisoit à Paris des pilules dans lesquelles il avoit mis pour principal ingrédient le fiel de taureau. Il est des auteurs qui accordent la préférence aux stomachiques amers, tels que l'absinthe, la gentiane et la quassie amère. D'autres ont recours aux astringens. Le petit-lait aluminé a été en vogue. Je ne sais quel auteur conseille la rhubarbe à petites doses réitérées. A l'hôpital Saint-Louis, les martiaux avoient paru avoir des résultats momentanément salutaires. Il est toujours utile de faire concourir ces remèdes avec le lait, les bouillons gras et les extraits de viandes.

On connoît quelques moyens thérapeutiques extérieurs qui raniment les forces et donnent souvent au corps épuisé une vigueur inattendue : telles sont les frictions assidues sur

la région lombaire, les douches sulfureuses à une température élevée, ou à une température très-basse. Zacutus Luzitanus a conseillé les bains froids. On pourroit appliquer la glace comme un topique avantageux. Une attention bien importante, dit un auteur recommandable, c'est de faire en sorte que le malade ne soit point en butte à des affections morales pénibles, à des passions cruelles; qu'il ne se livre point à la fougueuse impétuosité d'un caractère irascible. L'état de l'âme influe tellement sur celui du corps, qu'il faut traiter conjointement l'un et l'autre, si l'on veut obtenir des succès.

GENRE II.

ÉNURÉSIE. Enuresis.

Elle est caractérisée par un flux continuel de l'urine, et par l'impuissance de la retenir. Pour bien entendre les phénomènes qui constituent cette maladie, il faut se ressouvenir que la vessie est un sac membraneux et charnu, expansible et contractile, destiné à recevoir et à conserver l'humeur excrémentitielle, jusqu'au moment où son accumulation nécessite sa sortie. Cette disposition physiologique est une vue bien sage de la nature, qui n'a pas voulu que l'homme fût esclave à tous les instans de sa vie d'un besoin aussi importun. On connoît les fibres musculaires dont l'organe vésical est doué, et leur admirable direction pour le but utile qu'elles doivent remplir; mais cette structure, si adroitement combinée, est quelquefois en défaut par une foule de causes auxquelles il est difficile de remédier, et il est peu d'infirmités qui rendent un individu aussi à charge à lui-même et à ses semblables. L'énurésie a plusieurs espèces très-remarquables qui nécessitent des traitemens divers :

1ère *Espèce.* L'Énurésie sthénique. *Enuresis sthenica.* Cette espèce est déterminée par une violente irritation portée et entretenue dans les organes urinaires. Il y a souvent énurésie quand ces organes sont frappés de phlegmasie, ou qu'ils éprouvent une compression quelconque, comme, par exemple, dans la grossesse, etc.

2ème *Esp.* L'Énurésie asthénique. *Enuresis asthenica.* Cette espèce est uniquement produite par un état de débilité des organes urinaires. C'est celle que nous observons à l'hôpital Saint-Louis chez les vieillards infirmes et paralytiques. Une semblable indisposition a souvent lieu après l'opération de la taille.

3ème *Esp.* L'Énurésie spasmodique. *Enuresis spasmodica.* Les femmes y sont très-sujettes. Il en est chez lesquelles les dilatations et les élans de la joie produisent un effet semblable. Plusieurs ne sauroient rire long-temps sans s'exposer à un pareil inconvénient. La crainte et la frayeur ont le même résultat. On a vu des personnes que l'on conduisoit au supplice avoir des flux involontaires d'urine. On sait ce qui arrive aux filles hystériques. J'ai donné des soins à une dame atteinte d'une fièvre tierce, et qui avoit une incontinence d'urine toutes les fois qu'elle avoit un accès.

4[ème] *Esp.* L'Énurésie nocturne. *Enuresis nocturna.* C'est un flux involontaire d'urine qui a lieu pendant le sommeil, et qui attaque spécialement les enfans et les jeunes garçons. J'ai observé cette indisposition chez plusieurs individus doués d'une constitution maladive et scrophuleuse. Elle étoit très-opiniâtre chez un jeune lépreux, nouvellement arrivé de l'Isle de France, qui l'a conservée jusqu'à l'âge de la puberté. Quelquefois cette énurésie n'est que le résultat d'une paresse qu'on peut surmonter, ou d'une habitude qu'on peut détruire.

Tableau de l'Énurésie. C'est une des infirmités les plus dégoûtantes que l'on puisse avoir ; elle séquestre absolument de la société les individus qui en sont atteints : ils sont à charge à eux-mêmes et à tous les autres. Nous avons reçu à l'hôpital Saint-Louis la nommée Charlotte Wilcoffe, âgée de trente ans, qui depuis dix-huit mois se trouvoit tourmentée par les accidens d'une énurésie très-rebelle. Cette maladie étoit survenue à la suite d'une vive frayeur, et avoit produit un trouble universel dans ses organes. Depuis cette époque, les urines commencèrent à couler involontairement, d'abord goutte à goutte, mais ensuite en quantité extraordinaire ; ce flux étoit continuel et redoubloit surtout quand la malade étoit couchée et qu'elle avoit bu considérablement. La femme n'étoit d'ailleurs avertie de ces émissions extraordinaires d'urine que lorsque ses vêtemens étoient mouillés : je pourrois multiplier les faits de ce genre. J'ai donné des soins à une jeune dame qui éprouvoit un pareil inconvénient dans les circonstances les plus importantes de la vie, même dans les instans où elle avoit des rapprochemens intimes avec son époux. Il n'est pas rare, comme tout le monde le sait, de voir se manifester le flux involontaire des urines durant les accès des fièvres nerveuses.

Il est difficile de donner un tableau très-détaillé de l'énurésie. Tout se réduit à un seul phénomène, qui est la sortie involontaire des urines ; et cette maladie n'a d'autre accident fâcheux que le dégoût qu'elle inspire ; elle est très-commune chez les enfans, parce que, dans le premier âge, les forces qui tendent à l'évacuation sont en quelque sorte prédominantes. On sait avec quelle célérité la liqueur urinaire s'échappe de leurs organes, lorsqu'ils sont stimulés par un besoin. Il n'est donc pas étonnant que, dans certaines circonstances, cette faculté expultrice de la vessie soit plus énergique que de coutume, et que, par un surcroît d'irritabilité maladive, cette faculté s'exerce même durant le sommeil. Il ne faut pas du reste considérer comme un accident de l'énurésie l'état où se trouvent certains vieillards paralytiques qui urinent sans cesse par regorgement. Dans ce cas, la vessie n'est qu'un réservoir passif, toujours plein, et qui laisse continuellement couler le superflu d'urine qu'il ne peut contenir.

Causes organiques. Il faut regarder comme causes organiques de l'énurésie des sables ou des graviers qui auront trop souvent dilaté le col de la vessie dans leur passage. J'ai vu une femme très-tourmentée par un semblable accident ; elle étoit forcée de

fermer le méat urinaire par une pelote appropriée. Des callosités, des squirrhes, des cancers, des fistules, sont également des causes fréquentes de l'incontinence urinaire. Cette indisposition dépend quelquefois de la prédominance de l'action musculaire et du peu de résistance qu'oppose le sphincter de la vessie. Il est assez ordinaire de voir l'urine s'échapper involontairement dans le tétanos, dans l'opisthotonos, dans la convulsion des muscles abdominaux, pendant les paroxysmes épileptiques. J'ai déjà cherché à rendre compte des phénomènes de l'énurésie nocturne. C'est bien à tort que certains médecins ont voulu regarder cette indisposition comme une sorte de diabète. Dans le premier âge, la vessie a une singulière disposition à se contracter; de là vient qu'aux heures du sommeil, les enfans urinent quelquefois sans en avoir conscience. Cet inconvénient cesse d'avoir lieu lorsqu'ils deviennent adultes, parce que l'irritabilité du réceptacle vésical va toujours en diminuant. Il ne faut pas perdre de vue qu'il n'y a jamais évacuation de l'urine sans une action particulière de la vessie, et que l'urine doit toujours séjourner, quand cet organe ne se contracte pas. Dans cette circonstance, l'humeur excrémentitielle ne s'échappe au-dehors que lorsqu'elle déborde le réservoir passif qui la renferme. C'est surtout ce qui arrive lorsqu'il y a lésion de la moelle épinière, et des nerfs qui en partent pour aller se distribuer à la vessie. Un comédien qui représentoit Jupiter, et qu'on élevoit dans le ciel, tomba du haut de sa gloire sur le théâtre. Après une chute aussi violente, il n'urinoit plus que par regorgement : cette infirmité dura fort long-temps.

Causes extérieures. Il est des boissons qui disposent singulièrement à l'énurésie, surtout lorsqu'on en use avec immodération. Parmi les causes qui viennent du dehors, il faut certainement compter les blessures faites au col de l'organe vésical pour opérer la cystotomie. Le célèbre Pouteau a écrit pour déterminer la cause des incontinences d'urine qui affectent souvent les personnes chez lesquelles on a voulu extraire la pierre au moyen du lithotome caché. Les contusions que les femmes reçoivent d'un accoucheur maladroit produisent quelquefois des énurésies irremédiables.

Traitement curatif. Les moyens de guérison qu'on applique au traitement de l'énurésie sont relatifs aux causes qui la produisent. Il n'est pas facile de remédier à celle qui provient d'une altération plus ou moins profonde de la moelle épinière, des blessures ou des ulcérations de la vessie, etc. Il est rare que la saignée soit une opération convenable, à moins qu'elle ne soit exigée par la nature particulière du mal et la constitution sanguine du malade. En général, il convient d'adapter la méthode curative à l'âge et au sexe des individus, et de la rendre ainsi plus ou moins énergique. Quelques praticiens recommandent les laxatifs et les purgatifs dans cette affection si incommode; et d'autres n'en font aucun cas. Tout le monde s'accorde à louer les substances corroborantes

et astringentes. On administre les vins de quinquina, de gentiane, d'écorce d'oranges amères, la décoction de bistorte, l'eau de Rabel dans une tisane appropriée. On peut employer, sous le même point de vue, l'écorce de grenade, la cannelle, le *calamus aromaticus,* les infusions de menthe et de petite sauge. Dans le relâchement du sphincter vésical, les eaux ferrugineuses, le safran de mars, etc., ont obtenu des succès positifs. Toutes les fois qu'après l'accouchement, il reste un flux involontaire d'urine, on a recours aux fomentations pratiquées avec la décoction des roses rouges de Provins, aux fumigations avec la vapeur du vinaigre ou celle de l'encens. Si les voies urinaires sont excoriées ou ulcérées, il ne faut que des applications émollientes et mucilagineuses. On a reçu à l'hôpital Saint-Louis une femme affligée d'une dégoûtante énurésie depuis sept ans. Elle n'a été soulagée que par l'apposition d'un sinapisme à l'os sacrum. Quand les remèdes sont infructueux, il est raisonnable de se borner aux palliatifs. On a recours à des vases de verre ou de métal pour recevoir l'urine. Les femmes se servent d'un siphon d'argent très-renflé à sa partie inférieure. Il en est qui compriment l'urèthre avec des pelotes qui tiennent à un bandage élastique; d'autres enfin cherchent à remplir le même but avec des sachets larges et aplatis, qu'on remplit avec de la poudre de charbon. Les arsenaux de chirurgie offrent plusieurs machines propres à réprimer l'énurésie au travers du conduit de l'urèthre chez les adultes; mais on ne sauroit approuver dans aucun cas les ligatures que les matrones pratiquent à la verge des enfans, pour les empêcher de rendre leurs urines dans leur lit, pendant leur sommeil.

GENRE III.

DYSURIE. Dysuria.

Nous désignons sous le nom de *dysurie* une affection qui consiste dans l'excrétion difficile et douloureuse des urines. Les causes de cette affection particulière se trouvent dans la vessie ou dans le canal de l'urèthre, ce qui constitue deux espèces distinctes :

1ère *Espèce.* La Dysurie vésicale. *Dysuria vesicalis.* Cette espèce peut résulter d'une multitude de causes très-variées. Elle doit souvent son origine au spasme, à l'irritation de la vessie, quelquefois à l'excoriation, à l'ulcération de cet organe, etc. Tout le monde connoît les effets rapides des emplâtres vésicatoires qui ont pour base la poudre de cantharides. Des effets semblables proviennent journellement de la présence d'un calcul.

2ème *Esp.* La Dysurie uréthrale. *Dysuria urethralis.* On nomme ainsi la dysurie dont la cause réside dans l'urèthre. C'est surtout celle qu'on observe dans les rétrécissemens de ce canal, qui succèdent aux flux siphilitiques. Ces flux négligés la produisent presque toujours. La dysurie uréthrale est très-fréquente chez les vieillards.

Tableau de la Dysurie. Le grand supplice qu'on éprouve dans le cours de cette maladie, est l'effort excrétoire auquel il faut se livrer sans cesse pour évacuer l'urine contenue dans la vessie. Ce besoin est parfois d'une telle force, qu'il faut le satisfaire à tous les instans; il est accompagné d'une douleur tensive, ardente et prurigineuse. Cette douleur est cause que les malades sont parfois obligés de s'arrêter pour procéder ensuite à de nouvelles tentatives. Le col, le sphincter de la vessie, le canal de l'urèthre, sont le siége principal de la dysurie. Les individus qui en sont affectés ressentent une sensation brûlante et une pression gravative dans toute la région hypogastrique. Cette maladie est continue; mais il est des temps où elle est plus rebelle et plus contumace; elle est tantôt grave, tantôt légère, souvent essentielle, d'autres fois symptomatique, etc.: elle allume la fièvre, provoque des mouvemens spasmodiques; le pouls est dur, fréquent, inégal. Les douleurs prennent diverses formes; elles simulent dans quelques occasions l'hystérie ou la néphralgie: le sang accompagne souvent l'urine et lui donne l'aspect de la lavure de chair. J'ai vu plusieurs malades qui étoient dans cette triste position; il leur sembloit qu'un charbon enflammé traversoit leur méat urinaire. Il est vrai que cette sensation extraordinaire se calmoit aussitôt que l'excrétion étoit accomplie.

Quelquefois des vomissemens, des entéralgies, des déchiremens dans la région lombaire, des ténesmes insupportables, etc., viennent se joindre à cette maladie, et tous ces symptômes redoublent comme par accès. Lorsqu'ils ont lieu durant le cours de la nuit, les malades perdent totalement la faculté du sommeil; ils tombent dans un épuisement extrême qui s'accroît de jour en jour. Ils s'éteignent par des commotions fébriles anomales, qui épuisent insensiblement leurs forces.

Par une fatalité qui met le comble à toutes les souffrances de ces malades, ils sont dévorés d'une soif ardente, qui les contraint de boire à tous les instans de la journée, alors même qu'ils ne peuvent plus suffire aux efforts corporels que nécessite l'évacuation si impérieuse des urines. J'ai donné mes soins à un malheureux vieillard qui ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes quand le moment de satisfaire ce besoin arrivoit; il éprouvoit des sueurs froides et tomboit dans des défaillances qui faisoient redouter son heure dernière. Une seule circonstance paroissoit suspendre la vivacité de ses souffrances: sa peau se recouvroit par intervalles de papules prurigineuses, qui duroient pendant deux ou trois jours. C'est pendant le temps de cette éruption que le malade se trouvoit sensiblement soulagé; mais quand elle venoit à disparoître, son supplice ordinaire recommençoit.

Causes organiques. L'âge avancé dispose singulièrement à la dysurie; personne n'ignore qu'elle occupe le premier rang parmi les affections séniles; elle est aussi le

partage de ceux qui sont doués d'un tempérament ardent et sanguin. Ces derniers, en effet, sont très-sujets à la néphralgie ou à la néphrite. L'organe vésical est souvent frappé d'une paralysie complète; les urines s'y rassemblent alors comme dans un vase inerte, et y contractent une qualité ammoniacale si prononcée, qu'elles provoquent la dysurie la plus incommode. Un calcul placé près de l'orifice peut causer les mêmes accidens. Des autopsies cadavériques constatent que des sujets morts de cette maladie avoient le col de la vessie ulcéré. Je pourrois aussi rapporter un cas où la dysurie fut le résultat d'une vraie métastase dartreuse. Enfin, il est des circonstances où la difficulté de rendre les urines est uniquement produite par un spasme nerveux. Il y avoit à l'hôpital Saint-Louis une jeune femme dont la vessie tomboit dans une sorte de stupeur toutes les fois qu'elle avoit un accès d'épilepsie : on étoit alors obligé de recourir à la sonde et aux boissons nitrées, pour faciliter l'excrétion des urines.

Causes extérieures. L'emploi habituel des viandes salées ou fumées, l'abus du vin pur ou des liqueurs alcooliques, rendent l'excrétion des urines infiniment plus difficile. La dysurie offre quelques intervalles de repos, durant lesquels les malades ne s'abandonnent que trop souvent à des écarts de régime. Les vieillards surtout n'ont d'autre plaisir que de s'asseoir à des tables somptueuses, pour s'y gorger de mets épicés, et s'y abreuver des vins les plus exquis. On observe quelquefois que la qualité de l'air contribue singulièrement à exaspérer cette affection. C'est une observation curieuse qui mérite d'être répétée. Il est des individus sobres, mais qui mènent une vie trop sédentaire: il en est d'autres qui se livrent à des travaux forcés de cabinet; alors le mal se montre avec plus d'intensité qu'auparavant. Les jeunes gens qui se masturbent encourent les accidens de la dysurie; du moins ai-je remarqué ce phénomène dans deux circonstances. Certaines substances vénéneuses peuvent déterminer un effet analogue; et tout le monde sait quel est l'action ordinaire des cantharides.

Traitement curatif. Hippocrate a énoncé lui-même que rien n'est plus difficile que de guérir les affections des reins et de la vessie; la nature est toujours foible contre de pareils maux. Cependant la cure de la dysurie n'est pas impossible; mais la plupart des malades abusent des purgatifs et des diurétiques; on en voit qui paralysent les organes par les sédatifs. Il est des vieillards qui ont foi à certaines herbes, et qui conservent cette superstition pendant toute leur vie. Voulez-vous établir un traitement solide? commencez par bien approfondir l'origine du mal; il n'est pas aussi aisé de combattre la cause organique que la cause qui vient du dehors. Dans l'inflammation des organes urinaires, c'est la saignée qui réussit: *Dysuriam venæ sectio solvit.* Les remèdes doux sont ceux qui obtiennent le plus d'avantage: j'administre communément les décoctions d'orge perlé et de réglisse, les sucs de trèfle-d'eau, de pariétaire, de pissenlit, de bour-

rache et de laitue ; le petit-lait, les bouillons gélatineux, etc. : le vin blanc nitré est du plus fréquent usage. Les eaux gazeuses de Seldz charment les malades qui se rendent aux bains de Tivoli : l'infusion du raisin d'ours a obtenu une grande vogue. J'ai lu quelque part l'histoire d'un homme âgé de cinquante-six ans, qui souffroit depuis long-temps d'une dysurie avec ténesme et anxiété. Les accès duroient sept ou huit heures ; il fut guéri par le baume de copahu.

Je fais administrer des lavemens réitérés avec une décoction de fraise de veau, de graine de lin, et autres substances analogues. On a recours pour le même objet à des fomentations émollientes sur toute la région du bas-ventre : les demi-bains sont très-profitables ; telle est la pratique usitée à l'hôpital Saint-Louis. Si la dysurie provient du calcul, c'est l'opération de la taille qui peut guérir ; si elle dépend d'un ulcère, on ne songe qu'à des palliatifs; on prescrit un repos convenable ; il faut éviter les exercices violens qui souvent provoquent une exhalation énervante. Il faut se garantir du froid, et abjurer les plaisirs de Vénus. L'esprit doit se maintenir dans une tranquillité parfaite.

GENRE IV.

STRANGURIE. Stranguria.

Le mot *strangurie* a pris sa source dans la langue des Grecs. Nous usons de cette dénomination pour désigner un écoulement d'urine qui ne s'effectue que goutte à goutte ou par jets interrompus. Quelquefois cet acte est exempt de toute douleur ; dans d'autres cas, il est accompagné de grandes souffrances ; le conduit uréthral éprouve un sentiment de strangulation qui se renouvelle aussitôt que le besoin d'évacuer l'organe vésical se manifeste. La strangurie peut dépendre d'une disposition morbifique du col de la vessie, ou d'une ulcération particulière du canal de l'urèthre :

1ère *Espèce.* La Strangurie vésicale. *Stranguria vesicalis.* Cette strangurie est le résultat d'un état spasmodique du col de la vessie ou de la vessie elle-même. On l'observe chez les adultes et les enfans. C'est une maladie d'irritation, qui est aux voies urinaires ce que le ténesme est aux voies intestinales. Jean-Jacques Rousseau fut sujet durant toute sa vie à ce même genre d'affection, qui se déclaroit chez lui par des reprises violentes et périodiques. Il raconte lui-même que tous les secours de la médecine furent infructueux pour apaiser ses souffrances.

2ème *Esp.* La Strangurie uréthrale. *Stranguria urethralis.* Cette espèce dépend surtout du rétrécissement de l'urèthre, qui n'a lieu que trop souvent à la suite des blennorrhagies mal traitées. Souvent il y a ulcération ou tuméfaction de la prostate. En effet, dans une circonstance, nous avons trouvé cette glande aussi volumineuse qu'un œuf de poule. Elle avoit comprimé le canal de l'urèthre à un tel point, qu'à la strangurie habituelle du malade succéda bientôt une ischurie

complète. Il peut aussi survenir dans le canal de l'urèthre des brides, des carnosités ou caroncules, qui ordinairement sont d'une extrême petitesse, mais qui, par leur nombre et leur situation, n'en interceptent pas moins le passage de l'urine.

Tableau de la Strangurie. Il est donc essentiel de rappeler à nos lecteurs que, dans la strangurie, le liquide excrémentitiel ne s'échappe que goutte à goutte par les efforts nombreux et réitérés de tout le corps du malade. Tel est le caractère de cette affection, qui est en quelque sorte le *ténesme* des voies urinaires. On ne sauroit mieux comparer les individus qui en sont atteints qu'à ceux qui sont tourmentés par le flux dysentérique. On sait que, dans cette dernière maladie, les fibres motrices et expultrices du rectum s'épuisent souvent en vaines tentatives pour ne rendre ensuite qu'une petite quantité de mucus. Le sort des infortunés dont il s'agit est encore plus funeste, car il n'a point de relâche.

L'urine, qui s'écoule au milieu des angoisses et des ardeurs les plus extraordinaires, est ordinairement mêlée de quelques stries de sang, et charrie souvent avec elle des filamens de nature muqueuse. Cette liqueur est presque toujours dépravée par l'effet même de l'altération de l'organe où elle séjourne. Les attributs qui la distinguent communément ne sont plus les mêmes; elle traîne quelquefois beaucoup de matières sales et corrompues. J'ai constamment observé que les malades étoient agités par deux craintes, celle de la conserver et celle de la rendre. Alors même qu'ils sont exempts de ce besoin, ils éprouvent dans le canal de l'urèthre une sorte d'embarras et d'engouement qui les jette dans une mélancolie profonde. Ce qui est plus fâcheux encore, c'est que l'affection déplorable dont nous parlons peut se convertir en une ischurie complète. Alors de nouveaux symptômes se manifestent; la région hypogastrique se tuméfie et éprouve une tension douloureuse; les forces s'épuisent avec une rapidité effrayante. Dans une position aussi triste, tous les moyens sont infructueux; on voit bientôt se déclarer cette fatale fièvre urineuse qui infecte successivement tous les organes, et suffoque le malade en peu de jours.

Causes organiques. Dans la strangurie, ce sont les fibres musculaires dont le col de la vessie est circulairement entouré, qui se trouvent affectées et irritées par une cause délétère; leur mouvement est désordonné, et elles sont irrégulièrement excitées à des efforts presque superflus. L'urine sort de son réceptacle, mais par un jet qui est tout-à-coup interrompu, parce que le sphincter reprend soudainement sa prédominance. La strangurie produite par les carnosités et les caroncules existoit-elle avant le quinzième siècle? c'est ce dont on pourroit douter; car les auteurs anciens ne font pas mention de cette infirmité. On diroit qu'elle n'est survenue qu'à l'époque où les blennorrhagies urétrhales sont devenues si fréquentes chez les peuples civilisés. Chez les femmes, l'état spasmodique du col de la vessie est une des causes les plus ordinaires de la strangurie.

Causes extérieures. Il est des boissons qui disposent singulièrement à la strangurie; telles sont les liqueurs fermentées, particulièrement la bière. Les crudités, les salaisons, en général, toutes les substances qui dépravent la masse du sang sont propres à développer cette affection. On a vu des accès de strangurie se déclarer après l'emploi des purgatifs violens, tels que la coloquinte, le tithymale et autres drastiques analogues. Les mêmes indispositions menacent ceux qui ont sans cesse recours à des diurétiques âcres qui fatiguent le col de la vessie. Il est des choses salutaires au plus grand nombre, et qui nuisent à quelques individus par l'unique effet de leur idiosyncrasie. C'est ainsi qu'une dame se trouvoit sujette à de violens accès de strangurie toutes les fois qu'elle se permettoit de boire du vin pur. Il est mille autres faits de ce genre.

Traitement curatif. La plus pressante indication à remplir dans le traitement de la strangurie est d'apaiser le spasme et l'irritation des voies urinaires : on y parvient par des fomentations douces et par des lavemens lénitifs : on administre intérieurement des émulsions légèrement apéritives. Le petit-lait, l'eau de gruau, l'eau d'orge, les bouillons de poulet ou de grenouilles, réussissent assez communément. Il est, je pense, très-important de garantir les individus atteints de la strangurie contre l'action du froid et de toutes les intempéries atmosphériques; car on observe que les paroxysmes de cette maladie sont plus fréquens l'hiver que l'été, etc.

On sait que la strangurie devient souvent habituelle et opiniâtre après des blennorrhagies réitérées et mal traitées; qu'elle est souvent le résultat des injections imprudemment pratiquées avec l'eau de vitriol et l'extrait de saturne, etc. : c'est alors que des rétrécissemens se forment dans l'urèthre enflammé. Le malade fait de fortes et longues inspirations pour exciter le flux languissant de l'urine, qui jamais ne coule à plein jet, mais par un filet mince, irrégulier, et souvent bifide. Les bougies sont en général le remède prescrit par les plus habiles chirurgiens. Mais Jérôme Lapi rejette cette méthode vulgaire, et essaie d'en imaginer une qui lui paroît préférable; il conseille l'application des émolliens, qui agissent lentement et avec douceur, et qui, sans porter la moindre atteinte aux parties voisines, étouffent peu à peu les germes de la maladie. L'eau surtout, quand elle est tiède, est infiniment propre à remplir ce but; ses qualités relâchantes agissent heureusement sur les fibres roidies ou dilacérées du conduit urinaire. Il propose en conséquence de pratiquer des injections trois ou quatre fois par jour avec une décoction tiède de guimauve, de mauve, de pariétaire ou de mercuriale. On arrêtera la sortie subite du liquide en comprimant la verge à la racine du gland; quelques jours après, on se servira de l'huile d'olive ou d'amandes douces, spécialement le soir à l'heure du coucher, en prenant les mêmes précautions pour empêcher leur écoulement trop prompt. On continuera ces injections jusqu'à ce

que l'urine coule à plein jet et sans souffrance; on conçoit néanmoins que, si la strangurie étoit accompagnée de la présence du calcul dans la vessie, un pareil moyen seroit absolument inefficace, et même nuisible. Lorsque, par l'emploi judicieux des émolliens, les ulcérations qui occupent l'intérieur de l'urèthre auront été convenablement détergées, il faudra employer des injections un peu astringentes et toniques : telles sont celles que l'on fait avec l'eau de millefeuilles, de millepertuis, de tanaisie, auxquelles il conviendra souvent de joindre un peu de vin, ou quelques gouttes d'extrait de saturne. Que le malade ne compte pas sur une guérison très-prompte! plusieurs mois sont souvent nécessaires pour un semblable traitement. Il ne faut pas sans doute négliger le secours salutaire des bains entiers ou des demi-bains de fauteuil.

GENRE V.

ISCHURIE. Ischuria.

Le nom que porte cette maladie lui a aussi été donné par les Grecs. Ce nom signifie une suppression complète ou un empêchement de l'excrétion urinaire. Souvent on s'en sert pour exprimer le séjour trop prolongé de l'humeur dont il s'agit dans l'intérieur de la vessie, ou les obstacles qu'elle rencontre dans son passage. Comme les phénomènes de l'ischurie se passent dans un appareil d'organes très-compliqué, nous devons nécessairement distinguer les espèces qui suivent :

1ère *Espèce.* L'Ischurie rénale. *Ischuria renalis.* Dans cette espèce, il y a défaut de sécrétion d'urine. Un accident de cette nature n'a jamais lieu sans avoir été précédé d'une violente phlegmasie à la région rénale; le malade ne sent pas même le besoin d'uriner. Ici, l'organe sécréteur est dans un état d'inaction totale; il existe une altération quelconque dans la faculté sécrétoire des reins; les vaisseaux qui s'y rendent peuvent être frappés d'un état de spasme ou de constriction; il peut s'y former un calcul ou des graviers, etc. L'ischurie est communément accompagnée d'une grande douleur dans le siége qu'elle occupe.

2ème *Esp.* L'Ischurie urétérique. *Ischuria ureterica.* Il arrive souvent que les reins procèdent avec régularité à la sécrétion de l'urine; mais ce liquide ne peut fluer le long des uretères, par l'effet d'une inflammation violente de ces canaux, ou d'un corps étranger qui s'est arrêté dans leur intérieur; quelquefois c'est une cause étrangère qui les comprime; des tumeurs voisines peuvent produire cet effet. N'arrive-t-il pas d'ailleurs que les uretères ont, dans quelques cas, une conformation naturellement vicieuse?

3ème *Esp.* L'Ischurie vésicale. *Ischuria vesicalis.* La vessie est le troisième siége de l'ischurie. L'urine s'arrête dans sa cavité toutes les fois qu'il y a inflammation de cet organe. Souvent aussi ce même organe, par des causes que nous déterminerons plus bas, perd son élasticité et son

ressort; il cesse de se contracter: les muscles qui le servent se refusent à l'expulsion du liquide excrémentitiel. Galien note expressément la paralysie de la vessie comme une des causes les plus fréquentes de l'ischurie chez les vieillards.

4ème *Esp.* L'Ischurie uréthrale. *Ischuria urethralis.* Cette espèce n'est que trop fréquente, et produit les plus grands maux. Personne n'ignore que le canal de l'urèthre est sujet au spasme, au resserrement, à la constriction. Plusieurs causes peuvent l'obstruer; il peut s'établir des fongosités, des engorgemens, des ulcérations dans son intérieur, etc.: dans ce cas, il est peu propre à l'évacuation des urines.

Tableau de l'Ischurie. Les symptômes qui annoncent la présence de l'ischurie sont en général un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique et au périnée, un désir d'uriner, avec un effort inutile pour accomplir cette excrétion, etc. Le phénomène le plus saillant aux yeux de celui qui observe, est une tumeur douloureuse au toucher, et qui a absolument la forme globuleuse de la vessie. Cette tumeur s'évanouit ou s'affaisse, du moins quand l'organe a été vidé par des moyens artificiels. L'urine qui s'échappe est farinacée, quelquefois même mêlée d'une matière purulente et ensanglantée. L'appétit est anéanti; le pouls est petit et fréquent, la face rouge et vivement colorée; le malade éprouve des palpitations et des trémoussemens dans l'organe du cœur; la respiration est difficile et anhéleuse; il y a des angoisses autour de la région précordiale; il survient des vomissemens, de la constipation, des inquiétudes continuelles; des vertiges, des défaillances, du délire; il arrive parfois que la sueur du malade et le sang qu'on a tiré de ses veines ont une odeur urineuse, *urinam redolent.*

L'ischurie est pour l'ordinaire une maladie fort dangereuse: quand cette maladie a duré plusieurs jours, il s'allume une fièvre inflammatoire; un hoquet sinistre se fait entendre. On doit redouter la gangrène ou le sphacèle; il y a dyspnée, convulsion, quelquefois ténesme dans les entrailles; souvent les souffrances sont atroces; mais il est des cas où un état de somnolence semble affoiblir toutes les douleurs. Je donne mes soins à un infortuné qui ne profère aucune plainte sur sa situation; il est tombé dans une consomption hectique, et dans une sorte de dépérissement qui s'accroît tous les jours. Les individus chez lesquels l'excrétion urinaire est totalement supprimée tombent dans l'hydropisie ou dans la léthargie apoplectique; tels sont les phénomènes précurseurs de la mort. Il est rare qu'une affection de cette nature ait une issue favorable.

Causes organiques. Les causes organiques qui influent sur le développement de l'ischurie sont très-nombreuses. Cette affection peut très-bien dépendre d'une altération particulière du parenchyme des reins, qui met obstacle à la sécrétion: ces organes peuvent contenir des graviers ou une matière sablonneuse; leur propre substance est quelquefois la proie d'une suppuration; les uretères ne sont pas toujours perméables

au liquide sécrété : quelquefois, c'est la vessie elle-même qui est frappée d'un état de spasme ou de phlegmasie. Il est d'expérience que, lorsqu'elle a souffert une trop grande distension, elle ne peut plus revenir sur elle-même. Un semblable accident arrive aux personnes qui, forcées d'assister à des cérémonies trop longues ou à des assemblées nombreuses, n'ont pu sortir pour satisfaire un besoin aussi impérieux. C'est ainsi que mourut le célèbre mathématicien Tycho-Brahé ; il avoit voulu retenir trop long-temps son urine; il lui fut ensuite impossible de la rendre, et il succomba dans un accès d'ischurie.

La vessie est d'ailleurs sujette à des fongosités, à des varices, et à d'autres accidens qui arrêtent le cours des urines. Tels sont, par exemple, les calculs, le sang caillé, ou des matières purulentes, qui peuvent stagner dans ce réceptacle. En troisième lieu, l'ischurie tient quelquefois à des causes qui n'existent que dans les parties voisines. Tels sont les excrémens endurcis et engagés dans le rectum chez les individus tourmentés d'une constipation rebelle, les tumeurs hémorrhoïdales, les abcès au fondement, les chutes de la matrice, la présence du fœtus, etc.

Causes extérieures. Les causes extérieures de l'ischurie sont des coups violens dirigés contre le pubis, contre les parties de la génération ou sur la région de la vessie. Le cours des urines est également interrompu par la luxation des vertèbres lombaires : on peut et on doit aussi comprendre parmi les causes extérieures de l'ischurie l'abus des nourritures solides ou liquides qui n'ont pas les qualités convenables pour la nutrition. Telles sont les viandes salées et les boissons spiritueuses. Le défaut de repos, les chagrins, les passions de l'âme, les travaux excessifs et les veilles prolongées, etc., sont également très-nuisibles.

Traitement curatif. Lorsque l'ischurie provient de l'irritation ou de la constriction des voies urinaires, on a recours aux antiphlogistiques et aux relâchans. La saignée remplit parfaitement cette indication ; aussi faut-il la pratiquer sans aucun délai, à moins que l'âge ou d'autres circonstances majeures ne s'y opposent. On administre des lavemens avec la décoction des plantes émollientes, telles que la mauve, le mélilot, la pariétaire, la mercuriale, etc. On peut recourir aux lavemens, aux fomentations, ainsi qu'aux ventouses conseillées par Arétée; ces moyens conviennent même lorsque l'ischurie est causée par un calcul rénal.

Si cette affection dépend de la foiblesse ou de la paralysie de la vessie, on doit d'abord comprimer en divers sens et à diverses reprises la région hypogastrique, afin d'évacuer une portion de l'urine retenue : on a ensuite recours au cathéter, qui fait sortir plus sûrement et plus promptement le liquide. Quelquefois c'est un calcul qui bouche l'orifice du col de la vessie : il faut alors coucher le malade sur le dos, le bassin élevé,

les pieds retirés vers les fesses, remuer, agiter fortement celles-ci pour faire changer de place au corps étranger. Le cathéter devient encore ici indispensable, et l'on doit diminuer l'irritation que cet instrument peut produire par les fomentations et les bains partiels ou entiers. Si l'obturation est causée par des caillots de sang, par la présence du pus, on emploie aussi les émolliens locaux; mais lorsqu'il existe un calcul volumineux, la sonde n'est qu'un léger palliatif, et la cystotomie est indispensable. L'ischurie dépend quelquefois du gonflement de la prostate; il n'est pas au pouvoir du médecin d'y remédier : toutefois, lorsque la tuméfaction n'est pas encore considérable, l'on peut employer les relâchans, pour conserver autant que possible un passage à l'urine. Quand ce moyen est superflu, la ponction doit être tentée. Enfin, si la cause de l'ischurie dépend du rétrécissement de l'urèthre, le malade n'a sans contredit d'autre secours que celui des bougies, ou plutôt des sondes élastiques. Il arrive parfois que des calculs ou des graviers plus ou moins considérables s'arrêtent dans l'intérieur de ce canal, et y produisent des spasmes, des déchiremens, en un mot, des symptômes tellement graves, qu'ils ont parfois été mortels. C'est dans ces circonstances si pressantes que l'instrument tranchant a été nécessaire pour procurer une voie facile à ces corps dont la présence est si nuisible. L'urine est-elle arrêtée par la présence d'une matière épaisse, limoneuse, on a recours aux bains locaux, aux injections délayantes, au cathétérisme. Existe-t-il une adhésion, une membrane obturante, le chirurgien habile saura remédier, dans la plupart des cas, à cette imperforation, au moyen d'une incision, d'une excision ou d'une ponction à l'aide du trois-quarts. C'est son génie qui doit le guider.

GENRE VI.

NÉPHRALGIE. Nephralgia.

La néphralgie est une douleur fixe et très-intense qui a lieu dans la région des reins ou dans le trajet des uretères. Cette affection ne doit pas être confondue avec la phlegmasie proprement dite de ces mêmes organes. Le vulgaire la désigne communément sous les noms de *colique rénale*, *colique néphrétique*, etc. Les nosologistes en ont établi plusieurs espèces; mais la plupart se rapportent à d'autres maladies. Je ne ferai, en conséquence, mention que des deux suivantes :

1ère *Espèce*. La Néphralgie calculeuse. *Nephralgia calculosa*. C'est la première dont je parle, parce qu'elle est la plus douloureuse et la plus fréquente. Les souffrances sont des plus vives, surtout lorsque des graviers s'arrêtent dans les canaux uretères, ou prennent un volume considérable dans la propre substance des reins. Le malade est tourmenté par des nausées, des vomissemens, quelquefois par des mouvemens convulsifs; il y a rétraction du testicule, et une sorte de stupeur dans les hanches et dans la cuisse du côté affecté, etc.

2ème *Esp.* La Néphralgie spasmodique. *Nephralgia spasmodica.* Cette espèce attaque particulièrement les personnes qui vivent sous la prédominance nerveuse. On l'observe chez les gens de lettres qui ont été long-temps fatigués par des travaux sédentaires. Les femmes hystériques pourroient en offrir plusieurs exemples. Cette affection tend surtout à s'établir d'une manière périodique. J'en ai observé une de cette nature chez un vieux militaire. Cette maladie n'affectoit chez lui que le rein gauche; elle survenoit tous les ans au déclin de l'automne. Ce qu'il y avoit de surprenant, c'est qu'elle étoit héréditaire dans sa famille; son père et son grand-père en avoient été atteints; il avoit un fils qui y étoit pareillement sujet. Aux cris que poussoit le malade, on ne pouvoit douter que sa douleur ne fût des plus violentes.

3ème *Esp.* La Néphralgie arthritique. *Nephralgia arthritica.* Je ne puis m'empêcher de faire mention de cette espèce, que j'ai observée dans plusieurs circonstances. J'ai connu surtout un goutteux qui en éprouvoit les plus rudes atteintes. Il ne pouvoit fléchir les vertèbres lombaires sans éprouver les plus vives souffrances. Dans le temps des paroxysmes, il ne pouvoit marcher sans une canne pour se soutenir, et son corps étoit voûté; ses urines étoient briquetées.

Tableau de la Néphralgie. Le symptôme spécial de cette affection est, comme nous l'avons déjà dit, une douleur vive qui s'établit à la région des lombes, tantôt au côté gauche, tantôt au côté droit; quelquefois les deux reins sont simultanément affectés; cette douleur est stable et fixe; elle suit souvent le trajet des uretères, et se porte jusqu'aux hanches ou aux cuisses. L'estomac se contracte par l'effet d'nne irritation sympathique; il se manifeste des vomissemens d'une matière bilieuse ou muqueuse. Il survient pareillement des entéralgies consécutives, rarement suivies de déjections alvines; les urines sont d'abord claires et en très-petite quantité; mais, vers la fin de la maladie, elles deviennent épaisses, sablonneuses et abondantes. La néphralgie se déclare souvent sans cause apercevable et connue; d'autres fois elle a lieu après des écarts de régime. On observe communément que les individus atteints de la néphralgie se soulagent en se couchant sur le côté malade.

Plusieurs symptômes semblent annoncer d'une manière particulière la présence de la néphralgie calculeuse. En effet, celle-ci s'annonce par une douleur qui est tantôt tensive, tantôt gravative, tantôt pongitive, tantôt perforante, tantôt lancinante; la douleur redouble, si les graviers sont hérissés d'aspérités et traversent ainsi le trajet des uretères; mais elle s'apaise tout-à-coup quand ces corps ont changé de situation et sont tombés dans le réservoir de la vessie. Les phénomènes qu'il ne faut pas oublier dans la description de la néphralgie calculeuse, sont la rétraction du testicule, et la sensation singulière d'un dard ou d'un instrument aigu qui seroit comme implanté dans les organes urinaires. C'est du moins ainsi que s'exprimoit un militaire que nous traitions à l'hôpital Saint-Louis. Il ne faut pas non plus perdre de vue une sorte de pesanteur qui a lieu dans toute la région du coccyx, et l'engourdissement de la cuisse qui se trouve du côté affecté. Il

survient des mouvemens spasmodiques et des frissonnemens dans toutes les extrémités inférieures.

Les néphralgiques sont communément constipés; ils ont une répugnance invincible pour les alimens solides; aucune boisson ne les soulage. On en voit qui se plaignent d'être tourmentés d'une sorte de ténesme à l'anus et à la vessie. Les nuits surtout se passent dans les souffrances, et dans l'absence de tout sommeil. Les femmes toutefois sont plus facilement guéries que les hommes. Il y avoit dans mon hôpital une vieille scorbutique qui éprouvoit un jour des douleurs inconcevables aux lombes; elle vomissoit une matière noirâtre et comme érugineuse; ses urines étoient bourbeuses, ses jambes glacées; il lui sembloit, disoit-elle, qu'un pieu étoit enfoncé dans ses reins : elle rendit un petit calcul, et les symptômes les plus formidables s'évanouirent en un instant.

Causes organiques. La cause organique qui agit avec le plus de fréquence dans le développement de la néphralgie, est la formation des calculs ou des graviers dans la propre substance des reins. On observe que cet accident a lieu surtout chez les individus doués d'une constitution goutteuse ou rhumatique. De là vient que la disposition héréditaire contribue singulièrement à le faire naître. On remarque qu'il existe des familles entières de calculeux. C'est principalement dans l'âge avancé que la néphralgie se manifeste : cette affection si douloureuse résulte souvent de la présence d'un abcès ou d'un ulcère dans le parenchyme du rein. Les personnes mélancoliques, qui sont habituellement constipées, doivent pareillement la redouter.

Causes extérieures. Les causes extérieures sont les mauvais alimens, tous les écarts de régime, l'emploi que l'on fait des eaux gâtées, particulièrement de celles qui sont stagnantes et qui tiennent en suspension des matières sablonneuses ou impures; l'usage des vins noirs, épais, et qui contiennent beaucoup de tartre, etc.; l'abus des alcooliques, etc. Il faut aussi regarder comme des causes bien ordinaires, la vie sédentaire et trop laborieuse, la tristesse, les excès de Vénus, une foule d'habitudes que donne la civilisation, particulièrement celle de se coucher et de dormir sur des lits de plume, etc. Il conviendroit d'étudier, sous ce point de vue, le genre de vie particulier des peuples chez lesquels la néphralgie est très-commune. Tels sont les Polonois, les Hongrois, et nos voisins les Allemands, etc.

Traitement curatif. Il faut varier le traitement de la néphralgie selon la constitution individuelle et l'intensité de la cause qui a produit le mal. Lorsque le malade est robuste et pléthorique, on ouvre la veine sans aucun retard. Dans une circonstance, j'ai prescrit avec un grand succès l'application d'un grand nombre de sangsues sur la région des reins. N'oubliez pas de recourir aux embrocations adoucissantes, aux fomentations de même nature, dans le traitement de la néphralgie calculeuse. Les bains et les demi-

bains réitérés produisent quelque soulagement; ils concourent à procurer un sommeil salutaire : dans une affection aussi funeste, c'est un grand avantage que de tromper momentanément ses douleurs. Durant ce temps, les graviers abandonnent quelquefois les uretères, et s'introduisent fort heureusement dans l'intérieur de la vessie. J'ai fait donner avec quelque succès des lavemens lénitifs dans les paroxysmes de la néphralgie. Il faut bien se garder de tous ces prétendus saxifrages que tout le monde vante et administre sans discernement. J'ai pourtant lu quelque part l'histoire d'un individu qui parvint à se délivrer des douleurs néphrétiques très-intenses par le seul emploi de la térébenthine à l'intérieur. Pourquoi n'en feroit-on pas l'essai? Nous prescrivons habituellement des bouillons rafraîchissans et apéritifs, le petit-lait nitré, les infusions de pariétaire et de graine de lin; le soir, des potions calmantes, dans lesquelles on fait entrer l'eau distillée de laitue, celle de nymphéa, le lait d'amandes douces et le sirop diacode. Les malades doivent observer le repos, et respirer un air frais et pur, etc.

GENRE VII.

NÉPHRITE. Nephritis.

Les reins sont rarement frappés d'inflammation ; cependant ils sont exposés à de nombreuses causes irritantes : ils reçoivent une grande quantité de sang et sécrètent l'un des fluides les plus abondans de l'économie. En général, la néphrite se manifeste par une violente fièvre, jointe à une douleur fixe et continue dans la région des lombes; il y a souvent des vomissemens et un sentiment de tormination dans tout le ventre, spécialement le long des uretères. Les malades rendent souvent une urine très-rouge ou sans couleur ; il y a quelquefois engourdissement de la cuisse, et rétraction du testicule du côté affecté. Les pathologistes en distinguent deux espèces:

1ère *Espèce.* La Néphrite aiguë. *Nephritis acuta.* Cette espèce est caractérisée par une angiopyrie avec douleur aiguë dans la région rénale. Le pouls est dur et fréquent, parfois il est petit et intermittent ; il survient des syncopes et du délire; les extrémités inférieures sont frappées d'un froid glacial. On y observe d'ailleurs tous les symptômes des phlegmasies ordinaires.

2ème *Esp.* La Néphrite chronique. *Nephritis chronica.* On voit des hommes qui portent sans douleur, et pendant toute leur vie, des calculs rénaux. Toutefois, à la suite de leur formation, il survient une douleur obtuse dans la région de l'un ou de l'autre rein, ainsi que dans le trajet des uretères. L'urine que rendent les malades est communément rouge et sédimenteuse; elle coule avec difficulté ou se supprime entièrement. Cette espèce est particulièrement marquée par des vomissemens, par la stupeur de la cuisse et la rétraction du testicule.

Tableau de la Néphrite. La fièvre qui accompagne la phlegmasie dont il s'agit a un type continu, et prend tous les jours de l'accroissement. Les malades se plaignent d'une douleur fixe et comme pulsatile, qui commence un peu au-dessus des fausses côtes, et se propage ensuite dans tout l'hypogastre, à la vessie, aux cuisses et aux parties génitales ; elle se fait surtout sentir vers les dernières vertèbres du dos et les quatre premières lombaires. On observe que le rein gauche est plus souvent enflammé que le rein droit : les urines sont tantôt pâles, tantôt rougeâtres ; elles ont quelquefois une apparence puriforme.

La connexion sympathique des nerfs qui se distribuent aux reins avec ceux de l'estomac et des intestins suscite des nausées, des vomissemens, des coliques déchirantes, des ténesmes, l'entérorrhée ou la constipation. Il survient des syncopes et des sueurs accablantes ; souvent les extrémités se refroidissent, mais surtout les pieds ; en sorte que le malade ne peut marcher ni même se tenir debout. Le coucher sur le côté sain est très-pénible ; il l'est beaucoup moins sur le dos que sur le ventre ; mais il est très-facile sur le côté affecté. Si l'on ne parvient pas à calmer l'inflammation à l'aide des remèdes appropriés, l'insomnie survient avec le délire, l'anxiété, la dyspnée, les déjections alvines involontaires, les vomissemens multipliés, etc. ; le pouls devient foible, précipité, intermittent ; les membres sont frappés de convulsions ; enfin, la mort termine cette scène douloureuse. A l'ouverture des cadavres, on trouve les traces manifestes de la phlegmasie qui a été si fatale.

L'issue de la néphrite calculeuse n'est point aussi prompte ni aussi dangereuse. J'ai déjà dit que cette espèce avoit des signes qui lui étoient propres. La compression des nerfs qui se rendent au muscle psoas ou à la cuisse cause la torpeur, la stupeur, le spasme, l'œdème de ces parties, etc. La région lombaire est affectée d'une chaleur considérable, qui augmente par le simple contact du lit. Ici, la fièvre n'est pas primitive ; elle n'a lieu communément qu'après de longues souffrances ; elle offre des rémissions considérables : l'urine est presque toujours rouge, enflammée, sablonneuse. Les vieillards sont particulièrement sujets à cette espèce de néphrite : on sait que les individus qui ont eu la goutte dans leur jeunesse ont souvent des calculs rénaux dans l'âge avancé. La phlegmasie dont il s'agit a plusieurs terminaisons ; elle peut se résoudre par l'augmentation de la sécrétion des urines ou par celle des sueurs. Quelquefois la suppuration se manifeste; et cette tendance est annoncée par divers signes, tels que des horripilations fréquentes et une pulsation manifeste. C'est surtout quand l'abcès est parvenu à maturation que le malade éprouve des frissons violens et réitérés. Les urines deviennent troubles et purulentes ; mais il importe de bien les distinguer des urines muqueuses rendues dans le catarrhe de la vessie, ou de la membrane muqueuse

des uretères. Un phénomène particulier qui se présente dans la néphrite, surtout quand elle est due à la présence d'une pierre, est de se porter sur la membrane externe des reins, et de former un dépôt dans l'interstice des muscles lombaires; ce qui donne lieu à un second abcès. La gangrène est une terminaison rare; cependant nous l'avons observée à l'hôpital Saint-Louis.

Causes organiques. Il est digne d'observation que les jeunes gens sont très-peu sujets à la néphrite. L'expérience démontre que cette phlegmasie attaque de préférence les vieillards, comme Hippocrate en avoit déjà fait la remarque. Ce phénomène provient sans doute de la répercussion de la transpiration, si commune à cette époque de la vie. Une constitution sanguine et bilieuse prépare singulièrement à tous les accidens de la néphrite, et on observe aussi que la disposition héréditaire doit également être comptée parmi les causes organiques qui la décident; mais la cause la plus fréquente est peut-être la présence des calculs dans les reins; ils ont leur siége dans le bassinet, dans ses dépendances ou dans les uretères. C'est surtout dans ce dernier que les malades sont en proie aux plus vives douleurs. Personne n'ignore que la néphrite est parfois la suite de la rétention ou de la suppression d'un flux habituel, comme, par exemple, des menstrues ou des hémorrhoïdes. La rétrocession de la goutte produit le même résultat. Les femmes y sont beaucoup moins exposées que les hommes. Souvent les reins sont en souffrance par l'effet des altérations des organes voisins; car il est peu de viscères qui soient aussi exposés aux altérations sympathiques des autres maladies.

Causes extérieures. Les intempéries de l'atmosphère peuvent agir ici comme dans les autres inflammations, et Frédéric Hoffmann remarque très-bien qu'un froid très-intense peut donner lieu à la néphrite. J'en dirai de même des excès commis dans le boire et le manger, des travaux et des exercices forcés, surtout après le repas. Un homme eut cette maladie pour avoir lutté à la course du cheval pendant la digestion. Les veilles opiniâtres, le défaut absolu de sommeil, l'abus des plaisirs de Vénus, la frayeur, la terreur, les blessures, les coups, les contusions sont autant de causes qu'il faut redouter. N'oublions pas de remarquer aussi que la néphrite succède quelquefois à un usage très-immodéré des diurétiques âcres ou autres boissons nuisibles.

Traitement curatif. Les médecins cherchent à remplir trois indications principales dans la curation de la néphrite. Il importe d'abord de diminuer l'afflux du sang vers le système rénal: en second lieu, il faut calmer le spasme qui s'est établi dans ce même système; enfin, il est nécessaire de combattre ou de pallier les symptômes urgens. Voici les moyens dont on use pour atteindre ce triple but. La saignée est le moyen le plus efficace, et pour ainsi dire le spécifique de toutes les phlegmasies; elle agit moins en diminuant la masse sanguine qu'en produisant une détente favorable, et

en relâchant les fibres, qui paroissent frappées d'une violente constriction. Il est difficile de fixer la quantité de sang qui doit être évacué; il convient d'avoir égard à l'âge, au tempérament du malade, à la gravité des accidens, etc. Tantôt quelques onces suffisent; tantôt il est utile de porter l'évacuation jusqu'à la syncope. Il est des médecins qui ont voulu proscrire l'opération de la saignée après le quatrième jour de l'invasion; mais l'expérience a bien démenti ce précepte. En effet, la marche d'une phlegmasie est infiniment variable, du moins pour l'intensité de ses symptômes. Il est des individus chez lesquels le stade inflammatoire se prolonge; on peut donc recourir à ce moyen plus tard, et même en réitérer l'emploi, si le cas l'exige. Après la saignée, je ne connois pas de moyen plus efficace et plus calmant, que l'usage réitéré de quelques bains tiédes; mais il ne faut pas trop les prolonger, afin de ne point fatiguer le malade; il est des occasions où il vaut mieux recourir à des fomentations émollientes. On applique sur la région rénale des vessies de cochon, à demi-pleines de lait chaud ou d'un liquide quelconque, dont la température ne soit toutefois que médiocrement élevée. Rien en même temps n'est plus convenable que des lavemens qui portent le calme dans l'intérieur du tube intestinal: on auroit souvent proposé les rubéfians, et surtout les vésicatoires, pour dissiper la phlegmasie; mais on redoute avec raison l'action particulière des cantharides. Aussi les auteurs qui ont écrit sur la néphrite donnent-ils la préférence aux sinapismes. La présence des calculs produit parfois une irritation si douloureuse, qu'on a été souvent forcé de faire usage des préparations opiacées. Ce remède convient principalement quand le malade est en proie à une agitation continuelle, lorsqu'il est saisi par des convulsions, ou qu'il est épuisé par une insomnie opiniâtre. N'oublions pas surtout que, dans la néphrite, le vomissement spasmodique est un symptôme inquiétant. Quelques praticiens donnent le tartrate antimonié de potasse à petites doses: ce médicament produit des nausées légères, détermine une réaction vers l'organe cutané, d'où résulte une diaphorèse utile. On sait que, sous ce point de vue, les vomitifs ont été employés avec succès dans les phlegmasics que la fièvre accompagne. Adoptez, du reste, une diète absolument antiphlogistique: les boissons doivent être mucilagineuses ou légèrement acidulées.

GENRE VIII.

CYSTALGIE. Cystalgia.

Cette affection n'est malheureusement que trop commune dans la société, où tant de causes concourent à la produire: elle est idiopathique ou symptomatique:

1ère *Espèce.* La Cystalgie idiopathique. *Cystalgia idiopathica.* Elle est tantôt continue, tantôt

intermittente. J'ai vu une personne chez laquelle cette douleur étoit en rapport avec l'état de l'atmosphère, et qui ne souffroit de la vessie qu'au renouvellement de chaque saison.

2ème *Esp.* La Cystalgie symptomatique. *Cystalgia symptomatica.* La vessie s'affecte très-souvent par voie de sympathie. Il est rare qu'elle ne participe point aux souffrances des reins, des intestins, de l'utérus, etc.

Tableau de la Cystalgie. Il n'y a pas de fièvre dans la cystalgie, à moins que ce ne soit dans les premiers instans où se manifeste la douleur; mais la sensibilité de la vessie augmente aussitôt qu'on comprime l'hypogastre avec la main. Le malade est inquiété par une chaleur interne qui enflamme et rougit les urines; il ne sauroit les rendre sans ressentir une cuisson extraordinaire qui se propage le long du canal de l'urèthre. Si cette excrétion s'arrête, ce qui est rare dans un pareil cas, on aperçoit au-dessus du pubis une tumeur globuleuse, qui n'est autre chose que le résultat de la distension qu'éprouve l'organe vésical par la stagnation du liquide qui s'y rassemble.

Causes organiques. Il est des individus qui sont véritablement prédisposés par leur constitution particulière à la cystalgie. J'ai vu un homme qui n'avoit jamais éprouvé aucune affection accidentelle de la vessie, et qui pourtant y ressentoit des douleurs vives toutes les fois qu'il faisoit une marche longue et forcée : les urines couloient alors avec difficulté; souvent elles s'arrêtoient.

Causes extérieures. Ces causes sont l'abus des liqueurs spiritueuses et fermentées, particulièrement de la bière; les alimens salés, les chutes, les fatigues de cheval, les passions, les chagrins, tout ce qui retient trop long-temps l'urine dans son réservoir.

Traitement curatif. Les boissons délayantes et mucilagineuses, les bains ou les demi-bains émolliens, les lavemens, les fomentations, les épithêmes chauds sur la région du pubis, le calme de l'esprit et le repos du corps; voilà ce qui convient en semblable cas.

GENRE IX.

CYSTITE. Cystitis.

C'est ainsi qu'on désigne l'inflammation de la vessie. Cette affection s'est présentée quelquefois à notre observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Elle est aiguë ou chronique :

1ère *Espèce.* La Cystite aiguë. *Cystitis acuta.* Cette espèce se manifeste par une douleur profonde et lancinante dans la cavité pelvienne et dans le trajet de la vessie. Le malade est souvent tourmenté par de vaines envies d'uriner; il éprouve des nausées et des vomissemens; la face est rouge et animée; les yeux sont scintillans; la fièvre est continue.

2ème *Esp.* La Cystite chronique. *Cystitis chronica.* Dans cette espèce, la douleur de la vessie est plus sourde; elle a des temps d'intermittence; le pouls a moins de force et de célérité; il est trompeur comme dans toutes les inflammations lentes; la fièvre a de longues intermittences.

Tableau de la Cystite. On reconnoît la cystite à la douleur vive et poignante que les malades éprouvent à la région hypogastrique, aux ardeurs d'urine, et au sentiment de cuisson intolérable qui s'établit dans le canal de l'urèthre, à la distension du bas-ventre, et à une tumeur ovale qui se prononce au-dessus du pubis, aux nausées fréquentes, aux vomissemens qui surviennent, à la fièvre ardente qui s'établit, à la soif qui lui succède, à l'aversion pour les alimens solides, à la constipation, au défaut de sommeil, etc. Au surplus, il est d'autres symptômes qui varient selon la partie de la vessie qu'occupe spécialement l'inflammation. Quelquefois c'est tout le viscère qui est atteint de phlegmasie; tantôt ce sont ses parties latérales, sa partie antérieure, ou sa partie postérieure; dans certains cas, c'est le fond de la vessie qui est le siége de toute l'irritation.

Lorsqu'elle commence par les uretères, dit l'illustre Pierre Frank, ces conduits se trouvent dès-lors singulièrement distendus. Il y a interception absolue des urines, et les douleurs fusent obliquement le long des reins. Lorsque les reins sont envahis, ils cessent de remplir leur office. Si la phlogose se borne à la partie antérieure de l'organe vésical, les malades éprouvent au pubis une douleur qui s'accroît nécessairement par le contact. Si elle siége au contraire dans sa partie postérieure, la matrice chez les femmes doit en éprouver quelques atteintes, tandis que chez l'homme c'est le rectum qui y participe; d'où dérivent le ténesme, la constipation, l'orgasme des vaisseaux hémorrhoïdaux, etc. Enfin, si c'est le fond de la vessie qui est enflammé, ce réservoir peut à peine se contracter pour expulser l'urine; la capacité de cet organe diminue, et son irritabilité devient si considérable, que le malade fait des efforts continuels pour ne rendre ce liquide que goutte à goutte; enfin, il faut regarder le col de la vessie comme la partie la plus accessible aux causes diverses de l'inflammation : ce qui produit le ténesme et une douleur fixe au périnée. La nuit surtout, le malade est livré au supplice des érections forcées et involontaires; les tourmens qu'il éprouve sont violens et intolérables. Les terminaisons de la cystite sont la résolution, la suppuration ou la gangrène.

Causes organiques. Ce sont ordinairement d'autres maladies qui déterminent les phénomènes de la cystite. Cette affection est souvent produite par la rétrocession de la goutte et de rhumatisme, quelquefois par le séjour prolongé d'un calcul trop volumineux dans l'intérieur de la vessie. Il faut aussi compter parmi les causes organiques la répercussion des exanthêmes, la suppression des menstrues ou des hémorrhoïdes. Il faut redouter aussi les suites d'une blennorrhagie exaspérée, l'engorgement accidentel de la glande prostate, etc.

Causes extérieures. Ces causes tiennent à la violation du régime, aux débauches de la table, aux excès du coït, aux violens exercices faits à cheval, etc. A l'hôpital Saint-Louis, nous observâmes une cystite qu'il falloit manifestement attribuer à une préparation de cantharides, à laquelle un homme avoit eu recours pour se rendre puissant auprès des femmes. On a vu l'inflammation résulter de l'introduction d'une sonde ou d'une bougie portée trop avant dans le canal de l'urèthre. Une frayeur ou une autre circonstance particulière qui retiendroit trop long-temps l'urine en stagnation dans la vessie pourroit donner lieu à la cystite.

Traitement curatif. Dans le traitement de la cystite, on soumet le malade à une diète rigoureuse; on lui administre, pour sa boisson ordinaire, une décoction légère de graine de lin, qu'on édulcore avec le sirop de nénuphar. On fait aussi prendre au malade de l'eau d'orge, de l'eau de gruau, des bouillons légers de poulet et de veau, du petit-lait, etc. En un mot, toutes les tisanes rafraîchissantes et mucilagineuses conviennent; mais on a surtout recours à l'opération de la saignée au bras et à l'application des sangsues au périnée. On emploie les bains tièdes, on réitère les fomentations émollientes; on administre avec succès des lavemens avec l'huile d'olive et l'infusion des fleurs ou la décoction des racines de la mauve; on ajoute à ces lavemens quelques gouttes de laudanum liquide de Sydenham, ou de la teinture calmante de l'abbé Rousseau. Quand l'urine s'arrête, on cherche à faciliter sa sortie par le moyen du cathétérisme, au risque d'accroître momentanément la phlogose. C'est surtout chez les femmes que ce moyen doit être employé. Chez les hommes, les chirurgiens sont souvent contraints de recourir à la ponction. Cette opération ne doit pas être différée : il faut conférer les livres chirurgicaux pour apprendre les meilleurs moyens de l'exécuter. C'est ainsi que l'on parvient à apaiser une phlegmasie dont les suites sont si dangereuses pour un organe aussi important et aussi irritable.

GENRE X.

CYSTOCÉLIE. Cystocele.

La cystocélie n'est point une maladie fort rare dans les hôpitaux de Paris, quoiqu'elle soit bien moins fréquente que les hernies des intestins. D'après les pathologistes, on peut en distinguer quatre espèces :

1ère *Espèce.* La Cystocélie sus-pubienne. *Cystocele supra-pubiana.* Il est prouvé par l'observation que la vessie peut sortir par l'anneau sus-pubien, et descendre jusque dans le scrôtum. Cette espèce est la moins rare.

2[ème] *Esp.* La Cystocélie fémorale. *Cystocele femoralis.* Elle est surtout familière chez les femmes. On l'observe chez celles qui ont été affoiblies par plusieurs accouchemens successifs.

3[ème] *Esp.* La Cystocélie vaginale. *Cystocele vaginalis.* Le situation de la vessie favorise infiniment la formation de cette espèce de cystocélie. Cet organe, ainsi qu'on le sait par l'anatomie, pèse comme un baril sur la face antérieure du vagin.

4[ème] *Esp.* La Cystocélie périnéale. *Cystocele perinealis.* Cette cystocélie est beaucoup plus rare chez l'homme que chez la femme. Tout le monde connoît l'exemple qui a été cité par Méry dans les Mémoires de l'Académie des Sciences.

Tableau de la Cystocélie. Quand on considère avec quelque attention la forme et la situation de la vessie urinaire, on s'étonne sans doute que cet organe puisse se frayer une issue sous l'arcade fémorale, ou s'échapper par le trou sus-pubien, etc. Un pareil accident peut néanmoins avoir lieu : la hernie dont il s'agit devient même irréductible, si on la laisse vieillir, et si on n'y apporte les plus prompts secours. J'ai rencontré à l'hôpital Saint-Louis deux individus, qui, par l'effet inévitable de cette négligence, se trouvoient absolument incurables. La vessie, ainsi déplacée, ne perd pas seulement la forme qui lui est propre : le diamètre de sa cavité diminue considérablement; elle ne peut plus exercer son extensibilité, et surtout cette faculté contractile qui lui est si nécessaire pour l'expulsion du fluide qu'elle contient; aussi les chirurgiens recommandent-ils à leurs malades de comprimer de temps en temps la tumeur, pour vider l'organe à mesure qu'il se remplit.

Dans cet état de déplacement, la vessie a été justement comparée à une gourde de pèlerin ou de voyageur, très-évasée dans son fond, très-rétrécie dans son milieu, et médiocrement dilatée à son sommet. Telle étoit du moins la disposition physique de celle que visita Méry sur le cadavre d'un religieux parvenu à une extrême vieillesse, et dont il a publié l'observation. Les registres de l'ancienne Académie des Sciences conservent ce fait extraordinaire. La tumeur que forme la cystocélie est communément remarquable par sa fluctuation et sa transparence. En effet, on s'imagine sans peine qu'un changement de situation aussi étrange ne sauroit avoir lieu sans que le liquide urinaire ne s'accumule dans la portion de vessie qui est parvenue jusque dans le scrotum. Il n'arrive même que trop souvent qu'un calcul peut y descendre ou s'y former, et cet accident est communément fort redoutable par ses suites.

La cystocélie est sujette à l'étranglement aussi bien que l'entérocélie : on reconnoît aisément un accident de ce genre, au hoquet qui se déclare, à la douleur vive qui se fait sentir dans la tumeur, à la stagnation d'une certaine quantité d'urine dans la portion de vessie qui se trouve déplacée, etc. Quelquefois même le cours des urines est absolument interrompu, et c'est alors surtout que les symptômes de l'inflammation

la plus grave peuvent survenir. Nous avons observé une cystocélie sus-pubienne chez un ivrogne qui étoit venu chercher un asile dans l'hôpital Saint-Louis. Lorsque cet individu s'abandonnoit aux excès de la boisson, il éprouvoit une dysurie extrême; le bas-ventre se gonfloit et devenoit rénitent; le périnée et le scrotum se tuméfioient considérablement: étoit-il sobre, sa hernie diminuoit, et les urines reprenoient un libre cours. Cet homme mourut d'une autre maladie, et son cadavre fut soumis à la dissection.

Causes organiques. Il faut remarquer que la vessie est placée hors du péritoine; il n'y a que sa face postérieure qui soit recouverte par cette membrane: cette disposition physique doit nécessairement faciliter son déplacement. Il n'est pas rare de voir que l'entérocélie détermine quelquefois la cystocélie, surtout lorsqu'elle se forme d'une manière soudaine: les auteurs en citent quelques exemples. J'ajouterai que je ne connois pas de cause organique plus fréquente que les accouchemens réitérés, qui, après avoir comprimé les organes voisins avec excès, finissent par changer la situation naturelle de l'organe vésical, et par le pousser vers les issues ordinaires dons nous avons fait mention plus haut. Voilà pourquoi les femmes sont plus sujettes à la cystocélie que les hommes, quoique ces derniers n'en soient point exempts. Enfin, on a prétendu que, dans quelques cas, cette espèce de hernie provenoit d'un vice particulier de conformation, ce qui a pu arriver quelquefois. Je ne sais quel auteur cite l'exemple d'une vessie naturellement flasque et spacieuse, dont la position respective se trouvoit vis-à-vis le canal sus-pubien, etc.

Causes extérieures. Les courses violentes, les chutes, les contusions, l'emploi d'un émétique à trop forte dose; enfin, tous les efforts physiques que l'on porte à l'excès, peuvent conduire à la cystocélie. Une femme qui faisoit partie d'une troupe de sauteurs, et qui avoit eu plusieurs enfans, fut contrainte d'aller à l'Hôtel-Dieu pour s'y faire traiter d'une chute de vessie dans le vagin. Les individus qui font métier de la danse peuvent encourir des entéro-cystocélies, comme les auteurs en citent des exemples. Il faut également compter parmi les causes extérieures de ces sortes de hernies tous les exercices qui peuvent arrêter les fonctions des voies urinaires.

Traitement curatif. Les chirurgiens ne songent guère à réduire la cystocélie ancienne. En effet, la portion de vessie qui se trouve engagée au travers des ouvertures perd communément la conformation qui lui est propre; souvent elle contient une pierre. Quand la cystocélie est nouvelle, ils prescrivent au malade de se coucher sur le dos, en le faisant incliner un peu du côté opposé à la hernie. Cette situation est quelquefois suffisante pour faire rentrer la tumeur, surtout quand on a soin de la contenir par un suspensoir, et d'empêcher toute accumulation d'urine par le secours

ordinaire de la sonde. Par ce procédé méthodique, on vient à bout de faire disparoître toute saillie, et il ne s'agit plus que de recourir au bandage pour la maintenir; mais les gens de l'art qui ont eu occasion d'observer cette espèce de hernie savent combien un semblable moyen est pour l'ordinaire insuffisant.

Que faire quand la hernie vésicale contient un ou plusieurs calculs? L'art prescrit de leur procurer une issue par une incision adroitement pratiquée. On procède ensuite à leur extraction par le moyen des tenètes ou par le simple secours des doigts. On doit éviter soigneusement de blesser l'intestin et le cordon spermatique, afin d'opérer mieux à son aise; le chirurgien a soin de mettre à découvert la partie de l'organe qui se trouve engagée : on donne ensuite une direction convenable aux urines au moyen d'une sonde qu'on introduit dans le canal de l'urèthre. La cystocélie est quelquefois affectée de strangulation: l'urine est retenue; le scrotum se gonfle et devient douloureux; le malade vomit; le hoquet se manifeste : il peut arriver d'autres symptômes non moins alarmans. On s'empresse dès-lors de recourir à tous les moyens antiphlogistiques; on sonde l'organe pour évacuer l'urine; on couvre le ventre de topiques émolliens; on administre des lavemens avec l'huile d'olive ou la décoction de fraise de veau; on donne des demi-bains; on cherche même à abattre l'inflammation, en tirant du sang de la veine. Il est vrai que ces moyens sont souvent superflus, et qu'on est quelquefois contraint de dilater l'anneau pour effectuer la réduction. Il faut voir ce que les chirurgiens ont écrit sur ce point de doctrine.

GENRE XI.

LITHIASIE. Lithiasis.

Parmi les uroses, aucune ne met la vie de l'homme dans un aussi grand danger que la lithiasie. Une triste expérience nous montre tous les jours, qu'on peut trouver des concrétions lapidifiques, non-seulement dans l'intérieur de la vessie, mais encore dans les reins, dans les uretères, quelquefois même dans le canal de l'urèthre. J'ai voulu donner ici une courte histoire de cette maladie, l'une des plus tourmentantes qui puisse affliger l'espèce humaine : j'en établirai quatre espèces, d'après le siége qu'elle est susceptible d'occuper:

1ère *Espèce.* La Lithiasie rénale. *Lithiasis renalis.* Cette espèce s'est souvent présentée à mon observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Il me semble qu'on a eu tort d'avancer qu'il n'y avoit point de signes pathognomoniques pour reconnoître la présence des calculs dans la substance des reins. Les malades que j'ai eu occasion de voir éprouvoient tous des douleurs lancinantes à la région rénale gauche, et en peu de temps ces douleurs se propageoient jusqu'au rein

droit. La lithiasie rénale peut néanmoins exister sans se manifester par aucun symptôme apparent. On a rapporté, dans plusieurs ouvrages, l'autopsie cadavérique d'un pontife romain qui portoit dans ses reins des calculs très-volumineux, quoique d'ailleurs il n'eût éprouvé aucun ressentiment de colique, ni des douleurs néphrétiques pendant le cours de sa vie. Cette lithiasie n'attaque souvent qu'un seul rein, et particulièrement le rein gauche. On a donné, relativement à ce phénomène particulier, des explications plus ou moins hypothétiques. Frederik Hoffmann l'attribue au voisinage du foie, qui, recouvrant le rein droit, et entretenant autour de cet organe un plus grand foyer de chaleur, donne plus de fluidité aux humeurs et les préserve de la concrétion.

2ème *Esp.* La Lithiasie urétérique. *Lithiasis ureterica.* Cette espèce se manifeste par une douleur très-aiguë à la région iliaque gauche ou droite. Cette douleur pourroit être comparée aux plus violentes coliques. J'ai porté des secours à un militaire qui souffroit à un tel point, qu'il vouloit se suicider. La pierre descendit dans la vessie, et il éprouva un prompt soulagement.

3ème *Esp.* La Lithiasie vésicale. *Lithiasis vesicalis.* Cette espèce est très-commune. La lithiasie des reins en fournit quelquefois le rudiment. Dans d'autres cas, elle se forme immédiatement dans l'intérieur de la vessie. L'observation prouve qu'on peut porter un calcul très-long-temps sans éprouver de grandes douleurs. Celse a décrit avec une précision très-énergique les tourmens des misérables calculeux. L'urine est rendue avec difficulté par petites gouttes; souvent même elle s'échappe indépendamment de la volonté du malade; elle est sablonneuse, et souvent accompagnée de stries sanguinolentes ou purulentes. Les malades ressentent un poids dans la vessie, qui augmente par la moindre course, qui redouble au moindre mouvement. On connoît, du reste, les moyens auxquels les chirurgiens ont recours pour s'assurer de l'existence du calcul. Il suffit parfois d'appuyer le doigt sur le col de la vessie et de le presser pour sentir la présence du corps étranger.

4ème *Esp.* La Lithiasie uréthrale. *Lithiasis urethralis.* C'est l'espèce la plus fréquente. Elle est accompagnée de spasme et de douleur dans l'intérieur de l'urèthre et de la vessie; c'est quelquefois un ténesme qu'aucun remède n'apaise. Cette espèce de lithiasie est dangereuse, parce qu'elle arrête le cours des urines.

Tableau de la Lithiasie. Comme nous l'avons dit, la lithiasie a plusieurs siéges. Lorsqu'elle réside dans les reins, il se manifeste une douleur fixe, tensive et pongitive dans la région de ces organes. Souvent cette douleur est atroce et déchirante : dans d'autres cas, elle donne la sensation d'un long aiguillon qu'on auroit enfoncé dans les lombes ; elle se déclare à l'improviste; elle parcourt l'os ilion et le coccyx. Les malades ne peuvent ni s'asseoir, ni marcher, ni se courber; l'un des testicules se rétracte, et la cuisse du même côté se trouve comme frappée de stupeur. Il survient, dans quelques circonstances, une titillation insupportable dans l'intérieur de l'urèthre et dans le gland.

Aux approches du paroxysme, l'urine est claire et en petite quantité; dans le fort de l'accès, elle se supprime; ensuite elle coule plus trouble, plus épaisse, plus visqueuse, plus sablonneuse; elle charrie de petits graviers, des stries de sang; elle

traîne une matière blanche, sébacée ou purulente. Hors du paroxysme, cette affection laisse le malade dans un parfait repos ; il peut vaquer à ses occupations, jusqu'à ce qu'une nouvelle cause vienne renouveler ses tourmens. J'ai observé la lithiasie rénale chez le nommé Pierre Aller, âgé de vingt ans : ce jeune homme éprouva des douleurs lancinantes à la région du côté gauche ; ses urines étoient mêlées d'une grande quantité de sang : elles déposoient en abondance une matière briquetée, et quelquefois sablonneuse. Le trajet des uretères, la vessie et le bout de la verge étoient également le siége des souffrances les plus vives, qui se renouveloient à diverses époques, et surtout après de grandes courses. Chaque accès étoit caractérisé par une fièvre qui devenoit en quelque sorte locale ; la chaleur y étoit très-considérable ; le malade ne pouvoit plus se tenir debout, etc.

Quand les graviers passent et s'arrêtent dans les uretères, les douleurs sont les mêmes ; elles n'ont fait que changer de place : elles redoublent surtout lorsque ces corps étrangers tourmentent les parois de ces canaux par une forme anguleuse et hérissée d'aspérités. On conçoit sans peine toutes les angoisses attachées à l'extrême difficulté de leur passage. Les malades ressentent une sorte de déchirement qui se communique à toute la masse des entrailles ; d'autres fois la douleur est fixe, aiguë et pulsatile. Le patient respire à peine, une sueur froide baigne son corps ; il s'agite en divers sens dans son lit ; aucune posture ne le soulage : l'urine que le rein filtre est totalement interceptée dans son cours ; la région affectée se tuméfie ; la face du malade devient rouge ; ses yeux sont scintillans, ses artères temporales dans un état de pulsation extraordinaire ; le conduit digestif produit des nausées, des vomissemens, des borborygmes ; les excrétions s'arrêtent. Le cœur est agité par les palpitations les plus violentes.

Les calculs qui se forment dans l'intérieur de la vessie proviennent souvent de la cause la plus légère ; quelquefois ils descendent des reins dans cet organe ; quelquefois aussi ils se développent dans sa propre cavité, et augmentent insensiblement de masse et de volume ; ils fatiguent, blessent, irritent ses parois, et c'est ainsi que leur présence donne lieu aux tourmens les plus extraordinaires. Quand les calculs sont nombreux ou considérables, les malades se plaignent d'un poids énorme dans la région de la vessie ; ils éprouvent un sentiment d'inquiétude et de titillation autour du pubis et du périnée. L'urine ne s'échappe qu'avec douleur, souvent malgré le malade ; et lorsqu'elle est parvenue à vaincre les obstacles, elle coule par jets interrompus. Il se manifeste une grande souffrance dans le méat urinaire, et parfois au gland.

Il est des calculeux qui urinent plus facilement debout ; il en est d'autres qui s'inclinent pour satisfaire à ce besoin. On en voit qui prennent toutes les positions imagi-

nables pour déplacer la pierre et obtenir la plus légère évacuation ; les douleurs qui résultent de leurs efforts sont impossibles à décrire. *Je suis aussi malheureux que Sisyphe*, m'écrivoit un pauvre vieillard : *je traîne et je roule partout mon rocher ;* mais les symptômes les plus ordinaires de la présence des calculs sont un faux besoin d'aller à la selle, et des épreintes qui se dirigent constamment vers l'intestin rectum.

Les calculs sont quelquefois multiples dans l'organe vésical ; d'autres fois ils sont seuls, et d'un tel volume, que ce même organe s'en trouve singulièrement distendu. Ils sont tantôt lisses, tantôt inégaux et couverts d'aspérités ; tantôt libres et flottans ; tantôt adhérens à la membrane interne de la vessie. Quand les pierres sont fixes et chatonnées, les malades ont beau changer de situation, les douleurs sont toujours les mêmes. Ordinairement elles occupent la partie postérieure du réceptacle urinaire et le lieu d'insertion des uretères ; elles sont gravatives, lancinantes, augmentent par le moindre froissement, par la marche, par le mouvement le plus simple, etc.

On conçoit aisément que toutes ces douleurs ne se font point sentir quand les calculs sont encore d'un très-petit volume ; mais à mesure qu'ils prennent de l'accroissement, les souffrances augmentent. J'ai vu de ces malheureux qui étoient contraints de marcher en écartant les cuisses ; ils ne trouvoient même quelque trève à leurs maux qu'en se couchant dans une position horizontale ; ils ne pouvoient excréter l'urine qu'avec les épreintes les plus déchirantes : certains d'entre eux étoient en proie à un fréquent ténesme des intestins et de la vessie; d'autres éprouvoient des accès de priapisme. J'ai vu dans un malade les testicules s'engorger légèrement à chaque paroxysme ; il se passoit même alors un phénomène qu'il est difficile d'expliquer. La peau du scrotum se fronçoit et s'irritoit d'une manière extraordinaire ; la verge devenoit dure sans augmenter de volume ; le malade étoit agité par une sorte d'horripilation qui duroit un quart d'heure ; le cordon des vaisseaux spermatiques se tuméfioit et devenoit comme variqueux. Il ne pouvoit se livrer à une promenade un peu longue sans que ses urines ne fussent teintes de sang : c'est alors surtout qu'elles exhaloient une odeur tellement fétide et ammoniacale, que les voisins en étoient excessivement incommodés.

Causes organiques. On a peu de données relativement aux causes organiques qui influent sur le développement de la lithiasie : on observe seulement que cette affection se transmet aisément par la voie héréditaire. Ceux-là sont également très-sujets à la pierre, qui sont nés de parens podagres ou rhumatisés. Un médecin anglais désigne même le calcul urinaire sous le nom de *goutte dans la vessie ;* et d'autres auteurs font mention de ces deux maladies, en leur assignant une origine commune. On peut lire ce que Murray a écrit sur ce sujet.

Lorsque, par un accident quelconque, la vessie urinaire se trouve frappée d'un état d'inertie et de torpeur, lorsqu'elle perd sa faculté contractile et devient absolument paralytique, lorsqu'elle est dure et que ses parois se raccourcissent, lorsqu'elle perd de sa capacité et de ses dimensions par son déplacement, lorsqu'elle est comprimée par des tumeurs ou par des squirrhes développés dans l'utérus ou l'intestin rectum, etc.: dans tous ces cas, des calculs peuvent se former : on observe et j'ai déjà dit que le rein gauche est plus sujet à cet accident que le rein droit; seroit-ce parce que la grande courbure du colon est située sur ce même rein ? Les excrémens qui séjournent dans les circonvolutions de cet organe sont un poids extraordinaire et continuel qui entretient un grand foyer de chaleur, et qui favorise la concrétion de l'urine. Enfin, toutes les causes qui retiennent trop long-temps ce liquide dans la vessie déterminent nécessairement l'amalgame et l'attraction des élémens du calcul. Il seroit peut-être utile de procéder à une dissection très-exacte des canaux sécréteurs et urinifères, ainsi que du corps de la vessie, et de s'assurer s'il n'y auroit pas quelque altération physique ou quelque défaut de conformation auquel on peut attribuer la présence funeste de ces corps étrangers. Au surplus, pour bien découvrir les causes organiques de la lithiasie, il convient aussi de diriger l'attention sur les maladies précédentes.

Causes extérieures. La vie oisive et sédentaire, telle que la mènent les avocats, les gens de lettres et de cabinet, dispose singulièrement à la pierre, ainsi que nous l'avons dit dans nos considérations générales sur les uroses. Le décubitus trop long-temps prolongé sur le dos ou sur le côté, la situation habituellement horizontale de certains individus estropiés, qu'on est contraint de placer continuellement sur des lits ou sur des chaises, disposent les humeurs à la concrescibilité. Les mouvemens extraordinaires du corps, les veilles réitérées, le sommeil immodéré, l'abus des crudités, l'emploi du poivre, les épiceries, des salaisons, tous les diurétiques forts qui dirigent avec trop d'impétuosité vers les reins les levains morbifiques, donnent un même résultat. On doit également éviter les excès dans les boissons vineuses et spiritueuses.

Traitement curatif. Le traitement de la lithiasie exige les plus grands soins, et ces soins ne sont que trop souvent superflus. Il faut d'abord avoir égard au genre de calcul qu'il s'agit d'éliminer ou de dissoudre. Lorsque la concrétion s'est développée dans la propre substance des reins, il convient d'aller au-devant de l'inflammation, et d'en prévenir tous les accidens. On tâche de relâcher toutes les voies par où le calcul doit s'échapper : on satisfait à cette indication par l'emploi des boissons délayantes et mucilagineuses, par celui des bains tièdes, par les clystères, par les fomentations. On a vu quelquefois ces moyens simples et doux seconder merveilleusement les efforts de la nature, et les calculs rénaux être entraînés au milieu d'un déluge de tisane qui

passe avec rapidité par les couloirs urinaires. Il arrive journellement que des graviers plus ou moins volumineux traversent soudainement les uretères, parviennent dans la vessie, et sont ultérieurement éliminés par la voie du canal de l'urèthre.

Les malades doivent éviter une vie trop sédentaire, et s'abstenir surtout d'une multitude de diurétiques chauds ou de substances astringentes qui frappent de constriction les canaux dans lesquels les graviers ou calculs se trouvent engagés. J'ai rencontré un individu qui avoit abusé de ces sortes de remèdes, et dont les douleurs étoient si vives et si déchirantes, que la mort même lui paroissoit préférable. Existe-t-il des lithontriptiques efficaces ? Il seroit infiniment précieux qu'on pût en trouver. On a fort mal à propos vanté dans tous les temps, le suc de gramen, les infusions de turquette et de raisin d'ours, la fameuse saxifrage, etc. Les alcalis, les sels neutres, le savon de mademoiselle de Stéphens, l'eau de chaux, etc., ont reçu les plus grands éloges; et l'attente des médecins n'en est pas moins souvent frustrée. Comme le calcul commence le plus souvent à se former dans l'intérieur des reins avant de descendre dans la vessie, on a proposé avec raison d'étendre beaucoup les urines à l'aide de boissons délayantes dont on aiguise l'activité par quelques gouttes d'éther nitrique ou d'éther muriatique. L'indication médicale est de dissoudre l'acide urique, pour qu'il ne serve pas de noyau à la pierre; enfin, dans ces derniers temps, nous avons lu dans quelques journaux qu'un professeur de l'université de Leyde avoit préconisé le carbonate de potasse. Les dissolutions de ce sel sont faciles à administrer, et n'entraînent aucun péril; mais combien de pareilles ressources sont insuffisantes, et que la science est peu avancée sur un objet aussi important!

On a demandé enfin si on pouvoit pratiquer l'opération de la néphrotomie avec l'espoir de quelque succès; mais cette opération ne peut qu'être mortelle. Les médecins arabes ont énoncé avec raison qu'elle ne sauroit être entreprise que par des barbares ou des ignorans. Hippocrate ne l'a point conseillée, comme certains auteurs l'ont prétendu. Si on considère en effet les difficultés insurmontables qui l'accompagnent, les muscles nombreux et considérables dont il faut pratiquer la section, il n'est aucun homme de l'art qui ne la rejette, quelle que soit la dextérité qui le distingue; car comment se résoudre à faire pénétrer le scalpel dans une blessure aussi profonde, pour diviser la substance du rein? Comment obvier aux accidens de l'hémorrhagie? Comment pouvoir s'instruire d'avance de la figure, de la grandeur et de la situation du calcul? N'est-il pas possible que le rein ait contracté des adhérences qu'il ne faut pas espérer de vaincre? Quel instrument enfin saisira le corps étranger au milieu de tant d'obstacles et dans des organes si irritables?

La cure de la lithiasie vésicale n'est pas moins difficile. On s'efforce pareillement

d'apaiser l'inflammation par l'apposition des sangsues à l'anus, par des injections émollientes; on applique des cataplasmes adoucissans sur la région du bas-ventre; on administre les huileux, les mucilagineux. Les décoctions d'orge, le lait d'amandes, etc., peuvent convenir. On s'abstient des irritans; on évite les longs travaux, les courses et tous les rudes exercices du corps; en un mot, si le calcul est petit, on tâche de l'éliminer par tous les moyens qui sont au pouvoir de la médecine. Mais s'il est d'un volume considérable, comment se flatter de le dissoudre? Dans ces derniers temps, on avoit conçu quelque espoir; on avoit cru qu'il résulteroit quelque avantage des essais chimiques de Fourcroy et de Vauquelin. Ces savans avoient proposé de recourir à une foible dissolution alcaline, que l'on composeroit, soit avec la potasse, soit avec la soude. Ils étoient parvenus à décomposer, par cette préparation, des calculs vésicaux qui contenoient, ou l'urate ammoniacal, ou l'acide urique. Ils vouloient, en conséquence, qu'on pratiquât avec méthode et assiduité des injections dans l'organe vésical. J'ignore si cette expérience a été suivie; mais je ne sache pas qu'on ait opéré une seule guérison par un tel moyen. Ces auteurs recommandent, du reste, de décomposer préalablement les urines du malade. Ils prétendent que les élémens dont elles sont dépourvues doivent nécessairement se trouver dans le calcul qu'il s'agit de détruire. Ce raisonnement est spécieux; mais il n'est pas toujours rigoureusement vrai.

On a tenté, dans l'intérieur de l'Espagne, quelques expériences qui n'ont pas été sans succès. Je crois devoir rapporter l'observation suivante, qui est de la plus grande authenticité. M. Antoine Pons de Léon, curé de la paroisse de Churriana, âgé de soixante-cinq ans, souffroit de la lithiasie depuis plus de seize ans. Il rendoit fréquemment des graviers, et son urine étoit toujours teinte de sang. Vers la fin du mois de novembre, en 1800, il éprouva des douleurs très-aiguës et une rétention absolue d'urine. M. Barthelemi Rodriguez, chirurgien de Malaga, vint à son secours. Par le moyen d'une sonde d'argent, il parvint à lui faire jeter une certaine quantité d'urine, et le malade fut heureusement soulagé. Il laissa la sonde dans l'urèthre, et, par cette voie, on lui faisoit des injections avec de l'eau de mauve ou d'orge. Quatre jours après, on ôta la première canule pour lui en substituer une seconde de gomme élastique, introduisant par cette dernière une composition qui portoit une demi-once de savon blanc dissoute dans deux onces d'alcool, une once de jus de citron, et un demi-quartillo d'eau de mauve et d'orge. Toutes les douze heures, on avoit soin de donner, avec la sonde d'argent, quelques coups légers sur la pierre. On pratiquoit ensuite deux ou trois injections, que le malade retenoit pendant quelques minutes, et on laissoit constamment la sonde de gomme élastique dans la vessie. Dans les intervalles de ce traitement, on remarqua qu'il y avoit beaucoup de sable dans les urines. On augmenta dès-lors la quantité de l'injection; au bout de huit jours, on observa une matière comme argi-

leuse, qui s'arrêtoit dans le passage de l'instrument, et empêchoit les urines de sortir. Alors on changea de canule, sans discontinuer les mêmes moyens, en faisant prendre pour tisane de l'eau de maïs. Vingt jours après, le sable disparut, et les urines se trouvèrent chargées d'un limon grisâtre, dont l'odeur étoit extrêmement désagréable. Au bout de quarante jours, elles furent dans un état naturel. On suspendit les remèdes, et le malade commença à prendre le lait d'ânesse. Deux mois après, il sortit sans ressentir la moindre indisposition, et en état de remplir les fonctions de son ministère. M. le chirurgien Rodriguez s'empressa de communiquer à plusieurs personnes de son art un résultat aussi avantageux, afin qu'elles pussent mettre son procédé en usage dans l'occasion.

Au surplus, à l'époque actuelle de la science, la lithotomie est certainement l'unique moyen sur lequel on puisse compter; et les chirurgiens de nos jours pratiquent cette opération avec une habileté qui doit diminuer toutes les craintes. Il seroit, sans contredit, fastidieux de détailler ici une foule de procédés connus de tout le monde, et qui ont illustré les noms de Cheselden, de Ledran, de Moreau, du frère Côme, de Foubert, de Le Cat, de Pouteau, de Hawkins, de Desault, de Guérin, et de tant d'autres dont le génie s'est diversement exercé. On est presque familier aujourd'hui avec ces moyens douloureux, mais salutaires, qui effrayoient tant nos devanciers. Il y a à peu près vingt mois qu'on opéra un académicien célèbre, âgé de soixante-treize ans. Plus heureux qu'Épicure, qui mourut de la pierre sans obtenir le moindre secours, on le vit composer gaîment et stoïquement un quatrain au milieu des tourmens d'une taille qui fut couronnée d'une réussite complète. Si Buffon, si d'Alembert, si Barthez, n'avoient pas craint de la subir, ces grands hommes eussent encore prolongé leur carrière, et on auroit joui plus long-temps de leur présence et de leurs talens.

GENRE XII.

URÉTHROPHRAXIE. Urethrophraxia.

C'est ainsi qu'on peut désigner l'obstruction, ou plutôt le rétrécissement qui tend à s'établir dans une ou dans plusieurs parties de l'urèthre; car il est rare que toute l'étendue du canal soit affectée de ce genre d'altération. L'uréthrophraxie, devenue si commune de nos jours, a été particulièrement étudiée par les chirurgiens modernes. Ils ont inventé des procédés curatifs qui méritent les bénédictions de l'humanité. Voici deux espèces d'uréthrophraxie qu'il me paroît convenable d'assigner:

1ère *Espèce.* L'Uréthrophraxie organique. *Uretrhophraxia organica.* C'est le rétrécissement qui s'opère à la suite de l'inflammation chronique de la membrane muqueuse du canal de

l'urèthre. Les recherches anatomiques ont prouvé qu'il peut survenir un véritable épaississement dans le tissu de cette membrane. On remarque des renflemens particuliers, des brides, des nodosités dans les endroits où la phlegmasie a été plus vive.

2ème *Esp.* L'Uréthrophraxie spasmodique. *Urethrophraxia spasmodica.* L'uréthrophraxie spasmodique est presque toujours intermittente. Elle se manifeste pendant et à la suite des fièvres nerveuses. Je connois un homme sujet à cette indisposition dès ses plus jeunes années. Il éprouve des envies d'uriner et un resserrement extraordinaire du canal de l'urèthre aussitôt qu'il a mangé ou qu'il éprouve quelque violent chagrin. Le liquide excrémentitiel s'échappe tantôt par un grand jet, tantôt par un jet petit et interrompu.

Tableau de l'Uréthrophraxie. On est communément averti du développement de l'uréthrophraxie par une diminution sensible dans le volume du jet de l'urine. Ce liquide s'échappe tantôt avec lenteur, tantôt avec difficulté, tantôt par jets interrompus. Cette première indisposition s'accroît avec le temps; l'urine jaillit en spirale, ou forme quelquefois deux filets distincts et séparés; mais lorsque le rétrécissement du canal est devenu très-considérable, elle ne coule que par gouttes et avec de vives douleurs, qui se font sentir tantôt au périnée, tantôt à l'extrémité du gland. Enfin si, dans cette triste et déplorable position, le malade reste sans secours, l'excrétion urinaire finit par ne plus avoir lieu, et il en dérive les accidens les plus funestes.

Les médecins remarquent que l'intérieur du canal de l'urèthre peut s'obstruer par un ou par plusieurs rétrécissemens, ce qui apporte une grande variété dans la manière dont l'urine s'échappe; mais toutes les fois que le jet n'est pas naturel, on doit présumer qu'il y a un obstacle quelconque dont il importe d'affranchir l'organe. La portion de l'urèthre antérieure au bulbe, et le bulbe lui-même, étant doués, par leur situation extérieure, de plus de mouvement et d'action, sont aussi les plus exposés à la maladie dont il s'agit. Au surplus, l'uréthrophraxie est le plus triste accident qui puisser arriver à l'homme, lorsqu'elle est parvenue à son plus haut degré: elle ne produit pas seulement l'ischurie complète, elle donne naissance à des dépôts fistuleux; la vessie se paralyse; la gangrène et l'ulcération viennent envahir cet organe.

Le rétrécissement spasmodique de l'urèthre s'observe plus rarement; mais il s'annonce par les mêmes symptômes. J'ai donné des soins à un officier qui, selon le genre d'affection qu'il éprouvoit, urinoit parfois goutte à goutte, et parfois à plein canal. Il étoit obligé de s'exposer à l'air frais pour vaquer librement à cette fonction. Si pourtant une voiture passoit, ou si un passant le regardoit, l'organe perdoit soudainement son élasticité et son ressort; et le flux de l'urine ne recommençoit que lorsqu'il avoit eu soin de se recueillir et d'éviter toutes les distractions. Le matin, la sonde traversoit facilement le canal de la vessie; le soir, il étoit absolument impossible d'introduire cet instrument: ce qui prouve que l'uréthrophraxie étoit absolument nerveuse. Le moindre chagrin, la

moindre émotion, déterminoient chez lui des rétentions douloureuses, qu'on ne faisoit cesser que par l'application de la glace sur la région du pubis. En général, ce malade n'urinoit passablement qu'à la campagne; il avoit fini par y fixer son séjour, la ville lui étant funeste pour le libre exercice de cette excrétion. Il mourut, il y a dix-huit mois, d'une pneumonite inflammatoire. L'autopsie de son cadavre, ordonnée par sa famille, ne laissa apercevoir aucune altération sensible dans les voies urinaires: la plèvre et le poumon offroient seuls des traces visibles d'altération.

Causes organiques. Il existe véritablement des vices particuliers de conformation qui disposent plus ou moins aux atteintes de l'uréthrophraxie. C'est ainsi que certains individus viennent au monde avec le canal de l'urèthre très-étroit. J'ai vu un petit garçon de dix ans qui rendoit ses urines par un jet en forme de spirale. Il portoit cette infirmité depuis sa naissance. Chez les vieillards scorbutiques, il s'établit souvent un état variqueux des vaisseaux qui rampent dans l'intérieur de la vessie et dans le conduit de l'urèthre, accident qui intercepte le passage des urines, et auquel les procédés de l'art ne peuvent guère remédier. Les personnes nerveuses et irritables sont exposées à cette infirmité.

Causes extérieures. Il est une cause extérieure qui n'est malheureusement devenue que trop vulgaire : c'est la contagion rapide du virus qui produit la blennorrhagie. On sait qu'à la suite de cette phlegmasie, la membrane muqueuse du canal de l'urèthre dégénère diversement, au point d'offrir dans son intérieur des callosités, des brides, des filamens, des carnosités, etc. Morgagni, Chopart, Desault, etc., en ont confirmé l'existence. L'uréthrophraxie spasmodique est déterminée par tous les exercices qui échauffent ou irritent les corps, par l'intempérance de la table, par l'abus du coït, par la colère, la crainte, les chagrins, et par toutes les tristes émotions de l'âme.

Traitement curatif. Si l'uréthrophraxie est organique, c'est au cathétérisme qu'il faut recourir pour vaincre les obstacles dont le canal urinaire est obstrué. Ce moyen, dont on use journellement dans la pratique de l'art, réussit toujours lorsqu'il est employé avec méthode et habileté. Un de nos poètes les plus distingués, que je m'abstiens de nommer, parce qu'il existe encore, s'est si bien trouvé de son usage, qu'il a célébré ses avantages dans des vers fort agréables. Je n'insisterai point ici sur le meilleur mode d'exécution pour ce procédé opératoire, parce qu'il est exposé avec les plus grands détails dans tous les livres de chirurgie : je dirai seulement qu'il faut seconder les effets d'un pareil procédé en prescrivant aux malades un régime doux et modéré. Il faut leur interdire tous les excès de la table : quelquefois on peut leur prescrire la saignée ou les bains. C'est pareillement afin d'éviter des répétitions fastidieuses que je m'abstiens de discuter ici les avantages et les inconvéniens qui résultent

de l'emploi des bougies, tant accréditées par le célèbre Daran, et si heureusement remplacées de nos jours par les sondes de gomme élastique. Les nombreuses cures qui s'effectuent journellement dans le sein de nos hôpitaux ne laissent aucun doute sur la préférence que ces dernières doivent obtenir ; et l'illustre Desault nous dicte à ce sujet des règles de conduite qui sont d'une utilité incontestable.

Dans ces derniers temps, nos académies ont retenti d'un nouveau moyen avec lequel on s'est flatté de vaincre avec plus de célérité les rétrécissemens de l'urèthre, et de remédier à l'altération morbifique de la membrane qui tapisse ce canal. On n'a pas craint d'assurer que ce double avantage se trouvoit dans l'emploi d'un caustique judicieusement administré. Le nitrate d'argent a surtout été indiqué dans cette circonstance par plusieurs médecins anglois et françois. M. le docteur Whately, qui s'étoit d'abord montré grand partisan de ce remède, avoit trouvé l'art de l'assujettir à l'extrémité d'une bougie, et de l'introduire ainsi jusqu'à l'obstacle dont il vouloit triompher. Mais aujourd'hui c'est la potasse pure qu'il préfère, parce qu'elle cause moins de douleur, et qu'elle agit avec plus de certitude. On aura soin pourtant de ne l'appliquer que sur des parties qui ne soient pas atteintes d'une vive phlegmasie, ou qui ne soient pas menacées d'une décomposition grangreneuse. Il faut aussi que le malade ne soit pas trop avancé en âge, et qu'il ne soit pas foible et valétudinaire, etc. : ces précautions ne sont pas les seules à prendre. Il faut, avant de mettre en usage le caustique proposé pouvoir faire passer une bougie d'une grosseur moyenne jusque dans la vessie, soit pour être en état d'appliquer le remède sur toute la surface rétrécie du canal, soit pour se mettre à même de remédier à une suppression qui pourroit se manifester durant le traitement. Si l'introduction de la bougie ne fait éprouver au malade ni douleur, ni syncope, ni abattement, on peut commencer immédiatement l'application du caustique : dans le cas où il se manifesteroit quelques accidens de ce genre, on attendroit qu'ils fussent calmés. M. Whately affirme ensuite que la potasse, ainsi dirigée jusqu'au point du rétrécissement, ne produit aucun effet dangereux sur la membrane uréthrale; il affirme que l'opérateur peut à son gré en mesurer ou en limiter l'action. Il nous est toutefois impossible d'adopter son avis, et la lecture de son livre n'a fait que nous effrayer sur les accidens sans nombre qui peuvent suivre l'emploi d'un procédé si dangereux. Je n'ai pas de grandes données à fournir sur le traitement de l'uréthrophraxie spasmodique. Cette affection est opiniâtre, et sujette à des retours. Les bains de mer et ceux de rivière ont réussi. Au surplus, quelle que soit l'espèce de rétrécissement que l'on ait à combattre, on ne sauroit prendre d'assez grandes précautions pour en triompher, car, de toutes les excrétions physiques auxquelles notre corps est assujetti, il n'en est aucune qui soit plus impérieusement commandée par la nature, et plus intimement liée aux besoins et à l'équilibre des fonctions humaines.

CINQUIÈME FAMILLE.

LES PNEUMONOSES.

Les pneumonoses forment une famille de maladies qui trouve naturellement sa place à la suite de celles que nous venons de faire connoître. En effet, la respiration et la digestion ont des rapports frappans de similitude, qui ont constamment attiré l'attention des physiologistes; l'une et l'autre s'accomplissent par l'introduction d'une substance étrangère, qui est absolument nécessaire à l'entretien de la vie. On observe en outre que les appareils organiques qui président à ces deux fonctions rejettent, par un procédé identique, le résidu excrémentitiel qui n'a pu servir à la nutrition.

Les organes de la respiration diffèrent toutefois de ceux qui concourent à la digestion, en ce qu'ils sont dans une activité perpétuelle et jamais interrompue. Il semble même que la nature les ait créés pour influer sur toute la masse des entrailles, pour accélérer le cours du sang dans tous les viscères. Les relations de l'atmosphère avec le poumon sont le premier phénomène qui se manifeste dans l'enfant qui voit le jour; la respiration ouvre en quelque sorte le cercle de la vie assimilatrice. Combien n'est-il pas utile d'apprécier son action entière sur l'économie animale, lorsqu'on veut acquérir une connoissance complète des maladies nombreuses qui viennent la troubler!

Le célèbre Bichat remarque fort bien cette analogie singulière des conduits de la digestion avec l'ensemble des conduits aériens qui constituent le système respiratoire; il fait voir que les uns et les autres sont recouverts d'une membrane destinée à des sécrétions analogues. Il ajoute néanmoins que la fonction des poumons diffère de celle des intestins, en ce que les premiers sont continuellement ouverts et exposés à l'abord de l'air atmosphérique.

Les physiologistes sont loin d'être d'accord sur la nature des forces qui mettent en jeu les phénomènes de la respiration pulmonaire; ils ont publié des opinions contraires sur les vraies causes de ce changement alternatif de dimension, qui s'opère à tous les instans dans l'intérieur de la cavité thorachique. Selon quelques-uns, le poumon est un organe purement passif et inerte, qui se dilate par l'introduction de l'air ambiant, et qui revient sur lui-même, toutes les fois que ce même air l'abandonne; ils assurent que sa masse spongieuse ne fait que suivre l'impulsion de l'enveloppe osseuse et musculeuse qui la recouvre. D'autres observateurs, plus profondément initiés dans la science des lois de la vie, ne parlent du poumon que comme d'un organe sensible et irritable au degré le plus éminent, qui détermine, accélère, ralentit ou arrête son action par une

faculté qui lui est propre : c'est à cette faculté qu'obéit l'appareil musculeux qui l'environne.

Rien n'est mieux fondé que cette dernière assertion. Si, malgré le voile étendu sur la plupart des actes intérieurs de la respiration, on cherche à pénétrer le travail organique du système pulmonaire qui s'empare de certains principes de l'atmosphère ; si on a égard au grand nombre de glandes lymphatiques dont son parenchyme est pourvu, ainsi qu'aux attributs nouveaux qui sont imprimés au sang dans les divers vaisseaux qui parcourent ses vésicules, on ne saura disconvenir que l'air respiré ne vienne subir une sorte de digestion, et ne se sépare d'une portion de lui-même, qui est absolument excrémentitielle. Comme organe absorbant et exhalant, et surtout comme organe sensible, l'appareil respiratoire appartient donc au système de l'assimilation générale. Aucune théorie mécanique ou chimique ne sauroit être appliquée rigoureusement à l'explication de ses phénomènes ; ses lobes contractiles, soumis à l'empire des forces vitales, rappellent plutôt ces soufflets animés des forges de Vulcain, qui se soulevoient d'eux-mêmes pour obéir à la voix du dieu qui leur commandoit, et pour s'accommoder à ses desseins suprêmes.

Il est donc très-raisonnable de penser que les nerfs qui se distribuent au poumon sont la cause essentielle et première des mouvemens qui s'exécutent dans l'intérieur de la poitrine. L'air inspiré détermine l'action de ces mêmes nerfs, comme l'aliment stimule ceux qui se distribuent à la surface des voies digestives. En adoptant cette théorie physiologique, on explique pourquoi l'acte de la respiration varie tant chez les divers individus, pourquoi cet acte est plus ou moins subordonné aux différens degrés de sensibilité, etc. On explique aussi par de semblables données pourquoi la respiration se ralentit à mesure qu'on avance vers la vieillesse. Chez les enfans au contraire, et dans l'âge de la vigueur, le poumon se dilate avec une énergie très-remarquable, et se trouve, pour ainsi dire, en harmonie avec la force contractile qui prédomine dans tous les autres organes de l'économie animale.

Ne peut-on pas ajouter à ces réflexions, que l'activité des organes pulmonaires éprouve des changemens marqués dans les divers états de maladie ; que le tempérament particulier, que la tristesse ou la joie, l'amour ou la haine, et toutes les impressions dont nous sommes susceptibles, modifient pareillement cette fonction, et prouvent qu'elle est une fonction purement vitale ? On doit même croire que certains vices de la respiration dépendent d'un défaut de rapport non encore apprécié entre les nerfs du poumon et l'air atmosphérique qui les excite. Quand le mode de sensibilité naturelle est radicalement perverti, il doit en résulter des asthmes, des dyspnées et autres accidens, qui quelquefois se jouent de tous les moyens de notre art.

Un air atmosphérique constamment chargé d'élémens putrides et corrompus ne condamne-t-il pas ceux qui le respirent à un affoiblissement extrême de toutes les facultés physiques? Qu'on recherche l'histoire des hommes qui habitent des pays bas et marécageux, et qu'on les compare avec ceux qui vivent dans l'air pur des hautes montagnes, on verra une différence frappante dans leur stature, dans leur embonpoint, dans la couleur de leur teint, dans leur agilité, dans la vivacité de leur physionomie. Je ne fais que redire ce que tout le monde remarque. Les dégradations nombreuses que l'on remarque chez les premiers de ces individus qui séjournent dans un air malsain, ressemblent à celles qui résultent d'un chyle formé par des alimens dépravés, etc.

Les hommes qui habitent les Pyrénées ou les Alpes ont communément le poumon énergique et fort. Cet organe suit la vivacité de l'air qu'il respire et qu'il a respiré. Tous les montagnards ont la voix forte et se font entendre de loin. Mais il ne suffit pas que le poumon soit exercé pour qu'il acquière de la force et de l'énergie; il faut que cet exercice se fasse dans un air pur et salubre. Nous voyons souvent venir à l'hôpital Saint-Louis les forgerons, les chaudronniers, les charbonniers, les amidonniers, les cardeurs de matelas, les chanteurs des rues, ou autres individus qui ont usé long-temps de leur organe vocal dans une atmosphère empoisonnée : la plupart contractent, dans leur vieillesse, des maladies de poitrine qui sont incurables.

C'est dans ce même hôpital que j'ai eu occasion d'observer une maladie fort commune parmi les ouvriers qui travaillent aux mines et aux carrières. Cette maladie s'annonce par une douleur profonde qui se fait sentir le long de l'épaule gauche et dans l'intérieur de la poitrine. Les malades éprouvent un resserrement dans la trachée-artère, qui est bientôt suivi d'une toux sèche et déchirante. On voit bientôt se manifester des alternatives de frisson et de chaleur, un malaise continuel, l'insomnie et la prostration des forces. Il faut compter parmi les causes de cette affection si funeste la poussière, qui, se détachant des masses pierreuses, pénètre et obstrue les organes de la respiration. Nous avons ouvert les cadavres de trois individus qui étoient dans ce cas, et chez lesquels nous avons vu les vaisseaux pulmonaires variqueux ou distendus par des concrétions extraordinaires.

Quand on réfléchit sur la nature du système pulmonaire, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il est le système le plus attaqué par les maladies : ces maladies sont si fréquentes, qu'elles sont un fléau redoutable pour l'homme à toutes les époques de sa vie. La jeunesse est moissonnée par la phthisie pulmonaire; un grand nombre de vieillards meurent de catarrhes suffocans, et ces maladies ne sont pas moins funestes à la première enfance. Il est des saisons où les affections du poumon sont, pour ainsi dire, les affections dominantes; dans les pays surtout dont la température est inconstante et mobile, elles enlèvent une grande partie de la population.

Il est vrai que, de tous les organes dont se compose l'économie animale, il n'en est pas qui soient plus exposés au spasme et à l'irritation, sans doute parce qu'il est dans une activité continuelle, et qu'il est constamment à la merci du froid, du chaud, des vents, et de toutes les intempéries de l'atmosphère. Les brusques vicissitudes de l'air que nous respirons provoquent à chaque instant les phénomènes d'une toux convulsive, qui gêne l'exercice de toutes les fonctions, et qui rend quelquefois la vie triste et languissante.

Les modifications infinies qui surviennent dans l'irritabilité du poumon doivent faire varier extraordinairement les maladies dont il est le siége ou l'objet. Dans les fièvres et dans toutes les affections aiguës, il est presque toujours l'organe le plus menacé; c'est dans le poumon enfin que se passent les plus énergiques résistances de l'existence animée; et quand cet organe succombe, tous les autres sont entraînés. Ce que nous nommons le *dernier soupir* est le dernier effort réacteur de ce même organe. Dans les défaillances et les morts apparentes, les ressorts suspendus de la vie ne se raniment que par son intermède et par son action.

L'appareil de la respiration est sujet à des flux hémorrhagiques, dont l'histoire se rattache naturellement à la famille des angioses. La cavité thorachique sert de réceptacle à des épanchemens séreux, qui font partie de celle des leucoses; mais la plus redoutable des pneumonoses est sans contredit la consomption ou phthisie pulmonaire, maladie insidieuse autant que funeste, qui prend de l'intensité par des degrés presque insensibles; en sorte que les malades arrivent à la mort avant même qu'ils se soient doutés du péril qui les environne. Cette affection est devenue si commune depuis quelques années, qu'elle est à peu près l'affection régnante en France, et surtout en Angleterre. Les derniers calculs qu'on a publiés sont effrayans. On s'étoit flatté que les notions nouvelles, fournies par les chimistes modernes sur la respiration, donneroient peut-être la clef des méthodes curatives; mais combien ces espérances ont été illusoires!

Parmi les affections essentielles du poumon, la plus fréquente est la phlegmasie qui s'établit dans la propre substance de son parenchyme. Cette affection mérite une place étendue dans notre méthode nosologique, aussi-bien que la plegmasie de la plèvre, membrane qui semble n'exister que pour cet organe; ces deux affections sont très-voisines dans la nature, et pourtant elles ont des signes caractéristiques qui les séparent. Le genre de douleur qu'elles occasionnent n'est point le même aux yeux du médecin exercé; l'exploration du pouls donne un résultat différent : les dissemblances que l'étude fait apercevoir entre deux maladies qui sont si voisines, et qui appartiennent au même système d'organes, prouvent manifestement combien les méthodes d'une nosologie analytique sont utiles aux progrès de l'art.

La toux, si commune dans tous les pays dont la température est inconstante, qui attaque tous les âges et tous les sexes, présente les phénomènes les plus variés. Ce mouvement de contraction, qui devroit être si salutaire pour les malades, devient un supplice pour la plupart des individus, parce qu'il a lieu très-souvent par des causes purement sympathiques. La plus simple altération de l'estomac ou de l'œsophage suffit quelquefois pour le produire. Dans presque toutes les maladies qui affligent le corps de l'homme, le poumon se trouve plus ou moins ébranlé, et le phénomène dont il s'agit se déclare avec des caractères particuliers.

C'est spécialement à l'hôpital Saint-Louis qu'on peut étudier à loisir les variations de la toux et les différens degrés d'altération dont la fonction respiratoire est susceptible. Aux approches de la nuit, je me suis souvent arrêté dans les salles qui sont occupées par une multitude de vieillards infirmes, en proie aux angoisses de l'hydrothorax, de l'asthme, de la péripneumonie chronique, etc. On a le cœur serré de tristesse quand on passe au milieu de tant de malheureux qui approchent du terme de leur carrière: leurs poumons sont dans une contraction simultanée et extraordinaire, qu'aucune boisson mucilagineuse ne peut adoucir ni suspendre. Le bruit qui en résulte est si répété et si incommode, que tout repos est interdit à leurs voisins: les moins affectés ne font entendre que de petites quintes, qui se renouvellent par intervalles plus ou moins courts; mais d'autres importunent les oreilles par des sifflemens stertoreux qui sont aussi pénibles que déchirans; il en est surtout dont le tronc se tient forcément dans une situation verticale, et qui, frappés d'un mal plus terrible encore, se voient menacés d'une suffocation prochaine. On en voit quelques-uns qui s'endorment par lassitude; mais leur sommeil n'est qu'une courte trève à la douleur qui les attend. Est-il un plus affreux tourment que de s'éveiller sans espérance! Le matin, on trouve leurs lits souillés et comme inondés de crachats purulens et d'une mucosité saburrale.

Tels sont les faits principaux qui vont nous occuper dans cette histoire des pneumonoses. Pour en offrir une théorie nouvelle, j'aurois pu sans doute recourir aux dogmes de la chimie qui règne de nos jours; mais ses moyens d'explication me paroissent encore trop insuffisans; il ne faut s'attacher qu'aux faits qui restent et qui sont d'une nature absolument immuable. J'avoue que je suis effrayé de la mobilité d'une telle science et des révolutions qui la menacent; sa langue même exige des réformes indispensables. Comment en espérer des renseignemens positifs!

GENRE PREMIER.

ASTHME. Asthma.

L'Asthme doit occuper le premier rang dans la famille des pneumonoses. Vanhelmont prétend ingénieusement que dans cette maladie le poumon est comme frappé de convulsions épileptiques; ses principaux symptômes dérivent d'une excessive difficulté de l'acte respiratoire, qui renaît par intervalles, et qui est accompagnée d'oppressions et d'angoisses extraordinaires dans la poitrine. Ce singulier phénomène est périodique, sans qu'on puisse précisément assigner les époques de ses retours; il est aussi variable, aussi inconstant que l'atmosphère; il n'est pas rare de voir les accès les plus terribles se manifester au moment où le malade se croyoit le plus en sécurité. Un trait caractéristique qui appartient à la physionomie de cette affection, c'est l'avidité avec laquelle les personnes qui en sont atteintes recherchent un air pur et frais. J'ai connu un asthmatique qui se faisoit un bonheur de monter fréquemment sur le dôme du Panthéon ou sur la colonne de la place Vendôme; c'est là, disoit-il, qu'il se plaisoit à respirer, et qu'il goûtoit des délices inexprimables. Ce même individu avoit beaucoup voyagé sur mer, et il s'y trouvoit mieux que lorsqu'il étoit sur terre. L'asthme n'est point seulement propre à l'espèce humaine. Les vétérinaires observent journellement une maladie analogue dans le cheval domestique, que nous condamnons pour nos besoins à des marches si rudes et si fatigantes. Toutes les fois que l'accès se déclare, l'air atmosphérique paroît entrer avec facilité dans le vaste poumon de l'animal; mais il éprouve les plus grands obstacles pour sa sortie. De là vient que l'expiration est si laborieuse, et que tous les muscles abdominaux s'unissent avec effort pour comprimer les vésicules pulmonaires. Voici les espèces d'asthme que nous pouvons signaler à nos lecteurs:

1[ère] *Espèce.* L'Asthme muqueux. *Asthma mucivomum.* Cette espèce est la plus commune. Elle est caractérisée par une respiration difficile, incomplète, sonore, sifflante; son invasion a lieu principalement pendant la nuit, après les premières heures du sommeil. Il se manifeste tout-à-coup un sentiment d'anxiété et de serrement dans la poitrine, qui fait que le malade est obligé de se mettre sur son séant. L'essoufflement se prolonge quelquefois jusqu'au lendemain, et chaque accès se termine par une expectoration abondante de matière muqueuse qui produit un soulagement marqué dans les souffrances du malade. Le pouls, qui auparavant étoit petit, serré, presque anéanti, se relève, et la circulation sanguine s'effectue avec plus de liberté; les excrétions reprennent leur cours; l'urine est claire, limpide, etc., et le système de la respiration est délivré de ses intolérables angoisses. J'ai observé l'asthme humide chez un chirurgien âgé d'environ soixante-cinq ans lorsqu'il en mourut. Il éprouva un jour, sans cause connue, une extrême irritation dans

l'intérieur de la trachée-artère, et des quintes réitérées d'une toux sèche et rauque. Le malade faisoit lui-même la peinture de ses accès par les expressions les plus énergiques. Il survenoit au diaphragme une douleur atroce, qu'il comparoit à la sensation d'une griffe de fer qui auroit saisi ce muscle à son centre tendineux, et l'auroit séparé ou plutôt arraché des côtes. Il lui sembloit aussi qu'on lui tordoit la pointe du cœur, et qu'on lui tourmentoit la mamelle droite avec des tenailles. L'inspiration s'exécutoit soudainement et avec force; l'expiration n'avoit lieu qu'après un léger intervalle, et se faisoit par saccades, comme si les muscles respirateurs étoient tombés dans une torpeur successive : l'infortuné finissoit par expectorer des torrens de matière muqueuse.

2ème *Esp.* L'Asthme spasmodique. *Asthma spasmodicum.* L'asthme spasmodique ou convulsif vient toujours par accès et à des époques plus ou moins éloignées. J'ai vu un asthme hebdomadaire qui avoit lieu tous les vendredis. J'ai aussi observé un asthme spasmodique annuel, qui se terminoit par une multitude de clous dans le tissu cellulaire, lesquels finissoient par suppurer. Cette maladie peut se déclarer tout-à-coup et sans aucun signe précurseur; mais souvent il est des phénomènes qui annoncent son invasion prochaine. Quelques heures auparavant, le malade se meut avec difficulté; son estomac se gonfle; son épigastre est tendu aux approches du crépuscule; ses poumons se serrent, pour ainsi dire, davantage; la respiration est moins libre, et le thorax est comme comprimé par un poids considérable; la voix est rauque, et la tête pesante; la toux sèche et presque suffocante. Le malade se couche, il éprouve un calme momentané; mais, vers les deux heures de la nuit tous les symptômes s'exaspèrent: sa poitrine est frappée d'une vive constriction; il est contraint de se lever en sursaut, et de se précipiter vers les fenêtres de son appartement pour y aspirer avidement une plus grande masse d'air atmosphérique; il élève son cou et ses épaules, et use de toutes ses forces pour dilater sa poitrine. Après quelques heures, l'oppression diminue par degrés et finit par se dissiper entièrement; une chaleur marquée se distribue également dans tout le corps, qui est baigné de sueur; l'acte respiratoire se rétablit; le pouls reprend sa plénitude; et l'urine, plus colorée, dépose un sédiment copieux.

3ème *Esp.* L'Asthme symptomatique. *Asthma symptomaticum.* J'adopte cette espèce, parce qu'elle se rencontre perpétuellement dans la pratique de l'art. J'ai vu un grand nombre d'individus à l'hôpital Saint-Louis, chez lesquels la dartre squammeuse humide alternoit ou coexistoit avec des paroxysmes d'asthme très-violens. Cette complication est une des plus funestes que je connoisse. La vie des malades n'est qu'un long et horrible supplice. J'ai connu un homme qui étoit ainsi la proie des deux affections les plus tourmentantes qui puissent affliger l'humanité. Lorsque sa poitrine étoit moins serrée, lorsque la respiration étoit moins sifflante et plus facile, sa peau se couvroit d'écailles herpétiques, et il devoit s'attendre à des démangeaisons insupportables. Quelle triste et déplorable alternative! Les attaques d'asthme sont quelquefois causées par des accès de fièvre intermittente, qui lui donnent souvent des retours périodiques : c'est alors qu'il faut donner un traitement approprié à la maladie primitive. Baglivi donnoit des soins à une dame atteinte d'un asthme convulsif très-intense. Elle éprouvoit la sensation d'un froid violent au sommet de la tête, et avoit été sujette à des accès d'hystérie. Baglivi suivit les méthodes relatives à cette dernière affection, et parvint à la guérir.

4ème *Esp.* L'Asthme endémique. *Asthma endemicum.* Tel est l'asthme hydropiforme des poumons qui est endémique dans la province des Asturies, et dont Casal nous a laissé une description très-remarquable. Cet illustre médecin a vu mourir neuf individus de cette funeste affection dont les ravages sont si rapides. Les malades sont pris d'anhélation toutes les fois qu'ils changent de place, surtout lorsqu'ils s'inclinent, ou lorsqu'ils se livrent à quelque travail pénible. Ils se plaignent en même temps d'un resserrement dans la région précordiale; et il y a, dans quelque cas, une toux qui est accompagnée de peu ou point d'expectoration. Dans le commencement de la maladie, le pouls est rapide, intermittent, et si inégal, qu'on ne sauroit exactement déterminer ses caractères. Lorsque l'affection parvient au second degré, la suffocation est alarmante. Ceux qui l'éprouvent ne peuvent respirer l'air dans quelque position qu'ils se trouvent. Enfin le mal empire, et un symptôme caractéristique de cette affection, c'est que les jambes et les pieds se tuméfient d'une manière prodigieuse. La peau se couvre de vésicules absolument semblables à des phlyctènes qui se rompent quelque temps après et laissent échapper une sérosité abondante. Quoique les malades perdent souvent jusqu'à deux ou trois livres de cette sérosité par jour, la difficulté de respirer ne diminue pas. L'enflure s'accroît, gagne les cuisses, le pénis, le scrotum et le ventre; la face devient plombée; l'orthopnée persévère; les forces tombent, et la mort survient. Cette maladie est courte: elle ne dure pas plus de trois ou quatre mois.

Tableau de l'Asthme. On ne sauroit entreprendre le tableau de l'asthme sans faire d'abord mention de la description frappante qu'en donne Arétée de Cappadoce. Il a peint avec autant de vérité que de précision cette difficulté presque invincible que le malade trouve à inspirer l'air atmosphérique, soit qu'il monte des lieux élevés, soit qu'il se livre à des courses précipitées; il a eu soin de noter, comme des symptômes infaillibles de cette affection redoutable, cet essoufflement continuel, cette strangulation imminente, ces gémissemens sourds et enroués, ce gonflement de la gorge, ce soulèvement de toute la région précordiale, ces efforts prodigieux de tous les muscles du tronc, et enfin cette expectoration de matières blanches et écumeuses qui annonce communément la fin prochaine de l'accès. Ce grand peintre des infirmités humaines n'a rien omis de ce qui tient à la physionomie des asthmatiques. Il a parlé de la vive coloration des pommettes pendant le paroxysme, de la saillie des yeux hors de leurs orbites, de l'ouverture forcée de leur bouche, et de la dilatation extrême de leurs narines, toujours avides d'un air frais, qui est pour eux si délectable.

Le symptôme caractéristique de l'asthme est un sentiment de constriction imminente dans les organes de la respiration, qui en gêne singulièrement l'exercice. L'accès est communément précédé par des inquiétudes vagues, des insomnies continuelles, des rêves pénibles, par l'aridité de la langue, souvent même par des épreintes et des envies d'uriner. Quelquefois ce sont des flatuosités acescentes qui sortent par la bouche, après avoir douloureusement distendu l'estomac et le canal intestinal. Enfin le phénomène spécial se déclare; les malades, tourmentés par un essoufflement insupportable, ne peuvent plus

garder la position horizontale : ils se lèvent en sursaut, et s'efforcent de dilater leur poitrine pour y assembler une plus grande quantité d'air atmosphérique. On en voit qui s'appuient avec force contre leur lit ou sur tous les meubles qui sont à leur portée, pour tousser et expectorer plus librement. Le diaphragme cesse ses balancemens si nécessaires au cours régulier du sang ; il est poussé avec violence contre les poumons : on sent que tous les muscles du corps doivent entrer en action dans cette fâcheuse circonstance. Les extrémités se refroidissent ; une sueur visqueuse les inonde de toutes parts. Ces sortes d'attaques sont, dans quelques cas, si violentes, qu'elles ressemblent aux convulsions de l'agonie ; on croiroit sans peine que les malades vont expirer, car leur pouls est serré, petit, misérable ; il en est même chez lesquels on observe une véritable intermittence.

On a vu des asthmatiques qui, vaincus en quelque sorte par leurs propres efforts, tomboient évanouis sur la terre ; leur poitrine étoit en proie à d'effroyables convulsions. Mais une destinée non moins déplorable, est celle des infortunés qui craignent de se coucher, et qui sont condamnés à garder presque toute leur vie la situation verticale. Si le sommeil les surprend, ils sont soudainement suffoqués par des oppressions et des angoisses inexprimables. J'en ai connu un qui, en s'éveillant par l'effet de l'attaque, s'imaginoit qu'on venoit de lui serrer le cou avec un lacet. Quand le paroxysme approche de sa fin, il s'opère un mouvement d'expansion du centre à la circonférence du corps. Une chaleur considérable succède au froid glacial qui régnoit aux extrémités. Le visage des malades se colore d'un rouge assez vif. La plupart s'agitent dans leur lit, se délivrent de leurs couvertures, se lèvent pendant la nuit, vont ouvrir avec vitesse les fenêtres de leur appartement, mettent leur tête à l'air, et dilatent leurs narines ; leur respiration se fait entendre au loin par des sifflemens réitérés : toute la nature est endormie ; les asthmatiques seuls veillent pour lutter contre la douleur et l'insomnie. Leurs yeux sont quelquefois remplis de larmes ; leurs urines, qui d'abord étoient claires et transparentes, deviennent foncées et sédimenteuses ; enfin le calme paroît se rétablir, et certains d'entre eux éprouvent quelque soulagement lorsqu'ils ont rendu par flots une matière visqueuse et tenace ; mais leurs entrailles restent douloureuses et comme déchirées par les efforts de la toux.

Lorsqu'un jeune homme, auquel nous donnions des soins dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, étoit pris de son accès, il n'avoit pas seulement la force d'ôter ses vêtemens pour se coucher. Au plus léger mouvement, sa poitrine se gonfloit ; son cœur battoit avec violence, et l'inspiration ne s'opéroit chez lui qu'avec une difficulté extrême ; il ne rendoit que des sons rauques, et ne pouvoit articuler deux mots sans reprendre haleine : ses bronches sembloient être totalement obstruées par un mucus épais. Quand ce mal-

heureux vouloit prendre un peu de sommeil, il commençoit par s'asseoir sur le bord de son lit, se reposoit un moment, levoit une jambe, s'arrêtoit encore, puis levoit l'autre, et finissoit enfin par se placer entre ses draps; il restoit quelque temps sur son séant, et ne s'étendoit que lorsqu'il n'étoit plus essoufflé. Cet individu souffroit à un tel point, qu'il ne pouvoit supporter le plus léger poids sur sa poitrine. Une toux convulsive le fatiguoit horriblement pendant des heures entières; tous ses membres étoient trempés par la sueur : après tant de fatigues, il demeuroit dans une sorte d'étourdissement et de stupidité; il s'imaginoit constamment être ébloui par des étincelles. Dans une circonstance, il fut contraint de rester debout pendant huit nuits consécutives; il se plaçoit dans un de ces charriots dont on use pour apprendre aux enfans à marcher : à l'aide de ce stratagème, le poids de son corps reposoit sur des bâtons qui soutenoient ses aisselles. Il se rouloit ainsi lui-même d'un bout de la chambre à l'autre, jusqu'à ce que le sommeil vînt appesantir ses paupières : il s'endormoit alors dans cette position. Au milieu de tant de fatigues, il avoit recours aux narcotiques les plus forts pour se procurer de l'assoupissement. Ses accès avoient une grande intensité dans les temps orageux.

Floyer s'appliquoit à observer sur lui-même les effets et les phénomènes de l'asthme. Il en étoit surtout incommodé pendant la saison brûlante de l'été : le mois d'août lui étoit fatal. Il étoit averti de l'arrivée prochaine du paroxysme par des anxiétés inexprimables, par de vives céphalalgies, et par une constriction de poitrine très-pénible. Il raconte qu'il éprouvoit communément ses accès à deux heures après minuit. Son sommeil, d'abord calme, en étoit soudainement troublé : alors il étoit contraint de se lever en sursaut et de s'appuyer sur le côté droit. La région abdominale étoit singulièrement distendue par des vents qui lui torturoient les intestins. Afin de se procurer du soulagement, il avoit tenté de recourir à quelques boissons chaudes. Mais il fut bientôt contraint d'y renoncer, à cause de l'espèce d'étouffement qu'elles lui occasionnoient. Floyer préféroit subir ses paroxysmes d'asthme à la campagne qu'à la ville : un air pur et vif le soulageoit. Il dit que l'une des sensations les plus douloureuses qu'il eût à combattre étoit causée par la présence des flatuosités qui distendoient les circonvolutions du tube alimentaire, et repoussoient le diaphragme vers le poumon.

J'ai déjà fait mention de l'asthme endémique des Asturies, observé et décrit avec beaucoup de sagacité par le célèbre Casal. Cette maladie est courte : elle ne dure pas plus de trois ou quatre mois. L'auteur cite néanmoins l'exemple d'un jeune homme chez lequel elle s'est prolongée plus long-temps. Lorsqu'on examine superficiellement la marche de l'asthme endémique dont nous parlons, on est tenté de lui trouver de l'analogie avec le catarrhe suffocant, avec l'asthme spasmodique, avec l'asthme muqueux, ou avec l'hydrothorax, etc. Il y a néanmoins une différence marquée entre la maladie dont il

s'agit et celle que nous venons de désigner. Le pouls extraordinaire qu'on y observe, et qui se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin, ne se remarque pas dans cette dernière maladie. Casal, dans sa longue expérience, n'a jamais pu rencontrer cette identité. On n'y observe pas non plus cette anhélation si grave et si continue, accompagnée d'une toux rare et sèche. Malgré l'énorme tuméfaction des pieds, des jambes, des cuisses, etc., si on parcourt les ouvrages et les peintures des anciens, on n'y trouve pas un seul exemple d'hydropisie de poitrine qui ressemble exactement à la maladie décrite par le médecin espagnol. Sydenham, du reste, fait mention d'une enflure des extrémités inférieures, à laquelle sont sujets les asthmatiques, et qu'il faut distinguer soigneusement de celle qu'on observe chez les hydropiques.

Je termine ici cette description; mais que de traits ne pourrois-je pas encore ajouter au tableau que je viens d'offrir ! On console journellement ceux qui sont atteints d'une maladie aussi déplorable, en leur assurant que leur carrière sera longue. N'est-ce pas leur présager une plus longue chaîne de malheurs ? A la vérité, les heures sont éternelles quand on les passe dans de tels tourmens. Compter chaque minute par de nouvelles souffrances, se voir privé des biens de la nature et des plaisirs qu'elle nous offre, ne pouvoir supporter son existence, et troubler sans cesse celle des autres, tel est le sort de la plupart des infortunés dont j'ai eu occasion de tracer l'histoire. Je me souviens d'avoir passé plusieurs nuits dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, à une époque où l'affluence des malades rendoit ma présence plus souvent nécessaire, et me contraignoit à faire mes visites plus matin. Le soir, lorsque tant d'individus réunis avoient cessé leurs plaintes, quand toutes leurs douleurs sembloient suspendues, les asthmatiques seuls s'agitoient dans leur lit, et imploroient vainement le repos; ils se levoient en sursaut, et faisoient retentir l'air de leur toux convulsive et déchirante; ils attendoient avec impatience la lumière du jour, qui signaloit communément la terminaison de leurs funestes accès.

Causes organiques. L'asthme est souvent une maladie héréditaire, qui pourtant ne se développe que lorsque les individus sont parvenus à l'âge mûr. Je connois une famille dans laquelle les frères en sont successivement atteints dès qu'ils sont parvenus à quarante ans. La cause héréditaire peut pareillement agir dans les premiers temps de la vie. J'ai vu un garçon âgé de quatorze ans qui étoit atteint de l'asthme convulsif depuis son enfance la plus tendre. Les attaques réitérées qu'il avoit subies avoient déformé l'os sternum, et le faisoient proéminer en avant. Un enfant de sept ans, né d'un père asthmatique, lequel étoit mort de cette maladie, éprouvoit une difficulté de respirer au commencement de l'hiver. Il étoit moins affecté pendant le printemps et pendant l'été. Il ne pouvoit faire aucune marche forcée, ni se livrer à aucun jeu. La nuit, il ne pouvoit

rester sur le dos, et respiroit mieux lorsqu'il étoit assis. Les femmes sont très-rarement affectées par l'asthme. Mais aucun tempérament n'en est exempt, quoiqu'il soit vrai de dire que cette maladie attaque de préférence les personnes douées d'une constitution pléthorique, dont les vaisseaux sont nombreux et d'un petit diamètre. Les sujets très-gras, improprement nommés *polysarques,* offrent surtout cette disposition.

Il faut souvent rapporter les paroxysmes de l'asthme à la rétrocession soudaine de la goutte, du rhumatisme, ou autre affection habituelle. Chez les enfans, on a vu même cette maladie succéder à la répercussion des exanthêmes du cuir chevelu. Charles Le Pois a publié l'observation suivante : Un enfant, d'ailleurs très-enclin à tousser, étoit pris d'une teigne muqueuse, qui fut imprudemment supprimée par les réfrigérans. Depuis cette époque, il fut tourmenté d'une difficulté de respirer aux changemens de saisons, surtout dans les temps des solstices et des équinoxes. Cet enfant avoit une respiration anhéleuse, toutes les fois qu'il avoit couru avec plus de rapidité que de coutume. Il étoit contraint de tenir constamment la tête haute et de dilater les épaules. Quand le paroxysme étoit fini, l'enfant respiroit, comme de coutume, avec une pleine liberté. Je pourrois rapprocher de ce fait ceux dont nous sommes journellement les témoins à l'hôpital Saint-Louis, relativement à la dartre squammeuse qui coexiste quelquefois avec des attaques plus ou moins régulières d'asthme. On observe que, lorsque la peau se nettoie, l'organe pulmonaire s'irrite, et l'individu est pris de suffocations qu'on a toutes les peines du monde à modérer. La nommée Julie Renaut porte depuis son enfance une éruption herpétique qui occupe principalement la houppe du menton, la face externe de la lèvre supérieure, la partie latérale du cou, enfin la presque totalité des membres thorachiques et abdominaux. Ce cas a ceci de particulier, c'est que cette dartre si étendue disparoît par intervalles, et qu'alors cette jeune femme est en proie à des suffocations douloureuses, accompagnées de symptômes hystériques ; elle dit même éprouver la sensation d'un corps globuleux, qui part de l'abdomen ou de la base de la poitrine, et qui, arrivé à la gorge, lui cause une sorte de strangulation.

On a cru long-temps que les phénomènes de l'asthme étoient produits par des lésions physiques, qui avoient lieu dans le parenchyme du poumon ou dans l'intérieur de la trachée-artère : on a cru aussi qu'une altération particulière du cœur pouvoit y contribuer. On a accusé des adhérences particulières entre la plèvre et le poumon : les ouvertures cadavériques ont pu induire en erreur, surtout lorsqu'on a trouvé des dépôts, des tumeurs dans le poumon, son tissu diversement dégénéré ; lorsqu'on a trouvé aussi le cœur dilaté, trop volumineux ou naturellement mal conformé, particulièrement la communication vicieuse des deux ventricules, la rate ou le foie atteints d'une dégénérescence particulière, etc. Toutefois la plupart de ces désordres que nous

remarquons, sont plutôt la suite que des causes de l'asthme. On conçoit très-bien, en effet, que les secousses et les ébranlemens réitérés de l'appareil pulmonaire, qu'un état de gêne et d'oppression habituelle, etc., puissent insensiblement désorganiser ou du moins altérer jusqu'à un certain point le tissu des viscères contenus dans la cavité thorachique ou dans la cavité abdominale. On conçoit même qu'une maladie nerveuse puisse à la longue donner naissance à des altérations physiques dans l'économie animale; mais c'est certainement dans les nerfs propres au poumon qu'il faut chercher les causes primitives et organiques de l'asthme, et spécialement dans ceux d'où dérivent la sensibilité et la mobilité des viscères abdominaux. Telle est la remarque que fait M. le docteur Zallony, mon élève, qui a écrit sur cette affection, et qui en étoit atteint lui-même; cet auteur fait en outre une supposition qui mérite d'être rapportée. Il estime que, pendant la durée de l'accès, le sang circule au travers de l'organe pulmonaire sans éprouver aucun changement, et qu'alors il tend à se rapprocher du sang veineux; phénomène qu'il faut sans doute rapporter à l'insuffisance de l'action nerveuse qui s'exerce dans ce viscère. Il seroit à désirer que l'on fît des expériences sur l'air expiré par les asthmatiques. Cette recherche fourniroit peut-être quelque résultat intéressant.

Causes extérieures. Les causes les plus manifestes de l'asthme, sont sans contredit les intempéries de l'air : de là vient que les paroxysmes de cette maladie se manifestent principalement durant l'automne, et dans tous les temps où l'atmosphère est troublée par de brusques vicissitudes. L'asthme est à la fois produit par la trop grande chaleur et par la trop grande humidité : le froid n'est pas moins préjudiciable. Floyer dit que, lorsque le temps se dispose à la neige, les asthmatiques sont dans un état d'anxiété extrême. Il faut également ranger parmi les causes qui doivent altérer à la longue la constitution physique de l'organe pulmonaire, un air chargé de molécules pulvérulentes, tel que celui qu'on respire dans l'intérieur des mines. Les odeurs irritantes, telles que les émanations du tabac, du suif fondu, des drogues pharmaceutiques, etc., ne sont pas moins nuisibles. M. le docteur Zallony, dont j'ai déjà fait mention, dit très-bien que son premier accès fut provoqué par les émanations de la scammonée, qu'il étoit occupé à broyer dans une pharmacie. Le même auteur assure que, parmi les causes actives d'asthme, il n'en est pas de plus puissantes que l'air vicié que l'on respire dans les appartemens où l'on entretient des vers à soie; c'est ce qu'il a observé dans l'Archipel et particulièrement à Tine. On assure que l'asthme peut devoir son origine à des causes morales, à de violens chagrins, à une vive frayeur, etc. On dit aussi que des excès réitérés dans le boire et le manger peuvent produire un effet semblable : beaucoup d'ivrognes sont devenus asthmatiques. Je n'ai pas fait de semblables observations.

Traitement curatif. On connoît les indications que présente le traitement curatif de l'asthme; il s'agit de dissiper ou de modérer du moins le spasme des poumons. Il importe en second lieu de prévenir le retour des accès; l'administration des émétiques a eu beaucoup de partisans : certains auteurs recommandent de les donner à petites doses. En déterminant l'évacuation d'une grande quantité d'humeurs, ces médicamens rendent le paroxysme moins long et moins pénible. Un médecin anglois assure que l'ipécacuanha a réussi dans le cours même de l'accès; cependant ce remède paroît être d'un usage difficile vu la suffocation. Il est certainement bien plus avantageux de n'y recourir que dans les intervalles des attaques, depuis deux jusqu'à cinq grains, et à plusieurs reprises: c'est sous cette forme qu'il étoit employé par Antoine Petit. Floyer a souvent essayé sur lui-même l'oxymel scillitique, et à son exemple, j'en ai réitéré l'usage avec quelque succès dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. On met pareillement à contribution le tartre stibié et le kermès minéral dans l'asthme pituiteux et catarrhal. Quant aux purgatifs et cathartiques, ils me semblent fort rarement nécessaires, et je n'entrevois pas même la nécessité des minoratifs. Il n'en est pas ainsi des lavemens, qu'il faut regarder comme un des moyens très-précieux pour la thérapeutique, parce qu'ils joignent à l'avantage d'évacuer le canal intestinal celui de dissiper la constipation qui accompagne le spasme des premières voies.

L'opium est sans contredit le plus puissant de tous les moyens pharmaceutiques; mais avant d'en faire usage, il convient d'obvier par la saignée à la prédominance du système sanguin, si elle a lieu. On assure que le musc seroit un excellent remède, si on pouvoit se le procurer dans un état de pureté parfaite. Le camphre, incorporé dans un julep a plusieurs fois rendu l'accès moins violent, et le célèbre Antoine Petit l'associoit à l'ipécacuanha. L'éther sulfurique paroît devoir obtenir une certaine préférence dans quelques cas. Je donne trente ou quarante gouttes de la liqueur anodyne d'Hoffmann dans la tisane de chiendent, plus souvent encore dans l'infusion de la plante désignée sous le nom de *camphorata monspeliaca.*

Les toniques et les amers conviennent à certains asthmatiques; il faut néanmoins être fort réservé sur l'usage du quinquina, quoique tant d'auteurs le recommandent. Il faudroit seulement examiner s'il n'y a pas des circonstances où il pourroit agir par sa propriété antipériodique. M. Recamier, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, ayant été consulté pour un jeune homme atteint de l'asthme convulsif, lui prescrivit l'emploi d'un vin fortement antiscorbutique, et parvint constamment, par le secours d'un pareil remède, à prévenir les accès. On dit même que, depuis cette époque, le malade en a discontinué l'usage pendant quelques mois, sans qu'il ait éprouvé la moindre récidive. Je ne sais pourquoi M. Zallony accorde quelque efficacité au phosphore; c'est

un bien mauvais médicament, si j'en juge d'après mes expériences. Cette substance est aussi douteuse que le nitrate d'argent et l'oxyde de zinc, qu'on prétend avoir produit des effets salutaires. On connoît l'application de la médecine pneumatique au traitement des maladies de poitrine : on a surtout préconisé l'oxygène pur ou mélangé d'air atmosphérique ; mais est-il bien vrai que, sur vingt-deux asthmatiques, on en ait guéri douze et soulagé neuf en leur faisant respirer ce gaz ? J'en doute. En France, on a administré sous cette forme l'éther balsamique, qui n'est autre chose qu'une teinture chargée d'éther sulfurique et de baume du Pérou ou de Tolu. On peut se servir, pour cet objet, de diverses machines habilement exécutées par les mécaniciens, et qui se trouvent décrites dans plusieurs ouvrages.

Plusieurs médecins proposent le bain froid comme moyen curatif. Ce qu'il y a de certain, c'est que je viens de l'essayer avec le plus grand succès chez un jeune homme atteint d'un asthme convulsif depuis sa plus tendre enfance. Les fortes et nombreuses attaques qu'il avoit éprouvées avoient totalement déformé sa poitrine, et la faisoient proéminer en avant, ce qui est un phénomène fort curieux. Je lui prescrivis d'aller à l'école de natation, et de se faire appliquer le soir de la glace sur le thorax, ce qui réussit au-delà de mes espérances. Les paroxysmes s'éloignèrent de plus en plus, et cet asthme qui, par un phénomène tout singulier, revenoit régulièrement tous les vendredis, finit par ne se montrer que de mois en mois; dans ce moment, il n'en éprouve que quelques légères atteintes à des intervalles indéterminés. On a voulu essayer l'usage des bains chauds ; plusieurs fois on a eu occasion de se convaincre qu'ils augmentoient la suffocation. Dans des attaques cruelles d'asthme, on est fréquemment obligé de recourir à des frictions de tous les genres, à de forts sinapismes, à de larges vésicatoires : on a aussi retiré quelques avantages de l'emploi des sétons et des cautères. Les malades doivent éviter les lieux chauds et renfermés ; ils doivent aussi s'abstenir de fréquenter les spectacles, les rassemblemens, etc. : la campagne leur convient mieux que la ville ; cependant il est vrai de dire qu'on ne sauroit déterminer avec précision l'air que doit respirer un asthmatique. Richard Méad prétend avoir vu des individus dont les paroxysmes redoubloient sous un ciel pur et serein, et qui se trouvoient au contraire soulagés dans une atmosphère épaisse et nébuleuse : nous avons parlé plus haut de l'asthme endémique des Asturies. L'illustre praticien Casal avoue du reste n'avoir pu trouver aucun remède pour combattre efficacement cette maladie terrible ; elle ne cède point à la saignée. Les antispasmodiques ne peuvent rien sur elle ; les vomitifs, les cathartiques, les diurétiques, etc., ne diminuent point l'intensité de sa cause ; les expectorans ne soulagent pas le poumon ; les calmans n'apaisent point les secousses extraordinaires de la poitrine, et le sommeil que l'on provoque par des moyens artificiels n'empêche pas le retour des suffocations. Les toniques n'établissent aucune régu-

larité dans la circulation du sang; les corroborans ne remédient en aucune manière à la foiblesse des malades; les humectans ne sauroient arrêter le dessèchement progressif des organes intérieurs; les rafraîchissans ne sauroient étancher la soif brûlante qui consume ces malheureux. Les exutoires ne parviennent point à dévier l'irritation; les bois sudorifiques, le mercure, etc., se sont montrés sans vertu contre un mal si cruel et si dangereux.

GENRE II.

DYSPNÉE. Dyspnea.

Les pathologistes désignent simplement sous le nom de *dyspnée* une difficulté extraordinaire qui s'établit dans l'exercice de la respiration. Les malades éprouvent, dans l'intérieur de la poitrine, la sensation d'un embarras extraordinaire. Cet embarras est plus ou moins fort, et la toux en est le symptôme principal. Je ne parle ici que de la dyspnée qui dépend d'une altération primitive du poumon; car on en observe plusieurs qu'on peut envisager comme étant purement sympathiques, et qui dérivent d'une altération survenue dans les autres organes de l'économie animale. Au surplus, la dyspnée proprement dite n'est point accompagnée de gémissemens ni du sifflement stertoreux qu'on remarque dans l'asthme. Voici les espèces qu'on peut indiquer :

1ère *Espèce*. La Dyspnée pléthorique. *Dyspnea plethorica*. Cette espèce paroît dépendre de l'afflux et de la stagnation du sang dans l'organe pulmonaire. Les gens qui font bonne chère, les buveurs, y sont communément enclins, ainsi que les individus robustes, et d'une constitution athlétique; ceux, en un mot, chez lesquels prédomine le tempérament sanguin.

2ème *Esp*. La Dyspnée muqueuse. *Dyspnea mucosa*. Il est des familles entières chez lesquelles cette espèce de dyspnée se propage héréditairement. Les voies aériennes sont, pour ainsi dire, obstruées de cette mucosité visqueuse et saburrale, qu'il faut expectorer jour et nuit. Les personnes qui respirent un air humide et chaud, ou qui habitent des lieux marécageux y sont sujettes.

3ème *Esp*. La Dyspnée graisseuse. *Dyspnea adiposa*. Cette espèce s'observe chez les individus doués d'un embonpoint extraordinaire. Elle est un symptôme capital de l'adéliparie.

4ème *Esp*. La Dyspnée calculeuse. *Dypsnea calculosa*. C'est la dyspnée des ouvriers qui travaillent aux mines. Elle est le résultat des exhalaisons que fournissent les carrières de marbre, et souvent même les substances métalliques. Les voies aériennes aspirent une grande quantité de ces matières hétérogènes, qui, incorporées avec la mucosité pulmonaire, donnent lieu à de véritables concrétions. La dyspnée calculeuse se reconnoît à une toux qui est sèche, fréquente et opiniâtre, à une respiration laborieuse et déchirante, à un sentiment de pesanteur extrême dans la poitrine, etc.

5ème *Esp.* La Dyspnée spasmodique. *Dyspnea spasmodica.* Cette espèce est fréquente. Les malades éprouvent une vive constriction de poitrine qui cesse par intervalles, et reparoît à des distances plus ou moins éloignées l'une de l'autre. La toux est ordinairement sèche, n'est pas très-fatigante, et s'effectue communément sans expectoration.

Tableau de la Dyspnée. J'ai souvent observé à l'hôpital Saint-Louis des individus affectés d'une altération idiopathique au système pulmonaire, qui les empêchoit de respirer librement. Ils étoient inquiétés par des quintes de toux violentes, aussi-bien que par un tiraillement extraordinaire des muscles du cou et du thorax. Les crises se manifestoient le jour comme la nuit, et n'étoient pas suivies d'expectoration, ou du moins cette expectoration étoit peu abondante. Chaque accès duroit deux ou trois heures, et lorsqu'il étoit terminé, il restoit un sentiment de brisement et de lassitude dans tous les membres. La dyspnée est presque continuelle chez les personnes qui sont douées d'une constitution pléthorique, ainsi que chez les polysarques.

La dyspnée nerveuse est la plus fréquente; elle est ordinairement périodique. On peut lire, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Madrid*, l'histoire d'une difficulté de respirer qui démontre l'influence de la lune sur le corps humain : *Memoria sobre una difficuldad de respirar periodica, que manifesta al influxo de la luna en el cuerpo humano*, etc. Lorsque cette dyspnée est grave, elle est accompagnée de convulsions, de spasme et de défaillance. L'exercice de tous les sens est momentanément suspendu. J'ai donné des soins à une dame qui, dans une pareille attaque, éprouvoit en même temps un éternuement extraordinaire, qu'aucune substance antispasmodique ne pouvoit arrêter.

Avant que l'accès arrive, les malades ressentent communément une certaine oppression qui pèse sur les organes de la poitrine, en sorte qu'ils sont, pour ainsi dire, avertis de ce qui doit leur arriver. Cette affection cause les anxiétés les plus insupportables. Dans le temps même de l'intermission, le moindre mouvement suffit pour les réveiller. Il est des malheureux ouvriers qui ne peuvent vaquer à aucun travail de leurs mains: le système pulmonaire se trouve chez eux si irritable, qu'au plus léger excitement, il entre soudainement en contraction. Toute leur vie n'est qu'un tissu de douleurs, et ce qui les jette dans le désespoir, c'est que la compression prolongée des vaisseaux lymphatiques finit par causer l'enflure des bras et des extrémités inférieures, qui conduisent à des accidens de jour en jour plus fâcheux.

Causes organiques. La dyspnée dépend fort souvent d'un vice particulier de conformation dans la structure de la poitrine. Cette maladie attaque plus familièrement les individus replets, et dont les poumons sont constitués de manière à ne pas imprimer au sang artériel les qualités requises, etc. Elle peut aussi dépendre, comme l'asthme, de la gêne et de l'affoiblissement qu'éprouve l'action nerveuse qui sert au phénomène de la respiration. Les personnes qui ont eu des catarrhes négligés éprouvent le même

sort. Il est une foule de maladies qui sont susceptibles de déterminer la dyspnée ; mais, dans ce cas, ce genre d'indisposition ne doit être considéré que comme symptomatique.

Causes extérieures. Parmi les causes qui peuvent produire la dyspnée, il faut surtout compter l'abus d'une nourriture trop succulente, une vie trop oisive et trop sédentaire, des exercices trop violens, les boissons alcooliques, etc. L'air que l'on respire influe aussi singulièrement sur la nature de cette affection. Les carriers, les mineurs, les marbriers, les statuaires aspirent une grande quantité de matière pierreuse, qui s'arrête dans les voies pulmonaires, et qui, se mêlant à la mucosité dont ces organes sont lubrifiés, forment parfois de vrais calculs. L'inspection anatomique a fait trouver dans les bronches et dans les cellules aériennes de plusieurs ouvriers des masses totalement sablonneuses. Il faut aussi envisager comme une cause extérieure très-active l'influence des lieux, des saisons et de l'atmosphère. J'ai déjà fait mention de l'histoire curieuse d'une dyspnée communiquée à l'Académie de Madrid par M. Antoine Franzeri, et qui, pendant l'espace de vingt et un ans consécutifs, s'est constamment renouvelée à l'époque des nouvelles et pleines lunes. Ce savant médecin ajoute qu'il suffisoit de consulter l'almanach pour annoncer d'une manière positive l'instant où devoit commencer l'accès, et celui où il devoit se terminer. Je pense qu'il est inutile de parler des blessures faites au diaphragme : il est manifeste que tout ce qui tend à pervertir l'action de cette cloison musculo-membraneuse doit entraver plus ou moins l'exercice de la respiration.

Traitement curatif. Les auteurs conseillent contre la dyspnée une foule de médicamens que l'expérience rejette. Toutes les drogues pharmaceutiques qui remplissent nos livres de pratique ne font qu'accroître la violence du mal. Pourquoi mettre à contribution la gomme ammoniaque, le baume du Pérou, le benjoin, l'encens, l'oliban, et autres substances irritantes qui compliquent les accidens ? Le muriate doux de mercure, le savon, etc., ne sont pas moins chimériques. Je rejette également les prétendus incisifs tant conseillés par les humoristes. Ce n'est pas néanmoins sans une sorte d'avantage qu'on a eu recours, dans quelques circonstances, aux substances qui jouissent d'une propriété expectorante, telles que la scille et l'arum, etc. D'après une indication analogue, nous avons prescrit l'ipécacuanha à petites doses, souvent même le tartre stibié en grand lavage. C'est surtout dans la dyspnée muqueuse que les vomitifs ont réussi. On a cherché pareillement à relâcher les intestins par l'administration des sels neutres, de la manne, de la magnésie angloise, etc. Les dérivatifs, tels que les lavemens, les pédiluves à l'eau salée, etc., peuvent être singulièrement avantageux. L'opération de la saignée a réussi dans le traitement de la dyspnée pléthorique. Dans la dyspnée convulsive, on donne l'opium et les autres narcotiques. La méthode curative doit être en général appropriée au caractère spécifique de l'affection.

GENRE III.

APNÉE. Apnea.

L'Apnée doit son origine à diverses causes qui interrompent les rapports nécessaires de l'air atmosphérique avec le système pulmonaire. Pour bien entendre la théorie de cette affection, il importe d'abord de se convaincre que les forces motrices et sensitives de l'économie animale peuvent se maintenir quelque temps dans un individu sans être apercevables par les phénomènes qui les distinguent. Il suffit de savoir qu'elles peuvent être absolument suspendues pendant un temps plus ou moins long, et reprendre ensuite leur jeu et leur activité. C'est un semblable état que les physiologistes désignent communément sous le nom d'*asphyxie.* On peut dire au surplus que la vraie connoissance de ces accidens est une acquisition de la science moderne : c'est un des plus beaux titres de gloire pour la médecine du dix-huitième siècle. Les Anglois surtout ont excellé dans la recherche des moyens qui conviennent à leur traitement. Pour l'instruction des élèves, il me paroît convenable d'établir les espèces suivantes :

1ère *Espèce.* L'Apnée méphitique. *Apnea mephitica.* Il est évident que, s'il y a quelque part un air vicié et impropre à la respiration, cet air finit par prendre la place de l'air atmosphérique qui sert à l'entretien de la vie. L'acte respiratoire doit par conséquent être suspendu chez ceux qui s'y exposent. Parmi ces vapeurs ou airs non applicables à notre économie, il faut principalement compter ces mofettes meurtrières qui s'élèvent du sein des tombeaux et de l'intérieur des fosses où l'on accumule les résultats des digestions animales. Ces mofettes frappent de stupeur le système nerveux. Les gaz qui s'échappent pendant la combustion du charbon de bois, pendant la calcination de la chaux, ceux qui proviennent des cuves où l'on fait fermenter le raisin, etc., produisent un effet semblable.

2ème *Esp.* L'Apnée anémique. *Apnea anæmica.* C'est une asphyxie chronique qui a le plus grand rapport avec le plomb des vidangeurs, et qui a été parfaitement observée par le célèbre professeur Hallé. On la vit se déclarer épidémiquement parmi tous les ouvriers d'une galerie, dans une mine d'anthracite ou charbon de terre, qu'on exploitoit à Anzain, près la ville de Valenciennes. On n'observa rien de particulier dans cette galerie, si ce n'est que l'air s'y renouveloit avec plus de difficulté que dans les autres. L'eau qui filtroit à travers la mine exhaloit une odeur de gaz hydrogène sulfuré, et causoit sur les mains de ceux qui la touchoient des furoncles et des vésicules, etc.

3ème *Esp.* L'Apnée fulminante. *Apnea fulminans.* L'apnée qui se manifeste par l'éclat de la foudre a beaucoup d'analogie avec celle qui se déclare après une forte commotion. Les physiciens s'exercent à produire ce phénomène sur de jeunes poulets ou autres animaux semblables, par les chocs plus ou moins violens de la machine électrique. Lorsqu'ils ont ainsi détruit en apparence la

vitalité, ils la raniment ensuite par le même moyen, plus ou moins habilement appliqué. L'illustre Franklin a prouvé que les effets de la foudre produisoient un affaissement très-marqué sur le cerveau et sur toutes les parties du corps.

4ème *Esp.* L'Apnée calorifique. *Apnea calorifica.* Un air pur et frais est la pâture la plus salutaire du poumon : lorsqu'il est surchargé de calorique, il devient irrespirable, et la mort apparente doit en résulter. On en voit l'exemple dans les moissonneurs et autres ouvriers qui travaillent dans des lieux exposés à toute l'action d'un soleil ardent.

5ème *Esp.* L'Apnée congelée. *Apnea congelata.* L'apnée qui résulte de la congélation est très-pernicieuse dans les pays froids; certaines parties, comme le nez, par exemple, sont souvent prises de congélation sans qu'on s'en doute, et on n'en est averti que par ses voisins. Si l'individu affecté touche ces parties avec sa main, il les trouve froides et insensibles; s'il les frotte alors avec de la neige, il s'y établit une réaction extraordinaire, et la sensibilité s'y ranime. La maladie commence par les extrémités, c'est-à-dire, aux pieds, aux mains. On apporte quelquefois dans les hôpitaux des ivrognes asphyxiés par le froid : lorsqu'ils ont passé la nuit dans les rues, il est rare qu'on parvienne à les ranimer.

6ème *Esp.* L'Apnée strangulatoire. *Apnea strangulatoria.* Cette espèce se manifeste toutes les fois qu'une corde ou un agent quelconque comprime la trachée de manière à intercepter la communication de l'air atmosphérique avec le poumon. Pendant que la respiration est ainsi suspendue, le sang qui revient de la tête doit nécessairement être retardé dans son cours; de là vient que, par l'effet de la stagnation du sang dans l'organe encéphalique, la face des individus étranglés se tuméfie et devient livide. Lorsqu'ils succombent, et qu'on procède à leur autopsie cadavérique, on trouve que les vaisseaux sont prodigieusement distendus, et que les poumons sont très-affaissés. C'est à cette espèce qu'il faut rapporter l'apnée congéniale ou des nouveau-nés, qui ne s'observe que trop souvent dans les accouchemens pénibles et laborieux. Toutes les fois que l'enfant reste long-temps au passage, toutes les fois que sa tête s'enclave dans le bassin, et que le cordon ombilical, entortillé autour de son cou, comprime plus ou moins sa trachée; lorsque ses bronches sont accidentellement obstruées par les mucosités ou par le méconium, l'enfant, dis-je, arrive dans un état de vie incertaine ou douteuse, qui réclame les secours les plus prompts. Sa face est communément d'une pâleur extrême; ses membres sont flasques et sans aucune sorte de mouvement; le poumon paroît être dans une inaction absolue, et on n'aperçoit aucun vestige de circulation.

7ème *Esp.* L'Apnée aqueuse. *Apnea aquosa.* M. Berger, habile médecin de Genève, a publié une dissertation fort intéressante sur cette espèce d'apnée, et a expliqué, d'après des expériences rigoureuses, la cause directe qui la détermine. Il a soumis à des épreuves eudiométriques l'air expiré par des animaux victimes de la submersion; et il a de plus exploré, par un examen anatomique, les lobes pulmonaires d'un grand nombre d'entre eux qu'il avoit plongés dans une liqueur colorée. Cet ingénieux physiologiste démontre jusqu'à l'évidence que, lorsqu'un être vivant se trouve plus ou moins long-temps retenu sous l'eau, il n'a pour exister que l'air déjà

contenu dans sa poitrine; mais cet air ne tarde pas à se corrompre, ce qui en nécessite la prompte expulsion; c'est en expirant l'air vicié qu'elle renferme que la cavité thorachique devient plus ou moins accessible au liquide environnant. La respiration est donc suspendue dans cette circonstance, parce qu'elle ne sauroit s'exercer dans un milieu qui est impropre à son entretien; et il doit être reconnu aujourd'hui que la cause efficiente de l'apnée par submersion est la dépravation de l'air contenu dans la poitrine du noyé; la petite quantité d'eau qui pénètre dans les poumons, ainsi que des essais modernes l'ont appris, ne doit nécessairement contribuer que comme agent secondaire à la suffocation.

8ème *Esp.* L'Apnée symptomatique. *Apnea symptomatica.* Les accoucheurs sont journellement témoins de l'apnée qui se manifeste chez les femmes nerveuses et délicates, lorsque la sortie de l'enfant s'effectue d'une manière trop prompte, quand la liqueur de l'amnios et le placenta s'échappent à la fois de la cavité utérine, etc. Nous avons vu tous les phénomènes de l'apnée survenir après l'extraction de la pierre, les amputations des membres, et autres grandes opérations chirurgicales; elle est fréquente dans la paracentèse qui n'est point pratiquée avec les précautions ordinaires; enfin l'apnée se manifeste comme symptôme dans une foule de maladies soporeuses, etc.

Tableau de l'Apnée. Je ne sais pourquoi les auteurs qui traitent de l'apnée sous le nom d'*asphyxie* parlent des altérations du système circulatoire avant d'exposer celles qui surviennent dans le système de la respiration. Il est néanmoins bien évident que le caractère fondamental de cette maladie, consiste dans la suspension ou dans le retardement des fonctions départies à l'organe pulmonaire. Rétablissez ces fonctions, et le le sang ne tardera pas à reprendre les attributs qui le caractérisent, ainsi que sa marche accoutumée.

C'est un phénomène incompréhensible et merveilleux, que celui par lequel la vie s'éclipse et se retire en quelque sorte du corps qu'elle animoit, pour y reparoître ensuite dans tout son éclat et dans toute sa plénitude. Lorsque l'apnée se déclare, toutes les fonctions du système nerveux se troublent et sont bientôt suspendues : l'individu frappé cesse de sentir et de se mouvoir ; le phénomène de la respiration s'arrête, ou ne s'exécute que par des mouvemens à peine sensibles du diaphragme ; le pouls est imperceptible ; la tuméfaction de la face, des lèvres, de la langue, semble annoncer la stagnation du sang dans les extrémités vasculaires : la couleur du corps est d'une teinte bleuâtre et violacée; certains asphyxiés sont couverts de larges ecchymoses ; leurs membres ont la flaccidité de ceux des cadavres ; on n'aperçoit aucune trace de vie, et pourtant, dans cette circonstance, un simple stimulus dirigé sur les voies aériennes suffit quelquefois pour réveiller toutes les fonctions.

L'apnée présente divers symptômes selon la cause qui la produit : tantôt elle se déclare d'une manière subite ; tantôt d'une manière lente et progressive ; très-souvent

elle est précédée de spasmes et de mouvemens convulsifs ; souvent aussi ces mouvemens n'ont pas lieu. On a fait des recherches sur les individus asphyxiés par le méphitisme, et on a trouvé la plus grande analogie entre l'état de leurs poumons et celui des poumons des noyés. En général, dans cette espèce d'apnée, les vaisseaux du cerveau se trouvent singulièrement gorgés et distendus par le sang, accident qui détermine des phénomènes absolument analogues à ceux de l'apoplexie, quoiqu'il y ait pourtant des traits frappans de différence entre ces deux affections. Ce qu'il y a néanmoins de funeste dans ces mofettes plus ou moins funestes, c'est que la plupart ont le caractère contagieux de la peste. Nous avons vu mourir un homme pour avoir porté du secours à son semblable, et pour avoir imprudemment respiré son reste d'haleine : on a mieux étudié depuis quelques années cette sinistre vapeur qui s'exhale des fosses d'aisance, et que les vidangeurs indiquent sous le nom de *plomb*, comme s'ils vouloient exprimer l'un de ses effets les plus terribles, qui est de terrasser ceux qui la respirent. Les médecins ont également procédé à des recherches particulières sur l'air corrompu des prisons, des camps et des hôpitaux, qui porte sur l'appareil pulmonaire des impressions si rapides et si énergiques. L'apnée qui résulte des exhalaisons du charbon allumé dans les chambres étroites et trop fermées est aussi beaucoup mieux connue ; et il est digne d'observation que, depuis quelques années, beaucoup d'individus que l'infortune accable et entraîne vers le suicide choisissent ce genre de mort, comme étant le plus expéditif et le moins douloureux.

J'ai eu l'occasion d'observer à l'hospice de l'École de Médecine de Paris plusieurs ouvriers atteints de l'apnée anémique. Ces individus avoient en général la respiration embarrassée ; ils se plaignoient de palpitations ; ils étoient en proie à des gastéralgies, à des entéralgies insupportables, etc. Le ventre se ballonnoit ; il survenoit des déjections de très-mauvaise nature : après une horrible crise d'environ douze heures, les forces tomboient dans la prostration ; le pouls étoit accéléré et d'une concentration alarmante ; le corps se couvroit de sueurs visqueuses. Après plusieurs mois de souffrances, qui conduisoient ces infortunés à un état de marasme incroyable, on voyoit les symptômes redoubler d'intensité et déterminer la mort. Ce qu'il y avoit surtout de très-remarquable dans cette espèce d'apnée, c'est, comme nous l'avons déjà dit, la couleur du visage des malades qui étoit d'un jaune de cire, comme chez les personnes chlorotiques. Cette singulière décoloration s'observoit non-seulement sur la face, mais à la conjonctive, aux lèvres, dans la bouche, sur la langue, etc. Les veines avoient en quelque sorte disparu ; il y avoit bouffissure des pieds et des mains. Ce qu'on observoit surtout chez ces malheureux, c'est qu'ils étoient saisis d'une anhélation suffocante aussitôt qu'ils vouloient marcher. Il est bien évident que dans cette affection le sang ne recevoit pas de l'air atmosphérique les principes nécessaires à sa perfection.

La foudre détermine quelquefois les phénomènes de l'apnée, par l'ébranlement extraordinaire qu'elle imprime au système nerveux, par le vide subit qu'elle occasionne dans l'air ambiant qui doit servir à la respiration, peut-être aussi par les exhalaisons sulfureuses qui accompagnent le torrent électrique. Ses lésions sont quelquefois bizarres et tiennent du merveilleux ; souvent elle respecte entièrement le corps qu'elle frappe de stupeur, et ne laisse aucune trace sensible de son passage ; souvent aussi elle brûle la peau et y suscite une éruption de vésicules, comme si on y avoit jeté de l'eau bouillante. Du temps de Desault, on apporta à l'Hôtel-Dieu une femme engourdie par un violent coup de tonnerre, et chez laquelle les poils des aisselles, ainsi que ceux des parties génitales avoient été entièrement consumés, sans que la peau fût aucunement endommagée. J'ai déjà dit que, dans certains cas, la foudre ne produisoit aucune lésion extérieure. Il y a environ dix années qu'une jeune servante de Limoges fut renversée par le tonnerre au moment où elle étoit occupée à fixer le contrevent d'une croisée, dans la maison de ses maîtres, au premier étage. Il est digne d'observation que cette jeune fille fut jetée en bas, dans une direction oblique à droite, éloignée de plusieurs pieds du point où la chute auroit dû se faire, si la seule pesanteur du corps l'avoit occasionnée. Au moment où cette jeune fille fut précipitée, elle avoit la tête et les épaules au-dehors de la fenêtre, le ventre et le haut des cuisses appuyé sur l'accoudoir, large de quinze pouces environ, et les pieds portoient sur un barreau de chaise, circonstance qui prouve qu'elle n'avoit offert que peu de résistance au torrent électrique qui l'avoit atteinte, et qu'elle avoit été entraînée par la seule impulsion de ce torrent. Cette fille demeura quelque temps dans un état de mort apparente ; lorsqu'elle fut revenue à elle-même, par l'emploi des secours convenables, elle éprouva des douleurs atroces dans tous les membres. Les parties souffrantes n'offroient ni meurtrissure, ni enflure, ni chaleur extraordinaire, ni aucune altération manifeste.

L'apnée par submersion paroît précédée d'une agonie déchirante : c'est ce dont j'ai eu occasion de m'assurer par le récit véridique d'une dame qui se précipita dans la Seine par l'effet d'un désespoir d'amour. Cette jeune et bien intéressante personne dut son salut au schall rouge qui étoit sur ses épaules, et qui surnageoit dans le lieu même où elle avoit disparu. Lorsqu'elle eut été transportée dans une maison voisine, et qu'elle eut reçu de moi tous les secours convenables, je l'interrogeai sur le genre des souffrances qu'elle avoit endurées sous l'eau. Ce sont des angoisses qui ne peuvent se décrire, tant elles sont pénibles et accablantes. Ce qui fait le supplice des noyés, c'est la lutte qui s'établit entre le corps vivant et les causes qui assiégent son existence : ce sont les efforts incompréhensibles que fait le patient pour se défendre du poids qui l'opprime. Le visage de madame de L*** étoit bleuâtre et couvert d'ecchymoses ; ses yeux étoient gonflés et à demi-fermés, etc. Lorsqu'elle

revint à elle-même par les soins que je lui prodiguai, ce fut d'abord la respiration qui commença à se faire apercevoir; ensuite les pulsations du pouls se manifestèrent : elle avoit déjà recouvré l'usage de ses sens, qu'elle s'imaginoit lutter encore contre le gouffre qui avoit failli l'engloutir. Depuis cette époque, cette jeune femme avoit conçu une horreur indicible pour l'eau; elle se trouvoit de plus totalement guérie de sa passion funeste qui avoit égaré sa raison : c'étoit absolument pour elle le saut du rocher de Leucate. Les personnes que la Providence retire d'un tel abîme éprouvent une joie ineffable qu'aucun terme ne sauroit exprimer; le sang semble circuler dans leurs veines avec une énergie plus active : on n'aime jamais mieux l'existence, que lorsqu'on a été menacé de la perdre. Avec quelles délices madame de L*** sentoit battre son cœur dans l'intérieur de sa poitrine! «On ne sauroit croire, nous disoit-elle, tout le prix que j'attache à la vie depuis que j'ai été si près de la mort; la lumière que je retrouve a mille fois plus de charmes pour moi». Ce qu'il y a de singulier dans cette aventure romanesque, c'est qu'elle étoit enceinte à l'époque dont nous parlons. Peu de temps après, elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Moïse, comme pour consacrer la mémoire des dangers qu'il avoït courus.

L'apnée par excès de chaleur se déclare pendant les ardeurs de la canicule. J'ai donné des soins à une dame qui fut asphyxiée par la température trop élevée d'un bain; et il y a peu d'années qu'on nous apporta à l'hôpital Saint-Louis un couvreur que ses camarades avoient empêché, comme par miracle, de tomber du toit d'une haute maison. On le croyoit mort; car il ne donnoit aucun indice de respiration : il ne tarda pas à revenir à lui, quand nous l'eûmes placé dans un air frais, et qu'on eut stimulé pendant quelques minutes les fosses nasales par les vapeurs de l'alcali volatil-fluor. On sait combien l'apnée par congélation fit périr de jeunes guerriers dans les forêts de la Russie, à l'époque de la malheureuse expédition de Moscow. J'écris ces lignes sous la dictée d'un militaire, qui en a été le triste témoin, et qui a failli en être la victime. Lorsque la température atmosphérique étoit au plus bas degré, le visage de certains individus rougissoit, et se couvroit tout-à-coup de taches blanchâtres; quelquefois il devenoit noir et pustuleux : plusieurs avoient des éblouissemens dans l'organe de la vue, qui les empêchoient de distinguer les objets; chez d'autres, l'ouïe étoit interceptée : les tempes étoient affectées d'un serrement douloureux, et le cerveau ne tardoit pas à être frappé d'une stupeur délirante; ceux qui ne se défendoient pas d'abord de cette sinistre léthargie tomboient sur la terre couverte de neige, après avoir tournoyé plusieurs fois sur leurs pieds chancelans. On assure que des douleurs horribles précédoient souvent cette épouvantable chute; que la plupart éprouvoient des saignemens de nez, des crachemens de sang, etc. L'approche du feu ne faisoit que hâter le développement de la gangrène, etc.

Les phénomènes qui résultent de la strangulation ont plus d'analogie qu'on ne le pense avec les précédens; cette espèce d'apnée est pareillement produite par une cause qui empêche l'exercice de la respiration. On peut le prouver d'une manière incontestable, en rappelant une expérience citée par beaucoup d'auteurs, et entre autres, par M. Curry. L'expérience dont il s'agit est celle d'un chien étranglé par une corde, et dont la trachée-artère fut perforée au-dessous de la ligature. L'animal continua de vivre malgré le lacq qui serrait fortement son cou, parce qu'il respiroit encore par cette ouverture. Quelques jours après, on réitéra cet ingénieux essai; mais cette fois on disposa le lien de manière à intercepter tout passage de l'air atmosphérique : la vie dès-lors s'éteignit complètement. Dans quels détails ne faudroit-il pas entrer, si je voulois raconter ici les observations relatives à une multitude d'individus qui ont été victimes de l'apnée strangulatoire ! Il est peu d'années où on ne réclame les secours de l'art pour des accidens de ce genre. Dans une ville de province, un homme qu'on croyoit n'avoir pas mérité le supplice des malfaiteurs, fut jadis enlevé par la populace après dix minutes de suspension: les révoltés parvinrent à couper la corde qui l'attachoit à la potence, et une pierre lancée contre le bourreau vint frapper par hasard l'artère temporale du patient; l'hémorrhagie qui en résulta, et qui fut arrêtée à temps par un chirurgien, opéra, dit-on, son entière résurrection. Cet homme fut favorisé dans sa fuite : vingt ans après, il fut rencontré dans les rues de Bordeaux où il exerçoit le métier de commissionnaire. De semblables faits, judicieusement observés, ont dû nécessairement éclairer les médecins sur le phénomène des morts apparentes.

Causes organiques. C'est certainement dans le poumon que résident les causes organiques de l'apnée : quand les rapports de ce viscère avec l'air respirable sont interrompus, le sang ne peut plus recevoir les conditions de la vie. Le physiologiste Goodwyn pense que les cavités gauches du cœur ne doivent plus se contracter, parce que le sang qui les stimule ne peut plus se renouveler en recevant de l'air atmosphérique les attributs qui le distinguent. Cette explication est loin d'être prouvée : toujours est-il vrai de dire que l'apnée dérive de la suspension plus ou moins prolongée de la faculté contractile du système pulmonaire. Les opérations de ce système sont toutes vitales : lorsqu'il est frappé de foiblesse, il s'affaisse, et ne peut plus animaliser l'air respirable; l'anéantissement du pouls et l'abaissement de la température du sang sont des phénomènes secondaires. Je ne veux, du reste, rien avancer au sujet des idées théoriques que pourroit fournir la chimie de nos jours; cette science est encore trop mobile, et quelque probables que fussent les hypothèses que j'émettrois à cet égard, je craindrois que, dans quelques années, des travaux plus modernes n'offrissent de nouveaux résultats.

Causes extérieures. Avoir indiqué les diverses espèces d'apnée, c'est avoir à peu près énuméré les causes extérieures qui peuvent les déterminer. Les physiciens et les chimistes de nos jours ont déjà signalé tous les gaz aériformes non respirables, tels que le gaz azote, les gaz nitreux et sulfureux, le gaz ammoniacal, etc. Ils ont déjà retracé avec quelque précision les effets malfaisans qui résultent des exhalaisons des fosses d'aisance, de celles qui s'échappent de l'intérieur des mines, et des caveaux destinés aux sépultures. On a surtout étudié, dans ces derniers temps, le méphitisme des hôpitaux, des prisons et des lieux infectés par les marécages. On connoît les accidens funestes causés par le gaz acide carbonique qui s'exhale de certaines substances en fermentation, par celui surtout qui se rassemble dans plusieurs grottes de l'Italie, et dont les voyageurs ont tant de fois été les victimes. On sait aussi, par une expérience journalière, que le gaz hydrogène carboné porte rapidement son action stupéfiante sur l'organe encéphalique; et il est peu d'années où les ouvriers et autres personnes indigentes qui allument imprudemment du charbon dans des chambres étroites et peu aérées, ne soient suffoqués par sa vapeur fuligineuse. Le gaz hydrogène sulfuré agit avec la promptitude de l'éclair sur les animaux qui le respirent. En général, il faut considérer que tous ces fluides aériformes exercent sur l'organe pulmonaire une action absolument analogue à celle des poisons sur l'estomac. Nous pourrions encore parler du danger qu'il y a de s'endormir dans un air chargé des particules aromatiques de certaines fleurs. Une dame fut complètement asphyxiée par l'odeur d'un grand nombre de tubéreuses qu'on avoit laissées la nuit dans son appartement.

La foudre est une cause extérieure à laquelle tous les individus sont exposés. Heureusement l'invention des paratonnerres contribue à diminuer le nombre des victimes. Enfin, comptons encore parmi les agens producteurs de l'apnée le froid excessif et la chaleur prolongée. La mort par suffocation est le résultat ordinaire du supplice de la corde. Les étudians en chirurgie de Toulouse rendirent autrefois à la vie le corps d'un individu qui leur avoit été accordé pour les dissections. Les physiologistes du temps dissertèrent sur ce phénomène. Il est prouvé aujourd'hui que la constriction exercée par le lacq autour du cou n'agit qu'en interceptant le passage de l'air atmosphérique, puisque l'apnée n'a jamais eu lieu dans les cas particuliers et fortuits où la trachée-artère des pendus se trouvoit par hasard ossifiée. C'est ce qui rend vraisemblable l'histoire racontée d'un coupable qu'on parvînt à soustraire à la mort en lui pratiquant la laryngotomie, quelques minutes avant qu'on l'attachât au gibet. La strangulation est un moyen auquel on a eu quelquefois recours en Turquie pour punir le crime de conspiration; et l'on sait qu'en Amérique les nègres qui ont du penchant au suicide y parviennent aisément en renversant la pointe de leur langue sur l'épiglotte. Enfin, dans les grandes villes baignées par des fleuves ou par des rivières, les médecins sont souvent appelés pour

remédier aux morts apparentes qui résultent de la submersion. A Paris, chaque journée, pour ainsi dire, est marquée par un semblable accident. Les personnes qui meurent sous l'eau éprouvent, comme je l'ai déjà dit, les plus vives anxiétés dans l'appareil respiratoire. Dans les expériences, on voit l'animal s'agiter et pousser par intervalles quelques inspirations partielles, qui souvent servent à attirer dans ses bronches une petite quantité du liquide qui l'environne; enfin tous les attributs de la vie s'éteignent, du moins en apparence. Au surplus, je ne porterai pas plus loin le dénombrement des causes qui influent sur la production de l'apnée. Un auteur assure que le nombre pourroit s'élever à plus de deux cents bien déterminées.

Traitement curatif. La première et la plus urgente indication est de rétablir la fonction pulmonaire. L'air atmosphérique est par conséquent le souverain remède. On se hâte de l'introduire par l'insufflation dans l'intérieur de la bouche, ou plutôt dans les narines, parce qu'alors il arrive plus directement dans le système pneumatique. Desault se servoit, pour y parvenir, d'un tube de gomme élastique. Il est prouvé aujourd'hui qu'un des heureux effets de ce procédé est de réveiller la circulation en ranimant le mouvement du cœur. Qui peut ignorer que ce n'est qu'à la faveur de la respiration que le sang peut reprendre les attributs de sa vitalité? C'est surtout pour la mort apparente des nouveau-nés que ce moyen obtient souvent une complète réussite; mais il est également fort salutaire aux adultes. La machine de Pia, si commode pour les victimes de la submersion, a fait bénir partout le nom de cet immortel philanthrope. On sent, du reste, que son emploi exige des précautions et des soins particuliers de l'opérateur. Mais je me borne ici à l'exposition des préceptes généraux. J'ai déjà proposé l'air atmosphérique comme le meilleur à employer pour l'insufflation; on a aussi beaucoup préconisé le gaz oxygène; à la vérité, il est difficile de l'avoir à sa disposition dans un danger pressant.

Après le moyen si usité de l'insufflation, il n'en est pas de plus efficace que celui des errhins dirigés dans l'intérieur des fosses nasales; et parmi les substances appropriées à cet usage, l'alcali volatil-fluor tient le premier rang: sa vapeur subtile, dirigée avec prudence sur la membrane pituitaire, a produit quelquefois des résurrections merveilleuses. On s'est servi, dans beaucoup de cas, pour arriver à un résultat analogue, de la barbe d'une plume qu'on allumoit sous les narines de l'asphyxié, de la fumée du tabac, de celle des allumettes soufrées, de la poudre d'ellébore, ou de celle de bétoine. On met à contribution tous les sternutatoires connus; on peut en même temps introduire dans l'estomac des malades quelques liqueurs stimulantes et spiritueuses, qui raniment la tonicité de cet important viscère. A l'hôpital Saint-Louis, je donne la limonade sulfurique. On doit aussi, si les circonstances le permettent, provoquer sa contraction par une dose graduée de tartrate antimonié de potasse, ou d'ipécacuanha. C'est par le secours

d'une sonde creuse qu'on fait arriver ces remèdes dans les voies digestives. On peut aussi administrer quelques lavemens irritans, surtout lorsqu'on a obtenu un effet avantageux des émétiques.

Les individus auxquels on apporte des secours se montrent quelquefois avec tous les signes d'une turgescence sanguine; et ce sont particulièrement ceux qui ont subi la strangulation ou la submersion. Dans ces cas, les veines sont prononcées et saillantes; la peau est d'une couleur violacée; les yeux sont gorgés et proéminens : c'est alors que la phlébotomie peut produire des résultats prompts et avantageux. On tire quelques onces de sang par les jugulaires, afin de mieux dégorger le cerveau. Une semblable évacuation doit être modérée et méthodique. Il est des circonstances où l'on pourroit préférer à l'instrument l'application de quelques sangsues au cou, aux tempes, derrière les oreilles : ce moyen fut un de ceux que j'employai pour ranimer la dame dont j'ai parlé plus haut, et qui s'étoit précipité dans la Seine, à la suite d'un désespoir d'amour. Un des moyens de remédier à l'asphyxie des nouveau-nés est d'opérer la section du cordon ombilical, et de laisser jaillir le sang pendant un temps plus ou moins long. Telle est du moins la pratique de quelques accoucheurs.

Il ne faut pas se contenter de ces moyens; il faut mettre en usage les excitans de tous les genres; il faut recourir aux ustions, à l'urtication, aux vésicatoires, aux ventouses, aux frictions sur toute la surface de l'appareil tégumentaire; on irrite tous les organes; on introduit dans la bouche du poivre, du muriate ammoniacal, et autres substances stimulantes; on titille le gosier avec la barbe d'une plume trempée dans l'huile; on cherche à frapper les yeux de l'asphyxié par l'éclat d'une vive lumière; on sonne de la trompette auprès de lui; on tourmente les nerfs olfactifs par une multitude de substances odorantes; on lui asperge le visage avec une quantité plus ou moins considérable d'eau froide; on appose des épithêmes chauds sur la région du cœur. On a proposé l'électricité; mais qui sait si les parties exposées à cet agent si énergique répondront à son excitation? Qui sait également si de trop fortes commotions, bien loin de mettre en jeu la faculté contractile des organes pulmonaires, ne contribueront pas à anéantir d'une manière absolue le reste de vitalité qui subsiste encore? Aldini, de Bologne, avoit préconisé le galvanisme, moyen plus doux et qui trouveroit mieux son application. Au surplus, pendant qu'on emploie ces procédés si divers et si nombreux, il importe de placer les malades dans un air pur et frais, de les environner d'une chaleur douce et vivifiante, qu'on établit autour d'eux par gradation; d'exercer les membres par des inflexions et des extensions ménagées, etc.

L'apnée traîne souvent à sa suite des phénomènes chroniques qui réclament un traitement particulier, etc.; souvent aussi les causes qui influent sur son développement

n'ont point assez d'intensité pour suspendre entièrement l'exercice des fonctions vitales. Il reste alors des symptômes qui sont le tourment de l'existence, et auxquels il est urgent de remédier. Nous avons vu à l'hôpital Saint-Louis un vidangeur qui avoit été retiré d'une fosse d'aisance et qui a langui pendant plus de six mois. Il respiroit péniblement; son pouls étoit lent et rare, son visage pâle et blafard; il avoit un grand penchant à se refroidir; sa démarche étoit titubante. J'ai déjà fait mention des accidens qui succèdent à l'apnée anémique. Dans ces divers cas, on emploie surtout les martiaux, le quinquina, et toutes les substances propres à rétablir le système des forces.

Le désir de se rendre utile aux victimes innombrables de l'apnée a fait proposer une multitude d'autres moyens malheureusement superflus et chimériques; tels sont ceux de l'infusion, de la transfusion, de la bronchotomie, de l'ouverture du thorax, etc. Un dernier conseil que nous avons à donner avant de terminer cet article, c'est qu'il ne faut se permettre aucun retard dans les secours que l'on administre, et qu'on doit aussi en pareil cas s'armer d'une patience et d'une persévérance extrêmes. Il est prouvé de nos jours, par une expérience irrécusable, que les soins que l'on donne pour ranimer des asphyxiés doivent être continués pendant une série de plusieurs heures: il s'écoule souvent une journée entière avant qu'on obtienne le résultat désiré. L'histoire des temps modernes a consacré dans ses annales un trait admirable d'Alexandre Ier, empereur actuel de toutes les Russies. Dans un de ses voyages en Pologne, il aperçut un noyé qu'on venoit de retirer d'une rivière et qu'on étoit sur le point d'abandonner, parce que les premiers secours avoient été infructueux; il ordonna qu'on lui prodiguât de nouveaux soins. Sous ses yeux et par ses ordres, on lui pratiqua une saignée qui le rappela miraculeusement à la vie. La peinture a conservé le souvenir d'une action si généreuse et si digne de ce souverain, que tant de vertus immortalisent. On voit maintenant de quelle importance est l'étude de l'apnée. La science de l'homme qui sait ainsi renouer tous les liens de l'organisation, a quelque chose de magique et de surnaturel. Lorsque par ses recherches infatigables et par ses combinaisons profondes, un médecin parvient à rendre la vie à son semblable; lorsqu'il arrache à la destruction qui l'attend le corps qui présentoit l'aspect et l'immobilité du cadavre, ne diroit-on pas qu'il a surpris le secret, jusqu'à nous incompréhensible, de l'existence animée? Ne diroit-on pas qu'il nous rappelle l'apparition merveilleuse du Dieu que tant de peuples adorent, et qui faisoit éclater sa puissance par la résurrection des morts?

GENRE IV.

INCUBE. Incubus.

L'Incube ou cauchemar doit certainement figurer dans la famille des pneumonoses. Cette maladie arrive pendant le sommeil : ceux qui en sont atteints se croient menacés de suffocation ; ils éprouvent la sensation d'un poids considérable sur la poitrine, qui fait qu'ils s'agitent vainement pour changer de position ; ils ne sont délivrés de ce poids incommode qu'à l'instant où le sommeil les abandonne. Je ne vois pas de meilleure distinction à établir pour l'incube, que de le diviser, comme l'ont fait certains pathologistes, en incube idiopathique et en incube symptomatique :

1[ère] *Espèce.* L'Incube idiopathique. *Incubus idiopathicus.* On nomme ainsi l'incube qui vient uniquement de la chaleur du lit, du poids des couvertures, de l'orgasme du sang, de la mauvaise position des individus qui dorment, des fausses digestions après des repas copieux, etc.

2[ème] *Esp.* L'Incube symptomatique. *Incubus symptomaticus.* L'incube se montre comme symptôme d'un grand nombre de maladies, surtout chez les enfans. Il offre quelquefois des phénomènes qui ressemblent à ceux de l'épilepsie. Les personnes mélancoliques ou hypocondriaques y sont particulièrement sujettes. Un auteur fait mention d'un incube spasmodique qui affectoit le type de la fièvre tierce, et revenoit tous les deux jours aux mêmes heures.

Tableau de l'Incube. Tout est illusion et fantôme dans cette maladie : ceux qui en sont atteints, commencent par respirer avec une difficulté extrême ; ils éprouvent des anxiétés, comme si un poids énorme tomboit sur leur poitrine ; ils se réveillent ensuite par l'effet d'une terreur violente, et leur corps est baigné de sueur. La plupart se croient attaqués par un monstre ou par un ennemi. Dolœus rapporte un cas très-particulier d'incube dans son encyclopédie médicale ; il s'agit d'un homme qui se sentoit toutes les nuits sucer les mamelles, comme si elles avoient été pleines de lait. Ce qu'il y avoit de merveilleux, c'est que les bouts de ses deux seins se tuméfioient et s'érigeoient avec une force extraordinaire. Plusieurs ouvrages ont rapporté des faits non moins extraordinaires.

Dans les campagnes, les villageois superstitieux et attaqués par le cauchemar, s'imaginent être assaillis par des démons ou par des revenans qui viennent demander des prières ; il en est qui croient revoir des personnes tendrement chéries. Une femme s'imaginoit avoir le cou serré par son mari défunt ; il y a du reste une foule de choses publiées à ce sujet, et qu'il faut reléguer parmi les fables poétiques. Je pourrois néanmoins citer l'histoire d'une jeune dame qui avoit un anévrisme de l'aorte pectorale ;

elle étoit en quelque sorte poursuivie par l'incube, et se trouvoit sans cesse environnée de terreurs paniques; elle n'osoit jamais rester seule et dans l'obscurité. Pour qu'elle pût s'endormir dans sa chambre, il falloit qu'on y plaçât une multitude de cierges allumés; son sommeil ne lui offroit que les illusions les plus bizarres et les plus pénibles. Une nuit elle eut un accès dans lequel elle croyoit avoir les jambes monstrueuses; elle se réveilla frappée de crainte, et son cœur éprouvoit d'horribles palpitations:

Omnia fallaci ludunt temeraria nocte.

Causes organiques. Fernel attribue l'incube à une *pituite* visqueuse qui est en stagnation dans la région précordiale; certains auteurs en rapportent la cause à des vapeurs qui se condensent dans le cerveau : Plater surtout en place le siége dans le cervelet, et rapproche cette affection des maladies soporeuses; d'autres enfin prétendent qu'un pareil phénomène provient de la contraction spasmodique des muscles du thorax et de tout l'appareil pulmonaire. Ils ajoutent que cette contraction doit nécessairement entraver la respiration et la circulation autour du cœur et dans toute la région précordiale ; de là dérivent ces terreurs qui viennent assaillir l'homme au milieu du sommeil; ces rêves sinistres, qui font qu'on se croit dans des prisons, sur le bord des précipices, qu'on s'imagine voir commettre des assassinats, etc. Au surplus, il est difficile que l'ouverture des cadavres puisse révéler quelque fait intéressant sur les causes organiques de l'incube. Les épanchemens séreux qu'on a trouvés dans l'intérieur de l'organe encéphalique, pouvoient provenir d'une autre source ; souvent aussi le cœur a été trouvé plus volumineux que de coutume, ce qui sembleroit prouver qu'il est des cas où l'incube pourroit être rapporté à un vice des organes qui concourent à la circulation. La rétrocession des exanthêmes, la rétention des règles ou le reflux des hémorrhoïdes, disposent pareillement à l'incube; qui ne sait que le séjour du sperme dans les vésicules séminales suscite des rêves voluptueux, et détermine des éjaculations; mais il est vrai aussi de dire qu'une continence trop prolongée produit des visions fantastiques et fatigantes pendant le sommeil. De là vient que les jeunes veuves sont très-sujettes au cauchemar.

Causes extérieures. Les personnes qui mangent ou qui boivent avec excès, particulièrement le soir, doivent s'attendre à une digestion laborieuse, qui souvent provoque tous les phénomènes de l'incube. Il est néanmoins des nourritures qui semblent plus particulièrement disposer à cette maladie que d'autres; de ce nombre sont les raves, les choux, les champignons, les poids, les féves, et autres légumes qui fatiguent l'estomac et engendrent des flatuosités. Il faut également regarder comme nuisibles, sous ce point de vue, la chair de cochon, les viandes fumées, les salaisons, enfin tout ce qui n'est pas conforme aux sages règles de Pythagore.

Traitement curatif. Il faut interdire aux personnes qui sont sujettes au cauchemar le coucher en supination ou sur la région du cœur ; car ces deux positions contribuent singulièrement à augmenter la susceptibilité nerveuse des individus. On cherche ensuite à combattre avec quelque avantage les causes matérielles de cette maladie. On s'attache d'abord à nettoyer les premières voies par l'administration d'un vomitif; deux jours après, on continue de répondre à cette indication en excitant la contractilité musculaire du canal intestinal, à l'aide de quelque substance purgative. Les eaux de Sedlitz m'ont paru être fort avantageuses chez un homme intempérant qui abusoit de la table, et qui me disoit éprouver des terreurs nocturnes dont il vouloit se délivrer : il en prenoit trois verres tous les huit jours. Si l'on présume que l'incube dépend de la suppression d'un flux sanguin habituel, on s'empresse de recourir à l'application des sangsues ou à l'opération de la saignée. Il est des médecins qui prescrivent le soir, comme moyen préservatif, quelques cuillerées d'une potion antispasmodique éthérée. Plusieurs malades prennent avec avantage un verre d'eau sucrée, auquel on ajoute une cuillerée d'eau de fleur d'oranger ou quelques gouttes de la liqueur anodyne d'Hoffmann. La thériaque de Venise a été administrée dans une petite quantité de vin de Bordeaux ; mais ces remèdes échauffent le corps, et le disposent quelquefois aux accidens de l'incube.

Je m'abstiens du reste de rapporter ici une multitude de pratiques superstitieuses, conseillées par le vulgaire et accueillies par la crédulité. Ces pratiques ne doivent point trouver place dans un ouvrage uniquement consacré à l'exposition des vérités de la science. Bornons-nous à conseiller aux malades de ne se livrer au sommeil que lorsque la digestion du souper est accomplie. Il seroit mieux encore de s'abstenir de manger le soir. On doit se bien trouver des pédiluves et des lavemens pris à la fin de la journée. Comme les enfans sont particulièrement sujets à l'incube, leurs gouvernantes ou leurs nourrices doivent renoncer à l'habitude qu'elles ont de leur raconter des histoires effrayantes. Les femmes nerveuses, qui sont souvent tourmentées par cette indisposition, ne doivent point exalter leur imagination par la fréquentation des spectacles ou par la lecture des romans. Une jeune actrice du mélodrame de Paris craignoit de s'endormir, parce que, dans les illusions fantastiques de son sommeil, elle voyoit toujours un glaive dirigé contre sa poitrine. Elle éprouva un soulagement merveilleux de l'usage des bains froids administrés à l'arrosoir.

GENRE V.

PNEUMONALGIE. Pneumonalgia.

Ce sont les modernes qui ont éclairé le diagnostic de cette maladie, vulgairement désignée sous le nom d'*angine de poitrine*. Nous n'entrerons ici dans aucune discussion particulière pour savoir si elle étoit véritablement connue des anciens. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hippocrate et Arétée n'en font pas la plus légère mention. On a pensé avec quelque raison que la maladie dont Sénèque trace la description d'après lui-même dans ses Épîtres n'étoit autre chose que la pneumonalgie. Il ne sait, dit-il, quel nom donner à une affection particulière à laquelle il est sujet, et qui tombe sur lui comme la foudre. Cette affection est courte, et se termine dans l'espace d'une heure; mais aucune ne lui paroît plus affreuse et plus insupportable. Ce n'est pas souffrir, c'est rendre l'âme. *Aliud enim quidquid est, ægrotare est; hoc est animam agere.* Il décrit ensuite le sentiment de suffocation et de resserrement qu'il éprouve, etc. Pour ce qui est des modernes, on consultera avec fruit les recherches précieuses du savant M. Heberden, celles de Parry, de Wichmann, etc., nouvellement publiées dans nos journaux, ainsi que le travail de M. Bréra, professeur à l'université de Padoue. On doit surtout de grands éloges à M. Jurine de Genève, qui vient de remporter une palme académique sur cette matière, au jugement de la Société de Médecine de Paris. L'état des connoissances acquises nous permet, je pense, d'établir les deux espèces suivantes :

1ère *Espèce.* La Pneumonalgie idiopathique. *Pneumonalgia idiopathica.* C'est l'angine de poitrine simple que M. Jurine a retracée avec les vrais caractères qui la signalent. Le symptôme capital dont tous les auteurs ont fait mention, est une douleur ou plutôt un sentiment insupportable de constriction, qui a son siége au travers du sternum. Il semble à la plupart des malades que leur poitrine est enfoncée avec violence, et déprimée vers la colonne épinière. Cette pneumonalgie paroît dépendre d'une affection essentielle des nerfs pulmonaires.

2ème *Esp.* La Pneumonalgie symptomatique. *Pneumonalgia symptomatica.* Cette espèce diffère de la précédente, en ce que l'anxiété sternale dont se plaint le malade paroît être le résultat de l'altération d'un organe voisin du poumon, particulièrement de l'organe du cœur. Il y a souvent ossification des artères coronaires, hydropisie du péricarde, etc. Dans certains cas, elle semble déterminée par la présence d'une affeetion goutteuse, ou par la formation de l'hydrothorax. Aussi le malade a-t-il à lutter contre des palpitations qui se renouvellent à chaque instant. Le pouls est petit et d'une irrégularité extrême; il est quelquefois d'une intermittence marquée.

Tableau de la Pneumonalgie. J'ai en ce moment sous mes yeux une pauvre femme qui me présente les phénomènes propres à cette désespérante maladie, dont l'invasion est subite et inattendue. Lorsqu'elle marche, et que, sans y songer, elle accélère sa

course, elle est tout-à-coup surprise par une douleur à la fois compressive et perforante, qui se fait spécialement sentir au travers et vers la partie moyenne du sternum : cette douleur fuse quelquefois le long de la partie latérale de la poitrine, et souvent même le long du bras du même côté. Il semble que ce membre soit fortement serré par des ligatures. La femme dont il s'agit s'arrête aussitôt pour reprendre haleine; souvent elle est contrainte de se coucher sur un canapé ou dans son lit; dès-lors le calme renaît, et les fonctions rentrent dans l'ordre accoutumé. On diroit qu'elle n'a pas été malade : son pouls a de la fréquence et de l'inégalité, quelquefois de la plénitude.

Cette douleur sternale, qui est regardée comme étant le signe pathognomonique de la pneumonalgie, quoique plus fréquente du côté gauche, peut aussi se propager jusqu'à la mamelle droite; et il arrive assez souvent que toute la région précordiale est affectée. Enfin il est des circonstances où cette douleur centrale se dissipe, mais dans lesquelles les doigts d'une main ou des deux mains restent comme frappés de stupeur, ou d'une sensation de fourmillement qui est communément de mauvais augure. La fièvre qui accompagne la pneumonalgie est d'un type fort irrégulier; la peau est sèche et brûlante; souvent elle se couvre de sueurs visqueuses; les urines sont claires et peu copieuses.

La pneumonalgie n'est pas aussi rapidement mortelle que certains auteurs le prétendent. Je donne mes soins à une dame de Paris, chez laquelle cette affection s'est manifestée, pour la première fois, il y a plus de quinze années; elle cesse pendant des intervalles fort longs, et se réveille ensuite par des causes en apparence très-légères. La douleur principale est au creux de la poitrine; elle est accompagnée de palpitations effroyables et de vomissemens affreux d'une matière bilieuse. La malade éprouve des élancemens le long de l'épine; elle est alors contrainte de se voûter pour se procurer quelque soulagement. La difficulté de respirer est si grande, qu'elle redoute la suffocation. Cette dame m'a dit souvent qu'elle aimeroit mieux endurer les tortures de l'accouchement le plus laborieux que les crises d'une maladie aussi extraordinaire. Depuis quelque temps, elle est tombée dans une profonde mélancolie; elle verse souvent des larmes. Des flatuosités se font entendre dans l'estomac et dans tout le tube alimentaire. Je puis rapprocher de ce fait celui d'un marchand de vin qui languit depuis trois mois, par des symptômes à peu près analogues, et dont l'invasion est, pour ainsi dire, fulminante; elle a lieu presque toujours la nuit, et immédiatement après le premier sommeil; chaque crise consiste dans un serrement de poumon si poignant et si douloureux, que le malade craint d'expirer. Pour se procurer quelque soulagement, il se lève soudainement de son lit, et court avec précipitation dans sa chambre, ce qui fait diversion à ses angoisses. Ce qu'il y a de remarquable chez cet individu, c'est que, pendant l'accès, il n'éprouve pas la moindre palpitation : on observe seulement que sa face est plus colorée, et que sa langue se charge d'une matière saburrale. D'ailleurs ses autres

fonctions s'exécutent avec régularité; mais il est toujours dans des craintes et des perplexités qui font son tourment.

Résumons maintenant les principaux symptômes qui constituent la marche de la pneumonalgie. Cette maladie consiste dans une oppression grave et très-douloureuse, qui se manifeste par intervalles et comme par accès. Cette oppression se fait spécialement sentir à la partie moyenne du sternum. Le patient se plaint d'une sensation pongitive sous la mamelle gauche; quelquefois le bras du même côté est comme engourdi, et le pouls est dur autant qu'il est irrégulier. Il survient des vertiges, des troubles de la vue, des défaillances, des quintes fréquentes de toux, des étouffemens convulsifs de la poitrine; la respiration est comme suspendue; l'organe pulmonaire est comme resserré dans un étau; la face est tantôt d'une pâleur extrême, et tantôt rouge et enflammée. Une sueur froide et visqueuse couvre tout le corps; les urines sont claires et dans un état de crudité. Les malades ne peuvent garder la position horizontale; ils sautent communément hors de leur lit, et se livrent à des agitations extraordinaires. Tels sont les phénomènes les plus constans.

Causes organiques. La place que je donne à cette affection dans mes cadres nosologiques fait assez voir que je n'adopte point l'opinion de ceux qui pensent que ses causes organiques sont absolument indépendantes des altérations de l'organe de la respiration. Je me range en cela de l'avis du savant M. Jurine, qui a spécialement médité sur ses véritables caractères. Cet habile praticien s'étonne que les auteurs n'aient point encore songé à rapporter son siége à l'organe pulmonaire, en faisant dériver l'affreuse douleur sternale qui en est le principal symptôme, d'une affection particulière des nerfs qui s'y distribuent. En général, les auteurs n'ont pas la même opinion relativement aux causes organiques de la pneumonalgie. On sait que, dans ces derniers temps, deux médecins anglois, Jenner et Parry, se sont accordés pour faire dépendre cette affection d'une altération organique du cœur, et surtout de l'ossification de ses artères coronaires. Mais cette assertion a été pleinement réfutée. Leur illustre prédécesseur Fothergill allègue l'extrême quantité de graisse qui s'accumule souvent dans l'épiploon, le péricarde et le médiastin. Enfin, plusieurs médecins allemands, parmi lesquels il faut particulièrement désigner Elsner, Schmidt, Schœffer, etc., n'avoient considéré les symptômes de l'angine pectorale que comme le résultat d'une matière goutteuse ou rhumatismale qui se déplace et reflue vers le poumon ou vers le cœur. M. Bréra a donné à cette maladie le nom de *sténocardie*, qui veut dire *resserrement du cœur.* Il pense qu'une compression habituelle et long-temps continuée de cet organe finit par lui ôter, pour ainsi dire, toutes ses forces, ou par gêner du moins la liberté de ses mouvemens.

Causes extérieures. Les courses forcées, les exercices violens, tous les travaux pénibles peuvent disposer aux accidens de la pneumonalgie. M. Jurine compare ingénieusement les symptômes de cette maladie aux fatigues extraordinaires qu'éprouve un homme qui gravit, par exemple, une haute montagne : s'il marche avec une grande célérité, ses forces s'épuisent, et il est bientôt contraint de s'arrêter; s'il lutte pourtant contre sa foiblesse, et s'il veut encore faire quelques pas, il lui survient des palpitations, et quelquefois une douleur poignante sous la mamelle gauche, qui fuse souvent le long du bras du même côté, jusqu'aux bouts des doigts. Les coureurs sont affectés de ce genre de sensation, lorsqu'ils marchent avec une extrême vitesse et pendant les grandes chaleurs. Il est d'autres causes extérieures propres à susciter la pneumonalgie. De ce nombre sont des compressions fortes exercées sur la poitrine, des contusions sur le sternum, des excès de table souvent répétés, une vie trop pénible et trop laborieuse, etc. Je puis aussi citer les habitudes pernicieuses de la masturbation, puisque j'en ai vu un exemple dans un écolier qui étoit d'ailleurs trop appliqué et trop studieux.

Traitement curatif. Il en est des paroxysmes de cette maladie comme de ceux de l'incube : ils arrivent presque toujours la nuit; de là vient que les médecins ont eu recours à des remèdes prophylactiques; plusieurs d'entre eux prescrivent, le soir, des potions toniques et cordiales, avec le quinquina et la thériaque. Au surplus, il faut varier le traitement selon la cause. Ceux qui soupçonnent que la pneumonalgie est d'une nature spasmodique insistent sur les narcotiques, et proposent spécialement l'opium; d'autres emploient avec succès la saignée pour obvier à la plénitude et à l'embarras de l'appareil circulatoire. Lorsqu'on redoute le mauvais effet des matières saburrales dans les premières voies, on a recours à des vomitifs : l'ipécacuanha doit obtenir la préférence sur le tartre stibié, parce qu'il exaspère moins la susceptibilité nerveuse. Il vaut mieux du reste s'attacher aux laxatifs et aux doux minoratifs. Les lavemens ne sont pas sans avantage, particulièrement chez les personnes qui sont tourmentées par la constipation, comme il arrive aux gens de lettres et à toutes les personnes sédentaires. Au surplus, jusqu'à ce jour, on peut assurer que le traitement de la pneumonalgie a été absolument empirique. Wichmann et M. Jurine ont administré avec succès la poudre de valériane. Il en est qui comptent beaucoup sur les grands avantages du musc, du castoréum et du camphre. Pour mon compte, j'ai employé sans utilité l'assa-fœtida. On ne sauroit approuver la méthode de ceux qui prodiguent les diaphorétiques, sous le vain prétexte que la pneumonalgie est due à une disposition goutteuse ou rhumatismale. Les médecins allemands administrent des teintures qui ne réussissent jamais. Comment a-t-on pu proposer le phosphore? Après tant d'essais malheureux, ne faudroit-il pas le bannir de la matière médicale? Qu'espérer de l'arséniate de soude? N'est-il pas plus sage de s'en

tenir aux remèdes doux? J'ai eu occasion d'être consulté pour un marchand de vin qui s'étoit fort bien trouvé de l'usage prolongé de l'eau de poulet, des bouillons de veau et du lait d'ânesse; il se louoit aussi beaucoup de l'eau à la glace. Ne pourroit-on pas administrer les bains froids par ondées ou sous forme de pluie?

GENRE VI.

PNEUMONITE. PNEUMONITIS.

La pneumonite est une affection si vulgaire et si commune, que tous les auteurs l'ont décrite avec exactitude. Je pense toutefois que l'état des connoissances actuelles ne permet plus de la confondre avec la pleurite, qui, comme on le verra, présente des phénomènes qui lui sont particuliers. La pneumonite proprement dite se manifeste communément par une fièvre plus ou moins intense et une douleur obtuse spécialement fixée sur le parenchyme de l'organe pulmonaire. La respiration est fort laborieuse et la toux fréquente. Voici les espèces que nous distinguons journellement dans les hôpitaux :

1ère *Espèce.* LA PNEUMONITE AIGUË. *Pneumonitis acuta.* On la nomme aussi *pneumonite inflammatoire.* Cette espèce débute par un froid subit et véhément. A ce froid succède une douleur fixe et circonscrite dans l'un des côtés de la poitrine. Cette douleur s'accroît surtout par l'inspiration et par les quintes réitérées d'une toux sèche qui finit par amener une expectoration sanguinolente; elle se propage d'ordinaire jusqu'aux clavicules et à la région cervicale. Dans cette espèce, la face est vivement colorée; les yeux sont scintillans et enflammés; la langue est rouge, ainsi que les lèvres; les veines temporales sont dilatées, les paupières gonflées. On reconnoît en outre la pneumonite inflammatoire à la soif ardente qui tourmente le malade, à la force, à l'accélération, à la plénitude du pouls. Les urines sont peu copieuses : elles sont d'un rouge clair qui annonce leur crudité.

2ème *Esp.* LA PNEUMONITE CHRONIQUE. *Pneumonitis chronica.* Il est prouvé aujourd'hui qu'une phlegmasie pulmonaire peut durer fort long-temps sans produire la désorganisation de ce viscère. On a pris souvent cette espèce de pneumonite pour une pulmonie commençante. Les malades éprouvent souvent des rémissions et un soulagement momentané, qu'ils s'imaginent être le résultat de la guérison; mais le moindre écart dans le régime suffit pour réveiller tous les symptômes. Dès-lors le point douloureux de la poitrine se fait sentir de nouveau; le pouls est vif, et les crachats sont amenés par une toux fréquente et pénible.

3ème *Esp.* LA PNEUMONITE LARVÉE. *Pneumonitis larvata.* La pneumonite larvée mérite toute l'attention et toute la vigilance des médecins. C'est presque toujours le hasard qui met sous les yeux de l'anatomiste les altérations produites par cette phlegmasie. Elle est souvent inaperçue pendant tout le cours de la vie des malades, ou, lorsqu'on commence à l'observer, ses ravages sont déjà

irréparables. La toux est sèche et légère : on la prend souvent pour une toux nerveuse; l'expectoration est muqueuse et rarement mêlée de stries de sang; la douleur de côté est obtuse et fugace : c'est surtout lorsque l'individu marche et se promène que les points lancinans se manifestent; souvent même il prétend ne pas souffrir.

4ème *Esp.* La Pneumonite bilieuse. *Pneumonitis biliosa.* Dans la pneumonite bilieuse, on voit se manifester des symptômes analogues à ceux que l'on observe dans l'espèce précédente; mais celle-ci est encore remarquable par une amertume extrême de la bouche et par des nausées continuelles. Le malade expectore des crachats bilieux; il est fatigué par un sentiment de réplétion dans les premières voies. On aperçoit une teinte jaune autour de ses yeux et de ses lèvres. Il y a plutôt oppression que lassitude de l'appareil musculaire. L'urine est trouble et safranée, la peau tourmentée d'une chaleur mordicante, le pouls plein et mou. Cette pneumonite est souvent précédée ou accompagnée de flux de ventre; quelquefois d'un vomissement de matière saburrale. D'ailleurs elle n'attaque point avec cette vitesse foudroyante qui est un des principaux caractères de la pneumonite inflammatoire.

5ème *Esp.* La Pneumonite catarrhale. *Pneumonitis catarrhalis.* Cette espèce n'attaque guère que les individus doués d'une constitution lymphatique. Il est aisé de la distinguer d'après la matière muqueuse et blanchâtre qui enduit la langue du malade, et le penchant de ce dernier pour un état de somnolence. La plupart des observateurs prétendent que cette phlegmasie s'établit plus souvent du côté gauche que du côté droit de la poitrine. La douleur latérale est d'ailleurs plus mobile, plus fugace et plus vague que dans les autres pneumonites dont nous venons de faire mention. L'occiput est atteint d'une souffrance particulière; il y a un sentiment de plénitude dans les sinus frontaux; la fièvre a peu d'énergie; les urines sont pâles et aqueuses, etc. On a eu raison de désigner cette espèce sous le nom de *peripneumonia notha*, puisqu'elle n'est qu'un catarrhe très-intense.

6ème *Esp.* La Pneumonite rhumatique. *Pneumonitis rheumatica.* Dans cette espèce, ce sont les muscles du thorax qui sont tourmentés par une douleur déchirante. Les articulations sont comme brisées et fracturées; les malades ne peuvent exécuter aucun mouvement sans souffrir. L'invasion de cette maladie est d'ordinaire caractérisée par des frissons et par des douleurs qui se promènent sur la poitrine ou qui l'embrassent dans son entier. La crise la plus ordinaire de cette affection s'opère par des sueurs copieuses et fétides; les urines sont chargées et sédimenteuses.

7ème *Esp.* La Pneumonite adynamique. *Pneumonitis adynamica.* Les malades qui sont atteints de la pneumonite adynamique sont comme s'ils avoient été terrassés par les douleurs de leur poitrine, et peuvent à peine changer de position. Aux signes ordinaires de la phlogose pulmonaire viennent se joindre tous ceux d'une prostration extraordinaire dans l'appareil de la locomotion; l'haleine est fétide, la langue fuligineuse; les urines sont d'un noir foncé, les déjections copieuses et infectes. Nous avons vu survenir quelquefois des hémorrhagies nasales qu'il étoit impossible de réprimer, et qui sont toujours d'un mauvais présage.

8ème *Esp.* La Pneumonite ataxique. *Pneumonitis ataxica.* Cette espèce est communément accompagnée de délire et d'autres accidens nerveux. La respiration des malades est entrecoupée de soupirs, et leur physionomie offre l'aspect de l'étonnement et de la stupéfaction; la voix est éteinte, et les pommettes sont colorées d'un rouge vif; une chaleur excessive alterne avec un froid violent; mais le symptôme le plus saillant est, comme dans l'espèce précédente, la douleur fixe dans l'un des deux côtés de la poitrine; douleur qui s'accroît au moindre mouvement que fait le malade pour s'agiter dans son lit. Il y a pareillement expectoration de mucosités sanguinolentes.

Tableau de la Pneumonite. La pneumonite surprend en quelque sorte les individus qu'elle attaque, et dans l'instant même où ils paroissent jouir d'une santé parfaite. Souvent aussi les fonctions se troublent quelques jours avant son invasion. Après un frisson violent, il se manifeste une douleur obtuse et circonscrite à l'un ou aux deux côtés de la poitrine. L'inspiration contribue singulièrement à augmenter cette douleur, qui souvent se propage jusqu'aux clavicules, et même jusqu'aux deux hypocondres. Les malades se couchent plus aisément sur le côté où elle siége. Il survient des quintes d'une toux qui est tantôt sèche, tantôt grasse, qui souvent même est accompagnée de crachats sanguinolens. La respiration s'exécute avec une gêne continuelle; les yeux s'animent, le visage se colore, les paupières se tuméfient; il y a chaleur, soif, et céphalalgie; des insomnies opiniâtres énervent le malade et le tiennent dans un accablement profond; le pouls est fréquent et plein. Mais la pneumonite ne se présente pas toujours avec les symptômes que nous venons de lui assigner. Dans l'état chronique, par exemple, ses caractères sont plus obscurs. Combien de personnes n'avons-nous pas vues, à l'hôpital Saint-Louis, portant sur leur visage tous les signes d'une santé régulière, et se plaignant néanmoins d'une douleur latérale de la poitrine qui se renouveloit par le moindre exercice! Le pouls conservoit sa marche naturelle, et ne s'accéléroit que vers le soir; l'expectoration du matin étoit presque nulle. Ce n'est qu'après plusieurs mois que ces accidens s'exaspéroient et que les malades passoient par tous les degrés de la consomption. Ajoutons que la phlogose péripneumonique trompe souvent l'observateur par un aspect fallacieux. M. Bayle en cite une qui s'offrit avec la parfaite apparence d'une pulmonie. Mais ce qui est surtout intéressant à remarquer, c'est que tous les phénomènes extérieurs de la phlegmasie du poumon peuvent se montrer chez certains malades sans que cet organe soit aucunement affecté. Michel, homme très-exalté, et qui prétendoit avoir été perruquier du célèbre Jean-Jacques Rousseau, mourut maniaque à l'hôpital de la Charité de Paris. Il crachoit le sang, et éprouvoit une vive douleur dans le côté gauche du thorax; il respiroit avec difficulté. Quand on ouvrit son cadavre, on ne trouva ni épanchement ni fausse membrane qui indiquât une inflammation récente. On recueillit ce fait, qui fut publié dans plusieurs journaux.

Si la pneumonite est bilieuse, il y a anorexie, dégoût absolu pour les substances ani-

males, douleur oppressive que l'on rapporte au sternum ou à l'un des côtés du thorax, particulièrement au côté droit. Certains observateurs prétendent qu'ici la douleur n'augmente pas par l'effet de l'inspiration ou par celui de la toux, comme dans la péripneumonie inflammatoire. La face est jaune, ainsi que les angles des yeux ou des lèvres. Les malades vomissent quelquefois des flots d'une bile amère; leur langue est saburrale, et leur estomac fatigué par un sentiment de replétion; la chaleur de la peau est très-âcre et très-mordicante, le pouls variable, souvent mou et embarrassé. C'est sans fondement que les solidistes ont voulu combattre les idées de Stoll sur l'existence de la pneumonite bilieuse. Il est certainement très-fréquent de voir les altérations de l'appareil pulmonaire se joindre aux dérangemens de l'appareil hépatique. Ces distinctions sont fort utiles, parce qu'elles indiquent les circonstances où les vomitifs doivent entrer en balance avec les bons effets de la saignée. La pneumonite catarrhale a été observée sur un grand nombre d'individus à l'hôpital Saint-Louis. Elle se montra très-intense chez de jeunes conscrits qu'on avoit envoyés au-devant de l'ennemi dans les dernières guerres, et qui furent contraints de refluer soudainement sur Paris. Cette espèce de pneumonite étoit caractérisée par une toux violente et continuelle qui brisoit la poitrine et retentissoit jusque dans la tête, par une céphalalgie sus-orbitaire qui imprimoit une tendance manifeste vers l'assoupissement. Certains malades se soulageoient en se couchant sur le côté qui étoit le siége de la douleur. Les fosses nasales et les sinus frontaux offroient tous les signes d'un engorgement muqueux; la langue et le gosier étoient embarrassés par un enduit glaireux et blanchâtre; quelques-uns d'entre eux avoient des aphthes. C'est surtout à Paris, où l'atmosphère est si variable, qu'on a occasion d'observer cette espèce de pneumonite. Elle règne aussitôt que le froid se déclare.

Dans un hôpital aussi vaste que l'hôpital Saint-Louis, cette phlegmasie du poumon revêt une multitude de formes diverses. C'est ainsi qu'on la voit souvent se compliquer avec tous les phénomènes de la myopyrie, ou fièvre communément dite *adynamique*. Adélaïde Vosal, âgée de vingt-quatre ans, avoit eu plusieurs rhumes opiniâtres dont elle avoit négligé le traitement, s'exposant toujours aux mêmes influences atmosphériques. Elle se plaignit un jour d'une douleur vive et profonde dans l'intérieur de la poitrine. Sa respiration étoit fréquente et la toux laborieuse, avec expectoration sanguinolente; mais son visage étoit pâle et flétri; son pouls foible et déprimé, surtout vers le soir. Le troisième jour, nous commençâmes à remarquer des taches d'un violet foncé sur les joues, au cou, et spécialement sur la région lombaire; ces taches s'accrurent considérablement après le premier septénaire : les avant-bras, les bras, etc., en étoient recouverts. Le neuvième jour, il survint trois saignemens de nez; la malade avoit des selles poisseuses et fétides; les urines étoient noirâtres. Quarante-huit heures après, la malade cessa de cracher; il y eut un délire fugace, dans lequel elle s'éteignit après une légère

agonie. Nous procédâmes avec un soin particulier à l'ouverture de son cadavre. Le cerveau se trouvoit dans son état naturel; il étoit même d'une consistance assez ferme, quoiqu'il y eût une petite quantité de fluide séreux jaunâtre dans les ventricules latéraux. Nous visitâmes l'appareil digestif, dont la membrane muqueuse offroit une teinte violacée; le pancréas étoit dur et squirrheux. Mais c'est surtout vers l'organe respiratoire que nous dirigeâmes nos recherches. Le poumon droit étoit à peu près sain, quoique gorgé d'un sang très-noir; le gauche étoit comme carnifié et tuberculeux; les vaisseaux bronchiques étoient durs et ossifiés, surtout à leur origine, avec des dépôts calcaires; il y avoit adhérence des plèvres pulmonaire et costale.

Quelquefois c'est la névropyrie ou fièvre ataxique qui vient compliquer la pneumonite. Les malades éprouvent de la morosité, des perplexités, des craintes, de l'instabilité dans les idées; leur face est pâle, triste et altérée dans tous ses traits. A ces symptômes succède une grande oppression de poitrine, une extrême difficulté de la respiration, une toux sèche, spasmodique et laborieuse; le pouls est naturel, à peine fréquent, petit et inégal. Plusieurs individus dans cette situation voudroient se lever en sursaut afin de mieux inspirer l'air atmosphérique; mais les forces leur manquent pour soutenir cette position : on les voit retomber aussitôt sur leur séant. Les vertiges, les défaillances viennent les assaillir; une douleur atroce se fait sentir à la tête, et spécialement à la région occipitale. La nuit, ce sont des insomnies accablantes; le jour, c'est un continuel assoupissement; le délire est tantôt féroce, tantôt taciturne; la langue est sèche et aride; les urines sont claires; il y a des tremblemens et des soubresauts dans les tendons musculaires. La mort arrive au milieu des convulsions, ou après une longue léthargie.

Je viens d'exposer les principaux symptômes qui distinguent la marche des diverses espèces de pneumonite; mais l'histoire de leurs terminaisons est d'un grand intérêt pour le pathologiste, aussi-bien que les signes qui les font présager : c'est dans cette étude que réside la science du pronostic. L'issue la plus favorable que l'on puisse désirer est celle qui s'effectue par résolution. Les médecins ont tout à espérer lorsque la peau est souple et humide, et lorsque tous les accidens se calment avec l'apparition de ce phénomène. Mais malheur au malade qui est en proie à des symptômes opposés et contraires! malheur à celui chez lequel la nature ne suit aucune règle dans ses efforts de réaction; à celui dont le pouls est intermittent et inégal, dont la poitrine s'agite et se contracte sans aucune sorte d'expectoration, dont la respiration est stertoreuse, la parole interceptée, dont les fonctions cérébrales se troublent, dont le corps se couvre d'une sueur froide et visqueuse, dont la peau laisse au toucher une impression mordicante de chaleur! malheur à lui surtout s'il s'affoiblit progressivement par les convulsions et les syncopes, s'il rend par les selles une matière fétide et purulente, etc.! Quelquefois la pneumonite se juge

par l'épistaxis, hémorrhagie qui est toujours favorable lorsqu'elle se manifeste vers le quatrième jour. Dans d'autres cas aussi, le malade est sauvé par l'heureuse apparition du flux hémorrhoïdal, par un flux abondant d'urines plus ou moins colorées, ou par des exanthêmes inattendus. Mais il est une terminaison presque toujours fâcheuse, et c'est sans contredit celle de la suppuration. On la reconnoît aisément aux frissons irréguliers qui agitent ceux qu'elle menace, à la leucopyrie qui les consume, à l'affaissement qui les accable, à l'accroissement de la toux qui les suffoque, à la sensation d'un poids énorme qui pèse sur leur diaphragme, etc. Souvent même le foyer de l'abcès qui se prépare, vient se déclarer par une fluctuation à travers les muscles intercostaux. Nous avons vu des malheureux conserver long-temps ces collections funestes dans l'intérieur du thorax, et ne toucher au terme de leur existence qu'après avoir passé par tous les degrés de la consomption pulmonaire.

Quand on pratique l'art dans les hôpitaux, on est rarement témoin de ces issues heureuses dont parlent certains auteurs, qui prétendent avoir observé des vomiques se vider entièrement par la voie de l'expectoration, et, dans certaines occasions, suivre sans accident le cours des selles où celui des urines. Ces faits n'ont pu être observés que fort rarement, et chez des sujets robustes et vigoureux. Je dois parler d'un phénomène non moins funeste que celui de la suppuration, c'est celui de la dégénération gangreneuse. On le reconnoît à la brusque mutation des symptômes, à l'aspect ichoreux et à l'odeur fétide des crachats, à la viscosité glaciale des sueurs, à l'irrégularité, à l'intermittence du pouls, à l'excrétion involontaire des selles, au froid des extrémités, mais surtout à la cessation entière des douleurs, sans qu'il soit survenu aucune évacuation qu'on puisse regarder comme critique et salutaire. Si je voulois agrandir ce tableau, je pourrois encore mentionner divers cas où la pneumonite s'est terminée par une induration plus ou moins avancée des lobes pulmonaires. Je pourrois encore parler de l'hydrothorax provenant quelquefois de l'exsudation abondante qui a lieu à la surface des plèvres, et dont quelques exemples se sont offerts à notre observation. Plusieurs ouvertures cadavériques ont été pratiquées à l'hôpital Saint-Louis : il seroit pareillement fastidieux de les exposer ici avec des détails superflus. Presque toujours nous trouvions que les poumons étoient adhérens à leurs enveloppes et infiltrés d'une quantité considérable de sang. Dans certains cas, le parenchyme de cet organe étoit pesant et difficile à inciser; leur substance intérieure offroit surtout vers leur sommet beaucoup de petits tubercules suppurés. Dans quelques endroits, le tissu cellulaire étoit détruit, et présentoit une ulcération très-étendue; la membrane muqueuse qui tapisse les bronches étoit épaissie et couverte d'un fluide purulent; quelquefois le poumon étoit dur et compacte dans toute son étendue, parsemé de granulations lenticulaires, etc.

Tels sont les principaux traits qui signalent la marche et la terminaison de la

pneumonite. Il est digne d'observation que, de tous les organes de l'économie animale, il n'en est aucun qui soit aussi sujet à la phlogose que le poumon, sans doute à cause de ses rapports constans avec l'air atmosphérique. C'est dans l'âge mur, c'est lorsque l'homme est le plus nécessaire à la société, aux siens, qu'il est, pour ainsi dire, consumé par l'élément même de sa propre vie; c'est au milieu de sa course que cette phlegmasie vient trancher ses plus belles et ses plus intéressantes destinées : ses coups sont aussi rapides qu'inattendus. Combien d'individus s'exposent annuellement à ses atteintes par leur imprudence et par leurs excès !

Causes organiques. La pneumonite est généralement produite par toutes les causes qui influent sur le développement des autres phlegmasies. On remarque aussi que les hommes y sont plus enclins que les femmes, sans doute parce qu'ils sont assujettis à des travaux plus pénibles qui suppriment assez habituellement chez eux l'exercice de la transpiration. Le caractère spécifique d'une semblable maladie paroît en outre changer selon l'âge et le tempérament. La pneumonite est aiguë chez les jeunes gens et chez toutes les personnes douées d'une constitution pléthorique; elle est chronique ou latente chez les vieillards et chez les individus lymphatiques, bilieuse chez les mélancoliques parvenus à la maturité de leur vie, etc. La pneumonite n'est point communément l'apanage de la foiblesse; elle attaque de préférence ceux qui jouissent d'une force athlétique, et qui sont très-portés à en abuser. La poitrine entretient avec la peau une correspondance si intime, que rien n'est plus à redouter que la rétrocession des exanthêmes aigus. Est-il constaté, comme on l'a écrit, que la conformation vicieuse du thorax, et spécialement l'étroitesse de cette cavité, puissent disposer les sujets aux atteintes plus fréquentes de la phlogose pulmonaire ? Cette assertion est vraisemblable.

Causes extérieures. Les métiers et les professions que l'on exerce dans la vie civile, tous les travaux qui exigent de grands efforts de tous les membres, peuvent certainement être considérés comme des causes déterminantes de la pneumonite. Les portefaix, les forts de la Halle au blé, les chasseurs, les moissonneurs, les boulangers, les forgerons, les terrassiers, les jardiniers, etc., y sont particulièrement sujets. L'humidité, le passage subit d'un lieu chaud à un lieu très-froid, toutes les intempéries atmosphériques, produisent journellement ce genre d'inflammation. Les mauvais alimens, les excès de la table, l'abus des liqueurs spiritueuses, les veilles pénibles et prolongées, les exercices violens, la fréquence de l'acte vénérien, les chagrins imprévus, les emportemens de colère, les chutes, les contusions, les coups dirigés sur la poitrine, les compressions trop fortes, etc., peuvent développer le même accident.

Traitement curatif. Pour dissiper la phlogose pulmonaire, il faut avoir égard à l'âge, au sexe, au tempérament, aux forces du malade, et combiner les secours d'après toutes

ces considérations. Dès l'origine de cette phlogose, on a communément recours à l'opération de la saignée, qu'on exécute avec célérité, et qu'on réitère selon le besoin. Pour la prescrire, les cliniques expérimentés se dirigent plutôt d'après la gêne de la respiration et la douleur de côté que d'après l'état du pouls. Ils ont également égard à l'inspection des crachats. Si le poumon est vivement attaqué, on ne craint pas de répandre le sang jusqu'à défaillance : *usque ad animi deliquium*. C'est surtout dans la pneumonite aiguë qu'un pareil moyen est d'une efficacité remarquable. Combien de malades n'a-t-il pas soustraits à la mort ! Qui pourroit, en pareil cas, regarder la médecine comme une science vaine et conjecturale ! S'il y a foiblesse excessive dans tout le système des forces, si l'acte de la circulation est manifestement ralenti, si le visage est pâle, si les extrémités sont froides, si le sujet est naturellement débile et valétudinaire, on se borne à faire appliquer quelques sangsues sur le point douloureux de la poitrine, ou dans le lieu qu'occupent les vaisseaux hémorrhoïdaux. Ce moyen doit être adopté de préférence chez les femmes et chez les enfans, surtout dans la classe indigente du peuple : aussi est-il souvent en usage dans les hôpitaux. C'est dans un pareil cas que les vésicatoires obtiennent également les effets les plus avantageux.

Au surplus, c'est le caractère spécifique de la pneumonite qui doit guider le médecin dans le choix des premiers moyens curatifs. Dans l'inflammation pulmonaire bilieuse, le tartre stibié triomphe en délivrant le malade de la surcharge gastrique, et par les secousses favorables qu'il occasionne. Dans la catarrhale, on donne la préférence à l'ipécacuanha, parce que ce vomitif exerce son action avec moins de violence que le tartre émétique, et parce que ses propriétés efficaces semblent se diriger d'une manière spéciale sur le tissu muqueux de l'appareil respiratoire. Dans la pneumonite adynamique, on relève les forces par les antiseptiques et par les cordiaux ; dans celle qui se montre avec tous les phénomènes de l'ataxie, l'opium et les antispasmodiques sont indiqués. Il seroit, du reste, difficile de détailler ici tous les procédés qui conviennent dans les divers cas; nous ne pouvons qu'exposer succinctement à nos élèves les résultats d'une expérience antérieure. C'est de leurs propres observations qu'ils doivent tirer leur règle de conduite. Les préceptes consignés dans les livres ne valent pas ceux que la nature nous dicte : c'est avec elle qu'il faut marcher. Afin de bien suivre ses inspirations, on administre successivement les sudorifiques et les expectorans; on excite, dans les premiers jours, la diaphorèse par une infusion théiforme de feuilles de bourrache ou de fleurs de tilleul; on cherche à débarrasser les bronches et les vésicules aériennes par le secours de l'oxymel scillitique dans l'eau de tussilage, ou par celui du kermès minéral incorporé dans l'huile d'amandes douces. Il est certain que ces remèdes agissent par une affinité spéciale sur le parenchyme pulmonaire, et qu'ils sont les plus propres à le débarrasser des mucosités qui s'y rassemblent par les progrès de la phlegmasie. Mais il faut avouer qu'on a trop

préconisé le *polygala seneka*. Combien de substances jouissent, en matière médicale, d'une réputation usurpée! On pratique des frictions sur la peau avec des flanelles chaudes. On excite cet organe par des ventouses ou par des emplâtres rubéfians, selon la méthode du célèbre Huxham. Pour diminuer l'exubérance des forces et adoucir tous les points d'irritation, on soumet les malades à une diète sévère. L'eau de poulet émulsionnée avec le sirop de gomme, le petit-lait, les légères décoctions d'orge ou de gruau, etc., sont les seules boissons que l'on permet dans les pneumonites qui se prononcent avec un appareil de symptômes phlogistiques. On adoucit les intestins par de doux lavemens. Les purgatifs ne conviennent qu'après la solution complète de la maladie. On est souvent forcé de recourir à quelques légers narcotiques pour procurer un peu de calme dans le courant des nuits, qui sont presque toujours orageuses. Nous avons combattu avec beaucoup de succès les pneumonites adynamiques et ataxiques par les préparations toniques et antispasmodiques de tous les genres, etc. La serpentaire de Virginie, la contrayerva, la camomille romaine, le quinquina, etc., sont d'une utilité incontestable, lorsqu'une connoissance parfaite des causes vient diriger leur application.

GENRE VII.

PLEURITE. Pleuritis.

On s'accorde généralement à désigner par le nom de *pleurite* la phlogose qui s'établit sur l'enveloppe séreuse de l'organe pulmonaire. Cette affection est redoutable par la rapidité de sa marche et par sa terminaison si souvent funeste. Elle n'est que trop fréquente. Elle peut atteindre tous les individus dont la vie est habituellement tumultueuse et agitée, etc. L'histoire nous rapporte que Marius mourut d'une inflammation de la plèvre à l'âge de soixante-dix ans. On attribua cette maladie aux émotions et aux vives alarmes qui lui furent données par la nouvelle de l'approche de Sylla. Plusieurs écrivains ont prétendu devoir confondre la pleurite avec la pneumonite. Mais ces deux phlegmasies ont des caractères distincts qu'il faut signaler aux yeux des médecins cliniques. C'est ainsi, par exemple, que la première rend les mouvemens d'inspiration infiniment douloureux, tandis que ce phénomène n'a point lieu dans la seconde. Un autre fait remarquable, et qui nous a été indiqué par Hippocrate lui-même, c'est que, lorsque la plèvre est seule irritée, les malades ne peuvent se tenir couchés sur le côté qui est le siége du mal : ce qui n'arrive pas dans l'inflammation du parenchyme des poumons. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la pleurite est spécialement caractérisée par un pouls très-dur, très-vibratile et très-fréquent, surtout par une douleur fixe et poignante, comme si le thorax étoit pénétré par un dard, ou par tout autre instrument aigu. Voici

les espèces qu'il paroît convenable d'établir d'après l'état des connoissances acquises jusqu'à nos jours :

1[ère] *Espèce.* La Pleurite aiguë. *Pleuritis acuta.* C'est celle que les auteurs nomment aussi *pleurésie sanguine, pleurésie inflammatoire*, etc. Elle se déclare subitement par une douleur vive et pongitive dans l'une des parties latérales de la poitrine, par un pouls dont la dureté est le principal caractère, par une céphalalgie insupportable, par une toux d'abord sèche, ensuite humide, qui amène une expectoration sanguinolente, etc. Quand les malades succombent, on trouve quelquefois dans la plèvre affectée, des productions qui ont une apparence gélatineuse.

2[ème] *Esp.* La Pleurite chronique. *Pleuritis chronica.* La douleur de côté est sourde, parce que la phlegmasie est languissante et peu animée. C'est surtout lorsque le malade tousse qu'elle se fait particulièrement sentir. Il y a de la mollesse, de la petitesse et de la concentration dans le pouls. On observe des pleurétiques qui sont sans aucune fièvre, sans aucune chaleur, qui sont pâles et défigurés, etc. Plusieurs restent dans cet état pendant l'espace de trois ou quatre mois; lorsqu'ils viennent à succomber, ils sont déjà parvenus à un état d'émaciation complète. Si on ouvre leurs cadavres, on trouve dans la cavité du thorax une sérosité blanche comme de la crème; la plèvre est rouge et granuleuse; elle adhère aux côtes ou au parenchyme du viscère, etc.

3[ème] *Esp.* La Pleurite larvée. *Pleuritis larvata.* On appelle ainsi celle qui est masquée par une autre maladie, comme, par exemple, par une fièvre intermittente. La douleur s'établit insensiblement dans la plèvre, pendant que l'affection principale frappe les regards de l'observateur. Il est assez commun de rencontrer la pleurite larvée. Les symptômes les plus caractéristiques, tels que le point de côté, la dureté du pouls, la toux, l'expectoration, semblent s'évanouir pour quelques instans, pour reparoître ensuite avec plus de force qu'auparavant.

4[ème] *Esp.* La Pleurite rhumatique. *Pleuritis rheumatica.* Cette même phlegmasie se cache fréquemment sous l'apparence d'un rhumatisme dans lequel la douleur va et vient, en se montrant vague et incertaine, au lieu d'être fixe, etc.

Tableau de la Pleurite. Tout le monde connoît cette phlegmasie, qui se manifeste par une douleur vive et pongitive de l'un des côtés du thorax, par un pouls dur, fréquent et vibratile, par une toux sèche et réitérée, par une gêne extrême de la respiration. La pleurite attaque communément les hommes forts et vigoureux, en débutant par un frisson plus ou moins intense. Dès les premiers jours de son invasion, elle fournit des crachats plus ou moins écumeux, dans lesquels on distingue des stries sanguinolentes. Souvent les malades n'expectorent qu'avec beaucoup de peine et d'efforts. La fièvre qui accompagne cette affection est marquée par de forts redoublemens, surtout aux approches ou pendant la nuit.

La pleurite occupe tantôt le côté droit, tantôt le côté gauche de la poitrine. On observe que les points douloureux s'émoussent à mesure qu'ils s'étendent pour envahir une plus grande surface. Le thorax percuté ne rend qu'un son mat et obscur. Cette

maladie marche communément avec beaucoup de célérité. C'est vers le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième ou le vingtième jour, que la nature effectue une crise favorable; dans le cas contraire, la mort survient. Il n'est pas rare de la voir se juger par une sueur abondante, par l'hémorrhagie des narines, ou par un flux copieux d'urines sédimenteuses. L'entérorrhée est une terminaison salutaire, lorsqu'elle arrive après que tous les symptômes ont été mitigés.

Malheureusement la pleurite n'a pas toujours les caractères extérieurs que nous venons de lui assigner. Elle a souvent l'aspect et toute la physionomie d'un catarrhe. Dans d'autres cas, elle prend absolument le masque de la consomption pulmonaire. Lorsqu'elle passe, par exemple, de l'état aigu à l'état chronique, elle se cache pendant un laps de temps très-considérable, et ne se prononce qu'à l'instant de la mort. C'est alors seulement que les malades ont la face rouge et animée, la respiration stertoreuse, sibilante et embarrassée, le pouls fort et l'expectoration sanguinolente. Il arrive parfois que les pleurétiques sont conduits au marasme par la continuité des souffrances, et qu'ils s'éteignent sans agonie au bout de trois ou quatre mois. Je n'exposerai point ici tous les faits ultérieurs que découvre l'ouverture des cadavres. On s'étonne de voir la matière, qui transsude de la plèvre frappée de phlegmasie, prendre les attributs de l'organisation, et se convertir en membrane par la phlogose des capillaires. On n'est pas moins surpris de voir une enveloppe si mince présenter néanmoins, dans quelques circonstances, la dégénération lardacée. L'étude de ces transformations pathologiques étoit spécialement réservée à notre siècle, et l'école de Paris a beaucoup fait pour l'approfondir.

Causes organiques. La pleurite attaque plus souvent les jeunes gens et les individus parvenus à l'âge mûr que les vieillards; les enfans n'y sont guère sujets. Triller a vu néanmoins une petite fille de neuf ans qui fut soudainement saisie d'une inflammation de la plèvre, et qu'on auroit pu facilement conserver, si les parens n'avoient pas trop redouté l'opération d'une saignée. On observe également que cette inflammation se déclare plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes, phénomène qu'il faut rapporter en partie aux effets salutaires de la période menstruelle. Enfin, qui ne sait pas que le tempérament propre à chaque individu le dispose plus ou moins aux atteintes de la pleurite? Les personnes qui sont douées d'une constitution sanguine, et dont les vaisseaux se distinguent par leur amplitude, doivent spécialement la redouter. Je pourrois rappeler ici toutes les hypothèses qu'on a publiées touchant les causes organiques de cette phlegmasie; mais les vérités les plus rigoureuses fixent uniquement mon attention.

Causes extérieures. La pleurite se manifeste principalement au commencement du printemps, en automne, ou dans l'hiver. Selon la remarque de Triller, le froid semble condenser et congeler les liqueurs humaines. Il exerce, pour ainsi dire, sur elles le même empire que sur les fleuves et les eaux courantes. De là vient que les individus qui s'exposent journellement aux vicissitudes de l'atmosphère, et dont la sueur est tout-à-coup interceptée après de violens exercices, s'exposent évidemment à contracter cette inflammation. Ceux qu'on nomme à Paris *les forts de la Halle*, meurent presque toujours pleurétiques. Les coureurs, les danseurs, les chasseurs, les laboureurs, les courriers, les voituriers, les voyageurs, les écuyers, les militaires, sont menacés du même sort. M. Broussais cite l'exemple d'une pleurésie chronique qui eut lieu chez un soldat par suite d'un coup de sabre dont le tranchant avoit divisé la plèvre costale.

Traitement curatif. Les médecins qui ont médité les écrits des anciens sur le traitement de la pleurite savent qu'il est un moyen certain de la combattre : c'est de recourir à la saignée. Il faut pratiquer cette opération avec promptitude et aussi fréquemment que le cas l'exige : si on l'exécute trop tard ou avec trop de parcimonie, la vie du malade est dans un grand péril, et toutes les autres ressources de l'art sont illusoires. La section de la veine se fait communément deux fois au bras, du côté affecté. C'est ainsi que procédoit le judicieux Triller, et il a constamment vu que les malades éprouvoient le plus prompt soulagement, et que l'esprit devenoit aussi tranquille que le corps. Si les ardeurs pleurétiques persistent, si le pouls reste dur, inégal et fréquent, si la respiration est toujours laborieuse, on ouvre aussi la veine au bras, du côté opposé, ce qui sert toujours à apaiser les symptômes inflammatoires. Le sage praticien que je viens de citer ajoute du reste qu'il faut se diriger d'après l'intensité de la phlegmasie, d'après les forces, l'âge et la constitution des sujets, etc. Lorsque l'individu est jeune, lorsqu'il est doué d'une stature athlétique, lorsque sa face est rouge et vivement colorée, lorsque les carotides et les jugulaires sont tuméfiées et qu'on craint le délire et la suffocation, on fait tirer le sang avec abondance : la timidité seroit un crime. Mais l'on se conduit autrement lorsque l'individu est maigre, débile et consumé par des maladies antérieures. Il n'y a point de règle universelle à établir.

Certains médecins font appliquer avec un grand avantage, sur le point douloureux, un grand nombre de sangsues ; d'autres préfèrent les ventouses ou les vésicatoires, qu'on appose aux cuisses ou aux jambes, d'après la méthode de Baglivi. Les fomentations, les bains tièdes sont pareillement conseillés. M. le docteur Broussais a su apprécier ces divers moyens avec une sagacité ingénieuse, et il faut lire ce qu'il a écrit sur cet objet. Les malades doivent être rigoureusement privés de toute nourriture animale et succulente. On apaise leur soif par de l'eau d'orge miellée, ou par quelques légers bouillons

composés d'herbes rafraîchissantes, et auxquels on ajoute quelques grains de sel de nitre. A l'hôpital Saint-Louis, on fait usage de l'infusion de tussilage avec l'oxymel simple, de l'eau de veau édulcorée avec le sirop d'althéa ou de violette. On facilite l'expectoration par des juleps gommeux et adoucissans, etc. Au surplus, le traitement le plus difficile à établir, est celui qui convient aux pleurésies chroniques, ou à ces pleurésies perfides qui marchent avec un calme insidieux. Il faut agir avec persévérance quand la nature agit avec lenteur. On prescrit une abstinence prolongée; on prodigue les saignées locales, ou plutôt on les réitère selon le besoin. On promène des emplâtres vésicans sur la poitrine. Il est souvent avantageux de recourir au moxa. On peut plonger les malades dans des bains tièdes, pour achever d'éteindre tous les restes de l'inflammation membraneuse. On tâche de ramener le calme dans les fonctions, à l'aide de quelques préparations opiacées. Il importe de soigner la convalescence des pleurétiques : l'expérience a prouvé depuis long-temps que ceux mêmes qui ont été guéris par le traitement le plus régulier et le plus méthodique, conservent une aptitude singulière à contracter de nouveau ce genre de phlegmasie; ils éprouvent d'ailleurs des anhélations, des essoufflemens, qui proviennent des adhérences que peut contracter la plèvre avec le poumon. Le médecin doit prévoir les récidives et confirmer ses guérisons en prescrivant des règles de conduite sagement appropriées à la situation des malades.

GENRE VIII.

PULMONIE. Pulmonia.

Je conserve ce nom à la maladie que je vais décrire, parce qu'il est devenu en quelque sorte populaire. Stahl ne pense pas que le titre de *phthisie*, qui est également consacré dans le monde et dans les écoles, puisse être conservé, parce qu'il n'exprime, d'après son étymologie, qu'un mouvement de consomption, qui s'établit dans d'autres organes que le poumon. On a publié de longs traités sur la pulmonie. De nos jours, et par les progrès de l'anatomie pathologique, on a mieux appris à la distinguer de plusieurs maladies qui lui ressemblent; et M. Bayle a travaillé fort utilement sur cet objet : cet auteur a établi ses espèces sur des recherches très-exactes; peut-être en a-t-il trop restreint le nombre. Voici toutefois celles qu'il me paroît convenable d'admettre dans l'état actuel de la science :

1ère *Espèce*. La Pulmonie tuberculeuse. *Pulmonia tuberculosa*. Cette espèce est la plus nombreuse, de l'aveu de tous les praticiens. Le poumon se trouve ici parsemé de petites tumeurs ou tubercules, lesquels renferment une matière jaunâtre ou d'un gris cendré; cette matière est quelquefois aussi blanche que du fromage mou : elle est d'abord très-dense; mais elle finit par se

ramollir, et c'est alors qu'elle est rejetée par l'expectoration. Il arrive quelquefois que ces tubercules sont tellement nombreux et rapprochés, qu'ils consument et usent en quelque sorte tout le parenchyme de l'organe pulmonaire; leur volume est très-variable: les plus gros sont comme des avelines; il en est qui ressemblent à des pois; les moindres sont comme des lentilles ou des grains de millet; plusieurs sont renfermés dans un kyste, d'autres en sont dépourvus. Quelques auteurs ont écrit que les tubercules avoient leur siége dans les glandes lymphatiques, et c'est Mascagni qui, le premier, a avancé cette opinion. Mais il est impossible de rencontrer ces glandes dans la substance du poumon, et il est plus probable de présumer qu'ils sont formés aux dépens du tissu cellulaire qui y abonde.

2ème *Esp.* La Pulmonie granulée. *Pulmonia granulata.* C'est M. Bayle qui, le premier, a établi cette espèce. Les livres antérieurs au sien n'en font aucune mention. Il la nomme ainsi, parce qu'elle est caractérisée par de petites granulations presque diaphanes, qui ont la dureté et la consistance du cartilage. Lorsqu'on examine attentivement ces granulations on voit qu'elles sont marquetées par des lignes ou des points noirs, et qu'elles sont d'une transparence remarquable. Cette espèce s'unit souvent à la pulmonie tuberculeuse. Peut-être que ces deux affections ne sont que des variétés d'une même espèce, et peut-être faudroit-il ne pas les séparer. Lorsqu'on ouvre, du reste, les cadavres des individus qui ont succombé à cette maladie, on trouve quelquefois que la substance entière s'est, pour ainsi dire, transformée en un vaste amas de granulations, qui présentent l'aspect brillant des perles. Il est difficile de rencontrer une portion de l'organe qui soit restée saine et intacte.

3ème *Esp.* La Pulmonie glanduleuse. *Pulmonia glandulosa.* Je l'ai fréquemment observée. Elle est presque toujours jointe à l'altération des autres glandes du corps. Ainsi mourut madame la baronne de M***, femme d'une beauté rare, qui étoit venue prendre les douches sulfureuses de Tivoli pour dissiper une tumeur sous-maxillaire. Cette tumeur s'étoit formée lentement et sans douleur. Elle avoit résisté à une multitude de topiques conseillés par divers médecins. Nous observons à l'hôpital Saint-Louis que cette espèce de pulmonie attaque presque toujours des sujets écrouelleux. Il y a ceci de remarquable, que souvent elle ne marche pas d'une manière continue. Au moment où l'on croit que les malades vont empirer, ils se trouvent au contraire dans un état d'amélioration manifeste; et au moment où on les croit mieux, les symptômes font tout-à-coup des progrès rapides. Cette consomption marche et s'arrête par intervalles; elle a le génie et l'allure des scrophules.

4ème *Esp.* La Pulmonie hydatigénée. *Pulmonia hydatigena.* J'ai eu occasion d'observer cette espèce de pulmonie sur une vache laitière. Tout me porte à croire qu'elle est plus commune chez ces animaux que chez l'homme. Les auteurs rapportent néanmoins quelques observations qui prouvent que des personnes ont rejeté des hydatides par la voie de l'expectoration. Ce fait mérite d'être confirmé.

5ème *Esp.* La Pulmonie mélanée. *Pulmonia melanea.* C'est une singulière dégénérescence que celle qui est désignée sous le nom de *mélanose* par les anatomistes modernes; cependant elle

existe, et M. Bayle rapporte des cas qui sont irrécusables. Lorsqu'on incise le poumon, on s'aperçoit que la couleur intérieure de ce viscère est d'un noir luisant comme le jais ou comme l'ébène. Cet organe a véritablement l'aspect métallique; il est même d'une consistance si dure, que le scalpel le pénètre avec beaucoup de difficulté. Lorsqu'on presse avec la main les cellules pulmonaires, il en regorge un pus grisâtre et par grumeaux : ce pus s'échappe par les ramifications bronchiques. On remarque aussi dans la substance du poumon de petites excavations qui contiennent une matière purulente. La dégénérescence mélanée se propage quelquefois jusqu'aux viscères abdominaux.

6ème *Esp.* La Pulmonie calculeuse. *Pulmonia lapidiformis.* Un vieillard mourut à l'hôpital Saint-Louis. Son poumon étoit plein de concrétions qui ressembloient à de petits calculs; lorsqu'on les brisoit, ils offroient l'aspect de la craie. Le même individu s'étoit plaint toute sa vie que sa salive fournissoit de petits graviers. Les malades frappés de la pulmonie calculeuse rendent souvent de petites pierres par l'expectoration. Morgagni parle d'une femme dont le poumon étoit dans un état *sablonneux.* On dit que dans cette circonstance le poumon est très-lourd. Il seroit curieux de constater si cette pesanteur existe dans tous les cas où il y a pulmonie calculeuse.

7ème *Esp.* La Pulmonie osseuse. *Pulmonia osteiformis.* La dégénération osseuse du poumon est un phénomène rare dans l'anatomie pathologique; cependant les auteurs en citent des exemples. M. le docteur Rullier a récemment observé ce fait avec la sagacité qui le distingue. Un médecin anglois avoit été témoin d'un cas absolument analogue. N'est-ce pas à cette espèce qu'il faut rapporter celle qui fait que les malades expectorent des matières véritablement ossifiées?

8ème *Esp.* La Pulmonie ulcérée. *Pulmonia ulcerata.* Il peut arriver que le poumon dégénère et se détruise par une simple ulcération de sa substance. M. Bayle remarque très-bien que, dans cette espèce, les parties malades ne sont point recouvertes par une couche membraniforne, comme les ulcérations qui viennent à la suite des tubercules. J'ai long-temps observé cette espèce chez un individu dont le poumon étoit devenu, pour ainsi dire, cadavéreux. Lorsque ce malheureux malade étoit pris de la toux, il expectoroit des fragmens d'une matière purulente, de la couleur d'un gris de fer, laquelle offensoit l'odorat d'une manière si énergique, que les voisins étoient contraints de s'éloigner. J'avoue que, quelque accoutumé que je sois aux émanations infectes des hôpitaux et des malades, il m'étoit absolument impossible de résister à celle-ci. Après sa mort, on procéda à l'ouverture de son cadavre: le poumon n'étoit qu'un amas horrible de putrilage fétide.

9ème *Esp.* La Pulmonie cancéreuse. *Pulmonia cancrosa.* Partout où le tissu cellulaire abonde, la dégénération cancéreuse peut exister. Il n'est donc pas étonnant que l'anatomie ait pu constater l'existence des tumeurs cancéreuses dans l'intérieur du poumon. Tantôt la substance de cet organe est dure et ferme comme de la couenne; tantôt elle est molle, blanche et pulpeuse comme du fromage gâté. J'ai eu l'occasion d'observer à l'hôpital Saint-Louis trois individus atteints de cette sorte de pulmonie. Leur face étoit d'un jaune plombé et blafard; ils éprouvoient, dans l'intérieur de la poitrine, des douleurs atroces et lancinantes, etc.

Tableau de la Pulmonie. Si je voulois faire entrer dans ce tableau tous les faits que j'ai observés à l'hôpital Saint-Louis, un volume entier ne suffiroit pas pour les contenir. Je me borne à relater ici les traits les plus saillans de cette maladie. Les individus que la pathologie désigne sous le nom de *phthisiques* éprouvent successivement tous les maux qui peuvent accabler l'existence. Dans les premiers temps, ils ne respirent qu'avec une difficulté extrême : ils se plaignent d'une douleur qui a un siége fixe dans l'intérieur du thorax, et qui fait qu'ils perdent haleine au moindre mouvement. Le poumon n'a que des mouvemens rapides et forcés; l'artère brachiale est tendue, et ses vibrations sont dures; à des heures déterminées, les malades sont agités par des frissons et des mouvemens de fièvre qui reviennent surtout le soir; la nuit, ils sont en proie à de violentes quintes de toux. La plupart d'entre eux sont fatigués par une céphalalgie gravative, et il survient dans les articulations des membres thorachiques et abdominaux un état de lassitude accablante; ils éprouvent une chaleur âcre et mordicante à la paume des mains, et souvent à la plante des pieds; tout repos leur est interdit; plusieurs de ces malheureux s'endorment, il est vrai, pendant quelques heures de la matinée; mais ce sommeil les accable, et se trouve remplacé par les plus tristes impressions. Tels sont les premiers symptômes qu'il faut considérer comme précurseurs d'une altération prochaine de l'organe pulmonaire.

Dans le second temps de la maladie, la toux augmente; elle s'exaspère après les repas; il arrive même que l'estomac s'affecte sympathiquement, et qu'après plusieurs nausées fatigantes, ce viscère rejette les matières alimentaires. La douleur se concentre davantage sur l'organe de la respiration; ses contractions sont plus marquées vers le soir, et le matin elles sont suivies d'une expectoration qui prend de jour en jour de la consistance. Les crachats deviennent épais, écumeux, et sont parfois mêlés de stries de sang; l'embonpoint diminue, et, à mesure que la dégénération intérieure s'établit, la fièvre, qui avoit été d'abord foible et irrégulière, prend le caractère d'une leucopyrie quotidienne rémittente. Il se manifeste des exacerbations, durant lesquelles les joues se colorent et s'animent d'un feu insolite; on remarque aux pommettes une teinte rose circonscrite; les lèvres sont rouges et les yeux sont saillans; la soif est brûlante, et souvent il y a des picotemens insupportables dans le larynx. Les malades n'éprouvent du soulagement que le matin, à cause des sueurs qui inondent leur corps; mais la fièvre dévorante se rallume encore vers le milieu de la journée et recommence ses mouvemens destructeurs.

Enfin le troisième degré de cette affection désespérante se déclare. L'oppression est à son comble; la toux est moins fréquente; mais l'expectoration qui en est le résultat est plus abondante; l'haleine est fétide, et les crachats sont tantôt jaunes, tantôt noirs, tantôt

verdâtres ; ils présentent beaucoup de variété dans leur nature : souvent c'est le pus rendu dans toute sa pureté ; dans d'autres cas, c'est un mélange de mucus et de sanie ; quelquefois ce sont des grumeaux d'une substance caséeuse. Nous avons vu une femme qui rejetoit de véritables graviers, une autre de longs filamens albumineux. L'odeur qui s'exhale de ces diverses matières est difficile à supporter. J'ai donné des soins à un poète dont le poumon ressembloit à un cloaque : lorsque sa vomique se vidoit, ceux qui vouloient l'approcher étoient, pour ainsi dire, asphyxiés. D'autres accidens non moins funestes se manifestent successivement ; la pulmonie imprime de plus en plus à tous les organes les hideuses empreintes d'une destruction inévitable ; le marasme s'accroît ; les joues se cavent à mesure que les muscles se dessèchent ; les ailes du nez, les oreilles, les tempes, paroissent comme affaissées dans ce décharnement général. Chez les femmes, les menstrues se suppriment, et c'est le signe le plus fatal de cette consomption dévastatrice. Alors la vie d'assimilation interrompt ses actes réparateurs ; les sueurs, les selles des phthisiques, tout est colliquatif ; leurs cheveux tombent ; leurs ongles se recourbent ; leur voix devient rauque, et en quelque sorte sépulcrale ; le délire vient par intervalles s'emparer de leur cerveau, qui ne conserve que des impressions fugitives. Ils gardent la position horizontale, qu'ils ne pouvoient conserver dans le commencement de leur maladie. Leurs derniers momens s'écoulent dans des défaillances continuelles. Ce qu'il y a de véritablement extraordinaire dans cette effroyable décomposition, et ce qui fait admirer la Providence, c'est la cessation momentanée de sa marche et de ses ravages, chez les femmes qui deviennent enceintes. On diroit que la nature, qui n'a en vue que le maintien des espèces, suspend à dessein, pour quelques instans, la destruction d'un individu qui devient nécessaire au but suprême qu'elle se propose. Ajoutons que c'est principalement sur la fin de l'automne que ces infortunés terminent leur existence. Leur chute est, pour ainsi dire, en harmonie avec celle de la végétation. C'est quand les arbres se dessèchent, c'est quand la terre se couvre de feuilles mortes, qu'ils rendent le dernier soupir. Ils sont enterrés avec les débris de la nature attristée ; et la saison qui voit tout périr devient aussi, pour ceux qui les aiment, la saison des larmes et des regrets :

Jacent quibus cruenta tussis imperat
Locis in omnibus.

Les phénomènes moraux qui se passent chez les phthisiques méritent surtout une attention sérieuse de la part du médecin philosophe. L'impression particulière que cette maladie exerce sur le système nerveux donne plus d'énergie aux affections de leur âme. Tout le monde sait qu'ils sont en général plus irascibles et plus impatiens. On les voit s'irriter sans cesse contre leurs médecins et contre les personnes employées à leur service. Ils changent à tous les instans d'humeur et de volonté ; tantôt ils se

croient dévoués à une mort certaine, versent des larmes sur leur sort, et partagent les angoisses de ceux qui les entourent; tantôt ils déploient le plus grand courage, et leur caractère est d'autant plus stoïque, qu'ils approchent de leur fin. Mais le plus souvent ils sont remplis d'espérance, et, s'abusant continuellement sur leur situation, ils expliquent toujours à leur avantage les symptômes les plus inquiétans. C'est ce qui est arrivé à un jeune médecin déjà célèbre, qui néanmoins avoit singulièrement approfondi par ses recherches anatomiques la théorie de cette affection. Il s'imaginoit n'avoir qu'un simple catarrhe du poumon, et a conservé cette illusion juqu'au tombeau. En général, le délire même des phthisiques a quelque chose de sérieux qui approche de la régularité de la raison. On en voit, par exemple, qui conçoivent les projets les plus vastes, et qui meurent sur la route de l'ambition, en se donnant beaucoup de peine pour acquérir des biens ou des emplois dont ils ne jouiront pas. Mais est-il un phénomène plus extraordinaire que cette exaltation des facultés cérébrales, qui semble prendre plus d'énergie chez un individu qui touche au terme de sa vie! Je me souviens d'un homme du peuple, qui, avant de rendre le dernier soupir, harangua ses proches avec une éloquence très-pathétique, et qui surpassoit ses moyens d'élocution ordinaire. Les phthisiques des deux sexes ont d'ailleurs les sens très-portés aux besoins physiques de l'amour. Il en est qui nourrissent continuellement les passions les plus ardentes, qui s'attachent, qui brûlent et qui sont en proie à des désirs incoercibles. On a souvent parlé dans le monde d'une jeune femme douée d'une beauté accomplie, adorée par le duc de ***, qui se para avec un soin infini le jour même de sa mort, et qui la veille avoit été infidèle.

Au surplus, la pulmonie est devenue une maladie si générale, qu'elle affecte même nos animaux domestiques. C'est ainsi qu'à Paris on la voit très-souvent se manifester chez les vaches laitières, ainsi que M. Huzard en a très-bien fait la remarque. Elle a lieu principalement lorsqu'on leur fait faire de trop longues routes sans prendre aucun repos; lorsqu'on épuise en elles les forces vitales, en les soumettant de trop bonne heure au travail de la gestation; lorsqu'on ne leur donne pas assez de nourriture, ou lorsqu'on les frappe avec trop de force pour les faire marcher. La même affection se manifeste chez celles qu'on fait coucher sans litière, qu'on accumule dans des étables, au point qu'elles peuvent à peine respirer, etc. Combien n'est-il pas de ces vaches qui vèlent en chemin et tombent gravement malades! C'est alors qu'elles sont prises d'une fièvre qui développe bientôt tous les symptômes de la pulmonie. La toux de ces animaux est rauque; l'expiration s'opère avec une difficulté extrême, et l'on diroit que l'air éprouve une série d'obstacles à mesure qu'il s'échappe de l'organe respiratoire. Ce symptôme peut subsister ainsi plusieurs années. Mais si la maladie s'aggrave, le pouls s'accélère; les vaches sont agitées par des frissons; elles perdent la faculté ruminante; quelques-unes d'entre elles sont stimulées par l'ardeur du coït, comme cela arrive dans l'espèce

humaine. Leurs derniers momens sont effrayans : elles grincent des dents ; une matière ichoreuse, purulente, s'écoule de leurs naseaux ; l'odeur de cette matière est cadavéreuse, ce qui est le plus sinistre des symptômes. Lorsqu'on ouvre le poumon de ces animaux morts, on y trouve une multitude de tubercules ; le parenchyme de cet organe est dur, épais, et plus pesant que de coutume ; il est quelquefois frappé de mélanose. On y trouve, dans d'autres cas, des hydatides ou des abcès vides de pus. Les chevaux qui courent avec tant de précipation dans une ville aussi humide que Paris, sont exposés aux mêmes accidens.

Causes organiques. Il y a presque toujours uniformité de conformation chez les individus que la pulmonie attaque d'une manière spéciale. Ils se distinguent communément des autres par une habitude de corps grêle, par une peau douce, fine et délicate, blanche dans toute sa surface, par un visage d'un coloris animé et agréable à l'œil, particulièrement aux pommettes, par des dents blanches, dentelées et transparentes, par un cou long et par des épaules élevées. La poitrine est en général étroite et plate ; il y a un rétrécissement à la partie supérieure et à la partie inférieure de cette cavité : ce rétrécissement porte principalement sur la largeur ; c'est pourquoi le diaphragme est très-concave ; souvent le rachis est courbé. La pulmonie attaque généralement les femmes plutôt que les hommes. Observons néanmoins que cette assertion n'est pas toujours vraie, du moins en Angleterre ; et M. Woolcombe y a remarqué que, par les progrès de cette maladie, il y périssoit un tiers de plus d'individus appartenant au sexe masculin. Il faut attribuer ce phénomène aux travaux, aux professions pénibles des hommes, et spécialement des marins, qui, exposés à toutes les vicissitudes et à toutes les intempéries des saisons, combattent la fatigue et le froid par le dangereux abus des liqueurs alcooliques. C'est surtout depuis la puberté jusqu'à l'âge mûr qu'elle exerce ses ravages : elle est rarement observée chez les enfans. On ne sauroit certainement se refuser à admettre les causes héréditaires. Un auteur a mis son esprit à la torture pour prouver que ces causes n'existent point. N'est-ce pas nier les faits les plus avérés ? Il est inutile de citer des exemples. On peut se convaincre par l'expérience journalière que le tempérament lymphatique dispose particulièrement le parenchyme du poumon aux atteintes de la phlogose. Mais, à l'hôpital Saint-Louis, cette phlogose est presque toujours le résultat d'une maladie antérieure. Nous y voyons à tous les instans que les péripneumonies chroniques, que les longs catarrhes, que les scrophules, que la rétrocession de plusieurs maladies cutanées, que l'asthme, etc., contribuent de la manière la plus puissante à son développement. On y reçut, il y a quelques mois, une pauvre femme chez laquelle la diathèse scorbutique finit par opérer la fonte purulente des lobes pulmonaires ; la syphilis peut avoir les mêmes suites. Lorsque la suppuration est établie, quelle que soit la cause qui lui ait donné naissance, les symptômes généraux sont toujours les mêmes.

Causes extérieures. Il semble que la pulmonie soit propre à certains climats, spécialement à ceux dont la température est humide et inconstante ; elle est surtout fort commune en Angleterre. M. le docteur Woolcombe, que je viens de citer, a publié des tables comparatives qui sont le résultat de sept années d'observations dans le dispensaire de Plymouth. Il a eu pour but de démontrer combien la proportion des malades qui meurent phthisiques devient chaque jour plus effrayante. Ces désordres de l'organe pulmonaire appellent autant l'attention par leur fréquence que par leur funeste terminaison. Il est affreux de penser que cette funeste maladie enlève tous les ans en Angleterre près de cinquante-cinq mille individus. A Paris également, les causes extérieures que nous avons le plus à redouter, sont sans contredit le froid et l'humidité, qui agissent en rompant l'équilibre d'action qui existe entre le poumon et la peau. Tous les ans, nous voyons succomber un certain nombre de jeunes dames qui, pour vouloir sacrifier à la mode, ne se couvrent qu'avec les vêtemens les plus légers, et qui sont ainsi les victimes des intempéries aériennes. Il en est qui ont péri pour s'être serré la taille avec des corsets. Tout ce qui répercute avec vitesse la transpiration peut déterminer cette maladie : de là vient que les porteurs d'eau, les chanteurs des rues, etc., viennent si souvent à l'hôpital Saint-Louis réclamer nos soins contre cette phlogose profonde et presque toujours incurable. Les ouvriers qui vivent dans une atmosphère chargée de molécules irritantes, tels, par exemple, que les cardeurs de laine, les perruquiers, les plâtriers, les marbriers, les maçons, les mineurs, etc., ont à craindre le même accident. Une plaie produite par une arme à feu ou par un instrument tranchant a pu devenir, dans quelques circonstances, une cause déterminante de la pulmonie. Les sollicitudes du ménage, les fatigues de la gestation, et plus encore celles de la lactation, enlèvent tous les ans beaucoup de mères tendres à la société. Qu'on calcule aussi le nombre des personnes que nous perdons par les excès de la table, par l'abus des liqueurs spiritueuses et des plaisirs de l'amour, par l'effet de la masturbation, par les tristes impressions qui s'effectuent à chaque instant sur le moral ! etc.

Traitement curatif. La pulmonie est une affection qu'il importe de prévenir, et dont il faudroit étouffer le germe dès sa naissance : car il est une époque de son développement et de ses progrès où elle se montre absolument inaccessible à tous les moyens de l'art. Qu'elle est triste la situation d'un médecin qui n'a pas la faculté d'adoucir les plus horribles souffrances, et qui se voit continuellement forcé de bercer ses malades dans des espérances qu'il n'a pas lui-même ! Il est vrai que l'amour de l'existence nous rend toujours crédules et confians; et, malgré le péril qui nous menace, nous aimons à croire qu'il existe un remède surnaturel qui pourra nous guérir, ou qui pourra du moins tempérer l'activité cruelle de nos maux. Au surplus, quelle que soit l'intensité des symptômes qu'on ait à combattre, l'humanité prescrit à l'homme de l'art de déployer

toutes ses ressources. L'air étant la pâture du poumon, c'est la première chose qu'il faut changer ou modifier pour la curation de cette funeste pneumonose. Il convient en conséquence de placer les phthisiques dans une température uniforme et modérée. Ils doivent même, quand le hasard les a fait naître dans des pays froids et humides, s'en expatrier pour toujours, et aller vivre dans les pays chauds. Plusieurs essais avantageux ont déjà signalé l'utilité de ce précepte. Les connexions intimes de l'appareil respiratoire avec l'appareil digestif nécessitent un régime doux et une nourriture qui exige peu d'action de la part des organes assimilateurs. On donnera des consommés, des gelées, des conserves, ou des viandes blanches, ainsi que des légumes cuits sans assaisonnement et sans apprêt. Toutes les boissons seront douces : les tisanes mucilagineuses, composées avec la chair de veau, de poulet, de tortue, obtiendront une préférence incontestable. Enfin, on s'efforcera d'établir un parfait équilibre entre le physique et le moral de l'homme malade; car, ainsi que je l'ai observé tant de fois, rien ne contribue tant à pervertir le type de cette affection chronique que le caractère impatient de ceux qui en sont atteints. Ils sont les premiers à déconcerter les efforts de l'art et l'ouvrage de la nature, en s'exposant aux vicissitudes de l'atmosphère, en faisant usage d'alimens nuisibles, en se livrant à leurs inquiétudes ou à leur irascibilité, etc. Quand toutes ces précautions seront prises, c'est alors qu'il faudra essayer successivement cette longue série de procédés si souvent nuls ou du moins fort incertains. Je vais les exposer avec le laconisme philosophique qui convient à l'exactitude des sciences modernes.

Dans la première période de la pulmonie, quand la phlogose consomptive des lymphatiques s'annonce par des hémoptysies fréquentes, quand les douleurs pectorales sont violentes, quand la respiration est difficile, quand le pouls est très-dur, il faut faire une saignée considérable du bras ou du pied. Si cette opération soulage le malade, on la réitère, mais toutefois avec prudence et réserve; car elle est loin de convenir à tous les tempéramens et à toutes les espèces de pulmonie. Les praticiens mettent ce moyen en première ligne, parce que tous les remèdes tournent au détriment des phthisiques, toutes les fois qu'on n'a pas eu le soin préalable de détourner les congestions qui tendent à se former dans le tissu des lobes pulmonaires. On suit la même indication par des exutoires et des stimulans extérieurs. J'ai vu le moxa arrêter d'une manière prodigieuse le progrès d'une phlegmasie parenchymateuse du poumon chez une dame dont les glandes maxillaires étoient d'ailleurs engorgées par le vice scrophuleux. Je n'hésite donc point à le conseiller; car je suis convaincu que, s'il est un moyen de modérer la marche de la phthisie pulmonaire, ce moyen n'existe que dans un emploi sage et éclairé de la méthode perturbatrice. C'est Hippocrate qui, le premier, nous a suggéré l'idée ingénieuse d'établir et de multiplier les foyers d'irritation à la surface du corps pour opérer des révulsions salutaires. Il seroit superflu de redire ici

toutes les idées émises depuis l'apparition de ce grand homme sur les effets de l'application du fer rouge, des ventouses, des cautères, des sétons, des vésicatoires, et de tous les topiques âcres et rubéfians. On les place communément sur les parties du corps qui, à l'aide du tissu cellulaire, entretiennent des communications sympathiques avec le système de la respiration.

La liste des substances qu'on emploie à l'intérieur est infinie. Quelques auteurs, et particulièrement Thomas Reid, proposent de faire diversion à la phlogose pulmonaire par des doses plus ou moins réitérées d'ipécacuanha introduites dans l'estomac, et dont l'action irritante imprime par contiguité d'heureuses secousses à toute la masse pulmonaire. On a fait usage du tartre stibié pour remplir la même indication, et on cite des guérisons qu'on dit avoir été le résultat de ce procédé. Ce procédé néanmoins a trouvé beaucoup de contradicteurs. On ne doit pas être moins circonspect sur l'administration des purgatifs. Le quinquina n'arrête point, comme on l'a prétendu, la fonte suppuratoire des poumons. Dans certains cas, il ne fait qu'exaspérer au contraire les mouvemens destructeurs de la leucopyrie consomptive. L'opium paroît plus propre à arrêter la décomposition tabifique. Un médecin de nos provinces s'est attiré un grand renom en prescrivant le laudanum liquide de Sydenham, à petites doses, dans toutes les boissons de ses malades. Le but qu'il se propose par cet emploi continuel du plus puissant des narcotiques, est de stupéfier et d'engourdir en quelque sorte l'organe respiratoire. On a mis à contribution la classe si nombreuse des substances réputées vénéneuses. Busch a préconisé les feuilles de l'aconit, et M. Valli celles de la mandragore. Ce dernier prétend qu'à l'île de Zante, les dames vouées à l'exercice de la médecine usent de cette plante pour guérir une multitude de maladies chroniques. Ceux qui en prennent la poudre éprouvent d'abord un délire furieux; le calme succède bientôt; les urines sédimenteuses, ainsi que les sueurs, coulent avec abondance. La ciguë et la morelle ont eu un moment de vogue. Je ne crois pas toutefois aux assertions de cette nuée de docteurs trompés ou trompeurs, dont les expériences ont été trop heureuses pour mériter quelque confiance. Je répéterai ce que disoit d'eux, par dérision, mon illustre ami le professeur Barthez : *questi sperimentatori sono troppo felici.* Le soufre est certainement un remède salutaire pour la pulmonie. Une femme, menacée par les premiers symptômes de cette affection, fut bientôt rétablie pour s'être mise baigneuse au service des bains de Tivoli. On sait que Galien envoyoit ses malades à Naples ou en Sicile pour y respirer les émanations des volcans. Le soufre étoit le médicament favori qu'employoit en semblable cas un savant praticien de Montpellier M. de Lamure. Qui n'a pas entendu parler des changemens heureux que produisent tous les ans les eaux de Bonnes, celles de Cauterets, de Saint-Sauveur, de Bagnères-de-Luchon! etc. Au retour de la belle saison, combien de phthisiques impatiens tournent

leurs regards vers les Pyrénées! M. Baumes, dont l'autorité est d'un si grand poids en thérapeutique médicinale, donne de grands éloges aux eaux du Mont-d'Or. On est encore si peu avancé dans le traitement de la phthisie pulmonaire, qu'on s'attache avec avidité à toutes les substances dont le hasard ou l'expérience ont pu révéler les avantages. Mais je ne crois guère à tous ces baumes usités, qui ne font qu'exaspérer la fièvre par leur âcreté stimulante; on ne doit rien attendre ni de celui du Pérou, ni de celui de la Mecque. Quelques personnes ont une grande confiance dans les sudorifiques. L'antimoine diaphorétique seroit hors de prix, disoit Stahl, s'il produisoit les effets que lui attribue Sylvius pour les ulcères internes.

Tous les prétendus spécifiques ne sont que des moyens mensongers. Qu'est devenu l'anti-hectique de Poterius? Le crédule M. Dufresnoy s'imaginoit guérir les phthisiques avec l'*agaricus piperatus* et l'*agaricus deliciosus*. Quelques auteurs se sont réunis pour mettre en crédit le lichen d'Islande, et mon très-habile collègue M. Regnault a composé en anglois une dissertation intéressante sur ce médicament, qui est utile dans beaucoup de circonstances. J'estime peu le marrube blanc, dont on a ridiculement vanté la décoction. D'après les recherches des modernes sur la nature des phlegmasies, on explique aujourd'hui ces guérisons merveilleuses attribuées à l'usage de telle ou telle drogue médicamenteuse. Presque toujours les pulmonies dont on croit avoir arrêté la marche n'étoient que des catarrhes ou des péripneumonies chroniques. On administre beaucoup les mucilagineux, comme propres à ralentir la fermentation suppuratoire; on prodigue les bouillons de mou de veau et de poulet, ainsi que ceux de limaçon et de la chair de tortue; on donne des gelées, des viandes blanches, des boissons rafraîchissantes d'orge et de gruau, etc. Les alimens et les remèdes chauds ne feroient qu'ajouter à l'embrasement intérieur. Le lait d'ânesse et celui de chèvre sont conseillés dans presque tous les cas : on les emploie dans toute la France. L'émulsion tirée des glands du chêne a eu une grande faveur en Espagne. La médecine pneumatique est une chimère. Les airs factices de nos chimistes n'ont jamais guéri un seul malade; l'air qu'on respire dans les étables n'est pas plus salubre. Les fumigations provoquent la toux et portent le trouble dans les voies aériennes. Aucun de ces moyens sans doute ne surpasse les avantages qu'on peut retirer d'un voyage sur mer, ou de l'équitation : il faut de l'exercice, et mettre dans une action continuelle les muscles du tronc, sans toutefois exposer le malade à des fatigues trop énervantes. Je reviens à l'opium, dont on pourroit, je pense, tirer un parti fort salutaire, si on l'employoit continûment et sous toutes les formes dès le début de l'inflammation. En finissant cet article sur le traitement de la pulmonie, je ne laisse dans l'esprit de mes lecteurs que des doutes et des incertitudes. Mais pourquoi ne pas avouer que, dans le genre d'étude auquel nous nous livrons, il est des problèmes encore insolubles? Montrer les lacunes de la science, n'est-ce pas travailler à ses progrès?

SIXIÈME FAMILLE.

LES ANGIOSES.

La famille des angioses se compose de toutes les maladies qui attaquent le système vasculaire sanguin. Les faits pathologiques qui s'y rapportent sont extraordinairement nombreux, et s'y trouvent mieux coordonnés depuis que la physiologie des artères et des veines a été perfectionnée par les travaux des modernes. C'est ainsi que cette famille, si intéressante pour le nosologiste, rapproche et place d'abord sous le même point de vue la cardiopalmie et la syncope, qui offrent tant de points de contact par l'analogie frappante de leurs phénomènes. C'est ainsi qu'on voit se rattacher naturellement à cette même histoire toutes les altérations physiques du cœur, ainsi que des vaisseaux dont ce merveilleux organe est en quelque sorte la source ou le confluent. Parmi ces divers genres d'affection se trouvent principalement les anévrismes, les varices, les tumeurs hématodes, etc. Ces vaisseaux, qu'Hippocrate appeloit *les fleuves de la vie,* sont eux-mêmes traversés et nourris par une multitude de ramifications vasculaires, que l'art des injections peut rendre apparentes, et qui jouent un rôle dans un grand nombre de phénomènes morbifiques.

La fréquence des hémorrhagies dans les fièvres aiguës, l'identité des troubles qu'elles suscitent dans l'appareil vasculaire, le *molimen* salutaire qui les prépare, les efforts critiques dont elles sont l'heureux résultat, les changemens qu'elles apportent dans les principales fonctions de l'économie animale, les indications curatives qu'elles remplissent, etc., tout annonce et démontre l'affinité de ces deux genres d'affection. Pour en donner une histoire complète, il convient du reste d'abjurer les théories hydrauliques qu'on a vainement tenté de faire servir à l'explication des faits qui les constituent.

Nous suivrons la méthode que nous avons déjà adoptée dans cet ouvrage. Avant d'offrir à nos lecteurs la série des affections qui appartiennent à la famille des angioses, nous rappellerons succinctement les phénomènes relatifs à l'action physiologique des vaisseaux artériels et veineux. La faculté contractile du système vasculaire a constamment occupé les observateurs. Elle est l'agent premier de cette double circulation, d'où dérivent les actes les plus importans des fonctions assimilatrices. Le cœur surtout possède au degré le plus éminent cette puissance de contraction que la nature semble avoir rendue indépendante de notre volonté individuelle pour des fins salutaires à notre conservation.

Cette faculté contractile a été également départie par la nature aux plus petites ramifications artérielles. Il est même constant qu'elle s'y déploie avec plus d'énergie et

de persévérance que dans les gros vaisseaux. Le célèbre John Hunter a vu ses étonnans phénomènes se continuer dans la matrice des quadrupèdes, alors même qu'elle étoit séparée du corps de l'animal.

Les physiologistes admirent tous les jours dans leurs expériences la relation harmonique qui existe entre la force du cœur et celle des artères. Quand cette relation est détruite, les plus grands désordres se manifestent. Il est du reste des parties de notre corps qui réclament une circulation plus vive, et d'autres une circulation plus lente. C'est pour cela sans doute que la nature a isolé en quelque sorte les fonctions de ce vaisseau remarquable désigné sous le nom de *veine-porte*.

Le sang qui circule dans le système vasculaire doit être considéré comme le mobile le plus essentiel de l'économie vivante. Les anciens l'envisageoient avec raison comme le principe actif de tous les mouvemens du corps, comme l'un des plus grands et des plus importans phénomènes de l'animalité : aussi semble-t-il affluer davantage dans les organes, en raison de la part plus ou moins active qu'ils prennent à l'exercice des fonctions. On sait, par exemple, que des vaisseaux très-considérables se distribuent à l'organe cérébral; on sait aussi que l'estomac, le foie, la rate et les intestins reçoivent une quantité prodigieuse de sang; les muscles destinés à de grands efforts sont, pour ainsi dire, imbibés de ce liquide vivifiant.

Le sang est dans un état de fluidité continuelle, tant qu'il est sous l'empire des forces vitales. L'objet final de l'impulsion que lui imprime l'action contractile des vaisseaux est de le préserver des altérations auxquelles l'exposeroit un seul instant de repos. Cette condition est absolument nécessaire pour qu'il subisse la loi indispensable de la circulation : c'est par cette fluidité extrême qu'il s'introduit dans les ramifications vasculaires les plus déliées, qu'il porte à tous les viscères les matériaux des sécrétions les plus précieuses. Hunter compare le sang des artères à l'eau de la mer, et le sang des veines à l'eau des rivières qui viennent s'y décharger.

Le sang jouit des facultés analogues à celles de toutes les parties solides dont le corps humain se compose. Les physiologistes modernes le représentent comme une chair liquide, vivante, animée, qui dispense partout les trésors d'une nutrition bienfaisante. Ce que les chimistes ont écrit en dernier lieu sur sa composition et sur l'identité de ses élémens dans les diverses maladies de l'homme est dénué de fondement et absolument hypothétique. Dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis j'ai pu procéder à une analyse véritablement médicinale de ce liquide. Or j'ai déjà démontré dans mes *Nouveaux Élémens de Thérapeutique* que le sang des personnes scorbutiques différoit essentiellement du sang qui circule dans les vaisseaux des personnes saines et bien portantes; qu'il étoit dépourvu de sérosité, et qu'il conservoit une proportion prodigieuse de fibrine aux

dépens des muscles qui en sont dépourvus : ce qui explique la maigreur, la pâleur et la flaccidité de ces organes.

Il cst constant, par l'observation, que le sang, dans les fièvres adynamiques, dans le typhus, dans les cancers et autres affections de ce genre, est singulièrement altéré dans sa nature; qu'il exhale une odeur putride très-manifeste, avant même que la vie ait abandonné les solides; et ce qui a été écrit sur un semblable sujet par quelques médecins appartenant à la secte des humoristes n'est pas dénué de toute vraisemblance. De là vient que les cadavres des individus qui, avant leur mort, sont recouverts de pétéchies nombreuses, se décomposent avec tant de célérité, qu'on est souvent forcé de hâter l'instant de leur sépulture.

Qui ne sait pas que, dans l'ictère, la sérosité du sang tiré par l'opération ordinaire est d'une teinte jaunâtre et analogue à celle qu'il présente dans les fièvres gastriques? La pâleur du sang chez les phthisiques annonce manifestement que les fluides dans l'économie sont susceptibles de contracter différens genres d'altération qu'on n'a point encore convenablement appréciés. Un pareil fait est indubitable. Certains physiologistes n'ont-ils pas d'ailleurs constaté par leurs observations que le sang d'un vieillard est plus rapidement corruptible par l'influence de l'air atmosphérique que le sang qui jaillit des veines d'un homme jeune et vigoureux.

Au surplus, il peut arriver que le sang soit doué de toutes les conditions requises pour sa vitalité, mais que les lois ordinaires de sa circulation soient troublées par l'effet d'une conformation vicieuse de l'organe du cœur. Les valvules aortiques acquièrent quelquefois une consistance qui est, pour ainsi dire, cartilagineuse. Lorsqu'une semblable disposition existe, après chaque systole, le sang reflue souvent vers le ventricule gauche. Il importe que l'individu ainsi affecté s'abstienne de toute agitation violente, parce qu'alors ce liquide éprouve les plus grands obstacles dans son mouvement; il subit des retards et des stagnations dans presque toutes les parties du corps, d'où dérive cette coloration bleuâtre de la peau, qui, depuis quelques années, a spécialement fixé l'attention des pathologistes.

Ce phénomène arrive pareillement lorsque le trou de Botal ne se ferme point après la naissance, et lorsqu'une communication reste établie entre le côté droit et le côté gauche du cœur. Nous avons eu occasion de remarquer un petit nombre de sujets qui étoient dans ce cas, et que le moindre exercice mettoit en danger d'être suffoqués. Ils ne pouvoient s'agiter, se livrer à la colère, chanter, pousser des cris, courir, monter à cheval, etc., sans que leur visage ne prît une couleur bleuâtre ou livide. Ces sortes d'individus ne fournissent point communément une très-longue carrière, et l'examen de leurs cadavres démontre presque toujours la communication immédiate entre les deux ventricules dont nous venons de faire mention.

On conçoit aisément que, dans ces divers cas, le sang reçoit avec difficulté les modifications que doit lui imprimer l'air respiré dans l'intérieur de l'organe pulmonaire. Or ces modifications sont indispensables pour l'exercice régulier de toutes les fonctions. La nature paroît en attester la nécessité par la texture éminemment celluleuse du poumon, par la multitude d'artères et de veines qui viennent de toutes parts se ramifier à la surface de ce viscère, comme pour y conduire le sang, et l'exposer davantage au contact de l'air atmosphérique.

Le système vasculaire, considéré dans son ensemble, est la source d'une multitude de maladies. On connoît les thèses fameuses soutenues à l'école de Stahl sur cette importante matière. A combien de désordres la fonction circulatoire n'est-elle pas sujette! Les vaisseaux peuvent éprouver une sorte de gêne et de compression; leur faculté contractile peut s'affoiblir, les humeurs perdre leur fluidité, les excrétions et les sécrétions rencontrer des obstacles. On reconnoît facilement à la simple vue les individus chez lesquels la susceptibilité nerveuse est mise en jeu par la prédominance du système sanguin : leur embonpoint est en général vif et coloré; ils se plaignent d'éprouver des éblouissemens, des vertiges, des cardialgies, des élancemens dans la région du cœur, et mille autres incommodités qui fatiguent excessivement les organes. Stahl a démontré tous les maux qui dérivent des difficultés qui s'opposent au cours du sang à travers les ramifications nombreuses de la veine-porte. C'est à cette cause qu'il faut rapporter les spasmes abdominaux qui tourmentent presque tous les hommes condamnés à mener une vie sédentaire.

Les idées de Stahl sur ce sujet ont été fort utiles à la médecine. On explique aisément par quel mécanisme le cœur chasse le sang et le pousse jusqu'aux extrémités artérielles; mais on n'explique pas aussi bien le retour du sang par le moyen des veines; en effet, ce liquide monte, pour ainsi dire, perpendiculairement des parties inférieures et en sens inverse de sa pesanteur naturelle; la force contractile des vaisseaux qui le ramènent est d'ailleurs peu énergique, et l'on sait que le pouls se fait à peine sentir dans les dernières artérioles, etc.

Il faut donc d'autres secours pour empêcher la stagnation du sang et déterminer son retour vers l'organe du cœur. Stahl pense que ce retour est favorisé par un mouvement tonique et vital, qui est un des phénomènes les plus importans dont la physiologie puisse s'occuper. On compte aussi parmi les causes déterminantes du retour du sang par les veines, les pulsations alternatives des artères adjacentes, un reste de force impulsive primitivement communiqué par le premier agent de la circulation, la foible contraction des fibres dont les veines sont douées, aussi-bien que les muscles circonvoisins, le secours des valvules, etc.

Quand les fibres vasculaires sont relâchées, la marche du sang est ralentie, et il s'opère des stagnations pernicieuses. Souvent l'action inégale de la contractilité vasculaire fait que le sang s'accumule et se rassemble en plus grande proportion dans certains systèmes. Il en résulte nécessairement des congestions, une sorte de *molimen* hémorrhagique, un sentiment de pesanteur et d'engourdissement dans tous les membres, etc. De pareils symptômes sont ordinairement occasionnés par une vie trop uniforme et trop sédentaire, par le manque des boissons, la privation des délayans, l'abus des spiritueux, etc.

Le retour du sang vers le ventricule droit du cœur s'effectue par la veine-cave qui traverse le trou tendineux du diaphragme. Lorsque ce sang circule avec trop de lenteur, lorsqu'il éprouve des obstacles dans le système de la respiration, il en résulte cette affection particulière connue sous le nom d'*incube* ou de *cauchemar*, affection intermédiaire entre l'état de sommeil et celui de la veille, qui appartient à la famille des pneumonoses et qui est très-familière à ceux qui s'endorment dans une mauvaise position. Quelquefois le sang éprouve des retards dans l'intérieur du poumon : ce qui donne lieu à des dyspnées, à des oppressions asthmatiques, à des vomissemens hémoptoïques, et à d'autres phénomènes différens de ceux qui proviennent du mucus catarrhal accumulé dans les bronches ou dans les vésicules de l'organe respiratoire.

Quand le flux utérin est supprimé, ou quand la proportion de cette excrétion habituelle éprouve une diminution sensible, le sang doit nécessairement refluer dans les vaisseaux hypogastriques, ensuite dans la veine-cave, le ventricule droit du cœur et le poumon. De là vient que les femmes mal réglées respirent quelquefois avec une difficulté extrême. Que de maux ne faut-il pas attribuer au mouvement irrégulier du sang dans les veines hémorrhoïdales externes! N'est-ce pas de cette unique cause que proviennent les spasmes qui ont lieu dans la région des lombes, autour de l'os sacrum et de l'os ischion de la cuisse, douleurs que l'on prend souvent mal à propos pour des affections rhumatisantes, etc.?

La famille des angioses comprend à la fois les affections du système artériel et celles du système veineux. Les affections du premier de ces systèmes ne sont pas aussi connues qu'on le pense communément. C'est ainsi, par exemple, qu'on trouve toujours les artères intactes, quel qu'ait été le genre de mort de l'individu. Si l'on remarque quelquefois une rougeur extraordinaire dans les membranes de ces vaisseaux, cette rougeur est plutôt due à la présence du sang qu'à un état de phlegmasie. Il est manifeste cependant que, dans certaines circonstances, les artères éprouvent des altérations dans leurs propriétés vitales, comme le prouve la simple considération des fièvres essentielles.

La nature, il est vrai, semble avoir voulu garantir les artères de la suppuration, de la gangrène, et d'autres dégénérations analogues; mais l'autopsie cadavérique démontre

que la membrane interne de ces vaisseaux est souvent frappée d'ossification. Cet accident, dû à des concrétions de phosphate calcaire, s'observe fréquemment chez les vieillards qui viennent terminer leur existence dans les hôpitaux. Durant la vie, il s'annonce par une intermittence très-marquée dans le pouls; il attaque d'ordinaire les valvules aortiques, la valvule mitrale, etc. Il n'est pas difficile de concevoir qu'il peut apporter un grand trouble dans la circulation.

Les anévrismes tiendront un des premiers rangs dans la famille des angioses. Ces affections varient selon le siége qu'elles occupent; elles forment des tumeurs dont le volume est plus ou moins considérable, et s'annoncent par des pulsations plus ou moins fréquentes du cœur et des vaisseaux. Lorsqu'on les comprime, elles disparoissent entièrement, et le sang reflue de toutes parts; la douleur est tantôt sourde, tantôt vive; elle est sujette à des interruptions, et suit parfois les variations de l'atmosphère. La plupart des anévrismes sont funestes aux malades, qu'ils jettent dans une sorte de marasme. Souvent ils se terminent par rupture; rarement ils se guérissent spontanément et par l'oblitération de l'artère. Ils paroissent s'offrir plus fréquemment à l'observation, depuis que les passions chagrinantes se multiplient davantage dans l'espèce humaine.

Le sang quitte le système artériel pour passer dans l'intérieur du système capillaire, où il subit des modifications qui sont encore couvertes d'un voile impénétrable. Les maladies des veines présentent un vide non moins remarquable dans la pathologie, et rien n'est plus difficile que d'apprécier avec exactitude le rôle que jouent ces vaisseaux dans les troubles et les désordres que subit le système de la circulation. On les voit conserver leur volume et leur calibre ordinaires au milieu des phlegmasies les plus véhémentes. Leur membrane interne n'est point sujette à l'ossification comme celle des artères; mais personne n'ignore qu'elles subissent parfois une dilatation morbifique, due à l'affoiblissement des parties et à la stagnation du sang qui est retardé dans son cours. Cette maladie s'observe surtout dans le scorbut, dans l'hydropisie, dans les cancers, les hématoncies et les tumeurs fongueuses, etc.

Au surplus, les maladies du cœur sont sans contredit les plus intéressantes dont nous ayons à traiter dans la famille des angioses. Nous donnerons en conséquence l'histoire de toutes les altérations qui constituent ses divers états pathologiques. Ce merveilleux organe n'est point un muscle creux, ainsi qu'on le répète si souvent dans les livres consacrés à l'enseignement de l'anatomie, mais un vaisseau éminemment contractile et dilatable, animé par beaucoup de nerfs, et qui, d'après des expériences irrécusables, puise sans interruption ses forces dans le cerveau et dans la moelle épinière. Il atteste à chaque instant la correspondance intime de la vie d'assimilation avec la vie de relation. Aussi le nom de ce viscère important est-il celui que l'homme passionné fait intervenir le plus souvent

dans son langage, lorsqu'il veut exprimer la nature de ses émotions, ou retracer les sentimens qui l'agitent. Il n'est aucune passion triste qui ne puisse déranger la succession harmonique de ses mouvemens.

La famille des angioses comprend donc toutes les maladies qui se rapportent plus ou moins directement à la fonction la plus essentiellement liée au maintien de l'existence. L'esprit est frappé de surprise lorsqu'il fait une étude plus ou moins approfondie de ses phénomènes, lorsqu'il considère ces diverses puissances qui font arriver le sang jusqu'à la périphérie du corps, et le ramènent soudainement vers le centre d'où il est parti. Qui n'admireroit les ressorts nombreux à l'aide desquels les actes les plus réguliers de notre économie conspirent au même but et se succèdent réciproquement durant le cours entier de la vie! Quel sujet est plus digne des méditations du nosologiste!

GENRE PREMIER.

CARDIOPALMIE. Cardiopalmia.

La cardiopalmie est un mouvement violent et déréglé de l'organe du cœur. On sait que, dans l'état ordinaire, l'action des oreillettes et celle des ventricules se succèdent et se répondent dans le plus bel ordre qu'on puisse contempler. Toutefois il arrive souvent que, par une cause plus ou moins active, le cœur se trouble alors au milieu des fonctions qui lui sont départies; ses pulsations sont d'une fréquence extraordinaire; accident qui constitue, dans certains cas, un état habituel de maladie : cet état est funeste par les inconvéniens qu'il entraîne. Je distingue trois espèces de cardiopalmie :

1ère *Espèce.* La Cardiopalmie pléthorique. *Cardiopalmia plethorica.* Il faut nommer ainsi celle qui est le résultat de l'afflux d'une trop grande quantité de sang dans la cavité du cœur, comme il arrive chez les individus doués d'un tempérament sanguin. Les femmes chez lesquelles il survient des suppressions du flux menstruel y sont très-sujettes. Les hommes tourmentés d'hémorrhoïdes sont également en proie aux palpitations. Je ne parle point ici de celles qu'il faut considérer comme un symptôme de l'anévrisme du cœur ou de la cardiectasie : il en sera question ailleurs.

2ème *Esp.* La Cardiopalmie spasmodique. *Cardiopalmia spasmodica.* Cette espèce s'observe fréquemment chez les femmes nerveuses et hystériques, chez celles qui éprouvent des frayeurs, des perplexités, des craintes, enfin chez tous les individus susceptibles de concevoir des impressions fâcheuses pour la moindre cause. Ses paroxysmes sont légers et fugaces.

3ème *Esp.* La Cardiopalmie symptomatique. *Cardiopalmia symptomatica.* Les accès de cardiopalmie par l'effet d'un vice organique du cœur sont plus graves : il se manifeste une douleur qui s'étend de la partie antérieure de la poitrine à la colonne épinière. Lorsque la palpitation est

occasionnée par la dilatation de l'un des ventricules du cœur, les battemens répondent à ceux des artères. Si les valvules sont atteintes d'une altération organique, le sang qui les traverse fait entendre un bruit ou une sorte de sifflement. On sait que la cardiopalmie provenant de la permanence du trou ovale ou du canal artériel se reconnoît à la couleur livide, plombée ou bleuâtre de la surface des tégumens, etc.

Tableau de la Cardiopalmie. Cette maladie débute communément par une accélération insolite dans les mouvemens des organes de la respiration et par des anxiétés pénibles, qui se font particulièrement sentir à l'épigastre ; il se manifeste ensuite une douleur aiguë ou gravative dans la région du cœur. Lorsque l'affection est vive, on aperçoit distinctement à l'œil les pulsations de ce viscère, ainsi que celles des carotides, qui semblent agitées par des contractions convulsives. Il est même des individus chez lesquels ces mouvemens vibratiles peuvent être entendus. Les vaisseaux de la tête sont tuméfiés et turgescens ; à ce symptôme viennent se joindre un trouble général de tous les sens, un tremblement de tous les muscles, une continuelle céphalalgie, des vertiges, des tintemens d'oreilles, etc. Le pouls est sujet à une multitude de variations : il est tantôt lent et rare, tantôt dur et fréquent, inégal ou intermittent; quelquefois il est imperceptible. Le visage du patient porte l'empreinte de la souffrance ; les lipothymies, les syncopes surviennent, précédées par un resserrement du pharynx qui menace de suffocation ; enfin le paroxysme cesse, et le corps reste dans une foiblesse extrême.

G. Beck nous a conservé l'histoire d'une cardiopalmie causée par une chute violente, et suivie de la mort. Un homme doué d'un tempérament vigoureux, d'une santé florissante, d'un caractère gai, possédant des talens distingués, accoutumé à faire beaucoup d'exercice, fut appelé à des fonctions qui exigeoient un travail continu, uniforme et sédentaire. Ce changement brusque et complet dans son genre de vie ordinaire affoiblit sa santé; sa gaîté diminua, et fit place à un état de malaise physique et moral, qui dégénéra en véritable hypocondrie. Les délayans, les apéritifs qu'on lui conseilla, ne le soulagèrent point. La chasse à cheval étoit l'occupation qui lui plaisoit davantage, et ce qui convenoit le mieux à son état. Malheureusement un jour le cheval, courant au galop, s'abattit, et le cavalier, jeté au loin, se frappa la poitrine contre une pierre très-dure. Trop peu inquiet sur les suites de cette chute, il n'employa que des moyens infructueux contre les souffrances qu'il éprouvoit : aussi les symptômes firent-ils de jour en jour de nouveaux progrès. Les angoisses de la cardiopalmie la plus violente le tourmentèrent pendant plus de dix années. Une toux déchirante vint ajouter à des maux si graves. La jambe droite fut frappée de stupeur. Le malade, saisi par un froid continuel, épuisé par des sueurs nocturnes, n'étoit pas pour cela plus exact pour le régime. Alors tout empira, et le coucher devint tellement pénible, qu'il ne pouvoit absolument se tenir que sur le ventre. On ordonna une saignée, qui ne produisit qu'un bien-être momentané.

Les palpitations ne permirent plus au malade de goûter un sommeil tranquille. Il succomba après de longues et cruelles souffrances. On procéda à l'ouverture de son cadavre : pendant l'examen que l'on fit de la poitrine, le péricarde se rompit, et laissa échapper une quantité d'eau trouble plus considérable que dans l'état naturel ; le cœur, prodigieusement volumineux, entouré de graisse, dur et gonflé, surtout vers sa pointe, s'affaissa en laissant écouler une grande abondance de sérosité, qui étoit rassemblée vers son oreillette droite. Cet organe présentoit d'autres particularités : il étoit couché à plat sur le diaphragme ; les poumons, gênés par cette masse, ne pouvoient s'épanouir et recevoir l'air qui se précipitoit dans leurs vésicules ; le ventricule droit et l'oreillette droite du même côté renfermoient une concrétion polypeuse blanche, de texture fibreuse ; la membrane interne de l'aorte, près de sa sortie du cœur, étoit ossifiée dans l'étendue de quatre doigts ; la membrane extérieure, non osseuse comme l'interne, étoit cependant beaucoup plus dure que dans l'état naturel, etc. L'ouverture de l'abdomen fit voir que le foie étoit dur et squirrheux, la rate volumineuse et engorgée ; les reins étoient flasques.

Causes organiques. Les causes qui déterminent la cardiopalmie sont toutes celles qui disposent le cœur à une plus grande contractilité. De ce nombre sont la pléthore et la foiblesse. Lorsque les vaisseaux sont très-pleins et les solides très-relâchés, les palpitations se manifestent. Cette maladie arrive plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes, précisément dans ce degré de l'âge qui se trouve entre l'adolescence et l'âge mûr, chez toutes les personnes disposées par leur complexion aux affections tendres et aimantes, et qui ont besoin de les éprouver. La cardiopalmie doit quelquefois s'attribuer à la suppression des menstrues ou des hémorrhoïdes, à un vice organique survenu dans la forme ou dans la structure du cœur, à l'extrême dilatation de ce viscère ou des grandes artères, à l'ossification ou à la mauvaise conformation des valvules, à des polypes, à des concrétions glutineuses, enfin à tous les obstacles qui peuvent détourner ou contrarier la marche libre et constante du sang. Il est une multitude de maladies dans lesquelles la cardiopalmie vient figurer comme symptôme : telles sont, par exemple, l'hystérie, l'hypocondrie, la goutte, les phlegmasies de la plèvre et du poumon, les hémorrhagies et toutes les grandes évacuations subites, etc.

Causes extérieures. La cardiopalmie provient souvent des mauvaises habitudes que nous donne la civilisation. Il faut surtout la rapporter aux inconvéniens de la vie sédentaire qui tient les membres du corps dans un état d'inertie continuelle. Les personnes livrées aux travaux du cabinet ont une position habituellement courbée, qui gêne singulièrement les fonctions des viscères. Si l'on consulte l'expérience, on voit que les gens de lettres sont infiniment plus sujets aux palpitations que les hommes d'un

esprit obtus et borné, dont la santé est pour l'ordinaire parfaite. L'état du physique est trop souvent inverse de celui du moral. La colère produit des maux incalculables; les exemples en sont trop nombreux pour avoir besoin d'être cités. La mort en a été plus d'une fois la suite: aussi la cardiopalmie est-elle souvent déterminée par cette passion terrible qui bouleverse la circulation. Les excès de table surchargent l'estomac, détruisent son activité; les liqueurs spiritueuses portent, pour ainsi dire, l'incendie dans l'économie entière, et notamment dans le système vasculaire sanguin, dont le mouvement se trouve accéléré ou interverti. Les excès dans les plaisirs de l'amour, la joie, la crainte, l'attente, l'espérance, les veilles, les travaux excessifs, les courses forcées, un froid vif, une chaleur extrême, des corsets trop serrés, un fardeau trop lourd, etc., causent des palpitations. On a souvent cité l'exemple d'un malheureux individu dont parle Morgagni, et qui étoit pris de cardiopalmie toutes les fois qu'il mangeoit, ou qu'il vaquoit à quelque fonction excrémentitielle, etc.

Traitement curatif. On combat la cardiopalmie par la saignée, qui réussit très-bien, si la douleur et l'anxiété du malade sont très-considérables, si la respiration est pénible et embarrassée, si le pouls est fort, etc. Les sangsues sur la région du cœur ont fréquemment réussi. Lorsque des symptômes de foiblesse accompagnent la palpitation, on emploie le vin et les cordiaux. Dans un grand nombre de cas, il convient de mettre en usage les antispasmodiques, tels que l'opium, l'éther et l'assa-fœtida, etc. C'est pour les femmes hystériques que ces remèdes sont le plus souvent indiqués. On donne des laxatifs, s'il y a plénitude gastrique. D'ailleurs, comme la cardiopalmie dépend quelquefois d'une constipation opiniâtre, rien n'est plus important que d'entretenir la liberté des excrétions alvines. On peut recourir à des pilules composées de magnésie, de crème de tartre, de rhubarbe, d'aloës, etc.; les lavemens, qui vident les gros intestins sans produire aucun trouble dans l'économie animale, sont fréquemment suivis de succès. J'ai vu un malade qui s'étoit parfaitement guéri par les bains froids. Le régime doit être sobre et régulier. C'est surtout ici que la médecine morale devient avantageuse, en calmant certaines passions tristes, qui ne sont que trop souvent la cause des palpitations.

GENRE II.

SYNCOPE. Syncope.

J'aurois pu aussi désigner cette affection sous le nom de *lipothymie*, mot très-ancien et employé par Hippocrate; mais j'ai préféré le terme qui est le plus en usage dans la langue françoise. On sait que Bichat s'étoit spécialement occupé de la théorie de la syncope dans ses *Recherches sur la Vie et la Mort.* D'après l'opinion de ce célèbre

physiologiste, cette maladie n'affecte le cerveau que secondairement : c'est toujours le cœur qui est atteint le premier; les fonctions cérébrales cessent ensuite. Qu'à la suite d'une violente commotion de l'âme, un homme soit frappé de syncope, c'est la suspension momentanée des mouvemens du cœur qui arrête les mouvemens de l'organe encéphalique. De là vient qu'à l'instant où ce phénomène se déclare, on éprouve un saisissement dans la région précordiale. Ce qu'il y a de positif, c'est que le plus léger désordre de la circulation suffit pour provoquer tous les accidens de la défaillance. On peut s'en convaincre par ce qui arrive journellement aux personnes que l'on soumet à l'opération de la phlébotomie. La syncope appartient donc manifestement à la famille des angioses. Je n'adopte que les deux espèces suivantes :

1ère *Espèce.* La Syncope idiopathique. *Syncope idiopathica.* Cette espèce se manifeste d'ordinaire chez les individus doués d'une constitution pléthorique, et chez lesquels le sang semble affluer avec trop d'impétuosité vers l'organe du cœur. Elle est quelquefois le résultat d'une foiblesse radicale et particulière de ce premier instrument de la circulation.

2ème *Esp.* La Syncope symptomatique. *Syncope symptomatica.* La maladie dont il s'agit s'offre souvent comme symptôme dans une multitude d'affections qui sont accompagnées d'un danger prochain. On connoît une fièvre rémittente pernicieuse, parfaitement décrite par le célèbre Torti, et dont ce phénomène est le symptôme capital et prédominant : la syncope se déclare dans beaucoup de maladies nerveuses et lymphatiques; elle arrive fréquemment dans les hémorrhagies, dans les anévrismes, dans les hydropisies, dans les vives entéralgies, dans les flux muqueux des intestins, etc.

Tableau de la Syncope. La suspension momentanée des facultés du cœur et de celles du cerveau est tantôt soudaine, tantôt lente et successive; elle s'annonce d'ordinaire par les signes les plus évidens : le visage se décolore; toute la physionomie prend l'aspect du malaise ou de la souffrance; les yeux s'éteignent et se couvrent d'un voile ténébreux; on sent à peine le pouls qui bat avec irrégularité; l'organe encéphalique est frappé de vertiges; la respiration s'accélère. Le malade éprouve des bâillemens fréquens; il est inquiété par un bruissement incommode dans l'intérieur des oreilles; il est souvent en proie à une langueur inaccoutumée, à des nausées pénibles, enfin, à une douleur sourde, mais insupportable, de toute la région épigastrique; ses forces l'abandonnent, et il tombe privé de sentiment et de mouvement.

L'accès une fois établi, la face et tout le corps du malade ont la pâleur et le froid glacial de la mort. On ne sent plus le pouls; la bouche respire à peine; les yeux sont à demi clos, les muscles lâches, les articulations flexibles; les membres immobiles n'obéissent qu'aux impulsions qu'on leur donne; et le corps, semblable à la matière inerte, retombe par son propre poids dès qu'on cesse de le soutenir. Tels sont les phénomènes qui se passent à l'extérieur, et qui ne peuvent échapper aux regards de tous

ceux qui observent le malade. Mais on prétend qu'il est des syncopes voluptueuses. J'ai eu occasion de voir et d'observer deux individus très-sujets aux défaillances, et qui m'ont confirmé ce fait. On peut toutefois avancer que ce phénomène n'est pas constant.

Au bout d'un temps plus ou moins long, quelques signes de vie se manifestent; les pulsations des artères recommencent : elles sont d'abord foibles, fréquentes et irrégulières; la respiration se rétablit pareillement par degrés, et avec elle la chaleur animale; le visage s'anime; les yeux s'ouvrent, et l'individu reprend successivement l'usage de toutes ses facultés. Quelquefois il vomit les alimens contenus dans son estomae, et sa peau est inondée d'une sueur visqueuse. Après l'accès, les malades restent néanmoins dans un profond accablement; tous leurs membres sont brisés par une lassitude incompréhensible : on diroit qu'ils viennent de se livrer à l'exereiec le plus rude et le plus fatigant.

Causes organiques. J'ai déjà dit que Bichat avoit procédé à des recherches particulières sur les phénomènes de la syneope. D'après l'opinion de ee profond physiologiste, c'est toujours le eœur qui est primitivement atteint par eette affeetion; il fait voir ensuite que les altérations de cet organe influent à leur tour sur la vie et sur l'état du cerveau. On connoît l'expression commune du vulgaire : *J'ai mal au cœur; le cœur me manque.* De là vient que dès que l'individu se sent pris par une défaillance, il éprouve une sorte de saisissement dans la région précordiale. Cette affeetion particulière ne dépend donc pas originairement du système pulmonaire; elle ne tient point à l'embarras et à l'interruption de la respiration, comme on l'a imaginé. On ne peut pas non plus placer sa souree première dans le eerveau. Voiei du reste les différences que Biehat établit entre les mots *syncope*, *asphyxie* et *apoplexie*. Dans la syncope, on meurt par le cœur; dans l'asphyxie, on meurt par le poumon; dans l'apoplexie, par le eerveau. La première de ces affections est donc une angiose, la seconde une pneumonose, la troisième une eneéphalose. M. Rieherand a également prouvé, dans son *Essai sur la connexion de la vie avec la circulation*, que la théorie des syncopes devoit être déduite de la suspension plus ou moins prolongée de l'action du eœur sur le eerveau, ete. Il faut donc placer au nombre de leurs causes organiques la dilatation des ventrieules ou des oreillettes, l'ossifieation des valvules ou des colonnes charnues; l'accumulation du sang dans les cavités cardiaques, ou même le manque de ce liquide, qui peut s'épuiser par une hémorrhagie trop prolongée et trop abondante, etc.

Causes extérieures. Les causes extérieures de la syncope sont très-nombreuses : dans ce nombre, il faut compter toutes les substances qui offensent l'odorat d'une manière plus ou moins énergique; telles sont les matières animales ou végétales parvenues à un certain degré de putréfaction, les exhalaisons des fosses d'aisance. L'air renfermé des

prisons et des hôpitaux encombrés, les miasmes pestilentiels, l'odeur de la gangrène, de la lèpre ou de la petite vérole confluente, un spectacle hideux ou dégoûtant qui vient frapper le sens de la vue, produisent pareillement la syncope. Combien n'est-il pas de personnes qui s'évanouissent à l'aspect d'une souris, d'un crapaud, d'une araignée, d'un criminel qu'on mène au supplice, ou quand elles assistent à une opération chirurgicale ! J'ai vu une très-petite fille qui tomboit en défaillance lorsqu'une mouche la piquoit, en sorte qu'on ne pouvoit jamais la conduire à la campagne. Des alimens gâtés ou qu'on a pris en antipathie, des médicamens actifs ou stupéfians, des substances vénéneuses, occasionnent assez fréquemment la syncope. Des bruits terribles et soudains, des exercices trop violens, des passions vives, des mouvemens de colère, de grands chagrins, des nouvelles fâcheuses et qui arrivent à l'improviste, quelquefois un changement brusque dans la température, etc., peuvent également la déterminer.

Traitement curatif. Lorsque la syncope est légère, on se contente d'ouvrir les fenêtres, et de faire respirer au malade un air frais, qui ne tarde pas à le rétablir; on asperge le visage avec de l'eau froide; on frotte les tempes et les mains avec du vinaigre fort ou des essences spiritueuses; on approche des narines des cristaux remplis d'éther, de sel volatil et ammoniacal; on fait respirer aux jeunes filles l'odeur de plumes brûlées; on leur fait avaler quelques gouttes d'eau de mélisse dans un peu d'eau sucrée. Si la syncope étoit très-grave, il conviendroit de recourir aux frictions, aux sinapismes, aux lavemens âcres et irritans, à l'électricité, au galvanisme. Mais l'expérience a prouvé que la saignée ne convenoit nullement dans ce cas.

GENRE III.

CARDIALGIE. Cardialgia.

Je dois avertir mes élèves que le mot *cardialgie* est employé ici dans une acception toute différente de celle qu'on lui donne communément dans les écoles. Les pathologistes ont coutume de s'en servir pour exprimer une douleur qui se manifeste à l'orifice supérieur de l'estomac. Dans cet ouvrage, il ne signifie autre chose qu'une souffrance plus ou moins vive, dont le siége spécial est l'organe du cœur. La cardialgie a deux espèces :

1ère *Espèce.* La Cardialgie idiopathique. *Cardialgia idiopathica.* Elle a lieu par une irritation particulière des nerfs qui se distribuent à ce précieux organe. Elle se déclare par intervalles, et n'a aucune régularité dans son invasion et dans sa marche. Le pouls des malades n'est d'ailleurs agité par aucun mouvement fébrile.

2ème *Esp.* La Cardialgie symptomatique. *Cardialgia symptomatica.* Le cœur est souvent douloureux par l'état pathologique des parties adjacentes. Ses rapports intimes avec tous les organes de

l'économie animale, le font en quelque sorte compâtir à toutes les altérations dont ils sont susceptibles. La cardialgie se montre d'ailleurs comme symptôme dans la pneumonalgie, dans l'asthme, dans la goutte, dans l'hystérie, et dans une multitude d'affections semblables.

Tableau de la Cardialgie. Le cœur étoit justement regardé par les anciens comme le réceptacle de l'âme sensible. Il est le centre où viennent aboutir nos impressions affectives; toutes les peines de la vie le traversent : c'est dans cet organe que fermentent mille passions; c'est en lui surtout que s'allume ce sentiment aussi mystérieux qu'extraordinaire qui peuple et embellit l'univers. Nous le considérons comme le siége du courage, de la valeur, de la bonté, de la générosité, de la pitié, et de tant d'autres facultés qui ennoblissent l'existence humaine. Si la mort nous prive d'une personne chérie, c'est la seule partie de son être que nous cherchons à disputer au tombeau. Dans tous les temps, des urnes précieuses ont été destinées à contenir, à conserver ce gage sacré de notre tendresse et de nos regrets. Mais le cœur, considéré sous un rapport purement physique, est sujet à des douleurs vives qui le font tomber dans des syncopes plus ou moins durables; à ces syncopes succèdent des nausées et des vomissemens. J'ai sous mes yeux un jeune homme qui se trouve particulièrement sujet à ce genre d'accident. Quand il est pris de son accès, il lui semble qu'une longue hallebarde est soudainement fichée dans la région précordiale. Au-dessous du sein gauche, on aperçoit un battement qui est très-sensible à l'œil; ensuite surviennent un mal de tête et une sueur abondante. Cette cardialgie, dont je suis le témoin, me rappelle celle dont on a consigné les détails dans plusieurs ouvrages, et qui signala une maladie inflammatoire parmi les soldats de la garnison de Rocroi. La douleur aiguë et poignante qu'éprouvoient la plupart des malades ressembloit à celle que causeroit un clou enfoncé dans la propre substance du cœur, et qui rapprocheroit le sternum de la colonne épinière. Presque tous respiroient avec une difficulté prodigieuse, et mouroient suffoqués.

Causes organiques. Les individus sujets à la cardialgie sont principalement ceux qui sont arrivés à l'âge mûr; elle attaque communément ceux qui sont doués d'un tempérament sanguin et d'une constitution robuste. Les personnes atteintes de maladies nerveuses, comme, par exemple, de l'hypocondrie, de l'hystérie, de la goutte, de l'asthme, etc., se plaignent souvent de douleurs vives dans la région précordiale.

Causes extérieures. Il faut regarder comme causes extérieures toutes les impressions fâcheuses que nous recevons, telles que celles de la crainte, de la terreur, les mouvemens excités par la colère, etc.; on doit craindre pareillement les coups, les chutes, les contusions. Le célèbre M. de La Peyronie voulut toucher le cœur avec le doigt dans une plaie pénétrante de la poitrine : toutes les fois qu'il approchoit de cet organe, il produisoit une effroyable syncope.

Traitement curatif. On guérit les douleurs du cœur par des saignées faites avec discernement et à propos. Le malade doit s'abstenir de toutes les causes excitantes. Dans la saison de l'été, j'ai prescrit avec un grand succès des bains frais au courant de la Seine. Il faut s'astreindre à un régime doux, et se procurer des distractions agréables.

GENRE IV.

CARDITE. Carditis.

Le cœur est doué, comme les autres organes, de toutes les propriétés qui le rendent susceptible de s'enflammer. Les auteurs écrivent et enseignent que tous les tissus dont se compose sa structure sont accessibles à la phlegmasie. La cardite est même plus fréquente chez l'homme que chez les autres animaux, sans doute à cause des passions sans nombre dont il est la proie. Si, jusqu'à ce jour, cette affection n'a pas été retracée avec assez de soin dans les ouvrages de l'art, c'est que la promptitude de sa marche permet à peine à l'observateur de fixer ses regards sur les phénomènes qui la distinguent :

1ère *Espèce.* La Cardite aiguë. *Carditis acuta.* Cette inflammation est ordinairement caractérisée par une douleur vive et poignante dans la région du cœur, par de fortes palpitations de cet organe, par un pouls dur, petit, irrégulier et quelquefois convulsif; par une céphalalgie accablante. Les malades crachent souvent du sang; ils sont sans cesse agités et se réveillent en sursaut dans leur lit; leurs yeux sont étincelans; ils meurent d'une manière rapide et inattendue.

2ème *Esp.* La Cardite chronique. *Carditis chronica.* L'inflammation chronique peut très-bien s'établir dans la propre substance du cœur; mais tous les observateurs s'accordent à dire qu'alors son diagnostic est environné d'incertitudes. Le pouls a moins d'irrégularité que dans l'espèce précédente; il est des cas où il est presque naturel; la fièvre s'anime et se calme à plusieurs reprises; c'est aussi par accès que se manifestent les palpitations et les défaillances. La douleur précordiale est plus gravative et moins lancinante que dans la cardite aiguë. Très-souvent, du reste, on ne s'aperçoit que la phlegmasie a existé que lorsqu'on soumet le cadavre à l'examen anatomique.

Tableau de la Cardite. Nous reconnoissons ordinairement l'existence de la cardite aux palpitations, aux syncopes fréquentes, aux anhélations, aux vomissemens, aux anxiétés, aux sueurs froides, et surtout aux douleurs précordiales qui se déclarent continûment ou par accès. Le pouls est inégal, et quelquefois si petit, qu'on le distingue à peine. Pour tracer, du reste, une description fidèle de la phlegmasie dont il s'agit, il me suffira de rapporter une observation de M. Raikem, l'un des élèves les plus distingués des hôpitaux de Paris. Cette observation est un tableau complet de la cardite aiguë. Il s'agit d'une servante âgée de trente-six ans, qui avoit déjà éprouvé les attaques d'un

rhumatisme articulaire, mais qui étoit parvenue à rétablir complètement sa santé par les procédés ordinaires. Un soir, il lui survint tout-à-coup des frissons, des tremblemens, des palpitations; une douleur atroce et lancinante se faisoit en même temps sentir dans la région précordiale; elle respiroit avec une grande peine, et elle eut une pâmoison qui dura une heure. On observoit un abattement particulier dans les traits de la face : les lèvres étoient rouges et brûlantes; la langue étoit enflammée; les veines du cou étoient proéminentes. Vers le quatrième jour, il se manifesta une soif ardente, des nausées, des vomissemens, etc. On ne pouvoit comprimer l'épigastre sans exaspérer toutes les souffrances. Les pulsations du cœur étoient fortes, roides et intermittentes; les extrémités froides. Le jour, il survenoit des évanouissemens qui duroient quelques minutes, et qui affoiblissoient beaucoup la malade; pendant la durée de ces évanouissemens, elle avoit le regard fixe et les lèvres bleues; son pouls surtout donnoit les plus vives alarmes : il étoit inégal et misérable; on redoutoit à chaque instant la suffocation. La phlegmasie se prolongea avec ces symptômes jusqu'au vingt-deuxième jour, qui fut le dernier de sa vie. On ouvrit le cadavre. L'organe le plus altéré étoit le cœur; il étoit d'une flaccidité singulière, et deux fois plus considérable qu'il n'est dans son état ordinaire : cet accroissement de volume s'observoit surtout dans le ventricule gauche, fort aminci dans ses parois; la valvule, dite *mitrale*, présentoit la consistance du cartilage; l'ouverture auriculo-ventriculaire avoit singulièrement diminué de diamètre. Mais il paroît qu'ici la cardite s'étoit terminée par suppuration; car le tissu musculeux de l'organe circulatoire offroit çà et là quelques petites tumeurs sphériques, lesquelles étoient pleines d'une sanie épaisse et purulente.

C'est par l'effet de la cardite la plus violente que mourut le comte de Mirabeau, l'un des plus fameux orateurs de la tribune révolutionnaire. Les médecins, qui prétendirent, dans le temps, qu'il avoit succombé à une fièvre subintrante, n'étoient pas des pathologistes très-exercés. On sait que cet homme célèbre étoit un véritable athlète tant au physique qu'au moral. Sa maladie fut très-prompte; elle débuta par une entéralgie, à la suite de laquelle se déclara un spasme extraordinaire de la poitrine. On parvint toutefois à modérer les suffocations par des saignées abondantes et par de larges vésicatoires. Cependant la nuit qui suivit le second jour de l'invasion fut si orageuse, que tout le monde en fut consterné. Le peuple se rassembloit avec inquiétude devant la porte de celui qui étoit devenu si puissant par son éloquence. Mon illustre maître, M. Cabanis, lui donnoit alors les soins les plus attentifs. Le troisième jour, la phlegmasie sembloit être sur le diaphragme : on sait que presque toujours les affections du cœur se propagent à cette cloison musculeuse; l'artère de l'avant-bras étoit dure et vibrante. Le quatrième jour surtout fut terrible : Mirabeau ne put résister aux angoisses et aux constrictions nouvelles qui vinrent l'assaillir; il expira au milieu des tortures. Son

cadavre fut soigneusement examiné par les gens de l'art : ils furent frappés de la sérosité qui abondoit dans le péricarde, du grand volume du cœur et de la concrétion lymphatique qui le recouvroit. La phlegmasie s'étoit propagée jusqu'aux lobes du poumon; les autres organes étoient sains. Dans d'autres cas, la cardite est suivie tantôt de suppuration, tantôt d'ulcération ou de gangrène. Les riches cabinets de l'École de Médecine de Paris exposent aux regards des curieux plusieurs exemples de ces terminaisons funestes. Mais il est souvent arrivé, dans les dissections anatomiques pratiquées à l'hôpital Saint-Louis, que nos élèves ont constaté ces sortes de dégénérations produites par les progrès des plus violentes phlegmasies de l'organe spécial de la circulation. Cet organe est souvent réduit à l'état du putrilage le plus infect; il est fréquemment couvert de taches livides, et totalement décomposé par le sphacèle. Il seroit bien utile d'examiner si c'est véritablement la cardite chronique qui a produit des altérations bien plus étranges encore que celles que nous venons de désigner. Telle est, par exemple, la circonstance où le parenchyme des ventricules s'est converti en une substance comme pétrifiée, et où les colonnes charnues simuloient par leur forme et leur dureté de véritables stalactites.

Causes organiques. En général, la cardite attaque les gens vigoureux et robustes. C'étoit la maladie des gladiateurs, selon la remarque de Galien. On peut par conséquent hériter de cette disposition à la phlegmasie du plus important de nos viscères. Le tempérament marqué par la prédominance sanguine est le plus sujet à cette affection redoutable. Il est du reste à présumer que le cœur est accessible aux divers virus qui infectent l'économie animale; qu'il est souvent atteint par le vice vénérien et par le vice scorbutique : des faits irrécusables confirment cette assertion; mais il n'est pas vrai, comme on l'a écrit, que ce viscère ait jamais été recouvert par des pustules absolument analogues à celles que fait naître la gale; il n'est pas plus vrai que l'humeur dartreuse se soit jamais propagée jusqu'à sa surface, etc. Nous dirons seulement qu'une des causes organiques qui influent avec le plus de fréquence sur le développement de la cardite, c'est la conformation anévrismatique du cœur et des gros vaisseaux.

Causes extérieures. On connoît l'impression funeste qu'exercent sur le cœur les exhalaisons pestilentielles. Il a suffi quelquefois de respirer un instant l'air empoisonné d'une prison pour que cet organe fût frappé d'inflammation. Souvent des percussions ou de violens coups dirigés sur la poitrine déterminent tous les phénomènes de cette maladie. Il faut craindre le passage subit d'un air chaud à un air froid, les exercices immodérés, les excès du coït ou ceux de la boisson, etc. L'habitude qu'ont les femmes de se serrer la taille avec des corsets à baleine doit être considérée comme nuisible aux mouvemens du cœur : elle peut disposer cet organe à la phlogose.

Traitement curatif. On suit le même traitement que pour les autres phlegmasies. On pratique plusieurs fois la saignée du bras; on applique les sangsues sur la région précordiale. Il faut se hâter : tous les momens sont précieux. On soumet le malade à une diète rigoureuse; il ne prend que quelques boissons délayantes. On applique les sinapismes à la plante des pieds; mais comme la marche de la cardite est presque toujours occulte et insidieuse, les moyens curatifs sont souvent stériles et infructueux.

GENRE V.

PÉRICARDITE. Péricarditis.

Les symptômes de la péricardite se déploient avec une intensité si extraordinaire, que les malades résistent rarement à ses soudaines et profondes atteintes. Les dangers qu'elle entraîne viennent sans doute des fonctions du péricarde auprès du cœur. Les pulsations continuelles auxquelles ce dernier organe est assujetti, les balancemens et la contiguité du diaphragme, etc., doivent rendre la phlegmasie plus grave. On distingue deux espèces de péricardite, l'aiguë et la chronique :

1ère *Espèce*. La Péricardite aiguë. *Pericarditis acuta*. Cette phlegmasie débute et marche avec la rapidité de la foudre. Le malade se plaint d'une douleur vive à la région précordiale; son pouls est petit, concentré et presque éteint; ses extrémités sont quelquefois atteintes d'un froid glacial; les défaillances se succèdent avec une continuité alarmante; les agitations, les anxiétés perpétuent l'insomnie.

2ème *Esp*. La Péricardite chronique. *Pericarditis chronica*. Il n'est pas facile de faire l'histoire de cette péricardite, car elle est presque toujours masquée par une multitude de complications. Lorsque la phlegmasie a irrité plus ou moins long-temps le sac membraneux qui enveloppe le cœur, ce sac s'emplit de sérosité. Les malades sentent un poids constant sous l'appendice sternale, ainsi qu'une gêne continuelle dans la respiration; ils sont inquiétés par une toux convulsive, qui rend très-pénible la position sur le côté droit. Le pouls change beaucoup dans les divers instans de la journée. Ses principaux caractères sont l'irrégularité et l'intermittence. L'observateur est de plus en plus abusé, à mesure que l'inflammation s'étend du péricarde à la plèvre, et de la plèvre au poumon.

Tableau de la Péricardite. On est souvent embarrassé pour démêler les traits caractéristiques qui appartiennent à ce genre de phlegmasie. Le péricarde est si près du cœur, qu'on se fait souvent illusion sur les phénomènes qui appartiennent à l'un ou l'autre de ces organes. D'ailleurs la péricardite se rapproche quelquefois de la pleurite, comme la cardite se rapproche de la pneumonite. Au surplus, cette affection débute d'ordinaire par des frissons violens dans tous les membres, et par une douleur qui a son siége à la

partie gauche et inférieure du thorax ; la respiration est courte et embarrassée : on diroit que l'air s'introduit avec une difficulté extrême dans les ramifications bronchiques. Quand le malade tousse ou expectore, il lui semble qu'on lui perfore la région précordiale avec un instrument tranchant. Le pouls est serré, vacillant, quelquefois à peine sensible : cependant l'artère vibre avec dureté dans le commencement de l'invasion. Les traits de la physionomie sont grippés ; ils expriment l'inquiétude et le danger. Ce qui m'a surtout frappé dans une inflammation du péricarde observée à l'hôpital Saint-Louis, c'est la multitude des syncopes qui se renouveloient à chaque instant ; le moindre effort ou le moindre changement de position les provoquoit.

Il est rare que l'inflammation se borne au péricarde : elle gagne la plèvre et le poumon, s'étend jusqu'au diaphragme. C'est alors que les anxiétés du malade sont à leur comble. Les assistans redoutent une suffocation prochaine. Dans ce péril pressant, les pommettes se colorent d'un rouge très-vif ; le pouls se concentre et s'efface, pour ainsi dire, à mesure que la mort approche ; les muscles du visage sont agités par des convulsions sinistres qui précèdent les derniers soupirs. M. Corvisart fait une remarque particulière relativement à la marche de la péricardite : il dit que souvent elle est si rapide et si violente dans son premier développement, qu'elle cause la mort avant même qu'elle ait parcouru toutes ses périodes. Les malades s'éteignent inopinément au milieu des suffocations et des défaillances. Tout le monde connoît les terminaisons qu'on peut constater par l'examen des cadavres. Lorsque l'inflammation a été grave, on trouve presque toujours dans le sac que forme le péricarde des flocons albumineux, ou du pus mêlé avec une sérosité rougeâtre. La face interne de cette membrane est ordinairement recouverte d'une couche lymphatique ; dans d'autres cas, elle augmente singulièrement de consistance et d'épaisseur ; quelquefois elle est ridée et parsemée de granulations, etc. Bichat fait mention d'une matière pseudo-membraneuse qui s'observe à la face interne du sac péricardien, et qui semble, au premier coup d'œil, faire partie de ce tissu, qu'on enlève toutefois avec une extrême facilité.

Causes organiques. On n'observe guère la péricardite que chez les individus qui vivent sous la prédominance sanguine. Lorsqu'elle se manifeste chez des personnes foibles et douées d'une constitution lymphatique, dont la stature est grêle, le visage pâle et blême, alors l'inflammation affecte une marche lente, obscure et insidieuse. Nous remarquons pareillement que c'est dans l'âge mûr, c'est-à-dire, à l'époque où la pléthore veineuse succède à la pléthore artérielle, que cette maladie est plus fréquente. Nous pourrions prouver cette assertion par un relevé exact du nombre des individus qu'on a traités de cette maladie dans l'intérieur de nos hôpitaux. Le péricarde n'est pas toujours primitivement attaqué de phlegmasie : celle-ci lui est souvent

communiquée par un organe voisin ou par une membrane séreuse contiguë. Quelquefois même la phlogose a commencé plus loin : c'est ainsi qu'après une couche très-laborieuse, on a vu à l'hôpital Saint-Louis une péricardite et une pleuro-pneumonite succéder à une péritonite. On assure que les suppressions soudaines des hémorrhoïdes ou du flux menstruel peuvent donner lieu à la phlegmasie qui nous occupe. Je n'ai pas eu l'occasion de recueillir des faits de ce genre. Ceux qui admettent un virus psorique, et même un virus dartreux, et qui croient à leur rétropulsion sur l'organe central de la circulation, se trouvent dans une grande erreur. Il paroît que le péricarde jouit d'une contractilité particulière qui donne plus d'intensité aux symptômes inflammatoires. On diroit parfois que le cœur est comme serré par cette enveloppe membraneuse. Cette sensation se manifeste dans certains cas de pneumonalgie, de rhumatisme et de goutte vague, etc.

Causes extérieures. En général, il faut regarder comme des causes extérieures de la péricardite, les exercices énergiques, violens et forcés, tels que la lutte et le pugilat, les combats particuliers à outrance. De là vient que les coureurs et les boxeurs de l'Angleterre y sont souvent sujets. Quelquefois c'est une chute extraordinaire sur la poitrine qui détermine les plus fâcheux accidens. Les gens de cabinet doivent éviter les veilles et les travaux trop pénibles. L'action d'un froid subit peut agir sur le péricarde comme il agit sur la plèvre. On a tout à craindre si, lorsqu'on est inondé de sueur, on avale avec immodération des boissons glacées. Les ivrognes, les gourmands, les débauchés doivent redouter cette cruelle affection. A Paris, on observe que les joueurs qui passent les nuits au milieu des agitations et des perplexités les plus affreuses sont surtout exposés aux atteintes de la péricardite.

Traitement curatif. On pratique promptement une ou plusieurs saignées du bras. Quelquefois on préfère l'application locale de quelques sangsues. Souvent on a recours au vésicatoire, ou on excite la plante des pieds par de forts sinapismes. C'est surtout dans le premier degré de la phlegmasie que cette application peut offrir des avantages. Administré plus tard, ce moyen est sans aucun effet, et les symptômes prennent un caractère chronique. Les ventouses peuvent également opérer une révulsion favorable. Ici la médecine doit être aussi agissante que la maladie est terrible. On cherche par des rafraîchissans à amortir cette ardeur extraordinaire qui semble se concentrer autour du cœur. On interdit les alimens, et on ne donne au malade que des boissons délayantes et rafraîchissantes, telles que la limonade, le petit-lait édulcoré avec le sirop de gomme, l'eau d'orge ou de gruau, etc. La fréquence des syncopes nécessite quelquefois l'emploi des toniques et des cordiaux. Heureux le médecin dont la vigilante sagacité parvient à triompher d'un accident aussi grave que périlleux !

GENRE VI.

ANGIOPYRIE. ANGIOPYRIA.

L'ANGIOPYRIE est la synoque des Grecs. C'est l'affection que les modernes désignent communément sous le nom de *fièvre inflammatoire.* M. Pinel, voulant en donner une idée plus juste, l'appelle *fièvre angioténique.* Il a voulu exprimer ainsi cet état d'éréthisme et d'action augmentée du système vasculaire sanguin, indiqué par tous les symptômes qui la constituent. En effet, la circulation est généralement plus pleine et plus rapide. Tous les organes, et surtout les artères, sont dans un état de turgescence universelle, qui n'a point échappé à l'œil perspicace des observateurs anciens. Les deux espèces suivantes doivent être conservées :

1ère *Espèce.* L'ANGIOPYRIE ÉPHÉMÈRE. *Angiopyria ephemera.* Cette espèce mérite le nom qu'elle porte, car elle est courte et passagère; on n'observe ni accroissement ni diminution dans ses phénomènes : elle survient tout-à-coup sans cause prédisposante, et se juge en vingt-quatre ou en quarante-huit heures. On a dit avec raison qu'elle étoit à l'angiopyrie ordinaire ce qu'un simple embarras gastrique est à la cholépyrie, etc.

2ème *Esp.* L'ANGIOPYRIE PROLONGÉE. *Angiopyria prolongata.* Cette espèce diffère de la précédente par sa durée, ainsi que par l'intensité de ses causes et de ses effets. Elle est très-bien décrite dans les épidémies d'Hippocrate. Elle est caractérisée par une soif très-vive, par un pouls plein et très-fréquent, par une douleur gravative, par une sensation pulsatile de la tête, par des urines rouges, abondantes et sans sédiment, par des sueurs chaudes et copieuses, par des hémorrhagies nasales, qui jugent communément la maladie : cette crise s'opère vers le septième jour. Si l'angiopyrie se manifeste dans les pays chauds, tous les symptômes s'exaltent; la face est vultueuse et fortement colorée; les yeux sont égarés et scintillans; il se manifeste des vertiges et du délire; les artères temporales battent avec une rapidité extrême; il semble aux malades que tous les objets sont d'une teinte rouge et sanguinolente; la peau est sèche, aride et brûlante; il y a des exacerbations tous les jours impairs, etc.

TABLEAU DE L'ANGIOPYRIE. On observe que l'angiopyrie attaque des individus qui jouissent, du moins en apparence, de toute la plénitude de la santé. Un simple frisson l'annonce; à ce frisson succède une chaleur vive et ardente; la langue est rouge, et la face pareillement très-colorée; il y a soif et céphalalgie; les yeux sont animés et scintillans; les malades se plaignent d'éblouissemens et de vertiges; il leur semble que les objets dont ils sont environnés sont marqués de tachés sanglantes. Le pouls est remarquable par sa dureté, par sa force et par sa fréquence; il y a surtout des pulsations manifestes aux carotides et aux temporales; la respiration s'accélère, et l'urine se charge; l'abdomen est constipé, le sommeil nul ou interrompu par des rêves fatigans.

La marche de l'angiopyrie est uniforme. Elle s'exaspère pendant la nuit, et se calme le matin; s'il survient du délire, il n'est que passager. Après quelque temps, tous les symptômes s'apaisent; les fonctions rentrent dans l'ordre accoutumé; la céphalalgie se dissipe; la soif qui tourmentoit le malade se calme entièrement; la peau perd sa chaleur morbifique et revient à son état primitif. Rien n'annonce davantage la toute-puissance de la nature, et combien ses mouvemens sont salutaires, que les terminaisons de l'angiopyrie. Quelquefois la santé se rétablit sans être précédée d'aucun signe sensible; mais, le plus communément, la crise s'effectue par des hémorrhagies nasales, par des sueurs, par des urines ou par des selles plus abondantes.

M. Burroughs, chirurgien de Bristol, a donné la description d'une fièvre inflammatoire qui règna en Portugal, en 1813, dans le vingt-quatrième régiment de dragons. Il dit que les soldats atteints de cette maladie arrivoient à l'hôpital avec des frissons auxquels succédoit une chaleur extrême; ils se plaignoient d'une douleur très-intense dans le front, dans la région du dos et des extrémités inférieures; le pouls étoit d'une célérité extraordinaire; les malades avoient une physionomie égarée; quelques-uns d'entre eux déliroient; les pupilles étoient irritables et enflammées; la poitrine étoit tourmentée d'une toux sèche, le ventre sensible au toucher, et la peau brûlante. Chez quelques individus, la sortie des urines devenoit excessivement douloureuse. Comme quelques-uns vomissoient des matières jaunes et bilieuses, on administra des émétiques qui furent excessivement nuisibles. La saignée seule procura du soulagement : cette opération étoit vraiment un remède héroïque qu'il falloit réitérer trois ou quatre fois dans l'espace de trente-six heures. Lorsque ce moyen ne venoit point à bout d'arrêter la diathèse phlogistique, la chaleur ainsi que la fièvre alloient toujours croissant, et les malades succomboient. L'ouverture d'un certain nombre de cadavres fit voir des phlogoses locales, soit dans les membranes séreuses, telles que la plèvre et le péritoine, soit dans les viscères abdominaux, tels que le foie et la rate. C'est dans ces derniers cas qu'on eut recours à l'application des vésicatoires volans. On prêta à cette fièvre inflammatoire un caractère contagieux, sans doute parce qu'elle attaquoit une multitude d'hommes à la fois. Elle fut d'ailleurs très-meurtrière. Elle régna sur la totalité de l'armée, dit M. Burroughs, et causa plus de dégâts que la bataille de Salamanque et le siége de Burgos. C'est surtout dans les hôpitaux de corps où la saignée fut négligée, que la mortalité devint formidable.

Causes organiques. Ces causes dérivent d'une irritation accidentelle du cœur et des gros vaisseaux, irritation qui imprime trop d'activité au mouvement circulatoire, qui, par conséquent, doit rendre le pouls plus fréquent et plus accéléré; on explique ainsi la vive rougeur qui s'établit à la face, l'orgasme, l'intumescence et la chaleur de la

peau, etc. Les pathologistes nous donnent également comme des causes favorables au développement de l'angiopyrie, le tempérament sanguin et la constitution physique des athlètes. Ces dispositions agissent surtout dans l'homme qui est encore dans toute la force de l'âge. Il est certaines évacuations sanguines qui sont absolument nécessaires au maintien de la santé dans l'économie animale; et le profond Stahl a expressément énoncé que, si la fièvre guérit les maladies, les hémorrhagies servent à les prévenir. La suppression soudaine des menstrues ou de quelque flux habituel peut en conséquence donner lieu à la phlogose du cœur et des vaisseaux qui en émanent.

Causes extérieures. Un froid violent ou une chaleur excessive de l'atmosphère contribuent communément à développer les phénomènes de l'angiopyrie. Ces phénomènes sont pareillement décidés par la saison du printemps. Les excès dans la bonne chère, l'emploi fréquent des sauces et des ragoûts fortement assaisonnés, l'abus du vin et des liqueurs, sont des causes non moins redoutables. Il est rare que les individus doués d'un tempérament sanguin se tiennent dans les bornes d'une sage frugalité. Les plaisirs de l'amour trop réitérés, spécialement dans des circonstances particulières, allument la fièvre inflammatoire. Un militaire l'éprouva pour s'être rapproché d'une jeune fille quatre jours après avoir subi une amputation du bras gauche. Souvent ce sont des travaux trop actifs qui la déterminent. L'épidémie angiopyrique dont nous avons tracé le tableau provenoit des marches et des fatigues prolongées des soldats au sein des plus extrêmes chaleurs. Il faut éviter les emportemens de la colère, etc.

Traitement curatif. Soumettez les malades à une diète végétale; éloignez d'eux toutes les causes excitantes. Si d'ailleurs l'angiopyrie est modérée, la nature fera le reste : elle n'a aucun besoin des secours de l'art; des remèdes superflus ne feroient que troubler sa marche. C'est ici le triomphe de la médecine expectante : *Certè vera methodus multùm debet circumspectæ expectationi, ut omnia ordine fiant.* Si pourtant la fièvre s'annonce avec beaucoup d'intensité, si ses causes sont graves, si quelque viscère est vivement menacé, si la tête est injectée de sang, si la poitrine est oppressée, si d'ailleurs le sujet est jeune et robuste, il importe de diminuer l'irritation du système vasculaire par une ou plusieurs saignées. On pratique des fomentations émollientes, on administre des bains tièdes, on relâche le ventre par des lavemens doux, etc. On affoiblit la vie par un régime sévère : *diætá tenui.* On obéit aux règles de Pythagore, et la maladie se juge favorablement le quatrième, le septième, le onzième ou le quatorzième jour : *Prima utique et omni modo primaria est vera contemplatio et agnitio viarum atque methodorum ipsius naturæ.*

GENRE VII.

CARDIECTASIE. Cardiectasis.

Il faut entendre par *cardiectasie* une augmentation extraordinaire qui survient dans le volume du cœur, augmentation qui est le résultat d'un épaississement de la propre substance de cet organe, ou d'une dilatation excessive de ses cavités. Les anciens ne nous ont rien appris sur la théorie de cette affection, qui a été particulièrement éclairée par les recherches des anatomistes modernes. Les meilleurs travaux sont ceux de Lancisi, de Valsalva, de Morgagni, de Senac et de M. Corvisart. Les expériences de MM. Scarpa et Le Gallois n'ont pas moins reculé les bornes de nos connoissances sur l'action physiologique du cœur et des gros vaisseaux :

1ère *Espèce.* La Cardiectasie hypertrophique. *Cardiectasis hypertrophica.* C'est l'espèce qui se manifeste avec épaississement des parois du cœur, et un accroissement de force dans ses contractions. C'est en quelque sorte une hypertrophie ou un surcroît de vitalité et de nutrition qui s'est opéré dans l'intérieur de ce viscère. Il est du reste fort rare que l'épaississement des parois du cœur s'accomplisse dans la totalité de cet organe. Les faits les plus ordinaires constatent que la cardiectasie hypertrophique s'effectue le plus communément dans le ventricule gauche. M. Corvisart observe judicieusement que ce ventricule, étant, par sa nature, destiné à pousser le sang dans toutes les parties du système artériel, doit nécessairement jouir d'une force plus considérable que le ventricule droit. Cependant une variété accidentelle d'organisation peut faire que le ventricule droit soit aussi affecté de la cardiectasie hypertrophique. Ce genre d'affection peut également avoir pour siége les oreillettes.

2ème *Esp.* La Cardiectasie atrophique. *Cardiectasis atrophica.* La cardiectasie atrophique entraîne toujours l'amincissement des parois du cœur et l'affoiblissement de son action. Cet organe perd sa contractilité et son ressort; le sang stagne et s'accumule dans ses cavités, etc. Celles-ci, à force d'être distendues, finissent par n'opposer qu'une foible résistance aux colonnes du liquide sanguin qui y abonde, etc. Il est hors de doute qu'elles finiroient par se rompre, si les désordres qui surviennent dans le système de la circulation ne terminoient d'ailleurs l'existence de l'individu. On peut donner comme un fait anatomique, que la cardiectasie atrophique peut affecter à la fois l'ensemble des cavités qui constituent l'organe du cœur. On la rencontre néanmoins, soit dans le ventricule droit (ce qui est le cas le plus fréquent), soit dans le ventricule gauche. La cardiectasie atrophique de l'oreillette gauche est aussi moins commune que celle de l'oreillette droite, etc.

Tableau de la Cardiectasie. Les individus qui sont affectés de la cardiectasie ont communément la face bouffie et vivement colorée d'une teinte violette ou bleuâtre. On en voit qui ont le visage pâle, blafard, d'un jaune de cire, les lèvres livides, les

pommettes saillantes et maculées d'un rouge-brun. Il y a irrégularité de circulation dans les diverses branches du système artériel : le malade est lui-même épouvanté des trémoussemens intérieurs qui se manifestent dans sa poitrine ; tout y est dans un état de trouble et de confusion ; le cœur palpite tumultueusement. Les battemens de cet organe s'effectuent dans un espace plus étendu, et souvent même vont retentir jusque dans la région épigastrique. La gorge se trouve quelquefois affectée d'un sentiment de strangulation ; les veines jugulaires sont prodigieusement tuméfiées ; la poitrine se soulève ; l'abdomen et tous les viscères renfermés dans sa cavité semblent augmenter de volume : c'est alors surtout qu'on entend un bruissement semblable à celui d'un ruisseau dont on auroit arrêté le cours par des digues ou par des obstacles particuliers. J'ai observé la cardiectasie chez le célèbre poète Chénier ; il avoit conservé cette affection pendant plus de quinze ans ; il étoit à chaque instant suffoqué par une cardiopalmie extraordinaire ; il ne pouvoit goûter une seule nuit de repos : c'est pourtant au milieu de ses souffrances qu'il composa un grand nombre de ses ouvrages. Lorsqu'il mourut, j'assistai à l'ouverture de son corps. Par un prodigieux phénomène, la chaleur se conservoit encore après trente-six heures dans le tronc du cadavre, tandis que les extrémités avoient été frappées d'un froid glacial et d'une dégénérescence gangreneuse.

On reconnoît la cardiectasie hypertrophique à la force, à la violence de ses contractions et dilatations alternatives ; elle s'est manifestée chez un grand nombre d'individus à l'hôpital Saint-Louis. Un ouvrier en horlogerie, d'une constitution vigoureuse et robuste, nous fut présenté avec les symptômes suivans : les battemens de son cœur étoient fréquens, secs et brusques ; on les sentoit dans toute la poitrine : son pouls étoit grand, vibrant, tendu comme une corde, résistant à la pression ; hémorrhagies fréquentes, abondantes, et même effrayantes ; sang vermeil, rutilant, écumeux, léger, se coagulant facilement, donnant peu ou presque point de sérosité ; suffocation subite dans un accès de cette hémoptysie. Lorsqu'on examina le cadavre, on trouva que les organes étoient généralement sains. Cependant le poumon gauche étoit légèrement phlogosé, et le ventricule aortique du cœur avoit quadruplé d'épaisseur ; l'oreillette correspondante participoit à ce changement. Un maçon avoit eu les côtes fracturées par un coup qu'il avoit reçu à la poitrine ; dès-lors, pâleur, foiblesse, toux fréquente, crachats sanguinolens, inspiration difficile, impossibilité de se mouvoir, pulsations fortes et foibles alternativement : pouls offrant les mêmes variétés ; inquiétude continuelle sur son propre état ; mélancolie, mort soudaine. On procéda à l'autopsie cadavérique : il y avoit une énorme quantité de sang épanchée dans l'intérieur du thorax, augmentation d'épaisseur des parois de toutes les cavités du cœur. Un autre sujet nous fut apporté, il y a quelques mois, dans l'état que je vais exposer : sa face étoit injectée et vultueuse ; ses yeux étoient saillans et rouges, ses lèvres violacées. Il se réveilloit en

sursaut pendant la nuit ; son sommeil étoit agité par des rêves dans lesquels il voyoit sans cesse une couleur de sang ; il se sentoit baigné par des sueurs visqueuses ; il avoit une toux sèche. Au moindre exercice, la respiration devenoit difficile et la suffocation imminente ; les digestions étoient laborieuses, les mouvemens du cœur réitérés, forts et fréquens, et on y distinguoit jusqu'à cent soixante pulsations par minute. Le pouls étoit dur, fréquent, difficile à déprimer. Après bien des souffrances, le malade expira. Nous trouvâmes un épaississement considérable du ventricule et de l'oreillette du côté gauche.

Mais les pulsations du cœur ne sont pas toujours aussi énergiques : c'est ainsi que, dans la cardiectasie atrophique, elles se montrent souvent lentes, foibles, et à peine appréciables. J'ai vu un cas où le pouls étoit petit, linéaire et presque nul ; j'en ai vu un autre où la circulation veineuse étoit, pour ainsi dire, suspendue. Il falloit des frictions réitérées pour faire sortir le sang après l'opération de la lancette. Nous reçûmes l'année dernière un militaire maigre et blême, dont la respiration étoit embarrassée et comme stertoreuse ; il crachoit le sang à tout moment, et il avoit tous les soirs un assaut de fièvre brûlante ; ses yeux étoient hagards et épouvantés ; sa face et ses lèvres pourprées ; ses jambes se gonfloient, et il étoit menacé d'une infiltration de tout le tissu cellulaire. Il se plaignoit d'une céphalalgie opiniâtre, sans nulle intermission ; des syncopes nombreuses le conduisirent par degrés à la mort. L'examen attentif du cadavre de l'individu qui avoit éprouvé ces divers symptômes démontra un amincissement extraordinaire des parois du ventricule gauche. C'est à regret que je n'ai pu suivre jusqu'à sa fin l'observation d'un pauvre laboureur qui devoit sa maladie à des travaux forcés ; son pouls étoit petit et précipité, parfois intermittent, comme les pulsations de son cœur ; douleur précordiale, soubresauts de cette région ; fâce pâle, lèvres rosées, regards abattus, respiration gênée, sueurs générales, somnolence continuelle, taciturnité, réponses lentes et tardives, rêves sinistres. Comme il alla mourir dans ses foyers, son cadavre ne fut pas ouvert.

Il est impossible que le cœur soit aussi malade, sans que les poumons, qui sont si voisins de cet organe, n'éprouvent la plus grande gêne dans leurs contractions : aussi la respiration est-elle courte, sifflante, entrecoupée, lorsque le malade marche avec plus de vitesse que de coutume, ou qu'il est contraint de monter dans un lieu très-élevé. Dans les autres affections de la poitrine, il est des positions que l'on prend de préférence dans le lit, et qui semblent procurer quelque soulagement ; mais ici il n'en est pas de même. On observe néanmoins que le patient se met d'ordinaire sur son séant, et s'efforce de faire proéminer le thorax en avant, comme pour accroître son étendue et y rassembler une plus grande quantité d'air atmosphérique. Quelques malades cherchent à comprimer

leur poumon avec leurs genoux, qui servent alors de point d'appui. Il est difficile de goûter le sommeil dans une situation aussi déplorable. J'ai déjà dit que le poète Chénier ne dormoit point. Quoiqu'il eût les jambes prodigieusement enflées, il ne laissoit pas de courir et de s'agiter beaucoup dans sa chambre lorsqu'il vaquoit à ses travaux littéraires. S'il goûtoit quelques minutes de repos, elles étoient troublées par des songes affreux : il s'imaginoit avoir toujours devant lui des fleuves impétueux, des torrens rapides, des gouffres profonds qui l'entraînoient, etc. Lorsqu'il s'éveilloit, tout décéloit sur son visage les angoisses qu'il venoit d'éprouver; enfin les progrès de son mal le clouèrent dans son fauteuil : c'est là qu'il attendit sa longue et douloureuse agonie.

Les passions particulières dont se trouvent affectés les individus atteints de la cardiectasie sont singulièrement contraires à leur conservation. La plupart ont un goût invincible pour les alimens salés ou épicés, pour le vinaigre, pour les liqueurs, etc. Ajoutons que le tumulte de leur circulation passe, pour ainsi dire, dans leur âme, et que leur moral est aussi agité que leur sang; leurs expressions vives et pittoresques annoncent la chaleur extrême de leurs pensées. Ils sont très-sujets aux emportemens de la colère, et quelquefois dominés par des haines qui sont implacables. Le sentiment même de l'amour prend chez les anévrismatiques le caractère de la fureur. Plusieurs d'entre eux sont continuellement tourmentés par des soupçons chimériques ou par une jalousie aussi féroce qu'aveugle. Leur désespoir est sombre, farouche et souvent terrible. On a représenté sur l'un de nos théâtres la triste aventure de deux amans de Lyon, qui ne balancèrent pas à se donner réciproquement la mort aussitôt qu'ils eurent appris que l'un d'eux se trouvoit atteint d'une cardiectasie incurable.

Causes organiques. Parmi les causes organiques les plus propres à produire la cardiectasie, il faut mettre en première ligne les vices de conformation qui peuvent exister dans un viscère aussi compliqué dans sa structure. Nous vîmes jadis paroître, à la clinique de l'hôpital de la Charité de Paris, un petit garçon âgé d'environ treize ou quatorze ans, avec tous les signes de la maladie dont il s'agit. Il mourut suffoqué. L'examen de son cadavre fit voir un trou de communication d'un ventricule à l'autre. On connoît les obstacles que le sang éprouve quelquefois par l'ossification accidentelle des valvules. C'est alors que l'on entend ce frémissement dont parlent les auteurs, et qui ressemble au murmure d'un chat que l'on caresse. Les observateurs citent une foule d'exemples de polypes qui obstruoient les principaux vaisseaux et le cœur lui-même. On y rencontre souvent des tumeurs qui sont d'une apparence tout-à-fait lardacée. Il paroît que la cardiectasie est parfois héréditaire, puisque Lancisi parle de quatre générations d'individus qui périrent en totalité par cet accident affreux. Il est absurde, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, d'avoir écrit sans preuves qu'un vice dartreux

ou psorique pouvoit se répercuter sur l'organe du cœur et y devenir cause d'anévrisme. Mes longues recherches sur les malades de l'hôpital Saint-Louis me font regarder cette assertion comme illusoire et chimérique.

Causes extérieures. On peut assurer que le cœur est à nos affections ce que le cerveau est à nos idées. De là vient que les peines morales influent tant sur le développement de la cardiectasie. C'est, comme je l'ai déjà dit, la maladie des personnes qui ont fait de grandes pertes au jeu, ou dans des spéculations commerciales, et qui ont été longtemps les victimes de quelque chagrin extraordinaire. Lancisi a vu qu'elle étoit parfois produite par les angoisses prolongées de la crainte ou par les fureurs de la jalousie. Desault observoit qu'elle étoit bien plus fréquente pendant les orages qui signalèrent la trop fameuse époque de la terreur. Les anévrismes du cœur sont encore souvent déterminés par des mouvemens excessifs, par la distraction violente des muscles pectoraux et diaphragmatiques : tels sont ceux qui surviennent à divers artisans, particulièrement à ceux qui exercent un métier pénible, aux orateurs, aux musiciens, aux boxeurs, aux lutteurs, aux coureurs, etc. Michelotti a vu une dilatation très-marquée des deux oreillettes et des deux ventricules dans un individu qui avoit fait un grand effort pour soulever un fardeau pesant. Les femmes peuvent contracter la cardiectasie à la suite de plusieurs accouchemens pénibles et laborieux. Les chutes, les contusions, etc., ne sont pas moins préjudiciables quand leurs effets se sont dirigés vers la poitrine.

Traitement curatif. Il y a un grand nombre d'indications à remplir dans le traitement de la cardiectasie. Ces indications sont relatives aux causes que l'on soupçonne avoir influé sur le développement de cette affection. Il faut donc soustraire le malade à l'influence de ces causes aussitôt que le premier degré de la maladie se manifeste. Le plus souvent ce sont les habitudes, les professions, les métiers, c'est le régime de vie qu'il faut changer. Le repos est d'une nécessité absolue. Tous les praticiens pensent d'ailleurs que la cure de la cardiectasie est toujours au-dessus des ressources de l'art. Mais le médecin vraiment digne de la profession qu'il exerce doit du moins protéger ses malades contre l'impression des peines morales; il doit tout faire pour fortifier leur courage. A l'imitation des premiers maîtres de l'art, il doit donner des consolations au riche et des secours à l'indigent. Quand la cardiectasie est hypertrophique, les saignées générales et locales sont communément mises en première ligne dans la série des moyens curatifs. Il est pourtant des cas où le sujet est si foible et si énervé, qu'une semblable opération peut lui être funeste, et le jeter dans un affaissement mortel. Quelques chirurgiens cherchent à opérer une révulsion utile par des vésicatoires, par des sinapismes, par des attractifs et des rubéfians.

On a donné de grands éloges à la méthode de Valsalva, qui consiste à diminuer progressivement de jour en jour la nourriture du malade; on lui donne pour boisson le petit-lait foiblement aluminé, ou une eau légère de riz, à laquelle on cherche à imprimer une qualité astringente, par l'addition du sirop de coing, ou de quelques gouttes de l'eau styptique de Rabel. J'ai entendu parler d'un individu très-menacé de la cardiectasie, et qui vit cesser ses palpitations dès qu'il se fut soumis aux austérités du couvent de la Trappe. Qu'il est triste néanmoins d'être réduit à ne chercher la guérison qu'au milieu des tourmens de la faim et des privations continuelles! Ceux qui pensent que l'anévrisme du cœur peut, dans certains cas, être occasionné par la rétrocession de quelque exanthême, s'attachent vainement à combattre cette cause factice et purement imaginaire. J'ai été surpris de voir une semblable erreur reproduite dans des ouvrages modernes, d'ailleurs fort estimés. Je connois des médecins qui apprécient d'une manière très-particulière les anti-spasmodiques; mais que peuvent-ils espérer de la poudre tempérante de Stahl, de la liqueur anodyne d'Hoffmann, et de tant d'autres préparations dont ils louent tant les vertus? Morgagni prescrivoit les bains d'eau chaude: l'expérience a démontré que les bains froids sont préférables, lorsqu'ils sont pris au courant d'une rivière dans la saison de l'été. Je connois un individu qui a trouvé un prompt soulagement dans leur usage. La cardiectasie atrophique exigeroit sans doute un système de curation particulier; mais je ne puis encore proposer aucune vue positive sur cet objet. D'après la conviction où l'on paroît être de nos jours, que le cœur puise spécialement ses forces dans la moelle épinière, c'est sur ce prolongement de l'organe encéphalique que je faisois appliquer des douches dans l'établissement de Tivoli. Il n'est aucune vérité en physiologie qui, par l'effet d'une longue méditation, ne puisse nous suggérer quelques données heureuses pour la thérapeutique. Qui sait si, par une étude approfondie des fonctions du grand nerf sympathique, on ne trouvera point de nouveaux moyens d'excitation pour ranimer les forces du système circulatoire! Dans une matière aussi ténébreuse, il faut se rallier au moindre trait de lumière. Il est triste de songer, pour la gloire de notre art, que les organes les plus importans de notre économie physique, sont aussi ceux dont les altérations sont les plus difficiles à réparer.

GENRE VIII.

ARTÉRIECTASIE. Arteriectasis.

J'exprime par ce mot une tumeur du système vasculaire, produite, soit par la dilatation d'une portion plus ou moins considérable d'artère, soit par l'usure ou la rupture des tuniques propres à cet ordre de vaisseaux. Ces tumeurs acquièrent quelquefois un

grand volume; elles sont ordinairement pulsatiles; elles s'aplatissent quand on les comprime; elles ne changent point la couleur de la peau, etc. Elles paroissent avoir été méconnues par Hippocrate; mais elles se trouvent parfaitement indiquées dans les ouvrages d'Aétius. Au sein de nos écoles, on les désigne sous les titres défectueux d'*anévrismes vrais*, d'*anévrismes faux*, d'*anévrismes mixtes*, etc. Il est du reste très-important de les distinguer avec exactitude; car il est arrivé à des gens de l'art de les ouvrir, croyant donner issue au pus épanché dans des abcès. Les espèces suivantes sont établies par les auteurs dans l'état actuel de la science:

1ère *Espèce*. L'Artériectasie primitive. *Arteriectasis primaria*. C'est l'espèce de tumeur qu'on dit résulter de la simple dilatation du tube artériel. Elle attaque spécialement les gros vaisseaux, et surtout les troncs qui sont voisins de l'organe du cœur; elle se développe aussi très-fréquemment dans les inflexions ou courbures artérielles. Les anévrismes de la crosse de l'aorte se rencontrent fréquemment dans les hôpitaux. Tous les vaisseaux du corps situés de manière à éprouver de fortes distensions peuvent subir ce genre d'altération. Le célèbre Lamure, de l'école de Montpellier, ne croyoit point à l'existence de l'anévrisme par simple dilatation de l'artère; et l'anatomiste le plus renommé de nos jours, M. Scarpa, a renouvelé cette assertion dans un ouvrage aussi précieux que recommandable.

2ème *Esp*. L'Artériectasie herniaire. *Arteriectasis herniosa*. Des observations anciennes et modernes ont prouvé que la membrane interne des artères peut faire une sorte de hernie, et constituer alors un anévrisme mixte. M. Dubois, l'un de nos chirurgiens les plus célèbres, a constaté cet état pathologique d'une manière irrécusable. C'est principalement dans les gros vaisseaux qu'il existe, parce qu'ici la tunique muqueuse s'y trouve d'une extensibilité très-remarquable.

3ème *Esp*. L'Artériectasie cellulaire. *Arteriectasis cellularia*. Cette affection, communément désignée sous le nom d'*anévrisme faux*, suppose une plaie de l'artère. C'est une tumeur ample, qui occupe ordinairement un grand espace; ses pulsations sont obscures; la peau a une couleur rouge, livide et purpurine; la tumeur ne s'aplatit point quand on la comprime: elle rend au contraire une sorte de bruit qui provient du passage du sang de l'artère dans le tissu cellulaire. La diffusion ou l'infiltration du sang fait que le membre se tuméfie d'une manière subite; le malade y éprouve de l'engourdissement et de la stupeur. Les chirurgiens distinguent des anévrismes faux primitifs et des anévrismes faux consécutifs. Dans le premier cas, le sang jaillit de l'artère perforée, et se répand tout-à-coup dans le tissu cellulaire ambiant. Dans le deuxième cas, ce liquide ne s'épanche que goutte à goutte, et il faut beaucoup de temps pour que la tumeur acquière des dimensions considérables.

4ème *Esp*. L'Artériectasie variqueuse. *Arteriectasis varicosa*. Cette espèce est due aux recherches du célèbre Guillaume Hunter. Elle est le résultat d'un accident particulier, qui est la perforation simultanée d'un vaisseau artériel et d'un vaisseau veineux. Elle peut survenir lorsque des chirurgiens inexpérimentés pratiquent la saignée de la basilique médiane, et que leur instrument arrive et pénètre jusqu'à l'artère brachiale. Alors le sang s'échappe au travers des parois correspondantes

des deux vaisseaux. Ce phénomène n'a jamais lieu sans faire entendre une sorte de bruissement très-remarquable, et dont tous les pathologistes ont fait mention : ce bruissement a beaucoup d'analogie avec le frémissement qui suit l'agitation des cloches, etc. Il dépend manifestement du frottement que doit éprouver le sang artériel en passant par l'ouverture veineuse qui lui correspond. Le membre malade est communément engourdi et gonflé.

Tableau de l'Artériectasie. La formation de l'artériectasie n'offre d'abord rien d'alarmant. C'est une simple tumeur qui s'élève et s'arrondit sur le trajet d'un gros vaisseau, et qui prend successivement un volume plus ou moins considérable. On la voit s'aplatir et s'effacer en quelque sorte sous le doigt qui la comprime, pour reprendre ensuite sa forme et ses dimensions aussitôt qu'elle est livrée à elle-même; elle manifeste des battemens qui sont isochrones à ceux du pouls, et les tégumens qui la recouvrent ne sont en aucune manière décolorés. Tantôt elle s'accroît avec une rapidité extrême, tantôt avec une lenteur excessive. Enfin, il arrive une époque fatale où les tuniques artérielles subissent une véritable rupture; le malade est lui-même averti de ce déchirement par la vive douleur qu'il éprouve. Aussitôt après cet accident, la tumeur n'a plus les mêmes caractères : elle s'affaisse, devient inégale et bosselée; les pulsations cessent d'avoir lieu; on n'entend qu'un sourd frémissement; c'est alors que les douleurs commencent, ainsi que le danger; le membre est frappé d'engourdissement et de torpeur; il s'engorge et se tuméfie à mesure que l'épanchement augmente. La souffrance et l'effroi se peignent sur le visage du patient; son visage pâlit; ses regards sont ternes et abattus; le centre de l'artériectasie devient bientôt le foyer d'une horrible suppuration gangreneuse; les couleurs sinistres de cette dégénération funeste se montrent de toutes parts; l'affreuse eschare se détache, le sang jaillit, et le malade meurt dans les syncopes successives d'un épuisement irréparable. Ce que j'ai vu de plus extraordinaire à l'hôpital Saint-Louis, dans un anévrisme de la carotide externe, c'est une intumescence ou plutôt une induration cellulaire, qui avoit successivement envahi le col du côté malade, l'épaule, le bras et l'avant-bras. Il étoit survenu un tel surcroît de nutrition dans ce membre devenu véritablement éléphantiaque, qu'il pesoit plus de quinze livres. Quand on le touchoit, on y sentoit un foyer prodigieux de chaleur.

L'artériectasie est surtout fréquente dans l'intérieur du thorax, parce que les vaisseaux y éprouvent une moindre résistance qu'ailleurs; c'est principalement dans l'arc particulier formé par le tronc de l'aorte qu'on les rencontre le plus communément, parce que cette partie du grand système de la circulation y est, pour ainsi dire, en butte à l'impétuosité du sang qui y forme un torrent véritable. Les symptômes les plus apparens sont une accélération prodigieuse du pouls et une suffocation continuellement imminente. Les malades sont à chaque instant contraints de reprendre haleine; ils s'inclinent presque toujours en avant, et semblent se trouver mieux dans cette position. L'artériectasie

pectorale fait quelquefois de tels ravages, qu'elle détruit l'enceinte osseuse qui la renferme, et vient faire saillie à l'extérieur. Ce premier cas est le moins défavorable, parce qu'alors les viscères ne supportent aucune compression funeste qui puisse entraver la marche de leurs fonctions dans l'économie animale. Nous avons vu, l'année dernière, un homme dont l'occupation étoit de conduire le char funèbre des morts au cimetière, et qui a vécu fort long-temps avec une de ces tumeurs, parce qu'elle proéminoit considérablement au-dehors de la poitrine, ce qui laissoit ainsi les organes voisins dans un repos parfait. Rien d'ailleurs ne résiste aux progrès de cette affection désastreuse. Il est des circonstances où l'on voit les parois de la cavité thorachique se soulever; dans d'autres occasions, c'est la propre substance des os qui est usée par le battement non interrompu de l'artère dilatée, et qui est creusée insensiblement comme la pierre sur laquelle tomberoient continuellement les flots d'un courant d'eau très-rapide.

Cependant les tumeurs anévrismatiques sont encore bien plus funestes lorsqu'elles dirigent leurs effets dans l'intérieur des cavités thorachique ou abdominale. Combien de fois n'est-il pas arrivé que les poumons, les bronches, la trachée-artère, le larynx, le ventricule, etc., éprouvoient des compressions fatales par l'accroissement extraordinaire de ces dilatations vasculaires! Comment espérer alors une longue vie! Les auteurs citent une foule d'exemples de morts subites, dont la cause n'a pu être découverte que par l'ouverture du cadavre. Quelquefois aussi ces artériectasies intérieures causent des hémorrhagies, dont on a toute la peine du monde à soupçonner l'existence et l'origine. On trouve dans les *Commentaires de l'Institut de Bologne* une observation de Leprotti, relativement à un anévrisme de l'artère bronchiale. Un coureur de profession, âgé de quarante-trois ans, robuste et de stature médiocre, aussi actif que fort, avoit souvent porté des fardeaux pesans et fait plusieurs chutes graves; il s'étoit fréquemment plaint de douleurs à la poitrine, à l'estomac, aux lombes, etc. Constamment soulagé par les soins de l'art, il reprenoit ses occupations; mais ayant été obligé de faire à pied un long voyage à travers des montagnes couvertes de neige, il éprouva à son retour des élancemens considérables dans le thorax. Leprotti lui trouva la face livide. Les veines jugulaires, la droite surtout, manifestoient de forts battemens; la tête du malade étoit couverte d'une sueur froide; ses pieds étoient comme glacés; son pouls étoit tantôt fort, tantôt foible. Une saignée procura un mieux momentané, mais augmenta la foiblesse; les symptômes s'aggravèrent; le visage tout entier prit une teinte rouge très-intense. La main appliquée sur le sternum étoit agitée par une sorte d'ondulation pulsatile. Enfin, des lipothymies annoncèrent la mort, qui mit fin à cette scène douloureuse. On procéda à l'ouverture du cadavre : la cavité thorachique gauche contenoit une grande quantité de liquide sanguin, dont une portion étoit coagulée et ressembloit à celui que l'on tire par la phlébotomie, lorsque ce dernier est tout-à-fait refroidi.

Le poumon gauche paroissoit avoir un tiers moins de volume que le poumon droit; mais les deux lobes étoient fortement liés aux côtes : une tumeur sanguine, de nature parenchymateuse, les séparoit du diaphragme, etc. L'orifice de l'artère bronchiale étoit si dilaté, qu'on pouvoit y introduire le pouce; toute la crosse de l'aorte étoit beaucoup plus ample que dans l'état naturel, mais cependant point amincie; le cœur étoit peu volumineux; les oreillettes, la gauche surtout, étoient, pour ainsi dire, contractées.

En général, on peut assurer que rien n'est plus difficile à établir que le diagnostic de toutes les artériectasies intérieures. MM. Bayle et Nysten ont vu un cas d'anévrisme du tronc cœliaque, qui offroit les symptômes les plus variés et les plus bizarres. Le malade éprouvoit des picotemens insupportables sur toute la périphérie de la peau. Il sentoit dans la région de l'estomac des battemens qui augmentoient d'intensité de jour en jour. Ses digestions se dérangeoient; son estomac étoit accablé par le moindre aliment, comme par un poids énorme : dès-lors il étoit contraint de cesser de manger pour éviter le vomissement; il souffroit des douleurs intestinales; il maigrissoit; les pulsations qui avoient lieu à l'épigastre étoient isochrones à celles du pouls, et alternoient avec celles du cœur : elles croissoient dans certains momens du jour; on les pouvoit distinguer à la vue; on apercevoit même dans cet endroit une tumeur assez saillante et circonscrite. L'individu dont il s'agit se plaignoit d'une sensation très-singulière; il lui sembloit, disoit-il, qu'on lui perçoit le thorax avec un couteau. On observoit des contractions extraordinaires de l'artère radiale, de l'artère brachiale, des carotides, des maxillaires externes et des temporales, etc. Il fut frappé d'une mort soudaine. Le cadavre fut examiné avec l'attention la plus scrupuleuse : il y avoit une énorme dilatation du tronc cœliaque depuis le lieu de son origine; le sang s'étoit épanché dans l'abdomen; la tumeur anévrismale avoit refoulé l'estomac ainsi que le duodénum dans l'hypocondre gauche : ce qui explique le désordre survenu dans les digestions, etc.

Mais ce sont surtout les signes qui annoncent la présence des artériectasies dans l'intérieur de la poitrine qui sont difficiles à reconnoître. Combien de fois ne les a-t-on pas confondus avec ceux qui appartiennent à l'asthme ou à la pneumonite chronique ! Les auteurs parlent d'une espèce de sifflement qui se fait entendre lorsque la maladie existe dans la portion recourbée de l'aorte. M. Corvisart a néanmoins observé des cas où ce sifflement existe, quoiqu'il n'y ait pas d'anévrisme. Il cite l'observation d'une tumeur particulière qui ressembloit à une glande bronchique squirrheuse, et qui non-seulement comprimoit la trachée-artère, mais qui avoit produit à la longue une destruction complète de plusieurs cerceaux cartilagineux de ce conduit. Les autres symptômes de l'anévrisme aortique sont la gêne plus ou moins marquée de la fonction respiratoire, la suffocation qui redouble quand le malade veut se coucher horizontalement dans son lit; une toux déchirante, suivie d'une expectoration visqueuse et quelquefois sanglante;

des palpitations violentes, des urines enflammées et sédimenteuses, l'injection sanguine de la face, l'infiltration des extrémités inférieures, la voix entrecoupée et sifflante; l'amaigrissement, etc.

La mort qui suit le développement de l'artériectasie est quelquefois très-lente à s'effectuer. Nous avons vu, à l'hôpital Saint-Louis, des individus qui conservoient cette maladie depuis plusieurs années. Il y a peu de jours qu'on a procédé à l'ouverture du cadavre d'un individu fort âgé, et qui portoit un anévrisme du tronc de l'aorte depuis sa jeunesse. La tumeur étoit devenue si considérable, qu'elle avoit usé et dévoré, pour ainsi dire, la partie interne et supérieure du sternum. On observoit en dehors de cet os une saillie ou proéminence qui avoit été très-apparente dans les trois derniers mois de la vie du malade. Un autre phénomène, non moins digne d'attention, c'est que le sac anévrismal avoit totalement corrodé la seconde vertèbre dorsale, et n'avoit absolument laissé que l'apophyse épineuse. Aussi le sujet avoit-il ressenti dans cette partie même de la colonne vertébrale une douleur atroce dont il se plaignoit à tous les instans.

Causes organiques. Avant d'exposer les causes organiques de l'artériectasie, il est sans doute utile de reproduire ici quelques considérations préliminaires sur le mécanisme de sa formation. On connoît les idées que vient d'émettre à ce sujet M. Scarpa, professeur de l'Université de Pavie; et personne n'ignore les recherches profondes qu'il a eu occasion de faire sur une multitude de sujets morts d'une semblable maladie : or, cet habile anatomiste regarde comme fausses et erronées les distinctions admises par le plus grand nombre des auteurs; il prétend avoir constaté jusqu'à l'évidence la plus frappante qu'il n'existe réellement qu'une seule espèce ou forme d'anévrisme, et c'est celui qui a constamment lieu par la rupture des propres tuniques de l'artère. Il est faux que la poche particulière qui constitue la tumeur soit, dans aucun cas, le résultat de la dilatation de ces mêmes tuniques; elle est incontestablement produite par l'extension de l'enveloppe celluleuse qui entoure le vaisseau, et qui lui est commune avec les autres parties; dans aucune circonstance, il n'y a dilatation contre nature de la membrane interne et de la musculeuse. D'après Scarpa, les plus exactes descriptions, les plus fidèles dessins, publiés par des observateurs, comme des exemples d'anévrismes vrais, offrent tout au contraire des anévrismes par rupture ou par corrosion; et si on les examine attentivement, il sera facile de se convaincre que les figures sont en contradiction avec le texte. Telle est l'assertion du savant Scarpa, que M. Boyer me paroît toutefois avoir réfutée complètement et sans prévention dans ses ouvrages, aussi-bien que dans les leçons qu'il fait journellement à ses nombreux élèves. L'autorité d'un maître aussi exercé est certainement d'un grand poids sur ce point de doctrine; et la description qu'il a donnée du sac particulier qui compose

de pareilles tumeurs nous rappelle les beaux jours de Valsalva ou de Morgagni. Cet habile anatomiste a donc vu et constaté, par les recherches les plus exactes, que, lorsqu'il y a anévrisme dans un vaisseau artériel, ce vaisseau présente véritablement dans son intérieur une excavation qui est uniquement le résultat de l'extensibilité et non de la rupture de ses tuniques. Si on a recours au scalpel pour fendre la portion d'artère qui est ainsi dilatée, on s'aperçoit que ses parois, non-seulement n'ont pas diminué de dimension, mais que souvent leur épaisseur s'est considérablement accrue. Pendant tout le temps que la maladie ne fait pas de grands progrès, le sang conserve sa fluidité, et par conséquent sa vitalité. Son cours ordinaire n'éprouve ni trouble, ni dérangement. Au surplus, quand des faits authentiquement démontrés ne prouveroient pas d'une manière incontestable la possibilité de la dilatation artérielle, l'analogie la confirmeroit, ainsi que le remarque très-bien M. le professeur Boyer. En effet, la propriété élastique et extensible a été départie aux divers tissus qui composent nos organes, selon le but spécial de leurs fonctions. Comment pourroit-on la refuser à nos vaisseaux? Les mouvemens de systole et de diastole ne semblent-ils pas la prouver? Ne diroit-on pas que la nature prévoyante la révèle en quelque sorte par le soin qu'elle a pris de protéger les artères contre les compressions extérieures, en les soutenant par des points d'appui particuliers, en dirigeant dans des canaux osseux celles que leur situation exposeroit à divers accidens? etc.

Les causes organiques de l'artériectasie ne sont que trop nombreuses. Cette tumeur arrive souvent d'une manière spontanée, et par l'effet d'une débilité radicale du système vasculaire : on a vu des familles affectées de cette disposition congéniale et héréditaire. On a même assuré qu'elle s'étoit étendue jusqu'à quatre générations consécutives. C'est le tempérament sanguin qui d'ordinaire est favorable à son développement. La trop grande plénitude des vaisseaux est certainement un obstacle qui peut les empêcher de se vider complètement, et la gêne qui en résulte peut distendre leurs parois avec plus ou moins de violence. Presque tous les auteurs parlent de l'ossification partielle des artères, comme pouvant devenir une cause prédisposante de l'anévrisme, parce qu'alors cette portion du vaisseau, qui est ainsi dégénérée, ne peut céder et se prêter à l'action du sang. En général, tous les obstacles qui compriment ou tendent à arrêter la circulation, sont suivis d'un résultat aussi funeste. Je me souviens à ce sujet d'une observation fort curieuse, qui fut communiquée dans le temps à la Société médicale de Paris : le pancréas, excessivement tuméfié, avoit comprimé l'aorte, laquelle s'étoit singulièrement dilatée au-dessus de ce viscère jusqu'au cœur, dont la capacité étoit très-augmentée, principalement du côté gauche. La texture de ce pancréas étoit telle, qu'il étoit dur comme du cartilage en divers endroits, et qu'en d'autres sa substance étoit molle et rouge; mais les points blanchâtres et comme gypseux qu'on y observoit,

sembloient indiquer qu'après s'être ainsi tuméfiée, cette glande s'étoit prodigieusement desséchée, etc. Les diverses maladies qui naissent dans le corps humain peuvent quelquefois donner lieu à des artériectasies. C'est ainsi qu'un rhumatisme très-aigu détermina la formation d'un anévrisme très-considérable à la poplitée.

Causes extérieures. Les causes extérieures de l'artériectasie, sont les blessuses et les violentes contusions. Un chirurgien maladroit la détermine quelquefois lorsqu'il piquc l'artère qui est placée sous la veine; il faut craindre les chocs, les chutes, les secousses, tout ce qui peut exercer sur les vaisseaux un tiraillement extraordinaire; voilà pourquoi les danseurs du grand Opéra sont souvent atteints de cette maladie. Nous avons reçu à l'hôpital Saint-Louis un individu atteint d'une tumeur anévrismatique au jarret, pour avoir tiré long-temps et avec trop d'effort une corde qui tenoit à une barque sur la rivière de la Seine. Un maître d'escrime éprouva le même accident pendant une leçon qu'il donnoit à son élève. Les cris, les chants continuels, les vomissemens forcés, etc., les excès dans tous les genres augmentent singulièrement la force qui fait mouvoir le sang et déterminent aussi des anévrismes.

Traitement curatif. La nature ne se suffit point à elle-même pour la guérison de l'artériectasie : il faut lui prêter les secours de l'art. M. Fleury, médecin de la marine, à Toulon, cite néanmoins une observation très-remarquable, relativement à deux anévrismes aux artères fémorales d'un même sujet, dont l'un se guérit spontanément, et l'autre par l'opération. Quelques cas analogues ont été remarqués; on a vu parfois, après la rupture du sac anévrismal, les artères collatérales se charger du sang épanché, et le membre reprendre sa force et sa chaleur ordinaires; mais ces cas ont été si rares, qu'il n'en faut concevoir aucune espérance. Aussitôt que la maladie se déclare, il importe donc de prévenir l'issue fâcheuse qu'elle doit avoir. J'ai déjà dit, en parlant de la cardiectasie, quel était le procédé de l'illustre Valsalva. Rien n'empêche de le mettre en usage, quand le danger n'est point encore pressant. Je mets sur la même ligne le procédé de M. Guérin, qui dit avoir obtenu de nombreux succès par l'emploi méthodique des réfrigérans. Il est toutefois des moyens plus sûrs d'arracher le malade au danger qui le menace; et ces moyens, comme tout le monde le sait, sont la compression ou la ligature. Le but que l'on se propose dans la première de ces opérations, c'est de mettre dans un contact parfait les parois internes de l'artère, et d'y exciter une inflammation adhésive, qui les unit d'une manière intime. Ces parois oblitérées forment bientôt un corps solide et ligamenteux : dès-lors le sang, qui ne peut plus arriver dans la poche anévrismale, doit nécessairement refluer dans les vaisseaux qui l'avoisinent. La cure des anévrismes par la compression avait déjà réussi sous les mains habiles de deux grands opérateurs, Sabatier et Desault; et dans le mois de mars, en 1796, M. Desgranges triompha complè-

tement d'une artériectasie poplitée, en suivant la même méthode. Après avoir prescrit la situation horizontale et un repos absolu, il employa le bandage du célèbre Théden, en observant les règles prescrites dans le plus grand nombre de cas. Deux mois après, la tumeur anévrismatique fut presque entièrement effacée. Malgré ce succès et tant d'autres, racontés par divers auteurs, la compression n'est pas un moyen fort utile, ainsi que le remarque très-bien M. Deschamps, le patriarche actuel de notre chirurgie françoise. Presque toujours, il cause de la douleur et un engorgement très-considérable dans le membre qui est affecté. D'autres inconvéniens suivent son application : la ligature doit donc être préférée, de l'aveu de tous les chirurgiens les plus sagaces et les plus expérimentés. C'est par ce procédé terrible, mais plus convenable, que le modeste praticien dont je viens de parler a sauvé la vie à une multitude de malheureux. Ajoutons qu'il a suggéré par son excellente pratique les meilleures règles à suivre pour opérer avec adresse et avec un moindre péril. Le précepte ordinaire est d'ouvrir le sac de l'anévrisme, de le délivrer du sang, des caillots et des concrétions lymphatiques qu'il peut contenir, et de lier ensuite le vaisseau au-dessus et au-dessous de la partie du canal qui se trouve altérée. On a beaucoup varié ce mode de compression circulaire, et chaque chirurgien a proposé ses perfectionnemens et ses modifications. On connaît la méthode d'Anel, plus communément appelée celle de John Hunter. Il n'est pas de mon sujet d'en discuter ici les avantages et les inconvéniens; et c'est dans les livres spécialement consacrés à l'instruction chirurgicale qu'il faut puiser de tels documens. Que dis-je ? c'est plutôt au sein des hôpitaux que nos jeunes disciples doivent aller s'instruire. L'enseignement qui leur convient doit être perpétuellement mis en action. C'est à l'école, pour ainsi dire vivante, de nos plus célèbres opérateurs, qu'ils apprendront aussi les moyens d'assurer les succès ultérieurs d'une opération, ceux de rétablir le calme et l'harmonie dans le système circulatoire, de rappeler la chaleur dans des membres inanimés et languissans; ceux de prévoir ou d'arrêter les hémorrhagies accidentelles, etc. Desault nous disoit souvent : *toute ma science est au bout de mes doigts*. Au surplus, il s'en faut de beaucoup que les notions sur l'artériectasie soient encore parvenues à leur perfection. Rien pourtant n'est plus digne de notre étude. Quand on songe que la simple érosion d'un vaisseau, que la moindre contusion sur une branche de l'arbre artériel peut faire échapper le sang avec la vie, on ne peut s'empêcher de gémir sur la fragilité des ressorts qui meuvent notre existence. On regrette qu'une organisation aussi sublime que la nôtre soit le jouet d'une destinée aussi chanceuse et aussi incertaine.

GENRE IX.

PHLÉBECTASIE. Phlebectasis.

Par cette dénomination, nous voulons exprimer la dilatation d'une veine ou d'une portion de veine, qui a lieu dans une partie quelconque du corps humain; ces dilatations sont rarement douloureuses; elles forment quelquefois une série de nodosités ou petits tubercules qui se déchirent et se terminent par la suppuration ou par la gangrène. Voici les deux espèces que nous avons à combattre à l'hôpital Saint-Louis :

1ère *Espèce.* La Phlébectasie primitive. *Phlebectasis primaria.* La phlébectasie primitive est ordinairement une maladie peu dangereuse, et la plupart des individus qui en sont atteints ne laissent pas de vivre fort long-temps avec une semblable indisposition. Cependant, lorsque, livrée à elle-même, elle prend un accroissement considérable, elle détermine dans les parties où elle siége une distension douloureuse et qui oblige le malade à l'inaction et au repos. La phlébectasie primitive est très-apparente sur les tégumens par les bosselures et les circonvolutions qu'elle y forme, aussi-bien que par la couleur bleuâtre qu'elle leur imprime.

2ème *Esp.* La Phlébectasie ulcérée. *Phlebectasis ulcerata.* Cette espèce est celle pour laquelle on vient le plus souvent réclamer des secours à l'hôpital Saint-Louis. Lorsque la peau a été singulièrement distendue par les dilatations veineuses, elle s'irrite, s'enflamme, et finit par se rompre dans un ou dans plusieurs points de sa surface. De cet accident résultent des ulcérations dont les bords ont la plus grande difficulté à se réunir; c'est presque toujours aux extrémités inférieures que s'établit cette espèce de phlébectasie, à cause du poids du corps : elle repose sur un fond brun et livide, et ne laisse échapper qu'une sérosité ichoreuse et fétide. On remarque souvent autour des ulcères une tache couleur de lie de vin, lisse, tendue et douloureuse; dans diverses parties de l'étendue de cette tache se développent de petites croûtes noires et inégales, qui recouvrent çà et là des ouvertures par lesquelles les veines engorgées se débarrassent du sang qui les distendoit. Dans certains cas, on y trouve quelques écailles épidermoïques.

Tableau de la Phlébectasie. La phlébectasie est tantôt circonscrite dans une portion du système veineux ; tantôt elle est diffuse, et s'étend à plusieurs ramifications de ce même système. Il est peu de cas pathologiques qui ressemblent à celui que nous avons eu occasion d'observer à l'hôpital Saint-Louis. Presque tous les vaisseaux de cet ordre étoient absolument variqueux dans un cadavre qui fut soumis à notre examen; à peine en trouvâmes-nous un petit nombre qui étoient exempts de cette dilatation vicieuse. C'est dans la peau humaine que siége d'ordinaire la phlébectasie. L'hypogastre, les cuisses, les jambes, le scrotum, le cordon spermatique, en sont particulièrement affectés : c'est là qu'elle forme des tumeurs bleuâtres ou d'un noir livide, dont le volume est inégal, et dont la forme a plus ou moins d'irrégularité. Ces tumeurs oblongues,

noueuses, se dessinent en plusieurs plis et replis tortueux; ce sont parfois des bosselures qui simulent comme des grappes de raisin ou des grains de cassis liés l'un à l'autre à la manière d'un chapelet. J'ai vu de ces varices qui rappeloient par leur aspect les herborisations qu'on rencontre sur certaines pierres; d'autres, plus volumineuses, figuroient une agglomération de sangsues entrelacées, comme on peut le voir dans l'individu que j'ai fait représenter dans cet ouvrage (*Voyez Pl.* A.) Cet individu étoit un maçon âgé de trente-trois ans, d'un tempérament sanguin et vigoureusement constitué, dont la vie avoit toujours été laborieuse et pénible. Il n'avoit porté de jarretières que jusqu'à l'âge de treize ans, et depuis cette époque, il avoit presque toujours marché sans bas. Au temps de sa puberté, les veines de la partie postérieure de la jambe gauche se gonflèrent d'une manière sensible et sans cause connue. On n'opposa aucun traitement à cette maladie; aussi fit-elle des progrès rapides : les vaisseaux, qui avoient acquis à peu près le diamètre du petit doigt, et dont les circonvolutions étoient très-variées, augmentèrent encore, et formèrent dans leur trajet une foule de nœuds ou de renflemens de diverses grosseurs. Le temps et les travaux pénibles de cet homme ne firent qu'accroître ces dilatations déjà énormes, au point que le mollet de la jambe gauche avoit le double de volume de celui de la jambe droite. A l'origine du tendon d'Achille et sur la face postérieure du muscle solaire, les veines formoient une éminence de quatre à cinq pouces de longueur; immédiatement au-dessous, ces veines devenoient beaucoup moins dilatées, et celles du pied ne participoient point à cet état pathologique. Cette maladie ne lui occasionnoit aucune gêne pour la progression. Il avoit entrepris plusieurs voyages à pied sans en ressentir la moindre incommodité.

On connoît la structure du corps pampiniforme, et l'on sait que les veines qui le constituent sont très-sujettes à devenir variqueuses. Il n'est pas rare de voir des dilatations se prononcer sur la portion du cordon spermatique qui se propage depuis le testicule jusqu'au canal inguinal. On aperçoit alors des deux côtés ou d'un seul côté une tumeur oblongue ou cylindrique, hérissée par des nœuds et par des renflemens inégaux. Ces varices se continuent quelquefois jusque dans la cavité abdominale. Souvent aussi ce ne sont point les veines du cordon qui sont affectées, mais bien celles qui rampent autour du testicule, d'où résultent alors des tumeurs incommodes et aussi embarrassantes par leur poids que par leur volume. On reconnoît le varicocèle à l'inégalité des bosselures dont sa surface est parsemée. J'en ai observé un à l'hôpital Saint-Louis qui étoit énorme comme une hernie complète : il s'étoit manifesté sur un jeune soldat qui, montant à cheval, étoit imprudemment tombé sur la tête de la selle, accident qui lui avoit comprimé le scrotum. Il est vrai qu'un repos complet exactement observé pendant un mois diminua singulièrement le volume de la tumeur.



Valvile, pinx.t *Varice crurale.* *Tresca, sculp.*

Les accidens les plus ordinaires qui suivent le développement de la phlébectasie, sont l'amincissement, la rupture et l'excoriation de la peau ; les veines sous-jacentes s'ouvrent, et le sang coule parfois avec abondance : de là proviennent des ulcères, communément appelés *variqueux*, qui souvent sont simples et superficiels, mais qui, dans d'autres circonstances, présentent des chairs calleuses, et rendent un pus sanieux et noirâtre. Ces sortes de faits s'offrent à chaque instant à mon observation dans l'hôpital que je dirige. En voici deux exemples très-récens : Le nommé Chapy, âgé de trente-deux ans, d'une constitution lymphatico-sanguine, exerçant l'état de serrurier, reçut, il y a cinq ans, sur la jambe droite, une barre de fer qu'un de ses camarades vouloit jeter à terre. Comme il avoit eu jadis une brûlure très-considérable à cette partie, et que la cicatrice n'étoit pas encore très-solide, la barre de fer, en frappant ce membre, produisit une solution de continuité dans les tégumens. D'abord le malade se pansa lui-même, et continua ses occupations journalières. Mais l'action de rester toujours debout, les fatigues de son métier, et plus encore la malpropreté, firent gonfler prodigieusement le pied et la partie supérieure de la jambe. Il se contenta d'applications émollientes, et continua ses travaux jusqu'à ce qu'il lui fût impossible de se mouvoir. Dès-lors les veines de la jambe se gorgèrent de sang, et, après avoir passé deux ans dans cette situation, on le transporta à l'hôpital Saint-Louis. Voici quel étoit alors le genre d'affection de cet individu : on observoit un gonflement considérable dans le pied droit et dans la partie inférieure de la jambe; cette tuméfaction étoit portée à un si haut degré, surtout lorsqu'il avoit marché pendant quelque temps, qu'on n'apercevoit plus la saillie que fait ordinairement l'extrémité inférieure du péroné; à la partie inférieure de la jambe se présentoit un ulcère peu profond et d'une forme très-irrégulière, car sa circonférence offroit des angles dans tous ses points; les chairs étoient molles, blafardes, et saignoient au plus léger attouchement : on voyoit dans son fond des bourgeons charnus d'une extrême ténuité, lesquels étoient recouverts par une matière jaunâtre, épaisse et purulente : la circonférence offroit une grande tache violette, qui s'étendoit de la malléole jusqu'à la partie moyenne du mollet, etc. Nous avons aussi donné des soins au nommé Basoche, âgé de soixante-douze ans, cocher, d'un tempérament sanguin. Cet homme avoit eu autrefois une enflure au pied droit, laquelle demeura pendant plusieurs mois dans le même état. Un jour ayant fait un faux pas et s'étant froissé le pied, la tumeur devint rouge et douloureuse; elle s'abcéda enfin quinze jours après l'accident. Le malade, au bout de quelques pansemens, remonta sur le siége, et continua d'exercer son état. Mais il fut bientôt obligé de cesser tout travail, car son pied augmentoit chaque jour de volume, et la plaie, loin de se guérir, s'élargissoit sans cesse. Il entra à l'hôpital Saint-Louis. La malléole interne de la jambe droite présentoit un ulcère large, ovale et superficiel, dont les chairs végétoient comme celles d'un ancien vésicatoire, et produi-

soient une matière purulente, épaisse et de couleur jaune, quelquefois un sang épais et noir qui s'échappoit des vaisseaux capillaires; ses bords étoient un peu durs, élevés, et d'une couleur pourpre : une aréole de même couleur les environnoit. Des parties d'épiderme tomboient par écailles de cette tache; et la peau étoit si tendue qu'elle paroissoit à chaque instant prête à se déchirer de nouveau. On voyoit çà et là quelques croûtes noirâtres. Presque toutes les veines superficielles de la jambe étoient dilatées par la grande quantité de sang qu'elles contenoient; parmi elles, il en étoit une qui avoit triplé de volume : celles du creux du jarret formoient une petite tumeur bleuâtre de la grosseur d'un œuf de pigeon. Tous ces vaisseaux se dirigeoient en zig-zag vers l'ulcère, et alloient se perdre dans le tissu cellulaire tuméfié qui l'entouroit.

Causes organiques. La texture particulière du tissu des veines explique, jusqu'à un certain point, la fréquence de la phlébectasie. Ce tissu est lâche et prête aisément à l'extension; ajoutons à cette disposition physique la facilité du reflux du sang dans certaines veines par le manque de valvules. Ceux de ces vaisseaux qui sont le plus susceptibles de contracter l'état variqueux se rencontrent communément dans les membres destinés à supporter tout le poids du corps, ou à faire journellement des efforts considérables. C'est pourquoi cette maladie se rencontre si souvent aux extrémités inférieures ou à l'hypogastre des femmes qui ont eu un grand nombre de grossesses. On remarque chez certains sujets une foiblesse, pour ainsi dire, radicale et constitutionnelle de quelques parties du système veineux : de là vient que la phlébectasie se développe dans le scrotum, dans les grandes lèvres, au pubis, etc. Une tumeur globuleuse, égale, n'ayant point l'aspect variqueux, a été observée à la veine occipitale par le célèbre Valsalva. D'autres ont constaté une distension considérable de presque tous les vaisseaux sanguins externes de la tête. Le docteur Graefe, qui a écrit sur l'angiectasie, fait mention d'une tumeur prodigieuse formée par l'expansion des vaisseaux qui se distribuent à la lèvre supérieure. Le malade en avoit apporté le germe en naissant. Grosse à cette époque tout au plus comme un petit pois, la tuméfaction s'accrut d'une manière effrayante; le malade étoit obligé de la relever pour manger, et même pour parler : car elle étoit si volumineuse, qu'elle fermoit la bouche et se prolongeoit sur le menton. Elle s'étoit convertie en un véritable *fongus* hématode, etc. Elle fut extirpée avec un succès complet. La phlébectasie est une affection qui s'observe souvent dans l'intérieur du corps. On la voit se développer à la langue et jusque dans l'intérieur de l'œsophage; elle est fréquente dans la vessie urinaire. Les individus doués d'un tempérament sanguin et mélancolique y sont plus exposés que d'autres. L'âge contribue pour beaucoup à son développement : tel est le triste destin des vieillards.

Causes extérieures. En général, nous voyons succéder la phlébectasie à de grands

efforts ou à des travaux pénibles et prolongés. Les personnes qui, par leur état, sont destinées à voyager à pied ou à courir dans les rues en portant des fardeaux très-lourds, s'exposent à contracter cette maladie. A l'hôpital Saint-Louis, nous la remarquons fort souvent sur des soldats, sur des maçons, sur des terrassiers, sur des portefaix, etc. Elle attaque les danseurs et les sauteurs de corde; je la vis se déclarer, il y a deux ans, sur un écuyer qui faisoit tous les jours des exercices extraordinaires dans le Cirque de Franconi. Les chirurgiens observent que rien n'est plus favorable à la production des varices que les efforts de la station. Ces efforts sont plus nuisibles que ceux de la progression, à cause de la lutte constante et continuelle qui s'établit entre les muscles extenseurs et les fléchisseurs, lutte sans laquelle l'équilibre ne pourroit jamais s'établir. C'est alors que le sang s'arrête ou circule du moins plus difficilement. La marche, au contraire, quand elle est modérée, facilite son cours. Il est funeste d'exercer un état qui contraigne de garder long-temps la position verticale ou la position assise. Je dois parler ici d'une habitude contractée par certaines femmes, et qui est singulièrement nuisible à leur santé: la plupart s'exposent habituellement à l'action de la chaleur qui vient des chaufferettes. Rien n'influe davantage sur la dilatation des vaisseaux veineux. Nous avons l'occasion de constater tous les jours cette observation sur les cadavres des poissardes, des fruitières, des bouquetières, ou des vendeuses de la Halle, qui terminent leur carrière à l'hôpital Saint-Louis. Il est imprudent de serrer les cuisses par des jarretières, surtout quand on est avancé en âge, ou lorsque le corps a déjà été affoibli par des causes intérieures, telles que le scorbut, la goutte, ou autre affection analogue.

Traitement curatif. Je ne parlerai point ici du traitement qui convient à la phlébectasie interne : cet accident est presque toujours lié à d'autres maladies dont je dois faire mention ailleurs. Mais le traitement de la phlébectasie externe a été particulièrement perfectionné en France par Desault. On doit ici, comme dans toutes les affections chroniques, soustraire d'abord le malade à l'influence des causes débilitantes. Il doit renoncer à toutes les habitudes pernicieuses, s'abstenir des travaux forcés, garder un repos convenable, adopter un régime doux, mais restaurant. On connoît aujourd'hui les effets salutaires de la compression, au moyen d'un bandage roulé et méthodiquement serré. On préfère à Paris des bas faits avec la peau de chien, lesquels sont ouverts par un des côtés de la jambe, et lacés longitudinalement à la manière des corsets. Ces bas sont très-propres à contenir les vaisseaux; et les marchands en font un grand commerce depuis quelques années. Indépendamment de ces moyens contentifs, on pratique des lotions sur les jambes avec des vins aromatiques, tels que ceux de sauge et de romarin. On fait des frictions avec des linges imbibés de liqueurs spiritueuses.

La phlébectasie ulcérée est presque toujours le résultat du défaut de soins et de la

négligence qu'on aporte dans le traitement des dilatations variqueuses. Lorsqu'elle est simple et superficielle, on la guérit avec facilité et promptitude. Mais les causes qui la fomentent sont profondes et invétérées; lorsqu'elle est accompagnée de l'engorgement des lymphatiques, il faut des moyens plus puissans et plus nombreux. La distension forcée de cet ordre de vaisseaux trouble les lois ordinaires de la cicatrisation. Dans le plus grand nombre de cas, le tissu cellulaire n'a point les conditions requises pour réunir les bords divisés de l'appareil tégumentaire. Les médecins ne doivent pas perdre de vue qu'une plaie qui suppure a besoin de toutes les forces d'une nature énergique. L'indication la plus pressante est donc d'attaquer les causes secrètes de la phlébectasie ulcérée. On fortifie le malade par un long usage des antiscorbutiques. On a recours à l'application locale des escharotiques pour réprimer les chairs baveuses et boursoufflées. C'est encore ici que triomphe la compression, moyen infaillible, qui favorise l'action des absorbans, et qui rend à la peau son élasticité première. Souvent, à la vérité, il faut se contenter d'une cure palliative, qui exige pendant toute la vie les soins les plus vigilans et les plus attentifs. La phlébectasie a toujours des récidives : c'est un des tristes symptômes de la vieillesse et de cette dégradation physique qui nous mène insensiblement vers le terme inévitable et nécessaire de notre commune destruction.

GENRE X.

HÉMATONCIE. HÆMATONCUS.

Je désigne sous le nom d'*hématoncie* une tumeur sanguine, communément appelée *fongus hématode*, par les modernes. Cette tumeur spongieuse est facile à reconnoître : elle cède sous le doigt lorsqu'on la comprime, et présente un volume plus ou moins considérable; sa couleur est d'un rouge foncé ou livide; son tissu caverneux est manifestement formé par une réunion de vaisseaux plus ou moins dilatés : aussi se développe-t-elle en général sur les parties du corps qui sont le plus vasculaires; on la voit proéminer le long du cou, sur les bras, dans les jarrets, aux yeux, aux joues, etc. Je l'ai souvent observée aux lèvres des enfans scrophuleux. Il est de ces tumeurs qui sont congéniales. Le vulgaire les attribue à des envies qui ont tourmenté la mère pendant tout le temps de la grossesse. J'estime au surplus qu'il faut les distinguer d'après les formes qu'elles affectent. Voici les espèces que j'ai pu constater dans mes observations cliniques à l'hôpital Saint-Louis :

1ère *Espèce*. L'Hématoncie fongoïde. *Hæmatoncus fongoïdes*. Je nomme ainsi cette espèce, parce qu'elle représente d'une manière frappante un champignon à volva complet : ce qui achève l'illusion, c'est la substance même de la tumeur qui est d'une nature poreuse et recouverte d'une pellicule grisâtre ou jaunâtre comme celle des agarics. J'en donnerai plus bas la description.

2ème *Esp.* L'Hématoncie framboisée. *Hæmatoncus frambœsia.* Celle-ci est, pour l'ordinaire, congéniale. Tout le monde connoît ces taches qui sont d'une couleur bleue rougeâtre, et formées par un entrelacement de vaisseaux sanguins : ces vaisseaux sont toujours plus dilatés que dans l'état naturel. L'hématoncie framboisée ne consiste pas dans une simple coloration de la peau ; elle se compose d'un tissu réticulaire spongieux, qui est ordinairement rempli de sang : ce tissu réticulaire a quelquefois une grande profondeur. Au lieu de simuler la framboise, la tumeur présente souvent l'aspect du fruit du mûrier.

3ème *Esp.* L'Hématoncie tubéreuse. *Hæmatoncus tuberosus.* Je nomme ainsi des tumeurs sanguines, rondes, circonscrites, de couleur amaranthe ou violacée, qui ont absolument l'aspect et la consistance d'une pomme de terre ; elles forment quelquefois une agrégation de petites excroissances ovales ou oblongues, qui ont la forme ainsi que la couleur des prunes ou des cerises. Quand cette hématoncie fait des progrès considérables, elle devient une maladie dangereuse, et elle introduit une altération profonde dans tous les systèmes de l'économie animale.

Tableau de l'Hématoncie. La famille des angioses contient peu de maladies qui intéressent autant la curiosité que l'hématoncie. C'est une tumeur formée par un amas incompréhensible de vaisseaux entrelacés, dont le diamètre, plus ou moins dilaté, admet une grande quantité de sang. Son tissu est absolument caverneux, ce qui le rend susceptible de se tuméfier prodigieusement par l'effet de certaines circonstances. M. de Beauchêne, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine, en extirpa une qui étoit située sur le nez d'une pauvre femme. Cette production oblongue et d'une structure fort bizarre, qui avoit été préalablement soumise à mon observation, entroit dans une sorte d'érection toutes les fois que la personne étoit en colère, ce qui lui donnoit alors une sorte de ressemblance avec le membre viril. On sait au surplus que les tumeurs hématodes sont d'une nature très-variable ; elles sont le plus souvent circonscrites ; mais d'autres fois elles s'étendent d'une manière indéfinie ; leur surface est tantôt lisse, tantôt traversée par des rides, tantôt hérissée de petits mamelons ; presque toujours elles sont indolentes ; mais j'ai vu des cas où elles procuroient une sensation désagréable. Il est rare que la peau conserve la couleur qui lui est propre, à cause des veines variqueuses qui la parcourent. Lorsqu'on les presse avec les doigts, on trouve qu'elles sont élastiques ; quelques-unes sont très-molles et comme fluctuantes. Il est au moins superflu de les inciser ou de les ouvrir : elles repullulent avec une extrême vitesse.

Cette faculté de se reproduire s'observe surtout au plus haut degré dans l'hématoncie fongoïde. J'ai observé un exemple intéressant de cette espèce chez le nommé Chapsal, chaudronnier, âgé de soixante-deux ans. Cet individu avoit, à la partie postérieure et inférieure de l'épaule droite, au-dessous et tout près de l'apophyse acromion, une tumeur roulante, de la grosseur d'une petite noix. On lui conseilla d'y mettre un emplâtre de ciguë, qui ne fit qu'accroître son volume ; elle ne changeoit point

de situation; elle étoit saillante et de couleur violette; sa couleur varioit souvent et présentoit par intervalles une teinte jaunâtre verdâtre, ou rougeâtre; on voyoit à sa face externe des inégalités ou des sillons qu'on ne peut mieux rendre que par le pinceau d'un artiste. Il en suintoit de toutes parts une sérosité sanguinolente qui s'écouloit par petites gouttelettes comme de la rosée. Cet homme voulut subir une opération, qui fut faite avec beaucoup d'habileté par mon ami le célèbre chirurgien Richerand. Je disséquai moi-même et j'examinai avec un curieux intérêt cette tumeur fongueuse qui venoit d'être enlevée, et qui ressembloit, à s'y méprendre, à la substance d'un agaric, par sa texture poreuse, et surtout par la pellicule qui la recouvroit. (*Voyez Pl.* B.) C'étoit absolument la coiffe particulière des champignons vulgaires. Il disoit lui-même en plaisantant qu'il lui étoit venu une orange sur son épaule. On apercevoit, dans l'intérieur du parenchyme de cette bizarre fongosité, des vaisseaux tellement pleins et développés, qu'on les eût crus injectés par une substance colorante. Sa base étoit couenneuse et d'une dureté extraordinaire; lorsqu'on l'incisoit, elle offroit l'aspect des marbres veinés ou grisâtres, ou de certaines pierres porphyrisées. La peau et les muscles subjacens étoient d'ailleurs fondus et dénaturés dans le corps de la tumeur. Le malade se portoit assez bien; ses fonctions s'exécutoient avec régularité : si ce n'est qu'il étoit un peu oppressé depuis la guérison d'une hydropisie abdominale, dont il avoit été traité à l'Hôtel-Dieu; il éprouvoit aussi quelques légères démangeaisons lorsque l'atmosphère étoit orageuse. Si l'on piquoit l'hématoncie avec une épingle, on en faisoit jaillir un sang rutilant, sans occasionner la moindre souffrance. J'en coupai un jour un lambeau avec le scalpel, sans que le malade proférât aucune plainte. Je l'examinai avec soin, et j'y signalai facilement deux substances distinctes : l'une, qui étoit la plus externe, avoit la couleur et la consistance du rein; l'autre, qui étoit l'interne, étoit dure, lardacée et presque carcinomateuse : ces deux substances étoient séparées par une ligne tranchée. J'ai déjà dit que cette tumeur fut soumise à l'extirpation. Deux mois après avoir été opéré, Chapsal mourut dans un état de marasme. Nous ne trouvâmes rien de remarquable dans l'examen de son cadavre, si ce n'est l'altération sensible du périoste de l'acromion; mais la substance de l'os étoit intacte.

J'ai observé une autre espèce d'hématoncie qui, par sa forme, n'étoit pas moins singulière que la précédente. Celle-ci est presque toujours congéniale. Un commissionnaire âgé de vingt ans portoit, depuis sa naissance, une tumeur variqueuse située sur la joue droite, entre le menton, l'aile du nez de ce côté, la partie inférieure de l'os de la pommette, et qui dépassoit le bord de la mâchoire inférieure pour aller gagner le menton. Cette tumeur très-irrégulière, mollasse au toucher, ressembloit à un amas de framboises ou de mûres, dont les unes étoient rouges et les autres violacées. Elle étoit à peu près d'une égale épaisseur dans toute son étendue, et la peau qui l'environnoit



Hæmatoncie fongoïde.

Valmle pinx^t Tresca sculp^t

étoit d'ailleurs dans son état naturel. Ces bosselures et inégalités donnoient au visage un aspect dégoûtant; les lèvres étoient gonflées, d'un bleu foncé et très-épaisses; au-dedans de la joue, on observoit des veines grosses et noires, qui ressembloient d'une manière exacte aux vaisseaux d'un placenta. La langue participoit également à l'affection variqueuse : son centre étoit parsemé de petits points bleuâtres. Cette tumeur augmentoit de volume toutes les fois que le malade venoit de faire un exercice un peu violent. Ce jeune homme avoit aussi observé que le renouvellement de la lune influoit sur cette fongosité, qui, à cette époque, se gonfloit davantage; c'est surtout pendant la saison de l'été que cette action lunaire étoit plus puissante et plus sensible. Je fis une étude particulière de cette production fongueuse, lorsqu'elle se présenta à mon observation dans les salles de l'hôpital Saint-Louis. Elle étoit à peu près d'une égale épaisseur dans toute son étendue; les veines variqueuses dont sa surface extérieure étoit parsemée étoient d'une couleur violacée, et sembloient devenir plus nombreuses à mesure qu'elles se rapprochoient davantage de la commissure des lèvres. Je l'examinai pareillement à sa partie interne, et je remarquai : 1°. qu'elle n'adhéroit point aux gencives; 2°. qu'elle étoit entièrement fixée dans le tissu graisseux de la joue; 3°. qu'elle présentoit, en-dedans comme en-dehors, une multitude d'éminences réunies en divers endroits, et offrant une similitude extraordinaire avec des mûres, des fraises ou des choux-fleurs. Du côté malade, les dents incisives et les canines de la mâchoire inférieure étoient déplacées et s'ébranloient facilement. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que la luette, le voile du palais ainsi que ses piliers étoient singulièrement boursoufflés. Je craignois que la déglutition ne devînt un jour impossible; cependant je ne conseillai aucun remède ni aucun procédé opératoire à l'individu dont il s'agit. Il existe encore, et n'a subi aucun dérangement dans l'état ordinaire de sa santé : il prétend néanmoins éprouver quelques douleurs vagues dans la partie affectée, quand le temps change et se met à la pluie. Mais rien n'annonce que cet individu puisse craindre une dégénérescence particulière de la tumeur.

A cette observation je puis joindre celle d'une petite fille âgée de trente mois, qui portoit depuis sa naissance une tumeur demi-sphérique, de consistance molle et comme fluctuante, placée sur le muscle pectoral, à l'endroit où ses fibres se réunissent en faisceau pour former le tendon qui va s'insérer à l'humérus. Cette tumeur étoit surmontée d'une plaque rougeâtre, dont le centre étoit parsemé d'inégalités, qui proéminoient au-dessus du niveau des tégumens. Ces inégalités étoient formées de petits vaisseaux d'une couleur rouge ou rosée, ce qui leur donnoit l'aspect véritable d'une framboise. Leur circonférence étoit d'un blanc bleuâtre, à cause des veines nombreuses et plus ou moins saillantes qui venoient y aboutir. Cette hématoncie étoit partout d'une égale consistance, et paroissoit totalement formée par le tissu

cellulaire, aussi-bien que par les vaisseaux qui s'y rendent. La mère de la petite fille avoit remarqué que, depuis plus d'un an, la chaleur augmentoit tous les mois dans la partie affectée, et que la peau devenoit, à une certaine époque, plus foncée en couleur. Il survenoit en même temps un accès de fièvre. Ce phénomène étoit surtout remarquable pendant les chaleurs de la canicule. J'ai fait dessiner le buste de cette petite fille, qui étoit d'une beauté remarquable, et qui jouissoit d'ailleurs d'une santé parfaite. (*Voyez Pl.* C.)

Mais l'intérêt redouble quand on songe aux phénomènes nombreux, autant que divers, que nous présente l'hématoncie tubéreuse. Je ne crois pas qu'elle ait été décrite par aucun des auteurs qui m'ont précédé : c'est une tumeur ronde, circonscrite, de couleur amaranthe ou violacée, qui offre absolument l'aspect et la consistance d'une pomme de terre. Cette tumeur, aplatie dans son principe, qui souvent même n'est qu'une épaisse ecchymose, au moment où elle se manifeste, s'arrondit, et devient convexe à mesure qu'elle fait des progrès; le tissu cellulaire s'engorge, et s'élève successivement en prenant une forme globuleuse. L'hématoncie tubéreuse est multiple : c'est un assemblage de gâteaux spongieux, disséminés çà et là à la surface des tégumens, et dont la description est absolument nouvelle dans la science nosologique; lorsqu'on les pique avec une épingle, on en fait jaillir le sang, sans déterminer aucune douleur. Ces tumeurs sont dures, rénitentes au toucher; elles se manifestent en nombre très-considérable. On en voit survenir au front, aux joues, aux pommettes, au menton, aux bras, aux avant-bras, aux cuisses, aux jambes, etc. Elles sont accompagnées de fréquens saignemens de nez. Dans le commencement de l'invasion, le pouls est presque naturel : il n'est fébrile que par intervalles. Toutes les fonctions s'exécutent d'ailleurs avec régularité. Indépendamment des tumeurs dont nous venons de faire mention, la peau présente des ecchymoses d'une couleur brunâtre; plusieurs sont bleuâtres; d'autres sont d'une couleur jaune. L'examen attentif de ces taches, qui n'existent nulle part sans tuméfaction du tissu cellulaire, prouve que ces tumeurs ont lieu aux dépens de ce tissu, dans les aréoles duquel le sang vient se déposer. Ce sang est manifestement veineux : il contient une grande proportion de carbone; il se coagule aisément, et n'offre presque pas de sérosité. Lorsqu'on provoque ces tumeurs à l'ulcération par des applications irritantes, elles exhalent une très-mauvaise odeur; lorsque la maladie fait des progrès, il s'allume une véritable fièvre qui redouble tous les soirs. Cette affection, que j'ai suivie fort long-temps à l'hôpital Saint-Louis, m'a paru avoir quelque analogie avec l'hématospilie, ou ce qu'on nomme communément *morbus maculosus* de Werlhoff; mais elle en diffère essentiellement par d'autres phénomènes. Il y a souvent induration et gonflement du tissu cellulaire; il s'y forme quelquefois des abcès qui rendent une matière sanieuse et purulente. Il y a beaucoup de maculatures qui ne dégénèrent point



Hœmatoncie framboisée.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

en tumeurs, et qui s'évanouissent après un certain temps. Les mêmes accidens arrivent dans l'intérieur du corps. La membrane muqueuse qui tapisse la bouche et le palais est comme injectée de sang; quelquefois la gorge s'embarrasse et la respiration est interceptée. Cette singulière maladie semble être le résultat d'une atonie particulière des capillaires, qui laissent passer le sang dans le système muqueux, où ce liquide forme, par sa présence, des tumeurs plus ou moins volumineuses. L'hématoncie tubéreuse est souvent native et congéniale. Mais dois-je rapporter à cette espèce un fait qui m'a été communiqué par M. Louis Valentin, savant praticien qui réside à Nanci, et qui consacre tous ses momens aux progrès de la science? Il s'agit d'un individu qui étoit venu au monde avec une grande tache violette sur la face. A l'âge de trente ans, cette tache se tuméfia, et manifesta plusieurs petites tumeurs, qui prirent peu à peu de l'accroissement. Leur couleur varioit selon la température de l'atmosphère : dans l'hiver, elles étoient d'un violet foncé; pendant les chaleurs, elles pâlissoient d'une manière sensible, etc. Ce fait n'a qu'un foible rapport avec le précédent.

Je vais raconter à mes lecteurs l'histoire abrégée d'une affection de ce genre, observée chez une jeune paysanne âgée de dix-huit ans, et qui se déclara avec les circonstances les plus extraordinaires qu'on puisse rencontrer. Je vis d'abord paraître sur la peau de cette intéressante personne, qui était auparavant d'une beauté rare, des taches brunâtres, qui couvraient particulièrement sa face, sa poitrine, son col, ses deux seins et ses épaules. Ces taches se convertirent ensuite en tumeurs tuberculeuses d'une couleur rosacée ou amaranthe; il y en avoit une surtout qui étoit d'une grandeur énorme, et qui se trouvoit située à la partie externe et supérieure de la cuisse droite; elle avoit presque atteint le volume d'une grosse pomme ; mais le développement de ces tumeurs vasculaires ne fut pas le seul accident qui excita notre surprise. Il se manifesta une tuméfaction dans l'universalité du tissu muqueux, et il y eut engorgement des glandes inguinales. La jeune fille étoit en même temps sujette à de fréquentes hémorrhinies; elle éprouvoit un embarras dans la membrane muqueuse des sinus frontaux, et dans celle de la gorge, ce qui rendoit sa voix un peu voilée, comme dans le coryza; la cuisse gauche étoit d'une dureté extrême. Dans les intervalles des tumeurs se trouvoient de larges maculatures, semblables aux taches bleuâtres qui suivent les fortes contusions, ou aux ecchymoses des cadavres qui se putréfient. Quand on touchoit çà et là la peau de la malade, on sentoit des engorgemens et des tumeurs aplaties dans le tissu même de cette enveloppe, purement occasionnés par l'extravasation du sang veineux dans le corps muqueux sous-cutané. Les conjonctives étoient infiltrées de sang; les menstrues étoient arrêtées; la malade se plaignoit d'une extrême lassitude dans tous les membres, et d'une céphalalgie continuelle; elle étoit baignée d'une sueur alternativement chaude ou froide. Un symptôme plus affreux, c'est que cette

infortunée étoit en proie à une faim insatiable, et pourtant ne trouvoit aucune saveur aux alimens, ce qui devenoit pour elle le plus grand des supplices. Elle étoit sans cesse frappée d'une sorte d'engourdissement soporeux dont elle ne pouvoit se défendre. Un jour il se manifesta quelques accidens qui alarmèrent vivement sur sa position; elle fut inquiétée par des tintemens d'oreilles qui étoient d'une telle violence, qu'elle poussoit des cris et des gémissemens lamentables; elle n'entendoit plus les questions qu'on lui adressoit; sa poitrine étoit fortement serrée, et elle étoit à chaque instant menacée de suffocation. Comme la malade avoit déjà résisté à de fortes attaques, à l'aide de quelques potions anodynes et calmantes, nous étions loin d'imaginer que sa fin fût si prochaine; cependant elle succomba après une nuit très-orageuse et après avoir fait à nos religieuses les adieux les plus tendres et les plus touchans. Voici le portrait de cette personne, qui étoit l'ornement de son village par ses grâces et ses vertus. (*Voyez Pl.* D.) L'examen du cadavre offrit des particularités qu'il importe de conserver à la mémoire des praticiens. Les taches et maculatures s'étaient conservées après la mort, quoiqu'elles n'eussent point la même intensité; les tumeurs n'étoient pas aussi saillantes. C'est, du reste, ce qui arrive pour toutes les élévations de la peau, que la mort diminue toujours d'une manière sensible. Rien n'étoit plus affligeant à contempler que le corps de cette jeune fille, qui brilloit naguère de tout l'embonpoint et de tout l'éclat de la jeunesse, et qui soudainement étoit devenue un objet d'épouvante et d'horreur pour les assistans. Par un examen scrupuleux et attentif, nous constatâmes qu'une grande congestion sanguine s'étoit opérée dans le tissu muqueux sous-jacent à la peau, et spécialement dans le chorion. Il suffisoit de comprimer ce réseau pour en faire sortir un sang noir et corrompu. Nous observâmes surtout que les veines capillaires étoient prodigieusement dilatées et injectées. Les viscères étoient décolorés; on eût dit que le sang avoit, pour ainsi dire, déserté l'intérieur du corps pour se porter à sa périphérie. Le foie, la rate, le pancréas, étoient dans l'état que nous décrivons. Le cœur étoit tellement pâle, qu'il sembloit avoir été soumis à une longue macération; le poumon se trouvoit dans des conditions semblables. Cette maladie présentoit un tableau aussi déchirant qu'incompréhensible.

Causes organiques. D'après les faits que nous venons d'exposer, il est aisé de voir que la plupart des tumeurs sanguines qui se présentent à l'observation sont des affections congéniales. Il seroit certainement difficile de se rendre compte de ces vices ou difformités originaires, et il faut reléguer parmi les contes dont le peuple se berce les hypothèses qu'on a publiées sur un pareil sujet. Tout ce que j'ai pu remarquer à cet égard, c'est que ces altérations morbifiques de la structure de nos tissus ont lieu principalement chez les personnes douées d'une constitution lymphatique et



Hœmatoncie tubéreuse.

Valode pinx.t Tresca sculp.t

scrophuleuse : ce sont des écarts fortuits de la puissance de nutrition. Les nombreuses dissections que M. Wardrop a faites de ces productions spongieuses, objet des études particulières de l'ingénieux M. Abernethy, les recherches exactes auxquelles je me suis livré sans relâche dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, n'ont certainement rien révélé sur les causes organiques de ces prodigieuses dégénérescences.

Causes extérieures. Il est des cas où les hématoncies ont dû manifestement leur origine à quelque violence extérieure. J'ai vu une dame qui vit se développer à l'un de ses seins une tumeur fongoïde, à la suite d'un coup de coude qu'elle reçut dans une foule, en sortant d'une église. Des compressions long-temps exercées sur des parties celluleuses du corps peuvent certainement concourir à produire de semblables tumeurs. Je ne puis dire jusqu'à quel point les écarts de régime, l'abus des liqueurs ou l'usage d'une mauvaise nourriture, influent sur de pareils phénomènes. Je n'ai fait aucune remarque à cet égard.

Traitement curatif. Lorsque les tumeurs dont il s'agit ne font aucun progrès et qu'elles sont de peu de volume, lorsqu'elles se montrent absolument inertes et indolentes, je ne vois pas la nécessité qu'il y a de les faire disparoître; il suffit de les garantir de toute irritation qui pourroit les grossir ou déterminer une dégénérescence ultérieure. J'ai vu plusieurs personnes qui les conservoient sans redouter aucun avenir fâcheux : si pourtant l'hématoncie menace d'envahir une grande portion des tégumens; si sa marche est signalée par des douleurs plus ou moins vives, il faut promptement se déterminer à en faire l'extirpation, mais avec les précautions nécessaires pour enlever toutes les parties celluleuses et vasculaires qui sont comprises dans l'altération. S'il reste quelques racines, l'hématoncie ne tardera pas à repulluler; il ne faut pas perdre de vue que ces tumeurs caverneuses sont formées par un lacis de vaisseaux qui semblent s'entortiller entre eux, et qui s'implantent dans leur sein pour les nourrir. Il ne faut pas toutefois se dissimuler que souvent l'hématoncie est fomentée et entretenue par un vice interne, et qu'elle peut tenir à une infection générale de la masse des humeurs : qu'espérer alors de nos procédés opératoires, avec quelque habileté qu'on les exécute! Il est d'autres circonstances où la tumeur a pris un accroissement si énorme, que les chirurgiens sont contraints d'amputer le membre sur lequel elle repose; heureusement que ces circonstances sont fort rares. Il est des hématoncies légères, particulièrement celles que nous apportons en venant au monde, qui disparoissent quelquefois par l'emploi d'une compression prudente et méthodique; il en est même qui s'effacent quand on les arrose avec de compresses trempées dans une eau aluminée ou astringente. Par le moyen d'une plaque de plomb, je suis parvenu à arrêter les progrès d'une tumeur hématode framboisée, située au bas du

front et près du sourcil gauche. D'abord ce n'étoit qu'une tache rouge; mais, peu de temps après, la peau s'étoit soulevée, et les veines s'étoient considérablement dilatées. Je ne sais pourquoi on a tant blâmé l'emploi des caustiques; j'ai traité avec un plein succès une hématoncie dont l'aspect étoit celui d'une grosse mûre, et qui occupoit la partie latérale gauche du nez chez une jeune demoiselle, dans une maison d'éducation de Paris. Je touchois sa surface tous les deux ou trois jours, avec la barbe d'une plume trempée dans l'acide nitrique. Je me souviens encore d'avoir complètement désorganisé, par le même moyen, un *nœvus maternus* qui étoit situé derrière la conque de l'oreille droit chez une dame âgée d'environ trente ans.

GENRE XI.

CYANOPATHIE. Cyanopathia.

Parmi les cas rares et intéressans que présente l'histoire des angioses, il en est peu qui attirent autant la curiosité que celui de la maladie bleue. Les anciens n'en font aucune mention, et il s'en faut bien que les modernes aient encore éclairci ce point de doctrine d'une manière très-décisive. Je me bornerai à marquer l'état actuel de la science; je n'établirai que les distinctions suivantes :

1ère *Espèce.* La Cyanopathie congéniale. *Cyanopathia congenialis.* J'ai vu cette espèce se rencontrer quelquefois dans nos hôpitaux. Elle dépend d'un vice de conformation de l'organe du cœur. Il peut arriver que, dans le fœtus, les ouvertures naturelles qui font communiquer le sang artériel du poumon avec le sang qui coule dans le système universel des artères ne soient point oblitérées après la naissance. Par cette disposition vicieuse, la circulation du sang noir se heurte et se confond, pour ainsi dire, avec la circulation du sang rouge. Les accidens les plus funestes peuvent résulter de ce mélange. Au surplus, tout n'est pas connu à cet égard, et il est important de procéder à un grand nombre de recherches cadavériques, pour établir d'une manière précise quelles sont les circonstances d'altération physique du cœur qui donnent lieu aux phénomènes de la cyanopathie.

2ème *Esp.* La Cyanopathie symptomatique. *Cyanopathia symptomatica.* Il est d'autres causes qui peuvent déranger ou troubler les lois de la circulation long-temps après la naissance. Certaines maladies deviennent des causes productrices de la coloration en bleu de la peau, sans que le sang artériel se confonde avec le sang veineux. J'ai vu une jeune fille chez laquelle la difficulté de la menstruation à l'époque de la puberté avoit presque complètement déterminé ce phénomène. Elle guérit aussitôt après l'apparition des règles. Nous avons reçu à l'hôpital Saint-Louis un homme de peine qui étoit atteint d'une cyanopathie au visage et dans tous les membres. Cet individu s'occupoit un jour à décharger une provision de bois qui arrivoit sur la Seine; pour vaquer à ce travail, il s'étoit mis dans l'eau jusqu'à la ceinture; la saison étoit excessivement

froide : tout à coup il fut frappé d'un engourdissement si extraordinaire, qu'on fut obligé de le ramener à bord ; les tégumens se couvrirent soudainement de taches rouges qui finirent par devenir d'un bleu très-prononcé ; il éprouvoit des picotemens insupportables aux mains et aux pieds, qui étoient d'une couleur d'azur comme son visage. Une chose fort remarquable, c'est que cet infortuné, qui auparavant étoit très-enclin aux plaisirs de l'amour, y devint absolument insensible ; sa vue étoit considérablement affoiblie ; la faculté du tact étoit obtuse, et il percevoit moins bien que de coutume les saveurs et les odeurs.

Tableau de la Cyanopathie. L'affection dont nous présentons ici le tableau a pris sa dénomination du phénomène principal qui la distingue ; je veux parler de la couleur bleue qui se répand sur toute la périphérie des tégumens ; cette couleur s'accroît comme la maladie. Un exercice violent contribue surtout à la développer ; elle se prononce surtout à la face et à toutes les extrémités du corps. Si on observe l'intérieur de la bouche, on y remarque également une teinte rougeâtre et livide, qui prend plus d'intensité pendant l'acte de la mastication : on croiroit que toute la tête est, pour ainsi dire, gorgée de sang. C'est sans doute la plénitude des vaisseaux extérieurs qui donne plus de turgescence au tissu cellulaire ; car toutes les parties où abondent ces veines superficielles sont tuméfiées et bouffies. Quelquefois la couleur bleue n'est pas universelle ; elle n'a lieu qu'aux lèvres, au bout du nez, aux lobules des oreilles, aux extrémités des pieds et des mains, etc. Le pouls annonce une gêne très-considérable dans le système de la circulation ; il varie beaucoup, et suit en quelque sorte les mouvemens auxquels le malade se trouve assujetti ; il est souvent d'une petitesse et d'une intermittence extrêmes : ses deux caractères principaux sont l'inégalité et la foiblesse. On aperçoit aux artères temporales et, dans certains cas, aux carotides, un mouvement d'ondulation très-sensible à la vue ; il survient par intervalles une cardiopalmie qui rend la respiration très-pénible et très-oppressée.

En général, les individus atteints de la cyanopathie sont doués d'une constitution foible et débile ; cette constitution se rapproche beaucoup de celle des rachitiques ; les lois de l'accroissement sont interrompues. On a vu dans une petite ville de province un jeune homme qu'on appeloit *l'enfant bleu* et qui étoit sans barbe, quoiqu'il eût déjà vingt-trois ans. Sa démarche étoit lente, et il se trouvoit toujours dans un état d'essoufflement lorsqu'il avoit voulu se livrer à quelque mouvement inaccoutumé : sa conformation présentoit des particularités dignes de remarque : il étoit bossu, avoit les cheveux roux, les extrémités inférieures très-grêles ; ses ongles et les bouts de ses doigts étoient d'une couleur d'azur foncé ; ses lèvres et son nez étoient bleu de ciel ; ses yeux étoient cernés d'un cercle de même couleur. Dans certains jours, une teinte jaune se répandoit sur tout son visage ; il exhaloit une odeur fétide. Le moral

de cet individu n'étoit pas moins extraordinaire que son physique; sa conversation étoit vive, agréable et animée; il parloit avec facilité sur divers sujets, montroit une singulière aptitude pour les travaux intellectuels. Il semble que la nature veuille réaliser le système des compensations en prodiguant aux individus qu'elle disgracie les dons de l'esprit qui font oublier les défauts physiques : ce qu'il y avoit de plus singulier dans l'individu dont il s'agit, c'est l'amour-propre excessif dont il étoit doué : il s'imaginoit que sa figure étoit attrayante, et recherchoit beaucoup la société des femmes; cependant, toutes les fois qu'il approchoit d'elles et qu'il vouloit exprimer le besoin qu'il avoit des sentimens intimes, sa face devenoit tellement bleuâtre, qu'il étoit impossible de le regarder sans éprouver une sorte d'effroi. C'est encore un bienfait de la Providence d'abuser ainsi sur les difformités de leur être ceux qui ont tant à se plaindre de leur destinée : ils ne pourroient plus supporter la vie, s'ils voyoient dans toute leur étendue les avantages dont le sort les a privés.

J'ai rencontré, dans la salle des nourrices de l'hôpital Saint-Louis, deux enfans atteints de la cyanopathie. Ils avoient une toux vive et une oppression extrême; leur visage se coloroit vivement en bleu; leurs lèvres étoient d'un rouge livide : cette disposition se manifestoit surtout lorsqu'ils prenoient la mamelle; mais lorsqu'on les tenoit dans un repos parfait, on n'apercevoit dans leurs traits aucune altération. Il est utile de décrire le tempérament particulier de ces sortes d'enfans : leurs membres étoient grêles, leur peau fine et d'une texture très-délicate, leur petite chevelure d'un blanc très-prononcé, leurs yeux d'un bleu azuré, leur thorax étroit à sa partie supérieure, très-évasé à sa base; leurs pieds bleuâtres étoient glacés de froid; la moindre secousse les réduisoit à un état de suffocation. Ils ne prenoient que fort peu de nourriture; ils digéroient si mal, que leurs selles en étoient verdâtres; ils maigrissoient et succomboient. Le cadavre de l'un d'eux fut soumis à un examen exact : nous trouvâmes la peau toute recouverte de maculatures rougeâtres; les oreillettes, le cœur et l'aorte étoient très-dilatés, le péricarde très-distendu; le trou de Botal faisoit communiquer directement l'oreillette droite avec la gauche ; le poumon étoit flétri et dégénéré, le foie très-volumineux. Cette ouverture ne nous fournit aucune notion avantageuse, puisque, dans la même semaine, nous eûmes occasion de disséquer un adulte chez lequel la même disposition existoit, et qui pourtant n'avoit jamais présenté aucun des phénomènes de la cyanopathie.

Causes organiques. La maladie bleue provient-elle, dans toutes les circonstances, du mélange du sang veineux avec le sang artériel? Est-ce la rencontre et la confusion de ces deux sangs qui donnent aux tégumens cette couleur extraordinaire d'où la maladie tire sa dénomination? Il me semble que ce point de doctrine a été parfaitement discuté

dans une thèse inaugurale de M. Élie Gintrac, médecin très-distingué de la ville de Bordeaux. Il a rassemblé, analysé et comparé une multitude de faits, desquels il résulte que la coloration en bleu des tégumens est à la vérité très-souvent produite par un vice de conformation physique du cœur, par la persistance des ouvertures entre les cavités droites et les cavités gauches de cet organe, et du canal qui, dans le fœtus, fait communiquer le système artériel pulmonaire avec le système artériel général. Mais la cyanopathie peut également se développer sans la condition que nous venons d'établir. Les auteurs du *Bulletin des Sciences médicales* ont publié un fait qui prouve que la suppression des menstrues a donné naissance, dans une occasion, à tous les phénomènes de la maladie dont il s'agit. Il conste, par l'observation journalière, que des enfans venus au monde avec des poumons trop foibles pour inspirer et élaborer l'air atmosphérique, conservent plus ou moins long-temps une couleur livide et violacée. Il y a plusieurs années que mon collègue, M. le docteur Coutanceau, fit en ma présence la dissection du corps d'un militaire au Val-de-Grâce, qu'on disoit être mort d'une apoplexie cutanée. Le passage du sang dans les capillaires de la peau avoit imprimé à toute cette enveloppe une teinte rouge et bleuâtre comme le saphir.

Causes extérieures. Rien n'est plus varié que les causes extérieures qui peuvent déterminer la cyanopathie. On voit quelquefois cette maladie se déclarer à la suite de la strangulation. On la remarque chez les personnes qui ont été submergées. Les vidangeurs, qui demeurent plus ou moins de temps dans un air méphytisé, en sortent parfois avec tous les phénomènes de la maladie bleue. Les coups, les chutes, les passions de l'âme, telles que la colère, la crainte, la frayeur, les divers abus que l'on fait des forces musculaires, les excès dans le boire et le manger, causent cette décoloration, au moins passagèrement.

Traitement curatif. Les moyens de l'hygiène doivent être généralement mis en usage pour la curation de la cyanopathie. On a observé que ceux qui en sont atteints aiment en général à respirer dans une atmosphère pure et libre. L'individu rachitique, dont j'ai fait mention plus haut, se perchoit sur un grand cheval. *C'est ainsi*, disoit-il, *que je prends un bain d'air, et cela me soulage.* Les saignées locales, sur la région du cœur, sont indiquées, parce qu'elles débarrassent le système circulatoire. Mais le moyen de remédier à l'ouverture du trou de Botal et du canal artériel ? Une semblable affection est certainement incurable. On s'est imaginé qu'on pourroit infailliblement prévenir sa formation en laissant couler une certaine quantité de sang par le cordon ombilical au moment de la naissance. Les effets d'un tel moyen sont bien douteux. Je ne crois pas qu'il faille se permettre les émétiques et les expectorans, tant conseillés par quelques auteurs. Dans les grandes crises de suffocation, j'administrois au contraire l'eau de

laitue avec le sirop de nymphéa. Comme les malades sont débiles et valétudinaires, il convient de leur donner une nourriture saine et restaurante; il ne faut les exposer ni au grand froid, ni à la grande chaleur; leurs exercices doivent être modérés. La cyanopathie symptomatique se traite selon la cause qui l'a produite.

GENRE XII.

HÉMATOSPILIE. Hæmatospilia.

Il seroit à désirer que l'on fît des recherches nouvelles sur une affection aussi étrange: c'est au célèbre Werlhoff que nous sommes redevables des premières observations. Plusieurs auteurs très-recommandables, tels que Vogel, Wichmann, Richter, Hufeland, Pringle, Rudolphi, font également mention de cette maladie, que j'ai vue trois fois dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis; elle n'est accompagnée d'aucun appareil fébrile; la plus grande débilité existe dans le système de la circulation : ce sont des taches tantôt rouges ou purpurines, tantôt noires ou bleuâtres, tantôt livides ou violacées; il survient des flux sanguins presque continuels, qui ont lieu par le nez, par la bouche et par toutes les voies. On dit que l'hématospilie est très-fréquente en Allemagne et en Angleterre. En France, elle s'est présentée jusqu'à ce jour sous deux formes principales :

1ère *Espèce.* L'Hématospilie simple. *Hæmatospilia simplex.* Cette espèce n'est point comme d'autres maladies, précédée par la prostration ou par quelque autre symptôme alarmant; elle se déploie tout à coup et chez des sujets qui jouissoient, du moins en apparence, d'une santé parfaite; elle arrive sans cause connue et dans toutes les saisons de l'année. Comme on l'observe rarement en France, il n'est pas étonnant qu'on l'ait confondue avec le scorbut, dont elle diffère néanmoins par des caractères essentiels. Il y a surtout ceci de remarquable, et qui la distingue d'une manière tranchée, c'est que les taches et les hémorrhagies se déclarent dès le début et avant que la maladie ait fait des progrès.

2ème *Esp.* L'Hématospilie compliquée. *Hæmatospilia complicata.* M. de Bellefonds, qui a bien écrit sur le *morbus maculosus,* cite une observation de cette espèce, qu'il annonce devoir à M. le docteur Sainte-Marie, praticien distingué. Il s'agit d'une hématospilie qui se développa chez un petit garçon de onze ans, atteint d'une cardiectasie atrophique. Le malade pouvoit à peine respirer; ses yeux et ses lèvres étoient bleuâtres; ses membres thorachiques étoient recouverts de taches livides et tellement rapprochées, qu'elles sembloient ne faire ensemble qu'une seule et grande tache; le sang s'échappoit tantôt par le nez, tantôt par l'urèthre. Cette maladie fut de neuf jours; elle fut suivie de la mort. L'Hématospilie se complique pareillement avec l'hypocondrie, avec certaines fièvres rémittentes, mais surtout avec la myopyrie adynamique. Dans ce dernier cas, elle est presque toujours mortelle.

Tableau de l'Hématospilie. Deux symptômes spéciaux constituent le caractère générique de la maladie dont il s'agit : ce sont des taches pétéchiales qui se répandent çà et là sur la peau, et qui coexistent avec des hémorragies nasales d'une telle opiniâtreté, que tous les efforts de l'art peuvent à peine les comprimer. Ces taches sont le plus communément circulaires : il est des cas où elles ne sont pas plus considérables que des piqûres de puce; mais le plus souvent, elles s'élargissent et acquièrent la dimension d'une pièce de trois ou même de cinq francs; quelquefois aussi elles forment de grandes plaques irrégulières sur les tégumens, ainsi que j'ai eu occasion de l'observer chez une jeune fille dont je donnerai bientôt l'observation. L'éruption est tantôt partielle, tantôt universelle; mais on n'a point observé qu'elle fût régulièrement plus abondante sur certaines parties du corps que dans d'autres; elle est alternativement purpurine, violette, brunâtre, etc. J'ai déjà parlé de l'hémorrhinie rebelle qui accompagne communément l'hématospilie; c'est surtout ici que ce flux peut devenir dangereux, en produisant des défaillances, de l'épuisement, enfin une dissolution totale de l'organisation. Il est des auteurs qui prétendent avoir vu des hémorrhagies fétides s'établir par la bouche, et prendre naissance sur la membrane muqueuse des gencives, de la langue, de la face interne des joues, etc. Les vomissemens et les selles des malades fournissent quelquefois des flocons d'un sang noir et caillé.

Lorsque l'hématospilie prend de l'intensité, il survient de fréquentes syncopes; les extrémités sont froides, et le pouls est à peine perceptible. Les forces tombent avec une rapidité effrayante; une matière séreuse qui se concrète et se transforme en une gelée brunâtre, s'échappe par les voies inférieures avec tant de lenteur, qu'il faut beaucoup de temps pour en recueillir une certaine quantité. Les malades s'éteignent d'une manière presque insensible; la mort est parfois précédée de convulsions. Quelque considérables que soient les hémorrhagies, les facultés intellectuelles se maintiennent jusqu'à la dernière extrémité. Au surplus, il est hors de doute que l'hématospilie peut se compliquer de la présence d'autres maladies; sa plus fréquente alliance est avec le scorbut. Lorsque les hémorrhagies se renouvellent à tous les instans, lorsque le délire se joint à tous ces désordres, lorsqu'il y a froideur et régidité de tous les membres, on peut généralement assurer que la maladie est dangereuse, et que sa terminaison sera fatale.

L'histoire de Fanny Roseta, âgée de dix-sept ans, sera peut-être de quelque intérêt pour mes lecteurs; elle servira d'ailleurs de complément à ce tableau. Elle se présenta à l'hôpital Saint-Louis dans l'état le plus déplorable; sa face étoit pâle et décolorée; ses yeux étoient ternes et languissans, ses paupières environnées d'un cercle verdâtre, ses gencives gonflées, ramollies et d'une couleur violette; rien n'égaloit la fétidité de

son haleine : on voyoit sur toute l'étendue de sa peau, excepté à la face, des taches rouges, peu larges, irrégulières et plus abondantes aux jambes que partout ailleurs; le pouls étoit petit et lent. A chaque époque, les menstrues devenoient de plus en plus excessives; il est toutefois bon d'observer qu'elle n'avoit jamais craché de sang, et qu'elle n'en avoit jamais rendu par les urines et par les selles. Tous les symptômes indiquoient une foiblesse universelle ; elle avoit une aversion décidée pour toute espèce d'exercice : lorsqu'elle vouloit marcher ou se tenir debout, elle tomboit en défaillance. Malgré la gaîté naturelle de son caractère, elle étoit continuellement triste, et toutes ses pensées portoient l'empreinte d'une profonde mélancolie, qui s'étoit considérablement accrue depuis son entrée à l'hôpital. On lui administra un traitement tonique et fortifiant ; un mieux sensible parut d'abord se développer ; mais tout à coup les symptômes de la plus grande foiblesse se manifestèrent, et la malade mourut. Nous apprîmes même qu'une cause morale avoit précipité sa fin : on lui avoit volé la dot qui devoit servir à faciliter son mariage. Le cadavre fut ouvert, et son examen démontra que tous les organes étoient dans un état de flaccidité considérable. Le cerveau étoit mou : on trouva quelques tubercules osseux développés entre la dure-mère et cet organe. Le poumon droit adhéroit par toute sa surface aux parois thorachiques ; le corps de la défunte étoit d'une blancheur éclatante ; on eût dit qu'il étoit absolument vide de sang.

Causes organiques. Il est difficile de déterminer qu'elles sont les causes organiques de l'hématospilie ; cette affection attaque tous les âges et tous les tempéramens ; elle se déploie d'une manière soudaine, et chez des sujets qui jouissoient, du moins en apparence, d'une santé parfaite.

Causes extérieures. Nous ignorons si le climat peut influer sur le développement de l'hématospilie ; elle est surtout commune en Angleterre et en Allemagne ; elle arrive parfois sans qu'on puisse accuser l'atmosphère, les alimens, le régime, etc. Il est pourtant vrai de dire qu'elle n'attaque ordinairement que les indigens et les misérables. La jeune fille dont nous venons de donner l'observation habitoit à Paris, dans la rue du Petit-Musc ; ses fenêtres donnoient sur une petite cour humide ; elle respiroit un air malsain et peu renouvelé ; sa chambre étoit obscure ; elle couchoit dans un lit fort étroit avec sa mère ; la nourriture n'étoit pas meilleure ; elle ne buvoit jamais de vin, etc. Il faut aussi compter les peines de l'âme parmi les causes déterminantes et productrices de l'hématospilie.

Traitement curatif. Werlhoff doit être regardé comme le guide principal dans le traitement de l'hématospilie ; c'est en général le cas d'administrer à des doses assez considérables les substances qui jouissent d'une qualité astringente ou antiseptique.

Le suc de citron, l'acide sulfurique étendu d'eau, sont employés avec succès. Lorsque les acides ont produit leur effet, on a recours à des toniques puissans, particulièrement au quinquina et à la serpentaire de Virginie. Parmi les amers, il ne faut pas oublier le quassia simarouba, les sucs de cresson, de chicorée sauvage, de trèfle d'eau et de beccabunga, etc. On assure que l'extrait de ratanhia seroit fort salutaire : on insiste sur les fruits acescens et les boissons nitrées. On fait gargariser avec l'infusion des roses de Provins unies avec le sirop de mûres ; souvent on recouvre les taches et les maculatures des tégumens avec des compresses trempées dans le vinaigre ou dans une dissolution de muriate d'ammoniaque. On soutient les forces des malades par un régime mucilagineux et très-restaurant.

GENRE XIII.

ECCHYMOME. Ecchymoma.

Ce mot est absolument grec : on s'en sert pour indiquer le passage d'une quantité plus ou moins considérable de sang dans les vaisseaux capillaires ou sous-cutanés. Cette effusion de sang est plus ou moins manifeste ; elle peut avoir lieu avec ou sans douleur, avec ou sans tumeur ; elle peut provenir d'une contusion, d'une influence atmosphérique, etc. ; elle peut aussi être le résultat d'une altération intérieure du sang ou des vaisseaux qui le contiennent, etc. L'extravasation sanguine qui constitue l'ecchymome est tantôt artérielle et tantôt veineuse. J'admets trois espèces d'ecchymome :

1ère *Espèce.* L'Ecchymome spontané. *Ecchymoma spontaneum.* J'ai souvent remarqué cette espèce dans l'hôpital Saint-Louis. J'ai observé, par exemple, chez une jeune fille de vingt ans, et qui n'avoit pas la moindre apparence de scorbut, des taches ou plutôt des plaques bleuâtres, qui survenoient çà et là sur ses membres, comme si elle avoit été violemment frappée de verges. Ces taches livides se maintenoient pendant plusieurs jours, et disparoissoient ensuite pour faire place à d'autres, etc.

2ème *Esp.* L'Ecchymome traumatique. *Ecchymoma traumaticum.* On désigne ainsi les taches ou maculatures accidentelles qui sont le résultat de violences exercées à l'extérieur du corps, de coups, de chutes, etc. L'étude de cette espèce est une des plus importantes pour les progrès de la médecine légale.

3ème *Esp.* L'Ecchymome congénial. *Ecchymoma congeniale.* Rien de plus surprenant que ces jeux de la nature, que ces taches congéniales plus ou moins livides de la peau, que le vulgaire croit être la suite des envies, des désirs ou des affections de la mère ; mais il est rare qu'on puisse y remédier : il faut les considérer plutôt comme des difformités que comme des maladies.

Tableau de l'Ecchymome. Pour tracer un tableau véritable de cette affection, je me borne à citer un fait recueilli naguère à la clinique de l'hôpital Saint-Louis. Un soldat de la garde royale avoit reçu à Boulogne un coup très-violent dans le creux de l'estomac, à la suite duquel il eut une hématémésie qui dura pendant quelque temps. Comme cet individu abusoit, à cette même époque, des liqueurs spiritueuses et alcooliques, les vomissemens devenoient de jour en jour plus opiniâtres; son corps se recouvroit d'une infinité de grandes taches ou plaques, qui augmentoient toutes les fois que les accidens devenoient plus intenses. Ces taches, d'abord violettes, devenoient ensuite très-brunes et très-saillantes; elles sembloient être formées par du sang desséché et coagulé; lorsqu'elles étoient sur le point de se dissiper, elles ressembloient à ces rousseurs qu'on remarque sur la peau de certaines personnes, particulièrement de celles qui ont les cheveux rouges. Je pourrois parler ici des formes diverses qu'affecte l'ecchymome sur les tégumens. A la suite d'une cause extérieure qui agit avec plus ou moins de puissance, tantôt le sang ne fait que s'infiltrer dans les cellules du tissu adipeux; tantôt il s'épanche, s'accumule et se concrète dans des foyers particuliers, où il produit alors des tumeurs molles et fluctuantes comme celles des abcès ordinaires. Le siége de l'ecchymome est plus ou moins profond; il n'existe souvent que dans le réseau extérieur des vaisseaux capillaires cutanés; mais combien de fois ne le trouve-t-on pas à la surface des membranes qui revêtent les viscères les plus intérieurs, dans les gaînes des nerfs et des vaisseaux, dans le périoste, etc.! La couleur des taches qu'il produit a fréquemment attiré notre attention chez les malades de l'hôpital Saint-Louis. Cette couleur varie selon leur ancienneté; la peau, qui étoit d'abord rouge ou bleuâtre, brunit ensuite, lorsque la matière épanchée se coagule dans les aréoles du corps lamineux qui la renferme; le travail ultérieur des forces vitales lui ôte bientôt son premier aspect; les maculatures jaunissent, pâlissent et finissent par se dissiper entièrement à mesure que les molécules sanguines ont été prises et repompées par les lymphatiques.

Rien n'offre plus d'intérêt à la curiosité que la formation de l'ecchymome congénial. La petite fille dont j'ai fait dessiner le corps dans cet ouvrage (*voyez Pl.* E) avoit la peau comme injectée de sang. On voyoit çà et là des plaques d'un rouge amaranthe, qui occupoient principalement les cuisses, les jambes, les bras, les avant-bras, etc.; les joues mêmes de la petite fille étoient légèrement ecchymosées; d'autres parties des tégumens avoient un aspect rosacé, et d'autres étoient d'une couleur de cinabre. Ce qu'il y avoit de véritablement extraordinaire dans la maladie dont il s'agit, c'étoit une éruption furfuracée et comme herpétique qui avoit lieu sur toute l'extrémité inférieure gauche, et qui en rendoit la surface rugueuse et raboteuse. On ne sauroit mieux comparer cette éruption, que j'ai étudiée avec beaucoup de soin, qu'à un amas de petits lichens,



Ecchymome congénial.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

tels que ceux qu'on rencontre communément sur l'écorce des vieux arbres. La couleur vineuse ou rosacée des taches dont il s'agit se prononçoit davantage quand le froid étoit vif et rigoureux.

Causes organiques. Il faut regarder comme des causes organiques de l'ecchymome un accident fortuit de naissance; je viens d'en citer un exemple. Il faut aussi compter toutes les circonstances qui peuvent altérer la masse des humeurs : c'est ainsi que le scorbut, les scrophules, la goutte, l'épilepsie, l'apoplexie, etc., donnent lieu à sa formation.

Causes extérieures. Les contusions, les percussions, les collisions, les plaies tranchantes ou par les armes à feu, toutes les lésions violentes, sont des causes déterminantes de l'ecchymome. Quelquefois la piqûre maladroite d'une veine par un opérateur trop novice, les mouvemens de colère, la joie immodérée, le froid violent, la submersion, etc., font passer le sang dans le système capillaire, et causent ainsi la couleur livide des tégumens. L'effet de toutes ces causes est surtout intéressant à étudier pour les visites juridiques; mais il n'est pas de mon sujet de traiter ici une matière qui exige autant de développement, et qui se trouve d'ailleurs très-bien exposée dans les livres consacrés à la médecine légale.

Traitement curatif. Pour appliquer à l'ecchymome le traitement qui lui convient, il importe surtout d'avoir égard aux causes qui ont développé cet accident. En général, cette affection n'est point d'une nature très-grave. Lorsqu'elle provient d'un vice interne, il faut la combattre par des préparations antiscorbutiques, par des sucs d'herbes, par des toniques amers, etc. Lorsqu'il y a phlogose dans le tissu cellulaire, on pratique une ou deux saignées, soit au pied, soit au bras; on applique sur la peau des substances astringentes et résolutives; on a pareillement recours aux fomentations aromatiques de tous les genres, pour rendre aux tégumens leur énergie et leur vitalité. Le sang s'épanche et se rassemble parfois dans la toile cellulaire, d'où on est obligé de lui donner une issue par des incisions plus ou moins profondes. Il est des cas où la compression exercée sur les tégumens a favorisé le repompement de la matière infiltrée. Les lotions spiritueuses et camphrées arrêtent quelquefois les progrès de la dégénérescence gangreneuse; mais il n'est point de plantes spécifiques qui, administrées à l'intérieur, puissent remédier aux effets funestes de l'ecchymome, ainsi que plusieurs auteurs l'ont prétendu. Les vertus qu'on attribue à l'arnica sont absolument chimériques. La propriété des vulnéraires suisses n'est préconisée que par la routine populaire, et par le charlatanisme, qui spécule sans cesse sur notre incurable crédulité.

GENRE XIV.

HÉMORRHINIE. Hæmorrhinia.

Parmi les flux sanguins qui s'établissent accidentellement dans l'économie animale, il n'en est aucun qui soit plus fréquent que l'hémorrhinie. La membrane très-fine, très-délicate de Schneïder, parsemée d'un nombre infini d'artérioles, qui lui sont fournies par les carotides internes et externes, est très-propre, par son organisation, à favoriser cette hémorrhagie, qui est rarement dangereuse; souvent même elle est critique, et juge favorablement certaines maladies. Elle se divise en deux espèces, qui réclament chacune des moyens divers de guérison :

1ère *Espèce.* L'Hémorrhinie pléthorique. *Hæmorrhinia plethorica.* Elle se manifeste par un sentiment de plénitude et de pesanteur dans l'intéricur des sinus frontaux, par un bourdonnement particulier dans les oreilles, etc.; il y a rougeur des yeux et du visage. Ce flux est très-fréquent dans les premiers temps de la vie, où les forces vitales se dirigent constamment vers la tête. Elle ne doit inspirer aucune crainte, et il faut plutôt la considérer comme un bienfait de la nature. J'ai observé une petite fille qui étoit prise d'épistaxis tous les deux ou trois jours, et depuis près de quatre mois, sans en être incommodée.

2ème *Esp.* L'Hémorrhinie traumatique. *Hæmorrhinia traumatica.* Cette espèce est trop fréquente pour qu'on se refuse à l'admettre : c'est celle qui est le résultat d'une violence extérieure, et qui succède à la rupture ou à l'érosion des vaisseaux; le sang qui s'échappe dans cette circonstance est livré aux simples loïs de l'hydraulique; une simple compression suffit souvent pour l'arrêter.

3ème *Esp.* L'Hémorrhinie adynamique. *Hæmorrhinia adynamica.* C'est ainsi que l'on nomme une hémorrhagie qui est uniquement produite par la foiblesse des vaisseaux; elle se présente fréquemment à l'hôpital Saint-Louis, et n'est annoncée par aucun signe précurseur; elle doit être considérée comme un des principaux symptômes du scorbut. Les malades sont d'une pâleur extraordinaire. Un jeune homme, âgé d'environ vingt-cinq ans, avoit long-temps langui dans la misère et le chagrin; il avoit surtout éprouvé une terreur extraordinaire à la suite d'un combat particulier avec des cosaques, dans la guerre dernière. Il mourut des suites d'une hémorrhinie adynamique. Nous eûmes vainement recours aux astringens les plus énergiques, tels que la ratanhie, plante du Brésil, dont on avoit apporté une grande provision à Paris; au muriate d'ammoniaque, au sulfate d'alumine, etc.; l'emploi du tampon ne fut pas moins superflu, etc.

Tableau de l'Hémorrhinie. Cette hémorrhagie, qui est presque toujours le résultat d'un effort salutaire de la nature, débute par des signes constans, dont tous les pathologistes font mention. On éprouve une sorte de frissonnement dans le tronc et dans tous les membres, une tension à la région précordiale; les mains et les pieds se refroidissent;

la tête est affectée d'un sentiment de pesanteur insolite; la face se colore; les joues se gonflent, et la peau du front est affectée d'une tension incommode; les fosses nasales sont tourmentées par une vive démangeaison; les artères temporales manifestent des pulsations plus vives; les yeux sont comme éblouis par des objets rouges; les oreilles tintent; tout le corps d'ailleurs éprouve un accablement général, une sorte de disposition fébrile: enfin le sang s'échappe avec plus ou moins de force, et procure en quelques instans une détente favorable. Le malade se sent soulagé; ses sinus frontaux se dégagent; il voit également s'évanouir la chaleur, l'aridité et le prurit des narines. Il est vrai que l'hémorrhinie n'a pas toujours l'heureuse issue que nous venons de lui assigner. Je l'ai vue devenir un accident mortel chez une jeune fille dont les menstrues avoient été subitement supprimées par un violent chagrin. Lorsqu'elle entra à l'hôpital Saint-Louis, on chercha d'abord à comprimer ce flux nasal qui étaıt excessif; mais il se renouvela si souvent et avec une telle abondance, qu'il causa la mort deux jours après.

L'hémorrhinie est quelquefois unilatérale; mais le plus souvent, elle s'effectue par les deux narines, ce qui la rend alors d'un caractère plus grave. Elle n'est jamais plus salutaire que lorsqu'elle attaque les jeunes gens; elle est d'un moins bon augure chez les vieillards; elle peut néanmoins avoir des avantages dans l'âge mûr, lorsque l'individu éprouve des vertiges, des pesanteurs de tête, et autres symptômes précurseurs de l'apoplexie, la plus fatale et la plus prompte des encéphaloses. De quel secours n'est-elle pas journellement dans les convulsions, dans le tétanos, dans les phlegmasies membraneuses et viscérales, dans les exhanthêmes de la peau, dans la solution des fièvres ardentes! La nature a prodigué en quelque sorte les vaisseaux capillaires aux surfaces muqueuses, spécialement à la pituitaire; c'est cette disposition physique qui la rend particulièrement propre aux mouvemens hémorrhagiques. Hippocrate et les maîtres de l'art ont parfaitement noté les signes qui annoncent ces effusions critiques et salutaires dans un grand nombre de maladies aiguës. On sait quel fut le triomphe de Galien dans une semblable circonstance. Il donnoit ses soins à un adolescent qui, dans l'excès de son délire, s'agitoit dans son lit pour éviter un serpent rouge qu'il croyoit voir s'élancer vers lui; la partie droite du nez étoit surtout très-colorée. Le savant médecin de Pergame conclut de ces deux phénomènes que le sang alloit jaillir par cette narine: il fit apporter un vase pour le recevoir, et son pronostic se réalisa.

Les hémorrhinies que nous observons le plus souvent à l'hôpital Saint-Louis, sont celles qui accompagnent le scorbut et la myopyrie. Ces deux affections semblent imprimer une débilité particulière à toutes les surfaces vasculaires. Les capillaires ne jouissent point ici de cette faculté expulsive, faculté si favorable aux efforts réacteurs d'une nature médicatrice. J'ai vu, dans plusieurs circonstances, le sang des malades

s'échapper avec une telle abondance, que le corps prenoit un aspect cadavérique. Les défaillances qui se manifestent et se succèdent en pareil cas sont d'autant plus embarrassantes, que les moyens employés communément pour les combattre déterminent au contraire le renouvellement d'une hémorrhagie qui quelquefois peut devenir mortelle.

Causes organiques. Le tempérament sanguin est une des premières causes organiques qui disposent à l'hémorrhinie; mais ce flux est souvent le résultat d'un effort critique de la nature, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut. Combien de fois, en effet, n'a-t-il pas mis fin aux maladies les plus graves! Son utilité d'ailleurs me semble manifestement prouvée par les inconvéniens et même par les dangers qui résultent de sa suppression trop prompte et trop prématurée. L'hémorrhinie est très-fréquente dans la jeunesse. Elle se montre rarement après l'âge viril, du moins primitivement. Lorsqu'elle se manifeste dans la vieillesse, elle dépend d'une plénitude accidentelle des veines cérébrales et d'une disposition particulière aux mouvemens apoplectiques. La suppression ou l'irrégularité de deux écoulemens habituels, tels que ceux des menstrues et des hémorrhoïdes, provoquent fréquemment l'hémorrhagie nasale, etc.

Causes extérieures. C'est un fait journellement remarqué parmi nous, qu'une chute violente sur les narines, qu'un coup dirigé sur les sinus frontaux, sur les joues ou sur les mâchoires, que tout autre accident de ce genre, peuvent causer l'hémorrhagie dont nous parlons. La seule inspiration d'une vapeur âcre, à la suite de laquelle survient la convulsion de l'éternuement, suffit pour provoquer un pareil phénomène. Nous avions jadis un élève pharmacien qui ne pouvoit triturer certaines drogues, telles que la scammonée ou le jalap, sans rendre du sang par le nez. Les efforts que l'on fait pour soulever un fardeau, les exercices des armes, les courses rapides, ont un même résultat. J'ai vu une dame très-jeune qui ne pouvoit danser sans s'exposer à l'hémorrhinie. L'habitude contractée par certaines personnes de se serrer le cou avec des cravates est propre à favoriser la pléthore de l'encéphale. Toutes les émotions de l'âme, telles que la colère, l'indignation, la fureur, produisent un semblable effet.

Traitement curatif. L'hémorrhinie inspire rarement des craintes, à moins qu'elle ne soit excessive. Il importe, dans ce cas, de la comprimer; car elle finiroit par conduire les malades à un état de prostration irréparable. Pour bien se diriger dans sa conduite, le praticien doit donc porter son attention spéciale sur les symptômes qui accompagnent l'hémorrhagie nasale, sur le tempérament du sujet, sur la nature du sang qui s'écoule, etc. On a recours ensuite à une multitude de soins très-variés. Le moyen le plus vulgaire est l'application de la glace et du froid. Il suffit quelquefois d'exposer l'individu à la fraîcheur de l'atmosphère. A l'hôpital Saint-Louis, nos élèves sont souvent contraints

de tamponer le nez des scorbutiques. Les affusions de vinaigre sont très en usage; d'autres substances astringentes pourroient convenir. On connoît les éloges récemment prodigués à la ratanhie. Quand le flux résulte manifestement d'une pléthore exubérante, on peut faire pratiquer l'opération de la saignée, que l'on réitère au besoin.

GENRE XV.

HÉMATÉMÉSIE. Hæmatemesis.

Cette hémorrhagie n'est pas des plus fréquentes, mais elle est des plus dangereuses. J'ignore pourquoi on a voulu toujours ranger l'hématémésie parmi les maladies symptomatiques : il est une multitude de cas où elle est une affection primitive, et où elle dépend uniquement de l'abondance du sang, aussi-bien que de la détermination particulière de ce liquide vers le ventricule. Le vomissement hémorrhagique qui s'effectue par cet organe n'est ordinairement accompagné d'aucune toux ; il y a douleur, angoisse, oppression à l'épigastre ; le sang qui s'échappe est souvent mêlé avec des substances alimentaires. Voici les espèces d'hématémésie qu'il faut établir en nosologie :

1ère *Espèce*. L'Hématémésie pléthorique. *Hæmatemesis plethorica*. Les individus d'une grande corpulence et doués d'un tempérament sanguin y sont particulièrement enclins. Les buveurs de profession, les gourmands, ceux qui mènent une vie toujours agitée, qui font métier de sauter, de danser, doivent surtout la craindre. J'ai vu cette hémorrhagie devenir mortelle chez une jeune fille qui étoit tombée dans un grand abreuvoir d'eau froide pendant la menstruation. Le pouls est dur et plein, l'abdomen se tuméfie, etc.

2ème *Esp*. L'Hématémésie vénéneuse. *Hæmatemesis venenata*. L'introduction des substances vénéneuses dans l'estomac peut susciter des crachemens de sang très-considérables. J'ai vu cet accident funeste dans un empoisonnement causé par les champignons. Les plantes âcres, les sels caustiques, les substances corrosives, etc., peuvent pareillement la provoquer.

3ème *Esp*. L'Hématémésie traumatique. *Hæmatemesis traumatica*. Des blessures extérieures par un instrument piquant ou par les armes à feu ont quelquefois déterminé l'hématémésie. Les naturalistes ont parlé d'une très-petite sangsue qui existe dans plusieurs eaux de l'Egypte. Des soldats, qui avaient voulu se désaltérer dans un ruisseau, en avalèrent, sans s'en douter, un très-grand nombre : ils eurent une hémorrhagie stomacale, qui nécessita un prompt secours.

4ème *Esp*. L'Hématémésie scorbutique. *Hæmatemesis scorbutica*. Cette hémorrhagie est presque toujours le symptôme d'une autre affection, particulièrement du scorbut ou de la myopyrie, vulgairement appelée fièvre adynamique. Le malade est pâle, *exanguis :* on diroit que tout son sang a été répandu; la foiblesse du pouls se joint ici à son intermittence; il survient des défaillances qui sont le résultat de la prostration et de l'anéantissement des forces. Les malades

vomissent un sang noir et coagulé. Ce flux se manifeste surtout chez des vieillards épuisés à la fois par l'âge, par les chagrins et les longs travaux. C'est à l'hématémésie scorbutique qu'il faut rapporter la *stomacace* des pathologistes : dénomination dont on s'est servi pour exprimer une affection dans laquelle un sang fétide transsude des gencives ulcérées et se mêle avec une salive corrompue, dans laquelle le sang qui vient de l'estomac porte également l'empreinte d'une dégénération particulière, etc.

5ème *Esp.* L'Hématémésie mélanée. *Hœmatemesis melœnea.* Les accès de cette hémorrhagie sont précédés de violens frissons fébriles ; la région épigastrique est oppressée, et les membres sont transis de froid ; l'estomac est très-douloureux ; les malades vomissent un sang poisseux et noirâtre ; ils en rejettent aussi par les voies inférieures. Quelquefois ce sont des angoisses réitérées, au milieu desquelles ils s'évanouissent, au point qu'on sent à peine battre leur pouls. Enfin le paroxysme se termine ; ils se trouvent mieux pour quelques heures ; mais ils sont bientôt victimes d'accidens nouveaux. J'ai vu un grand nombre d'exemples de ce flux hémorrhagique, dont Hippocrate a si bien parlé.

Tableau de l'Hématémésie. L'hématémésie offre des symptômes très-variés, et absolument subordonnés à la cause qui la produit ; elle est communément précédée de frissons, de chaleurs, d'altérations ; quelquefois elle se déclare spontanément sans aucun symptôme précurseur. Telle est, par exemple, celle qui résulte de la brusque rétrocession des menstrues, etc. Il est très-important, je pense, de s'assurer si le sang qui sort par la bouche vient de l'estomac ou des poumons. Le sang de l'hématémésie est ordinairement noir et s'échappe par grumeaux ; il est mêlé avec de la bile, des mucosités et des matières qui sont le résultat des alimens que le malade a pris. On le distingue du sang de l'hémoptysie, en ce que ce dernier est fleuri, écumeux, et accompagné de toux dans son émission. Il y a d'ailleurs dans le flux que nous décrivons un sentiment de douleur, de pression et d'anxiété dans la région du ventricule. Plusieurs individus se plaignent d'une pesanteur aux fausses côtes, et particulièrement aux hypocondres : le vomissement les soulage, et ils se trouvent peu affoiblis, si l'évacuation n'a pas été trop grande. L'hématémésie n'est que trop commune dans les grandes villes : je l'ai observée plusieurs fois comme maladie primitive et essentielle. L'espèce que nous rencontrons le plus souvent à l'hôpital Saint-Louis est l'hématémésie mélanée, si bien décrite par les anciens. Rien de plus triste à considérer que les sujets qui viennent réclamer nos secours pour une affection aussi déplorable ; ils éprouvent des douleurs continuelles à la tête et à l'épigastre ; ils sont accablés d'un engourdissement invincible dans tous les membres, et pénétrés d'un froid glacial qui se répand sur toute la périphérie du corps ; ils se plaignent d'une constipation opiniâtre et d'une tendance continuelle au vomissement. Mais le phénomène le plus saillant, est l'éructation d'un sang noir et corrompu, qui présente à l'observateur

divers états de dégénération ; quelquefois il est épais et concret ; d'autres fois il est comme dissous et sans aucune consistance. La couleur de ce sang est tantôt rougeâtre comme de la lie de vin, tantôt noirâtre comme du charbon, ou comme l'humeur que rend le polype. Son odeur se rapproche souvent de celle que nous offre la décomposition des cadavres : *Cadaveris fetorem refert.* Les selles des malades sont pareillement sanguinolentes, grumelées, putrescentes, poisseuses, et d'une fétidité repoussante ; le pouls est d'une prostration étonnante ; leur visage est d'une couleur terreuse ou d'une pâleur tirant sur le livide ; à tous les instans ils sont épuisés par des défaillances tellement réitérées, qu'on croiroit qu'ils touchent à leur dernière heure ; une sueur froide et visqueuse baigne leur corps.

Il est des maladies qui pervertissent et dénaturent pour ainsi dire le moral de notre existence ; mais je ne connois pas de plus affreuse dégradation que celle qui se dirige sur nos facultés affectives. Les individus atteints de la maladie noire éprouvent une foiblesse inconcevable dans les organes de la raison, une sorte de susceptibilité maniaque, qui les rend sombres, lugubres et pensifs. La plupart d'entre eux deviennent personnels, égoïstes, insociables ; leur âme se ferme aux plus doux sentimens de la vie : continuellement livrés à l'amertume de leurs réflexions, ils brisent tous les liens qui les attachent à leurs semblables ; s'ils parlent quelquefois, ce n'est que pour entretenir leurs proches de leur infortune et de leurs souffrances : ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que souvent ils sont farouches, emportés, soupçonneux, défians, ingrats envers ceux qui les aiment et qui les servent. J'en ai vu un qui, près de rendre le dernier soupir, s'imaginoit que sa femme, la plus tendre et la plus vertueuse des épouses, vouloit lui donner du poison ; c'est ainsi qu'ils s'abusent et se laissent continuellement épouvanter par des craintes et des visions chimériques ; ils ne peuvent supporter le présent et redoutent sans cesse l'avenir. Est-il des douleurs plus horribles que celles qui précèdent une pareille mort !

J'ai suivi la marche de l'hématémésie mélanée chez M. St***, qui depuis quinze années se plaignoit d'un état de langueur dans tout le système des voies digestives. Sur les derniers temps de sa vie, il éprouvoit des lipothymies qui le contraignoient à garder une position horizontale ; un délire affreux l'agitoit pendant toutes les nuits ; il voyoit voltiger dans l'air comme des larmes de sang ; mais bientôt les symptômes se prononcèrent avec plus d'intensité. M. St*** eut des vomissemens qui le fatiguèrent à l'excès : une prise de vingt grains d'ipécacuanha parut d'abord le soulager ; mais, quelques jours après, il fut atteint par de violentes tranchées, auxquelles succédèrent des selles bilieuses et sanguinolentes. On remarqua un changement funeste dans ses facultés morales ; la mélancolie s'empara de lui : il lui survint des entéralgies intolérables, et un mal de tête atroce ; il se faisoit soutenir la tête pour rejeter une bile noire

et fuligineuse comme du tabac; il rendoit aussi des flocons d'un sang caillé et recouverts d'une couenne glaireuse; il tomboit ensuite dans une sorte d'anéantissement et comme dans un état de mort apparente. A cette observation je joindrai celle de madame d'Al*** qui éprouvoit des tiraillemens d'estomac et une douleur insupportable dans la région du cœur; elle rejetoit par le vomissement des matières noirâtres et mêlées de caillots de sang: ses évacuations intestinales offroient le même caractère; son pouls étoit foible; elle se plaignoit par intervalles d'une vive céphalalgie qui n'avoit lieu que du côté gauche; sa langue étoit blanche dans toute sa surface, un peu jaune dans son centre; chaque selle se décidoit par des selles bilieuses qu'accompagnoient d'énormes caillots sanguinolens: ces selles n'avoient jamais lieu sans être annoncées par des coliques atroces qui rendoient la respiration de la malade laborieuse et haletante. Je ne décrirai pas toutes les souffrances de madame d'Al***; elles lui laissoient à peine quelques instans de relâche; son état étoit vraiment digne de compassion. M. P*** étoit d'un caractère très-actif et d'une extrême susceptibilité nerveuse; son épigastre étoit affecté d'un spasme violent qui se terminoit par des éructations de matière noire; cette évacuation étoit suivie d'une telle prostration de forces, qu'on redoutoit la fin prochaine de ses jours. La partie supérieure et antérieure gauche du foie étoit singulièrement tendue; des flatuosités sans nombre obsédoient ce pauvre jeune homme; il étoit bien manifeste que sa maladie dépendoit d'un engorgement survenu dans les vaisseaux de l'estomac, dans ceux des viscères abdominaux, et de la stagnation prolongée du sang dans tout le système de la veine des portes.

Causes organiques. L'hématémésie pléthorique n'a communément d'autre cause organique que la déviation d'un écoulement sanguin habituel et nécessaire au maintien de la santé dans l'économie animale: tel est, par exemple, celui des menstrues, ainsi que je l'ai observé dans deux circonstances à l'hôpital Saint-Louis; d'ailleurs le sang peut s'accumuler en trop grande quantité dans les vaisseaux de l'estomac, se raréfier dans ses canaux, et s'échapper ensuite par exhalation. Les pathologistes ont beaucoup disputé sur l'étiologie du méléna: on n'ignore pas que la plupart d'entre eux ont attribué le plus grand rôle à la rate dans la production de cette maladie. L'école de Stahl parle surtout de l'influence qu'exerce en pareil cas la veine-porte. Hoffmann et Morgagni ont annoncé que le sang noir rendu par le vomissement pouvoit très-bien provenir des vaisseaux qui rampent à la surface interne de l'estomac, où il a séjourné plus ou moins long-temps. Une semblable disposition dans les vaisseaux qui se distribuent à tout le trajet du tube alimentaire peut rendre raison du sang noir qui s'écoule par la voie des selles: cette dernière opinion semble appuyée par le résultat de l'ouverture des cadavres. M. Portal a constaté, par un certain nombre

d'ouvertures, que les membranes du ventricule chez les individus morts du méléna avoient acquis plus d'épaisseur et de consistance. Les vaisseaux qui parcouroient leur surface, en y formant de nombreux réseaux, étoient considérablement injectés d'un sang noirâtre; il suffisoit de presser l'estomac pour en faire suinter cette matière altérée et corrompue : on observoit quelquefois aux parois de cet organe des taches gangreneuses; souvent on trouvoit le pylore rétréci ou cartilagineux, le foie et la rate tantôt flasques et mollasses, tantôt passés à la dégénérescence squirrheuse. Faut-il regarder ces altérations comme des causes nécessaires et directes de l'hématémésie mélanée ? Les auteurs pensent en général qu'on ne doit certainement pas nier que les obstacles rencontrés par le sang dans l'intérieur des viscères abdominaux, principalement des troubles survenus dans la veine-porte inférieure, ne puissent causer la maladie noire; mais souvent aussi cette affection peut dériver uniquement d'une altération particulière des vaisseaux qui se remarquent à la surface de l'estomac. J'invite mes élèves à lire la dissertation de Kœmf : *de Infarctu vasorum ventriculi*, etc.

Causes extérieures. L'hématémésie est quelquefois le résultat de l'érosion des artères ou des veines qui parcourent l'intérieur de l'estomac, par l'introduction des substances âcres, caustiques ou corrosives dans l'intérieur de cet organe, par l'emploi des drastiques et des vomitifs; dans certaines circonstances, elle est produite par une blessure ou par toute autre violence. On observe que l'hématémésie mélanée se manifeste souvent par les variations subites de l'atmosphère, par l'abus des alimens indigestes et des liqueurs spiritueuses, par l'excès des plaisirs de l'amour, par l'usage des drogues médicinales et des boissons frelatées, par la respiration des gaz délétères et d'un air chargé de molécules arsenicales, etc. La disette des bons alimens l'occasionne quelquefois. C'est ainsi, par exemple, que, lorsque les marins ont souffert de la mauvaise nourriture dans l'intérieur des vaisseaux, ils sont souvent attaqués du méléna et d'autres hémorrhagies interminables.

Traitement curatif. L'hématémésie pléthorique doit se traiter par la saignée du bras, que l'on réitère selon les circonstances. Au surplus, il faut agir généralement d'après les causes que l'on soupçonne. L'art prescrit d'arrêter une évacuation qui pourroit affoiblir le corps et anéantir rapidement les forces : on emploie avec succès dans ce cas quelques boissons acidules, telles que l'eau aiguisée par un peu de vinaigre, la limonade, l'eau de groseille, etc. Michelotti cite l'exemple d'un vomissement considérable de sang qui fut guéri par des boissons glacées; les tisanes d'orge et de gruau sont bonnes pour apaiser le spasme du ventricule. Je ne puis concevoir pourquoi des médecins administrent inconsidérément l'assa-fétida et autres substances réputées antispasmodiques, qui entravent la marche de la

maladie et en aggravent les accidens. Il est une autre indication à remplir : comme l'estomac et le tube intestinal sont encombrés de matières sanguinolentes et diversement dégénérées, il seroit difficile de ne pas recourir aux lavemens laxatifs et minoratifs ; aussi est-il rare qu'on puisse se passer de ce moyen efficace. Le flux mélané a fréquemment été attribué aux congestions sanguines qui se forment dans l'intérieur des viscères abdominaux ; alors sans doute il peut devenir profitable d'appliquer quelques sangsues au siége hémorrhoïdal. Cette indication se présente principalement pour les hypocondriaques, chez lesquels le système de la veine-porte est spécialement altéré. Lorsque l'hématémésie est entretenue par une cause organique, on a peu d'espoir de la réprimer. J'ai administré avec un succès assez constant l'eau de Seldz, l'eau de Spa, celle de Forges, celle de Vichy, etc. : ces eaux impriment un certain ton aux entrailles débiles ; tout ce qui concourt à réveiller leur action est salutaire dans le méléna. On arrête les défaillances par des vins généreux, par des cordiaux de toutes les sortes ; mais on n'obtient aucun résultat favorable si le malade reste toujours en butte à des ennuis ou à des affections morales.

GENRE XVI.

HÉMOPTYSIE. Hæmoptysis.

L'Hémoptysie est un écoulement du sang qui provient du poumon, et qui s'échappe par la bouche avec des quintes de toux plus ou moins fréquentes. Cette hémorrhagie est une des plus fâcheuses : on en compte ordinairement plusieurs espèces. Les distinctions suivantes sont avantageuses pour mieux déterminer le diagnostic, et surtout le mode de traitement :

1ère *Espèce*. L'Hémoptysie idiopathique. *Hæmoptysis idiopathica.* Dans cette espèce, un sang rouge, écumeux et comme bouillant sort précédé d'un mouvement fébrile. Les malades éprouvent un sentiment de titillation dans l'intérieur de la gorge, et une saveur comme salée dans la bouche ; la face est vivement colorée aux pommettes ; il y a dyspnée, oppression, douleur et chaleur dans la poitrine. Cette hémorrhagie éclate ordinairement dans l'adolescence et dans la jeunesse.

2ème *Esp.* L'Hémoptysie symptomatique. *Hæmoptysis symptomatica.* Cette espèce n'est malheureusement que trop commune. Elle accompagne surtout la phthisie pulmonaire. Elle se manifeste à toutes les époques de cette désolante maladie : un catarrhe violent peut la causer. Les individus frappés d'artériectasie présentent souvent ce triste phénomène. Il faut redouter la rétrocession des exhanthèmes. Une dame fut atteinte de la rougeole à l'âge de vingt-cinq ans : un chagrin subit fit disparoître les boutons avant que l'affection eût parcouru ses périodes ; elle cracha aussitôt le sang par flots écumeux, et cette indisposition persista cinq ou six mois. Quelques scorbutiques de l'hôpital Saint-Louis ont eu des attaques d'hémoptysie.

3ème *Esp.* L'Hémoptysie métastatique. *Hæmoptisis metastatica.* La suppression des menstrues ou des hémorrhoïdes est souvent suivie d'un crachement de sang assez subit, qui ne cesse que lorsque l'écoulement habituel se rétablit. Un levain morbifique, qui est errant, peut également se transporter sur le poumon, et provoquer une hémoptysie fâcheuse, etc.

4ème *Esp.* L'Hémoptysie traumatique. *Hæmoptisis traumatica.* Les athlètes qui se battoient jadis au pugilat, les boxeurs de l'Angleterre, etc., ont vu quelquefois les crachemens du sang succéder à leurs énormes efforts. Les chutes d'un lieu très-élevé sont des causes déterminantes, presque toujours suivies d'un semblable effet. Un dénicheur d'oiseaux se laissa choir du haut d'un peuplier : il contracta une hémoptysie qui lui dura le reste de ses jours.

Tableau de l'Hémoptysie. Ce flux est ordinairement précédé de lassitudes, d'horripilations, du refroidissement des pieds, d'anxiétés précordiales, d'oppressions de poitrine, d'une difficulté de respirer, d'une douleur gravative et ondulatoire autour du diaphragme, de flatuosités abdominales, d'une cardiopalmie fréquente, qui s'accroît à chaque mouvement du corps, surtout après les repas ou après un excès de boisson. La face du malade est vivement colorée; il éprouve des chaleurs fugaces et une sorte d'effervescence dans tout le corps; il est tourmenté par des nausées, par un serrement du thorax, et par une envie continuelle d'expectorer; il ressent dans l'intérieur de la bouche un goût salé, puis un prurit et une titillation le long de la trachée-artère, phénomène qui annonce l'éruption prochaine d'un sang écumeux, vermeil, rutilant, rouge-écarlate. Cette éruption est suivie du bruissement des poumons et d'une respiration haletante : elle n'est pas toujours accompagnée de la toux, ainsi que beaucoup d'auteurs le prétendent. Combien de fois n'ai-je pas vu le sang couler à grands flots, d'un seul trait et sans effort, après la rupture accidentelle des vaisseaux du poumon! En général, le pouls est d'abord contracté, ensuite fort, dur et accéléré. Les paroxysmes de l'hémoptysie reviennent par intervalles et toujours avec les mêmes symptômes ; ils se manifestent communément le soir ; mais quelquefois ils ont lieu deux fois par jour. A des heures déterminées, le sang s'accumule pour ainsi dire dans le parenchyme de l'organe pulmonaire, provoque sa contraction, et, se mêlant à l'air ainsi qu'au mucus des bronches, s'échappe tout écumeux par l'ouverture de la glotte.

Causes organiques. Quand on observe avec quelque attention la marche et les phénomènes de l'hémoptysie, on s'aperçoit aisément qu'il est une circonstance de la vie où cette hémorrhagie prédomine : on l'observe particulièrement depuis l'époque de la puberté jusqu'à l'âge de trente-cinq à trente-six ans. C'est le célèbre Stahl qui a particulièrement apprécié cette influence des âges sur les divers flux de l'économie animale. L'hémoptysie est manifestement le résultat d'une trop grande abondance de sang dans le temps de l'accroissement. Cette exubérance est nuisible quand elle se manifeste dans

le système de la circulation, parce que l'orgasme qui l'accompagne peut y déterminer une phlogose, toujours suivie d'accidens plus ou moins graves. On voit souvent la maladie dont il s'agit se déclarer à la suite des aménorrhées opiniâtres. Si cette cause est permanente, et si on ne peut parvenir à rétablir le flux naturel, on doit infiniment redouter cette déviation vicieuse. La suppression des hémorrhoïdes n'est pas moins fatale chez les hommes. Un officier de nos armées a été naguère victime de la rétrocession d'un pareil flux, et est mort de la consomption hémoptysique à l'âge de quarante ans; il s'étoit complètement desséché par le marasme. La disposition à l'hémorrhagie pulmonaire se transmet souvent par voie de génération : elle attaque souvent des familles entières, dont les individus ont la poitrine mal conformée, le col long, les épaules ailées, la fibre grêle, les joues rosées et la peau tendre, etc. Tout ce qui met des entraves à la circulation abdominale peut produire l'hémoptysie. Cette affection est fréquemment déterminée par l'intumescence de la rate ou par celle du foie, à la suite des longues fièvres automnales.

Causes extérieures. Il faut comprendre dans les causes extérieures tous les accidens qui ont pu déterminer la rupture de quelques vaisseaux de l'estomac, comme, par exemple, un coup violent, une chute, une pression exercée sur le thorax et qui aura produit l'enfoncement des côtes, des cris forcés, des chants aigus, modulés et long-temps prolongés, le rire immodéré, des accès de fureur, etc. A cette classe de causes appartiennent par conséquent tout exercice ou tout effort extraordinaire dans les muscles des membres aussi-bien que dans ceux du tronc, la course, le saut, l'équitation, la lutte, etc.; les boissons fermentées et spiritueuses, les alimens âcres, assaisonnés avec beaucoup de sel et d'aromates; une température trop froide, quand le corps est en sueur. J'ai vu l'hémoptysie survenir chez les femmes à la suite de chagrins profonds ou d'une simple impression morale : une nouvelle inattendue a suffi quelquefois pour produire un semblable accident. Je connois une jeune dame douée d'une imagination très-active, et qui crache le sang toutes les fois qu'elle éprouve une émotion agréable et désagréable : si on la sépare un seul jour de ses enfans, même phénomène lui survient en les quittant et en les revoyant. Toutes les jouissances immodérées réveillent en elle l'hémorrhagie pulmonaire.

Traitement curatif. Comme cette maladie est grave, la thérapeutique qui lui convient est difficile et incertaine. Il s'agit de calmer les symptômes urgens, de prévenir leur retour, et même de guérir radicalement cette expuition funeste. Il importe d'abord de soustraire le malade à l'influence des causes qui l'environnent. Dès qu'on aperçoit en lui le germe de cette disposition funeste, on s'empresse de détruire tout ce qui pourroit en favoriser le développement. Les voyages dans des pays lointains et d'une température

très-élevée peuvent produire un changement favorable et agir sur l'économie animale par une sorte de perturbation. Plusieurs auteurs ont cité l'heureuse guérison d'un jeune homme auquel Gilchrist ordonna la navigation ; malgré les orages qu'il essuya sur la mer, malgré les lieux malsains et infects où il débarqua, il n'en prit que plus d'embonpoint et plus de vigueur. Un Européen hémoptysique, botaniste de profession, se rétablit entièrement dans ses voyages en Amérique. Rien n'est communément plus convenable aux malades dont nous parlons que la diète lactée. On leur donne aussi des crèmes d'orge et de riz, des bouillons de poulet et de tortue. Dans l'hémoptysie idiopathique, la méthode antiphlogistique doit seule diriger le traitement. Les saignées répétées, les émulsions tièdes, légèrement nitrées, les boissons copieuses et rafraîchissantes, le plus grand repos, l'abstinence de la parole, en un mot, tout ce qui calme l'action inflammatoire de cette affection doit être mis en usage. L'hémoptysie est souvent combattue avec succès par des doses brisées (*fractis dosibus*) d'ipécacuanha. Certains médecins n'ont même pas redouté les effets violens du tartre émétique; d'autres préfèrent entretenir la liberté constante du ventre par l'emploi continuel des minoratifs. On peut espérer quelques avantages des vésicatoires, qu'il faut appliquer le plus près possible de la partie souffrante. Les sétons peuvent être mis au rang des dérivatifs utiles; mais leur usage doit être long-temps continué. La guérison de l'hémoptysie traumatique exige des précautions particulières. Il ne faut surtout rien négliger pour apaiser la toux, qui irrite perpétuellement les poumons par les vives secousses qu'elle occasionne. On tire d'abord du sang, pour diminuer, autant que possible, une pléthore pernicieuse. On soumet le malade à la diète et aux réfrigérans acidules : l'opium, donné à petites doses, apaise souvent l'orgasme pulmonaire. En général, il importe de chercher la vraie cause de l'hémorrhagie pour la combattre avec plus d'énergie et de sûreté.

GENRE XVII.

HÉMURÉSIE. Hæmuresis.

Il paroît qu'Hippocrate avoit particulièrement fixé son attention sur cette maladie, qui n'est autre chose que l'excrétion d'une quantité plus ou moins abondante de sang par le méat urinaire. Les nosologistes en ont distingué un grand nombre d'espèces, parmi lesquelles j'ai cru ne devoir admettre que les suivantes :

1ère *Espèce.* L'Hémurésie idiopathique. *Hæmuresis idiopathica.* On nomme ainsi celle qui survient spontanément et qui est indépendante de toute autre affection de l'économie animale. Elle se montre chez les individus qui sont doués d'une constitution pléthorique ou sanguine. Son invasion est annoncée par une sorte d'engourdissement et un sentiment de pesanteur dans la région lombaire : ce phénomène s'évanouit à mesure que le sang s'écoule par les voies urinaires. Le flux

dont il s'agit se déclare tantôt à des époques indéterminées, et tantôt affecte une marche périodique. M. Chaumeton, qui a pris un rang si distingué parmi les savans les plus érudits de nos jours, a consigné, dans le *Bulletin des Sciences médicales*, l'observation d'une hémurésie qui mérite toute l'attention des gens de l'art. Un militaire rendoit chaque mois, par l'urèthre, dix à douze onces d'un sang très-pur. Cet écoulement avoit la plus frappante analogie avec l'écoulement menstruel des femmes : il étoit précédé d'orgasme, de malaise, de lassitudes, de pandiculations et d'un léger mouvement fébrile. On observoit aussi que les yeux du malade étoient éteints aux approches de l'accès, et comme environnés d'un cercle bleuâtre, etc. Cet état de gêne ne duroit pas long-temps : l'acte hémorrhagique une fois terminé, toutes les fonctions du corps rentroient dans l'ordre ordinaire; les yeux s'animoient et les membres reprenoient leur force naturelle, etc. M. Chaumeton rapporte que cet homme, se trouvant précisément à l'époque de son hémurésie, fut contraint de traverser un fleuve à la nage. Aussitôt son écoulement se supprima; mais il éprouva en même temps des douleurs vives à la tête, ainsi que dans les reins; il fut tourmenté par des envies de vomir et par des difficultés fréquentes dans l'émission des urines, qui exigeoient l'emploi de la sonde. On se hâta d'administrer les remèdes convenables, et l'hémurésie menstruelle se rétablit, etc.

2ème *Esp.* L'HÉMURÉSIE SYMPTOMATIQUE. *Hæmuresis symptomatica.* Cette espèce est sans contredit une des plus douloureuses : elle est communément la suite d'une affection particulière des reins, des uretères ou de la vessie; le sang, au lieu d'être clair et rutilant comme dans l'espèce précédente, est d'un noir foncé. On le trouve coagulé en grumeaux dans l'urine, ou déposé au fond du vase qui le reçoit : c'est lorsqu'il a séjourné dans la vessie qu'il est rendu avec une extrême difficulté. J'ai observé chez M. V***, vieillard de soixante-douze ans, une hémurésie symptomatique provenant de varices formées dans l'intérieur de l'organe vésical. Ce malade rendoit toujours des urines qui étoient d'un rouge très-foncé. Le sang ne paroissoit jamais dans les premiers jets du liquide excrété; souvent il n'arrivoit qu'après son entière évacuation. Le malade ne se plaignoit d'aucune douleur dans les premiers instans qu'il rendoit son urine; mais ensuite on voyoit sortir par le canal de l'urèthre des petits cailloux et une matière comme fibreuse, qui le tourmentoient singulièrement.

3ème *Esp.* L'HÉMURÉSIE VÉNÉNEUSE. *Hæmuresis venenosa.* On dit que les vaches y sont sujettes, lorsque, dans les champs, elles se nourrissent de plantes âcres et vénéneuses. Combien de fois n'a-t-on pas vu le pissement de sang se déclarer après un empoisonnement par les cantharides! Les individus qui font un usage excessif de ragoûts très-épicés, ou d'autres substances de haut goût, peuvent encourir cette espèce d'hémorrhagie. J'observe en ce moment un maître d'étude du collége de Henri IV, qui a été atteint d'une hémurésie à la suite d'une partie de plaisir où il avoit bu une grande quantité de café, de bière, d'eau-de-vie et de punch. Depuis cette époque, il ressent une douleur à la région hypogastrique. Cette douleur augmente d'intensité à l'instant où il veut rendre ses urines. Pendant qu'elle a lieu, il pisse le sang pur, souvent en assez grande quantité; quelquefois il n'en rend que quelques gouttes, qui s'échappent avec beaucoup

de difficulté. Cet accident dure depuis deux mois. Le malade est maigre; ses forces ont considérablement diminué; il dit éprouver dans les lombes un sentiment de fatigue et de pesanteur; son pouls est petit et fréquent, son regard languissant, sa figure dure et triste. Quand on explore le bas-ventre, on trouve que la vessie proémine au-dessus du pubis.

4ème *Esp.* L'Hémurésie métastatique. *Hæmuresis metastatica.* On nomme ainsi l'hémurésie qui a lieu par la déviation du sang des règles ou des hémorrhoïdes. Dans cette espèce, il y a d'ordinaire suppression de ces deux genres d'évacuation. J'ai vu un homme qui, durant environ l'espace de six mois, éprouvoit des pissemens de sang très-considérables et qui le fatiguoient à l'excès. Dans l'autre temps de l'année, c'est-à-dire pendant l'automne et l'hiver, c'étoient des hémorrhoïdes fluant avec une telle abondance, qu'elles l'empêchoient souvent de vaquer aux travaux de sa profession. Cet individu étoit un avocat très-laborieux et qui menoit par conséquent une vie fort sédentaire. Chez les femmes et les jeunes filles, il n'y a pas toujours aménorrhée, quoique le sang sorte aussi par la voie des urines, et il n'est pas rare de voir les deux écoulemens s'établir à la fois.

Tableau de l'Hémurésie. Les symptômes de l'hémurésie sont très-variables, sans doute à cause de la diversité des causes qui influent sur son développement. Chez la plupart des malades, un sang aqueux s'écoule par le canal de l'urèthre, et ne cause pas la moindre douleur; chez d'autres, ils sort par grumeaux, et gagne le fond du vase dans lequel l'urine se trouve déposée. Son passage occasionne alors une vive souffrance; c'est la sensation d'un feu qui brûle en quelque sorte la racine de la verge. Quant à l'urine, elle est communément trouble, opaque, semblable à de la lavure de chair; elle imprime au linge une couleur rougeâtre; elle dépose un sédiment salin ou sablonneux: on conçoit aisément qu'une pareille hémorrhagie ne sauroit avoir lieu sans produire un grand affoiblissement dans tout le système des forces. La sympathie des reins et de l'estomac détermine des dégoûts, des nausées, des vomissemens, etc.; on observe en outre une espèce de tremblement dans la langue, dans les mâchoires et dans tous les membres. L'hémurésie a de longues rémissions, mais elle a aussi des retours fréquens; elle cause parfois des accidens fâcheux, et élude tous les moyens de l'art. Nous avons suivi la marche de ce flux chez un individu qui se plaignoit toujours d'une tension gravative à la région lombaire; il disoit aussi éprouver des vertiges, des éblouissemens, des céphalalgies, des ischuries, etc.

Causes organiques. Les anciens attribuoient cette maladie à l'abondance du sang qui se distribue au système rénal; ils pensoient qu'en semblable cas il y avoit pléthore de l'appareil urinaire. L'hémurésie provient quelquefois de la suppression des menstrues ou de tout autre écoulement habituel: on a cité quelque part l'observation d'un homme âgé de trente-cinq ans, d'un tempérament bilieux et mélancolique, et qui fut tout-à-coup privé du flux hémorrhoïdal; en une nuit il urina au-delà d'une livre de sang, et cette évacuation lui fut singulièrement salutaire. Il

vit également s'évanouir la mélancolie qui l'accabloit, ainsi que l'espèce de lassitude qui se manifestoit auparavant dans tous les membres ; mais de pareils flux ne sont pas constamment aussi avantageux. C'est ainsi, par exemple, que les néphrétiques sont très-sujets à l'hémurésie : des calculs d'une forme aiguë ou anguleuse peuvent blesser la propre substance des reins ou la membrane du méat de l'urèthre ; les vaisseaux peuvent être dilacérés, et donner issue au sang. Les autopsies cadavériques prouvent que la vessie est quelquefois frappée d'ulcération ; mais c'est surtout l'âge avancé qui dispose particulièrement certains individus à la maladie que nous décrivons : beaucoup de vieillards finissent par en être les victimes. Le tempérament sanguin et le tempérament mélancolique doivent aussi compter parmi les causes organiques qui favorisent le développement de l'hémurésie ; il faut également faire mention de la disposition héréditaire. L'un et l'autre sexe sont susceptibles de contracter cette affection : toutefois, les hommes y sont plus sujets que les femmes.

Causes extérieures. Il s'agit maintenant de faire l'énumération des causes externes, qui sont les coups, les chutes, les contusions, etc. Personne ne peut douter que de tels accidens ne puissent donner lieu à l'hémurésie, en déterminant la rupture des petits vaisseaux : on l'observe souvent à la suite des marches forcées. Les vétérinaires la remarquent journellement dans les chevaux qui ont couru rapidement la poste. L'usage des alimens salés et des liqueurs spiritueuses n'est pas moins nuisible. J'ai traité à l'hôpital Saint-Louis un pissement de sang qui venoit des cantharides prises pour exciter au coït. M. Deplace, chirurgien-major du premier régiment des chevau-légers polonais, a écrit sur l'hémurésie des pays chauds. Ce sont surtout les individus qui vont habituellement à cheval qui en sont le plus particulièrement affectés. M. Deplace fait aussi dépendre cette maladie de la chaleur extrême du climat, devenue encore bien plus ardente par la continuelle réfraction qu'éprouvent les rayons solaires. Dans un tel climat, l'excrétion de l'urine est en quelque sorte supprimée par la surabondance excessive des sueurs ; la petite quantité d'urine qui se trouve dans la vessie doit nécessairement acquérir une qualité piquante et acrimonieuse, et déterminer une phlogose plus ou moins vive. Les veines qui rampent dans l'intérieur de cet organe, s'ouvrent et se dilatent d'une manière excessive ; dès-lors le sang s'échappe et passe par la voie des urines.

Traitement curatif. L'hémurésie pléthorique doit être combattue par la saignée et par les antiphlogistiques : on soumet le malade à la diète et aux boissons mucilagineuses. Quand le flux de sang dépend d'une autre maladie, il convient d'agir selon cette cause ; mais, dans tous les cas, il faut prescrire au malade un repos absolu ; il faut surtout être très-vigilant sur la nature du régime qu'on fait adopter. L'eau de graine

de lin, celle d'orge, de riz, de gruau, le petit-lait clarifié, les bouillons de grenouilles, apportent un grand calme dans des voies aussi irritables que les voies urinaires. L'hémurésie qui a lieu dans les pays chauds a été très-efficacement combattue par l'usage journalier des bains tièdes.

GENRE XVIII.

MÉNORRHAGIE. MENORRHAGIA.

La ménorrhagie consiste dans un écoulement de sang provenant de l'utérus, lequel est accompagné d'une altération plus ou moins grave de la santé. Ce flux s'annonce communément par des douleurs vives dans le bas-ventre, et surtout à la région lombaire. Tout flux immodéré de sang par les organes génitaux est suivi d'une foiblesse générale. Le visage pâlit; les membres se refroidissent; le pouls devient petit, lent, parfois intermittent. On voit naître successivement la dyspnée, la lipothymie, et, dans quelques occasions très-graves, les convulsions et la mort. Nous observons journellement dans nos hôpitaux trois espèces de ménorrhagie bien tranchées, et qu'il importe de distinguer, par rapport aux symptômes particuliers qui les caractérisent, et par rapport au mode de curation qu'il est convenable de leur appliquer:

1ère *Espèce*. La Ménorrhagie pléthorique. *Menorrhagia plethorica*. Il y a ici exaltation des propriétés vitales de l'utérus. Ce n'est pas du reste d'après la quantité de sang écoulé qu'il faut juger de la ménorrhagie, mais d'après les effets plus ou moins fâcheux qu'elle produit sur la santé; car il est des pays, tels, par exemple, que la Hollande, la Belgique, le Brabant, etc., où les femmes éprouvent des flux ménorrhagiques excessifs, sans en être le moins du monde incommodées.

2ème *Esp*. La Ménorrhagie symptomatique. *Menorrhagia symptomatica*. C'est la plus fréquente à l'hôpital Saint-Louis. Rien n'est plus difficile que d'y remédier. Elle précède, accompagne ou suit l'affreux développement du squirrhe et du cancer de l'utérus. On y voit un état contraire à celui de la ménorrhagie pléthorique: les vaisseaux de la matrice distendus extraordinairement, et conséquemment affoiblis par le sang qui y abonde, perdent absolument leur ton et leur ressort; ils cessent d'offrir la moindre résistance: en sorte qu'une hémorrhagie utérine prépare nécessairement une hémorrhagie nouvelle. La ménorrhagie symptomatique est facile à reconnoître aux douleurs plus ou moins déchirantes qu'elle occasionne. Presque toutes les malades ressentent, pour me servir de la propre remarque de Fothergill, une chaleur qui darde à travers le pubis d'une hanche à l'autre, et en bas vers le milieu des cuisses; le sang s'écoule à plusieurs reprises et sous forme de caillots, etc.

3ème *Esp*. La Ménorrhagie accidentelle. *Menorrhagia accidentalis*. On désigne communément ainsi celle qui survient par des causes soudaines et imprévues, comme, par exemple, à la suite de la terreur ou de toute autre affection morale, celle qui se déclare malgré l'état de grossesse,

pendant ou après les fatigues d'un accouchement laborieux, etc. La ménorrhagie des femmes enceintes a plutôt lieu vers les premiers mois de la grossesse que vers la fin. Il faut craindre qu'elle ne détermine l'avortement; quelquefois pourtant la grossesse parcourt sa marche accoutumée, et l'enfant vient au monde sain et sauf après neuf mois de gestation. La ménorrhagie qui arrive pendant l'accouchement n'est pas aussi pernicieuse que celle qui vient après cet acte : celle-ci est d'autant plus grave, qu'elle se déclare tout-à-coup et sans signes précurseurs; elle enlève, pour ainsi dire, les malades avant qu'on ait songé à leur porter du secours.

4ème *Esp.* La Ménorrhagie latente. *Menorrhagia latens.* C'est sans contredit l'accident le plus terrible qui puisse survenir à une femme en couches. Le célèbre Baudelocque a publié sur cet objet un Mémoire des plus instructifs. Personne n'ignore d'ailleurs que cette ménorrhagie a causé la mort de beaucoup de femmes à l'instant même où on les croyoit à l'abri de tout danger. Quand le corps de la matrice se dilate avec excès, et que son sphincter se resserre, le sang se rassemble dans sa cavité; enfin il s'y épanche quelquefois avec une telle abondance, qu'il ne tarde pas à se manifester des étouffemens, des lipothymies, des tintemens d'oreilles, des vertiges, des convulsions, etc., qui frappent la malade d'une mort prompte. Les assistans passent ainsi d'une sécurité parfaite à une profonde consternation.

5ème *Esp.* La Ménorrhagie lochiale. *Menorrhagia lochialis.* Je veux parler des lochies excessives. On sait que la parturition est toujours suivie d'un écoulement sanguin. Cet écoulement éprouve des variations quant à sa durée et à sa quantité : il se termine ordinairement du quatorzième au vingtième jour. Il présente d'abord la couleur rouge qu'on lui connoît; mais cette couleur s'affoiblit successivement, de manière que le flux finit par devenir totalement séreux. Toutefois, on a vu des lochies se prolonger pendant plusieurs semaines, et faire perdre tant de sang, que les femmes en étoient considérablement affoiblies, etc.

Tableau de la Ménorrhagie. Pour tracer un tableau fidèle de cette espèce de flux, je dois reproduire en partie ce que je viens de dire en parlant de ses diverses espèces. Lorsque le sang s'échappe avec excès de l'utérus, tout le corps tombe dans un état de foiblesse : le visage se décolore ; les malades éprouvent des céphalalgies, des vertiges, des éblouissemens, des défaillances réitérées, etc. La correspondance de la matrice avec l'estomac suscite parfois des vomissemens, des rapports nauséabonds et suffocans; la région hypogastrique se tuméfie et devient douloureuse au toucher; les aines, les lombes, l'os sacrum, se trouvent affectés d'un sentiment de pesanteur; il survient même par intervalles des demangeaisons vives dans le vagin.

Les désordres s'étendent ensuite à d'autres fonctions : la respiration est courte et accélérée, le pouls petit, intermittent, parfois imperceptible; la peau se recouvre d'une sueur froide et visqueuse ; les extrémités ainsi que le tronc se glacent, et sont agités par des frissonnemens irréguliers; quelquefois les malades succombent au sein des convulsions, qu'Hippocrate regarde comme si funestes. Avant cette terrible

terminaison, et lorsque la perte s'est long-temps prolongée, les femmes ont une singulière propension au délire. Je n'ai peut-être pas assez insisté sur ces aberrations de la sensibilité, et sur les troubles des facultés intellectuelles qui surviennent dans les instans même où la ménorrhagie éclate avec le plus d'intensité.

Les ménorrhagies que nous sommes à même d'observer le plus fréquemment à l'hôpital Saint-Louis, sont celles qui sont déterminées par l'époque critique de l'âge de retour, et qui ne sont que trop souvent le symptôme d'une dégénérescence organique de l'utérus. Ces hémorrhagies sont sujettes à trop d'anomalies, et se compliquent de trop d'accidens, pour qu'on puisse retracer leurs symptômes avec exactitude; il se manifeste communément une douleur gravative dans la région des lombes et du bassin, surtout lorsque la malade garde la position droite. Les cuisses et les jambes sont affectées d'un sentiment de lassitude, et se gonflent même dans certaines circonstances; les extrémités deviennent pâles et froides; le pouls, d'abord fréquent, se ralentit ensuite à mesure que l'écoulement immodéré a plus ou moins épuisé l'utérus. Cet organe même est affecté d'une sorte de tiraillement accompagné d'une chaleur brûlante; il survient des céphalalgies tantôt sourdes, tantôt lancinantes; la vue se trouble; un bourdonnement continuel fatigue le conduit auditif; la respiration est perpétuellement oppressée; les forces tombent dans la prostration : c'est alors qu'on voit paroître et se succéder les cardialgies, les palpitations, les syncopes, les ardeurs fébriles, les entéralgies, les spasmes, les convulsions, l'œdème, le dépérissement et l'atrophie. Le sang qui s'échappe avec abondance varie infiniment pour la consistance et pour la couleur; il est quelquefois pur et fleuri; mais le plus souvent, il est livide et sort grumelé ou par caillots. Sur la fin de l'écoulement, il est épais et glutineux, quelquefois séreux et extraordinairement délayé.

Causes organiques. Les femmes douées d'un tempérament sanguin sont très-sujettes à la ménorrhagie; elle n'est pas moins fréquente chez celles dont le système nerveux est très-irritable. J'ai quelquefois observé chez les filles publiques qui viennent à l'hôpital Saint-Louis pour subir le traitement de la gale ou de la syphilis, des hémorrhagies de l'utérus, qui s'annoncent comme les autres flux observés dans l'économie animale, par des frissons et une sorte d'orgasme fébrile, par la perte de l'appétit, la dyspnée, par des lassitudes, des pesanteurs, et souvent des douleurs aiguës du dos et des jambes. J'en ai observé d'autres qui survenoient sans donner lieu à aucun effort hémorrhagique de la part de la nature, *absque molimine ;* elles sembloient dériver du relâchement particulier des extrémités artérielles de l'organe utérin. Cette disposition purement passive se remarque communément chez les femmes foibles et valétudinaires, dont les fatigues maternelles, et spécialement les chagrins, ont à la longue détérioré la

constitution. Par les deux causes organiques que je viens d'établir, et spécialement par la dernière, il arrive assez ordinairement que des écoulemens muqueux suivent ou précèdent la ménorrhagie : enfin, dans beaucoup de cas, cette affection est purement symptomatique ou secondaire, et résulte d'une affection primitive de l'utérus, qui, comme tous les viscères éminemment sensibles, contracte souvent la dégénérescence squirrheuse ou cancéreuse à l'époque critique de l'âge de retour..

Causes extérieures. La ménorrhagie reconnoît une multitude de causes extérieures, et spécialement celles qui viennent du climat et de la saison ; elle est moins fréquente dans les campagnes que dans les grandes villes, où elle attaque de préférence les femmes qui font bonne chère et mènent une vie sédentaire. L'abus qu'on y fait des boissons chaudes, telles que le thé, le café, est principalement pernicieux. Il faut aussi faire mention du vin, des liqueurs, des poisons, des narcotiques, des vomitifs, des drastiques, dont on connoît l'action sur le système sanguin. Les jouissances immodérées de l'amour, les percussions, les chutes, les mauvaises manœuvres des accoucheurs, sont des causes vulgairement observées, et le chapitre des accidens seroit trop long à développer. Il ne faut pas oublier les impressions fâcheuses qui viennent de nos passions, de la colère, par exemple, qui agit d'une manière si effrayante, surtout pendant le temps de la grossesse. On apporta ces jours derniers, à l'hôpital Saint-Louis, la femme Thy***, enceinte de quatre mois, laquelle éprouvoit une perte des plus abondantes. Il lui étoit impossible de se tenir debout; son visage étoit d'une pâleur extraordinaire; ses mains et ses pieds étoient glacés; les syncopes se succédoient; l'affaissement du ventre étoit considérable, et tout annonçoit que la fausse-couche avoit eu lieu. Lorsqu'elle fut ranimée par les moyens que nous mîmes en usage, nous apprîmes d'elle que cet accident n'avoit d'autre cause qu'une insulte légère faite à son amour-propre par une de ses voisines.

Traitement curatif. Le traitement doit être relatif à l'espèce de ménorrhagie que l'on veut traiter. Mais, dans tous les cas, les femmes qui se trouvent atteintes d'une semblable indisposition, doivent observer un repos physique et moral; elles doivent se tenir couchées sur le dos, le bassin élevé, être légèrement recouvertes, n'éprouver aucune compression, n'être gênées par aucune ligature, ne point parler trop haut, prendre peu d'alimens, et n'user que des boissons froides et glacées; éviter les échauffans, les irritans, les spiritueux, les aromatiques, etc. Tout le monde connoît les secours efficaces qu'on peut retirer de la saignée, lorsqu'elle est pratiquée avec discernement et dans les temps convenables. Dans nos hôpitaux, nous employons avec succès la limonade sulfurique, l'eau de citron, l'eau de riz très-légèrement aluminée, etc. Il importe quelquefois, pour diriger sainement la guérison de la ménorrhagie, d'avoir égard à la nature de la fièvre qui l'accompagne. Souvent, par exemple, ainsi que l'a fort bien remarqué

Fothergill, on voit des flux utérins excessifs s'établir régulièrement avec des accès de fièvres automnales, chez des femmes affoiblies d'ailleurs par de longues déperditions; et alors l'écorce du Pérou, administrée à de fortes doses, fait disparoître les deux affections. L'ipécacuanha, donné à petites doses, a été recommandé par Cullen et par quelques auteurs allemands. Dans les ménorrhagies opiniâtres, les praticiens ont eu recours à une multitude de moyens qui ont dû leur réussite aux circonstances dans lesquelles ils ont été appliqués. Les plus connus sont les affusions froides et styptiques sur les lieux voisins de l'utérus, des injections avec l'eau et l'acétate de plomb, etc. On a aussi conseillé l'introduction d'un tampon fait avec des étoupes et trempé préalablement dans un liquide astringent. Ce dernier moyen, préconisé seulement dans les pertes qui suivent l'expulsion du fœtus, est peut-être sujet à moins d'inconvéniens lorsqu'il s'agit de remédier aux pertes utérines qui surviennent accidentellement chez les femmes parvenues aux dernières époques de la vie; car on n'a point à craindre ici que le sang retenu ne distende considérablement l'organe, et ne fasse périr la femme par l'effet de son épanchement intérieur, puisque alors en effet la matrice n'est point extensible comme dans les hémorrhagies abondantes qui succèdent à l'accouchement, et qu'elle résiste par conséquent à l'effort du liquide contre ses parois. La ménorrhagie qu'on observe à l'hôpital Saint-Louis est presque toujours incurable, parce qu'elle est fomentée par la diathèse cancéreuse de la matrice. Cet hôpital renferme une salle depuis long-temps consacrée à une multitude d'infortunées que le désespoir y accompagne : c'est là qu'elles sont soumises à la méthode palliative; c'est là qu'elles meurent avec moins de déchirement, par les consolations d'un aumônier charitable, et par les soins pieux de nos religieuses hospitalières. Quelle torture de compter ainsi ses souffrances par toutes les minutes de la journée, d'être, pour ceux qui nous assistent, un objet de dégoût et d'aversion, de lire dans les yeux même du médecin l'insuffisance des moyens de son art! L'opium, employé en pareil cas, émousse pourtant les douleurs attachées à cette situation déplorable.

GENRE XIX.

HÉMOPROCTIE. Hæmoproctis.

C'est une hémorrhagie très-fréquente, et qui s'effectue par la voie de l'intestin rectum; elle est une des maladies les plus importantes dont puisse s'occuper le pathologiste. Indépendamment du grand nombre d'individus qu'elle tourmente, il en est peu dont la cure soit aussi difficile et présente autant de dégoûts à surmonter, soit au malade, soit au médecin. Stahl est certainement l'auteur qu'il est nécessaire de consulter sur ce phénomène morbifique, qui paroît être le résultat d'une influence directe des forces vitales.

Ce grand homme a démontré que non-seulement le sang reçoit une impulsion générale et uniforme, mais qu'il est en outre dirigé par des mouvemens particuliers qui dépendent du ton ou de la constriction spasmodique des parties fibreuses. Le sang repoussé de certains organes se porte avec plus d'abondance dans d'autres. C'est ainsi que, dans l'orgasme hémorrhoïdal, ce liquide afflue spécialement dans l'intestin rectum par l'effet de cette action vitale dont nous venons de parler. Les distinctions des hémorrhoïdes qui ont été proposées par les nosologistes me semblent vagues et minutieuses. Je n'adopte que les trois suivantes, comme les seules qui puissent guider le praticien dans le choix de ses moyens curatifs :

1ère *Espèce.* L'Hémoproctie fluente. *Hæmoproctis fluens.* Quelques médecins allemands lui ont attribué le beau nom de *fluxus aureus.* En effet, la plupart d'entre eux prétendent que ce flux est un effort salutaire de la nature, et que, par conséquent, on a tort de le ranger au nombre des maladies. Mais peut-on considérer comme une fonction un écoulement très-incommode, souvent très-opiniâtre, susceptible d'avoir les suites les plus fâcheuses, et même de causer la mort? Il est certain que cet écoulement est profitable dans quelques circonstances; mais il a cela de commun avec l'entérorrhée, avec le vomissement, avec la fièvre, etc., qui amènent parfois les crises les plus avantageuses. On sait que le célèbre Stahl assignoit ingénieusement une double source aux hémorrhoïdes : les unes, qu'il nomme internes, s'échappent du système de la veine-porte; les autres, qu'il nomme externes, proviennent de la veine-cave. C'est sans preuves suffisantes que Cullen rejette cette distinction, qui s'adapte aux faits nombreux que les pathologistes ont occasion d'observer. Dans le premier cas, les malades éprouvent plusieurs symptômes qui n'existent pas dans le second; ils sont moroses et mélancoliques; la plupart se plaignent d'un poids énorme dans les entrailles, d'une céphalalgie insupportable, de pesanteur dans les lombes, d'affections tormineuses dans les intestins, d'insomnies, de stupeurs, de vertiges, enfin de tous les accidens bizarres qui constituent la marche de l'hypocondrie. L'un d'eux me disoit sentir continuellement dans l'intérieur du rectum la présence d'un corps étranger plus volumineux qu'un œuf de poule. J'assistai à l'ouverture du corps de M. le comte de T***, qui étoit mort des suites d'une semblable affection. Nous remarquâmes un développement prodigieux dans les deux arbres de la veine-porte. Le tronc abdominal avoit acquis au moins le double de son calibre ordinaire; on pouvoit en dire de même de toutes les branches et de tous les rameaux qui se distribuent à la masse intestinale. Les dimensions du tronc hépatique étoient singulièrement augmentées. L'examen des veines hémorrhoïdales fournit le même résultat. Tout le système capillaire de l'abdomen étoit apparent et comme distendu par une matière colorante.

2ème *Esp.* L'Hémoproctie latente. *Hæmoproctis latens.* On nomme ainsi une ou plusieurs tumeurs veineuses, qui tantôt proéminent autour de l'anus, tantôt profondément situées dans le tissu cellulaire, soulèvent néanmoins la peau qui les recouvre. Ces tumeurs, dont la surface est lisse et luisante, sont quelquefois si volumineuses qu'elles rendent très-difficile l'éjection des matières fécales. C'est surtout dans le commencement de leur formation qu'il se manifeste des

douleurs tensives et piquantes. Ensuite ces douleurs s'apaisent, parce que le sphincter a contracté l'habitude de se dilater et de s'étendre. Cependant l'hémoproctie qui ne fournit jamais de sang a souvent des périodes fixes d'irritation inflammatoire, etc.

3ème *Esp.* L'Hémoproctie muqueuse. *Hæmoproctis muciflua.* Cette espèce, qui s'observe si souvent à l'hôpital Saint-Louis, est le résultat d'une exsudation forcée de la membrane interne du rectum. Elle est d'ordinaire la suite d'une disposition inflammatoire de cet intestin, de la constriction spasmodique de ses fibres circulaires, de l'âcreté que contractent les matières excrémentitielles, etc. Quelquefois les bords de l'anus s'excorient et deviennent le siége de suppurations, d'abcès, etc. Dans d'autres cas, le rectum se déplace ou devient carcinomateux; il peut aussi s'opérer dans le sphincter de cette ouverture un rétrécissement qui est toujours funeste. Il seroit trop long de rapporter ici tous les accidens qui accompagnent cette déplorable maladie. Je pense néanmoins qu'il faut plutôt considérer l'hémoproctie muqueuse comme une dégénération des deux espèces que nous avons établies, que comme une espèce distincte.

Tableau de l'Hémoproctie. Tout le monde connoît les symptômes propres à cette affection, devenue si vulgaire par les vices de nos habitudes et les inconvéniens attachés à notre civilisation. Lorsqu'elle est sur le point d'éclater, les malades en sont avertis par une douleur gravative de la tête, par des vertiges, et une fatigue universelle qui accable tous les membres du corps, par un sentiment de gêne, de plénitude et de pesanteur dans l'intérieur du rectum, par un chatouillement presque insupportable au sphincter de l'anus. À ces premiers accidens se joint quelquefois une tension à la nuque, qui se propage au dos et le long de l'épine dorsale jusqu'au sacrum. Le pouls se serre et devient inégal; souvent il est dur et accéléré. Si les efforts de la nature qui préparent cette évacuation sont pénibles et laborieux, il en résulte une multitude d'affections mesaraïco-intestinales, des constrictions, des tiraillemens, des coliques, des borborygmes, des flatuosités, des ardeurs intérieures, des refroidissemens des lombes, des gonflemens de la rate, et spécialement du foie qui sert de réceptacle aux ramifications de la veine-porte. L'abdomen est tantôt contracté, rentrant, repoussé vers la colonne vertébrale; tantôt gonflé, emphysémateux, et comme frappé de tympanite. Tout est vague, tout est variable et mobile chez l'hémorrhoïdaire. Il est tour à tour fatigué à l'excès par le dévoiement et la constipation : c'est quelquefois un bouleversement complet des facultés et fonctions assimilatrices. Il survient des nausées, des vomissemens d'une bile érugineuse, etc. Le phénomène le plus ordinaire est l'état asthmatique de la respiration ; il est plus marqué chez les jeunes gens que chez les personnes parvenues à un âge avancé, parce que, chez les premiers, le sang suit une tendance naturelle qui le dirige vers la poitrine; l'urine est rouge et enflammée; il peut arriver qu'elle se supprime; l'insomnie est longue et rebelle; les malades s'agitent dans leur lit; des bouffées de chaleur alternent avec de longs frissonnemens; les jambes sont lourdes et engourdies.

Après ce long effort de la nature, il se manifeste autour de l'anus ou dans le rectum des vésicules ou petites protubérances de diverses formes, plus ou moins volumineuses, d'une consistance molle, d'une couleur bleuâtre, et dont l'ensemble offre l'aspect d'une grappe de raisin ou d'une série de gros grains de chapelet. Il en est qui ressemblent à des cerises ou à des avelines. Le sang s'échappe avec plus ou moins d'abondance, et dès-lors tous les symptômes que nous venons d'énumérer diminuent ou disparoissent. L'écoulement s'établit pendant plusieurs jours, quelquefois pendant plusieurs semaines; enfin les tumeurs s'affaissent, et les malades se trouvent sensiblement soulagés. Mais l'excrétion hémorrhoïdale ne manque pas de s'effectuer de nouveau après un certain intervalle; on peut même dire que, de toutes les évacuations, il n'en est aucune qui soit plus soumise à l'empire de l'habitude que l'hémoproctie. Ce phénomène se remarque surtout chez les femmes. Si, dans une menstruation pénible, les vaisseaux hémorrhoïdaux viennent une fois à s'ouvrir, toutes les fois que le même cas se présentera, ce flux se rétablira, et sera le supplément le plus utile des règles.

Mais l'hémoproctie, telle qu'on l'observe à l'hôpital Saint-Louis, se présente rarement dans son état de simplicité; elle est presque toujours compliquée d'accidens graves qui réclament impérieusement les secours de l'art : on n'y voit que trop souvent la fièvre s'exaspérer, les tubercules s'enflammer et donner lieu aux symptômes les plus alarmans. A la stupeur universelle des membres, aux anxiétés, aux syncopes, aux vives entéralgies, à la constriction spasmodique des fibres circulaires de l'anus, au feu brûlant qui se perpétue dans les entrailles, succède quelquefois la dégénérescence gangreneuse, et le malade succombe au milieu des plus affreux tourmens. Dans certains cas, l'affection se prolonge, les tubercules hémorrhoïdaux s'ulcèrent; le tissu cellulaire végète, et donne lieu quelquefois à des fistules, à des fongosités cancéreuses dont le pronostic est toujours fâcheux. Ces protubérances acquièrent quelquefois un volume si considérable, qu'elles opposent un obstacle invincible au passage des matières fécales. Je ne connois pas de supplice plus affreux que la constipation qui en résulte. Il y avoit à Passy une dame d'un embonpoint extraordinaire, qui avoit pris un chirurgien à ses gages pour lui extraire journellement les excrémens qui s'endurcissoient dans l'intérieur de l'intestin enflammé. Une infirmité non moins triste et non moins dégoûtante, c'est le déplacement du rectum qui survient dans quelques circonstances, et qui donne lieu aux tortures les plus atroces.

Considérés sous le rapport moral, les hémorrhoïdaires ressemblent d'une manière frappante à ceux qui sont atteints de l'hématémésie mélanée; il est triste de voir les troubles qui surviennent dans les entrailles altérer le jugement, la mémoire et les plus nobles facultés du cerveau. Stahl a eu raison de dire que les souffrances et les misères de la vie provenoient souvent de la veine des portes. L'humeur inégale de ces

sortes de malades les rend bizarres et fantasques ; leurs actions sont remplies des disparates les plus étranges ; la plupart sont craintifs, pusillanimes et défians. Témoin ce mélancolique qui couroit d'auberge en auberge et de ville en ville, s'imaginant que le sang qu'il rendoit par les selles étoit le résultat d'un poison que ses ennemis faisoient mêler avec ses alimens dans tous les lieux où il se trouvoit. J'ai connu un poète qui ne reprenoit son esprit, son énergie et son hilarité, que lorsque le sang couloit avec abondance de ses vaisseaux hémorrhoïdaux ; c'est alors seulement qu'il se livroit avec ardeur à la composition de ses ouvrages. Un orateur de tribune attendoit pareillement que ce flux fût copieusement établi, avant de préparer et de faire entendre ses harangues. Les hémorrhoïdaires sont très-scrupuleux dans leur régime ; ils se montrent minutieux pour l'observance des lois de la diète ; on en voit qui sont solitaires et peu communicatifs ; leur imagination grossit sans cesse les maux qu'ils redoutent.

Causes organiques. C'est dans la disposition physique des veines qui se distribuent à la surface du conduit intestinal qu'existe la première cause organique de l'hémoproctie : on sait que ces veines sont dépourvues de valvules. Ajoutons que l'attitude habituellement verticale de l'homme fait que le sang remonte contre son propre poids, phénomène qui doit nécessairement ralentir sa marche et favoriser sa stagnation. De là vient que les vaisseaux du tube alimentaire sont si enclins à la pléthore ; de là vient aussi peut-être que les quadrupèdes ne nous offrent jamais le spectacle d'une semblable infirmité. L'état de grossesse chez les femmes est encore une disposition manifeste à l'apparition du flux hémorrhoïdal ; le foie et la rate sont sujets à des gonflemens qui influent pareillement sur le même phénomène. L'hémoproctie ne se développe communément que dans l'âge mur ; c'est par exception qu'on l'a quelquefois remarquée chez les enfans ; elle devient parfois héréditaire dans certaines familles ; elle est, malgré la commune croyance, aussi fréquente chez les femmes que chez les hommes.

Causes extérieures. On trouve une cause directe de la formation de l'hémoproctie dans les excès de la bonne chère, dans l'usage des alimens fortement épicés et assaisonnés, dans l'abus journalier du thé et du café, etc. Boerhaave disserta jadis sur les inconvéniens des boissons chaudes. On constate par beaucoup d'exemples que les individus qui recherchent avec une sorte de passion les harengs salés, la morue, le beurre, l'huile, les vins liquoreux, les cornichons, le piment, sont éminemment sujets à cette évacuation, etc. Les lavemens âcres, ceux, dans lesquels on fait entrer le tabac ou l'assa-fétida, les drastiques, particulièrement ceux que l'on compose avec l'aloës, le jalap ou la scammonée, favorisent manifestement le travail hémorrhoïdal. Mettons encore au nombre des causes extérieures l'emploi des ceintures et des vêtemens trop serrés qui ne font que comprimer le ventre ; les veilles, les travaux trop

prolongés, quelquefois même une vie molle et paresseuse, l'abus des facultés intellectuelles, les peines de l'âme, les passions fortes, telles, par exemple, que la colère, contribuent plus ou moins directement à la réplétion des vaisseaux hémorrhoïdaux, etc.: il faut aussi compter les courses prolongées à pied ou à cheval. Les militaires qui servent dans la cavalerie y sont plus sujets que les autres; sans doute parce que les vaisseaux qui environnent le pourtour de l'anus éprouvent un froissement considérable et continuel.

Traitement curatif. Les hémorrhoïdaires doivent d'abord commencer par se soustraire à toutes les causes que nous venons d'énumérer; ce qui n'est pas une médiocre tâche à remplir : ils doivent s'assujettir à une sobriété extrême. Il est constant que l'application de l'eau glacée, les bains froids, l'apposition des sangsues sur les tumeurs hémorrhoïdales, sont des moyens très-efficaces. On incise quelquefois les sacs hémorrhoïdaux avec la lancette; il faut rejeter généralement le moyen de l'extirpation. N'abusez pas des astringens ; ils ne peuvent qu'accroître la constriction des fibres circulaires de l'intestin rectum. Les médicamens laxatifs qui entretiennent la liberté du ventre sont utiles, parce qu'ils empêchent la constipation et l'endurcissement des matières excrémentitielles, cause fréquente de l'hémoproctie: c'est ainsi qu'on administre avec fruit, en pareille circonstance, la décoction légère de pulpe, de tamarins ou de manne en larmes, l'eau de pruneaux, celle de veau aiguisée avec le sel de Glauber, la limonade avec la crème de tartre, etc. Je fais en même temps pratiquer des injections de saindoux et d'huile d'amandes douces, des lavemens avec une décoction de fraise de veau, souvent avec de l'eau de morelle ou de pavot, etc.; je me suis souvent servi de l'eau très-froide. Si par hasard il y avoit renversement de la membrane muqueuse du rectum, il seroit de toute importance de remédier à ce dangereux accident avant d'administrer aucun secours. Les chirurgiens savent ce qu'il convient de faire en pareille occurrence. Il faut que les hémorrhoïdaires contractent l'habitude des demi-bains tièdes en hiver, et des demi-bains froids pendant l'été. Lorsque l'hémoproctie est ancienne, invétérée, elle exige d'autres soins, et ces soins sont relatifs à la nature des accidens secondaires. Il seroit difficile d'assigner ici tout ce qui est indiqué dans une multitude de cas particuliers : quand les douleurs hémorrhoïdales s'établissent avec une intensité extraordinaire, il importe souvent de recourir à divers procédés opératoires pour faire disparoître ces tumeurs nuisibles ou importunes; mais avec quelle prudence et quelle habileté ne faut-il pas agir ! Je renvoie mes lecteurs pour cet objet aux divers ouvrages qui traitent spécialement de la médecine opérante. Le développement de la dégénérescence cancéreuse offre des accidens irréparables. Les topiques ne font qu'accroître son intensité et ses dangers.

SEPTIÈME FAMILLE.

LES LEUCOSES.

Je comprends dans la famille des Leucoses les maladies qui attaquent les vaisseaux communément appelés séreux ou lymphatiques. Grâces aux recherches des anatomistes modernes, la structure particulière de ces vaisseaux est aujourd'hui mieux connue : on a pu acquérir de grandes lumières sur le mécanisme de leurs fonctions ; leur importance dans l'économie animale est d'ailleurs attestée par le soin qu'a pris la nature de les multiplier sur la périphérie cutanée et à toutes les surfaces intérieures ; elle les a surtout distribués en mille réseaux, et avec profusion, aux organes qui servent à la vie d'assimilation ; c'est ainsi que le péritoine paroît presque entièrement formé de lymphatiques, qui sont extraordinairement fins et déliés. J'en dirai de même de la plèvre et de la membrane interne des intestins. On peut présumer par analogie qu'ils entrent comme partie constituante dans tous les tissus dépourvus de vaisseaux rouges; tels sont, par exemple, les cheveux, les poils, les ongles et l'épiderme, etc.

Pour bien entendre la théorie des affections qui forment la famille des Leucoses, il importe, je pense, de bien se fixer sur les fonctions véritables des vaisseaux lymphatiques dans l'économie animale. On ne doute pas aujourd'hui que la fonction de ces vaisseaux ne soit de pomper le superflu des sécrétions et des excrétions à l'aide des suçoirs dont ils sont munis : on sait pareillement qu'ils absorbent le chyle dans les voies intestinales; ceux qui se rendent, soit à la peau, soit à l'organe pulmonaire, s'emparent nécessairement des matières que l'air atmosphérique tient en suspension. C'est sans doute dans les glandes conglobées que ces matières se rencontrent et qu'elles se combinent d'après les lois de l'affinité, pour fournir la lymphe nourricière qui remplit une destination si importante pour l'entretien de la vie.

Les anatomistes ont tenté des recherches intéressantes sur les cadavres des individus qui avoient succombé à l'hydropisie : on n'ignore pas en effet que l'un des résultats de cette maladie funeste est de dilater les vaisseaux lymphatiques ; ce qui les rend plus apparens aux regards de l'observateur. Ils ont constaté que le liquide, accidentellement épanché dans les diverses cavités du corps humain, n'avoit jamais ni la même teinte, ni la même consistance ; que sa concrescibilité étoit plus ou moins considérable, etc. Par ses fines et adroites injections, Mascagni, dont les sciences regrettent la perte, a démontré que les glandes, chez les hydropiques, étoient presque toujours obstruées, et la plupart absolument imperméables à toute substance colorante.

Or, cette remarque éclaire spécialement l'étiologie des leucoses. Nul doute qu'un pareil phénomène ne soit une de leurs causes les plus fréquentes.

L'expérimentateur que je viens de citer a du reste interrogé la nature de manière à ne laisser aucune incertitude sur le mode d'altération des lymphatiques ; il s'est convaincu que ces vaisseaux peuvent être physiquement affectés, et que leurs valvules, dont la fonction est d'empêcher le retour des fluides qu'ils ont une fois pompés à l'aide de leurs pores inhalans ; que ces valvules, dis-je, peuvent perdre leur élasticité et leur ressort. L'autopsie cadavérique démontre pareillement que ces vaisseaux sont fréquemment gorgés et distendus par le propre liquide qui les parcourt.

C'est surtout vers le voisinage des squirrhes, des cancers, des tumeurs de tout genre, que les pathologistes doivent diriger les recherches les plus exactes. Mascagni a souvent trouvé des tuniques de lymphatiques qui étoient, pour ainsi dire, cartilagineuses. N'a-t-on pas la certitude aujourd'hui que c'est de l'intérieur de ces vaisseaux que provient la matière séreuse des ulcères ou des blessures ? L'anatomiste célèbre dont il s'agit donne même à ce sujet un conseil très-sage, et que tous les gens de l'art doivent retenir. Il faut, dit-il, prendre garde que, durant les diverses périodes de la cicatrisation, le fluide vicié ne reflue en trop grande quantité dans les absorbans, qu'il ne serve d'obstacle au cours des humeurs saines, et que ce ferment corrupteur n'aille ensuite troubler les fonctions des autres organes.

C'est pour des fins très-utiles à la conservation de l'économie animale qu'il s'opère une exhalation continuelle de fluide albumineux dans les organes destinés à la vie d'assimilation. Du trouble qui survient dans cette exhalation doivent résulter des maux incalculables pour la santé. Ce fluide, qui s'échappe par des milliers de pores, semble avoir pour fonction spéciale de lubrifier toutes les surfaces des viscères, et de faciliter ainsi les divers mouvemens auxquels ces viscères sont destinés. Lorsqu'il a servi à cet usage, il reprend la route de l'absorption.

La faculté absorbante des lymphatiques est un des faits physiologiques les plus constans ; elle est prouvée par des phénomènes dont le vulgaire même peut devenir le témoin. Le fluide séreux, ainsi que je viens de le dire, ne séjourne pas long-temps sur les surfaces qu'il arrose ; après qu'il a rempli le but de la nature et celui de l'organisation, les pores inhalans s'en emparent ; mais, par l'effet d'un accident qu'il est difficile de déterminer, il stagne parfois dans les cavités splanchniques et donne lieu à des épanchemens funestes.

Lorsque le corps vivant est dans son état naturel, lorsque les absorbans et les exhalans se trouvent dans une harmonie réciproque, les fonctions n'éprouvent aucun dérangement : dans le cas contraire, si les vaisseaux perdent leur énergie ordinaire, s'ils

sont altérés ou déchirés, si les corps glanduleux sont partout squirrheux ou obstrués, les liquides séreux s'accumulent partout où ils se déposent; il arrive même que ces liquides imbibent souvent les membranes qui forment des sacs sans issue et sans ouverture, d'où résultent des hydropisies enkystées, etc.

Les membranes séreuses ont un degré de susceptibilité morbifique qui varie selon les âges : dans le fœtus et chez l'enfant nouvellement né, la membrane arachnoïde est beaucoup plus susceptible d'être affectée, parce qu'à cette époque de la vie, la tête est, comme l'on sait, le centre d'un travail très-actif, et parce que les forces vitales s'y dirigent avec plus d'intensité; dans le moyen âge, c'est le système séreux de la cavité thorachique; dans la vieillesse, c'est celui de la cavité abdominale qui est le plus sujet aux épanchemens.

Chaque hydropisie a, pour ainsi dire, des phénomènes qui lui sont propres, et qui méritent qu'on en fasse une étude à part. A l'hôpital Saint-Louis, j'ai eu occasion de procéder à l'examen cadavérique d'un certain nombre d'hydrocéphales, qui avoient langui dans nos hôpitaux pendant plusieurs années. Les ventricules du cerveau s'emplissent progressivement d'une grande proportion de sérosité qui les distend à un point extrême. La substance cérébrale s'aplatit par la compression qu'exerce la matière épanchée; en sorte que l'organe encéphalique finit par ressembler à un feuillet membraneux; c'est alors qu'on peut aisément le déplier comme un mouchoir, d'après le procédé ingénieux du docteur Gall. Les os destinés à recouvrir et à recéler le cerveau n'ont plus leur rapport ordinaire ; les sutures s'écartent ; les lames de l'orbite se déjettent, et les globes des yeux proéminent; quelquefois c'est l'os coronal qui s'avance; mais cette altération extraordinaire n'a guère lieu que dans le premier âge de la vie : cependant elle peut se prolonger jusque dans l'adolescence et dans l'âge mûr.

Rien n'est plus susceptible de variation que le liquide épanché dans la maladie communément désignée sous le nom *d'hydrothorax*. Ce liquide est souvent incolore ; mais il est tantôt verdâtre et tantôt jaunâtre : cette matière est rarement d'une consistance uniforme; bien examinée par l'analyse, elle fournit une grande quantité d'albumine. On pense bien que le poumon, qui a long-temps stagné dans cet amas de sérosité, doit être flétri, et que sa substance intérieure doit éprouver une sorte de dessiccation. Un phénomène non moins fréquent, c'est la formation d'une matière purulente dans son propre parenchyme : la plèvre, qui dégénère, prend dans quelques cas une épaisseur très-remarquable. Il n'est pas rare de trouver à la face interne de cette membrane une multitude de petites éminences blanchâtres, dont on ne connoît qu'imparfaitement la nature et l'organisation, mais qui peuvent très-bien être le résultat de quelque affection non encore déterminée du système lymphatique.

L'hôpital Saint-Louis, servant de refuge à une quantité considérable de vieillards, ce sont spécialement les ascites qui ont été l'objet de nos études et de nos profondes méditations. L'accident le plus remarquable que nous aient offert ces maladies très-variées, est sans contredit le développement des hydatides. Pallas et Bloch ont surtout contribué à nous éclairer sur la nature de ces mystérieux animalcules : un deuxième objet qui ne m'a pas moins occupé, c'est la physionomie particulière que donnent à la plupart de nos malades les hydropisies du ventre, physionomie qui, comme l'on sait, a été retracée par certains peintres avec la vérité la plus étonnante. J'ai cru à mon tour qu'il pouvoit être utile d'emprunter le pinceau d'un artiste habile pour offrir aux yeux de mes élèves cette face terreuse, cette pâleur mate et luisante, cette dessiccation, cette aridité, et surtout cette teinte noircie de la peau qui diffère tant des couleurs de la vie; cette destruction universelle du corps muqueux; en un mot, tous les traits qui caractérisent cette longue et accablante maladie.

Les épanchemens et les altérations que peut subir la synovie se rattachent naturellement à la famille des leucoses. En effet, quoique ce liquide albumineux diffère par sa composition du liquide filtré par les membranes séreuses, on ne sauroit toutefois disconvenir qu'il ne soit réservé pour des usages absolument analogues, puisque sa fonction spéciale est de lubrifier les gaînes tendineuses et les capsules articulaires. Ces deux liquides se rapprochent d'ailleurs par la nature des accidens dont ils sont l'objet, et que j'ai pu observer en assez grand nombre, à la suite des scrophules, des rhumatismes, des paralysies et autres maladies chroniques.

Les causes qui influent sur le développement des hydropisies sont excessivement multipliées. Tout ce qui trouble le cours de la lymphe dans ses vaisseaux peut les déterminer, comme tout ce qui retarde le cours du sang dans le système artériel peut donner lieu à des anévrismes, etc. Il n'est pas rare de voir que des compressions long-temps exercées sur le trajet des absorbans, que des concrétions ou des embarras formés dans le réservoir de Pecquet, etc., produisent un phénomène semblable. Personne n'ignore que, lorsqu'il y a rupture ou lacération des vaisseaux lymphatiques, on doit s'attendre à des épanchemens de sérosité. Les pathologistes font souvent la remarque, que, lorsque les glandes sont excisées ou altérées d'une manière quelconque, une sorte d'infiltration ne tarde pas à se manifester dans le tissu cellulaire environnant. Une femme fut frappée d'anasarque et mourut à l'hôpital Saint-Louis, sans autre cause qu'un état de squirrhosité et de racornissement survenu dans toute la substance de l'utérus.

On a procédé à quelques recherches sur les inflammations considérées comme causes productrices des hydropisies. Bichat prétend que par l'examen des cadavres on peut s'assurer si la matière de ces hydropisies doit être uniquement rapportée à la phleg-

masie de l'organe ou de la membrane qui lui sert d'enveloppe. Si la matière épanchée dépend de l'affection propre de l'organe, elle est diaphane et incolore : si elle dépend au contraire de l'inflammation de la membrane, elle est surchargée de flocons d'un aspect laiteux, et on la trouve diversement altérée dans sa couleur.

Au surplus, la physiologie fournit aujourd'hui des documens fort utiles sur les causes qui favorisent avec plus ou moins d'intensité la naissance des hydropisies. Nous n'insisterons point ici sur les liens sympathiques qui unissent entre eux tous les viscères de l'économie animale; sur la masse cellulaire qui les enveloppe et qui est un grand moyen de communication universelle; sur les vaisseaux qui les parcourent, sur les nerfs communs qui les animent, et qui les rendent accessibles à des modes analogues d'altération. On doit aisément se convaincre que des épanchemens séreux peuvent provenir de tous les obstacles capables de gêner ou d'intercepter la circulation ou le passage général des fluides; ils succèdent principalement à toutes les circonstances qui obstruent la perméabilité des glandes innombrables situées dans les principales cavités du corps humain.

En général, toutes les causes qui altèrent les propriétés vitales des organes, qui peuvent accroître ou diminuer leur contractilité fibrillaire, entraver d'une manière quelconque leurs fonctions; celles qui s'opposent à la sécrétion du flux menstruel ou à l'écoulement des hémorrhoïdes, qui opèrent la rétropulsion des exanthêmes, etc., donnent lieu à la formation des hydropisies; ces affections sont d'autant plus pernicieuses, qu'elles se manifestent communément autour des viscères qui contribuent de la manière la plus directe à l'entretien de la vie; tels sont le cerveau, le poumon, le cœur, le foie, les testicules et l'utérus. L'arachnoïde, la plèvre, le péricarde, le péritoine, sont d'ailleurs susceptibles d'une telle dilatation, que leurs divers replis contiennent souvent des collections immenses de sérosité.

Au surplus, les hydropisies ne sont pas les seules maladies qui constituent la famille des leucoses; il convient de ranger dans cette même famille toutes celles qui atteignent l'appareil de la nutrition, ou qui troublent le mécanisme par lequel le chyle est porté dans les vaisseaux lactés, pour se mêler ensuite au torrent de la circulation générale. Quoique ces derniers vaisseaux diffèrent essentiellement par leurs fonctions de cette multitude incalculable de lymphatiques qui versent dans le système de la circulation à sang noir le produit de l'exhalation, ils jouissent néanmoins d'une organisation analogue, et se rattachent à un but identique dans l'économie animale. Les maladies qui affectent ces deux ordres de vaisseaux, doivent par conséquent se ranger dans le même cadre, et figurer dans le même tableau.

Nous renfermerons en conséquence dans la famille des leucoses toutes les altérations

dont se trouvent frappés les vaisseaux blancs, qui jouent un si grand rôle dans les fonctions assimilatrices. C'est ainsi, par exemple, par la dégénération désignée sous le nom de *chlorose*, les fièvres dites *hectiques*, etc., se rapportent naturellement à cette intéressante famille. Il a été en effet constaté, par les découvertes de l'anatomie moderne, que dans ces sortes de maladies on a quelquefois trouvé le canal thorachique obstrué et rempli d'une matière plâtreuse ou diversement coagulée. Dans d'autres cas, c'est une humeur lymphatique qui s'épanche avant d'avoir reçu le degré d'élaboration convenable, et qui est absolument impropre à la nutrition du corps. A mesure que les lumières que nous possédons sur la structure et l'action physiologique des absorbans viendront à s'étendre, on pourra démêler sans contredit, avec plus de précision et d'exactitude, les causes matérielles et immédiates des leucoses dont nous nous occupons : Guillaume Hunter et M. Sœmmering me paroissent surtout avoir éclairé, par leurs recherches infatigables, une doctrine aussi importante.

Un travail fort utile à entreprendre seroit, à mon avis, de procéder, soit à l'œil nu, soit au microscope, à une exploration scrupuleuse des glandes et des vaisseaux lymphatiques, dans une multitude de maladies mortelles, et spécialement dans celles qui se rapportent aux fonctions nutritives. Il est en effet très-ordinaire qu'à la suite de ces maladies, on trouve les absorbans gorgés et singulièrement distendus par une matière épaisse et dégénérée. Ruysch, Cruikshank, Mascagni et Bichat ont souvent constaté ces faits pathologiques. Dans l'examen que nous avons fait du corps d'une jeune fille qui avoit succombé aux longs accidens d'une chlorose, dans l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis, nous avons trouvé les absorbans utérins et intestinaux frappés d'une dilatation variqueuse. C'est surtout dans les maladies chroniques que les altérations essentielles du système lymphatique sont plus apparentes ; l'étude attentive d'un seul cadavre vaut souvent mieux, pour nous éclairer sur cet objet, que tout l'art des injections anatomiques, et tout cet appareil d'expériences utiles et cruelles que les physiologistes mettent en œuvre sur les animaux vivans.

Malgré ces découvertes journalières, il est néanmoins bien difficile de concevoir l'action physiologique de cet ensemble de vaisseaux que leur extrême petitesse dérobe à nos regards curieux, aux hommes même dont la vue a été si long-temps exercée à ce genre d'observation. Leur multiplicité, leur distribution, la structure de leurs renflemens qui imitent des ganglions, leur sensibilité excessive, leurs mouvemens inattendus, leurs facultés incompréhensibles, etc., indiquent la ressemblance la plus frappante entre ces vaisseaux et les nerfs auxquels ils se trouvent liés par des sympathies incomplètement appréciées jusqu'à nos jours.

Au surplus, je ne finirois pas, si je voulois indiquer ici tous les problèmes qui

s'offrent à la méditation , quand on veut approfondir un tel sujet ; mais parmi les phénomènes merveilleux que nous offre le système lymphatique, ceux qui surprennent davantage l'imagination et la pensée, sont ineontestablement l'inoculation de la petite vérole et de la vaeeine. Ces deux levains purifieateurs, identiques dans leurs effets, qui germent comme la graine dans les champs, et se reproduisent toujours avee les mêmes formes, qui se neutralisent réeiproquement, et n'exercent leur aetivité qu'une seule fois sur le même individu, eonstituent une des questions les plus importantes de la pathologie. Ces questions et mille autres resteront long-temps insolubles ; ear la nature ne se livre jamais entièrement à nos reeherches ; elle ne soulève que quelques portions du voile impénétrable qui la reeouvre, comme pour aecroître notre ardeur, et nous mieux laisser dans l'admiration profonde de ses merveilles.

GENRE PREMIER.

HYDROCÉPHALIE. Hydrocephalus.

On s'étonne d'abord qu'une semblable maladie puisse se former dans l'intérieur du eerveau, où l'anatomie la plus scrupuleuse n'a pu encore découvrir aucune trace de vaisseaux lymphatiques. Mais l'existenee de ces vaisseaux n'est-elle pas néanmoins prouvée par le développement de la maladie qui nous occupe ? D'ailleurs les radieules très-multipliées des veines qui aboutissent à l'encéphale ne peuvent-elles pas jouer ici le même rôle que les absorbans ? L'hydroeéphalie attaque les enfans, même avant le terme de leur naissanee, et il est rare qu'ils puissent vivre au-delà de trois ou quatre ans, surtout si les sutures du erâne conservent entre elles quelque écartement. Son siége le plus ordinaire est dans les ventricules du eerveau. Dans quelques eas, rares à la vérité, l'épanehement se forme entre le crâne et la dure-mère, et sert de foyer à des hydatides. Enfin, il est aussi des eirconstanees où l'amas de sérosité s'établit entre les membranes de l'eneéphale, aceident qui, à la longue, eomprime et aplatit extraordinairement eet organe. M. Breschet, anatomiste fort habile, a trouvé un épanehement eonsidérable dans le tissu cellulaire sous-arachnoïdien. Pour se faire une idée exacte de l'hydroeéphalie, voici les deux espèees qu'il faut décrire :

1ère *Espèce.* L'Hydrocéphalie idiopathique. *Hydrocephalus idiopathicus.* Cette espèce n'étoit pas inconnue aux anciens, et les modernes ont eu tort de s'en attribuer la découverte. Hippocrate fait expressément mention de ces accumulations séreuses qui se forment dans l'intérieur du cerveau, et qui sont signalées par des douleurs plus ou moins aiguës, au front, aux tempes, au vertex de la tête, par les frissons fébriles, le trouble de la vue, la dilatation des pupilles, l'amblyopie, les éblouissemens, le tintement des oreilles, les nausées et les vomissemens muqueux, etc. L'hydrocéphalie idiopathique s'établit tantôt d'une manière rapide, tantôt d'une manière lente et progressive;

elle se déclare ordinairement par des frissons, des bâillemens, des nausées, des vomissemens, et surtout par une douleur plus ou moins vive qui occupe la région orbitaire. Le pouls est accéléré; le nez est tourmenté d'un prurit incommode; les lèvres et les paupières sont agitées de mouvemens convulsifs; les yeux sont singulièrement offusqués par la lumière du jour; les pupilles sont dilatées; la langue est rouge et muette; les urines sont rares; le ventre est inerte et constipé. Tous ces symptômes s'établissent avec plus ou moins de suite et de régularité; mais lorsque l'accumulation de la sérosité s'est singulièrement accrue dans les ventricules du cerveau, le malade commence à tomber dans un état comateux et quelquefois stupide. Il doit pourtant souffrir, puisqu'il pousse des cris aigus par intervalles; il appuie sa tête contre les bras de sa nourrice pour se soulager. L'appétit diminue; l'amaigrissement se manifeste; la peau est brûlante; les selles sont vertes et fétides; les urines coulent involontairement, et la mort survient.

2ème *Esp.* L'Hydrocéphalie symptomatique. *Hydrocephalus symptomaticus.* Cette espèce est presque toujours liée à une autre maladie chronique, au rachitis, aux scrophules, etc. Intumescence de la tête formée par un épanchement de sérosité dans les ventricules du cerveau, grande dilatation de la pupille, lésion des sens, strabisme, paralysie des extrémités inférieures, etc.; tels sont les principaux symptômes de cette espèce. La maladie est souvent compliquée d'hydrorachis. On trouve, dans le Trésor des Dissertations de Sandifort, l'histoire d'une fille morte à quarante-cinq ans d'une hydrocéphalie interne. Catherine Olavi étoit née d'un père et d'une mère qui jouissoient d'une bonne santé. Peu après sa naissance, une teigne muqueuse s'étoit déclarée à la face et au cuir chevelu. On s'efforça d'en obtenir la dessiccation avec de la poussière de bois vermoulu; mais la tête de l'enfant commença à augmenter de volume, phénomène qui fit des progrès de jour en jour, tandis que la face et les autres parties du corps ne prenoient que fort peu d'accroissement. Enfin, cette tête devint tellement lourde et gigantesque, que Catherine ne pouvoit plus la relever; ses jambes aussi-bien que sa main droite étoient impotentes. On portoit les alimens à sa bouche, qui étoit béante et constamment inondée par des flots de salive. Les excrétions communes et particulières à l'un et à l'autre sexe s'exécutoient avec assez de régularité. Cette fille vécut avec l'usage de ses sens externes jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, etc.

Tableau de l'Hydrocéphalie. Lorsque l'hydrocéphalie se manifeste d'une manière inopinée, les symptômes paroissent d'abord peu fâcheux. La maladie débute par une céphalalgie légère, par une simple plénitude de l'estomac, ou par un soudain embarras des premières voies. On méconnoît souvent la nature de ces premiers signes; on s'imagine que l'enfant a des vers, ou qu'il est tourmenté par la crise ordinaire à l'éruption des dents : on est en pleine sécurité. Si l'on se livre à un examen attentif, on s'aperçoit néanmoins que le petit malade est comme opprimé par le poids de sa tête, qui devient de plus en plus douloureuse; il a un besoin constant de l'appuyer; il veut se coucher, et montre une propension continuelle au sommeil; sa peau est sèche et brûlante; il se déclare une fièvre qui redouble vers le soir, et qui est caractérisée par des frissons,

des anorexies, des nausées, des vomissemens, par la fétidité de l'haleine, la douleur de l'épigastre, les tranchées du ventre, la dilatation des pupilles, le regard louche ou égaré, et surtout l'aversion de la lumière; viennent ensuite l'assoupissement, les mouvemens convulsifs, les grincemens des dents, le délire, le dévoiement muqueux ou vermineux. Les enfans portent fréquemment la main à la tête; ils refusent de prendre le sein; leur sommeil est à chaque instant interrompu par des cris plaintifs et prolongés; le pouls s'accélère et devient tremblotant : parfois il est lent et irrégulier; les selles sont vertes, jaunâtres et fétides. Nous avons observé plusieurs individus atteints d'hydrocéphalie symptomatique à l'hôpital Saint-Louis. Ils étoient dans une sorte de stupidité et d'hébètement : tous les organes des sensations sembloient obstrués; mais la moindre contrariété, la moindre secousse, suffisoient quelquefois pour réveiller des accidens fâcheux. J'en ai vu un que le son d'une clarinette agitoit à l'excès, et un autre qui, plongé dans un coma continuel, se montroit absolument insensible au bruit que l'on faisoit autour de lui. Au surplus, comme les nerfs de l'épine sont presque toujours comprimés dans la maladie qui nous occupe, il est rare que les extrémités inférieures ne soient pas paralysées; le plus souvent, elles sont dans un état d'émaciation extrême, parce qu'elles sont privées de nutrition.

C'est presque toujours sur les ventricules du cerveau que l'hydrocéphalie exerce ses ravages. Les parois de ces cavités sont constamment altérées dans leur tissu, par la présence de la sérosité qui s'y accumule. Ces parois se trouvoient tellement amincies chez le nommé Dupuis, mort de cette maladie à dix-neuf ans, à l'hospice des Incurables, qu'elles ne formoient plus qu'une membrane mince et lisse, sur laquelle on voyoit ramper les vaisseaux. Je ne saurois mieux les comparer qu'à ces sacs qui servent d'enveloppe à la matière des hydropisies enkystées. Les pédoncules de l'encéphale étoient seuls restés intacts. Nous pûmes reconnoître aussi les couches de nerfs optiques et la tige sus-phénoïdale. Je viens de recueillir l'observation suivante, que je crois utile de consigner dans ce tableau. Jean-Auguste Chevalier, âgé de seize ans, né de parens qui avoient toujours joui d'une bonne santé, étoit hydrocéphale depuis les premiers mois de sa naissance. A l'âge de neuf mois, il perdit l'usage de presque toute la partie gauche du corps. Cependant, quelques années après, il éprouva une amélioration sensible dans sa santé. Les mouvemens du bras, de la cuisse et de la jambe se rétablirent peu à peu. Il devint ensuite sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie. Il perdoit un instant connoissance, chanceloit, et tomboit, si on n'avoit pas soin de le retenir. Sa stature étoit de quatre pieds environ; ses bras étoient ronds et potelés; ses cuisses surtout sembloient très-bien conformées et fortement musculeuses; mais ses jambes demeuroient maigres et n'acquéroient aucune force. Du reste, toute l'habitude du corps exprimoit la meilleure

santé; les organes générateurs méritoient de fixer l'attention par leur singulière exiguité; la verge étoit à peine développée, et les testicules étoient réduits à un volume singulièrement petit. Du reste, sa physionomie étoit spirituelle, et ses réponses extrêmement justes. Il aimoit la lecture, et se plaisoit à exercer sa mémoire; en un mot, tout en lui indiquoit beaucoup d'intelligence. Cependant sa tête avoit déjà acquis un prodigieux volume, et les traits de sa face paroissoient comme renversés. Cette disposition dépendoit du plus grand développement des parties gauches du crâne, formées par une portion du coronal, et surtout par le coronal, qui proéminoit fortement. Le front d'ailleurs se portoit en avant d'une manière inégale, en sorte que la ligne des yeux et celle des deux bosses coronales étoient parallèles, en formant un angle aigu avec celle de la bouche, qui se trouvoit assez dans l'état naturel. Les autres os du crâne n'offroient rien de particulier; le cuir chevelu étoit net, et ne cédoit en aucun point lorsqu'on le comprimoit. Les dimensions, prises d'une manière assez exacte, donnoient, pour le plus grand diamètre de la tête, une longueur de plus de sept pouces, et pour celui qui mesuroit la distance des bosses pariétales, six pouces et quelques lignes. (*Voyez Pl.* A)

Le célèbre professeur Chaussier s'est livré à des recherches très-intéressantes sur les phénomènes pathologiques de l'hydrocéphalie. Il a observé que l'accumulation de la sérosité s'effectue quelquefois dans les parties inférieures des ventricules du cerveau. Qu'arrive-t-il dans cette circonstance? la forme de la tête ne s'altère que sur les côtés, etc.; toutes ses parties inférieures prennent nécessairement plus d'amplitude; mais sa partie supérieure conserve parfaitement la disposition et la configuration qui lui sont propres. Au surplus, les accidens qui attirent davantage l'attention dans les fœtus atteints de cette maladie, sont l'écartement des commissures membraneuses, ainsi que des fontanelles, la ténuité et la presque transparence des os du crâne, et les pièces isolées qui concourent à former ces mêmes os. On a vu certains endroits des pariétaux qui étoient, pour ainsi dire, diaphanes; plusieurs espaces n'offroient absolument qu'un réseau osseux, parsemé de mailles arrondies, etc. « Il est bien évident, dit M. Chaussier, que » ces espaces membraneux dépendent d'un défaut d'ossification égale et uniforme, » et on pourroit penser qu'ils sont uniquement produits par la saillie et la résistance » des circonvolutions du cerveau; mais, en examinant les objets de plus près, j'ai vu, » dit cet habile anatomiste, que ces espaces membraneux correspondoient aux aréoles » que laissent entre elles les ramifications, les anastomoses des veines diploïques : ainsi » le bord inférieur du temporal, des pariétaux, est épais, solide, tandis que le supé- » rieur est transparent, mince, flexible, parsemé d'aréoles membraneuses. Enfin, on » reconnoît que l'ossification est plus avancée dans les endroits où se trouvent les » troncs, les branches, les ramifications principales des veines diploïques, qu'elle suit



Hydrocéphalie interne.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

» en quelque sorte le mode de distribution de ces vaisseaux, et forme, à la face interne » de l'os, des crêtes ou saillies plus ou moins marquées, suivant le volume et la dispo- » sition des vaisseaux ».

Causes organiques. Les causes organiques de l'hydrocéphalie sont très-difficiles à indiquer. Darwin l'attribue à l'atonie des absorbans qui sont renfermés dans l'encéphale. On a présumé qu'une compression éprouvée dans le sein même de la mère pouvoit déterminer cette affection. Les rougeoles répercutées, la rétrocession du vice herpétique, les dérangemens survenus dans l'exercice de la transpiration, l'époque orageuse de la dentition, etc., contribuent sans doute à en développer le germe. On a présenté à la Société médicale un Mémoire qui tend à prouver que les affections des voies digestives, et notamment du foie, exercent une vive influence sur la production des phlegmasies cérébrales. Souvent elles sont le résultat d'un vice prédisposant originaire. L'hydrocéphalie est particulière à l'enfance; elle n'atteint guère les adultes; cependant il est des médecins qui prétendent l'avoir observée chez des sujets d'un âge fort avancé. Elle est propre au tempérament lymphatique.

Causes extérieures. Ces causes sont si obscures, qu'on fait souvent de vains efforts pour les trouver. Les vives frayeurs éprouvées par la mère, les remèdes violens, les poisons, les chutes survenues pendant la gestation, les coups qu'a pu recevoir l'enfant en venant au monde, l'usage prolongé d'une nourriture malsaine, etc., ont pu concourir, dans quelques occasions, à la production de l'hydrocéphalie.

Traitement curatif. Il faudroit que les médecins fussent persuadés que l'hydropisie du cerveau est une maladie plus fréquente qu'on ne le croit communément. Toutes les fois qu'on voit des enfans tomber dans l'assoupissement et les convulsions, on doit redouter l'invasion prochaine de cette maladie. Quelques auteurs assurent qu'elle guérit quelquefois d'une manière spontanée. Ces sortes de cas doivent être bien rares. L'indication la plus urgente est de couvrir le cuir chevelu de vésicatoires volans. On les place successivement, afin de bien entretenir la suppuration. Il est des médecins qui font pratiquer des cautères derrière les oreilles ou à la nuque; mais le calomélas, administré intérieurement à la dose d'un demi-grain ou d'un grain, est surtout le meilleur remède qu'on puisse mettre en usage dans cette circonstance. Il paroît que beaucoup d'exemples constatent son efficacité. Quelques médecins anglois unissent à ce moyen l'emploi des frictions mercurielles. Un célèbre praticien de Genève, M. Odier, insiste particulièrement sur les toniques. Il a fait un usage avantageux du quinquina, du musc, du zinc, et du bon vin, comme cordial. Dans le début de l'affection, il a recours aux sangsues. On a vainement tenté l'action dérivative des purgatifs. La teinture de digitale seroit peut-être

efficace; mais il faudroit commencer par de petites doses. Je crois peu aux vertus du turbith minéral en semblable occasion. Il se manifeste souvent une toux et une difficulté extrême de la respiration, accidens qu'on cherche vainement à combattre par l'emploi des béchiques et des potions antispasmodiques. Ces phénomènes sont d'un fâcheux augure: ils indiquent un commencement de compression, et dépendent de la présence du liquide épanché dans l'encéphale. Malgré la variété des médicamens que l'on emploie, le pronostic de l'hydrocéphalie est presque toujours fâcheux.

GENRE II.

HYDRORACHIS. Hydrorachia.

On définit l'hydrorachis une collection plus ou moins abondante de sérosité dans la cavité médullaire de la colonne vertébrale. Cette affection attaque les enfans nouvellement nés. Il en résulte non-seulement une tuméfaction des parties molles, mais un état d'écartement ou de diastase des os, qui lui a fait donner par beaucoup d'auteurs le nom de *spina bifida*. Ce phénomène s'observe surtout dans le cartilage qui, dans la première enfance, tient la place de l'apophyse épineuse future. Toutefois on n'ignore pas que l'épanchement séreux peut avoir lieu sans être accompagné de cette sorte de *déhiscence;* et sans doute les exemples que l'on cite à cet égard seroient plus nombreux, si les autopsies cadavériques étoient plus multipliées et plus exactes. L'hydrorachis se montre rarement aux vertèbres cervicales; son siége est presque toujours dans la région dorsale et dans la région lombaire. Il n'existe presque jamais à la partie inférieure et extérieure de l'épine. L'anatomie explique ce fait, puisqu'à mesure que l'on s'éloigne du cerveau, les membranes prennent plus de consistance et de fermeté. On sait d'ailleurs que le canal vertébral est d'une force extrême dans toute l'étendue de l'*os sacrum,* et que rien n'est plus difficile à séparer que les articulations des pièces osseuses qui concourent à le former. Cette funeste maladie est, comme l'on sait, tantôt primitive ou idiopathique, tantôt consécutive ou symptomatique:

1ère *Espèce.* L'Hydrorachis idiopathique. *Hydrorachia idiopathica.* C'est l'hydrorachis qui se forme dans le canal vertébral, sans le concours d'une maladie antérieure. On a dit mal à propos que ce phénomène n'étoit dans tous les cas qu'un effet consécutif de l'hydropisie cérébrale. Nombre de faits prouvent, à la vérité, que ces deux affections sont essentiellement dépendantes l'une de l'autre; mais très-souvent aussi l'épanchement séreux s'effectue dans la colonne épinière primitivement et idiopathiquement, sans que le cerveau y soit pour rien.

2ème *Esp.* L'Hydrorachis symptomatique. *Hydrorachia symptomatica.* L'épanchement de sérosité dans le canal de l'épine est quelquefois un symptôme concomitant ou consécutif de diverses maladies.

Morgagni l'a observé chez les hémiplégiques, sur le cadavre d'un individu qui avoit succombé au tétanos, sur celui d'un autre sujet foudroyé par une attaque d'apoplexie, etc. Combien de fois d'ailleurs l'hydropisie spinale ne commence-t-elle pas dans les ventricules du cerveau ! Ce sont les observations de l'illustre Camper qu'il faut consulter à ce sujet. Ce grand physiologiste a fait voir les rapports fréquens qui existent entre la tumeur de l'épine et la cavité encéphalique chez les enfans nouveau-nés. Ceux-ci ont communément la fontanelle plus dilatée que les enfans ordinaires; et l'on parvient à y déterminer une sorte de gonflement, pour peu que l'on comprime avec la main l'endroit du canal vertébral qui est le siége de l'épanchement.

Tableau de l'Hydrorachis. Les symptômes qui forment le tableau de l'hydrorachis sont très-faciles à distinguer. Les enfans qui en sont atteints ne peuvent rester couchés sur le dos : aussitôt qu'on les met dans cette position, ils poussent des cris plaintifs. Lorsque l'épanchement de la sérosité existe principalement dans les vertèbres lombaires, les membres abdominaux sont presque toujours frappés de foiblesse ou de paralysie; il arrive fréquemment que les pieds se contournent. Si l'hydrorachis se complique d'hydrocéphalie, les malades tombent habituellement dans un état de torpeur et de somnolence. Leur existence n'est pas de longue durée; les convulsions viennent communément la terminer quelques jours après la naissance. La partie malade est d'une couleur livide et plombée; souvent elle est recouverte d'ulcérations et de pustules gangreneuses; quelquefois les os sont dévorés par la carie. Nous fûmes fort étonnés de trouver à l'hôpital Saint-Louis une femme dont l'enfant avoit pu vivre pendant trois années avec une semblable infirmité. Cette mère le portoit ordinairement dans les rues de Paris pour exciter la commisération publique. L'enfant ne pouvoit se soutenir sur ses pieds; mais il mangeoit beaucoup, et il étoit tourmenté par une soif toujours renaissante; il étoit muet, quoiqu'il ne manquât pas d'une certaine intelligence. La tumeur externe avoit la forme et le volume d'une grosse poire; elle étoit molle, fluctuante, conservoit quelque temps l'impression du doigt; elle étoit aussi transparente qu'une vessie ordinaire. Quoique le petit malade n'eût pas l'air de beaucoup souffrir, il fut néanmoins suffoqué par les progrès d'une infiltration générale. Les trois dernières vertèbres lombaires étoient à moitié détruites. La tumeur vésiculeuse, ayant été ouverte, n'offrit autre chose qu'un amas de sérosité limpide et transparente, parsemée toutefois de quelques filamens blanchâtres et comme médullaires.

Causes organiques. Les causes organiques de l'hydrorachis doivent agir sur le fœtus lorsqu'il est encore dans le sein de la mère. Sans doute la diathèse scrophuleuse, rachitique, syphilitique, ou même scorbutique du père, et surtout de la mère, doit influer d'une manière plus ou moins directe sur la production de cette maladie : car ces vices particuliers, qui sont le fléau de l'espèce humaine, empêchent la formation des os, et portent dans le système lymphatique une dégénération manifeste et souvent très-profonde.

Causes extérieures. Il paroît que les impressions fâcheuses qui viennent du dehors peuvent influer sur la production de l'hydrorachis. Ce qu'il y a de positif, c'est que cette affection a paru moins rare dans nos hôpitaux, aux principales époques de nos désastres politiques. Les ouvrages de certains auteurs contiennent des narrations relativement à la grande influence des affections morales sur la production de cette fâcheuse maladie. On lit, par exemple, dans les *Éphémérides des Curieux de la Nature*, l'histoire d'un hydrorachis provenant de l'écartement de l'épine dans un enfant qui venoit de naître. On apercevoit deux tumeurs : la première étoit à l'occiput, et pouvoit avoir le volume d'une noix; la seconde, située au dos, étoit de la grosseur d'un œuf d'oie. Interrogée sur ce singulier phénomène, la mère prétendit qu'il étoit le résultat d'une vive frayeur qu'elle avoit éprouvée à l'occasion d'un petit sachet que son époux lui jeta à la tête, et qu'elle s'imaginoit être une souris. On pourroit multiplier les exemples de ce genre; mais il en est un grand nombre qui n'ont pas toute l'authenticité convenable : il seroit oiseux de les rapporter.

Traitement curatif. Les enfans atteints de ce mal déplorable sont communément abandonnés aux soins de la nature; car personne n'ignore les suites funestes de l'ouverture des tumeurs : l'accès de l'air sur la moelle épinière et sur les nerfs qui en émanent produit une gangrène promptement mortelle. On cherche en conséquence à éloigner toutes les causes qui pourroient déterminer une rupture de la poche ou sa trop forte compression. Est-il vrai que cette opération ait été pratiquée sans aucun danger, et même avec quelque succès? Certains auteurs ont écrit que la ponction étoit avantageuse dans le cas où l'épanchement avoit son siége sous l'enveloppe membraneuse seulement. Ils veulent qu'on n'y ait recours que lorsque la maladie dure depuis plusieurs années, et lorsque les parties de la colonne ont eu le temps de se consolider et de se raffermir. En France, on fait un grand usage des sétons et des cautères. Plusieurs médecins proposent de tenir au lit les petits malades, et de favoriser l'exsudation par l'application des topiques attractifs ou des emplâtres vésicatoires. Mais l'hydrorachis est une affection si grave et si dangereuse, que souvent elle détermine la mort avant même qu'on ait eu le temps de se préparer à la combattre. Au surplus, la vie est un don bien funeste quand il faut la supporter avec une infirmité aussi fâcheuse. La pauvre femme que nous avons gardée quelque temps à l'hôpital Saint-Louis se trouvoit si malheureuse d'avoir mis au monde un tel enfant, que, dans l'excès de son désespoir, elle demandoit tous les jours au ciel de l'en délivrer. Elle nous disoit souvent qu'elle aimoit mieux le perdre que de le voir survivre à une calamité qui ne permet aucun espoir et qui ne laisse pas la moindre consolation.

GENRE III.

HYDROTHORAX. Hydrothorax.

L'Hydrothorax est une collection plus ou moins abondante de sérosité qui s'effectue dans l'intérieur de la poitrine. Elle peut siéger dans la duplicature du médiastin, ou autour de la propre substance du poumon, quelquefois dans le tissu cellulaire qui environne les bronches. On observe que l'hydrothorax se manifeste d'ordinaire d'un seul côté de la poitrine. Cette affection est tantôt primitive, tantôt consécutive à d'autres maladies, ce qui m'a fait établir deux espèces principales :

1ère *Espèce.* L'Hydrothorax idiopathique. *Hydrothorax idiopathicum.* C'est ainsi que l'on nomme une hydropisie qui existe seule et absolument indépendante de toute autre maladie antérieurement survenue dans l'économie animale. Elle dépend uniquement d'un désordre particulier de l'exhalation ou de l'absorption, et d'un défaut d'équilibre entre ces deux fonctions. Le fluide épanché dans la cavité du thorax est pâle, incolore et très-aqueux. La mort arrive ici d'une manière lente et successive, et l'on voit des malades qui se conservent avec cette infirmité pendant un laps de temps très-considérable.

2ème *Esp.* L'Hydrothorax symptomatique. *Hydrothorax symptomaticum.* L'hydrothorax n'est souvent qu'un phénomène subordonné à une autre maladie, qui est alors la maladie essentielle. Un amas de sérosité se forme souvent dans l'intérieur de la poitrine, à la suite de l'asthme ou des affections organiques du cœur. Il a souvent lieu chez les sujets qui succombent à la pneumonite. Le liquide épanché est en général jaunâtre et plus foncé en couleur que dans l'espèce précédente; il est souvent surchargé de flocons blanchâtres et albumineux. Lorsqu'un côté du poumon est frappé de phlegmasie, c'est toujours dans le côté sain que l'on rencontre, après la mort, la matière de l'hydropisie.

Tableau de l'Hydrothorax. Cette maladie se manifeste communément par une toux sèche et par une difficulté extrême de la respiration. La voix est foible et oppressée; il survient des palpitations et un sentiment de pesanteur au bas de la poitrine; l'épaule et le bras du côté affecté sont atteints d'une sorte d'engourdissement. C'est à Morgagni et à Charles Le Pois que l'on doit l'observation de ce symptôme. Les malades se tiennent constamment sur leur séant; ils ne peuvent se coucher horizontalement sans être menacés de suffocation ; ils ont la tête presque toujours inclinée; leur visage est pâle et bouffi. L'enflure des mains est aussi un symptôme très-fréquent. Plus tard, c'est l'intumescence du scrotum : elle précède celle du ventre et des jambes; l'urine est rouge, jumenteuse et en petite quantité. La percussion suffit quelquefois pour constater la présence de l'épanchement.

L'hydrothorax ne se manifeste pas d'abord avec une extrême intensité. Dans le commencement, les malades n'éprouvent qu'une légère anxiété vers la région précordiale. Ce n'est que lorsqu'ils montent vers un lieu élevé qu'ils se plaignent d'un essoufflement considérable. Mais lorsque le mal a fait des progrès, toutes les situations leur deviennent insupportables; ils se tiennent presque toujours couchés sur le côté de la poitrine où réside la matière épanchée. On entend d'ordinaire le bruissement du liquide séreux dans l'intérieur du thorax. Le poids de ce liquide accable le poumon et l'empêche d'assimiler la quantité d'air atmosphérique qui est nécessaire pour la respiration. La pression augmente surtout lorsque l'estomac est distendu par une trop grande quantité d'alimens qui refoulent nécessairement le diaphragme. Le pouls a un caractère particulier qu'il ne faut pas perdre de vue. Dans les angoisses de cette formidable maladie, il est quelquefois fréquent et fébrile; tantôt il est plein, mou, embarrassé; tantôt il se déprime et s'anéantit, pour ainsi dire, sous le doigt qui le cherche. Lorsque la poitrine est pleine d'une grande collection de matière séreuse, les individus atteints de cette maladie luttent sans cesse contre la suffocation imminente; ils sont en proie à des insomnies continuelles; s'ils s'abandonnent pour quelques instans au repos, ils s'éveillent soudainement en sursaut, et comme surpris par un sentiment de terreur : de là vient que la plupart d'entre eux voient arriver la nuit avec une sorte d'effroi. Dès les derniers temps, ils crachent une matière visqueuse et sanguinolente; ils prennent un dégoût absolu pour toute sorte de nourriture, surtout pour les substances chaudes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la soif n'est pas très-vive dans les hydropisies essentielles de la poitrine, ainsi que le remarquent très-bien Avenbrugger et Corvisart. Cette sensation n'acquiert de la force que dans les hydrothorax consécutifs à la cardiectasie. Un des symptômes les plus sinistres, est l'excessive rareté de l'urine; elle est excrétée avec peine, et dépose une multitude de phosphates terreux. Au surplus, quand même tous ces signes seroient dérobés aux regards du médecin, il suffiroit souvent de la physionomie du patient pour révéler la nature de l'affection. L'embarras de la fonction circulatoire tuméfie les lèvres et les rend violacées; les yeux sont ternes, égarés et flétris; le visage, fatigué, livide et singulièrement amaigri, porte l'empreinte d'une dégradation particulière que ne méconnoît jamais l'œil sagace d'un praticien attentif. Le malade lui-même en est effrayé lorsqu'il se considère dans un miroir. On rapporte à ce sujet un trait mémorable. Le grand Frédéric, roi de Prusse, atteint d'un hydrothorax, se barbouilloit les joues avec de la craie, pour ne pas paroître pâle et défait aux yeux de son armée.

Personne n'ignore que l'hydropisie de poitrine n'affecte souvent qu'un seul côté du thorax : ce côté ne rend alors qu'un son mat et obscur à la percussion, tandis que le côté qui est libre de tout épanchement résonne d'une manière nette et naturelle. C'est une observation que les médecins font journellement dans les hôpitaux. Quand la

cavité pectorale est tout-à-fait pleine, la respiration est de plus en plus arrêtée par une gêne suffocante; les poumons ne peuvent plus se dilater comme il convient. Les malades prennent le parti de s'asseoir sur leur lit, et restent continuellement dans cette situation. Leur abdomen présente aussitôt une tumeur rénitente, et particulièrement formée par l'eau qui pèse sur le diaphragme. Nous avons recueilli naguère l'observation suivante : Le nommé Etienne Simonet étoit atteint, depuis plusieurs années, de douleurs vagues à la poitrine, qui disparoissoient et se renouveloient par intervalles. Ces douleurs devinrent bientôt de fortes oppressions, qui n'avoient de même qu'une durée limitée, mais qui, pendant ce temps, fatiguoient et tourmentoient le malade au point de lui rendre le sommeil impossible lorsqu'il étoit couché dans une position horizontale. Pour surcroît de maux, il fut attaqué du *prurigo formicans*, dont l'éruption papuleuse s'étendit sur presque toutes les parties du corps. C'est pour combattre cette maladie rebelle qu'un chirurgien lui conseilla l'emploi des douches sulfureuses de Barèges. La peau se nettoya rapidement; mais elle fut toujours le siége de démangeaisons excessives. Enfin, les anhélations périodiques se montrèrent tout à coup plus intenses, ce qui fit redouter une métastase. On s'empressa dès-lors de lui faire appliquer un vésicatoire au bras; on pratiqua des frictions avec du vin aromatique; on administra les diurétiques. Inutiles moyens! les symptômes allèrent toujours en augmentant. Le malade mourut d'une manière subite, sans avoir éprouvé aucun accident qui indiquât cette fin si prompte. Nous examinâmes le cadavre, et nous trouvâmes les viscères de l'abdomen dans la plus parfaite intégrité; mais les deux plèvres contenoient chacune plus d'une pinte de d'une humeur sanguinolente, très-rouge, assez semblable à du sang que l'on auroit empêché de se coaguler en le battant, cependant beaucoup moins épaisse. Les deux poumons étoient sains; les glandes bronchiques étoient d'une dureté peu ordinaire; le poumon droit adhéroit par une petite surface au péricarde, rempli et distendu par une chopine au moins d'un liquide semblable à celui des plèvres, à cela près qu'il étoit beaucoup plus foncé et presque noir : l'altération subie par le péricarde ne s'étendoit pas jusqu'à sa couche fibreuse; la séreuse seule étoit affectée. Nous avons eu occasion de recueilllir beaucoup d'exemples d'hydrothorax parmi les malades confiés à nos soins dans l'hôpital Saint-Louis. La nommée Jeanne Tronet, d'un tempérament bilieux et lymphatique, portoit depuis deux ans un épanchement du côté gauche, caractérisé par la difficulté de respirer, lorsqu'elle étoit dans une position horizontale, par la couleur livide des lèvres et des ailes du nez, par la fièvre et par une soif vive et intarissable. Dans la saison du printemps dernier, à la suite de légères douleurs, sans aucune altération sensible de la peau, il se fit, à la partie inférieure de la mamelle du même côté, une ouverture spontanée, laquelle donna issue à une sérosité transparente, dont on ne pouvoit apprécier la quantité, parce qu'elle sortoit goutte à goutte. Ce qu'il y a de certain,

c'est que, lorsque cet écoulement eut duré environ deux semaines, la malade se trouva dans un état de santé qui surpassoit toutes nos espérances; elle vaquoit à ses travaux, et ne se plaignoit plus de rien. Malheureusement pour elle, deux années après, époque de la cessation de ses menstrues, il lui survint un squirrhe au sein, qui dégénéra en cancer, et termina douloureusement ses jours.

Causes organiques. L'hydrothorax est souvent le produit d'une exhalation séreuse active, qui s'effectue à la surface des plèvres; c'est alors surtout que le pouls est dur, fort, vibrant, développé. Mais souvent aussi elle dérive d'un relâchement particulier dans le mode d'action des vaisseaux absorbans, qui cessent de pomper l'humeur aqueuse, continuellement exhalée par la face interne de la membrane péripulmonaire. Les anatomistes ont procédé à une multitude de recherches cadavériques pour découvrir les causes organiques des hydropisies de poitrine; ils ont constaté que ces affections sont presque toujours déterminées par des maladies antérieurement développées dans le cœur ou dans d'autres viscères importans de l'économie animale. J'en ai observé un grand nombre qui étoient le résultat d'une phlogose catarrhale, de l'asthme, de la cardiectasie, de certaines tumeurs développées dans l'intérieur du thorax, des concrétions polypeuses dans l'aorte, de l'ossification des valvules, de la rupture du canal chylifère, d'un engorgement subit dans le système glanduleux, etc. Les pleurites mal dirigées par les médecins sont communément suivies de ces épanchemens funestes. L'hydrothorax succède quelquefois aux fièvres intermittentes, dont la solution s'est imparfaitement opérée par les procédés ordinaires que l'art emploie. La rétrocession des exanthêmes est surtout redoutable. J'ai déjà cité un exemple funeste de *prurigo formicans*, qu'on avoit répercuté par des topiques trop actifs et administrés sans précaution. Que n'a-t-on pas à craindre de la rétropulsion de la rougeole, de la scarlatine, de la variole! Il est dangereux d'arrêter par des médicamens trop énergiques les évacuations muqueuses auxquelles le corps se trouve assujetti, ainsi que des hémorrhagies habituelles. Un individu, âgé de soixante ans, fut atteint d'un hydrothorax, parce qu'un flux entérorrhéique, dont il se plaignoit depuis plusieurs années, s'étoit supprimé avec trop de vitesse. Un autre mourut de la même maladie, laquelle avoit été manifestement produite par la cessation inopinée du flux hémorrhoïdal.

Causes extérieures. Les imprudences qu'on commet journellement dans le régime peuvent donner lieu au développement de l'hydrothorax. Un militaire, au retour de la chasse, pour apaiser sa soif, se mit à boire une grande quantité d'eau froide. Comme il étoit en sueur, il éprouva, quelques semaines après, tous les symptômes d'une hydropisie de poitrine, à laquelle il succomba. Ceux qui s'abandonnent aux plaisirs de la table, qui boivent du vin ou des liqueurs avec immodération, ont à redouter le même sort,

lorsque d'ailleurs ils se trouvent affectés d'une foiblesse radicale du système lymphatique. Toutes les circonstances atmosphériques qui peuvent causer un grand trouble dans l'exhalation ou dans l'absorption doivent nécessairement agir comme causes productrices de l'hydrothorax. Les individus que nous traitons de cette maladie à l'hôpital Saint-Louis sont ordinairement des hommes de peine, dont le métier est de porter des fardeaux très-lourds, et qui, pour gagner quelque argent, abusent continuellement de leurs forces. Ce sont des soldats qui ont plus ou moins long-temps bivouaqué, et qui sont usés par les fatigues de la guerre. Nous avons reçu une assez grande quantité de cochers de fiacre qui sont morts par l'effet de ces épanchemens intérieurs. L'hydrothorax attaque non moins fréquemment les voyageurs, les courriers, les muletiers, ceux qui approchent constamment du feu et respirent un air enflammé, tels que les cuisiniers, les rôtisseurs, les forgerons, etc.; ceux qui vivent dans une atmosphère malfaisante, comme les chaudronniers, les mineurs, les matelassiers, les vidangeurs, etc. Au surplus, les causes morales sont aussi actives que les causes physiques. La vie molle et somptueuse des grands, les embarras et les tracasseries domestiques, les chagrins continuels, les voluptés énervantes, les fatigues de l'ambition, les animosités qui poursuivent l'existence dans le monde social, etc., peuvent certainement développer la maladie terrible dont il s'agit.

Traitement curatif. Si la science des causes est nécessaire, c'est surtout pour la cure de l'hydrothorax. C'est ici que le médecin a besoin de toute sa patience et de toute sa sagacité. Il doit éliminer la sérosité épanchée dans la cavité du thorax, détruire les causes qui ont favorisé son accumulation, et rendre aux propriétés vitales des lymphatiques le degré d'énergie qui leur convient. Lorsqu'une semblable affection est nouvellement développée chez un homme jeune, robuste et vigoureux, lorsqu'elle se prononce avec un caractère aigu, et qu'elle est absolument indépendante de toute altération organique, lorsqu'il y a en effet des signes non équivoques de pléthore sanguine, on peut sans crainte recourir à la phlébotomie, et seconder ses effets par l'emploi salutaire de tous les remèdes antiphlogistiques; mais ce cas de pratique s'observe rarement dans nos hôpitaux, où les sujets se trouvent presque toujours énervés par des causes sédatives. La méthode de curation qui paroît la plus salutaire à nos malades consiste à imprimer des secousses réitérées à tout le canal alimentaire et au système des voies urinaires; c'est ainsi qu'on emploie tour à tour et avec succès les toniques, les sudorifiques, les purgatifs et les diurétiques. Le remède que je mets le plus communément en usage dans l'hydrothorax idiopathique, est la crème de tartre rendue soluble dans le borax; nous l'administrons communément à la dose de trois ou quatre gros dans une grande tasse de suc épuré de pissenlit, ou dans un grand verre de petit-lait bien clarifié. Les médecins

se sont également aperçus que l'acétate de potasse étoit un sel merveilleusement efficace pour réveiller l'activité des absorbans, sans qu'on sache dire comment se produit un semblable effet : son meilleur véhicule est le sérum du lait ou l'eau de chiendent. On fait alterner de semaine en semaine, et comme tisanes ordinaires, une légère infusion de rhubarbe, avec une infusion de la boule de Mars. Il est des cas où les décoctions de tiges de douce-amère, de racine d'asperge, de seconde écorce de sureau, des feuilles de pariétaire, de semences d'hièble, obtiennent une préférence méritée. La digitale est employée sous diverses formes, et cette plante devient précieuse de jour en jour par les avantages qu'on en retire. Les cloportes, qui sont en quelque sorte imprégnés de nitre, et qui sont tant recommandés par les bonnes femmes, ne sont pas un médicament inerte; mais c'est une pratique aussi superstitieuse que dégoûtante de vouloir les manger vivans, comme le faisoit un vieillard de l'hospice des Incurables, lequel pourtant s'en est assez bien trouvé. Que d'éloges ne devrois-je pas donner aux préparations scillitiques, au rob de sureau! etc. Quelques praticiens donnent l'ipécacuanha, et même le kermès minéral, pour solliciter l'expectoration. Les baumes du Pérou et de Copahu ont été indiqués, ainsi que la salsepareille, pour exciter la transpiration, etc. D'autres préfèrent les eaux ferrugineuses, le quinquina, la gentiane, le cachou, etc.

Nous appliquons d'ordinaire un vésicatoire camphré à la partie inférieure et postérieure de la poitrine; on établit aussi des sétons, que l'on place avec habileté dans les interstices des côtes. On pratique des émonctoires aux bras, souvent aux jambes ou dans le bas des cuisses. On cherche à animer la peau par des frictions sèches, ou avec une flanelle imbibée d'eau de mélisse, d'esprit de romarin, etc. On soumet les malades à l'action stimulante des chaudes étuves; mais tous ces moyens ne sont que trop souvent insuffisans, et on a pensé que l'opération de l'empyème présente beaucoup de chances pour la probabilité de la guérison. On la pratique communément par une incision des muscles au-dessus de la troisième fausse-côte, en comptant ou en mesurant l'espace du haut en bas. Un praticien exercé se dirige d'après les circonstances, et il a toujours le coup-d'œil assez juste pour trouver le lieu convenable de l'incision, et ne pas rencontrer le diaphragme. On lit dans tous les livres des détails qu'il seroit fastidieux de reproduire ici; ces détails se rapportent à la manière d'opérer régulièrement et à propos. On se plaît à voir la chirurgie prêter ses moyens à la médecine, et ces deux sciences coopérer, par un admirable concert, à arrêter les ravages d'une maladie si douloureuse et si funeste. Malheureusement, le bien qui résulte de cette alliance n'est pas de longue durée: les moyens de tarir les sources de l'hydropisie dans un organe aussi important que celui de la respiration sont un sujet d'étude qui offrira long-temps des problèmes insolubles aux méditations de notre esprit.

GENRE IV.

HYDROPÉRICARDIE. Hydropericardia.

Le nosologiste doit traiter isolément de cette affection, quoiqu'elle fasse presque toujours partie de l'hydrothorax ou de l'anasarque. C'est une de celles qu'il est le plus difficile de reconnoître dans la pratique de l'art. Ce genre peut offrir les deux espèces qui suivent :

1ère *Espèce.* L'Hydropéricardie idiopathique. *Hydropericardia idiopathica.* M. Corvisart observe avec beaucoup de sagacité que l'hydropéricardie se montre fort rarement comme une maladie purement idiopathique. Il ajoute qu'il seroit fort difficile de citer des observations exactes qui prouvassent d'une manière incontestable qu'elle peut exister dans son état simple et sans être le résultat d'une altération organique du poumon, du cœur ou des gros vaisseaux. Cependant il est probable que, dans certains cas, elle dépend uniquement d'une irritation du péricarde.

2ème *Esp.* L'Hydropéricardie symptomatique. *Hydropericardia symptomatica.* Cette espèce est la plus commune ; mais les auteurs n'en font mention qu'en traçant l'histoire des maladies concomitantes. En effet, ses symptômes se confondent presque toujours avec ceux de la cardiectasie ou de l'hydrothorax.

Tableau de l'Hydropéricardie. Les individus qui sont atteints de cette fatale maladie éprouvent un resserrement, et quelquefois le sentiment d'un poids énorme dans la région du cœur. Ils sont en proie à des palpitations violentes qui les mettent dans une agitation continuelle, et les empêchent de se livrer au sommeil. Lorsqu'on étudie avec soin la nature de ces palpitations, on s'aperçoit qu'elles ne se font entendre qu'au travers du liquide qui environne l'organe central de la circulation. La poitrine percutée rend un son mat dans toute l'étendue qu'occupe la matière de l'épanchement. Senac fait mention d'un mouvement ondulatoire qui se fait aisément distinguer entre les troisième, quatrième et cinquième côte. Mais je ne saurois dire si véritablement ce phénomène est, dans tous les cas, apercevable à la vue, et s'il est effectivement facile de le distinguer de la cardiopalmie, qui est un des signes les plus constans de cette espèce d'épanchement. M. Corvisart, qui est d'une perspicacité rare pour ce genre d'observation, recommande de porter la main sur la partie antérieure et gauche de l'enceinte du thorax. Il affirme que, dans beaucoup de cas, on recevra l'impression du liquide renfermé dans le péricarde. Quelques praticiens croient avoir aperçu que le côté gauche de la poitrine est plus bombé que le côté droit. Il faut aussi consulter le pouls, qui est ordinairement concentré, débile, irrégulier, intermittent. Les malades qui souffrent de l'hydropé-

ricardie ont la face bouffie et violacée; leurs lèvres sont tuméfiées et bleuâtres. Lorsque cette affection a fait des progrès considérables, les mains et les jambes ne ardent pas à s'infiltrer, etc.

Causes organiques. Les causes organiques de l'hydropéricardie sont absolument les mêmes que celles de l'hydrothorax. La membrane qui revêt immédiatement l'organe du cœur est souvent frappée d'une vive phlegmasie, à la suite de laquelle un épanchement séreux peut se déclarer. On reconnoît les traces de cette phlegmasie aux flocons blanchâtres et albumineux qui nagent dans le fluide accumulé. L'hydropisie péricardienne se manifeste pareillement à la suite de la pneumonite, de la pleurite, de la cardiectasie, etc. Les auteurs signalent aussi, parmi les causes organiques, la rétrocession des maladies cutanées. Morgagni fait mention d'une jeune fille de Bologne, chez laquelle il prétend que la répercussion d'une gale par des topiques externes détermina un épanchement considérable dans le thorax et dans le péricarde. Mais cette observation n'est pas rigoureusement exacte : c'est sans doute du *prurigo formicans* que l'auteur a voulu parler. La gale proprement dite, causée par des insectes très-bien déterminés, et que j'ai observés dans plus d'une circonstance à l'hôpital Saint-Louis, la gale, dis-je, ne cause pas les ravages intérieurs qu'on lui attribue.

Causes extérieures. Le vent, le froid, une percussion violente dirigée contre la partie gauche de la poitrine, quelques autres accidens de ce genre, peuvent, sans contredit, influer sur le développement de cette hydropisie. Toutes les passions qui affectent le cœur en le resserrant, telles que la crainte et la terreur, sont dans le même cas.

Traitement curatif. L'art ne peut encore rien pour le traitement de l'hydropéricardie. On a bien proposé la ponction; mais qui se chargeroit de l'exécuter et de braver les dangers qu'elle présente ?

GENRE V.

ASCITE. Ascites.

L'Ascite est un épanchement de sérosité qui s'effectue dans la cavité péritonéale. Quelqu'un a écrit sans raisons suffisantes que ce phénomène pouvoit uniquement se développer dans l'intérieur du tube alimentaire. Ce qui a donné lieu à cette idée, c'est qu'on a vu des malades rendre par les selles une matière séreuse très-abondante qui dégageoit totalement leur ventre. Mais il est probable que, dans ce cas, le fluide est pompé à la surface du péritoine et transporté ensuite dans les voies intestinales. Une

pareille route est certainement très-praticable, puisque le pus qui se rassemble dans certains abcès est souvent éliminé de l'économie animale par ce même mécanisme, etc. Au surplus, l'hydropisie dont il s'agit est très-fréquemment l'objet de nos observations dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. On peut en établir trois espèces très-distinctes pour le médecin clinique :

1ère *Espèce.* L'Ascite idiopathique. *Ascites idiopathica.* C'est celle qui se forme indépendamment d'aucune affection organique des viscères abdominaux, et qu'il ne faut rapporter qu'à une foiblesse intérieure des vaisseaux absorbans. J'ai souvent observé ces hydropisies primitives du ventre, qui disparoissent avec une facilité surprenante. L'action tonique du péritoine est si peu énergique, que les fluides séreux s'y accumulent promptement. Il est vrai que ce phénomène morbifique présente moins d'inconvéniens que dans les autres cavités du corps, parce que les routes d'évacuation sont ici plus voisines des épanchemens qui s'opèrent.

2ème *Esp.* L'Ascite symptomatique. *Ascites symptomatica.* C'est celle qui succède à une autre maladie, ou qui en est le symptôme spécial. Les phlegmasies qui se développent dans le péritoine sont très-souvent suivies d'un épanchement séreux. Nous avons surtout observé dans notre hôpital des ascites qui provenoient des dégénérations organiques du foie, des engorgemens chroniques de la rate, etc. L'hydropisie abdominale s'établit aussi quelquefois à la suite du scorbut, de la phthisie pulmonaire.

3ème *Esp.* L'Ascite enkystée. *Ascites saccata.* Cette espèce n'est que trop fréquente, et j'ai eu occasion de l'observer dans plusieurs ouvertures cadavériques. Il n'y a pas fort long-temps que j'ai trouvé un nombre de kystes aussi multipliés que les duplicatures du péritoine : ces kystes contenoient une matière absolument analogue au blanc d'œuf, c'est-à-dire, qu'elle étoit véritablement albumineuse. Le premier de ces sacs, aussi spacieux qu'une écuelle, renfermoit environ une livre de la matière dont il s'agit; la membrane qui le formoit adhéroit fortement aux intestins. Un énorme foyer purulent se manifestoit dans la cavité abdominale, dont les parois étoient devenues couenneuses et lardacées; à la partie latérale gauche de cette même cavité étoit un autre kyste rempli d'une prodigieuse quantité de vaisseaux détachés des parties environnantes, et qu'on auroit pris pour des vers. Dans le foie, se trouvoit un amas d'hydatides, et la rate étoit devenue toute gélatineuse, etc.

Tableau de l'Ascite. L'hydropisie ascite est celle que nous rencontrons le plus fréquemment à l'hôpital Saint-Louis : elle s'y présente tantôt comme une maladie essentielle et primordiale; tantôt comme une maladie dépendante d'un vice organique de quelque viscère abdominal. Elle est beaucoup plus facile à reconnoître que l'hydrothorax ; elle s'annonce communément par une intumescence particulière de l'abdomen, qui prend peu à peu un accroissement considérable ; les malades n'ont plus la même appétence pour les alimens ; ils respirent d'une manière laborieuse, et marchent avec plus de difficulté qu'auparavant. Le fluide épanché augmente progressivement et d'une

manière uniforme dans toute la capacité qui le renferme; mais, comme il obéit sans cesse à la loi de la pesanteur, il proémine surtout à la région sus-pubienne, lorsque l'individu se tient dans une position verticale, et il est toujours plus saillant du côté où il se couche. Pour constater sa présence, il suffit du reste d'appuyer la paume d'une main sur l'un des côtés du ventre, et de presser avec l'autre le côté opposé, pour sentir à la fois et distinctement le bruit et la fluctuation qu'il occasionne. L'ascite présente communément une forme ovale; l'ombilic surtout est très-saillant et souvent infiltré. Mais l'espèce que l'on désigne sous le nom d'*hydropisie enkystée* offre une surface moins régulière que l'hydropisie abdominale; elle paroît bosselée et inégale au contact; son isolement fait qu'elle ne porte d'ailleurs aucun trouble sensible dans l'économie animale. Nous avons vu mourir une jeune femme par la rupture accidentelle de deux kystes énormes qui s'étoient formés dans les duplicatures du péritoine. Cette intéressante personne avoit d'ailleurs conservé pendant plus de six années son embonpoint, sa fraîcheur et son étonnante beauté. On avoit cru d'abord qu'elle étoit enceinte.

Mais d'autres signes et d'autres symptômes marquent la marche et le développement de l'ascite. L'un des phénomènes les plus inquiétans, est la gêne de la respiration qui va toujours croissant, particulièrement quand les malades se couchent, et que le fluide pèse sur le diaphragme en le refoulant vers le thorax. Cette gêne est caractérisée par une toux très-incommode, et qui empêche tout sommeil. La soif de Tantale s'allume dans cette hydropisie, surtout si l'épanchement est symptomatique. On peut même dire que cette sensation est presque toujours d'un fâcheux augure. Les urines sont rouges, enflammées, sédimenteuses et rares; l'infiltration et l'œdématie gagnent les extrémités inférieures. Une leucopyrie dévorante agite, brûle et consume le corps; les chairs se flétrissent et se décolorent. Il est peu de maladies qui décomposent autant les traits de la face. La peau n'est plus perspirable; la matière de l'exhalation se condense et noircit à sa surface, ce qui lui donne un aspect terreux. Lorsque cette maladie s'est long-temps prolongée, qu'on se représente les inconvéniens qui suivent la macération des viscères et des intestins dans une sérosité qui dégénère et se corrompt sans cesse ! ces organes finissent par perdre totalement leur irritabilité et leur ressort; les vers, et spécialement les hydatides, s'engendrent dans leurs replis et leurs anfractuosités. Telle a été la série des accidens funestes qui se sont successivement montrés chez une femme, dont je place ici le portrait (*voyez Pl.* B), et qui a vu se changer en longs malheurs toutes ses jouissances maternelles. Cette femme avoit une fille chérie qui, jouant sur le bord de la Seine, vint à tomber dans l'eau. Sans aucune considération pour l'état menstruel où elle se trouvoit, elle se précipita au milieu des flots, et arracha son enfant au danger qui le menaçoit. Mais ses règles furent sur-le-champ supprimées, et elle contracta une ascite qui termina ses jours après trois années d'angoisses et de



Hydropisie abdominale.

Valvde pinx.t

Tresca sculp.t

désespoir. Le peintre a répété iei les traits qui portent l'empreinte de ses longues souffranees. Mes leeteurs trouveront, je pense, qu'il est impossible de reproduire avee plus de vérité les eouleurs de la mort et les progrès de ee genre de destruetion. Le moral de cette femme infortunée ne s'étoit d'ailleurs affoibli en aueune manière. Son âme brilloit dans son eorps amaigri, et sembloit s'être affranehie des liens physiques de l'existenee ; elle exhortoit ses enfans avec une éloquence vive, qui étoit sans doute le résultat de son irritabilité maladive. Elle fut enlevée à leur amour, après avoir passé par toutes les nuances du dépérissement, pour arriver à une mort aussi douloureuse qu'inévitable.

Je pourrois fortifier ce tableau par une multitude d'exemples. La Société médicale d'émulation, qui conserve avee tant de zèle le flambeau des seienees médicales, a entendu naguère dans son sein le réeit d'une des observations les plus étonnantes qu'on puisse consigner dans les fastes de la pathologie humaine. Ce fait a été soigneusement reeueilli par M. le docteur Bézard, l'un de nos praticiens les plus honorables. Il s'agit d'une femme qui s'étoit montrée à moi-même de son vivant. A la suite des ehagrins que donne une union mal assortie, et par l'effet de plusieurs coups violens dirigés sur les entrailles, elle vit ses menstrues se supprimer, pendant que l'abdomen augmentoit graduellement de volume. Les remèdes intérieurs ayant été infructueusement administrés, il fallut recourir à la ponction. Mais à peine la cavité abdominale fut-elle évaeuée, qu'elle s'emplit de nouveau, et qu'on fut eontraint de la vider eneore. Le soulagement extraordinaire que eette malheureuse femme retiroit de l'opération, fit qu'on la pratiqua dans la suite tous les huit ou dix jours. Lorsqu'elle avoit lieu, il s'écouloit quinze ou vingt pintes de sérosité. On assure même que, toutes les fois que les tégumens étoient prodigieusement distendus par la matière de l'épanehement, elle ne pouvoit résister aux douleurs aiguës qui la tourmentoient : le besoin d'en être délivrée devenoit alors si impérieux, que, quand son ehirurgien la faisoit trop attendre, elle prenoit elle-même le trois-quarts d'une main hardie; mais eomme le volume du ventre l'empêehoit de bien distinguer l'endroit où il falloit placer la pointe de l'instrument, elle se faisoit diriger par une de ses voisines, qui, au hasard, cherchoit les traees des cicatrices antérieures. Souvent elle se méprenoit, ee qui donnoit lieu à des hémorrhagies considérables. On calcula que, pendant le cours de cette maladie qui dura environ treize années, la femme dont il s'agit supporta six cent soixante-cinq ponctions, sans eompter les évacuations qui s'effectuèrent par le eonduit de l'urèthre. Je m'abstiens à dessein de reproduire ici quelques autres détails qui sont absolument inutiles au résultat principal de cette observation intéressante. Ce qu'il y eut néanmoins de bien remarquable, e'est qu'un jour où on étoit près d'exécuter la paracentèse, à cause de l'accroissement prodigieux qu'avoit acquis l'abdomen, la masse des eaux s'écoula par le canal des urines. La nature choisit plusieurs fois cette voie, et toujours la sérosité qui s'échappoit étoit

rouge et sanguinolente. Il convient même de noter que, dans une occasion, la malade en rejeta une quantité considérable par le vomissement. Cependant, à la longue, ses forces s'épuisèrent, et la mort vint terminer sa malheureuse existence. On procéda avec soin à l'ouverture de son cadavre, qui offrit, entre autres particularités, le péritoine frappé d'une dégénérescence cartilagineuse, le mésentère détruit, les intestins phlogosés et rétrécis dans leur diamètre, l'estomac singulièrement rapetissé, etc.; le foie, la rate, les reins, le pancréas, la vessie, avoient absolument disparu; la matrice n'avoit subi aucune altération; les poumons étoient intacts, mais ils étoient atténués et flétris; le cerveau ne fut point examiné. On trouva dans l'hypocondre droit une tumeur squirrheuse aplatie, qui, ouverte par le scalpel, fournit un pus grisâtre et excessivement fétide. Cette tumeur, qui avoit singulièrement fatigué la malade dans le cours de sa vie, et qui étoit alors aussi grosse qu'une tête d'enfant, s'étoit singulièrement affaissée dans les derniers temps. Ceux qui connoissent l'histoire de cette femme infortunée, que plusieurs médecins de la capitale alloient visiter par curiosité, admireront les efforts merveilleux de cette nature conservatrice qui surveille toutes les fonctions, et réagit dans toutes les parties vivantes. Cette assistance mutuelle et réciproque des organes, ce concert de leurs opérations pour éliminer la matière morbifique, est un des plus grands phénomènes dont puisse s'occuper le médecin clinique. Cette étude est pleine d'attrait pour le philosophe; elle instruit continuellement le praticien.

Causes organiques. L'ascite se manifeste à tous les âges de la vie; elle est plus fréquente chez les femmes, si j'en juge du moins par les faits que nous recueillons à l'hôpital Saint-Louis. Elle constitue rarement une maladie essentielle ou idiopathique; elle n'est que trop souvent la suite d'une autre hydropisie, particulièrement de l'hydrothorax; elle succède à toutes les affections qui troublent l'équilibre de la fonction absorbante, en augmentant la proportion des fluides séreux. On la voit souvent remplacer les fièvres intermittentes des lieux marécageux, les fièvres adynamiques des hôpitaux, ainsi que les entérorrhées survenues chez les militaires dans les bivouacs et les villes assiégées. Elle est souvent la crise d'une fièvre scarlatine, d'une rougeole ou de tout autre exanthème; j'en pourrois citer une multitude d'exemples. Une métastase goutteuse suffit quelquefois pour rendre le ventre gonflé et paresseux, et le remplir de matière séreuse. La phlegmasie du péritoine, après un accouchement laborieux, est certainement une cause assez ordinaire d'hydropisie ascite; enfin, combien de fois n'est-elle pas le résultat de la cessation des menstrues par les progrès de l'âge, de l'interruption soudaine de l'hémoproctie, du squirrhe de l'utérus! etc. Dans ces temps malheureux où la misère publique a amené tant de chagrins et tant de désastres, nous avons observé qu'elle se manifestoit souvent après l'ictère chronique. En dernier lieu, j'ai assisté successivement à l'ouverture de trois cadavres ascitiques: dans le dernier

qui offrit le plus d'intérêt à notre observation, le foie étoit dur, volumineux et passé absolument à la dégénérescence graisseuse; la surface de cet organe étoit couverte de tubercules miliaires; le conduit cholédoque étoit plein de calculs formés d'une bile noire et poisseuse; les intestins grêles avoient diminué de capacité; l'iléon surtout étoit d'une petitesse remarquable.

Causes extérieures. Les individus qui font des excès dans les boissons, et qui abusent des liqueurs spiritueuses, s'exposent à devenir ascitiques. Rien surtout n'est plus nuisible au peuple que l'usage journalier de l'eau-de-vie. Sophie Pardia, infirmière, étoit parvenue jusqu'à l'âge de soixante ans sans éprouver aucune altération dans sa santé. Mais il y a deux années qu'elle s'abandonna, sans aucune réserve, à l'abus des liqueurs alcooliques. Six mois après, elle commença à ressentir, dans la région épigastrique, des douleurs sourdes qui augmentoient après les repas, mais qui ne l'empêchoient pas de vaquer à ses occupations ordinaires. Enfin nous vîmes se manifester chez elle les symptômes les moins équivoques d'une hydropisie abdominale. Le ventre étoit tuméfié, et présentoit une fluctuation manifeste; les jambes et les cuisses étoient infiltrées, et présentoient une peau luisante et écailleuse; les urines, en petite quantité, étoient rougeâtres et sans sédiment; la soif étoit d'une intensité peu ordinaire. La malade guérit néanmoins en s'astreignant au régime austère de l'hôpital. Une superpurgation peut agir sur le système absorbant, et troubler l'harmonie de ses fonctions. Nous avons reçu une jeune fille qui fut prise d'une ascite pour avoir voulu s'empoisonner avec de l'acide nitrique à la suite d'un désespoir d'amour. La crainte, la terreur, le chagrin, sont des causes qu'on ne peut méconnoître.

Traitement curatif. On a fait encore très-peu de progrès dans la thérapeutique de l'ascite. Je le demande aux praticiens d'une foi sincère; à quoi servent ces diurétiques et ces hydragogues tant vantés? Que signifient ces pilules, ces purgatifs drastiques qui ébranlent avec tant de fracas toute la masse intestinale? Par cette méthode perturbatrice, on peut sans doute éliminer une portion de cette sérosité qui s'accumule autour des organes les plus importans de la vie; mais des torrens de cette matière impure ne tardent pas à se reproduire. On se souvient que je viens de parler d'une femme atteinte de cette affection depuis un certain nombre d'années. On lui avoit pratiqué bien des fois la ponction, qu'elle supportoit toutefois sans le moindre détriment pour ses forces. Dans les derniers temps, on n'avoit pas besoin néanmoins de recourir à l'instrument; son ventre rappeloit en quelque sorte le tonneau fabuleux des Danaïdes: il se remplissoit et se vidoit continuellement sans interruption. Le traitement de l'ascite ne diffère pas beaucoup de celui de l'hydrothorax. Nous donnons communément à l'hôpital Saint-Louis les sucs de cerfeuil, de pariétaire, de laitue, de pissenlit, et autres plantes analogues, dans le sérum du lait, ou dans l'eau de veau. La scille est un des

remèdes les plus énergiques qu'on puisse employer en pareil cas : on la réduit en poudre pour la mêler avec le calomélas, et l'administrer sous forme de pilules ; très-souvent on lui donne le vin pour véhicule. Les doses de cette substance irritante doivent être d'ordinaire fort modérées. Je la faisois jadis incorporer dans du sain-doux ou dans le suc gastrique de chouette, pour la confection d'une pommade qui servoit à frictionner plus ou moins souvent la région abdominale. Par cette méthode, nous obtînmes quelques succès à l'hospice de la Salpêtrière, sous les yeux de M. le professeur Pinel, qui coopéroit avec moi à ces expériences. Nous usions pareillement de la scammonée : à l'emploi extérieur de ce moyen efficace nous ne manquions pas de joindre l'emploi intérieur des eaux gazeuses et ferrugineuses, telles que celles de Seltz, de Vichi, de Spa ou de Forges. Le soir, à l'aide d'un demi-grain d'opium, on cherchoit à calmer l'exaspération des symptômes, qui étoit le résultat des fatigues de la journée. La paracentèse est une opération qu'il faut se hâter de mettre en usage dès les premiers temps, pour ne pas exposer les viscères à une macération qui les altère. Mais ce moyen est presque toujours nuisible dans les ascites symptomatiques ou enkystées.

GENRE VI.

ANASARQUE. Anasarca.

J'AI conservé le nom d'*anasarque* pour exprimer l'hydropisie qui est le résultat de l'infiltration du tissu cellulaire. Cette affection est plus ou moins générale : souvent elle n'occupe que certains membres ou certaines parties du corps ; souvent aussi elle envahit l'universalité des tégumens. Le fluide qui s'épanche en cette circonstance est transparent et de nature purement albumineuse : il n'est pas, comme celui des membranes séreuses, mêlé avec du pus ou avec d'autres substances hétérogènes ; exposé au feu, il prend la consistance du blanc d'œuf. La peau des malades est d'un blanc mat, que certains peintres ont su admirablement reproduire dans leurs tableaux. On sait que d'ordinaire l'intumescence formée par le développement de l'anasarque n'est point élastique ; elle reste quelque temps déprimée lorsqu'on y appuie fortement le doigt. Il est digne d'observation que cette maladie peut attaquer, dans quelques circonstances, nos animaux domestiques. J'ai vu une poule qui périt par l'infiltration générale du tissu cellulaire. Voici les deux espèces que les médecins ont à combattre :

1ère *Espèce.* L'ANASARQUE IDIOPATHIQUE. *Anasarca idiopathica.* Cette espèce se déclare assez subitement, et sans avoir été précédée d'aucun dérangement dans les fonctions du corps. Il suffit qu'une cause agisse sur les propriétés vitales du tissu cellulaire pour les affoiblir ou les exalter au-delà de leur type habituel et convenable. Tel est le cas d'une jeune fille qui fut tellement épouvantée en voyant son père frappé d'apoplexie, qu'elle éprouva un gonflement

dans tout le système cutané. Ce gonflement s'accrut avec une rapidité si surprenante, qu'au bout de trois jours sa tête infiltrée étoit d'un volume monstrueux. Les journaux scientifiques sont d'ailleurs remplis de faits qui attestent la formation de ces leucophlegmasies spontanées. Une dame italienne entreprit le voyage de la Hollande à deux époques différentes de sa vie, et deux fois elle se trouva atteinte d'une hydropisie cellulaire, dont elle fut merveilleusement guérie en rentrant dans son pays natal. Les militaires au bivouac, dans les temps et dans les climats humides, ont souvent encouru la maladie dont il s'agit.

2ème *Esp.* L'Anasarque symptomatique. *Anasarca symptomatica.* La phthisie pulmonaire se termine souvent par l'anasarque. Il se présenta, il y a environ deux ans, à l'hôpital Saint-Louis, une jeune blanchisseuse dont la matrice étoit devenue soudainement squirrheuse. Il en résulta un engorgement séreux et universel du tissu cellulaire. Madame de P***, jeune et belle, arriva naguère à Paris, grosse d'environ huit mois. Les fatigues de son voyage développèrent chez elle une intumescence du corps et de tous les membres; les parties externes de la génération étoient surtout très-gonflées; la peau étoit pâle, flasque, et conservoit long-temps l'impression des doigts. Les diurétiques, les hydragogues connus ne contribuoient point à diminuer cette infiltration générale, qui alarmoit vivement sa mère et son époux. Ce qu'il y avoit de sinistre, c'est qu'elle ne sentoit plus remuer son enfant. La plupart des fonctions étoient néanmoins fort régulières : la malade respiroit avec assez de facilité; elle eut assez de force pour triompher de tous les obstacles et pour accoucher d'une petite fille morte. Après sa délivrance, les tégumens se dégorgèrent journellement, et la guérison s'opèra d'une manière plus prompte qu'on ne l'avoit espéré; les urines coulèrent en abondance, etc.

Tableau de l'Anasarque. L'invasion de l'anasarque est soudaine ou lente; elle envahit le plus communément la totalité de l'appareil cellulaire. La peau présente, dans toute sa surface, une tuméfaction molle et conservant plus ou moins long-temps l'impression du doigt qui la comprime; mais souvent aussi l'œdème est d'une consistance remarquable, et ne cède en aucune manière à la compression. Telle étoit une malheureuse femme que l'on apporta à l'hôpital Saint-Louis, et dont les membres avoient la froideur et la dureté du marbre. On observe que l'infiltration commence d'ordinaire par les extrémités inférieures; elle se propage ensuite à tout le reste du corps; les malades ne forment plus qu'une masse lourde et inerte qui peut à peine se mouvoir. Dans cette fâcheuse circonstance, la sérosité se porte jusque dans les moindres aréoles du tissu muqueux; elle occupe les interstices des muscles, les intervalles des viscères, les enveloppes celluleuses des nerfs, des artères, des veines, etc.; elle imbibe toutes les membranes; elle remplit toutes les cavités. J'ai eu l'occasion d'examiner un grand nombre de cadavres appartenant à des individus morts des suites de l'anasarque; il suffisoit souvent d'entamer légèrement l'épiderme avec le scalpel pour donner issue à un épanchement extraordinaire de sérosité qui formoit à la surface une sorte de glacis;

tout l'amphithéâtre étoit, pour ainsi dire, inondé : l'odeur de cette matière ichoreuse étoit nauséabonde et difficile à supporter.

Le tissu cellulaire est tellement répandu dans l'économie animale, il pénètre d'une manière si intime tous les organes qui servent aux fonctions les plus importantes, que son engorgement doit nécessairement embarrasser tous les actes de la vie nutritive; le sang éprouve surtout une gêne particulière dans son mouvement circulatoire; c'est dans les capillaires extérieurs qu'il rencontre le plus d'obstacles : aussi reflue-t-il vers le cœur et vers le poumon, accident qui produit des palpitations très-fatigantes et une difficulté continuelle dans l'exercice de la respiration. Il en est qui ont le pouls dur, fort et plein de roideur; mais souvent aussi la circulation est singulièrement entravée au milieu de cette oppression générale : de là vient qu'alors le pouls est si foible, si mou, si embarrassé, d'après le témoignage des plus fameux observateurs. La dyspnée suffocante, dont je viens de parler, est un des plus grands supplices que puisse endurer l'hydropique : elle se déclare par crises, aux approches ou pendant le cours de la nuit; elle redouble parfois lorsque le malade a pris de la nourriture, parce qu'alors le diaphragme est refoulé vers les deux lobes pulmonaires. A cet étouffement si laborieux se joint quelquefois une soif qu'il est impossible d'éteindre ou de calmer. Bientôt les malades ne savent plus quelle position tenir; la situation horizontale, qui est la plus propre à la réparation des fatigues, leur est absolument interdite; ils passent les nuits assis ou debout, immobiles et transis de froid; leur peau est macérée par la sérosité qui la baigne et la gonfle; ils ne peuvent s'appuyer quelque part sans s'écorcher ou se meurtrir. La tympanite distend quelquefois leur ventre comme un ballon. S'ils viennent à s'endormir, leur sommeil est plein d'inquiétudes et d'agitations; ils rêvent qu'ils sont submergés dans des lacs, qu'ils sont plongés dans des marais, que des fleuves impétueux les entourent, qu'ils sont menacés du déluge, etc.

La peau des hydropiques est d'un blanc mat et d'un aspect luisant; elle est néanmoins plus colorée dans la leucophlegmatie active; elle est même chaude et douloureuse quand on la touche; le visage est rouge et enluminé; le pouls est fébrile et fort; l'urine est briquetée et jumenteuse; la langue se charge d'un enduit blanchâtre; et le malade expectore une matière glutineuse. Il survient des lassitudes, des tensions, des douleurs dans les membres du thorax et de l'abdomen; la tête est inquiétée par des étourdissemens; la vue se trouble; les oreilles bourdonnent, etc. Lorsque la tuméfaction est considérable, il y a une tendance continuelle vers l'assoupissement. Au surplus, l'anasarque est une maladie si vulgaire, que je crois superflu de consigner ici tous les faits qui se sont présentés à mon observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Je viens de faire ouvrir le cadavre d'une jeune femme morte après avoir souffert pendant

deux années de cette déplorable affection : nous avons trouvé chez elle le poumon et le cœur singulièrement flétris et rapetissés ; mais, en revanche, tous les viscères du ventre avoient pris un accroissement considérable ; la rate et le foie offroient surtout cette augmentation extraordinaire dans leur volume ; la rate présentoit un tissu qui ressembloit absolument à celle du foie : ce viscère s'étoit, pour ainsi dire, *hépatisé*, et pesoit au moins six livres ; le foie étoit lourd dans la même proportion : on n'apercevoit d'ailleurs aucune altération dans sa texture ; seulement sa couleur étoit un peu changée. Sans doute que les organes de la poitrine n'étoient devenus plus petits qu'à cause de la boîte osseuse qui les renferme, ce qui donnoit lieu à une compression plus forte. L'abdomen au contraire cédoit à la pression du liquide séreux, parce qu'il est naturellement plus extensible et qu'il n'offre aucune résistance.

Causes organiques. L'anasarque est souvent une affection primitive et idiopathique : sous ce point de vue, elle peut dépendre de deux états absolument opposés dans l'économie animale, je veux dire, d'un relâchement particulier survenu dans le tissu cellulaire, ou d'un surcroît vicieux d'énergie dans ce même tissu, comme on l'observe chez les personnes robustes et douées d'un tempérament athlétique. Cette double considération est très-importante pour le traitement. L'anasarque est de tous les âges ; elle attaque à la fois les enfans, les filles et les garçons qui arrivent à la puberté, les adultes à toutes les époques de leur carrière, ainsi que les vieillards qui touchent à la décrépitude. C'est surtout au temps critique de leur existence que les femmes doivent la redouter. Parmi les dispositions physiques qui la préparent, il n'en est point de plus fréquente que cette augmentation excessive d'embonpoint qui se développe accidentellement dans l'un et l'autre sexe. L'hydropisie cellulaire cause la mort de presque tous les polysarques ; elle succède souvent à la suppression d'une évacuation habituelle. Pour qu'elle se manifeste dans toute son intensité, il suffit qu'une circonstance particulière ait arrêté le cours des menstrues ou d'une hémoproctie devenue nécessaire au maintien d'un juste équilibre dans les fonctions physiques. Cette même affection est fréquemment le résultat d'une crise morbifique interrompue ou mal dirigée. Combien d'enfans meurent hydropiques par la rétrocession soudaine de la rougeole, de la scarlatine ou autres exanthêmes aigus ! On feroit une longue histoire des anasarques qui se développent à la suite des phlegmasies ; de celles qui sont symptomatiques d'une affection organique du cœur ou des vaisseaux artériels, d'une dégénérescence particulière du foie, de la rate, du pancréas, des intestins, etc. Les vaisseaux, comprimés par la grossesse ou par une autre cause de cette nature, laissent échapper une sérosité qui n'est point repompée par les absorbans, ce qui constitue une hydropisie d'une nature tout-à-fait particulière. Ce trouble momentané de l'exhalation n'est point de longue durée : il disparoît à

l'époque de la délivrance de l'utérus, et ne doit point effrayer ceux qui seroient appelés pour le guérir.

Causes extérieures. Il est imprudent de s'exposer au froid lorsque l'excrétion cutanée est en pleine vigueur. Nous avons reçu successivement à l'hôpital Saint-Louis un grand nombre de blanchisseuses frappées d'anasarque pour avoir imprudemment plongé leurs jambes dans l'eau de la rivière. Cette affection est aussi très-commune chez les ouvriers qui travaillent à la chaleur et qui vont boire ensuite de l'eau froide. Un vent glacé qui se déclare subitement dans l'atmosphère suffit quelquefois pour déterminer une exhalation séreuse très-active. Un garçon de quinze ans s'étoit endormi dans la cour du Palais-Royal par un temps humide et malsain : il y passa toute la nuit. Le lendemain, on nous l'apporta dans un état de tuméfaction extraordinaire qui nécessita plusieurs mois de traitement. Il faut bien que le climat influe aussi sur la production de la leucophlegmasie, puisqu'une jeune dame italienne s'en trouvoit atteinte toutes les fois qu'elle faisoit le voyage de la Hollande, où son mari exerçoit un emploi; mais elle se trouvoit soudainement guérie aussitôt qu'elle étoit de retour dans son pays natal. Je ne finirois pas, si je voulois donner ici une liste complète de toutes les substances qui, imprudemment appliquées sur la peau, y suscitent tous les phénomènes de l'anasarque. Les femmes coquettes de notre chaussée d'Antin, qui, pour paroître plus belles, enduisent leurs tégumens avec divers cosmétiques où entrent des oxides nuisibles; qui, pour chasser des éruptions boutonneuses, se lavent avec des eaux astringentes ou styptiques, doivent s'attendre pour l'avenir à tous les accidens de l'hydropisie cellulaire. Les charlatans distribuent des pommades et des topiques non moins dangereux, sous le vain prétexte de rendre plus expéditive la guérison des maladies cutanées. Nous avons recueilli des observations qui prouvent que l'ivrognerie et la débauche mènent à l'anasarque. Pour n'oublier aucune classe d'irritans, nous rappellerons ici que cette affection est journellement le résultat de la morsure des insectes, des couleuvres, etc., particulièrement dans les pays chauds. Madame de *** fut, pendant deux mois, enflée comme un ballon, lorsqu'elle eut été piquée par des moustics à son passage à la Martinique. Enfin, il suffit qu'une cause quelconque agisse sur les propriétés vitales du tissu cellulaire pour les affoiblir ou les exalter au-delà de leur type convenable.

Traitement curatif. Lorsque l'anasarque dépend uniquement de l'atonie du tissu cellulaire, le traitement est de la plus grande simplicité. On se contente de donner de l'activité au ventre, et on insiste sur les tisanes laxatives. L'eau de veau avec le sel de Glauber, avec l'acétate de potasse, est une boisson très-efficace. Il est quelquefois avantageux de faire précéder les secousses de la purgation par celles du vomissement. C'est ainsi qu'après avoir provoqué la contractilité musculaire de l'estomac par une dose modérée

de tartre émétique, on cherche à communiquer un grand ébranlement à toute la masse intestinale, par l'aloës, la scammonée, le sirop de noirprun, etc.; mais on est souvent forcé de réitérer ces purgatifs, ce qui détermine dans tous les membres une fatigue excessive. On a recours alors aux toniques, et tout le monde sait, par exemple, avec quel succès on combat les fièvres intermittentes compliquées d'hydropisie par l'administration du quinquina, de la gentiane, de la centaurée et des eaux ferrugineuses; on s'attache en même temps à solliciter l'excrétion salutaire des urines par les sucs des plantes nitrées, telles que la bourrache, la pariétaire et autres semblables. Le vin diurétique du codex et les apozèmes amers sont d'un usage très-familier dans l'intérieur de nos hôpitaux. Il ne faut pas trop croire aux sudorifiques; il est hors de doute qu'ils ne produisent pas toujours l'effet que nous en attendons. C'étoit jadis une règle fondamentale de traitement, de soumettre les malades à la privation rigoureuse des liquides; mais Bacher en France, et Milman en Angleterre, ont condamné cette habitude comme pernicieuse; ils ont prescrit des boissons adondantes, comme propres à l'élimination des matières séreuses, et comme pouvant ranimer d'ailleurs la faculté languissante de l'absorption. Au surplus, pour assurer le succès des différens remèdes que l'on adopte, il est avantageux de transporter les hydropiques en pleine campagne, de leur procurer les avantages d'un exercice modéré, de leur faire respirer un air pur et balsamique. L'insolation a souvent été fort avantageuse.

Différens topiques ont été conseillés. On a l'habitude de faire exsuder la peau par l'application immédiate d'une toile cirée et par d'autres attractifs analogues : les paysans appliquent avec une sorte de succès des feuilles de chou. C'est une coutume vicieuse que de pratiquer des mouchetures à la surface des extrémités inférieures; on risque de déterminer des points de gangrène fort dangereux. On a été sans doute conduit à ce procédé par le spectacle de la nature elle-même, qui expulse quelquefois la lymphe épanchée sous les tégumens en suscitant l'apparition d'une multitude d'ampoules ou vésicules, et qui produit ainsi des guérisons inattendues. Je préfère néanmoins l'établissement des émonctoires pour fournir des issues favorables à l'exhalation séreuse; les cautères, les vésicatoires, les sétons sont d'une utilité que personne ne révoque en doute. Ce qui s'est passé chez un individu que je traitois d'une anasarque mérite de fixer l'attention des gens de l'art; ce malade étoit un vieillard chez lequel le système lymphatique dépourvu de toute énergie, étoit hors d'état d'opérer une réaction salutaire; il étoit pris d'un refroidissement glacial, pour lequel il invoquoit tous les jours les rayons d'un soleil réparateur. Afin qu'il pût en profiter, on le transportoit sur une chaise dans un grand jardin; je me servis pour ses jambes et ses cuisses d'un taffetas vésicant qu'on trouve dans plusieurs officines de Paris. Quel fut notre étonnement et

notre joie de voir le surlendemain ce malade totalement désinfiltré, au point que sa guérison paroissoit tenir du prodige !

Mais beaucoup d'auteurs observent qu'il est des anasarques qui proviennent manifestement de l'embarras que les fluides de l'économie animale trouvent dans leur circulation ; qu'elles sont en quelque sorte le partage des personnes robustes et vigoureuses. M. Breschet me paroît surtout avoir éveillé l'attention des savans sur cette matière par son intéressant travail sur les hydropisies actives. Le célèbre Pierre Frank a parfaitement remarqué ces épanchemens séreux par excès de forces, *abundantiâ virium,* où les propriétés vitales se trouvent dans un véritable état d'exubérance, où les vaisseaux éprouvent une distension excessive, etc. On sent bien que dans ces divers cas il seroit dangereux d'employer les fortifians, les stimulans et autres médicamens de ce genre : on n'ignore pas, en un mot, combien la saignée est avantageuse toutes les fois que le pouls a de la dureté, de la force et de la plénitude ; elle convient spécialement à tous les individus doués d'une stature athlétique, chez lesquels cet accroissement d'exhalation celluleuse s'est opéré par l'effet d'une excitation extraordinaire, comme, par exemple, chez les moissonneurs, chez les forgerons et autres artisans de cette classe. J'ai donné des soins à un hydropique atteint d'anasarque, qui fut efficacement soulagé par les bains et les boissons rafraîchissantes : c'est aussi par la méthode anti-phlogistique que j'ai traité avec succès un enfant de huit ans, qui avoit été soudainement pris d'une infiltration séreuse ; il ne se plaignoit d'ailleurs d'aucune douleur ; il demandoit à manger en disant qu'il n'étoit pas malade ; il étoit continuellement porté au sommeil et à l'assoupissement ; ses urines étoient rares, épaisses et noirâtres ; une simple limonade, de l'eau de groseille, du bouillon de poulet et de veau, etc., furent constamment ses boissons pendant le cours de la journée. Je ne veux pas finir sans recommander les bains de vapeur, qui conviennent beaucoup dans les hydropisies de ce genre ; on les prétend favorables pour résoudre les empâtemens partiels du tissu cellulaire, pour combattre la dureté et la rénitence de l'œdème. Quand le cas est désespéré, il faut recourir aux calmans et aux anti-spasmodiques ; car si l'hydropique est frappé à mort, il importe du moins que son existence s'éteigne sans déchirement et sans douleur ; les liens de la vie ne doivent pas se briser au milieu des tortures. Lorsqu'un médecin est aussi éclairé que philanthrope, il doit apprendre à pallier les symptômes, et chercher à adoucir les souffrances attachées aux maux qu'il ne peut guérir.

GENRE VII.

HYDROSCHÉONIE. Hydroscheon.

L'Hydroschéonie est une tumeur aqueuse, provenant d'un épanchement extraordinaire de sérosité dans la tunique vaginale du testicule, que je nomme plus volontiers le pérididyme; ou quelquefois elle est uniquement formée par infiltration des cellules du dartos, qui, comme chacun sait, sont extraordinairement lâches et dilatables; enfin il est des cas particuliers où l'eau se trouve contenue dans les cellules de la membrane commune ou dans un kyste qui lui est propre. Il est, du reste, impossible de conserver à ce genre de tumeur le nom d'*hydrocèle*, qu'on lui donne communément dans tous les ouvrages de l'art; car ce nom est vague et indéterminé: le terme d'*hydroschéonie* exprime mieux, ce me semble, l'affection que nous voulons décrire. Voici les quatre espèces qu'il est important de reconnoître:

1ère *Espèce.* L'Hydroschéonie idiopathique. *Hydroscheon idiopathicum.* Cette espèce se forme presque toujours dans l'intérieur du pérididyme; c'est celle que les chirurgiens nomment *hydrocèle par épanchement.* De toutes les hydropisies partielles, il en est peu qui soient aussi communes: on explique facilement sa fréquence d'après la structure, les fonctions et la situation particulière de la membrane où elle siége; elle n'affecte ordinairement qu'un seul côté des bourses. Les personnes qui en sont atteintes ne se plaignent d'ailleurs d'aucune autre incommodité, et jouissent souvent d'une santé parfaite; mais l'hydroschéonie idiopathique peut aussi survenir dans le tissu cellulaire du scrotum sans être liée à une affection primitive de l'économie animale. Nous la voyons se développer non-seulement dans les enfans nouveau-nés, chez lesquels elle est déterminée par des contusions accidentelles; elle s'observe encore chez les adultes, surtout chez ceux dont le métier habituel est de faire de grandes courses, soit à pied, soit à cheval. Ces infiltrations séreuses sont alors purement locales.

2ème *Esp.* L'Hydroschéonie symptomatique. *Hydroscheon symptomaticum.* Il est rare que l'hydropisie formée dans la poche vaginale du testicule puisse être considérée comme une affection symptomatique; cependant on ne peut mettre en doute qu'elle n'ait été quelquefois le résultat de la rétrocession des exanthêmes, ou de la crise imparfaite d'une maladie lymphatique. Quant à l'hydroschéonie par infiltration de la membrane commune, on la remarque journellement à la suite de l'hydrothorax, de l'ascite, de l'anasarque universelle, dont elle est un des symptômes les plus constans. Rien ne favorise davantage les extravasations aqueuses dans ces parties que la texture celluleuse du dartos.

3ème *Esp.* L'Hydroschéonie vésiculaire. *Hydroscheon vesiculare.* On nomme ainsi la collection séreuse qui se forme dans une ou dans plusieurs cellules de la tunique commune, par laquelle les vaisseaux spermatiques sont réunis et enveloppés. Cette maladie est uniquement bornée à

cette tunique; son nom lui vient de ce qu'elle ressemble parfois à des grains de raisin : on la prendroit quelquefois pour l'effet d'une dilatation variqueuse du cordon séminal. Cette petite hydropisie est en général de peu d'importance; il est rare qu'elle soit l'objet d'une opération chirurgicale.

4ème *Esp.* L'Hydroschéonie enkystée. *Hydroscheon saccatum.* Cette espèce, quoique anciennement reconnue et mentionnée par certains auteurs, a été particulièrement signalée et décrite par Pott, chirurgien anglois. Ici l'épanchement séreux occupe un sac particulier dans la membrane celluleuse du scrotum; la tumeur est indolente et se rencontre fréquemment le long du cordon spermatique: on a cru long-temps qu'elle ne contenoit que de l'air, parce qu'elle résonne un peu sous le doigt de celui qui la percute légèrement; elle est tellement distendue par le fluide qu'elle renferme, qu'il est difficile de distinguer sa fluctuation. Nous avons rencontré un cas de cette espèce dans un enfant qu'on nourrissoit à l'hôpital Saint-Louis.

Tableau de l'Hydroschéonie. On sait que les testicules roulent sans cesse dans une membrane qui les entoure, et que leur surface est constamment lubrifiée par un liquide séreux : ce liquide, constamment exhalé et réabsorbé par une des lois primordiales de l'organisation, qui agit ici comme celui de la plèvre autour des poumons, peut accidentellement jaillir de ses sources avec plus d'abondance que de coutume; et dès-lors il survient un épanchement qu'il importe essentiellement de détruire. Quand l'hydroschéonie commence à se développer, la tumeur qu'elle présente est absolument ronde; mais à mesure qu'elle prend de l'accroissement, elle s'allonge et acquiert la configuration d'une poire, dont la plus grosse extrémité se trouve en bas : elle est tantôt dure, tantôt molle, tantôt rénitente, tantôt fluctuante : cette variation expose les chirurgiens à commettre bien des erreurs dans le diagnostic. Ils se guident ordinairement d'après la transparence qu'offre le siége de l'épanchement; toutefois l'épaisseur et la consistance des membranes communes qui servent d'enveloppe aux testicules rendent ce signe fort incertain. Au surplus, le fluide qui est le résultat de cette exhalation vicieuse est d'une couleur assez variable. Si l'individu est sain, il est de couleur citrine et d'une transparence parfaite; mais, par l'effet d'une diathèse morbifique, il est quelquefois épais, jaunâtre ou sanguinolent.

L'hydroschéonie n'a souvent aucun rapport avec les altérations de la tunique vaginale et de la tunique albuginée. Souvent elle ne se développe que dans la membrane cellulaire extérieure, sous forme d'une tumeur molle, pâteuse, uniforme dans toute sa circonférence; elle s'agrandit ainsi journellement par la présence de la sérosité dont elle s'abreuve, et le testicule reste intact. La distension excessive qu'éprouve la peau du scrotum rend bientôt sa surface lisse et absolument privée des rides qui la distinguent ordinairement : l'enflure aqueuse dont il s'agit n'offre d'ailleurs ni inflammation, ni chaleur, ni rougeur; elle garde quelque temps l'impression du

doigt, comme l'anasarque universelle; elle est presque toujours le symptôme d'une autre hydropisie.

Je pourrois ici donner la description de quelques hydroschéonies vésiculaires qui se sont montrées dans nos hôpitaux; elles ressemblent, dans quelques circonstances, à de véritables épiplocélies. Combien de fois n'a-t-on pas vérifié, par la dissection des cadavres, que ce qu'on avoit pris pour des hernies de ce genre n'étoit que des petits amas de sérosité dans les cellules de la tunique commune des vaisseaux spermatiques ! Un asthmatique qui mourut aux Incurables portoit un épanchement de cette nature, qui grossissoit singulièrement dans le fort des paroxysmes, et qui dilatoit à un point extraordinaire l'ouverture naturelle du muscle abdominal. Je me souviens que cette tumeur lui étoit très-incommode, qu'elle le plongeoit dans une mélancolie profonde; il étoit pâle, languissant, et ne pouvoit se livrer à la moindre occupation sérieuse. Pott a décrit avec étendue l'espèce d'hydroschéonie qu'il désigne sous le nom particulier d'*enkystée*, à cause du sac particulier dans lequel réside l'épanchement; la nature y suit le même procédé que pour la formation des kystes ordinaires; cet habile chirurgien dit qu'on la trouve d'ordinaire sur la partie moyenne du cordon spermatique; il lui attribue une forme ovale, et la compare à une vessie natatoire de poisson, sans doute à cause du lien transversal qui la déprime dans son milieu : quelquefois la membrane est tellement distendue, qu'elle résiste au doigt qui la comprime, et qu'on la prendroit souvent pour une tumeur aérifome. L'auteur dont je parle donne un signe pour faire distinguer cette espèce de l'hydroschéonie de la tunique vaginale; il fait observer que dans cette dernière, le testicule se trouve toujours au-dessous de l'épanchement séreux, au lieu que dans l'hydroschéonie enkystée il se trouve toujours au-dessus, etc.

Causes organiques. On a publié un grand nombre de conjectures sur les causes organiques qui disposent aux atteintes de l'hydroschéonie. Je m'abstiendrai de les rapporter. Fidèle à mon plan, j'écarterai toujours de cet ouvrage toutes les idées de pure spéculation. L'âge ne fait pas grand'chose pour la production de cette maladie, puisqu'elle se développe à toutes les époques de la vie : beaucoup d'enfans l'apportent en venant au monde. Du reste, il n'est pas étonnant que l'hydroschéonie soit une maladie si fréquente; la marche tortueuse des fluides lymphatiques dans l'intérieur du scrotum doit nécessairement favoriser leur épanchement et leur stagnation dans les membranes qui les recèlent.

Causes extérieures. L'hydroschéonie se montre fréquemment chez les cavaliers, qui se froissent sans cesse les testicules contre la selle de leurs chevaux : cette remarque est fréquente sur les militaires que nous traitons à l'hôpital Saint-Louis. Les per-

sonnes qui s'exposent aux intempéries de l'air, et particulièrement à l'humidité, encourent le même danger. Un malfaiteur s'étoit plongé dans un marais jusqu'à la ceinture, pour se dérober à la poursuite de la justice; il y demeura quelques heures, et contracta une hydroschéonie. La famine, toutes les causes débilitantes agissent dans le même sens; ce qui le prouve, c'est la multitude de tumeurs aqueuses des bourses qu'on observa en France du temps de la disette qu'amenèrent les malheurs de la révolution.

Traitement curatif. On sait qu'il y a deux moyens de traiter l'hydroschéonie qui se forme dans la tunique vaginale. Les vieillards que l'on reçoit à l'hôpital Saint-Louis, et qui, pour la plupart, sont déjà atteints du scorbut ou de quelque autre maladie chronique, se contentent de ce qu'on nomme la cure palliative : on fait communément usage du trois-quarts, pour pénétrer dans la tumeur par l'endroit le plus favorable, de manière à préserver le testicule de toute atteinte de l'instrument; il importe en conséquence de bien s'assurer préalablement de la vraie situation de cet organe. La lancette est quelquefois préférée en semblable occurrence, parce qu'on peut la diriger avec plus de certitude; je m'abstiens au surplus de toute discussion chirurgicale et relative aux différens modes d'opération. Heureux du reste les individus chez lesquels la matière de l'épanchement est pompée par les seules ressources de la nature ! Je connois un homme âgé d'environ cinquante ans, qui attendoit depuis plusieurs jours un chirurgien célèbre de la capitale pour le délivrer d'une hydroschéonie formée dans le pérididyme : lorsque ce dernier arriva, la matière de l'épanchement avoit été résorbée. Je sais que les auteurs ont cité un ou deux faits analogues, mais avec des circonstances différentes.

Que de procédés n'a-t-on pas mis en usage pour effectuer la cure radicale de cette fatigante infirmité ! Les anciens préconisoient le traitement cruel de l'incision : parmi les modernes, Douglas a reproduit celle de l'excision : par l'emploi du séton, Pott a opéré quelques cures : enfin, j'ai vu à Paris l'illustre Desault, dont le bonheur dans l'art d'opérer fit autorité dans toute l'Europe, combattre habilement cette maladie par le seul moyen de l'injection : ce moyen est celui que l'on préfère de nos jours dans les hôpitaux de France : pour l'exécuter, on se sert avec un succès inespéré d'une eau légèrement alcaline, d'une infusion vineuse de roses de Provins, etc. Plusieurs chirurgiens ont recours à l'alkool; le vin pur pourroit servir. Je m'arrête à ce procédé, parce qu'il a rarement des inconvéniens. M. Larrey, témoin de quelque accident produit par cette méthode, avoit modifié un procédé de Monro, et avoit proposé d'introduire dans la poche séreuse, par la canule du trois-quarts, une sonde de gomme élastique, dont la fonction seroit d'évacuer successivement la matière épanchée, et de phlogoser le péridideme selon le besoin : par ce moyen,

les vaisseaux s'oblitèrent, et la source de l'exhalation se tarit. J'ai vu toutefois que la méthode usitée n'étoit guère nuisible qu'aux individus accidentellement doués d'une susceptibilité nerveuse trop irritable : mais cet inconvénient n'est-il pas aussi celui de tous les procédés opératoires ? Lorsqu'on travaille à la guérison de l'hydroschéonie par la méthode de l'injection, cette opération est souvent suivie pendant quelques jours d'une tuméfaction extraordinaire, dont M. Béclard a étudié le mécanisme avec un soin particulier. Quelques anatomistes pensent que c'est le testicule même qui se gonfle, et qui remplit ainsi totalement la cavité qui le renferme; M. Béclard assure au contraire qu'il s'opère dans cette circonstance, une véritable hydropisie active provenant de l'irritation du pérididdyme. Les diverses raisons qu'il en donne paroissent très-plausibles. Cet habile anatomiste a d'ailleurs ouvert le cadavre d'un homme qui avoit succombé à une autre maladie pendant le traitement de l'hydroschéonie par la méthode de l'injection. Il a trouvé que la cavité du pérididdyme étoit pleine de sérosité et de flocons d'albumine, comme cela s'observe dans l'hydrothorax, dans l'hydropéricardie, etc. Au surplus, combien de points en physiologie sur lesquels l'art n'en est encore qu'aux conjectures!

GENRE VIII.

HYDROMÊTRE. Hydrometra.

L'Hydromêtre se manifeste par une tumeur de l'hypogastre qui s'accroît par degrés insensibles, et qui conserve assez constamment la forme de l'utérus. Il est très-facile, en comprimant cet organe avec adresse, d'y distinguer une fluctuation. La malade, étant couchée, sent elle-même le poids d'un liquide étranger qui l'incommode et qui porte sur les deux côtés du bas-ventre :

1ère *Espèce.* L'Hydromêtre idiopathique. *Hydrometra idiopathica.* Il faut nommer ainsi l'hydropisie utérine qui est indépendante de toute autre affection de l'économie animale; elle se déclare sans cause apparente pendant et hors l'état de la grossesse.

2ème *Esp.* L'Hydromêtre symptomatique. *Hydrometra symptomatica.* Je nomme ainsi celle qui dépend de la présence d'un squirrhe, d'un polype ou d'une tumeur quelconque développée dans l'intérieur de la matrice. Cette espèce est pour le moins aussi fréquente que la précédente.

3ème *Esp.* L'Hydromêtre enkystée. *Hydrometra saccata.* Cette espèce a son siége dans les ovaires ou dans les trompes de Falloppe; mais rien n'est plus équivoque que les signes allégués par les auteurs pour la faire reconnoître : ce n'est guère qu'après la mort des malades qu'on acquiert la conviction de son existence. J'ai eu l'occasion d'en observer un grand nombre à l'hospice de la Salpêtrière, lorsque j'étudiois la médecine sous la direction du célèbre professeur Pinel. Si les femmes sont encore dans l'âge de la conception, on peut confondre quelquefois cette hydropisie enkystée avec la grossesse, parce qu'il y a toujours altération de la faculté menstruelle; dans

le cas contraire, si elles sont vieilles, on peut la prendre pour une tumeur squirrheuse de la matrice ou de l'ovaire. Cependant, il est des circonstances où on y distingue une fluctuation très-sensible; cette maladie diffère alors de l'ascite, parce qu'elle est circonscrite: l'abdomen est d'ailleurs plus tendu du côté malade. Au surplus, il est un signe qu'il faut joindre à tous ceux rapportés par les auteurs, et dont on doit l'indication à M. Voisin, chirurgien en chef de l'hôpital civil de Versailles. Ce praticien a remarqué que, toutes les fois que l'hydropisie existe dans l'ovaire ou dans l'une des trompes de Falloppe, la matrice se déplace à mesure que ces parties acquièrent plus de développement par l'épanchement de la sérosité; cet organe occupe une place plus élevée dans l'hypogastre, en sorte qu'il est très-difficile de l'atteindre par le toucher.

Tableau de l'Hydromètre. Nous avons eu l'occasion de donner des soins à plusieurs femmes attaquées de l'hydropisie utérine, dans les salles de l'hôpital Saint-Louis. Cette affection se manifeste par plusieurs symptômes qui ont quelque analogie avec ceux de la grossesse; les femmes éprouvent des dégoûts, des nausées, des anorexies, des appétits singuliers et dépravés, des anxiétés dans la région précordiale, et un état de langueur indéfinissable; il en est qui disent sentir un mouvement bizarre d'ondulation dans l'intérieur de l'abdomen: cependant, quand l'utérus est très-plein, il est certainement impossible qu'on s'aperçoive de la moindre fluctuation dans cet organe; les malades trouvent d'ailleurs une grande difficulté à marcher et pour fléchir le tronc en avant. On remarque ordinairement sur leur visage tous les traits de la physionomie des hydropiques; leur teint est d'un pâle viridescent, souvent plombé; la caroncule lacrymale est d'une blancheur extraordinaire; les seins sont flasques et affaissés, les cuisses, les jambes et les pieds plus ou moins frappés de tuméfaction; toutes les fonctions languissent; la respiration surtout est laborieuse et pénible. L'hydromètre se trouve souvent compliquée de l'état de gestation; il peut se former des accumulations de matière séreuse hors la poche de l'amnios. Les accoucheurs sont à même de remarquer fort souvent ce phénomène; le ventre alors acquiert un volume monstrueux, au point de faire croire à l'existence de plusieurs jumeaux; quelquefois aussi, dans ces circonstances, il se manifeste des douleurs soudaines et inattendues; l'orifice de l'utérus s'ouvre, et il s'en écoule une prodigieuse quantité de flux séreux, sans qu'il y ait mélange d'aucune matière sanguinolente. Au surplus, ces expulsions subites et spontanées de liquide exhalé aux parois internes de l'utérus ont également lieu chez des femmes que leur âge met à l'abri de tout soupçon de grossesse. Madame la princesse de R..., douairière, a présenté plusieurs fois cet étonnant phénomène; après avoir éprouvé les symptômes caractéristiques d'une hydromètre, elle perdit par le vagin plusieurs pintes d'un liquide clair et transparent; ces déperditions se sont renouvelées dans la même nuit au point que tous les matelas de son lit étoient imprégnés de cette matière séreuse. Cette observation rappelle un fait intéressant cité par Fernel, et qu'il est curieux

de rappeler ; il parle d'une femme qui, à chaque époque menstruelle, rendoit par l'utérus une si grande quantité d'une eau limpide et de couleur citrine, qu'on pouvoit en remplir plusieurs bassins ; ensuite le ventre s'affaissoit, et les règles couloient sans interruption. Le mois suivant, elle éprouva un épanchement semblable; cependant elle guérit peu de temps après, et accoucha d'un enfant fort et bien constitué. J'ajouterai, pour achever ce tableau de l'hydropisie utérine, qu'il peut s'opérer dans la poche même de l'amnios une collection tellement abondante de sérosité, que l'existence vitale du fœtus en soit menacée. Je renvoie mes lecteurs aux observations sans nombre que les livres de notre art contiennent sur cet intéressant sujet, dont M. Chaussier s'occupe avec tant de talent et de distinction.

L'hydromètre enkystée se forme d'une manière lente et progressive; elle a lieu dans les ovaires ou dans les trompes de Falloppe : cette tumeur, qui peut devenir prodigieuse dans son développement, est circonscrite dans le lieu qu'elle occupe, et la région abdominale qui lui correspond est toujours plus tendue et plus rénitente ; les menstrues sont communément suspendues. Les malades disent éprouver la sensation d'un poids extraordinaire dans le côté malade ; la cuisse de ce même côté est œdémateuse et tuméfiée ; on aperçoit à sa surface des varices qui se prononcent davantage après des efforts, des fatigues, ou après une longue course. Je ne sais quel auteur a écrit qu'il s'opéroit dans les tégumens de ce membre une exsudation cutanée qui n'a pas lieu dans la cuisse correspondante. Je ne puis dire si ce signe est aussi constant qu'il l'a prétendu; je ne puis pas non plus assigner les caractères qui distinguent l'hydropisie des ovaires de celle des trompes utérines ; ce que j'affirme, c'est que, par hypertrophie, ces organes acquièrent une épaisseur que l'intelligence commune conçoit à peine ; leur volume augmente dès-lors au point de devenir un fardeau très-fatigant pour les femmes qui sont destinées à le porter le reste de leur vie. A la Salpêtrière, on trouva par la dissection un ovaire qui, avec la matière épanchée, pesoit cinquante livres. Lorsqu'on examine avec quelque attention cette matière, on juge qu'elle est susceptible de plusieurs dégénérations qui mériteroient une étude approfondie. Sa couleur est communément d'un jaune citron ; dans d'autres cas, elle est rougeâtre ; quelquefois aussi elle est d'un vert pâle, et présente un aspect purulent, ou celui du fromage pourri. On a cité l'histoire d'une pauvre fille d'Utrecht, qui avoit dans les trompes de l'utérus dix livres d'une liqueur visqueuse contenant une multitude de vésicules où se trouvoient sans doute des hydatides. Il est enfin des circonstances où les eaux peuvent demeurer plusieurs années dans leur kyste sans contracter aucune corruption ; c'est presque toujours un accident particulier qui détermine la conversion de ces organes en gangrène et en putrilage, et alors les malades se trouvent dans un péril imminent.

CAUSES ORGANIQUES. Les causes organiques de l'hydromètre sont les mêmes que celles des autres espèces d'hydropisie ; c'est un défaut de rapport entre la fonction inhalante et la fonction exhalante des absorbans. On voit qu'elle se manifeste communément chez les femmes dont les menstrues sont accidentellement supprimées ; elle est surtout fréquente à l'époque de la cessation de ce flux, époque orageuse pour un grand nombre d'entre elles, et qui amène de grands maux. Celles qui ont été chlorotiques dans leur jeunesse y sont plus sujettes que d'autres. On observe aussi que la plupart des femmes qui ont été précédemment atteintes de cette hydropisie, sont devenues stériles ; ce qui prouve que l'utérus étoit déjà frappé d'une foiblesse radicale dans son organisation.

CAUSES EXTÉRIEURES. L'hydromètre peut se développer à la suite des longues peines, par l'effet d'une grande crainte ou d'une vive frayeur, à la suite d'une chute ou d'une violente percussion, etc. ; elle a été quelquefois le résultat des imprudentes manœuvres d'un accoucheur peu instruit ou peu exercé.

TRAITEMENT CURATIF. L'indication générale est de favoriser la résorption de la matière épanchée. Cette résolution s'opère parfois spontanément, et par le seul pouvoir de la nature. On fait usage des vomitifs, des purgatifs, des diurétiques, des hydragogues et autres substances analogues ; il faut entretenir soigneusement la liberté de toutes les sécrétions, et soumettre les malades à un exercice modéré, mais surtout agréable. On a proposé d'appliquer aux hydromètres enkystées les procédés salutaires de la chirurgie ; on a cité l'observation d'une jeune fille chez laquelle l'opération de la paracentèse fut exécutée un grand nombre de fois, ce qui du moins servit à prolonger son existence. Pourquoi ne pas la tenter, à l'exemple de plusieurs chirurgiens qui n'ont pas eu sujet de s'en repentir ? Qui empêcheroit de pratiquer une incision à l'ovaire, dans la partie la plus déclive, pour en expulser tout le contenu ? Au surplus, si l'on jugeoit cette opération nécessaire et profitable, il conviendroit de reporter notre attention sur les observations particulières de M. le docteur Voisin, dont j'ai fait mention plus haut, relativement à l'espèce de déplacement qu'éprouve la matrice dans les cas d'hydropisies des ovaires et des trompes utérines. Ce chirurgien a démontré, par des faits bien vus et bien constatés, qu'à mesure que ces parties augmentent de masse et de volume, elles entraînent ce viscère en haut, et changent tous ses rapports de situation. Il importe de connoître ce phénomène, pour ne pas s'exposer à blesser l'utérus avec l'instrument, dans la circonstance où l'on voudroit obtenir la guérison de l'hydromètre par le secours de la ponction. Il cite une expérience malheureuse faite par un de ses collègues chez une femme âgée d'environ quarante ans. Cette femme subit la paracentèse dans le lieu ordinaire d'élection, attendu que la maladie offroit l'aspect d'une véritable hydropisie ascite. Qu'arriva-t-il ? On vit s'écouler à

peine quatre livres d'un liquide incolore. C'est en vain qu'on introduisit un stylet dans la canule, pour la débarrasser de tous les obstacles qu'on croyoit pouvoir l'obstruer; trois jours après, la malade mourut après plusieurs défaillances successives. L'ouverture du cadavre démontra que l'utérus étoit tellement élevé dans l'intérieur de l'abdomen, qu'il avoit été rencontré et perforé par l'instrument de l'opérateur. Cette considération est de la plus grande utilité ; la maladie dont il s'agit enlève tant de femmes à la société, particulièrement à l'âge du retour, que rien n'est plus pressant que de répandre un nouveau jour sur une matière aussi obscure. Parmi les jouissances que procure l'exercice de notre profession, je n'en connois pas de plus douce que celle de rendre une mère à ses enfans.

GENRE IX.

HYDROPHTHALMIE. HYDROPHTHALMIA.

Cette maladie est rare; mais elle n'en doit pas moins obtenir son rang dans un cadre nosologique : elle détermine un gonflement considérable de toute la capacité de l'œil; il convient de la considérer, comme les autres hydropisies, sous deux points de vue différens :

1ère *Espèce.* L'Hydrophthalmie idiopathique. *Hydrophthalmia idiopathica.* J'appelle ainsi celle qui se manifeste indépendamment de toute autre altération de l'économie animale ; il est hors de doute qu'elle existe. Les auteurs les plus authentiques en citent des exemples.

2ème *Esp.* L'Hydrophthalmie symptomatique. *Hydrophthalmia symptomatica.* Cette hydropisie vient très-souvent à la suite des phlegmasies du globe oculaire ; je l'ai vue se manifestant comme symptôme dans le cours d'une affection syphilitique très-intense ; elle suit la dégénérescence des membranes et des humeurs qui entrent dans la composition physique de l'œil.

Tableau de l'Hydrophthalmie. L'hydrophthalmie se forme par un mécanisme absolument analogue à celui des autres hydropisies ; mais l'organe est d'une structure si délicate et si compliquée, que la moindre altération donne lieu aux phénomènes les plus extraordinaires; le premier de ces phénomènes est sans contredit la tuméfaction du globe oculaire dans toutes ses dimensions, à mesure que la sérosité envahit, occupe et abreuve les interstices celluleuses des vaisseaux, des nerfs, des membranes, etc. Les chambres antérieure et postérieure en sont remplies : c'est alors que l'œil est presque chassé de son orbite, et que les paupières cessent de le recouvrir. On est frappé de l'élévation et de la proéminence de la cornée, de la dépression de l'iris et de l'immobilité de la pupille, qui tantôt est plus large, et tantôt plus étroite; la faculté visuelle s'affoiblit de jour en jour, surtout lorsqu'aux troubles survenus dans les fonctions des exhalans vient se joindre l'épaississement accidentel des

tuniques, et la dépravation secondaire des trois humeurs, qui ont une destination si admirable dans l'exercice de la vue : le malade est sans cesse offusqué par des nuages.

C'est mal à propos que les pathologistes ont donné comme des symptômes constans de l'hydrophthalmie les douleurs obtuses et tensives au fond du globe ; ces douleurs appartiennent plutôt à l'ophthalmie, quoiqu'elles se montrent quelquefois dans la maladie que nous décrivons ; une migraine sourde et intolérable s'établit souvent sur le côté où siége cette horrible infiltration. Les nerfs de la face y participent dans quelques circonstances, au point qu'un de ces malades s'imaginoit avoir toutes les souffrances du tic le plus invétéré ; son cerveau étoit comme frappé de stupeur ; il ne pouvoit goûter le moindre repos, même après les plus grandes fatigues ; son visage étoit baigné de larmes involontaires : lorsqu'il étoit couché dans son lit, cette tumeur aqueuse le rendoit si monstrueux, que mes élèves croyoient voir la tête d'un bœuf auquel on avoit coupé les cornes. L'expression aussi énergique qu'ancienne de *buphthalmie* convenoit certainement à son état. Mes lecteurs ne doivent pas confondre la maladie que je décris avec celle qui résulte de l'accroissement morbifique, et de la dégénération de l'humeur vitrée. Cette dernière affection a des caractères qui lui sont propres, et dont il sera question dans une autre partie de cet ouvrage. L'hydrophthalmie inspire communément une grande terreur à ceux qui en sont atteints. Quel est l'homme qui ne préférât perdre une main ou tout autre membre des plus précieux plutôt que d'être privé de la faculté de voir ? *Nec immeritò, nam adhuc sub judice lis est, an majus inferri damnum possit quàm quod oculi privatione infertur ? Nonne enim deplorandum est infortunium, cùm cæcus cimmeriis continuis involutus tenebris, objecta suæ manus tactu judicare et determinare videtur, et quanquam quis oculis carens ad celebratissimi illius cæci manus oculatus perveniret, ut colores omnes et variegatos dijudicaret, major tamen si non fides, delectamentum tamen majus est, si oculis et colores et objecta videri possunt omnia.*

Causes Organiques. On peut rapporter à trois chefs principaux les causes organiques qui déterminent le développement de l'hydrophthalmie. Il peut s'opérer une exhalation active dans l'intérieur du globe de l'œil par les progrès rapides et presque foudroyans d'une violente ophthalmie. Dans un deuxième cas, c'est un relâchement des vaisseaux capillaires qui donne lieu à ces funestes épanchemens ; il suffit que la force tonique de ces vaisseaux soit radicalement débilitée pour que la résorption de la sérosité cesse d'avoir lieu. Enfin, il est des hydrophthalmies qui tiennent à des tubercules, à des squirrhes, à des engorgemens intérieurs, etc. Est-ce le même ordre de vaisseaux qui fournit les trois humeurs qui servent au mécanisme de la vision ? Ce mystère seroit intéressant à découvrir ; le défaut de leur renouvellement par l'effet d'une maladie

quelconque doit sans doute les faire dégénérer; l'humeur aqueuse subit quelquefois un accroissement nuisible à ses fonctions. Les individus engendrés et venus au monde avec un système lymphatique radicalement affoibli sont surtout disposés à éprouver ces amas de sérosité qui encombrent parfois les deux chambres de l'œil. Cette maladie est d'ailleurs de tous les âges; nous l'avons observée en dernier lieu chez un garçon de dix ans, qui portoit à la paupière supérieure du côté gauche un ulcère scrophuleux d'une nature très-grave.

Causes extérieures. Toutes les causes extérieures influent, pour ainsi dire, sur un organe aussi sensible, aussi irritable que celui de la vue. C'est ainsi que la plupart des maladies dont cet organe est susceptible viennent d'une inconstance dans la température, et spécialement d'un froid excessif. Il faut s'abstenir de vivre dans un climat humide et sous un ciel habituellement chargé de brouillards. Une blessure dans l'œil peut y devenir une cause mécanique d'hydropisie; une balle qui auroit traversé cet organe pourroit produire le même effet; une substance caustique, mal à propos appliquée à sa surface, pourroit aussi, dans quelques circonstances, irriter les capillaires artériels et provoquer une exhalation abondante dans ses membranes.

Traitement curatif. Il est souvent difficile de combattre avec quelque efficacité une hydropisie aussi rebelle que pernicieuse. On donne les sucs de pissenlit, de bourrache, de chicorée et autres plantes diurétiques. Mais qu'espérer de cette multitude de remèdes que les auteurs préconisent avec tant d'emphase dans leurs ouvrages? Les moyens chirurgicaux n'ont pas été infructueux. Si l'hydrophthalmie étoit active, on pourroit appliquer quelques sangsues aux tempes. On connoît les essais de Nuck, qui a pratiqué en pareil cas la paracentèse. Les astringens ne conviennent qu'après cette opération, qui est en général fort utile; si on en usoit trop tôt, ils accroîtroient la phlogose. Je pense qu'il seroit avantageux d'appliquer des sétons, des cautères, des vésicatoires. On a proposé les ventouses scarifiées au cou ou à la nuque. Dans tous les cas, le malade doit s'astreindre à un régime doux, et s'abstenir surtout d'alimens épicés.

GENRE X.

HYDRARTHROSIE. Hydrarthrosis.

Cette maladie s'est rarement montrée à l'observation des médecins; peut-être aussi a-t-elle été méconnue. Son siége le plus familier est dans les articulations ginglymoïdales. Nous avons recueilli assez de faits pour constater les deux espèces suivantes:

1ère *Espèce*. L'Hydrarthrosie idiopathique. *Hydrarthrosis idiopathica.* Nous désignons ainsi celle qui se manifeste par une simple irritation des surfaces articulaires qui exhalent la synovie. Une

telle irritation peut quelquefois déterminer avec excès la filtration de ce fluide visqueux, dont la fonction est de rendre les mouvemens des membres plus souples et plus faciles. Cet accident constitue une véritable hydropisie, qui résiste plus ou moins aux procédés de l'art.

2ème *Esp.* L'Hydrarthrosie symptomatique. *Hydrarthrosis symptomatica.* La goutte, le rhumatisme, la syphilis, les scrophules, ont une influence délétère sur le système entier des articulations. Ces maladies font dégénérer la synovie, et, dans quelques circonstances, favorisent son accumulation dans la capsule qui la renferme. L'hydrarthrosie symptomatique est bien plus fréquente que la précédente.

Tableau de l'Hydrarthrosie. L'hydrarthrosie se manifeste ordinairement à l'un des genoux, quelquefois à l'une des articulations scapulo-humérales, par une tumeur molle, élastique, fluctuante au toucher; cette tumeur s'accroît insensiblement sans exciter aucune irritation apparente sur la peau, et sans produire le moindre changement dans sa couleur. Le volume de cet apostème est relatif à la quantité de synovie épanchée. Il est vrai qu'on ne lui permet guère de s'accroître, et qu'on s'empresse communément d'évacuer le liquide par une opération, avant que la maladie ait eu le temps de faire des progrès. Les individus qui se trouvent atteints de l'hydrarthrosie éprouvent communément peu de douleurs, lorsqu'ils gardent un parfait repos; mais le moindre mouvement suffit quelquefois chez eux pour provoquer les plus vives souffrances. La plupart se plaignent d'un malaise extraordinaire quand l'atmosphère se charge d'électricité pour tourner à l'orage.

On conçoit aisément que la forme des tumeurs synoviales doit changer selon les attitudes variées que prennent les malades; souvent leur surface est inégale et bosselée, parce qu'il est des endroits de la peau qui, étant plus foibles, présentent moins de résistance à l'impulsion du fluide qu'elles contiennent. Ces renflemens se remarquent principalement à la partie antérieure et aux parties latérales de l'articulation affectée, surtout quand on peut opérer la flexion du genou : dans le cas contraire, quand la jambe est étendue, la matière épanchée se répand dans un plus grand espace, ce qui rend la tumeur moins dure et moins rénitente; elle cède alors facilement sous le doigt qui la presse. J'ai déjà dit que l'hydrarthrosie se montroit rarement à l'observation. Toutefois, pendant le cours d'un hiver très-rigoureux, un domestique qui servoit l'hôpital Saint-Louis tomba avec force sur ses deux genoux, dans une cour qui étoit alors couverte de glace. Lorsqu'on le releva, il étoit frappé d'une hémiplégie, qui fut néanmoins traitée avec quelque succès par les remèdes ordinaires. Pour rendre cette guérison plus stable, nous le soumîmes pendant une vingtaine de jours à l'action stimulante du galvanisme; mais à la longue, cet individu éprouva au genou droit un engourdissement particulier et une tuméfaction extraordinaire. Bientôt il n'y eut

plus le moindre doute sur l'existence d'un épanchement qui croissoit et distendoit successivement la membrane synoviale ; tous les signes de l'hydrarthrosie existoient en lui ; la rotule s'écartoit de la poulie articulaire, et la fluctuation étoit manifeste ; il souffroit des douleurs aiguës qui sembloient doubler d'intensité pendant la nuit : on l'auroit sans doute délivré de ses tourmens par une opération salutaire ; mais il fut soudainement enlevé par une récidive apoplectique, à quatorze mois de distance depuis la première attaque.

Causes organiques. On sait que le liquide synovial a la plus parfaite analogie avec celui qui lubrifie les autres membranes séreuses ; qu'il éprouve une influence analogue d'un violent état de phlegmasie des divers menstrues chimiques auxquels on le soumet, de l'action du calorique, etc., qu'il remplit des fonctions identiques. Les mêmes causes organiques peuvent donc déterminer son épanchement et ses diverses altérations. Les maladies chroniques qui affoiblissent tant les vaisseaux lymphatiques peuvent imprimer une sorte de relâchement aux surfaces articulaires, et empêcher la rosée lubrifiante, qui s'est déjà exhalée avec trop d'abondance, de reprendre la route des absorbans. Si cet accident est plus rare dans les articulations que dans le thorax ou dans l'abdomen, c'est que rien n'égale la mécanique merveilleuse qui a présidé à la combinaison de ces parties, comme si la nature avoit voulu protéger davantage ceux des ressorts de notre organisme, qui sont le plus exposés aux atteintes des agens extérieurs. Il est une autre cause dont il faut tenir un compte particulier. Il se forme presque toujours dans les capsules des jointures des concrétions tophacées, souvent même de petits corps cartilagineux, qui, devenus, pour ainsi dire, étrangers à notre économie, irritent les surfaces exhalantes par un frottement continuel. La syphilis, le mal scrophuleux, et les affections qui appartiennent à la famille des Arthroses, telles que les affections rhumatismales et goutteuses, sont encore des causes actives de l'hydropisie articulaire.

Causes extérieures. Presque toutes les hydrarthrosies accidentelles se déclarent chez des individus qui, par état, sont assujettis à des marches forcées. De là vient que les militaires y sont plus fréquemment exposés que les autres individus. Les coureurs s'exposent pareillement à avoir la membrane synoviale phlogosée, et en Angleterre surtout, quelques-uns d'entre eux ont éprouvé des hydropisies articulaires. Les faits que nous avons observés à l'hôpital Saint-Louis devoient leur origine à des marches forcées, à des chutes. Toutes les circonstances qui peuvent opérer une distension extraordinaire de l'articulation doivent influer sur le développement de l'hydrarthrosie. Je doute que le froid ait jamais produit dans cette circonstance les effets que lui attribuent certains auteurs dans le développement de cette affection.

Traitement curatif. Dans l'hydrarthrosie commençante, on applique des cataplasmes émolliens sur l'articulation engorgée. On prévient la phlogose locale qui s'y établit, par l'apposition de quelques sangsues ou par des cataplasmes émolliens. On fait des frictions avec le liniment volatil; on a recours aux fomentations résolutives ou astringentes, aux compresses trempées dans l'eau végéto-minérale. Les vésicatoires ne sont pas sans avantage, ainsi que les ventouses et le moxa. Dans d'autres cas, les topiques opiacés sont certainement préférables. On expose la partie malade aux fumigations aromatiques de tous les genres. Il faudroit essayer les douches sulfureuses à l'arrosoir. Il faudroit aussi recourir aux affusions froides avec l'eau de mer. Si tous ces moyens sont insuffisans, si l'hydrarthrosie a fait des progrès considérables, il n'y a point à balancer, il faut donner une issue à l'épanchement. On peut recourir à la ponction par le moyen du trois-quarts : malgré les dangers que cette opération présente, si la synovie est trop visqueuse et trop épaisse pour s'écouler par une semblable ouverture, on pratique une incision sur l'une des parties latérales de la rotule, et l'on pénètre ainsi jusque dans l'intérieur de l'articulation. Quand la collection séreuse est totalement vidée, on pratique des injections dessiccatives dans l'intérieur de la plaie; on rapproche ses bords, et on attend tout de la nature. M. le docteur Savarin-Marestan, qui s'étoit beaucoup occupé des hydropisies articulaires, a publié dans le temps une observation fort intéressante, relativement à un militaire traité avec un plein succès par M. le professeur Chaussier. Ce jeune homme, à la suite des fatigues de la guerre et d'un voyage très-pénible, sentit au genou gauche une sorte de débilité à laquelle il ne fit pas d'abord grande attention : cependant, il lui arrivoit parfois d'être instantanément arrêté dans sa marche. Un jour les douleurs revinrent plus intenses, et l'articulation se gonfla; le chirurgien de son régiment lui donna quelques soins qui ne firent que pallier son mal, et il se livra encore à ses travaux ordinaires. Mais de nouveaux accidens étant survenus, et l'ayant mis dans l'impuissance absolue de continuer son service, il fut envoyé à Dijon, sa ville natale. C'est là que M. Chaussier eut occasion de l'examiner et de constater l'existence de l'hydropisie articulaire. Cet habile praticien, pour bien s'assurer de la nature de cette affection, fit exécuter plusieurs mouvemens au membre affecté : c'est alors que le malade se plaignit d'un sentiment vif de douleur. Cette douleur subite étoit, disoit-il, occasionnée par deux osselets qui existoient dans la tumeur aqueuse, et qu'il falloit déplacer pour ne pas en être inquiété. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que ce jeune soldat, qui avoit fait lui-même une étude particulière de ces deux corps, les ramenoit à volonté par le secours de ses doigts au côté externe du genou. M. Chaussier, convaincu que l'hydrarthrosie étoit en grande partie déterminée par la présence de ces corps étrangers dans la membrane synoviale, prit aussitôt le parti de l'en délivrer. Il

procéda à l'extraction de ces corps par une incision longitudinale habilement dirigée, vida la capsule de tout le liquide qu'elle contenoit, réunit les bords de la plaie, les agglutina avec du taffetas gommé, et enveloppa l'articulation de compresses imprégnées d'eau saturnine et opiacée. L'opération réussit au-delà de tout espoir.

GENRE XI.

CHLOROSE. Chlorosis.

L'étude de la chlorose est d'un extrême intérêt pour le pathologiste; les phénomènes qu'elle présente doivent la faire rapporter irrévocablement à la famille des leucoses : on lui a donné une multitude de noms différens; on l'a successivement désignée sous ceux de *pâles couleurs*, d'*ictère blanc*, de *fièvre blanche*, de *maladie des vierges*, de *cachexie virginale*, de *fièvre d'amour*, etc. Les femmes sont susceptibles d'en être atteintes aussi-bien que les jeunes filles : j'ai eu occasion de m'en convaincre par plusieurs observations. Le célèbre professeur Cabanis prétendoit aussi l'avoir remarquée chez les garçons, quoique ce cas soit infiniment rare. Les anciens ont eu connoissance de la chlorose; mais ils ne l'envisageoient que comme le symptôme d'une autre affection. Ce n'est que dans ces temps modernes qu'on a commencé à la décrire comme une maladie essentielle et primitive. Il faut en conséquence établir les deux espèces suivantes :

1ère *Espèce*. La Chlorose idiopathique. *Chlorosis idiopathica*. C'est celle qui se manifeste chez les jeunes filles ou chez les jeunes femmes, sans aucune cause physique apparente. Dans cette espèce, les règles coulent avec difficulté; il y a de l'anorexie, de la dyspepsie et des vomissemens d'une matière muqueuse dont la saveur est très-acide. Le visage est d'un pâle verdâtre très-prononcé; les yeux sont cernés d'un cercle bleuâtre ou noirâtre; il se manifeste souvent de la bouffissure dans le tissu cellulaire de la face, et un gonflement particulier dans les malléoles des pieds. Les malades éprouvent des lassitudes continuelles dans tous les membres, et un état de langueur dans toutes les fonctions.

2ème *Esp*. La Chlorose symptomatique. *Chlorosis symptomatica*. Cette espèce est d'ordinaire la suite d'une dégénération particulière des tissus blancs de l'économie animale, d'une interruption accidentelle de l'accroissement physique, d'un empêchement des menstrues, d'un engorgement des organes digestifs ou des glandes qui abondent dans le mésentère, etc. Parmi les chloroses consécutives, je puis citer celle de madame de G***, qui en avoit été atteinte, d'abord à l'âge de quinze ans, et deux fois depuis son mariage; elle étoit naturellement couperosée. Un fait très-extraordinaire, c'est que l'éruption boutonneuse du visage s'évanouissoit pendant toute la durée des pâles-couleurs; mais quand celles-ci disparoissoient par l'emploi des pilules de Fuller, l'éruption se remontroit avec autant d'intensité qu'auparavant.

Tableau de la Chlorose. Les phénomènes extérieurs par lesquels se manifeste cette maladie suffiroient pour la faire reconnoître. Le visage est d'une pâleur verdâtre, quelquefois nuancé d'une teinte jaune ou livide. Les yeux sont ternes et entourés d'un cercle bleuâtre; les gencives, ainsi que les lèvres, n'ont ni coloris, ni fraîcheur; les veines superficielles de la face sont presque dépourvues de sang. J'ai observé plusieurs jeunes filles chlorotiques qui, lorsqu'elles étoient immobiles et couchées, ressembloient, par leur étonnante blancheur, à des statues de marbre. Cette blancheur, qui égale celle de l'albâtre, contraste singulièrement avec la rougeur momentanée de leurs joues, lorsqu'elles sont agitées par quelque affection morale. Quand elles assistent à un spectacle, ou qu'elles approchent du feu, elles rappellent ces figures de cire qu'on étale sur les boulevards pour distraire la curiosité publique. Souvent les mains et les pieds sont froids et se tuméfient aux approches du soir. Elles ont presque toujours une démarche foible et indolente; elles sont ennemies de tout exercice, et le moindre mouvement les fatigue à l'excès. Dans les établissemens consacrés à l'éducation, on les voit souvent assises ou inactives, pendant que leurs compagnes jouent, folâtrent, et se livrent à tous les amusemens de leur âge. Si on veut les contraindre à courir, à gravir sur un lieu élevé, à monter seulement les degrés d'un appartement, la respiration s'embarrasse et la dyspnée vient se joindre à des palpitations suffocantes. On en voit dans les sociétés qui sont obligées de quitter la danse. En général, le pouls se montre petit et pourtant rapide dans le cours de cette affection. Il en est qui ont, par intervalles, de véritables accès de leucopyrie, et qui se sentent consumées par une chaleur intérieure. J'en ai pourtant rencontré une dont les artères battoient avec une extrême violence, et qui prétendoit éprouver la sensation d'un battement très-incommode sur toute la périphérie de la peau.

Tous les auteurs ont fait mention des caractères de la dyspepsie, qui est un des phénomènes principaux de l'affection dont il s'agit. L'appétit est augmenté, diminué ou singulièrement perverti. En effet, les malades désirent non-seulement des choses qui servent rarement de nourriture; mais elles recherchent avidement les substances les moins alimentaires et les plus contraires à la santé, telles que la craie, la chaux, le charbon, la cendre. Une demoiselle de province avoit un goût irrésistible pour la terre glaise; elle en faisoit furtivement une provision considérable tous les soirs, et en mangeoit toute la nuit; elle en prenoit une telle quantité, que le lendemain elle étoit forcée de passer deux heures à se nettoyer la bouche toute pleine de grains de sable. Une autre jeune personne déroboit à ses parens des bouts de chandelle pour s'en rassasier en cachette. Ces fantaisies extraordinaires s'expriment parfois avec une violence prodigieuse, et pour ainsi dire maniaque. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'alors les meilleurs alimens excitent le dégoût, la nausée, le vomissement : on observe d'ailleurs chez les malades tous les signes de l'appareil saburral, tels que le gonflement de l'estomac, les éructations, les

sensations d'amertume dans l'intérieur de la bouche, la langue sale, et souvent recouverte d'une sorte de couenne blanchâtre, des rapports aigres et nidoreux, etc. Une continuelle gastrodynie tourmente ces jeunes malades; elles ont pour l'ordinaire le ventre constipé. Les urines sont tantôt pâles et inodores, tantôt épaisses, bourbeuses et fétides; la menstruation est nulle, ou du moins très-laborieuse.

Le caractère moral des filles chlorotiques est digne d'observation : elles sont d'une susceptibilité nerveuse singulière ; la moindre contrariété les irrite ; elles sont pensives, tristes et mélancoliques sans sujet ; elles recherchent la solitude : ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la même cause qui met en jeu dans cette maladie les volitions et les caprices de l'estomac excite en elles des désirs extraordinaires dans un organe non moins important; elles sont précoces en amour, prennent de la passion pour la lecture des romans, et allument sans cesse leur imagination par des rêveries chimériques ; aussi leur physionomie offre-t-elle le plus souvent tous les traits qui révèlent une âme sensible. L'expression molle et langoureuse de leurs regards, leurs joues pâles qui se colorent à chaque instant par le vif incarnat d'une pudeur alarmée, leurs attitudes douces et gracieuses, etc., tout annonce qu'elles prennent la part la plus active aux impressions qu'on leur communique. C'est surtout dans les provinces que l'énergie de leurs sentimens s'accroît par la contrainte et la surveillance. J'ai recueilli beaucoup de faits sur cette affection; je me borne à exposer le suivant: Elisabeth Malbeau, âgée de dix-huit ans, infirmière à l'hôpital Saint-Louis, ayant une peau blanche et un teint peu coloré, avoit manifesté depuis sa naissance la santé la plus foible et la plus chancelante. A l'époque de sa puberté, elle fut attaquée d'une hydropisie ascite et d'une infiltration des extrémités inférieures. Les divers médicamens qu'on lui administra ne purent parvenir à la guérir complètement : son ventre resta volumineux. Cependant elle vaquoit à ses occupations ordinaires. Dès-lors on vit se manifester chez elle tous les signes d'une menstruation difficile. Parmi ces symptômes précurseurs, il faut surtout faire mention d'un goût excessif et déréglé qu'elle avoit pour le sel, au point qu'elle en faisoit une consommation très-considérable. Cette substance, prise en grande quantité, faisoit disparoître, disoit-elle, des tiraillemens qu'elle éprouvoit dans l'estomac, et la sensation incommode d'une boule qui lui remontoit dans la gorge. Enfin les règles s'établirent, mais de la manière la plus irrégulière; on remarquoit de plus chez cette jeune personne tous les phénomènes qui constituent la marche de la chlorose, c'est-à-dire, la couleur pâle et viridescente de la face, des vertiges, une somnolence continuelle, une pesanteur de tout le corps, une lassitude de tous les membres, un sentiment de tension dans les deux pieds, l'intumescence des jambes et des malléoles, une respiration suffocante au plus léger mouvement, un pouls foible et toujours fébrile, un sentiment de cardialgie après les repas; le matin, des vomissemens muqueux

enfin de la tristesse, et une sorte de mélancolie amoureuse qui lui faisoit constamment rechercher les lieux sombres et écartés.

Causes organiques. Il est certain que dans la chlorose il y a imperfection et foiblesse de la sanguification. Le liquide précieux, qui fait circuler dans tous nos organes la chaleur et la vie, n'a point ici les conditions requises pour se convertir en chair. Cette opinion étoit celle de mon ami Cabanis, et il me semble qu'elle explique assez bien la plupart des phénomènes qui signalent le début, la marche et la terminaison de cette singulière maladie. D'après cette hypothèse, il n'est pas étonnant qu'aux approches de la puberté, quelques petits garçons se soient montrés avec des symptômes qui pouvoient faire présumer en eux l'existence d'une vraie diathèse chlorotique. Cabanis en voyoit un âgé d'environ quinze ans, et qui avoit tété le lait d'une mauvaise nourrice. Son teint étoit d'un jaune vert de pré; ses paupières et ses joues étoient bouffies, ainsi que ses mains et ses jambes. Il ne pouvoit marcher vite, sans être saisi d'anhélation; il étoit habituellement triste, engourdi; mangeoit des substances crayeuses, et particulièrement du charbon; il avoit gratté et défait successivement le mortier des murs de sa chambre, etc. Au surplus, on tomberoit peut-être dans des méprises, si on assignoit trop légèrement à des affections qui attaquent le sexe masculin les caractères de la chlorose. On ne peut douter que, dans presque tous les cas, cette maladie ne dépende d'un retard ou d'un empêchement particulier de l'éruption menstruelle. C'est l'état nerveux de la matrice qui occasionne le pica et tous les désordres digestifs qu'on observe dans cette maladie. Darwin et quelques autres auteurs rapportoient la plupart de ces symptômes à l'action affoiblie des vaisseaux absorbans, particulièrement de ceux de l'organe hépatique. On connoît du reste les rapports d'affinité qui lient la chlorose à l'anasarque. Sous ce point de vue, aucune place ne lui convient mieux que celle qu'elle occupe naturellement dans la famille des leucoses.

Causes extérieures. J'observe que la chlorose est plus fréquente dans les climats où l'ardeur de l'imagination donne à l'utérus un développement précoce; mais, le plus souvent, cette maladie dépend d'une nutrition vicieuse pendant le temps de la lactation. J'ignore jusqu'à quel point une vie trop solitaire ou des premières affections contraintes peuvent influer sur cette maladie. Ce qu'il y a de certain à cet égard, c'est qu'on l'a souvent remarquée chez de jeunes veuves, ainsi que chez des demoiselles qui s'étoient condamnées à la vie retirée du cloître ou aux austérités du célibat. Il est absurde d'avoir écrit que l'abus des jouissances attachées à l'union des sexes pouvoit donner la chlorose. Jamais pareille cause n'a eu pareille influence.

Traitement curatif. Toutes les ressources de l'hygiène doivent être employées pour la guérison de la chlorose. L'exercice à pied et à cheval, les jeux, les promenades, les

spectacles, la danse, les frictions réitérées sur la peau, les bains sulfureux, les douches à l'arrosoir, l'habitation de la campagne dans un air pur et sec, etc., tout cela convient. Il importe de veiller sur les digestions, et par conséquent de prescrire aux malades une excellente nourriture, c'est-à-dire, une nourriture fortifiante : il faut en bannir les assaisonnemens, les salaisons, dont ces sortes de malades se plaisent tant à abuser. Il ne faut pas administrer les emménagogues violens, surtout l'ellébore, la sabine et autres plantes analogues, dont les effets sont plus ou moins préjudiciables. On peut néanmoins mettre en usage les infusions de safran, de petite centaurée, de fleurs de camomille et de feuilles d'oranger; mais aucune plante n'égale l'efficacité de la gentiane et du quinquina. Le vin d'absinthe et le vin d'aunée sont fréquemment employés. Le fer a toujours joué le premier rôle dans le traitement de la chlorose : aussi a-t-on soin de faire prendre aux malades les eaux minérales qui charrient cette substance; celles de Spa ou de Vichy sont très-souvent conseillées. On a indiqué le vin chalybé, les tablettes martiales, et autres préparations analogues, surtout les fameuses pilules de Fuller.

Les saignées, que certains médecins prodiguent sous le vain prétexte qu'il y a arrêt de la menstruation, sont infiniment nuisibles. Toutes les évacuations affoiblissantes ne peuvent que renforcer les symptômes que l'on cherche à combattre; l'application des sangsues est abusive et chimérique; mais on a soumis avec quelque succès plusieurs personnes atteintes d'aménorrhée à l'action bien dirigée de l'électricité et du galvanisme. On a, dans tous les temps, recommandé le mariage, comme un moyen curatif de la maladie qui nous occupe. Il est vrai de dire qu'un grand nombre de jeunes filles chlorotiques guérissent après les premières couches; mais malheureusement un semblable conseil ne peut pas toujours être mis en pratique; et les unions qui se forment d'après de semblables calculs ont souvent des résultats plus nuisibles que favorables au rétablissement de la santé.

GENRE XII.

LEUCOPYRIE. Leucopyria.

Je nomme ainsi cette fièvre dévorante, qui est communément appelée *fièvre hectique* par les auteurs. Elle est au système lymphatique ce que l'angiopyrie est au système sanguin; mais elle n'a pas la même force de réaction : c'est un phénomène qui complique la marche d'une multitude de maladies chroniques. On a été fort embarrassé jusqu'à ce jour pour lui assigner un rang convenable dans les cadres de la nosologie. La leucopyrie a manifestement deux sources dans l'économie animale : elle est tantôt la suite d'un empêchement survenu dans les fonctions les plus importantes pour la conservation du corps,

telles que la digestion, la nutrition, etc.; très-souvent aussi elle est le résultat d'une altération de tissu qui s'établit dans le propre parenchyme des organes qui concourent à ces mêmes fonctions. De cette double origine dérivent deux espèces principales, dont nous allons tracer les caractères :

1ère *Espèce.* La Leucopyrie idiopathique. *Leucopyria idiopathica.* C'est la leucopyrie qui se déclare sans désorganisation d'aucun viscère; on n'y observe que l'amaigrissement du corps, suivi de la chute progressive des forces. L'art triomphe plus facilement de cette espèce que de la suivante : il ne s'agit que de surmonter les obstacles qui s'opposent à l'action des organes nutritifs. Ces obstacles ont souvent été déterminés par une cause morale, etc.

2ème *Esp.* La Leucopyrie symptomatique. *Leucopyria symptomatica.* Cette espèce présente les mêmes symptômes que la précédente; mais elle offre en outre des phénomènes particuliers et relatifs au système d'organes qui est plus ou moins altéré dans son tissu. On la remarque communément dans la phthisie du poumon, dans celle du foie ou des reins, chez les individus qui éprouvent des squirrhes, des cancers ou d'autres dégénérations semblables. Il est rare qu'on parvienne à la guérir. La nature n'a point des moyens de réaction assez puissans pour réparer cette multitude d'altérations qui enchaînent ses efforts : de là vient qu'elle s'épuise sans résultat heureux pour le malade.

Tableau de la Leucopyrie. La leucopyrie s'annonce par des lassitudes et par l'affoiblissement progressif des forces vitales ; l'appétit languit ou se détruit entièrement: on voit néanmoins des individus tourmentés par une faim impérieuse que rien ne peut rassasier ; il survient des troubles dans la digestion, qui est d'ordinaire un acte très-pénible pour ces sortes de malades; ils éprouvent des renvois, des nausées et un malaise continuel dans la région précordiale; ils sont consumés par une chaleur intérieure, qui augmente surtout après les repas ou aux approches de la nuit. Il est d'autres momens de la journée qui semblent être plus particulièrement propres aux redoublemens de la leucopyrie ; en général, c'est le propre de cette fièvre de se calmer et de se ranimer par intervalles; il est des cas où elle ne laisse pas le moindre repos aux malheureuses victimes qui en sont la proie. J'ai observé long-temps sa marche chez une femme que les chagrins les plus amers avoient fait passer successivement par tous les degrés et par toutes les nuances d'une lente et douloureuse consomption ; elle étoit tellement défigurée dans ses derniers jours, qu'elle ressembloit à une ombre évoquée du séjour des morts. *Je n'existe plus ; je ne fais qu'assister à la vie des autres*, s'écrioit-elle d'une voix lugubre et sépulcrale, en considérant devant un miroir la couleur terreuse de son visage, et l'affreux dépérissement de ses membres flétris et décharnés.

Les frissons et les défaillances fatiguent singulièrement les malades ; souvent la céphalalgie est intolérable ; la cardialgie est un phénomène fréquent ; mais c'est surtout la sueur qui est énervante. On observe que la leucopyrie symptomatique est

caractérisée par un sentiment de pesanteur et d'accablement dans les hypocondres; c'est surtout le soir qu'ils ressentent une chaleur cuisante à la plante des pieds et à la paume des mains: la plupart d'entre eux sont tourmentés par une soif que les boissons ne font qu'accroître; les urines sont crues, claires et transparentes; la peau est toujours en moiteur; souvent elle est inondée de sueur; leur poitrine est en proie à une toux convulsive et fréquente; enfin, l'émaciation du corps fait des progrès alarmans, et l'abattement devient extrême. J'ai eu l'occasion d'observer tous les degrés de la fièvre hectique essentielle chez une jeune demoiselle qui ressembloit à un véritable squelette; cette maladie avoit été déterminée chez elle par une grande frayeur. Depuis cette époque, morosité, taciturnité, dépérissement progressif; ses facultés morales étoient même anéanties: elle aimoit à peine sa mère, étoit insensible à l'affection qu'on lui témoignoit. Un jour qu'elle avoit la langue plus chargée que de coutume, je lui fis administrer une petite dose d'ipécacuanha; elle vomit avec abondance des flocons de mucosité, et se trouva prodigieusement soulagée: aussitôt les forces commencèrent à renaître; elle acquit un peu d'embonpoint: nous étions dans l'étonnement de ce qu'un remède aussi léger avoit pu produire un si grand effet. Au bout d'un an, quoique très-maigre encore, elle fut mariée pour des raisons d'intérêt; elle passa dix-huit mois sans éprouver le moindre désir pour l'union sexuelle. Quoiqu'elle soit moins indifférente à l'instant où j'écris, elle est pourtant encore dans un état de langueur qui l'accable, et qui afflige vivement ses proches et son époux.

Causes organiques. La leucopyrie essentielle dépend d'un défaut d'action des organes; la leucopyrie symptomatique, de l'altération du tissu de ces mêmes organes. Cette division paroît claire; et les pathologistes l'ont très-bien déterminée. Toutes les observations la confirment. Il n'y a pas long-temps qu'on déposa dans l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis le corps d'une jeune fille morte par les progrès successifs de cette affection. La peau du cadavre étoit flétrie, ridée, d'une couleur brunâtre, très-adhérente à un tissu cellulaire rare et presque desséché. Les muscles, pâles, émaciés, réduits au plus petit volume, se déchiroient au moindre effort que l'on faisoit pour redresser les membres restés dans l'état de flexion. Les os offroient un peu plus de dureté que dans l'état ordinaire, et on ne parvenoit à les rompre qu'après plusieurs tentatives. D'ailleurs aucune altération apparente dans les viscères, si ce n'est qu'ils étoient singulièrement rapetissés. Ce fait n'est pas le seul que je pourrois citer. Quant à la leucopyrie symptomatique, ses causes sont relatives à l'affection chronique qui la produit. J'ai particulièrement remarqué que dans la leucopyrie cancéreuse, et dans celle qui accompagne le favus, les os étoient d'une friabilité excessive; ce qui est absolument le contraire de ce que nous avons observé une fois dans la leucopyrie idiopathique qui s'étoit manifestée à la suite d'une suppression menstruelle. Au surplus, la

fièvre hectique a d'autres causes organiques : tous les pathologistes ont parlé de celle qui survient par l'épuisement de la lactation, par la diathèse vermineuse, par la suppression des menstrues, par le reflux des exanthêmes, etc.

Causes extérieures. Les alimens sont la première cause extérieure qu'il faut relater. Toutes les substances qui détruisent l'activité de l'estomac et sont impropres à la nutrition, peuvent concourir à la production de la leucopyrie. Combien d'enfans nourris d'un lait défectueux tombent journellement dans les langueurs de cette fièvre consomptive! Les liqueurs spiritueuses produisent un effet analogue sur des personnes d'un âge avancé. Une demoiselle qui étoit d'un embonpoint prodigieux éprouva les mêmes symptômes, après avoir long-temps abusé du vinaigre, qu'elle buvoit continuellement pour parvenir à un amaigrissement qu'elle désiroit. Comptons encore parmi les causes extérieures, les excès dans tous les genres, les habitudes pernicieuses de la masturbation, l'abus du coït, les privations, les chagrins, la jalousie, les regrets du pays natal, etc.

Traitement curatif. Puisque la leucopyrie dirige particulièrement ses ravages sur le système des voies nutritives, il est manifeste que la plus urgente indication est de veiller à ce qu'il s'opère de bonnes digestions : c'est l'unique moyen de réparer le délabrement des forces et d'arrêter les progrès de l'émaciation. Lorsqu'il y a un léger embarras dans l'estomac, un léger vomitif ne sauroit être nuisible, presque toujours le malade s'en trouve mieux. J'ai déjà fait mention d'une jeune demoiselle âgée de dix-neuf ans, qui fut singulièrement soulagée par l'ipécacuanha, après avoir vomi une matière albumineuse. Ensuite on a recours à des substances légèrement toniques; les amers surtout sont mis à contribution. On insiste même sur l'administration des anthelminthiques, particulièrement sur celle de la fougère, de la menthe, etc., si l'on soupçonne que la fièvre est due à la présence des vers. Il est des praticiens qui ont donné avec avantage l'extrait de quinquina dans du bouillon. Les ferrugineux et autres astringens sont indiqués lorsque les femmes sont énervées par des leucorrhées excessives; on peut pareillement recommander les eaux de Spa et celles de Vichy. Il faut du reste apporter une grande sobriété dans la prescription des drogues médicinales, et en seconder l'effet par un régime doux, restaurant, mais qui ne surpasse jamais les puissances digestives; des bouillons d'abord légers, ensuite plus consistans, conviennent dans la leucopyrie. On a recours au lait d'ânesse, celui de chèvre ou de vache qu'on coupe avec l'eau de gruau; les vins doux de Rives-Altes, de Lunel, de Malaga, de Malvoisie, me paroissent produire un bon et excellent effet. Les bains chauds réussissent dans quelques circonstances; rien n'égale surtout l'utilité que l'on retire des voyages et des distractions agréables. En général, c'est une connoissance approfondie des causes qui doit diriger le médecin dans le bon choix des moyens curatifs qui conviennent à la leucopyrie.

HUITIÈME FAMILLE.

LES ADÉNOSES.

Le système glanduleux n'est point encore suffisamment connu. Les maladies chroniques dont il est le siége spécial constituent une famille qui a besoin d'être profondément étudiée, et dont la théorie, rendue plus exacte, révélera quelque jour des phénomènes nouveaux et très-importans. Cette théorie embrasse, pour ainsi dire, tous les actes de la vie d'assimilation ; l'anatomie même laisse des choses à désirer sur la structure particulière des glandes : nos descendans auront beaucoup à chercher et à recueillir.

Parmi les auteurs qui ont écrit de la nature des glandes, il faut citer spécialement Wirtzungus, Warthon, Sténon, etc. : ces auteurs ont savamment disserté sur les nombreux vaisseaux que ces organes reçoivent, ce qui est très-important pour l'intelligence de leurs fonctions. Le grand Malpighi s'est surtout occupé des glandes conglobées ; il a exposé, relativement à leur structure, des idées ingénieuses qui à la vérité n'ont point reçu la sanction de tous les physiologistes.

Bichat fait judicieusement remarquer que les glandes, considérées d'une manière générale, n'ont point une conformation précise et rigoureuse, que ces corps offrent des modifications infinies dans leur mode de composition, etc. Les opérations de l'économie animale étant sans cesse variées, les appareils qui y concourent ne sauroient être absolument identiques. Je ne traiterai point, du reste, dans cet article, de quelques glandes considérables, qui, à cause de leur importance, méritent plutôt le nom de *viscères*, et doivent être étudiées isolément dans ce Cours de Nosologie clinique ; tels sont le foie, la rate, les reins, l'utérus, qui forment plutôt, par leur parenchyme, un assemblage de petites glandes agglomérées et liées entre elles, que des glandes séparées.

La famille des Adénoses dont je vais parler ne comprendra en conséquence que ces corps globuleux, inégalement bosselés, d'une figure presque ovale, le plus souvent comprimés et aplatis, etc. Nuck fait observer que leur dénomination ordinaire est empruntée du mot *glans*, dont les Latins se sont servis pour désigner le fruit du chêne. La plupart ressemblent pareillement à des amandes ou à d'autres fruits recouverts d'une membrane dure et mince ; les glandes sont communément pourvues de réservoirs et de conduits excréteurs. A la vérité, il en est plusieurs dans lesquelles nos plus célèbres anatomistes n'ont pu encore les découvrir.

Quant à ce qui concerne les fonctions des glandes, personne n'ignore qu'elles sont destinées à séparer certains fluides du système sanguin, et peut-être même du système nerveux. Ces fluides, ainsi sécrétés par le ministère de ces merveilleux organes, jouent un rôle plus ou moins important dans l'économie vivante, ou sont parfois une matière purement excrémentitielle.

Les physiologistes mécaniciens, ayant vu que les glandes étoient le plus ordinairement situées dans des parties du corps où s'exécutent des mouvemens considérables, ont établi que ces mouvemens pouvoient infiniment contribuer à l'excrétion des divers fluides; mais Bordeu a détruit cette erreur. Ce grand médecin a mis en toute évidence que l'action vitale des glandes est la cause essentielle de toute excrétion. Bichat observe néanmoins que de pareils secours sont accessoires; pourquoi ne voudroit-on pas que la nature fît concourir plusieurs moyens à l'accomplissement d'une même fonction?

Pour bien apprendre à diriger le traitement des affections du système glanduleux, il est utile de porter son attention sur les correspondances et les liaisons sympathiques qui lient entre elles des glandes si nombreuses et qui ont des usages si divers. Cette matière est importante; on la trouveroit inépuisable, si on cherchoit à l'approfondir: il est essentiel que le médecin ne perde jamais de vue la série intéressante de tous les rapports qui les enchaînent.

Il suffit même qu'il y ait une cause stimulante au voisinage d'une glande pour que cette glande entre de suite en action. Dans la plupart des maladies, les cryptes muqueux de la langue et de l'intérieur de la bouche nous révèlent quel est l'état de l'estomac et des premières voies. Dans les grands chagrins que l'on éprouve, dans le spectacle d'une action tragique, n'observe-t-on pas tous les jours la triste réaction du centre épigastrique sur les glandes lacrymales? On connoît l'admirable connexion des organes de la voix avec l'utérus et les testicules, etc.

La vie particulière des glandes est un des phénomènes les plus intéressans de l'économie animale; rien n'est du reste moins uniforme que les actes qu'elles exercent pour atteindre le but de leurs fonctions respectives: on les voit à chaque instant s'isoler ou sympathiser, selon les âges, selon les saisons et selon les troubles dont notre organisation est susceptible. Bichat a peint avec une vérité d'expression très-remarquable les modifications que les divers corps glanduleux impriment à nos humeurs dans l'état de maladie; il compare ingénieusement cette action à celle de l'atmosphère dans les équinoxes. On sait qu'à ces époques l'air est constamment battu par des vents contraires, et qu'on voit alternativement paroître et se succéder irrégulièrement la pluie, la grêle et la neige; de même on voit varier à l'infini les résultats des sécrétions nombreuses, selon les forces et le genre d'altération de la vie des glandes. Ceux qui ignorent ces changemens ont mal étudié notre organisme.

Les solidistes de ces temps modernes ont pourtant regardé comme chimériques les dégénérations particulières qui peuvent survenir dans les sécrétions glanduleuses ; mais ils ont été trop loin sur ce point de doctrine. Nul doute que les humeurs du corps vivant ne changent dans une multitude de circonstances, et ne contractent des propriétés infiniment nuisibles par l'effet de nos maladies ou de nos passions. La salive d'un homme agité par un mouvement de colère ou par toute autre passion violente n'est pas la même que celle d'un homme qui est dans un état de calme et de tranquillité. Il n'est personne qui n'ait eu occasion de se convaincre, par une expérience journalière, que le lait des nourrices subit des altérations funestes à la suite d'un chagrin violent ou d'un acte de désespoir.

La matière de la transpiration insensible, la sueur, les urines, même la liqueur séminale, acquièrent tous les jours des propriétés nuisibles dont nous sommes avertis par les impressions fâcheuses qu'elles opèrent sur notre odorat. Nous voyons à l'hôpital Saint-Louis des sujets scrophuleux ou scorbutiques dont les humeurs excrétées ont souvent l'odeur la plus fétide et la plus rebutante. Je donne des soins à une vieille dame dont la salive a acquis une propriété manifestement caustique et corrosive; en effet, cette humeur altère d'une manière extraordinaire les vases de métal dans lesquels on la dépose. Qui ne sait que, dans certaines entérorrhées, les selles laissent une impression brûlante à la surface interne du rectum?... On voit, ce me semble, d'après ces faits, combien sont peu fondés les argumens de ceux qui veulent bannir de la science toute espèce de pathologie humorale.

Russel a écrit un ouvrage très-ingénieux sur l'action physiologique des glandes dans l'économie animale ; cet auteur retrace avec une sagacité particulière les procédés que suit la nature dans les périodes ordinaires de la vie; il décrit les changemens qu'elle opère dans les organes, ainsi que les routes qu'elle prend pour résister aux causes destructrices, et apporter quelque changement avantageux dans les maladies du corps.

On admire cette perfection inimitable des moyens dont cette même nature se sert pour accomplir ses sécrétions; toutes les fois qu'elle viole ses propres règles, non-seulement elle ne contribue en rien à l'entretien des organes, mais elle donne lieu à la formation des maladies qui les assiégent. Quoiqu'il soit difficile de disserter sur des objets qui se dérobent à nos yeux, alors même que ces derniers sont munis du microscope, il est néanmoins certains principes solidement établis d'où dérivent les conjectures les plus probables, je dirai même, les opinions les plus positives.

Si l'on pouvoit pénétrer la raison des temps et des périodes de l'action des glandes, toutes les difficultés de l'art seroient vaincues : on trouveroit la solution d'une foule de problèmes qu'il a été difficile d'éclaircir jusqu'à ce jour; par ce moyen, on déter-

mineroit peut-être le mode d'action d'une foule de remèdes empiriques qu'on a tant préconisés; on sauroit de quelle nature doit être le médicament qu'il faut administrer pour telle ou telle maladie, et dans quel temps il convient d'en faire usage; on connoîtroit mieux la marche et les ressources de la nature.

La sécrétion glanduleuse est un des premiers actes de l'organisation. Dans l'enfant qui voit le jour, la section du cordon ombilical est à peine effectuée, qu'un nouvel ordre de fonctions s'établit. Le tube alimentaire, qui n'est absolument qu'une immense collection de glandes où abondent tant de vaisseaux lactés, manifeste son active énergie. Les glandes buccales destinées à la séparation de la salive, ainsi que les glandes de l'estomac, s'érigent pour remplir leurs fonctions; et lorsqu'à l'aide de la déglutition, la nourriture est parvenue jusque dans ce viscère, le mouvement péristaltique des intestins se déploie et chasse le méconium qui obstrue toute sa surface.

A mesure que l'enfant prend de l'accroissement, les mêmes glandes prennent aussi plus d'activité et plus de dominance; de là vient qu'à cette époque de la vie on voit survenir des engorgemens dans la région cervicale et dans le mésentère. Si une cause quelconque vient interrompre l'action et le travail des glandes qui coopèrent à la nutrition, la fibre musculaire devient lâche et débile; les fluides ont moins de consistance, et les vaisseaux ne jouissent plus de leur élasticité ordinaire; le sang est pâle et d'un aspect aqueux; il se manifeste dans l'universalité du tissu cellulaire, particulièrement chez les jeunes filles, une sorte de tuméfaction ou d'orgasme fébrile, qu'il faut regarder comme un effort de la nature pour faire arriver le corps au degré d'accroissement qu'il doit avoir, et pour le préparer à l'œuvre de la menstruation.

L'époque de la puberté est aussi celle du développement de certaines glandes, particulièrement des mamelles. C'est alors que les jeunes filles sont perpétuellement tourmentées par des désirs vagues, indéterminés, mais qui ont toujours du rapport avec l'acte de la génération. Les règles coulent, et les organes qui servent à la reproduction se développent d'une manière très-prononcée. Les ovaires concourent certainement à cette fonction. Russel observe que, lorsqu'on les enlève chez les animaux, les femelles cessent d'être en proie à l'orgasme vénérien, etc.

C'est aussi, dit le même auteur, vers l'âge de la puberté, que la semence éprouve des modifications et des changemens qu'il seroit utile d'étudier; les glandes deviennent plus odorantes, et leurs sécrétions sont ordinairement fétides. Il est probable que la semence subit des modifications que nous ne connoissons pas bien, et qu'une sorte de pudeur empêche d'examiner, du moins sur l'homme vivant. Mais de même que, lorsque la semence est trop fréquemment dépensée, elle perd sa consistance et ne peut plus servir à la génération, de même est-il probable que, dans les premiers temps de la vie, elle

n'a pas les conditions nécessaires, et que ce n'est qu'à la puberté qu'elle commence à devenir prolifique.

L'âge de la puberté est aussi celui qui met le plus en évidence les correspondances sympathiques des organes glanduleux. On observe tous les jours que les femmes hystériques ont le cou très-gonflé. Russel rappelle que, lorsque le rut commence à agiter les cerfs, les testicules se gonflent; ensuite les glandes du cou se tuméfient, et la voix commence à s'altérer; mais lorsque le temps du rut est passé, les tumeurs glanduleuses s'affaissent, et le corps reprend sa forme et sa masse naturelles.

Les fonctions des glandes dans le corps humain ne doivent pas être interrompues: c'est ainsi que, parmi les femmes, on observe que celles qui se portent le mieux sont celles qui nourrissent régulièrement leurs enfans. On observe que, dans les premiers temps, le lait a une propriété purgative, propriété qui entre pour beaucoup dans le plan des vues de la nature. Pendant tout le temps de la lactation, la femme conserve d'ordinaire pour les alimens un appétit qui est toujours salutaire à l'enfant. Il est digne d'observation que les nourrices n'ont que très-rarement des signes de plénitude saburrale ou d'indigestion.

A mesure qu'on avance en âge, les glandes éprouvent une grande difficulté dans le mécanisme de leurs fonctions; elles sont sujettes à une foule de maladies. Les glandes trachéales surtout fournissent des sucs particuliers qui embarrassent et incommodent considérablement le système de la respiration; souvent les sécrétions s'arrêtent ou dégénèrent.

Zetler a disserté sur les maladies dépendantes du resserrement ou engorgement des glandes: *De Morbis ex stricturâ Glandularum*. Des maux incalculables proviennent sans doute du trop grand relâchement des glandes; mais les phlegmasies, les douleurs, les suppurations, etc., naissent le plus souvent des obstacles qu'éprouve la circulation des fluides dans l'intérieur de ces organes. Chez les nouvelles accouchées, par exemple, la fièvre se déclare lorsqu'il est survenu un gonflement dans les mamelles, particulièrement chez celles qui n'ont pas observé les lois du régime, qui ont trop parlé, qui ont trop veillé, ou qui se sont exposées à un air froid, etc.

Mais les glandes conglobées et miliaires sont encore le foyer d'un grand nombre de maladies. Combien de fois ne voit-on pas dans l'érysipèle, par exemple, les cervicales s'affecter! Il suffit que l'individu ait été exposé à un air pluvieux et froid. Le même accident survient dans le catarrhe auriculaire. Dans le coryza, tous les cryptes muqueux de la membrane des sinus frontaux se trouvent pris d'inflammation et causent des incommodités graves. Dans les fièvres pestilentielles, des bubons se développent sous les aisselles, aux aines, à la région du cou, etc. On sait combien le virus syphilitique est

propre à porter le désordre dans le système des glandes. On expérimente journellement que la répercussion de l'irritation blennorrhagique est propre à tuméfier les testicules ainsi que la prostate, etc.

Au surplus, toutes les tumeurs qui résultent de l'engorgement des glandes ne se montrent point avec un appareil inflammatoire. On voit tous les jours de ces tumeurs qui se forment insensiblement sans rougeur et sans chaleur apparente. On nous apporte quelquefois à l'hôpital Saint-Louis des sujets frappés d'une altération radicale dans l'universalité du système glanduleux. J'en ai observé un, entre autres, chez lequel les amygdales, les parotides, les occipitales, les cervicales, la thyroïde, les sous-clavières, les mammaires, les axillaires, les inguinales, les mésentériques, etc., se trouvoient vivement et simultanément affectées. Les unes, telles que les amygdales, par exemple, étoient grosses comme des œufs de pigeon; celles des aisselles, comme des œufs de poule; les submentales étoient formidables, etc. Cet individu salivoit considérablement; ses crachats étoient noirâtres et grumeleux. Il ne pouvoit goûter un seul instant de sommeil; il mourut de faim par la difficulté de la déglutition.

Dans les écrouelles, on voit les glandes, celles du cou surtout, ainsi que les maxillaires inférieures, se tuméfier et se gonfler considérablement. Les glandes du mésentère prennent, dans d'autres circonstances, un développement non moins sensible. C'est ce qui s'observe dans le carreau et dans l'hydropisie ascite. Les mamelles présentent fréquemment des tumeurs dures, sans chaleur et le plus souvent indolentes. Ces tumeurs se développent lorsque le sein a été touché avec trop de rudesse, lorsqu'il a souffert quelque compression, lorsqu'il a été exposé à l'action du froid, lorsqu'il a été distendu par le lait, et que l'enfant n'en a point pris une assez grande quantité, etc. Morgagni a vu ces intumescences mammaires disparoître, lorsqu'on dérivoit le lait sur les intestins, au moyen des lavemens avec le bouillon, le beurre et le sucre.

Certaines femmes éprouvent aux mamelles des indurations qui se déclarent seulement à l'approche des menstrues, et se dissipent après leur éruption. Quelques-unes de ces tumeurs ont un caractère plus inquiétant, et ne se dissipent point à l'apparition des règles. C'est ainsi qu'il en survint une d'une consistance presque osseuse au sein d'une religieuse. On l'excisa sans aucun avantage; elle fut remplacée par plusieurs ulcérations. Morgagni rencontra dans une de ces tumeurs une substance de nature calcaire. Il pensoit que l'humeur arthritique s'étoit portée et concrétée dans l'intérieur de la mamelle malade. Les dégénérescences cancéreuses du sein sont celles de toutes qui sont les plus rebelles et les plus douloureuses; elles ont l'horrible propriété de renaître et de se remontrer après avoir été complètement extirpées. Les applications caustiques par lesquelles on cherche à les combattre sont suivies d'accidens funestes.

Les enfans sont très-sujets aux engorgemens glanduleux : ce qu'il faut sans doute attribuer à l'intempérance naturelle à cet âge, qui fait qu'ils abusent de la faculté digestive. La présence du rachitis annonce généralement une foiblesse radicale dans le système des glandes, et cette affection coexiste souvent avec la mésentérie. Aussitôt qu'elle se manifeste, on voit grossir les épiphyses, les jointures du radius, du cubitus, de l'humérus, du tibia et du péroné ; c'est ainsi qu'à cette époque de l'existence, les scrophules s'annoncent par l'induration des glandes cervicales.

Aux approches de la puberté chez l'homme, et de la menstruation chez les jeunes filles, les tonsillaires sont affectées; elles se gonflent et se dégonflent facilement. C'est spécialement vers cet âge que sont susceptibles de s'endurcir les glandes parotides, maxillaires, sublinguales, thyroïdiennes, mammaires, pulmonaires, inguinales, viscérales, etc. C'est à cet âge que la nature tend à la suppuration, et où par conséquent les cautères et les exutoires de tous les genres sont convenables.

Il est des maladies glanduleuses qui semblent être particulières aux femmes parvenues à l'époque de la cessation des règles, et cette époque n'est pas sans quelque danger; car souvent les mamelles se distendent et contractent une dureté remarquable : il s'y forme des squirrhosités, des cancers, etc. Cette susceptibilité dérive sans doute des changemens qui s'opèrent alors dans le système utérin. On connoît la sympathie extrême qui lie entre eux ces organes. On a cité quelque part l'histoire d'une jeune fille dont on avoit coupé les ovaires, parce que ces deux corps formoient une sorte de hernie au travers des anneaux suspubiens. Les mamelles diminuèrent insensiblement de volume, et finirent enfin par se flétrir et par se consumer entièrement.

Parmi les maladies des glandes, il en est peu qui soient aussi remarquables que celles qui attaquent la parotide, source première du flux salivaire. La suppression de la transpiration suffit quelquefois pour la produire. On voit souvent des engorgemens de cette glande qui se manifestent épidémiquement et avec délire. Forestus et Ramazzini en citent des exemples. On dit que la parotide est maligne, lorsqu'elle ne cède à aucun remède et qu'il est impossible de la résoudre ; souvent elle est enflammée et accompagnée de douleurs si cruelles, qu'elle supporte à peine le contact de la main; tantôt elle forme des fistules; tantôt elle constitue un véritable abcès qui s'annonce par la fluctuation de la matière. Dans d'autres circonstances plus fâcheuses, lorsque les vaisseaux sont obstrués et lorsque les parties ne reçoivent plus de nourriture, elle est gangréneuse, etc.

Nous observons quelquefois à l'hôpital Saint-Louis une maladie funeste, plus commune en Angleterre, et que Richard Russel a su décrire avec une grande vérité. Cette maladie se déclare par des fluxions journalières qui se jettent sur les glandes de la trachée-artère, du poumon et des autres viscères. Cette affection passe d'un commun

accord pour mortelle; il est rare que ceux qui en sont les victimes n'aient pas toutes les glandes purulentes, et qu'ils ne soient pas partout infectés d'affreux apostèmes. Un Allemand, d'une constitution foible et détériorée, d'un tempérament lymphatique, ayant le visage pâle, la lèvre supérieure gonflée, le nez rouge et douloureux, entra à l'hôpital Saint-Louis. La maladie dont il étoit affecté commença par un dépôt glanduleux qu'il eut au pied gauche. Ce dépôt dégénéra en une fistule qui s'ouvrit et se ferma alternativement pendant trois ou quatre années. Il prit plusieurs médicamens qui n'empêchèrent pas le mal de faire une irruption générale sur le système entier des glandes lymphatiques et conglobées ; celles du cou, des aisselles, des aines, de la partie interne de la cuisse, du genou, de la jambe, s'engorgèrent simultanément, et se vidèrent par une suppuration séreuse, mal élaborée, au bout de quatre mois. Sa foiblesse et sa maigreur augmentoient de jour en jour. Il mourut de consomption.

Nous remarquons que la dégénération glanduleuse se montre souvent chez les individus dont la vie de relation a été rétrécie ou abolie par quelque altération plus ou moins grave de l'encéphale. C'est ainsi qu'on remarque si souvent des goîtres énormes chez les Crétins du Valais. Les idiots que l'on rencontre dans nos hôpitaux nous offrent assez communément des glandes singulièrement engorgées. Cette maladie s'observe en outre chez certains animaux domestiques. Les pourceaux y sont particulièrement sujets. C'est une des raisons qui fait que les peuples de l'Orient évitoient, autant que possible, de se nourrir de leur chair; et l'on sait que ce genre d'aliment avoit été spécialement interdit par le législateur des Hébreux.

Plusieurs auteurs ont recherché les causes de ces altérations glanduleuses qui moissonnent de nos jours une si grande proportion de l'espèce humaine. La plupart de ces causes sont cachées, obscures, et donneroient lieu à des discussions très-étendues. Russel dit avec raison que les enfans mal nourris ou mal soignés, sont rarement à l'abri de leurs atteintes. Au lieu de les accoutumer aux variations atmosphériques, on les accable de vêtemens et de couvertures; on les énerve par des sueurs; on les épuise par les chaleurs du berceau, et on les tient attachés à la mamelle beaucoup plus de temps qu'il ne faudroit. Les voies digestives de l'enfant sont perpétuellement tourmentées par un lait âcre et corrompu; on fait languir leur estomac sous le poids d'une bouillie indigeste; on les laisse enfin dans un entier abandon, jusqu'au moment où ils succombent par l'effet de l'épilepsie ou des convulsions. C'est chez les indigens que de pareils abus se commettent si souvent. Paris en offre une multitude d'exemples.

Par un excès de nourriture, on peut procurer un calme perfide à l'enfant; mais la chylification se fait mal; le corps, que la nature auroit rendu robuste, tombe dans l'affoiblissement et la langueur; les glandes du cou, du thorax et du mésentère s'obstruent, etc. On peut, à la vérité, résister quelquefois à ces causes débilitantes

par l'effet de la vigueur de l'âge. Chez les jeunes filles, il n'est pas rare de voir l'éruption des menstrues opérer une heureuse diversion. La puberté est fréquemment suivie d'un résultat semblable chez les mâles. Cependant, dans un âge plus avancé, les glandes, qui ont été altérées dès la première enfance, s'engorgent, s'irritent, s'enflamment, et beaucoup de malades finissent par succomber à la phthisie purulente.

Résumons maintenant les principales idées physiologiques qui sont propres à l'économie des glandes. Ces organes sont autant de laboratoires animés, qui n'agissent pas toujours simultanément; mais qui existent et s'éveillent successivement et à leur tour, pour atteindre le but qui leur est réservé. Les glandes sont plus ou moins liées par les fonctions qu'elles remplissent; et comme chacune a son mode particulier de vitalité, chacune d'elles subit des altérations et des maladies diverses. Il en est qui entrent soudainement en activité; il en est aussi dont l'influence ne s'établit qu'avec une lenteur extrême. La vie de plusieurs est soumise à des rémittences et n'éclate que par intervalles; souvent même cette vie s'éteint absolument pour ne plus reparoître. C'est ainsi qu'à l'âge de retour chez les femmes, l'utérus interrompt l'acte de la menstruation, et tombe dans un état de mort apparente. C'est un grand et intéressant spectacle que de voir ainsi tous ces instrumens de la vie coopérer conjointement ou individuellement au complément général de la nutrition. C'est dans les glandes que la nature accomplit ses actes les plus importans et qu'elle cache ses mystères les plus augustes.

GENRE PREMIER.

SCROPHULE. Scrophula.

Il faut toujours classer une maladie d'après le siége qu'elle occupe et d'après le système qu'elle affecte, pour ainsi dire, primitivement; or, il est manifeste que la scrophule commence à s'établir dans les glandes conglobées, et surtout dans celles du cou. Cette considération m'a déterminé à rapporter cette maladie à la famille des Adénoses; s'il survient des altérations sensibles dans le système lymphatique, elles concourent d'ordinaire avec les obstacles que rencontre la lymphe dans l'intérieur des organes dont il s'agit. On a publié un grand nombre d'ouvrages au sujet de ce genre d'affection si généralement répandu de nos jours; mais je n'ai pour but, dans ce travail, que d'offrir à mes disciples les faits de clinique que j'ai pu recueillir dans l'hôpital Saint-Louis. Je ne connois guère que deux espèces de scrophule qu'on puisse distinguer par des caractères et des attributs bien tranchés: les variétés sont très-nombreuses; je me contenterai d'indiquer les principales dans la description du genre:

1[ère] *Espèce.* La Scrophule vulgaire. *Scrophula vulgaris.* C'est le nom que lui a donné Warthon, et je l'adopte d'autant plus volontiers, qu'il exprime la fréquence extraordinaire de cette maladie qui ravage aujourd'hui nos grandes villes. On la reconnoît surtout à l'engorgement des glandes cervicales, qui a lieu principalement dans la première enfance. Les scrophuleux sont remarquables par la tuméfaction du nez et de la lèvre supérieure; leur teint est fleuri, leur peau blanche, fine et d'un aspect luisant; leurs joues sont d'un rouge vif et vermeil; mais cette couleur est circonscrite, et contraste quelquefois avec la couleur pâle et blafarde du reste du visage. Ils ont les yeux bleus, la pupille dilatée, les cheveux blonds, le cou court, la mâchoire inférieure très-large, ainsi que la tête, les chairs molles, le bas-ventre gros et volumineux, etc.; leurs facultés intellectuelles sont énergiques, et souvent très-étendues. La scrophule vulgaire offre une multitude de variétés, parmi lesquelles il faut principalement distinguer la scrophule rongeante, la scrophule ulcérée, la scrophule cancéreuse, la scrophule graisseuse, et beaucoup d'autres.

2[ème] *Esp.* La Scrophule endémique. *Scrophula endemica.* La scrophule endémique dont je veux parler ici n'est ni la scrophule américaine, qui a de l'analogie avec la lèpre tuberculeuse, ni le farcin des îles Moluques, qui est une sorte de pian, et dont Bontius a fait mention, etc. Je veux signaler uniquement une affection particulière des glandes, qui se manifeste par l'effet continué d'un climat humide et marécageux; par l'usage habituel d'une nourriture malsaine ou d'une boisson insalubre. Elle n'existe guère au sein des villes : c'est la scrophule des pauvres villageois qui luttent sans cesse contre la privation des choses les plus nécessaires à la vie, qui habitent des maisons ou des cabanes mal abritées, qui s'exposent à toutes les intempéries, etc. Elle se complique souvent de la thyrophraxie, ou engorgement de la glande thyroïde; mais très-souvent cet accident n'a pas lieu. On n'observe point ici ce teint fleuri et rosé, cette peau blanche et transparente qui caractérise la scrophule vulgaire, ni cette turgescence cellulaire, cet embonpoint, qu'on croiroit appartenir à un état de santé parfaite. Les individus atteints de la scrophule endémique ont le visage bouffi, œdémateux, les lèvres épaisses, la sclérotique bleuâtre comme dans la scrophule vulgaire ; mais leur face est communément hâve, flétrie et décolorée; leur peau est d'une teinte sale et comme terreuse; elle est en outre flasque, molle, pendante et absolument dépourvue de la faculté contractile. Ils vivent dans une apathie et une tristesse habituelles; on en trouve même qui sont dans un état voisin de l'imbécillité. Nulle activité dans leurs travaux, nulle énergie dans leurs actions; il y a une langueur extraordinaire dans toutes les fonctions assimilatrices. Une variété très-remarquable de cette espèce, est celle qu'on pourroit désigner sous le nom de *scrophule atrophique*, et qu'on appelle vulgairement *scrophule momie*, à cause du dessèchement universel qu'éprouve l'appareil tégumentaire, et de l'aspect inanimé qui leur donne une sorte de ressemblance avec les corps embaumés des sépultures d'Égypte. J'en rapporterai un exemple frappant dans le tableau du genre que je vais offrir :

Tableau de la Scrophule. J'ai déjà dit que les premières atteintes de cette maladie se faisoient presque toujours sentir aux glandes cervicales ; c'est de ce siége qu'elle s'accroît par degrés pour ainsi dire insensibles, et qu'elle se dirige successivement vers

les autres systèmes ou appareils dont l'économie animale se compose. Le vulgaire même n'ignore pas que les périodes des écrouelles se développent avec une extrême lenteur, et la dénomination commune *d'humeurs froides* dont il se sert pour les qualifier, exprime une des plus justes idées qui soient en possession de la multitude. Lorsqu'on examine avec attention cette énorme quantité de scrophuleux qui viennent réclamer des secours dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, on s'aperçoit d'abord que, chez la plupart, les glandes conglobées sont plus dures, plus volumineuses, plus saillantes que de coutume; elles se manifestent surtout au cou, sous la mâchoire inférieure ou aux aisselles; elles ne cèdent point au toucher; elles adhèrent fortement à la peau et semblent faire corps avec elle. Celle-ci conserve d'abord sa couleur ordinaire, et n'est pas plus sensible quand on la touche. Quelquefois les glandes croissent isolément; dans d'autres circonstances, elles sont agglomérées et comme rassemblées en une seule tumeur; il n'est pas rare d'en voir qui forment une sorte de chaîne sur le thorax, l'abdomen et la région inguinale. Enfin, il est de ces engorgemens qui acquièrent, dans certains cas, des dimensions si considérables, qu'ils peuvent donner lieu aux plus monstrueuses difformités. Nous avons remarqué naguère, chez un mendiant qu'on avoit placé dans une de mes salles, une tuméfaction des glandes maxillaires, devenue en quelques mois si énorme, qu'elle occupoit tout l'espace compris contre les apophyses épineuses et la ligne médiane antérieure, au-delà de laquelle elle se prolongeoit même assez avant. Cette tuméfaction présentoit un pied d'étendue à sa partie supérieure, onze pouces et demi à sa partie inférieure, et dix à la moyenne; elle descendoit depuis l'apophyse mastoïde jusqu'au sternum. La déglutition devint si difficile, que ce malheureux individu mourut suffoqué. La maladie n'en étoit cependant encore qu'au premier stade de son développement.

Lorsque les glandes, gonflées par la première invasion de la diathèse scrophuleuse, ont ainsi resté plus ou moins long-temps dans un état d'inertie et de langueur, elles s'irritent de nouveau, et semblent devenir le centre d'une suppuration abondante et louable. Les malades éprouvent dès-lors tous les signes d'une phlegmasie commençante; la peau s'altère et rougit; elle prend une teinte de couleur amaranthe ou de pourpre azuré; enfin, elle abcède et se trouve tout-à-coup percée d'un certain nombre de petites perforations qui ne ressemblent pas mal à celles d'une écumoire. C'est par ces trous que la matière purulente se fait jour; mais cette matière est loin de présenter les conditions requises: elle est tantôt sanieuse, tantôt glutineuse, tantôt séreuse et parsemée de flocons albumineux. Les tégumens ulcérés ne présentent ensuite que des cicatrices informes, comme si on avoit cousu leurs bords avec un fil très-épais; quelquefois aussi les plus grandes plaies demeurent béantes, et le corps muqueux n'est qu'un ciment dégénéré, qui manque des qualités convenables pour consolider leur réunion. L'état le plus

triste est celui où la matière du foyer ramolli, loin de se vider au-dehors, s'épanche dans l'intérieur du tissu cellulaire pour y creuser de vastes clapiers, lesquels préparent souvent la destruction consécutive des os; mais cet accident n'a guère lieu sans que les malades ne soient minés par les accès réitérés d'une leucopyrie consomptive qui dégrade et émacie progressivement le corps. Tel étoit l'état d'une malheureuse femme qui a passé plusieurs années à l'hôpital Saint-Louis avec une éruption scrophuleuse qui lui avoit successivement corrodé tout le visage. (*Voyez Pl.* A). C'est surtout la suppuration des glandes axillaires qui est lente, pénible et laborieuse; quelquefois elles restent dures pendant plusieurs années, sans jamais changer de caractère; ensuite elles s'ouvrent pour fournir un pus âcre qui détruit avec rapidité toutes les parties fibreuses environnantes.

Il est peu de glandes lymphatiques qui soient à l'abri des atteintes de la funeste maladie dont je présente ici le tableau; elle attaque souvent les sous-clavières, d'où elle se propage jusqu'à la propre substance du poumon : c'est alors qu'elle donne lieu à tous les phénomènes d'une phthisie dont la marche est aussi lente qu'irrégulière. Cette nouvelle affection manifeste à l'intérieur le même caractère que la scrophule du cou; elle sévit d'abord avec intensité, s'arrête, avance pour s'arrêter encore; il n'est pas rare en effet de voir ce levain destructeur se calmer et s'assoupir, pour ainsi dire, durant l'espace de plusieurs années. Je pourrois maintenant tracer ici une description détaillée des tumeurs qui se trouvent immédiatement placées à la superficie des os, comme, par exemple, sur ceux du front, sur le sommet de la tête, sur les tempes, à l'occiput, au sternum et le long des côtes. On rencontre souvent de ces tumeurs dans la cavité du thorax, auprès du canal chylifère, principalement dans l'abdomen, sous l'estomac et entre les intestins, au voisinage du pancréas, dans l'espace qui sépare les deux reins, dans les replis du mésentère, sur le corps de toutes les vertèbres, etc. Je pourrois aussi faire mention de toutes les dégénérescences que subissent les corps glanduleux. Nous venons de soumettre à l'examen le plus attentif le cadavre d'une femme évidemment morte de suffocation par des intumescences dont toute la région cervicale se trouvoit environnée. Les glandes œsophagiennes et bronchiques formoient des chapelets d'un volume si considérable, qu'elles comprimoient la trachée-artère au point d'intercepter le passage de l'air : elles contenoient en outre de petits kystes remplis d'une matière claire, jaunâtre, inodore, tenant le milieu entre la cire et la graisse. La presque totalité de la sous-maxillaire, les jugulaires, qui avoient pris un accroissement énorme, les salivaires, le thymus, le pancréas, s'étoient pareillement réduits en une substance homogène parfaitement semblable à celle dont nous venons de parler. Dans d'autres circonstances, quelques-unes de ces tumeurs nous ont paru aussi compactes et aussi dures que des pierres, et s'être converties en concrétions aréneuses; mais le plus souvent elles contractent la dégénération lardacée ou stéatomateuse.



Scrophule rongeante.

Valvile pinx. Tresca sculp.

Au surplus, pour donner ici une image fidèle des scrophules qui s'offrent à notre observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, il seroit nécessaire de retracer tous les ravages qu'elles produisent dans les articulations, et spécialement sur les phalanges des pieds et des mains. Il faudroit suivre les désordres qu'entraîne ce mal affreux jusque dans les bourses muqueuses, ainsi que dans les capsules des ligamens et des tendons; il faudroit décrire avec étendue ces caries osseuses, presque toujours inguérissables dans l'âge adulte; ces abcès profonds, ces dépôts cachés, ces fistules caverneuses et ces énormes engorgemens cellulaires qui condamnent les malades à une inactivité absolue. La dégénérescence cancéreuse est surtout un phénomène très-redoutable. Qui croiroit que cette dégénérescence, développée dans le petit doigt, a pu entraîner la mort de l'homme le plus robuste et le plus vigoureux! Mais examinons le vice scrophuleux à la surface de l'appareil tégumentaire : c'est là qu'il se manifeste d'ordinaire sous forme d'ulcère rongeant. Ce sont d'abord des pustules plates qui se recouvrent d'écailles blanchâtres; ensuite ces pustules se cavent et labourent la peau en la corrodant. La face est d'un rouge marbré tellement hideux, qu'il est difficile d'en supporter l'aspect. L'éruption scrophuleuse a ceci de désespérant, qu'elle résiste à tous les remèdes, et que rien n'arrête ses progrès destructeurs; elle se développe à la périphérie du corps par des aréoles et des segmens circulaires, dont les bords rouges et enflammés vont toujours en s'agrandissant. L'observation suivante mérite d'être conservée: Blaise Soteau, âgé de vingt ans, étoit scrophuleux depuis son enfance; sa maladie commença par une éruption croûteuse à la cuisse gauche (partie latérale externe); cette éruption guérit facilement, et ne laissa après elle qu'une cicatrice blanche. Dans la suite, on vit se manifester à la cuisse droite des séries ou des chaînes de pustules squammeuses d'un rouge pourpre, qui formoient des cercles plus ou moins étendus, lesquels s'effaçoient à la longue dans une partie du membre affecté pour reparoître dans d'autres. Partout où ces plaques avoient existé, la peau restoit mince, et l'épiderme, ridé et transparent, ressembloit à une vraie pellicule d'ognon. Il est d'observation que ces innombrables pustules, disposées comme les grains d'un chapelet, ne causoient ni démangeaison ni douleur. Mais ce qu'il y a surtout de très-important à remarquer dans le fait que je rapporte, c'est que la jambe droite, après avoir été en quelque sorte lacérée par des ulcérations successives, se tuméfia, se durcit, et contracta absolument la dégénération éléphantiaque; elle se couvrit inférieurement d'une matière farineuse et semblable aux lichens des arbres; le pied surtout étoit d'une difformité extraordinaire; son col offroit une multitude de végétations, et plusieurs tubercules ronds, luisans et rougeâtres; les doigts de ce même pied étoient déviés et comme tordus : il en découloit une rosée ichoreuse et d'une excessive puanteur. Ce malheureux jeune homme éprouvoit les plus vifs élancemens dans le milieu du tarse et du métatarse; il se croyoit lardé d'aiguilles; il avoit des

frissons très-prolongés toutes les vingt-quatre heures. J'avois déjà observé la dégénération éléphantiaque sur le bras gauche d'une femme scrophuleuse qui mourut à l'hôpital Saint-Louis. Le tissu cellulaire offroit à la dissection la consistance et la dureté de la couenne. Il y avoit à l'hôpital Saint-Louis une autre femme parvenue à l'âge mûr, qui étoit dévorée depuis long-temps par les redoublemens plus ou moins réguliers d'une vive leucopyrie. On apercevoit çà et là, sur plusieurs parties de son corps, des tumeurs oblongues de la grosseur d'une aveline, qui n'excitoient pas d'ailleurs la moindre douleur. La malade mourut de consomption. On procéda à l'examen du cadavre : nous trouvâmes que ces protubérances étoient composées d'une substance graisseuse tout-à-fait analogue à celle que l'on trouve dans les lipomes.

Il n'est personne qui ne reconnoisse les symptômes extérieurs et les plus manifestes de la maladie scrophuleuse. Ces sortes de malades ont en général une peau luisante, polie, d'un blanc mat, et qui rappelle assez bien l'étiolement des plantes qu'on prive du contact de la lumière et qu'on enferme dans des lieux bas et humides. Pour un observateur attentif, leur embonpoint n'est que de la bouffissure ; ils sont surtout remarquables par la tuméfaction du nez et de la lèvre supérieure ; leurs paupières sont gonflées, et presque toujours irritées par des ophthalmies. On observe fréquemment chez eux des altérations du sac lacrymal, que l'on prend, à la première vue, pour des fistules opérables ; mais ce n'est ici qu'une tuméfaction passagère des canaux qui donnent passage aux larmes ; on ne tarde pas à voir ces canaux se désobstruer, lorsqu'à la puberté les symptômes des scrophules s'évanouissent. J'ai vu à l'hôpital Saint-Louis plusieurs enfans qui guérissoient, pour ainsi dire, spontanément de ce genre d'affection. Un phénomène non moins fréquent que nous avons à combattre, ce sont les staphylomes qui surviennent si souvent au globe oculaire, ainsi que l'opacité de la cornée transparente. Les scrophuleux sont très-sujets aux phlegmasies catarrhales. Il n'est pas rare de voir suinter de la muqueuse nasale une matière ichoreuse, qui a des qualités plus ou moins âcres; le cérumen est très-abondant dans l'intérieur des oreilles, et la chassie autour des yeux; leur sueur est fétide et d'un jaune tirant sur le vert, comme on s'en aperçoit à la teinte que prend, sous les aisselles, le premier linge qui les recouvre; leurs urines sont très-sédimenteuses. Les femmes sont tourmentées par des leucorrhées plus ou moins opiniâtres, quoiqu'elles jouissent en apparence de la meilleure santé. Au surplus, les solidistes de nos jours, qui refusent de croire à une dégénération morbifique des humeurs dans l'économie animale, changeront bientôt d'avis, s'ils examinent avec un soin particulier les principaux phénomènes des scrophules. Les salles de nos hôpitaux, qui renferment un grand nombre de ces malades, exhalent une odeur qu'il est impossible de ne pas reconnoître. Je donne des soins à une dame qui étonne les regards par la blancheur et par les formes agréables qui la distinguent. Comme elle est infectée

d'un principe scrophuleux, il est difficile de supporter son haleine à son réveil. N'en doutons pas, les sucs blancs qui circulent dans notre économie reçoivent des altérations dont on approfondira quelque jour la nature : ils cessent d'être frappés du même caractère de vitalité, quand la contractilité vasculaire est affoiblie ou languissante.

Si je voulois maintenant rapporter ici tout ce que j'ai eu occasion d'observer sur le caractère moral des malades dont il s'agit, un chapitre entier suffiroit à peine. Les métaphysiciens de nos jours devroient étudier les effets singuliers des maladies sur la nature de nos idées et de nos passions; ils y puiseroient des données inconnues. Les scrophuleux des villes sont en général d'une vivacité surprenante, très-impatiens et très-portés à la colère. Ces remarques ont été faites sur un grand nombre d'individus. La plupart d'entre eux sont très-enclins à l'amour et aux plaisirs voluptueux de la table; leurs facultés intellectuelles sont d'une étendue peu ordinaire, et j'en ai vu plusieurs qui étoient capables des plus grands efforts de l'esprit; ils ont, à la vérité, plus d'imagination que de jugement : ils effleurent tous les sujets, parce que leur attention est peu énergique; mais leur mémoire est très-puissante; et j'en ai connu un qui étoit devenu un des plus érudits et des plus savans personnages de l'Europe. Le médecin philosophe s'étonne lorsqu'il voit que les prodiges de la pensée humaine tiennent souvent à un état maladif de l'organisation.

La description dont je m'occupe est loin d'être complète. Tout ce que j'ai dit jusqu'à ce moment n'est relatif qu'aux scrophules qui se développent dans les grandes villes, et qui sont le résultat des excès mêmes où nous entraîne notre civilisation; mais celle qui doit son origine à l'âpreté du climat, à l'insalubrité de l'air, à la disette des alimens, ou à l'abus d'une nourriture malsaine, mérite certainement notre attention. Il est des lieux dans cet univers où la terre se montre constamment avare de ses dons; des lieux qu'un ciel inclément prive presque toujours de l'influence des rayons solaires, et où les regards ne se trouvent frappés que par les couleurs lugubres d'un hiver éternel. Tel est, par exemple, le triste spectacle que nous offrent les montagnes sauvages du Vivarais et du Gévaudan : c'est là que la population entière, dégradée et flétrie comme la végétation qui l'entoure, se trouve entachée d'un vice écrouelleux, qui diffère absolument de celui que j'ai déjà décrit, soit au physique, soit au moral. Personne n'ignore l'état de ces infortunés villageois que le sort a placés sous une destinée si digne de commisération; leur vie n'est qu'une sorte de torpeur habituelle au milieu de cette nature engourdie; ils sont mornes et silencieux : il semble que leur âme soit aussi inerte que les rochers qu'ils habitent. J'ai eu occasion d'en observer plusieurs chez lesquels les glandes du cou, des aisselles, des aines, etc., étoient en pleine suppuration. Ils n'ont ni le teint fleuri, ni l'embonpoint factice de nos scrophuleux citadins; la

plupart portent de bonne heure sur leur visage toutes les rides de la décrépitude et d'une effrayante vétusté; leur peau est d'un jaune terreux; leurs regards sont tristes et inanimés. Dans une circonstance, on nous en amena un qui ressembloit à un phantôme; il falloit le faire parler pour savoir qu'un souffle de vie l'animoit encore. Il demeura long-temps à l'hôpital Saint-Louis, où nos religieuses lui avoient donné le surnom de *Momie*, parce qu'il ressembloit à un cadavre desséché. (*Voyez Pl.* B). Cet individu, au moment où il se présenta à nous pour la première fois, étoit âgé d'environ quatorze ans; il avoit eu un accroissement très-pénible; sa face étoit couleur de feuille-morte : il avoit l'aspect véritable d'un déterré; ses yeux étoient ternes et sans aucune sorte d'expression; son nez mince, court, écrasé; ses dents noires et fuligineuses; ses oreilles saillantes et dures comme du cuir brûlé et racorni; on voyoit sur son front quelques cheveux rares et clair-semés, comme on en trouve sur la tête des corps embaumés; ses mains surtout mériteroient une description particulière : on eût dit qu'elles avoient été rôties par le feu; les ongles manquoient ou croissoient à peine, et l'épiderme aminci s'exfolioit par intervalles : il avoit l'habitude de croiser les avant-bras, comme si on avoit dû le placer dans un cercueil.

Causes organiques. On a publié un grand nombre d'idées spéculatives sur les causes organiques qui favorisent le développement des scrophules; je m'abstiens de les reproduire dans un ouvrage purement consacré à recueillir des faits d'une exactitude rigoureuse. Cette maladie est communément le partage de la première enfance; il est rare qu'elle se développe chez les adultes; je l'ai pourtant observée chez des septuagénaires; mais presque toujours ce sont les effets de la dentition qui la font éclore, et ceux de la puberté qui la font évanouir, parce qu'à cette époque le mouvement vital se dirige ailleurs que vers les glandes. Il ne faut pas perdre de vue l'influence du sexe. Chez la femme, le tissu des glandes est plus lâche et plus humide : ce tissu possède, plus que dans l'homme, toutes les conditions nécessaires pour favoriser le développement des scrophules. A l'hôpital Saint-Louis, presque toutes les maladies scrophuleuses doivent leur origine à une infection syphilitique transmise par voie d'hérédité. On peut même assurer que c'est la cause organique la plus fréquente. Nous avons eu l'occasion de nous en convaincre, puisque nous avons si souvent donné nos soins à des individus victimes des débauches et du libertinage de leurs pères. Il n'y a pas long-temps que je montrois à mes élèves un individu couvert de pustules vénériennes à l'âge de quatre-vingt-cinq ans; on apercevoit même encore sur le corps de ce malheureux vieillard les honteuses cicatrices des maux contractés dans les passions d'une jeunesse orageuse. Son fils, déjà avancé en âge, et l'une de ses petites-filles qui venoient le visiter, étaient frappés de tous les signes d'une cachexie scrophuleuse, laquelle étoit devenue manifeste par



Scrophule momie.

Valvile pinx. *Tresca sculp.*

l'engorgement extraordinaire des glandes maxillaires et submentales. Aucun chagrin ne peut égaler, ce me semble, celui que doit éprouver un homme arrivé au terme de sa carrière, lorsqu'en proie aux douloureux souvenirs de ses dérèglemens il se voit condamné à rougir du triste héritage qu'il laisse à ses infortunés descendans.

Causes extérieures. Les scrophules abondent principalement dans les climats froids, humides et marécageux. On les rencontre dans tous les pays voisins des hautes montagnes où la température atmosphérique est très-inégale. Ce que nous avons surtout observé relativement à cette funeste maladie, c'est son analogie avec les saisons. Nous voyons presque toujours que les tumeurs et les ulcères se rouvrent au printemps, pour se fermer ensuite durant les chaleurs de la canicule. Ce sont les vices de la puissance digestive qui préparent de loin les scrophules. Rien n'influe davantage sur leur développement que la mauvaise qualité des alimens; comme, par exemple, le pain fait avec des farines gâtées, le lait aigri, le mauvais fromage, les harengs pourris, les bouillies épaisses dont on rassasie les petits enfans, l'abus d'un vin tourné ou sophistiqué, etc. Ajoutez à cette cause le séjour dans des habitations malsaines : à la campagne, les paysans vivent souvent dans des granges humides, dans des cabanes basses et enfumées, où ils sont entassés avec les moutons, les poules, les dindons, et autres animaux domestiques; on s'imagine aisément que ces sortes d'individus doivent redouter les scrophules. Il est difficile d'expliquer pourquoi les accidens, tels que les coups violens, les grandes chutes, etc., sont propres à développer un levain scrophuleux, qui auparavant étoit silencieux et comme assoupi, dans l'économie animale. L'enfant de M. J*** reçut, en jouant, une forte percussion à l'avant-bras; bientôt il s'y développa une énorme tumeur scrophuleuse qui résista à tous les moyens et nécessita l'amputation.

Traitement curatif. Plus une maladie résiste au pouvoir de l'art, plus on multiplie et plus on varie les essais pour la combattre avec avantage. Parmi les substances végétales auxquelles tous les médecins ont recours d'un commun accord, les plantes amères tiennent le premier rang dans nos hôpitaux; on donne surtout la préférence au houblon, à la bardane, à la gentiane, au quinquina. C'est en vain que dans ces derniers temps on a proposé le *tussilago farfara* : il seroit difficile de constater les résultats heureux qu'on lui attribue. Les expériences que nous avons répétées avec soin démentent les assertions publiées dans quelques ouvrages avec tant de forfanterie et d'assurance. La ciguë, la morelle, l'aconit, etc., ont été proposés sous diverses formes. Qui n'a pas entendu parler des préparations alcalines, qui forment aujourd'hui la base de presque tous les traitemens dirigés pour la guérison des scrophules! Que faut-il penser de l'eau de chaux? Le carbonate de potasse jouit en ce moment d'une réputation qu'il seroit difficile de détruire. Le muriate d'ammoniaque a été pareillement préconisé; le muriate

de baryte avoit donné des espérances qui ont été déçues. Il m'a paru néanmoins réussir dans deux circonstances. Rien n'est moins fondé que les éloges prodigués à l'or, qui, tout précieux qu'il est aux regards de toutes les nations, n'a aucune valeur dans la thérapeutique. Les alchimistes ont pu seuls accréditer ses effets mal à propos réputés médicamenteux, et le premier des métaux est certainement le dernier des remèdes. Les martiaux sont d'une rare utilité pour réveiller la faculté contractile des glandes. Les divers oxides de fer sont fort usités dans notre hôpital, et plusieurs scrophuleux de cette grande ville ont bu les eaux de Forges avec succès. Il est digne d'observation que les substances métalliques les plus altérables par le contact et par l'action chimique de l'air sont celles dont la propriété médicinale se déploie avec le plus d'efficacité dans l'économie animale : le mercure tient le premier rang sous ce rapport. De tous les minéraux, il n'en est aucune qui soit susceptible de subir un plus grand nombre de modifications et de formes : elle fournit une multitude de sels dont la vertu devroit être profondément étudiée; absolument inerte dans telle combinaison, elle est singulièrement énergique dans telle autre. La prescription des sirops mercuriels est devenue vulgaire, et, pour ainsi dire, banale dans tout Paris : chaque pharmacien possède et préconise sa recette. Je ne dis rien des préparations antimoniales, qui pourtant peuvent trouver un heureux emploi chez les médecins qui empruntent le secours de la méthode perturbatrice : leur excitation produit quelquefois un ébranlement salutaire dans les organes du corps.

Je passe au traitement extérieur des scrophules. Ce traitement est celui dont nous avons retiré le plus d'avantages à l'hôpital Saint-Louis. Les nombreux élèves qui suivent actuellement mes leçons ont constaté par leurs propres yeux les cures que nous avons opérées. C'est une idée juste et utile pour la curation des maladies chroniques, que celle qui consiste à mettre dans une sorte d'orgasme les propriétés vitales du corps vivant, afin de les rendre plus accessibles à l'influence des remèdes qu'on veut employer. D'après cette idée, nous soumettons les individus qui viennent réclamer nos soins à l'influence des fumigations aromatiques dans les appareils si habilement construits par la sagacité du chimiste Darcet. Après cette préparation, nous appliquons sur les éruptions scrophuleuses qui souillent la peau de ces malheureux une couche plus ou moins étendue de nitrate d'argent fondu. On est bientôt agréablement surpris de voir ces éruptions, auparavant si opiniâtres, s'amortir et se dénaturer en quelque sorte sous l'influence de ce précieux remède. Après plusieurs jours, la couche de nitrate d'argent qu'on a établie sur la partie malade tombe d'une manière spontanée, et l'on se hâte alors d'en renouveler l'application. Par ce procédé que j'indique, il se forme sans doute, dans le tissu même de la peau, un état de fièvre et de réaction locale qui change son mode d'irritation morbifique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est rare que le succès ne couronne pas notre attente. Je pourrois citer ici les observations relatives

à plusieurs jeunes filles arrivées à l'hôpital Saint-Louis avec des éruptions scrophuleuses, dont on avoit d'abord désespéré de réparer les effets et de corriger la difformité. Cependant nous avons obtenu des cicatrices complètes après plusieurs mois de traitement. Dans les premiers temps, j'avois cherché à modifier les propriétés vitales des tégumens affectés, par des humectations d'acide muriatique habilement ménagées; mais ce topique m'a paru moins propre que le nitrate d'argent à provoquer un mouvement de perturbation salutaire, et je n'y ai recours que dans certaines circonstances qu'il seroit difficile de déterminer, parce qu'il n'y a que l'habitude et la pratique qui les indiquent. Il est d'autres accidens produits par la maladie scrophuleuse, dont on cherche pareillement à triompher par des procédés extérieurs: tels sont, par exemple, les engorgemens glanduleux qui se prononcent fréquemment à la région cervicale, et qu'on parvient rarement à résoudre par les secours de la médecine interne. Les chirurgiens appliquent une quantité d'emplâtres auxquels ils attribuent une propriété fondante et résolutive. Il seroit trop long de les énumérer. Le liniment volatil, l'esprit de romarin, etc., sont en grande vogue; mais depuis quelque temps nous faisons usage de la pommade stibiée des Allemands: cette pommade, qui contient un gros de tartre émétique par once, provoque sur la peau l'apparition d'une multitude de vésicules qui ressemblent d'une manière plus ou moins frappante à celles qui signalent le développement de la vaccine. Par cet exanthême artificiel, on suscite une phlogose avantageuse dans l'intérieur de la glande engorgée. Le tissu cellulaire environnant la tumeur entre en orgasme et se tuméfie; mais le dégorgement de la glande en a été plusieurs fois l'heureux effet. Dans cette occasion, il faut pareillement que le médecin dirige l'administration du remède avec ménagement et habileté. Il n'est aucun procédé curatif qui ne demande une sorte d'apprentissage. Les livres et les écoles ne font qu'indiquer les méthodes: c'est par la fréquentation des hôpitaux qu'on se les approprie, pour ainsi dire, et qu'on parvient à en user avec fruit.

Je finis par recommander aux malades les secours qu'on peut emprunter de l'hygiène. Dans beaucoup de cas, il importe de changer d'air; il faut se soustraire à l'humidité des vallées, et habiter des lieux constamment exposés à une chaleur vivifiante. Que les citadins aillent sur les montagnes; que les montagnards aillent dans les villes. Il est prouvé que les bains de mer et la navigation ont été favorables. On se rend aux eaux sulfureuses pour y profiter de l'action salutaire des douches. Mais je ne connois rien de plus efficace que les effets pénétrans du calorique et l'influence d'un beau soleil. Au surplus, il faudra long-temps étudier encore pour apprendre à perfectionner la thérapeutique des scrophules. L'hôpital Saint-Louis sera quelque jour une école fort utile pour triompher avec quelque avantage d'un fléau qui pèse depuis si long-temps sur le genre humain.

GENRE II.

MÉSENTÉRIE. Mesenteria.

Il ne faut pas confondre cette maladie avec la scrophule : elle constitue un genre à part, et résulte de l'engorgement ou de l'atrophie des glandes du mésentère. C'est une altération spéciale de la faculté nutritive qui produit tous les désordres que nous aurons occasion de remarquer. Il paroît que certains animaux domestiques sont sujets à ce genre d'affection. Les bergers la remarquent souvent sur les brebis. J'ai suivi son développement et sa marche sur un singe orang-outang, qui étoit destiné pour le Muséum d'Histoire naturelle, et qu'on conserva plusieurs mois avant sa mort dans une maison particulière de Paris, où il fut souvent visité par les curieux. La mésentérie, vulgairement désignée sous le nom de *carreau*, appartient ordinairement à l'enfance, parce que c'est à cet âge qu'on abuse davantage des organes digestifs. Pour la commodité des médecins cliniques, on peut en distinguer deux espèces :

1ère *Espèce*. La Mésentérie idiopathique. *Mesenteria idiopathica*. Cette espèce est fréquemment observée dans la salle des nourrices à l'hôpital Saint-Louis. Le ventre se montre d'abord gonflé et rénitent; par la percussion, il rend un son égal à celui que l'on obtiendroit s'il étoit distendu par la présence d'un gaz; mais ensuite il s'affaisse, et à ce premier symptôme succède un amaigrissement général de tout le corps, qui provient de l'interception des sucs nutritifs au travers des routes qu'ils sont destinés à parcourir; il y a perte de l'appétit, dévoiement opiniâtre, leucopyrie aux approches du soir.

2ème *Esp*. La Mésentérie symptomatique. *Mesenteria symptomatica*. Cette espèce se rencontre souvent chez les jeunes filles qui luttent contre le développement de la puberté. Elles tombent dans le marasme et le dépérissement, lorsque la nature ne triomphe pas des obstacles qui s'opposent à ses vues. La mésentérie succède aussi très-souvent à la dégénération squirrheuse des intestins, du foie, de la rate, et autres viscères abdominaux. Le teint des malades est pâle et plombé; ils sont naturellement disposés à la morosité et à la mélancolie.

Tableau de la Mésentérie. La mésentérie s'établit graduellement et d'une manière, pour ainsi dire, insensible; lorsqu'elle a fait quelques progrès, les enfans sont pâles, inquiets, inactifs, et constamment penchés sur le sein de leur nourrice; la plupart poussent des cris aigus, s'ils voient qu'on les fixe ou qu'on s'occupe d'eux. Tous les soins maternels leur deviennent importuns. Il suffit de palper leur ventre pour y exciter de vives douleurs, ou du moins un sentiment pénible. Tantôt ils refusent toute nourriture; tantôt ils sont stimulés par des appétits voraces. L'entérorrhée est le symptôme le plus sinistre de cette maladie; les selles sont fétides, grisâtres, bourbeuses et couleur d'argile;

les urines sont troubles et aussi odorantes que celles d'un chat; la respiration est haute, peu libre, fréquemment interrompue par une toux spasmodique; l'haleine est acide et alliacée. Les enfans mésentériques dorment peu; ils ne sont qu'assoupis et se réveillent par la moindre cause; le visage s'échauffe et les pommettes se colorent vivement pendant les courts instans de ce sommeil inquiet et agité.

D'autres symptômes rendent la maladie de plus en plus dangereuse. Les glandes du mésentère grossissent et s'engorgent à un tel point, que bientôt elles se prononcent au travers des parois de l'abdomen qui offre des bosselures et des inégalités. Le flux devient lientérique. Beaucoup de malades se trouvent tourmentés par des ascarides ou par des lombries; leur abdomen est en proie aux flatuosités et aux borborygmes; quelquefois il est déchiré par de vives tranchées; quelquefois même tous les vaisseaux absorbans s'altèrent de manière à produire l'œdème au-dehors et l'hydropisie en dedans. La peau est grenue et terreuse; la paume des mains est toujours brûlante, et le malade se consume dans la leucopyrie. Je pourrois rapporter un grand nombre d'observations; je me contente d'en citer une qui forme seule un tableau complet de la mésentérie. Louis Roby, âgé de quinze ans, d'un tempérament lymphatique, naquit de parens sains; il avoit deux frères qui étoient également très-bien portans; lui seul fut constamment malade dès sa plus tendre enfance. Il recherchoit la solitude, et paroissoit fuir les regards de tout le monde; pendant des journées entières, on le voyoit plongé dans des rêveries profondes dont on avoit la plus grande peine à le distraire; il étoit très-foible, quoiqu'il mangeât prodigieusement; dès qu'il avoit pris quelques alimens, il éprouvoit un malaise général, un poids incommode et douloureux vers la région épigastrique. L'abdomen se tuméfioit comme un ballon, surtout vers le soir. Souvent il vomissoit en assez grande abondance une matière épaisse et visqueuse; d'autres fois c'étoit un dévoiement qui revenoit après un certain temps et à des époques peu fixes; la respiration étoit laborieuse et inégale; des pesanteurs dans la partie inférieure de la colonne rachidienne se faisoient sentir avec plus ou moins d'intensité; quelquefois il lui prenoit dans les jambes des foiblesses qui l'obligeoient de s'asseoir, pour éviter la chute dont il étoit menacé; il prétendoit avoir la sensation d'un poids énorme dans l'hypocondre droit, et comparoit cette sensation à un boulet qu'on auroit suspendu à son côté. Le visage de ce petit garçon, toujours pâle et blême, portoit l'empreinte de la plus sombre mélancolie; il étoit tombé dans une maigreur extrême; la région ombilicale offroit des indurations et des glandes squirrheuses très-sensibles au toucher.

Causes organiques. Il faut sans doute rapporter la mésentérie à un affoiblissement des vaisseaux chylifères. Toutes les causes qui frappent d'atonie ces vaisseaux, ainsi que les glandes particulières dont est pourvu le mésentère, doivent disposer à cette affection.

La texture particulière de cette membrane la rend nécessairement susceptible de contracter des dégénérescences et des congestions. Souvent la circulation des fluides ne s'y opère qu'avec une lenteur extrême. Où trouve-t-on d'ailleurs plus de causes d'irritation que dans l'intérieur de l'abdomen, d'après les fonctions importantes que remplissent les intestins? Les auteurs parlent beaucoup de la rétrocession des maladies exanthématiques, comme pouvant conduire à la mésentérie. Mais les scrophules, ainsi que le rachitis, contribuent plus fréquemment à la faire naître.

Causes extérieures. La mésentérie attaque communément les enfans des paysans, c'est-à-dire, les enfans mal nourris et qui respirent d'ailleurs un mauvais air. On en observe un grand nombre dans certains villages des environs de Paris. Nous l'observons aussi non moins rarement dans les rues de la capitale où l'indigence se joint à la malpropreté. Il est dangereux de sevrer les enfans inopinément et de les faire passer avec trop de rapidité à l'usage des alimens farineux. Dans l'étude des maladies, il faut toujours s'aider des faits que nous fournit la pathologie comparée. M. Baumes, qui a remporté une palme académique par ses savantes recherches sur cette affection, cite une observation de Withe qui est très-remarquable. L'auteur anglois prétend que les brebis que l'on veut engraisser d'une manière soudaine, et que l'on envoie pour cela paître dans des lieux marécageux, prennent vite et très-souvent la maladie du mésentère. Tous les enfans abusent des alimens qu'on leur présente, particulièrement du lait et de la bouillie. Les nourrices mercenaires ne cherchent que trop à les rassasier et à les gaver, pour ainsi dire, d'une nourriture pesante, afin de provoquer chez eux un sommeil factice, et de se procurer à elles-mêmes un repos continu pendant la durée de la nuit. Je ne pense pas que, dans aucun cas, on puisse attribuer la mésentérie au manque de lait maternel ; car il est des pays où on élève les enfans au biberon, sans que cette coutume nuise à leur accroissement et à leur vigueur. Il est un usage plus préjudiciable à la première enfance, et contre lequel J.-J. Rousseau n'a cessé de déclamer avec toute la magie de l'éloquence la plus entraînante : c'est de l'emploi des maillots que je veux parler. Les maillots nuisent souvent aux digestions, et préparent ainsi la disposition atrophique des glandes mésentériques qui coopèrent d'une manière si active à la nutrition.

Traitement curatif. Il faut commencer par donner aux malades une bonne nourriture et par les soustraire à toutes les causes qui ont pu détériorer chez eux les organes assimilateurs. Ils doivent user de viandes fraîches et de fruits bien cuits qui soient d'une digestion facile. C'est surtout dès le début de la maladie qu'il convient d'établir son système de curation ; car on ne parvient guère à frayer des issues nouvelles au chyle, lorsque ces voies s'oblitèrent par les progrès d'une phlegmasie intérieure. Il est temps de ne plus croire à ces prétendus fondans que nous proposent des médicastres intéressés ou

crédules. Mais les toniques, en réveillant les mouvemens contractiles de l'estomac et des intestins, ont une efficacité qu'une multitude d'expériences confirment. Dans cette maladie, on met successivement à contribution le fer, le mercure et l'antimoine; on administre le vin chalybé et les eaux martiales, le sirop de Bellet mêlé par parties égales avec le sirop antiscorbutique; on incorpore le kermès minéral dans des extraits amers, tels que ceux de gentiane et de chicorée sauvage : la dose est communément d'un quart de grain ou d'un demi-grain. L'eau vineuse de rhubarbe est la boisson qui m'a paru la plus salutaire aux enfans qui ont reçu mes soins à l'hôpital Saint-Louis. Cette préparation est d'ailleurs la moins dispendieuse pour le peuple, qui est si sujet aux affections du mésentère. Nous avons pareillement recours à des bouillons apéritifs, aux sucs des plantes diurétiques, à des limonades qu'on rend laxatives par l'addition de quelques sels tartareux. Les frictions sur l'abdomen ne sauroient être conseillées que dans le commencement de la mésentérie : dans les dernières périodes, elles ne pourroient qu'exaspérer les douleurs et ajouter à la fatalité du pronostic.

GENRE III.

ATROPHIE. Atrophia.

Le mot *atrophie* vient du grec, et veut dire défaut de nutrition. Les Latins se servent du mot *macilentia* pour exprimer cet état de l'économie animale. Cette affection attaque spécialement l'homme aux deux extrémités de la vie. Les enfans et les vieillards y sont très-sujets. J'en ai observé une grande quantité d'exemples à l'hôpital Saint-Louis, qui, comme l'on sait, est spécialement réservé pour le traitement des maladies chroniques. L'atrophie présente au médecin clinique deux espèces très-distinctes, l'atrophie idiopathique et l'atrophie symptomatique :

1ère *Espèce.* L'Atrophie idiopathique. *Atrophia idiopathica.* M. le professeur Hallé a publié une observation très-remarquable de cette espèce, qui se manifeste d'ordinaire sans aucune maladie antérieure, et qui paroît dépendre de l'anéantissement des fonctions des glandes lymphatiques et de l'oblitération du système absorbant. La personne dont il s'agit avoit été passablement réglée jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Mais, à cette époque, les menstrues commencèrent à diminuer sensiblement et progressivement jusqu'au point de ne plus reparoître; il s'opéroit en même temps un dessèchement chronique de tout le corps, accompagné d'une asthénie générale, sans fièvre, sans toux et sans expectoration. Cette jeune fille mangeoit toutefois comme dans l'état de santé; elle avoit l'air de bien digérer, puisque ses excrémens avoient la consistance ordinaire; elle agissoit et vaquoit aux soins du ménage. La veille même de sa mort, on n'observa chez elle aucun dérangement extraordinaire dans les fonctions; elle s'éteignit le lendemain sans autre symptôme précurseur qu'une propension irrésistible au sommeil et une lenteur extraordinaire dans les

mouvemens. La respiration étoit courte, et le pouls imperceptible, sa langue muette; tous ses sens étoient engourdis. La section du cadavre ne fit voir que des viscères singulièrement rapetissés et absolument dépourvus de la graisse qui les environne. On n'aperçut aucune trace de vaisseaux lactés dans les intestins. On distingua seulement dans le pli des aines quelques rameaux desséchés de vaisseaux lymphatiques, dont la cavité étoit totalement oblitérée. L'atrophie idiopathique est presque toujours le résultat d'une cause morale : c'est communément la jalousie qui la produit. J'ai vu un enfant, à l'hôpital Saint-Louis, qui s'est progressivement desséché, parce qu'il envioit tous les soins que les religieuses prodiguoient en même temps aux autres enfans de son âge. Je me souviens pareillement d'avoir été consulté pour un petit garçon de huit ans, qui étoit tombé dans le marasme, parce qu'il voyoit un essaim de jeunes gens faire journellement une cour assidue à sa mère qui étoit d'une grande beauté.

2ème *Esp.* L'Atrophie symptomatique. *Atrophia symptomatica.* C'est ainsi que nous nommons cette atrophie si commune, qui est toujours le résultat de l'obstruction des glandes du poumon ou de celles du mésentère; elle se déclare souvent à la suite des longues hydropisies. Il faut surtout regarder comme une maladie alarmante l'atrophie dorsale, qui provient d'une dépense immodérée de la semence, et qui est presque toujours accompagnée d'une fièvre hectique dont le corps est lentement consumé. On sait que cette liqueur reçoit l'influence d'une grande quantité de nerfs qui s'échappent de la moelle épinière. Si on ne cherche à arrêter les progrès du mal, il pousse de profondes racines; les pollutions dégénèrent en habitude, et la mort arrive sans qu'on puisse lui opposer aucun obstacle.

Tableau de l'Atrophie. Les principaux symptômes de cette funeste maladie sont, une maigreur extraordinaire de tout le corps, un état de langueur et de prostration dans tout le système des forces, une soif vive, une dyspnée parfois suffocante, une toux continuelle et quelquefois uniquement nocturne, une sueur froide et colliquative; l'urine est oléagineuse; les selles sont liquides et lactescentes; il y a quelquefois enflure des extrémités; le nez s'amincit et devient aigu; les oreilles sont froides et contractées; les tempes affaissées; la face est d'une couleur pâle, plombée et souvent livide; les joues sont ridées, les yeux caves, les côtes saillantes, les épaules ailées, les clavicules proéminentes; l'appendice sternale est recourbée; le col devient grêle; la peau est aride et recouvre à peine les os; enfin le malade est un vrai squelette. Cette affection s'établit d'une manière progesssive, et presque insensible : l'appétit est d'abord peu diminué; il augmente même chez les enfans; mais lorsque l'atrophie a fait des progrès considérables, la plus légère quantité de nourriture est d'un poids insupportable pour l'estomac; il se développe une douleur sourde et comme gravative dans toute la région abdominale. Dans d'autres cas, ce sont des chaleurs et des phlogoses erratiques sur toute la périphérie cutanée.

L'atrophie est une affection qui se manifeste fréquemment sur les malades que l'on

reçoit à l'hôpital Saint-Louis. En dernier lieu, nous avons observé la nommée Claudine, septuagénaire, qui étoit dans un état de marasme complet. Cette affection avoit commencé par une altération notable de l'appétit et des facultés assimilatrices. Elle avoit ensuite éprouvé dans tous ses organes un dépérissement progressif, semblable à celui d'une plante privée de suc nourricier. On n'apercevoit plus chez elle qu'un souffle de vie, qu'on entretenoit par des boissons toniques et stimulantes. Les facultés intellectuelles s'étoient conservées dans toute leur intégrité; mais elle parloit d'une voix éteinte et souvent inintelligible. Elle avoit le *facies* de la vieillesse la plus décrépite ; son pouls ne se sentoit plus; elle s'éteignit sans agonie et sans douleur. Nous avons vu périr dans la même année, la jeune Louise Mersin, qui sans cause apparente tomba dans un état effrayant de maigreur; ses membres étoient d'une petitesse extraordinaire; sa face étoit horriblement ridée, et recouverte d'une pellicule noirâtre qui tomboit et se renouveloit successivement. Elle exhaloit une odeur analogue à celle des souris. Elle éprouvoit des douleurs très-vives dans les jambes, surtout dans les genoux, qu'elle tenoit dans une flexion continuelle, parce qu'elle ne pouvoit les étendre sans se plaindre d'un déchirement intolérable. Enfin, je me souviens d'une femme intéressante, douée d'une sensibilité profonde et de tous les attraits de son sexe. Ses menstrues s'arrêtèrent soudainement, un jour qu'elle vit passer dans la rue le convoi funèbre d'un homme qu'elle chérissoit avec passion. Depuis cette époque, elle s'abstint presque de manger; elle se dessécha, et la douleur flétrit successivement chez elle les plus beaux dons de la nature; elle n'avoit plus d'autre sentiment que celui de ses regrets, d'autre espoir que celui de mourir; elle se traînoit chaque matin au cimetière du *Père-la-Chaise*, et se prosternoit sur le tombeau de l'être qu'elle avoit perdu. Son accablement, ses angoisses, la pâleur effrayante de son visage, attiroient la pitié de toutes les personnes compatissantes. Elle succomba, après avoir passé par toutes les nuances d'une lente et douloureuse consomption.

L'atrophie dorsale est une de celles qui contribue le plus à dessécher le corps. C'est surtout à l'épine du dos qu'on voit les chairs se flétrir et s'émacier : les malades y éprouvent la sensation la plus désagréable, comme si des fourmis descendoient de la tête aux pieds. Lorsqu'ils rendent les selles ou les urines, ou lorsque enfin ils se livrent à quelque effort, la semence s'échappe en grande quantité; ils ont des insomnies ou des rêves libidineux : ces insomnies et ces rêves ont lieu surtout lorsque les humeurs ont été fortement exaltées par des mets trop assaisonnés ou par des boissons spiritueuses. S'ils s'endorment pendant la nuit, ils se réveillent baignés de sueur. Lorsqu'ils vont à pied ou à cheval, s'il s'agit de monter un endroit escarpé, ils se trouvent singulièrement affoiblis; leur respiration est laborieuse, leur tête lourde et comme accablée; ils se plaignent d'un tintement extraordinaire dans l'intérieur des oreilles. Souvent l'esprit s'égare et tombe dans un état d'aliénation; le ventre est paresseux, et quelquefois absolument constipé; dans

quelques cas, il survient des flux muqueux, et même sanguinolens, précédés des plus vives tranchées; l'urine est rendue avec une difficulté extrême; les jambes s'enflent; la face est pâle; les yeux sont caves et hébétés, et parfois offusqués par des nuages. Les individus ainsi atteints sont moroses et évitent la société des hommes. Les symptômes que nous venons d'énumérer sont plus ou moins graves, selon la diversité des causes qui ont agi. On a observé que l'atrophie dorsale pouvoit avoir des rémissions. C'est surtout aux changemens de saisons que les incommodités redoublent.

Causes organiques. L'atrophie provient manifestement d'une déviation des sucs alimentaires. Il est digne d'observation que, chez les enfans, par exemple, certaines parties du corps prennent de l'embonpoint, tandis que d'autres maigrissent et se dessèchent, ce qui prouve qu'elles se nourrissent aux dépens des autres. Ici les molécules nutritives s'échappent avec les excrétions; l'urine est parfois oléagineuse. L'atrophie dorsale reconnoît pour cause organique une trop grande consommation de la liqueur séminale. On a souvent cité le vieux proverbe qui dit qu'une déperdition excessive de sperme affoiblit davantage qu'une perte de sang, et qu'il faut quarante dragmes de ce dernier liquide pour faire une dragme du premier. Il faut encore regarder comme des causes organiques de l'atrophie dorsale les maladies antérieures qu'a pu éprouver l'individu souffrant, l'effervescence de son âge, et son penchant particulier vers les excès de la volupté, etc.

Causes extérieures. Une des causes extérieures qui concourent le plus puissamment à la production de l'atrophie, est l'impureté de l'atmosphère et l'habitation des lieux bas et humides. Ceux qui vivent dans des contrées marécageuses nous offrent quelquefois les tristes exemples d'une émaciation extraordinaire, qui s'établit lentement et sans aucun mouvement de fièvre. Les alimens dont se nourrit le peuple ont souvent des propriétés délétères qui affoiblissent la puissance assimilatrice, et préparent à la longue tous les phénomènes de l'amaigrissement idiopathique. Quelquefois aussi des nourrices inconsidérées laissent manger les enfans avec trop de voracité, ou ne leur fournissent qu'un lait impur et dépravé. Mais, pour tous les âges, je ne connois rien de plus favorable aux progrès de l'atrophie que l'abus des liqueurs spiritueuses. Il y avoit dans la garde nationale de Paris un homme qui faisoit l'office de tambour, et qui étoit d'une corpulence prodigieuse; il s'enivroit avec une telle fréquence, qu'il mourut du marasme à l'hôpital Saint-Louis. Quant à la consomption dorsale, ce sont les abus du coït, et plus encore l'habitude de la masturbation qu'il faut accuser.

Traitement curatif. Lorsqu'on veut procéder à la curation de l'atrophie, il faut ouvrir en quelque sorte toutes les routes de la nutrition, afin que le chyle trouve partout un libre passage; il faut, en un mot, corriger tout ce qui peut infecter la masse des humeurs. On a soin de nettoyer les premières voies en administrant quelque léger

émétique ou quelque doux purgatif. Le sirop d'ipécacuanha ou le sirop de chicorée, composé de rhubarbe, sont propres à remplir cette indication spéciale. On facilite l'émission des urines par l'usage des boissons nitrées. Lorsqu'il y a lieu de soupçonner que l'atrophie doit être attribuée à la présence des vers dans le canal intestinal, on insiste sur les anthelmintiques, et l'on emploie avec succès le mercure doux, l'huile de *palma-christi*, etc. On a publié l'observation d'un individu qui avoit été singulièrement amaigri par le séjour très-prolongé d'un tænia dans les premières voies. Il parvint à s'en délivrer par l'emploi de la fougère et de l'éther sulfurique, et recouvra dans la suite son embonpoint. Mais il ne suffit pas d'enlever les causes de l'atrophie; il faut donner au malade tout ce qui est propre à lui constituer un bon chyle. On relève d'abord les forces digestives par des extraits amers et par des conserves stomachiques. Il importe ensuite d'extraire pour lui tout ce qu'il y a de plus nutritif dans les alimens : de là vient que les gelées de viande sont en pareil cas très-profitables. Je ne vois pas pourquoi certains praticiens préconisent, par une injuste préférence, celle que l'on tire de la corne de cerf : celle que fournissent les pieds de veau est préférable. Il est avantageux d'administrer aux malades le lait d'ânesse, les bouillons de poule et ceux de tortue, les crèmes d'orge et de gruau, le chocolat analeptique, les vins cordiaux et généreux, tels que ceux d'Alicante, de Malaga, de Bordeaux, etc.

Il faut pratiquer des frictions légères sur tout le corps, apaiser ses douleurs par des fomentations anodynes, par le baume nerval, et autres linimens appropriés; assujettir le malade à un repos constant, ne lui permettre que des exercices salutaires, donner à son esprit des distractions agréables, le divertir par des spectacles variés, lui faire respirer un air frais et pur, lui procurer ensuite un sommeil doux et prolongé, etc.; les bains mucilagineux et émolliens assouplissent les tégumens et les disposent à la transpiration. Ceux qui sont tombés dans le marasme par les effets de la masturbation méritent des soins plus vigilans, parce qu'ils se trouvent dans un péril plus imminent. On cherche à éteindre chez eux les désirs ardens et les feux destructeurs de la volupté par des tisanes rafraîchissantes et agréablement émulsionnées. Malheureusement le sirop de nymphéa produit rarement les effets salutaires qu'on lui suppose. Rien n'est moins certain que les vertus de tant de substances que la matière médicale nous vante comme des anti-aphrodisiaques infaillibles. Ces sortes de malades doivent s'abstenir de la lecture des romans et de tous les livres qui exaltent l'imagination; ils doivent s'isoler en quelque sorte de la société des femmes; renoncer aux alimens trop assaisonnés, aux boissons échauffantes; ne rien négliger enfin pour réprimer des écarts pernicieux, et se défaire d'une habitude qui offense la nature dans la plus noble fonction de notre organisme, dans celle surtout qui concourt le mieux à ses vastes et généreux desseins.

GENRE IV.

PAROTONCIE. Parotoncus.

Quelques auteurs désignent cette maladie sous le nom très-vulgaire d'*oreillons*. C'est une des plus importantes à étudier dans la famille des Adénoses; car il est des circonstances où un grand danger l'accompagne. Quelle que soit la cause de cette redoutable affection, il faut la diviser en idiopathique, en symptomatique et en critique. Tous les bons observateurs adoptent cette distinction :

1ère *Espèce.* La Parotoncie idiopathique. *Parotoncus idiopathicus.* Cette espèce est plus rare que la parotoncie symptomatique ; cependant nous l'avons assez souvent remarquée dans notre hôpital, et les auteurs en citent des exemples. Quelquefois elle est aiguë, et arrive très-vite à une terminaison favorable ou fâcheuse ; d'autres fois elle est chronique : c'est alors qu'elle a un aspect œdémateux, et qu'on la prendroit pour squirrheuse. La parotoncie peut rester dure et indolente pendant un temps très-considérable. On a cité dans la Collection des Thèses de Stoll l'observation d'un ecclésiastique doué d'un tempérament muqueux, qui, pendant treize années, avoit porté une parotide vainement traitée par les meilleurs médecins et par les remèdes les mieux indiqués, sans obtenir le moindre soulagement.

2ème *Esp.* La Parotoncie symptomatique. *Parotoncus symptomaticus.* C'est celle qui se manifeste dans la crudité même d'une maladie. Nous eûmes souvent occasion de l'observer dans les fièvres ataxico-adynamiques qui se manifestèrent à l'hôpital Saint-Louis à l'époque de l'invasion des troupes étrangères. Qnelques militaires éprouvèrent une douleur atroce derrière l'une des oreilles; bientôt une tuméfaction énorme s'établissoit dans tout le tissu cellulaire environnant la parotide, et s'étendoit même sur tout le côté de la face. Les malades avaloient les boissons avec une difficulté extrême: cependant plusieurs échappèrent à la mort.

3ème *Esp.* La Parotoncie critique. *Parotoncus criticus.* Cette espèce a été constamment un sujet d'étude et de méditation pour tous les grands médecins cliniques. Il est véritablement des circonstances où une semblable tumeur doit être considérée comme critique, parce qu'elle ne se montre qu'après la cessation de tous les symptômes qui constituent l'appareil fébrile. Il semble que le levain morbifique se dépose en quelque sorte sur les parotides, après avoir abandonné les autres organes. Diverses opinions ont été émises relativement au siége essentiel qu'occupe cet engorgement salutaire. Les uns le placent dans le tissu de la parotide elle-même; d'autres, dans le tissu cellulaire environnant et dans les glandes lymphatiques qui l'avoisinent. M. Murat, chirurgien de l'hospice de la Salpêtrière, a fait jadis des recherches intéressantes sur cet objet. Il a disséqué avec un soin particulier des tumeurs de ce genre sur les cadavres de deux femmes qui avoient succombé pendant le cours d'une grave myopyrie. Dans les deux cas, il trouva la parotide sensiblement grossie de volume, et totalement infiltrée de pus. On voit néanmoins plusieurs de ces tumeurs se terminer très-heureusement, et sans être suivies d'aucun accident

fâcheux. Il semble, dit Morgagni, que l'humeur critique se borne souvent aux tégumens, puisque la glande reprend ensuite ses fonctions avec la même énergie qu'auparavant.

TABLEAU DE LA PAROTONCIE. Cette affection débute d'ordinaire par des frissons partiels et par des mouvemens fébriles plus ou moins prononcés. Ces premiers symptômes sont le prélude d'un gonflement plus ou moins considérable qui s'établit sous les deux oreilles, et qui souvent n'a lieu que d'un seul côté. Trois caractères frappans distinguent cette tumeur avant même qu'elle soit complètement établie : c'est une chaleur insolite dans toute la région cervicale, une tension très-incommode des tégumens qui la recouvrent, et une douleur profondément circonscrite dans le foyer de l'engorgement. Si la maladie est grave, elle se propage et s'étend de la parotide jusqu'à toutes les glandes salivaires. C'est surtout dans cette circonstance que les alarmes redoublent, parce que le malade n'avale qu'avec une difficulté extrême les alimens solides ou liquides qu'on lui présente. Nous avons vu périr un homme par un empêchement total de la déglutition. Souvent le pouls est plein, dur et précipité, comme dans l'appareil d'une fièvre inflammatoire; quelquefois (et le cas est fâcheux) il est foible, petit et irrégulier. On est frappé de la rapidité de la marche qu'affecte la parotoncie, lorsqu'elle se termine par résolution. Elle disparoît souvent vers le quatrième ou cinquième jour, lorsqu'une sueur abondante a inondé certains membres ou tout le corps.

Les médecins ont signalé comme très-funestes les tumeurs parotidiennes qui paroissent et disparoissent plusieurs fois dans le cours d'une même maladie. L'irritation nerveuse qui gonfle le tissu cellulaire passe quelquefois soudainement du cou aux testicules chez l'homme, ou aux mamelles chez les femmes. Il faut que la nature soit en pleine force pour qu'elle prenne la route d'une véritable suppuration. Lorsqu'une semblable terminaison s'effectue, on la reconnoît sans peine à la rougeur intense qui succède au mouvement fébrile. Le malade lui-même est en quelque sorte averti du foyer qui se prépare par des élancemens intérieurs et par une fluctuation plus ou moins apparente. J'ai remarqué pourtant, à l'hôpital Saint-Louis, certains individus dont les parotides étoient restées froides et squirrheuses pendant plusieurs années. J'y ai reçu une femme scrophuleuse chez laquelle cette glande s'étoit spontanément convertie en cancer. Mais il est peu d'accidens qui inspirent autant de craintes et de perplexités que celui de leur dégénération gangreneuse. Cet horrible fléau se déploie souvent à l'improviste et à l'instant même où l'on croyoit la maladie jugée; d'autres fois il s'annonce par une fièvre ardente et par un trouble extraordinaire dans les facultés intellectuelles; la tête est lourde et embarrassée; de longs frissonnemens agitent le tronc et les membres du corps; la tumeur prend une teinte livide qui décèle une mortification complète; le pouls s'efface, et le malade tombe dans un affaissement absolu qui est un présage infaillible d'une mort prochaine.

Causes organiques. Il est sans doute bien difficile d'assigner les causes organiques qui peuvent influer sur le développement de la parotoncie. En effet, le phénomène par lequel les humeurs malignes se dirigent plutôt vers certaines glandes que vers d'autres restera long-temps inexplicable. A-t-on appris encore pourquoi l'action de la plupart de nos remèdes, du mercure ou des cantharides, par exemple, se dirige de préférence vers tel ou tel système de l'économie animale ? On sait uniquement que les fièvres dans lesquelles les parotides se manifestent, sont celles qui dirigent spécialement leur irritation vers l'organe encéphalique : telles sont les fièvres adynamiques, ataxiques et pestilentielles. On observe que les enfans sont généralement plus sujets à la parotide que les adultes. Je ne dirai pas, à l'exemple d'un élève de Stoll, que c'est parce qu'à cet âge les humeurs tendent davantage à la concrétion. Mais ne suffit-il pas de savoir que, dans les premiers temps de la vie, les forces toniques qui dirigent l'accroissement se portent d'une manière spéciale vers le cerveau ?

Causes extérieures. Ces causes tiennent souvent à la constitution particulière de l'atmosphère, et proviennent d'un air froid et humide qui supprime tout-à-coup la transpiration cutanée. Il est des années où les parotides se montrent d'une manière épidémique; et on observe à Paris, où la température est très-variable, qu'elles sont plus communes dans certains temps que dans d'autres. Il ne faut pas croire que la parotoncie puisse se transmettre par voie de contagion, comme le vulgaire se le persuade; mais elle pourroit bien être le résultat des nourritures malsaines dont on fait usage dans quelques circonstances. La frayeur, la crainte, une vive commotion, en un mot, tout ce qui intercepte les évacuations naturelles, ou arrête la marche des sécrétions, peut influer sur l'apparition de ce dangereux phénomène.

Traitement curatif. L'indication est évidente. Il faut savoir adapter les moyens de l'art aux forces particulières de la nature qui réagit. On tâche d'abord de favoriser la résolution de la tumeur par des embrocations légèrement stimulantes, par des topiques chauds et préalablement arrosés de quelque substance saline, par les emplâtres fondans de nos pharmacopées, etc. Lorsque l'inflammation est vive, les saignées locales produisent un dégorgement favorable. On emploie quelquefois avec succès les frictions avec le liniment ammoniacal ou avec l'onguent mercuriel. On administre à l'intérieur quelques légers diaphorétiques ; l'infusion de fleurs de sureau ou de fleurs de tilleul est surtout usitée en pareille circonstance. Je n'ose pourtant ajouter une grande foi aux merveilles attribuées dans le dernier siècle à l'extrait de ciguë, à celui d'aconit; on peut toutefois répéter les essais de Stork à ce sujet. Les laxatifs peuvent arrêter les tendances vicieuses de la matière non morbifique. Si la nature tend à la suppuration, on a recours aux cataplasmes émolliens et maturatifs. On suit le précepte d'Hippocrate, qui veut que la

parotide soit en maturité dans tous ses points; car, si toutes ses parties ne mûrissent pas d'une manière uniforme, elles donnent lieu à des ulcérations opiniâtres. On a lieu de s'alarmer si la parotoncie se termine par la dégénération gangréneuse. On se hâte alors d'administrer le quinquina et les cordiaux. On provoque la séparation des eschares par les moyens usités; dans ce cas et dans beaucoup d'autres, les caustiques sont spécialement invoqués. A la vérité, cette application n'a pas toujours un succès très-favorable. Joséphine Leclère avoit eu une mésentérie dans son enfance, dont elle guérit très-bien par les remèdes qu'on lui administra à l'hôpital Saint-Louis. Mais, quelques mois après, la glande parotide gauche s'engorgea, se tuméfia et fit une saillie considérable : cette tumeur étoit peu douloureuse; mais comme elle gênoit beaucoup le mouvement de la mâchoire, on se décida à y faire une ouverture. Un caustique ayant été appliqué, un pus sanieux en découla en très-petite quantité. La tumeur s'affaissa ; mais elle augmenta dans un autre diamètre, et maintenant elle s'étend sur la partie latérale gauche de la joue, depuis le bord inférieur de la mâchoire inférieure jusqu'à la région temporale du même côté. Elle est inégale, d'un rouge vif, piquetée de plusieurs petits trous qui livrent passage à un pus inodore et peu abondant. Quelquefois la parotoncie guérit très-bien par les procédés ordinaires; mais la convalescence est, pour ainsi dire, une seconde maladie. Certains individus restent foibles et cacochymes pendant plusieurs années. J'ai vu une vieille femme chez laquelle une fièvre adynamique avoit eu une semblable terminaison, et qui, depuis cette époque, est horriblement tourmentée par le *prurigo formicans*.

Enfin, il est une terminaison plus fréquente et presque toujours non moins funeste : c'est le cas où la parotoncie se convertit en une masse squirrheuse ou lardacée, qui résiste à tous les remèdes usités. C'est alors que, la nature ne pouvant plus rien, il est urgent de tout faire pour elle. Dans cette périlleuse conjoncture, on a proposé d'enlever, par le secours du bistouri, cette masse dégénérée. Aujourd'hui surtout que la chirurgie est devenue plus savante, et par conséquent plus hardie, les praticiens d'un art si renommé ne se laissent intimider par aucun des obstacles que présente la situation particulière de la parotide, et ses rapports de contiguité avec tant de nerfs et tant de vaisseaux. Constamment guidés par le flambeau de l'anatomie la plus scrupuleuse, ils s'appliquent à diriger l'instrument de manière à éviter la marche flexueuse de la carotide externe, pour ne pas s'exposer à répandre des flots de sang. Je me plais à faire observer que les hommes de toutes les nations ont rivalisé de zèle et de lumières pour exécuter, dans un cas pressant, une opération si délicate et si dangereuse. Heister, Acrell, les deux Siébold, notre immortel Desault, etc., ont appris surtout à ne pas désespérer du salut des malades, et à calculer d'avance, par la plus savante prévoyance, toutes les difficultés qu'il faut surmonter. Je recommande à mes disciples de méditer les écrits de ces maîtres célèbres dont l'inébranlable courage égale la profonde habileté.

GENRE V.

THYROPHRAXIE. Thyrophraxia.

On désigne sous le nom de *thyrophraxie* un engorgement chronique et non douloureux qui se manifeste dans la glande thyroïde. Cette maladie n'est pas seulement propre à l'homme : nos animaux domestiques, tels que les moutons, les veaux, en sont attaqués, et il n'est pas rare qu'ils en meurent. La thyrophraxie est presque toujours en rapport avec l'influence des lieux. Il est des climats où elle est absolument endémique. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que, dans plusieurs de ces climats, on tire vanité d'une infirmité si dégoûtante. Chez quelques habitans des Alpes, les femmes mêmes se croient dépourvues de tout agrément lorsqu'elles ne sont point décorées d'un goître volumineux à la partie antérieure du cou. Des voyageurs nous attestent que leurs amans ont un goût si décidé pour cette tumeur extraordinaire, qu'à leur jugement, ce genre de beauté égale au moins celui de la gorge. Ils poussent l'illusion jusqu'à être ravis de cette voix héroïque et masculine qui se manifeste chez les jeunes filles affectées de goîtres considérables. On trouve, du reste, la plus grande variété dans la forme et dans le volume de ces divers engorgemens. Quelquefois c'est la glande thyroïde seule dont les dimensions s'accroissent de toutes parts; dans d'autres cas, c'est le tissu cellulaire environnant qui se tuméfie et acquiert un développement monstrueux. Cette considération m'a fait diviser la thyrophraxie en deux espèces principales : la thyrophraxie simple et la thyrophraxie composée. A ces deux espèces se rattachent plusieurs variétés provenant des formes bizarres que prend la tumeur à mesure qu'elle s'accroît, et des accidens secondaires qui peuvent survenir :

1ère *Espèce.* La Thyrophraxie simple. *Thyrophraxia simplex.* Cette espèce est la plus commune; elle est le simple résultat de l'engorgement de la glande thyroïde; les tégumens qui recouvrent cette glande n'éprouvent d'ailleurs aucune sorte d'altération. On observe que les femmes en sont plus fréquemment atteintes que les hommes, ce qui tient à des causes que nous développerons plus bas. On sait d'ailleurs que cette affection entraîne rarement quelque danger, parce que le rôle que joue la thyroïde dans l'économie animale n'est, en aucune manière, essentiel à l'exercice de la vie. Je l'ai vu pourtant, dans une circonstance, contracter une dégénérescence cancéreuse, qui causa par la suite la mort d'une mère de famille. Comme ce cas est fort rare, il n'est pas inutile de le rappeler. J'assistai à la dissection du cadavre, qui se fit dans l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Louis. La tumeur étoit inégale, bosselée, et on remarquoit à sa surface un grand nombre de veines variqueuses. Lorsqu'on la comprimoit fortement, on sentoit que certaines parties résistoient davantage que d'autres; la peau qui la recouvroit étoit singulièrement amincie : elle tenoit à la tumeur par un tissu cellulaire très-dense et comme lardacé. Cette

tumeur, qui se prononçoit davantage à la partie antérieure et latérale droite du cou, étoit devenue énorme, et se composoit de deux substances inégalement réparties; l'une étoit blanchâtre et dure comme de la couenne; l'autre étoit brune, mollasse, et se déchiroit avec facilité. Nous la disséquâmes avec une attention scrupuleuse, et nous ne pûmes y découvrir aucune trace de vaisseaux sanguins.

2ème *Esp.* LA THYROPHRAXIE COMPOSÉE. *Thyrophraxia composita.* Cette espèce est celle qui contient le plus de variétés : elle frappe de surprise tous les observateurs. Il se forme quelquefois autour d'elle un sac ou kyste plus ou moins spacieux, qui sert de réservoir à une matière pultacée ou purulente. Ce cas est très extraordinaire. Je l'exposerai avec plus d'étendue dans la description que je vais donner de ce genre de maladie. Il se trouve quelquefois dans la thyrophraxie composée des concrétions plâtreuses ou calcaires, et beaucoup d'autres substances hétérogènes. J'ai rencontré dans deux circonstances, autour de la thyroïde engorgée, un corps graisseux très-jaune, qui tendoit à prendre la dégénérescence stéatomateuse. Dans un troisième cas, la substance même du goître étoit altérée de manière à constituer un vrai sarcome.

TABLEAU DE LA THYROPHRAXIE. Pour bien entendre le mécanisme de la formation de cette tumeur et offrir un tableau complet de ses phénomènes, il faudroit peut-être acquérir des notions plus exactes sur les fonctions de la thyroïde que plusieurs auteurs rangent dans la classe des glandes conglomérées. Un auteur allemand, qui a écrit sur la structure de cette glande, croit à l'existence de plusieurs canaux qui vont s'ouvrir dans le larynx, dans la trachée-artère et à la racine de la langue. D'après cet auteur, l'utile destination de ces petits canaux est de lubrifier les voies aériennes et de suppléer les cryptes muqueux destinés à cet usage. Il regarde en effet ces cryptes comme très-insuffisans pour fournir à l'évaporation considérable occasionnée par le passage continuel de l'air inspiré et de l'air expiré. Mais de semblables assertions méritent d'être confirmées par des recherches ultérieures. Je veux me borner, dans cet article, à signaler les principaux symptômes qui marquent le développement de cette maladie extraordinaire. La thyrophraxie est presque toujours endémique. On a eu tort de la confondre avec les scrophules qui s'observent si souvent à l'hôpital Saint-Louis, tandis que les goîtres y sont si rares. J'en ai vu néanmoins plusieurs parcourir en quelque sorte, sous mes yeux, toutes les périodes de leur accroissement. Ces tumeurs paroissent tantôt à la partie antérieure, tantôt à la partie latérale du cou. Je suis le premier qui ai observé, ce me semble, que le côté droit de la glande étoit plus fréquemment attaqué que le gauche. Quelquefois c'est une enflure de toute la région cervicale, qui augmente pendant l'hiver et diminue pendant l'été. Dans les premiers temps, les goîtres ne surpassent pas le volume d'un petit œuf; on les voit ensuite s'étendre progressivement, et avec d'autant plus de facilité que le tissu cellulaire qui les entoure est communément très-lâche et très-susceptible

de dilatation. Il est des personnes qui portent cette infirmité toute leur vie, sans en être en aucune manière incommodées; d'autres éprouvent une gêne suffocante dans la respiration; chez quelques-unes, la circulation éprouve même des obstacles, et il est hors de doute que l'étranglement qu'elles éprouvent peut déterminer l'apoplexie. Un ecclésiastique, qui avoit été vicaire à Sallanches, prétendoit avoir connu des goîtreux qui étoient morts subitement par cette cause. Souvent les malades ressentent des indispositions très-bizarres. Je me souviens du nommé Marcel, laboureur de profession, qui se présenta à l'hôpital Saint-Louis avec une énorme thyrophraxie qui descendoit jusqu'à la partie moyenne du sternum. Cette masse prodigieuse, qui étoit pour lui un grand fardeau, devenoit dure et comme glacée quand le froid étoit rigoureux. On eût dit que c'étoit un corps inerte et sans aucune sorte de vitalité.

Au surplus, le malaise et le genre de douleur dont se plaignent les malades sont presque toujours relatifs au volume, à la direction, et surtout au mode de dégénérescence que peut prendre la tumeur. Madame Ch**, dont le goître étoit cancéreux, croyoit avoir des charbons ardens dans la gorge. Une autre, chez laquelle ce paquet glanduleux ne se tuméfioit que par intervalles, se croyoit alors menacée d'une strangulation prochaine. Il est des cas où l'on se familiarise si bien avec ce genre d'infirmité, qu'on est peu affligé de sa présence. Mes lecteurs me sauront gré de leur raconter ici l'histoire de Clément Desenne, dont le portrait est dans cet ouvrage. (*Voyez Pl.* C.) Cet individu est un tisserand, âgé d'environ trente-huit ans, d'une constitution lymphatique, et qui reçut le jour de parens très-sains. Dans sa première enfance, il avoit joui d'une santé parfaite; mais, à l'époque où il commança à se livrer au travail, il fut atteint d'un gonflement à la portion latérale droite de la thyroïde. La tumeur, d'abord molle, s'accrut et devint dure : elle étoit pesante et un peu douloureuse; dans l'espace d'un mois elle parvint à la grosseur d'une pomme, et paroissoit fuir les doigts, si l'on cherchoit à la comprimer: elle continua de grossir de manière à devenir aussi volumineuse que les deux poings; elle étoit pendante, rénitente, inégale. Lorsque Desenne portoit ses doigts dans l'intérieur de la bouche, il y sentoit une protubérance comme un œuf de poule : cette protubérance, à chaque instant comprimée par la présence des alimens, et pressée entre les deux mâchoires lorsqu'elles se rapprochoient durant l'acte de la mastication, s'enflamma, s'amollit et abcéda. Une quantité considérable de pus s'en écoula, tandis qu'une portion de ce fluide parut se porter vers la glande extérieure. Cependant la prononciation étoit plus facile, et la déglutition plus aisée : malgré ce changement favorable, le malade entra à l'Hôtel-Dieu de Paris. On lui pratiqua une ouverture dans la partie inférieure de la tumeur, et, au moyen d'une bandelette de toile fine, on établit un séton qui ne produisit aucun effet pendant les quinze premiers jours; mais il survint ensuite une vive irritation qui fit suppurer le goître avec abon-



Thyro-phraxie utriforme.

Valvile pinx. *Tresca, sculp.*

dance, et diminua un peu son volume. Ce ne fut que par l'application constante et réitérée de cataplasmes émolliens qu'on parvint à faire cesser l'état inflammatoire qui commençoit à donner des inquiétudes. Cependant, le séton étant supprimé, les deux ouvertures se cicatrisèrent en peu de temps. Il n'éprouva d'ailleurs aucune amélioration dans son état : au contraire, le côté gauche de la joue se tuméfia, se durcit, et prit absolument le même caractère que l'engorgement du côté droit; ce côté droit grossissoit à vue d'œil, et s'étendoit déjà de l'angle droit de la mâchoire inférieure jusqu'à la partie moyenne de la poitrine. Desenne sollicita et obtint une place à l'hospice des Incurables. Deux ans après son admission, la tumeur avoit acquis le volume d'une citrouille : on pouvoit la comparer pour sa forme à une de ces outres dont on se sert pour contenir les boissons fermentées. Cette tumeur gigantesque étoit blanchâtre à sa région la plus déclive; un léger cercle inflammatoire circonscrivoit la partie désorganisée. Enfin, après que ce malade eut souffert pendant un mois des douleurs inexprimables, la nature seule pratiqua une issue à un pus blanc et inodore, dans lequel on voyoit nager des flocons d'albumine, comme la partie caséeuse du petit-lait qui n'a point été soumis à la clarification. Plus de quinze livres de matière purulente s'écoulèrent par cette ouverture; une sorte de fistule s'établit, et donna, pendant trois mois qu'elle subsista, au moins six onces de liquide à chaque pansement. Au bout de ce temps, l'ouverture se rétrécit peu à peu, et finit par se cicatriser entièrement. Mais on fut bientôt obligé d'en pratiquer une autre pour donner une issue à une nouvelle collection purulente, laquelle, étant évacuée, ne reparut plus. Voici maintenant la position de cet individu, tel que je le considère à l'instant où j'écris : La tumeur que l'on voit dans cet ouvrage, et qui est si considérable par son volume, s'étend de la partie inférieure des joues et de la houppe du menton jusqu'à l'appendice xiphoïde; elle a dans son diamètre vertical environ quatorze pouces, dans son diamètre transversal environ sept pouces, et vingt pouces dans sa circonférence; elle présente trois lobes très-distincts les uns des autres, savoir : deux supérieurs, l'un à la joue droite, l'autre à la joue gauche : ce dernier est moins volumineux, et à peu près gros comme un œuf d'oie; le premier est le double de ce volume; le troisième lobe, ou lobe inférieur, égale les dimensions de la tête d'un adulte. Chacune de ces tumeurs particulières est inégale et remplie d'aspérités : on diroit qu'elles sont le résultat de l'assemblage d'une multitude de petites glandes rapprochées. Une chose remarquable, c'est que la barbe a pris de l'accroissement dans la partie inférieure de la tumeur qui n'appuie point sur la poitrine : chaque poil est écarté des autres par un espace de plus d'une ligne, ce qui fait voir combien la peau a été distendue. Depuis la naissance de cet engorgement jusqu'à ce jour, des veines d'un calibre considérable rampent sous les tégumens communs de cette tumeur immense, et s'anastomosent comme celles de l'intestin colon par arcades, seulement dans le lobe inférieur

et du côté droit : car le lobe supérieur gauche en est totalement dépourvu. Le bord inférieur de la mâchoire présente, à sa partie antérieure, une dépression qui paroît avoir pour cause la présence de quelques grains glanduleux durs et engorgés. Du reste, l'os maxillaire inférieur ne présente rien de remarquable, si ce n'est qu'il est dirigé en-bas et en avant plus que dans l'état ordinaire, par la pesanteur naturelle de la thyrophraxie. Si l'on touche la surface du goître, on sent aisément les granulations à travers la peau, qui paroît n'y point adhérer fortement, puisqu'on peut la plisser en divers sens, sans pour cela faire mouvoir aucun de ces tubercules. La paroi externe droite de l'intérieur de la cavité buccale offre une tumeur rouge, peu douloureuse, mais qui gêne, par sa présence, la déglutition et la prononciation, la base de la langue étant repoussée par elle un peu en bas et à gauche. Toutefois le malade n'éprouve d'autre incommodité que celle qu'occasionne cette monstrueuse excroissance. Il seroit du reste bien difficile de pouvoir rapporter ici toutes les différences qui s'observent dans la forme et dans le volume des goîtres. Presque toujours c'est le tissu cellulaire environnant qui s'élargit ou s'allonge par un accroissement extraordinaire de nutrition. L'individu dont nous venons de présenter l'observation, présente une des anomalies les plus extraordinaires qu'on puisse rencontrer. La poche énorme qui s'est formée au-dessous de son menton ressemble à celle de l'oiseau désigné communément sous le nom de *pélican*, et qui figure comme objet de curiosité dans les cabinets des naturalistes. Cette poche est devenue si lourde par les dimensions prodigieuses qu'elle a acquises, que Desenne se trouve contraint de la soutenir par une serviette : en s'arrangeant ainsi, il marche avec facilité dans les rues, pour se rendre à une manufacture où il est employé en qualité d'ouvrier.

Je pourrois citer d'autres variétés de configuration. Je n'en connois pas du reste qui soit plus bizarre et plus singulière que celle qu'avoit acquise la thyrophraxie d'un pâtre du Tyrol. Cette thyrophraxie étoit formée comme un long cylindre qui se prolongeoit jusqu'à la partie moyenne de la cuisse, et dont le diamètre alloit toujours en diminuant. Dans quelques cas d'observation, c'est uniquement la glande thyroïde qui se prononce au-dehors, et les divers lobes augmentent d'une manière uniforme et progressive. (*Voyez Pl.* D.) La multitude de bosselures qu'on y remarque s'explique aisément par la structure même de la glande qui est le siége spécial de l'engorgement. On n'ignore pas en effet que cet organe se compose d'une multitude de granulations liées entre elles par l'intermède du tissu cellulaire. Or, cette tunique qui les enveloppe est susceptible d'acquérir un grand degré d'épaisseur ; on observe de plus qu'elle est d'une flaccidité peu commune, et qu'elle prête singulièrement à la dilatation. Ajoutons que les vaisseaux ont une grande tendance à devenir variqueux. Je m'empresse de consigner ici une observation relative à la nommée Marie Decret,



Thyro-phraxie à plusieurs lobes.

Valvile pinx.t *Tresca sculp.t*

veuve Bosson, âgée de soixante-dix ans, ayant habité jusqu'à présent le village de Chède, où se trouve la célèbre cascade de ce nom, à peu de distance du chemin de Sallanches, aux glaciers de Chamouny. Cette femme n'a eu dans le cours de sa vie aucune maladie aiguë : la seule incommodité dont elle ait à se plaindre est le développement énorme d'un goître qui a commencé dans son enfance, et qui, à l'âge de vingt-huit ans, époque de son mariage, étoit de la grosseur d'un œuf de poule. Ce goître, parsemé à l'extérieur de plusieurs veines variqueuses, occupe les trois-quarts de la surface du cou, s'étend de l'une à l'autre oreille, sous lesquelles il s'enfonce un peu, en nuisant à leurs fonctions, puisque Marie Decret est depuis quelques années au deuxième degré de surdité. Ce goître supporte en partie la mâchoire inférieure, dont il ralentit les mouvemens et arrive jusqu'au milieu de la poitrine, entre les deux mamelles. Non-seulement cette tumeur présente des obstacles pénibles à la déglutition des substances alimentaires et aux fonctions de la respiration et de la voix, mais il rend assez douloureux le passage des boissons froides, et cause une toux presque suffocante dans le moment que la femme avale des substances animales ou des liqueurs spiritueuses. Dans le cours de son mariage, Marie Decret a eu dix enfans, qui, à l'exception de deux ou trois, ont été exempts de cette fâcheuse incommodité. Elle a observé que, pendant le temps de ses couches, cette tumeur faisoit des progrès plus considérables. A l'instant où l'on a dessiné cette prodigieuse thyrophraxie, elle offroit à sa surface un grand nombre de lobes et de bosselures, qui ne sont que le résultat de l'accroissement de chacune des parties granuleuses qui entrent dans la composition de la thyroïde.

La thyrophraxie qui fait le sujet de ce tableau n'est pas seulement une maladie européenne : on la rencontre dans presque toutes les contrées du globe. J'ai lu à ce sujet des détails fort curieux, fournis par Benjamin Smith Barton, professeur dans l'université de Pensylvanie. Ce savant, visitant les Indiens qui se sont établis à Oneïda, dans les États de New-York, vit une vieille femme, l'épouse du chef de cette nation, qui étoit atteinte d'un gonflement de la thyroïde, principalement à la partie antérieure du cou. Le mari de cette femme lui raconta que cette maladie n'étoit pas rare chez les Indiens d'Oneïda; qu'on la trouvoit dans plusieurs villages, et qu'elle donnoit un aspect affreux à la plupart des individus qui en étoient affligés. Elle n'a pas toujours la même forme chez tous les sujets : chez quelques-uns, elle semble n'être qu'un simple gonflement du cou, sans tumeur distinctement circonscrite; chez d'autres, c'est la thyroïde qui est sensiblement enflée et saillante; quelquefois elle s'allonge et descend d'une manière extraordinaire au-devant de la région sternale. A la vérité, Barton n'eut pas occasion de voir lui-même cette dernière espèce; mais on lui assura qu'elle n'étoit pas rare au bord du fleuve Mohawk, parmi les femmes, lesquelles cherchoient à déguiser cette difformité par un habillement particulier. Elle attaque tous les âges; elle est néanmoins plus commune chez les adultes.

On rencontre aussi très-fréquemment le goître dans la partie inférieure du Canada, etc. On n'a qu'à consulter les différens voyageurs ; on verra que certaines localités, certaines influences de l'air, peut-être certaines boissons, peuvent faire paroître cette maladie dans les pays les plus distans de nous. Mon ami M. Bonpland, compagnon du célèbre M. de Humboldt, m'a assuré que la thyrophraxie étoit endémique dans le royaume de la Nouvelle-Grenade ; elle est surtout si fréquente dans les petites villes de Hunda et de Monpar, sur les bords de la rivière de la Magdelaine, qu'on voit à peine quelques individus qui n'en soient pas atteints; elle y prend un accroissement si considérable, qu'il n'est pas rare de trouver des personnes obligées de la soutenir avec un linge placé en manière de suspensoir. Elle affecte indistinctement toutes les classes d'habitans, excepté les noirs et ceux qui mènent une vie active et laborieuse. Les bateliers qui font le voyage pénible de Carthagène en sont exempts. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes. On a souvent parlé des blafards de l'isthme de Darien, horriblement défigurés par des goîtres énormes.

Les goîtreux ont une physionomie qui leur est propre et qui les distingue parfaitement aux yeux d'un bon observateur. La peau de ces individus est très-blanche dans les parties du corps qui sont couvertes par les vêtemens et qui ne sont pas exposées au contact de l'atmosphère ; elle est fine et d'un tissu très-délicat ; leur chevelure est blonde ou rougeâtre ; les facultés intellectuelles semblent s'altérer à mesure que la thyrophraxie acquiert un plus grand développement : aussi la plupart d'entre eux perdent la mémoire, deviennent stupides et hébétés. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire des goîtreux-crétins, dont je parlerai plus amplement lorsque je traiterai de la famille des Encéphaloses. Plusieurs voyageurs ont écrit sur ces êtres disgraciés, qu'on rencontre en si grand nombre dans quelques cantons de la Suisse, dans les vallées d'Aure et des Pyrénées, etc. Ces sortes de goîtreux savent à peine exprimer leurs idées; ils ont la face basanée et terreuse, le regard morne, stupide, sans aucune sorte d'expression ; leur engourdissement tient du prodige. Rien n'est plus rebutant que leur aspect lorsqu'ils s'accroupissent pour dormir au soleil, à l'instar des pourceaux ou autres animaux abjects.

Causes organiques. On remarque toujours que la thyrophraxie attaque principalement les personnes déjà atteintes d'une foiblesse radicale du système lymphatique. En général, ces sortes d'individus ont la fibre lâche. C'est parce que les femmes vivent avec cette disposition primordiale qu'elles sont plus fréquemment sujettes au goître que les hommes, dans tous les pays propres à développer cette infirmité. Tout ce qui met en jeu l'action des glandes doit nécessairement concourir à la génération de semblables tumeurs. De là vient que la conception et la grossesse ont été fréquemment suivies de l'énorme engorgement de la glande thyroïde; mais souvent la cause de cet engorgement est

spécialement héréditaire. M. le docteur Fodéré dit en avoir rencontré plusieurs exemples. Il s'est assuré que l'enfant venoit toujours au monde avec cette infirmité, toutes les fois que, dans les pays où se développent communément les goîtres, on voyoit, pendant deux générations successives, un goîtreux se marier avec une goîtreuse. M. Fodéré remarque pareillement que de l'union d'un rachitique avec une goîtreuse il peut également provenir un goîtreux dès la première génération. Dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, on voit des familles entières avoir à la fois la thyroïde tuméfiée. Peut-être est-il des maladies qui influent à la longue sur le développement de la thyrophraxie. Quelques praticiens ont porté leur attention particulière sur les gonflemens du cou qui surviennent chez les femmes hystériques. Ils ont présumé avec fondement que de fréquens paroxysmes de cette affection nerveuse pouvoient déterminer la tuméfaction de la thyroïde, pour peu que les femmes y fussent d'ailleurs prédisposées par la foiblesse radicale de leur constitution.

Causes extérieures. Il n'y a encore que des conjectures relativement aux causes extérieures de la thyrophraxie. La plupart l'attribuent à l'usage des eaux qui proviennent de la fonte des neiges. Mais M. Fodéré réfute victorieusement cette opinion, en démontrant que ceux qui habitent en Suisse, au pied des glaciers, sont au contraire les moins exposés à ce genre d'infirmité. Veut-on des preuves tirées de la considération des autres pays ? Où tombe-t-il plus de neige que dans le Groenland et la Laponie ? Cependant le goître y est inconnu. On a cru que les eaux qui contenoient beaucoup de sulfate calcaire étoient celles qui concouroient davantage à la formation des goîtres. Cette opinion n'est pas mieux fondée que la précédente, puisqu'il est prouvé, par exemple, que les eaux de Saint-Jean, de Saint-Sulpice et de Saint-Pierre, pays où l'on observe beaucoup d'individus dont la thyroïde est engorgée, charrient une bien moindre quantité de sélénite que celles de la haute Maurienne, où la maladie dont il s'agit se rencontre à peine, quoique les habitations soient placées le long d'une vaste carrière de gypse, etc.

M. Bonpland a fait des remarques analogues dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, où toutes les eaux coulent sur des roches primitives, sur du granit, etc. Peut-on faire dériver la thyrophraxie du mauvais choix et de la grossièreté des alimens ? M. Fodéré observe qu'effectivement la plupart des habitans, dans les pays qu'il a parcourus, ne vivent que de châtaignes, de pommes de terre et autres substances de cette nature ; mais, pour donner quelque importance à cette cause, il faudroit que les goîtres fussent très-abondans dans toutes les contrées du monde où l'on fait usage d'une nourriture défectueuse ou dépravée, ce qui n'arrive pas, etc. Ainsi donc, la cause extérieure la plus admissible est celle qui est alléguée par M. Fodéré : ce médecin remarque en effet qu'on ne trouve point de goître ni sur les hauteurs, ni dans les grandes plaines ouvertes ; mais il s'est au contraire

assuré que cette maladie devient plus fréquente à mesure qu'on pénètre dans des vallées profondes, creusées par les torrens ou par d'autres causes accidentelles. Ces lieux sont ordinairement marécageux et recouverts d'arbres à fruit. Le soleil y concentre ses rayons, et il y règne un air constamment chargé de vapeurs humides, qui imprime un relâchement extraordinaire à toutes les fibres du corps, spécialement à la glande thyroïde. Ces remarques s'accordent parfaitement avec celles de mon élève M. Biett, qui récemment a parcouru la Maurienne en observateur attentif. Cette vallée, qui s'étend depuis les bords de l'Isère jusqu'au Mont-Cénis, présente en effet des dispositions locales qui exercent une grande influence dans le développement de cette maladie: elle est en général assez étroite. Dans plusieurs points, elle présente des espèces d'étranglemens qui lui donnent des inflexions très-variées; les chaleurs doivent y être étouffantes pendant l'été, et l'air doit y éprouver nécessairement une sorte de stagnation. En outre, les torrens qui descendent des montagnes, doivent y entretenir une humidité continuelle. Les goîtres, assez fréquens dans la partie inférieure de la vallée, le deviennent de plus en plus à mesure qu'on approche de son centre, c'est-à-dire, de Saint-Jean de Maurienne. Cette petite ville et ses environs offrent une proportion de quatre-vingts goîtreux sur cent individus, et sur huit femmes que M. Biett aperçut à une fontaine publique, il en compta sept qui avoient des tumeurs plus ou moins volumineuses. En remontant, le nombre des goîtres diminue sensiblement, et l'on peut très-bien assurer que cette proportion décroissante est en raison directe de l'élévation des terres. Au surplus, il seroit utile d'apprécier la situation des lieux qu'habitent les goîtreux de toutes les contrées; de comparer leurs traits d'analogie ou de dissemblance, et d'examiner si la glande thyroïde a subi partout le même genre d'altération.

La formation des goîtres doit souvent être attribuée à des causes extérieures accidentelles. C'est ainsi qu'un coup violent, dirigé sur la partie extérieure du cou, peut déterminer la thyrophraxie; une chute pourroit avoir le même résultat; les efforts auxquels se livrent certaines femmes dans l'accouchement, l'habitude qu'elles ont de porter de lourds fardeaux sont quelquefois nuisibles. Lorsque les enfans sont encore au berceau, il importe, autant que possible, d'apaiser leurs cris, que fait souvent naître une mauvaise situation, un membre qu'on a trop serré, un désir non satisfait, etc. Nous avons eu occasion d'observer, à l'hôpital Saint-Louis, une jeune fille qui portoit, à la partie antérieure de son cou, un goître si bizarre par sa forme, qu'il ressembloit à un estomac ou à une cornemuse. Nous eûmes soin de l'interroger sur les causes présumées de cette étonnante maladie. Elle nous répondit qu'à l'époque où elle étoit encore en bas âge, elle se livroit fréquemment à de violens accès de colère et d'emportement. Sa mère, qui vouloit la calmer ou plutôt la corriger, lui jetoit de l'eau froide au visage. Les cris de la jeune fille redoubloient alors, et bientôt on s'aperçut

qu'insensiblement la glande thyroïde s'engorgeoit et augmentoit considérablement de volume. Depuis ce temps, un énorme goître s'est manifesté, et les moyens qu'on a mis en usage pour le dissoudre ont été complètement superflus.

Traitement curatif. Le traitement de la thyrophraxie est presque toujours livré à l'empirisme. M. Bonpland m'a assuré qu'à Popayan les goîtreux se rendoient en foule auprès d'une petite rivière qui tenoit de l'acide sulfurique en dissolution. On prétendoit dans ce pays qu'une pinte de cette eau bue chaque jour et pendant un mois, suffisoit pour les guérir. Ce remède n'avoit d'ailleurs aucun inconvénient par lui-même. Barton rapporte que les Indiens traitent le goître de la manière la plus ridicule : ils humectent, par exemple, la tumeur avec la salive d'une jeune fille qui a ses menstrues; ensuite ils appliquent dessus des coquillages brûlés, ce qui vaut mieux. Le même auteur entendit parler d'un cas où cette affection avoit été guérie par l'infusion d'une certaine espèce de frêne, vraisemblablement par le *fraxinus nigra* de Marsehall, ou le *fraxinus sambucifolia* de Wildenow. La malade étoit une vieille femme mariée : elle but pendant long-temps de grandes doses de cette infusion, qui étoit d'un goût très-désagréable et procuroit des sueurs. Il n'est personne qui ne connoisse les remèdes employés partout contre le goître, et spécialement les sels à base de chaux que l'on tire de la calcination des éponges : on incorpore ces sels dans des extraits de plantes amères, en y ajoutant de la poudre de gentiane et de quinquina, et on les administre, trois fois par jour, à des doses plus ou moins fortes. On donne quelquefois, à Paris, des pilules composées avec le savon médicinal, la crème de tartre et l'éthiops martial. M. le docteur Fodéré dit avoir vu disparoître une tuméfaction considérable du cou par l'usage journalier de trente grains de sulfure de potasse, en dissolution dans une pinte d'eau commune. Le même auteur indique les précautions suivantes pour que le remède obtienne du succès. Il veut qu'on purge tous les huit jours l'individu malade; qu'on couvre et qu'on tienne très-chaudement la tumeur, etc.; il recommande enfin de ne pas avaler avec trop de précipitation le remède, et de le conserver quelque temps dans l'intérieur de la bouche. Il veut que le goîtreux change d'air, ce qui, d'après mon avis, surpasse l'effet de toutes les drogues médicinales; car j'observe que plusieurs dames suisses, qui sont venues résider à Paris, ont vu bientôt leur glande thyroïde se dégorger. Depuis quelque temps, on emploie, dans plusieurs hôpitaux de France, un traitement indiqué par M. le docteur Wylie, premier médecin de S. M. l'empereur de Russie. Je me plais à payer ici un tribut d'éloges bien mérité à ce savant praticien, qui s'est rendu recommandable dans le pays qu'il habite, par son zèle infatigable pour la propagation des bonnes doctrines. Le traitement dont il s'agit consiste, 1°. dans l'administration d'une poudre composée de trois grains de mercure doux, trois de muriate de fer ammoniacal,

quatre grains d'éponge brûlée et dix grains d'écorce du *laurus-cassia.* On fait douze doses de ce mélange, et on en donne une deux fois la semaine, en y joignant un léger calmant pour la nuit. 2°. M. Wylie propose en outre de faire composer vingt-quatre trochisques par la trituration d'une once d'éponge brûlée, d'une égale quantité de poudre de gomme arabique et de quinze grains de poudre de cannelle, préalablement incorporés dans quantité suffisante du sirop d'écorces d'oranges amères. Tous les jours on en fait dissoudre un dans la bouche, jusqu'à ce qu'il soit totalement avalé. 3°. Enfin, pour seconder l'effet des deux premières préparations, il fait appliquer sur la tumeur un emplâtre composé d'une demi-once de litharge, d'un gros de mercure doux et de dix grains de tartre stibié. A l'hôpital Saint-Louis, j'avois prescrit des affusions alcalines sur la partie antérieure du cou, qu'on exécutoit au moyen d'un appareil construit en arrosoir. Les malades prenoient en même temps les eaux ferrugineuses de Forges, ou une décoction légère de quinquina rouge. On pratiquoit en même temps quelques légères frictions sur la tumeur avec une flanelle humectée dans le liniment ammoniacal, ou dans quelque liqueur spiritueuse. Nos pharmaciens composent des colliers avec du tan et autres substances astringentes, lesquels sont pareillement fort en usage.

Les moyens chirurgicaux sont-ils applicables au traitement de la thyrophraxie? M. Fodéré apprécie particulièrement les effets salutaires du séton. Ce moyen peut convenir spécialement dans le goître enkysté ou utriforme, semblable à celui dont j'ai cité plus haut l'observation. Mais, lorsqu'on le met en usage, il importe surtout d'éviter les nerfs récurrens et les gros vaisseaux qui donneroient lieu à des hémorrhagies considérables. On a beaucoup disserté sur la possibilité de l'excision dans les divers cas de thyrophraxie. On a même préconisé des succès déjà obtenus. M. Rullier a publié des observations sur ce point de doctrine, et en a fait le sujet de sa thèse inaugurale. Il paroît prouvé, d'après les remarques judicieuses de ce médecin, que l'excision dont il s'agit n'a réussi jusqu'à ce jour que sur des portions de goître isolées; qu'il seroit dangereux de l'entreprendre pour des tumeurs entières de ce genre qui auroient acquis une dimension considérable; qu'à la vérité les risques qu'elle présente ne tiennent point à l'hémorrhagie, dont l'art peut aisément triompher, comme l'a prouvé une tentative faite par un des plus habiles chirurgiens de nos jours; mais que, dans aucun cas, le malade ne sauroit résister à la violence des spasmes et des douleurs qui résulteroient d'une opération faite au milieu de tant de nerfs et de vaisseaux importans.

NEUVIÈME FAMILLE.

LES ETHMOPLÉCOSES.

Le tissu cellulaire, base première de la nutrition organique, joue un rôle si éminent et en même temps si étendu dans l'économie animale, que les altérations dont il est susceptible, doivent constituer une famille à part dans les méthodes nosologiques. De nombreuses maladies l'assiégent ou le consument; et dans beaucoup de cas les secours de l'art lui sont aussi avantageux que nécessaires.

C'est avec juste raison que les physiologistes ont désigné le tissu cellulaire sous le nom de *corpus cribrosum.* En effet, ce tissu se compose de lames ou d'une multitude de filamens qui, par leur réunion ou leur admirable entrelacement, forment un nombre prodigieux d'aréoles irrégulières, inégales et perméables dans tous les sens. On l'appelle aussi *corps* ou *tissu muqueux*, parce que dans son origine il n'est absolument qu'une espèce de bouillie gélatineuse ou de mucus animal, que Bordeu compare à la substance muqueuse des végétaux; c'est une masse gluante qui acquiert l'élasticité et la porosité de l'éponge, et qui donne passage à des milliers de fibres, de vaisseaux ou de nerfs.

On ne sauroit faire une étude assez profonde de ces savons naturels, dans lesquels on voit des matières séreuses s'unir à des matières grasses; leur ensemble constitue cet alliage qui sert en quelque sorte de ciment à la charpente humaine, et la préserve de la putréfaction; non-seulement la substance cellulaire revêt les organes, les environne, les unit et les sépare les uns des autres, mais elle fait partie d'eux-mêmes; elle sert de trame ou de canevas à leur structure. Il est intéressant de voir ce corps se modifier à l'infini, selon le besoin, la nature et les fonctions des viscères qu'il entoure et pénètre, tantôt se présenter avec une texture dense et serrée, tantôt offrir une laxité ou une mollesse qui les met à même de remplir leur destination. La plupart s'y trouvent, pour ainsi dire, plongés et enchâssés comme dans de la cire fondue; telle est du moins la comparaison la plus familière dont on se sert dans nos écoles pour bien exprimer sa disposition.

La substance dont il s'agit, examinée dans les premiers jours de l'existence du fœtus, n'est absolument qu'une bouillie dans laquelle on voit les fibres et les vaisseaux se dessiner et se développer par les progrès de l'organisation. C'est à cette même époque que commencent à se former ces cellules, qui ont fait donner à ce tissu le nom de *tissu cellulaire;* elles sont disposées entre elles de la manière la plus irré-

gulière : on les a comparées à un amas de laine, au travers de laquelle des vides nombreux se manifestent ; elles changent d'une manière sensible, selon l'âge auquel les hommes sont parvenus. Cette pâte nourricière, selon qu'elle est plus ou moins humide, plus ou moins copieuse, doit nécessairement influer sur la vigueur des mouvemens organiques. Elle se dessèche dans l'âge avancé, ce qui rend la locomotion plus difficile et plus pénible.

Le tissu cellulaire est partout dans l'économie animale ; il sert de matière pour la confection de nos organes, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer. Il concourt principalement à la composition des poils et des cheveux, qui ne sont qu'une matière gélatineuse, à peu près comme celle qui concourt à faire le cocon du ver à soie ou la toile de l'araignée. Les ongles ne sont absolument qu'une substance cellulaire devenue concrète ; les dents ainsi que l'épiderme résultent du même principe. Cette admirable substance prend absolument toutes les formes ; elle s'arrange autour des muscles, des vaisseaux, des nerfs, etc., comme le plâtre autour des édifices ; elle s'applatit sous la peau, s'arrondit et se contourne en cylindre autour des artères, etc. ; elle accompagne également les divers canaux excréteurs. Les conduits salivaires, les conduits déférens, les uretères, le canal hépatique, etc., en sont investis. Les glandes, l'estomac, les intestins, le foie, la vésicule du fiel, la rate, le pancréas et tous les viscères, sont tissus en grande partie à ses dépens : on lui doit l'extrême dilatabilité de l'utérus, du corps caverneux et jusqu'à celle des os. La plèvre, le péritoine, l'arachnoïde, la pie-mère et la dure-mère, soumises à la macération, se réduisent en pulpe celluleuse, à l'exception de quelques fibres longitudinales qui les traversent en plusieurs sens.

Le tissu cellulaire est abondamment répandu et comme accumulé sur quelques parties du corps humain ; il abonde à la face, au cou, surtout aux mamelles, aux lèvres, à la langue, dans la membrane pituitaire, etc. ; on le trouve même dans la cornée, dans la capsule crystalline. On ne finiroit pas, si l'on vouloit rendre un compte détaillé de sa distribution. Nous avons dit qu'il formoit une couche subjacente à la peau ; il varie du reste selon les endroits qu'il occupe ; il est dense et serré à la ligne médiane, pour séparer le corps en deux moitiés qui sont rigoureusement d'une même dimension ; c'est surtout au cuir chevelu que le tissu cellulaire est plus ferme et plus solidement disposé. De là vient que les maladies qui affectent le derme de la tête sont opiniâtres et douloureuses, parce que les éruptions s'y font jour très-difficilement ; il offre la même disposition à la plante des pieds et à la paume des mains. Aussi est-ce là que s'arrête l'hydropisie, et ce tissu est rarement ou jamais infiltré par la matière séreuse ; le contraire arrive dans les lieux où ce tissu est d'une laxité considérable.

Un enveloppe aussi générale que le tissu cellulaire, qui contribue puissamment à la composition de tant d'organes, qui en forme même plusieurs exclusivement, doit avoir des usages bien étendus et bien importans dans l'économie animale; par elle s'établit une communication prompte et facile entre les parties les plus éloignées du système vivant; elle remplit les interstices, les espaces vides; elle arrondit et moule en quelque sorte les diverses éminences, qui, sans un pareil secours, pourroient devenir anguleuses, et par conséquent être exposées à des lésions continuelles; elle fournit aux organes moteurs un appui, et, pour ainsi dire, un coussin sur lequel ils peuvent glisser dans différentes directions, sans déterminer ni excoriation, ni contusion, ni déchirement, ni douleur.

C'est le tissu cellulaire qui concourt spécialement à l'harmonie autant qu'à la régularité des formes qu'affecte le corps humain; c'est de sa disposition particulière que dérivent toutes les proportions et toutes les grandeurs relatives des parties entre elles. On lui doit cette juste symétrie des membres, la grâce des mouvemens, la mollesse des inflexions, la suavité des contours; en un mot, cet ensemble des qualités physiques qui constituent la beauté, et laissent dans l'âme des impressions si douces.

Nous avons déjà fait mention des nombreux usages du tissu cellulaire; nous avons déjà démontré qu'il s'introduit dans une multitude d'organes, qu'il les pénètre par toutes leurs faces, qu'il les tient séparés les uns des autres, etc. De là vient sans doute que chaque viscère de l'économie animale a des maladies qui lui sont propres, et qu'il ne communique point aux viscères voisins. Ce tissu forme donc une sorte de digue qui s'oppose souvent aux progrès rapides des altérations morbifiques. Qu'on ne s'étonne donc plus si la plèvre est frappée de phlegmasie, lorsque le poumon, qui lui est si contigu, ne reçoit lui-même aucune atteinte. Très-souvent une partie du corps suppure d'une fonte putride, à côté d'une autre qui est absolument respectée. Combien n'est-il pas de maladies funestes dont la peau seule est le siége!

Il n'est pourtant pas rigoureusement vrai de dire que le tissu cellulaire sert dans tous les cas de barrière à la maladie : il n'arrive que trop souvent qu'il participe lui-même à l'affection qui se déclare; c'est ce qu'on observe dans tous les phlegmons, dans tous les engorgemens, etc. La goutte et le rhumatisme, qui appartiennent manifestement à la famille des Arthroses, se propagent néanmoins par intervalles dans le corps cribreux environnant. On peut ajouter que, dans certains cas, l'organe dont il s'agit est un moyen de communication pour mille maux qui nous accablent. Lorsque le péritoine est attaqué, les intestins sont menacés de l'être, etc.; le foie et la rate partagent assez souvent les dégénérations particulières de leurs enveloppes.

Le tissu cellulaire a une destination très-importante dans le système des fonctions

assimilatrices. On le trouve perpétuellement imbibé de sucs aqueux ; il est généralement rempli par une sérosité très-abondante qui provient des vaisseaux exhalans, et qui est à chaque instant repompée par les vaisseaux absorbans. C'est principalement dans le tissu cellulaire sous-cutané que cette sérosité s'accumule avec le plus de promptitude, ainsi qu'on peut le voir dans certaines hydropisies.

La graisse est un fluide que le tissu muqueux est pareillement destiné à conserver dans ses réservoirs. Son excessive abondance constitue l'adéliparie ou l'obésité; elle afflue surtout dans l'abdomen lorsque l'individu parvient à sa quarantième année; alors elle s'accumule dans une proportion qui est vraiment contre nature; et l'on voit souvent des hommes que la graisse abdominale rend monstrueux. Ce superflu de graisse est un signe de maladie; il annonce un état de foiblesse radicale dans les vaisseaux consacrés à son absorption.

La graisse est filtrée et séparée par un mécanisme analogue à celui de la sérosité; elle n'est point la même dans tous les points du réseau cellulaire; elle se dépose ou s'évanouit quelquefois avec une rapidité surprenante. J'ai vu une jeune dame que le moindre chagrin faisoit singulièrement maigrir en très-peu de jours. Avoit-elle quelque sujet de joie ou de satisfaction, son embonpoint reparoissoit avec célérité. On sait qu'un état violent de fièvre est très-propre à diminuer la proportion de la graisse dans le tissu cellulaire. Tout foyer d'irritation ou de phlegmasie, des mouvemens excessifs, des exercices violens et long-temps continués produisent un effet analogue.

Une question intéressante a été agitée en dernier lieu par M. Béclard, anatomiste doué d'une sagacité extrême. Le tissu cellulaire et le tissu adipeux sont-ils un seul et même organe? Cet observateur représente ces deux tissus comme absolument distincts l'un de l'autre. Plus ou moins distendu par la graisse qu'il renferme, on remarque ce dernier en plus ou moins grande abondance dans diverses parties du corps, et spécialement sous la peau chez les personnes affectées d'adéliparie.

L'appareil graisseux se compose d'une multitude de granulations agglomérées et de forme arrondie, peu adhérentes les unes aux autres. Chacune de ces granulations est enveloppée d'une sorte de bourse ou de vésicule membraneuse, que M. Béclard a très-bien aperçue, et qu'il compare ingénieusement à la conjonctive, à la plèvre, au péritoine, etc. Ces vésicules sont très-apparentes dans les cadavres, et spécialement dans les parties sur lesquelles on les appuie ; elles ne sont point communicantes entre elles; elles se divisent en plusieurs autres vésicules formées par des cloisons incomplètes et nourries par un certain nombre de vaisseaux.

Je viens de dire que les vésicules qui servent de réservoir à la graisse ne communiquent point entre elles. Les argumens que M. Béclard allègue pour prouver cette

assertion sont très-plausibles; car, si le phénomène contraire avoit lieu, il suffiroit qu'une partie du corps fût dans une position déclive pour y déterminer l'abord de la matière adipeuse : ce qui n'arrive jamais. On a même beau presser ces vésicules, on ne parvient guère à déplacer le liquide qu'elles contiennent. Pour extraire ce liquide, il faudroit diviser et subdiviser le morceau adipeux, de manière à entamer tous les petits réservoirs. Le mercure injecté ne peut non plus circuler d'une vésicule à l'autre. Dans l'adéliparie, ce n'est donc point le tissu cellulaire proprement dit qui est envahi, mais le tissu adipeux.

M. Béclard fait voir aussi que, dans l'infiltration des sujets hydropiques, le tissu adipeux n'est jamais distendu par la sérosisé, tandis que cette même sérosité écarte et dilate les lames qui appartiennent au tissu cellulaire, pénètre totalement leurs interstices, etc. Pendant qu'elle voyage ainsi d'aréole en aréole, la graisse demeure pure et isolée dans les vésicules qui la contiennent. L'expérience de la congélation met la même vérité dans tout son jour. Les vésicules adipeuses restent pures et intactes, tandis que les aréoles du tissu lamineux sont pleines de glaçons de forme irrégulière comme les cavités qui les recèlent.

Il n'y a donc pas de perméabilité dans le tissu adipeux; et ce qui le prouve, c'est que ce tissu n'est jamais pénétré ni par l'insufflation de l'air, ni par l'injection des liquides. D'une autre part, le tissu cellulaire proprement dit n'est apte, dans aucun cas, à recevoir la graisse; on remarque enfin que les parties de notre corps qui sont naturellement dépourvues de liquide graisseux, sont aussi celles qui sont le plus sujettes à être infiltrées par la sérosité, ou même par l'air. On a vu souvent l'application indiscrète d'une sangsue au bas du cercle que forment les paupières provoquer un emphysème considérable. Toutefois, quoique, d'après les recherches ingénieuses de M. Béclard, le tissu lamineux et le tissu adipeux présentent des différences de structure qui tiennent à la nature particulière de leurs fonctions, ces deux organes ne s'en rattachent pas moins à un système commun, très-bien désigné sous le nom de *système cellulaire*, et dont les maladies constituent la famille des Ethmoplécoses.

J'insiste néanmoins dans cet article sur la portion de ce système, communément appellée *corps cribreux* ou *lamineux*, parce qu'elle est le siége d'un plus grand nombre de phénomènes morbifiques. Quoique la forme des cellules qui le composent soit très-variée, quoiqu'elles offrent, pour ainsi dire, toutes les dimensions, nul doute que cet organe ne soit perméable dans l'universalité de ses parties. De là vient qu'on pourroit pratiquer des hydropisies artificielles par le moyen des injections; il est des amas de matière purulente qui voyagent quelquefois autour de nos membres, et se transportent même dans des endroits du corps si éloignés de celui où ils ont pris naissance, que les physiologistes en sont frappés d'étonnement.

Les communications cellulaires une fois bien connues, rien n'est plus aisé que de se rendre compte des métastases morbifiques : on explique aussi, par la même considération, pourquoi l'ascite a rarement lieu sans que les jambes et les cuisses ne soient infiltrées. J'ai vu une dame chez laquelle la piqûre vive d'un moucheron avoit produit un emphysème presque universel. Bordeu a donc eu raison de faire remarquer qu'une des propriétés les plus importantes du tissu cellulaire étoit sa perméabilité ; il a voulu indiquer cette disposition physique qui fait que toutes ses aréoles communiquent ensemble, et par le secours de laquelle les humeurs contenues s'étendent dans tous les sens et roulent dans toutes les directions.

Il faut dire pourtant que cette loi de la perméabilité du tissu cellulaire est assujettie à des règles fixes, qui sont rarement violées. Pendant la vie et dans l'état de santé, ce tissu oppose une sorte de résistance aux fluides étrangers qui tendroient à l'envahir ; ce n'est que dans un corps malade ou après la mort qu'un phénomène contraire peut arriver. Le tissu cellulaire sert de voie de transport à presque tous les abcès critiques ; c'est là que la nature dépose tous ses levains : souvent ce tissu cesse d'absorber ou cesse d'exhaler les fluides séreux; de là proviennent nécessairement les épanchemens, les bouffissures, les gonflemens qui arrivent dans la plupart des maladies.

C'est une étude vraiment curieuse pour la médecine que celle de l'action de divers fluides épanchés dans le tissu cellulaire. Le sang paroît y séjourner sans y provoquer la moindre douleur; mais le lait paroît être pour cet organe une substance plus hétérogène; ce qu'on nomme vulgairement *lait répandu*, et qui n'est le plus souvent qu'une vapeur séreuse séparée des matériaux qui servent à la confection de ce liquide, provoque sur toute la périphérie du corps les accidens les plus inconcevables et les plus extraordinaires. Les femmes que j'ai observées éprouvoient par intervalles des tintemens d'oreilles, des céphalalgies, des agacemens nerveux qu'aucun remède ne pouvoit apaiser, et qui redoubloient dans les temps orageux ou humides. En général, on a observé que tout liquide irritant introduit dans le système cellulaire y cause le développement des dépôts, des abcès, etc. : on connoît le danger des fistules urinaires. Un fait qu'il est utile de remarquer, c'est que le lait, dans l'état sain, pourroit sans doute s'épancher impunément : ce n'est que lorsqu'il dégénère que sa présence commence à devenir funeste.

Le système cellulaire jouit d'une contractilité qui lui est propre, et qui est parfaitement analogue à sa destination et à ses usages. Cette contractilité subit une multitude de modifications dans les diverses maladies qui accablent l'espèce humaine. Lorsque de très-jeunes personnes sont affectées d'œdème ou d'hydropisie, on voit la peau revenir sur elle-même après s'être considérablement distendue; mais il n'en est pas ainsi

chez les personnes foibles et avancées en âge. La peau, dépourvue de la faculté contractile, reste flasque, molle et pendante; l'état de maladie cause parfois un inconvénient semblable.

La contractilité du système cellulaire suppose nécessairement son extensibilité : on voit tous les jours ce qui arrive dans l'ascite, dans l'anasarque, dans la grossesse, etc. Cette même propriété s'observe à chaque instant dans les mouvemens habituels des membres. On n'ignore pas combien le tissu muqueux des parties génitales peut prêter dans certains engorgemens qu'elles éprouvent. Nous avons gardé long-temps à l'hôpital Saint-Louis un individu chez lequel les bourses s'étoient distendues d'une manière si prodigieuse, qu'elles égaloient trois fois le volume d'une tête d'homme. J'ai fait peindre et représenter dans le second volume de cet ouvrage un pauvre berger des environs de Gisors, dont la peau étoit devenue si relâchée par la flaccidité du tissu cellulaire, que son visage surtout offroit l'aspect le plus horrible : il formoit des plis et des replis énormes qui effrayoient tous les spectateurs. J'en parlerai plus au long, lorsque je traiterai des maladies qui appartiennent à la famille des Dermatoses.

Le tissu cellulaire est soumis à des mouvemens alternatifs de resserrement et de dilatation, lesquels tirent leur source des nerfs qui s'y rendent en très-grande quantité. Les muscles également ne contribuent pas peu à mouvoir toute la masse cellulaire de l'économie animale. Il est certain aussi que le diaphragme l'agite puissamment par ses balancemens continuels; et il n'est pas moins manifeste qu'il éprouve des changemens et des modifications dans tous les actes physiques et moraux du corps vivant. Le visage se gonfle, se tuméfie dans un accès de colère, ou par les effets d'une multitude d'autres passions, dans les phlegmasies, dans les fièvres, dans les exanthêmes. Les blessures, les contusions produisent un phénomène analogue.

Le tissu cellulaire ne manifeste que très-peu de sensibilité dans l'état sain; cette sensibilité seroit même nulle, sans les filets nerveux qui le traversent. De là vient que, dans l'extirpation des loupes, il n'y a absolument que les premières excisions de la peau qui soient douloureuses, ainsi qu'on l'a déjà remarqué. Mais l'individu que l'on opère souffre bien moins à mesure que l'instrument pénètre plus avant dans la tumeur. Ce n'est que dans l'état de maladie qu'on voit le système cellulaire acquérir une sensibilité extraordinaire, qui donne lieu souvent à des douleurs déchirantes.

Une des facultés les plus remarquables du tissu cellulaire est de produire des végétations considérables, comme on le voit dans certains ulcères, dans le cancer, par exemple. Aussi ce tissu sert-il de base à l'organisation des polypes, etc. Il est des individus chez lesquels cette faculté végétante se déclare dans un degré si éminent, que l'application d'un vésicatoire suffit pour la déterminer. On voit souvent, autour des

perforations produites par les cautères, des fongosités qu'on est obligé de réprimer par le secours du nitrate d'argent, ou par tout autre caustique analogue par son action.

Il est des maladies qui font particulièrement végéter le tissu cellulaire : telles sont l'affection scrophuleuse et l'affection syphilitique. C'est à l'aide de cette faculté végétante que s'établit un des plus grands phénomènes de l'organisation : je veux parler de la production des cicatrices. L'état inflammatoire des plaies, les bourgeons qui se développent à leur surface, leur suppuration, leur affaissement, la pellicule rouge, mince et blanchâtre dont elles se recouvrent, etc., sont dignes de toutes les méditations du physiologiste. La sensibilité redouble dans le tissu cellulaire, lorsqu'une fois la partie est divisée ou blessée; la vie semble momentanément s'y accroître, ainsi que la rapidité de la circulation. Dans le cas contraire, si cette exubérance de vitalité n'existe point dans le lieu affecté, alors la cicatrice s'opère irrégulièrement; souvent même elle ne s'effectue qu'après un laps de temps très-considérable. Ces différences dans la formation des cicatrices s'observent tous les jours chez les individus atteints de diverses maladies constitutionnelles. Ceux dont la peau est scorbutique ou scrophuleuse n'offrent que des cicatrices imparfaites ou informes. Ceci explique pourquoi, tous les jours, dans nos hôpitaux, on est contraint d'animer la peau par des caustiques, et de lui communiquer un surcroît de vie, afin que la cicatrice puisse s'effectuer d'après les lois ordinaires de l'économie animale.

Après avoir fait connoître les usages et l'utilité du tissu cellulaire, jetons un coup-d'œil sur les maladies dont il est le siége principal. Ces maladies ont singulièrement fixé notre attention dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. On sait, par exemple, que la graisse est une sorte de pléthore, dont l'oisiveté et l'intempérance favorisent singulièrement l'accumulation, mais qui est considérablement diminuée par l'exercice, par des travaux rudes, et, d'une autre part, par l'aridité et par la sécheresse de l'atmosphère. Les alimens influent surtout sur son développement par leur variété et leur abondance. En général, il ne faut regarder comme une bonne graisse que celle qui est le résultat des digestions opérées avec ordre et régularité.

Une quantité plus ou moins considérable de graisse influe plus ou moins sur l'entretien de la santé. Lorry observe qu'un épiploon ou des reins qui sont trop chargés de cette liqueur exercent une compression nuisible, changent la situation des vaisseaux, diminuent leur diamètre, et donnent lieu à des épanchemens qui sont funestes. Quelquefois cette disposition empêche la libre dilatation du cœur; elle oppose au sang une barrière qui peut devenir insurmontable et déterminer une mort subite. La graisse trop augmentée comprime les parties, relâche les fibres, retarde et affoiblit les mouvemens

des organes, altère par conséquent leurs fonctions : elle est, dans certains cas, si abondante, que le corps en est immobile.

On a observé que les individus surchargés de graisse sont dépourvus, jusqu'à un certain point, de la bile, qui joue un rôle si important dans la digestion. De là vient sans doute que les personnes grasses mangent moins et digèrent avec plus de difficulté que les personnes maigres, chez lesquelles cette liqueur peut prédominer et être un aiguillon pour les voies digestives. La graisse destinée à nourrir le corps devient donc parfois un fardeau inutile ou fatal pour plusieurs individus. Je pourrois citer des exemples qui prouveroient que ces masses adipeuses disposent aux atteintes funestes de l'apoplexie. Un artiste célèbre, d'un embonpoint prodigieux, fut trouvé mort dans son lit par les effets de cette affection funeste.

La graisse peut s'accumuler morbifiquement dans toutes les parties du corps, même dans celles qui, dans l'état naturel, en sont complètement dépourvues, telles que le scrotum, le pénis, les ovaires, le cerveau, etc. Cette huile animale est sujette à de nombreuses et graves altérations : il n'est point de virus dont elle ne soit susceptible d'être imprégnée. Quelle dégénération n'éprouve-t-elle pas dans le cancer, dans la lèpre tuberculeuse, la lèpre squammeuse, dans la syphilis, et dans d'autres maladies de l'appareil tégumentaire !

La vraie cause de l'adéliparie doit presque toujours être rapportée à l'atonie et à la flaccidité du tissu adipeux. Toutes les fois qu'on affoiblit un animal, qu'on le prive, par exemple, de la faculté d'engendrer, on le dispose à acquérir un embonpoint considérable. C'est ce qui arrive communément à quelques chanteurs romains, dont on connoît la fâcheuse destinée. Nous observons journellement que les animaux châtrés sont plus lourds, plus gros, plus volumineux que les autres animaux. Lorsqu'on pratique de nombreuses saignées à un individu, on le prépare à la cachexie graisseuse, qui est une maladie dangereuse par ses suites. On pourroit porter le même jugement sur toutes les évacuations qui affoiblissent l'ensemble du tissu cellulaire.

On voit souvent la graisse s'accumuler dans certaines parties du tissu adipeux, et donner lieu au développement de tumeurs isolées plus ou moins considérables. Ces tumeurs distendent quelquefois outre mesure certaines portions de la peau. Je viens d'en recueillir un exemple à l'hôpital Saint-Louis. Un homme y est arrivé portant un lipome dont le volume égaloit au moins le double d'une tête ordinaire. Ces distributions inégales de la graisse s'observent à tous les âges. Lorry cite l'observation d'une jeune personne qui avoit des masses graisseuses dans différentes parties du corps, mais surtout une masse énorme au pied, et une très-légère à la main. Il y avoit à la Salpêtrière une femme dont les tégumens étoient, pour ainsi dire, parsemés de ces tumeurs graisseuses,

qui ne causoient d'ailleurs aucune incommodité. Elles avoient pris un aspect pyriforme chez un homme dont le portrait en pied se trouve gravé dans cet ouvrage. Il ressembloit à un arbre chargé de fruits.

Lorsque la graisse est ainsi en stagnation, elle s'altère et contracte des dégénérations qui ne sont point encore bien connues. Par un long séjour dans les kystes particuliers qui l'enveloppent, elle acquiert absolument la consistance du suif. Les stéatomes sont des tumeurs entourées par une membrane semblable au tissu cellulaire, mais bien moins épaisse : ils diffèrent, sous ce rapport, des athéromes et des lipomes. Le liquide qu'ils contiennent est aussi plus épais, plus consistant, et ressemble à de l'albumine condensée. Ces tumeurs se forment dans toutes les parties du corps, mais spécialement dans le tissu cellulaire sous-cutané; elles ont une dureté considérable, et ne cèdent point à la pression. La tête, le cou, le tronc et les membres en présentent. On en rencontre quelquefois dans la cavité pectorale, mais surtout dans le mésentère.

Si les mailles du tissu cellulaire sont distendues par un fluide élastique, il en résulte un emphysème, qui est une tumeur indolente, cédant facilement à l'impression du doigt, mais reprenant bientôt son volume en raison de son élasticité, produisant par la percussion un bruit très-remarquable, et diminuant la pesanteur spécifique de la partie qui en est le siége. C'est en déterminant par l'insufflation un emphysème universel chez les animaux récemment tués que les bouchers donnent à la viande un plus bel aspect : cet artifice est non-seulement innocent, mais avantageux. Il n'en est pas ainsi de la bouffissure que les marchands communiquent, par un procédé semblable, à des animaux vivans, pour les faire briller par un embonpoint trompeur.

Il est une multitude de causes qui peuvent donner lieu à la production de l'emphysème. Les piqûres de certains insectes, les morsures de quelques serpens déterminent une bouffissure, un gonflement tantôt local, tantôt universel, dans l'appareil des tégumens. Des blessures pénétrantes dans le tissu cellulaire donnent lieu à l'introduction d'un air qui, ne trouvant plus d'issue pour s'échapper, se raréfie par la chaleur et distend les cellules de proche en proche. On a vu des mendians qui se créoient ainsi des tumeurs dans diverses parties du corps pour émouvoir la commisération publique. Mais rien n'est plus effrayant et plus terrible que les suites des blessures étroites et sinueuses faites à la trachée-artère, aux bronches et aux poumons. Le malheureux qui en est atteint perd la figure humaine : il est, pour ainsi dire, enseveli dans un ballon immense; son corps entier, gorgé d'air, présente une tuméfaction qui parfois proémine de onze pouces sur toute la surface tégumentaire, excepté à la plante des pieds, à la paume des mains et au sommet de la tête.

Le tissu cellulaire sous-cutané est également le siége des infiltrations séreuses, telles

que l'anasarque. Cette affection commence ordinairement par les flancs et les lombes, parce que ce tissu y est plus abondant qu'ailleurs : de là, elle gagne le scrotum et les paupières, dont les mailles celluleuses sont vides de graisse; puis elle se propage aux jambes et aux bras. La face, les joues, le cou, sont atteints à leur tour par la bouffissure; enfin, tout le corps se remplit de sérosité; le malade est pâle, respire avec difficulté, et exerce des mouvemens lents et pénibles. La stagnation prolongée du fluide séreux réduit, pour ainsi dire, les membres à leurs parties intégrantes, comme le feroit une longue macération.

On ne finiroit pas si on vouloit rapporter ici toutes les maladies qui ont leur siége dans le tissu cellulaire. C'est dans ce tissu que se manifestent principalement le cancer, le squirrhe, suite fréquente de l'inflammation. Il ne faut pas chercher ailleurs une foule d'autres altérations, et spécialement diverses tumeurs, tels que les polypes, les lipomes, les méliceris, les athéromes, les ganglions, et les énormes tumeurs cystiques qui simulent l'hydropisie, ou quelquefois la déterminent. La plupart des maladies cutanées pénètrent dans le tissu cellulaire, ou coïncident avec ses altérations.

Le système cellulaire est, comme on l'a dit, généralement répandu dans toute l'économie animale; il occupe les interstices des organes : on voit d'après cela pourquoi il participe à une multitude d'affections diverses. Mais l'une des affections qui lui appartiennent, est sans contredit le phlegmon, dont les symptômes caractéristiques sont le frisson, la fièvre, la douleur, l'ardeur de la partie affectée, la coloration vive de la peau, la douleur pulsatile, le battement des artères adjacentes. Le charbon n'a pas le rouge éclatant du phlegmon, qui est formé par le sang artériel; il présente un aspect terne et livide qui pourroit faire croire qu'il est formé par le sang noir ; il constitue une tumeur dure, et l'on distingue plusieurs phlyctaines à sa partie moyenne ; mais bientôt le charbon s'ouvre, et alors il en découle une matière sanieuse qui ne diffère pas beaucoup de celle du phlegmon. Le malade éprouve un sentiment de chaleur brûlante et de vive mordication ; les symptômes adynamiques qui se manisfetent sont seulement concomitans. Le furoncle appartient également au tissu lamineux ; la cause qui le produit est quelquefois externe; ainsi la malpropreté, la fatigue, l'irritation, les veilles forcées, etc. peuvent le déterminer : alors il est seul; mais quand il tient à un vice général, il s'en élève plusieurs successivement ou à la fois : on en rencontre dans toutes les parties du corps, excepté aux pieds et aux mains. La nuque, les fesses, le ventre, y sont plus généralement exposés ; ils sont plus larges quand ils sont isolés. Le furoncle diffère du phlegmon, en ce que sa rougeur est moins vive ; elle est rutilante ; la tumeur est moindre au bout de cinq à six jours; la peau s'élève, l'escarre se forme, et bientôt il se détache des flocons purulens. Ce pus n'est pas aussi blanc ni aussi lié que celui du phlegmon ; il ressemble beaucoup à celui de l'érysipèle. Au surplus, j'ai cru

qu'il étoit plus convenable de placer le tableau complet de ces trois modes d'inflammation dans la famille nombreuse des Dermatoses, dont je traiterai plus tard.

Le tissu cellulaire est souvent affecté dans les maladies nerveuses et spasmodiques; c'est par son intermède que s'introduisent et se propagent dans l'économie animale les fermens de différentes contagions, et spécialement le virus purificateur de la vaccine et de la variole. Ajoutons comme un aperçu général, que la plupart de nos maladies chroniques ont leur siége principal dans le tissu cellulaire; de là vient que leur marche est si tardive; de là vient aussi que les opérations de la nature sont si incomplètes. Les maladies aiguës au contraire se passent principalement dans le système vasculaire, remarquable par l'énergie et par la rapidité de ses fonctions; il existe, du reste, comme l'ont observé tous les physiologistes, un rapport constant, une connexion, une sympathie réciproque entre ces deux systèmes si importans; aussi observe-t-on une succession ou plutôt une conversion des maladies les unes dans les autres.

Mais aucune maladie ne moissonne plus de victimes que celle que l'on observe souvent à l'hospice de la Maternité de Paris, et que je désigne sous le nom de *sclérémie.* J'ai fait plusieurs recherches sur l'endurcissement du tissu cellulaire. Rien n'est plus problématique que cette espèce d'éléphantiase, dont les résultats sont si rapidement fâcheux. Cette maladie, qui attaque d'ordinaire les enfans presque aussitôt après leur naissance, peut aussi se montrer plus tard, et même après le temps de la lactation : on la rencontre même chez les adultes, et j'en citerai des exemples singuliers autant que mémorables. Dans les premiers jours de l'invasion, la peau est rouge et douloureuse quand on la touche. Le tissu cellulaire extérieur, aussi-bien que le tissu cellulaire intérieur, éprouvent une sorte de *concrétion* progressive ou instantanée; de là vient que le son de la voix est si singulièrement altéré. Les enfans que j'ai vus avoient une soif dévorante. Je décrirai avec soin cette affection, dont j'ai fait une étude particulière, et dont les phénomènes sont encore incompréhensibles.

Quelque étendues que soient ces considérations générales sur le tissu cellulaire, je suis loin d'avoir indiqué tous les rapports intéressans qu'un pareil sujet nous présente. En effet, de quelle importance n'est point dans l'économie animale un système qui engendre, pour ainsi dire, tous les autres, et qui est en quelque sorte la matière primordiale de l'édifice humain! Si le système nerveux donne la vie, le système muqueux donne aux diverses parties de notre corps cette régularité et cette justesse de proportions que notre œil contemple et admire sans cesse; il arrondit les membres et en assouplit tous les mouvemens; il exprime, en un mot, toutes ces formes belles et ravissantes, qui sont l'objet des affections des hommes. C'est par la distribution admirable de ce ciment merveilleux que brilloit sans doute cette statue tant renommée de Pygmalion, que les dieux gratifièrent du bienfait de la vie.

GENRE PREMIER.

ADÉLIPARIE. Adeliparia.

La maladie dont nous allons traiter est désignée communément sous le nom de *polysarcie*. Plusieurs auteurs ont déjà fait remarquer que cette dénomination étoit défectueuse, parce qu'elle ne rend qu'improprement le phénomène spécial qui caractérise cette affection. Le mot *adéliparie* nous a paru mieux convenir pour exprimer l'excès ou l'accumulation de la graisse. Il faut en établir deux espèces :

1ère *Espèce*. L'Adéliparie universelle. *Adeliparia universalis*. On la nomme ainsi parce qu'elle gagne insensiblement l'universalité du tissu cellulaire. Cette espèce est presque toujours mortelle, et il est rare que ceux qui en sont atteints parviennent à la vieillesse : ils périssent communément d'une mort soudaine, par la compression extraordinaire qu'éprouvent les poumons, le cœur et les gros vaisseaux. Il n'y a pas long-temps que l'on montroit pour de l'argent, au Palais-Royal, une jeune fille polysarque. Elle ne fut pas long-temps un sujet de spéculation pour ses parens : on la trouva un matin morte dans son lit, où elle avoit été suffoquée par son embonpoint.

2ème *Esp*. L'Adéliparie partielle. *Adeliparia circumscripta*. L'adéliparie partielle n'a pas les mêmes dangers que la précédente espèce. Il se développe parfois dans le tissu cellulaire sous-cutané des tumeurs ovales ou sphéroïdes, dont le volume est plus ou moins considérable. L'anatomie a souvent démontré que ces tumeurs n'étoient qu'une matière graisseuse qui acquiert à la longue la blancheur et la consistance du suif; mais souvent aussi la graisse s'amasse et s'accumule en pelotons dans l'intérieur du conduit alimentaire, dans l'épiploon, dans le médiastin, dans le péricarde, dans les ovaires, etc. Nous avions à l'hôpital Saint-Louis un individu qui en rendoit d'énormes paquets par le rectum. Fabrice de Hilden avoit vu une adéliparie intestinale, et les recueils académiques rapportent des faits de ce genre. Ne sait-on pas que l'organe du foie se charge facilement d'une graisse surabondante, qui augmente prodigieusement sa masse et sa pesanteur? Ce phénomène est manifeste dans les oies que l'on prépare pour le service des tables.

Tableau de l'Adéliparie. Lorsque l'adéliparie se déclare, toutes les parties du corps où le tissu cellulaire abonde perdent leur forme et leur régularité ordinaire. Les membres s'arrondissent; le visage est tellement chargé d'embonpoint, que les yeux paroissent être d'une petitesse extrême; le nez est pareillement enfoncé dans la masse adipeuse; le menton est double ou triple de son volume accoutumé; le ventre surtout acquiert un accroissement prodigieux. La peau se colore et devient rougeâtre. Ces sortes d'individus souffrent une grande gêne dans la respiration; ils ne peuvent vaquer à aucun exercice pénible sans être comme suffoqués. Si l'on s'approche d'eux au moment où ils veulent

reprendre haleine, on entend une sorte de sifflement dans l'intérieur de leur poitrine : ils éprouvent une sorte de compression dans le cœur et dans les artères. Ils peuvent à peine se mouvoir, et ne marchent qu'en se balançant. Les polysarques sont d'un appétit vorace. Lorsque cette maladie se manifeste chez les femmes, elle les frappe de stérilité; mais il ne paroît pas qu'elle porte aucune atteinte aux facultés intellectuelles. On dit que Platon, qui surpassoit tant les autres Athéniens par la hauteur de ses conceptions et le charme de son éloquence, étoit d'une corpulence remarquable. On a cité, dans les temps modernes, David Hume, Charles Fox, et beaucoup d'autres hommes célèbres; le dernier roi de Wurtemberg, que l'on vient de perdre, comptoit parmi les esprits les plus éclairés de nos jours.

L'École de Médecine de Paris a fait modeler en plâtre une femme qui étoit d'une grosseur monstrueuse, et dont on a consigné l'observation dans plusieurs journaux. Cette femme étoit née dans le département du Pas-de-Calais. Dès son enfance, on avait remarqué qu'elle étoit très-grasse, et que sa corpulence alloit toujours en augmentant : ce qui ne l'empêcha pas d'avoir six enfans, dont un existe encore. Elle avoit environ cinq pieds un pouce de hauteur, et cinq pieds deux pouces de circonférence; on étoit frappé de la petitesse de sa tête, qui étoit enfoncée et se perdoit, pour ainsi dire, dans ses immenses épaules. Son cou étoit imperceptible, et n'étoit séparé de sa poitrine que par un sillon; ses mamelles prodigieuses retomboient sur le ventre et le couvroient jusqu'à l'ombilic. Elle avoit une si grande quantité de graisse sous les aisselles, qu'elle était contrainte de porter les bras écartés de son corps. Ses cuisses surtout étoient énormes : elles étoient fendues par intervalles, comme on le remarque dans les enfans gras. Malgré l'obésité qui l'accabloit, cette infortunée ne laissoit pas de faire tous les jours quelques courses. Elle alloit demander l'aumône à la porte d'une église qu'elle avoit adoptée de préférence. Elle étoit d'ailleurs assez gaie, et mangeoit de bon appétit. Mais à quarante ans elle perdit ses règles; dès-lors elle fut assaillie par des suffocations, des palpitations, une gêne extrême dans l'organe pulmonaire. La peau s'infiltra progressivement, et il en résulta plusieurs crevasses à l'épiderme; la face se tuméfia et devint livide; enfin, comme les symptômes s'aggravoient de jour en jour, elle entra à l'Hôtel-Dieu en 1806. Elle ne pouvoit plus se coucher horizontalement; il falloit qu'elle fût toujours assise sur son lit, en s'appuyant sur ses deux mains. C'est dans cette horrible position qu'elle passoit toutes les nuits : elle ne respiroit qu'avec la plus grande difficulté. Son cœur, accablé par la graisse, palpitoit avec violence, sans qu'on pût le sentir. Elle avoit un pouls serré, petit, parfois intermittent. La malade mourut dans les tourmens. On peut rapprocher cet exemple d'adéliparie de celui dont il a été question dans le Bulletin des Sciences médicales : il s'agit d'un individu mort à l'âge de quarante ans, et qui étoit sans contredit le polysarque le plus monstrueux des trois royaumes de la Grande-Bretagne, puisqu'il pesoit sept cent trente-neuf livres.

On avoit construit son cercueil sur deux essieux et quatre roues. On assure que, pour la confection de cet énorme cercueil, il avoit fallu cent-douze pieds de planches. La longueur de cet homme si extraordinaire étoit de six pieds, sur quatre pieds quatre pouces de large et deux pieds six pouces de profondeur.

L'adéliparie universelle est, du reste, une affection très-fréquemment observée à Paris, où elle est devenue en quelque sorte une branche de spéculation. *Première observation.* J'ai déjà parlé d'une petite fille qu'on montroit au public pour de l'argent, et qui fut trouvée morte un matin par un excès d'obésité. Je l'examinai avec beaucoup d'attention pendant qu'elle vivoit. Quoiqu'elle ne fût âgée que de huit ans, son corps étoit déjà d'un volume démesuré; toutes les formes humaines s'étoient, pour ainsi dire, anéanties sous cet énorme fardeau de graisse; ses yeux étoient comme enfouis dans ses joues; le nez étoit tellement comprimé, que les narines en étoient bouchées; il falloit qu'elle ouvrît à chaque instant la bouche pour respirer. Les articulations étoient tellement effacées, qu'on n'en pouvoit plus distinguer aucune. Une foule d'oisifs et de curieux se rendoit tous les jours dans l'espèce de tente où l'on montroit ce merveilleux phénomène, et s'étonnoit surtout en contemplant ses mamelles qui étoient d'une dimension prodigieuse. Enfin, cet enfant n'étoit qu'une épouvantable masse adipeuse, qui conservoit à peine l'apparence humaine. On dit que ses parens la gorgeoient de pain et de lait pour l'entretenir toujours dans le même état, ce qui fut cause de sa mort. *Deuxième observation.* J'ai fait peindre à Paris un petit garçon polysarque, que son beau-père promenoit également dans toute l'Europe pour gagner quelque argent, et qu'il prétendoit être un monstre. Il arrivoit de la Westphalie, et n'étoit alors âgé que de douze ans : sa taille étoit de quatre pieds onze pouces; son corps avoit trois pieds neuf pouces de circonférence, sa cuisse trente-un pouces; sa jambe vingt-trois, son bras seize, son avant-bras treize, et son cou quinze. Il avoit une figure assez agréable, un teint frais et coloré; ses cheveux étoient d'un blond pâle, ses yeux bleus et grands. Les dimensions de sa tête excédoient celles d'une tête ordinaire, et cet excédant étoit en rapport avec l'épaisseur de la couche graisseuse que recouvre le cuir chevelu. Cette couche sous-cutanée s'étendoit de la tête aux pieds, et donnoit à toutes les parties du corps des formes monstrueuses et irrégulières. Prodigieusement soulevée et distendue, la peau offroit des couleurs changeantes et variées, depuis la teinte naturelle jusqu'au violet foncé. Si on la comprimoit un peu fortement sous les doigts, elle se relevoit aussitôt qu'on cessoit d'appuyer; mais l'endroit qui avoit été comprimé restoit blanchâtre, et ne reprenoit que lentement sa première couleur. Ses parties génitales, assez développées et garnies de poils, sembloient décéler un garçon de seize à dix-sept ans, plus agile qu'on ne l'avoit cru, à en juger par la masse énorme de son corps; ses mouvemens étoient assez vifs et sa démarche pas trop embarrassée, quoique bizarre. Seulement sa respiration

étoit habituellement gênée, et devenoit très difficile aussitôt qu'il se livroit au moindre exercice. On le nourrissoit avec du lait et des farineux, sans doute pour augmenter son embonpoint; il buvoit surtout beaucoup de bière. Interrogé sur l'histoire de cet enfant, le beau-père nous donna les renseignemens suivans : Né d'un père petit et maigre et d'une mère robuste et grasse, il ne présentoit rien d'extraordinaire à sa naissance; mais, quelques semaines après, il grandit et grossit d'une manière prodigieuse. Il étoit déjà si extraordinaire à quatre ans, qu'on le promenoit en Hollande, et qu'on le montroit dans toutes les grandes villes pour gagner quelque argent. Depuis cette époque, il devint de jour en jour plus monstrueux, et continua de se montrer au public comme une curiosité. Lorsque je vis ce garçon, il marchoit péniblement et en se balançant; il n'avoit point de barbe; son intelligence étoit très-développée. Le lecteur trouvera ici son portrait fidèle. (*Voy. Pl.* A.) *Troisième observation.* Charles-Juste Prédon naquit en Bourgogne, au commencement de l'an 1807. Il étoit sain et bien conformé, d'un volume qui n'avoit d'abord rien de surprenant; mais bientôt les plus grands changemens s'opérèrent en lui : tous ses organes acquirent un surcroît d'énergie et de développement; le tissu cellulaire se remplit d'une quantité considérable de graisse. Étonné de ce phénomène, le père consulta plusieurs médecins pour opposer des obstacles aux progrès de la maladie. Quelques-uns conseillèrent la diète; d'autres un violent exercice; plusieurs d'entre eux avouèrent l'impuissance de l'art. Bien convaincu de l'inefficacité des remèdes, cet homme, qui étoit pauvre, entreprit de le montrer à la curiosité du public. Il le transporta donc hors de son pays natal, parcourut successivement plusieurs villes, et arriva à Paris en 1812. Quoique l'enfant ne fût que dans sa cinquième année, sa taille étoit déjà de trois pieds quatre pouces. Vers la partie antérieure latérale et supérieure du thorax, on voyoit de chaque côté une tumeur graisseuse du volume de la tête, et qui représentoit fort bien une mamelle énorme : le mamelon se trouvoit comme effacé au milieu de chacune de ces deux masses graisseuses; on y apercevoit des veines sous-cutanées assez considérables; cependant ces parties étoient bien loin d'être des mamelles, comme le prétendoit celui qui montroit l'enfant, pour semer un peu de merveilleux dans son récit; elles ne devoient pas même en porter le nom, puisque ce n'étoit pas le résultat du développement de la glande mammaire qui contribuoit à les former, mais l'énorme quantité de graisse qui se trouvoit dans le tissu cellulaire, entre la peau et le grand pectoral. Les masses graisseuses dont il s'agit étoient molles, flasques, peu sensibles, et enfin bien différentes des mamelles des femmes. Soumises aux mêmes lois d'accroissement que les autres parties du corps, elles n'étoient pas proportionnellement plus développées. D'ailleurs des hommes très-gros n'ont-ils pas présenté souvent le même phénomène? La peau de la partie antérieure de l'abdomen étoit distendue par la graisse comme chez les femmes enceintes; elle formoit près du pubis trois ou quatre replis



Adéliparie universelle.

Valvile, pinx^t. *Tresca, sculp.*

transversaux profonds et cachés. La partie postérieure du tronc offroit la colonne vertébrale masquée en quelque sorte par un amas considérable de graisse; mais ce n'étoit pas la seule particularité remarquable : les parties génitales, quoique petites et semblables à celles d'un enfant, n'en étoient pas moins ombragées par des poils noirs et épais, comme celles d'un adulte; elles étoient, pour ainsi dire, cachées entre la graisse de la partie interne des cuisses et la graisse de la partie inférieure de l'abdomen. Ses membres étonnoient tous les regards par leur grosseur monstrueuse; les mollets avoient acquis quinze pouces de circonférence; la peau voisine des articulations avoit résisté, mieux que celle des autres parties, à l'introduction d'une trop grande quantité de graisse : aussi le diamètre des membres étoit-il proportionnellement plus petit là qu'ailleurs. Nous avions pensé, au premier coup-d'œil, que l'enfant avoit passé l'âge de six ans; mais notre doute s'évanouit lorsque après avoir bien examiné les dents, nous reconnûmes qu'il n'en avoit que vingt-quatre. La présence du poil aux parties génitales et sur les membres ne devoit donc être attribuée qu'à un surcroît de nutrition. L'enfant se montroit vif, enjoué, pétulant, passoit rapidement de la plus grande joie à la plus profonde tristesse; il jouissoit d'une bonne santé, mangeoit beaucoup, étoit rarement malade; il pesoit cent trente-huit livres, et augmentoit de jour en jour.

Rien n'est plus commun dans nos hôpitaux que d'y observer les phénomènes de l'adéliparie partielle. On y voit des malades rendre par les selles des paquets de graisse blanche rassemblée en pelotons celluleux. Il est même des individus qui se purgent régulièrement pour expulser des intestins ces concrétions importunes à diverses époques de l'année. Ces corps, qui se placent quelquefois au voisinage des viscères, en gênent plus ou moins les fonctions. On comprend aisément, ce me semble, que, lorsque des collections de matière adipeuse se forment dans le médiastin ou dans le péricarde, comme cela est quelquefois arrivé, le poumon et le cœur doivent éprouver une compression extraordinaire, et que de tels obstacles sont fréquemment suivis de la mort. J'ai déjà fait mention des tumeurs graisseuses de forme sphérique qui se développent quelquefois en nombre plus ou moins considérable dans le tissu lamineux sous-cutané. Il est facile de s'assurer de l'existence de ces tumeurs par le contact de la main, pour peu que l'on presse l'appareil tégumentaire. Un homme âgé de cinquante-sept ans, né dans une province méridionale de la France, la quitta, lorsqu'il étoit encore fort jeune, pour aller se fixer en Flandre, région pour lors la plus septentrionale du royaume, et il habita ce pays pendant une trentaine d'années consécutives. Doué d'une constitution robuste, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il prenoit un embonpoint peu ordinaire, et que la peau de tout son corps contractoit à mesure une tension, une roideur même très-sensible, en sorte qu'il pouvoit à peine la faire fléchir sous le doigt. Bientôt il commença à éprouver un malaise vague et général dans toute l'habitude du corps;

bientôt enfin il s'aperçut de l'existence d'une première tumeur au bras droit, tumeur indolente, qui fut suivie d'une infinité d'autres à la surface de la poitrine, du ventre et des cuisses. Telle étoit d'ailleurs la nature de ces corps adipeux, qu'en général ils ne grossissoient que jusqu'à un certain point, à l'exception d'un très-petit nombre dont la progression étoit plus forte. Leur présence d'ailleurs ne changeoit en aucune manière la couleur de la peau : ils ne formoient point de kyste; on sentoit très-bien au tact que ce n'étoit absolument que des grumeaux. Les sensations qui résultoient de ce genre d'indisposition seroient singulières à décrire. Le malade se plaignoit d'une pesanteur de tête presque continuelle; il avoit des digestions difficiles, pénibles, accablantes même, des insomnies fréquentes et causées, tantôt par des inquiétudes physiques ou anxiétés, qui ne lui permettoient pas d'être la nuit une seule minute dans la même position; tantôt par des douleurs violentes et instantanées, lesquelles sembloient vouloir tout-à-coup suspendre l'acte de la respiration et de la circulation, et placer l'individu dont il s'agit dans le danger le plus imminent. Enfin, il se trouvoit dans un accablement universel, surtout lorsque le temps étoit couvert, brumeux, agité par un vent trop chaud ou trop froid. Dans beaucoup de cas, il se croyoit menacé d'une très-prochaine apoplexie. Aux sensations déjà signalées se joignoient un pouls petit, enfoncé, presque nul, des serremens et palpitations de cœur qui paroissoient prendre leur source dans une âme, sinon effrayée, du moins agitée sans fondement; il éprouvoit des craintes vives, de la tristesse, de la mélancolie, du découragement, du dégoût même pour tous les délassemens qui exigent quelques efforts, une gêne dans les hypocondres, des assoupissemens le jour et des insomnies la nuit; ses urines étoient abondantes et limpides, presque sans couleur, etc. A la vérité, l'état que je viens d'exposer n'est pas le même chez tous les individus; et je donne en ce moment mes soins à un homme atteint des mêmes indispositions physiques dans le tissu lamineux sous-cutané, lequel n'éprouve toutefois que des symptômes et des malaises passagers.

Causes organiques. Il ne faut regarder l'adéliparie comme une véritable affection morbifique que lorsqu'elle gêne ou embarrasse les fonctions les plus importantes de l'économie animale; lorsque, par exemple, elle comprime les organes qui servent à la respiration ou à la circulation; lorsqu'elle rend les individus incapables de se mouvoir et de marcher, etc. J'avoue qu'il me seroit difficile d'assigner les causes organiques qui influent de cette manière sur cette sorte d'hypertrophie du tissu adipeux. On sait uniquement que l'adéliparie est souvent une affection héréditaire; qu'on rencontre parfois des familles dont presque tous les individus sont polysarques. L'âge, le sexe, le tempérament, entrent également pour quelque chose dans la production de cette maladie singulière. Ces considérations sont du reste trop vulgaires et trop connues pour qu'il soit utile de s'y arrêter.

Causes extérieures. L'adéliparie est un des résultats attachés aux habitudes de la civilisation. On ne trouve point cette infirmité chez les Sauvages ou chez les peuples qui vivent avec frugalité et modération. Elle étoit devenue une maladie honteuse chez les Spartiates ; et celui dont le corps avoit acquis accidentellement un volume démesuré, savoit dès-lors s'assujettir à l'abstinence la plus austère. Les substances farineuses accroissent singulièrement l'obésité, ainsi que l'usage des liqueurs fermentées et spiritueuses : de là vient sans doute qu'on voit tant de polysarques en Angleterre et en Hollande. La plupart de ces individus qu'on a montrés au public, et dont les tégumens avoient acquis tant d'épaisseur par l'accumulation de la graisse, se gorgeoient de lait et de bouillie ; ils buvoient beaucoup de bière et beaucoup de vin : ce régime servoit singulièrement leur industrie. On remarque à Paris, que ceux qui exercent le métier de boucher prennent parfois un embonpoint très-considérable. Les marchands de comestibles sont exposés au même inconvénient. Une demoiselle très-maigre s'étoit mise aux gages d'un traiteur du Palais-Royal, pour recevoir l'argent au comptoir, et se trouvoit par conséquent exposée aux émanations des mets les plus succulens : aussi devint-elle bientôt monstrueuse par l'épaisseur de son corps et de tous ses membres. Il est des circonstances qui contribuent singulièrement à la production de la graisse. C'est ainsi, par exemple, que l'exhalation adipeuse est singulièrement favorisée par une atmosphère chaude et humide. Les chasseurs connoissent surtout ce phénomène. Un brouillard suffit quelquefois pour engraisser les ortolans, et les rendre dignes des meilleures tables. J'ai vu une jeune demoiselle de la Bretagne, dont la graisse se trouvoit également dans un rapport singulier avec la constitution physique de l'air et des saisons : en vingt-quatre heures, on la voyoit passer de l'obésité à la maigreur, ou de la maigreur à l'obésité. J'ai déjà cité un fait analogue qui avoit lieu par la succession alternative de la joie ou du chagrin.

Traitement curatif. Lorsqu'on veut remédier aux accidens qui suivent le développement de l'adéliparie, il faut soumettre les malades à une diète peu nutritive. On adopte de préférence le pain d'orge ou de seigle. Les viandes noires, particulièrement celles qui appartiennent aux animaux sauvages, sont préférables aux viandes blanches. Il faut éviter les fécules, les soupes trop grasses, les consommés, etc. Il convient aussi d'interdire les vins sucrés, la bière, le cidre, l'eau-de-vie, et généralement toutes les liqueurs spiritueuses. On doit conseiller des boissons amères, telles que les décoctions de tiges de houblon, les infusions de feuilles de chicorée sauvage, faire surtout un grand usage des eaux minérales ferrugineuses. L'oxicrat est peut-être la meilleure tisanne avec laquelle on puisse se désaltérer. Nous avons toujours vu que les purgatifs et même les vomitifs soulageoient sensiblement les malades. Cullen a bien raison de blâmer la saignée : rien ne dispose tant à l'adéliparie : les sangsues conviendroient peut-être, si l'on soupçonnoit que

cette affection fût dépendante de la suppression des menstrues. J'adopterois volontiers l'emploi des bains froids, particulièrement de ceux de rivière. C'est une pratique absurde, d'avoir proposé des scarifications pour vider les vésicules adipeuses; mais rien n'équivaut à un exercice continuel et régulier, pour opérer la guérison. La course, la chasse et la natation peuvent devenir fort salutaires; car c'est un repos constant qui amène souvent tous les phénomènes de l'obésité. Il faut donner de l'énergie à la peau par des frictions assidûment pratiquées soir et matin. On pourroit faire masser le corps, comme cela se pratique dans les pays chauds. Il n'est pas toujours facile d'arrêter les progrès de la polysarcie locale. Il n'y a point de remède particulier contre les masses graisseuses qui s'accumulent dans le médiastin, dans le péricarde, dans le mésentère, dans l'épiploon, dans les intestins, etc. J'ai vu le vin de coloquinte et autres drastiques agir d'une manière très-favorable sur la contractilité musculaire du tube alimentaire, et produire une utile évacuation. Au surplus, la sobriété et l'abstinence sont les meilleurs des remèdes, dans tous les cas où il y a superfluité de matière adipeuse. Rien n'équivaudroit au brouet noir de Lycurgue, quand l'adéliparie attaque des individus riches et habitués à des mets trop succulens et trop substantiels.

GENRE II.

SCLÉRÉMIE. Scleremia.

On a beaucoup observé depuis quelques années cet endurcissement particulier qui s'établit dans le tissu cellulaire sous-cutané, avec diminution sensible de la température du corps. J'ai cru devoir lui conserver le nom de *sclérémie*, qui lui a déjà été imposé par M. Chaussier, l'un des plus illustres professeurs de l'École de Médecine de Paris. Doublet se servoit, pour qualifier cette affection, du terme d'*œdématie concrète*, qui ne rend pas assez bien l'idée qu'il faut en concevoir. On a cru jusqu'à ce jour qu'elle n'attaquoit que les enfans nouveau-nés : mais je puis prouver, par des faits irrécusables, que dans quelques cas, rares à la vérité, les adultes sont susceptibles d'en être atteints. J'établirai du reste, pour la sclérémie, les mêmes distinctions que pour la maladie précédente. Elle est universelle ou partielle, ce qui est essentiel à connoître pour fonder le pronostic :

1ère *Espèce*. La Sclérémie universelle. *Scleremia universalis.* C'est celle qui attaque les enfans nouveau-nés, et qui est si fréquente à l'hospice de la Maternité de Paris. Cette maladie paroît n'avoir pas été connue des anciens. Les premières notions qu'on en a eues datent du commencement du siècle dernier. Uzembesius, professeur de médecine à Ulm, l'observa en 1718. Depuis cette époque, Doublet, Andry, n'ont pas peu contribué à la faire connoître. Enfin, M. le chirurgien Auvity s'est pareillement occupé avec succès de cette matière. Mais combien de faits ne reste-t-il pas à éclaircir!

2ème *Esp.* La Sclérémie partielle. *Scleremia circumscripta.* Aucun auteur n'a parlé encore de cette sclérémie que j'ai rencontrée plusieurs fois, et dont j'ai fait, entre autres, remarquer deux exemples extraordinaires, à mon très-cher élève M. le docteur Biett. Le premier cas étoit celui d'une femme âgée d'environ trente ans, servante de condition, qui portoit à la partie latérale gauche du ventre, près du nombril, une couenne ou endurcissement du tissu cellulaire, qui avoit la grandeur de la paume de la main. Cette couenne s'agrandit pendant quelque temps; ensuite la peau s'amincit, et la maladie disparut, etc. Le deuxième exemple étoit un militaire qui venoit de l'armée d'Espagne. Il portoit également, au côté gauche de l'abdomen, une plaque endurcie de tissu cellulaire qui s'étendoit de jour en jour. On voyoit d'abord la peau striée à sa surface, et les intervalles ne tardoient pas à se remplir. Lorsqu'on touchoit le milieu de la plaque avec le doigt, le malade n'éprouvoit aucune sensation; il n'en étoit pas de même si l'on grattoit l'endurcissement: alors le malade se trouvoit désagréablement affecté. Cet endurcissement n'avoit succédé à aucune maladie; il n'étoit point la suite d'un érysipèle, etc. : il étoit purement idiopathique, et occasionnoit une sorte de malaise dans toute l'économie animale.

Tableau de la Sclérémie. Cette affection se manifeste communément dix ou douze heures après la naissance. Quoiqu'elle puisse d'abord occuper toute l'habitude du corps, cependant ce n'est pas le cas le plus ordinaire; communément, c'est la face qui est spécialement attaquée; les membres thorachiques et abdominaux, la poitrine, le nombril, le pubis, etc., présentent ensuite les principaux caractères de cette funeste maladie. C'est sans fondement qu'on a prétendu que le tissu cellulaire du col étoit rarement malade, puisqu'il se trouvoit manifestement dur et engorgé dans les cadavres que nous avons eu occasion d'examiner. Partout où la sclérémie existe, le tissu cellulaire est dur, rénitent, sans élasticité; la peau qui le recouvre est tendue, parsemée de taches pourprées et légèrement livides. Lorsque la face est prise, ce qui a presque toujours lieu, la physionomie n'est plus naturelle; elle paroît sensiblement crispée. La mâchoire inférieure est presque immobile; d'autres fois, elle est un peu abaissée et agitée convulsivement. Les petits malades ne peuvent prendre le mamelon; le phénomène le plus remarquable qu'ils présentent, toutes les fois qu'ils se trouvent dans cette situation, est un petit cri rare, rauque et plaintif, lequel, parfois se rapproche de celui des ventriloques, lorsqu'ils veulent imiter les sons d'une voix qui part de fort loin. Ce cri doit être considéré comme un signe caractéristique de la sclérémie. Il est en grande partie le résultat de la compression qu'éprouve le larynx en pareille circonstance. Au surplus, les enfans ne se plaignent pas souvent, parce qu'ils sont presque toujours dans un état de somnolence, et qu'il faut beaucoup de peine pour les éveiller.

Lorsque la maladie a fait des progrès, l'enfant offre, dans toute la surface de son corps, une couleur rouge pourprée, une grande dureté, et un froid très-extraordinaire. Si on l'approche d'un feu ardent, il prend de la chaleur; mais il la perd aussitôt, si on le tient

éloigné, ainsi que cela arrive pour les corps inertes et inanimés. On assure néanmoins que ce fait n'est pas toujours constant, puisque M. Auvity parle d'un de ces malheureux qui avoit toujours conservé sa température naturelle. La bouffisure est générale; mais c'est surtout la face qui est tuméfiée; de là vient que les petits enfans font des grimaces, qui sont, pour ainsi dire, permanentes. C'est ainsi, par exemple, que, si la maladie les surprend pendant qu'ils ont la bouche béante, ils continuent à rester dans cette position, quoique leurs muscles ne soient en aucune manière contractés. Les avant-bras, ainsi que les pieds, sont souvent contournés, et ne sauroient exécuter leurs mouvemens accoutumés. Le tissu cellulaire est douloureux lorsqu'on le touche. La sclérémie se montre d'autant plus dangereuse qu'elle affecte plus de parties à la fois, et qu'elle est compliquée de différentes maladies, du scorbut et des aphthes, par exemple. Lorsque l'affection est fixée sur la face, le cou et l'abdomen, la vie de l'enfant est dans un danger imminent. Il y a beaucoup moins à craindre lorsqu'elle est bornée aux extrémités du corps, à un degré un peu avancé de la maladie. Souvent il se manifeste un des symptômes d'ictéritie. La surface de la peau, de livide qu'elle étoit, devient alors plus ou moins jaune. Cependant, ce cas n'est pas très-commun : le plus souvent, cette coloration de la peau en jaune n'est que partielle, ou même n'existe qu'à la conjonctive. Quelquefois, dans les derniers temps de la sclérémie, le malade rend du sang écumeux par la bouche ou par le nez, jusqu'à la mort, qui arrive communément avant le septième jour. Toutefois, il peut arriver que l'affection se prolonge bien au-delà de ce terme, et j'ai donné des soins à deux enfans qui ont langui pendant cinq ou six semaines. L'un des deux avoit donné d'abord les plus belles espérances; mais il étoit constamment assoupi, et prenoit le lait avec difficulté; on aperçut un jour sur les deux genoux et au bras gauche un commencement d'induration, qui ne tarda pas à faire des progrès. La peau de cet enfant noircit tout-à-coup dans un bain chaud qu'on lui fit prendre, et qui paroissoit lui faire le plus grand bien; il mourut après avoir rendu du sang par les fosses nasales. Il avoit eu, pendant tout le cours de la maladie, un cri bas, intérieur, et comme enseveli dans le thorax.

Les exemples suivans peuvent compléter le tableau de la sclérémie des nouveau-nés; ils ont été soigneusement recueillis sous mes yeux par M. Faulcon, mon élève. *Première observation.* Louise, née d'une mère très-saine, vint au monde à terme, forte et bien développée. Elle fut apportée à l'hospice de la Maternité treize jours après sa naissance, avec un commencement de sclérémie. Ses joues étoient dures et froides, ainsi que certaines parties du ventre et du pubis. Elle jetoit sans cesse un petit cri rauque. La personne qui l'apporta annonça qu'elle n'avoit pas tété depuis deux jours. Interrogée sur la cause de la maladie, cette femme prétendit qu'on ne pouvoit l'attribuer qu'au froid éprouvé par la petite fille, une nuit où la fenêtre située vis-à-vis sa couchette fut ouverte par le vent. Elle ajouta qu'elle ne s'étoit aperçue de cet accident

que vers les deux heures du matin. Aussitôt arrivée à l'infirmerie, on plaça la petite fille auprès du feu, sur des linges chauds; on lui fit prendre avec beaucoup de peine un peu de lait, par le moyen d'un biberon. On eut recours en même temps aux fomentations aromatiques chaudes. Tout fut inutile; la maladie prit de l'accroissement; les avant-bras, les pieds et les mains s'engorgèrent, et l'enfant périt peu de temps après. Quelque heures avant sa mort, elle avoit rendu beaucoup de sang par les fosses nasales. On procéda à l'ouverture du cadavre; on trouva beaucoup de sérosité jaunâtre dans les parties engorgées. Le foie, la rate et les viscères abdominaux étoient presque dans leur état naturel; mais, chose bien remarquable, le tissu cellulaire graisseux qui avoisine le rein étoit sensiblement malade; les poumons étoient tuméfiés et livides, les sinus du cerveau remplis de sang noir. *Deuxième observation.* Le petit Jean, très-bien constitué, fut trouvé, dans la matinée du douze décembre 1813, et apporté de suite à l'hospice de la Maternité. Cet enfant n'étoit recouvert que d'un mauvais morceau d'étoffe : la nuit avoit été froide et humide : tout concouroit donc à développer chez lui l'affection d'un tissu cellulaire. Tout ce tissu paroissoit affecté d'endurcissement dans presque tous les points de son corps : la face étoit la partie la plus malade. Enfin, la sclérémie parvint à un tel degré, qu'il n'étoit pas difficile de voir qu'elle existoit depuis plusieurs jours : mais, une chose qui paroîtra peut-être digne de remarque, c'est que l'une des mains ne se trouvoit aucunement atteinte, tandis que l'autre étoit excessivement engorgée. La surface des tégumens étoit parsemée de taches livides, et paroissoit si froide, qu'on auroit vraiment cru que l'enfant étoit mort. Il jetoit continuellement un petit cri foible, à peine perceptible; la mâchoire inférieure s'agitoit convulsivement. Il étoit impossible de lui faire prendre aucun liquide; car la déglutition ne s'opéroit plus. Il périt douze heures après son arrivée. L'ouverture du cadavre ne présenta rien de particulier, si ce n'est une condensation générale du tissu cellulaire extérieur et un engorgement extraordinaire des deux lobes du poumon. *Troisième observation.* Héloïse naquit d'une mère affoiblie par une longue fièvre intermittente. Elle vint au monde maigre et peu développée, pesant à peine quatre livres. Quelques instans après sa naissance, et sans autre cause connue, les côtés de la face de cette petite fille commencèrent à s'engorger. Elle fut aussitôt transportée à l'infirmerie de l'hospice. Comme la maladie ne faisoit que commencer, il falloit une grande attention pour distinguer l'induration des joues. Rien ne fut négligé pour faire disparoître les premiers symptômes; mais tous les soins furent superflus; les avant-bras, les mains, les pieds, les cuisses, la face et le thorax étoient affectés. La petite Héloïse mourut deux jours après. Des circonstances particulières empêchèrent l'ouverture du cadavre. *Quatrième observation.* Parmi trois enfans trouvés et affectés de l'endurcissement du tissu cellulaire, un surtout fixoit l'attention. Il étoit fort et bien constitué. Atteint des premiers symptômes de la maladie, il avoit été apporté la veille, et on igno-

roit depuis quel temps avoit commencé la sclérémie. Il paroît que, chez cet enfant, l'invasion avoit eu lieu dans les extrémités supérieures; elles étoient, en effet, très-engorgées, tandis que la face l'étoit à peine. On en prit le plus grand soin; on le tenoit continuellement auprès du feu, et on le plongeoit dans le bain plusieurs fois par jour : au moyen de ce traitement, la maladie sembla d'abord s'arrêter; mais le sixième jour l'engorgement de la face commença à augmenter. Le petit malade, qui jusque alors avoit pris facilement le lait chaud, ne pouvoit plus en avaler qu'avec la plus grande peine; il respiroit difficilement; les conjonctives devenoient jaunâtres; il éprouvoit de temps en temps des mouvemens convulsifs dans la mâchoire inférieure, et même des convulsions générales; enfin, quelques heures avant de mourir, il rendit par la bouche une assez grande quantité de sang écumeux. *Cinquième observation.* L'ictère complique quelquefois la sclérémie; mais il paroît que, le plus ordinairement, la couleur jaune de la peau n'est que partielle; que très-souvent elle se borne à la face, et même aux conjonctives; car, parmi beaucoup d'enfans malades, on en trouve très-peu chez lesquels cette couleur flavescente soit générale. En voici néanmoins un exemple : Alexis fut apporté à l'infirmerie de l'hospice de la Maternité, trois jours après sa naissance, le dix janvier 1811. Cet enfant, très-bien développé, avoit la partie supérieure du pubis, la face et les avant-bras prodigieusement engorgés, et cependant il étoit moins refroidi que les autres. Il avoit la mâchoire inférieure abaissée; il ne pouvoit avaler toute espèce de liquide qu'avec une extrême difficulté; il étoit tourmenté par une entérorrhée assez abondante, et il demeura dans cet état à peu près un jour et demi. Dès-lors, les conjonctives commencèrent à jaunir, et bientôt toute la face présenta la même couleur, ainsi que le reste du corps. Il mourut. A l'ouverture du cadavre, on trouva partout la graisse durcie comme dans une volaille gelée; les troncs veineux de l'intérieur du crâne et de la surface du cerveau étoient remplis de sang noir.

Il me reste à considérer la sclérémie des adultes. J'ai déjà fait mention de quelques endurcissemens partiels du tissu cellulaire. Je me souviens d'avoir lu dans un journal l'histoire d'une malheureuse mère frappée de tous les accidens de cette terrible maladie. Elle avoit perdu trois de ses enfans par une mort aussi atroce qu'injuste, durant la tourmente révolutionnaire. Un matin, on la trouva immobile dans son lit et saisie d'un froid glacial. La surface de ses tégumens étoit dure, inerte et rénitente comme celle de l'ivoire. Son triste sort rappeloit celui de Niobé convertie en rocher par les dieux de la Fable. Mais rien n'est plus propre à inspirer de l'étonnement qu'un fait qui m'a été communiqué par M. Le Tourneux, médecin à Fougeroles, département de la Mayenne. Ce praticien estimable, ayant été appelé près d'une dame, fut singulièrement surpris de trouver que chez elle le thorax, le cou, les bras et la tête étoient dans un état de dureté extraordinaire, et que le tronc se trouvoit en tout semblable à celui d'un buste de marbre

d'un beau poli. Ce médecin avoua que, depuis trente-cinq années qu'il pratiquoit son art, il n'avoit jamais vu une semblable maladie. La femme dont il s'agit étoit âgée de quarante-quatre ans. Elle avoit toujours joui d'une bonne santé jusqu'à trente-huit ans, époque d'une grossesse pénible. La couche fut heureuse, mais suivie de quelques accidens qui ne lui permirent pas d'allaiter son enfant. Quelque temps après, elle entreprit un voyage à cheval, par un temps froid et humide, sans avoir pris les précautions nécessaires pour se garantir des injures de l'atmosphère : elle éprouva en conséquence beaucoup de froid. Arrivée chez elle, elle ressentit un malaise extraordinaire, auquel le repos n'apporta aucun remède, et qui s'accrut de jour en jour; bientôt enfin elle s'aperçut que son cou devenoit dur, quoiqu'il fût sans enflure et sans augmentation de volume. Progressivement les épaules, les bras, les seins, le dos, enfin toutes les parties situées au-dessus du diaphragme acquirent une consistance prodigieuse; le visage et le cuir chevelu furent les dernières parties qui s'endurcirent. Tel étoit, depuis l'épigastre jusqu'à l'extrémité de la tête, l'état des tégumens, qu'ils ne cédoient à aucune compression, et offroient la même résistance que le marbre. Dans cette déplorable situation, la malade ne pouvoit en aucune manière se mouvoir; le pouls étoit imperceptible au toucher. Elle se plaignoit d'une légère céphalalgie; mais ce qu'il y avoit de surprenant, c'est que la déglutition, la digestion et la menstruation s'opéroient avec régularité, preuve incontestable que les organes intérieurs ne participoient point de l'état de la peau. La malade avoit d'ailleurs conçu une grande inquiétude sur sa situation. Je pourrois maintenant faire ici mention de la sclérémie cellulaire qui a lieu comme symptôme dans plusieurs maladies chroniques. J'ai observé ce singulier phénomène chez une vieille demoiselle atteinte d'un rhumatisme goutteux. Lorsque les paroxysmes se déclaroient, tout le tissu cellulaire qui recouvre les hanches étoit frappé d'une dureté extrême, au point de présenter au toucher la froideur et la rigidité de la mort. L'accès une fois terminé, la peau reprenoit sa souplesse et sa mollesse ordinaires.

Causes organiques. Les causes organiques de la sclérémie sont peu nombreuses; mais il est certain que ces causes dérivent de l'état de la mère, d'après les faits que j'ai observés. Les maladies lymphatiques éprouvées pendant une grossesse laborieuse, le mauvais régime que suivent certaines femmes, les excès auxquels elles se livrent pendant ce même temps, etc., doivent nécessairement débiliter la constitution physique du fœtus et le disposer d'avance aux atteintes de cette cruelle maladie. L'enfant que j'ai eu occasion de soigner rue Beautreillis, étoit né d'une mère toute recouverte, depuis deux années, d'une dartre squammeuse humide. J'en ai vu d'autres dont les parens étoient profondément infectés par le vice syphilitique, etc. Il est probable que la sclérémie des adultes, qui nous a paru si extraordinaire dans ses résultats, tient à une foiblesse

radicale et primitive du tissu cellulaire. De là vient que les individus sujets aux scrophules y sont plus exposés que d'autres.

Causes extérieures. L'enfant, au sortir du sein de la mère, où il nageoit dans la liqueur chaude de l'amnios, se trouve dans une température moins élevée que celle dont il jouissoit précédemment. Ce passage subit fait sur lui une impression douloureuse qu'il annonce par ses cris et ses agitations continuelles. Si cette impression est trop forte, si elle est trop long-temps continuée, elle doit crisper les orifices des absorbans ouverts à la surface de la peau, diminuer la circulation capillaire, engorger le tissu lamineux; de là vient que cette maladie est si fréquente pendant l'hiver; c'est surtout dans les grandes villes que la sclérémie est le fléau de l'humanité : elle y attaque tous ces petits enfans qui sont le fruit d'une tendresse cachée, et que des mères, esclaves d'un préjugé barbare, font exposer pendant la nuit aux portes de nos maisons de charité. La plupart ne sont recouverts que des haillons de l'indigence, et se trouvent en proie, pendant des nuits entières, à toutes les injures d'une saison froide et pluvieuse.

Traitement curatif. Il est fâcheux que la théorie des causes de la sclérémie soit encore un peu obscure, malgré les tentatives qu'on a faites de toutes parts pour la découvrir. Le traitement de cette cruelle affection reposcroit sur des bases plus positives. L'endurcissement du tissu cellulaire paroissant tenir à l'impression vive du froid extérieur, il étoit naturel de penser que l'indication à remplir consistoit à réchauffer les tégumens malades. Mais, comme nous l'avons déjà observé dans le tableau des symptômes que nous avons tracé plus haut, le calorique, artificiellement introduit dans des organes dépourvus de leur vitalité, ne tarde pas à s'échapper, pour se remettre en équilibre avec celui des corps ambians. On a toutefois obtenu quelques avantages de l'application de la chaleur humide. M. Andry a prescrit les bains chauds dans une décoction de feuilles de sauge; il faisoit en même temps frictionner le corps avec du vinaigre tiède; on l'enveloppoit ensuite dans des flanelles imbibées d'huile. Plusieurs praticiens donnent la préférence aux fumigations habilement dirigées sur toute la périphérie des tégumens. On place les enfans dans des cages d'osier appropriés à cet usage; on les expose ensuite à la vapeur de l'eau de cerfeuil, ou de quelques plantes aromatiques, à la fumée pénétrante de l'encens ou du benjoin. On pourroit faire entrer l'enfant avec la nourrice dans l'un des appareils ingénieux qui ont été construits en dernier lieu par l'habile chimiste M. Darcet. On tâche en outre de relever les forces vitales avec du vin sucré; on provoque l'action contractile de l'estomac et celle des intestins par l'administration du sirop d'ipécacuanha et du sirop de fleurs de pêcher. Un demi-grain de tartre stibié a quelquefois une action plus sûre. Enfin personne n'ignore l'analogie de l'endurcissement cellulaire avec l'apnée des nouveau-nés, sous le rapport seulement de l'état d'insensibilité de

tout le corps, et la grande utilité des excitans dans l'un et l'autre cas. On a souvent essayé le vésicatoire ainsi que les frictions mercurielles. M. Le Tourneux employa ce dernier moyen dans la sclérémie dont il a été question plus haut. Le soir même il survint une salivation abondante, ce qui prouve que les absorbans n'avoient pas perdu leur activité. La malade fut mise à l'usage intérieur des diaphorétiques, qui procurèrent de légères moiteurs et un soulagement sensible. Elle put bientôt se servir de l'avant-bras, et commença à sentir les pulsations du pouls, qui conservoit néanmoins une sorte de dureté. Je n'ai point appris, depuis cette époque, si cette dame intéressante avoit été complètement rétablie par les soins assidus qu'on lui prodiguoit. Telles sont, du reste, les seules données que l'expérience a pu fournir jusqu'à ce jour sur le traitement de la sclérémie. Il est d'autres problèmes à résoudre; il faut espérer qu'on y parviendra.

GENRE III.

EMPHYSÈME. Emphysema.

Les physiologistes devroient se livrer à des recherches nouvelles sur les sécrétions gazeuses qui s'opèrent perpétuellement dans l'économie animale. Jusqu'à ce jour, ils n'ont fait qu'effleurer cette importante matière dans leurs ouvrages. Nul doute pourtant que le tissu cellulaire ne soit une sorte de poumon interposé dans tous les organes pour élaborer cette multitude de fluides aériformes sur lesquels on n'a encore acquis que des documens vagues et imparfaits. La théorie de l'emphysème est surtout un sujet intéressant de méditation pour les médecins. On rencontre parfois cette maladie à l'hôpital Saint-Louis. C'est une tumeur molle, élastique, qui se rétablit instantanément après avoir cédé au doigt qui la comprime, et dont la surface produit une sorte de bruit ou de crépitation quand on la percute. On en connoît trois espèces :

1ère *Espèce.* L'Emphysème spontané. *Emphysema spontaneum.* Il faut désigner ainsi l'emphysème qui se développe sans cause extérieure apparente et par l'effet d'un dégagement plus ou moins extraordinaire de certains gaz dans les aréoles du tissu lamineux de nos organes. C'est une observation incontestable, que plusieurs individus naissent avec une disposition particulière à l'emphysème, comme d'autres se trouvent spécialement sujets aux hémorrhagies ou aux affections nerveuses. L'air peut vicieusement se dégager de nos propres humeurs, et s'épancher ensuite comme la sérosité des hydropiques. Ce phénomène est presque prouvé, et il est peu d'observateurs qui ne soient portés à l'admettre.

2ème *Esp.* L'Emphysème traumatique. *Emphysema traumaticum.* C'est l'espèce la plus commune. Qui ne sait pas qu'une blessure peut introduire de l'air dans les cellules sous-cutanées, où il éprouve une expansion soudaine par l'effet de la chaleur du corps! Cet accident arrive principalement dans les plaies de tête. Il est quelquefois le résultat de l'introduction d'un instrument vulnérant

dans la cavité de la poitrine. M. le docteur Breschet a publié, du reste, une multitude de faits intéressans qui démontrent comment les lobes pulmonaires deviennent souvent emphysémateux. Littre pensoit que l'air infiltré dans la propre substance de ce viscère pouvoit prendre la route des veines et des lymphatiques, pour se porter ensuite dans les plus fines et les dernières ramifications des vaisseaux.

3ème *Esp.* L'Emphysème vénéneux. *Emphysema venenosum.* On ne sauroit nier cette espèce d'emphysème que nous avons si souvent observée à l'hôpital Saint-Louis. Elle se manifesta surtout avec la plus grande violence dans un individu qui s'étoit empoisonné avec des champignons. Il fut soudainement frappé d'une tuméfaction universelle, qui s'accrut encore lorsqu'il eut succombé aux plus horribles souffrances. C'est ici surtout qu'on observe une analogie parfaite entre la marche de l'emphysème et la marche de l'hydropisie. Après la mort, il se fait des épanchemens de gaz, comme il se fait des épanchemens de sérosité.

Tableau de l'Emphysème. Comme le tissu cellulaire est universellement répandu dans le corps humain, il n'est aucune des parties de ce même corps que l'emphysème ne puisse occuper. Les symptômes de cette redoutable affection varient en conséquence selon les points de l'économie où s'est effectué l'épanchement. Tout le monde a vu ce phénomène qui boursouffle et tuméfie extraordinairement l'appareil tégumentaire. Les mamelles croissent d'une manière monstrueuse. L'individu est à chaque instant comme frappé d'une orthopnée suffocante : *orthopnœam facit hydrops siccus,* a dit le premier père de notre art. Les muscles sont arrêtés dans leur action contractile ; le malade n'est plus qu'une masse informe qui peut à peine changer de situation. Lorsque l'invasion est de quelque étendue, les humeurs stagnent dans leurs réservoirs ; les fonctions sont entravées par des obstacles insurmontables ; la circulation s'embarrasse, et souvent le malade succombe. Lorsqu'on percute la peau ainsi distendue, elle crépite et fait entendre un bruit analogue à celui du parchemin ou d'une vessie sèche que l'on chercheroit à comprimer. Il arrive du reste chez ceux qui sont atteints de la pneumatose universelle ce que l'on observe chez les individus attaqués d'anasarque. La paume des mains et la plante des pieds restent impénétrables à l'accès de l'air ou du gaz infiltré. Au surplus, les autres accidens que l'on éprouve dans les deux cas ont plus d'analogie qu'on ne le croit communément.

L'air qui fait la matière de l'emphysème s'arrête ordinairement dans le tissu cellulaire sous-cutané ; mais il peut parvenir aussi dans les aréoles sous-muqueuses ou sous-séreuses : il a mille voies pour s'introduire successivement dans tous les organes. Bordeu avoit raison de comparer le corps lamineux à une sorte d'atmosphère. On a trouvé des bulles d'un fluide élastique jusque dans les capsules de l'humeur aqueuse et de l'humeur vitrée du globe de l'œil. L'ouverture des cadavres a mis dans toute son évidence la pneumatose spontanée du poumon, et le pneumonothorax est à la tympanite ce que

l'hydrothorax est à l'ascite. L'insinuation de l'air au travers des vésicules rompues du parenchyme spongieux de l'appareil respiratoire est un des plus funestes accidens qui puissent survenir dans l'économie animale. Les malades sont en proie aux mouvemens d'une toux convulsive et déchirante; ils périssent par suffocation. Quelquefois ce fluide s'épanche dans les cavités des plèvres, et produit des resserremens et des oppressions intolérables dans tout l'intérieur de la poitrine; le diaphragme se déprime, et l'anhélation est à son comble. Il faut certainement ranger parmi les emphysèmes les plus fâcheux la tympanite, dont j'ai fait mention quelques lignes plus haut, et que j'ai fréquemment observée à l'hôpital Saint-Louis. Cette maladie n'a pas seulement son siége dans l'intérieur de l'estomac et du conduit intestinal, comme certains auteurs l'ont prétendu; elle occupe tout le tissu cellulaire abdominal. Un pareil fait est incontestable. Il est même des cas où le tube digestif n'éprouve pas la moindre distension. La définition de Combalusier est un modèle d'exactitude. Je pense qu'il est utile de la consigner dans ce tableau : *Tumor utricularis totius abdominis renitens, ad sensum levis, constanter sursùm, et versùs umbilicum prominens, percussione factâ tinniens, pressus mox se attollens, ructu, borborygmis et contumaci ut plurimùm ventris adstrictione stipatus, à flatibus oriundus.* Lorsqu'on examine avec attention les phénomènes de la tympanite, on trouve que l'intumescence flatueuse qui la constitue n'est pas uniforme, parce que l'air épanché est inégalement réparti soit dans la cavité abdominale, soit dans les circonvolutions intestinales. La tumeur acquiert parfois un immense volume; puis elle diminue successivement, sans qu'il s'opère aucune évacuation, ce qui prouve qu'il y a absorption des gaz exhalés, comme il arrive pour la sérosité chez les hydropiques. Divers autres symptômes accompagnent l'emphysème que nous décrivons. Le ventre est douloureux, surtout autour de l'ombilic; les lombes sont affectés de tiraillement et d'un sentiment de pesanteur; la constipation est souvent invincible. Il est facile de distinguer par le toucher, à la surface de l'hypogastre, les excrémens retenus et desséchés, qui forment autant de boules et de tumeurs dures. Nous avons vu quelquefois la sécrétion des urines s'interrompre avec les suites les plus alarmantes.

Je devrois sans doute tracer ici l'histoire de toutes les pneumatoses spéciales; mais les faits manquent pour compléter leur description. C'est la rareté des cas que j'ai pu recueillir qui m'a empêché de présenter ici comme autant de genres particuliers dans la famille des Ethmoplécoses le pneumonothorax, la tympanite, etc. J'imite en conséquence la sage réserve des botanistes, qui attendent des recherches ultérieures sur des plantes encore trop peu connues, avant d'établir définitivement les genres qui doivent figurer dans leurs classifications. Cet article n'est donc que provisoire. Nous avons, par exemple, très-peu observé dans l'hôpital Saint-Louis le gonflement emphysémateux de

l'utérus, désigné sous le nom de *physomètre* par les nosologistes. J'ai pourtant donné des soins à une jeune femme hystérique chez laquelle cet organe étoit continuellement distendu par des gaz; le même phénomène se manifestoit dans son abdomen et dans les aréoles cellulaires de la peau. *Il me semble*, me disoit-elle, *que je deviens aérienne, et que mes pieds se détachent à chaque instant de la terre.* M. Lasteyras, l'un de mes élèves les plus instruits, donnoit des soins à une dame atteinte, comme la précédente, d'une affection spasmodique, et devenue tellement emphysémateuse, qu'elle flottoit dans son bain comme un soliveau de liége. Il fut obligé, pour la tenir en place au milieu de l'eau, d'attacher à ses reins un poids de douze livres. Je termine cette description, et je renvoie aux ouvrages des chirurgiens ceux de mes lecteurs qui voudroient acquérir des connoissances étendues sur la pneumatose traumatique. Celle qui succède à l'introduction des poisons dans les voies digestives n'est qu'un symptôme qui coexiste avec une multitude d'autres accidens, tous relatifs à la nature de la substance avalée. Il faut éviter des digressions étrangères au principal sujet dont j'entretiens mes lecteurs.

Causes organiques. La théorie de l'emphysème est une matière neuve pour les pathologistes; elle tient vraisemblablement à un ordre de vaisseaux dont le tissu cellulaire est la source ou l'aboutissant, et dont la connoissance expliquera quelque jour des fonctions encore inaperçues. Certains physiologistes ont déjà parlé de conduits aérifères analogues aux trachées des végétaux, et qui charrient les gaz dans les cavités, comme les lymphatiques la sérosité. Peut-être ces derniers sont-ils chargés de cette double fonction. On découvrira sans doute, à force de recherches, cette puissance de sécrétion gazeuse qui a été départie à tous les animaux, ainsi qu'à tous les végétaux, spécialement aux plantes légumineuses. C'est à la débilité relative de cette puissance de sécrétion qu'il faut attribuer les météorismes et les borborygmes qui font tumulte dans le canal intestinal chez les personnes valétudinaires. Les emphysèmes proviennent de la même cause. On observe que ces affections sont plus rares chez les enfans que chez les adultes : ce phénomène provient de ce que, dans le premier âge, la disposition cribleuse du tissu lamineux n'est point encore formée. On remarque en outre que les personnes maigres y sont plus sujettes que les grasses, sans doute parce que les aréoles cellulaires sont plus accessibles aux fluides aériformes par la petitesse des vésicules adipeuses. Il est un grand nombre de maladies qui disposent particulièrement à l'emphysème. Les enfans affectés de sclérémie ont quelquefois le scrotum emphysémateux. On connoît les effets de l'hypocondrie, de l'hystérie, etc., sur la production des gaz aériformes. Les tuméfactions qui surviennent dans la petite vérole tiennent à une véritable exhalation des gaz qui n'avoit pas lieu dans l'état de santé. Cette exhalation semble devenir plus active dans la diathèse helminthique. Mais comment un pathologiste célèbre a-t-il

pensé que les vers pouvoient donner accès à l'air en perforant le canal digestif? Un semblable phénomène est regardé comme physiquement impossible par tous ceux qui connoissent l'organisation particulière de ces singuliers animalcules.

Causes extérieures. On assure que la respiration d'un air méphitique et malsain a donné lieu, dans une circonstance, à la production d'un emphysème. Je ne puis affirmer si ce fait est d'une exactitude rigoureuse. Les alimens crus, indigestes, etc., sont des causes fréquentes de pneumatose. Mais rien n'est plus nuisible que les efforts trop violens du tronc et des membres. On a beaucoup parlé, il y a peu de temps, d'un emphysème prodigieux survenu au cou d'un individu par la rupture spontanée et accidentelle d'un des cerceaux de la trachée-artère. Souvent c'est une blessure profonde qui fraie la route à l'air atmosphérique. Les plaies pénétrantes de la poitrine présentent quelquefois ce sinistre phénomène. Les insectes qui voltigent dans l'air ont une structure particulière dans leur trompe qui contribue singulièrement à l'introduction de l'air dans le tissu cellulaire. Il en est qui tiennent si vivement à la peau qu'ils ont mordue, qu'on ne sauroit les en arracher sans les détruire. L'homme est celui de tous les grands animaux qui est le plus exposé à leurs piqûres, à cause de l'extrême finesse de son épiderme. Sans les vêtemens qui défendent sa nudité, il courroit mille fois le risque d'être dévoré par cette multitude d'êtres si malfaisans. Dans nos colonies, des milliers de nègres sont occupés à défendre de leurs dangereuses atteintes les maîtres qu'ils sont destinés à servir. Une dame fut forcée d'abandonner la Guadeloupe pour se dérober à un inconvénient aussi fâcheux.

Traitement curatif. Il faut distinguer les pneumatoses en actives et en passives. Il convient par conséquent de suivre des indications analogues à celles qui dirigent le praticien dans le traitement des hydropisies. Il importe en outre de varier les moyens curatifs, selon que l'emphysème provient d'une cause interne ou d'une cause externe. Nous avons vu quelquefois cette affection se résoudre spontanément par les seuls efforts d'une nature puissante. Lorsqu'elle est due à une vive irritation provoquée dans les organes, la saignée est une opération des plus efficaces. On peut même seconder la détente favorable qu'elle opère en semblable circonstance, par l'emploi des bains chauds et de tous les calmans usités. Dans des situations contraires à celles que je viens d'exposer, lorsqu'il y a, par exemple, prostration des forces ou dissolution gangreneuse, on doit se hâter de recourir à toutes les substances fortifiantes ou sudorifiques. Nous avons constaté que le quinquina, la gentiane et autres végétaux doués d'une propriété tonique opposent une sorte d'obstacle au développement des gaz. On a coutume aussi d'administrer quelques gouttes d'alcali volatil fluor ou d'esprit de Mendérérus dans des infusions aromatiques, telles que celles de sauge, de menthe ou de camomille. La matière

médicale fourmille de remèdes carminatifs dont les vertus sont illusoires. Le tartre stibié en lavage, les divers purgatifs trouvent aussi leur application, lorsque le malade est dirigé par un médecin habile et expérimenté. Les moyens extérieurs sont en grand nombre. Les chirurgiens pratiquent quelquefois la paracentèse du thorax ou de l'abdomen. Dans l'emphysème traumatique, ils se voient contraints d'agrandir les plaies, afin de bien rétablir le parallélisme de leurs bords; ils se hâtent de pratiquer des scarifications sur une grande surface, avant que la maladie ait eu le temps de faire des progrès; ils ont recours aux ventouses et aux embrocations; ils appliquent des flanelles trempées dans des liqueurs astringentes ou résolutives. A l'hôpital Saint-Louis nous employons la glace et les réfrigérans; on insiste sur le régime diététique; et on interdit les légumes et les farineux. Il importe de poursuivre en quelque sorte les gaz partout où ils se réfugient. Les compressions suffisent quelquefois pour favoriser leur absorption. La tympanite est une maladie désespérante : c'est surtout dans cette maladie qu'il est avantageux de lutter contre l'influence des causes. Malheureusement ces causes renaissent toujours. Il est rare que notre art puisse en triompher.

GENRE IV.

LOUPE. Lupia.

La loupe est une tumeur qui affecte ordinairement une forme ronde ou ovalaire, et se manifeste presque toujours à la surface du corps; elle est souvent pourvue d'un kyste particulier. Ses principaux caractères sont d'être indolente quand on la comprime, et de renfermer une matière plus ou moins diversement dégénérée. Il est des loupes qui sont molles et fluctuantes; il en est d'autres qui sont dures, rénitentes et d'une consistance aussi ferme que celle des os; elles attaquent quelquefois les animaux domestiques, particulièrement les chiens, les bœufs et les chevaux. Ces sortes de tumeurs ont un rapport évident avec les excroissances qui se développent sur l'écorce de certains arbres. Elles prennent leur place dans la famille des Ethmoplécoses, parce qu'elles croissent aux dépens du tissu cellulaire, qui est la base primitive de leur composition. Je conserverai en grande partie, pour les loupes, la division reçue des anciens, c'est-à-dire, que je nommerai les espèces d'après la nature des congestions qui les forment :

1ère *Espèce.* La Loupe mélicéris. *Lupia meliceris.* C'est une tumeur circonscrite, communément ronde, molle, indolente, qui renferme dans son intérieur une matière semblable à du miel, circonstance qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Cette matière est sans doute le résultat d'une dégénérescence lymphatique; le kyste qui la contient est communément d'une texture très-mince; elle est fréquente dans l'intérieur de la bouche. J'en ai vu sur le cuir chevelu un exemple

mémorable, dont il sera question plus bas. Lorsqu'on expose à l'action du feu l'humeur du méliceris, cette humeur s'épaissit et prend la consistance du fromage.

2ème *Esp.* La Loupe athéromateuse. *Lupia atheroma.* Cette espèce de loupe a beaucoup d'analogie avec la précédente ; mais l'humeur qu'elle contient a plus de densité que celle du méliceris. A l'hospice de la Salpêtrière, on est souvent à même de rencontrer des athéromes dans les cadavres des vieilles femmes que l'on soumet à la dissection : leur figure est celle d'un gâteau aplati. Madame M*** avoit porté, depuis ses premières couches, un athérome situé dans l'ovaire gauche, sans éprouver d'autre incommodité qu'un sentiment de distension dans le ventre. La tumeur, ouverte après sa mort, offrit une matière semblable à de la bouillie de farine qui seroit en grumeaux, parce qu'elle n'auroit pas été bien remuée et bien mêlée avec l'eau. On distinguoit en outre, dans le fluide dont il s'agit, des fragmens isolés qui sembloient être lymphatiques ou graisseux. L'humeur de l'athérome se coagule par le feu.

3ème *Esp.* La Loupe graisseuse. *Lupia adiposa.* La loupe graisseuse est ainsi désignée, parce qu'elle est manifestement formée par l'accumulation de la graisse dans les aréoles distendues du tissu cellulaire. Ces humeurs, auxquelles la peau s'adapte bientôt par une sorte d'habitude, ne font éprouver communément aucune douleur. Elles ne changent point la couleur des tégumens; elles sont quelquefois pendantes et munies d'un pédicule. On observe qu'elles naissent et se développent avec plus de rapidité que les autres loupes. Il survient quelquefois des lipomes prodigieux par leur volume à la région dorsale, phénomène qui provient de ce que le tissu cellulaire est plus extensible dans ces parties que partout ailleurs. Les loupes graisseuses sont les plus indolentes de toutes ; en général, elles sont situées dans des endroits qui reçoivent très-peu de nerfs ; d'ailleurs ces derniers n'y éprouvent ni tiraillement ni compression ; ils y sont au contraire constamment lubrifiés par une humeur oléagineuse, et par conséquent fort douce.

4ème *Esp.* La Loupe stéatomateuse. *Lupia steatoma.* J'ai rencontré quelquefois à l'hôpital Saint-Louis cette singulière loupe, qui renferme une matière absolument semblable à du lard, à du suif ou à du savon. Cette espèce se développe avec beaucoup de lenteur, et presque toujours au voisinage des os, qui finissent souvent par se ramollir. Dans les premiers temps, elle est, pour ainsi dire, imperceptible. Il est des stéatomes superficiels et immédiatement placés sous l'appareil tégumentaire ; mais la plupart ont un siége plus profond, et avoisinent particulièrement les mâchoires, le crâne, les articulations, etc. Soit que ces tumeurs se forment, soit qu'on les trouve totalement développées, la peau qui les recouvre n'éprouve absolument aucune altération dans sa couleur. Il n'y a jamais augmentation de chaleur dans la partie affectée. Lorsque la loupe attaque la propre substance des os, les malades se plaignent quelquefois d'une douleur sourde, qui est plus sensible à mesure que la tumeur augmente. Les stéatomes vont toujours en s'élevant au-dessus du niveau des tégumens, et affectent communément une forme oblongue. Leur enveloppe est un kyste fort épais et d'une substance très-compacte.

5ème *Esp.* La Loupe osseuse. *Lupia osteiformis.* J'ai eu occasion d'observer cette tumeur à l'hôpital Saint-Louis; elle étoit située à la partie externe et latérale de la cuisse d'un vieux militaire.

Nous pratiquâmes une incision cruciale, et nous détachâmes le kyste, qui étoit comme enchâssé dans le tissu cellulaire sous-cutané. Il contenoit un corps aplati, dur, rénitent, qui présentoit au toucher une résistance aussi forte que la plaque d'un bouclier. Je le confiai à M. Orfila, chimiste fort habile de nos jours, qui en fit une analyse très-exacte. Il ne lui fut pas difficile de reconnoître que les trois-quarts de la matière contenue dans le kyste étoient analogues à la substance des os : cette matière donna absolument les mêmes produits. Lorsqu'on l'examinoit à l'œil nu, il étoit facile de voir que l'ossification étoit complète dans plusieurs points de cette loupe, qu'il y en avoit d'autres où elle s'effectuoit d'une manière très-sensible; enfin, qu'une partie de la loupe n'étoit pas ossifiée, mais qu'elle auroit fini par l'être : du moins ceci paroissoit présumable d'après l'état où se trouvoient les dernières portions examinées.

6ème *Esp.* La Loupe sarcomateuse. *Lupia sarcoma.* Nous appelons *sarcomateuses* des tumeurs ovales ou globuleuses, composées d'une substance carniforme et absolument identique avec la chair sur laquelle on les voit se développer. Ces tumeurs viennent souvent au nez; elles y tiennent et y sont comme suspendues par un pédicule plus ou moins large; elles donnent alors aux individus qui les portent l'aspect d'une tête de dindon, parce qu'elles ressemblent en effet aux appendices que l'on remarque sur la tête de ces oiseaux de basse-cour. Presque toujours les loupes sarcomateuses qui viennent au visage sont accompagnées d'une couperose invétérée qui a fait de grands progrès; elles sont d'un rouge plus animé que le reste de la peau, et contiennent, dans leur substance intérieure, une énorme quantité de sang. M. Imbert Delonnes a publié une observation relative à plusieurs sarcomes de ce genre qui étoient survenus au nez de M. Périer de Gurat, ancien maire d'Angoulême. Il en opéra la section par l'instrument tranchant avec un succès inattendu. On avoit d'abord employé la ligature sans aucun avantage. Lorsque ce malade vouloit manger, il étoit obligé de soulever avec les doigts ces masses charnues qui pendoient sur sa bouche et la clôturoient. Cette infirmité rendoit son visage hideux. J'ai été témoin de deux faits analogues, que je citerai plus bas.

Tableau de la Loupe. La loupe est, de toutes les tumeurs, celle qui met le plus de temps à croître et à se développer. Les auteurs ont parlé d'une tumeur graisseuse qui avoit employé quarante-cinq années pour acquérir un volume qui ne dépassoit pas celui d'une grosse prune. La plus frappante analogie s'observe du reste entre les loupes du corps humain et les excroissances qui se manifestent souvent sur le tronc et les grosses branches des arbres. En effet, ces tumeurs végétales croissent avec beaucoup de lenteur; elles sont de la même couleur que l'écorce, et présentent aussi dans leur intérieur une substance ligneuse dégénérée, dont le tissu est plus dense et plus épais que celui des parties environnantes; elles acquièrent enfin un volume extraordinaire toutes les fois que les interstices cellulaires se prêtent aisément à leur extension. Je reviens aux caractères généraux des loupes que nous avons à décrire. Un de ces caractères les plus saillans est de ne jamais aboutir à suppuration comme les autres apostèmes; il est en outre fort rare de leur voir contracter la dégénérescence cancéreuse : il faudroit pour cela des

circonstances qui n'arrivent presque jamais. Toutefois est-il vrai de dire que l'inflammation de ces tumeurs, suscitée par des agens particuliers, ne seroit pas sans quelque péril pour le malade qui en seroit atteint. En effet, une inflammation de cette nature ne se résout qu'imparfaitement; la peau s'ulcère après avoir pris une couleur rougeâtre ou livide; et cet accident n'arrive point sans être suivi des plus graves inconvéniens. Cette dégénération dépend presque toujours de la compression qu'éprouvent les loupes sous des vêtemens trop serrés, ou par les résultats d'une mauvaise situation. Une femme très-pieuse avoit une loupe à chaque genou; comme elle se prosternoit continuellement dans les églises, ces deux tumeurs se convertirent en deux ulcères incurables.

Les loupes n'excitent ordinairement aucune souffrance, parce qu'elles se développent d'une manière lente et progressive; les parties qui les supportent n'éprouvent en conséquence aucun tiraillement. Girard compare ingénieusement le mécanisme de la formation de ces singulières tumeurs à l'extension graduée qu'éprouve l'utérus pendant la grossesse. Il est certain, dit-il, que si cet organe étoit porté subitement au plus haut degré de dilatation qu'il peut acquérir, la douleur seroit incalculable à cause du déchirement des membranes, des vaisseaux et des nerfs qui entrent dans sa composition. Au surplus, on observe, ainsi que je l'ai déjà remarqué plus haut, que, de toutes les loupes, celles qui ont le moins de sensibilité sont les graisseuses. Il n'en est pas de même des méliceris et des stéatomes, particulièrement de ceux qui se manifestent sur le cuir chevelu. Ces kystes, si bizarres dans leur structure et leur organisation, ne se développent parfois qu'accompagnés d'une céphalalgie extraordinaire; le foyer d'irritation est même, dans certains cas, si considérable, que les cheveux blanchissent avec une célérité effrayante par l'effet de cette surprenante maladie. Nous avons observé ce phénomène chez une femme de vingt ans qui recevoit nos soins pour une affection herpétique à l'hôpital Saint-Louis. Il est en outre digne d'observation que les maux de tête cessent, dans quelques circonstances, aussitôt que les loupes se déclarent. Frédéric Baersch a publié sur cet objet des observations intéressantes. Il parle d'un marchand dont la tête étoit douloureuse depuis plusieurs années, et qui fut miraculeusement soulagé par l'apparition de plusieurs petites tumeurs dures au sinciput et aux tempes. Comme, dans le principe, ces tumeurs ne lui causoient pas la moindre fatigue, il ne voulut pas y toucher. Néanmoins, l'un de ces kystes s'enflamma pendant le cours d'un long voyage. Un chirurgien habile fut appelé, et après un examen attentif, il eut occasion de se convaincre que la loupe dont il désiroit connoître à fond la nature n'étoit qu'une poche cartilagineuse, remplie d'une matière pultacée. Il parvint à la guérir par des pansemens assidus; mais il en resta beaucoup d'autres au malade. Le même auteur fait mention d'une femme qui avoit pareillement sur le cuir chevelu des tumeurs dont le développement avoit

assoupi des douleurs violentes qu'elle enduroit depuis long-temps à la tête, et qui lui étoient survenues après un accouchement laborieux. Elles étoient organisées comme les précédentes. A la même époque, plusieurs excroissances furent observées chez une autre femme parvenue à l'âge mûr, mais qui n'avoit jamais eu d'enfans; elle étoit néanmoins d'une constitution peu robuste, et avoit craché plusieurs fois du sang dans sa jeunesse; puis elle avoit été tourmentée par des douleurs de tête intolérables. L'éruption des loupes dont il s'agit avoit dissipé toutes ces douleurs, qu'on pouvoit attribuer à la présence d'un vice arthritique, dont la malade avoit souvent ressenti les atteintes.

Les loupes sont très-remarquables par la variété de leur forme et de leur volume. Tantôt elles présentent l'aspect d'un globe ou d'une sphère; tantôt elles ressemblent à des poires; les unes sont munies d'un pédicule; les autres sont sessiles et reposent sur une base très-large; on en voit qui ne dépassent pas le volume d'une noisette ou d'une prune; la plupart ne vont guère que jusqu'à la grosseur d'une pomme ordinaire; il en est enfin qui sont monstrueuses par leurs dimensions. Telle étoit celle que portoit un indigent couché dans une des salles de l'hôpital Saint-Louis; elle étoit transversalement située derrière ses épaules, et ressembloit à une grande gibecière. Il est bon, du reste, d'observer que la configuration des loupes dépend presque toujours de la consistance du liquide qu'elles contiennent. Girard dit que celles désignées sous le nom de *méli-céris* sont communément rondes, parce que la matière fluide qui en fait la base presse les parois du kyste dans tous les sens. Il prétend au contraire que, lorsque l'humeur contenue est d'une certaine épaisseur, elles doivent être oblongues, parce qu'elles croissent dans une direction verticale. Le même auteur remarque judicieusement que les sacs particuliers dans lesquels la matière se trouve épanchée, peuvent être d'un tissu plus dense dans certains endroits que dans d'autres; c'est ce qui fait que plusieurs de ces tumeurs sont quelquefois bosselées. Dans ces sortes de cas, les kystes obéissent inégalement à l'action du fluide qui les presse. On a cherché pareillement à expliquer pourquoi les loupes augmentent ou diminuent selon les températures et les saisons. Sans doute qu'il est des circonstances atmosphériques où les sucs qui circulent dans leur intérieur subissent une raréfaction qui n'est pas constamment la même. J'ai vu au bras droit d'un individu un lipome qui s'agrandissoit dans les temps humides : cette même tumeur s'étoit singulièrement accrue par l'effet de la compression qu'on avoit mise en usage pour la détruire, et qui n'avoit servi qu'à favoriser dans sa propre substance l'activité et l'énergie des forces vitales. Ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans le mécanisme de la formation des loupes, c'est de voir, par exemple, que des loupes graisseuses se développent chez des personnes naturellement maigres. Littre en a trouvé une à la partie intérieure de la cuisse gauche, chez un vieillard âgé de quatre-vingts ans, et

presque réduit à un état d'atrophie. Un voile épais est encore répandu sur ces écarts si singuliers de la puissance assimilatrice. Comment se rendre un compte satisfaisant de toutes ces hypertrophies qui étonnent tant les observateurs ! A quel acte organique peut-on rapporter ces fragmens osseux, ces portions cartilagineuses, ces concrétions tophacées ou caséeuses, et ces cheveux merveilleusement rassemblés en pelotons que l'on rencontre si souvent dans les athéromes des ovaires ?

Chaque loupe a, pour ainsi dire, sa marche et ses attributs particuliers. Le mélicéris et l'athérome se ressemblent beaucoup par leur fluctuation et par leur mollesse. J'ai fait dessiner un exemple très-remarquable de la première de ces tumeurs, dans la personne de Pierre Huot, âgé de soixante-deux ans, qui avoit d'ailleurs de l'embonpoint, et dont la peau étoit ferme et saine. Cet individu avoit éprouvé dans son enfance de très-violentes céphalalgies. Il se vit bientôt atteint d'une autre maladie : plusieurs loupes se manifestèrent à la surface de son crâne ; les plus remarquables étoient situées, l'une sur la région palpébrale au-dessus de l'œil droit, l'autre sur le temporal gauche, un peu au-dessus de l'oreille. La première étoit bosselée et d'un volume considérable ; la seconde étoit lisse et moins grosse ; la peau qui les recouvroit étoit très-injectée de sang, et offroit des vaisseaux veineux très-dilatés : en la palpant, on y sentoit une chaleur intense et un liquide fluctuant. L'une et l'autre de ces tumeurs cystiques étoient recouvertes de plusieurs écailles furfuracées ; il s'opéroit un suintement copieux et continuel à leur périphérie, surtout dans la seconde : ces loupes étoient en outre supportées sur un pédicule étroit, autour duquel le malade éprouvoit un prurit extrême ; il survenoit quelquefois dans leur centre des douleurs vives et lancinantes. Il existoit une autre loupe d'une moindre dimension, assez dure, et n'offrant rien de remarquable sur la région occipitale. Dans le même endroit, on en voyoit quatre, dont trois à égale distance les unes des autres ; la plus inférieure étoit du volume d'une noix environ, recouverte par une peau assez mince, qui se rompoit quelquefois et donnoit lieu à un écoulement de matière roussâtre et fluide comme le miel. Sa sensibilité étoit assez vive, sans susciter néanmoins de grandes douleurs. Les deux suivantes étoient d'un volume à peu près égal à celle dont nous venons de parler, et n'en différoient pas probablement par la nature de la matière qu'elles renfermoient ; elles étoient molles, se laissoient comprimer facilement, et conservoient toutes les formes qu'on vouloit leur donner. Une dernière se trouvoit placée sur le pariétal droit, directement au-dessus de l'oreille du même côté : elle avoit ceci de particulier, qu'elle sembloit contenir un corps rond et mobile ; mais les mouvemens qu'on lui imprimoit étoient suivis d'une certaine souffrance. Le reste de la surface de la tête, quoique sain d'ailleurs, étoit évidemment disposé, dans presque tous ses points, à donner naissance à de pareilles loupes : çà et là,

on apercevoit un très-grand nombre de bosselures ou d'élévations, qui prenoient déjà les caractères des tumeurs que nous avons observées, et se joignoient successivement aux autres. On n'apercevoit dans toute l'étendue du crâne aucune apparence de cheveux; il sembloit même que les tégumens n'en eussent jamais été pourvus. Toutes ces tumeurs donnoient au malade un aspect très-bizarre et très-singulier, comme on peut le voir dans la figure que j'ai fait dessiner. (*Voy. Pl.* B.)

J'ai observé la loupe athéromateuse chez mademoiselle de Neu***, âgée de soixante-seize ans, d'un tempérament sec, et jouissant d'ailleurs d'une santé excellente. Cette respectable personne étoit presque toujours livrée aux pieux exercices de sa religion. Elle s'aperçut, il y a quarante ans, qu'il s'étoit développé une petite tumeur au genou gauche : cette tumeur n'étoit d'abord ni adhérente ni douloureuse; on la faisoit aller de gauche à droite avec beaucoup de facilité; elle continua de s'accroître insensiblement jusqu'au mois de janvier de l'an 1811, époque où elle étoit devenue de la forme et du volume d'une grosse poire, ayant sa partie la plus allongée en avant. Dans ce même temps, cette tumeur, qui étoit molle et d'un rouge très-vif, s'ouvrit à la suite d'un coup que cette demoiselle se donna sur sa chaise étant à l'église. Il n'en résulta néanmoins qu'une petite écorchure, au travers de laquelle il suinta une humeur ichoreuse et jaunâtre. Huit jours après, même accident qui fit rouvrir la plaie. Il en sortit dès-lors une humeur plus abondante et assez analogue à de la bouillie. Le genou s'enfla fortement; bientôt l'inflammation gagna toute la jambe et la moitié de la cuisse. Cette inflammation commençoit par un prurit violent; les parties malades rougissoient et se tuméfioient. La loupe continua de fournir cette matière athéromateuse jusqu'au commencement de septembre de la même année, où cette demoiselle fit une chute dans la rue. Il en résulta une hémorrhagie inquiétante; toute l'articulation se gonfla; peu à peu néanmoins l'engorgement diminua, et la loupe continua de fournir la même humeur au travers de la même ouverture. Après s'être ainsi vidée, elle éprouva une diminution successive. Voici du reste quelle étoit la figure de la tumeur que nous décrivons : elle présentoit une forme demi-sphérique, dont la surface plane appuyoit sur la partie inférieure de la rotule, et sur son ligament, auquel elle adhéroit fortement. La tumeur étoit inégalement bosselée sur différens points de sa surface; elle étoit de consistance presque cartilagineuse et très-élastique; elle offroit, un peu en-dehors et en bas, une ouverture de forme ronde, de quatre lignes de diamètre, à travers laquelle il transsudoit une matière épaisse comme du lait caillé ou du fromage, et d'une grande fétidité. Dans son contour, la peau étoit amincie et comme retournée en-dedans; son centre offroit une excroissance charnue de couleur rouge-brun. Lorsque la malade marchoit plus souvent que de coutume, le suintement devenoit plus abondant, et alors



Loupe mélicéris.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

elle souffroit beaucoup moins ; lorsqu'au contraire elle gardoit le repos, l'humeur se tarissoit, et les démangeaisons recommençoient. Elle perdoit quelquefois l'appétit. On ne pouvoit pas trop savoir à quoi attribuer la cause de cette maladie. J'ai déjà dit que la personne dont il s'agit étoit douée d'une dévotion religieuse peu ordinaire, et que, par conséquent, elle restoit fréquemment dans un état de génuflexion. La tumeur s'étoit précisément développée à l'endroit qui avoit toujours porté sur la chaise. L'autre genou étoit néanmoins resté dans l'état naturel.

Les loupes graisseuses sont celles qui s'offrent le plus fréquemment à l'hôpital Saint-Louis ; elles sont sessiles ou pédiculées ; on les voit croître ou diminuer selon les influences atmosphériques. La matière adipeuse qu'elles contiennent est plus ou moins épaisse, et s'y trouve comme accumulée dans des loges ou cavités celluleuses. Il seroit curieux de rechercher, par les lumières de la chimie, si cette matière est absolument analogue à la graisse ordinaire, et si elle ne subit pas quelque altération par son séjour prolongé dans ces sortes de réservoirs. J'ai déjà dit que les lipomes étoient susceptibles d'acquérir un volume prodigieux. On se plaindroit à peine de l'indisposition qui résulte de leur présence, si, dans quelques occasions, ils ne devenoient un fardeau pesant pour ceux qui les portent : il en est dont le poids égale au moins celui de cent livres ; ils peuvent naître et se développer dans toutes les parties du corps, même dans celles où le tissu cellulaire est dense et serré, et semble ne devoir se prêter à aucune sorte d'extension. On en a observé jusque dans la face interne de la main. J'ai vu une énorme tumeur graisseuse située sous l'aisselle droite d'une jeune femme : cette tumeur étoit ovale, aplatie, molle, et causoit un sentiment de tension et de tiraillement ; elle croissoit tous les jours par l'effet du travail. Voici d'autres faits que j'ai eu occasion de recueillir : *Première observation.* André Lelièvre, âgé de vingt-sept ans, laboureur, fut atteint, il y a deux ans, d'un gonflement considérable de l'avant-bras droit, à la suite duquel il survint, sans qu'aucune cause y donnât lieu, un dépôt sur le côté cubital de cette partie du membre : ce dépôt se termina par suppuration. Pendant ce temps, il se développa un grand nombre de loupes graisseuses sur toute la circonférence de l'avant-bras ; elles étoient de grosseur et de forme différentes. La plus remarquable étoit une tumeur située à la partie externe postérieure et supérieure de l'avant-bras ; sa figure étoit oblongue de haut en bas ; elle avoit environ deux pouces de largeur sur trois de longueur. Toutes ces tumeurs étoient indolentes. Ce même malade portoit depuis long-temps à la région dorsale un lipome prodigieux, de forme ovalaire, dont le grand diamètre étoit vertical. *Deuxième observation.* Un enfant, âgé d'environ un an, avoit une tumeur située sur le temporal : cette tumeur, qui étoit d'abord grosse tout au plus comme une noix, avoit insensiblement acquis un volume énorme ; elle avoit pris en quelque sorte la place

de l'oreille, qu'elle avoit portée en bas et en avant; elle étoit molle, et n'adhéroit point aux os sur lesquels elle étoit située. La partie du cuir chevelu qui la recouvroit étoit couverte de cheveux comme le reste de la tête. La petite fille n'avoit que deux ans au moment où on me la montra pour la première fois. Je la jugeai assez bien constituée pour son âge; elle mourut néanmoins par l'effet des convulsions qui se manifestèrent quelques jours après. *Troisième observation.* J'ai vu un homme qui, à la suite d'une sciatique dont il avoit long-temps souffert, fut enfin guéri par l'emploi du vésicatoire, selon la méthode de Cotugno; mais il lui survint, à la partie antérieure un peu interne et supérieure de la cuisse, une tumeur graisseuse, à base large, s'élevant en pointe: cette tumeur n'avoit par conséquent aucun pédicule; sa base étoit très-étendue; c'étoit plutôt une agglomération de matière adipeuse. On l'auroit prise mal à propos pour une exostose. *Quatrième observation.* Le nommé François Cantal, (*Voy. Pl.* C.) parvenu à l'âge mûr, d'un tempérament lymphatique, ayant les yeux bleus, mais les cheveux et les sourcils noirs, présentoit une quantité innombrable de loupes graisseuses à la surface extérieure de son corps. Ces loupes, dont les unes étoient implantées dans le cuir chevelu, les autres répandues sur le visage, sur la poitrine, l'abdomen, le dos et les extrémités, n'avoient pas toutefois le même volume, la même forme et la même consistance; leur grosseur varioit depuis les dimensions d'une olive jusqu'à celles d'une poire. Les unes étoient dures, renitentes, et sembloient remplies d'une humeur ayant beaucoup de ressemblance avec le suif ordinaire. Telles étoient celles qu'on trouvoit à la surface de la tête; elles étoient petites, aplaties, sans doute à cause de la résistance des enveloppes extérieures du crâne qui les empêchoient de se développer. Les autres étoient arrondies, moins fermes que les précédentes: à la partie antérieure du cou, on en voyoit une qui simuloit un goître; celles qu'on trouvoit sur les épaules et sur le dos étoient lâches, pendantes, avoient un pédicule étroit, formé seulement par la peau; leur fond sembloit rempli par des pelotons de vaisseaux lymphatiques; la peau qui les recouvroit étoit violette, plissée et ridée. Les loupes qu'on trouvoit sur les membres thorachiques et abdominaux n'offroient rien de particulier: elles s'y étoient développées en nombre très-considérable. Toutes ces tumeurs étoient sans douleur, sans chaleur, et n'incommodoient le malade que par leur effrayante multiplicité. L'enveloppe cutanée se faisoit remarquer par une flaccidité et une mollesse extraordinaires. *Cinquième observation.* Jean-Antoine Vasse, âgé de cinquante-cinq ans, étoit atteint d'une tumeur ou loupe graisseuse, située sur la partie latérale droite et antérieure du cou; elle avoit la forme d'un cône tronqué, et dont la base située en haut avoit trois pouces de diamètre; le sommet de la tumeur, qui se dirigeoit un peu obliquement de haut en bas, avoit à peu près dix-huit lignes de diamètre; par sa position, on voyoit que cette tumeur n'étoit point formée par la glande thyroïde, mais bien par le développement du tissu cellulaire, tout rempli d'une matière adipeuse. Lorsqu'on la comprimoit



Loupe graisseuse.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

avec le doigt, il s'y manifestoit une sorte de crépitation qui annonçoit la présence d'un fluide aériforme. Du reste, le malade ne ressentoit aucune autre incommodité que celle du poids de la loupe. On avoit beau la presser, on n'y excitoit aucune sensation douloureuse. Cette petite tumeur avoit commencé, il y a vingt-cinq ans, par un tubercule qui rouloit sous le doigt. *Sixième observation.* Rien n'est plus surprenant que la tumeur graisseuse suivante. M.***, commis-marchand, âgé de vingt-deux ans, d'une assez bonne constitution, n'ayant jamais eu aucune maladie, porte en ce moment une loupe à l'hypocondre gauche. Cette tumeur se montre depuis lors habituellement tous les dix mois ou tous les ans, disparoît au bout de quelques jours, pour se montrer de nouveau, sans cause manifeste, avec les caractères que nous décrirons plus bas, et qui ont été toujours les mêmes, sauf le volume qui a offert quelques variations. Depuis quelque temps, son apparition devient plus fréquente. Le malade ignore entièrement quelle fut sa cause première. Sa formation n'a jamais été déterminée par aucun coup, ni par aucun effort musculaire violent, ni par aucun faux mouvement. Son volume est très-variable; sa figure est à peu près celle d'un demi-ovale; elle est flasque et mollasse au toucher; elle ne fait jamais sentir la moindre douleur; la peau n'est jamais rouge ni enflammée. La santé générale du malade n'a souffert aucune altération.

Les stéatomes prennent naturellement leur place à côté des tumeurs lipomateuses. En effet, ces kystes extraordinaires ne sont absolument que de la graisse plus ou moins altérée. Morgagni insiste néanmoins sur la nécessité qu'il y a de tracer à part leur description. Il n'est aucune partie du corps qui ne puisse fournir un réceptacle à cette funeste dégénérescence : de nombreuses observations le prouvent. Elle se manifeste le plus souvent dans le tissu cellulaire sous-cutané; mais combien de fois ne le trouve-t-on pas dans le foie, dans la rate, dans le pancréas, dans les testicules et l'utérus! Les bronches et le poumon, les intestins et le mésentère, abondent quelquefois en altérations de cette nature; elles sont fréquentes dans l'intérieur de la bouche. Je ne sais quel auteur a décrit un estomac stéatomateux. Je pourrois consigner ici l'histoire particulière d'un scrophuleux qui mourut à l'hôpital Saint-Louis, et dont toutes les glandes conglobées renfermoient une matière analogue à du blanc d'œuf durci par la coction. Enfin, les mêmes désordres peuvent se rencontrer dans le cerveau, comme le prouveroient les belles dissections de Gall et des plus célèbres anatomistes. Il est des tumeurs qui sont de véritables ostéo-stéatomes, parce que deux sortes de dégénération s'y trouvent en quelque sorte mêlées et confondues. C'est une singulière maladie que celle qui attaque à la fois les parties dures et les parties molles, qui empoisonne les sources de l'humeur la plus essentielle à la nutrition animale, et la rend impropre à remplir ses fonctions. Par l'effet de cette fatale complication, les os se tuméfient, deviennent spongieux, perdent

leur égalité et leur forme naturelles, etc. Les observations suivantes méritent d'être mises sous les yeux de mes lecteurs. *Première observation.* On trouve dans la Collection des Thèses de Haller l'histoire d'un jeune homme dont la face présentoit une semblable altération. Le malade mourut, et on s'occupa avec beaucoup d'attention de l'examen de son cadavre. Le corps étoit exténué de maigreur; la tête avoit son volume ordinaire; mais une tumeur couvroit l'œil droit, et pressoit tellement la paupière inférieure contre la supérieure, que le globe oculaire en étoit fermé. Cette même tumeur, née sur l'os maxillaire supérieur du côté droit, étoit très-blanche et très-dure; elle fut ouverte avec une scie; on y trouva une matière lardacée, dans laquelle on remarquoit quelques fibres osseuses; il y avoit des portions de la tumeur qui étoient plus molles et cartilagineuses; enfin, d'autres portions dégénéroient en stéatome. *Deuxième observation.* J'ai fait dessiner à l'hôpital Saint-Louis une loupe stéatomateuse qui avoit acquis un volume très-considérable. (*Voy. Pl.* D.) La femme qui en étoit atteinte se trouvoit alors âgée de cinquante-huit ans; elle étoit douée d'une constitution lymphatique; ses yeux étoient bleus, ses cheveux blonds, etc. Cette tumeur avoit commencé de se manifester immédiatement au-dessous de l'os de la pommette, un jour que la malade avoit été se promener à Versailles, et qu'elle y avoit éprouvé un froid très-vif. Elle n'étoit pas d'abord plus grosse qu'une noisette; mais elle augmenta insensiblement, en sorte qu'au bout de vingt-cinq ans elle avoit acquis le volume d'une petite citrouille; elle avoit été indolente durant tout le cours de la vie. Il y eut néanmoins une époque (et c'étoit celle de la cessation des menstrues) où la malade y éprouva des élancemens et quelques douleurs obtuses et sourdes, qu'on combattit avec succès par l'application des cataplasmes émolliens. Cette tumeur, au moment où je l'ai vue, occupoit tout l'espace compris depuis l'union de l'os temporal avec le coronal jusqu'au bord de l'os maxillaire inférieur, et depuis l'orifice du conduit auditif externe jusqu'à la racine du nez. Sa surface présentoit absolument la couleur de la peau; elle étoit néanmoins parsemée de quelques veines plus ou moins variqueuses. Cette tumeur avoit pris d'abord racine dans le tissu cellulaire de la joue; par son accroissement prodigieux de haut en bas, elle avoit contracté une adhérence bien manifeste avec le bord inférieur et l'angle de la mâchoire inférieure. Quant à la peau, elle étoit restée absolument libre, et on la voyoit rouler en quelque sorte sur cette énorme excroissance toutes les fois que la malade parloit. La bouche présentoit, dans son intérieur, une surface dure et aplatie; mais la membrane muqueuse étoit intacte. Au moment où nous avons écrit cette note, la femme qui fait le sujet de cette observation étoit gaie, bien portante, et ne se plaignoit absolument d'aucune douleur. Elle ne mangeoit que du côté opposé à la situation de la loupe : celle-ci étoit stationnaire et ne prenoit plus aucun accroissement; elle n'étoit ni lourde ni incommode pour la malade. *Troisième observation.* Je dois consigner ici la description d'une



Loupe ostéo-stéatomateuse.

Valvile, pinx. *Tresca, sculp.*

loupe extraordinaire que j'ai eu occasion d'observer, et qui a été opérée par mon honorable maître M. le professeur Dubois. Cette loupe étoit manifestement une tumeur ostéo-stéatomateuse, d'après l'examen que j'en ai fait moi-même après son entière ablation. Marie-Louise Sauvage, âgée de soixante ans, étoit atteinte de cette énorme tumeur enkystée, située à la partie latérale gauche de la face : elle n'étoit aucunement adhérente aux os, et résidoit en entier dans le tissu cellulaire sous-cutané : aussi étoit-elle mobile dans le lieu de sa naissance et dans toutes ses parties. Elle avoit le volume d'une assez grosse courge ou calebasse de pèlerin; sa forme étoit oblongue, beaucoup plus évasée à sa base qu'à son sommet; sa partie inférieure étoit lisse et assez unie : on y remarquoit seulement qu'elle étoit traversée dans tous les sens par des veines variqueuses; la partie supérieure étoit au contraire hérissée par des tubercules d'une consistance et d'une dureté osseuse; ces tubercules étoient d'un volume très-inégal; les deux supérieurs étoient séparés par un sillon considérable, et avoient presque la grosseur d'une poire; les autres ressembloient à de petites noisettes. La loupe, embrassée et pressée dans toute sa circonférence, étoit absolument indolente : mesurée de haut en bas et dans toute sa longueur, elle avoit environ dix pouces d'étendue; sa partie inférieure présentoit à peu près cinq pouces, et sa partie supérieure trois pouces de largeur; son poids étoit de six livres. La peau qui la recouvroit ne paroissoit aucunement altérée; elle étoit seulement un peu rouge, à cause des vaisseaux qui rampoient à sa surface et qui s'étoient successivement dilatés. Il est digne d'observation que cette tumeur avoit mis trente-deux ans pour arriver au volume qu'elle avoit au moment de l'opération. Elle fut apportée chez moi par un élève; je la divisai en quatre segmens considérables. Sa substance intérieure n'offroit qu'une grande accumulation de graisse diversement colorée. On y apercevoit une certaine quantité de points stéatomateux; d'autres qui étoient cartilagineux ou osseux. La dégénérescence avoit commencé dans la partie supérieure et la plus anciennement formée. La partie inférieure étoit adipeuse; mais la graisse qu'elle contenoit étoit jaunâtre, et avoit la consistance de celle qu'on accumule artificiellement dans les oies et autres oiseaux de cuisine par un excès de nutrition.

On est surpris de voir, dans quelques circonstances, que des kystes mobiles dans le tissu cellulaire sous-cutané y prennent tous les attributs d'une ossification complète. J'en pourrois citer un grand nombre d'exemples, si je compulsois les registres des différens observateurs; mais je connois peu de cas qui soient aussi intéressans que celui que je vais exposer. Claude d'Urulay, natif d'Arcueil, âgé de soixante-huit ans, portoit depuis sa jeunesse, à la partie supérieure et extérieure de la cuisse droite, une tumeur de forme oblongue et un peu aplatie, qui pouvoit avoir six pouces de long sur trois de large; elle ressembloit absolument, par sa configuration, à une poire qui auroit

été comprimée par ses deux faces latérales; elle étoit absolument d'une consistance dure et éburnée. Il suffisoit de la comprimer légèrement avec les deux doigts pour la rendre mobile et la faire rouler sous les tégumens. Sa surface présentoit en outre une multitude d'aspérités très-apercevables au contact. La tumeur dont il s'agit avoit toujours été indolente depuis l'instant où elle avoit commencé de se former. L'individu qui en étoit atteint l'attribuoit à un coup de pied de cheval reçu il y a quarante-huit ans. Elle s'étoit ensuite accrue progressivement. Ce même malade portoit deux tumeurs graisseuses très-molles aux deux angles de la mâchoire inférieure.

Les auteurs n'ont point décrit avec assez d'exactitude, ce me semble, certaines tumeurs chroniques qui se développent le plus souvent à la surface du nez, et qui sont manifestement des loupes sarcomateuses. Jean Milli en est un exemple. (*Voy. Pl.* E.) En effet, ces tumeurs ont la forme et les caractères extérieurs des hypertrophies que nous avons déjà fait connoître. Elles sont absolument indolentes et de la même température de la peau; elles grossissent insensiblement, à mesure que des sucs particuliers viennent les nourrir, et pendant tout le temps qu'elles ne sont ni irritées ni enflammées, elles ne sont point susceptibles de se dissiper ou de se résoudre, etc. Les individus qui en sont affectés sont ordinairement sujets à la couperose (*herpes pustulosus gutta-rosea*). Par les progrès de cette éruption, la peau de leur visage devient d'un rouge violacé. Elle est parsemée d'inégalités et de petits enfoncemens qui correspondent à ces inégalités. C'est alors que les ailes de leur nez sont hérissées de bourgeons charnus et de tubercules irréguliers, qui arrivent quelquefois jusqu'à la grosseur des fruits que l'on appelle *tomates*. Ces tubercules s'allongent en prenant une figure ovale, et tiennent à la peau par des pédicules libres et minces. Il y a ceci de très-remarquable dans la loupe sarcomateuse, que le nez ne diminue pas de volume, malgré ces tumeurs particulières qui croissent aux dépens de ses vaisseaux : il semble que cette partie de la face ait acquis par la maladie une faculté particulière de végétation, qui lui fait, pour ainsi dire, pousser des rejetons plus ou moins multipliés, sans rien perdre de sa substance propre. Bien des gens se souviennent encore d'un fameux nouvelliste qui se promenoit habituellement sur la terrasse des Tuileries, quelques années avant la révolution. Cet homme étoit horriblement défiguré par une multitude de petits sarcomes qui lui masquoient le visage. L'effroi qu'inspiroit sa vue augmentoit surtout lorsqu'il s'animoit par les chaleurs d'une discussion, et qu'il discouroit avec vivacité sur les affaires de l'Etat. Tel a été de nos jours M. de R***, gentilhomme du département de la Lozère, lequel portoit quatre loupes charnues à l'extrémité de son long nez. Il voulut bien me permettre d'en lier deux avec un fil de soie, et je ne vis pas sans étonnement que les deux autres prirent alors un accroissement plus rapide : c'étoit absolument le phénomène de l'émondation des arbres, dont les branches restantes



Loupe sarcomateuse.

Valvile pinx.t Tresca sculp.t

augmentent alors avec plus de célérité. Enfin, il n'y a pas fort long-temps que j'ai recueilli l'histoire du nommé Jean Milli, âgé de soixante-deux ans, bien constitué, d'une stature ordinaire, et qui avoit joui d'une bonne santé pendant toute sa jeunesse : c'est celui que j'ai cité plus haut, et dont on voit ici le portrait. Etant à la Martinique, il reçut un coup de sabre qui lui fit une plaie transversale sur le nez, près de l'articulation des cartilages aux os propres. Cette plaie se cicatrisa; mais il éprouva dès-lors de grands maux de tête, qui cédèrent néanmoins à l'application d'un vésicatoire à la nuque. Quelques années après, son nez grossit, sans aucune ulcération, et sans autre signe de maladie que celui de la difformité de cet organe, auquel se trouvoient, pour ainsi dire, suspendues quatre tumeurs oblongues et piriformes. L'état de cet homme étoit de vendre des peaux de lapin dans les rues; il se ménageoit peu, et s'exposoit à toutes les intempéries. A l'époque où je l'examinai, il disoit éprouver des étourdissemens, des vertiges, des céphalalgies; ses jambes trembloient, et lorsqu'il n'avoit pas soin de s'appuyer, il tomboit. La moindre fatigue renouveloit les accidens dont je parle. Depuis deux mois surtout la tête lui tourne; un nuage passe à chaque instant devant ses yeux, et il est hors d'état de continuer ses occupations ordinaires. Il est frappé de crainte, parce qu'il se croit menacé d'apoplexie. Son nez, examiné attentivement, présente un développement prodigieux; son extrémité, qui est comme aplatie obliquement de haut en bas, offre une sorte de carré de quinze lignes d'un côté à l'autre. Les excroissances sarcomateuses qui y tiennent par autant de pédicules égalent le volume d'une pomme de terre, et semblent devoir augmenter encore : elles sont d'un poids très-incommode pour le malade.

Causes organiques. Rien n'est plus merveilleux que le mécanisme de la formation des loupes. Peu d'occasions se présentent pour l'étudier, à cause de la rareté des autopsies cadavériques. Les travaux de Bordeu et de Bichat ont néanmoins servi à éclairer cette intéressante matière. Il est digne d'observation que la tête est la partie du corps où les loupes se forment le plus ordinairement, et que le lieu où croissent les cheveux est aussi le lieu qui est le plus naturellement adapté à la végétation de ces singulières tumeurs. On ne finiroit pas si l'on vouloit reproduire ici toutes les opinions émises par les auteurs sur la génération des kystes. Hippocrate les attribuoit à la présence des esprits animaux qui se renfermoient sous la peau pour la convertir en vésicule. On ne trouve rien touchant ces tumeurs dans les autres médecins de l'antiquité. Plusieurs médecins modernes ont pensé qu'elles pouvoient se former aux dépens des vaisseaux lymphatiques qui augmentent journellement d'épaisseur. Un chirurgien a prétendu qu'une glande obstruée donnoit lieu au même phénomène. Girard surtout place leur siége dans les cryptes huileux et sébacés; de là vient que le cuir chevelu en est si fréquemment recouvert, ainsi que la surface du nez. L'illustre Marc-Aurelle Severin attribue

ces tumeurs à la plénitude ; car il est certain qu'elles se manifestent plus fréquemment chez les individus qui sont oisifs et qui ne prennent aucun exercice, comme il arrive chez les cénobites. Le tissu cellulaire est très-sujet à se relâcher chez ces sortes d'individus. Un écrivain plus moderne a émis une hypothèse ingénieuse qui doit trouver ici sa place. Il veut que les tumeurs cystiques soient le résultat d'une erreur de sécrétion de la part des forces assimilatrices. La graisse ainsi accumulée presse continuellement les parois de son réceptacle. Mais c'est une loi constante de la nature que, lorsqu'une partie du corps est plus ou moins vivement accablée, les forces vitales s'y dirigent et y apportent une plus grande quantité de sucs nutritifs, comme pour la délivrer du péril qui la menace. Le même physiologiste ajoute que tous les phénomènes de l'économie animale semblent confirmer cette théorie. Ne voit-on pas la cuticule ou l'épiderme contracter une dureté extrême chez les individus qui travaillent beaucoup des mains ? Les grands marcheurs n'ont-ils pas la plante des pieds très-calleuse ? On a beaucoup recherché les causes organiques qui favorisent l'accroissement des loupes, et chacun a voulu accommoder ces causes à ses propres hypothèses. Il paroît que, dans cette circonstance, les vaisseaux fournissent une trop grande proportion de matière alimentaire; les pores lymphatiques doivent être comprimés, et par conséquent la résorption de cette matière ne peut se faire avec la même facilité; elle acquiert par conséquent plus de densité et de consistance. Ajoutons que, par l'effet de cette accumulation hypertrophique, les artères et les veines doivent nécessairement augmenter de volume : aussi remarque-t-on que ces dernières sont presque toujours très-dilatées, etc. Au surplus, j'estime qu'il faut des données nouvelles avant de prononcer définitivement sur des opérations secrètes de l'organisme, qu'un voile impénétrable nous dérobe encore.

Causes extérieures. Nous avons déjà fait mention de l'analogie que tout le monde remarque entre les loupes du corps humain et les excroissances ligneuses qui surviennent à l'écorce de certains arbres. Les agriculteurs prétendent que ces excroissances dérivent d'un épanchement de sérosité, souvent déterminé par l'affoiblissement de l'écorce, qui aura été frappée ou blessée. Ils appuient leur assertion sur cette considération, que les arbres affectés de semblables protubérances fongueuses sont communément ceux qu'on plante au bord des chemins ou sur des promenades publiques : c'est là qu'ils sont exposés à des chocs ou à des percussions de tout genre; il est probable aussi que les piqûres des insectes, ou les obstacles qu'opposent à la libre circulation des sucs les plantes parasites, donnent pareillement lieu à la formation de ces végétations superflues. On peut porter le même jugement sur les loupes qui se forment à la surface du corps humain ; elles sont souvent le résultat d'une contusion, d'un coup, d'une chute, ou d'une violence extérieure. Des fluxions déterminées par les rigueurs de la température peuvent

influer sur leur développement; j'en ai cité plus haut un exemple, relativement à la loupe stéatomateuse; je dois pareillement rappeler ici l'histoire d'un infirmier-major de l'armée de France, qui eut le visage gelé à quelques lieues de Moscow. Il s'empressa de le frotter avec de l'esprit-de-vin : dans l'espace de trois ou quatre semaines, il lui poussa tout-à-coup une multitude de tubercules absolument semblables à de petites loupes. On en comptoit neuf ou dix au bas du front; le nez en étoit hérissé, ainsi que la lèvre supérieure; il y en avoit aussi sur le menton. Ils étoient sarcomateux et absolument indolens au moment où je les observai. On eût pris ce malheureux homme pour un lépreux.

Traitement curatif. Dans tous les temps, les chirurgiens ont tenté la guérison des loupes par quelques principaux moyens dont on peut balancer ici les avantages et les inconvéniens. La première question est de savoir si ces tumeurs peuvent disparoître par résolution. Ce cas est infiniment rare; et c'est en vain qu'on met à contribution les emplâtres fondans, les frictions avec les divers onguens mercuriaux, ainsi que les douches sulfureuses et savonneuses administrées au piston ou à l'arrosoir. La compression, dont le but est de faciliter l'absorption des sucs surabondans et accumulés dans la tumeur, est plus nuisible qu'utile. A la vérité, la nature fait quelquefois tout ce que n'ont pu faire les ressources de l'art. Le système absorbant joue un si grand rôle dans la nutrition des kystes, qu'on en a vu plusieurs s'évanouir par les frissons réitérés d'une longue fièvre intermittente, quelquefois par l'effet d'une passion violente et énergique. On sait ce qui est arrivé à un habitant très-connu de cette ville, qui avoit une grosse loupe au visage. A la grande surprise de tout le monde, cette loupe s'est spontanément évanouie dans sa vieillesse, sans doute parce que le tissu cellulaire a subi des modifications qu'il est difficile d'apprécier. J'ai donné des soins à un jeune homme affecté d'un lipome, dont l'apparition étoit en quelque sorte périodique : ce lipome étoit situé à la partie externe et latérale du coude gauche. La suppuration ne doit jamais être tentée : le travail organique qui en résulteroit seroit inutile ou pernicieux. L'extirpation est un procédé applicable dans beaucoup de cas, surtout lorsque la tumeur est d'un petit volume et qu'elle a acquis beaucoup de dureté. On y a recours pour enlever les squirrhosités, les stéatomes, etc. Ce moyen est également celui qu'il faut préférer toutes les fois que l'on redoute la dégénérescence cancéreuse : il importe seulement d'agir avec prudence et dextérité lorsqu'il faut diriger l'instrument tranchant dans des parties auxquelles viennent se rendre des artères ou des nerfs considérables. Les chirurgiens procèdent communément en opérant une incision cruciale sur les tégumens qui recouvrent la tumeur; ils cernent et dissèquent le kyste, afin de l'extraire avec autant de vitesse que d'habileté; ils examinent attentivement le fond de la plaie pour n'y laisser aucun vestige de la loupe, qui, sans cette précaution, ne tarderoit pas à repulluler. L'amputation est d'un grand avantage, si la loupe

a une base étroite et un pédicule. Il faut assimiler ce procédé, dit Choppart, à celui que l'on suit lorsqu'il est question d'enlever une mamelle affectée par un cancer. La section doit toujours être analogue à la forme particulière qu'affecte la tumeur. Elle présente quelquefois des difficultés nombreuses : on sent la nécessité qu'il y a de se rendre maître du sang qui pourroit couler, au moyen de la compression et de la ligature des vaisseaux. Ce sang est parfois étanché avec un plein succès par l'agaric, le vitriol ou autres styptiques semblables. Quelques auteurs ont fait mention des avantages que pouvoit procurer une incision pratiquée dans la propre substance des chairs. L'accroissement de certaines loupes se trouve alors interrompu, et elles diminuent considérablement de volume; c'est ce que j'ai heureusement exécuté sur une tumeur graisseuse très-volumineuse qui pendoit derrière l'oreille gauche d'un mendiant. Cette énorme excroissance s'est rapidement flétrie et desséchée par ce simple mécanisme. Chambon parle d'un prieur bernardin qui portoit au milieu du dos un méliceris de la grosseur d'un petit œuf. On parvint à le guérir par une ouverture qui rétrécit singulièrement son kyste. J'ai déjà exposé plus haut l'histoire et le portrait d'un individu nommé Huot, dont la tête étoit hérissée de tumeurs pédiculées fluctuantes et molles comme des vessies. La première fois qu'il se présenta à moi, je perçai ces tumeurs avec une lancette : elles se vidèrent aussitôt en laissant échapper un fluide épais, jaunâtre, ou plutôt d'un fauve-roux, qui ressembloit à du miel. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces poches organiques se remplirent, le lendemain et les jours suivans, d'un liquide analogue à celui que nous avions soustrait. Après plusieurs ponctions successives, elles se desséchèrent et s'affaissèrent sur elles-mêmes. Le malade ne s'en trouva pas plus mal. Nous n'avions fait que suivre la nature, qui vide souvent d'une manière spontanée les kystes du méliceris. Il est un autre moyen à l'aide duquel il est facile de faire disparoître les loupes; c'est celui de la ligature : le but de ce moyen est d'intercepter promptement ou progressivement la communication existante entre les tégumens et les tumeurs. Je l'ai employé avec un succès étonnant pour les sarcomes qui se trouvoient au nez de M. de Rev*** et du nommé Milli, dont j'ai déjà fait mention. Mais, en général, ce moyen fatigue les malades par les lenteurs de sa réussite. Il peut provoquer des douleurs trop vives dans des parties dont la susceptibilité nerveuse est déjà exaspérée. Il ne faut d'ailleurs l'appliquer que sur des pédicules très-grêles et très-amincis.

On ne sauroit révoquer en doute l'utilité des caustiques pour la guérison des loupes, et on a eu tort de les discréditer. Il ne s'agit que de savoir les approprier aux différentes circonstances. Mais quelle étude sérieuse ne faut-il pas faire de toutes les substances que l'on emploie pour exécuter ce mode de traitement ! Choppart a tenté un grand nombre d'essais, et donne la préférence à la pierre à cautère. Il prétend que l'un de ses avantages est

de brûler avec célérité et sans irriter les parties vivantes. Cet auteur, ainsi que le célèbre Desault, attribuoient beaucoup d'activité et de puissance au beurre d'antimoine liquéfié. Il est vrai que son emploi demande des précautions extrêmes. Je ne puis entrer ici dans tous les détails relatifs à cet objet : je ne dois indiquer que les points de doctrine. Je ne saurois mieux faire que de rappeler les succès obtenus par l'illustre professeur Heister dans le traitement de quelques tumeurs aqueuses, que l'un de ses élèves désignoit sous le nom d'*hydromes,* et qu'il faut manifestement rapporter au même genre que le méliceris. Un conseiller prussien, âgé d'environ cinquante ans, d'une constitution robuste, avoit, depuis quelques années, au côté gauche du cou, près du larynx et de l'œsophage, une petite tumeur qui s'accrut par degrés, au point d'acquérir un volume énorme. Indépendamment du poids incommode de cette loupe, le malade éprouvoit une grande difficulté d'avaler et de respirer. Le péril étoit imminent. Il se fit transporter à Helmstadt pour implorer le secours du savant Heister. Cet habile chirurgien examina soigneusement la tumeur, sur laquelle il étoit bien embarrassant de porter le fer, à cause de son voisinage de la trachée-artère, de l'œsophage, des artères carotides et des veines jugulaires internes. Il vit bientôt que cette tumeur étoit de la nature des loupes enkystées ; il ne balança pas à préférer le caustique potentiel à l'instrument tranchant, qui auroit imprimé trop de terreur au malade, et l'auroit débilité par l'hémorrhagie. Il appliqua en conséquence sur la tumeur un emplâtre fenêtré de diachylon, dont l'ouverture étoit longue de deux pouces et large de six lignes ; il y plaça de petits morceaux de pierre à cautère ; il les recouvrit ensuite de linges fins, d'un emplâtre diachylon non fenêtré et d'un bandage convenable. Le patient resta constamment en repos, malgré les douleurs vives dont il fut tourmenté. L'appareil fut levé au bout de sept heures. Il s'étoit formé une eschare ; mais aucun fluide ne s'étoit écoulé. Heister fit avec le bistouri une incision sur cette eschare, et s'attendoit à en voir sortir une matière jaune analogue au miel, à de la bouillie, au lait coagulé ; c'étoit au contraire un liquide brun-noirâtre, semblable à du sang corrompu ou à du mare de café. Cette évacuation ne fut suivie d'aucun accident fâcheux : on voyoit au contraire qu'à mesure que ce liquide morbifique s'évacuoit, la tumeur s'affaissoit ; le larynx et l'œsophage reprenoient leur situation naturelle. Le malade respira librement, avala, sans souffrir et sans tousser, la potion cordiale qui lui fut administrée. Quelques minutes suffirent pour lui procurer un bien-être qu'il auroit à peine osé espérer de plusieurs mois de soins. Il n'éprouvoit de douleurs que celles qui résultoient de l'application de la potasse. L'opérateur prolongea l'incision de côté et d'autre, garnit la cavité de charpie, sur laquelle il plaça un emplâtre de diachylon et un bandage. Bientôt après arriva un frisson suivi de chaleur, en un mot, la fièvre vulnéraire. Heister la combattit par des boissons nitrées et par des mixtures tempérantes. On leva l'appareil le quatrième jour ; on se garda bien d'extraire la charpie qui tenoit à l'intérieur de la cavité : on ôtoit

uniquement celle qui ne tenoit à la plaie par aucune adhésion, et on en mettoit de nouvelle. On appliquoit sur le tout un emplâtre digestif simple. Tel fut le mode de pansement que l'on suivit pendant à peu près huit jours. A cette époque, toute la charpie étoit tombée spontanément, et la suppuration très-bien établie. Les membranes épaisses qui avoient servi de réceptacle au liquide furent atténuées, corrodées, à l'aide d'une poudre de précipité rouge et d'alun calciné. La charpie fut enduite d'onguent digestif simple, et recouverte de compresses imbibées d'eau de chaux, laquelle avoit été préalablement animée d'un quart d'esprit-de-vin camphré. Les progrès de la guérison furent tels, que, dans le court espace de quinze jours, le cou avoit repris sa forme et sa grosseur naturelles. Il se forma néanmoins une espèce de clapier à la partie interne inférieure du cou, presque sur la trachée-artère; de sorte que, dans la crainte de blesser ce canal, Heister imagina une lame d'argent, creusée de plusieurs sillons destinés à frayer la route au bistouri. En effet, par ce moyen, l'incision fut pratiquée sans danger, et la matière accumulée dans le foyer s'évacua. L'ulcère fongueux fut ensuite traversé par un séton qui facilitoit l'écoulement du pus par la voie la plus déclive. Ce traitement fut continué pendant long-temps; mais il fut couronné du succès le plus complet. Deux ans après, le malade jouissoit de la meilleure santé; il portoit à peine une légère cicatrice à la place de la tumeur énorme qui lui avoit causé tant de tourmens.

GENRE V.

POLYPE. Polypus.

C'est ainsi que l'on désigne certaines excroissances ou hypertrophies qui naissent, croissent et s'implantent dans le tissu cellulaire des membranes muqueuses par une multitude de pieds ou de racines. Les anciens, qui s'exprimoient toujours par images, avoient cru trouver une sorte de ressemblance entre l'organisation de ces tumeurs et celle des zoophytes qui portent le même nom. On n'ignore pas, en effet, avec quelle facilité ces êtres singuliers se régénèrent lorsqu'on les prive de certaines parties. Les polypes peuvent prendre naissance dans presque toutes les cavités du corps humain; ils se développent fréquemment dans l'intérieur des fosses nasales, dans les sinus maxillaires, dans la bouche, dans le pharynx, dans le conduit auditif externe, dans le rectum, spécialement dans le vagin et dans l'utérus, etc. J'ai déjà dit que le tissu cellulaire étoit la base primitive de leur formation; il paroît néanmoins qu'indépendamment de ce tissu, il s'y trouve encore une matière particulière qui n'est pas très-bien connue, et qui sans doute contribue à établir les caractères tranchés et distinctifs de ces étonnantes végétations. Cette matière varie selon les parties du corps qui s'en trouvent affectées; et rien,

par exemple, ne seroit plus intéressant que d'approfondir la nature des concrétions fibreuses et polypiformes qui se manifestent si souvent dans l'organe du cœur. Au surplus, les tumeurs que nous allons décrire sont au système muqueux ce que les loupes sont aux tégumens. Elles sont tantôt sessiles, tantôt pédiculées; elles sont en outre souvent recouvertes par une membrane; quelquefois elles en sont dépourvues. Je pense qu'il est conforme aux progrès actuels de la science de fixer les espèces suivantes :

1ère *Espèce.* Le Polype vésiculeux. *Polypus vesiculosus.* Le polype vésiculeux ne fait communément éprouver aucune douleur; mais il est opiniâtre, et se régénère avec une célérité surprenante. De là vient sans doute que Levret lui avoit donné le nom de *vivace.* J'en ai observé un situé dans l'intérieur des narines, qu'on avoit été contraint d'extirper près de quinze ou seize fois. Le polype vésiculeux n'est souvent qu'un simple boursoufflement de la membrane muqueuse. Il est d'une consistance pulpeuse et mollasse, très-rouge à sa surface, etc. Si on l'irrite par des opérations trop violentes, il devient d'une sensibilité exquise, et fournit tant de sang, qu'on a toutes les peines du monde à arrêter les hémorrhagies qui en dérivent. Il augmente de volume par l'humidité de l'atmosphère; il est recouvert d'une membrane très-fine, et repose ordinairement sur une base très-large.

2ème *Esp.* Le Polype lardacé. *Polypus lardaceus.* Cette espèce est plus dangereuse que la précédente. Lorsqu'on coupe sa substance avec le scalpel, on trouve qu'elle est partout homogène et absolument analogue à celle du lard. Il est néanmoins des circonstances où l'on rencontre dans son intérieur des concrétions plâtreuses et comme calcaires, des flocons d'albumine, quelquefois des amas de matière purulente. Ce polype est, au toucher, d'une consistance très-dure : on diroit que ce n'est que du tissu cellulaire condensé. Il est indolent, s'il se trouve sur une surface libre; mais, lorsqu'il s'enfonce dans des cavités étroites, il cause des douleurs atroces. Ainsi que le polype vésiculeux, il étend au loin ses ravages. Je l'ai vu souvent déjeter en-dehors la cloison des fosses nasales, distendre extraordinairement tous les conduits, et donner à la face les disproportions les plus hideuses.

3ème *Esp.* Le Polype cancéreux. *Polypus cancrosus.* Ce polype est souvent la suite de l'espèce précédente. Il est néanmoins facile de l'en distinguer par les douleurs vives et lancinantes qui accompagnent son affreux développement. Il s'ulcère souvent, et jette çà et là des prolongemens informes. Sa substance est d'une consistance fongueuse; il est d'une couleur livide, et exhale une odeur cadavéreuse. Il tient parfois à un pédicule qui ne participe point à sa dégénérescence, et dans ce cas surtout on peut espérer que l'opération réussira.

4ème *Esp.* Le Polype fibreux. *Polypus fibrosus.* Les pathologistes nomment ainsi certaines tumeurs qui se développent dans les interstices des muscles et dans le tissu musculeux des organes. En général, ces polypes ont une physionomie différente, à cause des lieux où ils prennent leur origine; mais le corps cellulaire n'en est pas moins la base première de leur composition. On y distingue parfois des loges ou des cavités qui attendent, pour ainsi dire, le ciment qui

doit les remplir. Il convient certainement de rapporter à cette espèce les concrétions fibreuses et morbifiques que l'on rencontre souvent dans l'intérieur du cœur, et qui se développent surtout dans la cardiectasie hypertrophique. En effet, le polype dont il s'agit trouve encore ici les deux élémens qui doivent coopérer à sa structure. Le tissu cellulaire, ainsi que la fibrine, sont dans le sang sous forme liquide; le premier de ces corps doit conserver partout ses propriétés par cette puissance d'agrégation qui fait adhérer l'une à l'autre les molécules de ce liquide.

5ème *Esp.* Le Polype charnu. *Polypus carniformis.* Ce polype est celui qui est caractérisé par une dégénérescence sarcomateuse. On le rencontre souvent dans l'utérus ou dans le vagin. Il est très-vasculaire, et reçoit une énorme quantité de sang. Les artères et les veines qui les parcourent s'y trouvent dans un état de dilatation extraordinaire. J'ai du moins observé ce phènomène dans deux circonstances à l'hôpital Saint-Louis. Une vieille femme surtout avoit un polype de ce genre qui lui pendoit entre les cuisses, et qui avoit un aspect tout variqueux.

6ème *Esp.* Le Polype osseux. *Polypus osteiformis.* Il paroît que le phosphate calcaire s'accumule accidentellement dans les polypes et les réduit à un état d'ossification complète, comme il arrive pour les loupes. C'est encore ici une sorte d'erreur de la force assimilatrice qui afflue vers certains organes avec des matériaux hétérogènes. Nous observons qu'une semblable transformation ne cause souvent d'autre incommodité que celle qui résulte du volume et de la situation de la tumeur. M. Cruveilhier qui, dans ces derniers temps, s'est livré avec beaucoup de succès à l'étude de l'anatomie pathologique, cite une observation fort intéressante, relativement à un polype du sinus maxillaire qui étoit d'abord de nature fibreuse, mais qui, après trente ans d'existence, avoit subi la transformation dont il s'agit. Ce corps, dont la surface étoit bosselée, étoit à peu près du volume d'un gros œuf de poule d'Inde; il étoit absolument osseux dans beaucoup de points de sa substance; il suffisoit néanmoins de la presser pour faire jaillir de son intérieur un mélange de pus et de sérosité filante, etc.

Tableau du Polype. J'ai donné plus haut les raisons qui avoient donné lieu de comparer à des zoophytes marins les tumeurs désastreuses que nous allons décrire. Elles sont en effet composées comme eux d'une chair mollasse et pulpeuse; elles ont, comme ces singuliers êtres vivans, la faculté de se reproduire et de renaître en quelque sorte d'elles-mêmes, lorsqu'on enlève par l'instrument tranchant quelque portion considérable de leur substance. Les appendices sans nombre qui partent de certains polypes nous rappellent les têtes fameuses de l'hydre de Lerne, et ne causent pas moins d'effroi. Quoique indolentes au toucher, la plupart de ces excroissances, qui sont le résultat d'une déviation funeste des sucs nourriciers, finissent tôt ou tard par menacer l'existence des individus qui ont le malheur d'en être affectés. Je ne puis songer sans regret au sort d'un malheureux jeune homme qui quitta sa ville natale pour venir chercher à Paris une petite fortune qui le mît à même, nous disoit-il, d'épouser une femme qu'il adoroit. Sa vie avoit commencé par le bonheur; elle se termina dans le désespoir.

Il fut atteint d'un affreux polype qui se divisoit en plusieurs rameaux; les uns sortoient par l'ouverture des narines; les autres se dirigeoient dans l'intérieur du palais. L'œil du côté malade fut tout-à-coup soulevé et porté à la partie supérieure de l'orbite; les dents furent bientôt détruites par une horrible carie, etc. On imagine sans peine combien sa physionomie dut être altérée et dégradée par tous ces phénomènes. Déjà il ne pouvoit plus opérer le rapprochement des deux mâchoires et articuler convenablement les sons de sa voix. Une âme aussi ardente que la sienne ne put supporter un semblable revers. Un jour qu'il voulut se regarder dans un miroir, il songea tout-à-coup au sentiment d'horreur et d'épouvante qu'éprouveroit la jeune fille dont il étoit si vivement épris. Il sortit avec précipitation de son domicile : le lendemain il fut trouvé mort dans les flots de la Seine. Le corps de ce malheureux fut réclamé par un parent, qui voulut lui rendre les honneurs de la sépulture. C'est alors que je fus à même d'examiner cette énorme tumeur, qui étoit d'une consistance parenchymateuse et d'une dureté assez analogue à celle d'un foie ordinaire. Une incision pratiquée dans cette excroissance me fit voir qu'elle étoit composée d'une écorce membraneuse, dont l'épaisseur, la couleur, la densité, ressembloient assez à la substance corticale des reins; à l'intérieur, c'étoient des stries blanchâtres, resplendissantes, comme tendineuses; cette substance intime présentoit des granulations lorsqu'on la déchiroit; elle étoit en outre parsemée de petits points rouges lorsqu'on opéroit la section avec le bistouri. Par des lotions répétées, ce polype devint blanchâtre; son volume diminua, en sorte que ce n'étoit plus qu'un tissu cellulaire semblable à une éponge très-fine. Ce même tissu se gonfloit de nouveau lorsqu'on le plongeoit dans un liquide.

La nature est immuable et toujours la même jusque dans ses écarts; rien n'est plus constant que les formes qu'elle donne à toutes ces tumeurs qui proviennent des troubles physiques les plus inconnus et les plus étranges. Les polypes sont tantôt globuleux, tantôt oblongs et allongés, selon la cavité qui les recèle; ils se moulent parfois d'une manière exacte à la figure des canaux qu'ils parcourent; lorsqu'ils croissent en dehors, ils ne dépassent pas communément le volume d'un œuf de poule ou d'une grosse poire. Ils seroient peu dangereux, sans les innombrables pédicules à l'aide desquels ils s'étendent et se projettent de toutes parts. Ces pédicules fongueux, par leur accroissement insensible, produisent surtout des ravages inconcevables, si la situation des tumeurs est à la face. Lorsque, par exemple, ils prennent naissance dans les sinus maxillaires, ils finissent par enfoncer ou par déjeter les parois des fosses nasales; ils obstruent les conduits lacrymaux, déplacent le globe oculaire, renversent la voûte palatine, changent la direction des dents, embarrassent le passage du sang dans les vaisseaux, compriment le cerveau, le cervelet ou la moelle allongée, soulèvent ou séparent les os naturellement réunis par les articulations les plus

fermes. Les appendices des polypes ressemblent aux racines vivaces de ces végétaux parasites si funestes aux murs contre lesquels ils croissent, et qui en ébranlent bientôt tous les fondemens. Au surplus, le danger qu'entraînent ces productions morbifiques est toujours relatif au siége qu'elles envahissent : malheureusement, elles suivent le trajet des membranes muqueuses, et peuvent s'établir dans toutes les cavités. Elles occupent fréquemment les narines, les sinus maxillaires, le vagin, l'utérus; mais on en rencontre aussi dans l'estomac, dans les intestins, dans la vessie, dans le conduit auditif externe, etc. J'en ai vu un, à l'hôpital Saint-Louis, qui s'étoit développé, avec des dimensions énormes, sur la partie latérale droite de la langue. Jadis l'illustre chirurgien Desault en remarqua un dans le larynx. Rien de plus affreux qu'un polype vermiforme de l'œsophage, observé par Sigismond Schmieder, dans la personne d'un aubergiste âgé de quarante-trois ans, d'une corpulence remarquable. Prenant avec délices du tabac d'Espagne, il éprouva une douleur brûlante au milieu de la gorge, et peu de temps après une grande difficulté dans la déglutition. Le médecin auquel il s'adressa, attribuant la dysphagie à la présence d'une humeur muqueuse, prescrivit des délayans et des incisifs qui n'eurent aucun succès. Un autre lui donna en vain les absorbans. Le mal du gosier s'accrut; il ne pouvoit plus prendre d'alimens solides; il fut réduit à se nourrir de bouillon, de décoction de gruau, de lait, et, au bout d'un certain temps, ces liquides même ne purent passer. Exténué de maigreur, dévoré par la soif et la faim, il termina sa pénible existence. On procéda à l'ouverture du cadavre : l'estomac n'avoit éprouvé ni altération ni changement de place considérable; l'œsophage étoit seulement un peu contourné, plus mince que de coutume vers le pharynx, et tellement rétréci, que son ouverture, assez ample dans l'état naturel, offroit à peine assez d'espace pour le passage d'une simple fève. C'est en incisant cette partie qu'on trouva une excroissance charnue, située principalement à la région moyenne et postérieure de ce canal, et s'étendant presque jusqu'au pylore. En effet, sa longueur étoit à peu près de six travers de doigts; elle étoit grosse comme un fort lombric, auquel, de plus, elle ressembloit beaucoup par sa forme.

Tout polype participe nécessairement de la partie du corps dans laquelle il se développe. De là vient que ce genre de tumeur se présente sous divers aspects. Lorsqu'il prend naissance dans l'intérieur des fosses nasales, il inspire à la fois l'étonnement et l'horreur. Cette affection singulière est souvent précédée par de vives céphalalgies et par des hémorrhinies fréquentes. Souvent on ne fait aucune attention aux premières traces de son développement, et ses progrès sont déjà considérables avant qu'on ait pris aucune mesure pour l'arrêter : dès-lors on s'aperçoit que l'air circule avec difficulté au travers des narines; cet embarras augmente même par certaines influences atmosphériques, principalement quand le temps est humide et orageux. C'est alors que le chirurgien

doit s'assurer, par ses propres yeux, de l'existence du polype, et l'arracher avec ses tenettes, s'il est vésiculeux. Heureux le malade, s'il peut supporter cette opération sans qu'il se développe aucune phlogose dangereuse dans le lieu qu'occupe le mal, et sans que la lame criblée de l'os ethmoïde soit brisée ou fracturée ! Il en est qui, frappés d'épouvante à la seule vue de l'instrument, s'abandonnent aux charlatans, lesquels abusent des caustiques, et ne font que donner lieu à un plus grand accroissement de ces tumeurs; souvent même ils déterminent une dégénérescence carcinomateuse plus ou moins rapidement funeste. Les polypes qui occupent les fosses nasales en remplissent toute la capacité, et en bouchent plus ou moins hermétiquement l'ouverture; parfois ils déjettent en dehors la cloison de ces fosses, prennent la route des sacs lacrymaux, viennent se montrer au grand angle de l'œil, s'emparent de la totalité des sinus maxillaires, en altèrent les parois, ulcèrent l'ethmoïde, prennent des directions vicieuses, et vont comprimer la base de l'encéphale. Les effets de l'accroissement du polype nasal sont très-remarquables : la voix est singulièrement altérée; les malades n'articulent les mots et ne respirent l'air qu'avec une difficulté extrême; le conduit lacrymal est si fortement comprimé, qu'il s'ensuit un écoulement extraordinaire de larmes; il y a une sécrétion plus abondante de mucosités dans l'intérieur des narines; tous les organes des sens, la vue, l'odorat, le goût, se trouvent menacés et atteints dans cette horrible maladie; tel étoit du moins le malade que nous avons observé à l'hôpital Saint-Louis, et dont nous allons donner l'histoire : Le nommé Louis Niacre, couvreur, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament lymphatique, reçut le jour de parens sains, qui jouissent encore de la meilleure santé. A l'âge de seize ans, ce jeune homme avoit de fréquens saignemens de nez, qui se renouveloient au moindre attouchement. Un jour qu'une hémorrhagie de cette nature s'étoit montrée plus intense qu'à l'ordinaire, on voulut, pour l'arrêter, enfoncer des bourdonnets de charpie dans l'ouverture antérieure des fosses nasales. Celui qui pratiquoit cette opération, n'étant pas un homme de l'art, et n'ayant pas les instrumens nécessaires, excoria la membrane muqueuse. Le malade ressentit une légère douleur; mais, satisfait de voir son sang arrêté, il fit peu d'attention à cet accident. Un an s'étoit écoulé, lorsqu'un jour ayant mis son doigt dans l'une de ses narines, il sentit un petit bouton; malheureusement pour lui, il contracta la fâcheuse habitude de le gratter et de l'irriter sans cesse, au point qu'en peu de temps il le fit augmenter considérablement de volume. La respiration devint laborieuse; lorsque le malade vouloit marcher, l'air, en s'échappant des narines, entraînoit en avant et en bas l'excroissance, qui remontoit aussitôt qu'une inspiration succédoit à l'expulsion des mucosités. Le polype fit des progrès : bientôt l'angle interne de l'œil gauche se tuméfia, devint rouge, lisse, tendu et douloureux; les larmes s'écoulèrent involontairement sur la joue correspondante. Une tumeur lacrymale se forma par l'action du polype, lequel, en augmentant

de volume, avoit peu à peu déjeté l'os unguis et comprimé le sac lacryma . Presque aussitôt la joue de ce côté s'enflamma et donna les signes d'une fluctuation purulente. Il paroît que l'humeur, auparavant contenue dans la tumeur lacrymale, s'étoit frayé un passage dans la partie inférieure du canal nasal; mais que, n'ayant pu s'écouler dans la narine, à cause du polype qui en remplissoit la capacité, elle avoit reflué dans les sinus maxillaires. Pour la première fois, le malade, dont on voit ici l'image (*voy. Pl.* F), alla réclamer les soins d'un homme de l'art; car non-seulement l'extérieur de sa joue étoit atteint, mais encore l'intérieur de la cavité buccale; les quatre dernières dents molaires de la mâchoire supérieure avoient été renversées en dedans. Le chirurgien auquel il se confia, pratiqua aussitôt une incision profonde à la partie la plus déclive de la tumeur; il en sortit une grande quantité de pus. Alors la joue s'affaissa; mais il resta toujours un gonflement assez considérable dans la bouche; cependant ce malheureux, voyant son polype augmenter de volume chaque jour, eut de nouveau recours à celui qui avoit déjà pratiqué l'ouverture du dépôt. Ce chirurgien fit la ligature de la portion du polype qui dépassoit les fosses nasales, laquelle tomboit jusque sur la lèvre inférieure. Depuis cette époque, l'excroissance n'augmenta pas en longueur; mais elle grossit considérablement, au point de produire les désordres les plus affreux; le petit bouton qui étoit resté à la commissure interne de l'œil gauche, par la délitescence de la tumeur lacrymale, s'accrut aussitôt qu'on eut pratiqué la ligature de la portion inférieure du polype. Il parvint bientôt au volume d'une noix; son expansion déjeta bientôt la cloison cartilagineuse des narines, ainsi que l'os vomer; les os propres du nez furent écartés l'un de l'autre : cet organe s'élargit et s'affaissa considérablement; une des masses latérales de l'os ethmoïde fut portée en dehors, diminua l'étendue de la fosse orbitaire, et força l'œil de se porter en avant, de manière qu'il proéminoit beaucoup au-dessus du niveau des paupières. Comme le polype avoit son siége dans la partie la plus profonde des fosses nasales, on pouvoit, ce me semble, expliquer pourquoi le malade ne voyoit presque pas de cet œil. En effet, la partie postérieure de la masse latérale gauche de l'os ethmoïde, étant portée au fond de l'orbite, comprimoit le nerf optique à l'endroit où, sortant des petites ailes du sphénoïde, il va s'introduire dans l'œil par l'ouverture postérieure de la sclérotique. Voici, du reste, quel étoit l'état du malade au moment où je fis dessiner son portrait : ses yeux saillans et convexes sembloient vouloir sortir de leurs cavités respectives, surtout le gauche, dont la partie supérieure étoit légèrement phlogosée; les paupières de ce dernier œil étoient d'un rouge éclatant; l'inférieure principalement se trouvoit renversée, parce que la tumeur, qui siégeoit au grand angle de l'œil, l'empêchoit de s'appliquer exactement sur le globe. A la commissure externe des paupières gauches, on remarquoit une excroissance fongueuse et gra-



Polype nasal.

Valvile pinxt Tresca sculpt

nulée : cette excroissance, d'un rouge très-vif, n'étoit pas douloureuse ; elle étoit recouverte d'une croûte verdâtre à sa partie inférieure, inégale et bosselée à sa surface. Lorsqu'on dirigeoit ses regards dans la narine gauche, on y apercevoit une autre excroissance de forme oblongue, entourée d'un mucus épais, qui sortoit en abondance de l'ouverture antérieure du nez. La narine gauche étoit complètement obstruée, dans sa partie supérieure, par l'os vomer, que le polype refouloit vers elle. La joue du même côté présentoit un gonflement considérable, une véritable tumeur, qui, se dirigeant en bas, formoit un second menton. La bouche avoit une direction un peu oblique de haut en bas et de droite à gauche ; la traction qu'éprouvoient les lèvres par le gonflement de la joue en étoit la seule cause. L'intérieur de la bouche laissoit voir un épaississement excessif de la membrane muqueuse et des gencives : ces dernières étoient tellement engorgées, qu'elles recouvroient entièrement les deux dernières molaires de la mâchoire supérieure. Le malade conservoit l'appétit et le sommeil. Il n'éprouvoit d'autre incommodité que des hémorrhagies nasales, lesquelles survenoient au moindre effort ; il éprouvoit aussi des douleurs entre les deux yeux, douleurs qui paroissoient tenir à la compression de quelques filets du nerf olfactif, qui rampent sur la membrane muqueuse, et qui se trouvoient comprimées pas le polype.

Le polype maxillaire naît et prend de l'accroissement par un mécanisme absolument analogue à celui des fosses nasales. Il se présente pareillement sous deux formes très-différentes : on en voit qui sont d'une texture molle, lâche et vésiculeuse ; on en rencontre d'autres qui sont d'une consistance très-dure et comme lardacée. Malheureusement plusieurs de ces productions se rapprochent beaucoup du cancer par leur nature, surtout quand on les irrite ou qu'on les exaspère par des caustiques ou par d'imprudentes applications : c'est sans doute la qualité des sucs nourriciers qui influe sur le caractère benin ou pernicieux des polypes. On recommande avec raison d'avoir égard à toutes leurs différences pour décider jusqu'à quel point une opération chirurgicale peut devenir nuisible ou favorable. On est frappé de crainte quand on songe que la plus petite excroissance, développée par la plus légère cause, peut acquérir des dimensions prodigieuses et oblitérer à la longue la cavité buccale. J'ai vu un mendiant dont la situation étoit si triste, qu'il ne pouvoit exécuter la mastication. Dans cette fâcheuse circonstance, ne trouvant dans la campagne aucun chirurgien qui fût capable de l'opérer, il se coupa lui-même, avec un rasoir, une énorme portion de sa tumeur, afin de manger plus librement. Cette solution de continuité ne laissa échapper qu'une très-petite quantité de sang ; mais, quelque temps après, le polype se régénéra et se propagea avec plus d'intensité qu'auparavant. C'est alors que le désespoir le conduisit à Paris pour y implorer les secours de l'art. Il est peu d'années où l'hôpital Saint-Louis ne recueille quelques-uns de ces infortunés qui sont

en proie à cette infirmité déplorable. Les deux faits que je vais exposer m'ont paru être de quelque intérêt. *Première observation.* Le nommé Brémont, âgé de trente ans, natif de la Savoie, doué d'un tempérament lymphatique, présentoit à la joue gauche une tumeur très-volumineuse, dont le siége primitif étoit la propre substance des gencives. Voici les causes : il y avoit environ dix-huit mois que cet individu, voulant se délivrer d'une odontalgie cruelle, se fit faire l'extraction de la seconde dent molaire à la mâchoire inférieure, du même côté; mais l'opérateur, ayant cassé la dent vers son collet, reporta de nouveau ses instrumens dans la bouche pour en extraire les racines. Il ne parvint à les arracher qu'après plusieurs tentatives inutiles. Presque aussitôt il se manifesta une légère hémorrhagie, qui céda à quelques gargarismes adoucissans. Mais, soit que la membrane eût été vivement blessée par cette manœuvre, soit qu'il existât chez cet individu une disposition à la maladie dont il s'agit, huit jours après cette petite opération, il s'éleva du fond de l'alvéole une petite tumeur qui avoit à peu près le volume d'une très-petite féve. Le malade y portoit souvent le doigt, et s'imaginoit que cette élévation devoit servir à remplir la cavité que la dent occupoit : il n'y fit donc pas la plus légère attention. Un mois après, il s'aperçut que non-seulement la cavité de l'alvéole étoit complètement rebouchée, mais encore qu'une grande partie de cette excroissance dépassoit le niveau de la cavité et s'élevoit en forme pyramidale. Depuis ce moment, la tumeur augmenta considérablement de volume. Au bout de quatre mois, elle faisoit déjà une forte saillie sur la joue gauche, en repoussant et en écartant cette dernière de la mâchoire; elle se renversa ensuite en dedans, à la partie interne du bord alvéolaire inférieur : là, n'éprouvant aucun obstacle, elle prit une extension considérable ; bientôt elle forma deux tumeurs distinctes, dont l'une occupoit l'espace compris entre les dents et la joue, tandis que la seconde comprenoit les trois-quarts de la cavité buccale. Voici quel est l'état de la tumeur à l'instant que je la décris (*voy. Pl.* G) : la joue gauche présente un gonflement de la grosseur d'un petit melon, laquelle s'étend longitudinalement depuis la base de la mâchoire inférieure jusqu'à la paupière inférieure de l'œil, et tranversalement depuis l'oreille jusqu'à la moitié de l'ouverture des lèvres. La joue, qui recouvre cette fongosité de la membrane muqueuse de la bouche, a subi un accroissement prodigieux. Aussi remarque-t-on que la peau en est tendue, lisse, luisante et dure. A sa partie moyenne, on remarque les vaisseaux capillaires injectés d'un sang très-foncé. Les lèvres ont éprouvé un changement notable : la supérieure est élevée, épaisse et douloureuse; la commissure gauche est tellement pressée, comprimée par la tumeur qui cherche à s'étendre au-dehors, qu'elle offre une bien moindre épaisseur que de coutume. Par cette commissure s'écoule continuellement et en abondance la salive et un pus clair, inodore, d'un jaune tirant sur le blanc, lequel s'échappe de l'intérieur de la bouche, quand le malade meut sa mâchoire : mais principalement quand, avec le



Polype maxillaire.

Valvile, pinx.t Tresca, sculp.t

dos de la main, on pratique, d'arrière en avant, des frictions sur la joue gauche. Les lèvres sont toujours écartées d'environ un pouce, et laissent apercevoir entre elles une portion de la tumeur; une masse charnue, fongueuse, remplit les deux tiers de l'ouverture de la bouche, et s'avance au niveau de la partie antérieure des lèvres, en les éloignant l'une de l'autre, et ne laissant pour toute ouverture qu'un espace dans lequel on peut au plus introduire le doigt, d'un côté seulement; car le reste de l'ouverture est rempli par cette excroissance informe et hideuse; la face antérieure de cette excroissance est ulcérée, d'une couleur livide, noirâtre dans certains endroits, et dans d'autres, enduite d'un pus jaune, délayé dans des flots de salive, dont la bouche de ce misérable est inondée. La face antérieure de cette excroissance offre de plus des élévations, des tubercules fongueux, dans lesquels se rendent de nombreuses ramifications artérielles : ce sont ces vaisseaux qui donnent lieu quelquefois à des hémorrhagies si considérables, que les jours du malade sont en danger. Si l'on suit la tumeur jusqu'à sa terminaison, on verra qu'elle se porte d'avant en arrière jusqu'à l'isthme du gosier, en formant une espèce de cylindre inégal, qui remplit aux deux tiers le plancher de la bouche, se continue sous la langue, embarrasse non-seulement les mouvemens de cet organe, mais en outre l'a repoussé à droite, et, pour ainsi dire, appliqué sur la joue de ce côté. De cette manière, la langue présente la face inférieure à gauche, et *vice versâ*, tandis que l'un de ses bords est dirigé presque vers la voûte palatine. *Seconde observation.* Jean-Michel Lésier, âgé de quarante ans, né à la Chapelle, près Paris, s'aperçut, il y a dix ans, que l'une de ses dents canines se carioit; alors le malade la suçoit et la titilloit à chaque instant avec sa langue, ainsi que la gencive. Au bout de six mois, cette dent tomba, et, après sa chute, il s'éleva du sein de son alvéole une végétation cartilagineuse, qui étoit de la forme et du volume de la dent. Six mois après, il fit une chute de cheval, et éprouva une contusion extraordinaire à la mâchoire inférieure : dès-lors l'excroissance polypeuse se développa avec la plus grande célérité. Il consulta un chirurgien qui lui extirpa la tumeur, laquelle se renouvela trois fois et devint toujours plus volumineuse; elle finit par prendre le caractère du cancer; quant à sa forme, il est difficile de la décrire : c'étoient plusieurs tubercules réunis, qui n'en formoient qu'un d'une configuration très-bizarre.

Je vais maintenant faire mention des polypes utérins, si fréquens à l'hôpital Saint-Louis, et susceptibles par leur nature de varier à l'infini. La plupart de ces tumeurs sont le plus fréquemment munies d'un pédicule. C'est surtout dans les organes génitaux qu'elles ont la faculté de repulluler, dès qu'une fois on les a extirpées. Walter attribue ce phénomène à ce que les vaisseaux de ce viscère conservent une disposition particulière à opérer une sécrétion excessive de lymphe coagulable. Il est certain que la matrice possède une faculté de végétation, qui est plus foible dans les autres organes de l'économie ani-

male. Un habile chirurgien de nos jours, M. Roux, prétend que les polypes qui se manifestent à la surface externe de cet organe sont ordinairement multiples, tandis que ceux de la face interne sont uniques. Je viens de parler de la diversité que l'on remarque dans la structure de ces étonnantes productions du corps cellulaire. En effet, les unes sont d'une consistance absolument pulpeuse; d'autres sont d'une nature fibreuse ou fibro-cartilagineuse; plusieurs parviennent à la transformation osseuse; on en voit enfin qui sont uniquement composées d'une multitude de petites vésicules, dans lesquelles flotte une matière diaphane, filante, albumineuse. Les plus funestes sont celles qui, d'abord vasculaires et sarcomateuses, passent rapidement à la dégénération cancéreuse. Dans un ouvrage, où je n'expose, pour ainsi dire, les phénomènes de la science qu'à grands traits, je n'irai point décrire minutieusement tous les signes qui annoncent la présence des polypes utérins; les plus positifs de ces signes sont ceux que l'on recueille par le toucher. A l'hôpital Saint-Louis, j'ai vu un certain nombre de ces tumeurs qui s'allongeoient à l'excès, au point de former des appendices fort incommodes entre les cuisses, et d'embarrasser la marche. Il en résultoit alors un inconvénient que tout le monde connoît, c'est que le vagin et la matrice se trouvoient entraînés par le poids de la tumeur. On voyoit deux tumeurs au lieu d'une. L'inférieure, qui étoit le véritable polype, étoit pyriforme, et tenoit par son pédicule à la tumeur arrondie qui résultoit du renversement de l'utérus. Nous avons observé, au *Pavillon-Gabrielle*, une femme, âgée d'environ quarante-cinq ans, qui éprouva, quelque temps avant l'époque critique de son âge de retour, des douleurs à la matrice, surtout vers le fond. Ensuite cet organe s'éleva à un tel point, qu'on croyoit à la grossesse. Tout-à-coup des hémorrhagies se déclarèrent; l'organe reprit sa situation ordinaire, et le toucher fit découvrir un polype qui sortoit par l'utérus. J'ai vu plusieurs autres faits de ce genre dans notre hôpital. Le suivant est un des plus intéressans qu'on puisse consigner dans les fastes de la pathologie, parce qu'il offre l'histoire de deux polypes, dont l'un prenoit naissance au vagin, et l'autre au rectum. La nommée Antoinette Moly, âgée de soixante-sept ans, d'un tempérament lymphatico-sanguin, marchande de fruits, rue de la Huchette, présentoit, à l'orifice de la vulve, une tumeur plus volumineuse que les deux poings, de nature charnue, presque indolente, et sujette à donner souvent des hémorrhagies, qui parfois devenoient inquiétantes pour la malade. Cette femme, à l'âge de quarante ans, mit au jour son septième enfant; elle eut une couche excessivement laborieuse, laquelle nécessita l'emploi du forceps. C'est de cette époque que date la maladie que nous allons décrire. Il paroît que l'instrument dont on se servit pour faire l'extraction du corps de l'enfant avoit éraillé ou déchiré la membrane muqueuse vaginale; car il s'en éleva bientôt de petites fongosités qui grossirent peu à peu et prirent l'aspect le plus dégoûtant. Huit ans après l'apparition de cette excroissance, il sortit de la membrane muqueuse de l'orifice

du rectum une tumeur analogue à celle du vagin, qui, affectant la même marche, parvint en quelques années au volume d'une grosse pomme. Cette tumeur, frottant sans cesse par sa face antérieure sur la face postérieure de celle de la vulve, s'enflamma, s'ulcéra, et finit par s'agglutiner entièrement avec la tumeur vaginale, de manière que ces deux productions réunies formoient une sorte de croissant qui pendoit entre les cuisses de cette infortunée malade. Voici quel étoit l'aspect de cette hideuse infirmité : on voyoit sortir de la vulve une excroissance grisâtre, dont une extrémité se rétréeissoit pour s'accommoder à la capacité du vagin, tandis que l'autre, se trouvant placée en dehors, avoit, à peu de chose près, le volume de la tête d'un fœtus à terme; l'endroit où ces deux excroissances se réunissoient étoit marqué par une espèce de dépression circulaire; on observoit à leur surface une quantité considérable de vaisseaux sanguins, dilatés et variqueux, qui se rompoient par intervalles, et laissoient échapper un sang fétide et noirâtre. L'œil le plus exercé n'auroit pu apercevoir aucune organisation dans le tissu de cet effroyable polype. Une substance absolument homogène le constituoit dans toute son épaisseur, et l'on n'y voyoit pas la trace la plus légère d'une fibre. Certains changemens de l'atmosphère influoient sur ses dimensions : il étoit moins volumineux dans les temps secs et tempérés que dans les temps humides. Ce polype, qui n'avoit altéré en aucune manière la cloison recto-vaginale, étoit néanmoins parvenu, par ses frottemens réitérés, à ulcérer tout l'espace qui sépare le rectum de la vulve. Le passage des urines, ainsi que celui des matières fécales, ne s'effectuoit qu'avec des tranchées et des cystalgies continuelles. Au moment où j'écris cette note, la femme dont il s'agit attend la main bienfaisante d'un chirurgien exercé. Elle traîne depuis vingt-sept ans cette masse charnue, qui exhale une odeur insupportable, et d'où transsude perpétuellement une humeur séro-purulente.

Le polype du pharynx est sans contredit un des plus dangereux. Il oppose des obstacles continuels à la déglutition, et gêne considérablement l'acte respiratoire. J'en ai cité déjà le plus singulier des exemples. Il est des circonstances où le malade ne sauroit proférer une seule parole; la bouche est constamment et forcément ouverte; et le voile du palais, repoussé par la tumeur qui s'élève, clôture, pour ainsi dire, le gosier. Je ne sais où j'ai lu l'histoire d'un homme qui se trouvoit précisément dans ce cas. Il ne se fit point opérer, et succomba à ses longues souffrances. Les gens de l'art qui assistèrent à l'ouverture de son cadavre trouvèrent un polype sessile à la face supérieure et postérieure du pharynx. Ce polype énorme avoit poussé deux prolongemens fongueux dans les fosses nasales, et pénétroit, par sa partie inférieure, dans les ouvertures du larynx et de l'œsophage; par ses racines latérales, il gagnoit également les trompes d'Eustache, et devenoit une cause constante de surdité. Au surplus, il seroit trop long, je pense, de suivre l'affection polypeuse dans toutes les cavités où elle se développe. On se souvient encore à l'hôpital

Saint-Louis d'un bateleur des boulevards, qui menoit une vie très-licencieuse. Il se présenta à nous avec deux excroissances du même genre, qui avoient pris symétriquement naissance dans les deux conduits auditifs. J'ignore quelle étoit la cause de ces végétations. On m'a dit qu'il avoit été guéri par l'opération et par l'emploi des mercuriaux. La membrane muqueuse du rectum nous a offert quelquefois le même phénomène. Je pourrois ajouter à un fait déjà cité quelques lignes plus haut l'histoire d'un polype prodigieux par son volume, qui causa la mort de M. le marquis de L***. Ce corps, si bizarre dans sa structure, présentoit des veines tellement dilatées à sa surface, que leur simple aspect donnoit l'idée d'une multitude de petits serpens entrelacés; c'étoit absolument l'horrible tête de Méduse dont parle Marc-Aurèle Séverin, lorsqu'il a voulu nous retracer avec les couleurs les plus énergiques la phlébectasie abdominale.

Causes organiques. Les causes organiques du polype ne sont pas plus faciles à pénétrer que celles de la loupe. L'illustre Walter prétend que sans doute, en pareil cas, une irritation particulière, dirigée vers les orifices des vaisseaux qui rampent dans le système muqueux, les détermine à fournir une plus grande proportion de lymphe qui se concrète, prend de la consistance, et s'organise en un tissu, dans lequel se prolongent ces mêmes vaisseaux pour y porter la nourriture et la vie. Manne dit que les polypes proviennent de l'obstruction d'une ou de plusieurs glandes muqueuses. D'après sa théorie, ces glandes se gonflent par les sucs surabondans dont elles sont abreuvées; et, à l'aide de ce mécanisme, les fibres qui entrent dans leur composition doivent nécessairement s'allonger et s'étendre. Ces hyperthrophies se forment donc par un mécanisme semblable à celui qui développe les tumeurs verruqueuses et les fongosités qu'on voit quelquefois à la surface externe du corps. Les polypes peuvent attaquer l'homme à toutes les époques de la vie. Celui qui est vésiculeux s'observe quelquefois dans les fosses nasales des petits garçons. Presque tous les exemples que j'ai recueillis ont été observés sur des individus qui étoient encore dans la jeunesse, ou du moins dans la maturité de l'âge. Je dois dire, d'après mes remarques à l'hôpital Saint-Louis, que la diathèse scrophuleuse est très-favorable au développement des polypes. Nous avons de fortes raisons pour croire que l'affection syphilitique exerce la même influence. Il seroit possible que la rétrocession de la goutte, la suppression des flux sanguins ou muqueux, etc., donnassent lieu à des résultats de ce genre. Je n'ose pourtant l'affirmer.

Causes extérieures. Les polypes que j'ai eu occasion d'observer devoient leur origine à des causes extérieures; la plupart étoient survenus à la suite de coups et de contusions. En général, tout ce qui est capable de déterminer une irritation ou une inflammation peut provoquer la formation des tumeurs dont il s'agit. Souvent c'est un premier bouton, qu'on aura titillé avec le doigt ou sucé avec la langue, qui se convertit en une

excroissance très-dangereuse dans l'intérieur de la bouche. Qui ne sait pas tout le mal que peuvent produire les dentistes lorsqu'ils sont imprudens ou maladroits! Les accoucheurs ont les mêmes reproches à se faire lorsqu'ils tourmentent la matrice par des tentatives indiscrètes. On a observé à Paris que les métiers et les professions influoient, jusqu'à un certain point, sur la production des polypes. Je pourrois citer, par exemple, les joueurs d'instrumens à vent. Il y a deux ou trois années que je fus visiter un Espagnol, musicien, atteint d'une tumeur fongueuse, laquelle projetoit deux branches considérables au travers des fosses nasales; elle s'étoit portée jusque dans les orbites, et en avoit expulsé les yeux, qui venoient faire en dehors une effrayante saillie. Le diamètre transversal de sa face étoit devenu prodigieux par son étendue. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est l'espèce d'assoupissement dans lequel cet individu paroissoit se complaire; il poussoit des cris aigus toutes les fois qu'on venoit à le réveiller; cet assoupissement dépendoit de la compression exercée sur le cerveau par le polype : compression qui s'accrut insensiblement, et finit par lui donner la mort. Cet infortuné jeune homme, interrogé par moi, me dit qu'il devoit sa maladie aux efforts multipliés qu'il faisoit journellement pour tirer des sons du cor et de la clarinette.

Traitement curatif. Les polypes, particulièrement les pédiculés, peuvent se détacher spontanément de leur tige : c'est un fait tellement reconnu, qu'aucun observateur ne le conteste. Un médecin anglois a publié une observation sur des polypes situés dans les ramifications de la trachée-artère, et chassés par l'expectoration. Le malade dont il s'agit se sentoit accablé d'un poids énorme sur la poitrine ; il respiroit avec une difficulté extrême ; son pouls battoit avec rapidité; sa respiration étoit fatigante. Cet individu eut à peine rejeté une concrétion polypeuse, qu'il éprouva un soulagement inattendu. On pourroit citer d'autres faits non moins remarquables. Levret parle d'une femme qui rendit un polype pendant la nuit. On l'appela pour constater l'essence de ce corps étranger. C'étoit une tumeur presque ronde, de consistance charnue, d'une couleur bleuâtre et d'une odeur très-fétide; disséquée à l'intérieur, elle étoit d'une couleur de feuille-morte. On y voyoit clairement, dit ce célèbre accoucheur, l'espèce d'étranglement qu'avoit produit sur son pédicule le sphincter de l'orifice de l'utérus. On sait que Louis transmit autrefois à l'Académie royale de Chirurgie l'histoire d'une tumeur utérine qui s'étoit spontanément détachée. Il est question d'une autre dame qui accoucha à la fois d'un enfant bien constitué et d'un polype fibreux. Il est rare toutefois que la nature parvienne seule à se délivrer de ces excroissances funestes, et les secours de la chirurgie en pareil cas sont aussi variés que nombreux. On a d'abord vainement proposé d'opérer leur dessèchement par des poudres styptiques et astringentes. Ces sortes d'applications n'ont qu'un résultat éphémère ou peu avantageux ; la cautérisation a plus de puissance et

d'efficacité. On met à contribution les alcalis et les acides minéraux ; on a même recours au feu, et toujours dans l'intention de désorganiser le corps qui végète. On a trouvé l'art de porter des caustiques sur le pédicule même qui les nourrit. Je puis pareillement assurer, d'après l'expérience qui m'est personnelle, qu'on est souvent parvenu à flétrir des polypes vésiculeux par des applications de nitrate d'argent : ce procédé est particulièrement avantageux pour ceux qui proéminent à la partie antérieure des fosses nasales. Mais quel danger n'y auroit-il pas à introduire dans des cavités plus profondes des substances qui sont d'un effet aussi dangereux qu'incertain ! Ne pourroit-on pas, dans quelques circonstances, provoquer la dégénérescence cancéreuse ? D'ailleurs, une semblable opération n'est-elle pas aussi longue qu'insuffisante ? La méthode de l'arrachement des polypes a été mise en crédit par plusieurs chirurgiens célèbres, et ce moyen n'est pas aussi barbare qu'on le croiroit au premier aspect. On connoît les tenettes à forceps de l'illustre chirurgien Richter. On dit que M. Viricel, fort habile praticien de Lyon, s'est servi avec succès du doigt pour effectuer cette extraction. L'instrument ordinaire est préférable. M. le professeur Boyer a perfectionné ou plutôt a refait les pinces pour la torsion et l'étranglement de ces sortes de tumeurs. Celles qu'il a fait construire sont munies, à leurs extrémités, de dents transversales et séparées par des cannelures. La destination des dents qui se trouvent sur l'un des côtés de l'instrument est de s'enfoncer dans les cannelures de l'autre : par ce moyen, le polype est mieux saisi et mieux contenu. Il est des chirurgiens qui préfèrent le procédé de l'arrachement à celui de la ligature dont nous parlerons bientôt. Ils se fondent sur ce que la plupart des polypes, ayant une base très-large, contractent dans leur accroissement les adhérences les plus fortes et les plus étendues. Ils disent en outre que cette méthode est d'un emploi plus facile, et que l'extrême douleur qu'elle détermine ne sauroit avoir aucun inconvénient funeste, puisqu'elle est courte et pour ainsi dire instantanée, etc.

Quand les polypes sont à pédicule, la ligature est sans contredit le moyen par excellence. Le but qu'on se propose par cette opération est de comprimer et d'étrangler les vaisseaux qui servent à nourrir la tumeur. Or, la tumeur, qui n'est plus alimentée, doit nécessairement tomber dans une sorte de mortification, phénomène qui n'arrive point sans exciter une sorte d'orgasme fébrile dans l'économie animale. Il doit nécessairement y avoir alors inflammation et suppuration dans les parties environnantes ; la cicatrice succède à ce phénomène. Levret s'est acquis une grande célébrité par l'instrument ingénieux qu'il inventa pour procéder à l'opération dont il s'agit ; il a même transmis des préceptes fort utiles à ce sujet. On a recours à la ligature, quoique le polype soit cancéreux, pourvu que le pédicule ne le soit pas : dans le cas contraire, ce moyen seroit illusoire ; et il est superflu d'en exposer les raisons. D'après ce que j'ai dit sur la propriété hygrométrique des polypes, il faut choisir les temps humides pour les prendre

et les assujettir avec plus de certitude et de fermeté. Desault ne s'est pas moins illustré en simplifiant la méthode de son prédécesseur pour la ligature de ces tumeurs. Les instrumens auxquels il avoit recours consistent, comme tout le monde le sait, en deux canules qu'on nomme, dans les écoles, les *porte-nœuds* ou *conducteurs de l'anse*, et en une tige d'argent qu'on appelle le *serre-nœud* ou *constricteur de l'anse :* ces instrumens, non moins avantageusement modifiés par son illustre élève Bichat, sont d'une utilité très-remarquable pour atteindre le résultat qu'on se propose ; mais il seroit, je pense, fastidieux de reproduire ici le manuel de cette opération, qui est déjà consigné dans tous les ouvrages scolastiques. Ce que je dois dire pour le succès de l'art, c'est qu'il faut, dans certaines occasions, effectuer, avec un ménagement extrême, la constriction des polypes ; qu'il importe d'assujettir le malade à toutes les règles d'un bon régime, et de lutter avec persévérance contre les causes organiques, afin de prévenir les reproductions de ces tumeurs aussi vivaces qu'elles sont funestes. Tout moyen mécanique que l'on dirige en aveugle ne sauroit jamais être salutaire. Je ne dois pas terminer cet article sans parler de l'excision des polypes, qui n'est plus à rejeter, depuis que nos chirurgiens ont fait tant de pas dans la route de l'expérience, et savent si bien se rendre maîtres des accidens de l'hémorrhagie. M. Lisfranc, notre ancien élève à l'hôpital Saint-Louis, et aujourd'hui chirurgien de la plus grande espérance, m'a fourni l'observation d'un cocher de fiacre atteint d'un polype volumineux de la bouche, et compliqué d'un gonflement considérable de l'os maxillaire inférieur. Cette excroissance, d'abord fort petite, avoit pris son siége dans une alvéole, après l'extraction d'une dent laniaire. Le malade la négligea : son pédicule s'élargit ; dès-lors on vit croître une tumeur qui, par suite de ses progrès, auroit oblitéré complètement l'ouverture de la bouche, dans l'état même du plus grand écartement des mâchoires, si, à l'aide du bistouri, on n'en avoit pas enlevé quelques morceaux. Ces solutions de continuité se cicatrisoient après avoir fourni une certaine quantité de sang. Aucun chirurgien d'ailleurs n'osoit attaquer la racine du mal. Mais, depuis quelques mois, une suppuration abondante s'étoit établie ; l'os se carioit de plus en plus ; son volume avoit presque doublé, au point que le menton offroit l'aspect d'un carré inégal et deux fois plus large que dans l'état ordinaire. La tumeur osseuse se prolongeoit du côté gauche sur les branches de la mâchoire ; le bord alvéolaire, excessivement long, soutenoit une énorme végétation, qui recouvroit les dents incisives, etc., et s'étendoit de manière à fermer, pour ainsi dire, la bouche en totalité, si ce n'est à droite, où, avec le doigt, en éloignant la commissure des lèvres, on agrandissoit une petite ouverture, à l'aide de laquelle on introduisoit les alimens ; c'étoit aussi par cette issue que découloit un pus fétide et mêlé de beaucoup de salive. Le malade s'affoiblissoit de jour en jour, soit par la résorption et la déglutition de la matière purulente, soit parce que la nature ne pouvoit fournir aux frais d'aussi grandes déperditions. Ces considérations déterminèrent M. Pelletan à faire l'ablation du

polype avec l'instrument tranchant, et à appliquer un bouton de feu sur les points cariés. L'autopsie exacte de la tumeur montra un corps charnu, compacte, ulcéré, à fibres peu distinctes et paroissant s'entre-croiser, offrant d'ailleurs au bistouri une résistance musculaire. Quelque temps après, la tumeur prit un nouvel accroissement; elle étoit devenue prodigieuse; elle auroit pu étouffer dans la suite le malade. Lorsqu'il vint me trouver à l'hôpital Saint-Louis, je lui conseillai d'aller se confier aux soins de M. Dupuytren, qui le guérit radicalement par une opération aussi ingénieuse que savante.

GENRE VI.

CANCER. Cancrum.

Si le flambeau de l'analyse est utile pour nous diriger dans l'inextricable labyrinthe des maladies humaines, c'est surtout pour éclairer l'histoire du cancer. Jusqu'à ce jour, on a trop généralisé, ce me semble, les faits relatifs à cette affection incompréhensible. La famille des Ethmoplécoses n'en renferme aucune dont les phénomènes soient plus obscurs et les résultats plus déplorables. On a discuté long-temps pour savoir quel étoit son siége primitif dans l'économie animale. Nul doute que le tissu cellulaire, organe important et universel, ne soit, pour ainsi dire, le terrain où germe la première semence de ce mal horrible : c'est de là qu'il s'accroit et s'étend parfois sur des parties qui n'ont entre elles aucun rapport ni aucune analogie de structure. Ce qui a surtout attiré mon attention, lorsque je procédois à l'étude du cancer à l'hôpital Saint-Louis, c'est la variété extraordinaire de ses formes, qui lui ont fait donner une multitude d'autres noms, tels, par exemple, que ceux de *carcinome*, de *chancre*, de *noli-me-tangere*, etc. Comme la plupart de ces formes sont fixes et constantes, j'ai pensé qu'il étoit convenable dans l'état actuel de la science, de les signaler d'après les attributs particuliers qui les caractérisent, pour en faciliter l'étude à mes lecteurs. J'ai dû établir en conséquence les six espèces suivantes :

1ère *Espèce.* Le Cancer fongoïde. *Cancrum fungoïdes.* Je le nomme ainsi, parce qu'il prend toujours la consistance fongueuse d'un champignon. C'est l'espèce la plus commune, et qui a été l'objet de tant de dissertations. Elle attaque ordinairement le tissu cellulaire des organes glanduleux. La faculté végétante de ce tissu s'y déploie au plus haut degré. Ce cancer est celui dont les phénomènes sont les plus nombreux et les plus variés. Il s'ulcère profondément, après avoir converti toutes les chairs en une substance homogène; il fournit, par son horrible décomposition, un putrilage sanieux et excessivement fétide. On diroit qu'il suit les gaînes celluleuses des nerfs; car il s'établit de préférence dans les parties essentiellement douées d'une sensibilité exquise. Les mamelles et la matrice sont spécialement menacées par le cancer fongoïde. Les tables de mortalité attestent pareillement qu'il n'est pas moins funeste aux testicules, à l'estomac voisin du centre épigas-

trique, aux intestins, à la face, aux lèvres, à la langue, etc.; le globe de l'œil y est très-sujet. C'est certainement à cette espèce qu'il faut rapporter l'ulcère fongueux qui survient au scrotum des ramoneurs, et dont Percival Pott nous a transmis une description fort exacte.

2ème *Esp.* Le Cancer perforant. *Cancrum terebrans.* C'est celui que les pathologistes désignent plus volontiers sous les noms de *cancer de la peau*, de *noli-me-tangere*, etc. C'est ordinairement un petit ulcère sec, environné d'une aréole pourprée, qui attaque surtout les personnes avancées en âge. L'on diroit que les tégumens ont été perforés avec une vrille. Il s'établit communément au nez, à la pommette, à la surface d'une joue, etc. Il fait de nouveaux progrès toutes les fois qu'on l'exaspère ou qu'on l'irrite : de là vient le nom si fameux de *noli-me-tangere*, qui convient du reste à toutes les espèces. Le cancer perforant marche avec une lenteur extrême, ce qui explique pourquoi il n'occasionne pas des douleurs très-vives. Un malade qui en étoit atteint me disoit qu'il lui sembloit seulement qu'une petite bête lui grattoit le nez avec ses pattes. Un autre croyoit avoir les chairs traversées par un tire-bouchon. Ce cancer est, en général, de très-peu d'étendue : il ne forme qu'un point, dont les bords sont durs et d'une couleur livide.

3ème *Esp.* Le Cancer éburné. *Cancrum eburneum.* Cette affection ressemble, à s'y méprendre, à la sclérémie du tissu cellulaire, dont j'ai parlé plus haut. La partie affectée est dure; sa surface est lisse, et résiste au doigt qui la comprime, comme si c'étoit de l'ivoire. Toutefois il n'y a point ici cette insensibilité que l'on remarque dans l'affection que nous avons déjà décrite. Le malade est en proie à des douleurs atroces et lancinantes. Le cancer éburné attaque quelquefois le sein des femmes, sans en changer la forme ni le volume; mais, le plus souvent, il frappe cet organe et les membres sur lesquels il se propage d'une sorte de tuméfaction analogue à celle que produit l'éléphantiasis. Cette fatale sclérémie ne manifeste aucune ulcération. Lorsqu'elle part des mamelles, elle gagne successivement les aisselles, les bras, les coudes, les épaules, le cou, et étrangle, pour ainsi dire, ses victimes.

4ème *Esp.* Le Cancer globuleux. *Cancrum globosum.* Ce cancer s'est souvent présenté à notre observation dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Il se manifeste par des végétations globuleuses, souvent indolentes, d'une couleur rouge, violette ou noirâtre, qui ressemblent aux baies du genèvrier, mais qu'on pourroit mieux comparer à de petits pruneaux sauvages. Quelquefois ces végétations deviennent ulcérées et saignantes. Le cancer globuleux s'attache rarement à une seule partie du corps; il se propage et se répand sur de grandes surfaces; on le rencontre fréquemment sur le cuir chevelu, le long des bras, des avant-bras, des cuisses et des jambes, sur les parois abdominales, etc. Cette espèce, si bizarre et si singulière, n'avoit point encore été décrite par les pathologistes, qui semblent ne s'être généralement attachés qu'à l'étude du cancer fongoïde.

5ème *Esp.* Le Cancer anthracine. *Cancrum anthracineum.* Tel est le nom que le célèbre M. Jurine a donné à une espèce de cancer qu'il a, le premier, découverte, et dont il a bien voulu me communiquer les observations. Ce nom lui convient parfaitement à cause de sa couleur noire. C'est le caractère distinctif le plus apparent. L'anthracine, ainsi que le cancer perforant, ne s'éta-

blit d'ordinaire que dans le tissu cellulaire des tégumens. Du moins, jusqu'à ce jour, on n'a pas eu l'occasion de l'observer dans aucune autre partie du corps. Au début de cette maladie, on voit paroître à la peau une tache noirâtre, qui souvent occasionne un prurit incommode, et à laquelle on fait peu d'attention. Bientôt après, cette tache s'étend en prenant une couleur plus forte dans son centre et plus foible dans ses bords; alors on observe que l'épiderme est légèrement soulevé et granulé comme une mûre.

6ème *Esp.* Le Cancer mélané. *Cancrum melæneum.* On peut le nommer aussi *cancer tubéreux.* C'est aux anatomistes de l'École de Paris que nous sommes redevables des connoissances les plus précises que nous possédions sur cette dégénérescence morbifique. Elle se manifeste communément dans le tissu cellulaire sous l'aspect d'une multitude de tumeurs, qui ressemblent d'une manière frappante, et pour la couleur et pour la forme, à ces végétaux cryptogames, communément désignés sous le nom de *truffes:* elles offrent souvent la même consistance; il en est qui ne dépassent pas le volume d'un pois; d'autres deviennent aussi grosses que le poing. Il y a quelques années, il mourut à Arras une vieille femme dont les tégumens étoient bosselés par des altérations de ce genre, et dont plusieurs étoient énormes par leur masse. La décomposition mélanée fournit une matière liquide qui a la noirceur et les propriétés indélébiles de l'encre: les anatomistes s'en servent quelquefois dans les amphithéâtres pour écrire leurs observations.

Tableau du Cancer. Cette épouvantable maladie sera long-temps un problème pour les pathologistes. Ses phénomènes sont si divers et si extraordinaires, qu'il est difficile de rassembler sous un même point de vue les symptômes qui conviennent à toutes ses espèces; chacune d'elles mériteroit une monographie détaillée. Le cancer débute communément par un point dur et tuberculeux dans l'endroit même où il doit se développer: ce point, qui est le premier signe de son existence, s'établit dans une aréole celluleuse, où il s'accroît d'une manière lente et presque insensible; sa forme n'est pas toujours la même: souvent il est rond et ressemble à un grain; d'autres fois il est aplati et présente l'aspect d'une couenne; des douleurs vives et lancinantes marquent la seconde période de ce mal affreux. Ces douleurs se propagent comme par fusées dans l'intérieur des chairs; pendant qu'elles éclatent à des intervalles plus ou moins éloignés, la tumeur augmente de volume; sa surface devient inégale et bosselée; les veines bleuâtres qui la parcourent se dilatent de plus en plus: c'est alors surtout qu'elle est le centre ou le foyer d'une chaleur brûlante, âcre, insupportable; elle marche rapidement vers l'ulcération, qui doit être considérée comme le troisième temps de son funeste développement. Déjà la peau qui la recouvre noircit et se gerce; elle laisse suinter une matière ichoreuse, qui s'épaissit et se condense sous forme d'une croûte jaune ou verdâtre. Bientôt le cancer s'ouvre; ses bords se boursoufflent et se renversent, en tiraillant les tégumens voisins. Il n'est pas rare de voir des hémorrhagies opiniâtres s'établir au milieu de ce vaste amas d'une suppuration fétide et intarissable; mais, à mesure que l'ulcère corrupteur

s'étend, corrode et désorganise tout ce qui l'environne, le malade s'affoiblit et s'épuise de jour en jour par les redoublemens noeturnes d'une leucopyrie dévorante; toutes ses fonctions languissent, et la vie n'est désormais pour lui qu'une longue série de tourmens, au bout de laquelle est son tombeau. J'ai souvent assisté aux derniers momens des cancéreux dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. L'horreur d'une telle situation ne sauroit se décrire : le plus sombre désespoir se montre à la fois sur le visage de celui qui souffre et de celui qui le considère; c'est ici surtout que les peines de l'âme viennent se joindre aux angoisses physiques du corps qui se flétrit et se décompose. Ces malheureux sont sans cesse agités par la crainte d'être un objet de dégoût et de répugnance pour les personnes qui leur donnent les derniers soins, et dont la pitié leur est devenue si nécessaire. Il seroit inhumain sans doute de leur refuser les portes de nos hospices de charité, sous le vain prétexte qu'ils sont incurables. N'est-ce donc rien pour eux que d'y trouver quelque trêve aux chagrins cuisans qui les consument, d'y goûter un repos momentané, d'y recueillir surtout les secours d'une religion consolante, qui soutient leur agonie par l'espérance, et les encourage en quelque sorte à mourir!

L'esquisse rapide que je viens de tracer convient particulièrement au cancer fongoïde, qui, comme Bayle l'a très-bien remarqué, est, pour ainsi dire, le prototype de tous les autres. Ce cancer, comme je l'ai déjà dit, exerce spécialement ses ravages dans le tissu cellulaire des glandes. Quelle plus affreuse maladie que celle qui dirige ses fureurs sur les organes les plus importans pour la conservation du genre humain! je veux parler des mamelles et de l'utérus. Qu'on n'imagine pas du reste que la nature de ses phénomènes soit dépendante du siége qu'elle occupe de préférence. Il n'est aucune partie du corps où elle ne puisse s'établir, et toujours elle y conserve les caractères qui lui sont propres; ses végétations fongueuses, ses excavations anfractueuses, ses suppurations grisâtres et fétides ont une physionomie particulière, qu'on chercheroit vainement dans les autres affections cancéreuses : c'est la plus hideuse des dégénérescences. Les anciens furent profondément épouvantés de ce mode horrible de destruction qui attaque, mêle et confond tous les tissus; et la plupart d'entre eux l'ont retracée avec les couleurs les plus énergiques et les plus animées. Quand on considère ses inconcevables ravages, on s'imagine voir les traces d'un vautour qui s'est long-temps acharné sur sa proie. Plus terrible que la gangrène, qui arrête du moins toutes les douleurs, et agit avec la promptitude de l'asphyxie, le mal redoutable dont nous parlons semble à chaque instant renaître pour torturer lentement ses victimes; et le patient n'arrive à la mort qu'après avoir passé par une longue chaîne de supplices. Heureusement que ce fléau de l'espèce humaine n'a pas toujours besoin de parcourir en entier ses diverses périodes pour terminer l'existence de ceux qu'il attaque. La célèbre mademoiselle Contat, à laquelle je donnois mes

soins, fut suffoquée par la seule tuméfaction du tissu cellulaire, qui s'étoit étendue jusqu'au cou, à la suite d'un énorme cancer fongoïde qu'elle avoit au sein. Lorsqu'elle mourut, elle étoit belle encore de ses anciens attraits, et ses vives souffrances n'avoient point altéré l'éclat de son teint. Au surplus, j'ai vu l'espèce que je décris dans tous les organes qu'elle peut atteindre : ce sont toujours les mêmes formes. Je l'ai observée, par exemple, à la face, chez une malheureuse femme âgée d'environ trente ans. Cette infortunée, en faisant couper ses cheveux, eut le malheur de recevoir un coup de ciseaux dans une verrue qu'elle portoit depuis plusieurs années à la joue : le sang jaillit avec abondance, puis s'arrêta, et une croûte légère se développa dans l'endroit même où l'instrument avoit écorché l'excroissance. Cette croûte étoit enlevée par la malade aussitôt qu'elle paroissoit. Au bout d'un an, par l'effet de cette pratique imprudente, le siége de l'ulcération se boursouffla, et il se forma une tumeur à surface inégale, qui pouvoit avoir la grosseur d'un œuf. Un chirurgien appliqua sur cette tumeur de la potasse caustique; mais lorsque la chute de l'eschare eut lieu, il n'en sortit aucun liquide : seulement, quelques jours après, les chairs devinrent mollasses et fongueuses; elles végétèrent autour de l'ouverture qu'on avoit pratiquée. La peau, ulcérée, se renversa sur ses bords; des hémorrhagies fréquentes se déclarèrent; enfin, une couleur plombée, grisâtre, cernoit le contour de la plaie. Chaque jour voyoit empirer cet ulcère horrible, qui gagna peu à peu l'œil gauche, ainsi que l'oreille de ce côté. En trois jours, cet œil fut expulsé de son orbite; les paupières furent rapidement rongées; par la suite des temps, les cartilages qui formoient la conque de l'oreille eurent le même sort; il ne resta que le conduit auditif externe, dont l'entrée étoit néanmoins presque bouchée par des chairs baveuses et purulentes. Ensuite l'ulcère s'étendit jusqu'à la commissure gauche des lèvres, et sépara ces dernières l'une de l'autre par une horrible fongosité qui se forma dans la supérieure, etc. La partie postérieure du cou offroit de même un sinus profond et tortueux, dont l'entrée étoit presque obstruée par des excroissances en forme de crête. Lorsque je vis la malade pour la première fois, elle se trouvoit déjà dans l'état le plus déplorable; sa maigreur étoit extrême, sa peau sale et terreuse; l'ulcération s'étendoit depuis la région cervicale jusqu'à la ligne médiane de la face. A l'endroit occupé jadis par la parotide, on voyoit une ouverture considérable, d'où s'échappoient des flots de salive; toutefois on apercevoit encore dans ce même enfoncement quelques portions de cette glande qui n'étoit pas entièrement détruite; l'os de la pommette et la partie antérieure de l'apophyse zygomatique étoient dénudés dans presque toute leur étendue; leur lame externe, de couleur grisâtre, étoit près de à se détacher par les effets de la carie : dans certaines places, ces os avoient donné naissance à des bourgeons charnus de la grosseur d'un pois, plus ou moins. La branche verticale de la mâchoire inférieure étoit de même sur le point de tomber, et offroit des fongosités

horribles; sa substance étoit molle et se laissoit aisément pénétrer par un stylet. L'œil gauche, dépourvu de paupières pendoit sur la joue; la sclérotique, couverte de végétations celluleuses, ressembloit à une masse de chair informe et irrégulière, d'où s'échappoit un pus épais, blanchâtre et fétide: cette vaste ulcération cancéreuse avoit des bords durs et renversés. La malade disoit y éprouver des douleurs aussi vives que si on lui eût enfoncé de longues aiguilles dans la tumeur : quelquefois ce mode de sensation changeoit, et elle se croyoit à chaque instant mordue par des chiens affamés; c'est surtout la nuit qu'elle étoit en butte au plus affreux supplice. Déjà on ne pouvoit enlever la charpie avec laquelle on la pansoit, sans susciter des hémorrhagies alarmantes. Cette malheureuse femme, presque privée de la vue, ne pouvoit articuler que quelques mots qu'on entendoit à peine; elle souffroit beaucoup de la gorge, et la déglutition étoit très-difficile. Quelques engorgemens lymphatiques se manifestoient au côté gauche du cou, et la diathèse cancéreuse étendoit de jour en jour la sphère de ses ravages. Je pourrois agrandir ce tableau par la description de cent autres faits dont j'ai été le témoin; mais un tel récit seroit fatigant pour mes lecteurs. Il nous suffira de cet exemple pour fixer incontestablement l'espèce qu'il importe le plus de bien connoître. Je l'ai observée sur tous les organes, et toujours avec des caractères invariables.

Je passe à l'histoire du cancer perforant, vulgairement connu sous le nom de *noli-me-tangere.* Ce cancer, non moins fréquent que le fongoïde, a une physionomie particulière qui le fait aisément distinguer de l'espèce que nous avons déjà signalée. Il ne provoque ni tumeur ni boursoufflement à l'extérieur du corps. C'est d'abord un simple bouton plus ou moins dur, recouvert d'une croûte qui tombe par intervalles, et laisse voir une érosion de très-petite étendue. Les douleurs sont presque nulles; souvent les malades n'éprouvent qu'un très-léger prurit ou des picotemens instantanés; quelquefois ce sont des douleurs vagues et sourdes dans la partie affectée, ou un sentiment de pulsation assez analogue au battement d'une montre. L'un de ces malades me disoit néanmoins qu'il croyoit avoir la peau percée comme avec un tire-bouchon; mais ces diverses souffrances ne sont pas durables : il y a des temps assez longs d'intermission et de relâche. Le cancer perforant ne se trouve point au voisinage des glandes: c'est toujours à la surface des tégumens qu'il s'établit; il est même des parties de cet organe qu'il attaque de préférence; il assiége ordinairement la face, spécialement les ailes du nez, le haut des pommettes, le voisinage de l'œil, etc. Il seroit curieux, je pense, de rechercher les causes des positions diverses et habituelles qu'occupent les affections carcinomateuses. On pourroit, dans quelques circonstances, désigner la maladie dont nous parlons, sous le nom de *cancer latent.* En effet, ce mal perfide recèle en quelque sorte tous les dangers que peut entraîner son entier développement. On l'a vu souvent rester dans un

état de torpeur pendant plusieurs années, quelquefois même toute la vie, lorsque sa fureur n'est point réveillée ou mise en activité par quelque irritation étrangère. Qu'on interroge en effet les personnes qui s'en trouvent le plus gravement atteintes; on se convaincra, d'après leurs rapports, que la maladie a été constamment exaspérée par des caustiques appliqués inconsidérément, ou par d'autres causes accidentelles. Le cancer perforant a ceci de très-remarquable, qu'il forme communément une surface ronde. Mais il y a toujours un côté de ces plaques circulaires dont le bord est plus calleux, et paroît en quelque sorte être le foyer de la maladie. Aussi voit-on souvent ce cancer ne se cicatriser que d'un seul côté, et donner alors des espérances trompeuses. Quel que soit l'effort des meilleurs procédés de l'art, si le bord calleux de l'ulcère persiste, le mal peut encore s'accroître. Je me borne à rapporter le cas suivant : Pierre Béon étoit âgé de soixante-douze ans; une simple égratignure fit développer un petit bouton à l'aile gauche de son nez. Dans les grandes chaleurs de l'été, il eut l'imprudence de se baigner dans une eau croupissante, où plusieurs substances animales et végétales s'étoient depuis long-temps décomposées. Presque aussitôt le petit bouton fut accompagné d'une chaleur vive, qui engagea le malade à y porter les doigts. De cette manière, il l'irrita, et le convertit en un ulcère chancreux; le mal fit des progrès pendant le premier mois, et la peau fut bientôt détruite. Les douleurs avoient un caractère particulier : il sembloit au malade que des pointes acérées se promenoient sur sa peau, et lorsque cette sensation s'apaisoit pour quelques momens, une chaleur brûlante lui succédoit. L'ulcération chancreuse s'accrut prodigieusement en profondeur; ses bords étoient durs, élevés, et absolument insensibles à la pression; sa circonférence étoit d'un rouge pâle et livide; son centre étoit enfoncé par la destruction des parties molles et par celle des parties osseuses; l'intérieur de cette grande perforation se trouvoit recouvert d'une sanie noire et grumeleuse. Le malade ne pouvoit plus respirer qu'en tenant la bouche ouverte, etc. Lorsque le cancer perforant se trouve situé sur des os qui lui opposent beaucoup de résistance, l'ulcère prend un caractère serpigineux, et dès-lors gagne en largeur ce qu'il perd en profondeur. Le nommé Montange, âgé de cinquante-six ans, d'une forte complexion, exerçoit avec un grand zèle son état de bonnetier, lorsqu'un jour il remarqua qu'une légère pustule se développoit sur la partie gauche de son front. Cette éruption persista; mais elle ne prit pas assez d'accroissement pour que le malade en fût inquiété. Cependant la démangeaison le détermina à y porter fréquemment les doigts, ce qui donna lieu à un petit ulcère de la largeur d'une lentille. Ce petit ulcère ne s'agrandit point, et demeura douze ans dans le même état. A cette époque, il fit tout à coup des progrès extraordinaires. Montange, étonné d'un mal si grand, qui provenoit en apparence d'une cause aussi légère, s'abandonna au premier individu qui vint lui proposer un remède. Cet essai n'ayant point réussi, il passa entre les mains d'un second

médicastre, dont les tentatives ne furent pas moins infructueuses. Désespéré, il entra à l'hôpital Saint-Louis. Une large ulcération avoit envahi le front, la région temporale gauche, et la partie postérieure de l'oreille du même côté; de là, elle revenoit jusqu'au bas de la pommette, pour remonter ensuite en couvrant toute la portion gauche du nez. L'œil alors étoit peu malade ; mais il avoit une teinte grisâtre qui sembloit devoir faire présager sa destruction prochaine. Nous fîmes l'essai de quelques applications de pulpe faite avec les feuilles fraîches de la morelle ordinaire (*solanum nigrum*), et ces applications furent assez heureuses : un pus de bonne consistance commença à se manifester ; malheureusement ce succès fut court, et une nouvelle exaspération des symptômes fit le tourment de cet infortuné malade pendant le reste de ses jours.

Le cancer éburné est aussi fatal qu'il est épouvantable. Il y a en même temps endurcissement, rénitence, tuméfaction et véritable hypertrophie du tissu cellulaire. On s'imagine avoir sous les yeux les sinistres métamorphoses de la lèpre des Arabes. Je pourrois citer des faits qui me sont propres, entre autres, l'histoire d'un homme dont les bras et les avant-bras rappeloient les dimensions énormes des extrémités de l'éléphant; mais je préfère consigner ici une observation qui m'a été communiquée par un médecin de province: elle prouvera la certitude que peut acquérir dans tous les lieux la médecine descriptive pour la fixation des espèces en nosologie. Elle a été recueillie par M. Sauvage, habile praticien de Caen en Normandie. Catherine Samson, âgée de quarante-neuf ans, journalière, de la commune de Garcelle, étoit de moyenne stature, avoit de l'embonpoint, et paroissoit jouir d'une bonne constitution ; seulement elle étoit sujette à des affections catarrhales de la poitrine. Elle éprouva, au mois de mars 1813, une tuméfaction du pouce et du poignet de la main gauche, qui se dissipa assez promptement par l'emploi des topiques émolliens. Un mois après, le sein du même côté s'engorgea, ou plutôt ses follicules glanduleux se prononcèrent sous forme de petits œufs très-mobiles. Ils persistèrent deux mois dans cet état, sans occasionner de grandes souffrances à la malade. Au commencement de juin, tout le sein devint en peu de temps d'une dureté très-remarquable, sans aucune augmentation de volume. Un homme de l'art fut consulté à cette époque, et il se contenta, on ne sait trop pourquoi, d'enfoncer, à cinq ou six reprises, la lame d'un bistouri dans la partie affectée de sclérémie. Il en sortit seulement du sang et très-peu de sérosité. Des douleurs très-vives ne tardèrent pas à se déclarer. M. le docteur Sauvage fut consulté; il trouva le sein arrondi, lisse, et d'une dureté qui approchoit de celle de l'ivoire : le doigt ne produisoit dessus aucune dépression. La peau offroit quelque chose de demi-transparent, et sa couleur étoit beaucoup plus foncée que celle de l'autre sein. Les régions voisines de la paroi pectorale commençoient à s'endurcir. La malade paroissoit avoir beaucoup de peine à respirer ; les autres fonctions

s'exécutoient avec régularité. M. Sauvage fit pratiquer des fomentations émollientes; il prescrivit à l'intérieur des boissons légèrement sudorifiques, qui procurèrent du soulagement; mais, peu de temps après cette amélioration, l'endurcissement fit de nouveaux progrès; il ne tarda pas à gagner l'aisselle et le côté gauche du cou. Alors toutes ces parties ne formèrent plus qu'une masse continue, à laquelle on ne pouvoit imprimer aucun mouvement. La tête étoit fortement inclinée sur l'épaule gauche; les glandes et les vaisseaux lymphatiques de l'aisselle faisoient partie de la tumeur; le bras acquit en quelques jours un volume monstrueux; la déglutition étoit embarrassée par l'endurcissement du cou, et des douleurs atroces empêchoient la malade de goûter le moindre sommeil. Le vingt-trois août, on pratiqua des mouchetures, qui donnèrent issue à une sérosité ichoreuse et rougeâtre. La sclérémie cancéreuse continua à s'étendre, et cinq mois après on vit mourir cette infortunée, qui ne pouvoit plus avaler aucune nourriture solide ni liquide.

C'est pour la première fois que le cancer globuleux se trouve décrit dans une nosologie élémentaire. Cependant cette maladie n'est pas excessivement rare dans les hôpitaux de France. Je vais l'exposer telle qu'elle s'est souvent présentée à mes regards. Elle se compose communément de tumeurs globuleuses d'une couleur rougeâtre ou violacée, assez analogues par leur aspect aux baies du cassis ou du genévrier. Ces tumeurs, blessées ou irritées, laissent souvent échapper un sang rouge et très-fluide. Voici trois observations qui suffiront pour bien faire connoître le genre d'affection dont il s'agit. *Première observation.* La première observation que j'ai recueillie est celle d'une femme âgée d'environ cinquante ans, d'un tempérament bilieux, forte et robuste. Un jour, elle éprouva des douleurs très-vives vers l'appendice xiphoïde; ces douleurs augmentèrent d'intensité; l'inappétence survint; un état légèrement fébrile s'empara de la malade; ses forces diminuèrent considérablement. Dès le commencement de son séjour à l'hôpital Saint-Louis, elle vit se manifester une multitude de petites tumeurs globuleuses, qui occupoient divers siéges à la surface du corps. Les unes se montroient sur le cuir chevelu, et sembloient tenir aux fibres de l'occipito-frontal; d'autres étoient, pour ainsi dire, accumulées sur le sommet de l'articulation du bras avec l'épaule (*Voy. Pl.* H.). On en voyoit un certain nombre sur les parois de l'abdomen, aux cuisses, aux jambes et à la plante des pieds; elles conservoient partout le même aspect et les mêmes caractères. Voici d'ailleurs quels étoient les principaux symptômes qu'éprouvoit cette malade. Elle se plaignoit surtout d'une sensation de brûlure le long de l'œsophage, après l'introduction d'un liquide dans l'estomac, surtout du bouillon. Elle avoit une douleur déchirante à l'épigastre; quelquefois un sentiment de pulsation vers l'appendice xiphoïde. Son pouls étoit petit, concentré, et parfois intermittent. Elle ne pouvoit supporter aucune nour-



Cancer globuleux.

Valvile pinx. Tresca sculp.

riture; elle finit par tomber dans un anéantissement extrême, et mourut par l'effet d'une lente et douloureuse consomption. Le cadavre fut ouvert, et examiné avec attention. Les tumeurs, incisées avec le bistouri, étoient dures, d'un blanc-jaunâtre dans leur intérieur, assez semblables à du lard rance, soit par leur couleur, soit par leur consistance; quelques-unes étoient noirâtres à leur superficie et ulcérées à leur sommet. Nous trouvâmes une grande quantité de liquide rougeâtre dans la cavité thorachique. Les poumons, totalement désorganisés, présentoient des concrétions noirâtres, contenant dans leur centre une sorte de noyau. Les glandes qui environnoient l'œsophage et la trachée-artère offroient un caractère carcinomateux. Dans la cavité abdominale, le foie étoit sain; la rate n'étoit point altérée, mais la membrane muqueuse de l'estomac se trouvoit absolument désorganisée et hérissée de petites fongosités. Même disposition dans le canal intestinal, qui étoit gangrené vers la portion tranversale du colon. Nous constatâmes enfin, en continuant nos recherches, l'épaississement survenu dans les parois de la vessie, l'engorgement du pancréas et des glandes mésentériques, etc. Les os étoient d'une friabilité singulière.

Deuxième observation. Le nommé Collot, maçon, âgé de trente ans, d'un tempérament robuste et sanguin, consulta M. Regnier pour une tumeur de nature carcinomateuse, d'une sensibilité obscure, d'une couleur brune tirant sur le violet, et qu'il portoit à la région lombaire droite. Ces tubercules, situés dans le tissu cellulaire de la peau, avoient mis plusieurs mois à se développer. Le malade se portoit d'ailleurs très-bien; il avoit de la force, de l'appétit, point de douleurs dans les membres; on n'observoit aucun bouton, ni aucune tache sur les autres parties du corps. La bonne santé de cet individu, la mobilité de ces tumeurs, la couleur brune de la peau qui se détachoit brusquement de la peau saine, laquelle paroissoit ne pas participer à la maladie, etc., firent déclarer à M. Regnier que l'extirpation étoit le seul moyen de guérison. Le malade fut effectivement opéré à Meaux. On ignore si la tumeur fut assez profondément attaquée dans le siége qu'elle occupoit; mais, au bout de deux mois, elle reparut, et reprit sa couleur première, qui étoit d'un bleu-violet. A la fin du troisième mois, elle avoit, à peu de chose près, le même aspect que celle qui venoit d'être extraite, et absolument les mêmes caractères pathologiques. Alors le malade devint pâle, maigre; sa peau étoit sèche et terreuse. Des mouvemens fébriles se manifestoient. A très-peu de distance des tumeurs globuleuses dont nous avons déjà fait mention, on vit naître d'autres petits tubercules, situés dans le tissu même de la peau, du volume d'un pois ou d'un haricot. Ces nouvelles productions ne causoient ni douleur ni démangeaison, ne rouloient pas sous le doigt; il y en avoit qui étoient sans changement de couleur à la peau; d'autres offroient la teinte brune-violette des tumeurs principales. Cet état de choses ne faisoit pas très-bien augurer de la terminaison du mal. Bientôt léger mouvement de

fièvre avec embarras gastrique. Le tartre stibié donné en lavage produisit un soulagement marqué. Cependant le malade resta foible; l'appétit n'étoit plus aussi bon qu'à l'ordinaire, et il se trouvoit dans un état équivoque de santé; enfin, il survint des vomissemens, que tous les moyens ordinaires ne purent calmer. Aux contractions forcées de l'estomac s'unissoient des douleurs de tête très-fortes, qui paroissoient avoir leur siége principal dans la région de la bosse pariétale gauche et dans tout le reste du crâne. Il y avoit aussi une sorte de congestion sanguine vers la tête, caractérisée par la rougeur de la face, et une hémorrhagie nasale suivie d'un grand soulagement, lequel dura environ huit jours. Au bout de ce temps, les douleurs reparurent. On observoit un strabisme, dans lequel les yeux étoient portés en dedans, et l'ouïe étoit très dure. Pendant que tous ces accidens tourmentoient le malade, les tubercules se multiplièrent et prirent plus d'accroissement, en sorte que toutes les parties du corps en étoient également attaquées. Enfin, les tumeurs primitives, qui avoient été sans douleur vingt jours avant la mort, causèrent des souffrances inexprimables, que l'on calmoit médiocrement par l'application des linges imbibés d'une dissolution d'opium. Le malade, épuisé, mourut dans le dernier degré de marasme, environ sept mois après l'extirpation des premières tumeurs. Les parens de cet infortuné ne voulurent pas permettre que l'on procédât à l'ouverture de son cadavre. *Troisième observation.* Georges Bigan, âgé de trente-neuf ans, sabotier, étoit né de parens forts et vigoureux; il étoit lui-même doué d'une constitution forte et très-saine, du moins en apparence. S'apercevant un jour que ses pieds étoient couverts de poussière, il les trempa dans une marre d'eau qui étoit près de son habitation. En sortant de ce bain il sentit des fourmillemens dans le pied gauche, et peu de temps après, il vit sur le milieu de la plante du même pied un point noirâtre. Bientôt cette tache se développa et se convertit en une petite excroissance de la forme d'un chou-fleur. Sur la partie inférieure de la même jambe se montrèrent en même temps des tubercules de différentes grosseurs, mais n'excédant pas celle d'une petite pomme d'api; tous ces tubercules étoient d'une couleur violette noirâtre, durs, indolens; sur la partie antérieure du tibia gauche existoit une tumeur de même nature, du volume d'une noix. Un autre tubercule, rouge, arrondi, se remarquoit sur le côté droit du col. Il est à considérer que tous ces boutons éminemment cancéreux avoient pris naissance dans le tissu cellulaire interlobulaire de la peau. Sur la partie antérieure de la poitrine, ainsi qu'aux membres, on rencontroit plusieurs de ces tubercules arrondis et d'une dureté extrême. Le malade n'éprouvoit d'ailleurs aucune douleur, mais ses forces diminuoient considérablement.

Au milieu de ces diverses espèces de cancer, qui frappent d'étonnement le pathologiste, il faut certainement distinguer l'Anthracine, ainsi nommée par M. Jurine de

Genève, qui a bien voulu m'en communiquer les observations. Ce cancer se manifeste par une tache très-noire et plus ou moins prurigineuse; sa couleur, qui est l'attribut spécial qui la distingue, est surtout très-foncée au centre de la tumeur, et n'a point la même intensité sur les bords. Un autre caractère important à saisir, est le soulèvement de la peau, qui se couvre de granulations, semblables à celles dont se compose le fruit du mûrier. A mesure que l'anthracine fait des progrès, il s'y manifeste des tubercules qui augmentent insensiblement de volume, et perdent leur couleur noire primitive; la base de ces tubercules prend une teinte *bistrée*, et leur sommet une teinte olivâtre. A peine sont-ils parvenus jusqu'à la grosseur d'une fraise, que les tégumens se déchirent avec des douleurs vives et lancinantes; il se manifeste une ulcération à bords fongueux et frangés, qui donne issue à une sanie ichoreuse, et qui se prolonge avec autant d'opiniâtreté que le cancer ordinaire. On a beau l'attaquer par des applications cathérétiques, l'enlever en tout ou en partie; elle ne tarde pas à renaître avec des symptômes plus fâcheux et plus sinistres qu'auparavant. On n'est pas plus heureux, quand on opère avec l'instrument tranchant: la maladie repullule quelque temps après son extirpation, malgré le soin qu'on a pris de faire disparoître jusqu'à ses moindres traces. Les cicatrices qu'on obtient en pareil cas, ne sont jamais parfaites; elles ne tardent pas à se rouvrir; leurs bords noircissent, et le cancer recommence; enfin, la leucopyrie se déclare, ainsi que l'entérorrhée colliquative, et le malade succombe. Cette mort est douloureuse. M. Jurine a recueilli quelques observations qui sont intéressantes à rappeler. La plus remarquable est celle d'une demoiselle âgée d'environ cinquante-deux ans, douée d'une constitution foible et valétudinaire, laquelle observa un jour une petite tache noire au-dessus de l'un de ses seins. Elle crut d'abord que cette tache étoit le résultat d'un coup qu'elle s'imaginoit mal à propos avoir reçu dans cette partie; toutefois, comme cette tache existoit encore six mois après, la malade prit le parti de consulter M. Jurine, qui ne balança pas à conseiller l'opération. Mais la demoiselle s'y refusa, et toutes les observations qu'on lui fit à ce sujet furent superflues. Que fit alors l'habile chirurgien dont je viens de parler? Il couvrit l'anthracine d'un vésicatoire, souleva l'épiderme, et aperçut au-dessous le corps muqueux, dont la couleur étoit d'un noir aussi foncé que celui d'un nègre; le corps papillaire étoit légèrement tuberculeux, et sa couleur étoit fortement *bistrée;* bientôt le centre de la tache pâlit, et on n'y apercevoit que quelques zones inégalement colorées; enfin, des végétations chancreuses s'agrandirent, en suscitant des douleurs lancinantes. La plaie laissoit échapper une sanie ichoreuse; il y avoit aussi des hémorrhagies. A mesure que la maladie s'aggravoit, on vit s'engorger du côté malade les glandes axillaires et jugulaires; l'infiltration gagna les extrémités inférieures, et la malade périt d'une fièvre lente qui la consuma. M. Jurine avoit vainement employé tous les remèdes pour combattre cette terrible maladie; il avoit eu recours à l'extrait de ciguë, à la solution minérale de Fowler,

à la forte décoction de brou de noix antimoniée. La pâte arsenicale, appliquée à l'extérieur, avoit d'abord paru arrêter les progrès du cancer; mais elle avoit en revanche provoqué des douleurs déchirantes dans l'intérieur de la poitrine; d'ailleurs les fongosités ne tardèrent pas à reparoître et à s'exaspérer. M. Jurine se servoit, pour les pansemens, du suc gastrique et de l'opium : par la première de ces substances, il vouloit réprimer les chairs fongueuses, et en corriger la fétidité; par la seconde, il avoit pour but d'apaiser les douleurs qui se faisoient sentir dans le thorax, au cou, à la mâchoire, et le long du bras. Voyez le portrait de cette personne si intéressante (*Pl.* J.). *Autres observations.* M. Jurine avoit déjà remarqué l'anthracine sur un militaire âgé d'environ cinquante-cinq ans, d'une constitution foible et valétudinaire. Cette maladie avoit son siége à la lèvre inférieure, et s'étoit étendue sur une partie de la joue gauche; les tubercules en étoient ulcérés, et avoient considérablement augmenté de volume; ils étoient d'une couleur très-noire. On eut recours à l'opération, qui fut pratiquée par un fort habile chirurgien. On enleva non-seulement la partie malade, mais encore toute la surface occupée par la tache; on rapprocha et on maintint les bords de la plaie dans un contact immédiat par des points de suture, ce qui ne se fit pas sans peine et sans douleur. Au quinzième jour, la réunion fut complète, et le malade se crut guéri; mais, environ deux mois après, on vit reparoître des points noirs dans les environs de la cicatrice, qui ne tardèrent pas à s'étendre et à s'ulcérer, malgré les applications diverses qu'on leur opposa; de sorte que ce malade, ne voyant plus d'espoir de guérison, se retira à la campagne pour y terminer sa misérable existence. M. Jurine m'a aussi communiqué l'observation d'un garçon de douze ans, auquel il survint une tache noire au front, laquelle étoit située un peu au-dessus des sourcils. Comme le mal empiroit, on se décida à faire extirper la tumeur par un très-habile chirurgien de Genève, qui exécuta cette opération avec son adresse ordinaire; mais la maladie ne tarda pas à repulluler. On employa dès-lors la cautérisation avec le fer rouge, laquelle n'ayant pas été faite assez profondément, permit à l'affection primitive de reparoître une troisième fois; enfin, ce ne fut que par l'application successive de trois cautères actuels qu'on parvint à guérir entièrement une affection aussi rebelle. Un fait non moins intéressant, que je dois à la correspondance de M. Jurine, est celui d'un homme de cinquante ans, lequel s'aperçut un jour que sa lèvre inférieure noircissoit dans un point. Il s'imagina d'abord que cette tache noire étoit le résultat d'une blessure qu'il s'étoit faite lui-même avec les dents, attendu qu'il avoit l'habitude de se mordre; il croyoit que ce n'étoit que du sang extravasé. Cependant, comme la tache ne diminuoit pas, qu'elle augmentoit au contraire, le malade alla consulter M. Jurine, qui conseilla de faire emporter et de brûler la peau. M. R*** se refusa d'abord à cette proposition; il hésita pendant six semaines; mais il ne tarda pas à s'effrayer dès qu'il vit un tubercule rougeâtre, de la grosseur d'un pois, s'élever au



Cancer anthracine.

Tresca sculp.t

centre de la tache. Ce tubercule laissoit échapper une grande quantité de sang toutes les fois qu'il remuoit ses lèvres avec une certaine force. Il consentit donc à se faire opérer. M. Jurine incisa dès-lors toute la peau tachée; il appliqua ensuite le feu, et obtint une guérison radicale.

Enfin, pour achever le tableau du genre de maladie dont je trace l'histoire, il me reste à signaler le cancer tubéreux ou mélané, l'une des plus affreuses dégénérescences que puisse offrir l'étude approfondie des hôpitaux. Ce cancer n'est pas aussi rare qu'on le croiroit. M. Béclard vient de procéder à l'examen du cadavre d'une femme âgée d'environ quarante-cinq ans, laquelle avoit eu d'abord une petite tumeur noire, piriforme dans la peau, au bord tibial du pied gauche. Cette tumeur s'étoit accrue et ulcérée au point de produire une végétation fongueuse, large comme la paume de la main; en même temps, des tumeurs semblables s'étoient formées le long de la face interne de la jambe, de la cuisse, et dans l'aine du même côté. Ces tumeurs, bien examinées, étoient à peu près du volume d'un pois, d'une féve ou d'une amande; elles étoient noirâtres et recouvertes d'une peau amincie et transparente; celles de l'aine formoient deux masses très-considérables. L'abdomen contenoit deux ou trois pintes de sérosité citrine un peu opaque. Le péritoine étoit partout, mais principalement sur les intestins, rouge, rugueux, et couvert de flocons albumineux; l'épiploon avait acquis beaucoup d'épaisseur. Anne Vital, arrivée très-malade à l'hôpital Saint-Louis, a présenté les mêmes phénomènes. Cette femme avoit été visitée par un grand concours d'élèves qui suivoient alors mes leçons cliniques. Voici les résultats de l'autopsie cadavérique faite en ma présence, par M. Janin, qui a constamment tenu mes registres d'observations avec un zèle digne des plus grands éloges. *État de la peau.* Elle étoit recouverte d'une quantité innombrable de tumeurs sphériques, dont plusieurs avoient le volume, la couleur, et même le luisant des baies du cassis ou du genévrier. Nulle part elles n'étoient aussi nombreuses que sur la partie antérieure du thorax, qu'elles recouvroient presqu'en entier, et où elles formoient, par leur réunion sur le sein gauche, trois plaques, dont la plus large avoit au moins quatre pouces de circonférence. Ces tumeurs ouvertes présentoient une substance d'un noir plus ou moins foncé, homogène en apparence, et d'une densité très-variable; car ici elle étoit dure; là, elle s'écrasoit facilement sous le doigt; ailleurs, elle étoit comme pulpeuse, mais toujours renfermée dans un kyste celluleux, et ressemblant parfaitement, pour l'aspect et la consistance, au parenchyme des truffes. *Tissu cellulaire sous-cutané.* Partout on trouvoit des tumeurs de même matière, beaucoup moins cependant dans les membres qu'au tronc et aux parois abdominales, où, moins régulièrement arrondies et plus molles, elles sembloient être plus près d'une complète dégénérescence; il y en avoit surtout une qui étoit très-volumineuse, située à deux travers de doigt environ

au-dessus de l'ombilic. Les autres, en nombre infini, étoient moins saillantes à l'extérieur, et glissoient sur les aponévroses des muscles de cette région. Le tissu lamelleux qui unit et environne les lymphatiques de l'aine et de l'aisselle en étoit surchargé. Là, elles formoient par leur agglomération des paquets de la grosseur du poing, dans lesquels on voyoit enveloppés les nerfs et les vaisseaux qui se rendent aux extrémités. Les premiers étoient comme sains, tandis que les autres se confondoient déjà avec sa masse cancéreuse, dont ils ne pouvoient se détacher sans rupture. Cet état, principalement remarquable dans l'aisselle gauche, avoit occasionné l'œdématie, beaucoup plus avancée de ce côté que du côté opposé. Dans le parenchyme même de la thyroïde, on rencontroit encore de ces petites boules, qui, noires et enkystées, étoient facilement distinguées des lobules de la glande; le col en étoit environné, et la tête n'en étoit pas exempte; les unes grosses comme des noisettes, soulevoient le cuir chevelu; les autres, aplaties, se laissoient voir à travers les tégumens des tempes. *Cavité crânienne.* Le cerveau ne présentoit aucune altération, ni dans sa structure, ni dans sa densité. *Cavité thorachique.* Les poumons, dont la couleur n'indiquoit aucune lésion, offroient cependant quelques petits tubercules, assez même pour qu'on puisse dire qu'ils étoient atteints de la maladie qu'on désigne sous le nom de *pulmonie tuberculeuse.* Mais autour des glandes bronchiques, dans l'épaisseur des médiastins, entre la plèvre et la surface interne des côtes, se trouvoient en abondance des tumeurs mélanées. Le cœur paroissoit dans son état naturel, à l'exception de sa couleur, qui étoit extraordinairement pâle. *Cavité abdominale.* C'est de cette cavité que l'affection cancéreuse s'étoit propagée dans toutes les autres parties du corps. Les épiploons, le mésentère, étoient pour ainsi dire formés de cette matière, qui ressembloit à un amas de tubercules miliaires, à cause de leur extrême petitesse, mais qui présentoit la même couleur que ceux dont nous avons déjà parlé. La vésicule du fiel, très-distendue, renfermoit dans l'épaisseur de ses parois cinq ou six noyaux analogues. Cette femme est morte avant que le foyer cancéreux ait pu s'étendre jusqu'à la substance des os; car ils n'étoient pas plus friables que de coutume. Au surplus, pour donner à mes élèves une idée exacte de la maladie, j'ai pris le parti de faire représenter dans cet ouvrage le cadavre de cette femme, décédée à l'hôpital Saint-Louis, dans les derniers mois de l'an 1816. (*Voy. Pl.* K.)

Causes organiques. La première cause organique du cancer doit être positivement recherchée dans une perversion particulière des sucs adipeux, qui sont la base primitive et la vraie substance nutritive de l'organisation. Pour confirmer le fait que j'énonce, j'ai souvent étudié, par des dissections exactes, la série des phénomènes qui conduisent à la dégénérescence cancéreuse. Quatre élémens, pour ainsi dire morbifiques, m'ont paru presque toujours se manifester comme par degrés dans le foyer de cette horrible et



Cancer mélané.

Valvile, pinx. *Gianni, sculp.*

fatale maladie : 1°. on aperçoit d'abord que la graisse jaunit, et qu'elle se détériore avec plus ou moins de lenteur dans les cellules du tissu muqueux; 2°. elle s'épaissit, et acquiert peu à peu une consistance lardacée; 3°. ensuite elle devient couenneuse; 4°. plus tard elle s'ulcère, et c'est alors que les parties malades se boursoufflent, puis s'affaissent, et répandent çà et là une matière ichoreuse et fétide. A la vérité, ces divers changemens dont je viens de faire mention ne se remarquent d'une manière distincte et frappante que dans le cancer fongoïde, dont les mamelles sont le siége ordinaire et spécial, quoiqu'on puisse aussi le rencontrer ailleurs. Dans les autres espèces qui constituent le genre que nous décrivons, c'est par une action différente que la nature semble procéder à la destruction des organes. Avant que ces derniers soient réduits en putrilage, souvent on ne remarque que des végétations purement celluleuses, ou des boutons pustuleux à forme aplatie, comme ceux de la petite-vérole. Si l'on dissèque avec soin ces végétations, on s'assure qu'elles sont superficielles, et ne vont pas plus avant que le corps adipeux. Si l'on suit leur marche pendant la vie, on voit qu'elles se colorent d'une teinte bleuâtre et livide, et finissent par abcéder. J'ai constamment vu néanmoins que les parties les plus voisines de ces éruptions sont douloureuses, et d'une dureté extrême, comme on peut s'en convaincre en considérant surtout les ravages du cancer perforant. J'invite au surplus mes élèves à conférer les recherches de MM. Cayol et Bayle, qui ont fait de la matière que je traite l'objet d'une étude approfondie. Ces auteurs sont parvenus à des résultats anatomiques qui jettent une certaine lumière sur un sujet aussi obscur. Mais le phénomène de l'altération squirrheuse est-il essentiellement un symptôme avant-coureur de la dégénérescence qui nous occupe? Je ne le pense pas. Il est certainement des circonstances où cette dégénérescence se déploie sans être précédée d'aucun endurcissement. Loeffler dit très-bien que la malignité des cancers n'existe pas exclusivement dans la matière squirrheuse. De là vient que nous observons sur le sein de certaines femmes, et spécialement des jeunes filles, une multitude d'indurations qui n'ont aucune terminaison fâcheuse. Quant à la matière encéphaloïde, elle me paroît propre à plusieurs végétations morbifiques du tissu cellulaire; je l'ai trouvée déposée dans des kystes particuliers, lorsque je disséquai avec une attention exacte les loupes sarcomateuses de M. de R***. Cette matière étoit véritablement analogue à la pulpe d'un cerveau qui se décompose. Condensée par le froid, elle devenoit pulvérulente, etc. Il nous reste à rappeler maintenant une question qui a été agitée dans quelques écoles, et qui se lie nécessairement à l'histoire des causes organiques de la dégénérescence cancéreuse. En effet, il se passe dans cette dégénérescence des phénomènes qui donnent lieu de présumer qu'elle porte des atteintes particulières au système nerveux. Chez un grand nombre de malades, j'ai observé des douleurs qui ont un rapport extrême avec celles qu'on désigne ordinairement sous le nom de *névralgies*.

Les cancéreux sont en proie à des souffrances sympathiques, à des agacemens qui se propagent, et qui vont, pour ainsi dire, retentir dans tous les autres systèmes de l'économie animale. Mais cette remarque s'explique par les communications du tissu cellulaire, qui, comme nous l'avons dit tant de fois, est le ciment primitif de tous les organes, et devient en quelque sorte le conducteur de l'influence nerveuse, comme il l'est des gaz, des exhalations lymphatiques, etc.

Le cancer est ordinairement une maladie de l'âge mûr ou de la vieillesse. Les humeurs fraîches et albumineuses de l'enfance ou de la jeunesse sont peu propres à ce genre de décomposition. Il attaque l'homme à l'époque où la pléthore veineuse remplace la pléthore artérielle. Il se développe communément chez les femmes qui sont arrivées au temps critique de la cessation des périodes menstruelles. Ce temps est en effet celui où les sucs adipeux subissent une altération manifeste; et personne n'ignore que c'est dans le corps muqueux que se font sentir les premières atteintes de la dégradation physique de tous les êtres vivans. Cette époque est aussi celle de l'adéliparie morbifique. Malheur à ceux qui se trouvent atteints de cette redondance celluleuse, qui est un des plus grands signes de notre foiblesse! Parmi les causes organiques qui prédisposent à l'infection cancéreuse, il faut surtout signaler le tempérament lymphatique. Il est vrai de dire que la prédominance et la susceptibilité du système nerveux ne contribuent pas peu à en développer le germe. Quand on a vu et interrogé une grande quantité de malades dans les hôpitaux, on ne tarde pas à se convaincre que cette funeste dégénérescence se transmet souvent par hérédité. Une dame fort connue vient de mourir du cancer utérin : sa mère et sa grand'mère avoient succombé par le même sort. Les familles au sein desquelles on voit survenir de semblables accidens conservent nécessairement les craintes les plus fondées. Les pathologistes ne doivent pas perdre de vue que les scrophules, les polypes, les loupes, et autres vices analogues, ont une propension singulière à prendre tous les caractères de l'affection terrible dont il s'agit. Cette conversion, qui s'observe journellement, est une preuve nouvelle des degrés de parenté qui unissent entre elles les maladies qui ont leur siége dans un même système, et vient en quelque sorte sanctionner l'établissement des familles naturelles, comme le meilleur mode de classement pour les faits et les phénomènes de notre science.

Causes extérieures. J'ai fait une sorte de dénombrement des cancers qui se manifestent tous les ans à l'hôpital Saint-Louis. Presque tous se sont immédiatement développés à la suite de quelque violence extérieure. Cette violence avoit sans doute mis en action le germe préexistant de cette maladie. Rien n'est donc plus à redouter que les contusions, les chutes, les coups dirigés avec force, etc. Une vieille femme, Marguerite Poncet, avoit à la langue un cancer dont le commencement datoit

de deux ans et demi environ. Elle rapportoit son accident à une morsure qu'elle s'étoit faite à cet organe, dans une secousse que lui communiqua une porte tombée sur son dos. Un paysan eut une fin non moins tragique, parce qu'il avoit contracté la funeste habitude de sucer un bouton indolent qu'il avoit à la lèvre inférieure. Les hommes qui sont occupés, sur le quai de la volaille, à nourrir et à repaître les pigeons de grains en introduisant le bec de ces oiseaux dans leur bouche, sont très-sujets au chancre des lèvres. Il y a près de dix-huit mois que Denis Gallet fut coupé au-dessous du menton par le perruquier qui lui faisoit la barbe : il lui survint presque aussitôt un petit bouton, auquel il fit d'abord peu d'attention ; mais comme il lui suscitoit des démangeaisons très-vives, il ne put résister au désir de le gratter : il le tourmenta et l'excoria à un tel point, qu'il s'en éleva une excroissance rougeâtre, fongueuse, inégale, à bords frangés, et dont la surface étoit sillonnée comme les circonvolutions du cerveau. Les froissemens des testicules et des mains des ramoneurs contre les parois des cheminées ont quelquefois provoqué le même accident. On connoît les dangers attachés aux attitudes habituelles qu'impose l'exercice de certains métiers et professions : c'est ainsi que les chapeliers sont très-fréquemment atteints de l'affection organique du pylore. Une actrice de la capitale vit son sein devenir squirrheux, après avoir long-temps comprimé sa poitrine par un corset. Une nymphomane fut frappée de la même maladie à l'utérus, à la suite des attouchemens illicites auxquels elle ne cessoit de se livrer. Certains alimens doivent compter parmi les causes extérieures qui influent sur le développement des cancers. L'expérience a prouvé qu'ils étoient plus communs dans les temps de famine, lorsque le peuple fait un usage continuel de viandes gâtées, etc. Les liqueurs alcooliques sont désastreuses pour l'estomac. Il ne faut pas moins redouter les chagrins et les passions de l'âme. M. L***, ayant vu mourir, par l'effet d'une chute, une fille unique qu'il chérissoit avec une extrême tendresse, fut couvert en peu de jours par les végétations d'un cancer globuleux, qui le fit mourir dans des souffrances horribles.

Tout ce qu'on a écrit sur la propagation du cancer par voie de contagion est absolument chimérique et contraire à l'expérience ; il ne faut point accréditer les erreurs qui peuvent donner des craintes aux gens de l'art et refroidir la commisération. Si l'on croyoit à une semblable cause, qui ne seroit effrayé de traiter une maladie qui rassemble tant de douleurs sur notre frêle existence ! Je me souviendrai toujours avec intérêt d'un vieux et brave officier de nos armées, qui avoit laissé tomber la poignée d'un sabre très-lourd sur le grand orteil du pied gauche. Il n'y éprouvoit d'abord de la douleur que lorsqu'il marchoit ; mais bientôt il s'y manifesta une verrue qui s'ulcéra et envahit tous les autres doigts. Des végétations s'élevèrent de cette plaie hideuse, et se renversèrent autour des ongles ; il s'en exhaloit une puanteur insupportable. Des

gendres inhumains crurent devoir le reléguer dans une campagne isolée, dans la crainte où ils étoient que sa maladie ne pût se communiquer. Il me fit appeler dans la solitude qu'il habitoit. J'éprouvai l'émotion la plus triste en approchant d'un homme aussi malheureux : je crus voir Philoctète exhalant ses plaintes dans les déserts de l'île de Lemnos. « Je » suis abandonné des miens, s'écrioit-il dans son désespoir ; je ne saurois survivre au » chagrin d'être devenu pour tous mes proches un sujet d'épouvante et d'horreur. » Je m'empressai de le rassurer, en lui racontant une série d'expériences naguère entreprises et exécutées à l'hôpital Saint-Louis, en présence d'un grand concours d'élèves. MM. Biett, Lenoble, Fayet et moi avions pris le parti de nous inoculer la matière ichoreuse qui transsudoit d'un horrible cancer fongoïde situé au sein d'une femme expirante : aucun de nous toutefois n'éprouva le moindre accident. Plusieurs illustres étrangers qui se trouvoient alors à Paris, s'intéressèrent vivement à nos essais. Qu'il me soit permis de nommer entre autres S. R. I. le grand duc Alexandre de Wurtemberg, que sa philanthropie et ses lumières rendent si cher à l'humanité! Si les princes deviennent ici-bas recommandables, c'est en prenant part au progrès des sciences. J'avoue que depuis long-temps j'étois fort rassuré pour mon compte sur l'activité du virus dont il s'agit ; j'avois tenu registre d'une multitude d'individus dont les épouses étoient mortes du cancer utérin, et malgré les cohabitations les plus fréquentes, aucun d'eux n'avoit été atteint d'une semblable infection. Quelques observations sur les animaux venoient confirmer ma sécurité. Nous avons conservé fort long-temps à l'hôpital Saint-Louis deux chiens qui ne faisoient autre chose que lécher les ulcères des cancéreux. Mes disciples se plaisoient même à leur faire avaler des tumeurs qu'on avoit extirpées, et ce fut constamment sans aucun résultat fâcheux.

Traitement curatif. La nature a des secrets perfides, qui seront long-temps inaccessibles à notre pénétration. C'est en vain que les empiriques préconisent les prétendus succès d'une multitude de recettes plus ou moins compliquées dans leurs ingrédiens. Que peuvent contre un mal aussi redoutable les stériles secours d'une polypharmacie chimérique ? La ciguë elle-même, tant accréditée par le célèbre Storck, ne mérite point sa renommée. Je l'ai employée un très-grand nombre de fois à l'hôpital Saint-Louis, et je l'ai constamment trouvée sans effet contre le développement de cet affreux apostème. Les bois sudorifiques, le mercure, le soufre, les alkalis, le muriate de baryte, etc. n'ont jamais obtenu le moindre avantage : toutes ces substances, si salutaires dans d'autres cas, tournent ici au détriment du malade. L'opium seul tempère pour quelques instans les douleurs atroces qui servent de cortége à ce mal terrible ; mais il engourdit à la longue toutes les fonctions de la vie assimilatrice, et l'individu finit par s'éteindre dans l'épuisement et le marasme. Que ne faudroit-il pas pour arrêter dans sa course une dégénérescence dont

l'issue est aussi fâcheuse qu'irrévocable ! On l'empêcheroit de parcourir ses périodes, si l'on pouvoit produire l'induration totale des parties qui en sont le siége, si l'on parvenoit surtout à paralyser toutes les ramifications nerveuses qui y entretiennent la faculté sentante. Quelques praticiens s'étoient flattés de la simplifier en quelque sorte, en la ramenant à l'état inflammatoire du phlegmon; leur attente a été déçue. Que les médecins seroient heureux si, dans le traitement de ces sortes d'infirmités, ils tenoient à leur disposition les secours les plus extraordinaires de la méthode perturbatrice, s'ils avoient surtout le don de distribuer à leur gré la fièvre et le délire, etc.! Je pense au surplus que les vues du thérapeutiste philosophe doivent d'abord se diriger vers la considération du tissu cellulaire, qui est toujours frappé d'une altération plus ou moins manifeste, à l'époque de l'âge où se montrent les affections cancéreuses : il convient d'abord d'interdire l'usage de toutes les nourritures qui peuvent contribuer à la confection d'un mauvais chyle. Lorsqu'il y a redondance des sucs nutritifs, on tâche d'en effectuer la déplétion par l'abstinence et par l'austérité du régime. Il importe d'anéantir les forces de la nature, puisqu'elle les emploie si mal. On assure que certains cancéreux ont prolongé et amélioré leur existence en se nourrissant de la chair de tortue ou de poulet, et en se privant de toute alimentation salée ou épicée. Ils renonçoient au vin, et ne faisoient usage que du lait ou des boissons mucilagineuses; ils se condamnoient à une retraite constante et à un repos absolu. Ce plan de conduite est surtout salutaire aux femmes qui ont été long-temps fatiguées par les occupations du ménage et par les labeurs de la maternité. Lorsqu'elles arrivent à cette époque critique de leur âge où l'utérus dispute, pour ainsi dire, un reste d'existence, il n'est pas rare de voir cet organe tomber dans cette dégénérescence sinistre qui conduit à la mort par tant de tortures. On s'aperçoit néanmoins, d'après ce que je viens d'exposer, que les remèdes internes sont d'une foible ressource pour la détourner.

C'est ici surtout que la chirurgie doit faire triompher ses soins officieux ; et l'espérance est permise, si on attaque le cancer jusque dans ses profondes racines, et avant qu'il ait eu le temps de s'étendre jusque dans les organes circonvoisins. On se sert communément du bistouri pour enlever la tumeur; on lie les vaisseaux pour arrêter les hémorrhagies, et on cherche à détruire, par le secours du cautère actuel, jusqu'aux moindres traces de l'infection. Combien de fois l'opérateur habile n'a-t-il pas vu bénir en pareille occurrence son courage savant et sa témérité bienfaisante! Je ne citerai point des exemples vulgaires; mais je me plais à rapporter ici l'histoire d'une femme qui arriva de la province à Paris, avec un champignon cancéreux, situé sur la partie latérale droite et antérieure de la langue. Cette tumeur lui causoit des douleurs vives et lancinantes, qui se propageoient jusqu'aux amygdales. Déjà

plusieurs remèdes avoient été infructueusement tentés. Je ne balançai pas à lui conseiller le moyen de l'extirpation, qui fut très-adroitement exécutée par M. de Beauchêne, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine. Le sang jaillit par trois artères de différens calibres; mais l'application du fer rouge en arrêta soudainement le cours. Un fait bien remarquable dans cette opération, c'est qu'à l'instant même où la partie malade eut été enlevée, les souffrances cessèrent comme par enchantement, et la malade éprouva un sentiment de bien-être indéfinissable. Au bout de onze jours d'un pansement régulier, sa guérison fut complète. Il ne resta qu'une surface blanchâtre et une échancrure à la langue : sa parole étoit d'ailleurs très-libre. Depuis cette époque, j'ai revu cette femme, qui se félicite d'être débarrassée d'une maladie dont la mort eût été la suite inévitable.

Si nos organes n'étoient pas d'une susceptibilité trop irritable, on pourroit faire usage des caustiques. Il faut donner la préférence à ceux qui agissent avec célérité; l'agent chimique qui se combine lentement ne fait qu'exaspérer le mal. Il faut imiter la nature dans les actes qu'elle exécuteroit si elle étoit toute-puissante : nul doute qu'elle ne s'affranchît avec promptitude de ce foyer redoutable d'infection. Voici un cas de guérison que j'ai naguère opérée sur un malade de l'hôpital Saint-Louis. Martin Dock, âgé de cinquante-cinq ans, étoit d'une constitution bilieuse et ruinée par la misère. Il vit se développer un petit bouton à la partie latérale, moyenne et droite du nez. Il n'éprouvoit d'abord qu'un léger tiraillement dans cette partie; mais son mal s'étendit tout à coup sans cause connue, et dans l'espace d'un an il fit des ravages considérables. Les bords de l'ulcère étoient durs et un peu élevés. Je fis employer la poudre de Rousselot de la manière suivante. On commençoit par former avec cette poudre une pâte, en la mêlant avec du cérat ou avec un liquide quelconque; on en recouvroit ensuite la partie malade. Le lendemain, rougeur et gonflement dans les parties environnantes, douleur plus forte. On combattoit cette inflammation artificielle par les émolliens. L'eschare tomboit, et l'ulcération paroissoit être de meilleure nature. Trois ou quatre jours après, on faisoit une nouvelle application. Il ne tarda pas à se manifester un mieux sensible dans l'état de la plaie. Ce moyen, réitéré seize fois, eut un succès complet; il n'y eut plus ni dureté, ni douleur; la cicatrice ressembloit aux cicatrices ordinaires. Le malade sortit satisfait de l'hôpital, après un mois et demi de traitement. J'ai fait paroître en dernier lieu, devant les élèves qui suivent mes cours de clinique, un charretier jadis atteint d'un horrible chancre à la lèvre inférieure, et qui doit son salut au même caustique. Mon collègue M. Richerand n'a pas été moins heureux dans son emploi.

Depuis que le cancer tourmente l'espèce humaine, mille autres topiques ont été proposés; mais l'expérience n'a point confirmé leurs avantages. C'est sans aucun fruit que nous

avons répété à l'hôpital Saint-Louis les essais du curé Martinet, relativement à l'alkali volatil fluor. Les acides les plus concentrés ne sauroient vaincre une semblable dégénérescence. Les applications des feuilles grasses de la joubarbe (*sedum acre*), pilées et réduites en pulpe, de la carotte râpée, ont été continuées pendant plus de trente mois sous mes yeux, et toujours sans résultat heureux pour les malades. Qui auroit la simplicité de croire au vieux onguent *de ranis*, proposé par Rivière, au suc gastrique de Sennebier, au gaz carbonique de Peyrilhe? Puisqu'il faut proportionner le remède à la violence du mal, ne vaudroit-il pas mieux adopter le moxa? M. Lecheverel avoit appliqué ce moyen avec une sorte de succès contre le cancer du cardia. Desault vouloit essayer la compression sur celui de la mamelle. Cette expérience eût été périlleuse. Benjamin Bell avoit indiqué l'eau froide; et nous avions entendu parler d'un jeune homme qui avoit eu la patience inaltérable d'exposer, pendant des journées entières, à l'action du robinet d'une fontaine, une petite plaie cancéreuse qu'il avoit à l'un des pieds. On assure qu'il parvint à la dénaturer. D'après cette vue, j'avois imaginé de faire administrer des douches perpétuelles dans le cancer commençant de l'utérus : ce moyen fut miraculeusement efficace dans la personne d'une danseuse de l'Opéra, à la vérité fort jeune encore. Un de mes élèves a exposé dans sa thèse inaugurale cette cure véritablement extraordinaire, et qui mérite l'attention de tous les praticiens. Il paroît que, chez cette intéressante personne, l'organe menacé passa à un état d'induration totale, qui dans la suite n'a eu d'autre inconvénient que la stérilité. Le même disciple a décrit avec exactitude la machine hydraulique dont je me servis pour faire pratiquer ces douches ou arrosemens continuels. C'étoit un réservoir placé à une certaine hauteur dans l'appartement de la malade. De la partie inférieure de ce réservoir partoit un tuyau de cuir très-flexible, à l'extrémité duquel s'adaptoit une petite canule terminée en arrosoir. Cette canule, introduite dans le vagin, y déposoit une eau narcotique, qui stupéfioit à la longue le col si irritable de l'organe utérin. Cette eau, devenue impure, tomboit ensuite dans un bassin placé sous la malade, lequel étoit percé d'un second tuyau conducteur, qui la transmettoit à une distance plus ou moins éloignée, etc. Il est utile de consigner ici que la jeune femme dont je viens de parler se soumit, pendant cinq années consécutives, au traitement pénible dont il s'agit. Comme les soins de propreté étoient pour elle un objet d'étude constante, elle avoit trouvé l'art de masquer, par une tapisserie élégante, l'appareil qui servoit à l'administration de ses douches. Le tuyau venoit en quelque sorte la trouver furtivement sous un large piano qu'elle avoit devant elle, et qui servoit à charmer ses ennuis. Souvent même, pour varier ses distractions, on pouvoit substituer à l'instrument musical une table de jeu recouverte d'un large tapis, etc. Je doute néanmoins qu'un semblable moyen puisse jamais réussir chez les femmes âgées et d'une constitution valétudinaire. Sa continuité doit fatiguer à l'excès les organes.

Au surplus, pour combattre rationnellement les cancers, il faut toujours avoir égard à la forme, à la situation et à la fonction de la partie affectée. Rien, par exemple, n'est plus sinistre qu'une semblable dégénérescence qui seroit située dans l'intestin rectum. Une femme avoit une tumeur fongoïde au sphincter de l'anus: nous nous bornions à introduire dans cette ouverture des mèches de charpie enduites de cérat; car si le passage des excrémens eût cessé d'avoir lieu par l'oblitération de ce conduit, cette femme eût succombé dans les plus affreux tourmens. Lorsque c'est la vessie qui se trouve malade, on y injecte des liqueurs douces à l'aide de la sonde, etc. Quel moyen tenter contre les cancers qui surviennent accidentellement dans le pharynx ou l'œsophage! Dans toutes ces circonstances malheureuses, la méthode de traitement ne sauroit être que palliative. Que de recherches il faudra faire encore pour imprimer quelque certitude à cette partie si obscure de la thérapeutique! Il seroit à souhaiter qu'on fondât un hôpital uniquement réservé pour donner asile aux cancéreux. Les médecins pourroient y procéder à des recherches nouvelles, et méditer sans cesse sur les moyens de combattre avec énergie ce fléau si terrible dans ses effets : la vie est assez triste par elle-même, sans y rencontrer de semblables douleurs.

DIXIÈME FAMILLE.

LES BLENNOSES.

L'APPAREIL formé par l'ensemble des membranes muqueuses doit être considéré comme la peau intérieure du corps humain. Cette analogie de strueture et d'organisation a été fort bien démontrée par les anatomistes de nos jours. En effet, l'appareil dont il s'agit est partout recouvert d'un épiderme, qui, susceptible de s'exfolier dans certaines circonstances, se régénère avec promptitude, et manifeste des propriétés analogues à celles de l'épiderme cutané.

Les membranes muqueuses offrent d'ailleurs à leur surface des villosités dont les attributs sont les mêmes que eeux du corps papillaire extérieur; elles sont munies d'un chorion qui, tantôt plus dense et tantôt plus épais, change singulièrement de forme dans les diverses cavités où elles se distribuent. Il seroit difficile, je pense, de trouver des traits de similitude plus frappans entre le système dont nous nous occupons, et toutes les parties du système tégumentaire.

La famille des blennoses renferme donc, ainsi que celle des dermatoses, l'histoire d'un certain nombre de maladies qui se rapportent à presque tous les organes dont se composent à la fois la vie d'assimilation, la vie de relation et la vie de reproduction. Aussi est-on frappé de surprise quand on songe à l'extrême différence que nous offre la structure des membranes muqueuses, selon qu'on les considère dans telle ou telle partie de l'économie animale : or, il est superflu d'ajouter que cette variété de structure entraîne nécessairement des modifications particulières dans leur genre d'affection. C'est ainsi que la pituitaire n'est aecessible qu'aux émanations odorantes; c'est ainsi qu'il faut des substances sapides pour la langue, tandis que le tartre stibié n'opère que sur la membrane muqueuse de l'estomac, etc.

Ce qui a fait néanmoins donner à ces diverses membranes la même dénomination, c'est la multitude incalculable de petites glandes qui entrent dans la composition de leur tissu. On sait que la fonction de ces glandes est de fournir et de répandre par un grand nombre de eryptes, qu'on ne peut apercevoir à l'œil nu, un mueus abondant qui baigne toutes les cavités du corps vivant. Ces glandes, qui pourtant sont très-apparentes dans certaines parties sans le secours de la loupe ou du microscope, méritent l'attention particulière des nosologistes. Le fluide qu'elles sécrètent a sans doute pour destination de défendre les membranes contre l'impression trop active

des substances qui se trouvent dans un contact plus ou moins fréquent avec elles, et de faciliter leur passage au travers des plus profondes cavités.

Il est important de faire observer que, toutes les fois qu'il se produit une irritation quelconque à la surface des membranes muqueuses, les glandes dont elles sont pourvues augmentent d'activité et fournissent des sécrétions plus abondantes. Ce phénomène est journellement prouvé par les effets qui résultent de l'introduction des corps étrangers dans l'intérieur des organes creux; de la présence de la sonde dans le canal de l'urèthre, et du séjour prolongé du calcul dans la vessie. Lorsque des polypes ou des tumeurs carcinomateuses se forment dans le vagin ou dans le rectum, un flux extraordinaire de liquide muqueux s'établit aussitôt par ces mêmes voies.

Le fluide filtré par les glandes muqueuses est naturellement destiné à être rejeté au-dehors, comme une humeur excrémentitielle. Aussitôt qu'il est séparé, il cesse d'appartenir au système de la circulation, et ne doit plus y rentrer. Les routes par lesquelles s'écoule ce fluide sont très-connues : le mucus des fosses nasales, du poumon, du vagin, etc. est facilement éliminé ; les urines, les matières fécales en entraînent une quantité considérable ; il s'échappe avec abondance dans une multitude de maladies. Plusieurs individus vomissent des flocons d'une mucosité copieuse qui jaillit des cryptes de la membrane interne de l'estomac ; la matière de ces vomissemens est désignée sous le nom de *glaires* par le vulgaire. Que de remèdes surannés le charlatanisme met en usage pour favoriser cet écoulement !

La nature a voulu sans doute que ces membranes fussent continuellement arrosées par un mucus particulier, parce que la plupart se trouvent fréquemment en contact avec des substances hétérogènes. Par l'effet d'un mécanisme aussi admirable qu'il est utile, ce mucus tempère et modifie l'impression de ces substances qui glissent en quelque sorte sur les cavités nombreuses qu'elles recouvrent, sans les offenser ni les déchirer. L'air atmosphérique peut s'y introduire impunément ; c'est par ce même moyen que les membranes muqueuses résistent avec plus ou moins d'énergie aux facultés corrosives d'une multitude de poisons, à l'action acrimonieuse de l'urine, à la salive dégénérée, etc.

On observe que la sécrétion muqueuse est infiniment plus abondante chez certains sujets que dans d'autres ; elle l'est surtout chez les personnes dont la peau est naturellement blanche et d'une structure fine et délicate, dont les yeux sont colorés en bleu, et dont la chevelure est blonde. Aussi ces personnes sont-elles sujettes, dans leur enfance, à la teigne muqueuse, au coryza ; plus tard, au catarrhe vaginal ; dans la vieillesse, à des catarrhes pulmonaires interminables.

Il est assez digne de nos remarques, que l'excrétion habituelle du mucus nasal et du mucus salivaire est d'un besoin indispensable pour l'économie animale chez tous les peuples. L'usage du tabac, des épiceries, est naturellement fondé sur ce besoin universel. Combien n'est-il pas d'individus qui ne peuvent en aucune manière se passer de ces divers stimulans ! Cette excrétion n'a jamais lieu sans produire un soulagement marqué et un certain bien-être qui se répand dans tous les organes.

L'abondance du fluide sécrété par les membranes muqueuses est en raison inverse de la transpiration cutanée. De là vient, par exemple, que les femmes et les jeunes filles qui vivent dans la retraite, ou qui ne font aucun exercice, sont très-sujettes à la blennélytrie ou *flueurs blanches*, et que cette indisposition est très-fréquente dans les grandes villes. Si les catarrhes de toute espèce se montrent si souvent dans la vieillesse, c'est qu'à cette époque de la vie, la peau n'est plus disposée à faire ses fonctions. Ainsi toutes les causes qui interrompent la fonction du système exhalant doivent nécessairement disposer le corps aux maladies muqueuses.

Le système muqueux est dans une correspondance si intime avec l'organe cutané, que ce phénomène nous explique pourquoi tant d'individus affectés de dartres ou d'autres maladies éruptives se trouvent atteints d'anhélations ou d'une gêne particulière dans les fonctions de l'appareil pulmonaire, toutes les fois qu'il s'opère dans l'économie une rétrocession trop prompte de ces exhanthêmes. J'ai vu dernièrement un homme qui souffroit d'un flux abondant de la conjonctive : ce flux cessoit à certaines époques de l'année ; mais alors le malade éprouvoit une difficulté extraordinaire dans l'exercice de la respiration. Cette affection simuloit en quelque sorte l'asthme humide, décrit avec tant de sagacité par les pathologistes. De là vient que les vésicatoires, les cautères et autres exutoires sont si utiles en semblable cas.

Le mucus animal présente des phénomènes physiques qu'il est bien important de remarquer. Il se coagule par l'effet de certaines maladies, et forme des couches que l'on prendroit pour des productions membraneuses. Ces productions qui se manifestent ont le plus grand rapport avec celles qui sont formées par l'action des acides concentrés, comme on l'observe dans un grand nombre d'empoisonnemens. Mais ce qui frappe surtout d'un étonnement extrême, c'est la propriété contagieuse que peut acquérir le mucus par la présence de certains virus morbifiques, et spécialement par l'infection syphilitique. Ce mode particulier de dégénération sera long-temps un problème inexplicable.

Ce qui distingue surtout les membranes muqueuses, c'est la vive sensibilité dont elles jouissent ; les nerfs y sont en quelque sorte plus à nu que dans les autres systèmes, et semblent les animer diversement pour l'exercice d'une multitude de fonctions : aussi ces

membranes sont-elles le siége des sensations les plus exquises qui soient attachées à notre existence physique. C'est ainsi, par exemple, que, par leur intermède, les plus douces sympathies de nos organes se trouvent universellement en action dans les jouissances qui accompagnent l'union des sexes. L'impression voluptueuse qui résulte du contact des lèvres chez deux individus qui se rapprochent retentit sur tous les points du corps animé. L'ardeur d'un simple désir met dans une sorte d'érection les papilles de la membrane muqueuse du vagin, comme les papilles de la langue s'irritent à l'aspect d'un mets délicieux, ou les papilles nasales par l'action des émanations odorantes, etc.

La faculté sensitive du système muqueux rivalise d'une manière constante avec celle des tégumens extérieurs. Tant de ressemblance entre l'un et l'autre de ces systèmes a dû nécessairement établir entre eux la plus intime des sympathies : aussi les irritations produites sur la membrane muqueuse intestinale viennent-elles s'exprimer d'une manière frappante sur l'organe cutané; et l'inspection de la face nous révèle presque toujours les affections des viscères abdominaux.

Pour bien entendre les fonctions des membranes muqueuses, il importe de les mettre constamment en parallèle avec celles des tégumens extérieurs. Ces membranes sont essentiellement pourvues de nerfs, et c'est à dessein que la nature les rend éminemment accessibles aux impressions variées qui s'exercent à leur surface : de là vient que la plupart contractent, dans certaines circonstances, les besoins les plus impérieux et les plus irrésistibles. On connoît les délices attachées à l'usage du tabac. Les peuples même les plus sauvages boivent des spiritueux et mâchent avec avidité le bétel. Chez les peuples civilisés, les organes générateurs se créent des habitudes insurmontables autant que funestes à la santé. J'ai vu, dans l'intérieur de nos hôpitaux, des aliénés et des imbécilles qui se portoient automatiquement aux mêmes écarts. La nature cumule, pour ainsi dire, sur ces membranes comme sur la peau, le besoin de sentir et de s'émouvoir.

Il y a même, comme nous l'avons déjà dit, une telle analogie de structure entre les surfaces muqueuses et la peau proprement dite, que les maladies éruptives de cette dernière s'étendent souvent jusque dans le système muqueux qui lui est le plus voisin. La petite-vérole, par exemple, fait paroître ses boutons sur le bord intérieur des lèvres, sur le tissu muqueux des fosses nasales, à la face interne des joues, à la langue, au palais, etc. Les dartres squammeuses se propagent souvent dans l'intérieur de la bouche, de l'urèthre, du vagin; la maladie cutanée désignée sous le nom de *pemphigus* suit quelquefois tout le trajet du canal intestinal. Enfin, il est une foule d'exanthêmes qui sont accompagnés d'une irritation plus ou moins vive dans les membranes muqueuses. C'est ainsi que la rougeole s'annonce presque toujours par le coryza; la fièvre scarlatine, par

une constriction douloureuse de la gorge, Enfin, ne sait-on pas que des substances vénéneuses appliquées aux surfaces internes des voies intestinales suscitent des efflorescences à l'extérieur de la peau, etc. ?

Il seroit trop long de reproduire ici les sympathies réciproques des membranes muqueuses entre elles; mais ces sympathies sont constantes et nombreuses. J'ai toujours été frappé, par exemple, des liaisons manifestes que l'observation journalière nous démontre entre la membrane interne de la bouche et la membrane muqueuse de l'estomac. Ainsi, toutes les fois que cette dernière est affectée, la langue prend une couleur blanchâtre, qui lui a fait donner le nom de *langue chargée.* Il existe donc le même rapport entre la langue et l'estomac qu'entre les mamelles et l'utérus, la voix et les organes génitaux, etc.

Le système muqueux est le système le plus maladif, parce qu'il est le théâtre des plus importans phénomènes de la vie; il s'étend et se distribue dans une multitude d'organes; il fait partie de leur structure; il s'introduit dans toutes les cavités, et spécialement dans les organes digestifs, excréteurs et générateurs; il entoure, pénètre, accompagne les nerfs, les glandes, les vaisseaux de tous les ordres. Faut-il s'étonner que les affections morbifiques dont il est le siége attaquent pour ainsi dire le tiers de l'espèce humaine!

C'est surtout dans l'âge avancé que les maladies du système muqueux se déclarent et se multiplient. J'ai déjà parlé, dans le commencement de cet ouvrage, d'une affection très-commune chez les vieillards. On observe qu'ils sont souvent tourmentés par des vomissemens glaireux, qui alternent avec des entérorrhées de même nature. La plupart éprouvent à des heures plus ou moins fixes de la journée, surtout le matin, la sensation d'une sorte de pincement dans le trajet du tube alimentaire. C'est alors que les intestins se contractent, et qu'après une série de nombreuses quintes de toux, une mucosité filamenteuse s'échappe à grands flots de l'intérieur de l'estomac. Le mouvement péristaltique se renverse, et tout l'abdomen entre soudainement en convulsion. J'ai rencontré bien des malades qui étoient presque épuisés par ces évacuations excessives.

Les maladies qui tiennent la première place dans la famille des blennoses, sont les catarrhes. Nous donnerons successivement l'histoire de ceux qui attaquent la membrane muqueuse des fosses nasales, du poumon, des intestins, du vagin et de la vessie. Le phénomène le plus saillant de ces maladies, est la sécrétion d'une quantité extraordinaire de mucus; elles ont d'ailleurs des caractères particuliers avec les irritations des membranes séreuses.

Cabanis avoit raison lorsqu'il s'est élevé dans ces derniers temps contre les idées que

l'école moderne avoit voulu se former sur la théorie des catarrhes. Ces sortes de flux se manifestent avec des phénomènes qu'on ne sauroit assimiler dans tous les cas à ceux des phlegmasies ordinaires. Les catarrhes sont, ainsi que les hémorrhagies, le résultat d'un mouvement vital, d'un *molimen* particulier de la nature, qui éveille et met en éréthisme les cryptes muqueux, pour satisfaire des besoins physiques ou pour seconder les efforts réacteurs de l'économie irritée. On observe des pléthores muqueuses comme on observe des pléthores sanguines. Les effets salutaires de ces affections, leur alternation avec d'autres maladies chroniques, telles que les dartres, la goutte ou le rhumatisme; leur propension à se reproduire à des époques réglées et périodiques; leur apparition spontanée, et parfois indépendante de l'influence de l'atmosphère; l'absence des traces de phlogose sur les membranes de ceux qui meurent à l'hôpital Saint-Louis, après avoir constamment éprouvé pendant leur vie ce qu'on nomme des *fontes pituiteuses;* tout nous présage qu'il faudra sur ce point reprendre en grande partie la doctrine des Anciens, nos meilleurs guides en observation clinique.

Ce seroit d'ailleurs rétrécir les vues du pathologiste, et abuser des mots d'une manière étrange, que de voir des catarrhes partout où il y a épanchement de mucosité ou développement d'une concrétion membraniforme. La coqueluche et le croup, par exemple, ne méritent certainement pas ce nom, comme l'a prouvé dernièrement un auteur qui sait allier les notions physiologiques aux notions plus précieuses que fournit la médecine-pratique. On verra qu'une étude plus approfondie des rapports naturels de ces maladies a dû les faire exclure de la famille des blennoses, pour les reporter dans des cadres plus convenables.

Les aphthes sont encore une des affections qu'il est le plus important d'étudier parmi les blennoses. On ne les observe que sur les membranes muqueuses. Cette éruption se manifeste sous forme de petits boutons vésiculeux, aplatis, relevés par leurs bords, remplis d'un liquide blanc et épais. Il en est qui ressemblent absolument à des grains de millet. Les aphthes sont quelquefois idiopathiques; d'autres fois ce ne sont que des symptômes d'une autre maladie. En considérant cet exanthème chez les adultes et les nouveau-nés, nous en suivrons tous les changemens et toutes les nuances. Il est digne d'observation que les aphthes ne se développent jamais sur la pituitaire et la conjonctive, etc. Indépendamment des propriétés qui leur sont communes, les membranes muqueuses ont des caractères particuliers, qui rendent chacune d'elles plus ou moins propre à contracter tel ou tel genre d'affection.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces considérations générales touchant l'appareil muqueux qui forme la limite de la vie d'assimilation, comme l'appareil tégumentaire

forme celle de la vie de relation. Bichat disoit avec raison que ce système devoit occuper une grande place dans tous les ouvrages de nosologie. Il est, en effet, le siége des sécrétions les plus importantes, comme des sympathies les plus extraordinaires. J'ai déjà dit que les membranes qui le constituent sont les tégumens intérieurs du corps animé; elles sont les surfaces protectrices de tous les instrumens de la nutrition; elles leur servent en quelque sorte d'émonctoire. Que d'attributs variés leur sont départis ! Dans l'état de santé, elles absorbent le chyle réparateur, fournissent ou pompent la liqueur reproductive, décomposent et s'approprient l'air salutaire que nous inspirons, résistent à ses principes délétères; dans l'état de maladie, elles concourent aux évacuations les plus essentielles, et deviennent le théâtre des crises les plus favorables. Ne perdons pas de vue que, dans le vaste ensemble des fonctions dont se compose l'économie animale, les organes les plus complexes sont les plus sujets à se déranger.

GENRE PREMIER.

BLENNORHINIE. Blennorhinia.

J'ai substitué le nom de *blennorhinie* à celui de *coryza*, généralement adopté dans les écoles et dans le monde, parce qu'il est plus convenable pour exprimer cet accroissement de sécrétion qui s'établit à la surface de la membrane pituitaire. Il est peu d'individus qui n'aient éprouvé ce catarrhe au moins une fois dans le cours de leur vie. Il n'est personne par conséquent qui n'en connoisse à peu près la marche et les symptômes. Les animaux domestiques, tels que les chats, les chiens, les moutons, y sont fréquemment sujets. Cette affection peut dégénérer en habitude, et j'ai remarqué à l'hôpital Saint-Louis plusieurs personnes qui en étoient atteintes depuis leur enfance. Ce flux doit alors être considéré comme passif, et il est difficile d'en tarir la source. Voici la division la plus naturelle pour les diverses espèces de blennorhinie :

1ère *Espèce.* La Blennorhinie simple. *Blennorhinia simplex.* C'est celle qui provient d'un simple excitement de l'action organique des fosses nasales par une cause interne ou extérieure. Cette affection n'est pas communément de longue durée ; on la voit se terminer insensiblement, après quelques jours, par le phénomène insensible de la résolution, ou par quelque évacuation critique et surabondante. Le catarrhe nasal a un singulier rapport avec l'hémorrhagie communément désignée sous le nom d'*épistaxis*. Elle a une tendance à se reproduire d'une manière périodique.

2ème *Esp.* La Blennorhinie syphilitique. *Blennorhinia syphilitica.* Cette espèce se rencontre à chaque instant dans un hôpital qui est, comme le nôtre, spécialement réservé à l'étude des affections chroniques. Aucune n'appelle autant l'attention des gens de l'art. Il est digne de remarque

que, dans le catarrhe qui résulte de cette infection, le mucus des fosses nasales s'épaissit, se concrète, et sort en grumeaux plus ou moins endurcis. C'est dans ce cas seulement que la membrane est susceptible d'ulcération ; et Schneider a voulu sans doute parler de cette circonstance, lorsqu'il a dit que l'ozène pouvoit être une des suites du coryza.

3ème *Esp.* La Blennorhinie épidémique. *Blennorhinia epidemica.* Cette espèce est fort rare, à moins qu'elle ne paroisse simultanément avec le blennothorax.

Tableau de la Blennorhinie. Elle est précédée par des frissons comme toutes les autres affections catarrhales. Les malades éprouvent un sentiment de sécheresse et de tension dans l'intérieur des fosses nasales; il y a douleur gravative dans les sinus frontaux. La tuméfaction de la pituitaire apporte des obstacles au passage de l'air, et la mucosité abonde dans les narines, dans l'arrière-bouche, dans le larynx, la trachée-artère et les bronches. Ce phénomène rend la voix rauque et embarrassée ; la sternutation est fréquente, et la fonction de l'odorat suspendue; les yeux sont affectés d'un larmoiement plus ou moins incommode. La matière qui s'échappe, d'abord limpide et incolore, fatigue singulièrement les organes par son âcreté; elle s'épaissit, et contracte une couleur jaunâtre à mesure que le rhume approche de sa coction; elle exhale une odeur nauséabonde. Si la fièvre accompagne le coryza, elle s'apaise aussitôt, et on observe une rémission sensible dans tous les symptômes concomitans. Quelquefois le catarrhe se résout d'une manière insensible; d'autres fois il se termine par des sueurs copieuses, ou par l'excrétion d'un flux d'urine sédimenteuse et briquetée.

J'ai déjà dit que la blennorhinie pouvoit se renouveler et se reproduire à des époques fixes et périodiques. J'ai donné des soins à une jeune dame, chez laquelle il se manifestoit tous les mois une affection catarrhale de cette nature. Elle éprouvoit au front la sensation d'un battement extraordinaire, suivi d'une tuméfaction considérable de la peau qui recouvre l'os coronal. Après vingt-quatre heures de fièvre, il s'écouloit du nez un torrent d'humeur muqueuse, ce qui soulageoit singulièrement la malade. Une autre dame ressent, huit ou dix fois par an, un coryza fébrile, avec céphalalgie, et refroidissement glacial au sinciput; c'est quelquefois la sensation insupportable d'une râpe qu'on promèneroit dans l'intérieur de sa tête. La maladie cesse ensuite, après avoir prolongé ses périodes jusqu'au vingt et unième jour.

Causes organiques. La blennorhinie affecte spécialement les jeunes personnes, tandis que le blennothorax s'observe plus fréquemment chez les individus parvenus à l'âge mûr ou la vieillesse. Le tempérament lymphatique est encore une cause organique prédisposante. Il est des constitutions maladives qui favorisent d'une manière particulière le développement du coryza. C'est ce que nous observons principalement sur les scrophuleux. Chez ces individus, la moindre irritation suffit pour mettre en orgasme

la membrane pituitaire, qui est naturellement plus spongieuse et pourvue d'un système capillaire plus marqué. J'ai déjà dit que la blennorhinie pouvoit être la suite des maladies vénériennes; qu'elle fournit alors un mucus épaissi, fétide, et diversement dégénéré. Un vieux débauché rendoit par le nez des concrétions tellement dures et consistantes, qu'on avoit toute la peine du monde à les écraser avec le pied. Il faut regarder comme une cause organique du coryza chronique la mauvaise conformation des sinus frontaux. On m'a présenté, dans ma pratique, plusieurs jeunes filles qui avoient cette disposition. La mauvaise odeur qu'elles exhaloient par les fosses nasales donnoit des scrupules fondés relativement à leur mariage. Mais rien n'est plus propre à éterniser le coryza que le développement des polypes dans l'intérieur du nez.

Causes extérieures. C'est l'intempérie de l'atmosphère et le passage subit d'un air chaud à un air froid qui disposent la pituitaire au coryza : cette cause est surtout très-active à Paris, où la température est si variable, ainsi que l'observoit jadis le divin Baillou. Il ne faut donc pas s'étonner que cette maladie y soit si commune. Aux approches de la saison froide, il est peu de lieux où la blennorhinie ne se fasse entendre : il suffit, pour s'en convaincre, de se rendre dans les temples, dans les églises ou dans les salles de spectacles; après chaque point des sermons que l'on prêche, ou après chaque entr'acte des pièces qu'on représente, l'air est ébranlé par le bruit d'une sternutation qui devient générale; tous les assistans s'agitent pour déployer leurs mouchoirs et purger le nez d'une mucosité surabondante. Il est des professions et des métiers qui nous rendent sujets au coryza. Les chimistes et les apothicaires le contractent lorsqu'ils veulent humecter de trop près des émanations âcres ou corrosives.

Traitement curatif. Pour dissiper les symptômes d'une blennorhinie ordinaire, la nature n'a aucun besoin des secours de notre art : ses seules forces lui suffisent. Les malades font communément usage de fumigations émollientes, que l'on dirige habilement vers l'intérieur des fosses nasales; ils reniflent de l'eau de poirée ou de cerfeuil, prennent des pédiluves à l'eau salée, se tiennent chaudement, et se contentent d'une boisson mucilagineuse. La blennorhinie symptomatique prend son système de curation de la maladie primitive qui la fomente. C'est ainsi que celle qui résulte de la présence du virus vénérien exige un long traitement par la liqueur de Van-Swieten ou par les frictions mercurielles. Le quinquina pourroit convenir dans le coryza périodique. Le régime corroborant doit être adopté de préférence pour les personnes foibles ou avancées en âge, chez lesquelles on voit s'opérer par les fosses nasales des écoulemens muqueux extraordinaires, que le vulgaire désigne sous le nom de *fonte d'humeurs*. C'est une matière limpide, transparente, diaphane, et semblable au verre fondu. Les médecins ne doivent pas du reste perdre de vue la singulière sympathie qui existe entre le système

nerveux et le système muqueux. C'est un fait digne d'observation, que les personnes douées d'une constitution spasmodique sont spécialement sujettes au coryza. J'ai vu des femmes qui, après des attaques convulsives, rendoient par les narines des flocons de mucosité. Cette considération est importante pour fixer les idées sur la nature de ce flux et pour varier convenablement les moyens curatifs.

GENRE II.

BLENNOTHORAX. Blennothorax.

Le blennothorax est le plus fréquent des catarrhes. Il est le résultat d'une exaltation survenue dans l'action organique de la membrane muqueuse des bronches et du poumon. Son phénomène spécial est la toux, dont le but salutaire est de délivrer les organes de la respiration de l'excrétion superflue qui les surcharge. Cette maladie règne souvent d'une manière épidémique. La dernière de ce genre qui ait été observée à Paris avoit pris le nom de *grippe*, et fit périr beaucoup de monde. On lui donne quelquefois le nom de *catarrhe suffocant*, à cause de la promptitude et l'intensité de ses ravages. Il faut établir les espèces qui suivent :

1ère *Espèce*. Le Blennothorax simple. *Blennothorax simplex*. On nomme ainsi l'excrétion accidentellement augmentée de la mucosité bronchique et pulmonaire, laquelle est communément accompagnée de toux, d'expectoration, et d'un mouvement fébrile plus ou moins intense. Vue dans son état de simplicité, cette affection ne sauroit être considérée comme une véritable phlegmasie : c'est un simple effort de réaction qui s'établit sur une surface irritée, effort qui exalte momentanément sa faculté sécrétoire. Dans le blennothorax chronique, le même phénomène a lieu par l'atonie habituelle des membranes muqueuses. Ce catarrhe n'est que trop commun chez les vieillards cacochymes et valétudinaires. J'en ai observé la marche et les symptômes pendant près de deux années chez le célèbre Bernardin de Saint-Pierre, auteur des *Études de la Nature*. Cet écrivain si intéressant, longuement fatigué par ses voyages et par ses travaux littéraires, vit terminer ses jours par une consomption lente et progressive de l'organe respiratoire.

2ème *Esp*. Le Blennothorax inflammatoire. *Blennothorax inflammatorium*. Ses symptômes sont les mêmes que ceux qui se manifestent dans le blennothorax simple; mais ils sont d'une intensité plus considérable. La toux est plus sèche et la douleur plus vive; la face est rouge et animée; le pouls fort, plein et rapide, les yeux sont scintillans. Ce catarrhe mène souvent à la vraie pneumonite, comme Stoll l'a très-bien remarqué. Il est fréquent dans les lieux élevés et montagneux; il attaque surtout les jeunes gens et les personnes robustes.

3ème *Esp*. Le Blennothorax bilieux. *Blennothorax biliosum*. Il est plus commun que le blennothorax inflammatoire, surtout à l'hôpital Saint-Louis. Lorsque ces sortes de malades nous arri-

vent, ils sont dans un état de lassitude et d'accablement extrême; la toux les harcèle, et ne s'apaise que par l'expectoration d'une matière saburrale et d'une amertume extrême; la face est jaune; il y a anorexie complète, et une douleur vive qui a son siége à l'épigastre; le pouls est fort, mais quelquefois irrégulier.

4ème *Esp.* Le Blennothorax rhumatique. *Blennothorax rheumaticum.* Cette espèce est marquée par une toux habituelle, plus vive le soir que dans la journée, par des crachats d'une matière muqueuse et diversement dégénérée. La respiration est difficile s'il s'agit de monter, plus difficile encore quand l'évacuation se supprime; le malade se couche des deux côtés; la douleur est à peu près nulle, et les fonctions sont en pleine liberté; l'appétit se maintient: quelquefois pourtant ce catarrhe produit l'amaigrissement; il peut se changer en vraie pulmonie; il est presque toujours passif.

5ème *Esp.* Le Blennothorax arthritique. *Blennothorax arthriticum.* Cette espèce a beaucoup d'analogie avec la précédente. Ce sont absolument les mêmes phénomènes.

6ème *Esp.* Le Blennothorax épidémique. *Blennothorax epidemicum.* On trouve dans les auteurs modernes une multitude de descriptions toutes relatives au blennothorax épidémique, et qu'il seroit trop long de rappeler. Mais une vue intéressante des médecins philosophes, et qui prouve combien nous avons abusé des bienfaits de la civilisation, c'est que ce genre d'affection semble être devenu plus fréquent dans les derniers siècles que dans les siècles antérieurs. Quoi qu'en dise Cabanis, le catarrhe n'est point une maladie antique: les anciens auroient décrit cette maladie avec des couleurs aussi vives, aussi pittoresques que celles dont ils ont usé pour nous transmettre le tableau de la lèpre et de la peste d'Athènes. En général, le blennothorax épidémique est d'autant plus dangereux, qu'il est compliqué de fièvre ou de phlegmasie. Il est ordinairement plus intense chez les peuples qui vivent sous la prédominance muqueuse, comme, par exemple, chez les Anglois. Plus les maisons sont clôturées et préservées des vents par leur situation, plus les commodités de la vie s'y trouvent rassemblées, moins il est redoutable.

Tableau du Blennothorax. Le blennothorax, considéré dans son état ordinaire et sans aucune sorte de complication, débute communément par de légers frissons et un froid particulier des extrémités, assez analogue à celui qui s'observe dans le commencement des hémorrhagies. La céphalalgie et les lassitudes sont encore des symptômes précurseurs de ce catarrhe. Un foyer de chaleur s'établit ensuite dans l'intérieur de la poitrine: cette irritation éveille la contractilité du poumon, et la toux commence. L'activité du système circulatoire fait rougir la face; le pouls est fébrile et accéléré, surtout le soir; le malade ressent comme un poids énorme qui comprime les organes respiratoires. Enfin, on voit s'établir une expectoration de mucosité surabondante: cette expectoration soulage et diminue la douleur gravative; elle apaise l'orgasme, et opère la déplétion des cryptes muqueux. La peau se couvre d'une sueur onctueuse; les urines sont rouges, sédimenteuses

et safranées. Lorsqu'il y a gravité dans les symptômes, les crachats se rouillent et deviennent quelquefois érugineux. Le vomissement et l'entérorrhée qui se manifestent dans ce genre d'affection sont le résultat de la sympathie qui règne entre la membrane du poumon et celle des premières voies. Tel que je le décris, le blennothorax se termine le quatrième ou le neuvième jour; quelquefois il se prolonge jusqu'au deuxième ou troisième septénaire. Chez les vieillards qui sont traités de cette maladie dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis, nous observons parfois que la muqueuse pulmonaire se gonfle et se tuméfie à l'excès par l'effet de la phlogose catarrhale. Ce gonflement empêche le passage de l'air atmosphérique, et produit des suffocations; les symptômes sont alors plus prononcés : la respiration est tantôt sifflante, tantôt stertoreuse, tantôt précipitée; la voix est basse, enrouée, et l'étouffement porté à l'excès. Si ces accidens s'accroissent, ils peuvent être suivis de la mort; mais ce cas est fort rare.

Je viens de décrire la marche et le développement du blennothorax ordinaire. Si je voulois faire connoître tous les phénomènes dont il se complique, dans quelle profusion de détails je serois contraint de m'engager! Ce genre funeste de maladie prend tous les masques et toutes les formes; c'est celui qui concourt le plus directement dans cet univers à la loi fatale de la nécessité de la destruction. Comme l'hôpital Saint-Louis reçoit beaucoup de vieillards, c'est surtout dans cet hôpital qu'on est à même d'observer les effets soudains et terribles du blennothorax, communément désigné sous le nom de *catarrhe suffocant*, et qui souvent est le résultat subit d'une métastase goutteuse ou rhumatique. Ce catarrhe oppresse, serre, déchire les organes pulmonaires, comme si on les saisissoit avec une griffe de fer; il éteint presque simultanément la respiration et la voix : il semble que la poitrine soit écrasée entre deux étaux; la circulation s'arrête par intervalles, et le pouls alarme les assistans par sa sinistre intermittence. Ainsi mourut naguère la respectable madame de Ganges, dans le couvent de l'Abbaye-aux-Bois : d'heure en heure toutes ses fonctions se suspendoient, au point de nous faire croire qu'elle n'existoit plus; enfin elle rendit le dernier soupir.

Le blennothorax parcourt souvent ses périodes avec tous les phénomènes de la plus violente phlegmasie; les douleurs qu'il provoque alors sont tantôt fixes, tantôt disséminées dans l'intérieur de la poitrine; lorsqu'elles vont toujours en croissant, elles peuvent entraîner la suppuration des organes; s'il y a complication de surcharge gastrique, ce phénomène est caractérisé par l'amertume de la bouche, l'enduit jaunâtre de la langue, les anxiétés épigastriques, et la pesanteur sus-orbitaire. Au surplus, le blennothorax, qui règne, pour ainsi dire, à l'hôpital Saint-Louis, et qui s'observe le plus fréquemment, est le catarrhe *pituiteux* des anciens. Il affecte une marche chronique, et il est, pour ainsi dire, indestructible. Le lit de ces malades est comme inondé par des

torrens d'une matière écumeuse, filante, légère, tenace, et brillante comme le cristal de roche, dont elle a la diaphanéité et la transparence. J'ai vu quelques-uns de ces individus qui rendoient le matin presque une pinte de ce liquide filamenteux. La nature de ce liquide mérite une attention particulière; on ne sauroit faire une étude assez profonde de tous ces résultats des expectorations morbifiques, qui sont pour le médecin instruit un sujet inépuisable de réflexions. Il est des crachats qui ont été signalés par Hippocrate, et qui, par leur forme et leur volume, ressemblent aux grains de la grêle; ils annoncent l'irritation vive de la trachée-artère et des glandes bronchiques : on diroit que c'est de la gélatine fortement coagulée. Il en est d'autres qui sont plus considérables et d'une consistance moins ferme : on pourroit les comparer à l'humeur vitrée du globe oculaire. En général, ils sont funestes lorsqu'ils répandent une odeur très-fétide; leur saveur n'est pas moins importante à considérer : les crachats doucereux présagent une consomption prochaine; ils semblent annoncer que les poumons ne reçoivent plus les matériaux d'une nutrition convenable. Les crachats amers tiennent à une irritation secondaire de l'organe du foie; enfin, les crachats salés ou muriatiques dérivent de la cachexie scorbutique. On en observe qui sont en quelque sorte aréneux, et qui tombent avec bruit dans le vase qui les reçoit. Plusieurs sont noirs et ronds comme des semences de moutarde ou des baies de cassis, etc. On ne finiroit pas du reste, si l'on vouloit consigner ici tous les détails relatifs aux catarrhes chroniques qui abondent à l'hôpital Saint-Louis. C'est là surtout que le blennothorax, considéré dans ses rapports avec les causes sans nombre qui le propagent, étonne sans cesse l'esprit de l'observateur par la lenteur de sa marche, l'irrégularité de ses phases, l'opiniâtreté de ses symptômes et la diversité de ses complications.

Causes organiques. Il est une foule de causes organiques qui prédisposent aux atteintes du blennothorax; mais c'est surtout le tempérament lymphatique qu'il faut signaler comme influant d'une manière particulière sur la production des catarrhes. Ce tempérament s'allie toujours avec la prédominance muqueuse. Il paroît même que cette maladie tient parfois à une foiblesse héréditaire des bronches et des poumons. Les personnes valétudinaires en sont fréquemment atteintes. La suppression de la transpiration insensible, par l'effet d'une circonstance quelconque, est principalement une cause qu'il faut accuser. Mais ce qui est surtout alarmant, c'est le blennothorax qui dérive d'une métastase rhumatique ou arthritique. L'expérience apprend que rien n'est plus difficile à déplacer qu'une semblable irritation. La rétrocession des exanthèmes aigus, comme, par exemple, de la rougeole, produit assez communément un catarrhe des plus opiniâtres. Enfin, quelle cause organique agit plus directement que l'âge avancé! Il est rare qu'un individu, dans les derniers temps de sa vie, ne soit point en proie à cette funeste blennose.

Causes extérieures. Un air froid et vif, qui frappe brusquement et d'une manière inopinée la périphérie de la peau, peut déterminer subitement un blennothorax pernicieux, et quelquefois suffocant. Les personnes qui ne sont point aguerries contre les intempéries des saisons doivent redouter cette cause aux approches de l'automne et de l'hiver. Dans sa vieillesse, la célèbre madame Helvétius avoit l'habitude de se lever tous les matins au point du jour pour porter la pâture aux oiseaux qui venoient se reposer sur les arbres de son jardin d'Auteuil. Un jour que la température étoit plus variable que de coutume, elle contracta un blennothorax qui l'enleva soudainement à ses proches et à tous les malheureux qu'elle soulageoit par ses aumônes. Les femmes qui négligent de se vêtir et qui s'exposent à un air froid après avoir dansé ou long-temps couru, sont menacées du même danger. Nous traitons souvent à l'hôpital Saint-Louis des courriers, des postillons, des hommes de peine, qui sont forcés de renoncer à leur état, et qui passent tout le reste de leur vie en proie à des anhélations insupportables. Les passions tristes qui refoulent tous les mouvemens organiques vers l'intérieur de l'économie, les brusques vicissitudes morales peuvent déterminer cette foiblesse relative du poumon, qui dispose ce viscère au catarrhe chronique.

Traitement curatif. Le blennothorax n'est jamais mieux combattu que par un léger vomitif, qui emporte le rhume en rétablissant la transpiration insensible. L'ipécacuanha convient surtout quand le catarrhe est simple; il est spécialement approprié à la constitution des femmes, des enfans et des vieillards. Ce médicament purge avec une efficacité particulière la muqueuse du nez, des bronches et du poumon. A l'hôpital Saint-Louis, on administre le tartre stibié en lavage aux militaires chez lesquels le catarrhe se complique d'un embarras gastrique. Les purgatifs sont moins favorables que les émétiques; ils pourroient même nuire dans les premiers temps de la maladie, parce qu'ils agissent en sens inverse des mouvemens de la nature, qui se dirige successivement vers les voies supérieures et vers la périphérie cutanée. Il est des catarrhes si légers, qu'on les guérit uniquement par la sobriété, par le repos et par une sage expectation. Dans cette circonstance, on se contente de donner quelques looks béchiques et des potions huileuses, dont il ne faut pas toutefois abuser. Sur le déclin de l'affection, on se trouve mieux d'un léger tonique, ou de quelque tisane diaphorétique; de l'eau de pommes de reinette, de l'infusion de bourrache miellée, d'un punch affoibli, etc. Ces boissons favorisent singulièrement la maturation et la coction du blennothorax. Lorsqu'il y a intensité dans les symptômes, l'opium peut remplir des indications avantageuses. Mais je ne fais aucun cas de tous ces béchiques tant renommés, et surtout de l'*anti-hectique* de Potérius, qui n'a jamais guéri personne. Le quinquina même, si puissant et si énergique contre d'autres maladies, n'est point aussi efficace qu'on l'a prétendu, à moins que le catarrhe

n'ait un caractère périodique très-prononcé. Le soufre, diversement combiné, est certainement préférable. Le célèbre Franklin en usoit pour lui-même avec une sorte de prédilection, comme Daubenton de l'ipécacuanha. On a coutume de prescrire les eaux de Bonnes, celles de Cauterets, en les coupant avec le petit-lait ou avec une décoction mucilagineuse. Je reviens à l'écorce du Pérou, qui peut devenir d'un heureux emploi dans certaines circonstances. Il faut, je pense, y recourir dans le cas où le catarrhe seroit caractérisé par des redoublemens réguliers ou par une marche analogue à celle des fièvres intermittentes. Cabanis rappelle ingénieusement une des propriétés particulières de ce puissant remède, que tous les praticiens doivent retenir. A dose foible, il excite les mouvemens organiques; à dose forte, il les fixe ou les règle. Il est du reste avantageux d'en seconder l'effet par un exercice modéré et des distractions agréables. La saignée est adaptée au traitement du blennothorax inflammatoire. Les vésicatoires doivent être employés lorsque le catarrhe dépend du déplacement du rhumatisme. Au surplus, malgré l'importance de la maladie qui nous occupe, nous ne saurions exposer que d'une manière sommaire et générale les meilleures règles de traitement. Mais, pour des lecteurs judicieux, les méthodes ne valent-elles pas mieux que des formules?

GENRE III.

BLENNENTERIE. Blennenteria.

La blennenterie est un flux catarrhal qui a son siége dans les gros intestins, ainsi que l'examen des cadavres le confirme. Ce n'est que lorsque ce flux a exercé long-temps ses ravages que la portion grêle du tube alimentaire finit par en éprouver les cruelles atteintes. La blennenterie est caractérisée par des déjections réitérées, mais peu abondantes, d'une matière muqueuse, laquelle est presque toujours mêlée de stries de sang. Ces déjections n'ont lieu d'ordinaire qu'avec de vives épreintes et un sentiment continuel de tranchées dans tout le trajet des voies digestives : c'est de ce symptôme que lui est venu le nom de *dysenterie,* qu'on lui donne le plus communément. Il est des auteurs qui ne veulent admettre qu'une seule espèce de blennenterie. Mais pourquoi rejeter des distinctions qui peuvent faciliter la guérison d'une maladie à laquelle tant de victimes sont dévolues? J'ai eu occasion de l'observer sur un grand nombre d'individus rassemblés dans les salles de l'hôpital Saint-Louis. Il m'a paru dès-lors impossible de ne pas reconnoître les espèces que je vais indiquer, et qui ont été si bien vues par mes prédécesseurs :

1ère *Espèce.* La Blennenterie simple. *Blennenteria simplex.* Elle n'est pas aussi rare qu'on l'a prétendu. Si elle ne se montre presque jamais dans les hôpitaux, asiles de l'indigence et du malheur, où tous les maux se mêlent et se compliquent, on la rencontre assez fréquemment dans les pensionnats, dans les colléges et autres établissemens d'éducation qui renferment un grand

nombre de jeunes gens. Elle vient les attaquer aux approches de l'automne, dans le moment où ils commencent à abuser des fruits verts, etc. Dès les premiers jours de l'invasion, les malades perdent leur appétit; cependant ils veulent toujours manger, et se rendent à la table commune. Quelquefois même, si c'est en été, ils éprouvent une soif plus vive que de coutume. La langue est blanche, muqueuse et saburrale; mais le symptôme le plus apparent est une douleur constante autour de l'ombilic; les malades sont surtout tourmentés par des désirs fréquens d'aller à la selle, et se livrent alors à des efforts suivis d'épreintes et d'un ténesme très-douloureux; les évacuations sont en petite quantité, quelquefois sanguinolentes; le sphincter de l'anus est inquiété par une ardeur brûlante et acrimonieuse. Le pouls n'est pas très-fébrile et ne s'élève que par intervalles; mais, après un petit nombre de jours, les tranchées intestinales diminuent sensiblement; les matières excrémentitielles se lient, se moulent, et semblent vouloir se rapprocher de l'état naturel; elles sont rendues avec moins de difficulté; le tube alimentaire devient absolument libre de toute irritation, et l'on voit rentrer dans l'ordre toutes les fonctions de la vie assimilatrice.

2ème *Esp.* La Blennenterie inflammatoire. *Blennenteria inflammatoria.* Il est facile de distinguer cette espèce de la précédente; car le pouls a ici beaucoup de force, de plénitude et de véhémence. Elle ne semble propre qu'aux tempéramens sanguins : c'est la blennenterie des athlètes et de tous les individus doués d'une constitution robuste et vigoureuse. La face est rouge; les yeux sont vivement colorés et injectés; la tête est douloureuse; la langue aride et desséchée; le ventre contracté et aplati; le canal intestinal est en proie aux borborygmes et aux flatulences. La force de la fièvre allume une soif ardente; les malades appètent les acides avec ardeur; ils se plaignent d'un feu qui brûle leurs entrailles; ils ont des épreintes déchirantes qui ne produisent que de petites selles.

3ème *Esp.* La Blennenterie bilieuse. *Blennenteria biliosa.* C'est l'espèce que nous avons le plus observée chez les malades de notre hôpital. Plusieurs d'entre eux arrivoient avec un teint livide et plombé; ils ressentoient au front une douleur tantôt gravative, tantôt perforante; leur langue étoit recouverte d'un enduit jaunâtre; leur haleine exhaloit une odeur fétide; leur bouche étoit empoisonnée par une sensation d'amertume extrême. Souvent, après des nausées plus ou moins fatigantes, ils rejetoient des flots d'une bile verte et poracée; cette humeur débordoit quelquefois à un tel point, qu'elle s'échappoit par les voies inférieures, sans causer ni douleurs ni tranchées; mais bientôt après les épreintes recommençoient; les déjections devenoient plus rares et sanguinolentes; les malades les rendoient avec des frissonnemens convulsifs. Les urines étoient rouges, enflammées et comme brûlantes.

4ème *Esp.* La Blennenterie leucopyrique. *Blennenteria leucopyrica.* La blennenterie prend quelquefois le masque de la leucopyrie ordinaire, affection funeste, dont Rœderer et Wagler ont très-bien parlé. On la reconnoît autant à la lenteur de sa marche qu'à celle de son invasion; la soif est peu vive et l'anorexie absolue; presque toujours il y a une traînée d'aphthes dans le palais, dans l'œsophage, et dans tout le trajet du canal alimentaire. C'est surtout la nuit que les exacerbations se déclarent; le ventre est flatueux et ballonné, souvent tourmenté par des tranchées

qui sont sans aucun résultat; quelquefois pourtant ce sont des matières gluantes, visqueuses, glaireuses, etc. Il est rare que la nature ait assez de forces pour résister avec avantage à une maladie si longue et si énervante. La blennenterie leucopyrique se déclare communément dans les villes assiégées, et spécialement chez les soldats qui ont eu à lutter contre les horreurs de la famine. On n'observe dans cette espèce qu'une sorte de fébricule et des frissons continuels.

5ème *Esp.* La Blennenterie adynamique. *Blennenteria adynamica.* Cette blennenterie est spécialement caractérisée par la prostration du système des forces, par la petitesse et la foiblesse du pouls, par une langue recouverte d'un enduit noirâtre, par la difficulté de la déglutition et la débilité de la voix, par la décomposition des traits de la face et la pesanteur des membres, par des selles sanieuses, involontaires et prodigieusement fétides, par une odeur putride et cadavéreuse qui s'exhale de tout le corps; la peau est sale et comme terreuse; les malades tombent affaissés dans quelque situation qu'on les place. Cette espèce de blennenterie ne se prolonge pas autant que la précédente. Lorsque son issue est funeste et qu'on procède à l'ouverture des cadavres, on trouve souvent la tunique interne des intestins marquée de taches noires et gangreneuses: ces taches se manifestent principalement au colon et au rectum.

6ème *Esp.* La Blennenterie ataxique. *Blennenteria ataxica.* Les symptômes les plus apparens se passent dans le système nerveux. Cette espèce est surtout caractérisée par une extrême anomalie de ces symptômes. Le délire est presque continuel; il y a des soubresauts, des mouvemens convulsifs, une somnolence accablante, aphonie, défaillance, syncope, rigidité tétanique du corps, érections forcées du membre viril, etc.; le pouls est très-irrégulier; il est quelquefois absolument naturel, et néanmoins le malade se trouve dans le plus grand danger. Tout est insidieux dans cette blennenterie; le ventre est souple, et non ballonné; les douleurs intestinales se font à peine sentir, et pourtant la mort arrive; toujours des épreintes et du ténesme; les selles sont aqueuses et filantes comme le frai des grenouilles. Le patient tombe dans un égarement intellectuel qui l'empêche de s'apercevoir de l'état fâcheux où il se trouve.

7ème *Esp.* La Blennenterie encéphalopyrique. *Blennenteria encephalopyrica.* Cette espèce est la plus funeste de toutes; elle règne dans les camps, dans les prisons, dans les hôpitaux, où l'on accumule une grande quantité de malades. Rien n'égale la rapidité avec laquelle son horrible contagion se propage; elle a tous les caractères effrayans de la maladie connue dans ces derniers temps sous le nom de *typhus.* M. Fournier n'a point omis de parler de cette épouvantable complication. On aime à lire ce qu'a écrit sur cet objet le pinceau vigoureux de ce médecin militaire. Lorsque la blennenterie encéphalopyrique se montra à l'hôpital Saint-Louis, elle étoit caractérisée par des éruptions pétéchiales, des hémorrhagies, des vertiges, des étourdissemens, et par une atroce céphalalgie qui serroit les tempes comme un étau. Tous les sens étoient dans un état d'obturation complète ou de stupeur profonde. Les malades ne proféroient aucune plainte; ils étoient en quelque sorte terrassés; un long affaissement les conduisoit par degrés à la mort.

8ème *Esp.* La Blennenterie épidémique. *Blennenteria epidemica.* Il est utile de signaler comme

une espèce particulière la blennenterie épidémique, parce qu'elle se manifeste toujours avec des phénomènes qui sont liés avec la constitution régnante. Telle est l'observation de Sydenham, de Stoll, et de tous les grands maîtres de l'art. N'en doutons pas, il est des circonstances atmosphériques qui sont plus propres que d'autres à exalter le système muqueux du canal alimentaire et à augmenter l'excrétion de cette multitude de cryptes glanduleux dont il est si abondamment pourvu. Cette espèce attaque principalement les pauvres, qui sont à la fois mal vêtus et mal nourris. Les riches trouvent les moyens de s'en garantir, parce qu'ils négligent moins les soins précieux d'une sage hygiène. Elle attaque surtout les enfans qui mangent des fruits verts et une multitude de substances malsaines. Elle est très-fréquente dans les pays où des nuits très-froides succèdent à des jours très-chauds; elle prend toujours un caractère particulier qui lui est donné par la nature des saisons et des lieux où elle se développe.

Tableau de la Blennenterie. Le symptôme capital qui caractérise cette maladie et qui la classe parmi les blennoses, est un besoin à la fois pressant et douloureux de rendre des mucosités excrémentitielles, joint à une difficulté extrême pour obtenir leur expulsion. L'intestin colon éprouve une contraction extraordinaire dans ses fibres longitudinales et circulaires, et le rectum surtout est tourmenté d'un ténesme continuel qui attire vers les régions inférieures les viscères renfermés dans l'abdomen. Ce double phénomène se manifeste communément au début de la blennenterie, et ce n'est que lorsqu'il a disparu entièrement que la situation des malades s'améliore. A la suite de tous ces efforts qui provoquent tant de souffrances, on voit survenir une excrétion de matière blanchâtre et parfois rougie de quelques stries de sang. Nous avons traité à l'hôpital Saint-Louis un grand nombre de soldats atteints d'un flux catarrhal des voies intestinales qui se prolongeoit depuis plusieurs mois. Cette maladie leur étoit survenue après un froid violent et l'emploi d'une très-mauvaise nourriture. Les malades alloient plus de quarante fois à la selle dans l'espace de douze heures, particulièrement la nuit. C'est après les épreintes les plus déchirantes qu'ils rendoient un sang tantôt noirâtre, tantôt rouge ou rutilant et parsemé de flocons membraneux. Ce qu'il y avoit de remarquable, c'est que l'estomac et l'organe hépatique ne participoient en rien au désordre des intestins. L'appétit se conservoit, et leur langue restoit dans un état naturel; mais ensuite la fièvre s'allumoit; les membres étoient brisés et comme accablés d'une fatigue incompréhensible. Les malades, agités par une inquiétude continuelle, ne pouvoient se coucher sur aucun côté dans leur lit, sans éprouver les flatuosités les plus incommodes, et sans être contraints de changer de situation.

La blennenterie se déclare rarement sans être précédée de frissons et sans être accompagnée d'une fièvre qui a plus ou moins d'intensité. Cependant c'est le spasme particulier de la dernière portion du tube alimentaire qui constitue presque toujours son premier symptôme. Quelquefois son invasion est subite; dans d'autres cas, elle s'établit par

degrés insensibles; elle imprime tout-à-coup une foiblesse excessive à tous les membres, et tarit toutes les sources de l'assimilation; souvent elle a peu de violence dans ses symptômes, et les malades n'éprouvent pas même le besoin de se coucher. Lorsque cette affection se montre sous une forme modérée, elle parcourt ses périodes en quelques semaines; mais lorsqu'elle sévit avec fureur, sa durée est de deux et même de trois mois entiers. C'est surtout dans les pays chauds qu'elle éclate et se déploie avec des phénomènes graves et inattendus. Cleghorn, savant praticien de l'île de Minorque, dit avoir vu des malades qui étoient saisis d'une espèce de torsion dans les entrailles, comme si les intestins avoient été noués entre eux. D'autres individus étoient tourmentés par des douleurs qui partageoient le ventre de l'un à l'autre hypocondre, comme si le tube alimentaire eût été taillé par un instrument tranchant. Le mouvement péristaltique est tellement frappé de torpeur, que les déjections fécales demeurent stagnantes et immobiles pendant tout le cours de la blennenterie : aussi, quand la détente s'opère, elles s'échappent sous une forme globuleuse et moulée, qui prouve qu'elles ont séjourné long-temps dans les cellules du colon. Mais comment expliquer les altérations bizarres et variées que prend le mucus des voies intestinales par l'effet prolongé de l'irritation? Certains individus rendent par les selles des matières qui ont un aspect tout-à-fait graisseux; chez d'autres, ces mêmes matières ressemblent à du fromage mou ou à du lait caillé. Dans plusieurs épidémies, les malades rejettent des fragmens membraneux et comme charnus. Les selles des blennentériques n'ont pas toujours la même consistance. Le mucus, excrété avec tant de peine, est d'abord noyé dans un fluide écumeux; mais les déjections deviennent sanieuses à mesure que la maladie fait des progrès; quelquefois elles sont brunes et noirâtres. Un accident assez ordinaire dans les pays humides ou marécageux et dans les villes assiégées, est la quantité innombrable de vers qui se montre avec les excrétions alvines.

Quoique la blennenterie appartienne spécialement aux gros intestins, elle peut néanmoins se propager jusqu'à l'iléon, etc. : c'est alors que la douleur est déchirante autour de l'ombilic; les malades sont affectés de rapports nauséabonds, de vomissemens spasmodiques, de flatulences poignantes. Les tranchées se manifestent alors même qu'il n'y a point de selles à rejeter; mais lorsqu'il survient des évacuations sanguinolentes après les ténesmes les plus violens, on doit juger que le colon et le rectum sont dans une tourmente extraordinaire. Il est impossible que le tissu muqueux intestinal se trouve dans un état d'altération si remarquable sans que la membrane de la gorge et de la bouche ne subisse consécutivement le même sort; les malades éprouvent dans l'intérieur du palais une sensation d'amertume insupportable; ils ont la bouche collante et pâteuse; leur langue est tour à tour humide ou sèche, bilieuse ou muqueuse, blanche

ou noirâtre; elle est tapissée ou plutôt bordée d'une traînée d'aphthes, et quelquefois la peau se recouvre d'une éruption pustuleuse ou miliaire; enfin, dans quelques circonstances, elle est sphacélée par des charbons; c'est surtout sous le ciel brûlant de la zone torride que s'annoncent ces fâcheux exanthèmes. Au surplus, la maladie est toujours proportionnée à l'intensité des causes qui l'ont produite. Notre hôpital a reçu quelques jeunes militaires atteints d'un flux blennentérique qui ne reconnoissoit d'autre cause que l'abus du vin, des spiritueux, ou d'une alimentation trop abondante: aussi la fièvre étoit-elle légère, et l'on jugeoit de l'issue favorable vers laquelle tendoit cette affection par l'état des organes digestifs. Après quelques jours de traitement, les nausées n'avoient plus lieu; on voyoit la langue se nettoyer et l'appétit renaître; la peau devenoit molle et humide, et les malades jouissoient d'un sommeil réparateur.

Lorsque la fièvre blennentérique est continue, ou lorsqu'elle n'offre que des rémissions légères, ses symptômes sont communément suivis d'un grand danger pour les malades. Il faut surtout craindre le pouls qui est petit, fréquent, irrégulier, ainsi que les sueurs froides et partielles. Les déjections lientériques annoncent que les organes de l'assimilation sont frappés d'une altération irréparable. Mais c'est surtout d'après le nombre et la gravité des accidens qu'on doit apprécier le péril qui menace les individus blennentériques. Les ténesmes ont beau s'apaiser; si le corps se couvre de pétéchies, s'il prend une teinte bleuâtre et livide, si quelques parties offrent les tristes signes du prochain développement de la gangrène, comment concevoir de l'espérance! On connoît le calme perfide qui accompagne cet état particulier de dissolution dans l'intérieur du conduit intestinal; mais la plupart des malades que j'ai observés à l'époque des dernières guerres mouroient d'une infiltration universelle; leurs déjections étoient purulentes et ne paroissoient frappées d'aucun des caractères de la digestion. Quelques-uns, avant de succomber, furent long-temps fatigués par un hoquet opiniâtre, qui est un des symptômes les plus fâcheux de la blennenterie ataxique.

Cette déplorable maladie, alors même qu'elle finit d'une manière moins fâcheuse, peut laisser dans le corps vivant l'empreinte durable de ses ravages. Nous avons vu des soldats qui, à la suite de graves blennenteries, conservoient une constipation opiniâtre, qui étoit pour eux un continuel supplice. Ce fait n'a rien qui étonne, quand on songe que les gros intestins reprennent avec une extrême difficulté leur énergie première; l'estomac même reste quelquefois altéré pendant un laps de temps très-considérable. Beaucoup d'individus qui ont été malades en Egypte, ont, pour ainsi dire, perdu la faculté digestive, et sont forcés de recourir journellement aux toniques les plus efficaces. Tel étoit le triste sort d'une vivandière qui venoit fréquemment implorer nos secours à l'hôpital Saint-Louis, et qui présentoit tous les phénomènes d'une dyspepsie

chronique. Depuis dix-neuf mois, elle étoit à la fois martyrisée par le besoin pressant et l'invincible difficulté d'aller à la garde-robe. Elle nous disoit, dans le cours de ses lamentations énergiques, qu'elle avoit le poids d'un boulet sur le rectum. Elle ne dormoit presque jamais, et tous les momens de sa vie étoient employés dans des efforts douloureux pour rendre quelques mucosités sanguinolentes et fétides. Enfin, j'ai vu plusieurs blennentériques qui, quoique frappés par les symptômes les plus graves et le plus manifestement incurables, ne pouvoient se défaire du fardeau de la vie. Ils demeuroient une année entière dans leur lit avec la face cadavéreuse et hippocratique, ayant à peine la faculté de respirer et de se mouvoir. Je suis loin d'avoir terminé le tableau de cette maladie dévastatrice, qui seule fait périr autant de monde que les plus horribles combats. Il me faudroit le pinceau d'Arétée pour décrire avec ses véritables couleurs la première épidémie blennentérique qui se soit offerte à mes regards. Je commençois alors l'étude de ma profession. C'étoit à cette époque si malheureuse de notre histoire, où la nation françoise, victime d'une révolution inouïe qui avoit ébranlé tous les fondemens de la morale publique, se vit soudainement comprimée par le régime affreux d'une terreur universelle. Dans ce temps de calamité, un des plus grands raffinemens de la cruauté des démagogues fut de convertir en prisons les temples, les couvens, les établissemens d'éducation, les hospices, les plus saints asiles de l'humanité indigente, etc. On avoit accumulé dans un hôpital de la province une multitude de citoyens malades qui appartenoient à tous les rangs et à tous les ordres de la société. La blennenterie ne tarda pas à s'établir au milieu de tant d'individus poursuivis par la même infortune, agités par les mêmes craintes. Il n'y a point de paroles pour retracer le saisissement que l'on éprouvoit en contemplant ces malheureux, presque tous menacés d'une condamnation prochaine. Quelle épouvantable perspective ! au dedans la contagion, au-dehors les bourreaux; ceux qui échappoient à l'épidémie étoient réservés pour l'échafaud. Les soins de l'art sembloient ne les rétablir que pour les rendre plus capables de sentir l'horreur du sort qui les attendoit, et c'étoit toujours pour aller au supplice qu'ils quittoient les bras de la charité. Quel tableau plus douloureux que celui que je retrace ! Chaque matin, le médecin en chef, auquel j'étois attaché, se faisoit ouvrir ces salles infectes et confiées à deux gardiens féroces; il ne dictoit ses prescriptions qu'en présence de ces vils suppôts de la plus barbare tyrannie; et, lorsqu'il avoit terminé sa triste visite, on lui demandoit d'une voix terrible combien de victimes pouvoient marcher; souvent même on n'attendoit pas que la maladie eût parcouru ses périodes; et dans une circonstance que ma plume se refuse à décrire, un vieillard vénérable, un magistrat auguste par ses hautes vertus, fut arraché de son lit pour porter sur la place publique sa tête défigurée par les plus longues souffrances. Il falloit satisfaire la rage impatiente d'une multitude de cannibales qui le réclamoient, en faisant retentir l'air d'une chanson dont

le sinistre refrain étoit un cri de mort. Qu'on se représente maintenant les symptômes qui dûrent éclater par tant de causes morales et physiques au sein de ce vaste et inépuisable foyer d'infection : tranchées déchirantes, épreintes mordicantes, ténesme insupportable dans tout le trajet des intestins; déjections muqueuses et blanchâtres, où s'agitoient des monceaux de vers; selles purulentes, ensanglantées, repoussantes par leur extrême fétidité; urines rares, enflammées; constipation énervante, stranguries brûlantes, dureté du ventre, haleine empestée, langue noire, gercée par l'ardeur de la fièvre; céphalalgie stupéfiante, délire, vertiges, convulsions, transports furieux, rire sardonique, vésanies tranquilles, visage prostré; regards tristes et baignés de larmes, où l'image du désespoir étoit empreinte; accablement, morosité, taciturnité, *coma vigil* ou somnolence; pouls anéanti, misérable et vermiculaire; rigidité glaciale de tous les membres; hoquet rebelle et convulsif, éternuemens insolites, pétéchies cutanées, bouffissures ou infiltrations des extrémités inférieures, épanchemens séreux dans la cavité abdominale, face décharnée ou ridée comme celle du cadavre; maigreur effrayante de tout le corps; anorexie absolue, quelquefois appétit vorace; soif inextinguible; apparition réitérée d'une grande quantité d'aphthes, qui redoubloient cette pénible sensation; évanouissemens, défaillances, immobilité cataleptique, membres inertes et fléchis, respiration haletante et suffoquée, tourmens indicibles dans les entrailles, etc.: telle étoit la cohorte des maux qui se déployèrent simultanément ou tour à tour dans ce gouffre dévorateur, creusé par la démence révolutionnaire. Tel fut un des inconcevables résultats de ce triomphe momentané du crime sur la vertu, de cette révolte extraordinaire d'une populace effrénée, qui sema la désolation dans tout l'univers, de cette catastrophe politique dont les désastres ne seront pas de long-temps réparés, et dont le souvenir glace encore d'un profond effroi toutes les âmes sensibles et généreuses.

Causes organiques. Les médecins les plus célèbres ont émis des opinions très-diverses sur la cause organique qui prépare les phénomènes de la blennentérie. Il est superflu de reproduire dans cet ouvrage ce qu'ils ont publié avec tant de diffusion sur cette matière. Les uns la rapportent à une prétendue acrimonie de la bile et des sucs lymphatiques; d'autres accusent l'irritabilité augmentée et l'oscillation des fibres intestinales. Ces derniers surtout s'appuient sur ce que les seuls symptômes essentiels de cette maladie sont les contractions spasmodiques du colon et un ténesme excessif du rectum, etc. Mais depuis des recherches ultérieures plus modernes, personne ne doute aujourd'hui que cette cause ne réside dans une affection catarrhale de la membrane interne du conduit alimentaire, et l'expression de *coryza ventral*, mise en usage par un auteur, est pleine de vérité et de justesse. A la vérité, cette irritation particulière qui exalte la faculté excrétoire des cryptes muqueux, dégénère souvent en véritable

phlegmasie, et dès-lors les déjections, prenant en quelque sorte le caractère du tempérament physique de l'individu et de la constitution régnante, se trouvent alternativement sanguinolentes, bilieuses, purulentes, ichoreuses, noirâtres, gangreneuses, etc. La prédominance lymphatique dispose particulièrement à la blennenterie : de là vient que les femmes y sont plus sujettes que les hommes. Les enfans ne sont point épargnés par cette maladie; mais elle est surtout fatale aux vieillards. La foiblesse et l'épuisement rendent le corps plus accessible à ses atteintes. Enfin, qui ne sait pas que le refoulement de la transpiration insensible est encore une cause matérielle dont l'influence ne sauroit être contestée !

Causes extérieures. Les causes extérieures de la blennenterie sont les mêmes que celles qui tendent à fomenter ou à développer le germe des autres catarrhes ; elle doit donc être fréquemment attribuée aux transitions subites du chaud au froid, et à l'abus des objets hygiéniques. C'est ainsi que l'air offre une source féconde, inépuisable de miasmes capables de porter leur influence délétère sur le tube intestinal; rien de plus funeste, par exemple, que les effluves qui empoisonnent l'atmosphère d'un champ de bataille, lorsque celle-ci a été sanglante. C'est ce qui n'a été que trop prouvé dans les dernières guerres des François. Les exhalaisons des lacs, des étangs, des marais bourbeux, etc., ont ce fâcheux résultat, ainsi que toutes les eaux chargées de substances animales et végétales en putréfaction. Les pathologistes accusent pareillement les nourritures malsaines, les boissons dépravées, surtout l'emploi de la glace fondue, etc. Pendant l'été, les enfans et même les adultes gagnent souvent la blennenterie en mangeant avec excès des fruits acerbes ou qui ne sont point encore parvenus à leur maturité.

Il y a du reste de nouvelles connoissances à acquérir relativement à l'étiologie de cette affection, qui, sous quelques rapports, est encore couverte d'un voile impénétrable. Il faut tenter de nouvelles recherches sur le mucus animal, si l'on veut expliquer d'une manière plausible tous les phénomènes relatifs à la contagion blennentérique. Il est hors de doute que cette humeur excrémentitielle contracte des altérations très-particulières par l'état de maladie, qu'elle acquiert même par une longue dégénération une faculté virulente, et que, réduite en vapeurs par le calorique de l'atmosphère, elle peut porter sur les surfaces membraneuses de ceux qui s'y exposent les propriétés malfaisantes qui la caractérisent. Cette considération explique, ce me semble, pourquoi la blennenterie n'est vraiment contagieuse que dans certaines circonstances.

Traitement curatif. C'est ici que le médecin doit se multiplier en quelque sorte comme les formes de la maladie. Dans la blennenterie simple, la nature fait tout par elle-même ; quelques tisanes mucilagineuses, quelques solutions gommeuses suffisent

pour le traitement. Les eaux d'orange, de pulpe de tamarins, d'orge ou de gruau, d'avoine, le petit-lait, sont les seules boissons dont on fasse usage dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Dans quelques circonstances, on provoque la diaphorèse par une infusion de fleurs de tilleul ou de sureau. Les clystères, administrés avec l'huile d'olive, avec la décoction de fraise de veau, etc., sont particulièrement salutaires. Il est quelquefois utile de recourir à l'ipécacuanha, qui agit sur le système muqueux avec une efficacité particulière. Une heureuse secousse, imprimée à l'estomac, détourne et tempère l'irritation catarrhale qui s'est concentrée sur les gros intestins. On marche ainsi de concert avec la nature, et l'on achève la guérison par quelques doux laxatifs. Pour remplir cette dernière indication, nous adoptons la crème de tartre ou la manne en larmes; d'autres préfèrent la rhubarbe; quelques médecins prodiguent à tort les corroborans, qui ne sauroient réussir que dans la blennenterie chronique. Le simarouba est loin d'avoir les vertus médicinales qu'on lui attribue. On a préconisé l'opium comme un remède infaillible; mais je suis de l'avis de Zimmermann; cette substance ne convient point dans le début de l'affection : elle pourroit comprimer les mouvemens d'une réaction conservatrice. On pratique des fomentations sur le ventre; on plonge quelquefois le malade dans un bain chaud. Jusqu'ici je n'ai parlé que du traitement qui convient à la blennenterie simple; mais il importe de fortifier les moyens curatifs selon la gravité des complications. Il faut pratiquer la saignée, si la blennenterie est de nature inflammatoire : tel est l'avis de Sydenham, d'Hoffmann, de Pringle, et de Pierre Frank, l'un des oracles de la médecine moderne. C'est par le secours des vésicatoires et du quinquina qu'on cherche à triompher de la blennenterie adynamique, etc. L'écorce du Pérou doit surtout être employée pour combattre les flux de ventre qui se prolongent long-temps et déterminent une grande foiblesse, particulièrement chez les individus affoiblis par l'âge et par la misère. Cleghorn, praticien d'une grande sagacité, usoit spécialement de cette écorce pour combattre les blennenteries qui avoient des périodes réglées; toutes les fois, par exemple, que les tranchées s'exaspéroient d'une manière régulière, tous les jours, ou de deux jours l'un, etc. A l'hôpital Saint-Louis, nous avions recours aux infusions de camomille et de petite centaurée, à la décoction de gentiane, que l'on mêloit avec du vin.

La convalescence des blennentériques, lorsque les symptômes ont été graves, mérite des soins tout particuliers; car aucune maladie ne laisse des traces aussi profondes d'affoiblissement dans l'économie animale; c'est surtout le régime qu'il faut surveiller : les rechutes entraînent le plus grand danger; et j'en ai observé une qui devint mortelle à l'issue d'un repas trop copieux. Ainsi donc, les individus qui ont eu le bonheur d'échapper à l'épidémie, doivent chercher à rétablir leurs forces par degrés, pour ainsi dire, insensibles. Ils prendront d'abord quelques bouillons légers, à diverses heures de

la journée; ils pourront aussi fortifier leur estomac par quelques cuillerées d'un vin doux et peu capiteux; ils éviteront soigneusement l'action du froid, et feront néanmoins un exercice modéré en voiture ou à cheval, etc. Il sera utile qu'ils continuent l'emploi des lavemens, lesquels doivent être aussi doux que possible. Rien, en pareil cas, ne sauroit remplacer le lait, l'huile d'amandes douces, ou un jaune d'œuf battu dans de l'eau gommée. Ce n'est qu'à l'époque où les organes gastriques auront récupéré toute leur énergie qu'ils reprendront la somme accoutumée d'alimens dont ils usoient avant d'être malades. Il ne faut pas oublier les eaux thermales ferrugineuses, très-favorables pour rétablir le ton dans le système général des entrailles. Au surplus, je me borne à ces vues succinctes et générales. Il en est des médecins comme des militaires, qui n'apprennent leur métier que sur le champ des combats. C'est au sein même des épidémies que notre esprit doit se pénétrer d'une multitude de règles de conduite que l'expérience seule peut suggérer.

GENRE IV.

BLENNURIE. Blennuria.

Ce catarrhe s'observe très-fréquemment à l'hôpital Saint-Louis. Il fait le supplice des malheureux vieillards qui viennent y réclamer quelques derniers soins. Etablissons ses principales espèces :

1ère *Espèce*. La Blennurie simple. *Blennuria simplex*. Cette espèce de blennurie se déclare quelquefois spontanément. Ses principaux symptômes sont des envies d'uriner qui se renouvellent à tous les instans, et des douleurs qui fusent le long du périnée. C'est surtout lorsque le dernier jet de l'urine est fini que les douleurs redoublent; la marche contribue beaucoup à les accroître.

2ème *Esp*. La Blennurie calculeuse. *Blennuria lithica*. Si le catarrhe provient de la présence du calcul, les symptômes sont consécutifs. La vessie est d'abord atteinte d'une légère irritation qui se propage le long du canal de l'urèthre; le malade y ressent un prurit incommode, qui se convertit en une véritable douleur dès qu'il veut uriner. Il faut aussi remarquer que, lorsqu'il existe une pierre dans l'intérieur de la vessie, la station devient pénible, et que l'urine est presque toujours sanguinolente. Selon la remarque de Celse, les femmes éprouvent des démangeaisons aux grandes lèvres. Cette espèce finit souvent par faire tomber l'organe vésical dans un état d'inertie absolue.

3ème *Esp*. La Blennurie arthritique. *Blennuria arthritica*. L'urine des goutteux contient souvent des filamens muqueux; quelquefois même l'excrétion de ces filamens alterne avec les paroxysmes : ces filamens se mêlent avec un sédiment rouge et briqueté; cette même excrétion se supprime à l'approche des paroxysmes, et *vice versâ*. L'observation la plus vulgaire suffit pour montrer des cas analogues.

4ème *Esp.* La Blennurie syphilitique. *Blennuria syphilitica.* Elle attaque ceux qui ont éprouvé de fréquentes blennuréthries; celles surtout qui ont laissé après elles des écoulemens chroniques, séreux, et qui persistent avec une opiniâtreté extrême. Cette espèce est très-fréquente dans les grandes villes; c'est la maladie par laquelle une multitude de vieillards expient les excès qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie trop dissipée et trop orageuse.

Tableau de la Blennurie. Cette maladie s'annonce communément par des douleurs plus ou moins vives dans l'intérieur de la vessie. Ces douleurs se propagent le long du canal de l'urèthre jusqu'à l'extrémité du gland; souvent même ces douleurs se font sentir sur le trajet des uretères ou dans la région des lombes. Le malade éprouve à chaque instant le besoin d'uriner, et cette excrétion ne s'accomplit qu'avec des épreintes et des souffrances infinies. Le pouls est dur et fréquent; la langue sèche, et la peau parfois aride et brûlante. On remarque une espèce de tuméfaction à l'hypogastre, au pubis et au périnée. Il y a des anxiétés générales dans tous les membres et un refroidissement sensible dans les extrémités. Les catarrheux ne peuvent se tenir debout; ils s'asseyent constamment sur le bord de leur chaise. L'urine qui s'échappe est en petite quantité; dans le principe, la mucosité qui se trouve mêlée avec ce liquide excrémentitiel est si peu abondante, qu'elle est à peine aperçue; mais, à mesure que le catarrhe marche, la matière devient plus épaisse, et c'est alors qu'elle se sépare et tombe au fond du vase. Cette matière est susceptible de divers degrés de corruption. C'est ainsi, par exemple, que, lorsqu'il y a paralysie de l'organe vésical, elle contracte une odeur ammoniacale et tellement fétide, que l'odorat peut à peine la supporter. Les symptômes de la blennurie reviennent par accès, avec un redoublement le soir, comme ceux du blennothorax; ils sont séparés par des intervalles plus ou moins longs : pendant ces intervalles, on diroit que le malade jouit d'une santé parfaite. Ses urines ressemblent à celles d'une personne saine; on n'y aperçoit que quelques filamens muqueux. Cependant les forces digestives languissent; le patient maigrit, et tombe en consomption. Cet état de marasme s'effectue avec plus ou moins de lenteur. Il peut y avoir des paroxysmes très violens, et pendant lesquels la nature ne suit aucun ordre ; il survient alors des douleurs très-intenses, et le mucus vésical est plus tenace et plus glutineux. La blennurie est une affection qui se prolonge plus ou moins long-temps, selon ses complications et le genre de vie des individus. Je ne dois pas surtout négliger de tenir compte d'un phénomène qui s'observe lorsqu'elle a fait des progrès considérables : c'est celui d'une soif excessive qui tourmente les malades à tous les instans du jour. C'est à ce degré de la maladie que l'irritation se propage manifestement dans tout le système muqueux; il survient des insomnies, des agitations, des strangurics, un prurit insupportable aux parties génitales. Le danger est de jour en jour plus imminent.

J'ai reeueilli un grand nombre de faits relatifs à la blennurie dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. En voiei un qui représente fidèlement ee genre d'affection. *Première observation.* Un individu, âgé d'environ cinquante ans, quoique ayant la taille et l'air de la force, étoit néanmoins d'un tempérament très-délieat, et ses nerfs étoient très-irritables. Dès son enfanee, il avoit été sujet à un point de eôté au-dessous des eôtes, qui se manifestoit à eertaines époques, et qui lui donnoit la fièvre et le délire. A la suite des aeeès de ce mal, ses urines paroissoient extraordinairement chargées; mais elles n'étoient pas eneore sédimenteuses. Dans ees derniers temps, il fut atteint d'un besoin fréquent d'uriner : ee besoin devenoit beaueoup plus ineommode depuis quelques mois; il survenoit en même temps un éeoulement d'humeur muqueuse, teignant son linge d'un blane sale. Cet éeoulement étoit devenu habituel. Toutes les fois qu'il venoit d'uriner, il ressentoit dans la verge et dans le canal de l'urèthre des picotemens insupportables ; il y portoit sans cesse la main pour se procurer quelque soulagement. Le patient ne savoit quelle position prendre pour diminuer les spasmes qui le faisoient eruellement souffrir le soir, et surtout pendant la nuit. Son état étoit moins pénible lorsqu'il se trouvoit dans le bain; mais aussitôt qu'il en sortoit les élaneemens reeommençoient. Les douleurs qu'il éprouvoit la nuit étoient surtout intolérables; il croyoit avoir un fer rouge dans tout le trajet du eanal; à toutes les minutes, il se voyoit contraint de quitter son lit pour uriner; il pressoit la verge de toutes ses forees pour que l'évaeuation fût complète, paree que l'organe vésieal avoit totalement perdu son énergie et son ressort, et sembloit comme surchargé sous le poids d'une matière glaireuse. *Deuxième observation.* Voiei un cas de blennurie survenu à la suite de l'opération de la pierre: Nicolas Guyot, âgé de vingt-huit ans, fut soumis à la taille, à l'hôpital de la Charité. L'opération fut longue et laborieuse; il fallut réitérer plusieurs fois l'introduetion des tenettes pour extraire un ealeul volumineux, qui se brisa en plusieurs moreeaux. Il survint une hémorrhagie considérable, que le seul tamponnement put arrêter. La eieatrisation de la plaie se fit attendre six semaines; enfin elle eut lieu, et l'urine reprit son eours par les voies ordinaires; mais son éjeetion, toujours diffieile, occasionnoit des douleurs dans la région de la vessie, le long du périnée et du eanal de l'urèthre. Les mueosités que rendoit le malade étoient grises et un peu sanguinolentes; elles répandoient une odeur fétide. Après bien des tentatives infruetueuses pour guérir, Guyot est venu se ranger parmi les ineurables qu'il faut envoyer à Bieêtre. *Troisième observation.* Voiei un fait eurieux qui prouve l'alternation de la blennurie avee la goutte. Un vieux sybarite, qui se livroit avec immodération aux plaisirs de la table, étoit fort inquiet sur une urine muqueuse et sanguinolente, qu'il rendoit depuis un mois avee un sentiment de vive ardeur dans tout le trajet du canal de l'urèthre. A mesure que le mal eroissoit, la douleur et les euissons devinrent si eonsidérables, qu'il en avoit des sueurs

froides et visqueuses. Toutes ses nuits se passoient dans des insomnies désolantes. Son désespoir alloit toujours croissant, lorsqu'un jour un fort accès de goutte lui survint; dès-lors le sédiment de l'urine diminua d'une manière sensible. Il sembloit que la matière arthritique eût quitté la vessie pour se porter aux extrémités. *Quatrième observation.* Je connois un autre goutteux qui a des accès de blennurie très-extraordinaires. Il y a environ dix-huit mois qu'une envie d'uriner le saisit avec une légère cuisson; deux minutes après, il rendit des flocons de glaires avec un peu de sang. Depuis ce temps, les accidens se renouvellent par intervalles. Lorsque l'accès est fini, le patient se trouve à merveille. L'urine qu'il rend tache fortement le linge, les carreaux de l'appartement, la terre, et lorsqu'elle a reposé une ou deux heures dans un vase, elle est fétide et ressemble à du blanc d'œuf. L'accès le saisit subitement; il faut alors qu'il urine de suite: aucun besoin n'est plus impérieux; il s'imagine avoir la fièvre dans la verge. L'individu est d'une constitution très-nerveuse; il éprouve un malaise dans tout le corps, des vertiges dans la tête, des battemens de cœur effroyables, etc.

Causes organiques. La blennurie est souvent la suite d'une phlegmasie qui s'est déclarée dans l'appareil urinaire. Une congestion sanguine dans les reins, une irritation spasmodique de ces mêmes organes, la présence d'un calcul trop volumineux, une évacuation habituelle supprimée, etc., peuvent donner lieu à tous les phénomènes d'une affection catarrhale. Les uretères sont également sujets à l'inflammation, à l'ulcération, par les mêmes causes, et surtout par le long séjour des graviers. La vessie, dans quelques circonstances, est singulièrement blessée par le contact des concrétions lapidiformes et d'une urine devenue trop acrimonieuse. Mais ce sont surtout les métastases morbifiques qui jouent un très-grand rôle dans la production des diverses blennuries. Nous avons vu à l'hôpital Saint-Louis une jeune femme qui fut atteinte d'un catarrhe aigu de la vessie après une prompte rétrocession d'une dartre squammeuse humide qui s'étendoit sur tout le bas-ventre. Elle étoit saisie d'une envie fréquente et douloureuse d'uriner à tous les instans du jour et de la nuit. Cette affection dura deux mois, et fut puissamment combattue par les boissons délayantes, par les fomentations émollientes sur l'hypogastre et le périnée. On connoît les effets journaliers de la goutte, du rhumatisme, etc. Il ne faut pas perdre de vue que les intestins phlogosés peuvent agir par contiguité sur la vessie et la disposer à toutes les atteintes de la blennurie.

Causes extérieures. Nous voyons journellement à l'hôpital Saint-Louis des blennuries qui ont été produites par l'abus des liqueurs spiritueuses, par l'emploi de la bière, du cidre, ou autres boissons analogues, par l'ingestion de substances âcres ou salées, etc.; l'abus du coït, des fatigues excessives, rendent l'urine acrimonieuse et mordicante, laquelle peut augmenter la sécrétion des glandes muqueuses, etc. Les intempéries de

l'atmosphère, le froid excessif, peuvent agir ici, comme pour tous les autres catarrhes, chez les individus dont le système muqueux est plus ou moins susceptible.

Traitement curatif. C'est déjà un triomphe pour l'art que de parvenir à calmer les symptômes d'une maladie aussi cruelle. En général, il faut varier ses moyens de curation selon l'espèce de blennurie que l'on doit combattre. Si le catarrhe est simple ou de nature inflammatoire, il faut administrer des boissons mucilagineuses, imposer une diète convenable, user des sangsues ou de la saignée, pratiquer des fomentations chaudes sur l'hypogastre et sur le périnée, user aussi des embrocations huileuses, administrer de doux lavemens, soumettre le malade à la vapeur de l'eau tiède, etc. Si la blennurie dépend de la répercussion d'une humeur herpétique ou arthritique, on met au premier rang les vésicatoires, les sinapismes et les cautères, etc. S'il y a eu suppression de la transpiration insensible, ce sont des frictions sèches avec des flanelles qui sont spécialement convenables; en même temps le malade a recours à quelques légers diaphorétiques. Dans la blennurie chronique, les toniques sont souvent mêlés aux adoucissans. Il est des eaux minérales qui ont acquis une sorte de réputation pour le traitement de ce genre de maladie. Feu M. Thouvenel vantoit beaucoup les eaux de Contrexeville, et dans ses entretiens citoit souvent des cures intéressantes. Il en est qui donnent la préférence aux eaux de Bussang. L'expérience a-t-elle confirmé tous les éloges pompeux prodigués à l'*uva-ursi*? Je ne le pense pas; et les progrès de la science ne permettent guère de croire aux prétendus spécifiques qui sont l'unique ressource des médicastres. Toutefois, en pharmacie, les substances désignées sous le nom de *baumes* paroissent jouir d'une faculté incontestable pour arrêter les flux muqueux devenus habituels ou opiniâtres. M. Jourda, dans une thèse qu'il a soutenue pour obtenir le doctorat, rapporte un cas extraordinaire de catarrhe vésical où il s'opéra une rupture de cet organe, par l'effet d'une accumulation d'urine que le malade n'avoit pu rendre. Le cathétérisme fut d'abord employé avec un succès inattendu pour assurer le cours du liquide excrémentitiel. Après avoir remédié par ce moyen mécanique à un accident de nature aussi fâcheuse, M. Jourda guérit la blennurie par l'emploi réitéré d'une potion balsamique, dont je dois redire la formule? On mêloit quatre onces d'émulsion d'amandes douces avec deux gros de mucilage de gomme arabique, une once de baume de Copahu, une once de sirop d'althéa, et deux gros d'eau de fleur d'orange. Le malade prenoit trois fois le jour une petite cuillerée de cette préparation, et buvoit par-dessus un verre d'une tisane apéritive ou mucilagineuse. Il y avoit à peine trois jours qu'il faisoit usage du remède, que le flux catarrhal étoit déjà singulièrement diminué; le dixième jour, il n'existoit aucun vestige de cette maladie; et le rétablissement fut si complet, que deux ans après il n'y avoit point eu de récidive.

GENRE V.

BLENNURÉTHRIE. Blennurethria.

Il seroit, je pense, difficile d'adopter une dénomination qui convînt davantage à ce genre de catarrhe, puisqu'il est le résultat d'une irritation provoquée à la surface interne de l'urèthre. Cette irritation augmente la sécrétion naturelle qui s'y forme, et constitue un flux plus ou moins abondant de mucosité. Tantôt ce flux est simple et benin; tantôt il est virulent et contagieux :

1ère *Espèce*. La Blennuréthrie simple. *Blennurethria simplex.* Dans cette espèce, le mucus se sépare en plus ou moins grande quantité des cryptes glanduleux qui tapissent la membrane interne de l'urèthre, mais avec des symptômes peu importans. Ce catarrhe est en général peu durable : trois jours lui suffisent pour accomplir ses périodes. La matière qui s'écoule, d'abord claire et diaphane, ensuite jaune et plus épaisse, ne manifeste aucune propriété contagieuse.

2ème *Esp.* La Blennuréthrie virulente. *Blennurethria virulenta.* Ce catarrhe uréthral diffère du précédent par la durée et par la gravité de ses symptômes, ainsi que par son caractère contagieux; mais nous n'avons point de signes extérieurs qui puissent faire distinguer d'une manière rigoureuse et précise le mucus virulent de celui qui ne l'est pas. Sa couleur est néanmoins d'un jaune plus verdâtre; son excrétion s'effectue d'ailleurs avec des épreintes et une chaleur brûlante qui se fait sentir dans tout le trajet du conduit urinaire.

Tableau de la Blennuréthrie. Ce catarrhe se manifeste ordinairement par un prurit plus ou moins incommode, dont le siége est à l'extrémité du gland. Bientôt on aperçoit à l'orifice de l'urèthre une goutte de mucus qu'il est facile d'exprimer, mais qui ne tarde pas à se reproduire. Pendant que le malade rend son urine, il éprouve un chatouillement douloureux le long du canal, surtout lorsqu'il est arrivé au dernier jet de ce liquide: de là vient qu'il prend diverses positions pour se soulager. Les symptômes ne tardent pas à devenir plus graves ; la matière muqueuse est plus abondante et plus épaisse; sa couleur est d'un jaune verdâtre; elle est souvent teinte de sang, comme dans la blennenterie; elle adhère avec beaucoup de force au linge qu'elle tache. Les douleurs augmentent; le membre viril se gonfle, et ses érections multipliées déterminent d'affreuses insomnies. Lorsque la blennuréthrie a marché toujours en croissant pendant l'espace de huit ou dix jours, les symptômes ne tardent pas à se mitiger; les irritations vénériennes se calment; le mucus blanchit, et son écoulement se modère. Ainsi marche le catarrhe simple de l'urèthre; et lorsqu'il s'est ainsi guéri par les seuls efforts de la nature, si on observe les lois du régime, la récidive n'est point à craindre.

Mais le développement de la blennuréthrie n'est pas toujours aussi régulier; les symptômes de ce flux ne suivent quelquefois aucun ordre; ils sévissent avec plus ou moins d'intensité, et présentent, dans quelques circonstances, des phénomènes très-variables : tantôt c'est l'écoulement, tantôt c'est l'ardeur d'urine, qu'on voit se manifester comme les premiers accidens de la maladie. Quelquefois, mais très-rarement, la blennuréthrie débute par des érections nocturnes; elle est souvent accompagnée du phimosis, du paraphimosis, de la tuméfaction des glandes de l'aine, du gonflement des testicules, de tumeurs au périnée, qui peuvent tourner à suppuration. Les malades éprouvent par intervalles une constriction et une sorte de courbure le long de la verge, qui donne la sensation d'une corde qu'on auroit enfoncée dans l'intérieur du canal. La strangurie peut se prolonger pendant un temps plus ou moins considérable. Mais le symptôme consécutif le plus ordinaire, et qui est souvent le résultat d'une méthode curative mal dirigée, est un écoulement permanent par l'urèthre d'une humeur claire, séreuse, qui n'est autre chose que la matière du flux primitif devenu plus limpide : ce flux résiste quelquefois pendant plusieurs années aux secours de l'art; il est susceptible de s'accroître par les erreurs du régime, par l'abus du coït, par de violens exercices, par des veilles ou des travaux excessifs; le moindre excès de boisson peut le rendre sanguinolent. Enfin les suites de la blennuréthrie sont quelquefois si opiniâtres, qu'elles se font sentir pendant tout le reste de la vie, surtout s'il s'est formé des rétrécissemens ou des caroncules dans l'intérieur du méat urinaire.

Causes organiques. La cause organique de la blennuréthrie est le plus souvent un levain syphilitique, qui réside et qui a vieilli plus ou moins long-temps dans l'économie animale. C'est à tort qu'on a prétendu qu'elle étoit le résultat d'une ulcération primitive. Hunter a prouvé le contraire. Une observation singulière, et qui mérite l'attention des gens de l'art, c'est qu'il existe certains individus qui sont plus sujets que d'autres à contracter le flux dont il s'agit. Il en est d'autres dont les membranes muqueuses sont absolument inaccessibles aux atteintes de ce virus. Il y avoit à Paris un fameux débauché qui passoit sa vie avec les filles du Palais-Royal, et qui s'exposoit impunément à toutes les infections. La goutte, les scrophules, les dartres, etc., peuvent produire le catarrhe uréthral. C'est un fait qu'aucun praticien n'ignore.

Causes extérieures. La blennuréthrie simple doit communément son origine au froid, aux intempéries atmosphériques, à l'abus de la bière, du cidre, ou autres boissons fermentées; mais la blennuréthrie virulente résulte d'un levain transmis par autrui, qui stimule, irrite le canal des urines, et détermine ainsi la phlogose de la membrane qui le tapisse. Il en provient un écoulement, un véritable catarrhe, qui ne diffère que par le siége du blennothorax ou de la blennenterie. Il est du reste, comme

je l'ai dit plus haut, très-difficile de distinguer la vraie blennuréthrie virulente des autres écoulemens de même nature qui ont lieu par la surface sécrétoire de l'urèthre. Nous venons en effet de remarquer que souvent cette contagion doit son origine à d'autres genres de maladie. Un pareil phénomène offre un vaste champ de recherches aux pathologistes. On peut faire une foule d'expériences relativement aux divers virus. On peut demander et chercher, par exemple, à déterminer si, pendant que la blennuréthrie subsiste encore, l'homme est susceptible de contracter une seconde infection, etc. Il est d'autres problèmes non moins curieux à résoudre.

Traitement curatif. Lorsque la blennuréthrie est simple et qu'elle ne tire sa source que des écarts du régime, il suffit de la diète et de la méthode antiphlogistique pour la guérir. Elle se dissipe communément en quelques jours et par le seul emploi de tisanes mucilagineuses et adoucissantes. Mais il en est tout autrement quand le flux est de nature grave et contagieuse. La première indication que l'on suit, est celle qui consiste à neutraliser le virus avant que ses effets se manifestent. Nous devons cette méthode aux Anglois. La plupart ont recours, pour atteindre ce but, aux injections préparées avec le muriate de mercure suroxidé. Chaque once de la liqueur que l'on emploie en contient un grain. D'autres se servent d'une légère dissolution de potasse de soude ou de chaux. J'ai vu le sulfate de zinc et l'acétate de plomb étouffer avec une célérité inconcevable tout germe d'infection. Je suppose néanmoins que l'homme de l'art ne soit consulté que lorsque les phénomènes de la blennuréthrie se trouvent déjà en pleine activité; on se hâte alors d'apaiser les accidens inflammatoires par la phlébotomie ; on peut même dégorger localement les vaisseaux par l'application des sangsues au périnée et le long de la verge, surtout s'il y a paraphimosis. On administre tous les diurétiques doux. La gomme arabique et le sel de nitre sont donnés dans le petit-lait, dans l'eau de graine de lin ou de guimauve, etc. On emploie beaucoup à Paris la tisane de racine de fraisier, édulcorée avec le sirop de nymphéa. Les opiacés viennent calmer les ardeurs et les insomnies de la nuit. Les fomentations tiennent le premier rang parmi les topiques. On immerge le pénis dans des mucilages ; on administre des bains et des demi-bains chauds. Le malade doit garder le repos et se priver de tous les alimens assaisonnés, etc. Lorsque la blennuréthrie est tenace et qu'elle dégénère en flux chronique, on fait usage du baume de Copahu et des réfrigérans. Les suites du catarrhe uréthral sont incalculables. Qui n'a pas entendu parler de la nécessité des bougies pour vaincre les rétrécissemens qu'il occasionne ! Les chirurgiens modernes ont singulièrement perfectionné ce moyen salutaire de guérison.

GENRE VI.

BLENNÉLYTRIE. Blennelytria.

La blennélytrie, ou catarrhe vaginal chez les femmes, est un genre qui se divise manifestement en deux espèces, comme la blennuréthrie chez les hommes :

1ère *Espèce.* La Blennélytrie simple. *Blennelytria simplex.* Ce catarrhe est le plus fréquent auquel la femme se trouve assujettie par sa propre constitution organique. Il est devenu tellement habituel dans les grandes villes, qu'on le regarde à peine comme une légère indisposition. On doit même présumer que, dans beaucoup de cas, il est salutaire, et sert en quelque sorte d'émonctoire à une multitude de maladies. Cependant, si ce catarrhe est grave, il s'accompagne de quelques symptômes plus ou moins fâcheux, qui seront décrits dans le tableau du genre.

2ème *Esp.* La Blennélytrie virulente. *Blennelytria virulenta.* On nomme ainsi celle dont le caractère spécial est de se communiquer par le coït. En général, elle n'existe que dans le vagin. Mais elle ne tarde pas à s'étendre par sympathie de contiguité jusqu'aux grandes et petites lèvres, jusqu'au méat urinaire, etc. Souvent l'exsudation muqueuse est à peine apparente, et pourtant l'infection se communique avec une égale facilité.

Tableau de la Blennélytrie. La marche de ce catarrhe est en général fort irrégulière. Il est communément précédé par un sentiment de chaleur et de pesanteur à l'hypogastre, et même dans les lombes; par des mouvemens fébriles qui s'exaspèrent vers le soir; les malades éprouvent des lassitudes, des langueurs d'estomac, des douleurs vagues dans les articulations, et qui se font quelquefois sentir dans la région inguinale, sur le trajet des cuisses et à l'os sacrum; il y a quelquefois constriction spasmodique au vagin et à l'utérus. Le flux qui se manifeste amène bientôt la diminution notable des symptômes, qui finissent par disparoître complètement. Ce flux a beaucoup de rapport avec celui qui se manifeste dans le blennothorax, lequel devient aussi chronique, et peut se perpétuer par l'effet de l'habitude. Lorsque la blennélytrie est ancienne, elle s'exprime en quelque sorte sur le visage par des signes qui décèlent son existence; il survient de la pâleur et de la bouffissure; les yeux sont environnés d'un cercle bleuâtre et comme plombé. La matière du catarrhe vaginal varie infiniment quant à sa couleur, quant à sa consistance et à sa quantité; elle est quelquefois incolore, et produit sur le linge l'effet de la liqueur séminale de l'homme; dans d'autres cas, elle est jaune et d'une nuance verdâtre. Tantôt elle est claire comme l'eau pure ou le sérum du lait; tantôt elle a l'épaisseur et la ténacité d'une dissolution gommeuse. Il n'est pas rare de la voir s'écouler avec une abondance prodigieuse, traverser les linges et les vêtemens, surtout pendant la saison de l'hiver. Nous pourrions rappeler ici l'observation d'un jeune fille de treize

ans, pour laquelle on avoit consulté plusieurs médecins de la capitale. Cette intéressante personne rendoit à chaque instant par le vagin une matière comme laiteuse, qui étoit en si grande quantité, qu'on pouvoit en remplir des verres, des bouteilles et des bassins, etc. Cet écoulement étoit sujet à de légères intermittences; il s'annonçoit par des souffrances assez vives dans les parties génitales, et par un malaise général qui se propageoit principalement le long de la colonne épinière et dans toute la capacité du bassin. L'humeur excrémentitielle analysée présentoit un principe caséeux.

La blennélytrie virulente produit chez les femmes des accidens moins fâcheux que chez les hommes, sans doute parce qu'il y a en quelque sorte plus de simplicité dans la conformation des organes générateurs, et que les progrès de l'inflammation, se déployant sur une plus grande surface, y produisent moins d'étranglement dans le système capillaire, etc. Toutefois les femmes qui en sont attaquées éprouvent de fortes démangeaisons à l'orifice du vagin et dans l'intérieur de ce canal, des envies fréquentes de rendre les urines, et, pendant cet acte, des cuissons brûlantes dans l'urèthre, des douleurs vagues au pubis et dans toute la région lombaire; les approches du coït sont excessivement douloureuses. Par l'accroissement de l'irritation spécifique, la matière de l'écoulement devient successivement jaune et verdâtre, après avoir été blanche et diaphane : c'est alors surtout que les grandes lèvres subissent une tuméfaction considérable ; les malades souffrent surtout lorsqu'elles sont assises. La blennélytrie virulente est, comme tous les autres flux de l'économie animale, précédée par des frissons plus ou moins prolongés. Lorsqu'elle est devenue chronique, ce n'est que par la propriété funeste qu'elle a de se communiquer qu'on peut la distinguer du catarrhe vaginal ordinaire, désigné sous le nom de *flueurs blanches.* On assure que cette cruelle contagion fut apportée pour la première fois à Otaïti par le vaisseau de M. de Bougainville. Qu'on juge du sentiment d'horreur que dûrent éprouver les femmes charmantes de cette île pour des hommes qui avoient abusé de leur confiance et de leur crédulité; qu'on se représente le désespoir de celles qui expièrent leurs premières caresses par des souffrances jusqu'alors inconnues, et par mille dégoûts qu'on n'ose dire ! A quoi donc nous sert d'avoir perfectionné le sens de l'amour en lui donnant plus d'activité et plus d'étendue, en le compliquant de tous les plaisirs d'une imagination désordonnée ? Les animaux ne sont-ils pas plus heureux sous la loi commune de la nature ?

Causes organiques. La première cause organique de la blennélytrie est sans contredit le tempérament. La blennélytrie ordinaire attaque surtout les personnes à fibres lâches, gonflées par un abondant tissu cellulaire, ou par une sérosité superflue. C'est principalement l'âge adulte qui semble favorable au développement de cette affection. On la rencontre néanmoins chez de très-jeunes filles ; on voit même des enfans qui l'apportent

héréditairement en venant au monde. Les affections cachectiques, dont les variétés sont infinies, disposent plus ou moins à la blennélytrie, selon leur gravité. Dans ce nombre il faut surtout compter la syphilis, les scrophules, la chlorose, les squirrhes, les cancers, etc. Le catarrhe vaginal se manifeste souvent à la suite d'une crise goutteuse ou rhumatismale. Il y a une susceptibilité organique qui dispose plus particulièrement aux atteintes de la blennélytrie virulente. Témoin cet homme de mauvaise vie, qui communiquoit toujours cette maladie à ses maîtresses, sans jamais la donner à son épouse.

Causes extérieures. Les causes qui viennent du dehors sont l'air humide et froid, le changement des saisons, les alimens indigestes et de nature aqueuse, les excès de la boisson, l'usage des liqueurs, l'abus des viandes épicées, les jouissances immodérées des sens, les titillations continuelles du vagin, le chagrin, la frayeur, la crainte, etc. Les femmes qui abusent des chaufferettes y sont sujettes, etc. Quant à la blennélytrie virulente; elle est toujours le résultat d'un rapprochement impur, et je ne pense pas qu'elle ait pu jamais se manifester d'une manière spontanée.

Traitement curatif. Les moyens que l'on emploie pour la guérison de la blennélytrie sont toujours dans un rapport direct avec les causes qui la fomentent. Comme ce flux est presque toujours de nature asthénique, comme il n'est caractérisé par aucun symptôme inflammatoire, et qu'il est presque toujours accompagné d'un état de langueur manifeste, etc., les toniques sont principalement indiqués : ces toniques se prennent d'ordinaire dans la classe des amers et des ferrugineux. Les malades font usage avec succès du vin d'absinthe et du vin chalybé. L'infusion de fleurs d'orties blanches, de sommités de petite centaurée, est fort accréditée dans nos hospices, etc. Les émétiques paroissent d'autant plus utiles, que la blennélytrie a souvent cédé à un vomissement spontané, selon la remarque des pathologistes. L'expérience a d'ailleurs prononcé en faveur de ce moyen, et on s'est particulièrement servi de l'ipécacuanha avec avantage. Les cathartiques sont médiocrement utiles. Les vésicatoires, les cautères, peuvent produire d'heureuses diversions dans les flux vaginaux que favorise un vice goutteux ou un levain rhumatismal. Les injections vineuses et aromatiques trouvent aussi leur emploi.

Il n'est point de spécifique contre la blennélytrie virulente : elle se guériroit d'elle-même; mais l'art peut fournir des secours qui abrègent sa marche et tempèrent ses accidens. Il importe d'apaiser d'abord l'orgasme de la contagion inflammatoire; on y parvient par la diète, par des boissons douces et rafraîchissantes. L'activité du virus dépend presque toujours de l'irritabilité du système; il agit avec peu d'énergie sur des organes qui réagissent foiblement. On diroit d'ailleurs qu'il se lasse, pour ainsi dire, lorsque son action a été long-temps continuée. Il faut tâcher de résoudre l'irritation par

l'heureuse application des émolliens sur la membrane muqueuse vaginale. Hunter fait observer que chez les femmes les injections doivent avoir le double de force, parce que les surfaces qu'elles affectent sont moins irritables que celles des hommes. Ajoutons que ce moyen est plus approprié à leur conformation. D'ailleurs le traitement est le même, et la différence du sexe ne fait point varier les indications.

GENRE VII.

BLENNOPHTHALMIE. BLENNOPHTHALMIA.

Ce genre n'est pas moins fréquent que celui qu'on vient de décrire. J'ajoute même que presque toutes les maladies des yeux doivent leur origine aux accidens consécutifs d'une blennophthalmie mal traitée. Voici les principales espèces de ce catarrhe aussi dangereux que rebelle :

1ère *Espèce*. La Blennophthalmie simple. *Blennophthalmia simplex.* Cette espèce affecte une marche qui est tantôt aiguë, tantôt chronique. Dans le premier cas, le malade éprouve des cuissons et des démangeaisons très-vives à la face interne des paupières. Les yeux sont rouges et larmoyans ; ils peuvent à peine soutenir le contact de la lumière. Dans le second cas, les symptômes sont les mêmes ; mais ils s'expriment avec plus de lenteur et moins d'intensité. Le globe oculaire supporte mieux les rayons du jour ; le mucus fourni par la conjonctive finit par dégénérer et par prendre un aspect puriforme.

2ème *Esp*. La Blennophthalmie syphilitique. *Blennophthalmia syphilitica.* Cette maladie est acquise ou congéniale. Comme sa marche n'offre rien qui la fasse différer de la blennophthalmie chronique, on n'est guère sûr de son existence que par les signes commémoratifs. Cependant le mucus fourni par cette espèce est plus jaune, plus épais, plus fétide que celui du catarrhe ordinaire de la conjonctive ; il tache davantage le linge. Il seroit dangereux de l'appliquer sur une surface muqueuse. Nul doute que l'infection ne se communiquât par cette voie ; il seroit curieux de s'assurer par des expériences positives que la blennophthalmie syphilitique perd son caractère contagieux lorsqu'elle est transmise par les parens. J'ai quelque raison de le présumer.

3ème *Esp*. La Blennophthalmie scrophuleuse. *Blennophthalmia scrophulosa.* C'est surtout l'espèce que l'on observe dans l'intérieur de l'hôpital Saint-Louis. Les paupières sont très-tuméfiées ; les cils tombent ou manquent souvent dès la naissance ; les glandes de Méibomius sont très-engorgées ; la vue est souvent brouillée. Il y a d'autres signes concomitans qui annoncent d'une manière positive la diathèse scrophuleuse.

4ème *Esp*. La Blennophthalmie herpétique. *Blennophthalmia herpetica.* Cette espèce, qui est si fréquente, ne se manifeste souvent que par une simple rougeur et une exsudation presque insensible de la conjonctive. Elle est congéniale chez la plupart des individus, et par conséquent

très-difficile à déraciner. Elle survient aussi d'une manière accidentelle. On lit dans les Mémoires de la Société médicale d'Émulation de Gênes, l'histoire d'une religieuse qui, tous les mois, se trouvoit attaquée d'une blennophthalmie suivie d'une éruption croûteuse aux paupières (*herpes crustaceus flavescens*). C'est le propre de cette espèce de dartre d'avoir des retours fréquens, comme l'érysipèle.

5ème *Esp.* La Blennophthalmie variolique. *Blennophthalmia variolica.* Elle est infiniment plus rare depuis l'introduction de la vaccine en France; mais avant cette découverte, on la rencontroit souvent dans les familles, et aucune n'offroit plus de résistance aux moyens employés pour la guérir.

6ème *Esp.* La Blennophthalmie morbilleuse. *Blennophthalmia morbillosa.* La pratique journalière nous offre des blennophthalmies qui sont le résultat ou la crise de la rougeole. Celle-ci a moins d'importance que la précédente : quelques purgatifs suffisent pour en faire disparoître jusqu'au moindre vestige.

7ème *Esp.* La Blennophthalmie épidémique. *Blennophthalmia epidemica.* Ainsi que les autres catarrhes, la blennophthalmie peut se déclarer d'une manière épidémique. Les auteurs en citent des exemples. Il est curieux pour l'observation de voir que certaines influences de l'atmosphère dirigent spécialement leur action vers telle ou telle surface muqueuse, sans qu'on puisse en expliquer les raisons.

8ème *Esp.* La Blennophthalmie endémique. *Blennophthalmia endemica.* Parmi les blennophthalmies endémiques, il n'en est pas de plus fameuse que celle qui règne en Égypte; elle a été l'objet d'une multitude de dissertations. En dernier lieu, MM. les docteurs Bruant et Savaresi s'en sont particulièrement occupés. Cette maladie attaque surtout les personnes foibles, les femmes, les enfans, les soldats épuisés par de longues marches et des bivouacs fréquens. Il est des individus qui la conservent d'un bout de l'année à l'autre. Ce catarrhe augmente communément jusqu'au huitième jour; ensuite il décline. Dans quelques circonstances, et lorsque l'individu est très-irritable, on voit se manifester une inflammation qui est, pour ainsi dire, fulminante; les paupières se tuméfient, et les douleurs se déclarent avec une telle violence, qu'il est presque impossible de les supporter. C'est alors surtout qu'il faut redouter les staphylomes et les taies de la cornée. Les fonctions des voies digestives sont plus ou moins troublées, etc.

Tableau de la Blennophthalmie. La blennophthalmie commence par un léger prurit, qui se fait particulièrement sentir à la surface de l'œil; bientôt ce prurit se change en des cuissons et en une sensation de picotement qui obligent le malade à frotter continuellement le globe de cet organe, comme s'il y avoit des grains ou un autre corps étranger sous les paupières. Il supporte avec une difficulté extrême l'impression des rayons lumineux. A mesure que la chaleur et la phlogose augmentent, les larmes coulent involontairement; la conjonctive se gonfle, et les douleurs deviennent lancinantes. Ce catarrhe acquiert dans quelques occasions une telle intensité, qu'il se convertit en

ce qu'on nomme *chemosis*, dans la langue ordinaire des oculistes, phlegmasie dont il sera fait mention lorsque nous traiterons de la famille naturelle des ophthalmoses. Si la blennophthalmie est simple, tous les symptômes diminuent progressivement, et les yeux reprennent leur état ordinaire. Les mêmes phénomènes se passent dans la blennophthalmie chronique, si commune dans nos hôpitaux, et qui parcourt ses périodes avec plus de lenteur. Les paupières offrent moins de chaleur et de rougeur; mais elles sont plus engorgées, et presque toujours bordées d'une chassie épaisse et glutineuse; les cils en sont communément déracinés. Il est des cas où la cornée transparente devient nébuleuse; lorsqu'elle s'ulcère par les progrès d'une inflammation lente ou rapide, il se forme de petits abcès qui peuvent entraîner la cécité.

La blennophthalmie épidémique mériteroit peut-être une description particulière. M. le docteur Mongiardini a publié l'histoire d'un catarrhe de cette nature, qui régnoit à Chiavari, petite et belle ville située au levant de Gênes. Ce catarrhe étoit digne d'une grande attention par son caractère malin et probablement contagieux. Les premiers individus qui s'en trouvèrent affectés, furent des marins qui arrivoient de Livourne. Ils assurèrent qu'il régnoit dans ce port un genre de blennophthalmie tellement pernicieux, que plusieurs personnes en avoient déjà perdu la vue. On croyoit aussi dans cette ville que le germe de cette maladie avoit été apporté de l'Égypte sur un bâtiment parlementaire, avec plusieurs prisonniers françois. C'étoit du reste une assertion qu'il ne fut pas possible de vérifier; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un grand nombre de personnes, particulièrement celles qui étoient douées d'une fibre molle et relâchée, furent atteintes de l'épidémie. Lorsqu'elle entroit dans une famille, les femmes et les enfans en étoient difficilement préservés. Les affections qui régnoient à Chiavari en concurrence avec la blennophthalmie, étoient des toux convulsives. Le catarrhe dont il s'agit commençoit par un prurit aux yeux; les malades y portoient sans cesse la main, comme pour se délivrer de cette sensation importune. Au prurit succédoit bientôt une phlogose qui occupoit toute l'albuginée, les tarses des paupières et les points lacrymaux. La phlogose prenoit ordinairement son origine à l'angle externe de l'œil. Cette affection auroit pu d'abord se ranger dans les ophthalmies sèches; car ceux qui en souffroient ne se plaignoient, dans les premiers jours, que de la sensation d'une poussière qui seroit entrée dans l'œil, et de la difficulté qu'ils avoient à ouvrir ou à fermer les paupières. Le début de cette blennophthalmie avoit lieu sans fièvre; mais cette dernière survenoit toujours avant que la maladie terminât ses périodes; elle étoit du genre des continues rémittentes; le soir, grande chaleur à la peau, céphalalgie, crise de sueurs qui se prolongeoient toute la nuit; il y avoit des insomnies, une grande sécheresse du gosier et des narines, une extrême débilité de tous les membres, etc. Mais le plus mauvais symptôme

étoit l'impossibilité de supporter la lumière; ce symptôme alloit toujours croissant, et déterminoit une douleur si vive, que plusieurs malades furent tentés de se donner la mort. Un phénomène non moins fâcheux fut le passage de l'inflammation dans les membranes les plus internes de l'œil. Il s'écouloit des paupières une matière puriforme, tellement acrimonieuse, que les joues en étoient corrodées; les larmes, en sillonnant le visage, y produisoient des pustules qui se convertissoient en croûtes épaisses. On voyoit naître aussi derrière les oreilles, à la nuque, et à l'angle externe de l'œil, quelques vésicules séreuses qu'on pouvoit regarder comme étant d'un heureux présage pour le malade; enfin, la blennophthalmie tiroit à sa fin; l'albuginée perdoit sa couleur rouge; la douleur cessoit, et la lumière étoit plus tolérable; il restoit quelquefois à la partie inférieure de la cornée une tache qui sembloit être le résultat d'un amas de matière nichée dans la chambre antérieure de l'œil, etc. Je supprime d'autres détails relatifs à cette épidémie, et qui sont rapportés par M. Mongiardini avec une précision et une fidélité très-remarquables. Ces détails prouvent que l'heureuse terre de l'Italie, qui a vu naître les Torti, les Ramazzini, les Baglivi, etc., est encore féconde en bons observateurs.

Causes organiques. Les personnes douées d'une constitution lymphatique, ou éminemment sanguine, sont particulièrement exposées aux attaques de la blennophthalmie. On peut la contracter à tous les âges; cependant, il est vrai de dire qu'elle est plus funeste aux vieillards qu'aux jeunes gens. Je pense qu'il faut rechercher les autres causes organiques dans une multitude de maladies qui s'attachent à notre frêle existence, qui se transmettent avec elle et deviennent, pour ainsi dire, une de ses parties intégrantes. Personne n'ignore que les dartres, les scrophules, la syphilis, la rougeole, la variole, etc., traînent souvent après elles les blennophthalmies les plus opiniâtres. Nous l'avons vue résulter quelquefois d'une direction vicieuse des cils, qui offensent continuellement la conjonctive : cette disposition est difficile à corriger.

Causes extérieures. Toutes les impressions irritantes qui se dirigent avec plus ou moins d'énergie vers le globe de l'œil sont certainement des causes non équivoques de la blennophthalmie. Une atmosphère trop active, une saison trop brusquement renouvelée, l'ardeur trop vive des rayons solaires, la déterminent dans beaucoup de cas. Les influences des métiers sont surtout observées à l'hôpital Saint-Louis, où les artisans de tous les ordres viennent successivement se présenter. C'est là que l'on voit à quoi sont journellement exposés les forgerons, les fondeurs, les serruriers, les maçons, les couvreurs, les plâtriers, les moissonneurs, etc. Les médecins et naturalistes voyageurs ne sont pas d'accord sur les vraies causes de la blennophthalmie d'Égypte : les uns l'attribuent à l'action continuée d'une lumière trop éclatante; d'autres accusent l'humidité et la fraîcheur des nuits; enfin les derniers observateurs la font consister dans une

matière hétérogène qui altère la constitution physique de l'air. Le voyageur Olivier parle surtout d'une substance muriatique et ammoniacale, qui, constamment vaporisée, vient offenser l'organe de la vision.

Traitement curatif. La blennophthalmie guérit spontanément et d'elle-même dès qu'une fois on a soustrait l'individu à toutes les causes qui ont déterminé le flux catarrhal de la conjonctive. Il faut agir selon la gravité des circonstances. La pratique vulgaire, et qui n'en est pas moins bonne, est de bassiner l'œil avec de l'eau de guimauve, d'administrer des lavemens et des pédiluves. On insiste sur les boissons délayantes et adoucissantes. S'il y a des signes qui indiquent la présence de la saburre dans les premières voies, il est avantageux d'en délivrer l'estomac par quelques doses modérées de poudre d'ipécacuanha. Il importe surtout de rétablir les évacuations supprimées, particulièrement chez les femmes. On pratique la saignée au bras, au pied, aux tempes. Les vésicatoires ont un effet local très-prompt, et qui dissipe avec célérité l'irritation et la phlogose. Dans les autres périodes de la blennophthalmie, on fait succéder les résolutifs aux émolliens. On lave communément la partie affectée avec une foible dissolution de sulfate de zinc ou de sulfate d'alumine. A Paris, on fait un grand usage des pommades composées avec divers oxydes minéraux, parmi lesquels le précipité rouge de mercure paroît obtenir la préférence. Les topiques de Régent, de Janin, de Desault, ont été en grande vogue dans ces derniers temps. J'ai publié, dans mes *Nouveaux Élémens de Thérapeutique et de Matière médicale*, plusieurs formules, que les praticiens peuvent employer avec fruit. M. Scarpa a donné pareillement des prescriptions qui sont fort utiles. Au surplus, pour éviter les blennophthalmies chroniques, si souvent consécutives à d'autres maladies, il est une multitude de soins particuliers qu'il seroit trop long d'indiquer. C'est ainsi, par exemple, que, dans les varioles confluentes, il est urgent de faire avorter les boutons qui tendent à se former sur les paupières, et qui y produisent souvent des ulcérations. M. de Lassone, médecin de Louis XVI, se servoit avec succès de l'eau simple distillée de roses de Provins : il faisoit choix de la plus nouvelle, et l'on pratiquoit des lotions qui duroient quelquefois un quart d'heure. Dans les cas rebelles et opiniâtres, on a recours aux vésicatoires, aux sétons, et à d'autres moyens dérivatifs.

GENRE VIII.

BLENNISTHMIE. Blennisthmia.

J'entends par ce mot une affection catarrhale qui s'établit sur la membrane muqueuse du pharynx ou du larynx. Il ne faut pas confondre cette maladie avec l'inflammation de la gorge, dont il sera question ailleurs. Voici ses espèces :

1ère *Espèce.* La Blennisthmie simple. *Blennisthmia simplex.* Cette espèce est simplement caractérisée par une plus abondante sécrétion de matière muqueuse, qui commence dès le premier stade de la maladie, et continue dans les suivans. Elle se termine ordinairement du huitième au quinzième jour. Il importe de diriger sa marche par des soins particuliers pour la faire arriver à une prompte et heureuse terminaison.

2ème *Esp.* La Blennisthmie compliquée. *Blennisthmia composita.* On nomme ainsi celle qui se complique de blennothorax, qui est accompagnée de la fièvre scarlatine ou de quelque autre affection analogue. Cette espèce est plus grave que la précédente. Le catarrhe guttural est parfois entretenu par des ulcérations syphilitiques.

3ème *Esp.* La Blennisthmie épidémique. *Blennisthmia epidemica.* La blennisthmie épidémique a été très-bien observée par M. le baron Desgenettes. Ce savant praticien a vu le catarrhe se prononcer particulièrement sur la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la bouche. A l'engorgement des glandes salivaires venoit se joindre le gonflement et l'ulcération des gencives, avec saignement, comme dans le scorbut. Quelquefois l'irritation catarrhale se dirigeoit jusque dans les organes de la déglutition, ensuite dans ceux de la respiration, etc.

Tableau de la Blennisthmie. Le catarrhe de la gorge est particulièrement dangereux, parce qu'il s'établit sur le passage de l'air et des alimens. Il gêne, par le siége qu'il occupe, les fonctions les plus importantes pour la conservation du corps humain. Lorsqu'il a lieu, la tête est lourde et douloureuse; les malades sont agités par des frissons; ils éprouvent ensuite une chaleur excessive dans l'arrière-bouche. A l'anorexie se joint une difficulté particulière de la déglutition, un enrouement qui les met dans l'impossibilité de proférer une seule parole. Ils ont quelquefois la sensation d'une sonde qui leur serre plus ou moins vivement le cou : *laquei funisque modo strangulare solet,* dit l'immortel Alexandre de Tralles. La langue est enduite d'un sédiment muqueux, qui est d'une épaisseur considérable; les amygdales s'engorgent et augmentent de volume; l'humeur acrimonieuse qui inonde le gosier reflue quelquefois jusque dans les fosses nasales. La nuit, il survient une fièvre brûlante; les souffrances redoublent par la violence de la toux. Si cette affection est dirigée par un traitement méthodique, elle diminue de jour en jour, et se termine par résolution, rarement par l'induration des glandes.

Causes organiques. Les causes organiques de la blennisthmie sont les mêmes que celles du blennothorax. Cependant on observe que le premier âge dispose particulièrement au catarrhe de la gorge. Il attaque les sujets parvenus à la seconde enfance, de préférence aux autres; les adultes ne sont pas épargnés, particulièrement dans les épidémies; les deux sexes sont également susceptibles de la contracter.

Causes extérieures. C'est presque toujours au froid et à l'humidité de l'atmosphère qu'il faut rapporter le développement de la blennisthmie; c'est surtout au passage soudain

d'une température froide à une température chaude qu'il faut l'attribuer. Tous les pathologistes sont d'accord sur ce fait, confirmé par une observation constante.

Traitement curatif. La blennisthmie cède à un traitement mucilagineux et adoucissant. Les malades boivent avec succès une décoction d'orge ou de gruau, une infusion de fleurs pectorales et mucilagineuses, de l'eau gommée ou miellée, du lait d'amandes, du petit-lait édulcoré, etc. Toutes les émulsions sont bonnes pour humecter les aspérités des fosses gutturales. Souvent on favorise la transpiration par quelques boissons diaphorétiques, etc. On entoure la gorge de cataplasmes, dont l'effet est de conduire le catarrhe à une prompte et parfaite maturité. C'est ici surtout que les pédiluves et les lavemens dérivatifs sont particulièrement indiqués. Quelquefois on débute dans le traitement par l'administration d'un vomitif, surtout quand les premières voies se trouvent encombrées de saburre. Si les symptômes inflammatoires prédominent, on appose autour du cou une certaine quantité de sangsues, qui ne manquent pas de produire un dégorgement toujours favorable. Mais il est un moyen plus convenable pour déplacer le spasme et diminuer l'irritation des voies gutturales; c'est celui de mon ancien maître Cabanis, qui faisoit appliquer un large vésicatoire sur le devant de la gorge. Ce praticien dit expressément que ce moyen doit être adapté d'une manière spéciale à la guérison de la blennisthmie; et plusieurs faits de sa pratique en garantissent l'efficacité. Il ne faut pas toutefois perdre de vue les topiques révulsifs : les sinapismes à la plante des pieds obtiennent des avantages incontestables.

GENRE IX.

BLENNOTORRHÉE. Blennotorrhæa.

La blennotorrhée ou blennotie, que d'autres désignent sous le nom d'*otorrhée*, est très-fréquente dans nos hôpitaux; elle se manifeste tantôt comme une affection essentielle et primitive, tantôt comme un phénomène consécutif d'autres maladies. J'ai été à même d'observer les espèces suivantes; je me borne à les exposer :

1ère *Espèce*. La Blennotorrhée simple. *Blennotorrhœa simplex*. On nomme ainsi le catarrhe auriculaire qui se déclare spontanément et sans complication d'aucun autre genre de maladie. Sa marche est franche et régulière, même lorsqu'il est de nature grave, et qu'il agit avec intensité. La blennotorrhée simple est tantôt aiguë, tantôt chronique.

2ème *Esp*. La Blennotorrhée syphilitique. *Blennotorrhœa syphilitica*. Cette espèce est assez commune parmi les malades vénériens que l'on traite à l'hôpital Saint-Louis; on remarque même que la matière muqueuse s'épaissit et se concrète, dans certaines circonstances, au point de former

dans le trajet du méat auditif un véritable bouchon qui intercepte le passage des sons. Souvent elle entraîne la carie ou le déplacement des osselets de l'ouïe.

3ème *Esp.* La Blennotorrhée scrophuleuse. *Blennotorrhœa scrophulosa.* Cette espèce est congéniale; elle est presque toujours incurable, et finit par déterminer la surdité.

4ème *Esp.* La Blennotorrhée herpétique. *Blennotorrhœa herpetica.* Ce catarrhe est le résultat d'une dartre squammeuse humide (*herpes squammosus madidans*), qui remplit tout le conduit auditif, et en gêne nécessairement les fonctions.

5ème *Esp.* La Blennotorrhée variolique. *Blennotorrhœa variolica.* Morgagni a observé cette espèce. Lorsque le canal auditif est débilité par le dépôt de la variole, il en conserve une impression funeste qui dure souvent toute la vie.

6ème *Esp.* La Blennotorrhée épidémique. *Blennotorrhœa epidemica.* L'existence de cette espèce est prouvée par les tableaux des épidémies catarrhales, qu'on a publiées en divers temps. Plusieurs font mention d'affreux tintemens d'oreilles et autres douleurs vives qui avoient lieu dans le trajet du méat auriculaire.

Tableau de la Blennotorrhée. Ce catarrhe s'annonce communément par un mal de tête qui va toujours croissant, par des bourdonnemens continuels qui se font sentir dans tout le trajet du conduit auditif. Les malades entendent avec difficulté ; il se manifeste en même temps une fièvre qui redouble le soir ou pendant la nuit. Le deuxième ou le troisième jour de l'invasion, on voit s'écouler par l'oreille une mucosité d'abord blanchâtre et ichoreuse, ensuite fauve et épaisse : cette excrétion apporte un soulagement marqué, et diminue la distension douloureuse du conduit auditif.

La blennotorrhée a d'autres signes qui décèlent sa présence. La conque de l'oreille est rouge et tuméfiée; les muscles du cou éprouvent un tiraillement incommode, surtout lorsque les glandes cervicales s'engorgent. Il survient quelquefois des démangeaisons si cuisantes dans l'intérieur du canal, que le malade y porte sans cesse le doigt ou autres corps longs, pour les apaiser. La nommée Geneviève vient d'éprouver à l'hôpital Saint-Louis tous les accidens d'une blennotorrhée simple. Cette affection a d'abord débuté par une grave céphalalgie, suivie de quelques petites hémorrhagies nasales. La malade ressentoit dans l'oreille gauche des tintemens insupportables, et la sensation d'un bruit analogue à celui de la roue d'un moulin. Dès le second jour de l'invasion, le mucus se montroit avec abondance, au point que tous les linges en étoient traversés. Lorsqu'elle se mouchoit ou qu'elle éternuoit, il lui sembloit que sa tête se partageoit en deux portions égales. L'irritation de la membrane auriculaire s'étoit propagée jusqu'à la muqueuse de la gorge et du palais. Elle ne pouvoit rien avaler, et elle avoit d'ailleurs un dégoût invincible pour toute sorte de nourriture; elle étoit néanmoins tourmentée par

une soif ardente. Les insomnies de la nuit étoient pour elle le plus grand des supplices : après quelques minutes de repos, elle étoit réveillée par des douleurs atroces. La maladie se prolongea jusqu'au vingt et unième jour.

Causes organiques. Le premier âge est celui où la blennotorrhée aiguë est la plus fréquente. M. Alard, auteur judicieux, remarque très-bien que ce catarrhe est commun chez les enfans, parce que, dans les premiers temps de la vie, les membranes muqueuses sont d'une sensibilité exquise, et parce que d'ailleurs le travail de la dentition entretient vers la tête une exubérance de vie qui doit particulièrement disposer les organes qu'elle recèle à des altérations accidentelles. Mais les vieillards doivent surtout redouter la blennotorrhée chronique, qui entraîne quelquefois la surdité. Ce fâcheux accident arriva au célèbre Beaumarchais; et comme il aimoit passionnément la musique, « rien » n'égale, me disoit-il dans une circonstance, le regret que j'éprouve de la perte de » l'ouïe : j'aurois donné tous mes autres sens pour celui-là ». Enfin, il existe une foule de maladies héréditaires, et qu'il faut considérer comme des causes organiques de la blennotorrhée : telles sont les dartres, les scrophules, et autres vices semblables, que tant d'individus apportent en venant au monde, vices qui sont, pour ainsi dire, inhérens à la constitution physique des peuples.

Causes extérieures. Les causes extérieures de la blennotorrhée sont les vicissitudes de l'atmosphère, l'exposition à un air froid et humide, l'apparition du vent du nord. Les jeunes filles qui négligent de se couvrir après avoir long-temps dansé pendant la saison souvent rigoureuse du carnaval, et qui sortent dans la rue avec les épaules nues, sont très-exposées à ce catarrhe. Il est hors de doute qu'un corps étranger introduit dans l'oreille peut aussi le déterminer. On a cité l'observation d'une personne du Brésil qui eut une blennotorrhée très-considérable, par l'effet d'un insecte qui avoit pénétré très-avant dans le méat auditif externe.

Traitement curatif. Le catarrhe dont il s'agit se trouve si resserré dans le siége qu'il occupe, que rien ne seroit plus dangereux que de troubler la marche de la nature : il faut s'en tenir au régime antiphlogistique, et favoriser par des applications douces et émollientes le flux qui se prépare. On dirige communément des fumigations d'eau tiède de cerfeuil vers le pavillon de l'oreille; on pratique des embrocations avec le lait ou l'huile d'olive. Souvent on fait une application locale de sangsues pour apaiser l'irritation inflammatoire. En général ce catarrhe est long, et met beaucoup de temps pour arriver à sa maturité. On a souvent vaincu son opiniâtreté par un cautère ou par un séton à la nuque. Il faut du reste remonter jusqu'à la cause pour traiter avec fruit le catarrhe auriculaire. C'est ainsi que le mercure agit avec certitude dans la blennotorrhée

syphilitique. Souvent la fluxion se déploie avec tous les accidens de la plus véhémente phlegmasie. Il se forme des épanchemens qui sont, pour ainsi dire, incarcérés dans le conduit tortueux, et qu'il est néanmoins important d'éliminer. Comme tout est à craindre en pareille occasion, M. le docteur Alard propose de lacérer la cloison fibreuse du tympan, pour satisfaire à l'indication la plus pressante. On ne fait ici qu'imiter la nature, puisque cette ouverture se fait quelquefois d'une manière spontanée. Il est d'autres moyens dont la pratique nous instruit, et dont il est utile de faire une étude approfondie; car, de tous les catarrhes, il n'en est aucun qui soit aussi long et aussi douloureux.

GENRE X.

BLENNOPYRIE. Blennopyria.

D'après l'ordre des affinités, la blennopyrie prend naturellement sa place à côté des catarrhes. Ses nombreuses complications et son caractère prothéiforme, font qu'elle a été successivement décrite sous une multitude de dénominations différentes par les auteurs qui ont eu occasion de l'observer. C'est ainsi qu'elle est souvent indiquée par les titres plus ou moins expressifs de *fièvre mésentérique*, de *fièvre lente nerveuse*, de *quotidienne gastrique*, de *maladie muqueuse*, de *fièvre adénoméningée*, de *blennose pyrétique*, etc. Il est un moyen de concilier les opinions, c'est de signaler ses diverses espèces. Voici celles que j'ai rigoureusement observées :

1ère *Espèce*. La Blennopyrie simple. *Blennopyria simplex*. Cette espèce se manifeste par de légers frissons, auxquels succède une chaleur peu considérable. Ses paroxysmes ont lieu principalement aux approches du soir; les malades sont tristes et abattus; leurs forces se trouvent dans cet état de langueur extraordinaire dont tous les auteurs ont parlé, *languor virium;* ils sont sans aucune sorte d'appétit, et se plaignent constamment de nausées; ils ont peu de soif; la langue et la membrane interne de la bouche sont recouvertes d'un enduit muqueux.

2ème *Esp.* La Blennopyrie aphtheuse. *Blennopyria aphthosa.* Le développement des aphthes doit certainement constituer une espèce différente de blennopyrie. La présence de cet exanthême annonce que la maladie est d'un caractère plus grave et plus intense; et, sous ce point de vue, une semblable complication est très-importante pour le praticien clinique. Les aphthes se manifestent tantôt d'emblée; tantôt leur apparition est annoncée par un sentiment général de malaise, par des inquiétudes vagues, des agitations, des insomnies, le hoquet, une entérorrhée âcre et fétide, une sorte de somnolence voisine du coma, et autres signes précurseurs; la langue rougit, se tuméfie et devient âpre au toucher. Les pustules aphtheuses sont souvent en petit nombre, isolées et solitaires; mais quelquefois elles se montrent en si grande quantité, qu'elles forment des plaques plus ou moins étendues, phénomène qui est toujours d'un fâcheux présage;

elles ne se détachent pas toutes à la fois, mais à des époques différentes : ordinairement cette chute s'opère ou du moins commence au bout de dix ou douze jours ; elle peut aussi s'effectuer plus tard. Dans la blennopyrie, l'éruption se borne rarement au gosier ; elle s'étend beaucoup plus profondément, gagne l'œsophage, l'estomac et les intestins.

3ème *Esp.* La Blennopyrie vermineuse. *Blennopyria verminosa.* Les fièvres décrites par les auteurs sous le nom de *fièvres vermineuses* ne sont autre chose que la blennopyrie, compliquée de l'existence des vers intestinaux. Leur caractère spécifique est de présenter une foule d'anomalies nerveuses : ces anomalies sont ordinairement le prurit des narines, les vertiges, l'écoulement des larmes avec dilatation de la pupille, les tintemens d'oreilles, un appétit vorace, une sorte de salivation, la douleur des dents, les convulsions, le rire sardonique, le délire, l'irrégularité et l'intermittence du pouls. On a observé, dans une épidémie de fièvre muqueuse compliquée de vers, une douleur vive qui se faisoit le plus souvent sentir au-dessous des pieds et aux mollets, même aux poignets, comme si c'eût été une affection goutteuse. Cette douleur se dissipoit comme par enchantement, au moyen de certains purgatifs qui éliminoient des pelotons de vers lombricaux. Il faut lire, dans la Dissertation de Rœderer et Wagler, la description des vers trichurides ou tricocéphales qui se montrèrent dans la fameuse épidémie de Gottingue.

4ème *Esp.* La Blennopyrie nerveuse. *Blennopyria nervosa.* Cette fièvre est sporadique. Je crois être le seul qui, jusqu'à ce jour, l'ai observée avec quelque exactitude. Elle se manifeste d'ordinaire chez les personnes douées d'une constitution spasmodique et délicate, particulièrement chez les femmes. Les symptômes de cette maladie sont si bizarres et si anomaux, qu'il est presque impossible de les analyser et de les présenter dans un ordre méthodique. Mais le phénomène le plus saillant, et que j'ai maintenant sous les yeux, est une disposition catarrhale qui a lieu tour à tour ou simultanément dans les sinus frontaux, dans le poumon, dans l'estomac, qui descend ensuite dans les intestins, etc. Les malades ne se trouvent soulagés que lorsqu'ils ont rendu par l'expectoration, par le vomissement, ou par les selles, la matière muqueuse qui s'est inopinément amassée dans l'intérieur des organes. Cette blennopyrie a lieu par retours périodiques. On y remarque d'ailleurs les accidens les plus variés et les plus nombreux, des engourdissemens, des défaillances, des frissons irréguliers, des bouffées de chaleur qui les remplacent, un sentiment d'oppression qui accable tous les membres, un serrement spasmodique du thorax, qui interrompt par crises la respiration, des douleurs aiguës et comme distinctes, fixées par divers points de la tête, comme si c'étoit un cercle d'épines implantées dans le cuir chevelu, des élancemens dans le globe des yeux, le serrement des tempes, le gonflement de la gorge, et au-dedans des tortures analogues à celles que produiroit le passage réitéré d'une râpe, etc. Ce qu'il y avoit de plus extraordinaire chez une jeune dame qui recevoit mes soins, c'étoit un battement extraordinaire sur toute la périphérie des tégumens. Il me semble, me disoit-elle ingénument, que ma peau palpite comme si c'étoit mon cœur. Je ne finirois pas si je voulois dire tout ce qu'on éprouve dans cette maladie incompréhensible.

5ème *Esp.* La Blennopyrie épidémique. *Blennopyria epidemica.* Cette espèce est si variable par les

influences locales, que je dois renvoyer mes lecteurs aux descriptions publiées par les différens observateurs. Je dirai plus bas ce que j'ai eu occasion de remarquer à ce sujet.

Tableau de la Blennopyrie. L'invasion de cette fièvre est ordinairement précédée pendant quelques jours d'un sentiment de langueur, de lassitude et de pesanteur dans tout le corps, de céphalalgie, d'inappétence, etc. Ses redoublemens ont lieu ordinairement le soir : ils sont marqués par des horripilations, un froid prolongé, surtout aux extrémités, un tremblement accompagné de nausées, et qui se termine par des vomissemens d'un liquide visqueux, inodore et sans saveur. Il se développe ensuite une chaleur halitueuse ; la soif pourtant est modérée ; la langue est totalement recouverte d'un enduit blanchâtre, quelquefois d'une éruption aphtheuse, qui finit par entraîner l'excoriation de la membrane interne de la bouche. Le spasme des glandes salivaires détermine un crachotement continuel, une expectoration de matières glaireuses. Il se manifeste aussi chez la plupart des malades une entérorrhée, avec une excrétion muqueuse abondante, qui souvent est précédée de constipation : ce flux est accompagné quelquefois d'une tension douloureuse de l'abdomen. L'urine est sujette à de grandes variations : elle est rare dans les commencemens de la maladie ; son émission éprouve même quelques difficultés ; mais ensuite elle devient plus abondante et plus facile. Les personnes atteintes de la blennopyrie goûtent rarement quelque repos ; leur sommeil est fugace, et entrecoupé par des rêves plus ou moins pénibles. Quel que soit l'instant du jour où on les considère, les symptômes qui attirent davantage l'attention, sont des anxiétés dans la région précordiale, de l'agitation ou une débilité accablante, un état de stupeur, d'assoupissement, de tristesse mélancolique, un délire taciturne, etc. La nuit, tous ces symptômes augmentent. Je ne pense pas, du reste, qu'il soit possible de donner une description rigoureusement exacte de la maladie muqueuse : elle est sujette à trop de métamorphoses. Stoll nous fait remarquer qu'elle se montre sous des formes si variées, qu'il faut une rare sagacité pour la reconnoître. Il n'est donc pas étonnant que les auteurs lui aient prodigué tant de noms particuliers, et qu'ils l'aient successivement appelée *fièvre rhumatismale* ou *arthritique*, *angine*, *catarrhe suffocant*, *asthme*, *toux convulsive*, *sciatique*, *lumbago*, etc.

La blennopyrie n'a point de terminaison fixe ; sa marche en général est lente ; mais elle peut se terminer favorablement par les seules forces de la nature. Des urines chargées de sédiment, des selles muqueuses, quelquefois des ulcérations à la bouche, une éruption miliaire, et surtout des sueurs d'une odeur acide qui paroissent vers le neuvième, onzième, quatorzième ou dix-septième jour, sont les solutions critiques les plus fréquentes. Toutefois, quoique tous les mouvemens des forces vitales soient dirigés vers un but salutaire ; souvent ils sont incomplets : aussi, le plus ordinairement, ce n'est que

par le concours ou la succession de ces évacuations favorables que la blennopyrie parvient à son terme. Ce terme peut avoir lieu aussi par le rétablissement insensible de la santé, sans qu'il se manifeste de crise apparente. Alors les sécrétions se rapprochent de plus en plus de leur état ordinaire; la langue se nettoie peu à peu; l'urine coule avec facilité et sans douleur; l'assoupissement cesse, et il ne reste aucun vestige de douleur dans les entrailles ni dans les membres; les forces se rétablissent; l'appétit revient; les nuits sont meilleures, et le malade est enfin rendu à la santé.

La blennopyrie épidémique est peu fréquente dans une ville telle que Paris, où se trouvent rassemblées toutes les commodités de la vie, où abondent toutes les richesses des arts et tous les moyens de salubrité publique. Cependant on se souvient d'une fièvre muqueuse éruptive qui se manifesta à l'hôpital Saint-Antoine durant le cours de l'année 1806, sans qu'on ait pu jamais en découvrir les causes. A cette époque, je me transportai plusieurs fois dans l'intérieur de cet établissement, dont feu M. Leclerc étoit médecin en chef. Cet habile professeur voulut bien me fournir des renseignemens sur cette étonnante maladie, dont tous les symptômes furent recueillis avec le plus grand soin par M. Raikem son élève, homme véritablement né pour les progrès de la médecine d'observation. Voici les principaux symptômes qu'on y remarquoit. *Première période.* Dès les premiers jours, les malades se plaignoient d'une céphalalgie gravative; ils perdoient l'appétit; leur bouche devenoit amère et pâteuse, quelquefois chaude et brûlante; il survenoit des nausées et des vomissemens spontanés; la soif étoit vive, et l'abdomen douloureux à la pression; tantôt le ventre se resserroit; tantôt les selles étoient abondantes; la respiration s'accéléroit. Chez quelques-uns, il existoit une toux sèche et incommode; le pouls offroit un caractère qui ne varioit jamais : il étoit fréquent, mou et souvent foible, ce qui contrastoit singulièrement avec le pouls observé par Wagler dans l'épidémie de Gottingue, lequel étoit dur et tendu, etc. : aussi n'eut-on recours que très-rarement à la saignée. On n'employoit ce moyen que lorsque la suppression d'une évacuation périodique ou une phlegmasie intense faisoient présager des suites fâcheuses. La peau étoit assez ordinairement sèche, l'urine assez copieuse et claire, quelquefois d'une émission difficile. Quant au moral, les malades se montroient sombres, taciturnes, absorbés; leur abattement étoit profondément empreint sur leur physionomie. *Deuxième période.* Vers le sixième ou septième jour, rarement après, il arrivoit le plus ordinairement une éruption de boutons rouges, étendus, circonscrits, à peine saillans au-dessus du niveau de la peau, assez analogues à ceux de la rougeole ou de la scarlatine. Cet exanthême occupoit principalement les membres supérieurs et la poitrine, quoiqu'il fût général dans beaucoup de cas : il s'éteignoit souvent lorsque le paroxysme étoit terminé, pour se remontrer le lendemain, et persistoit

pendant trois à quatre jours de suite. Quelquefois on n'observoit pas d'éruption, quoique tous les autres caractères de la fièvre existassent; mais, dans ce cas, il y avoit un assoupissement continu et prolongé, joint à une sorte de stupeur et de morosité. Alors la maladie parcouroit sa marche sans danger et avec une bénignité remarquable. *Troisième période.* Du huitième au dixième jour, il survenoit de l'assoupissement; la tête devenoit douloureuse; les yeux étoient injectés de sang; la face vultueuse, allumée, comme gonflée; les battemens des carotides se prononçoient plus que de coutume; l'agitation étoit extrême, et ne permettoit aucun sommeil; le délire se manifestoit, ou les malades tomboient dans un profond affaissement. Quelques-uns rendirent des lombrics par la bouche, d'autres par le rectum; les selles étoient séreuses, parfois involontaires; l'urine offroit un dépôt floconneux et blanchâtre. Des hémorrhagies nasales peu abondantes eurent quelquefois lieu du septième au dixième jour; mais elles n'étoient évidemment ni salutaires ni critiques. *Quatrième période.* Du onzième au quinzième jour, voici la marche que suivoit cette affection, lorsqu'elle tendoit à la guérison : L'assoupissement se dissipoit insensiblement; la langue devenoit muqueuse; les selles, moins fréquentes, acquéroient plus de consistance. Assez souvent une sueur copieuse et fétide survenoit pendant deux ou trois nuits de suite, et la toux étoit accompagnée d'une expectoration copieuse; les forces se relevoient; le pouls acquéroit plus de dureté et de force, et le cuir chevelu se recouvroit ordinairement d'une énorme quantité de poux; enfin la maladie déclinoit sensiblement. Au contraire, lorsque l'issue devoit être funeste, on voyoit la congestion vers la tête augmenter; les symptômes adynamiques ou ataxiques se multiplioient, s'aggravoient; la langue devenoit sèche, gercée, fuligineuse; les dents s'encroûtoient; la respiration étoit accélérée, entrecoupée; le pouls devenoit foible, petit, et la mort survenoit vers le seizième ou quatorzième jour, quelquefois plus tôt. L'urine noire, des sueurs fréquentes dès le commencement, des douleurs graves dans les membres et dans le cou, une éruption précoce, etc., étoient de mauvais présages.

Causes organiques. La première cause organique qu'on puisse assigner à la blennopyrie, est ce qu'on nomme le tempérament pituiteux des anciens, et qu'on appelle communément *lymphatique.* Ces sortes d'individus ont ordinairement les yeux bleus, une couleur blanche, une graisse mollasse; ils ont des habitudes mélancoliques, éprouvent des sensations peu vives, et ne sont point propres aux grands travaux. On a observé que cette foiblesse relative du système muqueux se remarquoit principalement chez les femmes, les enfans et les vieillards. Il faut aussi regarder comme cause organique de la blennopyrie, une constitution depuis long-temps débilitée par le genre de vie et par la négligence absolue de tous les soins de l'hygiène. Les personnes qui sont déjà sujettes à quelque altération dans les viscères, qui ont éprouvé précédemment des maladies dont

les crises ont été incomplètes, peuvent facilement la contracter. Dans l'épidémie de Gottingue, la plupart de ceux qui éprouvèrent la maladie muqueuse avoient déjà été affoiblis par la blennentérie qui avoit précédé, etc.

Causes extérieures. Ces causes sont la température humide, l'abondance des pluies, l'action des vents froids; enfin toutes les vicissitudes atmosphériques qui peuvent interrompre la libre correspondance de la peau avec le système muqueux. La saison de l'hiver est surtout à craindre. Les longs travaux qui énervent le corps, les fatigues immodérées, la fréquentation des lieux malsains, etc., sont encore des causes directes de la blennopyrie. J'ai vu plusieurs élèves de l'École de Médecine qui l'ont éprouvée à la suite des dissections anatomiques, dans des amphithéâtres mal tenus. Mais ceux qui en sont particulièrement menacés, sont les habitans d'une ville assiégée. Comment résister aux calamités de la guerre ! Ce ne sont pas les vainqueurs qui ont à redouter l'épidémie : ses fureurs ne s'exercent que sur les vaincus. En effet, ces derniers sont à la fois en proie aux peines morales et aux douleurs physiques. Qu'on calcule ce qui doit résulter d'un sentiment profond de terreur qui se reproduit sans cesse; qu'on se représente les effets funestes d'une famine prolongée, de l'emploi des nourritures et des boissons corrompues, de la privation du linge, de la disette du bois de chauffage, et de tant d'autres objets nécessaires à la conservation de la vie !

Traitement curatif. Puisque la blennopyrie change à tout instant de caractère, rien de plus varié que le traitement qu'elle réclame. En général, on a d'abord recours à un vomitif pour éliminer la saburre qui embarrasse les premières voies; on s'en tient ensuite à des boissons douces et rafraîchissantes. On emploie souvent la décoction légère de pulpe de tamarins, qui agit à la fois par sa propriété laxative et antiseptique. La méthode évacuante est ici d'autant mieux indiquée, que les bronches, l'estomac et les intestins sont sans énergie, et peuvent difficilement se délivrer de l'amas de matière muqueuse qui les encombre. On craint néanmoins les purgatifs salins, qui irritent le tube alimentaire. Les narcotiques portent quelquefois un peu de calme dans les entrailles irritées. Il faut se méfier des astringens, et abjurer la polypharmacie. On fait administrer des lavemens adoucissans avec la décoction d'amidon ou de graine de lin. Le quinquina et les extraits amers, tels que ceux de gentiane ou de chardon-bénit ne conviennent que pour rétablir les forces dans le déclin de la maladie. Dans les premiers jours de l'épidémie muqueuse qui régnoit à l'hôpital Saint-Antoine, M. Leclerc se bornoit d'abord à des boissons délayantes, nitrées et émulsionnées, surtout lorsque l'état saburral de l'estomac n'étoit pas décidé. Mais la congestion étant marquée, il n'hésitoit pas à prescrire la racine du Brésil, ou le tartre stibié en lavage. Il purgeoit les malades avec une simple décoction de chicorée, dans laquelle on avoit fait dissoudre deux onces de manne. Au

moment où l'éruption exanthématique se prononçoit, on donnoit l'infusion de fleurs de sureau pour provoquer une diaphorèse salutaire. S'il survenoit un embarras sanguin vers la tête, il prescrivoit l'application des sangsues aux tempes, aux jugulaires, derrière les oreilles, etc. Dans certains cas, et lorsque les forces tomboient, on avoit recours à la serpentaire de Virginie; on pratiquoit des fomentations sur l'abdomen avec l'huile camphrée. On fit prendre à certains malades des potions avec l'eau de laitue opiacée; mais on observa que plusieurs d'entre eux guérirent, quoiqu'ils eussent refusé de prendre aucune sorte de médicament, et qu'ils fussent gravement atteints de l'épidémie.

GENRE XI.

APHTHE. APHTHA.

Je conserve ce nom qui n'a point de synonyme dans la langue médicale, et qui exprime d'ailleurs assez bien la maladie éruptive que nous voulons désigner. Ce genre fournit manifestement deux espèces. C'est une des altérations les plus graves qui puissent affecter le système muqueux :

1ère *Espèce*. L'Aphthe pustuleux. *Aphtha pustulosa.* Il faut nommer ainsi l'aphthe qui se manifeste par de petites pustules plus ou moins saillantes, aplaties, circulaires, diaphanes, comme des grains de grêle, couleur d'un gris de perle, offrant dans leur milieu de petits trous qui semblent formés par les tuyaux excréteurs de l'humeur salivaire ou du mucus du gosier, etc. Ces pustules sont tantôt dispersées, tantôt rapprochées et comme confluentes. A Paris, cette éruption est très-rare chez les adultes; mais elle est très-fréquente chez les enfans, particulièrement chez ceux qu'on élève dans les hospices, dans des lieux humides et malsains. Elle est alors désignée sous le nom vulgaire de *muguet*, de *blanchet*, etc.

2ème *Esp.* L'Aphthe ulcéré. *Aphtha ulcerata.* Ces sortes d'aphthes sont symptomatiques; ils creusent plus ou moins profondément la membrane muqueuse, et y forment une véritable ulcération. Les surfaces de ces aphthes sont ordinairement recouvertes d'une espèce de fluide blanchâtre, visqueux, difficile à enlever, analogue à celui de la blennisthmie tonsillaire. On peut rapporter à cette espèce la fièvre aphtheuse des vaches, très-connue dans le Piémont, sous le nom de *fonzetto.* M. Buniva l'avoit appelée *mal aphthonglaire,* parce que les pieds des animaux y sont presque toujours simultanément altérés. Nous connoissions l'intéressante description tracée par Sagar, d'une épizootie aphtheuse qui se manifesta dans le cercle d'Iglaw en Moravie, vers l'an 1764. Ce qu'il y avoit de surprenant, c'étoit de voir tous les animaux boiter à l'époque de la desquammation. On trouva la cause de ce singulier phénomène dans des tumeurs plus ou moins volumineuses survenues tout-à-coup à chaque sabot, et généralement à sa partie postérieure. L'apparition de ces tumeurs apaisoit les autres symptômes; il ne restoit que de la foiblesse; les forces

et l'appétit revenoient. Le lait des vaches offroit des caractères particuliers pendant la durée de la maladie : il suffisoit de l'approcher du feu pour faire séparer rapidement la partie caséeuse de la partie séreuse ; il perdoit alors sa douceur naturelle. Un phénomène remarquable, c'est que les chiens et les chats qui en burent éprouvèrent les symptômes de cet horrible mal. Tous les moines d'un couvent, sans en excepter un seul, furent atteints de l'éruption aphtheuse. L'épizootie fut universelle. Les bœufs en furent généralement atteints ; mais il n'en mourut qu'un petit nombre ; quelques-uns perdirent leurs sabots ; presque tous les moutons en furent dépouillés : aussi leur claudication se prolongeoit jusqu'à ce que la nature leur eût procuré des talons nouveaux, épais et calleux. Les chèvres, rares dans ce pays, payèrent néanmoins un tribut à la contagion régnante ; mais elles n'en éprouvèrent, pour ainsi dire, que les symptômes généraux. Les cochons, au contraire, en furent cruellement frappés, ce que l'auteur attribue à leur graisse excessive, etc.

Tableau de l'Aphthe. Les aphthes commencent d'abord par se manifester des deux côtés de la luette, et gagnent insensiblement le reste du palais, auquel ils se bornent communément. Très-souvent ils occupent tout l'intérieur de la bouche, couvrent la langue, les gencives, sans épargner les lèvres : on les voit même franchir ces limites et s'étendre jusque dans le gosier, où ils gênent l'exercice de la déglutition ; quelquefois même ils se prolongent dans tout le trajet du tube alimentaire ; ils s'aplatissent à mesure qu'ils prennent de l'étendue. Parvenus à leur maturité, ils se détachent de la membrane muqueuse, et sont excrétés en abondance par le vomissement ou par les selles. La mucosité qui les accompagne leur sert, pour ainsi dire, de véhicule, et provient de l'irritation générale des cryptes qui tapissent les voies digestives. Ils sont accompagnés d'une angiopyrie brûlante et d'une sécheresse ardente de la peau.

Les aphthes se sont montrés une fois sur les enfans des nourrices qui viennent se faire traiter de la gale à l'hôpital Saint-Louis. Leur apparition étoit presque toujours précédée et suivie de chaleur, de fièvre, de soif, de vomissement et quelquefois d'entérorrhée. L'avidité des malades pour les boissons étoit le phénomène le plus extraordinaire ; le seul cliquetis d'un verre suffisoit pour la rallumer ; mais l'immense quantité d'eau d'orge qu'on leur prodiguoit n'apaisoit point cette sensation douloureuse qui se renouveloit à tous les instans du jour. Comme ils n'étoient jamais satisfaits, ils s'épuisoient à crier, ce qui irritoit le canal aérien, et finissoit par donner à leur voix une raucité très-remarquable. L'un d'eux avoit la langue tellement tuméfiée, qu'elle sortoit de la bouche. Les pustules aphtheuses bien observées présentoient les phénomènes suivans : c'étoient d'abord de petites éminences transparentes de la couleur d'un gris de perle ; observées de loin, elles ressembloient à des globules de lait caillé. A mesure qu'elles mûrissoient, elles prenoient une couleur plus terne, brunissoient, et parvenoient enfin à la desquammation. L'épithélium se séparoit par lambeaux de la membrane

muqueuse, comme il arrive pour l'épiderme dans la rougeole et la petite-vérole confluente : c'étoit une spoliation successive; on voyoit les boutons tomber et se renouveler jusqu'à sept ou huit fois. Il falloit regarder comme étant d'un mauvais présage les pustules, qui se multiplioient au point de devenir confluentes et de former de larges plaques ou croûtes. Les malades qui se trouvoient dans cet état s'épuisoient par la salivation et l'entérorrhée; leur haleine étoit d'une fétidité insupportable, et la matière de leurs déjections présentoit une coloration verdâtre qui annonçoit un grand désordre dans la digestion, et qui étoit est un des signes les plus alarmans.

Causes organiques. Les causes organiques des aphthes tiennent ordinairement au mauvais état des voies digestives. Cette observation est bien ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'à Hippocrate, le père de l'art. Alors même que ce genre d'éruption n'a lieu que dans la bouche ou dans le gosier, il produit un grand désordre dans les intestins, par l'effet de la sympathie de contiguité qui existe entre ces cavités et le tube alimentaire. La répercussion des maladies cutanées peut certainement donner lieu à la dégénération aphtheuse. On peut en dire de même de beaucoup d'autres affections qui viennent, pour ainsi dire, déposer leur levain sur le système muqueux. Il faut souvent regarder les aphthes comme le résultat d'une crise imparfaite. Ketelaer remarque en effet que cette éruption survient toutes les fois que les fièvres continues, ardentes, inflammatoires, etc., se jugent mal. Cette métastase s'effectue, non dans l'espace de quelques heures, comme d'autres phénomènes critiques, mais elle dure des jours, des semaines, des mois entiers. Les aphthes se manifestent chez l'un et l'autre sexe; ils peuvent se développer à tous les âges.

Causes extérieures. Les aphthes sont à peine connus dans les régions méridionales et occidentales de l'Europe; c'est une des maladies les plus fréquentes du nord; ils sont surtout très-communs dans les pays où, à une température froide, vient se joindre une situation basse, humide et marécageuse : de là vient qu'ils sont endémiques en Hollande. L'épizootie observée par Sagar, et dont nous avons fait mention, reconnoissoit pour cause principale la constitution atmosphérique extraordinaire de 1764. La fin d'octobre avoit été froide et sèche; novembre, décembre, janvier et la moitié de février, furent marqués par une température douce, des pluies et des brouillards presque continuels; on éprouva même alors une chaleur semblable à celle du mois de juin; mais le vingt-quatre février le froid reparut; la neige tomba; les brumes durèrent jusqu'au mois de mai, qui fut assez serein et d'une chaleur modérée. Enfin, un nouvel hiver recommença au mois de juin, et, pendant dix jours, on eut de la neige et de la glace. Cette versatilité singulière de l'air explique suffisamment la formation de l'exanthème aphtheux. Il faut croire que

le mauvais lait, les boissons corrompues, les viandes salées dont on abuse, etc., contribuent singulièrement à la naissance de cette éruption aussi funeste qu'incommode.

Traitement curatif. La méthode curative consiste à favoriser d'une part la maturité des aphthes, et de l'autre à calmer l'inflammation et la chaleur fébrile. Il est rare que la saignée soit indiquée, à cause de l'état de langueur extrême qui s'observe dans tout le système des forces. On n'use guère des purgatifs, qui irritent les voies intestinales, mais on a recours, selon le conseil de Ketelaer, aux lavemens émolliens, si la constipation est opiniâtre, parce qu'elle entrave les efforts salutaires de la nature. Quelquefois l'éruption des aphthes détermine une crise tellement favorable, que tous les symptômes se calment. L'affection est alors purement locale, et il suffit de recourir à quelques topiques. Des praticiens d'un grand nom recommandent et emploient les gargarismes froids et astringens. Cette conduite, dit Ketelaer, prouve la fatale influence des préjugés. On s'obstine à voir dans nos aphthes ceux des anciens, qui, à la vérité, réclamoient des résolutifs, tandis que ceux dont il s'agit ne guérissent que par les adoucissans. Le peuple lui-même, instruit par les conseils des médecins judicieux, emploie avec succès le bouillon de raves ou la petite bière sucrée. On humecte continuellement l'intérieur de la bouche avec l'eau de navet édulcorée par le sirop de jujubes. Si l'on s'aperçoit que la crise est imparfaite, il faut la favoriser : souvent on y réussit mieux par un bon régime que par les remèdes. On se contente de donner des bouillons de poule ou de veau, de la crème faite avec le lait et la farine d'orge, etc. On administre l'émulsion de semences froides, ou quelque doux narcotique, à ceux qui ne dorment point. Au surplus, Ketelaer ne montre ni la même simplicité, ni le même discernement lorsqu'il fait l'énumération des secours propres à calmer l'ardeur fébrile ou à modérer une entérorrhée funeste. Il indique tour à tour le bézoard, si ridiculement vanté, le sel de chardon-bénit, les yeux ou plutôt les concrétions calcaires des écrevisses, le sirop de corail, le diascordium, la thériaque, etc. Enfin, si les aphthes sont d'un caractère rebelle et opiniâtre, rien ne surpasse les effets salutaires d'un voyage dans un climat doux et modéré. L'homme n'est point fait pour les tristes hivers; il ne sauroit prospérer sur une terre que le soleil ne réchauffe point de ses rayons; ainsi que les végétaux, il ne se vivifie que par l'heureuse influence d'un ciel pur et lumineux; il dégénère dans une atmosphère froide et nébuleuse, et finit toujours par être victime de sa lutte continuelle contre les élémens extérieurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

